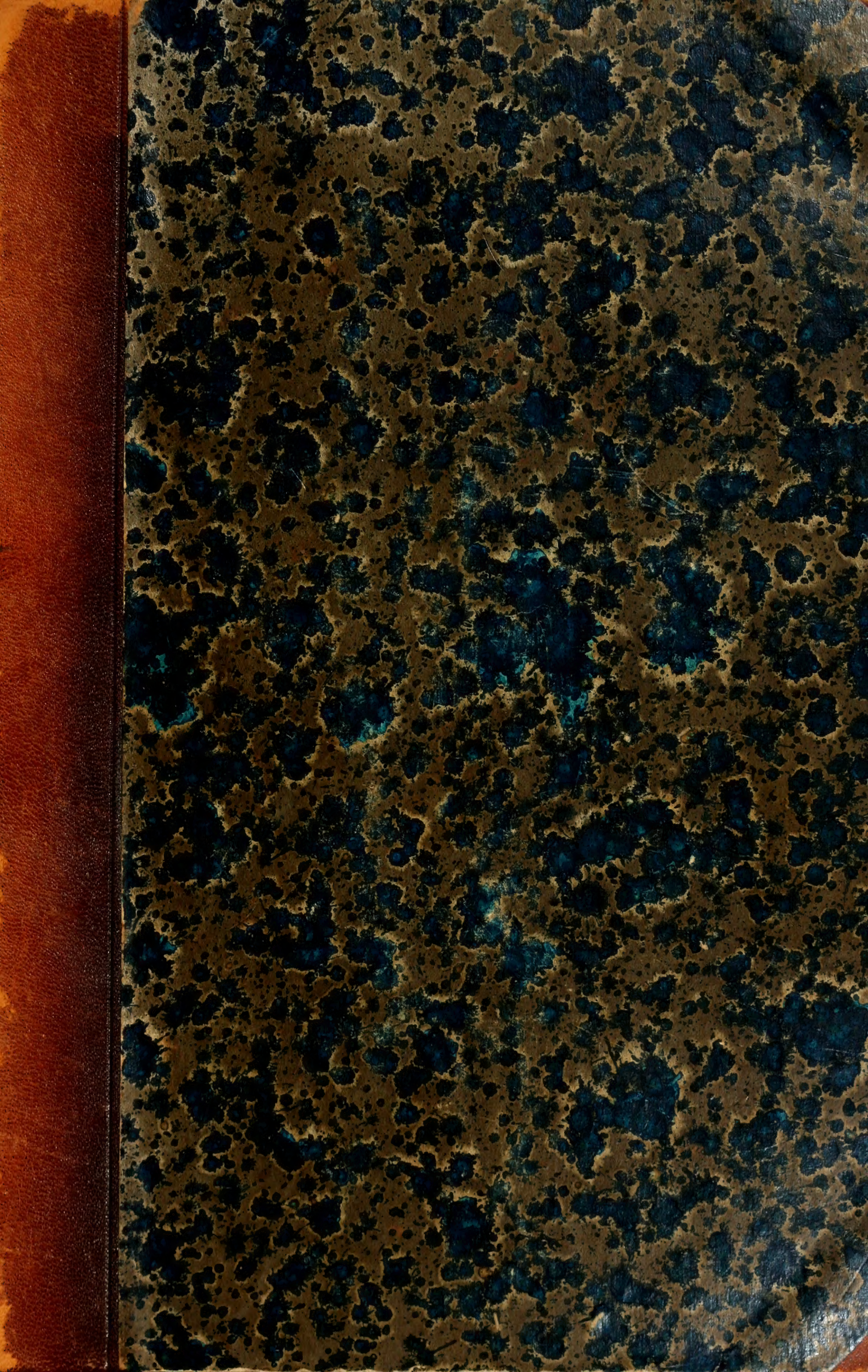


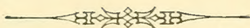
ΕΛΛΑΣ.

ΕΛΛΑΣ

ΠΕΡΙΟΔΙΚΟΝ ΤΟΥ ΕΝ ΑΜΣΤΕΛΟΔΑΜΩ

ΦΙΛΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΣΥΛΛΟΓΟΥ.

I.



LEIDEN. — E. J. BRILL.
1889.

Imprimerie de E. J. BRILL à Leide.

ΠΙΝΑΞ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ.

Page.

EXTRAIT du rapport de l'assemblée générale de la Société Philhellénique, tenue le 14 Septembre 1889 à l'Hôtel Krasnapolsky à Amsterdam.

Le président, M. le Professeur A. H. G. P. van den Es, souhaite la bienvenue au peu de membres qui se sont rendus à l'appel, et constate que la Société, ainsi que son organe »l'Hellas", marchent bien à tous égards.

M. le Dr. H. C. Muller, secrétaire, lit son rapport, d'où il suit que la Société compte actuellement environ 500 membres et que l'Hellas a 350 abonnés. La revue s'échange avec 14 autres, 12 autres nous sont envoyées comme présent; les livres et les publications périodiques arrivent en grand nombre et sont un ornement de la Bibliothèque de l'Université. Le secrétaire rend hommage à ceux qui travaillent pour la Société tant à l'étranger qu'en Hollande; tels sont M.M. Rangabé, Politis, etc. en Grèce, Boltz, Hans Müller, Reyer etc. en Allemagne; Kern, Valeton, de Gelder etc. en Hollande; il remercie M. Lechner, candidat ès lettres, qui a bien voulu l'assister dans sa tâche. — Sur l'initiative de M. van den Es, la question de la prononciation du grec a été posée à Nimègue dans une assemblée des professeurs aux gymnases; cette réforme si nécessaire est donc en voie d'exécution. Le secrétaire entre ensuite dans des considérations générales sur l'état de la S. et de son organe, il plaide pour l'amélioration de la prononciation et de la méthode de l'enseignement, enfin pour conclure, il désire que la langue hellénique devienne un jour la langue internationale du monde savant.

D'après le rapport du caissier, M. Vlachos, il résulte que les finances sont dans un état suffisant.

Sur la proposition du président d'honneur, S. Exc. M. A. R. Rangabé, M. le Prof. Spyr. P. Lambros à Athènes, est nommé vice-président d'honneur (epitimos hypoproedros).

Sont nommés ensuite membres honoraires:

S. Exc. M. Charilaos Tricoupis, premier ministre, à Athènes.
S. Exc. M. S. Dragoumis, ministre des affaires étrangères, à Athènes.
Mad. S. Tricoupis, à Athènes.
Mad. Calliope Papalexopoulou, à Nauplie.
S. Exc. M. J. Gennadios, ambassadeur de Grèce, à Londres.

Sur la proposition de M. G. A. Politis de Syros, les membres suivants sont nommés correspondants de la Société:

MM. G. Valieri, à Londres.
D. Bikélas, Paris.
Boltz et H. Müller, en Allemagne.
S. Spathis, Giurgiu.
Reyer et Gentilli, Trieste.
Rangabé et Lambros, Athènes.
Vlachos, Lixouri.

Dosios, Galatz.
Oekonomides, Portocaloglou, Constantinople.
G. A. Politis, île de Syros.
Casangés, New-York.
Ferrette, en Suisse.
Synodinos, Taganrog.
Chadzi-Constas, Odessa.
Akas, Smyrne.
Centerwall, en Suède.
Agelastos, Anvers.
Boulismas, Corfou.
Pharmacopoulos, Naples.
Giannopoulos, Bari.
Enyalis, Philippopel.
Charissis, Boudapest.
Rasis, Nicolaeff.

La proposition de M. Politis touchant la publication d'un almanach est repoussée, vu les frais; une autre proposition tendant à faire de l'»Hellas" une revue mensuelle, est considérée comme anticipée, mais l'assemblée, sur cette question, laisse toute liberté à la rédaction; il en est de même en ce qui concerne les propositions de M. Casangés.

M. le Dr. F. L. Abresch est réélu membre du comité, et au lieu de M. le Dr. E. Mehler, qui a décliné toute candidature, l'assemblée nomme M. J. van Eik, juge à Amsterdam; ce dernier n'étant pas présent, le comité est autorisé à s'associer un autre membre, en cas de refus de M. v. Eik.

La proposition d'élever la contribution est rejetée.

Dans l'assemblée du soir, M. Ferrette n'ayant pu venir à Amsterdam, M. E. A. Sunier, professeur au gymnase d'Amsterdam, donne lecture du travail de M. Ferrette intitulé: »Comment doit-on prononcer la langue grecque tant ancienne que moderne?" A l'unanimité on décide de publier cette intéressante étude dans la revue.

On passe à la discussion du rapport de MM. Valeton et Flament sur la méthode Reyer. Ce rapport a déjà été publié dans l'»Hellas". M. Muller propose de ne pas abandonner la question et d'autoriser le comité à nommer une commission, chargée de poursuivre le travail de MM. V. et F., spécialement en ce qui concerne la grammaire grecque et la »Grammatica Una". — Accordé.

Sur la proposition de M. Stimmelmayr en Bavière, il sera publié, à part, une liste des membres. Quelques autres propositions ainsi que des pièces arrivées trop tard, comme celles de M. le Prof. Oekonomides à Constantinople etc., sont remises à la rédaction.

M. le caissier Vlachos prie le secrétaire de déclarer dans les journaux grecs que la S. ne s'occupe en aucune façon de politique, ce qui du reste a été expressément rédigé dans les statuts.

La séance est levée.

AVIS AUX LECTEURS.

La revue, dont nous nous permettons d'offrir à nos lecteurs la première livraison, a pour but principal de propager les idées de la „Société Philhellénique", en accord avec ses statuts. Conséquemment, tous les articles qui tendent à défendre la cause hellénique sous un point de vue strictement scientifique, artistique et littéraire, nous seront les bienvenus.

Les études philologiques, propres à résoudre la question de la vraie prononciation, et celles qui encourageront l'étude de la langue des Hellènes de nos jours, afin de servir comme instrument linguistique international, seront accueillies avec empressement de la part de la rédaction.

Notre revue offrira dans chaque livraison trimestrielle un choix d'articles scientifiques, avec un appendice belletristique en poésie et en prose. Les lecteurs seront en même temps continuellement mis au courant de tout ce qui concerne notre Association, etc.

La Rédaction.

ZUR GESCHICHTE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN. WIEDERGABE INDISCHER WÖRTER BEI GRIECHISCHEN AUTOREN.

Es ist ein bekannter Satz, dass die Sprachen im Laufe der Zeit einer fortwährenden Veränderung in grammatischer und lexikalischer Hinsicht, und nicht am wenigsten in ihrer Aussprache, unterworfen seien. Die Veränderung geht nicht überall und zu jeder Zeit mit gleicher Schnelligkeit vor sich, aber in Ruhe verharrt keine Sprache zur Welt. Von manchen jetzigen europäischen Sprachen, wie Englisch, Französisch, Spanisch, Holländisch, wissen wir mit völliger Sicherheit, nicht nur dass sie in den letzten drei Jahrhunderten bedeutende Modificationen in ihrer Aussprache erfahren haben, sondern auch worin die Aenderungen bestehen. Montaigne, Shakespeare, Cervantes, Vondel, sprachen in mancher Beziehung anders, als das jetzt lebende Geschlecht, und doch wird es Keinem einfallen beim Lesen ihrer Werke von der jetzigen Aussprache abzuweichen.

Das Griechische ist, was wohl Niemand läugnen wird, demselben Gesetz, dem alle übrigen Sprachen gehorchen, unterworfen: es hat im Laufe der Jahrhunderte fortwährend, bald rascher, bald langsamer, seine Aussprache geändert. Die Sprache eines Aristarch z. B. wich sehr bedeutend ab von der homerischen, und wiewohl die Grammatiker des Unterschieds zwischen der Sprache der homerischen Lieder und ihrer eigenen in grammatischer und lexikalischer Hinsicht sich wohl bewusst waren, folgten sie der Aussprache ihrer eignen Zeit.

Bei der Frage, ob und inwieweit es wünschenswert sei die jetzt in Griechenland herrschende Aussprache auch in unsere

Schulen einzuführen, sind die Gegner und Verfechter der Neuerung in einem Punkte einverstanden, obgleich sie dies nicht ausdrücklich hervorheben. Man ist nämlich darüber einig, dass die Wahl steht zwischen der jetzigen hellenischen Aussprache und der auf unsern Schulen geltenden, sogenannten erasmianischen. Keiner fordert oder wird es für möglich halten, bei der Lectüre altgriechischer Werke sich zu bestreben der Aussprache jeder Periode und jeder Mundart gerecht zu werden, abgesehen von den durch die Schrift klar ausgeprägten Differenzen. Vielleicht könnten die Vorkämpfer beider entgegengesetzten Ansichten einen Schritt weiter gehen und sagen: „Wir wollen die Frage, welcher Laut jedem Buchstaben in verschiedenen Zeiten beigelegt wurde, ruhen lassen, denn eine vollkommen befriedigende Lösung der Frage ist ja doch unmöglich; beschränken wir uns zu der Frage, welche Aussprache, die erasmianische oder die neugriechische (bzw. reuchlinische) aus pädagogischen und praktischen Gründen den Vorzug verdiene."

Wenn diese Auffassung der Sachlage richtig ist, so werden Untersuchungen über die Geschichte der griechischen Aussprache für die Entscheidung der Streitfrage kein erhebliches Gewicht in die Schanze legen. Trotzdem brauchen solche Untersuchungen nicht als ganz wertlos betrachtet zu werden. Aus dieser Ansicht ist der Aufsatz hervorgegangen, den wir hier dem wohlwollenden Leser anbieten [1]).

Eins der Mittel zur Feststellung des Lautwertes der Buchstaben einer nicht lebenden Sprache besteht bekanntlich darin, dass man die Art und Weise verfolgt, worauf Fremdwörter in ihr wiedergegeben und, umgekehrt, wie ihre eigenen Laute in einer andern Sprache aufgefasst werden. Annäherndcrweise lehrt uns die Vergleichung den Lautwert der Buchstaben in beiden Sprachen zu gleicher Zeit kennen. Es versteht sich von selbst, dass nicht alle Sprachen, oder genauer gesagt Schriftsysteme bei der Vergleichung gleiche Dienste erweisen. Man wird z. B. aus der Transcription griechischer Wörter in's Lateinische mehr

1) Vortrefflich ist derselbe Gegenstand behandelt von A. Weber (Indische Beiträge zur Geschichte der Aussprache des Griechischen) in Monatsberichten d. Kön. Akad., Berlin 1871, p. 613 fgg.

ableiten können, als aus dem Vorkommen griechischer Wörter in hebräischen Texten, da die (nicht-punktirte) hebräische Schrift weit bei der lateinischen zurücksteht. Je vollkommener die Schreibweise einer nicht mehr lebenden Sprache ist, desto genauer wird ihre Aussprache zu ermitteln sein. Eine Schrift, welche in hohem Grade den Anforderungen der Precision entspricht, ist die indische, namentlich altindische. Zwar kamen im alten Indien, wie anderswo, Dialektverschiedenheiten vor, und wurde sogar die herrschende Sprache der Gebildeten, das sogen. Sanskrit, nicht überall vollkommen gleichförmig ausgesprochen, aber die Form, worin indische Wörter uns von den Zeitgenossen Alexanders des Grossen überliefert sind, genügt schon den Beweis beizubringen, dass die lokalen Differenzen ganz unerheblich sind und dass die damalige Aussprache kaum merkbar sich unterscheidet von derjenigen, welcher die Mahratta Brahmanen folgen, wenn sie Sanskrit sprechen oder lesen [1]).

Schon zwei Jahrhunderte vor Alexander dem Grossen kannte man in Ionien einzelne indische Namen, doch nur durch persische Vermittelung. Das wort Ἰνδός selbst ist angepasst aus dem persischen *Hindu*, nicht aus dem indischen *Síndhu*.

Die Zahl indischer Namen, welche die Zeitgenossen Alexanders in ihren Schriften verzeichnet haben, ist ziemlich gross, doch leider sind jene Schriften uns nur in Auszügen und Umarbeitungen bekannt. Es lässt sich nicht bezweifeln, dass die Abschreiber die fremden Namen, besonders die seltener vorkommenden, hie und da falsch wiedergegeben haben, doch in einigen Fällen stossen wir auf Varianten, die kaum der Fahrlässigkeit oder Unwissenheit können entsprungen sein, und deshalb wahrscheinlich zu erklären sein dürften aus dem Umstande, dass die verschiedenen griechischen Berichterstatter aus den Zeiten Alexanders die indischen Laute verschieden auffassten. Bisweilen scheinen die Varianten auf eine Verschiedenheit der Aussprache bei den Indern selbst zu weisen. — Nach diesen vorbereitenden Bemerkungen können wir zu der Durchmusterung

---

1) Nur in einem Punkte weicht die jetzige mahr. Aussprache des Sanskrit gänzlich von der ursprünglichen ab: in der Betonung. Heutzutage wendet man auf das Sanskrit die Betonungsweise der neo-arischen Sprachen an.

einzelner Beispiele übergehen und es versuchen, daraus unsere Schlüsse zu ziehen.

An erster Stelle wollen wir stille stehen beim Wort βραχμᾶνες (pl.), welches dem Sanskrit *brahmaṇas* (pl.) genau entspricht, sogar dem Accente nach, abgesehen davon, dass im vorliegenden Falle die vorletzte Silbe im Griechischen keinen Acut duldet. Aus dem Plural ist der sing. βραχμάν abstrahirt. Die Endung -ες ist natürlich rein griechisch und ganz unabhängig von dem Laut der indischen Endung. Sowohl aus diesem Worte wie aus allen weiter anzuführenden Beispielen erhellt, dass das indische *a* von den Griechen als α, das *â* als ᾱ gehört wurde. Das *hm* in *brahmâṇas* ist ersetzt durch χμ; ein leicht erklärlicher Vorgang, da die Lautverbindung *hm* dem Griechischen ebenso fremd ist wie z. B. dem Holländischen. Aus jahrenlanger Erfahrung kann Verfasser dieses Aufsatzes bestätigen, dass geborene Niederländer nur mit grosser Mühe *hm* richtig auszusprechen lernen, wiewohl das *h* an sich ihnen geläufig ist; ein ungeschulter Holländer fasst *brahma* auf als *brachma*. Dürfen wir hieraus den Schluss ziehen, dass das gr. χ vollkommen wie das holl. *ch*, das hochdeutsche *ch* in *ach* ausgesprochen wurde, d. h. ein Spirans war? oder war der Laut in Alexanders Zeit noch ein Aspirat (*kh*)? Die Wahrscheinlichkeit spricht für erstere Anname.

Weitere Beispiele für die Vertretung eines indischen *a* durch griechisches α sind Τάξιλα, *Takṣaçilâ*; Ταξίλης entweder dasselbe, oder *Tâkṣaçila* — das lässt sich nicht entscheiden. Die indischen Zischlaute *ṣ* und *ç* fehlten dem damaligen Griechischen und sind erklärlicherweise durch σ (ξ = κσ) ersetzt. Die Verschiedenheit der Endungen -α und -ης ist hervorgerufen durch griechische Analogiebildungen und unabhängig von dem Lautbestand der letzten Silbe im indischen Worte. So ist auch aus dem Flussnamen *Gaṅgâ*, einem Feminin, das Masculin Γάγγης entstanden, weil die Griechen an männliche Flussnamen gewohnt waren. Die Ursache der Aenderung im Ausgange ist also hier leicht zu erklären, doch eine durchgängige Regel für die Gräcisirung ist sonst nicht zu ermitteln. So kommt Γανδάραι neben Γανδάριοι (schon bei Hecataeus und Herodot) vor, und weiter völlig gräcisirt Γανδαρῖται, Γανδαρίδαι. Der indische Name lautet *Gandhâra*, *Gândhâra*. Uebrigens gehen die Formen bei

Hecataeus und Herodot auf ein durch die Perser vermitteltes *Gandâra* zurück.

Der Name des indischen Büssers Κάλανος oder Καλανός ist entweder ein nicht genau wiedergegebenes skr. *Kalyâṇa*, oder ein prâkrit. *Kallâṇa*. Beispiele, die keiner weitern Erläuterung bedürfen, sind Ἀβισάρης, *Abhisâra*; Πράσιος, *Prâcya* [1]); Παλίβοθρα, *Pâṭaliputra*; Ὀξυδράκης, *Kṣudraka*. Σάγγαλα ist skr. *Çâkala* oder sonst prâkr. *Sâgala*; dass γγ ist einigermassen befremdend, und vielleicht fehlerhaft.

Nicht nur bei Herodot und den Zeitgenossen Alexanders, sondern auch in späterer Zeit finden wir das indische *a* mit gr. α wiedergegeben, sowohl in Sanskrit- als in Prâkritformen. Die Belege sind so zahlreich, dass hier nur einige aus Claudius Ptolemaeus und den Indica des Arrian brauchen erwähnt zu werden, wie Βαρύγαζα, *Bharukaccha*; Δαχιναβάδης, *Dakkhiṇâbadha* (Prâkritaussprache des skr. *Dakṣiṇâpatha*); Ἰαβαδίου, *Yavadîvu* (Skr. *Yavadvîpa*).

Die Lautverbindung *va* [2]) konnte im Griechischen, wenigstens in der κοινή, nicht genau vorgestellt, bzw. ausgesprochen werden. Wir finden dafür in offenen Silben ω, in geschlossenen ο; z. B. Ὑδραώτης, *Irâvatî*; Πευκελαῶτις, *Pokkhalâvatî* oder *Pukkhalâvatî* (Skr *Puṣkalâvatî*); Ὀσσάδιοι, *Vasâtayas*, Thema *Vasâti*. Weshalb, könnte man fragen, tritt lateinisches *va* (*ua*) in griechischen Schriften wie ουα auf, z. B. in Οὐαλέριος, *Valerius*; Οὐαλεντία, *Valentia*, u. dgl., während indisches *va* je nach Umständen ω oder ο wird? Der Grund dieser Erscheinung liegt vielleicht in dem Umstande, dass die Griechen allmählig genauer zu transcribiren sich bestrebten. Es ist aber auch möglich, dass die verschiedenartige Behandlung des lat. und ind. *va* begründet war in einem Unterschied in der Aussprache des Halbvokals bei Römern und Indern.

Indischem kurzem *i* entspricht durchgängig ι; z. B. *Pâṭaliputra*

---

1) Das *c* lautet wie das englische *ch* in *chalk*; das *y* wie das engl. *y* in *you*.

2) Skr. *v* lautet genau wie das *w* der Süddeutschen und Niederländer, nicht wie engl. *w*, und noch weniger wie französisches und italienisches *v*. Anlautend ist es in den neo-arischen Sprachen Indiens in *b* übergegangen; unter dem Einfluss der lebenden Sprachen wird in einzelnen Gegenden auch im Skr anlautendes *v* wie *b* ausgesprochen. Diese Gewohnheit ist schon alt.

Παλίβοθρα, *Himavâ* (Prâkrit nom. sg. für skr. *Himavân*), Ἴμαος und weiter gräcisirt Ἴμαον ὄρος. Ueber die Vertretung des langen *î* sind wir nicht ganz im Reinen. Für *Yavadîvu* findet sich bei Ptolemaeus Ἰαβαδίου, aber daneben Κάσπειρος, *Kaçmîra*, *Kâçmîra* bei Nonnus, und angeblich schon bei Herodot, doch lesen die meisten Ausgaben des Herodot Κάσπιοι. In Arrians Anabasis wird ein König Σωπείθης erwähnt. Wenn dies, wie wir glauben, eine Verstümmelung ist von *Somapîthî* oder *Somapîtha*, so würden wir ein Beispiel des ει = ῑ haben, schon aus dem 4ten Jhr. vor Chr., falls das ει nicht von einem spätern Abschreiber herrührt. Wie dem auch sei, jedenfalls hörten die Römer schon vor dem Anfange unsrer Zeitrechnung das ει wie ein ῑ.

Die Verbindung *vi* (spr. *wi*) wird eigentümlich behandelt; gewöhnlich wird sie durch gr. ὑ ersetzt. *Vitastâ* wird Ὑδάσπης; *Vipâçâ* Ὕφασις oder Ὕπανις. In letzterem Beispiel ist φ verdächtig, und ν fast unmöglich. Es wird die Mutmassung erlaubt sein, irgend ein Abschreiber habe den indischen Fluss mit dem besser bekannten europäischen im Sarmatenlande verwechselt, und daher das ν. Er würde aber leichter darauf verfallen, wenn seine Vorlage Ὕπασις hatte, als wenn das Wort ein φ enthielt. Aus dem corrupten Ὕπανις ist ein Ὕπασις zu eruiren, was wir für die ursprüngliche Lesart halten.

Die Ersetzung eines fremden *vi* durch ὑ war bei den Griechen schon im 6en Jahrh. üblich. Persisches *Viṣtâçpa* wird den Ioniern und Athenern mundgerecht gemacht in der Form Ὑστάσπης; *Vidarna* wird Ὑδάρνης. Eine seltene Ausname macht Herodots Ἰνταφέρνης fur *Vindafarnâ* [1]). Wie sprachen die Griechen um 500 und 300 v. Chr. ihr ὑ aus? Aus der blossen Thatsache, dass ὑ ein *vi* ersetzt, ist wenig abzuleiten; hält man aber eine andere Thatsache hinzu, nl. dass ein ind. *u* oft mit υ wiedergegeben wird, wie sich später zeigen wird, so gelangt man zu dem Schluss, das ὑ stelle einen Labiallaut, es sei denn

1) Bei den Persern selbst ist später *vi* in *gu* übergegangen. Dieser Uebergang hatte sich schon vollzogen vor 200 nach Chr., denn der Name Vindafarnâ lautete in der Zeit der Partherherrschaft *Gundafarrâ*, genau griechisch transcribirt Γυνδοφέρρης; etwas altertümlicher ist die Schreibweise Ὑνδοφέρρης.

deutsches *u* oder *ü* vor. Freilich liesse sich hiergegen einwenden, dass *Irâvatî* als Ὑδραώτης erscheint, was eben auf eine dem *i* ähnliche Aussprache wiese, doch ist hierbei zu berücksichtigen, dass Hydraotes wahrscheinlich eine Umwandlung durch Volksetymologie erfahren hat [1]. Im 6ten Jahrh. wurde das pers. *Kûruṣ* wiedergegeben mit Κῦρος, was sich schwer erklären lässt, wenn das Ypsilon schon damals dem *u* ferner gestanden hätte, als dem *i*. Wie das ind. *u* in Alexanders Zeiten von den Griechen aufgefasst wurde, werden wir im Nächstfolgenden zu untersuchen haben.

(*Fortsetzung folgt.*)

Leiden. H. Kern.

1) Hierzu kommt noch, dass *irâ* auch „Wasser" bedeutet. Sehr leicht können die Genossen Alexanders irgendwie eine Uebersetzung des Flussnamens von einem Inder erfahren haben.

VERSUCH EINER ETYMOLOGISCHEN DEUTUNG DES WORTES ΆΛΟΓΟΝ, PFERD[1]).

Die sachliche Bedeutung des Wortes *ἄλογον* ist „Pferd" schlechtweg; speciell „Landpferd, *Saumpferd*, Ackertier"; der Gebrauch desselben ein unbeschränkter neben dem hochsprachlichen *ἵππος*. Der Plural ist *ἄλογα*, im Volksmunde auf Grund irrtümlicher Analogie auch *ἀλόγατα*. In der Hochsprache wird jedoch *ἵππος* für jede Art Pferd, besonders für das edlere, gebraucht. Im Innern des Landes und auf den Inseln, wo feinere Pferde ungewöhnlich sind, ist auch das Wort *ἵππος* wenig in Gebrauch, gerade wie in Süddeutschland in vielen Gegenden das Wort *Gaul* dem Worte *Pferd*, trotz dessen Allgemeinheit, im Volksmunde den Vorrang streitig macht.

Die *etymologische Bedeutung* desselben ist dem hellenischen Volke ebenso ungeläufig wie die des Fremdwortes Pferd dem deutschen. Der Anklang an das Neutrum *ἄ-λογον* von *ἄ-λογος, ον*, „unvernünftig" hat zu der seltsamen Auffassung verleitet es, in bequemer müheloser Volksetymologie, als identisch damit zu betrachten. Auch die Gelehrten, einheimische und fremde, haben sich bisher dabei beruhigt das *ἄλογον*, Pferd — bekanntlich das intelligenteste, gelehrigste und folgsamste aller Haustiere aller Völker und Zeiten —, schlechtweg als

das *Unvernünftige*, lat. b e s t i a,

anzusehen.

Σκαρλάτος Δ. τοῦ Βυζαντίου definirt es in seinem *Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης, ἐν Ἀθήναις* 1852, als *„κτῆνος"* d. i. als

1) Festgabe zur Generalversammlung des Philhellenischen Vereines in Amsterdam. Die Red.

„*Besitz*, speziell an Haus- und Lasttieren, im Sing. *ein* Haupt aus der Heerde" und „ὑποζύγιον" also geradezu als *Last*tier, das oft mit Esel oder Maultier zusammen eingespannt wird, oder als Saumtier Lasten über die Gebirgspfade trägt, lässt aber die etymologische Seite unerörtert.

Auch *Čihac* scheint an das „Unvernünftige" zu glauben, wenn er in seinem Dictionnaire d'Étymologie Daco-romane, 1879, II. 669, ohne auf die Etymologie einzugehen, als sachliche Erläuterung zu *Lighioae* „wildes (böses, garstiges) Viehzeug" das ἄλογον, dies geduldigste, zahmste und genügsamste aller Haustiere stellt, gleich als ob in Rumänien das Pferd zu den „wilden Tieren" gerechnet würde.

Ein leiser Zweifel an der Richtigkeit dieser Etymologie steigt Theodor *Kind* auf, indem er in seiner „Eunomia, Grimma, 1827, III. 84 lehrt:

„ἄλογον, κοινῶς für ἵππος. Alle Tiere heissen ἄλογα im Gegensatz zum Menschen: das Pferd heisst κατ' ἐξοχὴν ἄλογον, sc. ζῷον, vielleicht als eines der am wenigsten ἄλογα", d. h. also ein unvernünftiges Tier, das am wenigsten unvernünftig ist!

Er mochte wohl eingesehen haben wie wenig damit gesagt war, denn 1833 formulirte er diesen Satz in seinen „Neugriechische Poesien" etc. Leipz. S. 66 dahin: „vielleicht weil dieses Tier unter allen Tieren am wenigsten ἄλογον ist." Also noch immer *lucus a non lucendo*. Endlich 1835 sagt er im „Πανόραμα τῆς Ἑλλάδος" Leipz. S. 86. schlechtweg: „ἄλ. in der neuen Sprache das Pferd", wodurch die früheren Deutungen hinfällig wurden.

Auch sonst ist mir trotz langem und emsigem Suchen eine Deutung nicht bekannt geworden, welche über diese billige, völlig unhistorische Art des Etymologisirens hinausgegangen wäre.

Da aber eine ähnliche widersinnige Benennung des Pferdes aus einer anderen Sprache nicht beizubringen ist, so bleibt nichts übrig, als die indogermanischen Uranschauungen über dies Tier festzustellen und zu gleicher Zeit die neuhellenischen Dialekte — besonders solche mit uralten Wortformen — genau zu durchforschen, um die wahre Bedeutung, resp. Urform des ἄλογον annähernd zu erkennen und zu bestimmen.

Der Grundbegriff von *Tier* ist keinesweges der des „Unvernünftigen im Gegensatz zum Menschen", denn der Mensch

(*manusha*) wurde in der idg. Urzeit selber als „Tier, *paçu*" angesehen und zählte unter den fünf „Opfertieren, *paçavaḥ*": Ross, Rind, Schaf, Ziege, Mensch" als eines der minderwertigen (Zimmer, altind. Leben 72. 121) und zwar als „Zweifuss, *dvipâd paçu*", nebst Elefant und Affe zu den Handtieren gehörend. Die idg. Urform zu *paçu* ist *paku*, mit der Wurzel *pak-*, *pack-en*, *fah-en*, fangen, binden, also „das Eingefangene."

Dazu gehören lat. pecu-s
lit. peku-s
got. faihu
ahd. fihu, fëhu

unser *Vieh*, *Viech*, als nutzbar gemachtes Heerdentier.

Für solche ans Haus gebundene Tiere, *Haustiere*, wurden also in vedischer Zeit angesehen *Ross*, Rind, Schaf, Ziege (zugleich Opfertiere); auch Hund und Esel und später auch Maultier, Kameel und Elefant, vielleicht infolge von grösserer territorialer Ausbreitung des vedischen Stammes.

Unter den Haustieren galten als *Grossvieh:*

1. idg. *kantâr-a*, Saumtier, Packpferd, wozu sanskritisches
kanṭâl-a, Kameel, als Hauptlasttier,
lat. *canter-ius*, Packpferd,
lit. *kunter-i*, Kracke, schlechtes Pferd. Einige wollen auch
gr. *κένταυρ-ος* hierher stellen, als „Gaulmenschen", was diejenigen in Frage stellen, welche die
κένταυρ-οι ableiten von *κεντεῖν*, stacheln, antreiben u. *ταῦρος* Stier; *κένταυρος* = Stierjäger, Reiter, berittener Heerdenwart, wie die wilden thessalischen Reiter und die zahmen cavalcatori nella campagna di Roma, die beständig auf ihren Pferden hängen.

2. idg. *staura*, skr. sthura, Stier, Mann; sthûrin, Lasttier; dazu
got. *stiuras*, Stier, Kalb, und die noch lebenden Ausdrücke
lit. *stóra*, grob, dick; ahd. *stiuri*, stark, gross;
altn. *stór(r)*, dän., schwed. *stor*, gross, gewaltig, u. a.; dazu *stur*, dial. (Westf.) starrsinnig, u. a.; ferner

3. idg. *arman*, Herde, Grossvieh überhaupt: Rind, Ross: dazu
altn. *jormun-i*, Ross, Rind, und das russische (dialekt.) Мерин-ъ, Pferd; endlich unser „*Mähre*, engl. *mare*

(edel) Stute", die alle vorzugsweise als *Zug*tiere verwendet wurden, da Reiten beim vedischen Volke ungebräuchlich war, wie es auch bei Homer eine Reiterei noch nicht giebt.

Die *Griechen* bezeichneten mit

τὸ ζῷ-ον, von *ζώ-ω* ich lebe, *jedes lebende Wesen überhaupt* = lat. animal, russ. Животное von Живу, ich lebe. Auf Kreta ist *τὸ ῴζό* (*ζῷον*) = *τὸ σφακτόν*, das Schlachttier, nämlich das Schaf, *πρόβχτον*. Auf den Inseln des ägäischen Meeres ist *ζῷον* = Esel Maultier, nämlich: *das* (vorhandene) Thier.

Das „unvernünftige" Tier, mit dem überwiegenden Begriffe des *Wilden*, hiess *τὸ Θηρίον* (*ὁ Θήρ*), *τὸ ἄγριον* = bestia, welche Ausdrücke bis heute unverändert fortbestehen. Auch das deutsche Tier bedeutete ursprünglich *Wild* (noch heut in Hochwildgegenden für Reh und Hirsch, engl. deer, altn. dŷr, gebräuchlich), im Gegensatz zu Vieh, paçu.

Bei Const. Porphyrogenetus (ed. Reiskii II. 395) wird *ζῷον* bereits definirt als „et equum et mulum significat", d. h. es spezialisirt bereits das Last- und Saumtier als solches, vielleicht weil *ἄλογον* als demotisches Wort in landschaftlich beschränktem Gebrauche stand.

Das *Ross* war den Völkern indogermanischen Stammes also wohl bekannt und stand zu allen Zeiten bei ihnen in hohem Ansehen, besonders die feineren Gattungen desselben. Seine Benennungen sind daher zahlreich und zutreffend:

nach der *Farbe:* ved. *hari*, der Gelbe (PW. VII. 1546), der Falbe, das Sonnenross;
harit, ib. 1549;
çona, Goldfuchs, Brauner, VII. 310;
çyâva, Brauner, Schwarzbrauner, VII. 330;
sowie *aruja* (I. 415), *aruṇa* (I. 415), *piçaṅga*, rotbraun, rötlich (IV. 729); *rohita*, rote Stute (VI. 453);

nach den *Eigenschaften:* das Ross als *Zugpferd*:
vâha, auch Zugtier überhaupt, VI. 974.
vâhana, Zugtier, Gespann (Ross, Elefant) auch Reittier, VI. 975.
vimâna, Pferd, Wagen, Schiff; überhaupt Vehikel, VI. 1140.

als edles Tier, *Renner*, *Rennpferd*:

arvan, m. *arvatî*, f. Stute, I. 449.
(die Stuten wurden ihrer grösseren Schnelligkeit wegen besonders geschätzt),
sapti, Rennpferd, VII. 665.
turaga, m. *-gî*, f. das Schnellgehende (daher auch Gedanke, Geist), III. 362.
turaṅgama, f. *-mâ*, dass. III. 363.

Unter letzteren Namen (turaga, turaṅgama) werden auch die eigenartigen, äusserst kostspieligen *Rosseopfer* erwähnt, die hauptsächlich unter den beiden vornehmsten Benennungen des Pferdes *açva* und *haya* als açvamedha, hayamedha (turaga-, turaṅgamedha) schon in allerältester Zeit vollzogen wurden.

Zimmer, Altindisches Leben S. 230 ff. führt an: „In vedischer Zeit war

açva das allgemeine Wort, speziell für Hengst; *açvâ*, Stute;
arvan, *arvant*, das eilende Streitross, Rennpferd im Wettlauf;
vâja, *vâjin*, der mutige Renner am Streitwagen;
sapti, der Renner;
haya, der Angefeuerte.

Als *haya* trug das Ross die Götter; als vâjin die Gandharva, als arvan die Asuren, als *açva* die Menschen."

Diese beiden Hauptbenennungen, besonders das Pferd der Menschen açva, müssen wir genauer in Betracht ziehen:

Açva m. *Ross*, Pferd, besonders Hengst, açvâ, Stute, ist das vornehmste Ross und Opfertier. Der Sonnenball wird als ein den Himmel durchlaufendes açva vorgestellt. Die *Açvinau*, die beiden Rosselenker, sind zwei Lichtgötter, die zuerst am Himmel erscheinen auf einem, von *geflügelten* Rossen (oder Vögeln) gezogenen goldenen Wagen. Die *Ushas* (Morgenröte) heisst *açvasûnrita*, die vom Iubel der Rosse begleitete; *açvarâja* (aller) Rosse König, ist der Name des bei der Quirlung des Oceans entstandenen Rosses; *açvagrîva*, Rossmähne, Eigenname eines der Feinde Vishnu's.

Nach den mythischen Namen begegnen wir in sanskritischer Zeit açva im Plur. für den *Namen eines Volkes*, desgl. in Zusammensetzungen wie -vadana, -ttha u. a., sowie einzelner *Individuen*, wie -ghosha, Pferdesünde, Eigenn. eines Buddhisten, u. a., und finden eine stattliche Anzahl von Wörtern, welche

hinweisen auf *Besitz* und Herrschaft, wie -pati, R. gebieter; -budhya, durch R. bemerkenswert = ausgezeichnet; -çkandra, mit R. glänzend; auf *Zucht und Pflege*: -ghâsa, -weide (etwa = Stutengarten, Hengstenberg); -nâya, -pa, R. hirt; -çâlâ, -sthâna, -kutî, R. stall, stand; -raksha, -pâla, R. knecht; -çâstra, hippologisches Lehrbuch; açvâyurveda, Veterinärkunde; auf *Dressur*: -sârathya, Dressur der Pferde, Fahrkunst; auf *Benutzung*, am Wagen: -ratha, ein mit R. bespannter Wagen; -yuj, adj. mit R. bespannt; als Reittier: -dûta, berittener, Bote; -vaha, -vâha, -vâra, -vâraka, -sâda, -sâdin, Reiter zu Pferde, und dem als eine der Zierden des Königs Nala bekannten açvavid, rossekundig; R. kenner = vorzüglichster Reiterheld, das gleich im Anfange der Episode Nal und Damayantî unter seinen Haupttugenden genannt wird, welche Stelle daher, sammt der schönen griechischen Uebersetzung von Ἰορδάνης Καρολίδης hier folgen möge:

Âsîd râjâ Nalo nâma, Vîrasena suto balî, upapanno guṇair ishṭai, rûpavân, *açvakovidaḥ*:

Ἐκεῖ ποτ' ἦρχεν ἡγεμὼν ἐπικυδὴς ὁ Νάλος,
τοῦ Βιρασένα θαλερὸν τοῦ περιπύστου θάλος,
κεκοσμημένος ἀρεταῖς ἐξόχοις, ῥωμαλέος,
εὐδοκιμώτατος ἱππεύς, ὑπερρυῶς ὡραῖος.

(Aus Δαμαϊαντία καὶ Νάλος in dem Heft 17 τοῦ Συγγράμματος περιοδικοῦ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλλ. Φιλολ. Συλλόγου, ἐν Κ/πόλει, 1888, σελ. 1—17),

tatsächliche Beweise genug, dass das Ross niemals als ein „unvernünftiges Tier" angesehen wurde. Auch die Etymologie weist nicht darauf hin. Die Urform

ak-va, Ross, Renner, von der W. ak- scharf, schnell (fein) ist enthalten in ved., skrt.
açv a, Ross, Renner, und demgemäss durch ἴκϝ-ος in
ἵππ-ος, dialektisch ἴκκ-ος (Tarent, Epidauros) wie in lat.
equ us, Renner, Reitpferd, und durch
aihw-a, im altsächs. ehu, angels. eoh, u. a.

Und bei der zweiten Hauptbenennung für Ross „m. *haya*, f. hayî, hayâ, von welchem ebenfalls viele Ableitungen und Zusammensetzungen vorhanden sind, weist die Wurzel *hi-*, *act.* anfeuern, *med.* sich-, s. beeifern, in Bewegung setzen, ausdrücklich auf bewusste, innerliche Tätigkeit des edlen Tieres hin.

Mit dem griechischen *ἵππος*, *ὁ*, *ἡ*, *Ross*, Stute, ist es ganz ähnlich. Auch hier erscheint *Helios* auf seiner von vier schneeweissen Licht und Feuer sprühenden Rossen gezogenen Quadriga als der Sonnengott; die *Sonne* selber wird, wie in Indien, als ein den Himmelsraum durcheilendes Ross gedacht.

Vorzugsweise dem *Poseidon* Hippios geweiht, dessen *geflügelte* Rosse mit goldenen Mähnen geschmückt sind (Preller, Griech. Mythologie I. 466, II. 385) haben auch die *Dioskuren* (s. Asvinau) strahlend weisse (Preller, II. 101), *Ares* hingegen prächtige (Pr. I. 265), die Helden *Diomedes* riesenstarke (Pr. II. 200), *Achilles* windesschnelle Rosse (Pr. 338) zugeteilt erhalten. Das *Rosseopfer* findet seinen Ausdruck in *ἱππο-θυτέω*. Die Kapitel über *Glaukos*, *Bellerophon*, *Pegasos* (Pr. II. 76 ff.) enthalten viele anziehende Einzelheiten zur Geschichte des mythischen Pferdes.

Der ausgiebige Gebrauch von *ἵππος*, *-ιππη* in Eigennamen hoher und höchster Persönlichkeiten zeugt für den Adel des Wortes (vergl. meine Schrift „Die hellenischen Taufnamen der Gegenwart, soweit dieselben antiken Ursprungs sind etc. Leipz. 1883), die vielen Zusammensetzungen mit *ἵππος* aber deuten zunächst

auf *Kampf* und Wettstreit: *ἱππ-αιχμία*, K. zu Ross; *ἱππιοχάρμης*, Wagenkämpfer; *ἱππο-δρομία*, Wettlauf zu Pferde; *ἱπποκρατία*, Reitersieg; *ἱππάζομαι*, R. lenken, fahren, reiten;

auf *Ritterschaft*: *ἱππι-άναξ*, Führer der Reisigen; *ἵππ-αρχος*, Reiterbefehlshaber; *ἱππ-ακοντιστής*, Lanzenreiter; wie auf

Pflege des edlen Tieres: *ἱππ-εραστής*, Pferdeliebhaber, während das halbmythische *ἱππο-κένταυρος* auf die beute- und weibergierigen wilden Reiter hinweist, die aus dem rossereichen Thessalien im weiberschönen Hellas einbrachen und von den Eingeborenen mit demselben Grausen angestaunt wurden, mit welchem die Reiter des Hernan Cortez, die 1519 zuerst in Mejico erschienen, von den dortigen Indianern als Rossmenschen (*ἱππάνθρωποι*) angesehen wurden.

Die *ἱππεῖς*, als *Ritter* in Athen, als *Leibwache* in Sparta, standen noch lange als *οἱ ἵπποι*, die Berittenen, im Gegensatze zu dem *λαός*, der Schar der Fusskämpfer (*πεζοί*) und weisen auf das hochgeschätzte, sorgsam gepflegte und wohl dressirte *ἵππος* als *Reit-* und *Schlachtross* hin.

Nirgends eine Spur von der Ver- und Nichtachtung, die das Pferd betroffen haben würde, wäre es als das „Unvernünftige" schlechthin angesehen worden; im Gegenteil war und blieb *ἵππος* das ausserlesene Reit- und Schlachtross bis heute, selbst in den aus den fränkischen Rittersagen ins Griechische gedrungenen Epopöen, in welchen — ausser dem edlen arabischen farít, *τὸ φαρί*, der Renner — weder das den Klepper *Gaul* bezeichnende *καβάλλης*, noch das *Saumtier ἄλογον* eine Stätte finden, trotzdem dass dem ritterlichen Treiben der Romanen die Wörter *καβαλλάρης*, Kavalier, Ritter; *καβαλλαρέα*, Berittene, Ritterdame, *καβαλλαρικὸς*, ritterlich, u. a. entlehnt wurden. Um uns die beiden Ausdrücke *καβάλλης*, *ἄλογον* nunmehr näher zu bringen, müssen wir etwas weiter ausholen.

Wir haben bereits gesehen, dass zur Bezeichnung des Lasttieres als solchen in der indogermanischen Vorzeit drei Ausdrücke üblich waren: *kantâra*, *staura*, *arman*, welche das Saum-, Pack- oder Zugtier, sei es Stier, Rind, Ross oder Kameel, einfach als *Grosstier* bezeichneten.

Ausser diesen gab es noch zwei andere fast identische: *kabâla* und *gávala*, welche vielleicht nur auf objective oder subjective Unterscheidungen nach Landschaft, Rasse, Auffassung der Leistung oder der Bestimmung, oder selbst der Aussprache des Grundwortes hinweisen und die beide auf eine dritte Grundform kapâla (*κεφαλή*), Kopf, *Haupt*, hier als „Stückzahl, *κτῆνος*" zurückgehen mochten, wie ja auch in noch erlebter Zeit in Russland die „Seele, Душа" für „Leibeigenen, Sklave" allgebräuchlich war.

Kabâla galt für Grosstier als Last- und Zugtier, vorzugsweise Pferd (Fick, idg. Grundsprache 29);

Gávala für grosses Zugtier, vorz. Büffel (Fi. 60).

Von diesen beiden Urformen können wir zwei Linien der Entwickelung aufstellen:

Kabâla als italische Grundform; *Gávala* als griechische, wobei Wechselwirkung der einen Form für die andere nicht ausgeschlossen, ja sogar bei der häufigen Ueberführung der Zugtiere als Kriegsbeute für höchst wahrscheinlich anzusehen ist.

Zu *Kabâla* gehört

lat. caballus (*καβάλλης*), *Gaul*, Klepper, Pferd.

Hesychios erklärt es noch als ἐργάτης ἵππος, *Arbeitsgaul*, Landpferd, Saumtier, aber in späteren Jahrhunderten erscheint es als it. *cavallo*, span. *caballo*, prov. *cabal*, fr. *cheval*, Ross, auch in jeder anderen Beziehung, ja giebt den Stamm her für cavaliere, cavalleria und die ganze romanische und romantische Ritterlichkeit.

A. W. v. Schlegel hatte nicht so unrecht es als ein italisches *Bauernwort* anzusehen, durch welches ursprünglich der Ackergaul bezeichnet wurde, und somit auch Vaniček nicht, wenn er das griech. καβάλλης als ital. Fremdwort ansah (s. Fremdwörter im Griech. u. Lat., Leipz. 1878 S. 19), weil er den Zusammenhang zwischen urspr. kabâla und gávala nicht ahnte, Fremdwörter aber sich oft lange erhielten, wie das noch lebende ἀγγάριος ἵππος, Postpferd, von ὁ ἄγγαρος, Postreiter, sich aus der Perserzeit bis heute erhalten hat.

Heute bezeichnet in der Volkssprache καβάλλης einen schlechten Gaul, eine Kracke, in derselben Weise wie das franz. *rosse* eine Mähre, obgleich es von dem nordischen *hross*, *hors*, (wovon engl. *horse*) *Ross*, abstammt, welches Wort vorzugsweise die Stute (engl. jetzt *mare*) bezeichnete. Das Wort *Gaul* (bei Grimm, D. W, IV. 1. S. 1566: „ein Wort nicht ohne Schwierigkeiten!), mit den Formen mhd. *gûl*, nhd. zerdehnt *gauel* (= gavala); in schwed. Dialekten *gule* m. altes Pferd; *gula* f. alte Stute, auch *kule*, *kula*, scheinen ebenso hierher zu gehören wie das russische (ksl., bulg., serb., tschechische, polnische) kobyła, Stute.

Die übrigen russischen Wörter sind:

1) für das feine edle Pferd *Ross*: russ., auch poln., serb., bulg., chorwatisch *konj*, tschechisch kůnj u. a. von dem altrussischen *kómonj*, litthauisch *kúmele* Stute, wozu *kúmmelys*, Hengstfüllen (Mielcke, Lit. Wtb. II. 135); kommt zuerst vor im XII. Jahrh. (S. Glossar zu meiner Ausgabe des „Lied vom Heereszuge *Igors* gegen die Polowzer. Aeltestes russ. Sprachdenkmal, Urtext mit Commentar, Grammatik, Glossar und einer metrischen Uebersetzung", Berlin 1854.).
2) für das gewöhnliche Pferd, Gaul: *łóschadj*, vom tatarischen *alascha-at*, Steppenpferd durch die Formen *łaschat*, *łoschat* abgeschwächt und jedenfalls eine in Rusland durch die Tataren neu eingeführte Pferdeart bezeichnend.

Von **Gávala** erhalten wir
nach Abfall des anlautenden Gutturales [1])
ἄβαλα, und mit Metathesis von β λ, die hier vorliegt [2]):
ἄλαβα, das im neutr. (es ist ein ζῷον darunter verstanden)
ἄλαβον, macht, welche Form wir für „Pferd, Saumtier" im gegenwärtigen *Dialekte von Sürmeni* (Pontos) als hellenisches Bauernwort vorfinden, statt des panhellenischen ἄλογον. Tonloses α der zweiten Silbe wird demotisch leicht wie ο ausgesprochen.

Wäre dies ἄλαβον nun als das Primäre anzusehen, so finden wir für den Uebergang des β in γ viele Beispiele [3]), doch wären wir zu der Form ἄλογον aus ἄλαβον (= gávala, ἄβαλα,

---

1) *Abfall des Gutturalen im Anlaut*, in den Dialekten noch heut:
Anlautendes γ, sogar stammhaftes, wird oft abgeworfen im Kappadokischen (Siehe Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας, I. 499):
ναῖκα f. γυναῖκα; wie überhaupt die Stammsilbe oder ein Teil derselben:
βάλι f. βουβάλι, Büffel, ib. 492.
γιαρὸς f. ὑγιαρός, gesund, für ὑγιής, ib.
κόνισμα f. εἰκόνισμα = εἰκών, Bildniss, ib. 496.
Auch im Kretischen: γιερός f. ὑγιαρὸς = ὑγιής,
auch *beim Uebergange in andere Sprachen:*
Lakritze durch mlt. liquiritia aus demot. γλυκόρριζα f. γλυκύῤῥιζα.
Im Demotischen auch *oft im Inlaut:* λέω, λές, λέ (λέει), λέομεν (λέμεν), λεέτε (λέτε), λέν f. λέγω ich sage, etc., ebenso wie λ:
θὲ f. θέλει, bei Hebel auch im Alemannischen (A. Gedichte, S. 17):

Gang, Chüngi, langes alte Whi,
Mer wen (θέλομεν) e wengli lustig sy!

Umgekehrt erscheint es auch als *Vorschlag*, wie in:
γλάρος, neben ὁ (θαλάσσιος) λάρος, Seemöve;
γίγλα, neben ἴγλα, Reitgurt; selbst für ὑ, ἱ, ἑ:
γεράκι, f. ἱεράκι demot. f. ἱέραξ, Habicht; γιορτή f. ἑορτή, Feier(tag); u. a.

2) β (φ) und λ wechseln sogar ihre *Stellung im Worte*:
καραφλός demot. aus φαλακρός, kahl; weitere Beispiele für die alte Sprache bei Gust. Meyer, Gr. Gramm. § 173.

3) *β geht in γ über; γ in β:*
βαΰζω, belle, demot. γαυγίζω — βλέπω, sehe, demot. γλέπω.
δούγα, Faszdaube, vom slaw. *dugà* (sie erhielten dieselben vornehmlich aus Dalmatien); durch die demot. Formen ντούγα, ντόγα wurde es zu δόγα und δόβα.
γ und β *wechseln auch ihren Platz* in demselben Worte:
ἐβ-γάλλω für ἐκ-βάλλω, ziehe aus, tue hinaus, fort; aor. ἔβγαλα.
᾿β-γαίνω für ἐκ-βαίνω, gehe aus, u. a.
γ *steht sogar für* λ: τὰ ζύγια und τὰ ζίλια, Kastagnetten, für hohes κρέμβαλα, κρόταλα, wird also sehr weich ausgesprochen.

ἄβαλον) auch durch simple Ausstossung des *β* gelangt [1]), welche Form wir vorfinden (durch *ἄαλον*, *ἄελον*) als *ἄ λ ε ο ν* für *ἄλογον* im *Dialekte des pontischen Saracho* (S. *Σύγγραμμα περιοδικὸν τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ Συλλόγου*, K/pel 1888. Band XVII. S. 123), einfach durch Einschub eines *γ* zwischen die beiden Vokale [2]), ein Vorgang, der gar häufig stattfindet.

Es liegt hier also eine Entwickelung vor, die wir auch durchmachen müssten falls wir uns versucht fühlten *ἄλογον* als das Primäre zu betrachten, wobei wir allerdings auf das „Unvernünftige" zurück kehren müssten [3]). Dazu scheint um so geringere Notwendigkeit vorzuliegen, als *ἄλογον* ausser dem einzigen *ἀλογάκι*, kleines unansehnliches Pferdchen, gar keine *Ableitungen* hat, und auch die *Zusammensetzungen* auf das Land- und Ackerpferd hinweisen, wie z. B. *-κάραβον*, Schiff zum Pferdetransport; *-τροφεῖον*, Pferdezüchterei; *-φόρτι*, Pferdelast, -fracht; *-όμυλος*, Rossmühle; *-ότριχα*, Pferdehaar; *-ουρά*, Pferdeschwanz; *-όκτυπος*, Pferdegetrappel, *-φάγισσα*, Mannweib, u. a. m.

Interessant ist das kretische *ἀλογομπέγιρο*, Pferd, das eine Zusammensetzung ist aus *ἄλογο* + *μπεγίρι* vom türkischen begir, Pferd, den Begriff des Pferdes also zweimal enthält.

---

1) *Ausstossung des β* ist häufig; vergleiche:
Kret. *διάολος*, Zante *διάολος* neben *διάβλος* f. *διάβολος*; auch von *γ*:
— *διάω* f. *διάγω*, hause; *ἀντρόϋνο* f. *ἀνδρόγυνο*, (Iannarákis, Volkslieder, 243): Gattenpaar;
— *ῥαΐζω* f. *ῥαγίζω*, platze, springe;
— *σωμάρι*, *σαμάρι* aus *σαγμάριον*, *σάγμα*, Sattel, Packsattel, -tier; unser *Saum-* in Saumtier; *σαῦμα* f. *σάγμα* schon bei Konst. Porphyr. ed. Reiskii, II. 572, Satteldecke.

2) Einschub des *γ* zwischen Vokale oder Vok. + Kons. häufig:
Kretisch *πρωγί* f. *πρωί*, früh, morgens,
Kret. *κριγιὸς* (*ὁ μπροστάρης*) Leithammel, f. *κριός*,
— *τὸ ῥόγδι* neben *ῥόϊδι* für *ἡ ῥόα*, Granatapfel,
— *ἡ ῥογδιὰ* neben *ῥωδιά*, *ῥωϊδία*, Granatapfel,
Kappadok. *ωὐγὸ* f. *ὠὸ* (*ὠὸν*), Ei,
— *λαγοῦτον* für *λαοῦτον*, Laute (arab.), Zither, demot. f. *τὸ βάρβιτον*, *ὁ βάρβιτος*; *μάγλα* f. *μάλα*, Wange.

3) Dies erscheint um so weniger angezeigt als für unvernünftig, dumm" in diesem Sinne gewöhnlich das demotische *ζωντόβολος* (d. Schaf, Kind, Mensch, Tor, Narr) gebraucht wird.

Die vorstehende Arbeit erhebt keinen Anspruch auf Unfehlbarkeit. Sie hat vielmehr nur den Zweck die Kritik zu veranlassen das hier mitgeteilte Material zu prüfen, zu verbessern, oder auch unter Aufstellung anderer Formen entbehrlich zu machen.

Darmstadt, Aug. Boltz.
September 1888.

Τινὰ περὶ τῶν τῆς ἀρχαίας καὶ νέας Ἑλλάδος ἀποικιῶν.

„Οἱ Ἕλληνες — ὡς λέγει που ὁ πολὺς Ἐρνέστος Κούρτιος ἐν τῷ τριτόμῳ αὐτοῦ ἀριστουργήματι, ἐν ᾧ ἀνελίσσει τὰς τύχας καὶ τὴν ἱστορίαν τῶν μεγάλων ἡμῶν προγόνων — συνήνουν ἐν ἑαυτοῖς ὡς οὐδὲν ἄλλο ἔθνος τῆς ὑφηλίου τὴν ἀκόρεστον ὁρμὴν πρὸς τὸ εἰσδύειν εἰς τὰς ἀπωτάτας καὶ μεμακρυσμένας χώρας τῆς ἀρχαιότητος μετὰ τῆς ἐνθερμοτέρας καὶ εἰλικρινεστέρας ἀγάπης πρὸς τὴν πατρίδα (Griechische Geschichte von Ernst Curtius I Bd. Seit. 440)." Διότι ὅπου καὶ ἂν μετέβαινον οἱ ἄποικοι τῶν Ἑλλήνων μετέφερον — οὕτως εἰπεῖν — σὺν ἑαυτοῖς τὴν ἑαυτῶν πατρίδα οὐδέποτε ἐπιλανθανόμενοι τῶν ἱερῶν δεσμῶν, οἵτινες συνέδεον αὐτοὺς πρὸς τοὺς ἐν τῇ μητροπόλει μείναντας ὁμαίμονας καὶ ὁμοφύλους. Τὸ ἄσβεστον καὶ ἀκοίμητον πῦρ, τὸ χρησιμεῦον εἰς τὰς ἱερὰς τελετὰς καὶ τὰς λοιπὰς θρησκευτικὰς λειτουργίας, ἐλάμβανον παρὰ τῆς ἱερᾶς τοῦ πρυτανείου τῆς μητροπόλεως Ἑστίας. Ἐπὶ κεφαλῆς τῆς ἀποικίας ἐτίθετο μετὰ τῶν πατρῴων θεῶν καὶ μάντεων ὁ οἰκιστής, ὅστις ζῶν μὲν πλείσταις τιμαῖς ὡς ἀρχηγὸς ἐτιμᾶτο, ἀποθανὼν δὲ ἡρωϊκῶν τιμῶν ἠξιοῦτο ἐγειρομένων αὐτῷ κενοταφίων καὶ ἀνδριάντων· ἄλλοτε δ' ἐκόπτοντο νομίσματα μετὰ τοῦ ὀνόματος καὶ τῆς προτομῆς του καὶ ἐτελοῦντο πρὸς τιμὴν αὐτοῦ ἱππικοὶ καὶ γυμνικοὶ ἀγῶνες. Γνωστὴ δὲ τυγχάνει ἡ εὐσέβεια τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων, οἵτινες οὐδεμίαν ἀπέστελλον ἀποικίαν ἄνευ χρησμοδοτήσεως καὶ συμβουλῆς τῶν θεῶν, ἰδίᾳ δὲ τοῦ Ἀπόλλωνος, ὃν καὶ ὡς ἀρχηγέτην οἱ ἄποικοι ἐθεώρουν, ἀλλὰ καὶ τὸ τῆς Δωδώνης μαντεῖον ἐν Ἠπείρῳ καὶ τὸ χρηστήριον τοῦ Ἄμμωνος Διὸς ἐν Λιβύῃ ἐπηρωτῶντο καὶ συνεβουλεύοντο ὑπὸ τῶν ἀποίκων· ἡ δὲ παραμέλησις τοῦ ἱεροῦ τούτου χρέους συνεπήγετο τὴν ἀποτυχίαν ἢ καὶ τὸν ὁλοσχερῆ ὄλεθρον τῆς ἀποικίας, ὡς βεβαιοῖ ἡμᾶς περὶ τούτου ὁ περὶ τὰ θεῖα φιλευ-

σεβὴς Ἡρόδοτος προκειμένου περὶ τοῦ Δωριέως (Ἡρόδ. βιβλ. Ε΄. Κεφ. 42). Οἱ λόγοι δι' οὓς τὸ ἑλληνικὸν ἔθνος δὲν περιωρίσθη εἰς τὴν ὑπ' αὐτοῦ πρὸ τρισχιλίων ἤδη ἐτῶν οἰκουμένην μεγάλην χερσόννησόν εἰσι πολλοὶ καὶ ποικίλοι, ἐξ ὧν ἐνταῦθα τοὺς κυριωτέρους μόνον θέλω ἀναφέρει. Καὶ ἐν πρώτοις ἡ ἔμφυτος ἐκείνη τῷ Ἕλληνι ἀφ' ἧς στιγμῆς τὸ πρῶτον ἐν τῇ τῆς Ἱστορίας παλαίστρᾳ ἀναφαίνεται πρὸς τὴν Ἐλευθερίαν τάσις καὶ τὸ ἀεικίνητον εἶτα, τολμηρὸν καὶ ἐπιχειρηματικὸν αὐτοῦ πνεῦμα· ἀλλὰ καὶ ἄλλαι ἐσωτερικαὶ πολλάκις αἰτίαι συνετέλεσαν πρὸς ἀποστολὴν ἀποικίας· ἡ ἡττηθεῖσα δῆλον ὅτι μερὶς ἐν ταῖς ἑλληνικαῖς πολιτείαις κατὰ τοὺς μεταξὺ ὀλιγαρχικῶν καὶ δημοκρατικῶν ἐμφυλίους σπαραγμοὺς καὶ ἀγῶνας, ἀπεχώρησεν οἰκειοθελῶς ζητοῦσα ἀλλαχοῦ κρείσσονα τύχην καὶ τὴν ἐφαρμογὴν τῆς πολιτικῆς της ἰδέας· οὕτως ἀπεχώρησαν οἱ Παρθένιοι ὑπὸ τὸν Φάλανθον ἐκ Λακωνίας περὶ τὰ 700 πρὸ τῆς ἡμετέρας χρονολογίας εἰς Ἰταλίαν, ἔνθα συνῴκισαν τὸν Τάραντα· διὰ τὸν αὐτὸν δὲ λόγον ὁ Βακχιάδης Ἀρχίας ἀποχωρήσας μετὰ τῶν ὁμοφρόνων ἐκ Κορίνθου καὶ ἀπελθὼν εἰς Σικελίαν ἵδρυσε τὰς ἐπισήμους ἐν τῇ ἱστορίᾳ τοῦ Ἑλληνισμοῦ Συρακούσας. Οἱ δὲ Μεσσήνιοι μετὰ τὴν ἐκπόρθησιν τῆς ἑαυτῶν χώρας ὑπὸ τῶν Σπαρτιατῶν κατέφυγον ἑνωθέντες μετὰ Χαλκιδέων εἰς τὴν κάτω Ἰταλίαν, ἥτις, ὡς γνωστὸν διὰ τὰς πολυαρίθμους καὶ εὐδαίμονας ἑλληνικὰς ἀποικίας καὶ μεγάλη Ἑλλὰς ἐκαλεῖτο. Ἀφ' ἑτέρου δὲ οἱ Ἴωνες τῆς Τέω καὶ Φωκαίας ἐν Μικρᾷ Ἀσίᾳ ἀποφεύγοντες τὸν Περσικὸν ζυγὸν συνῴκισαν οἱ μὲν πρῶτοι τὰ Ἄβδηρα ἐν τῇ Θρᾳκικῇ Χερσονήσῳ, οἱ δὲ δεύτεροι τὴν Ἐλίαν ἐν Ἰταλίᾳ, ὁπόθεν βραδύτερον ὁρμώμενοι ἵδρυσαν παρὰ τὸν Ῥοδανὸν τὴν Μασσαλίαν. Εἰς τὰ ὀλιγαρχικὰ πολιτεύματα ἐχρησίμευον αἱ ἀποικίαι ὡς πρόχειρον ἔσθ' ὅτε ἀπαλλαγῆς μέσον ἀπὸ τῆς πολυαρίθμου καὶ καθ' ἑκάστην ἐπαυξανομένης τῶν ἀπόρων τάξεως ἐπὶ τῷ διπλῷ σκοπῷ τῆς προλήψεως ἐσωτερικῶν ταραχῶν καὶ συνδέσεως ἐπωφελῶν μετὰ τοῦ ἐξωτερικοῦ σχέσεων. Ὁ μέγιστος ὅμως ἀριθμὸς τῶν ἑλληνικῶν ἀποικιῶν ἀπεστέλλετο ἕνεκεν ἐμπορικῶν κυρίως λόγων καὶ συμφερόντων καὶ πρὸς ἐξασφάλισιν τῆς μετὰ τῶν μεμακρυσμένων ἐκείνων χωρῶν καὶ τόπων ἐμπορικῆς συγκοινωνίας. Πλὴν τὴν πάτριον ἡμῶν ἱστορίαν σπουδάζομεν συνήθως ἐν τοῖς σχολείοις ὑπὸ τὸν στενὸν μόνον κύκλον τῶν πολιτικῶν καὶ ἱστορικῶν γεγονότων τῶν ἀφορώντων τὴν κυρίως μόνον Ἑλλάδα, καὶ δὴ τὰς δύω ἰδίᾳ πρωτευούσας αὐτῆς πόλεις καὶ ἡγεμονίας, τὴν Σπάρτην καὶ τὰς Ἀθήνας,

τὸν δὲ ἔξω Ἑλληνισμὸν ἢ ἐν ἄλλαις λέξεσι τὰς ἑλληνικὰς Ἀποικίας, αἵτινες διετέλεσαν ἐν ἀναποσπάστῳ μετὰ τῆς μητρὸς πατρίδος σχέσει καὶ ἔσχον μεγίστην ἀκμὴν καὶ ἐπιρροὴν ἐπὶ τὰς τύχας σύμπαντος τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους, ἐλάχιστα ἀτυχῶς γνωρίζομεν ἢ μᾶλλον εἰπεῖν τοῦτ' αὐτὸ παραγνωρίζομεν ἔν τε τῇ προφορικῇ διδασκαλίᾳ καὶ τοῖς σχολικοῖς ἡμῶν βιβλίοις, περιλαμβανομένας εἰς δύο ἢ τρεῖς μόνον πολλάκις σελίδας· ἀλλὰ καὶ ἐν αὐτῷ τῷ πεντατόμῳ τοῦ ἐθνικοῦ ἡμῶν ἱστορικοῦ ἔργῳ αἱ ἑλληνικαὶ ἀποικίαι ἐν σμικρῷ σχετικῶς ἐξετάζονται χώρῳ καὶ τοῦτο συλλήβδην ὑπὸ τὰς διαφόρους αὐτῶν ἐπόψεις [1]). Εἶνε τοῦτο δίκαιον, ἐρωτῶμεν; Τοὐναντίον ἄδικον καὶ παράξενον φαίνεταί μοι τῷ ὄντι. Εἴθε δὲ ἡ φωνὴ ἡμῶν ὡς ἀποίκων ἐκπεμπομένη ἐξ ἑλληνικῆς παροικίας διὰ τοῦ ἀρτισυστάτου καὶ εὐοιώνου τούτου ὀργάνου, φθάσῃ μέχρι τῶν ἁρμοδίων καὶ ἐπανορθωθῇ τὸ μέγιστον τοῦτο σφάλμα καὶ ἀδίκημα περὶ τὴν πάτριον ἡμῶν ἱστορίαν, καὶ ἡ σπουδάζουσα νεότης ἐν τῷ μέλλοντι διδάσκηται οὐ μόνον τὰς μάχας καὶ τὰ τρόπαια τῶν Θερμοπυλῶν καὶ τοῦ Μαραθῶνος, τῶν Πλαταιῶν καὶ τῆς Σαλαμῖνος, μηδὲ περιορίζῃ τὰς ἱστορικὰς αὐτῆς γνώσεις εἰς τὰ στενὰ ὅρια τῆς ἐσωτερικῆς μόνον Ἑλλάδος καὶ τὰς ἐν αὐτῇ καταστρεπτικὰς ἀλληλομαχίας, ἀλλ' ἃς σπουδάζῃ καὶ τὰς τῶν Ἑλληνίδων ἀποικιῶν τύχας, αἵτινες τῇ ἀληθείᾳ μέγιστα τὰ διδάγματα ἡμῖν παρέχουσιν καὶ ἐμπληροῦσιν ἡμᾶς ἐθνικῆς ὑπερηφανείας καὶ μεγαλαυχίας. Καὶ τῷ ὄντι τὰ τῶν ἑλληνικῶν ἀποικιῶν πράγματα εἶνε ἄξια θαυμασμοῦ καὶ ἐρεύνης καὶ ἀνταμείβουσι πολλαχῶς τὸν προσχόντα αὐτοῖς τὸν νοῦν καὶ τὰ περὶ αὐτῶν ἐρευνῶντα. Ἁπανταχοῦ τῶν παραλίων χωρῶν τῆς ἀρχαιότητος, ἔν τε τῇ Θρᾴκῃ καὶ τῇ Μακεδονίᾳ, ἐν τῇ μικρᾷ Ἀσίᾳ καὶ τῷ Πόντῳ, ἐν Αἰγύπτῳ καὶ Ἀφρικῇ, ἐν Ἰταλίᾳ καὶ Σικελίᾳ καὶ ἐν αὐτῇ τῇ παρὰ τὸν Ῥοδανὸν Γαλατίᾳ ἤκμασαν πολυάριθμοι Ἑλληνικαὶ πόλεις καὶ ἀποικίαι. Ἐν ταῖς ἀποικίαις δὲ ταύταις ἰδίᾳ γνωρίζομεν ἀφ' ἑνὸς τὸ τολμηρόν, ἀεικίνητον καὶ μεγαλεπήβολον τῶν προγόνων ἡμῶν πνεῦμα ὡς καὶ τὴν πρὸς τὴν ναυτιλίαν, βιομηχανίαν καὶ τὸ ἐμπόριον τάσιν, ἀφ' ἑτέρου δὲ τὴν ἀφομοιωτικὴν ἐκείνην καὶ ἰσχυρὰν τοῦ Ἑλληνισμοῦ δύναμιν, ἥτις διέσωσε τὸ ἔθνος ἡμῶν ἐν μέσῳ τῶν χαλεπῶν καταιγίδων τοῦ τρισχιλιετοῦς αὐτοῦ βίου σῶον καὶ ἀβλαβὲς καὶ ἀνέπαφον ἐκ πάσης ξενικῆς ἐπηρείας.

---

1) Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους κτλ. ὑπὸ Κ. Παπαρρηγοπούλου Τόμ. Α' σελ. 294—317.

Ἐν ταῖς ἀποικίαις ταύταις γνωρίζομεν τὸ πρῶτον τὴν πλαστικὴν καὶ μορφωτικὴν δύναμιν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ παιδείας. Ἐν ταῖς ἀποικίαις ταύταις ἤκμασε τὸ πρῶτον ὁ Ἑλληνισμὸς ἔν τε τῇ τέχνῃ, τῇ ποιήσει καὶ τῷ ἐμπορίῳ, εἰ καὶ ἐπεφυλάσσετο εἶτα τῇ μητρὶ πατρίδι νὰ προαγάγῃ εἰς τὸ ὕψιστον σημεῖον τὰς τέχνας καὶ ἐπιστήμας. Ἀλλ' ἐν ταῖς ἀποικίαις ταύταις ἐγνώρισεν ὁ ἔξω Ἑλληνισμὸς τὴν ἁβρὰν δίαιταν καὶ τὴν εὐμάρειαν, τὴν ἐκ τοῦ πλούτου προερχομένην, ἐνωρίτερον ἢ ὁ ἐν τῇ ἔσω Ἑλλάδι, διὸ καὶ πρωϊμώτερον ἐπῆλθεν ἡ παρακμὴ τῶν ἔξω Ἑλλήνων· γνωσταὶ δὲ τυγχάνουσιν ἡ πολυτέλεια καὶ ἡ τρυφὴ τῶν Συβαριτῶν ἰδίᾳ καὶ Ἀκραγαντίνων. Ἀλλὰ πρὶν ἢ φθάσωσιν εἰς τὸ τοιοῦτο σημεῖον τί ἦσαν οἱ ἄποικοι τῶν Ἑλλήνων; Ἐξ ὀλίγων καὶ ἀσημάντων δυνάμεων ὁρμώμενοι καὶ μαχόμενοι κατὰ μυρίων ἀντιξόων περιστάσεων καὶ κινδύνων συνῴκισαν μεγαλοπρεπεῖς καὶ πολυτελεῖς πόλεις, συνῆψαν ἐμπορικὰς καὶ κοινωνικὰς σχέσεις μετὰ μεμακρυσμένων χωρῶν καὶ λαῶν, ὧν ἐξελλήνισαν τοὺς πλείστους μεταδόντες αὐτοῖς τὴν ἑαυτῶν γλῶσσαν, τὸ θρήσκευμα, τὰ ἤθη καὶ τὰς περὶ πολιτεύματος ἰδέας. Τοῦτο δ' ἐννοεῖται ἐγίνετο εὐχερέστερον μὲν ἐν αἷς χώραις κατῴκουν συγγενεῖς καὶ ὅμαιμοι λαοὶ Πελασγικῆς καὶ Γραικο-ιταλικῆς καταγωγῆς, ὡς ἐν Ἰταλίᾳ καὶ ἐν μέρει ἐν Σικελίᾳ, δυσχερέστερον δὲ καὶ μετὰ πολλῶν θυσιῶν καὶ ἀγώνων ἐν αἷς χώραις οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι ἐθεωροῦντο ὡς ἐντελῶς ξένοι καὶ ὑπεβλέποντο καὶ κατεδιώκοντο ὑπὸ τοῦ ἰθαγενοῦς στοιχείου. Τίς δύναται τῇ ἀληθείᾳ νὰ ὀνομάσῃ ἡμῖν τοὺς ἀνδρείους ἐκείνους καὶ τολμηροὺς τῶν πρώτων χρόνων ναύτας, οἵτινες ἑλκυόμενοι ὑπὸ τοῦ εὐφόρου τῆς γῆς, τοῦ εὐλιμένου τῆς χώρας καὶ τῆς ἐλπίδος τοῦ κέρδους ἵδρυσαν τὰς πρώτας ἑλληνικὰς ἀποικίας, καὶ ἰδίᾳ ἐν τῷ Πόντῳ καὶ τῇ Αἰγύπτῳ; Πόσαι ἡρωϊκαὶ πράξεις καὶ τεράστια γεγονότα ἕνεκεν ἐλλείψεως τῶν σχετικῶν εἰδήσεων ἀφῃρέθησαν ἐκ τῆς ἐθνικῆς ἡμῶν ἱστορίας; πόσαι δ' εὐγενεῖς ὑπάρξεις καὶ μεγαλεπήβολοι ἄνδρες εὗρον τὸν θάνατον εἰς τὰ κύματα τῆς μαινομένης θαλάσσης, ἀνθ' ἧς δὲν εἶχον τότε εἰμὴ ἀσθενῆ καὶ μικρὰ σκάφη ν' ἀντιτάξωσι μόνον, ἢ ὑπὸ τὸν ἀκινάκην τῶν βαρβάρων ἐπιδρομέων, ὧν ἐζήτουν νὰ ἐκπολιτίσωσι τὴν χώραν; Διότι πᾶσα ἀσφαλὴς ἐπιτυχία ἐξηγοράζετο τὸ πρῶτον διὰ τοῦ πολυτίμου αἵματος τῶν ἀποίκων. Πλὴν πανταχοῦ ὅπου ἐγκαθιδρύοντο στερεῶς πλέον οἱ Ἕλληνες ἀπεβάλλοντο ἡ βαρβαρικὴ ἕξις τῆς ἀνθρωποθυσίας καὶ ἄλλα σκληρὰ καὶ ἀπάνθρωπα ἔθιμα, ἀνθ' ὧν εἰσήγοντο οἱ ἤπιοι θεοὶ τῶν Ἑλλήνων

καὶ ὁ σεμνὸς καὶ μειλίχιος τρόπος τῆς πρὸς τὸ θεῖον λατρείας. Τὰ πάντα ὑπὸ τὰς χεῖρας καὶ τὸ δημιουργικὸν καὶ εὐφυὲς τῶν Ἑλλήνων πνεῦμα καὶ ἰδίᾳ τῆς ἐν πάσῃ ἀποικίᾳ παρούσης ζωηρᾶς καὶ εὐλυγίστου Ἰωνικῆς φυλῆς μετέβαλλον ὄψιν καὶ ἐγίγνοντο νέα. Οἱ πλημμυροῦντες ποταμοὶ διωχετεύοντο πρὸς τὴν θάλασσαν, τὰ λιμνάζοντα ὕδατα ἀπεξηραίνοντο καὶ πόλεις μαρμαρόκτιστοι μεθ' εὐθυγράμμων ὁδῶν καὶ εὐρειῶν ἀγυιῶν κατὰ τὸ πρότυπον τῶν ἐν τῇ μητρὶ πατρίδι μητροπόλεων ἀνεφαίνοντο ἐκεῖ ὅπου πρὶν ἠγείροντο αἱ ἄμορφοι καὶ πενιχραὶ τῶν βαρβάρων καλύβαι. Τὰ προϊόντα τῶν ἑλληνικῶν νήσων καὶ παραλίων, τῆς μικρᾶς Ἀσίας καὶ τῆς Φοινίκης, τὰ περιζήτητα ὑφάσματα τῆς Μιλήτου μετεφέροντο διὰ τῶν στρογγύλων καὶ εὐπρύμνων τῶν Ἑλλήνων πλοίων εἰς τὰς ἀποικίας καὶ ἀντηλλάσσοντο ἀντὶ πολυτίμων μετάλλων καὶ τῶν χρυσοειδῶν καρπῶν τῆς Δήμητρος, ὧν ἀφθονίαν παρεῖχον αἱ ἐκτεταμέναι καὶ εὐρεῖαι ἐκεῖναι χῶραι, ἡ δὲ ἑλκυστικὴ τοῦ Βάκχου λατρεία καὶ τὸ ἡδύποτον καὶ μελιηδὲς αὐτοῦ ποτὸν ἐσαγήνευον τοὺς καὶ ἅπαξ αὐτῶν πειραθέντας καὶ ἐπήρχετο ὀλίγον κατ' ὀλίγον ἡ ἀνάμιξις τοῦ ἰθαγενοῦς καὶ ξένου στοιχείου, ἥτις καὶ ἐστερεοῦτο διὰ τῆς κατ' ἀνάγκην ἐπερχομένης ἐπιγαμίας, διότι οἱ τολμηροὶ ἐκεῖνοι ναῦται φυσικῷ τῷ λόγῳ ἐπεχείρουν ἄνευ γυναικῶν τὰς μεμακρυσμένας ἐκείνας ἀποπλανήσεις εἰς τὰς ξένας ἀκτὰς καὶ παραλίας. Ἡ ἐπιγαμία δὲ αὕτη παρίσταται ἡμῖν καὶ συμβολικῶς ἐν τῷ μύθῳ τοῦ Ἡρακλέους περιπλανωμένου εἰς τὰ δάση τῆς Σκυθίας καὶ λαμβάνοντος σύζυγον ἐγχώριον ὀφιόπουν, ἐξ ἧς ἐγεννήθη ὁ Σκύθης. Πάντας δὲ τοὺς πρώτους τούτους ἀποίκους περιβάλλει δικαίως ἡ τοῦ ἡρωϊσμοῦ αἴγλη καὶ ἐπωνυμία. Οὕτως ὁ Εὔθυμος μεταβαίνει εἰς τὴν Ταμέσην, ὁ Ὀρέστης εἰς τὴν Ταυρίδα, ὁ Εὔξενος εἰς τὴν Μασσαλίαν, οἱ Ἀντηνορίδαι εἰς τὴν Κυρήνην. Τὰ ἀγαθὰ δὲ ταῦτα διὰ τὴν ἱστορίαν τοῦ καθόλου πολιτισμοῦ καὶ ἀνθρωπισμοῦ ἀποτελέσματα καὶ γεγονότα τῆς ἐξημερώσεως δῆλα δὴ καὶ ἐκπολιτίσεως διαφόρων φύλων διὰ τῆς συγκρωτίσεως καὶ ἐπικοινωνίας αὐτῶν μετὰ τῶν ἡμετέρων προγόνων κατὰ τοὺς ἀπομεμακρυσμένους ἐκείνους ἀπὸ τοῦ φωτὸς τῆς ἱστορίας χρόνους διετηρήθησαν ἐν τοῖς ὡραίοις μυθεύμασι τῶν Ἑλλήνων, ὧν διανοίγοντες τὸ κέλυφος τῇ βοηθείᾳ τῆς συγκριτικῆς λεγομένης φιλολογίας καὶ μυθολογίας εὑρίσκομεν τὸν πυρῆνα τῆς ἀληθείας. Πλὴν παρατρέχοντες τοὺς πολιοὺς ἐκείνους χρόνους τῆς γεραρᾶς ἀρχαιότητος, καθ' οὓς οἱ Ἕλληνες εἴτε ὡς Ἀργοναῦται ὑπὸ τὸ πρόσχημα τῆς ἐκστρατείας διὰ τὸ χρυσόμαλλον

δέρας ἀπέρχονται εἰς τὴν χρυσοφόρον Κολχίδα, εἴτε πρὸς ἀπελευθέρωσιν τῆς ὡραίας τοῦ ξανθοῦ Μενελάου συζύγου, τῆς θεομόρφου Ἑλένης, στρατοπεδεύουσιν ὑπὸ τὰ τείχη τῆς Τροίας, δι' ὧν ἐπὶ τὸ ποιητικώτερον εἰκονίζεται ἡ πρωϊμώτατα μετὰ τῶν λαῶν τοῦ Πόντου καὶ τῆς Σκυθίας ἐπαρξαμένη ἐμπορικὴ συγκοινωνία, κατέλθωμεν εἰς τοὺς ἱστορικοὺς τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους αἰῶνας καὶ ὁδηγούμενοι ὑπὸ τῆς δᾳδὸς τῆς ἱστορίας ῥίψωμεν σύντομον βλέμμα ἐπὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἀποικιῶν κατὰ τοὺς ἱστορικοὺς χρόνους. Καὶ ἐν μὲν τῷ Κιμμερίῳ Πόντῳ καὶ τῷ Εὐξείνῳ, ὃν διὰ τῆς ναυτικῆς τόλμης καὶ τῆς κατὰ θάλασσαν αὐτῶν ἐμπειρίας οἱ προπάτορες ἡμῶν ἀπὸ Ἀ ξ έ ν ο υ εἰς Ε ὔ ξ ε ν ο ν μετέβαλον κατ' εὐφημίαν μέχρι τῆς Μαιώτιδος λίμνης, τῆς σήμερον καλουμένης Ἀζοφικῆς θαλάσσης, ἐφηπλοῦντο πολυάριθμοι καὶ εὐδαίμονες ἑλληνικαὶ ἀποικίαι, ὧν αἱ πλείους ὡρμῶντο ἐκ τῆς Μιλήτου· ἡ Ἀπολλωνία, ἡ Μεσημβρίη, ἡ Ὀδησσὸς καὶ ἡ Κάλατις, ὁ Τύρας καὶ ἡ Ὀλβία, οἱ Τόμοι καὶ ὁ Ἴστρος εἰς τὸ δέλτα τοῦ γηρχιοῦ Ἴστρου· ἡ Θεοδοσία, ἡ Ἑρμώνασσα, τὸ Παντικάπαιον, ἡ Διοσκουριάς, ἡ Σεβαστόπολις, ἡ Τραπεζοῦς καὶ ἡ Κερασοῦς, τὰ Κοτύωρα καὶ ἡ Σινώπη, ἡ Ἡράκλεια καὶ ἡ ἄξενος Σαλμυδησσὸς περιεκύκλουν γύρῳ ἅπασαν τὴν παραλίαν τοῦ Πόντου. Ἡ τέχνη καὶ τὸ ἐμπόριον τῶν Ἑλλήνων ἤνθουν καὶ ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ τῶν Σκυθῶν, πρὸς οὓς οἱ Ἕλληνες δὲν ἦσαν καὶ ἐντελῶς ξένοι καθὼς δεικνύει ἡμῖν ὁ προμνησθεὶς τοῦ Ἡρακλέους μῦθος καὶ ἡ ἑλληνομάθεια τοῦ Ἀναχάρσιδος. Αἱ περισσότεραι τῶν ἀποικιῶν τούτων — ὡς καὶ ἀνωτέρω εἶπον — ὡρμῶντο ἐκ τῆς Μιλήτου, ἥτις μετὰ τῶν τεσσάρων αὐτῆς λιμένων ἦν τὸ γενικὸν οὕτως εἰπεῖν καὶ παγκόσμιον τῆς ἐποχῆς ταύτης ἐμπορεῖον· οἱ δὲ κάτοικοι αὐτῆς τοσοῦτον εἶχον ἀφιερωθῇ εἰς τὸ ἐμπόριον καὶ τὴν ναυτιλίαν ὥστε εἶχον ἀποστείλει περὶ τὰς 80 ἀποικίας, ὑπῆρχε δὲ μεταξὺ αὐτῶν καὶ τάξις τ ῶ ν ἀ ε ι ν α υ τ ῶ ν καλουμένων, οἵτινες καὶ τὰς πολιτικὰς αὐτῶν ὑποθέσεις καὶ συνεδρίας διεξῆγον ἐν τῷ λιμένι τῆς πόλεως ἐπὶ τῶν πλοίων. Οὐδὲν θαυμαστὸν λοιπὸν ὅτι οἱ Μιλήσιοι πρῶτοι εἰσέδυσαν καὶ εἰς τὴν θαυμασίαν τοῦ Νείλου καὶ τῶν Πυραμίδων χώραν, εἰ καὶ κατ' ἀρχὰς πλεῖστα ἀπήντησαν ἐκ μέρους τῶν αὐτοχθόνων προσκόμματα καὶ δυσκολίας. Ἡ Σαῒς καὶ ἡ Ναύκρατις ἐξυπηρέτησαν τοσοῦτον τὰ συμφέροντα τοῦ ἑλληνικοῦ ἐμπορίου καὶ τοῦ καθόλου Ἑλληνισμοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ὥστε δύνανται ὡς αὐτὸ τοῦτο ἑλληνικαὶ πόλεις νὰ θεωρηθῶσι καὶ ὡς πρόδρομοι τῆς μετὰ ταῦτα ὑπὸ τοῦ μεγάλου Κατακτητοῦ ἱδρυθείσης ἑλληνικωτά-

της Ἀλεξανδρείας. Πρὸς ἵδρυσιν τῆς Ναυκράτιδος εἶχον συνενωθῆ ἐννέα ἑλληνικαὶ πόλεις, τέσσαρες Ἰωνικαί, ἡ Χίος, ἡ Τέως, ἡ Φώκαια καὶ αἱ Κλαζομεναί, τέσσαρες Δωρικαί, ἡ Ῥόδος, ἡ Ἁλικαρνασσός, ἡ Κνίδος καὶ ἡ Φάσηλις καὶ μία Αἰολική, ἡ Μιτυλήνη. Ἐν τῷ μέσῳ τῆς πόλεως, ἥτις ἐπὶ Ἀμάσεως ἤδη ἐθεωρεῖτο ὡς πρὸς τὸν πλοῦτον, τὴν πολυτέλειαν, τὰς ἡδονὰς καὶ τὴν τέχνην ὡς ἡ Κόρινθος τῆς Αἰγύπτου, ὑψοῦτο μεγαλοπρεπέστατον τὸ κοινὸν ἱερὸν τῆς Πανελληνίου ταύτης ἀποικίας· ἑκάστη συνοικία εἶχεν ἴδιον ἄρχοντα, ἐν δὲ ταῖς πρὸς ἀλλήλους διαφοραῖς αὐτῶν οἱ ἐνταῦθα Ἕλληνες εἶχον ἰδίαν διαδικασίαν καὶ ἐν ἀνάγκῃ ἀνεφέροντο πρὸς τὰς ἰδίας αὐτῶν μητροπόλεις. Τὰ θέατρα καὶ τὰ γυμνάσια καὶ αἱ λοιπαὶ δημόσιαι καὶ ἰδιωτικαὶ οἰκοδομαὶ ἦσαν κατὰ τοὺς κανόνας τῆς ἑλληνικῆς τέχνης ᾠκοδομημέναι καὶ ἐν γένει ὁ Ἑλληνισμὸς ἐνταῦθα ἐνήργει καὶ ἔδρα ὡς ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι. Ἀλλὰ καὶ ἄλλην σημαντικωτέραν ἑλληνικὴν ἀποικίαν εὑρίσκομεν ἐν τῇ βορείῳ Ἀφρικῇ, τὴν Κυρήνην, ἧς τινος ἀναγκάζομαι νὰ παραλείψω τὴν σημαντικὴν καὶ ἐνδιαφέρουσαν ἱστορίαν. Ἐὰν ἤδη ἀποχαιρετῶντες τοὺς μεμακρυσμένους ἐκείνους ἀφ' ἡμῶν χρόνους τοῦ προγονικοῦ κλέους καὶ τῆς δόξης κατέλθωμεν εἰς τὴν σύγχρονον καὶ νέαν Ἑλλάδα καὶ ῥίψωμεν ἐπὶ τῶν σημερινῶν αὐτῆς ἀποικιῶν σύντομον καὶ συγκριτικὸν βλέμμα μετὰ θαυμασμοῦ βεβαίως θέλομεν παρατηρήσει περίεργά τινα ταυτότητος καὶ ἐπαφῆς σημεῖα καὶ γεγονότα. Καὶ δὴ ἐν πρώτοις οὐ μόνον ἁπανταχοῦ ἔνθα τὸ πάλαι ἤκμασαν ἑλληνικαὶ ἀποικίαι ἀκούεται ἔτι καὶ σήμερον λαλουμένη ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα, ἀλλὰ καὶ εἰς πολλὰς ἔτι χώρας ὁ νεώτερος Ἑλληνισμὸς ἐπεξετάθη. Ἁπανταχοῦ δὲ τὴν σήμερον συναντᾷ τις ποῦ μὲν εὐαρίθμους, ποῦ δὲ πολυαρίθμους ἑλληνικὰς κοινότητας καὶ παροικίας, διατηρούσας ἑλληνικὸν ναὸν ἢ σχολεῖον καὶ μηδέποτε ἐπιλανθανομένας τοῦ μετὰ τῆς μητρὸς πατρίδος ἱεροῦ συνδέσμου, ὡς τρανώτατα πολλάκις ἤδη τοῦτο ἀπεδείχθη ὁσάκις ἡ Φωνὴ τῆς Πατρίδος ἀντήχησε πρὸς τὰ ἁπανταχοῦ γῆς διεσκορπισμένα αὐτῆς τέκνα. Οἱ ἄποικοι Ἕλληνες καὶ τὴν σήμερον ὡς καὶ τὸ πάλαι εἴτε παρὰ τὸν Νεῖλον, εἴτε παρὰ τὸν Ἴστρον, εἴτε παρὰ τὸν Τάμεσιν, εἴτε παρὰ τὸν Δνίπερ μετέρχονται τὸν Κερδῷον οὐδέποτε ἐπιλανθάνονται τῆς πατρίδος· οἱ Ζωσιμάδαι καὶ οἱ Ῥιζάραι, οἱ Σῖναι καὶ οἱ Μαροῦζαι καὶ ἡ ἐπίλοιπος περιλαμπὴς τῶν μεγάλων εὐεργετῶν τοῦ γένους χορεία, γνήσιοι Ἕλληνες καὶ ἄποικοι ἦσαν, διότι τὸν πλεῖστον αὐτῶν βίον διατρίψαντες ἐν τῇ ξένῃ καὶ ἐν αὐτῇ

ἀποθησαυρίσαντες διεθέσαν ἅπασαν αὐτῶν τὴν οὐσίαν ἢ μέγα αὐτῆς μέρος ὑπὲρ τῆς πατρίδος. Καὶ σήμερον δ' ἔτι τὰ μέγιστα τῶν ὀνομάτων ἐφ' οἷς σεμνύνεται ὁ Ἑλληνισμὸς καὶ καυχᾶται κοσμοῦσι τὰς Ἑλληνικὰς παροικίας, οἱ Ζάππαι καὶ οἱ Ἀβέρωφ, οἱ Ζωγράφοι καὶ τόσοι ἄλλοι. Ἕτερον γεγονὸς ἐπίσης ἐνδιαφέρον καὶ ἄξιον ἰδίας μνείας τυγχάνει τὸ ἑπόμενον, ὅτι δῆλα δὴ ὡς ἐν τῇ ἀρχαιότητι διεκρίθησαν πόλεις τινὲς τῆς Ἑλλάδος καὶ φῦλα διὰ τὴν πρὸς ἀποικισμὸν ῥοπὴν καὶ τὸν πλανητικὸν αὐτῶν χαρακτῆρα — Μίλητος καὶ Ἐρέτρια, Χαλκὶς καὶ Ἴωνες — τοῦτ' αὐτὸ καὶ κατὰ τοὺς νεωτέρους χρόνους συνέβη. Τὴν πρωτεύουσαν δὲ θέσιν μεταξὺ τῶν νέων Ἑλλήνων ἀποίκων ἢ μᾶλλον παροίκων κατέχουσιν οἱ Ἰόνιοι (Ἑπτανήσιοι) καὶ Ἠπειρῶται, τοῦθ' ὅπερ ἐξηγοῦσιν ἡμῖν ἱστορικοὶ λόγοι· ὡς δῆλα δὴ οἱ Ἴωνες τῆς Τέω καὶ τῆς Φωκαίας ἐν τῇ ἀρχαιότητι ἀποφεύγοντες τὸν Περσικὸν ζυγὸν διεσπάρησαν καὶ ἵδρυσαν μακρὰν τῆς πατρίδος Ἑλληνικὰς ἀποικίας, ὁμοίως κατὰ τοὺς νεωτέρους χρόνους ἀποφεύγοντες οἱ μὲν Ἰόνιοι τὴν συχνάκις ἐπαλλασσομένην ξενικὴν ἐπὶ τῶν ὡραίων αὐτῶν νήσων κυριαρχίαν, οἱ δὲ ἀτυχεῖς Ἠπειρῶται τὸν ἐπαχθῆ τυραννικὸν ζυγὸν καὶ τὸ δούλειον ἦμαρ διεσκορπίσθησαν εἰς τὰ πέρατα τῆς οἰκουμένης ὡς μεταβατικαὶ χελιδόνες, καὶ ἐτίμησαν ἁπανταχοῦ γῆς ὅπου καὶ ἂν ἐγκατεστάθησαν διὰ τῆς δραστηριότητος αὐτῶν καὶ φιλοπονίας, τῆς τιμιότητος καὶ εἰλικρινείας, καὶ ἰδίᾳ διὰ τῆς ἐξόχου αὐτῶν ἀγάπης πρὸς τὴν πατρίδα, τὸ Ἑλληνικὸν ὄνομα. Τὰς πολυπληθεστέρας καὶ ἀκμαιοτέρας αὐτῆς παροικίας ἀριθμεῖ ἡ νεωτέρα Ἑλλὰς ἐν Αἰγύπτῳ, Ῥωσσίᾳ, Ῥουμανίᾳ, καὶ Ἰταλίᾳ, ἀκριβῶς δῆλα δὴ εἰς ἐκείνας τὰς χώρας, ἐν αἷς καὶ ἡ ἀρχαία Ἑλλὰς ἐκέκτητο πολυπληθεῖς καὶ ἀνθηρὰς ἀποικίας. Καὶ ὡς ἐν τῇ ἀρχαιότητι διεκρίνοντο μὲν αἱ Ἑλληνικαὶ ἀποικίδες εἰς Δωρικάς, Ἰωνικὰς καὶ Αἰολικάς, οὐχ ἧττον ὅμως ἀπηρτίζοντο ἐξ ὅλων τῶν τοῦ ἔθνους στοιχείων, οὕτω καὶ κατὰ τοὺς τωρινοὺς χρόνους εὑρίσκομεν ἐκ διαφόρων μερῶν Ἕλληνας ἐν μιᾷ καὶ τῇ αὐτῇ παροικίᾳ, πρὸς ἐπιβεβαίωσιν τοῦ ὁποίου ἀρκεῖ τις νὰ ῥίψῃ ἓν βλέμμα ἐπὶ τῆς φαιδρᾶς ταύτης ὁμηγύρεως [1]), ἧς τινος οἱ Ἕλληνες καὶ Ἑλληνίδες ὁρμῶνται ἐκ

1) Ἡ διατριβὴ αὕτη ἐξεφωνήθη τὸ πρῶτον ὡς ἀπ' εὐθείας λόγος κατὰ τὴν ἔναρξιν τῶν ἐνιαυσίων γενικῶν ἐξετάσεων τοῦ ΛΑ' σχολικοῦ ἔτους τοῦ ἐν Γαλαζίῳ (Ῥουμανία) Ἑλληνικοῦ Ἐκπαιδευτηρίου· ἐντεῦθεν ἐξηγητέα ἡ λαϊκωτέρα αὐτῆς σύνθεσις καὶ ἡ ἔλλειψις γραμματολογικῶν παραπομπῶν. Ν. Γ. Δ.

διαφορωτάτων καὶ ἀπωτάτων μερῶν τῆς πατρίδος. Ἀλλ' ὡς τοὺς προγονικοὺς ἐκείνους τῆς ἀρχαιότητος ἀποίκους συνήνουν καὶ συνέδεον καθ' Ἡρόδοτον τὰ τέσσαρα ταῦτα, τὸ ὅμαιμον καὶ ὁμόγλωσσον, τὰ κοινὰ θεῶν ἱδρύματα καὶ τὰ ὁμότροπα ἤθη, οὕτω συνδέει ἡμᾶς ἐπὶ ταυτῷ ἡ κοινὴ ἡμῶν καταγωγὴ καὶ ἡ γλῶσσα, ἡ Ἐκκλησία καὶ τὸ σχολεῖον, τὰ κοινὰ τοῦ παρελθόντος παθήματα καὶ οἱ κοινοὶ περὶ τοῦ μέλλοντος πόθοι, οἵτινες πάντες συναγείρονται καὶ συγκεντροῦνται εἰς τὰς ταυτοχρόνως παλλομένας ἡμῶν καρδίας ἐπὶ τῇ θέᾳ τῆς κυανολεύκου καὶ τρισενδόξου τῆς Λαύρας Σημαίας, τῆς εἰκονιζούσης ἡμῖν τὴν ἀποῦσαν φιλτάτην πατρίδα, ἀφ' ἧς τινος καίπερ μακρὰν ὑπὸ τῆς Μοίρας προωρίσθημεν ὡς ἄποικοι νὰ ζῶμεν, οὐχ ἧττον δὲν ἰσχύουσι νὰ μᾶς ἀποχωρίσωσιν ἡ ἀπόστασις καὶ ὁ χρόνος καὶ δὲν παύομεν τοῦ νὰ τὴν ὑπεραγαπῶμεν. Διὸ καὶ δικαίως μετὰ τοῦ ποιητοῦ Εὐριπίδου πρὸς αὐτὴν ἀναφωνοῦμεν:

„Ὦ Πατρὶς, εἴθε πάντες, οἳ ναίουσί σε
„οὕτω φιλοῖεν ὡς ἐγώ· καὶ ῥᾳδίως
„οἰκοῖμεν ἄν σε, κοὐδὲν ἂν πάσχοις κακόν."

(Εὐριπ. ἀποσπ. ἐν τῷ κατὰ Λεωκράτους λόγῳ τοῦ Λυκούργου).

Ἔγραφον ἐν Γαλαζίῳ τῇ 12/24 Ἰουνίου.

Ν. Γ. Δοσιος Δ. Φ.

ΘΕΙΟΣ — ZIO(S).

Diphthongum „*ει*" ut „*ι*" et „th" ut „z" italicum hodiernum sonuisse, in ea parte Italiae saltem, quae Magna Graecia ab antiquis vocabatur, atque id iam antequam lingua Italica hodierna e lingua Italica vetere, sed ea corrupta (assumptis nonnullis vocibus e lingua Gothica et Lombardica) originem sumpserat, valde perspicuum est, nam voces „avunculus" et „patruus" in linguam Italicam voce „*zio*" apte vertuntur, et a Graecis cum antiquis, tum qui nunc Graeciam, vel potius Helladem, incolunt voce „*θεῖος*" non minus apte redduntur (cf. etiam Diez Gloss. Etymol. i. v.). Sed iam illa vox „*θεῖος*", non eo quo Erasmi asseclae perperam contendunt, sed plane eodem modo, quo apud Italos vox „zio", annexa littera „*s*", a Graecis pronunciatur, nam littera „*θ*" eundem ac littera *z* apud Italos hodiernos sonum habet et diphthongus „*ει*" idem valet quod longum „i".

Nonne inde concludere oportet: cum diphthongum „*ει*" ut i" tum litteram „*θ*" ut „z" Italicum sonuisse iam ante saeculum septimum post Christum natum? Forte etiam aliquis mihi obiiciet: Italos hodiernos a Graecis recentioribus hanc vocem in linguam suam assumere potuisse. Sed probet ille necesse est olim alia voce usos esse Italos hodiernos quam ea videlicet qua nunc uti solent, et qua voces latinae „*avunculus*" et „*patruus*" reddi possunt.

Traiecti ad Mosam. A. J. Flament.

D'UNA LINGUA INTERNAZIONALE [1]).

Da lungo tempo agitavasi in me l'idea di dar relazione ai lettori di questo periodico („Liberta" di Roma N°. 28) d'una questione gravissima e interessante, se non che distratto da altre cure non potei farlo prima d'ora. Ed anche adesso non lo avrei forse fatto pel timore di non recare sufficiente autorevolezza nell' argomento, ma mi ci trovo obligato per le sempre più imponenti manifestazioni sulla necessità di adottare una lingua internazionale, che mi vengono a notizia dalla Germania e dall'Olanda.

Il fatto stesso della rapida diffusione del *Volapük*, lingua convenzionale, in Italia e fuori, mentre dovrebbe seriamente preoccupare i sociologi, e stare a dimostrazione evidente che il problema della lingua internazionale con maggiore gravità ci si impone, meriterebbe un serio e razionale esame sulla relativa accoglibilità di un progettato idioma, razionalmente ideato.

È certo che la società civile del nostro secolo prova vivissimo il bisogno d'un vincolo comune che leghi le intelligenze dell' Oltreoceano colle Europee e quelle degli studiosi tra loro [2]).

---

1) Τὴν *διατριβὴν ταύτην τοῦ ἀρίστου φίλου μας καθ.* C. Salvadori ἐν Lodi *τῆς* Ἰ*ταλίας δημοσιεύομεν πάλιν ἰταλιστὶ, διότι τὸ ὑποκείμενον εἶναι τόσον ἀξιόλογον καὶ διότι πιστεύομεν ὅτι πάντες οἱ ἀναγνῶσται θὰ ἐννοῶσιν εὐκόλως τὴν ὡραίαν ἰταλικὴν γλῶσσαν.* Ἡ *διεύθυνσις τοῦ περιοδικοῦ.*

2) È curioso un passaggio del Vossio che deplora la babilonia delle lingue e reputa migliore per tale rapporto la condizione dei bruti. Ecco le sue parole testuali:

Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsa tot linguarum peste et confusione, unam artem callerent mortales, et signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quae vulgo bruta creduntur, melior longe quam nostra hac in parte videatur conditio, utpote quae promptius et forsan felicius, sensus et cogitationes suas sine interprete significent, quam ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.

Is. Vossius, *De Poemat.-Cant. et viribus Rhythmi, p.* 66..

Qual frutto è mai sperabile dove i portati del genio scientifico, speculativo, poetico debbono stare miserabilmente ristretti in una piccola cerchia, come la svedese, la norvegia, la danese, l'olandese, la greca, la magiara e via dicendo?

È vero che la lingua inglese e la francese sono diffusissime sulla superficie della nostra terra e sono parlate ed intese da un numero sterminato di uomini; ma le opere tutte del genio degli altri popoli sono in quelle lingue voltate? Certo che no, e ciò per una quantità di ragioni che per ora stimo inutile enumerare. Ed è giusto ed è conveniente che si abbia a restar defraudati di quelle vivide scintille di luce che possono da un umile cantuccio di una regione venire sprigionate, impotenti così a dare quella durevole fiamma che pur meriterebbe che accendessero, e destinate quindi a spegnersi non appena comparse?

Vado persuaso che dove potesse venire accolto un veicolo comune ed internazionale per diffondere dovunque i pensieri del modesto scienziato, dell'oscuro filosofo, del poeta rintanucciato, si otterrebbero due vantaggi sensibili: l'uno, che si limiterebbe l'attività morbosa di sterili ingegni, l'altro, che si concentrerebbe l'operosità febbrile degli ingegni fecondi non per numero ma per qualità, rendendo patrimonio universale del mondo degli intelligenti, il buono ed il meglio di tutti i popoli.

Quando la civiltà latina diffuse la sua vivissima luce per tutto il mondo antico, è certo che tramite potentissimo si fu la lingua di Cicerone e di Vergilio a far mettere prospere radici come al cristianesimo così alla filosofia dei Greci ed alla giurisprudenza dei Romani. Ma le aquile latine coi rostri rapaci poterono aver ben presto il sopravvento in ogni parte del mondo allora conosciuto, popolarizzando la lingua dei conquistatori, in quanto che, nella sterminata estensione del territorio, ben piccolo era il numero di coloro che l'avrebbero usata.

Potrebbero oggi, sia pure l'intraprendentissima Albione, o la Russia tremendamente giovane di forze imporre non tanto nel mondo, ma nella stessa Europa il loro linguaggio?

Oggi l'incivilimente è diffuso, e un sentimento più forte assai dell'antico e più poderoso vi si opporrebbe a tutta forza e isterilirebbe i conati degli Slavi e degli Inglesi, perchè, niuna per quanto piccola nazionalità concederebbe ai conquistatori il

diritto di conculcarne la morale autonomia, e la indipendenza almeno letteraria.

La forza adunque non è più mezzo acconcio ad imporre un linguaggio d'uso comune agli scienziati del nostro pianeta, e ciò perchè a quella brutale che ha dominato a lungo sulla terra, sia colle armi come colla superstizione, è subentrata una forza morale più potente, senza cui è vano sperare il trionfo anche dei più eccellenti trovati dell'ingegno umano.

Ed ora: questa morale è riconosciuta nel lodevole tentativo dei promotori e dei seguaci del *Volapük*? Se ciò fosse il problema sarebbe risolto, e noi dovremmo andarne lietissimi: in quella vece una non imprevedibile forza d'inerzia vi si oppone, e trasformerà tra breve il tentativo in uno sterile conato, degno sempre di encomio, ma impotente a dar frutti [1]).

E dissi non imprevedibile, perocchè come nacque a me, così vedo condivisa da gran numero di pensatori e filosofi la formidabile obiezione:

Che una lingua non può essere un'accozzaglia di radici, di suffissi, di desinenze, artificialmente da un pensatore solitario

---

1) A conferma leggiamo nel *Secolo* del 30 Luglio:

„Il „**Volapük**" *non ha fortuna.* — Il *Volapük* ossia la *lingua universale* come viene chiamato il gergo, ingegnoso si, ma poco armonico inventato da un professore svizzero, non ha fortuna.

In Italia pochissimi si son messi a studiarlo ed una parte di loro l'hanno già smesso ben comprendendo che una lingua amalgamata da varie favelle europee, con base inglese, non potrà mai divenire universale, che tanto varrebbe adottare addiritta per quest'ufficio il francese oppure l'inglese che hanno *almeno* una splendida letteratura, che *almeno* sono *parlate* da due grandi popoli ed intese in Europa, in America, in Asia (l'inglese è già quasi universale, possedendo il Regno Unito, Malta, Gibilterra, Cipro, gli Stati Uniti, il Canadà, l'India, Hong Kong, molti parti cinesi, mezza l'Australia, ecc., ecc.).

Se, dato l'impossibile, riuscisse il *Volapük* a diventare lingua universale, dopo 50 anni dalla morte dell'inventore si spartirebbe a sua volta in dialetti, e a capo di duecento anni, i volapükisti di Grecia non intenderebbero più i volapükisti di Francia.

Questi pensieri ci sono venuti leggendo una lettera del signor Fischer, direttore delle scuole di Strasburgo, alla *Kölnische Zeitung.* In essa (rispondendo ad un tale che sentito dire doversi mettere il *Volapük* nella scuola femminile, scrisse canzonando: „vedremo un giovane *volapüko* fare dichiarazione d'amore ad una educanda in quella lingua") protesta che non hanno mai sognato di introdurre la così detta lingua universale nelle scuole municipali (*uns so etwas selbst im Traume nicht eingefallen*)".

adunate e imposte ai popoli, ma deve avere quel *quid* organico, senza cui l'è vietato nonchè di prosperare, ma di vivere [1]).

La lingua s'è un artificio, lo è per opera di tutta la tribù dove nasce e si svolge, ma non lo sarà mai per quella dei singoli, la cui influenza come di tanti altri organismi sociali si rivela per la lunga e lenta elaborazione delle individuali proposte modificazioni.

L'individuo in generale è restio a rinunciare al conferimento della propria attività personale in opera di tanto momento com'è la lingua; egli non vuol fare totale abnegazione della sua potenza intellettiva abdicando a fare di un altro individuo, per quanto autorevole che gli proponga un sistema convenzionale di lingua e di scrittura, il suo legislatore.

Opporrà quindi l'altra considerazione.

Qual lingua potrà mai essere quella, per quanto filosoficamente bene architettata, che sia uscita qual Minerva armata sia pur dal cervello di un Giove, che non costituisca un assieme organico, che non possieda vitalità propria, che non sia partita dal genio di un popolo, non l'abbia accompagnato nelle sue peregrinazioni, e non sia stata suscettibile di successive evoluzioni, di progressivi miglioramenti?

Non è un galvanizzamento d'un nato-morto, l'opera di coloro che propugnano il *Volapük?*

Queste e mille altre considerazioni mi ritornavano alla mente quando udii per le prime volte parlare del Volapük, e mi richiamavano i frequenti ed animati conversari con un egregio amico mio il REYER COSTANTINO di Trieste, che fino da parecchi anni or sono studiava colla natia tenacia del tedesco e coll'entusiasmo latino del novatore l'arduo problema della lingua internazionale.

---

1) „Il fatto che anche i più illetterati parlano esatto il loro dialetto prestamente.. persuade della inscienza dell'uomo nella formazione e nell'apprendimento della propria lingua, a tutto ciò portato dalla forza della natura, senza per altro escludere, che alla formazione di alcune poche parole possa essere concorsa la intelligenza o l'opera dell'uomo. . . . . ,

la lingua essendo un'emanazione della natura e non dell'artificio dell'uomo. . . — Parte III. pag. 1.

GHERARDINI AL. *Studii sulla lingua umana, ecc.*

Ed è a lui che mi è grato render giustizia, poichè i suoi vari tentativi, sebbene appariscano scompagnati da pratici e concreti risultati, e siano perciò stati battezzati da molti col comodo e spiccio giudizio di utopie, ora li vediamo propugnati e diffusi da autorevoli filologi d'Europa vicini a conseguire una brillante vittoria [1]).

Nell'Ἑλλάς, miscellanea pedagogica e scientifica pubblicatasi dal REYER in Trieste fino dal 1° Maggio 1886, egli propugna la difesa del greco minacciato d'ostracismo, lo chiama la lingua del bello eterno, addita come cause dell'avversione alla bellissima tra *le lingue:* la *Grecia* moderna incurante di oltre 3000 istituti dove s'insegna la lingua dei suoi proavi; *Erasmo* che rende latrato di cani le armonie d'Apollo, *Curzio* grammatico, tortura, confusione, disperazione dei discepoli; gl'*istruttori* indifferenti, e un *metodo* didattico assurdo.

Il coraggioso educatore preludeva così alla costituzione di quei centri imponentissimi che oggi colle *società filelleniche* vanno propagando la periferia della loro azione. Citerò ad esempio la società filellenica di Amsterdam, che ha a presidente onorario l'illustre *Rangabè*, a presidente effettivo il prof. Dr. *A. H. G. P. van den Es*, e a segretario il Dr. *H. C. Muller.*

Dagli statuti suoi n'è così enunciato lo scopo:

„Incoraggiare lo studio e la diffusione della lingua e della letteratura greca, dai tempi più remoti sino ai giorni nostri, e di adoperarsi, dove ciò si dimostrasse necessario, a migliorarne gl'insegnamento;

Collaborare allo scioglimento della questione ancor pendente, sulla pronuncia della lingua greca nelle scuole;

Favorire in generale tutto ciò che concerne l'Ellenismo, esclusi gli argomenti politici".

Potrebbe apparire a molti inopportuno questo nostro articolo nell'attuale momento nel quale splendidi ingegni come il *Graf* da Torino ed onorevoli deputati iniziarono una crociata contro il greco nelle scuole secondarie; ma quell'illustre grecista ch'è

---

1) M. ZWAANSWIJK, *Korte Leiddraad voor het leeren der hedendaagsche Helleensche taal en iets over de „Volapük".* Nijmegen.

Dr. AUG. BOLTZ, *Hellenisch die allgemeine Gelehrtensprache der Zukunft.* Leipzig.

il sotto segretario di Stato per la pubblica istruzione in Italia: Filippo Mariotti, n'è caparra che non si procederà senza lungo e ponderato esame ad una deliberazione pel minacciato ostracismo [1]).

Ed è perciò ch'io combinando le idee del Reyer [2]) sostenute

---

1) Ricordiamo in proposito la profonda sentenza che segue di un filosofo profondo ed erudito.

„Non essendo più coltivata in Occidente la lingua greca, vi si estinse la vera filosofia". W. Draper. — *Storia del conflitto tra la religione e la scienza.*

2) **La lingua Neoellenica.** — *lingua internazionale* — Oggi tutto tende all'internazionalismo, ovvero cosmopolitismo, ed è naturale. I grandi rivoluzionari, vapore od elettricità, hanno resa angusta la terra, centuplicate le comunicazioni in ogni ordine di idee.

Il tempo ha un valore inapprezzabile nella libera concorrenza. La scienza è cresciuta a dismisura cosicchè anche lo scienziato travolto nel turbine del „Time is money" — studi esso medicina, fisica, chimica, meccanica, ecc., — se non vuole rimanere un meschino, deve leggere quanto se ne scrive in italiano, tedesco, inglese, francese, russo, greco, spagnuolo, ungherese, in parecchie altre lingue europee e fra poco anche in giapponese e chinese.

Posta, telegrafo, strade ferrate e communicazioni di ogni sorta assolutamente sono internazionali e non nazionali e quindi hanno bisogno di *un* regolamento, ed anche di *una* lingua. E così via. — Diremo ancora:

a) Da dieci anni in qua ebbimo una ventina di congressi internazionali all'anno;

b) possediamo una decina di istituzioni con regolamenti internazionali;

c) misura, peso, moneta, termometro, barometro, ora, grado ed almeno altre venti misure camminano verso l'unità;

d) possediamo già in modo assoluto l'unità delle cifre e quella delle note musicali (parlo della razza bianca, cui le altre inferiori si devono sottomettere).

Tutto questo dimostra il bisogno di una lingua internazionale. E davvero mentre a moltissimi sembra cosa di tanta difficoltà da metterla fuori di discussione, come la quadratura del circolo ed il *perpetuum mobile*, noi la troviamo questione non tanto ardua purchè la si risolva in modo pratico e si cominci a studiare il quesito vitale senza prevenzione, lasciando tempo al tempo.

Nè devesi creare una lingua nuova (impresa degna della più alta ammirazione) ma:

1. Ponderare quale lingua esistente possa essere internazionale. 2. Persuadersi che lingua internazionale non suona soppressione delle altre; ma insegnamento di questa accanto alla lingua materna in tutte le scuole, ed il suo uso fra nazione e nazione.

Come tale proponiamo la lingua neoellenica perchè:

1. La differenza fra la lingua greca antica e moderna è minima. Mentre il latino morì quale lingua vivente e quindi non corrisponde ai bisogni attuali — il greco visse e vive, mai interrotto fino dai suoi primordi. Col cristianesimo si rifugiò quasi puro nei libri sacri, visse frammisto ad innesti stranieri nel popolo, risorse neoellenico nell'attuale università d'Atene;

2. La lingua greca antica si insegna in 3000 Istituti a 300,000 abitanti; 3,000,000 di ellenisti la studiarono;

3. Si sostituisca all'assurda pronuncia di Erasmo, l'attuale;

con tanto calore dal fiore degli Ellenisti Europei, col bisogno prepotente d'una lingua internazionale, vorrei sottoporre al giudizio degli assennati la proposta seguente che parmi conciliatrice della idea di coloro che del greco antico si palesano tanto nemici, con quella di que' molti che vorrebbero vivificare le scuole secondarie classiche coll'insegnamento d'una lingua moderna, non perdendo con tutto ciò i benefici considerevoli che dall'insegnamento del greco i classici si attendono.

E sarebbe che nelle cinque classi del ginnasio in luogo della greca antica venisse insegnata la lingua greca moderna, all'insegnamento della quale un breve periodo di preparazione basterebbe agli attuali insegnanti di greco, poichè come ognuno sa, il greco moderno altro non è che una semplificazione ed unificazione dei dialetti dell'Ellade antica.

Mi limito a brevi dilucidazioni, in riserva al caso di offrire più ampie dimostrazioni dei vantaggi che da tale riforma scaturirebbero.

L'insegnamento del greco è irto di difficolta, perchè la tessitura della grammatica è troppo complicata e lontana vuoi per la parte logica che idealogica, sia per etimologia che per sintassi dall'organismo delle lingue viventi.

Questa disparità rende più difficile per esempio agli Italiani che ai Tedeschi, il possesso e l'uso della lingua latina.

Altra causa di avversione al greco risiede nel considerarsi da molti come fardello inutile, anche effettivamente parlando, una lingua morta, i cui capolavori sono per la massima parte voltati nelle lingue viventi, con eccellenza il più delle volte insuperabile.

---

4. I cinque o sei anni di greco nei ginnasi-licei si ridurrebbero alla decima parte di consumo di tempo; i giovani entrerebbero in dette scuole colla conoscenza del neoellenico, perchè la lingua universale adottata si troverebbe in tutti i documenti ed iscrizioni delle istituzioni internazionali;

5. Nè una lingua romana, nè una germanica, nè una slava verranno mai adottate per ragioni politiche;

6. La Grecia è uno stato tanto piccolo che questo motivo cade;

7. Essa è madre, sorella o congiunta a tutte le lingue europee;

8. Tutta la coltura dobbiamo alla Grecia;

9. La maggior parte della terminologia scientifica è greca;

10. La lingua greca non è più difficile che la tedesca o la slava.

C. Reyer nell'Ἑλλάς citato.

Finalmente il metodo delle grammatiche adottate e consigliate nelle scuole è l'ostacolo più grave a rendere bene accetto ai giovani l'insegnamento d'una lingua, che dicesi poi nella pratica della vita sociale non arreca alcun beneficio.

Il greco moderno sia per sintassi che per organismo proprio evita il primo inconveniente — lievissime sono le differenze di costruzione grammaticale tra le lingue parlate e la ellenica, cotalchè la maggior fatica si riduce a mandare a mente un certo numero di vocaboli.

Sebbene il greco moderno non possa emulare una storia letteraria come quella dell'antico, padre delle moderne letterature, tuttavia è certo quello fra i moderni idiomi che più di ogni altro si avvicina e nella eufonia e nelle radici a quella favella antichissima e illustre che scrissero e parlarono e Omero ed Eschilo, e Platone e Senofonte, e Demostene e Tucidide. Onde i giovani che si sentissero vaghezza d'approfondirsi nelle discipline filologiche per riuscire a gustare negli originali le opere dei lirici, dei tragici, dei comici, dei filosofi, degli oratori e degli storici che illustrarono i secoli di Pericle, di Costantino e di Giustiniano, avrebbero la via agevolata oltre modo per potere nei tre anni di Liceo, ove il volessero, penetrare nel recinto sacro a quell'idioma che gli Dei dall'Eliso scesero a parlare sull'Oeta e sul Parnaso [1]).

Ma tutti intanto i giovani avrebbero già buoni elementi per una lingua parlata, cui sarebbe così riservato un felice avvenire, quello di rendersi organo comune a tutti i popoli per la prontissima e più celere trasmissione del pensiero.

Certo che a conseguire così nobile e altissimo intento due nuove difficoltà ci sbarrano la via:

1°. „Bellissima la vostra idea, mi si potrà dire, ma se l'Italia soltanto l'attuasse, qual profitto generale protrebbesene ritrarre?"

Risponderei: intanto si cominci ad appianare la via ai nostri giovani; — la lingua greca parlata anche da gran numero d'Italiani presto si impone come la lingua del Mediterraneo, e Francia e Spagna da un lato, Germania e Inghilterra dall'altro,

---

1) Cf. Μαυροφρύδης, *Δοκίμιον ἱστορίας τῆς* Ἑλλ. *γλώσσης*, passim. *Χατζιδάκης*, Μ*ελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἑλληνικῆς, κ.τ.λ. κ.τ.λ.*

(σημ. τῆς διευθ.)

non tarderanno a seguire il nostro esempio. L'Austria e la Russia, l'Egitto colla stessa Turchia e i tanto pratici Americani del Nord saranno per ragioni politiche ed economiche trascinati nel nostro movimento, e così potrà l'Italia, con sublime esempio di gratitudine e di abnegazione verso quella terra che nudrì Cicerone e Lucrezio, Vergilio ed Ovidio, Dante e Petrarca, Macchiavelli e Poliziano, Foscolo e Leopardi, ritornare quei benefici di cui seppe così a lungo valersi gloriosamente, promuovendone la favella a veicolo comune e fraterno d'ogni più profondo pensiero che nel mondo civile fosse per isvolgersi.

2°. „E come intendereste, parmi che mi si chieda, superare la grave difficoltà metodologica della grammatica?"

Rispondo: accogliendo quella proposta del Reyer suaccenato, che nell'Ἑλλάς, nella *Bibliomorfia*, nella *Grammatica una* egli non ha che lievemente sfiorato, ma non così poco che non se ne scorga una fiamma potentissima.

La riforma delle grammatiche in genere è il primo passo per agevolare la cognizione e l'uso delle lingue. Semplificazione nel contesto ideologico, conformità di classificazione e denominazione, armonia di collocamento e obbligatorietà nelle scuole pubbliche d'un unico modello, che per non immobilizare il sistema, potrebbe venire da congressi annuali riveduto, modificato, corretto, conforme ai saggi suggerimenti dell'esperienza. Così alla nuda teoria si disposerebbero i portati delle pratiche applicazioni, e la *utopia* del Reyer non tarderebbe a diventare realtà, apportatrice di splendidi risultati.

Le basi della riforma grammaticale Reyeriana, per accennarle brevemente sarebbero:

1. Cominciare da un testo identico per tutte le lingue sin dalla prima lezione — parlando sin da questa la lingua da studiarsi.

Un'applicazione di cotesto metodo pratico ma razionalissimo vennemi fatto di riscontrare nella Grammatica della lingua francese ad uso degli Italiani, d'un illustre filologo il Lemonnier, che con letture ed esercizi graduati, cominciando a leggere il francese della prima lezione, viene conducendo successivamente l'alunno sino alle più riposte finezze della lingua della Francia. Ma non è che una idea di applicazione, che venne più o meno bene

imitata dappoi da molti grammatici. Il perfezionamento di quell' idea sta nel progetto di Reyer di adottare un testo identico per latino, tedesco, greco, slavo, francese, ecc., costituito da dialoghi riflettenti lo studio della lingua, i quali e per l'argomento, e per la dizione offrirebbero allo studioso la massima agevolezza.

2. Una sola grammatica per tutte le lingue da apprendersi, importando ben più e prima che la eleganza e il sapore attico proprî ad ogni lingua, la esposizione chiara, semplice, evidente del pensiero, la cui collocazione più acconcia al genio particolare della lingua, è opera di perfezionamento e non d'iniziamento.

Anche in tal proposito non mancherebbero esempi confortanti questa teoria che noi per brevità vogliamo ommettere, poichè li supponiamo troppo ovvii pel lettore.

3. Finalmente la Bibliomorfia e la tipologia, escogitate dall' egregio Reyer, che a buon diritto fa grande assegnamento anche sui mezzi grafici per fare apprendere agli alunni le nozioni più astruse d'ideologia, e quindi tutto il meccanismo grammaticale senza che pur se ne avvedano.

Ed ora non volendo abusare dello spazio faccio punto. Sebbene il vasto argomento mi trascinerebbe oltre al limite del conveniente, e concluderò riassumendomi:

L'accoglienza favorevole fattasi al *Volapük* dimostra la generale aspirazione ad una lingua universale, che il citato Reyer con una serie di efficacissime ragioni propugna fino dal 1886, e propone nella lingua neoellenica, tanto più che questa non ha il gravissimo inconveniente di essere come quello un meccanismo, ma forma un vero organismo suscettibile di naturale perfezionamento.

La guerra mossa al greco antico, sebbene abbia avuto un plebiscito anche quest'anno dalla stessa scolaresca eloquentissimo, della sua importanza, e della non grave difficoltà che presenta agli studiosi; per quanto la grammatica del Curtius, universalmente accolta costituisca una grave tortura per insegnanti e discepoli, ha tuttavia una base di ragione nel fatto, che seguendosi in questo insegnamento un ordine cronologico si offende l'ordine razionale.

Si parta dal greco moderno parlato, e con esso si proceda, riservando facoltativo il greco antico nel Liceo — dove gli studiosi di filologia, lettere, storia e filosofia potranno molto più agevolmente penetrare in quel dedalo grammaticale delle lingue della Grecia antica.

Finalmente si raccolgano le forze di quanti hannovi in Italia amanti dell'ordinato andamento degli studi classici, e si promuovano associazioni filoellenìche a somiglianza del „Sullogo filologico ellenico di Costantinopoli" che da tanti anni è istituito, e della „Società filellenica di Amsterdam" già accennata.

Manca a me coll'autorità la competenza, onde faccio appello a coloro, e per ventura non sono pochi, che non ne difettano, perchè se ne facciano iniziatori.

Lodi, Luglio 1888.

Dott. Carlo Salvadori,
Prof. di Filosofia.

Ὁ Κάρολος VOSMAER, Δρ. ν.

Αἱ μοῦσαι παρὰ τοῖς τάφοις τῆς Bosboom-Toussaint, τοῦ Busken Huët, τοῦ Multatuli (Douwes Dekker), τοῦ Ionckbloet, μόλις παρευρίσκοντο, καὶ πάλιν καταβιβάζουσιν ἐν βαθείᾳ θλίψει τὰ τῶν τεχνῶν καὶ τῶν ἐπιστημῶν σύμβολα, ὡς τελευταῖον χαιρετισμὸν τοῦ ἀποχωρισμοῦ πρὸ τάφου τινὸς μόλις κεκλεισμένου. Ὁ Κάρολος Vosmaer, Δρ. ν., δὲν ζῇ πλέον. Ὁ συγγραφεὺς κατ' ἐξοχήν, ὁ ἐξαίρετος, αἰσθητικὸς κριτικός, ὁ τοῦ Παρνασσοῦ υἱός, τῷ ὁποίῳ ὁ θεῖος Ἀπόλλων αὐτὸς ὁ ἴδιος τὴν δαφνοστεφῆ λύραν εἰς χεῖρας, πλήρης ἐνθουσιασμοῦ, ἔδωσεν, ὁ εὐγενής, ὁ ἀβρόφρων, ὁ πιστὸς καὶ εἰλικρινὴς ἀνήρ· τὰ πάντα ταῦτα δὲν πλέον μᾶς ἀνήκει, εἶναι ἐς ἀεὶ εἰς τὸ ἠλύσιον πεδίον ἀνηρπαγμένον.

Πλήν, τί λέγομεν, εἶναι δυνατὸν ὅτι ἀνήρ τις, ὡς ὁ Vosmaer ἦτο, τῇ ἀληθείᾳ οὐ πλέον ἀνήκει εἰς ἡμᾶς;

Δὲν πάλλεται ὁ βίος του ἐπίσης ἐνθάδε εἰσέτι ἐν τοῖς ἀριστουργήμασί του, δὲν πνεῖ ἡ ψυχή του ἐς ἀεὶ ἐν ταῖς ποιητικαῖς τῆς Ὀλλανδίας στοαῖς; —

Ὄχι, καὶ χιλιάκις ὄχι! Ἀνήρ τις, ὡς ὁ Vosmaer, οὐδέποτε ἀποθνήσκει, διότι τότε ἐπίσης τὸ τῆς ὡραιότητος ἀρχέτυπον τῷ πνεύματί μας ἐς ἀεὶ ἤθελεν εἶσθαι ἀφανές.

Ἰδέ, ζῇ! Ζῇ ἐν τοῖς ἔργοις του τόσον καιρὸν ὅσον εἰσέτι μία καρδία δι' ἀληθῆ ὡραιότητα φλέγεται, τόσον καιρὸν ὅσον εἰσέτι εἷς ἄνθρωπος δι' ἀλήθειαν αἴσθησιν ἔχει, ἐπίσης ἐὰν ἐπιτιμᾷ, ἵνα τὸν παιδεύσῃ καί τον ἀνυψώσῃ ὑπὲρ τὸν ἐπίγειον βόρβορον εἰς ἐκείνους τοὺς οὐρανούς, ὅπου ἀνθρωπίνη μικροπρέπεια, ὁ φατριασμὸς καὶ ἡ κενοδοξία, ἐν ὄψει τοῦ ἀληθινοῦ ὕψους, γίνονται ἀφανεῖς, ὡς νεφέλαι πρὸ τῆς λάμψεως τοῦ ἀκτινοβολοῦντος ἡλίου.

Ἐὰν ὅλος ὁ πεπαιδευμένος κόσμος τὸν ἀβρόφρονα ποιητὴν καὶ

εὐφυῆ ἄνδρα βαρυθρηνῆ, καὶ ἰδίᾳ τοῦτο κάμνει ἡ Ὁλλανδία, ἡμεῖς δέ, οἱ Φιλέλληνες, τοῖς ὁποίοις ὁ ἀποθνήσκων ἔτι τὸν τελευταῖον χαιρετισμόν του, ὡς χαιρετισμὸν βασιλικοῦ ἀοιδοῦ, ἔπεμψεν, ἡμεῖς αἰσθανόμεθα τὸν κάλαμόν μας ἐν τῇ χειρί μας τρέμοντα, νῦν δὲ σκεπτόμεθα ἀπαύστως περὶ αὐτοῦ· διότι ἦτον εἷς τῶν συναδέλφων μας, ἡ καρδία μας ἀλαλάζει καὶ πενθεῖ συγχρόνως. Μέγας προστάτης, εὐγενὴς φίλος καὶ συνάδελφος, ἐπὶ τῷ ὁποίῳ ὁ νέος σύλλογός μας τοσοῦτον ὑπερηφανεύετο, τὰ πάντα ταῦτα ἐπιζητοῦμεν ποθεινῶς μετά, φεῦ! — κατοχὴν μόνον ὑπερμέτρως βραχεῖαν!

„Ἄχ ἀγαθὸν ἄνδρα ἔθαψαν, καὶ ἡμῖν (τοῖς Φιλέλλησιν) ἦτο περισσότερόν τι"!

Τοῦτο μετὰ τοῦ γερμανικοῦ ποιητοῦ [1]) δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν θρηνοῦντες. Ἐπίσης ἡμῖν πατὴρ ἀγαθὸς εἶναι, σωματικῶς μέν, ἀνηρπαγμένος, ἀλλὰ πνευματικῶς, ἂς ἦναι, καὶ ἂς μείνῃ πάντοτε, λαμπρὸν πρότυπον πάσης ὡραιότητος καὶ πάσης καλοκἀγαθίας δι' ἡμᾶς! —

Ὁ Κάρολος Vosmaer ἐγεννήθη τῇ 8/20 Μαρτίου 1826 ἐν 's Gravenhage. Ὁ πατήρ του, ὁ Gualtherus Vosmaer, ἦτο διευθυντὴς τοῦ δημοσίου τυπογραφείου καὶ ἠγάπησε τοὺς κλασικοὺς συγγραφεῖς, ταύτην δὲ τὴν ἀγάπην ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας ἐνεφύτευσε τῷ πολλὰς ἐλπίδας παρέχοντι υἱῷ του. Ὁ Ὅμηρος καὶ ὁ Ὁράτιος δὲν ἦσαν ἔτι ξένοι διὰ τὸν νέον Κάρολον, ὅτε εἰς τὸ γυμνάσιον ἐφοίτησε. Τοὺς ἐγνώρισε καὶ ἠγάπησεν ἤδη ἐκ πολλοῦ μετ' ἐκείνης τῆς ἀγάπης, ἥτις ἐπίσης τὸν γέροντα ἐν τῷ καλλωπισμῷ τῶν ἀργυροχρῶν τριχῶν οὐδέποτε κατέλιπε.

Μετὰ ἀποπεράτωσιν τοῦ γυμνασίου ἐφοίτησεν εἰς τὸ περίφημον ἐν Λεΐδεν πανεπιστήμιον, τῶν νομικῶν σπουδῶν του χάριν, προεχειρίσθη διδάκτωρ αὐτόθι, καὶ ἐπανῆλθεν εἰς 's Gravenhage. Ὑπογραμματεὺς τοῦ ὑψίστου τῆς Ὁλλανδίας δικαστηρίου ὤν, ἀπεχαιρέτισε τὸ νομικὸν στάδιον, ἵν' ἀπὸ τοῦδε ζήσῃ ἐντελῶς χάριν τῶν σοφῶν γραμματολογικῶν σπουδῶν καὶ ἐργασιῶν του. Τοῦτο συνέβη ἐν ἔτει 1873. Ἡ ἀγάπη τοῦ κάλλους εἰς τοῦτο αὐτόν, τὸν εὐγενῆ ἄνδρα, ὤθησε, καὶ αὕτη, ἴσως, εἶναι ἡ αἰτία ὅτι ἡ κυβέρνησις, ἡ ὁποία τῷ ἐν δημοσίᾳ ὑπηρεσίᾳ ἑορτάζοντι δὲν ἤθελεν ἀπαρνηθῇ τὸ παράσημον τοῦ τάγματος τοῦ ὀλλανδικοῦ λέοντος, ἀπὸ τοῦδε δὲν πλέον

1) Ὁ Ματθαῖος Claudius.

ἔλαβεν ἐπίσημον σημείωσιν τοῦ ἀγαθοῦ ἀνδρός. Τί δὲ; Ὁ Vosmaer δύναται νὰ παρηγορῆται μετὰ τοῦ Mozart· διότι αἱ τοῦ Spontini περίφημοι γινόμεναι λέξεις, ὅταν τῷ εἶπέ τις, ὅτι τοσαῦτα παράσημα ἔφερεν· „Ὁ Mozart δὲν εἶχε χρείαν αὐτῶν", αὗται αἱ λέξεις δύνανται ἐπίσης νὰ ἐφαρμοσθῶσι θαρραλέως τῷ λεπτοφυεστάτῳ πάντων τῶν εὐφυῶν ἀστειολόγων καὶ τῶν εἰδημόνων τῆς καλλιτεχνίας.

Τὰ ἔργα του μᾶλλον βαρύτιμα εἶναι ἢ πάντες οἱ μικροὶ σταυροὶ καὶ τὰ ἄστρα παρασήμων, καὶ ἡ ἀγάπη καὶ ὁ θαυμασμὸς τῆς συγχρόνου καὶ τῆς μεταγενεστέρας γενεᾶς ἐπίσης. Τῶν δὲ ἔργων του μέγας στέφανος ὑπάρχει. Δὲν ἀρκούμενος εἰς τὴν ἐκπληκτικὴν ἐνέργειάν του, συντάκτης τοῦ „Ὀλλανδικοῦ Θεατοῦ" (Nederlandsche Spectator) ὤν, ὅστις ἀναρίθμητα τοῦ „Flanor" ἄρθρα ἐδημοσίευσεν, ἐξέδωσεν ἐπίσης διασημοτάτην τοῦ Ὁμήρου μετάφρασιν, (Ἡ Ἰλιὰς ἤδη συχνὰ ἐκδοθεῖσα, ἡ Ὀδύσσεια ἐν τοῖς φιλολογικοῖς καταλειπομένοις του εὑρεθεῖσα) καὶ ἔγραψε τὸ μυθιστόρημα· „Ἡ Ἀμαζών", τὸ ὁποῖον ἐκίνησε πανταχοῦ δικαίαν προσοχήν. Μελέτη του περὶ τοῦ βίου καὶ τῶν ἔργων τοῦ Rembrandt τῷ παρεῖχεν ἕδραν ἐν τῇ βασιλικῇ ὀλλανδικῇ τῶν τεχνῶν καὶ τῶν ἐπιστημῶν ἀκαδημίᾳ, καὶ, δύναταί τις νὰ τὸ εἴπῃ, εὐρωπαϊκὴν φήμην. Τὸ κωμικὸν ᾀσμάτιόν του „Londinias", καὶ τὰ „πτηνὰ ποικιλοχρῶν πτερῶν" οὐχ ἧττον εἶναι κιβωτάρια κοσμημάτων τῆς φιλολογίας, καὶ ἂς μὴ λησμονῶμεν· „Σπορεύς τις, μελέται περὶ τῶν τοῦ Multatuli ἔργων."

Τὸ ἑλληνικὸν εἰδύλλιόν του „Ἡ Ναννώ" ἤθελεν εἶσθαι ἐπαρκὲς ὁ συγγραφεύς του νὰ γείνῃ ἐς ἀεὶ ἀγαπητὸς καὶ προσφιλὴς ταῖς καρδίαις πάντων τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν φιλελλήνων. Ἡμεῖς δὲ ἰδιαιτέρως ὡς τοιοῦτον ἔχομεν νὰ τὸν θεωρῶμεν, διότι, εἰ καὶ ἡ ὑψηλὴ ψυχή του ἀφωσιώθη ὅλη εἰς πᾶν τὸ ὁποῖον εἶναι ὡραῖον, ἡ παλαία ἀγάπη του τῶν καιρῶν τῆς παιδικῆς ἡλικίας, ἡ ὑπὲρ παντὸς ἀγαπητὴ Ἑλλὰς ἦτον ἰδίως βαρύτιμος εἰς αὐτόν. Αὕτη ἡ ἀγάπη τὴν πρωτίστην τῆς ψυχῆς του συμφωνίαν ἐσχημάτισε, καὶ οἱ μεγαλοπρεπέστατοι τῆς θείας λύρας του τόνοι εἶναι αὐτοί, ἐὰν περὶ τῆς πατρίδος τοῦ Ὁμήρου καὶ τοῦ Σοφοκλέους διασκέπτηται. Τοῦτο μαρτυρεῖ ἡ μελῳδικὴ „Ναννώ" του, καὶ τόσον πολυάριθμα „Νέα πτερόεντα" (Vlugmaren).

Πόσον μεγάλη ἦτον ἡ χαρά του περὶ τῆς ἱδρύσεως τοῦ „Φιλελληνικοῦ Συλλόγου" μας, πόσον θερμὴ ἡ ἀναγνώρισίς του τῆς προσπαθείας τῶν μαθητῶν του, διὰ τοὺς ὁποίους ὁ πάσχων ἀοιδὸς

τοὺς ὑστάτους ἔτι τῆς μούσης του τόνους, ἀλλ' οὐ τοὺς ὀλιγίστους, ἔδωσεν. Ἐν τῶν τελευταίων ἐγγράφων του, ἐπιστολικὸν δελτάριον, τῇ ὑστάτῃ ἡμέρᾳ ἐπὶ τῆς πατρίου γῆς γεγραμμένον, ἦτο δι' ἕνα τῶν συναδέλφων μας, καὶ ποῖον θερμὸν ἐνδιαφέρον, ποίαν προθυμίαν, ἡ ὁποία νῦν ἐπιποθεῖται, ἀναγινώσκομεν μεταξὺ τούτων τῶν ἀκροθιγῶς σκιαγεγραμμένων γραμμῶν τοῦ γηραιοῦ ποιητοῦ, ἑτοίμου ἤδη εἰς ὁδοιπορίαν, ὁ ὁποῖος ἐν Montreux (ἐν τῇ Ἑλβετίᾳ), καὶ ἴσως, ἂν εἶχε λάβει εἰσέτι μακροχρονιώτερον βίον, ἐν τῇ ἡλιοφανεῖ Ἰταλίᾳ (τὴν ὁποίαν ἐγνώρισεν ἤδη τόσον καλῶς) ἐζήτησε πράϋνσιν καί, ἐὰν δυνατόν, ἴασιν διὰ τὸ ἄρρωστον σῶμά του.

„Θὰ ἀποδημῶ αὔριον διὰ μακρὸν χρόνον", ἔγραψε, καὶ τῇ ἀληθείᾳ δίκαιον εἶχε, διότι ἀπὸ τῆς Montreux ἐπεχείρησε τὸ μέγα καὶ ὕστατον ταξείδιον εἰς τὴν αἰώνιον Ἀνατολήν, ἐκ τῆς ὁποίας οὐδέποτε θὰ ἐπανέλθῃ εἰς ἡμᾶς. —

Κατὰ τὴν δευτέραν τοῦ Ἰουνίου ἑβδομάδα (15 ἡμέραις περίπου ὕστερον) ἡ κακαγγελία — ὁ Vosmaer μετέβη εἰς τὰς αἰωνίους μονάς — ἔφθασεν εἰς ἡμᾶς.

Ναί, μετέβη εἰς τὰς αἰωνίους μονάς, ἵνα ἴδῃ τὰ πάντα ταῦτα, τὰ ὁποῖα διαρκοῦντος ὅλου τοῦ βίου του, ἦτο δι' αὐτὸν ἡ ὁδοιπορικὴ στήλη, ὡς ἡ λάμπουσα Ἕως. „Μέγας ἀνήρ τις ἔπεσεν", ὦ σὺ δεδοξασμένη τῆς Ἑλλάδος σημαία ὑποκλίνου ἐν χαιρετισμῷ πρὸ τοῦ νικῶντος τῆς ὡραιότητος ἀοιδοῦ.

Παραδείγματος χάριν τῶν πλουσίων φυσικῶν δώρων του ἐπιτρεπόμεθα νὰ δώσωμεν ὕστερον ἓν ἄρθρον του ἐν ἑλληνικῇ μεταφράσει πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν τῶν ἀξιοτίμων ἀναγνωστῶν μας. Τοῦτο τὸ ἄρθρον διπλῆν ἀξίαν ἔχει ὑπὸ ταύτην τὴν ἔποψιν διότι, γνησίῳ κλασικῷ πνεύματι διαφυσώμενον, εἶναι ἐπ' ἴσης τὸ ὕστατον τὸ ὁποῖον ἐξεῖλκε τῷ πτερόεντι καλάμῳ του. Ὅσον ἀφορᾷ τὴν μετάφρασιν, ἐκρατησάμεθα ἀπὸ τὸ πρότυπον ὅσον δυνατὸν ἐπὶ λέξει, ἡ ὑπὲρ τοῦ τελείου εὐσέβεια τοῦτο προσέταξεν ἡμῖν.

Ἐν Νυμέγῃ, τῇ 27/9 $\frac{\text{Ἰουνίου}}{\text{Ἰουλίου}}$ 1888.

M. Zwaanswijk.

ΔΙΑΦΟΡΑ.

Δίδομεν τὸν τίτλον τοῦτον συντόμοις ἄρθροις καὶ διατριβαῖς, ἐν ταῖς ὁποίαις θέλομεν δώσει ἤτοι ἑλληνιστὶ ἤτοι ἐν ἄλλῃ γλώσσῃ ἐπιτομὰς καὶ κριτικὰς συνόψεις ἄρθρων, ἐφημερίδων, βιβλίων κ.τ.λ. ἀφορώντων τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν καὶ φιλολογίαν ἐν γένει.

Ἡ *διεύθυνσις τῆς* „Ἑλλάδος."

1.

Ἐν τῇ Νέᾳ Ἡμέρᾳ *τῆς* Τεργέστης *τῆς* 2/15, 17/29 Ὀκτωβρίου *καὶ τῆς* 31/12 Νοεμβρίου 1887 *ὁ γραμματεὺς τοῦ Συλλόγου ἔγραψε τρία ἄρθρα ὑπὸ τὸν τίτλον* „Νεοελληνικὴ Φιλολογία", *ἀπολογίαν περιέχοντα τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης.* Τὰ *ἄρθρα ταῦτα ὀλίγον μεταβληθέντα καὶ διορθωθέντα θέλουσι δημοσιευθῇ ὕστερον ἐν ἰδιαιτέρῳ βιβλίῳ.*

2.

Edidit vir doct. Paulus Brandt Lipsiae a. 1888 in aedibus B. G. Teubneri „Parodorum Epicorum Graecorum et Archestrati reliquias", cum annotationibus, indice locorum locupletissimo cet. Utilissimus hic liber continet Batrachomyomachiam Homericam, fragmenta Hipponactis, Hegemonis Thasii, Euboei Parii, Matronis *Ἀττικὸν Δεῖπνον*, eiusdem et Incertorum fragmenta, denique Archestrati Gelensis *τὰ σῳζόμενα*. Hic autem liber fasciculus prior est „Corpusculi poësis epicae Graecae ludibundae", qua de editione speramus fore ut postea uberius disseramus.

3.

Ὁ *ἐν* Ῥεθύμνῃ *τῆς* Κρήτης *Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος τῇ* 9

Ἰουλίου 1888 ἔπεμψεν ἐπιστολὴν καὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ εἰς τὰ ξένα μέλη, ἐν τῇ ὁποίᾳ παρακαλεῖ τοὺς πανταχοῦ Φίλους νὰ συντελέσωσι πρὸς πλουτισμὸν τῆς ἀρτισυστάτου βιβλιοθήκης τοῦ Συλλόγου διὰ σοφῶν συγγραφῶν ἐπ' ἀγαθῷ τῆς Φίλης πατρίδος. Πρόεδρος τοῦ Συλλόγου εἶναι μὲν ὁ κ. Κ. Ε. Πετυχάκης, ὁ δὲ γεν. γραμματεὺς κ. Ε. Γ. Γενεράλης.

4.

Vor kurzer Zeit erschien bei Teubner in Leipzig: Die Aussprache des Griechischen, Vortrag gehalten im wissensch. Verein zu Breslau von Dr. Konrad Zacher, Prof. der Philol. a. d. Universität. 8°. 52 S. Verfasser erklärt, dass unsere Aussprache falsch sei, verwirft aber auch die „neugriechische" Aussprache, wie er sie nennt, und verlangt eine Abänderung der gangbaren Aussprache nur für ει, ευ, (ᾳ, ῃ, ῳ) θ, σ, ζ. Das Buch scheint uns viele Fehler zu enthalten, z. B. über die κοινή (S. 14), u. s. w. (Beiläufig bemerken wir, dass besonders auch Prof. Hatzidakis in Athen darüber sehr interessante Arbeiten veröffentlicht hat). Vielleicht wird Herr Dr. E. Engel schon bald eine ausführliche Widerlegung geben, auch wir kommen später auf das Buch zurück, das in vielen Stücken eine Wiederholung von Blass ist.

5.

Ἐν τῇ Ἀκροπόλει τῶν Ἀθηνῶν τῆς 5 Σεπτεμβρίου 1888 ὁ κ. Α. Π. Φαρμακόπουλος, καθηγητὴς τῆς νεοελληνικῆς ἐν τῷ πανεπιστημίῳ τῆς Νεαπόλεως, ἔγραψεν ἄρθρον περὶ τοῦ ἡμετέρου Συλλόγου, περιέχον ἐπιτομὴν μερικῶν ἐπιστολῶν πρὸς αὐτὸν γραφεισῶν ὑπὸ τοῦ κ. Muller, ἐν αἷς εὑρίσκονται καὶ τὰ ἑξῆς·

„Εἶναι δὲ μεγίστη δυσκολία ἡ ὀρθογραφία καὶ διὰ τοῦτο παρακαλῶ πάντας τοὺς ἕλληνας Φίλους μου ν' ἀνακοινώσωσί μοι τὴν μέθοδον, διὰ τῆς ὁποίας αὐτοὶ οἱ Ἕλληνες ἤδη ἐν τοῖς σχολείοις δύνανται ν' ἀποφύγωσι τὴν σύγχυσιν τῶν Φθόγγων καὶ ἐν γένει τὴν κακογραφίαν".

6.

Ἡ διευθύντρια τῆς „Ἐφημερίδος τῶν Κυριῶν" ἐν Ἀθήναις, κυρία Καλλιρρόη Παρρέν, ἔγραψεν ὡραιότατον ἄρθρον περὶ τοῦ Συλλόγου ἐν τῷ ὁποίῳ παρακαλεῖ πάσας τὰς ἑλληνίδας γυναῖκας καὶ μητέ-

ρας νὰ γένωνται μέλη καὶ νὰ βοηθήσωσιν εἰς τὸν εὐγενῆ σκοπόν. Ὁλλανδικὴ μετάφρασις τοῦ ἄρθρου τούτου ἐδημοσιεύθη ἐν τῷ „Algemeen Handelsblad" τοῦ Ἀμστελοδάμου τῆς 15 Σεπτεμβρίου 1888.

7.

Ὁ γνωστὸς κ. Ψυχάρης ἐν Παρισίοις πρὸ ὀλίγου χρόνου ἐξέδωκε „Τὸ ταξίδι μου", ἐν Ἀθήναις (τυπογραφεῖον τοῦ Σ. Κ. Βλαστοῦ) 1888. Γνωρίζομεν πάντες τὰς Essais de grammaire historique néo-grecque, αἱ θεωρίαι τοῦ συγγραφέως εὗρον ἤδη αὐστηροὺς κριτὰς (π. χ. τὸν καθ. Χατζιδάκην) καὶ ἴσως καὶ θερμοὺς προστάτας. Ὡραίαν ἐπιφυλλίδα περὶ τοῦ τελευταίου βιβλίου τοῦ κ. Ψυχάρη ἔγραψεν ὁ διευθυντὴς τῆς Νέας Ἡμέρας, τῇ 27/8 Σεπτεμβρίου 1888, ἐξ ἧς ἐρανιζόμεθα τὰ ἑξῆς· „Ἡ σημερινὴ γλῶσσα τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ ἀπέχει ἐξ ἴσου καὶ τῆς γλώσσης, εἰς ἣν ἐδίδασκεν ὁ Πλάτων ἐν τῇ Ἀκαδημίᾳ καὶ τῆς γλώσσης, εἰς ἣν ἐτραγῴδει ὁ Κατσαντώνης εἰς τὰ Ἄγραφα, ἐπὶ τῆς φυσικῆς δὲ καὶ μοιραίας αὐτῆς ἀνελίξεως δὲν θὰ ἐπιδράσῃ διαρκῶς τὸ γλωσσικὸν πυροτέχνημα τοῦ κ. Ψυχάρη".

8.

Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα. — Ἡ Κλειώ, ἐκδοθεῖσα ἐν Τεργέστῃ, τῆς 28/9 Ἰουνίου 1883 ἐδημοσίευσεν ἐν ἐπιφυλλίδι σπουδαιοτάτην διατριβὴν περὶ τῆς νῦν ἑλληνικῆς γλώσσης, καὶ περὶ τῶν „Γλωσσικῶν Παρατηρήσεων" τοῦ γνωστοῦ λογίου Κωνσταντίνου Σ. Κόντου (ἐν Ἀθήναις ἐκδ. 1882). Ἡ διατριβὴ αὕτη εἶναι γεγραμμένη ὑπὸ τοῦ κυρίου Θ. Λιβαδᾶ καὶ εἶναι τόσον ἐνδιαφέρουσα ὥστε ἡ διεύθυνσις τῆς „Ἑλλάδος", καίπερ πολλοῖς ἔτεσιν ὕστερον, ἐν νῷ ἔχει νὰ δημοσιεύσῃ (εἰ δυνατὸν) ἐν ἑπομένῳ τινὶ τεύχει σύνοψίν της. Πρὸ ὀλίγων ἐτῶν ὁ κύριος Flament μετέφρασεν αὐτὴν ἐκ μέρους ὁλλανδιστὶ ἐν τῷ τοῦ Vosmaer περιοδικῷ De Nederlandsche Spectator (Ὁ Ὁλλανδικὸς Θεατής).

9.

M. le Dr. J. W. R. Tilanus, professeur de chirurgie à l'Université d'Amsterdam, a tenu un discours le 2 Juillet 1888 sur l'étude de la médecine et sur la nationalité en rapport à la chirurgie. Ce discours est très-important pour les études dites

classiques; dans les pp. 64—65 nous trouvons les observations suivantes:

„Si les livres d'Hippocrates, de Celsus et de Galenus seront „traduits exactement en Hollandais par un philologue, chaque „médecin pourra en profiter. Certes, la France nous a donné de „belles éditions, il y a aussi des traductions en Allemand; mais „il ne serait pas superflus que la Société Néerlandaise de mé-„decine donnât aussi une série de bonnes éditions en langue „Hollandaise, comme en Angleterre cela est fait par la Sy-„denham Society. Nous n'avons rien de Celsus et de Galenus, „quant à Hippocrates, nous en avons seulement quelques fragments."

10.

Man sandte der Redaction einige Ex. der „Literarisch-Kritischen Rundschau", herausgegeben von Karl Bleibtreu, Leipzig, Verlag von Wilhelm Friedrich (Kritischer Teil der Monatschrift „Gesellschaft") In Heft 2, Seite 138—139, findet sich ein Aufsatz zur hellenischen Literatur, worin Boltz' bekanntes Buch über Hellenisch, die letzten Faustübersetzungen, und Werke von Bikelas, Drossinis, Hans Müller u. s. w. besprochen werden. In Heft 4, Seite 291—296 findet sich sodann ein grösserer Artikel, mit ausführlicher Besprechung verschiedener neuen Erscheinungen auf dem reichem Gebiete der Hellenischen Literatur. Wir nennen darunter Erzählungen von G. Drossinis, A. Karkawitsas' Der Verfehmte (ὁ ἀφωρισμένος), die Erzählung des Prof. Dr. N. G. Dossios Τὰ θύματα τοῦ Βάγια (schon ins Holländische übersetzt von Frau Hauptmann Zwaanswijk), die Winterblumen von Joh. Polemis, die Nala-Uebersetzung des J. Karolidis, die Werke über Hellas von Dr. J. Centervall und über Athen, Ephesus und Pergamum von R. Lepsius, u. s. w.

Diese Aufsätze in der „Literarisch-Kritischen Rundschau" verdienen die vollste Beachtung jedes Hellenisten, und machen wir mit diesen wenigen Worten unseren Leserkreis darauf aufmerksam.

(ἕπεται ἡ συνέχεια.)

ΝΕΚΡΙΚΗ ΩΙΔΗ ΕΙΣ ΦΡΕΙΔΕΡΙΚΟΝ Γ'.

1.

Ὁ Ἄναξ ὁ πολυπαθής, οὗ θρόνος ἦν ἡ κλίνη,
Κ' ἡ βασιλεία τῆς ζωῆς ὑστάτη ἀλγηδών,
Ὁ μάρτυς ὁ λιποψυχῶν τὴν κεφαλήν του κλίνει
Καὶ καταλείπει ῥάθυμος τὸ σκῆπτρον πρὸ ποδῶν.
Ὁ τὴν εἰρήνην τῶν λαῶν χαράξας ἔμβλημά του
Κερδαίνει τὴν ἀτέρμονα εἰρήνην τοῦ θανάτου!

2.

Ὦ μῆτερ Σὺ τοῦ ἥρωος, Σὺ τοῦ Διὸς ἡ κόρη,
Ὦ Γερμανία Πρόμαχος, θεὰ πολεμική,
Κατάθες τὴν ἀσπίδα Σου καὶ τὸ μακρόν Σου δόρυ
Καὶ κλῖνον γόνυ ἐν στοργῇ πρὸ τοῦ νεκροῦ ἐκεῖ.
Μαύρας νεφέλας ἐπὶ Σὲ ὁ οὐρανὸς ἂς ῥίψῃ,
Πέπλον βαρὺν καὶ πένθιμον τὴν ὄψιν Σου νὰ κρύψῃ.

3.

Καὶ σεῖς, ξανθαί, γλαυκώπιδες τῆς Τευτονίας Μοῦσαι,
Εὔμολποι νύμφαι ποταμῶν, λειμώνων καὶ δρυμῶν,
Προσέλθετε λυσίκομοι, περιαλγεῖς, θρηνοῦσαι
Νεκρὸν ἐν τῇ πορφύρᾳ του τὸν Ἄνακτα ὑμῶν,
Νεκρὸν αὐτόν, τοῦ ἥρωος τὴν σπάθην ἐζωσμένον,
Νεκρὸν αὐτόν, τοῦ μάρτυρος τὸ στέμμα ἐστεμμένον.

4.

Πλὴν ἄφετε, σεῖς ἀδελφαί, ἐν εὐμενεῖ θελήσει,
Ἀπὸ τῆς χώρας τοῦ φωτὸς τῆς τόσῳ μακρυνῆς,
Δάφνης κ' ἐλαίας στέφανον χλωρὸν νὰ προσκομίσῃ
Μοῦσα πενθοῦσα κ' ἔνδακρυς, παρθένος ἑλληνίς.
Τὸν νικητήν, τὸν ἀγαθόν, τὸν μάρτυν Βασιλέα
Ἂς στέψῃ δάφνη Παρνασσοῦ καὶ ἀττικὴ ἐλαία!

Ἐν Λειψίᾳ. ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΔΡΟΣΙΝΗΣ.

(Κλειὼ τῆς 1/13 Ἰουνίου 1888).

NACHRUF INS GRAB AN FRIEDRICH III.

1.

Der hohe Herrscher, der zum Thron das Krankenlager hatte,
Und dessen Reich — ein Schmerzensreich — wie's nimmer eines gab,
Der Märtyrer, er hauchte aus; es sank das Haupt, das matte,
Nun liegt, da er in Frieden ruht, beim Fuss sein Herrscherstab.
Er, der den *Völkerfrieden* hoch als sein Panier geschwungen,
Hat ew'ge, sel'ge Todesruh nun endlich sich errungen!

2.

O Mutter Du des held'gen Manns, o Göttermaid, du hehre,
Vorkämpferin Germania, durch Kampf ein Friedenshort,
Stell' ab den schlachtgewohnten Schild, lass ruh'n die langen Speere,
Und beug' verehrend Deine Knie vor jenem Toten dort.
Lass dunkle Wolken nun um Dich den Himmel schwer verhängen
Und düstern Trauerflor Dein Haupt verhüllend dumpf umengen.

3.

Blauäugige, blonde Musen Ihr Germaniens, eilt vereinet
Von Flüssen, Fluren, Waldrevier, beredte Nymphenschar,
Herbei mit wallend losem Haar, klagt gramvoll und beweinet
Den Toten dort im Purpurkleid, der Euer Herrscher war:
Den Toten, dessen Heldenschwert gezückt nun nicht mehr sieget,
Den Toten, der mit Dulderkron' geschmückt nun vor Euch lieget.

4.

Und lasst es zu, Ihr Schwestern traut, mit holdigem Gemüte,
Dass aus dem fernen Morgenland, wo Eos früh sich schwingt,
Den immergrünen Lorberkranz, nebst Oelgezweig in Blüte
Die jungfräuliche Muse Euch von Hellas trauernd bringt:
Auf dass das edle Siegerhaupt, das Dulderhaupt, das schöne,
Ein Lorberreis vom Parnassos und attischer Oelzweig kröne!

Darmstadt. Deutsch von AUG. BOLTZ.

ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΓΕΡΜΑΝΙΑΝ.

Βαθειὰ θ' ἀναστενάξω, πικρὰ θενὰ δακρύσω,
Θὰ σπαραχθ' ἡ καρδιά μου τὴ μαύρη ἐκείνην ὥρα,
Ποῦ φεύγοντας γιὰ πάντα, γιὰ πάντα θὰ σ' ἀφήσω,
'Αγαπημένη χώρα!

Τὴν ἄμετρη χαρά μου πῶς 'ς τὴν πατρίδα πάλι,
'Σ τὴ γαλανή μου Ἑλλάδα γυρίζω ἀπὸ τὰ ξένα,
'Ωϊμέ! τὴ 'λιγοστεύει ἡ λύπη μου ἡ μεγάλη
Πῶς ἔφυγ' ἀπὸ σένα.

Ἂν ἦσαι παγωμένη, κι' ἀνήλιαγη καὶ μαύρη,
'Εγὼ 'ς τὸν οὐρανό σου χαρᾶς ἡμέραις εἶδα,
Κ' εὐτύχησ' ἡ καρδιά μου ἐδῶ 'ς ἐσένα νάὕρῃ
Μιὰ δεύτερη πατρίδα.

'Σ τὸν ἄνθρωπο πατρίδα δὲν εἶνε μιὰ μονάχη:
Αὐτὴ ποῦ τὸν γεννήσῃ . . .
'Μπορεῖ μεσ' 'ς τὴν καρδιά του κι' ἄλλη πατρίδα νάχῃ:
'Εκείνη ποῦ τὸν κάνει γλυκειὰ ζωὴ νὰ ζήσῃ.

Πρὶν φύγω, πρὶν σ' ἀφήσω, ὦ χώρ' ἀγαπημένη,
Σκύφτω, φιλῶ τὴ γῆ σου — κ' ἐνῷ πονῶ καὶ κλαίω,
'Απ' τῆς καρδιᾶς τὰ βάθη λαχταριστὴ βγαλμένη
Τέτοιαν εὐχὴ σοῦ λέω:

Ὦ χώρα ἀγαπημένη, σοῦ φθάνει δόξα τόση!
Τί ἀκριβὰ τὴ δόξα τὴν πλήρωσες, θυμήσου.
Ἂς μὴν ἀστράψῃ πάλι κι' ἂς μὴν ξαναματώσῃ
Τὸ κοφτερὸ σπαθί σου.

Μονάχη δύναμί σου ἂς εἶν' ἡ καλοσύνη,
Ἂς ζήσουν τὰ παιδιά σου καλὰ κ' εὐτυχισμένα,
Κ' ἡ γῆ σου αὐτὴ πατρίδα 'ς ὅλο τὸν κόσμο ἂς γίνῃ,
Ὡς ἔγινε 'ς ἐμένα!

'Εν Λειψίᾳ 1. Ιουλίου 1888. ΓΕΩ. ΔΡΟΣΙΝΗΣ.

AN DEUTSCHLAND.

Ach, tief werd' ich erseufzen vor Harm und bittrem Wehe,
Das Herz wird mir erschüttern, wann ich nun scheiden werde,
Dich bald für immer lasse, *auf immer* von Dir gehe,
Du vielgeliebte Erde!

Die unbegränzte Freude, dass ich — durch nichts behindert —
Heim in mein sonnig Hellas aus weiter Fremde ziehe,
Wird durch die ernste Trauer, ach, nur zu sehr gemindert,
Dass ich Dich, Teure, fliehe.

Bist Du auch kalt und düster, hast nimmer *uns're* Sonne,
Doch sah bei Deinem Himmel ich Freudentage schwinden —
Mein Herz war still beseligt: in Dir konnt' es voll Wonne
Die zweite Heimat finden!

Dem Menschen ist als Heimat nicht blos der Ort gegeben,
Wo er das Licht erblickte;
Er kann zur andern Heimat in sich das Land erheben,
Wo Lebenslust und Freude ihn oft und voll beglückte.

Eh' ich, geliebtes Land, nun für immer von Dir scheide,
Will, beugend mich, die Erde ich küssen, weinend klagen,
Und aus des Herzens Tiefen, geschwellt von Sehnsuchtsleide
Noch diesen Wunsch Dir sagen:

Geliebtes Land, wie hast Du so hehren Ruhm errungen, —
Sei eingedenk wie teuer Du ihn bezahlt auf Erden!
Mög' niemals mehr Dein scharfes Schlachtschwert im Kampf ge-
In Blut gebadet werden! [schwungen,

Dein einz'ger Ruhm bleib' fürder Dein herzig-treu Gemüte!
Es mögen Deine Kinder beglückt und fröhlich leben!
Gewähre allen Völkern bei Dir ein Heim, voll Güte
Wie Du es mir gegeben!

Darmstadt, August 1888. Aug. Boltz.

ΜΥΘΑΡΙΟΝ.

Ὑπὸ τῆς Κυρίας M. ZWAANSWIJK.

Πρὸ πολλῶν χρόνων ἔζη ἐν Ἀλσατίᾳ γηραιός τις, γενναῖος καὶ πλούσιος ἱππότης. Τὸ ὀχυρὸν μέγαρόν του, κείμενον ἐπὶ τῆς κορυφῆς ὄρους τινὸς, ἦτο μεγαλοπρεπές. Διὰ τῶν τοῦ μεγάρου παραθύρων βλέπων τις εἶχε θέαν ἐκ τῶν λαμπροτέρων ἐν τῇ τόσον καλῇ καὶ πλουσίᾳ Ἀλσατίᾳ μὲ τοὺς χειμάρρους, τὰ δάση καὶ τὰ ὄρη της. Πλειστάκις ὁ γέρων ἱππότης ἵστατο πρὸ ἑνὸς τῶν γοτθικῶν τῆς μεγάλης ὁπλοθήκης παραθύρων θαυμάζων τὸν γενέθλιον αὐτοῦ τόπον, τὰς κοιλάδας, τοὺς λειμῶνας καὶ τὰ ὀπωροφόρα τῶν ἀγρῶν δένδρα, πρὸς δὲ τὴν εὐρεῖαν, μαγευτικὴν καὶ ἀργυροειδῆ τοῦ Ῥήνου ταινίαν, ὡς καὶ τὰ ἐν τῷ βάθει τῆς σκηνογραφίας ὄρη. Πλειστάκις ἱστάμενος οὕτω προσευχήθη, ἵνα μείνῃ ἡ ἀγαπητὴ πατρίς του τόσον ὡραία καὶ τόσον εὐτυχὴς πάντοτε.

Ὁ γέρων ἱππότης ἦτο πατὴρ τριῶν τέκνων. Οἱ υἱοί του ἦσαν πολὺ καλοὶ, καὶ τοὺς ἠγάπα τοσούτῳ μᾶλλον, καθόσον ἦτο χηρευμένος καὶ δὲν εἶχεν ἄλλους συγγενεῖς.

Ἡμέραν τινὰ προσεκάλεσε τοὺς τρεῖς υἱούς του, τὸν Φριδερῖκον, Φραγκῖσκον καὶ Κάρολον, καὶ ἀποτεινόμενος πρὸς αὐτοὺς εἶπεν· „Υἱοί μου, ἀπέλθετε εἰς μακρυνὰς χώρας, καὶ μεθ' ἓν ἔτος ἀπὸ τῆς σήμερον ἐπανέλθετε κομίζοντες κειμήλιόν τι, τὸ ὁποῖον θὰ ἀποκτήσητε. Ὅστις δὲ ἐπανέλθῃ φέρων τὸ πολυτιμότατον κειμήλιον, θὰ ἦναι ὁ κληρονόμος μου." — Εὐθὺς οἱ υἱοὶ ἀπεχαιρέτησαν τὸν πατέρα των, καὶ ἐμίσευσαν ἐν πλουσίᾳ ἐνδυμασίᾳ τῆς ἱππασίας καὶ ἱππεύοντες καλοὺς πολεμικοὺς ἵππους.

Μεθ' ἓν ἀκριβῶς ἔτος οἱ τρεῖς υἱοὶ ἔστησαν πρὸ τοῦ πατρός των, κομίζοντες ἕκαστος τὸ κειμήλιον, ὅ,περ ἠδυνήθησαν ν' ἀποκτήσωσι. „Πάτερ μου," εἶπεν ὁ Φραγκῖσκος προβαίνων ἐνώπιον τοῦ πατρός

του μεθ' ὑπερηφανείας, „Ἰδέ, τὸ πολύτιμον καὶ τεχνικὸν τοῦτο ξίφος! τὸ ἐξεβίασα ἐκ τῶν χειρῶν μεγαλοδυνάμου μάγου, μετὰ φιλονεικίαν σφοδράν. Ἰδέ, εἶναι σπάνιον ξίφος! Ἡ λαβίς του εἶναι χρυσῆ καὶ λιθοκολλήτη, τὸ δὲ ἔλασμά του εἶναι ἄριστον."

Ταῦτα εἶπεν ὁ Φραγκῖσκος, ἂν καὶ δὲν ἦτον ὁ πρωτότοκος, καὶ θριαμβεύων ἀνεμέτρησε διὰ τῶν μελανῶν του ὀφθαλμῶν τοὺς ἀδελφούς του. Ὁ πατήρ του εἶπεν ἤδη καθ' ἑαυτὸν, ὅτι ὁ Φραγκῖσκος θὰ ἦτον ὁ κληρονόμος του, ἀλλ' ὁ Φριδερῖκος προσῆλθε κρατῶν εἰς χεῖρας πτηνόν, τὸ πτέρωμα τοῦ ὁποίου ἦτο μεγαλοπρεπὲς καὶ ποικίλον.

— „Τὸ πτηνὸν τοῦτο εἶναι μοναδικὸν ἐπὶ τῆς γῆς," εἶπεν ὁ Φριδερῖκος, εἶναι πολὺ ἔμφρον, ὁμιλεῖ ὡς ἄνθρωπος, ὁμοιάζει πρὸς ἀετόν, ἔχον τὸ ὀξὺ βλέμμα καὶ τὴν πτῆσιν τοῦ πτηνοῦ τούτου· Ὅταν τίλλω τὸ πτέρωμά του, τὰ πτερά του μεταβάλλονται εἰς καθαρὸν χρυσόν, καὶ νέον πτέρωμα ἀναλαμβάνει τὸ μαγικὸν πτηνόν μου."

Οὕτως εἶπεν ὁ Φριδερῖκος ῥίπτων βλέμμα ἀπὸ κεφαλῆς ἄχρι ποδῶν ἐπὶ τὸν Φραγκῖσκον.

Ὁ γέρων ἱππότης ἐθεώρησε τὸ πτηνόν, καὶ πολὺ ἐθαύμασε τὸ χρῶμα αὐτοῦ καὶ τὸ κάλλος, λησμονῶν σχεδὸν τὸν Κάρολον, ὁ ὁποῖος ἵστατο ταπεινόφρων ὄπισθεν τῶν δύο αὐτοῦ ἀδελφῶν. Ὁ Κάρολος ἦτον εὐμήκης, ξανθοβόστρυχος καὶ γλαυκόμματος. Εἶχε πρόσωπον φαιδρόν, καὶ τὸ βλέμμα του ἦτο τεκμήριον τῆς εὐγενείας τῆς ψυχῆς του.

Ἐν τέλει ὁ γέρων πατήρ του ἀναμιμνησκόμενος ὅτι εἶχε καὶ τρίτον υἱόν, ὁ ὁποῖος εἶχεν ἐπίσης τὸ δικαίωμα νὰ δείξῃ τὸ κειμήλιον, τὸ ὁποῖον ἐκόμισεν οἴκαδε:

„Υἱέ μου," εἶπεν ἀποτεινόμενος πρὸς τὸν Κάρολον, τί ἔχεις μαζί σου; Δὲν βλέπω τίποτε· τί ἔχεις νὰ μοὶ δείξῃς; Πρέπει νὰ ἦναι πρᾶγμα σπανιώτατον, ἐὰν θέλῃς νὰ τὸ θαυμάζω ὡς τὸ ξίφος καὶ τὸ πτηνὸν τῶν ἀδελφῶν σου."

„Ἀγαπητέ μοι πάτερ, δὲν ἔχω ἄλλο τι νὰ σοὶ δείξω ἢ τὸ βασιλικὸν τοῦτο κάρυον," εἶπεν ὁ καλὸς νεανίας νωθρῶς. „Νηρηΐς τις, τῆς ὁποίας ἔσωσα τὴν ζωήν, μ' εἶπε: Σοὶ δωρῶ τὸ βασιλικὸν τοῦτο κάρυον· εἶναι τὸ μόνον, τὸ ὁποῖον ὁ κακὸς μάγος, ὁ ὁποῖος ἤθελε τὸν θάνατόν μου, μοὶ ἀφῆκε. Πέποιθα, ὅτι τὸ κάρυον τοῦτο θά ἦναι ἡ τῆς εὐτυχίας σου αἰτία ἐπὶ τῆς γῆς πάντοτε." Ταῦτα εἰπὼν ὁ Κάρολος ἐσιώπησεν. Οἱ δὲ ἀδελφοί του ἤρχισαν νὰ τὸν

καταγελῶσιν, ἀλλ' ὁ πατήρ των ἐπέταξε σιωπήν, καὶ ἔδωσε το πρόσταγμα εἰς τὸν νεώτατον υἱὸν ν' ἀνοίξῃ τὸ μέγα βασιλικὸν κάρυον.

Ὁ Κάρολος ὑπήκουσε, καὶ πόσον μεγάλη ἦτον ἡ ἔκπληξίς των, ὅταν, ἀνοιχθέντος τοῦ ἐξωτερικοῦ Φλοιοῦ, ἔπεσεν ἐπὶ τοῦ ἐδάφους μέγας ἀδάμας σπινθηροβολῶν καὶ ἀστράπτων καὶ ἰσομεγέθης σχεδὸν πρὸς τὸ τοῦ βασιλικοῦ καρύου λέπος· ἐπ' αὐτοῦ μία λέξις ἦτο γεγλυμμένη· Ἀλσατία. Πάντες ἐθαύμαζον ἐν σιωπῇ τὸν λαμπρότατον τοῦτον ἀδάμαντα, καὶ οἱ δύο πρεσβύτεροι ἀδελφοὶ κατέβαλον τὴν κεφαλήν, διότι καλῶς ἐγνώρισαν, ὅτι ὁ νεώτατός των ἀδελφὸς θὰ ἦτον ὁ λαμβάνων τὸ βραβεῖον καὶ ἐπομένως ὁ τοῦ μεγάρου καὶ τῆς πατρικῆς γῆς κληρονόμος. Ὁ Κάρολος ἐστάθη ἐπίσης ἐν σιωπῇ, οἱ δὲ ὀφθαλμοί του ἦσαν ἀκτινοβολοῦντες ὑπὸ χαρᾶς. Τελευτῶν ὁ γενναῖος γέρων ἱππότης εἶπεν:

„Υἱοί μου! Πάντες μὲν ἐπανήλθατε Φέροντες πολύτιμον κειμήλιον οἴκαδε, ἀλλ' ὅμως ὁ τοῦ Καρόλου ἀδάμας, ἀποκτηθεὶς διὰ τῆς ἀνδραγαθίας του, καὶ Φέρων τὸ τῆς πατρίδος Φίλτατον ὄνομα, λαμβάνει τὸ βραβεῖον. Δὲν εἶναι ἡ Πατρὶς τὸ πολυτιμότατον τῆς καρδίας κειμήλιον; δὲν εἶναι τὸ ἔθνος ὁ τοῦ ἀνθρώπου ἄριστος καλλωπισμός; Ἀλλὰ σεῖς," εἶπεν εἰς τοὺς δύο πρεσβυτέρους υἱούς του, „εἰς τὸ μέλλον μὴν εἶσθε τόσον ταχεῖς ν' ἀποφαίνησθε γνώμην, διότι συχνάκις ἐν ἀσημάντῳ καλύμματι ἀδάμας βαρύτιμος εἶναι κεκρυμμένος." —

Οὕτως ὁ Κάρολος ἔλαβε τὸ μέγαρον καὶ τὴν πατρικὴν γῆν. Διῆγε βίον ἐλεύθερον, ἂν καὶ οὐχὶ ἀμέριμνον πάντοτε· ἡ τοῦ βίου του ἑσπέρα ἦτον ὀλβία καὶ ἐν ἡλικίᾳ προβεβηκυΐᾳ ἐτελεύτησε διὰ μακαρίου θανάτου, ὡς πᾶς δίκαιος ἀνήρ, βαρυπενθούμενος ὑπὸ πάντων τῶν Φίλων καὶ ὑπηκόων του.

Ἡ ΧΩΡΙΑΤΟΠΟΥΛΑ ἙΛΕΝΗ.

Σὰν λουλουδάκι σὲ Φτωχὸ
καλύβι μακρυσμένο,
ὅπου ἀνθίζει μοναχὸ
ζουμποῦλι μυρισμένο,

Ἔτσι κι' ἐγὼ μιὰ διαβατὴ
εἶδα ματιὰ ὁλογελαστή,
γεμάτη ἀθῷα μυρωδιά —
μιὰ λάμψι 'στὴν κακοκαιριά —
μιᾶς χωριατοπούλας!

Σὰν πέτρας λάμψι ῥουμπινιοῦ
μὲ σίδερο δεμένης,
στὰ λερὰ ῥοῦχα τοῦ χωριοῦ
εἶν' ἡ ὄψι τῆς Ἑλένης!

Χείλη, σὰν ῥόδο καρΦωτὸ,
σκορποῦσε μῦρο γελαςὸ
καὶ μόνο ἀηδόνι παρεκεῖ
κρατοῦσε ζήλια μυςική
τῆς χωριατοπούλας!

Μὰ . . . λίγη ἦταν ἡ χαρά!
Σὰν τῆς Αὐγῆς τ' ἀστέρι
μοῦ Φεύγει σὰν νά'χε Φτερά,
κι' ἄλλα νὰ Φέξῃ μέρη!

Φεύγω μὲ δάκρυ 'στὴν καρδιά! . . .
καὶ πάντα τώρα μὲ πουλιά
χίλια χαδέματα, Φιλιὰ
τῆς στέλλω γιὰ ἐνθυμησιά
τῆς χωριατοπούλας!

ἐν Σπέτσαις. Ἰωαννης Γ. Γιαννουκος

ΚΑΘ' 'ΟΔΟΝ

πρὸ πτωχῆς νεκρᾶς παρθένου.

Μετὰ ἕνα σχεδὸν μῆνα,
ἀφ' ἧς ἔβλαστον τὰ κρῖνα,
'Ιερεὺς λευκὸς ἡγεῖται
τοῦ κραβάττου ἔνθα κεῖται
πτῶμ' ἀπάρθενον ὠχρόν!

'Η ἐπίχρυσός της κόμη
μακρὰ ἔστιλβεν ἀκόμη·
τ' ἀφελὲς μειδίαμά της,
τά δασέα βλέφαρά της
εἶχόν τι τ' ἀγγελικόν!

Δὲν ὑπῆρχεν ἡ ὀδύνη....
Τοῦ θανάτου ἡ ἀξίνη
ἔσειρε τοὺς στεναγμούς της,
δὲν τοὺς ἤκουε τὸ οὖς της
καὶ ἀνέθυρε ἡ 'Ε λ π ί ς!

'Ετελεύτα μειδιῶσα
εἰς τὰ πάθη της τὰ τόσα,
εὔελπις, ὅτ' ἀποθνήσκει
ψυχὴ θεία ἡ παιδίσκη
ἵνα ζήσῃ.... Εὐτυχής!

Τὸ μειδίαμα εἰς τὰ χείλη
τῶν νεκρῶν ἐστὶ ὡς κανδύλη
φέγγουσα εἰς τὰς ἀβύσσους,
ὁδηγοῦσα εἰς παραδείσους
τοὺς ἀθῴους δυστυχεῖς!

Τῇ μαρμαρυγῇ τοῦ ἥλου,
ὃς ἐπὶ τοῦ θείου ξύλου
τοῦ Σταυροῦ ἐνεκαρφώθη
ὁμοιάζει .... Ἐλυτρώθη
τῆς παρθένου ἡ ψυχή!

Ἂν ὑπέστη τι ἐπ' ὀλίγον
ὡς πτηνὸν χωρὶς πτερύγων,
Νῦν ἁγία ἐκεῖ ἀνέβη
τὰ ἐδῶ φυγοῦσα ἐρέβη,
ὧν τὸ τέλος .... Στοναχή!

Ὦ πτωχόταται παρθένοι!
ἂν ἡ στέρησις κοιλαίνῃ
τὰς ῥοδίνας παρειάς Σας,
μὴ πτοῆσθε! τὰ δεινά Σας
ἔχουσιν ἀνταμοιβήν!

Ἡ τιμὴ ἐν τῇ Πενίᾳ
φωτεινή ἐστι λυχνία,
ἥτις θείως Σᾶς φωτίζει
καὶ Ἀγγελικῶς στολίζει
τὴν ὡραίαν Σας ψυχήν!

ἐν Σπέτσαις. ἸΩΑΝΝΗΣ Γ. ΓΙΑΝΝΟΥΚΟΣ.

ΔΗΜΟΔΙΔΑΣΚΑΛΟΣ ΕΙΜΙ.

Δημοδιδάσκαλος εἰμί· βιῶ μετὰ παιδίων,
ὡς ῥύαξ κήπου θαλεροῦ ἐν μέσῳ ῥόδων, ἴων·
ἀλλὰ καὶ πλέον ἔτ' εἰμί, καὶ Ἥλιος συγχρόνως,
ἀκτῖνας ῥίπτων νοερὰς ἐντὸς λευκοῦ λειμῶνος!

*

Νὰ ζῇ τις μεταξὺ μικρῶν, ὁποῖος θεῖος βίος!
Μόνον ἐν μέσῳ τῶν μικρῶν εὑρίσκεις τὴν γαλήνην!
Ἐνταῦθα λεῖον ἔδαφος καὶ γέλως αἰωνίως,
ἔχεις μακρὰν τὸ τέναγος καὶ τοῦ κοινοῦ τὴν δίνην!

* * *

Εἰμὶ θεός! καὶ ὑπ' ἐμοῦ τὸ ἁπαλόν των πνεῦμα
εὐσχήμως διαπλάττεται· εἰς ἕκαςόν μου νεῦμα
εὑρίσκω ἀναθρώσκουσαν τοῦ βίου τὴν Ἐλπίδα,
εἰς πᾶν μου βλέμμα ἐννοῶ, βλαστοὺς εἰς τὴν Πατρίδα
ὅτι καλοὺς καὶ θαλεροὺς θὰ ἐμφυτεύσω μόνος,
καὶ Μάκαρ αἴφνης ἵςαμαι ἐν μέσῳ τοῦ Ἀνθῶνος,
κι' ἐν τῇ Σχολῇ μου ἄπλετον τὸ Φῶς τῆς Χαρμοσύνης
ἐν τῇ ψυχῇ μου χέεται ὡς Φῶς Εὐγνωμοσύνης!
Εὐγνώμονες οἱ ἄγγελοι, τὰ ζωηρὰ παιδία,
θὰ ἀτενίζουν ἐπ' ἐμέ ποτ' ἐν τῇ κοινωνίᾳ!

*

Τὸ ἓν ἐκεῖ Φαντάζομαι μ' ἀνεσπασμένην σπάθην
πρὸ τοῦ ἐχθροῦ ῥιπτόμενον καὶ Δάφνας νὰ ἀθροίζῃ. . . .
πλὴν εἰς τὰ Φύλλα θὰ γραφῇ ὑπὸ τῆς Νίκης: Σπάθην,
ὦ Ἥρω, καὶ Φιλίαν μου ἡ βίβλος Σοὶ δωρίζει!"

*

— Ὦ Σὺ Ναυτῖλε, μαθητά! ἐκπλέεις ἤδη Νέος
τοῦ πλοίου Σου τὸν οἴακα ἀμΦιςροΦῶν ἀκμαῖος!
τοῦ Ναύτου Σὺ τό ἄΦοβον θὰ δείξῃς πρὸ τῶν πλοίων
τῶν Ἐχθρικῶν μας! — Ναὶ, ὢ ναὶ· τό εἶδον 'στὸ βιβλίον!"

*

"Ω Ἱερεῦ μου μαθητά, τὸν Ἰησοῦν κηρύττων,
ὦ, διατί ἐν τῷ ἔργῳ Σου δεικνύεσαι ἐκπλήττων
διὰ τοῦ λόγου τοῦ δεινοῦ, διὰ τῆς Ἀληθείας
πάντα αὐτὰ τὰ τέκνα Σου; καὶ πόθεν ἐκ καρδίας
τὰ θεῖα ταῦτα λόγια ἐξέμαθες νὰ λέγῃς;
— Σύ τότε τὰ ἐμάνθανες ἐμοὶ καὶ ἤδη Φλέγεις
διὰ τῆς ἀναμνήσεως τοῦ Σχολικοῦ μου βίου
τὴν πατρικὴν καρδίαν μου, ὦ μύστα τοῦ βιβλίου!"

*

Μὲ θλίψιν, ἕνα συναντῶ ἐκ τῶν ἀγαπητῶν μου:
— Καὶ Σύ, ὦ Εὐφυέςατε τῶν πρῴην μαθητῶν μου,
πῶς εἰς σκοπέλους τῆς ζωῆς ἐρρίφθης καὶ ἐγένου
πανδυςυχής; Πλὴν, τέκνον μου, Σ' εἶ ἄξιος ἐπαίνου,
διότι ἡ Ἐλπὶς ποσῶς δὲν Σὲ ἐγκαταλείπει
καὶ οὐδαμῶς Σ' ὑποζυγοῖ ἡ ἐπελθοῦσα λύπη....
ὑπόμων ὡς ἐκ Ναζαρὲτ πρὸ τοῦ Πιλάτου μένεις
καὶ μειδιῶν περιφρονεῖς, ὅ,τι κακὸν προσμένεις!
— Καὶ τοῦτο Σύ μ' ἐδίδαξας, παρήγορε πατήρ μου,
ἡ Ἱςορία τοῦ Ἰὼβ καὶ ὅσα ὁ Σωτήρ μου,
τῆς Ναζαρὲτ ὁ ἄνθρωπος καὶ ὁ θεὸς· τῶν Νόων
ὑπέμεινε πρὸ τοῦ Σταυροῦ, ὁ μέγας τῶν Ἡρώων!

* * *

Εἰμί θεός! καὶ ὑπ' ἐμοῦ τὸ ἄπλαςόν των πνεῦμα
ἠρέμα διαπλάττεται· εἰς ἕκαςόν μου νεῦμα,
εἰς πᾶν μου βλέμμα φύονται βλαςοὶ διὰ τὴν Πατρίδα,
κ' εὑρίσκω ἀναθρώσκουσαν τοῦ Γένους τὴν Ἐλπίδα!
Κ' ἐν τῇ Σχολῇ μου ἄπλετον τὸ Φῶς τῆς Χαρμοσύνης
ἐν τῇ ψυχῇ μου χέεται ὡς Φῶς Εὐγνωμοσύνης!

ἐν Σπέτσαις. Ἰωάννης Γ. Γιαννοῦκος.

ΒΙΒΛΙΟΓΡΑΦΙΑ.

Δύναμις καὶ Ὕλη, κοινωφελεῖς μελέται ἐπὶ τῆς Φυσικῆς καὶ Φιλοσοφικῆς ἱστορίας, ὑπὸ Louis Büchner, *μεταγλωττισθεῖσαι ὑπὸ Ἀνδρέου Π. Φαρμακοπούλου, Ἀθήνησιν* 1882, *ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν „Νέων Ἰδεῶν"*, 12⁰ 336.

Dies ist eine Uebersetzung des berühmten Buches *„Kraft und Stoff*: empirisch-naturphilosophische Studien", in welchem der Verfasser bekanntlich den Versuch machte auf Grund moderner Naturkenntnis die bisherige theologisch-philosophische Weltanschauung umzugestalten.

Mit welchem Erfolge dies geschehen beweist die Thatsache, dass schon wenige Wochen nach dem Erscheinen der ersten Auflage eine neue nötig geworden war, und dass wir heute die *sechszehnte vermehrte und verbesserte* Auflage davon besitzen, — beweisen die zahlreichen Uebersetzungen in fremde Sprachen (ungarisch, polnisch, russisch, holländisch, schwedisch, dänisch, armenisch, rumänisch), die auch ihrerseits zum Teile viele Auflagen erlebten.

Die vorliegende *hellenische* ist nach einer der früheren Auflagen gemacht und hat in Griechenland die vollste Anerkennung gefunden (s. *Νέα Ἐφημερίς*, 1882). Der Uebersetzer, damals Studirender der Medizin, hat es verstanden mit äusserstem Geschick und grosser Kenntnis beider Sprachen die ungemein schwierige Aufgabe zu lösen den reichen Inhalt dieses Werkes in flotter, leicht lesbarer Sprache wiederzugeben, und hat sich dadurch den Dank seiner Landsleute erworben. Der Berichterstatter hat es Wort für Wort mit Aufmerksamkeit vergleichend gelesen und nur wenige Stellen gefunden, die an Einfachheit und Klarheit des Ausdruckes dem Originale nachstehen, obwohl

der Uebersetzer durch die Natur der behandelten Materie sehr oft genötigt war auf die alte Sprache zurückzugreifen und archaistische Formen zu gebrauchen, ein Umstand, der jedoch dem ausländischen Leser die Lektüre dieser wackeren Arbeit nur um so viel leichter machen dürfte.

Aug. Boltz.

Κατάλογος τῶν ἐν τῷ μουσείῳ τοῦ Φιλεκπαιδευτικοῦ Συλλόγου Ἡρακλείου Ἀρχαιοτήτων κτλ. ἐν Ἡρακλείῳ, 1888, 8⁰ 29. d. i. Verzeichnis der im Museum des Bildungsvereines „Herakleios" aufgestellten Altertümer, nebst Beigabe eines Rechenschaftsberichtes des Vorsitzenden, Herrn Jos. Hatsidákis und einer Beschreibung der (schon bei Homer erwähnten) Höhle der Eileithyía zu Amnisós. Herakleios (Kreta), 1888.

Der Katalog enthält das Verzeichnis von

79 steinernen Althertümern (zumeist Marmor) von Knossó, Górtyn, Faístos, u. a. Orten,

149 thönernen Gegenständen des Althertumes, aus den Fundstätten Knossó, Polyrrhinion, Élyros, Kydonía, aus der Höhle von Amárion, von der Akropolis zu Axos, u. a. O., ferner von

71 metallenen, aus Knossó, Selákano (im Lasithíon-Gebirge, Eparchie Biánno), Faistos, Amárionhöle, u. a. O., die z. Teil von hohem Werte sind. Die Beschreibung der wichtigen Sammlung von Gegenständen, die in der Höhle des Idaion aufgefunden worden sind, wird demnächst in besonderer Schrift erscheinen. Kunstkennern und Altertumsforschern dürften beide Schriften grosses Interesse darbieten.

Aug. Boltz.

Συνοπτικαὶ Μελέται περὶ τῶν πολεμικῶν τῶν Ἀρχαίων mit dem Haupttitel „*Περὶ τακτικῆς πολιορκίας παρ' Ἀρχαίοις, μετὰ τῆς περιγραφῆς τῶν πολιορκιῶν τῶν Πλαταιῶν καὶ τῆς Μασσαλίας, ὑπὸ Κ. Γ. Καλλάρη, ὑπολοχαγοῦ τοῦ μηχανικοῦ*, Athen 1888, S. 83, d. i. „Ueber die regelrechte Belagerung bei den Alten, nebst Beschreibung der Belagerungen von Platää u. Massalía, v. K. G. Kalláris, Leutnant des Geniewesens" als erste

Abteilung der später fortzuführenden „Kurzgefassten Studien über das Kriegswesen der Alten".

Der Verfasser ist der Ansicht, dass seine Landsleute die Schriften über das Kriegswesen der Alten bisher nicht genug gewürdigt haben und will — da dieselben in der That sehr zerstreut und nicht Jedermann leicht zur Hand sind — in gedrängten Monographien alles Hauptsächliche in leicht fasslicher Weise zusammenstellen.

Das vorliegende Bändchen ist der Anfang dieses Unternehmens, zu welchem der Verfasser alle einschlägigen Autoren des Altertums sowohl wie die neueren Kriegsschriftsteller — deren Verzeichnis er auf S. 81—83 giebt — durchstudiert hat. Der Inhalt seiner Arbeit zerfällt in folgende Abschnitte: Allgemeine Betrachtungen über die antike Belagerungsweise — Regelrechte Belagerung mittels Circumvallationslinien, Erddämme, Wälle (χώματα), Minen, Contreminen etc. — dass. ohne χώματα, durch Türme, Brechschildkröten, mittels gedeckter Gänge oder Schutzdächer (στοῶν), Katapulte etc. — Angriff der Mauern — Beschreibung der oben erwähnten beiden Belagerungen.

Der Styl ist leicht und fliessend und geeignet auch Nichtfachmänner anzuziehen.

Aug. Boltz.

KURZE UEBERSICHT,

DAS ENTSTEHEN DER JETZIGEN PHILHELL. BEWEGUNG BETREFFEND.

Dass ich mich für diesmal der deutschen Sprache bediene geschieht deshalb, weil ich die Gewissheit haben möchte, dass die nachfolgenden Zeilen von dem allergrössten Teile unseres Leserkreises, womöglich von allen Lesern verstanden werden.

Der von mir mit inniger Herzensfreude begrüsste, in Amsterdam gegründete „Philhellenische Verein" gab selbstverständlich die Veranlassung zum Veröffentlichen verschiedener Artikel, sowohl in Zeitungen, als auch in Zeitschriften. Dass dabei, wegen Mangels an nötiger Zeit, hier und da irrtümliche Angaben sich mit hineinschlichen, ist wohl begreiflich und auch verzeihlich. Doch werden die geehrten Leser es mir gewiss nicht nur nicht übel nehmen, wenn ich hier und da eine Thatsache in ihr richtiges Licht stelle, sondern meine Wahrheitsliebe, um der Sache willen, nur anerkennen können. Ich meine hiermit, dass ich in kurzgefasster Form eine chronologische Uebersicht der Werke und ihrer Autoren geben möchte, die den Anstoss zur jetzigen Philhellenischen Bewegung in den Niederlanden gegeben haben. Nach dem wohlbekannten, vernichtenden Urteile Fallmerayers gehörte wohl mehr als gewöhnlicher Mut dazu, die Griechen und ihre Sprache nicht nur zu verteidigen, sondern ihnen den Ehrenplatz einzuräumen, der ihnen im vollsten Sinne des Wortes gebührt. Oder ist Griechenland etwas anderes, als unser Aller ALMA MATER *κατ' ἐξοχήν*, der wir nicht nur alle Urquellen unseres Wissens, sondern auch die edelsten Schöpfungen der

Kunst, und die erhabensten Gedanken und Entwürfe verdanken?

Dieses Bewusstsein erfüllte einen Edlen, wie es der, leider! jetzt verschiedene d'Eichthal war. Sein Cultus für Griechenland durchglühte ihn ganz, Griechenland zu helfen und zu dienen, das war sein Streben, das Ziel aller Gedanken, welche diesen hervorragenden Geist beseelten. Wie einst Byron, so ward auch er Philhellene mit Leib und Seele, er hob die gesunkene Fahne von Hellas hoch empor, und brach nicht nur eine, sondern der Lanzen gar viele für die so geschmähte Sprache seiner vielgeliebten Griechen.

Er, Gustave d'Eichthal [1]), war aber damit nicht zufrieden, der hellenischen Sprache die ihr gebührende Achtung zu verschaffen, und dies zwar im Vereine, könnte man sagen, mit Herrn M. Renieri (damals griechischer Gesandter in Konstantinopel), sondern er wollte auch die hellenische Sprache zur Weltsprache erhoben sehen, hierüber schrieb d'Eichthal ein kleines, aber höchst interessantes Werk, wie er überhaupt sein ganzes Leben der hellenischen Sache widmete, besserer Belohnung wert, als ihm, dem Edlen, vergönnt war in diesem Leben noch zu empfangen. Denn, ein *Resultat* seines selbstlosen Wirkens hat er nicht erlebt, wie er es so sehnsuchtsvoll gewünscht hat. Als er die Augen schloss, da war das Hellenische noch nicht zur Weltsprache erhoben, auch heute noch nicht, und sogar die erste Liebe für 's Griechische, zur Zeit, als die Aldi, ein Plantin und ein Stephanus die Meisterwerke der Griechen druckten, so in voller Blüte, *selbst die* war, wenn auch nicht erloschen, doch in einem Zustande der Ermattung. Die hehren Stimmen der Griechen Renieri und Rangawis, des Franzosen von deutschem Stamme d'Eichthal, und des gefühlvollen Engländers P. B. Shelley, fanden nur in wenigen Herzen ein schwaches Echo, einen leisen, zaghaften Wiederhall der Töne, ihrer begeisterten Brust entstiegen. Diese drei grossen Führer der hellenischen Sache wurden wohl hier und da bewundert, angestaunt, aber nach einem ach! oder o! ging doch

---

1) Geb. 22 März 1804 zu Nancy. Gest. 9 April 1886 zu Paris.

Jeder seines Weges, und noch heute geht das seciren der *toten*(?) Sprache, des Griechischen, seinen alten Gang, ist doch auch der alte *Schlendrian* so bequem, dass man dabei leise einschlummern möchte, um nicht wieder zu erwachen. Doch, wieder ertönte die Stimme des Heerrufers, diesmal war es ein Deutscher, Prof. Dr. Aug. Boltz, dessen Werk [1]), 1881 erschienen, schon 1882 eine neue Auflage erlebte. Doch in Deutschland hält man *den alten Zopf* gar zu fest, und im *Auslande* pflückte er die Lorbern, die der deutsche Boden ihm versagte.

Hier in den Niederlanden war auch Alles bei dem Etacismus in schlummerähnlichem Zustande nicht nur verblieben, sondern man fing sogar an, des Griechischen herzlich satt zu werden, weil das Ergebnis nicht den unendlichen Kosten und Mühen der Lehrenden und Lernenden entsprach. Es hatte allen Anschein, dass die Werke eines Shelley, d'Eichthal, Rangawis, Renieri, und Boltz für die Niederländer gleichsam in Hieroglyphen geschrieben waren; denn, als Schreiberin dieser Zeilen anno 1882 anfing hier zu Lande, als Mitarbeiterin und General-Agentin des Ἕσπερος, zu wirken, verhallte ihre Stimme, gleich derjenigen eines Predigers in der Wüste, trotz mancher Beweise von Achtung und Sympathie. Erst ein Jahr darauf, als sie genannte Zeitschrift auf der Welt-Ausstellung von Amsterdam zu vertreten hatte, merkte sie, man fange an sich für die in Wahrheit prachtvolle Ausgabe dieses Werkes (von Dr. I Pervanoglos in Leipzig herausgegeben) zu interessiren, selbst so, dass die im Journalisten-Pavillon ausgelegten Nummern eines schönen Tages spurlos verschwunden waren. Aber dabei blieb es vorläufig, ja, sogar als im Jahre 1885 Schreiberin dieses es wagte, das bescheidene Resultat redlichen Strebens dem holländischen Publikum anzubieten, fühlte sie auch nicht den leisesten Odem, der die Schwüle der fast anti-griechisch gewordenen Stimmung im holländischen Publikum erfrischt und belebt hätte. Und doch ging manches Frei-Exemplar hinaus in 's Weite, Anerkennungsschreiben und sogar ehrenvolle Recensionen folgten, aber das was Alles. Da kam, gleichsam als Bestätigung dieser Arbeit,

---

1) Die hellenische Sprache der Gegenwart, u. s. w.

ein Jahr darauf (1886), die Reihe der Epoche machenden Zeitungsartikel des Herrn Dr. Ed. Engel an 's Tageslicht, auf deutschem Bodem zuerst, dann als Feuilletons des Amsterdamer Handelsblads, und später gab der holländische Uebersetzer, Herr C. B. E. Enklaar, die ganze Reisebescheibung des Herrn Dr. Ed. Engel in Buchform heraus. Man kann sich denken, mit welcher Freude Schreiberin dieses das genannte Werk von Dr. Engel begrüsste; denn dadurch erschien die Wahrheit in vollem Lichte, bestätigt durch einen Gelehrten, den man nicht nur so *totschweigen* konnte. Doch, darauf folgte wieder eine Zeit der Stille, ja, der Vereinsamung und schliesslichen Mutlosigkeit für die Verfasserin des „Korte Leiddraad voor het leeren der hedendaagsche Helleensche Taal en iets over de Volapük." Erst im vergangenen Winter fing sie von Neuem an für die hellenische Sache zu hoffen, als sie in der Indép. Belge einen kleinen Artikel las, der ihre Aufmerksamkeit nicht nur fesselte, sondern ihr gleichzeitig neuen Mut für den Sieg der guten und edlen hellenischen Sache einflösste. Der Artikel brachte nämlich den Bericht, in Amsterdam gehe man ernstlich mit dem Gedanken um, die einzig richtige Aussprache des Griechischen (besser gesagt: Hellenischen) einzuführen. Von den in der Νέα Ἡμέρα erschienenen Artikeln (im Okt. 1887) der Herren Dr. H. C. Muller und Flament (Unter-Archivar in Maastricht) war Schreiberin dieser Zeilen niemals in Kenntnis gesetzt worden. Um so grösser war deshalb ihr Erstaunen, als sie in den ersten Tagen des März ds. Jahres eine gedruckte Einladung erhielt, um dem ersten Sitzungsabende eines zu gründenden „Internationalen hellenischen Vereins" beizuwohnen. Wenn auch dieser Name verändert wurde, so ist doch der „Philhellenische Verein" *international* im schönsten Sinne des Wortes geworden; denn aus allen zivilisirten Ländern strömen dem jungen Verein immer neue Mitglieder zu, darunter befinden sich Namen, die leuchten, als *Sterne* am *wisschenschaftlichen* Himmel.

Von ganzem Herzen wünscht die Unterzeichnete dem jungen, aber kräftigen und frischen Bäumchen ein fröhliches Gedeihen, Vielen zum Segen und bleibenden Nutzen. Das Werk, *von Niederländern begonnen*, lasse den alten berühmten wissenschaftlichen Baum unseres lieben Vaterlandes wieder neue Lorberreiser treiben,

und diese der unsterblichen Heimat eines Homer und Sophokles zu Füssen legen! Ist Holland auch nicht mehr in unseren Tagen das Land, vor welchem selbst die mächtigsten der Erde sich beugen mussten, gross kann es dennoch sein, in wisschenschaftlicher und künstlerischer Hinsicht, und das sei ihm so recht aufrichtig und neidlos, auch von anderen Nationen, gewünscht!

M. Zwaanswijk.

EXTRAIT du compte-rendu du Secrétaire de notre société philh., concernant l'assemblée générale du 15ième Sept. 1888 dans l'Hôtel Krasnapolsky, à Amsterdam.

A 7 heures le Président, Mr. le Prof. Dr. A. H. G. P. van den Es ouvrit la séance en saluant cordialement les membres présents. Mr. le Prof. Dr. N. G. Dosios de Galatz (Roumanie), le Dr. E. Engel de Berlin, et Mr. le Prof. Dr. A. Boltz de Darmstadt avaient témoigné par écrit de leur vive sympathie pour notre société et la dite assemblée.

Après un rapport, concernant l'état actuel de la société philhell., par le Dr. H. C. Muller, et un compte-rendu de Mr. N. Vlachos qui communiqua que, y compris les contributions pour l'année suivante, la caisse de la société contient 262 florins, l'on se mit à discuter les différentes propositions de Mr. Costantino Reyer à Triëst. Il fut décidé que l'on nommerait une commission, laquelle présentera un rapport détaillé à l'assemblée suivante. Membres de cette commission sont: Messieurs Valeton, prof., Flament, archiviste, et Nassau Noordewier, prof.[1]).

La proposition de changer le nom de la société fut provisoirement rejetée.

Après une courte discussion la proposition de Mme Zwaanswijk, et de Messieurs Muller et Vlachos: de nommer le Prof. Dr. A. Boltz, Mr. Cost. Reyer, et Mr. G. Valieri à Londres membres d'honneur de notre société fut acceptée à l'unanimité.

La proposition de faire un emprunt pour la revue de la société, et d'augmenter les appointements du Secrétaire de la société, n'est pas traitée en cette forme. Au nom du comité le Président explique qu'il faudra tracer un autre chemin, et ensuite Mr. le Dr. H. C. Rogge, bibliothécaire, donne un aperçu du contrat proposé par l'éditeur E. J. Brill à Leide, et des délibérations du comité en rapport à cette question importante. Il nous faut une garantie de 400 à 500 florins pour l'édition de la revue, et il ne sera pas possible de donner durant l'année 1888–89 des honoraires à la rédaction et aux collaborateurs. L'on ne pourra qu'accorder un crédit pour les frais nécessaires de la rédaction.

Le Président communique ensuite, que, grâce à l'assistance de quelques

---

1) M. Nassau Noordewier ayant refusé la nomination, M. Muller fut nommé plus tard en sa place.

De plus, la commission est chargée de publier son rapport sur les propositions de M. Salvadori.

donateurs, la somme nécessaire est déjà presque fournie, et il remercie ces membres au nom de la société.

Après une longue discussion, concernant les langues admises pour la revue de notre société, discussion à laquelle prirent part Messieurs Abresch, van Eik, Flament, Harkema, Rogge, Telting, et plusieurs membres du comité, le Président donne la parole à Mr. le Dr. H. C Muller, qui propose la résolution suivante, concernant le 4ième article de la circulaire:

L'Assemblée générale, considérant:

que l'étude de la langue hellénique, restreinte presque toujours jusqu'à présent à l'ancienne langue, et faussement traitée comme celle d'une langue morte, doit être réformée en ce sens qu'on traite désormais la langue hellénique comme toutes les autres langues vivantes,

qu'un des points principaux de l'étude d'une langue est la connaissance et l'application de sa vraie prononciation, et que pour arriver à ce but on est obligé de puiser à la seule source qui soit pure, c'est-à-dire le peuple lui-même qui parle la langue, en ce cas les Grecs eux-mêmes,

que la prononciation du Grec suivie presque généralement depuis le 17ième siècle manque de système, rend la langue inintelligible pour les différents peuples entr'eux et surtout pour les Grecs eux-mêmes, et doit son origine à une savante fantaisie de cabinet d'étude, qui se trouve en opposition flagrante avec la tradition antique et vivante des Grecs eux-mêmes,

Énonce l'opinion qu'une seule et conforme prononciation de la langue hellénique (le Grec ancien et moderne), c'est-à-dire la prononciation vivante des Grecs eux-mêmes, doit être introduite partout dans l'enseignement.

Cette proposition fut suivie d'une discussion fort intéressante, et dont le point culminant fut, à notre avis, la déclaration de Mr. Frangoudis, officier de l'artillerie R. Hellénique, qui dit:

Qu'il avait assisté à une leçon du gymnase d'Amsterdam, et qu'il ne pouvait point décider, si la prononciation suivie était chinoise ou japonaise, mais certainement que ce n'était pas du grec.

Cette discussion, à laquelle prirent encore part Messieurs Vlachos, van Eik, Flament, Abresch, Burgersdijk et Sunier, fut suivie de la décision:

de donner au comité la tâche de préparer un congrès international.

Enfin, le Président donne encore la parole à Mr. Muller, qui au nom de la rédaction fait des communications à propos de la revue de la société laquelle, grâce à la collaboration de savants distingués des Pays-Bas et de l'étranger, (il nous suffit de nommer entre autres les Prof. Kern, Dosios, Boltz, Salvadori et Pharmacopoulos) dispose déjà d'une ample collection d'articles remarquables.

Personne ne demandant plus la parole, le Président lève la séance à 11 heures du soir.

MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM[1].

Président d'honneur:

S. Exc. A. R. Rangavis (A. R. Rangabé) Athènes.

Membres d'honneur:

S. A. R. Le Prince Héritier Constantin de Grèce.
S. A. R. Le Prince Héritier Bernard de Saxen-Meiningen.
Prof. Dr. A. Boltz, Darmstadt.
Cost. Reyer, Via Vienna 1, Triest.
G. Valieri, 23 Old Broad Street, Londres. E. C.

Grèce.

B. Gabriilidis, Directeur de l'»Acropolis", Athènes.
Demetrios Pappos, Athènes.
Ioannes Theophilatos, Athènes.
Leonidas Vlasis, ἐπιθεωρητὴς τῶν μηχανικῶν, Athènes
P. Konstantinides, Athènes.
Themist. G. Lestos, Athènes.
Nic. G. C. Lagoussi, Zante.
Prof. Dr. A. P. Pharmacopoulos, Prof. à l'Univ. de Naples, Nauplie.
P. P. Pharmacopoulos, διδάκτωρ τοῦ δικαίου, Nauplie.
Anton. Petalas, ἐφέτης, Nauplie.
Spyridon Doukakis, ἐφέτης, Nauplie.
Spyr. Prophantopoulos, Prof. au Gymnase, Nauplie.
J. Frangoudis, Officier de l'Armée Hell., Cephallonie.
Ierefs P. Vlachos, Lixouri, Cephallonie.
Germanos, Archevêque de Cephallonie.
Nikiphoros o Kalogeras, Archevêque de Patras et Prof. à l'Université d'Athènes.
Dorotheos Scholarios, Archevêque de Larissa.
Ch. G. Calokerinos, Karditza, Thessalie.
Eustathios Bulismas, Archevêque de Corcyra.
Georgios A. Politis, île de Syros.
M. van Dijk, Patras.
C. Cremidi, Patras.
Ierefs Sofronios Toulios, Lixouri.

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. LA RÉDACTION.

Pan. Isaparos, Corfu.
Joh. Samoilis, Corfu.
Prof. Arvanitakis, Corfu.
E. Dossios, libraire, Corfu.
Joh. Icakaissianos, Zante.
Georg. Zenopulos, Zante.
S. de Viasis, Archiviste, Zante.
Dr. Marinos Trecas, Lixouri.
Sp. Pagonis, dimodidaskalos, Lixouri.
Nikolaos Forestis, Lixouri.
Elias Tsetselis, Lixouri.
Dr. Georg Rachotas, Lixouri.
Dr. Evangelos Constantacatos, Lixouri.

Allemagne.

Dr. E. Engel, Berlin.
Hans Müller, Halle a. S.
Dr. Jur. Kuhlenbeck, Rechtsanwalt, Osnabrück.
E. Vlachos, Hamburg.
C. F. Hinrichsen, Lehrer, Sande bei Bergedorf.
L. D. Manasse, Consul von Griechenland, Stettin.
P. Schmölder, Frankfurt a. M.

Belgique.

S. Exc. Karatheodory, Ministre de Turquie, Bruxelles.
Dem. Agelastos, Consul de Grèce, Anvers.

Angleterre.

Prof. Dr. R. Blackie, Univ. of Edinburgh.
Rev. Launcelot Dowdall, St. Aubyns, Brighton.
O. Valieri, 23 Old Broad Street, Londres. E. C.
Dem. Sebastopoulos, 14 Little Tower Street, Londres E. C.
Em. Damalas, » » » » » »
Pan. A. Vagliano, 19 Old Broad Street, » »
Alex. Balis, » » » » » »
G. P. Scaramanga, » » » » » »
G. D. Nicolopoulos, » » » » » »
N. J. Diligianios,
K. J. Protopatzos,
A. Georgacopoulos, adr. G. Valieri 23 Old Broad Street, Londres.
Th. Burlumis,
K. Michalopoulos,
A. A. Joannidis, Consul de Grèce, Londres.
Dr. J. N. Valetta, Londres.

France.

D. Bikélas, 4 rue de Babylone, Paris.

J. Psichari, 26 rue Gay Lussac, Paris.
Le Marquis de Queux de St. Hilaire, Paris.

Pays-Bas.

Dr. F. L. Abresch, Prof. au Gymnase, Amsterdam, Trésorier-adjoint.
Prof. Dr A. H. G. P. van den Es, Recteur du Gymnase, Amsterdam, Président.
Dr. H. C. Muller, 137 P. C. Hooftstraat, Prof. au Gymn., Amsterdam, Secrét. et Réd.
Dr. H. C. Rogge, Bibl. de l'Univ., Amsterdam, Bibliothécaire.
N. Vlachos, Consul de Grèce, Amsterdam, Trésorier.
J. Obermeyer, Consulat de Grèce, Amsterdam.
Prof. Dr. I. M. J. Valeton, Prof. à l'Université, Amsterdam.
F. G. Kramp, Amsterdam.
Mr. J. v. Eik Jzn, Amsterdam.
Y. H. Rogge, Litt. Cand., Amsterdam.
D. W. Bouten, Amsterdam.
E. A. Sunier, Prof. au Gymnase, Amsterdam.
J. L. Del Baere, Amsterdam.
M. C. Calkoen, Amsterdam.
G. Harkema, Amsterdam.
Dr. L. J. Suringar, Prof. au Gymnase, Amsterdam.
J. Ae. C. A. Timmerman, Prof. au Gymnase, Amsterdam.
Mr. W. S. J. van Waterschoot v. d. Gracht, Amsterdam.
Mr. N. J. den Tex, Amsterdam.
Joan Muller, Amsterdam.
Dr. D. Burger, ancien recteur du gymnase, Amersfoort.
A. J. Flament, Archiviste-adjoint à Maastricht, Secr. Adjoint et Réd.
J. Habets, Archiviste à Maastricht.
Dr. H. J. Nassau Noordewier, Rect. du Gymnase, Delft.
Mart. Nijhoff, Den Haag.
Dr. J. H. W. Frankamp, Prof. au Gymnase, Den Haag.
Mad. M. Zwaanswijk, Nijmegen, Réd.
C. G. Zwaanswijk, Capitaine pens. de l'Armée Néerl., Nijmegen.
Dr. L. A. J. Burgersdijk, Prof. au Gymnase, Deventer.
Prof Dr. H. Kern, Prof. à l'Université, Leiden.
Prof Dr. C. P. Tiele, Prof. à l'Université, Leiden.
Dr. Singels, Prof. au Gymnase, Utrecht.
Dr. P. H. Ritter, Utrecht.
Dr. E. Mehler, Recteur du Gymnase, Zwolle, Vice-Président.
Dr. K. v. Wulften Palthe, Prof. au Gymnase, Zwolle.
J. P. Riedel, Prof. au Gymnase, Winschoten.
J. F. de Grient Dreux, Velp.
Dr. B. H. Steringa Kuyper, Prof. au Gymnase, Middelburg.
Dr. W. F. A. van Dam, Prof. au Gymnase, Kampen.
Dr. A. G. Kok, Recteur du Gymnase, Zutfen.

A. de Haas, Agent Kon. Eng. Jachtclub, Rotterdam.
Felix Cohen, Consul de Grèce, Rotterdam.
Dr. W. Caland, Prof. au Gymnase, Breda.
Dr. J. L. Liezenberg, Prof. au Gymnase, Schiedam.
Dr. W. C. N. Bollaan, Prof. au Gymnase, Amsterdam.
Mr. A. Telting, Zwolle.
Dr. R. Leyds, Prof. au Gymnase, Groningen.
Van Helden, Général de Cavallerie, Den Haag.
Ae. W. Timmerman, Prof. au Gymnase, Zutfen.
A. Bakels, étudiant à Amsterdam.
L. W. Veder. Rotterdam.
J. Hudig, Rotterdam.
S. B Snoek Jr., Amsterdam.
G. W. Sanches, Amsterdam.

Roumanie.

Prof. Dr. N. G. Dossios, Galatz.
Mich. L. Bistis, Galatz.
Anast. N. Benieri, Galatz.
Man. Z. Chrissoveloni, Galatz.
Dr. Athen. Papadimitriou, Galatz.
Prof. Dr. A. G. Soutzo, Jassy.

Suisse.

Prof. Dr. A. Zographos, Genève.

Italie.

Prof. Dr. C. Salvadori, Lycée de Lodi.
Fiorese Sabino, Prof. d'économie politique, Bari.
Gius. Gibare, Prof. de langues orient., Bari.
Redavid Gaetano, Avocat, Bari.
Chiarappa Placido, Prof. de chimie, Bari.
Tenore Raffaele, Bari.
Platon Giannopoulos, négociant à Bari.
Ag. Giannopoulos, Consul de Grèce, Bari.
Vas. Panas, Secr. du Consulat de Grèce, Bari.

Russie.

P. Savoglos, St. Pétersbourg.
Dr. L. G. C. Chadzi-Constas, Dir. de l'École Grecque de commerce, Odessa.
Spyr. Synodinos, Taganrog.
C. B. Rasis, Nicolaeff.
L. L. Julianoff, juge de paix, Nicolaeff.
B. E. Angelides, Nicolaeff.
N. P. Lichiardopulos, Nicolaeff.
C. S. Combothecras, Nicolaeff.
S. Baltagi, Odessa.

Wladimir Paraskevas, Odessa.
Const. Paraskevas, Odessa.
Nicolaos Paraskevas, Odessa.
Demetr. Xanthopoulos, Odessa.
Dr. Anast. Maltos, Prof. de langue hellén., Odessa.
Mad. Marie Barkowsky, Nicolaeff.
P. S. Trojano, Nicolaeff.
Etienne Calogera, Nicolaeff.
Epam. Couppa, Nicolaeff.
M. Ortenzatto, Nicolaeff.
Const. Zoulla, Nicolaeff.

Autriche.

Prof. Dr. J. B. Télfy, Buda-Pest.
Dr. Th. B. Oekonomidis, Prof. à l'Ecole Hellénique, Triest.
Dem. Zevelekis, Via Stadion 20, Triest.
Ch. N. Margaritis, Triest.

Suède.

Dr. Julius Centerwall, à Söderhamn.

Turquie.

K. Portocaloglou, Constantinople.
Dr. D. E. Oekonomides, Constantinople.
Th. Saltelis, Constantinople.
E. Amaxopoulos, Constantinople.
Elias Akas, Smyrne.

Egypte.

Pan. Panagiotopoulos, Karr-el-Zagiat.

(Cette liste sera continuée.)

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ

τῶν ἐφημερίδων, περιοδικῶν κλ. τὰ ὁποῖα ἡ σύνταξις ἔλαβεν.

Ἡ Ἀκρόπολις.
Ἡ Ἀκρόπολις Φιλολογική.
Ἡ Διάπλασις.
Τὸ Ἄστυ.
Ἡ Ἐμπρός.
Ὁ Ἕσπερος
Ἡ Ἑστία.
Ἡ Ἐφημερὶς τῶν Κυριῶν.
Ὁ Ἥλιος.
Ἡ Νέα Ἡμέρα.
Ἡ Ἶρις τῶν λαῶν τῆς ἀνατολῆς.
Ἡ Νέα Κεφαλληνία.
Ὁ Νεολόγος.
Ἡ Παλιγγενεσία.
Ἡ Πρωΐα.
Ὁ Ῥαμπαγάς.
Ὁ Ῥωμηός.
Ὁ Φοῖβος, ἐπιμήνιος συγγραφὴ κλ.
Ἡ Ὥρα.
L'Attique, journal hebdomadaire.

Il resto del Carlino.
Corriere di Gorizia.
Cronaca Siciliana.
Cronaca rossa.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ [1]).

Dosios (Nic. G.), *Περὶ πρακτικῶν σχολῶν λόγος ἐν Βουκουρ.* 1886. 4°.
—— *Εὐριπίδου Ἑκάβη. ἐν Γαλαζίῳ* 1884. 8°.

[1]) *Τὰ βιβλία εἶναι τεταγμένα κατὰ διαδοχικὴν σειράν, καθὼς ὁ σύλλογός μας αὐτὰ ἔλαβεν.* (*Σημ. τῆς συντ.*)

Dosios (Nic. G.), Περὶ τῆς παρ' ἡμῖν μέσης ἢ γυμνασιακῆς ἐκπαιδεύσεως ἐν Βουκουρ. 1884. 8°.
—— Beiträge zur neu-griech. Wortbildungslehre. Zürich, 1879. 8°.
—— Γυμνασιακὴ βιβλιοθήκη, τευχ. πρ., ἐν Γαλαζίῳ, 1884. 8°.
Demosthenes, Οἱ Φιλιππικοὶ, μετὰ τῆς μεταφράσ. ὑπὸ Th B. Oikonomides, ἐν Τεργ. 1887. 8°.
Paparrigopoulos (D.), Ἀγορὰ κωμῳδία, ἐν Ἀθήναις, 1871. 4°.
Lykoedis (Emm.), Redevoering uit het nieuw-Gr. door D. Burger. Deventer, 1877. 8°.
Theophilos (Georg.), Ἐπίτομος ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως. Ἀθήνησιν, 1880. 8°.
Sakellarios (A. A.), Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ἐν Ἀθήναις, 1882. 4°.
Kallares (Konst. G.), Περὶ τακτικῆς πολιορκίας παρ' ἀρχαίοις. ἐν Ἀθήναις, 1888. 4°.
Dimitsas (Marg. G.), Βιογραφία Ὀλυμπιάδος, ἐν Ἀθήναις, 1887. 8°.
Ussing (J. L.), Παίδων ἀγωγὴ καὶ παιδεία παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ Ῥωμαίοις ἐν Ὀδήσσῳ, 1887. 8°.
Commerce de la Grèce avec les pays étrangers, 1886. Bureau de Statistique.
Plato, σύγγραμμα περιοδικόν, 1884—87. ἐν Ἀθήναις, 8°.
Krumbacher (K.). Ein neuer Codex der Grammatik des Dositheus.
Schiller (Fr.), Ἡ συνωμοσία τοῦ Φιέσκου ἐν Γενούῃ, ὑπὸ Βερνάρδου, πρίγκηπος διαδόχου τῆς Σαξωνίας-Μάϊνιγγεν. ἐν Βερολίνῳ, 1888. 8°.
Drosinis (G.), Νεοελληνικὰ ἀναγνώσματα, 3 τόμ. ἐν Ἀθήναις, 1887. 8°.
Pephanes (Aggel.), Λόγος κατὰ τὴν δοξολογίαν τὴν τελεσθεῖσαν ἐν Ὀδησσῷ Ἱερῷ ναῷ, ἐν Ὀδησσῷ, 1887. 4°.
Müller (Hans), Das Verhältnis des Neugriechischen zu den Roman. Sprachen. Leipz. 1888. 8°.
Krumbacher (Karl), Ein Sammlung byzantinischer Sprichwörter, München, 1887. 8°.
Pantazes (Dem.) Συλλογὴ παρέργων, ἐν Ἀθήναις, 1884. 4°.
Mpetsos (Mariett.), Δάφναι καὶ μύρτα, ἐν Ἀθήναις, 1888. 4°.
Zwaanswijk (M.), Korte leiddraad voor het leeren der hedendaagsche Hell. taal, Nijmegen, 1885. 8°.
Ἐφημερὶς τῶν Κυριῶν, ἐν Ἀθήναις, 1887. 4°.
Soutzo (Alex. Gr.), Istoria lui Herodot. Jasi, 1879. 8°.
Βιβλία ἐξιστοροῦντα τοὺς ἀγῶνας τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους. ἐν Ἀθήναις, 1887. 8°.
Maltos (Anast. N.), Συλλογὴ διφώνων ᾀσμάτων, ἐν Λειψίᾳ, 1881. 8°.
Antoniades (Ant. Jo.), Ἀνθολόγιον τῆς νέας Ἑλλην. ποιήσεως, ἐν Ἀθήναις, 1886. 4°.
Sakkelion (Joan.), Θεοδορήτου ἐπισκόπου ἐπιστολαί. Ἀθήνησιν, 1885. 8°.
Télfy (Joan B.), Συγγραμμάτια Ἑλληνικά. Βουδαπέστησι, 1880. 8°.
Σαικσπείρου δράματα, μεταφρασθέντα ὑπὸ Δημ. Βικέλα. μέρος α'—στ.' ἐν Ἀθ 1876—84.
Calogeras (Niceph.), Ἀλεξανδριναὶ θεολογ. καὶ φιλοσοφ. μελέται, ἐν Πέστῃ, 1867. 8°.

Calogeras (Niceph.), Euthymii Zigabeni *ἑρμηνεία εἰς τὰς ΙΔ ἐπιστολὰς τοῦ ἀποστ. Παύλου.* 2 *τομ. ἐν Ἀθήναις*, 1887. 8°.
—— *Ἡ ποιμαντική, ἐν Ἀθήναις*, 1883. 8°.
—— *Λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὸν Διονύσιον, ἐν Ἀθήναις*, 1887. 8°.
Rangabé (Alex. Riz.), *Ἅπαντα τὰ φιλολογικά, ἐν Ἀθήναις*, 1874—88. 8°.
Melas (Leon.), *Ὁ Γεροστάθης, ἐν Ἀθήναις*, 1879—84. 8°.
Patsopoulos (D.), *Ἐγχειρίδιον τῆς γενικῆς ἱστορίας, ἐν Ἀθήναις*, 1886. 8°.
Oekonomides (Dem. E.), Lautlehre des Pontischen I. Leipzig, 1888. 8°.
Cantacouzenos (Matth.), *Λόγοι δύο περὶ φιλομαθίας ἐκδιδόμενοι ὑπὸ* J. Sakkelion, *Ἀθήνησιν*, 1888. 8°.
Bulgaris (B. N.), *Παιδαγωγική, ἐν Ἀθήναις*, 1884. 4°.
Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλλην. λαοῦ ἐκδιδ. ὑπὸ Xenoph. D. Zyguras, *ἐν Ἀθήναις*, 1888. 8°.
Kophiniotis (Euag. K.), *Ἀναγνώσματα νεωτέρων Ἑλλήνων*, 3 *τομ. ἐν Ἀθήναις*, 1884. 8°.
Heliopulos (D.), *Συλλογὴ διηγημάτων, ἐν Ἀθήναις*, 1872. 8°.
Pindaros, edid. K. Kleanthes, 5 vol. 1886—87. 8°.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

ΓΡΑΜΜΑΤΟΚΙΒΩΤΙΟΝ.

Herrn C. F. H. in S. bei B. — Wir schliessen uns, im Allgemeinen, gerne den Principien Ihrer Grammatik an. Besonders pag. 152—160, pag. 193 und pag. 196—200 sind beachtenswert. Die Ausdrücke neugr. Sprache, neugr. Gramm. sind jedenfalls durch: hell. Spr., hell. Gramm. zu ersetzen. (Sehen sie z. B.: Boltz, die *hellenische* Sprache der Gegenwart.) Die Zahlwörter sind leichter erlernbar, wenn sie (wie bei Dr. Dan. Sanders) unter- und nicht nebeneinander gedruckt werden. Der Lesestoff könnte noch anregender sein, wenn, statt *einer* gr. Ztg., auch Proben der gesammten Literatur in Prosa u. Poesie gegeben wären. Das hätte mehr Reiz für den Schüler gehabt. Der Abschnitt über Etymologie ist ganz verfehlt, aber im Allgemeinen, wiederholen wir, scheint uns Ihre Grammatik sehr praktisch, und wünschen wir, dass Sie für dieselbe einen deutschen Verleger finden können.

L'ITALIA E LA GRECIA.

DISCORSO INAUGURALE

DEL CORSO DELLA LINGUA

GRECA MODERNA

NELL' UNIVERSITA DI NAPOLI

detto il 18 Dicembre 1885

PER

Prof. ANDREA P. FARMACOPULO

da Nauplia.

> L'Italie est la mère
> et la Grèce est l'aïeule!

Con queste divine parole salutava la Grecia il colosso francese nella commemorazione dell' indipendenza greca fatta l'anno scorso nella capitale della Francia [1]); e nella stessa giornata il pensatore italiano [2]), onorando il banchetto tenuto in questa città, la capitale della Magna Grecia, per la stessa solenne festa, salutava la madre Grecia dicendo:

„Salutate la Grecia vostra da questa Magna Grecia, nella quale siete ospiti e consanguinei nel medesimo tempo; e da questa dorica Napoli noi accompagnamo il vostro saluto nella lingua di Pittagora e di Ocelle Lucano, nella lingua di Senofane, di Parmenide e di Zenone Eleatico; e a noi oggi come allora parrà sempre bello

Sopra italico labbro alcuna stilla
D'antico derivar greca dolcezza.

Salve o terra prometea! Il presente oscurantismo dileguera innanzi agli eroici peccati del pensiero"!

1) Victor Hugo.
2) Giovanni Bovio.

Sì! se ci sono nazioni le quali hanno più diritto a chiamarsi sorelle, esse sono indubitatamente l'Italia e la Grecia. Tutto prova questa nobile parentela: L'evoluzione storica delle due grandi maestre di civiltà, la loro missione umana fra i popoli barbari, le loro lotte eroiche per la libertà.

Non sono forse esse le nazioni che hanno avuto le madri lingue? Non sono le nazioni che hanno dato la civiltà al mondo intero? Non hanno esse la stessa natura, e non vivono sotto lo stesso cielo? Roma e Atene sono state la culla di ogni scienza e di ogni arte; perchè se l'imperio romano ha dato forma al Diritto, la repubblica ateniese ha dato forma allo Stato. Tutto è simile in questi due grandi mondi, e perciò appunto la loro storia cammina in linee parallele.

Quando nel 1820 l'Italia comincia la memoranda lotta contro lo straniero, la Grecia saluta la sorella nazione rigettando il dominio barbaro di quattro lunghissimi secoli. Due splendide epopee si compiono in Europa. Si ripetono gli eroismi di altri tempi nei due grandi popoli oppressi: si ripetono le scene di stupida brutalità dei tempi barbari nei due feroci oppressori, l'Austriaco ed il Turco. Tutto ripettè simile nelle madri nazioni, anzi è tale la rassomiglianza che a me sembra naturalissimo che io greco vengo ad inaugurare oggi un corso di lingua greca moderna dalla cattedra di un Ateneo italiano.

Per me fra una cattedra italiana e una cattedra greca non c'è nessuna differenza. Inaugurando dunque il corso di studii tanto gentilmente affidatomi, trovo opportuno in questo momento di gettar con voi un sguardo alla evoluzione della mia patria, specialmente all' epoca in qui i genii greci gettavano le basi della scienza e delle arti.

Epoca classica! Epoca miracolosa! Degna di studii profondi e di meditazione molto seria! perchè io domando: qual cosa non dobbiamo noi con tutto l'immenso nostro progresso a quell' epoca?

Dove trovasi il primo germe delle teorie platoniche e aristoteliche? Nell' India, rispondono a coro gli osservatori e gli storici. Tutto proviene da quella sorgente, la cui storia si perde nella notte dell' infinito passato. Tutto proviene di là; e quando il

genio asiatico ha fatto il suo tempo, la Grecia si rivele come anello di congiunzione fra l'Oriente e l'Occidente.

Come si mostra il pensiero nei popoli orientali che hanno preceduto la civiltà greca? Che cosa osserviamo nelle Indie? Il misticismo e il genio d'una poesia sacerdotale. Nell' Egitto l'architettura colossale; nella Giudea la profezia mistica; nella China la morale pratica; nell' Arabia l'entusiasmo dell' indipendenza salvaggia. Così possiamo dire che questi popoli hanno gettato le basi di qualunque coltura ed arte. Ma in tutto predomina l'assimetria e la sterilità. Tutto è irregolare e stravagante. Le gigantesche tombe degli Egiziani sono meno opere d'arte che la testimonianza d'una pazienza infinita, e d'una profonda servitù del lavoratore. La scultura egiziana, esatta e grandiosa, è tesa come i cadaveri ed inanimata come essi.

L'arte dell' Indostano, sublime e delicata nel dettaglio, grandiosa nel tutto, è mostruosa e senza nessun accordo. In tutto manca la base dell' arte: l'armonia. Quest' armonia, l'ha data al mondo la Grecia. Essa è la madre di ogni simetria ed è quella che ha dato al mondo la sublime perfezione scultoria col scalpello dell' immortale Prassitele. Per la prima volta dall' artista greco la forma riceve un culto, e diviene divina per l'armonia e la bellezza. Per la prima volta la forma si coltiva e diviene sublime per mezzo di Omero e di Sofocle, di Fidia e di Zeuxis!

I Greci hanno imparato l'arte della scrittura dai Fenici, hanno preso a prestito dagli Egiziani gli elementi dell' architettura e della matematica e dagli Indostani le teorie mitologiche. Ma tutto diviene per mezzo del felice spirito del popolo greco perfetto ed armonioso. Il suo genio d'unità e di armonia non conserva tracia d'immitazione o di assimetria dell' arte imprestata. La Grecia è eminentemente armoniosa, e sarà ammirato sempre l'accordo perfetto che essa ha saputo stabilire fra la forma e il colore, l'idea e la parola, l'immagine e il ragionamento.

Tutta questa gloriosa epoca di questo meraviglioso popolo si svolge nel periodo che comincia con i poeti teocratici conosciuti per mezzo del grande Omero, il loro ultimo riflesso, e finisce con la decadenza delle repubbliche.

Con Omero finisce la teocrazia orientale e l'intelligenza greca

si manifesta nei suoi immortali poemi — poemi accessibili in tutte le idee e in tutte le forme, cominciando dal poema dei poemi che non propaga un dogma e non minacia un nemico. Ai pregi dei poeti orientali, Omero ha aggiunto la semplicità, l'ordine e l'economia di parole nella richezza del concetto, qualità del tutto greche!

I poemi omerici, poemi che altri sogliono attribuire a un solo rapsodo e cieco, ed altri a molti poeti (discussione per me addiritura accademica) uniscono la precisione istorica nell' insieme ed in ogni singolo particolare, la chiarezza nella narrazione e la forza dell' immaginazione. Questo sviluppo completo manca del tutto nelle poesie orientali. Omero severo ed animato svolge le sue immagini con vastità, proporzione e sopratutto con armonia. E questo è il carattere distintivo dell' arte greca. L'Iliade contiene la descrizione della vita guerriera nei tempi primitivi, e l'Odissea quella della vita avventuriera. Nella prima dominano gli effetti drammatici, e nella seconda abbondano gli effetti poetici, di cui la semplice varietà forma l'incanto. Il poeta adopera le immagini fisiche e palpabili; infine, come dice Scoliaste, i suoi versi sono parole scolpite e luminose. La vita eroica dipinta da Omero si spegne e dà posto al genio repubblicano delle città greche. Il primo che canta questo spirito nuovo è Isiodo.

Studiando il poeta temporato si conosce l'evoluzione del carattere umano, il quale passa dai costumi eroici a quelli umani.

Il primo passo è fatto — la Grecia diviene la madre della libertà e quando è minacciata dalla monarchia la più forte del mondo, il pericolo le comunica nuovo slancio; la sua forza intellettuale e la sua energia guerriera si accrescono.

Pindaro ed Eschilo sono i poeti contemporanei di questa grande lotta. Il primo, attacato ai principii e costumi dorici, i quali, contrariamente a quelli ionici, favorivano l'aristocrazia, descrive con entusiasmo i grandi fatti delle razze antiche e i costumi dei vecchi sovrani della Grecia. L'altro, entusiasmato dalla libertà greca, canta la indipendenza con tanta fierezza che i suoi personaggi appariscono come Titani.

E nel momento che l'armoniosa arte canta i primi passi dello spirito greco, la prosa comparisce trionfante; ed Erodoto se ne

rivela il padre. Con questo Omero della prosa comincia la storia, arte tanto severa quanto meravigliosa, che narra senza parzialità la vita umana. Erodoto, chiaro nel suo stile, ha saputo gettare le basi di questa divina arte.

L'abbondanza e la chiarezza brillano nelle sue opere immortali. Niente affato critico, egli è senza dubbio il primo cronista. Racconta in un linguaggio semplice gli avvenimenti della guerra contro i Persi, tutte le cose remarcabili che i suoi viaggi gli hanno imparato, le tradizioni mitologiche, i costumi e le superstizioni dei popoli, tutto finalmente quello che egli ha osservato col suo occhio penetrante, sentito e conservato nella sua memoria senza paragone. Genio potente che fa onore alla pleiade greca!

Ed insieme alla prosa va efforzandosi la poesia, e da quest' ultima sorge il dramma, patrimonio del genio greco.

Dopo Omero, Erodoto, e dopo questo grande, Sofocle il sublime! Con i due primi la poesia e la storia rivestono la più perfetta forma.

Con Sofocle la tragedia si perfeziona, diviene divina. Il teatro si completa, e tanto perfetto, che nessun' altra epoca ha potuto aggiungere una pietra a quest' edifizio greco! Tutto è profondo e tenero, eroico e umano, passionato e morale, nobile e patetico. Con Antigone Sofocle erige la statua alla donna emancipata, alla donna libera, schiava quasi nel suo tempo. Coraggio davvero che raramente si rincontra nella storia umana! Antigone sotterrando il suo fratello condannato dal re a divenire preda degli avoltoi, compie un' azione illegale secondo le leggi della sua patria, ma dall' altra parte detta ai sovrani che nulla è superiore al dovere. Soccombe anch' essa, ma morendo proclama la libertà della donna! Scena per quanto sublime, altrettanto coraggiosa; perchè con essa Sofocle combatte la legge barbara! Tale è la tragedia greca. La morale è la sua base fondamentale.

L'altro colosso drammaturgo greco è Euripide, sofista di un talento ammirabile. Egli ha dato alla tragedia più di rapidità e di vita patetica, meno di verisimiglianza e di profondità. Euripide ha cercato piacere al pubblico, sorprendendolo e commuovendolo.

Aristofane, il misantropo brillante, è nella commedia quello che Sofocle è nella tragedia. Dotato dell' immaginazione la più caustica e del più diritto sentimento, egli vedeva la democrazia perdersi e perdere la Grecia. Nemico dei sofisti e di tutti i ciarlatani, Aristofane era l'uomo per eccellenza morale. Egli dichiarò la guerra a tutti i vizii umani, sostenendo con tutta la sua forza la virtù. La sua arte è quanto bizzarra, tanto deliziosa; le sue divine commedie hanno tutti i caratteri della genialità: richezza d'invenzione, forza ditirambica, ardore, splendore e profondità. Con Aristofane la poesia si completa e così la Grecia può chiamarsi la culla di tutte le forme poetiche. Tutti i figli della Grecia furono colossi, e tanto grandi che sino all' ultima generazione umana sempre ammirati ed adorati.

Tucidide scrive la storia della sua patria con un gran dolore di animo per la decadenza della Grecia non molto lontana. Il suo capo lavoro ispira un interesse massimo. La sua meravigliosa chiarezza, l'ordine sino nei dettagli, il suo stile conciso ed elevato, oscillante fra l'eloquenza della tribuna e la severità della tragedia, forse non trovano paragone non solo nel mondo venuto dopo la rinascenza, ma neppure in quello della sublime epoca greca!

Questi tre ultimi grandi presentono il movimento della Grecia verso una decadenza non troppo lontana.

Socrate, l'istitutore del genere umano, muore per avere sostenuto l'esistenza d'un solo Dio, grande quanto egli poteva immaginarlo; per avere proclamato la verità ed attaccato gl' insolenti sofisti i quali regnavano dovunque, dal teatro alle piazze pubbliche. I suoi più grandi seguaci e difensori furono Senofonte e Platone.

L'uno, grande scrittore, poco profondo, ma divinamente poetico e per eccellenza morale, è il creatore del romanzo storico. L'altro, uomo del genio immenso chiamato dai posteri „il divino", ha dato alla prosa una forma tanto elegante, quanto ricca, elevandosi al ditirambo e scendendo sino alla più semplice conversazione. Narratore ammirabile, eloquentissimo nell' esposizione delle cose astratte, pittore sublime di caratteri dei suoi personaggi, è proprio la suprema espressione del genio armonico della Grecia. Gli spiritualisti di tutti i tempi dovranno sempre l'apoteosi delle loro teorie antiscientifiche alla forza del genio di

Platone; come i partigiani della critica e dell' esperienza riconoscerano eternamente Aristotele per capo.

Il maestro del grande Alessandro fu enciclopedista per eccellenza. Niuno nel mondo non potrà mai dire che ha acquistato cognizioni più vaste di Aristotele. Egli ha parlato di tutto, ha predetto tutto, e perciò giustamente lo chiamano il padre delle scienze positive. Se Platone ha reso sublime tutto ciò che poteva creare la sua infinita immaginazione, Aristotele ha insegnato il primo all' uomo l'esperimento, e per conseguenza egli è l'uomo analitico dei fenomeni della natura. Egli è stato il primo che ha domandato alla natura il perchè delle cose. Ad Aristotele dobbiamo l'insegnamento sistematico, la classificazione e le leggi fondamentali della critica.

Isocrate, il pedagogista, offre l'ultimo raffinamento del linguaggio; e Demostene, il grande oratore, adopera la severità della dialettica discutendo ogni singolo affare. Isocrate è artificiale, Demostene è un artista, e con questo uomo di arte sublime finisce la classica epoca del popolo greco, al quale l'umanità intera deve la sua sapienza e la sua civiltà. Finisce quell' epoca, la quale forse nessuna generazione la vedrà riprodursi! Fu tanto grande perchè gli uomini allora erano Titani, e i tempi eroici. Nell' epoca che viveva la fiera schiera dei Pericles, dei Temistocles, degli Epaminonda, dei Cimoni, dei Leonida, degli Alcibiade, dei Milziade, degli Aristide, schiera della quale il numero è stragrande, in quella epoca non potevano che prodursi cose classiche, atti i quali non si dimenticheranno mai.

L'ultimo, posso dire, quello che ha messo il suggello a questa classica epoca della Grecia fu Menandro, il poeta che ha potuto riprodurre con una eleganza quasi ideale la realtà, il presente, i caratteri umani. Dopo lui l'arte drammatica, per mancanza di materia, finisce come esausta. Questo dolce poeta fu l'ultimo poeta dell' Attica, come fu l'ultima espressione della civiltà antica che durò tre secoli intieri.

Tutto, come abbiamo veduto, è arrivato sino al sublime in questi tre secoli! Poesia, epica, lirica, drammatica, prosa, eloquenza, dialettica, tutto fu grande, sublime! E la scultura è la testimonianza di quella epoca maravigliosa.

Le statue greche sono sublimemente artistiche. Amore, desiderio, dolore, terrore, pietà, coraggio, si mostrano in una espressione magnanima! Niente vi è di esagerato. Le Veneri nella loro semplicità mostrano tutte le bellezze della dea dell' amore. Prassitele ha creato una bellezza superiore alle manifestazione stesse della natura. L'Apollo del Belvedere vincitore, rimane calmo, fiero nella modestia e nella semplicità, nulla di finto. I fauni e i satiri sono mostri, e nel medesimo tempo sono belli, perchè non manca loro che l'anima! L'architettura è divinamente grandiosa. I tempii sono maestosi quanto gli dei, che sono i loro abitatori. Jupiter non poteva adorarsi che solo nei tempii dell' Acropoli, costruiti dal grande Fidia. E tutto ciò, perchè i dei greci erano grandi, immensi!

Jupiter fu il più maestoso degli uomini, come Apollo il più bello dei giovani; fieri quanto è fiera la natura, perchè essi non rappresentavano che la natura.

Non voglio prolungare la mia rapida rassegna e specialmente non mi occuperò delle scuole filosofiche, perchè se criticando le arti, mi sono mostrato imparziale, criticando le idee filosofiche che hanno predominato in questa o quell' epoca, forse mi lascierei trascinare dall' uno o dall' altro sistema, perchè come coltivatore delle scienze naturali, appartengo alla scuola più positiva, cioè al materialismo. Dunque per non mostrarsi parziale là, dove non entra la parzialità, lasciamo senza critica gli Ionici, gli Eleati, i Sofisti, i spiritualisti e positivisti, i puramente materialisti e in fine gli Epicurei.

Tutti furono ugualmente colossi. Se furono grandi Talete, Anassimandro, Anassimene, pure grandi furono Senofane, Parmenide, Zenone. Se fu grande Eraclito, Empedocle, pure grandi furono Leucippo e Democrito, come fu grande Anassagora. Se furono grandi Socrate, Platone, pure grande fu Aristotele. Ed infine come furono grandi tutti questi capi delle diverse scuole filosofiche, pure fu grande l'ultimo rappresentante della filosofia greca, Epicuro.

Dopo l'epoca classica comincia la Grecia ad entrare in un periodo in cui non regna che la mediocrità.

Cosa volete? Questo è il destino, la fatalità delle leggi umane! Ogni fenomeno deve compiere la sua evoluzione. Dove è la nascita, là si mostrera la morte per necessità. La Grecia era salita al Zenit e doveva scendere al Nadir. Era venuto il suo momento fatale. Soccombette e fu ecclissata per lunghissimi secoli, tanto che la lingua, nella quale furono scritte le più sublimi tragedie, come le più mordaci commedie, i più brillanti discorsi come le più chiare istorie, ha dovuto passare per morta, seppelita e nel medesimo tempo falsarsi nello stile come nella pronunzia; e in quest' ultima, quello che ha peccato essenzialmente, fu Erasmo, verso la metà del secolo decimoquinto, quando incominciò la rinascenza della scienza; e questo perchè i Reuchlin, i Melanchthon vi cominciarono a lavorare sugli originali degli scrittori greci, e sfortunatamente la pronunzia immaginata da Erasmo non solo fu creduta e propagata in tutti questi ultimi secoli, ma oggidì si insegna nei licei e negli Atenei della Francia, della Germania e dell' Italia stessa, che è quasi limitrofa della libera Grecia.

Errore imperdonabile per molti ragioni; perchè la pronunzia erasmiana distrugge la bellezza della lingua greca, perchè essendo l'insegnamento falso, i suoi prodotti sono pochi o quasi nulli.

Come i giovanni possano aver amore per una lingua la quale si presenta come un caos, casmodica e del tutto antiestetica? Pronunziando la lingua greca, la moderna o l'antica, con i dittonghi aperti, chiunque sia deve sentire la stessa ripugnanza, che io provai trovandomi innanzi ad una Venere di Prassitele nel Museo Vaticano, della quale la metà del corpo è coperta.

Per me, se gli Ateniesi, il popolo per eccellenza estetico, avesse sentito Demostene pronunziare i suoi immortali discorsi con la pronunzia del sistema erasmiano, oh! son sicuro che avrebbero riso innanzi lui, invece di lasciarsi trascinare dall' armonia dello stile e della magia della pronunzia. E oggidì, se il popolo greco, che parla la lingua dei suoi antenati, con una differenza piuttosto nello stile che nelle parole, parlasse, come imparano e balbettano la lingua greca i professori dei licei di tutto il continente europeo, oh! vi giuro che avrei dovuto ri-

nunziare all' idea che ho, cioè che la lingua greca è una lingua per eccellenza sonora, dolce ed armoniosa.

È assurdo per me, signori, il sistema erasmiano, assurdo perchè la lingua greca come s'insegnava e s'insegna tuttora in Europa, non solo non è la lingua dei nostri padri, ma neppure potrebbe avere il vanto di chiamarsi lingua, essa che è la lingua del popolo a cui dobbiamo la nostra civiltà. Del resto se secondo Erasmo dobbiamo pronunziare la lingua greca con i dittonghi aperti, allora perchè 6 o 7 milioni di greci che vivono sulla terra, la pronunziano come la pronunzio io? o per Erasmo tutto questo popolo s'inganna? Oltre di questi argomenti che protestano contro la pronunzia erasmiana, basta quest' altro seguente preso da Tucidide per dimostrare filologicamente che la lingua greca si pronunziava nei tempi antichi come si pronunzia oggidì da noi tutti.

Tucidide nel libro 2°, paragrafo 54, narrando e descrivendo la peste storica di Atene, scrive le parole come segue:

„Τοιούτῳ μὲν πάθει οἱ Ἀθηναῖοι περιπεσόντες ἐπιέζοντο, ἀνθρώπων τε ἔνδον θνησκόντων, καὶ γῆς ἔξω δῃουμένης. Ἐν δὲ τῷ κακῷ, οἷα εἰκὸς, ἀνεμνήσθησαν καὶ τοῦδε τοῦ ἔπους, φάσκοντες οἱ πρεσβύτεροι πάλαι ᾄδεσθαι — „ἥξει Δωριακὸς πόλεμος, καὶ λοιμὸς ἅμ' αὐτῷ."

Ἐγένετο μὲν οὖν ἔρις τοῖς ἀνθρώποις, μὴ λοιμὸν ὠνομάσθαι ἐν τῷ ἔπει ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἀλλὰ λιμόν. Ἐνίκησε δὲ ἐπὶ τοῦ παρόντος εἰκότως, λοιμὸν εἰρῆσθαι· οἱ γὰρ ἄνθρωποι πρὸς ἃ ἔπασχον τὴν μνήμην ἐποιοῦντο.

Il che tradotto in italiano significa, che quando gli Ateniesi erano colpiti dal crudele flagello, i vecchi attestavano che l'oracolo aveva predetto la peste (λοιμός); ed allora molti si opponevano dicendo che l'oracolo preannunciava il λιμόν (fame), ma come le vittime del flagello erano numerosissime, tutti si convinsero che l'oracolo dicendo λοιμός intendeva la peste e non la fame. Dunque come spiegare la discussione degli Ateniesi sulla parola λοιμός, nel momento che la parola λοιμός scritta con οι significa contagio, pestilenza, e la parola λιμός scritta con semplice ι significa carestia, fame?

Se i Greci di allora pronunziavano i dittonghi aperti, la discussione per certo non doveva sorgere, perchè dicendo λοιμός

(peste) dovevano dire λοϊμός, e così la differenza da λιμός (fame) sarebbe stata manifesta. Dopo dunque questo solo esempio dobbiamo dubitare che i Greci di duemila anni fà pronunziavano la lingua come la pronunziano questi di oggi, duemila anni dopo di loro?

Per me, non ne ho mai dubitato: tanto che quando nel 1879 ho avuto il piacere di ascoltare una lezione sulla lingua greca nel Liceo di St. Louis a Parigi, ho dovuto rispondere per sola cortesia alla domanda dell' egregio ellenista di quel Liceo, come trovasi l'insegnamento greco, eccellentissimo; ma io non ho potuto capire se si trattasse della lingua greca o della chinese. E poi, o signori, se anche Erasmo non è stato ingannato ed i Greci antichi pronunziavano la lingua come pretende il suo sistema, cosa assai ridicola, io domando, una volta che i Greci di oggi la pronunziano con i dittonghi chiusi, quale interesse o qual profito hanno i giovani italiani, francesi ecc. di non imparare la lingua come si parla oggi, ma come si parlava 2000 anni fà? qual interesse ha ognuno di voi se conosce a fondo la lingua greca a seguire la pronunzia erasmiana se gli riesce così impossibile di cambiare una frase con me, perchè non lo capisco? Dunque essendo eminentemente assurdo il sistema erasmiano, per tutte le ragioni su esposte, io essendo greco moderno e parlando la lingua come la parlano tutti i miei compatrioti, insegnerò ai miei cari allievi la lingua con la pronunzia la quale permetterà loro di discorrere con i greci trovandosi in Atene o in Costantinopoli.

Avendo il grande onore di insegnare la lingua greca moderna in questo Ateneo comincierò la mia prima lezione di là dove cominciano i giovinetti, quando per la prima volta aprono un libro greco; e questo per due ragioni: la prima per poter arrivare con il mio metodo del tutto pratico ad uno scopo pratico, cioè per poter fare parlare ai miei allievi la lingua vera e non solamente per far loro conoscere inutilmente forse qualche cosa della vastissima letteratura greca; la seconda per far loro dimenticare tutte le inesatezze che hanno appreso nei licei sulla pronunzia, se mai potrò arrivare là dove è il mio caldo desiderio, un insegnamento esatto della lingua che Voltaire chiama la più bella tra tutte quelle che si parlano o si parlavano.

Voltaire dice: „Il più bello di tutti i linguaggi deve essere quello che è nel medesimo tempo il più completo, il più sonore, il più svariato nei suoi giri, ed il più regolare nel suo cammino; quello che ha più parole composte, quello che per la prosodia esprime meglio i movimenti lenti o impetuosi dell' anima, quello che rassomiglia più alla musica.

Il greco ha tutti questi vantaggi; non ha affatto la ruvidezza del latino, di cui tante parole finiscono in um, ur, us. Esso ha tutta la pompa dello spagnuolo e tutta la dolcezza dell' italiano. Esso ha in più alto grado fra tutte le lingue viventi del mondo l'espressione della musica a causa delle sue sillabe lunghe e brevi. Cosi con tutto che la lingua greca è trasformata oggi in Grecia, possiamo accettarla ancora come il più bello linguaggio dell' universo." (Dizionario filosofico Volume 2°).

Non risparmierò nessuna fatica e cercherò di adoperare il più perfetto metodo per poter veder i miei allievi fra breve capaci di intendersi fra loro nella lingua che ha dovuto subire tante fasi e tante trasformazioni; ma che finalmente ha potuto arrivare oggi in un stato filologico il quale permette di avere la speranza che, non tarderemo forse molto, non solo a scrivere la bella lingua di Senofonte, ma pure parlarla.

Se, o signori, facesse uno il paragone fra lo stile d'un giornale greco di oggi con uno di quelli che si pubblicavano 50 anni fà, resterebbe certo sbalordito. Posso assicurarvi che se potessero ritornare sulla terra i pubblicisti dei primi anni del nostro risorgimento, dovrebbero con molta difficoltà intendere la lingua dei giornali contemporanei. Ogni anno, posso dire ogni giorno che passa, segna un progresso filologico nella nostra lingua, la quale a causa delle dominazioni lunghe e assai barbare che ha dovuto subire la mia cara patria, è stata consegnata a noi dai semidei dell' 1821 in un stato del tutto barbaro, insieme con la gloriosa loro bandiera, la quale ha spaventato gli Osmani; però, se per mancanza di uomini arditi nella politica del nostro paese o per causa dei potenti della politica europea, non abbiamo aggiunto che appena qualche ramicello di alloro alla gloriosa bandiera della nostra riscossa, cantata dai più grandi genii di questo secolo, nella lingua, grazie all' immortale Coraïs e a tutta la schiera degl' illustri filologi greci, abbiamo

fatto tanto progresso, che oggi il popolo greco parla e scrive una lingua non solo sbarazzata dai barbarismi turchi, ma di più una lingua che ha uno stile che conduce ogni giorno, come già ho detto, al senofontio linguaggio, e una letteratura, la quale permette la speranza che, se non potremmo parlare come parlavano gli Ateniesi della grande repubblica, cosa del resto impossibile, perchè come si può parlare una lingua la quale ha subito una evoluzione di 3,000 anni? in ogni modo parleremo una lingua corretta.

Molti qui in Italia e in Francia, o ellenisti o uomini che non si occupano neppure della letteratura della lingua antica, mi hanno domandato se esiste grande differenza fra la lingua antica e l'odierna, ed altri se la lingua moderna si trova in qualche relazione con l'antica. Questo prova che sfortunatamente si occupano poco fuori della Grecia della lingua greca moderna. La nostra lingua per me non è la figlia della lingua antica, ma la lingua antica stessa sotto una differente forma, non nelle parole, nei verbi e nelle loro declinazioni, ma nello stile; anzi oggidì usiamo frasi che si incontrano negli scrittori antichi più classici. La lingua moderna non è che l'antica stessa e tanto è vero che noi nei licei studiamo la lingua degli autori classici, non per imparare a parlare e scrivere la lingua antica, ma per conoscere bene la lingua moderna. Tutto rassomiglia fra queste due lingue; posso dire che da queste due, cioè l'antica e quella d'oggi, si formerà quella che parleremo domani. E per noi è molto facile a coltivare la lingua, anche senza accademie, perchè da noi mancano addirittura i dialetti. Dapertutto, eccetto pochissime eccezioni, dall' ultimo villaggio del Peloponneso sino all' ultimo di Tracia, come in tutte le isole greche, si parla la stessa lingua, forse con qualque piccola differenza nell' accento piutosto che nella pronunzia. Anzi ci sono paesi e per eccellenza la eroica ed insanguinante Candia, dove usano parole e frasi classiche. Da noi il cittadino che discute la politica nei caffè, parla la stessa lingua che l'oratore della Camera dei deputati; con la stessa lingua con la quale converso io con i miei compagni, conversa il contadino con i suoi. La differenza stà nell' educazione letteraria. La grammatica in generale e la sintassi in special modo della lingua greca moderna sono proprio

quelle della lingua antica e se usano in preferenza i tempi primitivi, questo è — perchè manca ancora la ricchezza della letteratura nella lingua moderna. Per ortografia usiamo quella degli antichi, appunto perchè facciamo uso delle 24 lettere del loro alfabeto. In una parola, come vedranno in seguito i miei allievi, nessuna differenza grammaticale esiste fra queste due lingue, che solo nello stile.

Dopo tutto ciò che ho avuto l'alto onore di esporvi, poteva occuparmi di un altro tema assai interessante: parlarvi cioè degli scrittori contemporanei greci e specialmente dei nostri poeti, i quali già non solo hanno gettato le basi della poesia moderna, ma per la loro importanza, la loro fama è già fatta europea, tanto che sono tradotti in francese, italiano e tedesco ed i loro drammi si rappresentano nei teatri delle altre nazioni come su quelli della Grecia. E se la Signora Adam, la celebre amatrice della poesia greca moderna, spende la sua vita criticando e traducendo le opere dei nostri poeti contemporanei, non dubito che in Italia, nella patria dell' arte moderna, non si leggano e non si stimano le opere dei due fratelli Sutzo, il Solomo, il Valaoriti, il Vilara, il Zalocosta, il Vasiliadi, il Paparigopulo, il Karassutsa, il Ragabis padre e figlio, quelle dei due fratelli Parascho e di tanti altri che dovrei nominare se l'ora me lo permettesse da una parte, e dall' altra se non avessi il dovere di non abusare della vostra gentile pazienza, occupandomi dei progressi in generale, fatti nella letteratura greca dai nostri scrittori contemporanei. Ma di questo interessantissimo tema spero di occuparmi durante l'anno accademico.

Ed ora non mi resta che ringraziare voi, miei cortesi uditori, per la benevolenza usatami, al venir ad ascoltare la proluzione al mio corso di lingua greca moderna, ed augurarmi che i vincoli di fratellanza fra l'Italia e la Grecia si afforzano sempre più, e che le due grande nazioni, maestre di civiltà al tutto il mondo, seguitando le nobili tradizioni del loro passato, mirano costantemente con tutte le loro forze a raggiungere completa la libertà e l'indipendenza.

A. P. Pharmacopulos.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΠΡΟΦΟΡΑΣ

τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ἐν τῇ Δύσει

(ἀνάπτυξις τοῦ ἄρθρου μου ἐν τῷ περιοδικῷ συγγράμματι „ἙΣΠΕΡΟΣ" τῆς 15/27 Ἰανουαρίου 1888.

ὑπὸ A. J. Flament (Φλαμὰνδ) ἀρχειοφύλακος ἐν Maastricht (Hollande).

Ὀφείλω ἐν πρώτοις νὰ ζητήσω συγγνώμην παρὰ τῶν ἀναγνωστῶν μου, διότι δέν εἶναι εὔκολον Ὀλλανδῷ νὰ γράψῃ ἑλληνιστί. Ὁ θαυμασμός μου καὶ ἡ συμπάθειά μου πρὸς τὸν γενναῖον καὶ ἔνδοξον λαὸν τῶν Ἑλλήνων καὶ τὴν ὡραιοτάτην αὐτῶν γλῶσσαν παρακινοῦσί με νὰ δημοσιεύσω σημειώσεις τινὰς, περὶ τῆς ἱστορίας τῆς προφορᾶς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ὑπὸ τῶν ἑλληνιστῶν τῆς Δύσεως.

Πρὸ τῆς παλιγγενεσίας (renaissance) εἷς τρόπος τῆς προφορᾶς ὑπῆρχεν, ὃν ἠκολούθουν πάντες οἱ Ἑλληνίζοντες, δηλαδὴ ἡ γνησία προφορά. Ὅτι οἱ παλαιοὶ Ἕλληνες ἐτήρουν τὴν προφορὰν ταύτην ὅταν οἱ Λατῖνοι παρέλαβον πλῆθος ἑλληνικῶν λέξεων εἰς τὴν γλῶσσάν των, τοῦτο ἀπέδειξε πειστικώτατα ὁ λόγιος κύριος Ἀ. Ῥ. Ῥαγκαβῆς (Grammaire du Grec actuel. Paris 1873, ἐν τῷ Προλόγῳ).

Τὴν προφορὰν ταύτην παρέδωκε καὶ ἡ λατινικὴ ἐκκλησία, λέγω „παρέδωκεν" διότι λειτουργικὴ γλῶσσα τῆς παλαιᾶς ἐκκλησίας τῆς Ῥώμης ἦτον ἡ ἑλληνική. Πᾶσαι αἱ συμβολικαὶ λέξεις ὡς τὰ μονογράμματα ΙΧΘΥΣ καὶ ΑΧΡω ἦσαν ἑλληνικαί. Τὸ „Κύριε ἐλέησον", λατινικοῖς γράμμασι δὲν γράφεται „Kurie eleèson (ἢ eleëeson κατὰ τὸν Γ. Ι. Φόσσιον) ἀλλὰ „Kyrie ele*i*son" καὶ αἱ λέξεις „ἅγιος ὢ Θεὸς, ἅγιος ἰσχυρὸς . . . ἐλέησον ἡμᾶς" δὲν γράφονται „*h*agios oo theos, *h*agios isch*u*ros . . . eleèson *hè*mas", ἀλλ' ὧδε: „*a*gios o theos, *a*gios isch*i*ros . . . ele*i*son *i*mas." — Πρὸ ὀλίγων ἐτῶν εὑρίσκετο

ἐν ταῖς καλουμ. κατακόμβαις τῆς Ῥώμης ἐπιγραφή τις τῆς πρώτης ἢ δευτέρας ἑκατονταετηρίδος ἐν τῇ ὁποίᾳ ἀντὶ: „ΑΛΕΞΑΜΕΝΟΣ ΣΕΒΕΤΑΙ ΘΕΟΝ" φωνητικῶς μεταπέπλασται „ΑΛΕΞΑΜΕΝΟΣ ΣΕΒΕΤΕ ΘΕΟΝ [1]) (αι = è).

Ταύτην τὴν προφορὰν ἐτήρουν ἐν τῷ μεσαιῶνι πάντες ὅσοι ἔγραφον ἑλληνικά, ὡς τότε ἐν χρήσει ἦτο, λατινικοῖς γράμμασι. — Καὶ πρῶτον οἱ ἑλληνίζοντες ἐν τῇ Βρεττανίᾳ καὶ τῇ Ἰβερνίᾳ (l'Irlande) τῆς 7ης καὶ 8ης ἑκατονταετηρίδος. Πρέπει, ὥς μοι φαίνεται, νὰ σημειώνω εἰς βελτίω νόησιν τούτου τὰ ἑξῆς·

Ἐν τῇ ἑβδόμῃ καὶ ὀγδόῃ ἑκατονταετηρίδι ἤνθουν ἐν τῇ Βρεττανίᾳ καὶ ἐν τῇ Ἰβερνίᾳ ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα καὶ τὰ ἑλληνικὰ γράμματα. Ἐν τῷ ἔτει 668 Βιταλιανὸς (Vitalianus) ὁ Ἐπίσκοπος τῆς Ῥώμης προσεκάλεσεν ἐπίσκοπον τοῦ Καντερβόρου (Canterbory) Ἕλληνα Θεόδωρον ὀνόματι, καὶ οἱ μαθηταί του ἡλλήνιζον θαυμαστῶς. Ἐν τῇ πόλει Trimm (ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ Meath τῆς Ἰβερνίας) ὑπῆρχεν ἑλληνικὴ ἐκκλησία („Quae Graecae ecclesiae nomen adhuc retinet") Πολλοῖς λογίοις συγγραφεῦσι καὶ ποιηταῖς τῆς Βρεττανίας καὶ τῆς Ἰβερνίας ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ οὕτως οἰκιακὴ ἦτον ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα ὥστε καὶ ὅταν λατινικὰ ἢ ἀγγλικὰ ἔγραφον, μετεχειρίζοντο ἑλληνικαῖς λέξεσιν. Τοιαῦτα εἶναι τὰ ἑξῆς:

Dignos fac rex *agie* (ἅγιε) [2]).

Pantes solitum elaborabant orgium (ὄργειον?) [3]).

Apo ton grammaton agiis (ἀπὸ τῶν γραμμάτων ἁγίοις?) [4]).

Ac he ealue sceal.
Boethia biddan georne.
Thurh his modes gemind.
Micro in cosmo.
Theat him drihten gyfe.
Dinamis in earthan. etc. [5]).

Λοιπὸν γράφεται· „*micro* καὶ „*cosmo*", οὐχί mikrooi καὶ kosmooi „dinamis", οὐχί „dunamis".

---

1) Βλ. ε. α. τὸ ἄρθρον τοῦ κ. Dr. J. R. Macduff ἐν: The British Messenger.

2) Hymnus matutinus in antiphonario Benchorensi ἐκ τῆς 7ης ἑκατονταετηρίδος, εὑρημένος ἐν τῷ μοναστηρίῳ τοῦ Bobbio.

3) „Hesperica famina" edidit Angelo Mai in: Classici auctores 7.

4) Epistola s. Bonifacii ad Nidhardum (Giles, Bonifacii epistolae, epistola IV).

5) A. F. Ozanam, La civilisation Chrétienne chez les Francs. . . . Liége 1850 p. 436

Ἐν τῷ ἔτει 966 ἢ 967 ὁ Ῥυοτγέρος, κληρικὸς ἢ ἐκκλησιαστικὸς τῆς Κολωνίας (Ruotgerus clericus Coloniensis) ἔγραψε τὸν βίον τοῦ Βρούνονος (Bruno) ἐπισκόπου τῆς Κολωνίας, καὶ ἀναγινώσκομεν ἐν τῷ κεφ. 46. „huius sanctae ecclesiae *protus* et *iconomos*" (ταύτης τῆς ἁγίας ἐκκλησίας πρῶτος καὶ οἰκονόμος).

Αὐτὸς ὁ Βρούνων, λόγιος ἑλληνιστὴς (ὡς λέγεται ἐν τῷ βίῳ του)[1]) γράφει ἐν τῇ διαθήκῃ του: „*Ierichomium* loco competenti ad nutum abbatis non longe a coenobio constituatur." τὸ ὁποῖον *Ierichomium* σχεδὸν ἀκριβῶς ἀνταποδίδει τὴν προφορὰν καὶ τοῦ „γη" καὶ τῆς διφθόγγου „ει" τῆς ἑλληνικῆς λέξεως „γηροκομεῖον".

Ταύτην τὴν προφορὰν ἐτήρει καὶ ὁ Λουιτπράνδος (Luitprandus Ticynensis) ἱστοριογράφος τῆς δεκάτης ἑκατονταετηρίδος ἐν τῷ βιβλίῳ „Ἀνταπόδοσις" ἐν τῷ ὁποίῳ εὑρίσκονται πολλαὶ ἑλληνικαὶ λέξεις καὶ ἑλληνικοῖς καὶ λατινικοῖς γράμμασιν[2]). Πάσας ταύτας τὰς λέξεις κοινοποιῶ ἵνα μὴ λέγωσιν ὅτι στηρίζομαι εἰς „ἅπαξ εἰρημένα" καὶ λάθη τοῦ τυπογράφου ἢ τοῦ ἀντιγραφέως. (Ἀκριβῶς ἀντιγράφομεν ἐκ „Pertz, Monumenta Germaniae").

Βιβλ. I. κεφ. 7 τὸν οἶκον τούτον, ton icon touton — βιβλ. 1 κεφ. 8 τῆς πτοχειας, tis ptochias — ut cuidam serviret igúmeno id est abbati — τον ηγούμενον, ton igúmenon[3]). — κεφ. 10 ἵνα τί ἔσφαζες τὸν δεσπότην σου βασιλεα? inati esfases ton despotin su basilea[4]). — Qui Grece archistratigos appellatur — κεφ. 11 μη ἀδελφοῖ (!) μη, mi adelfi, mi — φιλε μου, file mu — σε εις την φιλακην καὶ αυτον εἰς τὸ χρυσοτρίκλινον, se is tin filakìn kè autòn is tò chrisotriclinon — δεσπότία σοῦ η αγια, despotia su i agia — δευτε, deute — μη διληασεται, mi diliasete — κεφ. 12 φιλανθροπε βασιλευ, filanthrope vasileu — μαντην και ὀνιροπολιν (!), mantin ke oniropolin — σε ουτε μαντην ουτε ονιροπολιν (!), se ute mantin ute oniropolin — καθως ο Λουκιανος, cathos o Lukianos.

Βιβλ. II. κεφ. 3 ἄθεοι καὶ ἀσεβοῖς (!)[5]) ἀντι των δακρειων, athei ke asevìs anti ton dacrion — κεφ. 13 apologiam ἀπολογειαν. —

1) Graeci quibus aeque magistris usus est ad tantam gratiam stupebant; digna nimirum de illo problemata domum suis civibus reportabant, quorum studium quondam fuisse dicitur, aut audire semper aliquid novi aut invenire.

2) Ἐν τῷ αὐτογράφῳ, τὸ ὁποῖον φυλάσσεται ἐν München, αὐτὸς ὁ Λουιτπράνδος ἔγραψε τὰς ἑλληνικὰς λέξεις καὶ ἑλληνικοῖς καὶ λατινικοῖς γράμμασιν (Pertz, Monumenta Germaniae, ὅρ. Script. III. σελ. 268.).

3) τὸ „υ" ἰταλικὸν = ου, ὡς τὸ ü γερμανικόν.

4) πανταχοῦ ἄλλοθι „vasilea".

5) ἀσεβεῖς.

κεφ. 31 *ζογραφεῖαν*, zographían — *κεφ.* 34 *Αδελβέρτος κόμις κουρτης μακροσπάθης γουνδοπιστις*, Adelbertos comis curtis macrospathis gundopistis. — *κεφ.* 45 *ἀνατολικαὶ*, anatolike.

Βιβλ. III. *κεφ.* 1 *Ανταπόδοσης* (!) antapódosis — *τὴν ἀσεβεῖαν*, asevían — *ἐν τη* (!) *ἐχμαλοσία*, en ti echmalosia — *κεφ.* 24 *Ρομανοῦ*, id est Romani. — *κεφ.* 25 *πτοχός*, ptochos — *χρήσιμος*, chrísimos — *εις την μαχην*, is tin machin — *χρησιμότατα*, chrisimotata — *ἐτιμηθη ὅπως προτοκαραβος*, etimithi opos protocaravos — *Ῥομανος δὲ τὸν αὐτῶν ψόφον ακουων ἐδειλίασεν σφόδρα*, Romanos de ton auton psofon acuon ediliasen sfodra — *Ορθρου δὲ βαθεως*, orthru de vatheos — *εὐθέως*, eutheos — *Ρομανος*, Romanos — *παρα τῶ* (!) *καπνω* (!) pára (!) to capnō — *ἐγειρε, ειπεν, ἀθλιε, και ταλεπορε, μη φοβοῦ*, égire, ípen, áthlie, ke talepore, mi fobu — *Εξεπλισσοντο* (!) [1]) *δὲ πάντες πέρι* (!) *τοῦ Ρομανοῦ ταύτα ακουσαντες*, exeplissonto de pantes peri tu Romanu tauta acusantes — *οπως παντα τα πλοια*, opos panta (ta) plia. — *κεφ.* 26 *ἀλαλον*, alalon — *δομεστικον μεγαν*, domesticum maiorem — *δελονγαρην* (!) *της πλοῶς*, delongárin tis ploōs — *Ζοη*, zoi — *κεφ.* 31 *Τὸν οικον τουτον*, Ton icon tuton — *της γενεσεως δε αυτοῦ η αληθεῖα αυτὴ ἐστην* (!), tis geneseos de autu alitia auti estin. — *κεφ.* 35 *περιφανέστατοι ηρωαις* (!) [2]) perifanestati heroes — *αγλαα απινα*, aglaa apina. — *κεφ.* 37 *την ζογραφίαν* (tin) zografian — *κεφ.* 41 *Ζευς καὶ Ηρα ηρισαν περι αφροδισιῶν, της* (!) [3]) *πλειονα ἐχει ηδομας* (!) [4]) *ἐν τη συννουσῖα·* (!) *και τότε Τιρεσίαν Ευρου υιον εζήτησαν. Οὗτος γὰρ εν ταις αμφοτεραις φύσεσοι* (!) [5]) *μεταμορφώθη, ἐπιδι* (!) [6]) *δράκοντα επατησεν. Οὗτος οὖν κατα της Ηρας ἀπεφκυνατο και Ηρα οργισθεῖσα επήρωσεν αυτὸν, Ζευς δὲ εχαρίσατο αυτῶ* (!) *πολοῖς* (!) *ζησαι ετεσι, και ὅσα ελεγεν μαντικα λεγειν.* Zeus ke Ira írisan peri afrodision, tis pliona echi idomas en ti synnusía; ke tóte Tiresían Euru yon ezitisan, utos gar en tes amfoteres fysesi metamorfothi epidi draconta epatisen. utos un cata tis Iras apefkýnato, ke Ira orgisthísa epírosen auton, Zeus de echarisato auto polis zise etesi, ke osa elegen mantica legin.

Βιβλ. IV. *κεφ.* 3 *τουτω τῶ αγκηστρω* (!) tuto to agkistro. — *κεφ.* 4 *πρωβωλος*, prŏvolos — *ταλέπορος*, taléporos. — *κεφ.* 6 *ευκοπώτερον γαρ εστην* (!) [7]) *καμηλον δια τρυμαλίας ραφίδος εἰςελθεὶν η πλουσιον*

1) *ἐξεπλήσσοντο.* 2) *ἥρωες.* 3) *τίς.* 4) *ἡδονήν.*
5) *φύσεσι.* 6) *ἐπειδή.* 7) *ἐστιν.*

εἰς τὴν βασιλεῖαν τοῦ θεοῦ, eucopoteron gar estin camilon dia trimalias rafidos iselthin ì plúsion is tin basilian(!) tu theu. — κεφ. 25 Ἐξαύδα δε Θομὰ ἁγιε, exauda de Thoma agie.

Βιβλ. V. κεφ. 15 Ρουσιος, Rúsios — τοὺς (!) καλαφάτας, tus calafatas."

Ταύτην τὴν γνησίαν προφορὰν ἐδίδασκον ἐν τῇ δύσει πάντες οἱ Ἕλληνες, οἵτινες μετὰ τὴν πτῶσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἔφυγον εἰς Ἰταλίαν, καὶ κατ' ἐξοχὴν ὁ ἔνδοξος Θεόδωρος Γαζῆς, ὅστις συνέταξε γραμματικὴν [1]) πρὸς χρῆσιν τῶν ἑλληνιζόντων (ἧς τὰ δύο πρῶτα βιβλία ἡρμήνευσεν ὁ Ἔρασμος).

Ἀλλ' οὗτος ὁ Ἔρασμος ἀπεπειράθη νὰ μετασχηματίσῃ τὴν γνησίαν προφορὰν κατὰ τὴν ὁλλανδικήν, σπουδάσας νὰ ἀποδείξῃ μάλιστα ἐκ τῆς προφορᾶς τῆς γαλλικῆς, τῆς γερμανικῆς, τῆς ὁλλανδικῆς, καὶ ἀκόμη τῆς οὐεστφαλικῆς γλώσσης, ὅτι δὲν πρέπει τὰ φωνήεντα η καὶ υ καὶ αἱ δίφθογγοι ει καὶ οι νὰ προφέρωνται ὡς i οὐδὲ αἱ δίφθογγοι αυ καὶ ευ ὡς af καὶ ef (βλ. Ἐράσμου, περὶ τῆς ὀρθῆς προφορᾶς τῆς λατινικῆς καὶ τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. (De recta linguae Latinae Graecaeque pronunciatione).

Λογιώτατος καὶ ἐνδοξότατος ἦτον ὁ Ἔρασμος. τίς θὰ ἀντείπῃ; Ἀλλὰ δὲν μετεσχημάτισεν αὐτὸς τὴν προφορὰν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, οὐδὲ ἐν αὐτῇ τῇ πατρίδι του. Καλῶς ἠξεύρω ὅτι ὁ Ἔρασμος ὀνομάζεται ὁ πατὴρ τῆς προφορᾶς τῆς κατ' αὐτὸν κεκλημένης „ἐρασμικῆς" ἀλλ' αὕτη ἡ προφορὰ εἶναι τέκνον ὀψίγονον, γεννηθὲν σχεδὸν 50 ἔτη μετὰ τὸν θάνατον τοῦ πατρός. Τοῦτο θὰ δείξῃ ἀναμφιβόλως ἡ βιβλιογραφία. Ἐξεδόθησαν ἐν τῷ Βελγίῳ καὶ ἐν τῇ Γερμανίᾳ ἐν τῇ 16ῃ ἑκατονταετηρίδι τὰ ἑξῆς βιβλία, ἅτινα ἦσαν ἐν χρήσει ἐν τοῖς γυμνασίοις, ἐκεῖ καὶ ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ τοῦ Λιμβοῦργ, δηλαδὴ ἐν ταῖς πόλεσι Μαστρὶχτ, καὶ Ῥουρμὸνδ (ἀποτελούσαις νῦν μέρος τῆς Ὁλλανδίας).

1. Theophili Golii educationis puerilis linguae Graecae cum selectioribus apophthegmatibus in usum gymnasii Argentoratensis. Argentorati Josias Staedel 1572 (Pars II. 1580) 12°.

(Τοῦ Θεοφίλου Γολίου μαθήματα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης μετὰ ἀποφθεγμάτων εἰς χρῆσιν τοῦ γυμνασίου τοῦ Στράσβουργ. Ἐν Στράσβουργ 1572).

Ἡ προφορὰ περιγράφεται ὧδε· βῆτα=vita, b et v — ζῆτα=

1) Venetiis, Aldus Manutius, 1495 — Basileae, Valent. Curio. 1523 in 4°.

zita — ἦτα=ita — θῆτα=thita — μῦ=mi — νῦ=ni — ταῦ=taf vel tau — αυ=af — ει=i — ευ=ef — οι=i — ου=u — ᾳ=a — ῃ=i — ῳ=o — υι=yi — ηυ=if — ωυ=ou.

2. Grammatica Graeca ἐν τῷ βιβλίῳ τοῦ ὁποίου ἡ ἐπιγραφή· Margarita philosophica nova cui insunt sequentia. Epigrammata in commendationem operis. Institutio Grammatice Latine. Precepta Logices. Rhetorice informatio. Ars memorandi Ravennatis Beroaldi, modus componendi epistolas. Arithmetica. Musica plana. Geometrie principia. Astronomia cum quibusdam de astrologia. Philosophia naturalis. Moralis philosophia cum figuris. — Appendix matheseos in Margaritam philosophicam. Grammatica Hebraeica, G r a e c a etc. Completum est hoc opus per.... Ioannem Grüninger. Ex Argentorato veteri. Pridie Kalendas Iunii 1512. 4°.

Ἡ προφορὰ ὡς ἐν τῷ βιβλίῳ τοῦ Γολίου.

3. Lexicon Graecum et institutiones linguae Graecae ad sacri apparatus instructionem. Antverpiae, Christophorus Plantinus 1572 (μέρος τοῦ: Biblia sacra polyglotta).

Ἡ προφορὰ ὡς ἐν τῷ βιβλίῳ τοῦ Γολίου.

4. Institutiones in linguam Graecam per Nicolaum Clenardum. Lovanii in officina Rutgeri Rescii ac Ioannis Sturmii. Quinto Kalendas Iunias MDXXX 8°.

5. Absolutissimae institutiones in Graecam linguam. Auctore Nicolao Clenardo. Cum succinctis annotationibus ac Latina Graecarum vocum interpretatione. Antverpiae Chr. Plantinus 1576. 12°. (Τελειότατοι εἰςηγήσεις εἰς τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν ὑπὸ Νικολάου Κλενάρδου. Μετὰ βραχειῶν σημειώσεων καὶ λατινικῆς μεταφράσεως τῶν ἑλληνικῶν λέξεων. Ἐν Ἀντουερπίᾳ, Χριστοφ. Πλαντῖνος 1576. 12°.

Ἡ προφορὰ ἐν ταῖς δύω γραμματικαῖς τοῦ Κλενάρδου εἶναι ὡς ἐν τῇ γραμματικῇ τοῦ Γολίου, ἡ προφορὰ τῶν διφθόγγων αυ, ευ, ηυ, ωυ περιγράφεται ὡς av, ev, iv, ov ἢ σ χ ε δ ὸ ν ὡς af, ef, if, of.

Αὕτη ἡ γραμματικὴ τοῦ Κλενάρδου (4 ἢ 5) ἐν χρήσει ἦτον ἕως εἰς τὸ ἔτος 1625 καὶ ἐν τοῖς σχολείοις τῆς Ὁλλανδίας. Ἀναγινώσκομεν π.χ. ἐν τῇ „Τάξει τῶν σχολείων τοῦ ἔτους 1625 κατὰ τὸ ψήφισμα τῆς Βουλῆς τῆς Ὁλλανδίας" „Diebus Lunae, Martis, Iovis et Veneris hora IV. Rudimenta e grammatica Graeca Clenardi recensita nempe doctrina de *litteris*, accentuum notis declinationibus atque comparationibus."

Ἀλλ' ἐν τῷ ἔτει 1626 ἡ ἐρασμικὴ (οὐχὶ ἡ ἐρασμία!) προφορὰ εἰσήχθη εἰς τὰ σχολεῖα τῆς Ὁλλανδίας ὑπὸ τοῦ Γεράρδου Φοσσίου, οὗτος γράφει τῷ Ἰωάννῃ Μευρσίῳ (Ioannes Meursius) τῇ 5 Νοεμβρίου 1626 τὰ ἑξῆς· „Opus meum de historia Latina ad menses aliquot intermittere sum coactus, propterea quod auctoritate illustrium D.D. (*Dominorum*) Ordinum [1]) commissum mihi fuit ut novam adornarem grammaticam Latinam et Graecam sed ita ut in illa Lithocomi, et in hac Clenardi imprimis praeceptis atque exemplis insisteretur."

Τοῦτο δὲ τὸ βιβλίον, ἐκδοθὲν κατὰ τὸ ψήφισμα τῆς Βουλῆς τῆς Ὁλλανδίας, τοῦ ὁποίου μόνον τὴν τελευταίαν ἔκδοσιν γνωρίζω, ἐπιγράφεται· Gerardi Io. Vossii linguae Graecae rudimenta, quibus decreto ordinum Hollandiae . . . in usum scholarum eiusdem Provinciae declinationum et coniugationum paradigmata cum facilioribus regulis grammaticae exhibentur. Editio postrema. Amstelodami, IJsbrandus Haring 1689.

Καὶ ἡ προφορὰ ὧδε μετασχηματίζεται ὑπὸ τοῦ Φοσσίου· β=b, οὐχὶ v, ὡς κοινῶς συνεθίζουσι νὰ προφέρωσιν — Ἰῶτα (τρισύλλαβον) — —η=e μακρὸν, καὶ πρέπει νὰ προφέρηται ὡς ἐν τῇ δευτέρᾳ συλλαβῇ τῆς λέξεως „begeeren" καὶ ὡς ἀκούεται ἐν τῷ βληχήματι τῶν προβάτων (βλῆ), ἐσφαλμένως δὲ ὡς i προφέρεται· αι=ai, οὐχὶ e—αυ=au, οὐχὶ af· ει=ei, οὐχὶ i ἁπλοῦν· ευ=eu, καὶ οὐχὶ ef· οι=oi ἢ oe(!) καὶ οὐχὶ ι ἁπλοῦν· ου=u (γερμανικὸν ov)· ᾳ, ῃ, ῳ, ἐν ταύταις ταῖς διφθόγγοις μόνον τὸ ἡγούμενον φωνῆεν προφέρεται, καὶ οὐχὶ τὸ ἰῶτα· υι=ui, οὐχὶ ι μακρόν· ηυ=eu, καὶ οὐχὶ if· ωυ=ou, καὶ οὐχὶ of.

Οὕτως ὁ Φόσσιος· καὶ ἐκ τῶν λόγων αὐτοῦ συμπεραίνομεν· α') Ὅτι ἐν τῷ αἰῶνι τοῦ Φοσσίου ἦτον ἐν χρήσει ἡ γνησία προφορὰ, διότι αὐτὸς ὁ Φόσσιος λέγει ὅτι δὲν πρέπει νὰ προφέρωνται τὰ φωνήεντα καὶ αἱ δίφθογγοι ὡς συνήθως γίνεται. β') Ὅτι οἱ πρόμαχοι ταύτης τῆς προφορᾶς εἶναι ἀνακόλουθοι, δίοτι ὁ Φόσσιος ἐν τῇ γραμματικῇ του λέγει ὅτι τὸ ει δὲν προφέρεται ὡς ι καὶ γράφει: „paradigmata". γ') Ὅτι οἱ μαθηταὶ τῶν προμάχων ταύτης τῆς προφορᾶς εἶναι ἐπίσης ἀνακόλουθοι· ὁ Φόσσιος λέγει ὅτι ἐν ταῖς διφθόγγοις ᾳ ῃ ῳ δὲν πρέπει νὰ προφέρωσι τὸ ι, καὶ ἐν τοῖς σχολείοις τῆς Ὁλλανδίας ἀκούομεν ὅτι προφέρουσι aaj, eej (èj), ooj

1) Ἡ Βουλὴ τῆς Ὁλλανδίας.

(ὡς εὐφώνως!) δ') Ὅτι οἱ προστάται τῆς ψευδο-ερασμικῆς προφορᾶς καὶ ἀπὸ τῶν ζῴων παραλαμβάνουσι τὰ σοφίσματά των, δηλαδὴ ὁ Ἔρασμος ἀπὸ τοῦ κόκκυγος, καὶ ὁ Φόσσιος ἀπὸ τῶν προβάτων, τὰ ὁποῖα βλῆ (blee) *καὶ οὐχὶ βλὶ φωνάζουσι. Τοῦτο τὸ βλήχημα οὕτως συνετάραξε τοὺς ἑλληνίζοντας ὥστε ὁ* Lichtenberg, *παρῳδῶν στίχον τοῦ* Shakespeare, *εἶπεν·* „to bhä or not to bhä, that is the question."

Ἀλλὰ τὸ σύστημα τοῦ Φοσσίου δὲν εἰσήχθη εἰς τὰ σχολεῖα τοῦ Βελγίου· ἐκεῖ καὶ ἐν πολλοῖς σχολείοις τῆς Γερμανίας ἐξηκολουθεῖτο ἡ γνησία προφορὰ τὴν ὁποίαν ἐδίδαξεν ἡ γραμματικὴ τοῦ Ἰακώβου Γρετσέρου (καθηγητὴς ἦτον οὗτος τοῦ πανεπιστημίου ἐν Ἰγγολστὰδτ) καὶ τῆς ὁποίας ἡ ἐπιγραφή. „Rudimenta linguae graecae ex primo libro institutionum Iacobi Gretseri. In usum secundae classis grammaticae. Leodii, J. Ouwerk. 1637.

Ἡ προφορὰ περιγράφεται ὡς ἐν ταῖς γραμματικαῖς τοῦ Γολίου καὶ τοῦ Κλενάρδου, ἀκολουθεῖ δηλαδὴ ὁ Γρέτσερος τὴν γνησίαν προφορὰν καὶ παραινεῖ νὰ ἀναγινώσκωσιν οἱ σπουδασταὶ κατὰ τοὺς τόνους (ἢ τὰς προσῳδίας).

7. Institutiones linguae Latinae et Graecae pro infima grammatices ad normam Emmanuelis Alvari et Iacobi Gretseri societatis Iesu, e praestantissimis utriusque linguae grammaticis in usum scholarum provinciae S. I. ad Rhenum superiorem facili et iucunda methodo ad maturum linguae Latinae exercitium adornatae: cum lectissimis observationibus in orthographiam Latinam et Germanicam in constructionem et resolutionem Grammaticam, versionem, scriptionem, imitationem et usum auctorum, variasque difficultates et eruditiones. Cum privilegio sacrae Caesareae Maiestatis et facultate superiorum. Mannhemiae ex typographeio electorali aulico apud Nicolaum Pierron. 1750 8°.

Ἡ προφορὰ ὡς ἐν τῇ γραμματικῇ τοῦ Γρετσέρου.

Πάντα τὰ προμνημονευθέντα βιβλία εὑρίσκονται ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς πόλεως Μαastρίχτ. Περαίνω τοῦτο τὸ ἄρθρον μου εὐχόμενος ὑπὲρ τῆς ἐπιδόσεως τῆς γλώσσης καὶ τῆς βασιλείας τῶν Ἑλλήνων.

Μαastρὶχτ (Maastricht). A. J. Flament.

HELLENISCH,

AUCH ALS ALLGEMEINE GELEHRTENSPRACHE.

Antrittsrede als Privatdocent in der Hellenischen Sprache und Literatur an der Universität von Amsterdam, gehalten den 26en October 1888.

VON

H. C. MULLER *).

Herrn Prof. Dr. Aug. Boltz gewidmet.

„Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore".
Dante.

Der Gedanke einer internationalen, einer Weltsprache hat schon lange Zeit die grössten Denker beschäftigt. Wir erinnern an Leibnitz, an verschiedene Versuche im vorigen Jahrhundert zur Erreichung dieses Zweckes, Versuche welche alle insgesammt bis jetzt gescheitert sind [1]).

Unserem Jahrhundert, der Aera riesenhafter Verkehrsmittel und überhaupt des Internationalismus in jeder Hinsicht, war es vorbehalten diesen Versuchen wieder neue Kraft zu verleihen.

Wir beschränken uns auf die letzten Jahre, und gedenken dann in erster Linie der grossen Verbreitung, welche die Kunstsprache Volapük des früheren Pastors Schleyer gefunden hat. Indem wir uns vorbehalten später auf dieselbe zurückzukommen, halten wir schon jetzt diese Verbreitung, bis in America, China und Japan, für einen Beweis wie sehr dieser Gedanke gleichsam in der Luft schwebt, und wie gross das Bedürfniss eines internationalen Verständigungsmittels ist [2]).

Neben, ja schon lange vor der Erfindung der Volapük, sind von verschiedenen edlen Gelehrten, Humanisten in der wahren und allgemeinen Bedeutung des Wortes, Versuche gemacht worden um das Griechische, oder lieber gesagt: das Hellenische, zu

*) Vom Verfasser aus dem Holl. übersetzt.

gebrauchen, da diese Sprache als ein internationales Idiom grosse Vorzüge bietet, besonders für wissenschaftliche, gelehrte Zwecke.

Mit Ehrfurcht nennen wir die Namen eines Renieri und eines d'Eichthal; der letztgenannte hat in seinen zerstreuten Aufsätzen, vor kurzem von seinem Sohne als Buch herausgegeben, diese Idee auf sehr geistreiche Weise vertheidigt. d'Eichthal's Verdienste sind von dem bekannten Marquis de Saint Hilaire in diesem Buche ausführlich gewürdigt. Höher noch als der Hellenist steht der Humanist, welcher in seinem Werke eine Idee ausgesprochen hat, deren Fruchtbarkeit sich vielleicht erst in späteren Zeiten zeigen wird [3].

Nach dem, leider verstorbenen, gelehrten Menschenfreunde in Paris verdient Boltz in Darmstadt eine besonders ehrenvolle Erwähnung. Er, welcher so manches Jahr seines Lebens dem Studium der hellenischen Sprache gewidmet, hat neulich wieder in seinem ausgezeichneten Werke „Hellenisch, die allgemeine Gelehrtensprache der Zukunft" einen mächtigen Stein beigetragen zur Vollendung des grossartigen Gebäudes, das schon so viele Denker zu errichten strebten, und dessen Endzweck nur die grösstmögliche Verbreitung echter Wissenschaft und Cultur sein kann.

Dass in Holland schon vor einigen Jahren Frau Hauptmann Zwaanswijk denselben Gedanken ausgesprochen hat kann jetzt als bekannt vorausgesetzt werden. Es ist jedoch nicht so allgemein bekannt dass gleichfalls schon vor geraumer Zeit ein merkwürdiger, energievoller Autodidact, Reyer in Triest, welcher noch dazu viele Schwierigkeiten hat überwinden müssen, kraft talentvollen Sprachstudiums ganz unabhängig von den Anderen dieselben Resultate erzielt hat. Die synoptischen Tabellen der Grammatiken und Declinationen, welche er veröffentlichte, sind für einen Autodidacten sehr verdienstvoll, und neben jenen anderen grossen Männern der Wissenschaft verdient auch der bescheidene Turnlehrer in Triest die Lorbeerkrone, welche von der Menschheit als Lohn für uneigennütziges Wirken und vorurtheilsloses wissenschaftliches Streben für alle Zeiten ausgesetzt worden ist.

Diese und dergleichen Ideen werden in der letzten Zeit überall in Europa besprochen, und darum braucht man jetzt, wo die

Volapük grossen Anhang findet und die Uneinigkeit vieler Volapükisten noch mehr als früher die Schattenseiten einer Kunstsprache hat hervortreten lassen, sich nicht zu wundern dass die obenbezeichneten Arbeiten in vielen Blättern und Zeitschriften Erwähnung finden [4]).

In dieser meiner Rede beabsichtige ich eine nähere Untersuchung dieser Frage, insbesondere jedoch wird mich die hellenische Sprache beschäftigen, deren Studium, wie wenn es eine zweite Renaissance wäre, jetzt eine neue Glanzperiode entgegenzuwinken scheint.

Was ist eigentlich eine allgemeine, eine internationale Sprache?

Hören wir welche Antwort darauf der bekannte Herr Kerckhoffs in Paris, der Vorstand der Volapük-Akademie, gegeben hat; er behandelt zwar die Volapük insbesondere, aber seine Meinung hat auch einen allgemeinen Werth.

Man versteht darunter (sagt er) eine konventionelle Sprache, frei von allen Schwierigkeiten der Grammatik, der Orthographie und der Aussprache, welche die alten sowohl als die modernen Sprachen bieten, eine Sprache welche deshalb, vermöge ihrer grossen Einfachheit, von allen Culturvölkern für ihre internationale Beziehungen benutzt werden kann. Wenn man erwägt dass die Rivalität der Nationen, heute grösser als jemals, die Annahme einer europäischen Sprache, wie französisch, deutsch oder englisch, nie gestatten wird, und dass ausserdem die Kentniss dieser Sprachen ein langes und schwieriges Studium erfordert, so muss man gestehen dass diese Idee einer Weltsprache, welche im telegraphischen Marine-Kodex schon Wirklichkeit geworden ist, bei weitem nicht so unvernünftig ist wie vielmals behauptet wird.

Leibnitz scheint der erste gewesen zu sein, welcher den Gedanken einer Universalsprache, oder spécieuse générale (wie er sie nannte) hegte; wie er jedoch an Thomas Burnet schrieb, hielten die Schwierigkeiten des Unternehmens ihn davon ab. Descartes und der Jesuit Mersenne haben gleichfalls darüber nachgedacht. Aber die einzige ernsthafte Arbeit, welche im 17ten Jahrhundert über diesen Gegenstand veröffentlicht wurde, ist zweifelsohne der Essai d'un caractère graphique réel et d'une langue philosophique, von Wilkins (London 1688). Unglücklicherweise

jedoch ist die Arbeit des Englischen Bischofs, wie auch die übrigen Systeme einer Weltsprache, praktisch ganz unzulässig. Herr Kerckhoffs fügt endlich hinzu, er mache eine Ausnahme für Schleyer's Volapük, eine Sprache welche die grösste Einfachheit besitze und schon in und ausserhalb Deutschlands Tausende von Anhängern zähle [5]).

Wir können an dieser Stelle nicht näher auf Volapük eingehen, da eine ausführliche Vergleichung uns zu weit führen würde. Bei einer solchen Vergleichung, wo alle speziellen Punkte mit Beispielen beleuchtet werden sollten, darf man nie vergessen dass Vp. eine reine Kunstsprache ist und dass, selbst wenn der Erfinder diese Absicht haben sollte, es jedenfalls nicht in der Meinung aller Volapükisten liegt diese Sprache zu einer internationalen Sprache der Wissenschaft zu erheben. Dieselbe wird bis jetzt meistentheils von Männern der Praxis, oder der mehr praktischen Wissenschaften, verwendet, während die Zahl der Schullehrer und Gelehrten, besonders der Sprachgelehrten, welche sich ernsthaft mit ihr beschäftigen, noch verhältnissmässig unbedeutend ist [6]).

Vielleicht ist dies auch die Ursache warum die wissenschaftlichen Akademien, auch in Holland, sich nicht offiziell damit einlassen wollen; eine Thatsache welche ich übrigens bedaure, weil der relative Werth einer Kunstsprache wohl von wissenschaftlichen Männern näher untersucht werden sollte.

Andere, wie der Verfasser einer neulich erschienenen interessanten, sehr heftigen Broschüre gegen die Volapük, beleuchten die vielen Fehler und Unvollkommenheiten, welche Schleyer's Kunstprodukt darbietet. Das ändert aber meiner Meinung nach nichts an der Thatsache dass Schleyer wirklich während seines Lebens eine grosse Anzahl Sprachen studirt hat, dass seine Schöpfung eine merkwürdige Probe menschlichen Scharfsinns ist, und dass seine Kunstsprache schon in vielen Hinsichten bedeutende Dienste erwiesen hat [7]).

Wieder Andere, wie Boltz, kommen zu dem Schlusse: dergleichen Versuche, wie auch diejenigen von Leibnitz, wie Steiner's Pasilingua, wie Parrat's geistreiche Langue simplifiée, müssen jedenfalls misslingen, weil eine Weltsprache, die dem geistigen Bedürfnisse aller Völker und Zeiten genügen könnte,

ein eben solches Unding sei wie die allgemeine Gleichheit aller Menschen. Sie machen uns darauf aufmerksam, dass eine solche Einheit nur in einem gewissermassen höheren Kreise bestehen könne, weil Wissenschaft und Kunst immer eine Art Aristokratie des Geistes bilden. Nicht die Massen (fügen sie hinzu) fordern eine Weltsprache, sondern die Männer der Wissenschaft. Schon früher ward es ausgesprochen dass, seitdem das Lateinische nicht mehr allgemeine wissenschaftliche Sprache ist, es eine bedauernswürdige Lücke gebe, welche die Einführung einer neuen wissenschaftlichen Weltsprache höchst wünschenswerth mache [8]).

Wir bedürfen also, um es noch einfacher als Herr Kerckhoffs zu sagen, eines Mittels internationaler Verständigung, besonders auf wissenschaftlichem Gebiete, wozu in früheren Jahrhunderten das Lateinische diente. Eine Rückkehr zum Alten ist jedoch durchaus unmöglich, das Latein ist und bleibt im Ganzen eine todte, eine beschränkte Sprache, dazu ungenügend für unsere moderne Kultur. Den Beweis dieser Behauptung bis auf Einzelheiten zu bringen dürfte nicht schwierig sein [9]).

Wenn also das Latein ungenügend ist und die nächste Zukunft vielleicht schon eine Verringerung des Lateinunterrichtes bringen wird, so kann man auch gegen die übrigen modernen Sprachen als internationale Sprachen viele Beschwerden anführen. Erstens die schon von Kerckhoffs hervorgehobene Rivalität der Völker. Zweitens der Umstand dass der Unterricht dieser Sprachen, besonders der Elementarunterricht, noch sehr unvollkommen ist. Hierzu kommt dass verschiedene dieser Sprachen für das Ausdrücken neuer Begriffe und das Zusammenfügen von Wörtern unzulänglich sind, dass die Art seine Gedanken mitzutheilen in germanischen und romanischen Sprachen oftmals bedeutende Unterschiede bietet, und dergl. mehr.

Das Hellenische, wie schon längst von d'Eichthal, Boltz u. A. dargethan ist, hat dagegen viele Ansprüche darauf den Preis in diesem internationalen Wettstreite zu erhalten.

Gegenseitige Rivalität wird beim Hellenischen nicht viel Gewicht in die Wagschale legen, es ist ja die uralte Sprache eines kleinen Volkes und eines kleinen Landes. Die Sprache ist reich und wohlklingend, klar und bestimmt, auch besonders reich an Zusammensetzungen; sie kann alle modernen Begriffe vollständig

wiedergeben und hat in dieser Hinsicht schon Tausenden von Wörtern das Leben geschenkt [10]).

Auf Tausenden von Schulen in ganz Europa und an allen Universitäten bildet sie einen Theil des Unterrichtes. Nicht nur gebrauchen wir eine Menge griechischer Wörter im täglichen Leben [11]), sondern unsere ganze medicinische Terminologie, die allgemeine Terminologie der Wissenschaften und Künste, beherrscht grösstentheils die Griechische Sprache. Dazu kommt noch etwas, das wir in unserem praktischen Zeitalter gar zu schnell vergessen dürften, der grosse indirekte Einfluss nämlich, den die hellenische Cultur noch auf unsere jetzigen Zustände ausübt, wie es der lateinische Dichter in seinem Kernausdruck zusammenfasste:

„Graecia capta ferum victorem cepit."

in welchen fünf Worten ein Schlüssel liegt zur richtigen Erkenntniss der Römischen Literatur.

Zwei Dinge nur sind unumgänglich nothwendig um eine gründliche Reform durchzuführen, und diese zwei Dinge sind, relativ betrachtet, so einfach dass es nicht einleuchtet warum eine derartige Idee nicht viel früher ausgesprochen worden ist.

Erstens, man sollte das Hellenische in seinem ganzen Umfange lehren, und mit den modernen Formen anfangen. Dasselbe thut man ja mit allen lebenden Sprachen, man fängt den französischen Unterricht nicht mit Rabelais, den englischen nicht mit Chaucer an, u. s. w.

Zweitens, sollte man den grammatischen Unterricht vereinfachen und darin Einheit bringen anstatt des todten Formenkrams, überhaupt das Studium der Hellenischen als einer lebenden Sprache auf eine solche Weise umgestalten, dass man in kurzer Zeit grosse Resultate erzielt.

Damit hängt zusammen dass auch die echte und lebende Aussprache des Griechischen auf unseren Schulen eingeführt werden sollte.

Diese Reformen, welche auch die Quintessenz der Ideen des obengenannten Herrn Reyer bilden, sind ziemlich einfach und würden sich wohl allmählich einführen lassen, wenn man nur bald ein Zusammenwirken der Lehrer in den verschiedenen Ländern und die Unterstützung der Autoritäten erreichen könnte.

Der erste Schritt, hierzu zu gelangen, ist wohl die grösstmögliche Publicität, und wir verhehlen uns nicht dass die Sache jedenfalls viel Zeit und Mühe kosten wird und dass viele Schwierigkeiten sich uns in den Weg stellen. Das schöne Ziel jedoch ist einer solchen Anstrengung werth.

Die Einführung würde auf folgende Art geschehen können, wie dies im allgemeinen schon Herr Reyer bezeichnet hat, kräftig in seinem Streben unterstützt von dem Italienischen Sociologen Salvadori.

Während der ersten Gymnasialjahre wird anstatt der alten, die neuere Hellenische Sprache gelehrt; eine Sprache welche den Philologen keine Schwierigkeiten bieten dürfte, da die heutige Sprache nichts anders ist als die einigermassen modernisirte κοινὴ (kini) des Alterthums [12]).

Das ausschliessliche Lernen der alten Formen des Griechischen ist schon darum ziemlich resultatlos, weil der Unterschied mit den modernen Sprachen viel zu gross ist, weil die meistentheils befolgte grammatische Methode bei den Schülern schliesslich nur Abneigung weckt, und so weiter. Wenn man hingegen die heutige lebende Sprache, und noch dazu nach einer einheitlichen und leichten Methode, auf den Schulen lehrte, würde das Resultat überraschend günstiger sein.

Zwar kann die moderne Literatur sich noch nicht messen mit der alten, aber jedenfalls ist das Studium der lebenden Sprache die beste Stufe um allmählich eine genaue Kentniss der alten zu erlangen; in den höheren Klassen würde später die Sprache eines Demosthenes, Plato und Homer studirt werden können.

Die Reyer'sche Methode ist von dem Verfasser selbst, zwar (leider) nur in aphoristischer Form, schon vor vielen Jahren in einer Zeitschrift Ἑλλάς veröffentlicht worden, deren Herausgabe jedoch wegen ungenügender Theilnahme nicht weiter fortgesetzt wurde. Die Grundpfeiler des Systems sind die folgenden, welche auch dem Wiener Orientalistencongresse von 1886 vorgelegt worden sind: *Grammatica una*, das heisst eine gleichförmige Grammatik für *alle* Schulen, Einheit grammaticaler Termini, Definitionen, Classificationen und Tabellen; überhaupt ein wichtiges Erforderniss für den Unterricht in jeder Sprache.

B i b l i o m o r p h i a, das heisst die Kunst und Wissenschaft der

graphischen Darstellung, besonders für die Declinationen und Conjugationen.

Eine *internationale Sprache* für gelehrte Zwecke und als Verkehrssprache der Philologen, als solche die Hellenische Sprache, wie sie an der Universität zu Athen gelehrt wird.

Reyer machte dazu noch die folgenden Vorschläge, welche mit den Schleyer'schen Reformen und denjenigen Anderer verglichen werden mögen: Entwurf eines gleichförmigen Alphabets, das heisst für identische Laute verschiedener Sprachen ein identisches Zeichen, und die Herausgabe einer Zeitschrift in der internationalen Sprache für die Verhandlungen der Permanenten Commission, welche sobald wie möglich ernannt werden soll um diese Fragen zu erledigen [13]).

Im Anschluss an den Philhellenischen Verein in Amsterdam haben jetzt Reyer und Salvadori angefangen besonders in Italien diese Ideen zu propagiren. Ausgehend von dem Gedanken dass die Hellenische Sprache, als ein organisches Ganze, vor einer Kunstsprache, wie Volapük ist, den Vorzug verdiene, dass man das genaue Studium der älteren Hellenischen Sprache den Philologen vom Fach überlassen, aber die heutige Sprache als internationale Sprache für den ganzen höheren Unterricht einführen müsse, beabsichtigen sie auf gleiche Weise wie die Philhellenischen Vereine von Constantinopel und Amsterdam überall dergleichen Vereine zu gründen, und dabei anzufangen mit Italien, als demjenigen Lande welches schon von Alters her der sonnigen Hellas gegenüber soviele Verpflichtungen gehegt hat [14]).

* * *

Hiermit sind wir an einem Wendepunkt angelangt. Wir haben sehr kurz auseinandergesetzt warum wir das Hellenische gerne als allgemeine Gelehrtensprache eingeführt wissen wollten, und welche Versuche zu diesem Zwecke schon von Anderen gemacht worden sind. Nunmehr wollen wir unsere Aufmerksamkeit der sogenannten lingua neograeca, dem Hellenischen selbst, zuwenden, derjenigen Sprache und Literatur welche sich jetzt an der Universität von Amsterdam einen öffentlichen, wenn auch bescheidenen, Platz erobert hat.

Hier öffnet sich uns ein unbegrenztes Feld. Das Hellenische,

wie eine Königin umgeben von einem ganzen Gefolge von Dialekten, ist so reich und vielseitig dass es Thorheit wäre in einem Vortrage seine Verdienste gebührend zu würdigen, seinen Charakter genau abzumalen. Wir geben also nur einige Umrisse, und beschränken uns darauf die sonderbaren aber tiefeingewurzelten Vorurtheile zu berühren, welche noch in ganz Europa über die Hellenen und das Hellenische bestehen.

Das erste Vorurtheil besteht darin dass man die heutige geschriebene Sprache oder Hochsprache für eine künstlich aufgeputzte Sprache, eine Gelehrtenschöpfung, ansieht, welche nichts zu schaffen habe mit der Volkssprache (sogen. neugriechisch). Man folgert dann weiter, eine solche Sprache, welche kunstmässig zu früheren Zuständen und Formen zurückgeführt werde, habe keine Lebensfähigkeit und könne die Stelle der Volkssprache nie einnehmen [15]).

Das zweite Vorurtheil besteht darin dass man die hellenische Aussprache als verdorben und ungriechisch betrachtet, als ein Produkt slawischer und überhaupt barbarischer Einflüsse, und das meint man beweisen zu können aus den vielen i-Lauten, aus der Aspiration des δ, und so weiter.

Das dritte Vorurtheil endlich (oder lieber Fehlgriff) besteht darin dass man die sogenannte neugriechische Sprache als eine völlig heruntergekommene betrachtet, weil dieselbe, so meint man, keinen Dativus mehr habe beim Nomen, keinen Infinitiv beim Verbum, welche Formen also umschrieben werden müssen, und so weiter.

Diese drei Vorurtheile werden wir kurz widerlegen, und sagen schon im Anfange dass wir den Ausdruck „neugriechisch" fortan lieber ersetzen durch „hellenisch", und statt der „lingua neograeca" (Deffner z. B.) fortan lieber sprechen von der „lingua hodierna Graecorum" (quae priscae linguae simillima est). Der unglückliche Ausdruck „neugriechisch" scheint, besonders was Deutschland betrifft, durch Iken's Eunomia (in 1827 herausgegeben) und andere Bücher auf zufällige Weise entstanden zu sein, und die ebenfalls unglückliche Thatsache dass man vom Anfange des Jahrhunderts an bis jetzt fast ausschliesslich die in Dialekten geschriebenen Volkslieder mit der in der κοινή (Hochsprache) verfassten Literatur verwechselt, und das Studium des s.g. Neugriechischen nur mit jenen

Volksliedern angefangen hat — diese Thatsache besonders hat verhindert dass man von der Hellenischen Sprache und von den Hellenen rede, wie es doch ganz vernunftgemäss wäre. Es liegt hier also kein Wortstreit vor, sondern eine ganz widersinnige Auffassung des Griechischen, die wir mit aller Macht bestreiten, wenngleich wir wissen dass wir darin die meisten Philologen zu unseren Gegnern haben. Diese Zünftler blicken noch immer avec un suprême dédain auf das sogenannte Neugriechische herab, wie wenn es eine Art Anhang ihres geliebten Altgriechischen wäre.

Und jetzt die Hauptsache: die heutige Hochsprache (κοινὴ) ist eine im Grossen und Ganzen fast durchaus fertige Sprache, welche die verschiedenen Dialekte als Ergänzung, aber sonst ganz selbständig, neben sich hat. Sie bildet den Mittelpunkt, um welchen das Uebrige sich gruppirt. In der Hellenischen Sprache, um es noch deutlicher zu sagen, kann man die folgenden Bestandtheile deutlich unterscheiden:

1. Die allgemeine Volks- oder demotische Sprache (patois) in der Volkspoesie, selten in der Prosa. Beispiele findet man in den Klephtenliedern, in populären Vorträgen, Kalendern, Witzblättern, u. s. w.
2. Die Hochsprache (κοινὴ) mit demotischen oder mit dichterischen Freiheiten, besonders in lyrischen Gedichten und im Lustspiel verwendet. — Beispiele gut gesammelt in Boltz' Meisterwerk über die „Hellenische Sprache der Gegenwart", z. B. Gedichte in Epirotischer Mundart von Bikelas, Drossinis u. A.
3. Die reine Hochsprache (κοινὴ), d. h. die allgemein geschriebene Hellenische Sprache, in Prosa und Poesie, im ganzen öffentlichen Verkehr. — Beispiele in der ganzen hellen. Literatur und auch bei Boltz, weiter lese man z. B. die Akropolis von Athen, die Nea Himera von Triest, u. a. Zeitungen.
4. Die κοινὴ mit archaistischen Formen, höherer wissenschaftlicher Stil, in Poesie und besonders in Prosa, fast ausschliesslich von Gelehrten verwendet, welche die Klassiker genau kennen und ihre Sprache mit Vorliebe gebrauchen. — Beispiele findet man bei Kontos und seiner Schule, in den Feuilletons der Nea Himera, u. s. w.
5. Der streng-archaistische Stil, im gelehrten Verkehr mit dem

Auslande. — Beispiele bei Boltz, in der schon jetzt ausserordentlich weitverzweigten Correspondenz des Philhellenischen Vereins in Amsterdam, u. s. w.

6. Zuletzt: die verschiedenen fast unzählbaren Dialekte, einige sehr reich, schön und wohlklingend. Viele derselben, wie das Kretische, Tzakonische, u. a. sind besonders schwierig, und die meisten bewahren uralte Formen und Wörter.

Aus dieser Uebersicht, welche wir in Hauptsachen Boltz' Arbeiten entlehnen, weil wir in keinem anderen Werke die Sache so klar und bündig angedeutet fanden, kann man ersehen dass die gangbaren Begriffe der Philologen grundfalsch sind und die heutige Sprache nur die (natürlich) modernisirte alte Sprache ist, deren Formen beim ganzen höheren Unterricht gelehrt werden. Man sollte also sobald wie möglich den Fehler von Jahrhunderten verbessern, die Methode umändern und das Hellenische ganz und gar wie eine lebende Sprache sprechen und studiren.

Auch das zweitgenannte Vorurtheil ist ein uralter Irrthum und betrifft die Aussprache. Hier nur eine kurze Andeutung, denn (um die Worte des grossen Holländischen Denkers Multatuli zu gebrauchen) „über diese Sache würde man Vieles sagen können." Die Fabel einer barbarischen, ungriechischen Aussprache ist schon längst widerlegt von den Hellenen selbst (Oekonomos), später besonders in den Schriften eines Rangabé, d'Eichthal, Blackie, Boltz, Engel u. A., während jetzt in Erasmus' eigenem Lande, in Holland, glücklicherweise endlich der Anstoss gegeben ist um den uralten Schlendrian abzuschaffen und die γνησία προφορὰ oder echt-überlieferte hellenische Aussprache wieder einzuführen. Von einer verdorbenen Aussprache dürfen die Erasmianer gar nicht reden, denn eben das Gegentheil ist der Fall: Tradition und wissenschaftliche Untersuchung hat schon längst bewiesen dass die gegenwärtige nationale Aussprache im entfernten Alterthum ihre Wurzeln hat, während die Aussprache der Schulen und besonders der verschiedenen europäischen Länder willkürlich und systemlos ist, und eine höchst wohlklingende Sprache in eine todte Kakophonie (einen wahren Plateiasmus, wie Eckstein es nannte) umgewandelt hat. Der gesunde Menschenverstand hätte schon längst mit Ampère sagen müssen: „en tout cas, il vaut mieux de

parler le Grec comme un mendiant d'Athènes que comme un helléniste de Rotterdam [16]).

Man komme den Wünschen entgegen, von unserem Vosmaer noch kurz vor seinem Tode geäussert, man nehme die Hellenen selbst als Lehrer ihrer schönen und klangvollen Sprache an, es scheine dann von Holland aus das Licht einer Renaissance welches schon seit Jahrhunderten verdunkelt ist, und das wird der erste Schritt sein zu einer Reformation, deren Einfluss auf den ganzen Orient nicht nach Jahren zu berechnen ist!

Zum Schlusse noch ein Wort über die ganz verfehlten Begriffe, welche noch allgemein in Rücksicht auf die Formen und die Syntax der Hellenischen Sprache gehegt werden. Es ist, zum Beispiel, unwahr dass der Dativ und der Infinitiv verschwunden sind, dies gilt vielleicht nur in Bezug auf die Vulgärsprache. Wir brauchen nur zu verweisen auf Boltz' Arbeiten, worin überzeugend dargethan ist wie viele Male beide Formen, besonders in gewissen Verbindungen, gebraucht werden [17]).

Wir schliessen hiermit unsere Bemerkungen über die Vorurtheile, welche noch auf Hellas und seiner schönen Sprache lasten, wenngleich wir auch fürchten dass die vis inertiae und der reactionäre Geist des Gymnasialunterrichts noch lange Zeit eine durchgreifende Reform verhindern wird.



Nachdem wir das Griechische als internationale Sprache betrachtet, und diesem wohlgezogenen „Lieblinge der Grazien" selbst einige allgemeine Bemerkungen gewidmet haben, wollen wir endlich noch die Frage besprechen, welche Stellung das Studium des Hellenischen (s. g. alt- und neugriechisch) in der Gesellschaft und besonders beim höheren Unterricht einzunehmen verdiene.

Es wird Jedem einleuchten wie wichtig die Sache ist für die Frage des Klassicismus, jener question brûlante welche noch immer ihrer Lösung harret. Aus der Periode „Griechisch und Lateinisch" sind wir gelangt in die Periode „Griechisch oder Lateinisch" und vielleicht naht schon eine dritte Periode, welche die Abschaffung beider klassischen Sprachen als Grundlage des höheren Unterrichts mit lauter Stimme fordern wird. Für eine

richtige Würdigung dieser Frage ist also das Hellenische geradezu unentbehrlich [18]).

Dass das Studium der ganzen Hellenischen Sprache besonders für Philologen nothwendig ist brauche ich nicht ausführlich zu begründen. Korais und Rangawis sind schon vielsagende Namen, aber eine ganze Schar jüngerer Gelehrten reiht sich diesen weitleuchtenden Sternen an. Kontos, Bikelas, Hatzidakis, Lambros, Dossios und viele Andere glänzen in der Wissenschaft wie ihre Vorfahren in den Zeiten des Erasmus und Reuchlin. Das heutige Griechische, um es kurz zu sagen, bietet das nützlichste und angenehmste Mittel dar um die s. g. klassische Sprache tausendmal besser zu verstehen und zu würdigen; wer gründlicher Philologe werden und z. B. durch eine Orientreise selbst aus der Quelle schöpfen will darf sich keineswegs ausschliesslich mit der letzgenannten beschäftigen [19]).

Aber ebensowenig darf man von einem höheren Standpunkt aus, mit Rücksicht nämlich auf die vergleichende Sprachforschung, diese Studien vernachlässigen. Aus Kuhn's bekannter Zeitschrift und vielen anderen Werken kann man schon ersehen welch eine wichtige Stelle besonders die vielen Dialekte in der unaufhaltsam fortschreitenden Entwicklung jener Wisschenschaft einnehmen. Einzelne Mundarten (z. B. Tzakonisch) haben grosse Aufmerksamkeit auf sich gezogen, und im allgemeinen gilt die Behauptung dass das Griechische seines uralten und conservativen Charakters wegen für den Sprachforscher einen besonderen Werth hat. Es kommt hinzu dass Hellas immer eine Brücke zwischen Europa und Asien gebildet hat, jedenfalls ist es höchst interessant die fremden Einflüsse auf die Sprache des lebhaften Volkes näher zu betrachten [20]).

Was den Handelsverkehr mit der Levante betrifft, so ist derselbe zwar ziemlich beschränkt aber immerhin bedeutend genug um das Studium der Griechischen Sprache aus Handelsrücksichten zu empfehlen. Diese ist ja die allgemeine Verkehrssprache und die Trägerin der Cultur im Orient; ausserdem sind Griechische Kolonien weit über die Grenzen des Königreiches hinaus verbreitet, und so wäre es schon praktisch wünschenswerth überall in den Hauptstädten Europa's die Erlernung dieser herrlichen Sprache zu ermöglichen.

Und, last not least, die Literatur sollte man, sowohl im Rahmen der Weltliteratur als auf sich selbst betrachtet, endlich einmal genauer kennen lernen! Was die mittlere und neueste Literatur betrifft, so vergesse man nie dass dieselbe das schöne Geistesprodukt eines noch vor kurzem barbarisch unterjochten Volkes bildet, und dass sie ihre höchsten Blüthen noch nicht getrieben hat. Man bedenke dass auch die sogenannte klassische Literatur viele Meisterwerke neben vielem Mittelmässigen enthält, und dass der Werth letztgenannter Schriften meistentheils überschätzt wird weil die Periode, der sie angehören, mit dem Glorienscheine der Unsterblichkeit umgeben ist. Soviel ist gewiss dass besonders die neuere Literatur sich mit mancher europäischen (die Englische vielleicht ausgenommen) messen kann; in Europa, wo man sich bis jetzt oft nur auf die Kenntniss einiger Klephtenlieder, oder chants populaires de la Grèce moderne (wie Fauriel sie nennt) beschränkte, fängt man jetzt spät an die Sache einzusehen; und die Zeit ist nicht ferne mehr wo dieser neuerstandenen Literatur der verdiente Ehrenplatz eingeräumt werden wird.

Man beseitige endlich einmal, mit vielem anderen geistigen Schutte, auch das Vorurtheil als ob das wahrhaft klassische nur einer oder zwei Sprachen, bloss einer Periode, angehören könne; man folge endlich dem Mahnworte sovieler Denker und betrachte die Literatur fortan nur wie ein Glied einer unendlichen Entwicklungsreihe. Jede literarische Erscheinung beurtheile man nach ihrem Zeitalter, denn das vergleichende Studium der Literaturen wird uns belehren dass die Formen, auch in der Sprache und in der Belletristik, sich fortwährend in regelmässiger Weise aus einander entwickeln, verfeinert und veredelt oder auch verkümmert werden, und dass des Heraklitos, des Vorläufers der Evolutionslehre *„πάντα ῥεῖ”* (Alles befindet sich in fortwährender Strömung) auch auf die literarischen Schöpfungen seines Volkes und anderer Nationen vollkommen seine Anwendung findet [21]).

Ich fürchte zwar dass viele der hier ausgesprochenen Meinungen vorläufig wohl zu den pia vota gerechnet werden können, ist doch der Schlendrian viel zu gross und gehen wir ausserdem einer Zeit entgegen, welche grosse soziale Verwicklungen brin-

gen und dem friedlichen Gedeihen der Künste und Wissenschaften weniger günstig sein wird.

Das Problem einer Weltsprache und die Frage, welche Stellung dem Hellenischen gebühre, wird jedoch auf der Tagesordnung stehen bleiben, wenn auch wir die Lösung derselben nicht erleben werden. Der Denker arbeitet ja für die Zukunft, wie der Lateinische Dichter sagte „serit arbores quae alteri saeclo prosint." Sind seine Ideen richtig, so wird er früher oder später den Sieg erstreiten, denn er hat die Zeit zum mächtigsten Bundesgenossen. Sind dieselben hingegen falsch, so wird die Nachwelt deren Unfruchtbarkeit baldigst erfahren. Aber wenn es ihm mit seinem Streben Ernst war ist seine Arbeit nie umsonst gewesen, denn es werden ihm Andere nachfolgen, man wird seine Fehler ausnutzen, und der Weg, den er trotz aller Mühe nicht erspähen konnte, wird endlich gefunden werden.

ANMERKUNGEN UND BERICHTIGUNGEN.

1) Leibnitz hält dafür dass es gelingen könne alles Denken auf ein Rechnen und die Denkrichtigkeit auf Richtigkeit der Berechnung zurückzuführen, wenn für die einfachsten Begriffe und für die Verbindungsweisen der Begriffe überhaupt Zeichen von solcher Angemessenheit gefunden würden, wie die Mathematik auf ihrem Gebiete solche besitzt und zwar insbesondere in der durch Vieta eingeführten allgemeinen Bezeichnung der Zahlen mittelst der Buchstaben (Vieta, in artem analyticam Isagoge seu algebra nova 1635, wo S. 8 die Erklärung gegeben wird: logistice numerosa est, quae per numeros, speciosa quae per species seu rerum formas exhibetur, utpote per alphabetica elementa, s. Trendelenburg, hist. Beitr. III 6.) Hierauf zielt sein schon in seiner Jugendzeit ausgebildeter und bis zum Alter festgehaltener, in manchen Schriften und Briefen erwähnter Plan einer *Characteristica Universalis* (Spécieuse Générale) ab, der jedoch ein blosses Project geblieben ist. — Was Leibnitz beabsichtigte, in wie weit er besonders an Georg Dalgarn, ars signorum, vulgo character universalis et lingua philosophica, London 1661, und daneben auch an John Wilkins, an essay toward a real character and a philosophical language, London 1668, anknüpfte, wie weit seine eigenen zahlreichen, jedoch sporadischen und schwankenden Versuche ihn geführt haben, was zum Behufe einer partiellen Ausführung des Leibnitzischen Projectes, aber

auf dem Grunde der Kantischen Kategorienlehre, durch L. B. TREDE, den Verfasser der 1811 zu Hamburg anonym erschienenen Schrift »Vorschläge zu einer nothwendigen Sprachlehre" geschehen sei, weist Trendelenburg nach in der oben citirten Abhandlung. Soweit der Grundgedanke Gültigkeit hat, wird er durch die Zeichen der Mathematik, Chemie, etc. realisirt." (F. Ueberweg, Grundriss der Gesch. der Philosophie. Th. III. Berl. 1875. S. 118).

2) Ueber den »Gedanken einer Weltsprache" habe ich schon früher in holländ. Sprache Art. geschrieben im »Groninger Weekblad" (1888), und behandelte darin die Verbreitung der Volapük sowie die »Origine et philosophie du langage" des Prof. P. Regnaud, Paris 1888. 8°, jedenfalls ein geistreiches Werk (S. p. 343—350 »La langue universelle"). Dieses Werk bearbeite ich jetzt in hellen. Sprache für unsere Zeitschrift, auch um zu zeigen wie sehr die hellen. Sprache sich eignet für die Behandlung wissenschaftlicher (hier: sprachwissenschaftl.) Gegenstände. — Man vergleiche noch: Konlet konedas e konilas se läns valik, dub W. Hansen, Köbenhavn 1888. 8°. Eine sehr interessante Sammlung. — A. J. Ellis, On the conditions of a universal language, etc. Transactions of the Philological Society, (London) 1888. — Leop. Einstein, La linguo internacia, u. s. w. (flüchtig geschrieben) Nürnberg, 1888. — Verschiedene Volapük-Zeitschriften, z. B. Rund um die Welt (Wien), Le Volapük (Paris), etc. etc.

3) Man vgl. besonders: G. d'Eichthal, La langue Grecque. Mémoires et notices, etc. Paris, Hachette 1887. 8°. Darin die Art. des Herrn Renieri, und der Art. über »Voltaire et la question grecque en 1770" (»La langue grecque deviendrait la langue universelle" schrieb Voltaire, p. 327).

4) Man sehe noch: J. M. Schleyer, Mittlere Grammatik der Universalsprache Volapük. Konstanz 1887. — Grosses Wörterbuch der Universalsprache Volapük. 4e Aufl. Konstanz 1888. — Inwieweit rein wissenschaftliche Gegenstände bis jetzt (von Dr. Miess in Köln, Dr. Mehmke in Darmstadt, u. s. w.) in Vp. behandelt worden sind, darüber vergl. man die Volapükliteratur. Neulich sind erschienen: Eine Probe auf die Leistungsfähigkeit des Vp. Herausg. v. Rud. Böger. Hamburg 1888. 43 S. — A. Supplem. Report of the Committee to consider an internat. language, read before the Americ. Philosoph. Society, Dec. 7, 1888 (gegen Volapük und gegen Hellenisch). — Wir kommen jedenfalls später darauf zurück.

5) Ueber die praktische Seite der Volapük lese man besonders nach den schon erwähnten Report on the conditions of a universal language, p. 93—98 und passim.

6) Dr. Römer, Volapük und deutsche Professoren. Berlin, Heuser's Verlag 1888. Geistreich geschrieben. — Man vgl. noch die Art. des Herrn L. Einstein über frühere Weltspracheversuche, u. s. w. in der Zeitschrift »Rund um die Welt", in der »Bayerischen Lehrerzeitung", u. s. w. Eine gute populäre Uebersicht. Auch die Holl. Art. des tüchtigen Gelehrten Dr. H. v. d. Stadt (Volapükist) in der »Arnhemsche Courant", u. s. w.

7—8) Man vergl. die Literatur über die Lateinische Sprache, beziehungs-

weise auch über die Italien. Sprache, u.s.w. (Fauriel, Bernhardy, Schuchardt, Budinszky, u. s. w.) Es wäre interessant den statistischen Nachweis zu führen wie das Lateinische als internat. und als wissenschaftl. Sprache immer mehr an Boden verliert; ja, fast kann man sagen dass es nur in der rein philologischen (und theologischen) Literatur sein Dasein fristet. Wer hilft uns an einer Statistik jener Sprachen, welche in den letzten Decennien am meisten im Dienste der Wissenschaft verwendet werden? Zahlen beweisen.

9) Ueber die Beschränktheit der Lateinischen Sprache geben schon die Latein. Griech. Wörterbücher genügenden Aufschluss. Aus meinen Sammlungen gebe ich nur die folgenden Beispiele: βοηθητικὸς ad auxilium ferendum paratus, βουλυτὸς tempus quo boves solvuntur ab aratro, δωροδόκημα donum per corruptionem acceptum, εἰδωλολατρεία deorum fictitiorum cultus, θεολογία scientia rerum divinarum, ἰδιοσυγκρασία peculiaris quaedam corporis constitutio, λογική ea pars philosophiae quae est quaerendi ac disserendi, ὁπλίτης miles gravis armaturae, τιμοκρατία reipublicae status in quo e censu magistratus creantur, χαρακτήρ peculiare quoddam et proprium, quo res agnosci et ab aliis discerni potest, ψευδώνυμος falsum nomen gerens, etc. etc. — Das sind jedoch nur Anläufe, denn die Sache erfordert eine eingehendere Untersuchung. Es giebt natürlich schon viele Vorarbeiten für eine Vergleichung des latein. und griechischen Wortschatzes, doch fehlt hier leider der Raum die bez. Literatur auch nur annähernd vorzuführen. Folgende Sätze dürften wohl auf keinen Widerspruch stossen: 1. Der Latein. Wortvorrath ist, wohl den juridischen Theil ausgenommen, viel beschränkter als der Griechische. 2. Die todte Latein. Sprache ist der Wortbildung, und der Fortbildung im allgemeinen, unfähig. 3. Die lebende Griech. Sprache kann ihren Sprachschatz alltäglich bereichern, und bietet also fast in jeder Hinsicht mehr Vortheile um als wissenschaftliche und internat. Sprache verwendet zu werden.

10—11) In täglichem Gebrauche sind: Alphabet, Atmosphäre, Almosen, Architect, Akademie, Apotheke, Apostel, Axioma, Asyl, Asbest. Bibel, Bischof, Bibliothek, Biographie, Barometer. Chaos, Chirurgie, Christ, Clerical, Crisis, Centrum, Chor, Charakter, Chrestomathie. Diarrhee, Diagnose, Despot, Dialect, Dialog, Dynastie, Dysenterie, Diplom. Economie, Engel, Encyclopädie, Echo, Epidemie, Energie, Epistel, Episode. Geographie, Grammatik, Gymnastik, Gymnasium, Geologie, u. s. w. Historiker, Hypothek, Horizont, Hypothese, Hectograph. Idee, Idylle. Katalog, Kategorie, Komödie, Katheder, Kritik, Katholik, Klima, Kilogramm. Logik, Lexikon, Lyceum. Museum, Maschine, Musik, Mathesis, Monogramm, Metall, Monographie, Manie, Mysterium, Mythe, Meter, Methode. Nymphe. Organ, Orchester. Physik, Philosoph, Pseudonym. Pleuritis, Periode, Politik, Polizei, Psalm, Photographie, Panorama, Petroleum, Pädagoge, Prophet, Poesie, Psychologie, Pneumatisch, Polemik, Panacee. Rheumatismus. Synode, Synagoge, Schule, Syphilis, Symbol, System. Thron, Telegramm, Technik, Typhus, Type, Teufel, These, Theater, Tyrann. Zither, Zoolo-

gie, Zone, u.s.w. u.s.w. — Dazu die wissenschaftliche, besonders die medicinische, Terminologie, worüber man die medicinischen Handbücher vergleiche. Diese internationale Fachwortbildung, sit venia verbo, scheint jedoch ziemlich willkürlich und unsystematisch vor sich zu gehen, Latein. und Griech. wird dabei oft bunt durcheinander verwendet, und es wäre vielleicht sehr wünschenswerth das diese Terminologie auf internationalem Wege einer genauen Revision unterzogen würde. Wir möchten gern das Urtheil der Fachmänner hierüber vernehmen.

12) Aeolisch-Dorisch die Basis der *κοινή* (?). — Eine weitverbreitete Meinung hierüber findet man z. B. bei Freund, Triennium Philologicum, Leipz. 1874. II. S. 4—5: »Bereits im 4 Jahrhundert, besonders aber seit der alexandrin. Periode, mischten sich dem attischen Dialekt verschiedenartige provinzielle Eigenthümlichkeiten bei: aus dieser Mischung ging im 3 Jahrh. der gemeinsame Dialekt, *ἡ κοινὴ διάλεκτος*, hervor. Auch in diesem sind, der Zeit nach, verschiedene Abstufungen zu erkennen, wie dies die Schriften des Polybius, Diodorus, Pausanias, Dio Cassius bezeugen, u. s. w.". — Unkritisch handelt hierüber Psichari, Gramm. hist. néo-grecque, Paris 1886. p. 163—188, der von Prof. Hatzidakis in Athen u. A. widerlegt ist. Vgl. dessen höchst interessante »Beiträge zur Geschichte »der neueren Hellenischen Sprache" in der Zeitschrift Athenaeum (Athen, 1881), Platon (Athen 1884), *Γλωσσικῶν Ἀτοπημάτων ἀναίρεσις* (Athen. 1886), *Μελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἑλληνικῆς, κ.τ.λ.* (Athen. 1884), seine Kritiken gegen Deffner, u. s. w. Die Arbeiten des Prof. Hatzidakis verdienen eine ganz besondere Beachtung. — Ueber diese ganze Streitfrage, welcher zum Theil unsere Zeitschrift gewidmet ist, vergl. man endlich noch Maurophrydes, *Δοκίμιον τῆς ἱστορίας τῆς ἑλλην. γλώσσης* passim (u. die darin citirte Stelle aus Fauriel!), Mullach's Grammatik der Griech. Vulgarsprache, und aus neuerer Zeit die Arbeiten von Kontos, Boltz, G. Meyer, E. Legrand, Jeannarakis u. vielen Anderen.

13—14). Die Frage der Einführung einer internat. wissenschaftl. Sprache und der Vergleich zwischen der hellen. und anderen Sprachen muss natürlich erschöpfend behandelt werden. Erstens, muss man untersuchen inwiefern das Latein in unserem Jahrhundert noch in Gebrauch ist, zweitens welche moderne Sprache zu internationalen Zwecken am meisten verwendet wird, drittens inwiefern das Hellenische diese Lücke ausfüllen kann (s. besonders die Werke von d'Eichthal und Boltz mit den vielen Belegstellen), und endlich welche Sprache sich praktisch am besten eignet für alle Theile der Wissenschaft. — Wir hoffen später Zeit zu finden um diesem interessanten Thema eine spezielle Arbeit zu widmen.

15) Es würde uns zu weit führen an dieser Stelle die reiche Literatur über diese Frage auch nur theilweise zu behandeln. In Holland ist darüber besonders geschrieben in der Zeitschrift Conjunctis Viribus von 1888. Ausserdem lese man des Prof. Hatzidakis Kritik über Psichari in der Berliner Philol. Wochenschrift von 6 Aug. 1887, die (sich ablehnend verhaltende) Einleitung der Griech. Reise von K. Krumbacher in München, die ersten Ab-

schnitte von Boltz' Hellenische Sprache der Gegenwart, u. s. w. Auch in den Hellen. Zeitungen Akropolis, Himera, etc. wird fortwährend über dieses Thema geschrieben, während die Hestia darüber vor kurzem einen längeren Aufsatz brachte.

16) Ampère, La Grèce, Rome et Dante (1850). — Ueber die Aussprache, wenigstens was die Literatur anbetrifft, etwas Neues zu sammeln ist eine fast hoffnungslose Arbeit. Besonders das vergleichende Sprachstudium wird hier Licht bringen. Weniger bekannt ist vielleicht Brady, Lautveränderungen der neugriech. Volkssprache, Göttingen 1876 (Seite 36 und passim), während die Arbeiten von Mullach, Deffner, Foy, etc. nur mit Kritik zu gebrauchen sind. In England hat Prof. Blackie darüber geschrieben, und später u. A. sehr gut Rev. F. A. Wyndham, Latin and Greek as in Rome and Athens, etc. London, 1880. 87 p. (passim). — Die letzte Ausgabe von Blass (und Zacher's Broschüre) werden sobald wie möglich eingehend besprochen werden.

17) Man sehe besonders Boltz, Hellenische Sprache S. 64—70. Ein Meisterwerk das nicht genug bekannt ist! — Noch nicht gehörig durchgearbeitet ist das sonst interessante und lehrreiche Schriftchen von Hans Müller, Das Verhältniss des neugriech. zu den romanischen Sprachen, z. B. Seite 36 über den Infinitiv und Seite 49 über den Dativ. — Früher verfuhr man viel unkritischer, man vgl. z. B. das in 1862 erschienene Werk: Die neugriech. Sprache, und die Verwandschaft der griech. Sprache mit der deutschen, von H. R. Brandes. Lemgo u. Detmold. 8°.

18) Der englische Philosoph Bain hat hierüber sehr schöne Aufsätze veröffentlicht (in der Zeitschrift »Mind"), ins holländ. übersetzt in Versluys' Paedagog. Bibliotheek, Groningen. Vieles findet man auch in Eckstein's Latein. und Griech. Unterricht, einem sehr nützlichen Sammelwerke. S. besonders den Abschnitt über die Aussprache des Griechischen.

19) In meinem Holländ. Art. »Griechenlands Dichterfrühling" in der Zeitschrift Holland-Vlaanderen 1888, habe ich eine sehr kurze Uebersich der heutigen Hellen. Literatur gegeben, nach den Sammelwerken von Nicolai, Boltz, Rangabé-Sanders, u. s. w. Die Zeit einer erschöpfenden Uebersicht ist jedoch noch nicht gekommen, denn eben in diesem Zeitalter geht diese Literatur einer neuen und glücklichen Blüthe entgegen.

20) Ueber die Sprache und besonders über die Dialekte vergleiche man zur vorläuf. Orientirung noch (chronologisch): De Graecae linguae dialectis, Kuhn's Zeitschrift passim, und die allgem. Werke: Mullach, Vulgarsprache 1856, Deffner Neograeca 1871, Jeannarakis Grammatik 1877, (auch sehr gutes Wörterbuch!) E. Legrand, Grammaire grecque moderne 1878, Dossios Wortbildungslehre 1879, Foy Lautsystem 1879, G. Meyer Gr. Grammatik 1880 (jetzt 2e Aufl.), Brady Volkssprache 1886, und besonders auch die Hellen. Zeitschriften, welche in West-Europa nicht genügend bekannt sind. Spezielle Werke: Jeannarakis, Kretische Volkslieder, Oekonomides, Lautlehre des Pontischen 1888, und viele andere. Ein vollständ. Repertorium für ganz Europa wäre sehr erwünscht.

21) Man vgl. über Heraclitus: Ritter et Preller, Historia philosophiae Graecae et Romae, ein höchst brauchbares Werk, Gothae 1878. p. 15. Zeller, Philosophie der Griechen, Th. I. S. 523—604, und das ganz ausgezeichnete Werk: Eraclito Efesio, studio critico di Enrico Soulier, Roma, 1885. (Lassalle's berümhte Dissertation kenne ich leider nicht.) — Gute Bausteine für eine vergleichende Geschichte der Weltliteratur bietet u.a. die bei Friedrich in Leipz. erscheinende Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen, welche schon theilweise veröffentlicht ist und folgende Literaturen umfasst: Deutsch (Hirsch), Französisch (Engel), Polnisch (Nitschmann), Italienisch (Sauer), Englisch (Engel), Alt- und neugriechisch (Bender u. Rangabé-Sanders), Russisch (Reinhold), Skandinavisch (Schweitzer), u. s. w. In demselben Verlag ist eine ausgezeichnete Geschichte der Englischen Literatur im 19en Jahrhundert von Karl Bleibtreu erschienen, worin besonders Byron und Shelley sehr anziehend behandelt sind.

ΕΙΣ ΤΗΝ ῾ΕΛΛΑΔΑ.

ὦ Ἑλλάς μου, σ᾽ ἀγαπῶ
ὡς δευτέραν μου πατρίδα,
Σὲ τὴν Φιλελεύθερον,
τὴν μισοῦσαν τυραννίδα.

ὦ Ἑλλάς μου, σὲ τιμῶ
ὡς τῶν ποιητῶν μητέρα,
Σὲ τὴν καλοκἄγαθον
εὐφημεῖ τῆς γῆς ἡ σφαῖρα.

ὦ Ἑλλάς, φιλοῦσί σε
πάντες οἱ κοσμοπολῖται,
ὅπου 'κούεται φωνή
τοὔνομά σου ἐπαινεῖται!

ἐν Ἀμστελοδάμῳ. H. C. Muller.

(*Πανηγυρικὸν Τεῦχος τῆς Ἑστίας*)

IS GREEK A DEAD LANGUAGE? [1]

I AM constantly meeting with intelligent persons who labour under the impression that the language of Plato and St Chrysostom is a dead language, as much as Latin or Hebrew. In an age when Greek newspapers and Greek books on a great variety of subjects are published every day, the existence of such a notion among intelligent persons is a sad sign of that „insular ignorance" with wich Professor Seeley, in a recent article, reproached tbe inhabitants of this tight little island; and it is a notion pardonable enough in the general public, as professional scholars unfortunately have done not a little to give currency to so gross a misconception. For Professors and schoolmasters, and teachers of the classical languages generally, partly from their habit of devolving their living function as teachers of language on dead books, and partly from their barbarous habit of murdering the classical tongue by Latin accentuation and English vocalisation, have taken up a position that, so far as they and their disciples are concerned, makes the living language of Greece practically dead; and so complete is this deadness, that when our young Greeklings, after, it may be, ten years' study of Greek in Eton and Oxford, make a tour to the land where the language is spoken, they find that scarce a single sentence of their well-crammed Hellenism is understood, and forthwith, instead of blaming themselves and their teachers for their barbarous treatment of the language of the Muses, they denounce the spoken language as barbarous, and declare that John Bull's ignorance and inso-

I) *Πρβλ. τὰ ἑξῆς λίαν ἀξιομνημόνευτα ἔργα·*

J. S. Blackie, The pronunciation of Greek, etc. Edinburgh, 1852.

" " , Horae Hellenicae. London, Macmillan 1874.

G. d'Eichthal, La langue Grecque. Paris, 1887. p. 173—174.

(Σημ. τῆς συντ.)

lence in this matter ought to override both the living tradition of the Greek people through a continuity of three thousand years, and the teaching of the Alexandrian grammarians in the time of the Ptolemies. The simplest way to convince the intelligent public of the utter erroneousness of this scholastic notion is to take any number of lines from a classical Italian poet and confront them with the same number of lines from a modern writer of Greek verse, and draw the conclusion, consonant alike with common-sense and exact philological science, that while Latin in its relation to Italian is a dead language, modern Greek in its relation to ancient Greek can in no sense be called a new or a different language. The other day I received from Athens a Greek translation of Shakespeare's „Hamlet", being the fourteenth issue of a collection of classical modern Greek works called the „Ἑλληνικὴ βιβλιοθήκη". I turn up at random this neat little volume, and at page 80 I find the famous monologue of the moody Danish Prince, „to be, or not to be", from which I set down the first fifteen lines: —

ΑΜΛ. *Νὰ ζῇ κανείς, ἢ νὰ μὴ ζῇ: Ἰδοὺ ἡ ἀπορία.*
Τί εἶναι πλέον εὐγενές; Νὰ ζῇ, νὰ ὑποφέρῃ
τῆς Εἱμαρμένης τῆς σκληρᾶς τὰ βέλη, τὰς σφενδόνας,
ἢ 'ς ἕνα πέλαγος δεινῶν ν' ἀντισταθῇ ἐνόπλως,
νὰ τ' ἀναγκάσῃ ἔνοπλος νὰ παύσουν! — Ν' ἀποθάνῃ,
νὰ κοιμηθῇ.... Ἰδοὺ τὸ πᾶν! Καὶ μόνον μ' ἕνα ὕπνον
νὰ παύῃ τὸ πονόκαρδος καὶ τὰ δεινὰ τὰ χίλια
ποῦ εἶν' ἡ μοῖρα τῆς σαρκός, συντέλεια θὰ ἦτο
νὰ τὴν ἐπιθυμῇ κανεὶς ἐνθέρμως! — Ν' ἀποθάνῃ,
νὰ κοιμηθῇ. — Νὰ κοιμηθῇ; Νὰ ὀνειρεύετ' ἴσως!
Ἰδοὺ τὸ πρόσκομμα, ἰδού! Διότι 'ς τοῦ θανάτου
τὸν ὕπνον τοῦτον ἄρά γε τί ὄνειρα θὰ ἔλθουν,
ἀφοῦ ἀποτινάξωμεν τὴν σκέπην τὴν φθαρτήν μας;
Αὐτὸ μᾶς φέρει δισταγμούς· αὐτὸ εἶν' ἡ αἰτία
ποῦ κάμνει τόσον μακρυνὸν τῆς συμφορᾶς τὸν βίον [1]).

---

1) Ἡ *πασίγνωστος μετάφρασις τοῦ* Δ. Βικέλα, *ἥτις ἐστάλη δωρεὰν εἰς τὴν βιβλιοθήκην τοῦ* Φιλελλ. Συλλόγου, *διαφέρει ὀλίγον τι ἀπὸ ταύτης. Ὑποθέτομεν ὅτι ὁ μεταφράστης εἶναι ὁ αὐτός, ἀλλ' ὅτι ἡμεῖς ἔχομεν ἄλλην ἔκδοσιν.* Χρώμεθα τῇ εὐκαιρίᾳ ταύτῃ ἵνα συνιστῶμεν τοῦτο τὸ λαμπρὸν ἀριστούργημα πᾶσι τοῖς ἀναγνώσταις. (Σημ. τῆς συντ.)

Now observe how few and how insignificant are the peculiarities of the modern dialect here that mark it out as distinctly from the Greek of Plato, as the Greek of Plato is distinct from the Greek of Homer or the Greek of the New Testament. In these fifteen lines, containing about one hundred distinct words, I number as modernisms (1) „Amlet" for Hamlet, the loss of the aspirate; (2) *νὰ* for *ἵνα*, and with this the habitual use of the subjunctive mood with the coniunction instead of the infinitive, an idiom not uncommon in the New Testament Greek, and borrowed, I fancy, from Latin, as if we were to say in English *I beg that you accept* instead of *I beg you to accept*; (3) *κἀνείς*, a contraction for *κἂν εἷς*, *any one*, *even one*; (3) *παύσουν,* merely an old termination, more close to the Latin *unt* than the Greek *ουσι*; (4) *ποῦ* for the relative pronoun; (5) *εἶν'* for *ἐστὶ*; (5) *θὰ*, an auxiliary verb, probably from *θέλω*, *would*; (6) *τήν*, *the* used for *it* (6) *ἐς into* for *ἐν in*, as we say in Scotch, *intill* for *in*; (7) *μᾶς*, as for *ἡμᾶς* and *ἡμῶν*. I take no note here of a new word such as *πονόκαρδος heart-pain* or *trouble*, nor of the form of the imperfect *ἦτο*, which occurs in Plutarch and other good authors, nor of a new use of a familiar old word, as *κάμνω*, to *make* or *cause*; for the coinage of new words, or the new application of old words, as occasion may require or fashion dictate, is a right that belongs to all living languages, and not least to our spoken and written English. Now take the first two stanzas, or sixteen lines, of the „Jerusalem" of Tasso, and in them I find, along with two or three words which are not Latin at all, only eight out of the hundred which remain unchanged from their classical original — viz., *Canto*, *beati*, *aurea*, *corona*, *spira*, *tu*, *parte*, *carte*; that is to say, while the new Hellenic differs from the ancient Greek by only 7 per cent. of slight change, the Italian differs from the Latin by 92 per cent.; to which this most important element must be added, that whereas Italian possesses not a few words from Teutonic and other sources, such a thing as a foreign word is not to be found in any living Greek book from the establishment of the Greek kingdom in 1832 downwards. The plain inference from this contrast is, that while modern Greek differs from ancient Greek only as a living tree with

one or two small branches cut off differs from the same tree with all its branches entire, Italian differs from Latin as the smooth pebbles on the shore differ from the angular fragments out of which they have been rolled. The one is the old language with a few slight external changes; the other is a new language transformed throughout into a different type by an overriding plastic force from within.

These things being so, the practical application of the doctrine is plain enough; as Quinctilian has it, all things, and especially languages, are better learned by living practice than by dead rules; and I undertake to prove that by learning Greek in the natural and true way as a living language, by a direct appeal to the ear and response by the tongue, thinking and speaking in Greek from the very first lesson, a greater familiarity with that noble language will be acquired in five months than is done now by the assiduous labour of as many years. Nature is always right; schoolmasters and scholars are sometimes wrong.

Edinburgh. JOHN STUART BLACKIE.

LITTRÉ ET LA PRONONCIATION DU GREC.

„On sait que les nations littéraires de l'Occident, chez qui le grec fait plus ou moins partie de l'éducation classique, le prononcent chacune suivant le son qu'elle attribue aux consonnes, aux voyelles, aux diphthongues, sans compter que chacune aussi accentue le mot suivant les règles d'accentuation qui lui sont propres. Comme très-certainement le grec n'a pas été fait pour être prononcé à la française, à l'italienne, à l'allemande, à l'anglaise, à l'espagnole (ni à la hollandaise! — Red.), il est clair que toutes ces prononciations sont vicieuses, ce n'est pas assez dire, détestables."

Littré (v. G. d'Eichthal, La langue Grecque p. 155.)

ΔΙΑΦΟΡΑ.

11.

Die ausgezeichnete Fiesco-Uebersetzung unseres Ehren-Mitgliedes S. K. H. des Erbprinzen Bernhard von Sachsen-Meiningen, welche auch zum Geschenke gesandt ist an die Bibliothek unseres Vereins, ist ausführlich besprochen worden in der Nea Himera von 25/7 Juli 1888 u. folg. Nrn. Wir empfehlen dieses Feuilleton unserem Leserkreise, wie auch Prof. Boltz' Besprechung der interessanten Arbeit in der Zeitschrift „Die Gesellschaft" (IV. 11. S. 1016—18) In Antwort an Herrn S. Paganelis in Athen, welcher dem Deutschen Prinzen (wie auch der Bibl. unseres Vereins) ein Ex. seiner schönen „Attischen Nächte" (Ἀθηναΐκαὶ Νύκτες) zuschickte, schrieb S.K.H. einen merkwürdigen Brief in hellen. Sprache, abgedruckt in der Akropolis von 25 Dec. 1888, welcher in Deutschland u. a. überall bekannt zu werden verdient.

12.

Auch das „Magazin für die Literatur des In- und Auslandes", Herausgeber W. Kirchbach in Dresden, bringt lesenswerthe Artikel, z. B. in N⁰. 29 des 57 Jahrganges (14. Juli 1888) einen Aufsatz aus der Feder des Herrn Prof. Dr. Aug. Boltz über die Faust-Uebersetzung des Herrn Aristomenos Provelegios. (Athen, C. Beck 1888. 7 Hefte). Mit Recht hebt unser Mitarbeiter die hohe Vortrefflichkeit dieser und anderer Uebersetzungen hervor [1]).

13.

Le journal très-connu d'Athènes, l'„Akropolis", qui a déjà fait tant pour répandre dans toute la Grèce le nom et le but de notre société, (voir aussi l'art. du 9 Nov. 1888 Οἱ ἐν Ὁλλανδίᾳ Ἕλληνες) a publié dans son numéro du 19 Juin 1888 un rapport très-intéressant sur les fêtes de Boulogne. On trouve dans cet article le discours prononcé par M. le Dr. A. P. Pharmacopoulos, professeur à l'Académie de Naples, comme représentant des étudiants Grecs, dont nous reproduisons l'épilogue suivant: „En serrant la main du premier citoyen de Boulogne, nous présentons notre respect à cette ville, qui est comme le foyer

1) Man vgl. z. B. Rangabé's Faust-Uebersetzung, auch erschienen in der illustr. Zeitschr. „Hesperos". früher in Leipzig, jetzt in Athen. Diese Zeitschr. bringt viel Feines und Ursprüngliches auf dem Gebiete der Belletristik, auch sehr viele gute Uebersetzungen. Ebenso die Hestia in Athen, u. s. w Sämmtliche Meisterwerke Rangabé's (darin auch die trefflichen Uebersetzungen) befinden sich jetzt in der Bibliothek unseres Vereins.

de la science grecque dans l'Occident, et nous crions avec une sympathie qui vient du coeur: Vive la belle et florissante Italie."

14.

M. Jean N. Svoronos, 23 Rue Monge à Paris, nous a envoyé son article très-instruisant sur les *λέβητες*, espèce de monnaies de Crète, et sur la date de la grande inscription contenant les lois de Gortyne. Nous recommandons la lecture de cette étude, remarquable non seulement pour la numismatique crétoise, mais aussi pour la philologie en général.

15.

Ἐν τῇ ἐφημερίδι „Cronaca Siciliana" di lettere ed arte *ἐκδιδομένῃ ἐν* Terranova *τῆς Σικελίας, τῆς* 1 *Αὐγούστου* 1888, *ὁ. κ.* E. G. Boner *ἔγραψεν ἰταλιστὶ πολὺ ἐνδιαφέρον ἄρθρον περὶ τοῦ τελευταίου βιβλίου τοῦ* Boltz, *καὶ περὶ παγκοσμίου γλώσσης τῶν λογίων ἐν γένει. Ὁ αὐτὸς λόγιος καὶ φιλέλλην κύριος ἔγραψε πρὸ μικροῦ ἐν ἄλλῃ ἐφημ. τῆς Σικελίας ἐνθουσιωδῶς νέον ἄρθρον περὶ τῆς φιλελλην. κινήσεως ἐν Εὐρώπῃ. Εὐχαριστοῦμεν διὰ τὴν καλὴν βοήθειαν.*

16.

On nous a envoyé quelques ex. de la Revue franco-hellénique „L'Orient", qui a pour directeur-fondateur M. Nicolaïdes, et qui paraît à Paris. Dans son avis aux lecteurs le directeur donne l'abrégé suivant de son programme: „Montrer à l'Occident les trésors naturels de l'Orient, ses ressources intellectuelles, sa vitalité religieuse; défendre les intérêts grecs partout où ils seront menacés; propager l'idée d'une entente franco-hellénique de plus en plus étroite, tel est en raccourci notre plan d'action". — Les bureaux de l'Orient se trouvent 147 Boulevard Saint-Michel à Paris.

17.

Ἡ „Ἐφημερὶς τῶν Κυριῶν" τῆς 18 *Σεπτ.* 1888 *περιέχει τὴν ἑξῆς ἀγγελίαν· Μετ' εὐχαριστήσεως ἀγγέλλομεν πρὸς τὰς κ.κ. ἀναγνωστρίας ἡμῶν, ὅτι τὸ ἐν τῷ ὑπ' ἀρ.* 76 *τῆς Ἐφ. τῶν Κυριῶν φύλλῳ δημοσιευθὲν ὑπὸ τῆς διευθυντρίας κ. Καλλιρρόης Παρρὲν ἄρθρον „Καὶ πάλιν περὶ τῆς γλώσσης μας" μετεφράσθη ὑπὸ τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου καὶ μετ' εὐμενεστάτων καὶ ἐνθουσιωδῶν κρίσεων ἐδημοσιεύθη ἐν τῇ μεγαλητέρᾳ Ὁλλανδικῇ ἐφημερίδι* „Algemeen Handelsblad", *ἐν τῷ ὑπ' ἀρ.* 18604 *φύλλῳ τῆς* 15 *Σεπτ. τρ. ἔ. Ἐκφράζουσαι δημοσίᾳ τὴν εὐγνωμοσύνην ἡμῶν πρὸς τὸν ἐν Ὁλλανδίᾳ Φιλελληνικὸν Σύλλογον εὐχόμεθα ὅπως ἡ ἀσθενὴς ἡμῶν ὑπὲρ τοῦ εὐεργετικοῦ τούτου σωματείου ἐπίκλησις εἰσακουσθῇ παρὰ τῶν ἁπανταχοῦ πολυπληθῶν κ.κ. συνδρομητριῶν ἡμῶν.*

18.

Hatzidakis. — Der verdienstvolle Prof. G. N. Hatzidakis in Athen, der in der Berliner Philologischen Wochenschrift vom 6 August 1887 (N° 32/33) eine lesenswerthe Kritik über Psichari's Essais de grammaire historique néo-grecque geschrieben hat, welche das strenge Urtheil enthält dass der „Verfasser weder der Schrift- „noch der Volkssprache mächtig genug und von vielen Sachen „die bei uns vor sich gehen, mangelhaft unterrichtet ist" [1]), hat in verschiedenen anderen Zeitschriften und auch in Buchform sehr inhalt- und geistreiche Aufsätze geschrieben, deren Studium wir dem Leser empfehlen. Hier nur wegen Mangel an Raum einige kurze Bemerkungen. Zuerst nennen wir die *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς νέας ἑλλην. γλώσσης* im Athenaeum I 10 (Athen 1881. 249 S.) Verf. zeigt dass die neuere hellen. Sprache weder aus dem dorischen noch aus dem aeolischen Dialekt ihren Ursprung entlehne, sondern einfach aus der *κοινή*, und besonders auch dass man die Volkssprache besser zu studiren habe. Ueber die Geschichte der Sprache (gegen Deffner), über die Aussprache u. s. w. bringt dieser Aufsatz sehr viel Interessantes. — In Platon *σύγγραμμα περιοδικόν* Athen 1884 findet sich ein zweiter Aufsatz, mit vielen für die Sprachstudien (z. B. *μαζί* S. 35—43) tüchtigen Bemerkungen. — Ein dritter grösserer Aufsatz ist die gegen D. N. Bernardakis gerichtete Diatribe *Γλωσσικῶν ἀτοπημάτων ἀναίρεσις* (Athen 1886. 84 S.) Dieselbe ist jedenfalls, auch wenn man dem Verfasser nicht in Allem Beifall zollt, ein Meisterwerk polemischer Literatur und vergleichender Sprachwissenschaft. Des Verfassers Kenntniss der alten und neuen Sprache und Autoren, insbesondere auch der neuesten sprachvergleichenden Literatur, strahlt hier in vollem Glanze. Wir nennen z. B die Bemerkungen über

---

1) Der Bericht jedoch in der Athen. Zeitung *Πρωΐα* vom 12 Oct. 1888, der zufolge Herr Psichari wegen seiner Stellung in der Sprachfrage nicht als Mitglied in unseren Philhellen. Verein aufgenommen sei, gehort in die uralte *Νεφελοκοκκυγία*. Die Freiheit jeder Meinung soll ja gesichert sein, und Meinungsaustausch kann oft die Sache nur fördern. Auch kennen die Statuten unseres Vereins keine Wahl der Mitglieder. — Herr Psichari war auch Mitarbeiter an der soeben ersch. 3en Aufl. von Blass, Aussprache des Griech., Berlin, 1888. S. besonders S. 132—134, worauf wir später zurückkommen. — Ueber des Herrn Psichari eigene Theorien vgl. man noch die Akropolis von 16 Sept. u 10 Nov. 1888.

die Accente, über *ἁμαξιτός*, über die neutra auf *ας*, über die Analogiebildungen, über die Aussprache, über die gesprochene und geschriebene Sprache, u. andere mehr. Wie scharf H. ist zeigt die Stelle wo er Herrn B. nicht einen *συγγραφεύς* sondern einen *συρραφεύς* der Grammatik nennt. — Zwei Jahre früher gab er schon heraus seine *Μελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἑλληνικῆς κ. λ.* (Athen 1884. 104 S.) Auch dieser Aufsatz zeugt von gründlichen Kenntnissen, und schliesst mit einem schwungvollen Epilog und des Verfassers Wunsch dass, wenn endlich in der Zukunft der Sprachstoff wissenschaftlich geordnet sein wird, der Shakespeare oder Dante erscheinen möge, welcher das allbewunderte Gebäude der Sprache errichten kann. — Eine frühere kritische Arbeit ist auch die *Ἐπίκρισις εἰς τὸ ἀρχεῖον τοῦ* M. Deffner, aus dem Athenaeum, welche die nämlichen Vorzüge hat strenge Kritik und umfassende Kenntnisse zu vereinen. Die Erklärungen von *ὁ ὁποῖος* und *γάδαρος*, und auch wieder die Bemerkungen über die Aussprache, sind sehr beachtenswerth, wir würden jedoch dieser Arbeit Unrecht anthun wenn wir den Werth derselben nur auf diese zwei Wörter beschränkten. — Endlich gab H. einen kleineren Aufsatz *Περὶ φθογγολογικῶν νόμων* (Athen 1883) heraus, welcher äusserst inhaltreich ist. Wir schliessen uns jedoch der Bemerkung unseres gemeinsamen Freundes Boltz an, wenn er davon und im allgemeinen sagt: Verfasser versteht unter neuhellenisch immer nur die gesprochene Volkssprache (*ἡ δημώδης λαλιά*), vorzugsweise das Kretische, wofür wir ihm die Verantwortung überlassen müssen." — Wir endigen mit dem Wunsche dass die verdienstvollen Arbeiten des Prof. Hatzidakis, der auch Mitarbeiter an Gust. Meyer's Meisterwerke „Griechische Grammatik" gewesen ist (s. die Vorrede der 2en Auflage), und der neulings wieder in Kuhn's Zeitschrift N. F. X 4 S. 357—398 einen höchst interessanten Beitrag „zum Vocalismus des Neugriechischen" geliefert hat, von allen Hellenisten und Sprachforschern in Europa die ihnen gebührende Würdigung finden mögen.

19.

Ἡ *βαθμιαία διάπλασις τῆς γλώσσης καὶ ἐν γένει τοῦ λαοῦ τῶν* Ἑλλήνων *εἶναι σαφεστάτη πᾶσιν οἵτινες οὐ μόνον ἐκ μεγάλων βιβλίων ἀλλὰ καὶ διὰ μέσου τῶν ἐφημερίδων ἐπιθυμοῦσι νὰ γνωρίσωσι τὴν τόσον*

πλουσίαν ὕλην ταύτην. Ἀξιολυπητὸν μὲν ἀλλ' ἀναγκαῖον εἶναι ὅτι ἡ γλῶσσα τῶν ἐφημεριδογράφων, ὧν ὁ κάλαμος ἀδύνατον νὰ ἡσυχάσῃ ἐν τῷ νευρικῷ αἰῶνί μας, πολλάκις κάμνει σφάλματα, ἀφ' ἑτέρου δὲ ὁ τύπος πανταχοῦ ἀναγινωσκόμενος καὶ εἰς τὰς απομεμακρυσμένας χώρας καὶ ἀποικίας τῶν Ἑλλήνων διαδιδόμενος, δύναται νὰ βοηθήσῃ μάλιστα πρὸς τὴν πνευματικὴν ἕνωσιν καὶ παίδευσιν τοῦ ἀναγεννωμένου ἔθνους. Διὰ τοῦτο ἐν τοῖς ταπεινοῖς „Διαφόροις" τούτοις ποιοῦμεν μνείαν οὐ μόνον βιβλίων ἀλλὰ καὶ μάλιστα τῶν ἐφημερίδων. Γνωστὸν εἶναι ὅτι πρὸ μικροῦ γερμανός τις λόγιος, ἀναγράφων τὰς κατὰ τὴν νότιον Ἰταλίαν καὶ ἰδίως τὴν Νεάπολιν ὁδοιπορικὰς αὑτοῦ ἐντυπώσεις, ἐθαύμασε πῶς κατώρθωσε νὰ διασωθῇ αὐτόθι τοσοῦτον ἀκίβδηλος ὁ τύπος τῆς ἑλληνικῆς φυσιογνωμίας [1]) Τοιαύτη τις ἀγγελία εἶναι μικρὰ συμβολὴ πρὸς ἐθνογραφικὴν γνῶσιν τῶν πανταχοῦ διεσπαρμένων Ἑλλήνων, καὶ τούτου ἕνεκα συνιστῶμεν τὴν ἀνάγνωσιν τῶν ἑλλην. ἐφημερίδων.

20.

Ἐν τῇ γερμαν. ἐφημερίδι Magdeburgische Zeitung τῆς 24/25 Νοεμβρίου 1888 ὁ κύριος Hans Müller, ὅστις καὶ πρότερον ἐξέδωκε συγγράμματά τινα περὶ τῆς Ἑλλάδος καὶ περὶ τῆς σημερινῆς ἑλλην. γλώσσης, ἔγραψε δύο ἄρθρα περὶ τῆς λῃστείας καὶ ἐν τῇ ἀρχαιότητι καὶ ἐν τοῖς νεωτέροις χρόνοις, ἀποδεικνύει δὲ σαφέστατα ὅτι μετὰ τὸ ἔτος 1870 ἡ προσωπικὴ ἀσφάλεια ἀναμφισβήτητος εἶναι ἐν ὅλῳ τῷ βασιλείῳ τῆς Ἑλλάδος.

21.

Συνιστῶμεν τοῖς ἀναγνώσταις τὴν ἀνάγνωσιν τῆς ἐν Gorizia (Görz) τῆς Αὐστρίας ἐκδιδομένης ἰταλ. ἐφημερίδος Corriere di Gorizia. Τὸ φύλλον τοῦτο π. χ. περιέχει ἐνδιαφέροντα ἄρθρα τῶν συνεργατῶν μας κκ. Ῥέϊερ ἐν Τεργέστῃ καὶ Σαλβαδόρι ἐν Λόδι τῆς Ἰταλίας περὶ τοῦ συνεδρίου τῆς εἰρήνης ἐν Neufchâtel τῆς Ἑλβετίας καὶ περὶ διεθνῶν παιδαγωγικῶν ζητημάτων.

Corriere di Gorizia, 17/27Nov. 1888.

22.

Κόντος. — „Οὐδεὶς τῶν τέως λογίων ἐποιήσατο πληρεστέραν διάγνωσιν τῶν νοσημάτων τῆς γλώσσης, οὐδεὶς κατέστησε φανερώτερα τὰ ἕλκη αὐτῆς, οὐδεὶς ὑπέδειξε φάρμακα πλείονα ἢ ὁ γνησίως καὶ καθαρῶς ἑλληνίζων, ὁ πρὸς ἀμούσους ὑπὲρ Μουσῶν ἀγωνιζόμενος καὶ γραμματικῇ σοφίᾳ πρόφαντος καθ'

---

1) ΩΡΑ τῆς 8 Ὀκτ. 1888. Περὶ τῶν ἑλλην. ἀποικιῶν ἐν τῇ Ἰταλίᾳ πρβλ. τὰ βιβλία τοῦ Comparetti, τοῦ Morosi, τοῦ Palumbo, κτλ.

Ἕλληνας Κόντος. Ἀλλὰ τῶν προταθέντων φαρμάκων ἔνια φαίνονταί πως ὀξύτερα τοῦ προσήκοντος. Ποθῶν νὰ ἐπαναγάγῃ τὴν γραφομένην γλῶσσαν εἰ δυνατὸν εἰς τὴν ἀρχαίαν ὀρθότητα, ἐπιδιώκει ἔργον δυσκατόρθωτον, τὸ μὲν διότε καιροὶ καὶ περιστάσεις ἐπήνεγκαν ῥιζικὴν ἀλλοίωσιν εἰς τὸν χαρακτῆρα τῆς γλώσσης, τὸ δὲ διότι ἄλλο τὸ πνεῦμα τῶν ἀρχαίων καὶ ἄλλο τὸ τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. Ἐὰν ἡ ἑλληνικὴ ἱστορία, κατὰ τὴν ῥῆσιν λογίου Γερμανοῦ, ἐπήδησεν ἀπὸ τοῦ Ἐπαμεινώνδου εἰς τὸν Κολοκοτρώνην, τοιαῦτα ἅλματα δὲν δύναται νὰ ποιήσῃ ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα. Ὁ κ. Κόντος ἀπορρίπτει ὅ,τι φαίνεται ἀνῆκον εἰς τὸν παρακμάζοντα ἑλληνισμόν· ἀλλ' ὁ ἑλληνισμὸς οὗτος καθιερώθη ἀπὸ εἴκοσιν αἰώνων, παρέλαβε δὲ καὶ τύπους σωζομένους ἐν τῷ στόματι τοῦ λαοῦ, καθ' ὧν ἑπομένως δὲν ἁρμόζει τὸ λέγειν πάντοτε ὅτι ἐδημιουργήθησαν ὑπὸ τοῦ μεταγενεστέρου ἑλληνισμοῦ."

(Κλειὼ τῆς Τεργέστης, τῆς 28/9 Ἰουνίου 1883. πρβλ. Διάφορα σελ. 48).

23.

Τσακωνικὸν ποίημα εἰς τὸν Βασιλέα ἐδημοσιεύθη ἐν ταῖς στήλαις τῆς Ἀκροπόλεως τῶν Ἀθηνῶν, τῇ 29 Ὀκτωβρ. 1888. Ὁ ἀποστείλας ἱερεὺς ἐν Λεωνιδίῳ Κλεάνθης Οἰκονόμου προσέθεσε τὰ ἑξῆς· ἡ τσακωνικὴ γλῶσσα εἶναι ἡ ἀρχαία δωρική, ἀλλ' ἐκ τοῦ χρόνου διεφθάρη, ἀλλ' οὐχ ἧττον ὅμως ἅπασαι αἱ ῥίζαι εἶναι αὐταὶ τῆς δωρικῆς· καὶ ἀποδεικνύεται καθαρῶς τὸ γνήσιον τῆς καταγωγῆς τῶν σημερινῶν Ἑλλήνων, ὅπερ οἱ Φαλμεράϊρ καὶ λοιποὶ ζητοῦν νὰ διαστρέψουν καὶ νὰ μᾶς λέγουν ἀπογόνους Σλαύων, κλ. — Τὸ ᾆσμα τοῦτο ὑμνήθη εἰς τὸν Τσακωνικὸν χορὸν κατὰ τὸ „Σήμερ' ἀλλάξ' ὁ οὐρανός" καὶ ἀφιερώθη εἰς τὴν Α. Υ. τὸν Δοῦκα τῆς Σπάρτης καὶ διάδοχον τοῦ ἑλλ. θρόνου Κωνσταντῖνον [1]).

24.

Parmi les livres nouveaux, dignes d'être mentionnés tant sur le domaine de la philologie proprement dite qu'en rapport avec la philologie grecque moderne et la linguistique en général, nous signalons non seulement l'édition des Parodi Graeci par P. Brandt, mais aussi le premier volume de Flavius Josephus par S. A. Naber (on trouve dans cet auteur-là beaucoup de traces de la prononciation tradit. du Grec et de l'itacisme, voir p. 46, 94, 270, etc.) et les Scholia in Sophoclis tragoedias vetera par P. N. Papageorgius (éditions de Teubner à Leipsic, 1888).

1) Περὶ τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου πρβλ. G. Meyer, Griech. Grammatik 2e Aufl. 1886. σελ. XX—XXI.

En Hollande, MM. le Prof. J. van Leeuwen et M. B. Mendes da Costa ont donné la seconde partie de leur édition d'Homère, avec des notes critiques (Leide 1887—1889). Quant aux belles-lettres, nommons encore l'In Memoriam de Vosmaer, publié par M. Sijthoff de Leide, oeuvre intime et qui est intéressante pour la connaissance de cet esprit vraiment universel et classique, la petite collection: „Neugriechische Gedichte" ou poésies de la Grèce moderne, publiée par M. Ad. Ellissen (Leipzic, Bibliogr. Institut), et, last not least, l'excellente paraphrase en Grec moderne du Prométhée d'Eschyle, par M. K. S. Xanthopoulos à Trapézus, ancien recteur de gymnase (Athènes, Perri frères 1888).

25.

As for philology in general and also in connection with the study of the immortal Greek language, we fix the attention of our readers on the „Studies in the domain of Greek and the Aryan languages" (German) by J. and Th. Baunack (Leipsic, Hirzel 1888). The two first volumes are very interesting and contain a great deal of linguistic observations, commentaries of Greek inscriptions, etc. In the second volume Th. Baunack gives an translation and commentary of the three principal prayers of the old Persians. — Some Greek etymologies are also mentioned in Prof. J. S. Speyer's oration on the value of Sanskrit in regard of the science of language (Dutch. Amst. 1888) [1]), and especially in another dissertation of Prof. Kern's disciple Dr. C. C. Uhlenbeck, written also in Dutch, on the affinity of the German and Baltoslavic languages (Leiden, 1888). Besides this, we mention the Dutch periodical Coniunctis Viribus, edited in Amsterdam, also because in this paper the modern dispute upon the pronunciation of Greek is again raised. In the volume of December 1888 Dr. Kesper has written a good article on Greek accents in classical instruction, a subject which is not neglected in England since the excellent study of Prof. Blackie on the pronunciation of Greek, accent and quantity, Edinburgh 1852. This most important question ought to be treated as soon as possible in the columns of our periodical, because it is closely connected with the question of pronunciation and of itacism. — Finally we may not forget the works, written in French language, by Prof. P. Regnaud of Lyons, and especially his Essays of evo-

1) Cp. J. S. Speyer, Sanskrit Syntax. With an introduction by H. Kern. Leiden, Brill 1886. 8°. 402 p. — The observation of Dr. Speyer in this learned work on the use of the Dative in modern Greek, p. 100, which is also made by E. Legrand, Gramm. grecque moderne (a very meritorious work) p. 136, ought to be applied only on the demotic language.

lutionary philology (linguistique), edited in 1886, and his Origin and philosophy of language, published in 1888 (both at Paris). We know very well that the French linguist and his theories has many adversaries in Germany (Prof. Brugmann and tutti quanti), but notwithstanding it our opinion remains that the inquiries and the theories of Regnaud are worthy to be mentioned and studied by philologers. The index shows that a great deal of Greek words is treated in both volumes, we regret only that the author seems to neglect the modern Hellenic language.

26.

„Der allergrösste Underschied zwischen dem alten und neuen Vocalismus (im Griechischen) besteht darin, dass der alte ein bunter (*υ*, *οι*, *υι*, *ει*, *η*, *ε*, *αι*, *ευ*, *αυ*, etc.) der jüngere dagegen ein monotoner ist (i, e, ef, ew, af, aw), und dass der alte lange und kurze Vocale besass, der neue lauter Vocale, die alle mit derselben Mora ausgesprochen werden. Die Anfänge der Erscheinung lassen sich aber im altgr. selbst nachweisen." (Hatzidakis in Kuhn's Zeitschrift l.l.) Erasmus' Dialog erschien 1527 post Christum natum (Red.).

27.

Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τῆς ἑλλην. γλώσσης. — *Στρέφομεν τὴν προσοχὴν τῶν ἀναγνωστῶν ἐπὶ τὴν* ῎Εκθεσιν *Σπυρίδωνος* Π. *Λάμπρου, καθ. ἐν* ᾿Αθήναις, *πρὸς τὴν* Βουλὴν *τῶν* ῾Ελλήνων, *περὶ τῆς εἰς τὸ ἅγιον ὄρος ἀποστολῆς αὐτοῦ κατὰ τὸ θέρος τοῦ* 1880 (᾿Αθήνησιν 1880), *καὶ τὴν γερμαν. μετάφρασιν τοῦ ὠφελιμωτάτου βιβλίου τούτου, φέρουσαν τὸν τίτλον·* Αἱ *βιβλιοθῆκαι τῶν μοναστηρίων τοῦ* ῎Αθω, *κτλ. ὑπὸ* Αὐγούστου Βόλτζ, *καθ. ἐν* Βόννῃ 1881. 32 *σελ.* — ῾Η *μετάφρασις αὕτη μετὰ μεγάλου ἐπαίνου ἐμνημονεύθη καὶ ἐν τοῖς Φιλολογ. γερμαν. περιοδικοῖς καὶ ἐν τῇ* Κλειοῖ (1028), *τῇ* ῾Εστίᾳ (218 Δελτ.), *τῇ* ᾿Εφημερίδι (61), *τῷ* Αἰῶνι (3479) *κλ.* Μετὰ *ταῦτα ὁ. κ.* Βὸλτζ *ἐν τῇ γνωστῇ* ᾿Εφημερ. *τοῦ* Αὐγσβούργου *ἔδωκε σύνοψιν τῶν ὑπὸ* Λάμπρου *ἐκδοθέντων, καὶ μάλιστα τοῦ „Διγενὴς ᾿Ακρίτας"* (*ὅρ. τὴν* Allg. Augsb. Ztg. № 125, 1881). Περὶ *τοῦ ἔπους τούτου, τὸ ὁποῖον τόσον μεγάλην ἔχει ἀξίαν διὰ τὴν ἱστορίαν τῆς γλώσσης, καὶ περὶ τῶν ἐκδόσεων αὐτοῦ πρέπει νὰ διηγώμεθα ἐκτενέστερον ἄλλοθι.* Πρὸ *μικροῦ ἐν τοῖς κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς πεντηκονταετηρίδος τοῦ* ᾿Εθν. Πανεπιστημίου *ἐκδιδομένοις* (Δελτίον *τῆς* ῾Εστίας *ἀρ.* 628) *ἔγραψεν ὁ κ.* Γ. Ν. Χατζιδάκης Συμβολὴν *εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς μεσαιων. γλώσσης, καὶ αὐτὸς ὁ κ.* Σ. Λάμπρος Περὶ *τῶν παλιμψήστων κωδίκων τῶν ἁγιορειτικῶν* Βιβλιοθηκῶν. (῾Η *ἔκδοσις αὕτη ἐγένετο* ᾿Αθήνησιν, 1888. 8*ον. σελ.* 479.)

(*ἕπεται ἡ συνέχεια.*)

DES GRIECHEN VATERLAND.

Melodie: »*Was ist des Deutschen Vaterland?*"

---

1. Was ist des Griechen Vaterland?
Ist's Sparta? Ist's Achaia's Strand?
Ist's Korfu, wo die Rebe blüht?
Chios, wo die Orange glüht?
O nein, o nein, o nein!
Sein Vaterland muss grösser sein.

2. Was ist des Griechen Vaterland?
Ist's Cypern? Psara's Felsenrand?
Ist's, wo sich Hydra's Flagge schwellt?
Der Kreter kühn die Gemse fällt?
O nein, o nein, o nein etc.

3. Was ist des Griechen Vaterland?
Die Stätte, wo Olympia stand?
Ist's, wo der heil'ge Berg dich grüsst?
Ist's, wo der Halys braussend fliesst?
O nein! etc. etc. etc.

4. Was ist des Griechen Vaterland?
So nenne mir das theure Land!
Ist's Theben? Ist es Attika?
Ein schön'res Land ich niemals sah.
O nein! etc. etc. etc.

5. Was ist des Griechen Vaterland?
So nenne mir das theure Land!
Gewiss die Siebenhügelstadt,
Die manchen Sturm bestanden hat!
O nein! etc. etc. etc.

6. Was ist des Griechen Vaterland?
So nenne mir das theure Land?
— „So weit der Griechen Zunge klingt,
Der Preis der Panagia dringt," —
Das soll es sein!
Das edler Grieche nenne Dein!

7. Das ist des Griechen Vaterland,
Wo noch der Handschlag gilt als Pfand,
Wo man noch hoch den Gastfreund ehrt,
Den Fremdling schützt am eig'nen Herd,
Das soll es sein!
Das edler Grieche nenne Dein!

8. Das ist des Griechen Vaterland,
Wo man zersprengt der Knechtschaft Band,
Wo jeder Mann als höchstes Gut
Die Freiheit schirmt mit seinem Blut.
Das soll es sein,
Das ganze Hellas soll es sein!

9. Das ganze Hellas soll es sein!
O grabt es tief ins Herz euch ein,
Dass Ihr deshalb zu jeder Zeit
Als Griechen Alle einig seid!
Das soll es sein,
Das *ganze* Hellas soll es sein!

Halle a. d. Saale. Hans Müller.

VERTRAULICHE REISEBRIEFE AN EINE FREUNDIN.

VON

FLORENTIA FUNDUKLI aus Athen.

(Die Verfasserin ist Journalistin und als solche vorzugsweise an der Redaction der griechischen „Damenzeitung" betheiligt. Für diese hat sie denn auch eine Serie anspruchsloser aber eleganter Plaudereien aus dem Bade geschrieben, deren erste Nummern infolge des ernsteren Tones der völlig vereinsamten Fremden zur Mittheilung minder geeignet erscheinen mögen. Die dritte hingegen zeigt das liebenswürdige Naturell der gewandten Schriftstellerin, die diesen Erguss ihrer poetischen Laune in die fliessendste athenische Gesellschaftssprache zu kleiden verstand, in so anmuthiger Weise, dass eine Mittheilung in der treuen, formensicheren Uebersetzung unseres Mitarbeiters, Herrn Prof. Aug. Boltz unseren Lesern — schon um ihrer Neuheit willen — nicht unwillkommen sein dürfte).

ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ ΟΙΚΙΑΚΑΙ ΠΡΟΣ ΦΙΛΗΝ,

(*ἐκ τῶν λουτρῶν*).

Γ´

Lobenstein, 6 Ἰουλίου.

Τὰ πάντα τώρα εἰς χαρὰν ἐτράπησαν, ὦ Φίλη,
Τὸ γράμμ' αὐτὸ σοῦ γράφω πιὰ μὲ γέλοιο εἰς τὰ χείλη.

Δὲν εἶμαι πλέον μόνη μου ἐδῶ στὴν ἐρημίαν,
Μιὰν Φίλην μου συνήντησα ὀνόματι Μαρίαν.

Τὸ πῶς συνέβη δὲ ἰδού: ἐνῷ μιᾷ ἡμέρᾳ
'Στὸ ὕπαιθρον ἀνέπνεα τὸν καθαρὸν ἀέρα·

Αἴφνης εἷς ἠχός μου γνωστὸς τὰ ὦτά μου προσβάλλει...
Στρέφω καὶ βλέπω· ὦ χαρά! ὦ ἡδονὴ μεγάλη!

Ἀπέναντί μου ἵστατο ἐκείνη ἡ ἰδία — —
Φωνῶ εὐθὺς: Μαρία *μου!* Κ' *ἐκείνη:* Φλωρεντία!

Ἡ μία τότε ρίπτεται 'στῆς ἄλλης τὴν ἀγκάλην,
Γελοῦμεν καὶ δακρύζομεν ἀπὸ χαρὰν μεγάλην.

Καὶ ἀπ' ἐκείνην τὴν στιγμὴν ἡ μαύρη ἐρημία
Μοῦ ἔγεινεν εὐάρεστος καὶ Φίλη κατοικία.

Αἱ ὧραι, ὅσαι πρότερον διήρκουν ὡς αἰῶνες
Πετῶσιν ὡς ταχύπτεροι καὶ λάλοι ἀηδόνες.

Ὦ μέγα δῶρον τοὐρανοῦ, ὦ βάλσαμον τῶν πόνων,
Ὕπνε, συγγνώμην σοῦ ζητῶ· δὲν εἶσαι πλὴν σὺ μόνον,

Ὡς πρὸς στιγμὴν ἐνόμισα γλυκειὰ παρηγορία,
Σιμά σου στέκει γελαστὴ καὶ ἡ ἁγνὴ Φιλία.

Φιλία, θεῖον ὄνομα, εἰς μίαν λέξιν ᾆσμα,
Θεότης τῆς ὑπάρξεως, τῆς εὐτυχίας Φάσμα!

Πολλάκις εἰς τὸν βίον μας τὰ βάρη μας βαστάζεις,
Τὰς ἀπολαύσεις καὶ χαρὰς μᾶς τὰς διπλασιάζεις.

Μὰ ἴσως ἐβαρέθηκες ν' ἀκοῦς Φιλοσοφίας,
ποτὲ δὲν εἶχες ὄρεξιν διὰ τὰς Φλυαρίας.

VERTRAULICHE BRIEFE AN EINE FREUNDIN.
(Aus den Bädern).

III.

Lobenstein, 6. Juli.

Nun hat sich, Theure, alles Leid in Freude neu gewendet
Und fröhlich lächelt wieder die, so diese Zeilen sendet.

Nicht einsam bin ich mehr dahier, mir ist so froh zu Muthe,
Denn eine Freundin traf ich nun, *Maria* heisst die gute.

Wie das so kam erzähl' ich Dir (Du musst ja Alles wissen):
Sieh', eines Tag's ging ich hinaus die Frische zu geniessen;

Da plötzlich hör' ich einen Klang mir süss das Ohr berücken!
Ich dreh' mich um, — ich schaue zu: o Freude, o Entzücken!

Da vor mir steht, o süsse Lust, sie selber die Maria — —
Ich rufe laut, wie unbewusst: Marie! Sie: Florentia!

Und in die Arme fallen wir alsbald uns alle beide
Und lachen unter Thränen hell vor übergrosser Freude.

Seitdem ist mir die Einsamkeit nicht düster mehr und graulich,
Vielmehr ist sie mir hoch erwünscht und angenehm und traulich;

Die Stunden, die vordem so träg, so schwer vorüber gingen,
Vergehn wie Schmetterlingenflug, wie Nachtigallensingen.

O hehre Himmelsgabe Du, Du Balsam allen Schmerzen,
O süsser Schlaf, verzeih', Du bist von jetzt an meinem Herzen

Nicht mehr wie sonst der einz'ge Trost, alleiniger Gramberauber,
Denn neben Dir wirkt Freundschaft ihren stillen, vollen Zauber.

O Freundschaft, welch ein himmlisch Wort, Du Lied in einem Laute,
Daseins Vergöttlichung bist Du, Abglanz des Glücks, Du traute!

Wie oft im Leben trägst Du doch mit uns des Daseins Bürde,
Verdoppelst Freude uns und Lust, erhöhest unsre Würde...

Doch halt, da fang' ich wieder an mit dem Philosophiren
Und weiss doch dass es immer Dich nur konnte ennuyiren.

Λοιπὸν κι' ἐγὼ περιγραφὴν τῆς Φίλης μου θ' ἀρχίσω,
Δὲν ἀμφιβάλλω πῶς μ' αὐτὸ θενὰ σ' εὐχαριστήσω.

Ἔχει λοιπὸν, Φιλτάτη μου, τὸν τίτλον βαρωνίδος,
Τὰ μοῦτρά της δὲν μοιάζουνε ποσῶς ὡς γερμανίδος.

Ἔχει δυὸ μάτια καστανά, τὸ σχῆμ' ἀμυγδαλάτα,
Μὲ ἐξυπνάδα σὰν Ρωμηὰ καὶ ἔκφρασιν γεμάτα.

Τὰ φρύδια της καμαρωτά, κατάγλυκο τὸ στόμα,
Μαλλιὰ σγουρὰ κατάμαυρα, μελαχροινὴ τὸ χρῶμα.

Αὐτιὰ πολὺ κανονικὰ, κανονικὴ τὴν μύτη,
Ἐν γένει εἰς τὸ πρόσωπον εἶν' ἄλλη Ἀφροδίτη.

Τ' ἀνάστημα δὲ Ἄρτεμις, Ἀθήνη στὴν σοφίαν,
Μπουμποῦκι ἡμιάνοικτο ὡς πρὸς τὴν ἡλικίαν.

Εὐτέρπη εἰς τὴν μουσικὴν, τὴν χάριν Ἀγλαΐα,
Καὶ Τερψιχόρ' εἰς τὸν χορὸν καθ' ὅλα οὐρανία.

Ἐστὴν ἐργασίαν μέλισσα, 'στὸ ὕφος Εὐφροσύνη,
Καὶ μόνον της ἐλάττωμα εἶν' ὅτι παραπίνει

Ζῦθον, φαντάσου, μιὰ ὀκᾶ! κάθε φορὰ ποῦ φάγῃ,
Καὶ μὴ θαρρεῖς πῶς καὶ ποτὲ τῆς λείπει ἀπ' τὸ πλάγι.

Μὰ νὰ σὲ πῶ, κάνει καλὰ, μὴ κι' οἱ θεοὶ ἀκόμα
Μὲ νέκταρ δὲν ἐδρόσιζον τ' ἀθάνατό τους στόμα;

Ἠξεύρεις 'ς τὴν ἀναβροχιὰ καλὸ 'ν' καὶ τὸ χαλάζι,
Ἐλλείψει θείου νέκταρος κι' ἡ μπίρα κάνει χάζι.

Κι' ἐγὼ τὴν τσούζω, κι' ὁ γιατρὸς ἃς σκούζῃ ὅσο θέλει,
Τρία πουλάκια κάθονται, αὐτὸν ἃς μὴν τὸν μέλῃ.

Τώρα νὰ μάθῃς μὴν ποθῇς τί κάνουμ' ὁλημέρα;
Ὡς εἶπα ἀναπνέομεν ὑπαίθριον ἀέρα.

Ἀλαμπρατσέτα πάντοτε περιπατοῦμ' ἀντάμα,
Μὲ τὴν ἀράδα καθεμιὰ εἶν' κύριος ἢ ντάμα.

Καὶ ὁμιλοῦμεν σοβαρῶς περὶ φυτῶν, ὑδάτων,
Πυρὸς, ἀέρος, οὐρανοῦ καὶ ὑψηλῶν θεμάτων.

Τ' ἀπόγευμα 'ς τῆς τέσσερες μιὰ καροτσάδα πᾶμε,
Κι' ὅταν δὲν βροῦμε ἅμαξα λίγο κουπὶ τραβᾶμε.

Drum will ich zur Beschreibung stracks der trauten Freundin schreiten
Und zweifle nicht durch solches Thun Dir Freude zu bereiten.

Nun also. Baroness ist sie, und zwar von hohen Ahnen,
Doch gleichen ihre Züge nicht dem Stamme der Germanen.

Zwei Augen hat sie! Dunkelbraun, von mandelförm'gem Schnitte,
Hell, klar und klug, als stammte sie aus der Hellenen Mitte.

Gebogen schwingen sich die Brau'n, der Mund ist süss und holdig,
Das Haar dichtlockig, rabenschwarz, der Teint wie dunkelgoldig.

Das Ohr und auch die Nase ist von formgerechtem Schnitte,
Kurzum sie hat ein Antlitz, fein und schön wie Afrodite.

Den Wuchs hat sie der Artemis, die Weisheit der Athene,
Den Busen, Knospen gleich, ersprosst in zarter Jugendschöne.

Euterpe ist sie im Gesang, an Anmuth Aglaïa,
Terpsichoren an Zierde gleich tanzt himmlisch schön Maria.

Wie eine Biene fleissig, gleicht sie jedem Ideale,
Und hat nur einen Fehler — den, dass sie zu jedem Mahle

Viel Bier trinkt; denke, Liebe, nur: zwei Maass bei jedem Essen,
Und glaube ja nicht dass sie je dies auch zu thun vergessen!

Doch muss ich sagen, sie thut recht sich so daran zu laben,
Da doch die Götter selber einst Nektar getrunken haben.

Du weisst, wenn es nicht regnen will, da muss auch Hagel frommen;
Nun gut, wo's keinen Nektar giebt, da ist das Bier willkommen!

Ich nippe selbst davon, mag auch der Arzt die Stirne runzeln,
Was geht's ihn an wenn wir zu drei'n beim Biere fröhlich schmunzeln?

Nun theil' ich, wenn Du willst, Dir mit wie ich den Tag verbringe:
Ja, wie gesagt, wir schöpfen Luft und sind stets guter Dinge.

Traut Arm in Arm durchwandeln wir die herrlichen Alleen,
Dabei muss jede bald als Herr und bald als Dame gehen,

Und sprechen über Alles klug, sei's hoch sei es geringe,
Ob Pflanze, Wasser, Feuer, Luft und sonst erhab'ne Dinge.

Nach dem Diner, so gegen Vier, geschieht's wohl dass wir machen
'ne Ausfahrt; ist kein Wagen mehr, dann rudern wir im Nachen.

Καὶ τότ' ἀρχίζω πι̯ὰ ἐγὼ τραγούδι̯α νὰ τῆς λέω,
  Μὲ τόσο πόθον κι' ἔκφρασιν, ὥστε κι' ἡ ἴδια κλαίω.

'Αλλ' ὅταν ᾆσμα θούριον πολλάκις τραγουδάω,
  'Η Φαντασία μου πετᾷ θαρρῶ πῶς πολεμάω·

Τοποθεσίαι τουρκικαὶ μοῦ φαίνονται οἱ βοῦρκοι,
  'Η Φίλη μου ἡ Γερμανίς 'σὰν στρατιῶται Τοῦρκοι.

Καὶ τὰ κουπιὰ σὰν ὅπλα μου εὐθὺς λοιπὸν ἁρπάζω,
  Κι' ἀπάνω 'ς τὸ κεφάλι της μ' ὁρμὴν τὰ κατεβάζω.

'Η ἄμοιρη εἰς τὰς ἀρχὰς ζαλίσθηκ' ἀπ' τὸν πόνον,
  Κι' ἐνόμισε πῶς ἤθελα νὰ διαπράξω φόνον.

Μὰ τώρα πλέον ἔμαθε τί εἶναι Φαντασία,
  Πολεμικὸς ἐρεθισμὸς καὶ ποιητοῦ μανία!

Κι' ἀπ' τὸν καιρὸν λοιπὸν αὐτὸν πάντοτε μ' ἐμποδίζει
  Νὰ ψάλλω ᾆσμα θούριον ποῦ τόσον μ' ἐρεθίζει.

"Ετσι λοιπὸν αἱ ὧραι μας περνοῦν ἐν εὐθυμίᾳ,
  Τὴν Φύσιν τώρα χαίρομαι ψυχῇ τε καὶ καρδίᾳ.

Μὲ γλύκα τώρα μοῦ ἠχεῖ στ' αὐτι̯ὰ τὸ γι̯ὰ καὶ νάϊν,
  Καὶ ὅταν φύγω θὰ σκεφθῶ συχνὰ τὸ Λομπενστάϊν.

(Aus 'Εφημερὶς τῶν Κυριῶν N⁰ 37. 1887.)

Dann singe ich ihr Lieder vor, heimische, grosse und kleine,
Mit soviel Ausdruck und Gefühl, dass ich selbst dabei weine.

Sing' ich ihr aber dann einmal ein stürmisch Lied für Krieger,
Dann reisst die Phantasie mich fort, ich fühle mich als Sieger...

Dann scheint des Teiches Uferrand mir eine türk'sche Schanze,
Die deutsche Freundin in dem Boot ein Türk' mit Schild und Lanze;

Da heb' ich stracks die Ruder hoch, als wollt' ich ohne Zagen
Den Türkenfeind mit grauser Wucht voll Ungestüm erschlagen.

Die Aermste war zuerst vor Schreck fast ohnmächtig geworden
Und wähnte wohl ich wollte sie in vollem Ernst ermorden...

Jetzt aber weiss sie ganz genau was Phantasie will sagen,
Was Kriegerlust und Dichtermuth im Ungestüme wagen.

Seit jener Zeit ist sie bemüht mich davon abzubringen,
„Weil's mich erregt", ihr jemals noch Kriegslieder vorzusingen...

So gehen unsre Tage hin in frohem Freundesleben
Und dem Naturgenuss bin ich mit Herz und Sinn ergeben.

Wie hold ertönet jetzt dem Ohr das traute *Ja* und *Nein*!
Geh' ich bald fort — ich denk' noch oft ans liebe *Lobenstein*!

Darmstadt, 1888. Deutsch von AUG. BOLTZ.

Ἡ ΕΛΕΗΜΟΣΥΝΗ.
(in epirotischer Mundart).

1.

Σὲ μιὰ γωνιὰ καθίζει μοναχὸς
κι' ὁλημερὶς γυρεύει ἐλεημοσύνη.
εἶν' ἄρρωστος καὶ γέρος καὶ φτωχός·
πολλοὶ περνοῦν, κανένας δὲν τοῦ δίνει.

2.

Κι' ἀπεκοιμήθη ὁ γέρος φανερὰ
κι' ὁ ὕπνος φέρνει·ὄνειρ' ἀπὸ 'κεῖνα,
ποὺ βλέπουν κ' οἱ φτωχοὶ κάμμιὰ φορὰ
μ' ὅλη τὴ φτώχια, μ' ὅλη των τὴν πεῖνα.

3.

Τοῦ 'φάνηκε — τί ὄνειρο γλυκό!
πῶς πρόβαλε μιὰ νειὰ καμαρωμένη
βασίλισσα μὲ στέμμα εὐγενικό,
μὲ σύννεφο χρυσὸ τριγυρισμένη.

4.

Πεντάμορφη 'ς τὴν ὄψι, 'ς τὸ κορμί,
μ' ἕνα γλυκὸ χαμόγελο ἐγελοῦσε,
τὴν 'στόλιζεν ἀτίμητη τιμὴ
κ' ἐχρύσονε τὸ χῶμα ποὺ 'πατοῦσε.

5.

Κρατοῦσ' ἀπὸ τὸ χέρι ἕνα παιδί,
παιδὶ ξανθό, παιδὶ καλοντυμένο·
ἦλθε 'μπροστά του, στέκει νὰ τὸν 'δῇ
καὶ τὸ παιδὶ τὸν εἶδε λυπημένο.

6.

Τὸ 'θάμβοσεν ἡ τόση εὐμορφιὰ
κ' ἡ τόση λάμψι ποὺ τριγύρῳ χύνει·
καλότυχη ἐκάναν συντροφιὰ
τὰ κάλλη της μαζῇ κ' ἡ καλωσύνη.

FRAU BARMHERZIGKEIT.

(Aus Χειμώνανθοι, 'Αθήνησιν 1888 σελ. 37.)

1.

In einer Ecke sitzt er bang' allein
den ganzen Tag, erharrend eine Spende,
der arme Alte, voller Siechthums Pein, —
doch keiner öffnet mitleidsvoll die Hände.

2.

Da überkommt der Schlaf den schwachen Greis
und trägt ihm einen Traum zu sonder Säumen,
wie ihn, trotz Noth und Hunger, süss und leis
auch arme Leute wohl zuweilen träumen.

3.

Ihn däucht, es nah't ein junges, schönes Weib
gleich einer Königin, das Haupt bekränzet —
wie gold'ger Flimmer webt's um ihren Leib,
ihr ganzes Wesen ist von Licht umglänzet.

4.

Wie süss ihr Lächeln ist! Und o, wie weich
die zarten Formen dieser Wunderholden!
Unsagbar herrlich und an Anmuth reich,
scheint sie den Boden selber zu vergolden!

5.

An ihrer Hand sieht er ein Kindlein gehn,
ein blondes Kind, gar fein umhüllt die Glieder;
mit dem bleibt mitleidsvoll sie vor ihm stehn,
und auch das Kind blickt traurig hin und wieder.

6.

Und staunend starrt auf so viel Schönheit er,
auf so viel Glanz, der rundum sich ergiesset
von ihr, bei welcher solche Schönheit hehr
mit Herzensgüte hold in Eins verfliesset.

7.

Κ' ἐκεῖ ποὺ θαμβωμένος τὴν θωρεῖ
  ποὺ σὰν αὐτὴ δὲν εἶδε κάμμιὰν ἄλλη,
σιμά του τὸ παιδάκι προχωρεῖ,
  τοῦ δίνει κἄτι τι καὶ φεύγει πάλι.

8.

Καὶ τότε γέρν' ἡ νειὰ τὴν κεφαλὴ
  καὶ παίρνει τὸ παιδὶ 'ς τὴν ἀγκαλιά της,
καὶ τὸ φιλεῖ καὶ πάλι τὸ φιλεῖ
  καὶ τὸ χρυσόνουν τὰ χρυσᾶ φιλιά της.

9.

— „Ποιὰ εἶσαι σύ"; τὴν 'ρώτησ' ὁ φτωχός·
  — „'Εγῷμαι ἡ κυρὰ 'Ελεημοσύνη!"
εἶπε καὶ φεύγει, μένει μοναχὸς
  κ' ἐξύπνησε καὶ τ' ὄνειρο του σβύνει.

10.

'Εξύπνησε κ' ἐγύρισε νὰ 'δῇ,
  κ' ἐγύρισε καὶ εἶδε 'ς τὸ πλευρό του
τὸ ἴδιο ἐκεῖνο τὸ ξανθὸ παιδὶ
  ποὺ ἔβλεπε χρυσὸ μεσ' 'ς τ' ὄνειρό του.

11.

— „Σύρε, φτωχέ, κι' ἀγόρασε ψωμὶ
  νὰ φᾷς καὶ σὺ μαζῇ μὲ τὰ παιδιά σου"...
— „Παιδί μου, ὁ θεὸς κάθε τιμή,
  κάθε καλὸ νὰ δίνῃ 'ς τὴν καρδιά σου!"

'Ιωαννης Πολεμης.

7.

Und wie er also staunend auf sie schaut,
als hätte er dergleichen nie gesehen,
da tritt das Kindlein rasch ihn an, und traut
steckt's ihm was zu, um wieder fort zu gehen.

8.

Da wendet jene Schöne froh den Blick
dem Kinde zu und hebt, um es zu küssen,
es leicht empor, und küsst mit Mutterglück
das Kindchen, das erstrahlt ob solchem Küssen.

9.

Da fragt der Greis: „o sag', wer magst Du sein?"
— „Die Frau Barmherzigkeit bin ich!" — Vernommen
kaum hat er's, ist sie fort; er steht allein,
erwachet jäh: das Traumbild ist verglommen!

10.

Und wachend-träumend steht er, schauet zu
und wendet sich — — da sieht er abseits stehen
das blonde Kind, von dem er noch im Nu
zuvor geträumt, das er im Traum gesehen.

11.

„Geh', armer Mann, und kaufe dafür Brot
und iss, und gieb den Kindern auch zu essen!" —
— „O süsses Kind! Vergelt's der liebe Gott
mit Glück und Segen Dir, ganz ungemessen!"

Darmstadt. Aug. Boltz.

ΤΟ ΑΣΤΡΟ (Χειμ. σελ. 21).

Τὸ βλέπομε 'ψηλὰ 'στὸν οὐρανό,
— τῆς νύκτας τὸ σκοτάδι_ὅταν ἀρχίζῃ —
οὐράνιο διαμάντι φωτεινὸ
π' ὁλόχρυσαις ἀκτῖνες μᾶς χαρίζει.

Μ' ἂν ἔπεφτε 'στὴ γῆ μας ταπεινό,
χωρὶς τὸ χάος πειὰ νὰ μᾶς χωρίζει,
ποιὸς ξέρει τί κατάξερο βουνὸ
θὰ εἶνε τ' ἄστρο_αὐτὸ ποῦ λαμπυρίζει!

'Στὸν κόσμον ἀπαράλλακτα θαυμάζομε
δειλὰ-δειλὰ κ' ἐμεῖς καμμιὰ φορὰ
ἀνθρώπους ὅπου μακρυὰ κυττάζομε·

Μὰ ὅταν καμμιὰ 'μέρα τοὺς γνωρίσωμε
ποιὸς ξέρει τὶ κακὰ φαρμακερὰ
Κρυμμένα 'στὴν ψυχή τους θ'ἀπαντήσωμε!

'Ιωαννης Πολεμης.

DER STERN.

Wir schauen ihn am hohen Himmelszelt
  wenn nächtige Dunkelheit sich rings ergiesset,
als Himmelsdiamant, von Glanz durchhellt,
  dem goldner Strahlen Fülle reich entfliesset.

Doch, fiel' er je herab auf diese Welt —
  der Raum, der jetzt uns trennt, wär' aufgehoben —
Wer weiss, welch' starrer Klumpen niederfällt,
  der uns als Stern so glanzvoll leuchtet oben!

In gleicher Weise bleiben wir wohl stehen
  und schauen scheu bewundernd in der Welt
Auf Menschen, die wir nur von ferne sehen:

Doch lernten wir sie jemals näher kennen,
  wer weiss, welch übles Gift verborgen hält
Ihr Busen, uns die Seele zu verbrennen!

Aug. Boltz.

ΒΙΒΛΙΟΓΡΑΦΙΑ.

D. Bikélas: De Nicopolis à Olympie. Lettres à un ami. Paris, Paul Ollendorf, 1885. 8° 294. (Vom Verfasser seitdem auch in *hellenischer* Sprache herausgegeben unter dem Titel: *Ἀπὸ Νικοπόλεως εἰς Ὀλυμπίαν, ὑπὸ Δ. Βικέλα. Ἐπιστολαὶ πρὸς φίλον. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τοῦ Α. Κωνσταντινίδου*, 1886.).

Wer die schöne Kiepert'sche Karte betrachtet, die dem neuen „Baedeker für Griechenland" (1883) [1]) beigegeben ist, der wird sicherlich überrascht sein von dem ausgedehnten rothen Liniennetz, welches die Fahrten der gegenwärtigen griechischen Dampfer-Verbindungen zwischen Inseln und Festland bezeichnet.

Der Mittelpunkt Aller ist der Piräeus. Von diesem führt zunächst die Linie nach Kalamáki, im S. des Isthmos, welcher im N. die von Korinth in doppelter Fahrt nach Patrás sich anschliesst. Von dort gehen drei Linien westwärts, die eine in nördlicher Richtung unter Berührung der Hauptpunkte von Akarnanien nach Levkás (Ithaka), Prévesa nebst Fahrt auf dem Golfe von Arta (Ambrakischer Meerbusen) bis Karavasará: die zweite direkt nach Korfú; die dritte über Zante, Cefalonia, Paxos, gleichfalls nach Korfú.

Die Linien nach S. bestreichen das ganze reichgegliederte Küstengebiet des O. S. und W. des Peloponnes in mehrfachen Kombinationen, während nach O. und NO. die Linien über Laurion, Chalkís, Stýlida, Hálmyros, Volo einerseits, über Keos, Hermúpolis, Kárystos (Euböa), Kumi bis Skýros anderseits, die Inseln des Aegaeischen Meeres in ausgiebiger Weise mit dem Festlande in Verbindung erhalten.

Eingehende Reiseberichte, besonders über die Fahrten nach O. S. und SW., liegen aus der neuesten Zeit mehrfach vor, z.

---

1) Ueber diesen vortrefflichen Führer durch Hellas s. die eingehende Besprechung von N. *Πετρῆς* im *Αἰών* N° 4309 vom 1. Novbr. 1883 und im vorliegenden Buche pag. 217. Die inzwischen erschienene II. Auflage liegt dem Berichterstatter nicht vor. (Wir benutzen diese Gelegenheit um auch auf die treffliche Schwedische Reisebeschreibung des ausgezeichneten Hellenisten Herrn Dr. Julius Centerwall, Från Hellas och Levanten, Stockholm 1888, mit vielen Plänen und Illustrat., nochmals aufmerksam zu machen. — Die Red.)

Th. aus sehr gewandten Federn, wie beispielsweise die „Περιήγησις ἐν Ἑλλάδι, ὑπὸ Μιχ. Γρηγοροπούλου — Ἀπ' Ἀθηνῶν εἰς Σπάρτην von Π. Γ. Καστρομένος (Ἑστία, XV. 364); Τρεῖς ἡμέραι ἐν Τήνῳ (ib. 232 von Γεω. Δροσίνης; auch als Broschüre erschienen 1883 ἐν Ἀθήναις, τυπογρ. τῆς Κορίννης); ἡ Ῥούμελη von demselben, in Ἑστία XVI. 562 ff.; Θαλασσιναὶ Ἀναμνήσεις, von demselben, in Ἑστία, XVIII. 617. und die Ἀγροτικαὶ Ἐπιστολαί, von dems., die unter dem Titel „Land und Leute auf Nord-Euböa" deutsch bei Wilh. Friedrich 1884 erschienen sind. Ferner *Reisebeschreibungen* von Papamichalópulos (im Παρνασσός und im Einzeldruck); *Geographische Studien* über Andros, Keos u. a. von Ant. Miliarákis, über die Insel Kythnos von Ant. Wallindas, die z. Th. in den Wochenschriften Παρνασσός, Ἑβδομάς, Ἑστία wie auch in einzelnen Broschüren erschienen sind. Sie gewähren ein reiches Material für die genauere Kenntnis des Landes und werden, nun man Hellas wieder wohlwollend beachtet, sicher auch ihre Benutzer, resp. Uebersetzer finden.

Ueber die Nordfahrt nach der nunmehr wieder hellenischen Stadt Arta aber liess eine zusammenhängende umfassende Schilderung von Land und Leuten bis jetzt noch auf sich warten. Das vorliegende, in anmuthigstem Style geschriebene Buch füllt diese Lücke aus, ohne den Anspruch zu erheben etwa eine Reisebeschreibung zu sein. Der Verfasser — Dichter und Historiker zugleich —, mit der Geschichte und der Litteratur seines Volkes aufs innigste vertraut und durch langjährigen Aufenthalt in Paris des Französischen so mächtig wie Ausländer es je sein mögen, giebt seinem Freunde, dem bekannten Philhellenen Marquis de Queux de Ste Hilaire, einfach Bericht über das, was er auf einer kurzen Tour von Athen nach den Ruinen von Nikópolis, eine Stunde von Préveza, und zurück über Olympia, nach Athen, geschaut, gehört und empfunden hat, und zwar in seiner eigenen leicht und fein schildernden Weise, die mit Eleganz über alles hinweg gleitet was „langstielig" werden könnte, mit verständnisvollem Behagen jedoch bei dem verweilend, was dem Bilde Tiefe, Glanz und Dauer zu verleihen vermag [1]).

---

1) Eine Musterprobe seines Styles enthält, in beiden Sprachen, mein Buch „*Hellenisch* die Gelehrtensprache der Zukunft." Leipzig, W. Friedrich, 1888, S. 216—223.

Es ist hier nicht der Ort es dem französischen Berichterstatter des „Temps", Herrn Paul Bourde, gleich zu thun und dem Verfasser von Station zu Station berichtend nachzuschreiten. Dazu ist der Raum zu kurz und das Buch zu interessant, auch zu reich an neuen sachlichen Mittheilungen. Erwähnt aber sei immerhin, dass der Verfasser, ein Hellene von hoher Bildung, einen scharfen Blick hat sowohl für alle noch obwaltenden Mängel seines Landes, wie für alle Fortschritte, die Hellas in der kurzen Zeit seiner Befreiung vom türkischen Joche und ganz besonders in allerjüngster Zeit gemacht hat, sowohl in Bezug auf ethische, wissenschaftliche, commerzielle, oekonomische, politische und gesellschaftliche Zustände, wie besonders auch auf leichteres, bequemeres und vor allem *vollkommen sicheres Reisen.*

Seine Angaben über Benutzung der See- und Landbeförderungsmittel, über die von ihm berührten Punkte und die Unterkunft in denselben, über Reisezeit, Reisetouren, Reisemittel, über einzuhaltende Diät und empfohlene Persönlichkeiten sind für jeden Reisenden in jenen herrlichen, viel zu wenig besuchten Gegenden von hohem Werthe; desgleichen die zahlreichen prächtigen Landschaftsbilder und die werthvollen historischen und dichterischen Beigaben und Kunstnotizen betreffs denkwürdiger Orte, sowie die zutreffenden Schilderungen von Land und Leuten, sammt deren Sitten und Gebräuchen, nebst Fingerzeigen für den Fremden betreffs seiner Führung dem Einzelnen gegenüber. — So ist kaum daran zu zweifeln, dass dies Buch, durch das ein Hauch von frischer Seeluft weht, dazu beitragen werde die vielen irrigen Vorstellungen, die über das Königreich Hellas noch vielfach verbreitet sind, selbsteigener Berichtigung entgegen zu führen und dass es manchen Reisenden veranlassen wird „das Land seiner Sehnsucht" nicht mehr bloss wie Iphigenie „mit der Seele zu suchen", sondern die nächste Ferienzeit zu benutzen jene klassischen Gefilde mit stiller Begeisterung und höchster Befriedigung selber in Augenschein zu nehmen.

Auf einen inzwischen erschienenen hochinteressanten Reisebericht des berühmten Hellenisten Prof. Dr. G. Meyer komme ich demnächst zurück.

Aug. Boltz.

— — —

Als besonders bemerkenswerthe neue Erscheinungen sind anzuführen:

Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Ἀρχαιολογίας, ὑπὸ Ἀλεξάνδρου Ρ. Ραγκαβῆ, μετὰ πολλῶν εἰκόνων καὶ πινάκων, ἐκδότης Ἀνέστης Κωνσταντινίδης, ἐν Ἀθήναις, 1888, in 50 Lieferungen von 2 Bogen doppelspaltig gross Lexiconformat zu 1 Drachme, zusammen voraus bezahlt zu 30 Francs in Gold. Bis jetzt erschienen 11 Lieferungen, die den Ansprüchen, die an ein solches Werk von einem solchen Verfasser gestellt werden dürfen, voll entsprechen. Druck und Papier lassen nichts zu wünschen übrig, auch ist der Satz nicht so gedrängt und so klein wie in dem gleichartigen Werke von Dr. ANTHONY RICH, mit welchem es naturgemäss viel Aehnlichkeit hat, nur das es speziell die griechischen Alterthümer und zwar mit staunenswerther Klarheit und Präcision behandelt. Die Erklärungen, in reiner Hochsprache, sind zutreffend aber knapp, bisweilen fast zu knapp. Zweckmässig wäre es gewesen allen griechischen Landschaften (wie *Ἀκαρνανία, Αἰτωλία* etc.) auch ein Landschaftbild beizufügen, nach Art der Karte von Attika, die aber auch viel ausführlicher sein und alle die angeführten Ortsnamen enthalten müsste, denn wer hat immer gleich einen entsprechenden Atlas zur Hand! Dagegen könnten mehrere nicht eben geglückte Holzschnitte (vergl. *Ἀγαμέμνων* u. S. 213) so lange wegbleiben, bis sie durch bessere ersetzt werden. Unter *Ἀλκνοί* (S. 53.) müsste vor „*ῥωσικὰς πεδιάδας*", die damals noch nicht so benannt wurden, wohl „*τὰς νῦν*" eingeschaltet werden. *σηκός* S. 137 ist zu sperren.

Das Werk verdient die höchste Beachtung nicht nur in Hellas, sondern auch im gesammten Auslande.

In demselben Verlage erscheint in Lieferungen von je 8 Bogen, doppelspaltig, der

Μικρὸς Θησαυρὸς τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης, ἤτοι ἐπίτομον Ἑλληνικὸν Λεξικὸν μετὰ εἰσαγωγῆς εἰς τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν καὶ Φιλολογίαν (16 Seiten, nebst 16 Seiten Vorrede und Quellennachweis) *καὶ παραρτήματος κυρίων ὀνομάτων, ὑπὸ Α. Ν. Γιάνναρη, ἐν Ἀθήναις* 1888. Preis 10 Francs.

Die bis jetzt erschienenen sieben Lieferungen (von *α—ἑστιαρχέω*) verdienen alle Anerkennung. Druck und Papier sind gut;

der Wortschatz selber in sehr umfassender Weise gesammelt und die Erläuterung der Wörter ausreichend und zutreffend und auch die demotischen Ausdrücke heranziehend. Als Probe diene ein beliebiges Wort, also

ἐνταῦθα, Ἰων. ἐνθαῦτα, Δωρ. ἐνταῦτα, ἐπρ. ἐδῶ· αὐτόθι, αὐτοῦ, ἐκεῖ. αὐτόσε, ἐκεῖσε· πρὸς τὰ ἐκεῖ: — παριέναι, πέμπειν· ἐνταῦθα γῆς, ἠπείρου, κακοῦ, τοῦ λόγου, ἡλικίας. τότε: — ἐνταῦθα δή, ἐνταῦθα ἤδη. τότε, ἔπειτα, μετὰ ταῦτα.

Dies ausgiebige, zuverlässige und ausserordentlich billige Buch wird ohne Zweifel grossen Anklang finden.

Zu erwähnen ist noch die Anzeige der so eben erschienenen *vierten* Auflage des grossen *Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης ὑπὸ Ἀθανασίου* A. *Σακελλαρίου* (3 Bände, 4400 Seiten, 48 Francs), die mir aber nicht vorliegt, so dass eine Beurtheilung ausgeschlossen ist.

Mit besonderer Freude aber ist zu begrüssen das Erscheinen der *ersten Lieferung des ersten hellenischen Conversations-Lexicons* unter dem Titel *Λεξικὸν Ἐγκυκλοπαιδικόν, ἐκδιδόμενον ἐπιμελείᾳ* N. Γ. *Πολίτου, Ἀθήνησι, Μπαρτ καὶ Χιρστ*, 1889, unter Mitwirkung der berühmtesten Schriftsteller und Gelehrten von Hellas, von denen 84 namentlich aufgeführt sind. Von westeuropäischen Gelehrten ist nur der Name unseres hochberühmten Landsmannes Prof. Gustav Meyer, Graz, verzeichnet. Die Verleger des schön ausgestatteten Werkes tragen deutsche Namen. Sobald eine grössere Anzahl von Heften wird erschienen sein, wird eingehend über dies epochemachende Werk berichtet werden.

Aug. Boltz.

Η ΙΔΡΥΣΙΣ ΤΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΣΥΛΛΟΓΟΥ [1]).

Θρίαμβος τῆς γλώσσης ἡμῶν ἐν Ὁλλανδίᾳ, ἔγραψε πρὸ πολλοῦ ὁ Ἕσπερος τῆς Λειψίας. Καὶ προσέθεσεν· ἐν Ὁλλανδίᾳ, τῇ κλασσικῇ τῆς Φιλολογίας χώρᾳ, γίνεται σήμερον κίνησις περὶ τῆς εἰσαγωγῆς τῆς ὀρθῆς καὶ γνησίας προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, καὶ ἐν γένει περὶ μελέτης τῆς ἀρχαίας καὶ νεωτέρας Φιλολογίας.

Οὔπω ἐτελέσθη ὅ,τι ἔγραψεν ὁ συντάκτης τοῦ Ἑσπέρου, χρώμεθα οἱ πλεῖστοι ἔτι νῦν καὶ ἐν τοῖς γυμνασίοις καὶ ἐν τοῖς πανεπιστημίοις καὶ πανταχοῦ τῇ κακοήχῳ ἐρασμιακῇ προφορᾷ, μᾶλλον δὲ προφορᾷ τινὶ Ὁλλανδικῇ, Γερμανικῇ, Ἀγγλικῇ, Γαλλικῇ, κλ., ἀλλὰ δύσκολον εἶναι τὸ πρᾶγμα διότι τὸ σφάλμα διήρκεσε τοσούτους αἰῶνας καὶ διότι οἱ πλεῖστοι ἄνθρωποι μισοῦσι τὸν νεωτερισμόν. Ἀλλ' ὅμως τὸ πρῶτον βῆμα ἐγένετο, καὶ ἀναμφιβόλως ἐν τῷ μέλλοντι θὰ νικήσῃ ἡ ἀλήθεια.

Τὸ τῆς προφορᾶς ζήτημα μόνον ἓν μέρος εἶναι πάντων τούτων ἅτινα πρέπει νὰ ἐπιτελέσῃ καὶ νὰ λύσῃ ὁ ἡμέτερος Σύλλογος. Οὐδεὶς ἀγνοεῖ τὰ ἄρθρα τοῦ καταστατικοῦ, ὑπάρχουσι δὲ καὶ ἄλλα ζητήματα τὰ ὁποῖα, καίπερ δὲν ἐν ἄρθροις ὡρισμένα, οὐδαμῶς δέον νὰ λησμονῶμεν, παραδείγματος χάριν ἡ ἔκδοσις λεξικοῦ συγκριτικοῦ τῆς ἀρχαίας καὶ τῆς σημερινῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ἥτις ἴσως θὰ δύνηται ν' ἀποδείξῃ ὅτι μέγα βιβλίον οὐκ ἀεὶ εἶναι, κατὰ τὴν παροιμίαν, μέγα κακόν, ἡ ἔκδοσις νέας γραμματικῆς τῆς γραφομένης, καὶ ἄλλα τὰ ὁποῖα ἡ πρόοδος τῆς ἐπιστήμης καὶ ἐν γένει τοῦ ἑλληνισμοῦ θὰ κάμῃ ἀναγκαῖα ἐν ἑπομένοις ἔτεσιν.

Ταῦτα μὲν περὶ τούτων, νῦν δὲ βουλόμεθα νὰ δώσωμεν τοῖς φίλοις ἀναγνώσταις βραχεῖαν ἱστορίαν τῆς γενέσεως τοῦ Συλλόγου, ἀρχίζοντες ἀπὸ τῆς πρώτης συνεδριάσεως μέχρι τοῦ μηνὸς Σεπτεμβρίου. Καὶ πρῶτον μὲν δέον νὰ μνημονεύσωμεν ταύτην τὴν συνέλευσιν τῆς 17 *Μαρτίου* 1888, *ἡ ἐγένετο τῇ πρωτοβουλίᾳ τοῦ κ. Ν. Βλάχου καὶ ἐμοῦ, καὶ ἐν τῇ ὁποίᾳ οὔπω ἱδρύθη ἀποφασιστικῶς ὁ Σύλλογος, διότι*

---

1) *Μέρος τοῦ λόγου ὁλλανδιστὶ ἐκφωνηθέντος ὑπὸ τοῦ γραμματέως ἐν τῇ γενικῇ συνεδριάσει τῶν μελῶν, τῇ* 15 *Σεπτ.* 1888. *ὅρ.* ΕΛΛΑΣ Ι. 1. *σελ.* 70.

ἀτυχῶς οἱ παρόντες δὲν ἦσαν ὁμογνώμονες περὶ τῶν κεφαλαίων ἄρθρων τοῦ καταστατικοῦ.

Ἡ συνέλευσις αὕτη συνεκλήθη ὑπὸ τῶν κυρίων Abresch, *καθηγ. τοῦ γυμνασίου,* van den Es *γυμνασιάρχου,* Muller *καθηγ. τοῦ γυμνασίου,* Rogge *βιβλιοθηκαρίου,* Timmerman *καθηγ. τοῦ γυμνασίου,* Vlachos *γεν. προξένου τῆς Ἑλλάδος,* Burger *πρώην γυμνασιάρχου, καὶ* Flament *ὑπαρχειοφύλακος, εἰς τὸ γνωστὸν κατάστημα* Krasnapolsky. *Παρῆσαν δὲ καὶ ἄλλοι καὶ ἡ κυρία* M. Zwaanswijk.

Πρέπει δὲ νὰ προσθέσω ὅτι ὁ σεβαστὸς γέρων Burger *ἤδη πρὸ πολλοῦ ἔχει ἐκδώσει γραμματικὴν καὶ μεταφράσεις τινάς, καὶ οὐχ ἧττον ὁ κύριος* Flament *οὐ μόνον ἔχει μεταφράσει τὴν Μήδειαν, ἀλλ' ἀπὸ δέκα ἐτῶν ἤδη τοὐλάχιστον πολλὰ ἔγραψε περὶ τῆς νεωτέρας Φιλολογίας.*

Περὶ ταύτης τῆς πρώτης συνεδριάσεως πολλὰ ἤδη ἀνεκοινώθησαν ἐν Ὁλλανδικαῖς καὶ ἄλλαις ἐφημερίσιν, καὶ δὴ καὶ ἐν τῇ Ἑστίᾳ τῶν Ἀθηνῶν ὑπὸ τοῦ τιμητικοῦ προέδρου ἡμῶν, τοῦ ἀληθῶς πατρὸς τῆς νεωτέρας Φιλολογίας, τοῦ Φιλτάτου γέροντος Ἀλεξάνδρου Ῥίζου Ῥαγκαβῆ, τοῦ ὁποίου καίπερ τὸ σῶμα δὲν εἶναι παρὸν τὸ πνεῦμα καὶ ἡ τῆς καλοκἀγαθίας ἀγάπη παρεῖναι ἐν τῇδε τῇ γενικῇ συνελεύσει. Διὰ τοῦτο μόνον θέλομεν μνημονεύσει ὅτι πρόεδρος ἦτον ὁ καθηγητὴς van den Es, *ἔπειτα δὲ ὅτι μεταξὺ τῶν παρόντων ὑπῆρξε μεγάλη διαφορὰ καὶ ὅσον ἀφεώρα τὸν σκοπὸν Φιλελληνικοῦ τινὸς Συλλόγου, καὶ ὅσον ἀφεώρα τὸν ἐθνικὸν ἢ διεθνῆ χαρακτῆρα τοιαύτης ἑταιρίας.*

Πρόμαχοι ἀναγκαίας καὶ ταχείας μεταρρυθμίσεως καὶ βελτιώσεως ἐν ταύτῃ τῇ συνεδριάσει ἦσαν ἡ κυρία Zwaanswijk *καὶ οἱ κ.κ.* Flament, Muller *καὶ* Vlachos, *μέσην τινὰ γνώμην ἀπέδειξαν οἱ κ.κ.* van den Es *καὶ* Rogge, *ἐν ᾧ ὁ κύριος* Speyer, *καθηγ. τοῦ γυμνασίου καὶ τῆς ἐν Ἀμστελοδ. ἀκαδημίας, καὶ ὁ κύριος* van Leeuwen, *καθηγ. τοῦ ἐν* Leiden *γνωστοτάτου πανεπιστημίου, ἀντέλεξαν καὶ δὲν συνεφώνουν τῇ ἱδρύσει Φιλελληνικοῦ Συλλόγου. Καὶ πρῶτον μὲν ἡ κυρία* Zwaanswijk *εἶπεν ὅτι ὑπάρχει κίνδυνος τοῦ νὰ πρωτεύσῃ ἡ Βολαπυκικὴ καλουμένη γλῶσσα (μᾶλλον δὲ γλωσσοτέχνημα) ἐὰν δὲν σπεύσωμεν νὰ μεταβάλωμεν τὴν προφορὰν καὶ νὰ εἰσαγάγωμεν πανταχοῦ τὴν σπουδὴν τῆς μιᾶς καὶ ἀμερίστου ἑλληνικῆς γλώσσης, ἔπειτα δὲ προσέθεσεν ὁ κύριος* Muller *ὅτι ἔξω τῆς Ὁλλανδίας ἤδη πολλοὶ λόγιοι καὶ ἄλλοι συνεφώνουν τοιούτῳ τινὶ σκοπῷ καὶ ὅτι ἡ ἑταιρία πρέπει νὰ ἦναι διεθνής, διότι τὸ σφάλμα*

τῆς προφορᾶς εἶναι ὡσαύτως διεθνὲς, καὶ διότι ὁ ἑλληνισμὸς ἐν γένει καὶ ἰδιαιτέρως ἐν τῇ Ἀνατολῇ εἶναι διεθνὲς ζήτημα.

Τελευταίως δὲ ἐναντιουμένων τῶν γνωμῶν οἱ παρόντες ἀπεφάσισαν νὰ συγκαλέσωσι νέαν συνεδρίασιν, καὶ τρισὶν αὐτῶν, τοῖς κκ. Abresch, Flament *καὶ* Muller, *ἐδόθη ἡ ἐντολὴ τῆς ἀναγκαίας μεταρρυθμίσεως τοῦ καταστατικοῦ. Διὰ τοῦτο τὰ μὲν πρῶτα ἄρθρα ὀλίγον μετεβλήθησαν, καὶ δευτέρα συνεδρίασις συνεκλήθη τῇ* 14 *Ἀπριλίου* 1888 *εἰς τὸ κατάστημα* Krasnapolsky, *ἐν τῇ ὁποίᾳ ἱδρύθη ὁ Σύλλογος. Καὶ περὶ τούτου θέλω νῦν ἀνακοινώσει τινὰ ἐν ἐκτάσει.*

Ὁ πρόεδρος τῆς συνελεύσεως van den Es, *γυμνασιάρχης καὶ καθηγητὴς τῆς ἑλλην. ἀρχαιολογίας ἐν τῷ πανεπιστημίῳ, ἀνέῳξέ την μετὰ μικροῦ προλόγου, ἐν τῷ ὁποίῳ καὶ ἐμνημόνευσε μετὰ σεβασμοῦ τὰ πατριωτικὰ ἔργα τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων (π. χ. τὴν ἵδρυσιν τῆς μεγαλοπρεποῦς βιβλιοθήκης ἐν Ἀθήναις ὑπὸ τῶν Ἀδελφῶν Βαλλιάνων), καὶ ἔπειτα ὁ κύριος* Muller *ἔδωσε μακροτέραν διήγησιν περὶ τῶν κυρίων οἵτινες ἐν τῇ Ὁλλανδίᾳ καὶ ἔξω ἤδη συνεφώνουν τῷ σκοπῷ τοῦ Συλλόγου, εἶναι δὲ οἱ ἑξῆς κύριοι ἰδίως·*

Ὁ Prof. Valeton, *ἐν* Amsterdam, *καθηγητὴς τῆς ἀκαδημίας κ. συντάκτης τῆς „Μνημοσύνης."*

Ὁ Dr. Burgersdijk, *ἐν* Deventer, *μεταφράστης τοῦ Αἰσχύλου καὶ τοῦ Σαικσπείρου.*

Ὁ Prof. Kern, *ἐν* Leiden, *καθηγητὴς τῆς ἀκαδημίας, λογιώτατος γνώστης τῆς σανσκριτικῆς κλ.*

Ὁ Dr. Mehler, *ἐν* Zwolle, *γυμνασιάρχης καὶ λεξικογράφος.*

Ὁ *κ.* Vosmaer, *ἐν* Haag, *μεταφράστης τοῦ Ὁμήρου.*

Ὁ *κ.* Habets, *ἐν* Maastricht, *ἀρχειοφύλαξ.*

Ἦσαν δὲ ἐν τῇ Ὁλλανδίᾳ καὶ μερικοὶ καθηγηταὶ τῶν γυμνασίων καὶ ἄλλοι, οἵτινες ἤδη ἐγένοντο μέλη τοῦ Συλλόγου.

Ἔξω τῆς Ὁλλανδίας πολλοὶ λόγιοι, συγγραφεῖς καὶ ἄλλοι, μεγίστην ἔδειξαν συμπάθειαν, καὶ ἰδίως ἐν τῇ Ἑλλάδι.

Ὁ *κ.* Α. Ρ. *Ῥαγκαβῆς ἔγραψε τὰ ἑξῆς·*

Ἀξιάγαστε κύριε·

„Ἐκ καρδίας ἐπικροτῶ εἰς τὴν ὑμετέραν ἐπιχείρησιν τῆς συστά-„σεως Συλλόγου, θέλω τὸ θεωρήσει ὡς καύχημά μου ἂν ὅπως δή-„ποτε δυνηθῶ νὰ ἐξυπηρετήσω ἐνταῦθα τὸν εὐγενῆ του σκοπὸν, ὠφε-„λοῦντα καὶ τὴν ἐν γένει ἐκπαίδευσιν καὶ τὴν Ἑλλάδα ἰδίως κτλ."

Α. Ρ. *Ῥαγκαβῆς.*

Ἔγραψαν δὲ καὶ ἄλλοι κύριοι, ἐκ τῶν ὁποίων ὀνομάζομεν τὸν

κ. Dr. I. Περβανόγλου ἐν Λειψίᾳ, Dr. A. Βλάχον ἐν Βερολίνῳ, Κλ. Ραγκαβῆν ἐν Σοφίᾳ (ὅστις ἔπεμψε μερικὰ ἀντ. τοῦ δράματος ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ), Π. Βεργωτὴν ἐν Ἀργοστολίῳ τῆς Κεφαλληνίας, Β. Ν. Βούλγαριν ἐν Ἀθήναις, Γ. Δροσσίνην ἐν Λειψίᾳ, Dr. A. Φαρμακόπουλον ἐν Νεαπόλει κλ.

Ἐν τῇ Γερμανίᾳ οἱ γνωστοὶ ἑλληνισταί· Dr. E. Engel ἐν Βερολίνῳ, Hans Müller ἐν Halle, καὶ πρὸ πάντων ὁ Prof. Boltz ἐν Δαρμστὰττ, ὁ ὁποῖος ἔγραψεν ἑλληνιστὶ τὰ ἑξῆς·

Ἀξιότιμε κύριε·

„Μὴ εὑρισκόμενος τὸ νῦν εἰς κατάστασιν νὰ περιέλθω εἰς τὴν „ὡραίαν πόλιν σας, σᾶς βεβαιόνω οὐδὲν ἧττον ὅτι ψυχῇ τε καὶ „πνεύματι θὰ ἦμαι παρών, εὐχόμενος τὰ κάλλιστα διὰ εὐδαίμονα „ἔκβασιν τῶν ἐπιχειρημάτων σας."

Ἐν τῇ Βελγίᾳ ἐγένετο ἤδη μέλος ὁ κ. Καραθεοδορῆς, πρέσβυς τῆς Τουρκίας.

Ἐν τῇ Ἀγγλίᾳ πρῶτον μὲν ὁ λόγιος L. Dowdall ἐν Brighton, καὶ ὀλίγῳ βραδύτερον πολλοὶ ἔμποροι ἐν Λονδίνῳ.

Ὄνομα τῆς ἑταιρίας ὡρίσθη „Φιλελληνικὸς Σύλλογος", καὶ κατὰ τὸ πρῶτον ἄρθρον ὁ σκοπὸς θὰ ἦναι α) ἡ ἐνθάρρυνσις τῆς σπουδῆς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ Φιλολογίας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ νῦν, ὡσαύτως ἡ ἐπέκτασις καὶ ὅπου δεῖ διόρθωσις τῆς διδασκαλίας β) ἡ συζήτησις καὶ λύσις τοῦ ζητήματος τῆς προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἐν τῇ ἐκπαιδεύσει, γ) ἡ προστασία παντὸς τοῦ ἑλληνισμοῦ συμφέροντος ἐξαιρουμένων τῶν πολιτικῶν ζητημάτων.

Κατὰ τὸ 3ον ἄρθρον τοῦ καταστατικοῦ α) θέλει ἱδρυθῇ περιοδικὸν ἐν γλώσσαις πέντε, γαλλικῇ, γερμανικῇ, ἀγγλικῇ, λατινικῇ, καὶ ἑλληνικῇ, κατὰ προτίμησιν τοῦ συγγραφέως, β) θέλει ἀρχισθῇ ἀλληλογραφία μετὰ τῶν ξένων Συλλόγων πρὸς διεθνῆ λύσιν μερικῶν ζητημάτων, καὶ γ) θέλουσι συγκληθῇ διεθνεῖς συνελεύσεις εἰς τὸν ἴδιον σκοπόν, κτλ.

Ἐτήσιος συνδρομὴ ὡρίσθη Φλορίνια 3 τὸ ἐλάχιστον.

Πάντων τούτων ὡρισμένων οἱ ἑξῆς κύριοι ἐψηφίσθησαν μέλη τῆς διευθύνσεως τοῦ Συλλόγου (ἀλφαβητικῶς).

Dr. F. L. Abresch ἐν Amsterdam.

Prof. Dr. van den Es „ „

A. J. Flament ἐν Maastricht.

Dr. E. Mehler ἐν Zwolle.

Dr. H. C. Muller ἐν Amsterdam.

Dr. H. C. Rogge ἐν Amsterdam.

N. Vlachos γενικὸς πρόξενος τῆς Ἑλλάδος ἐν Amsterdam.

Ὁμοφώνως καὶ μετὰ πλείστης ἀγαλλιάσεως τιμητικὸς πρόεδρος τοῦ Συλλόγου ἐκλήθη ὁ κ. Α. Ρ. Ῥαγκαβῆς ἐν Ἀθήναις, ὡς πατὴρ τῆς νεοελληνικῆς Φιλολογίας, καὶ μετὰ τοῦτο ἡ συνεδρία διελύθη.

Μετὰ τὴν ἑσπέραν ταύτην ὁ κ. Muller συνεκάλεσεν εἰς συνέλευσιν τοὺς προμνημονευθέντας κυρίους, ἐν τῇ ὁποίᾳ ἡ ἐπιτροπὴ διωργανίσθη ὡς ἑξῆς·

τιμητικὸς πρόεδρος	A. R. Rangabé
πρόεδρος	A. H. G. P. van den Es
ὑποπρόεδρος	E. Mehler
γραμματεύς	H. C. Muller
ὑπογραμματεύς	A. J. Flament
ταμίας	N. Vlachos
ὑποταμίας	F. L. Abresch
βιβλιοθηκάριος	H. C. Rogge.

Ἐν ἑπομένῃ συνεδριάσει ἐψηφίσθησαν ὡς μέλη τῆς διευθύνσεως τοῦ περιοδικοῦ

ἡ κυρία M. Zwaanswijk	ἐν Nijmegen
A. J. Flament	ἐν Maastricht
γραμματεὺς H. C. Muller	ἐν Amsterdam.

Πάντα ταῦτα καὶ ἔτι περισσότερα ἐδημοσιεύθησαν καὶ ἐν Ὁλλανδικαῖς καὶ ἐν ξέναις, μάλιστα δὲ ἑλληνικαῖς ἐφημερίσιν, ἰδίως δὲ ἡ Ἀκρόπολις τῶν Ἀθηνῶν καὶ (ἐν ἀρχῇ) ἡ Νέα Ἡμέρα τῆς Τεργέστης ἔδωσαν πολλὰς κοινοποιήσεις περὶ τοῦ Συλλόγου, καὶ ἀπονέμομεν πολλὴν χάριν τοῖς συντάκταις, οἵτινες τοῦτο ποιοῦντες ἐγένοντο ἐν τοῖς πρώτοις συνεργάται εἰς τὴν γνωστοποίησιν τοῦ εὐγενοῦς ἡμῶν σκοποῦ.

Τί δέ; Ἐν αὐταῖς ταῖς Ἀθήναις ὁ τιμητικὸς πρόεδρος ἡμῶν, ὁ ἀσχόλαστος γέρων τοῦ ὁποίου τὸ ὄνομα εἶναι δι' ἡμᾶς ὥσπερ ἀστὴρ τηλόθεν λάμπων, ἔγραψεν ὡραιότατον ἄρθρον ἐν τῇ Ἑστίᾳ φέρον τὸν τίτλον „Ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα ἐν Ὁλλανδίᾳ". Γνωρίζομεν πάντες τὸ ἔργον τοῦτο, ἐθαυμάσαμεν πάντες τὸν ἐνθουσιασμὸν τοῦ Νέστορος „τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή", καὶ δὲν δυνάμεθα νὰ μεταφράσωμεν ἐνταῦθα τὰς ὡραίας σελίδας, αἱ ὁποῖαι ἐδημοσιεύθησαν κατ' ἐπιτομὴν ἐν ταῖς ἡμετέραις ἐφημερίσιν. Μόνον δέον ν' ἀνακαλέσωμεν εἰς μνήμην ὅτι ἐν τῇ διατριβῇ ταύτῃ ὁ Ῥαγκαβῆς ὀλίγον ἐμέμψατο τὴν πατρίδα του, διότι ξένοι λόγιοι

(κατὰ τὰς λέξεις του) ἐν ἀλλοδαπῇ χώρᾳ ποιοῦσιν ἅπερ αὐτοὶ οἱ Ἕλληνες πρέπει ν' ἐκτελέσωσιν. Ἀλλ' ἀναγινώσκετε αὐτοί, παρακαλῶ, τὸ γλυκύτατον ἀρθρίδιον τοῦτο, διότι ὑπάρχει κίνδυνος ν' ἀπολέσωμεν ὅλον τὸ πνεῦμα, τὸν ἑλληνικώτατον χαρακτῆρα, ἐὰν δώσωμεν σύνοψιν ἢ ἐπιτομὴν ἐν τῷ λόγῳ τούτῳ.

Δὲν μόνον ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐγεννήθη τοιοῦτος ἐνθουσιασμός (καίπερ μάλισθ' οἱ Ἕλληνες ἔχουσι δώσει κάλλιστον παράδειγμα) ἀλλὰ καὶ ἐν ἄλλαις χώραις πλεῖστοι λόγιοι καὶ ἑλληνισταὶ ἔγραψαν συμπαθητικῶς καὶ συμφωνητικῶς εἰς τὴν ἐπιτροπὴν τοῦ Συλλόγου. Αἱ κυριώτεραι ἐπιστολαί των θέλουσι δημοσιευθῇ ὕστερον, πρέπει μόνον νὰ ὀνομάσωμεν πρὸ πάντων τὸν ἔνδοξον Γερμανὸν Φιλέλληνα Αὔγουστον Boltz, ὅστις ἀπ' ἀρχῆς ἐβοήθει καὶ συνεφώνει τῷ Συλλόγῳ, καὶ τοῦ ὁποίου σχεδὸν ὅλος ὁ βίος καὶ τὰ ἔργα ἀφιερωμένα εἶναι μιᾷ καὶ καλλίστῃ ἰδέᾳ, τῷ νὰ εἰσαγάγῃ τὴν ἑλληνικὴν ὡς παγκόσμιον γλῶσσαν τῶν λογίων.

Αὕτη ἡ ἰδέα δὲν μόνον ἐν τῷ κ. Boltz εὗρεν ἄριστον προστάτην, ἔγραψε περὶ τούτων ὁ Ῥενιέρης, ἔδωκεν αὐτῇ πᾶσαν τὴν ἐνέργειάν του ὁ ἀείμνηστος d'Eichthal, τὸ ἴδιον ἐξέφρασε καὶ πρότερον ἡ κυρία Zwaanswijk, καὶ ἤδη πρὸ πολλῶν ἐτῶν ὁ διαπρεπὴς κύριος Reyer ἐν Τεργέστῃ ἔγραψε περὶ τῶν ἀρετῶν τῆς ἑλληνικῆς ὡς κοινοῦ ὀχήματος τῶν ἰδεῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ.

Πρέπει ὅμως νὰ βραχύνωμεν τὰς ἀνακοινώσεις ἡμῶν καὶ ν' ἐξακολουθήσωμεν τὴν ἱστορίαν τοῦ Συλλόγου. Ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως ἕως σήμερον πλεῖσται ἐπιστολαὶ ἐγράφησαν καὶ δὴ καὶ πολλὰ βιβλία κ.τ.λ. ἐστάλησαν δωρεὰν εἰς τὸν γραμματέα καὶ μάλιστα διὰ τὴν βιβλιοθήκην. Περὶ πάντων τούτων ὁ Ἕσπερος τῆς Λειψίας ἐν τῷ τεύχει τῆς 15/27 Μαρτίου ἔγραψε τὰ ἑξῆς·

Ἐπιστέλλουσιν ἡμῖν ἐξ Ἀμστελοδάμου·

Ὁ ἐν Ὀλλανδίᾳ ἐπικρατῶν ἐνθουσιασμὸς ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος καὶ ὑπὲρ τῆς ὀρθῆς λύσεως τοῦ προβλήματος τῆς προφορᾶς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης διήγειρεν ἐν Ἑλλάδι καὶ ἀλλαχοῦ τὴν περιέργειαν παντὸς, καὶ κατέστησε τὴν ἡμετέραν πόλιν γνωστὴν καὶ εἰς τὰ μέρη τῆς Ἀνατολῆς. Ἐκτὸς τοῦ „Ἑσπέρου", ὅστις πρῶτος καὶ ἐπανειλημμένως ἀνέφερε περὶ τοῦ Συλλόγου καὶ τοῦ σκοποῦ αὐτοῦ, καὶ ἡ ἐν Τεργέστῃ „Νέα Ἡμέρα", αἱ ἐφημερίδες τῶν Ἀθηνῶν, τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τῶν Ἰονίων νήσων ἔγραψαν ἐνθουσιωδῶς ὑπὲρ αὐτοῦ. Ἐν τῇ „Ἑστίᾳ" τῶν Ἀθηνῶν ὁ διάσημος συγγραφεὺς κύριος Α. Ρ. Ῥαγκαβῆς ἐκφράζει τὸν θαυμασμόν του διὰ τὸ ἔργον,

ὅπερ ἀνέλαβον οἱ Ὁλλανδοὶ λόγιοι, καὶ ὅπερ δέον ν' ἀναπτυχθῇ ὑπὸ Ἑλληνικῆς Ἀκαδημίας. Μέγας ἀριθμὸς βιβλίων καὶ συγγραμμάτων ἐστάλη ἤδη τῷ Συλλόγῳ ἐξ ὅλων τῶν μερῶν τῆς Ἑλλάδος, ἐκ Τουρκίας, Βουλγαρίας, Λειψίας, κ.τ.λ. Ἰδίως δὲ ἑλκύει τὴν προσοχὴν ἑκάστου, ὅτι ἐν τῷ τόπῳ ἐν ᾧ ἐγεννήθη ὁ Ἔρασμος, ἐν Ὁλλανδίᾳ δηλ. ἤρξατο ἡ ἅμιλλα πρὸς εἰσαγωγὴν τῆς γνησίας καὶ ἀληθοῦς προφορᾶς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, καὶ ὅτι ὁ ζῆλος οὗτος μετεδόθη ἤδη καὶ εἰς ἄλλας χώρας. Ἄγγλος Φιλέλλην ἔγραψε πρὸς τὸν Σύλλογον ὅτι ψυχῇ τε καὶ καρδίᾳ λαμβάνει μέρος εἰς τὸν ἀγῶνα τοῦτον. Ἐπίσης καὶ ἐκ Βελγίου, ἐκ Γαλλίας καὶ Γερμανίας ἀπεστάλησαν ἐπιστολαί, δι' ὧν οἱ γράφοντες ὁμολογοῦσιν ὅτι σωμφωνοῦσιν εἰς τὸν ῥηθέντα σκοπόν. Ὁ γνωστὸς Γερμανὸς Φιλέλλην Boltz ἐν Δαρμστάτῃ ἐξέδωκε πρὸ μικροῦ βιβλίον, Hellenisch ἐπιγραφόμενον, δι' οὗ προτείνει τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν ὡς γλῶσσαν κοινὴν τοῖς λογίοις εἰς τὸ μέλλον. Ὁ ἐν Ὀδησσῷ κ. Λύσανδρος Χατζηκώνστας ἔπεμψε τέσσαρα ἀντίτυπα τῆς μεταφράσεώς του τοῦ γνωστοῦ βιβλίου „Παίδων ἀγωγὴ καὶ παιδεία παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ Ῥωμαίοις", συγγραφέντος ὑπὸ J. L. Ussing, καθηγητοῦ ἐν Κοπενάγῃ. Ἀνέφερεν ἤδη ἡ Νέα Ἡμέρα τῆς Τεργέστης, ὅτι ὁ Πρίγκηψ Διάδοχος τῆς Σαξωνίας-Μάϊνιγγεν ἔπεμψε πρὸς τὸν διεθνῆ Φιλελληνικὸν Σύλλογον ἐν Ἀμστελοδάμῳ ἀντίτυπον τῆς μεταφράσεώς του τῆς τραγῳδίας τοῦ Σχιλλέρου „Ἡ συνωμοσία τοῦ Φιέσκου ἐν Γενούῃ". Ἐν τῷ αὐτῷ φύλλῳ ἐδημοσιεύθη καὶ ἡ ἐπιστολὴ τῆς ἐπιτροπῆς τοῦ Συλλόγου πρὸς τὸν Πρίγκηπα. Ἐπίσης καὶ ὁ ἐν Τεργέστῃ λόγιος ἐκδότης κ. Κλεάνθης ἐδωρήσατο τῷ Συλλόγῳ τὴν ὡραίαν ἔκδοσίν του τοῦ Πινδάρου εἰς 6 τόμους μετὰ λεξικοῦ καὶ σημειώσεων. Τέλος δὲ πρό τινων ἡμερῶν ὁ γραμματεὺς τοῦ Συλλόγου ἔλαβεν ἐκ Ῥεθύμνης τῆς Κρήτης τὴν ἑξῆς ἐπιστολήν, κ.τ.λ. [1]).

Τὴν ἐπιστολὴν ταύτην καὶ ἄλλας πολλὰς λίαν ἐνδιαφερούσας δὲν ἀνακοινοῦμεν σήμερον, διότι θέλομεν δημοσιεύσει ὕστερον, εἰ δυνατόν, τὴν ἀλληλογραφίαν τοῦ Συλλόγου, ὡς παράδειγμα τῶν διαφόρων τύπων τῆς σημερινῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ἐν συγκρίσει πρὸς τὴν ἀρχαίαν καὶ πρὸς τὴν δημοτικήν.

1) Ἀδύνατον εἶναι νὰ μνημονεύσωμεν ἐνταῦθα πάντα τὰ λοιπὰ βιβλία ἃ ὕστερον ἐστάλησαν, περιοριζόμεθα ἀναγκαίως ν' ὁμολογήσωμεν χάριτας τοῖς εὐγενέσι δοτῆρσιν καὶ ν' ἀναφέρωμεν τοὺς τίτλους ἐν τῷ καταλόγῳ τῆς βιβλιοθήκης, μετὰ βιβλιογραφίας τῶν κυριωτέρων.

Τῇ 13 Ἰουνίου 1888 ἐγένετο ἐν Ἀμστελοδάμῳ ἡ τρίτη γενικὴ συνεδρίασις, ἐν τῇ ὁποίᾳ διωρίσθη τὸ καταστατικὸν καὶ ὁ οἰκειακὸς (ὡς καλοῦμεν ὁλλανδιστί) κανονισμὸς τοῦ Συλλόγου. Ὡσαύτως ἡ συνεδρίασις ἀπεφάσισε νὰ πέμψῃ εἰς τὰς ΒΒ. ΥΥ. τὸν Πρίγκηπα Διάδοχον τῆς Ἑλλάδος Κωνσταντῖνον καὶ τὸν Πρίγκηπα Διάδοχον τῆς Σαξωνίας Μαΐνιγγεν τὸ ἑξῆς τηλεγράφημα·

„Φιλελληνικὸς Σύλλογος ὁμοθυμαδὸν ἐκλέξας Ὑμετέραν Ὑψη-„λότητα τιμητικὸν μέλος αἰτεῖ τιμὴν ἀποδοχῆς."

Εἰς τοῦτο ὁ Διάδοχος Κωνσταντῖνος ἀπήντησεν ἐξ Ἑϊδελβεργίας τῆς Γερμανίας τὰ ἑξῆς·

„Εὐχαριστῶν ἀπὸ καρδίας ἐπὶ ἐκλογῇ μου ὡς ἐπιτίμου μέλους „τοῦ ὑπὸ ὑμετέραν προεδρείαν Φιλελληνικοῦ Συλλόγου ἀποδέχομαι „εὐχαρίστως καὶ εὔχομαι Συλλόγῳ τὰ βέλτιστα." — Κωνσταντῖνος Διάδοχος Ἑλλήνων.

Ἐπίσης καὶ ὁ γνωστότατος Φιλέλλην Βέρναρδος Πρίγκηψ τῆς Σαξωνίας Μαΐνιγγεν ἀπεδέχθη προθύμως τὴν ἀπόφασιν τῆς συνελεύσεως, ἐν χαριεστάτῃ ἐπιστολῇ ἑλληνιστὶ γεγραμμένῃ, τὴν ὁποίαν θέλομεν δημοσιεύσει ὁμοίως ἐν τῇ ἀλληλογραφίᾳ τοῦ Συλλόγου, καὶ ἥτις ἐδημοσιεύθη ἤδη πρότερον ἐν τῇ Νέᾳ Ἡμέρᾳ, τῇ Ἀκροπόλει τῶν Ἀθηνῶν, κ.τ.λ.

Ὅσον ἀφορᾷ τὴν Ἀκρόπολιν τῶν Ἀθηνῶν δέον νὰ προσθέσωμεν ὅτι ἡ ἐφημερὶς αὕτη ἐδημοσίευσε τῇ 24 Ἰουνίου 1888 μακρότερον ἄρθρον περὶ τῶν ἱδρυτῶν καὶ τοῦ σκοποῦ τοῦ Συλλόγου, ὑπὸ τοῦ ψευδωνύμου Ῥαούλ, ἐν τῷ ὁποίῳ ἀνεγνώσαμεν τὰ ἑξῆς· „Τὸ βιβλίον „Παρνάσσειον ἔαρ τῆς Ἑλλάδος" παρέσχε τῷ κ. Muller τὸ δικαίωμα ὑφηγεσίας ἐν τῇ Ἀκαδημίᾳ", καὶ τελευταίως τὰ ἑξῆς, τὰ ὁποῖα εἶναι τόσον ὡραῖα ὥστε δέον ν' ἐπαναλάβωμεν αὐτὰς τὰς λέξεις.

„Βοηθήσατε Σύλλογον, ὅστις ἀφιλοκερδέστατα ἐργάζεται διὰ τὴν Ἑλλάδα, ὅπως μᾶς γνωρίσωσι καλλίτερον, ὅπως παύσωσι νὰ μᾶς θεωρῶσι λῃστὰς καὶ βαρβάρους ἐν τῇ λοιπῇ Εὐρώπῃ, ὅπως μάθωσιν ὅτι ἔχομεν γλῶσσαν ἀξίαν σπουδῆς· βοηθήσατε καὶ ἐντὸς ὀλίγου οἱ Ἕλληνες δὲν θὰ γράφωσι μόνον διὰ τοὺς Ἕλληνας, καὶ ἐὰν ὅλα τῶν σοφῶν τὰ ἐπιχειρήματα, ὅλαι τῶν λογίων αἱ συζητήσεις δὲν κατορθώσωσι νὰ καταρρίψωσι τὸ τοῦ Ἐράσμου οἰκοδόμημα, ἡ ἀπόδειξις ὅτι ἡ νεοελληνικὴ γλῶσσα ἀξίζει τὸν κόπον, ὅτι εἶναι θυγάτηρ τῆς ἀρχαίας, ὅτι πρέπει νὰ σπουδάζηται παραλλήλως ἐκείνῃ, καὶ ἡ ἀνάγκη ἑπομένως προφορᾶς εὐκολυνούσης τὴν σπουδὴν ἀμφοτέρων ἔσεται ὁ ἰσχυρότερος κατὰ τοῦ αἵ οἵ κτύπος, ἡ

πρώτη χελιδὼν νέου Φιλολογικοῦ ἔαρος, καὶ αἱ ἀπαρχαὶ εὐρυτέρου διὰ τὴν Ἑλλάδα μας μέλλοντος."

Πρέπει νὰ περάνωμεν ἐνταῦθα τὴν βραχεῖαν ἀγγελίαν μας περὶ τῆς ἱδρύσεως καὶ τοῦ σκοποῦ τοῦ Συλλόγου, ἀλλὰ τοῦτο τῷ ὄντι ἀδύνατον εἶναι ἄνευ ἐκτελέσεως ἱεροῦ τινὸς καθήκοντος. Ἀπεβίωσεν εἷς τῶν ἀρίστων μελῶν, εἷς τῶν διαπρεπεστάτων Φιλελλήνων, τοῦ ὁποίου πᾶς ὁ βίος καὶ σχεδὸν αἱ τελευταῖαι λέξεις ἦσαν ἀφιερωμέναι τῷ λαμρῷ μας σκοπῷ, ἀπεβίωσεν ὁ Vosmaer, *οὗτινος τὰ ἐξαίρετα ἔργα θέλουσι μνημονευθῇ ἐν τῷ πρώτῳ τεύχει τοῦ ἡμετέρου περιοδικοῦ. Ἄς ἑπώμεθα τῷ καλλίστῳ τοῦ* Vosmaer *παραδείγματι, ὃς ἐν ὅλῳ τῷ βίῳ τὸ καλοκἀγαθὸν ἐτήρησε καὶ ἐμελήτησε, δεικνύοντες τοιουτοτρόπως ὅτι, κατὰ τὸν Ἀλέξανδρον Σοῦτσον „εἶναι ἄξιος ὁ Ἕλλην τῶν ἀγρύπνων μας ἀγώνων", καὶ ὅτι δὲν θνήσκει ἡ ἀγάπη τῆς ἑλληνικῆς καὶ τοῦ ἑλληνικοῦ πνεύματος, τὸ ὁποῖον ἐκ μέρους εἶναι πηγὴ καὶ ῥίζα παντὸς εὐγενισμοῦ καὶ δύναται νὰ γείνῃ πάλιν ἀναγέννησίς τις ἁπάσης τῆς Ἀνατολῆς.*

H. C. MULLER.

ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

τῆς Ζωγραφείου Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης
ἐκδιδ. τῇ ἐπιστασίᾳ

τοῦ ἐν Κων|πόλει Ἑλληνικοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου

„Ἡ Ζωγράφειος Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη προτίθεται σκοπὸν τριπλοῦν· καὶ πρῶτον μὲν καὶ κυριώτατον, ὅπως τοὺς Ἕλληνας ποιητὰς καὶ συγγραφεῖς κοινότερον καταστήσῃ ἀνάγνωσμα μὴ μόνον τῶν μαθητῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων ἐκείνων, ὅσοι διακούσαντες τὰ μαθήματα τῆς παρ' ἡμῖν μέσης ἐκπαιδεύσεως καὶ τραπέντες ἐπ' ἄλλας ἐπιστήμας ἢ πρακτικὰ ἔργα οὐκ εἰσὶν ἱκανοὶ ἢ καὶ στεροῦνται τοῦ χρόνου τοῦ ἀπαιτουμένου πρὸς τελείαν κατάληψιν τῶν θαυμασίων ἔργων τοῦ δαιμονίου πνεύματος τῶν προγόνων· δεύτερον δὲ ὅπως ἀφορμῆς τυγχάνοντες οἱ Ἕλληνες φιλόλογοι συντελέσωσι κατὰ δύναμιν εἰς τὴν τῆς ὅλης ἐπιστήμης προαγωγήν, προσφέροντες πᾶν ὅ,τι ἐκ τῆς συγγενείας τῆς γλώσσης καὶ τοῦ πνεύματος, τῆς ταυτότητος τῆς χώρας, ἐν ᾗ κατοικοῦσι, καὶ τῆς ὁμοιότητος πολλῶν ἠθῶν καὶ ἐθίμων, τυγχάνει μᾶλλον αὐτοῖς γνωστὸν καὶ δυνατὸν ἢ τοῖς ἀλλογενέσι· τρίτον δὲ ὅπως οἱ ἑλληνισταὶ ἀναλαμβάνοντες ἔκδοσίν τινα καὶ ἀκριβέστερον ἐξετάζοντες τὴν νεωτέραν ἡμῶν γλῶσσαν πρὸς ἀσφαλῆ ἑρμηνείαν πολλῶν τῶν συγγραφέων χωρίων καὶ πρὸς τὴν ἀρχαίαν παραβάλλοντες καταστήσωσι διὰ τῆς παραδοχῆς τῆς ἡμετέρας προφορᾶς τὴν ἀρχαίαν μηκέτι τέλεον νεκρὰν γλῶσσαν, ἀλλὰ καὶ παρ' αὐτοῖς ζῶσάν πως καὶ ὁμιλουμένην."

MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM [1].

(*Continuation de p.* 72—76.)

Grèce.

Mlle Sophia Tricoupis, Athènes.
N. Kalogeropoulos, Député, Athènes.
G. Tsakas, Réd. de l'Acropolis, Athènes.
Arist. Panagiotidis, Réd. de l'Acropolis, Athènes.
P. Gennadios, τμηματάρχης ἐπὶ τῆς Γεωργίας, Athènes.
G. Katsilidis, Réd. de l'Acropolis, Athènes.
Prof. Dr. G. N. Hatzidakis, Prof. à l'Univ., Athènes.
Spyr. Paganelis, Athènes.
Mad. Kalliope Papalexopoulou, Nauplie.
Dem. Sakellaropoulos, Réd. de l'Apollon, Pirée.
Phoebos A. Pharmacopoulos, Dr. en droit, Athènes.
Dem. Souka, négociant, Pirée.
P. D. Pantazopoulos, Nauplie.
Sophronios Th. Sophroniou, Nauplie.

Angleterre.

C. Robertson, Redfern, Colinton Road, Edinburgh.
Rev. F. M. Wyndham, St. Charles College, St. Charles Square, W. London.
N. C. Raftopulos, 57 Gracechurch Street, London.
A. Cursi, » » » »
Le Baron E. d'Eichthal, Warnford Court, E. C. London.
Pan. A. Gavas, 3 Cross Lane, E. C. London.
Alex. G. Pappa, 151 Leadenhall Street, London.
Georg. Gregoropulos, 57 Gracechurch Street, London.
Edw. Hyde Lex Junior, Athenaeum Club, Piccadilly, W. London.
Arist. Messinessi, Eastcheap Bld.gs E. C. London.
Dem. Francoudi, 36 Bedford Place, London.
Geo. Kephala, 6 Royal Crescent W, London.
John M. Agelasto, 22 Pembridge Crescent, Bayswater, London.
Miltiades Manuel, 26 Finsbury Circus, E. C. London.
M. A. Ralli, Consul of Greece, Liverpool.
Th. A. Vlasto, c. of Ralli Brothers, Liverpool.
A. A. Cornelius » » »

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. La Rédaction.

George Paspatti, c. of Ralli Brothers, Liverpool.
A. A. Vlasto, » » » »
L. A. Benachi, c. of Davies Benachi, »
S. Joannides, c. of Joannides Brothers, »
G. C. Ralli, » » Ralli Psicha, »
C. C. Ralli, » » » » »
N. A. Fachiri, » » Ant. Fachiri & Co. »
D. A. Galatti, » » D. A. Galatti & Co. »
Sp. Georgala, Tenwick Street, »
D. Pappacalo, 15 Sweeting Street, »
G. Th. Serini, Alex. Bldgs. Ormondstreet, »
J. A. Gavoffalo, The Albany Oldhallstreet, »
C. G. Nicolaidis, 17 Water Street, »
George C. Lissani, c. of C. G. Nicolaidis, »
P. V. Maniachi, 24 North John Street, »
G. J. Moschos, c. of Ralli Brothers, »

France.

Prof. P. Regnaud, Faculté des Lettres, à Lyon.
Athanase Athanassoulis, élève au grand Lycée, Marseille.

Pays-Bas.

Mr. G. van Tienhoven, Bourgmestre d'Amsterdam.
Pasteur Brouwers, Bovenkerk.
E. J. Brill, éditeur à Leiden.
P. J. Lechner, Litt. Cand., Amsterdam.

Roumanie.

P. Sp. Topasi, à Gara-Munteni.
Dr. S. Caravia, à Galatz.
Prof. Dr. D. Pilarinos, à Galatz.
D. Georgiades, à Galatz.
Pan. D. Metaxas, à Braila.
Ev. Antipas, Consul de la Grèce, à Galatz.
M. Catzigeras, à Giurgiu (Schiurschewo).
B. Silelis, » »
M. D. Vamvouris, » »
J. Alimbertis, » »
Eust. Venlidis, » »
A. Margaritopoulos, » »
D. Bougas, » »
S. Spathis, » »
B. D. Zoulas, » »
M. G. Archondis, » »
A. G. Archondis, » »
D. G. Stathatos, » »
D. A. Mantzavinos, » »

Ch. G. Petaloudis, à Giurgiu (Schiurschewo)
A. D. Poulopoulos, » »
D. Vasmatzidis, » »
S. Vasmatzidis, » »
M. Lestos, » »
C. G. Kokkinos, » »
N. Becatoros, » »
Cl. Nicolaïdis, » »
B. Nicolaïdis, » »
S. F. Mexas, » »
A. Sacellaridis, » »
G. Vassiliadis, » »
G. Grigoriu, » »
Sp. P. Sliopoulos, » »

Suisse.

Julius Ferrette, Rose-Villa 71, Maupas, Lausanne.

Italie.

Vito D. Palumbo, Prof. à Bitonto (Bari).

Russie.

Alex. Igglesis, négociant, Odessa.
P. Igglesis, négociant, Odessa.
Joan. Moraïtinis, négociant, Odessa.
Dem. Mauros, négociant, Odessa.
Georg. Latris, négociant, Odessa.
Mich. Mauros, Odessa.
Eleuth. Raphael, ὑποπρόξενος τῆς Ἑλλάδος, Odessa.
Jean Legantinis, négociant, Odessa.
Syn. Pappa Demitriou, Dir. de l'Ecole commerc. Hellén. à Odessa.
Ant. Rizos, négociant, Odessa.
Nic. Petropoulos, négociant, Odessa.

Suède.

C. L. H. Forslind, Lieut. e. r. de l'Inf. Suédoise, etc., à Warberg.

Turquie.

Const. Bahatoris, Smyrne.
D. Pharcou, Smyrne.
M. Palaeologos, Smyrne.
Ar. Stirgioglides, Recteur, Smyrne.
E. A. Doucas, Professeur, Smyrne.
Ar. D. Aspiotis, » »
Palaeogos Georgiu, » »
Georg Weber, » »
Dem. Contos, » »
Nic. Sacopoulos, » »
Ath. Oekonomides, » »
Georg. Logothetis, » »

Mich. Nicolaïdes, Professeur, Smyrne.
Ant. Palizes, » »
Georg. Samaras, » »
Nic. Joannides, » »
Emm. Komanopoulos, » »
P. L. Photiadis, Juge à Smyrne.
S. N. Kalokerinos, » » »
Ath. Koriakidis, Smyrne.
P. T. Dellagrammatikos, Docteur en méd., Smyrne.
Alex. Tachmentzis, Smyrne.
E. Prousalis, »
J. J. Kadis, »
N. J. Tsourouzoglou, Juge à Smyrne.
S. D. Photiadis, » » »
J. Phaphalin, » » »
G. L. Karakousis, Dr. en droit, Smyrne.
M. Chrousakis, Smyrne.
Ant. Protopatsis, »
Al. Nicolaides, »
H. Karostas, »
G. Akas, »
M. D. Photiadis, »
Sp. D. Photiadis, »
Thr. Pitiakos, »
J. Ch. P. Misthos, »
G. Latris, Docteur en méd., Smyrne.
J. P. Boscovic, » » » »
Christ. Daskalaki, » » » »

Bulgarie.

Lambros Enyalis, 1r Drogman du Cons. Gén. de S. M. Hellén. à Philippopoli.

Egypte.

Dim. J. Dimitriadis, à Alexandrie.

Etats-Unis d'Amérique.

C. Perditcy-Casaudjés, à New-York.

(Cette liste sera continuée.)

PRIERE DE CORRIGER DANS LA LISTE 1RE:

Pan. Isaparos, Corfu.	l. *Pan. Tsiaparas, Corfu.*
Joh. Icakaissianos, Zante.	l. *I. Tsiacassianos, Zante.*
Georg. Zenopulos, Zante.	l. *Georg. Xénopoulos, Zante.*
Anast. N. Benieri, Galatz.	l. *Anast. Vénieris, Dir. de l'Inst. Hell. à Galatz.*
Dr. Ath. Papadimitriou, Galatz.	l. *Ath. Papadimitriou, Galatz.*

J. Frangoudis, Officier etc. Cephallonie.	1. *Jean Francoudi, Offic. de l'Armée Hellén., Londres.* (5 *Upper Bedford pl.*)
P. Savoglos, St. Petersbourg.	1. *P. Saroglos, Offic. de l'Armée Hellén., St. Pétersbourg.* (*Rue de la Poste n°. 20. Loge 10.*)
Dr. D. E. Oekonomides, Constantinople.	1. *Prof. Dr. D. E. Oekonomides,*
Th. Saltelis, »	*Prof. Dr. Th. Saltelis,*
E. Amaxopoulos, »	*Prof. Dr. E. Amaxopoulos,* } à l'adresse de la Πατριαρχικὴ Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή, *Constantinople.*
Dr. R. Leyds, Prof. au Gymnase, Groningen.	1. *R. Leyds, Prof. au Gymnase, Groningen.*
Autriche. — Prof. Dr. J. B. Télfy, Buda-Pest.	1. *Hongrie. — Prof. Dr. J. B. Télfy, Buda-Pest.*
Alex Balis, Londres.	1. *Alex. Ballis, Londres.*
N. J. Diligianos, Londres.	1. *N. J. Deligianis, Londres.*
K. J. Protopatzos, Londres.	1. *K. J. Protopatzis, Londres.*
Dr. L. G. C. Chadzi-Constas, Dir. de l'Ecole Gr. de commerce, Odessa.	1. *Dr. L. G. C. Chadzi-Constas, Odessa.*

STATUTS
de la
Société Philhellénique
à Amsterdam.

Art. 1. La Société Philhellénique a pour but:

a. D'encourager l'étude et la propagation de la langue et de la littérature grecques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et de tendre, où cela sera nécessaire, à l'amélioration de l'enseignement dans ces branches.

b. De collaborer à la solution de la question pendante de la prononciation du grec, dans l'enseignement.

c. De favoriser, en général, tout ce qui touche à l'Hellénisme, les questions de politique pure exceptées.

ΚΑΤΑΣΤΑΤΙΚΟΝ
τοῦ
Φιλελληνικοῦ Συλλόγου
ἐν Ἀμστελοδάμῳ.

Ἄρθρ. 1. Ὁ σκοπὸς τοῦ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου εἶναι:

α. Ἡ ἐνθάρρυνσις τῆς σπουδῆς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ φιλολογίας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ νῦν, ὡσαύτως ἡ ἐπέκτασις καὶ ὅπου δεῖ διόρθωσις τῆς διδασκαλίας.

β. Ἡ συζήτησις καὶ λύσις τοῦ ζητήματος τῆς προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἐν τῇ ἐκπαιδεύσει.

γ. Ἡ προστασία παντὸς τοῦ ἑλληνισμοῦ συμφέροντος ἐξαιρουμένων τῶν πολιτικῶν ζητημάτων.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ [1]).

(Συνέχεια).

---

*Dowdall, (L.), Persia. Cambridge. 1886. 8°.
*Kappotos, (Agg. D.), Προλεγόμενα εἰς τὴν φιλοσοφίαν τῆς ἱστορίας. ἐν Τριπόλει, 1885. 8°.
—— Μονογραφία περὶ τῆς Μηστρᾶ, ἐν Καλάμαις, 1880. 8°.
*Centerwall, (Jul.), Från Hellas och Levanten. Med ill. Stockholm, 1888. 8°.
*Tricoupis, (Char.), Ἀγόρευσις τοῦ Char. Tricoupis εἰςάγοντος εἰς τὴν Βουλὴν τὸν προυπολογισμὸν τοῦ Κράτους διὰ τὸ ἔτος 1889, ἐν Ἀθήναις, 1888. 8°.
*Panagelis, (Spyr.), Ἀθηναϊκαὶ νύκτες, ἐν Ἀθήναις, 1888. 8°.
*Plato, Εὐθύφρων, Ἀπολογία, Κρίτων, ἐκδιδόμενοι ὑπὸ Georg. Konstantinides, ἐν Ἀθήναις, 1888. 8°.
*Ferrette, (Jul.), Trété d'ekritür fonetik. Soeg. edis. 8°.
*Lelekos, (Mich.), Ἐπιδόρπιον. 2 τομ. ἐν Ἀθήναις, 1888. 8°.
*Schinas, (Nikol. Th.), Ὁδοιπορικαὶ σημειώσεις Μακεδονίας, Ἠπείρου κτλ. 4 τεύχ. 1886/87. 4°.
*Karoesos, (Th.), Δοκίμιον τῆς ἱστορίας τῆς ἀρχαίας παρ' Ἕλλησι φιλοσοφίας· ἐν Ἀθήναις, 1888. 8°.
*Schinas, (Nikol. Th.), Ὁδοιπορικαὶ ἀναμνήσεις, 2 φυλ. ἐν Ἀθήναις, 1883. 8°.
*Hamerling, (Rob.), Ἀσπασία, μυθιστορία ἐξελλην. ὑπὸ Α. Γ. Χ. Κώνστα. Τόμ. Α. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
*Αἰσχύλου, Προμηθεὺς Δεσμώτης. ἔμμετρος παράφρασις κλ. ὑπὸ Κ. Σ. Ξανθοπούλου. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
*Ellissen, (A.), Neugriech. Gedichte, metr. bearbeitet. Leipzig, s. a.
Vosmaer, — In Memoriam (Leiden, Sijthoff 1888. 8°.)
Rangabé, (A. R.), Die Aussprache des Griechischen. Leipz. 1881. 8°.
—— Die Aussprache des Griechischen. 2e Aufl. Leipzig, 8°. s. a.
Παρνασσός, ἤτοι ἀπάνθισμα τῶν ἐκλ. ποιημάτων τῆς νεωτέρας Ἑλλάδος, ὑπὸ Π. Ματαράγκα. ἐν Ἀθήν. 1880. 8°.
Giannoukos, (J. G. I.), Ἰφιγένεια ἐν Αὐλίδι, κατ' Εὐριπίδην. ἐν Ἀθήν. 1887. 8°.
Rangabé, (Cléon), Ἡράκλειος. Δρᾶμα εἰς μέρη πέντε, μετὰ σημ. ἐν Λειψ. 1888. 8°.
*Büchner, (L.), Δύναμις καὶ ὕλη, κλ. μεταγλ. ὑπὸ Α. Π. Φαρμακοπούλου. Athen. 1882. 8°.
*Pharmacopoulos, (Phoebos), Τὰ κατὰ Πελίαν. ἀρχ. μυθιστορία. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
*Enyalis, (L.), Διηγήματα. 2 τόμ. Ἀθήν. 1888. 4°.
*Deventer, (Ch. M. van), Glaukon of over de moeite. 8°.
*Σύγγραμμα Περιοδικὸν τοῦ ἐν Κων/πόλει Ἑλλην. Φιλολ. Συλλόγου, 1881— .

---

[1]) Τὰ δι' ἀστερίσκου σεσημειωμένα βιβλία ἐστάλησαν κατ' εὐθεῖαν δωρεὰν εἰς τὴν βιβλιοθ. τοῦ Συλλόγου.

*Eberhard, (J. A.), Synonym. Handwörterbuch der deutschen Sprache. 14e Aufl. Umgearb. von O. Lyon. Leipzig, 1888. 11 Lief.
*Απόλλων. μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα, μετ' εἰκόνων, ὑπὸ Δ. Κ. Σακελλαροπούλου. κλ. ἐν Πειραιεῖ 1888— .
*Kalathakis, (P.), Ἡ ἡρωὶς Κρήτη. Ποίημα. Ἀθήν. 1880. 8°.
—— Ὁ ἥρως Κανάρης. Ποίημα. ἐν Ἀθήν. 1885. 8°.
—— Ἡ καλογραῖα τῆς Μονῆς τῶν Τρικέρων. Ποίημα. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
Adamides, (A. J.), Νεωτάτη μέθοδος Ὀλλενδ. ἐφ. εἰς τὴν ῥωσσικὴν γλῶσσαν, κτλ. ἐν Ὀδησσῷ 1879. 8°.
*Politis, (G. A.), Ἡμερολόγιον. ἐν Ἑρμουπόλει 1889. 4°.
Euripides, Medeia. Treurspel, vert. door A. Flament. Amst. 1883. 8°.
Kind, (Th.), Neugr. Anthologie. 2e Ausg. Leipz. 1847. 4°.
Boltz, (A.), Hellen. Erzählungen. Halle a. S. 1887. 8°.
Brandes, (H. K.), Die neugriech. Sprache, u. s. w. Lemgo u. Detmold 1862. 8°.
Muller, (H. C.), De wedstrijd der kunsten. Amst. (1884.)
—— Griekenland's dichterlijke lente. Amst. 1888.
*Kyriakos (P. G.), Τὰ κατὰ τὴν 44ην πρυτανείαν τοῦ Ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου. ἐν Ἀθήν. 1884. 8°.
Carmina Graeca medii aevi, ed. G. Wagner. Lipsiae 1874. 8°.
*Saint-Signy, Hellas. Poésie, etc. Tours, 1889. 8°.
*Palumbo, (Vito D.), Ποεσίαι βοτημέναι 'ν Γρηκά, traduz. in Greco-Salentino. Parigi, 1885. 8°.
*Coppée, (F.), Un Évangile trad. en Gréco-Salentin par Vito D. Palumbo. Paris 1886. 8°.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ

τῶν ἐφημερίδων, περιοδικῶν κλ. τὰ ὁποῖα ἡ ἐπιτροπὴ ἔλαβεν.

(Συνέχεια).

Ὁ Ἀπόλλων, μηνιαῖον περιοδικὸν κλ.
(Ὁ) Ἀριστοτέλης, σύγγραμμα περιοδικόν, ἐκδ. ἐν Θεσσαλονίκῃ.
Ἡ Ἐπιθεώρησις.
Ἡ Ἑστία. Πανηγ. Τεῦχος κλ. ἐν Ἀθήν. 1888. fol.
Ἡ Ἐφημερίς.
Ἡ Νέα Ἐφημερίς.
Ἡ Πρόοδος, σύγγραμμα περιοδικόν, ἐκδ. ἐν Βιέννῃ.
L'Orient. Revue Franco-Hellénique. Dir. N. Nicolaides. Paris 1888— .
Cultura Greco-Salentina, Dir. Vito D. Palumbo. Lecce 1887.
La Ginnastica. Prop. Cost. Reyer. Venezia 1889.
Gazetta di Messina.
De Nederlandsche Spectator.
De Arnhemsche Courant.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

ΕΛΛΗΝΕΣ ΚΑΙ ΕΛΛΗΝΙΣΤΑΙ!

Ἡ ἀρχαία ἑλληνικὴ γλῶσσα ἀπειλεῖται νὰ ἐξοστρακισθῇ ἐκ τῶν δισχιλίων γυμνασίων τῆς Εὐρώπης.

Ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικὸς Σύλλογος [1]) διὰ τοῦ ὀργάνου του „ΕΛΛΑΣ" κατέστη σήμερον κέντρον ἐνεργητικώτατον πρὸς ὑπεράσπισιν τῆς ἡμετέρας γλώσσης.

Κατατάχθητε εἰς τὰς τάξεις αὐτοῦ! Πέμψατε αὐτῷ τὰ ἐπιστημονικὰ καὶ διδακτικὰ πονήματά σας τὰ ἀφορῶντα τὸν ἀρχαῖον καὶ νεώτερον Ἑλληνισμόν.

Προτείνω ὡς πρόγραμμα:

1. Τὸ πανεπιστήμιον τῶν Ἀθηνῶν κέντρον τῶν Ἑλληνιστῶν.
2. Περιοδεῖαι καθηγητῶν τε καὶ σπουδαστῶν τῆς Εὐρώπης εἰς Ἑλλάδα.
3. Κατάλογος καὶ συλλογὴ τῶν πρὸς ἐκμάθησιν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης διδακτικῶν βιβλίων.
4. Ἡ αὐτὴ γραμματικὴ διὰ τὴν ἀρχαίαν τε καὶ νέαν ἑλληνικὴν εἰς τὰς ἑλληνικὰς σχολὰς καὶ εἰς τὰ δισχίλια γυμνάσια τῆς Εὐρώπης.
5. Προφορὰ τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς ἡ νῦν ἐν Ἑλλάδι λαλουμένη.
6. Διεθνὴς γλῶσσα = ἡ νεοελληνική.
7. α) Διατί ὅλα τὰ κράτη θέλουσι νὰ καταργήσωσι τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν ἐκ τῶν γυμνασίων;
   β) Τίνι τρόπῳ δυνάμεθα νὰ τὴν ὑπερασπίσωμεν;

Ἰανουάριος 1889. Εὐπειθέστατος

COST. REYER — TRIESTE.

---

1) *Société Philhellénique Amsterdam:* P. C. Hooftstraat 137.

M. Reyer nous écrit que la fondation d'une Société Philhellénique à Triest dans l'année 1889 est assurée.

Note de la Rédaction.

AUX MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE.

Le Comité de la Société Philhellénique a l'honneur de communiquer à tous les membres que M. Cost. Reyer à Triest, membre d'honneur de notre société, a eu la bonté de faire imprimer à ses frais 1000 ex. du 1r numéro de l'ΕΛΛΑΣ, qui ont été répandus dans toutes les parties de l'Europe pour la propagande.

Voici les adresses principales: Les Ministres de l'Instruction. — Les journaux Grecs. — Les Inspecteurs de l'Enseignement en Italie. — Les professeurs de philologie à Vienne. — Les gymnases et lycées de l'Autriche-Hongrie. — Les professeurs de philologie, etc. à Rome. — Les Ministres de l'Instruction à Vienne. — Les Universités de l'Europe, etc.

De plus, M. Reyer a envoyé à la plupart de ces personnes la lettre circulaire ci-dessus imprimée, et il a fondé en même temps une revue italienne, La Ginnastica, pour défendre et exposer ses doctrines et sa méthode en matière d'instruction.

Le Comité ne peut encore donner son opinion sur la méthode et les réformes, proposées par M. Reyer; une commission de trois membres, MM. Valeton, Flament et Muller, présentera plus tard son rapport détaillé, qui sera publié aussitôt que possible dans notre Revue; mais en tout cas, et avant tout, nous remercions publiquement M. Reyer au nom de tous les Philhellènes pour tout ce qu'il a déjà fait en faveur de notre société et son but.

Pour le Comité de la Société Philhellénique

A. H. G. P. VAN DEN ES, *Président.*

Amsterdam, H. C. MULLER, *Secrétaire.*

Mars 1889.

Ἀγόρευσις

εἰς τὸν Σύλλογον Παρνασσόν.

Χαρμόσυνον βεβαίως ἐστὶν ἄκουσμα διὰ πάντα Ἕλληνα ὅτι ἐν Εὐρώπῃ συνέστη ἀρτίως, ὑφίσταται καὶ χωρεῖ εὐοδούμενος, σύλλογος φέρων τὴν ἐπωνυμίαν Φιλελληνικοῦ. Καὶ δὲν πρόκειται μὲν, ἐννοεῖται, πλέον περὶ τῶν εὐγενῶν προσπαθειῶν τῶν τὴν ἐθνικὴν ἡμῶν ἀνάστασιν διὰ λόγων καὶ ἔργων ὑποστηριξάντων. Ἀλλ' οὐχ ἧττον σπουδαῖόν ἐστι καὶ τὸ στάδιον εἰς ὃ μετ' ἐκείνην εἰσήλθομεν, ὀφείλοντες νὰ μὴ διαψεύσωμεν τὴν μεγάλην ἡμῶν καταγωγὴν, καὶ μετὰ τῶν εὐεργετῶν πρέπει νὰ κατατάττωμεν τοὺς συνδράμοντας ἡμᾶς εἰς αὐτὸ, οἷος ἐστὶν ὁ περὶ οὗ εἶπον Σύλλογος. Τὸ ὅτι ἐσμὲν ἔτι Ἕλληνες, οὐχὶ ἀνάξιοι νὰ φέρωμεν τὸ ἔνδοξον ὄνομα τῶν προγόνων, ἔσται τὸ μέγιστον καύχημα καὶ ὁ πολυτιμότατος πλοῦτος ὃν ἔχομεν νὰ ἐπιδεικνύωμεν. Ἀλλ' οὐδεὶς ἀγνοεῖ, ὅτι τὸν θησαυρὸν τοῦτον, ὃν ἐφέρομεν πάντες ἐν τῇ καρδίᾳ ἡμῶν, μᾶς ἠμφισβήτησε χαιρεκάκως ὁ Φαλλμερέϋερ. Εἰς τὰ γεωγραφικὰ ὅμως καὶ ἱστορικὰ ἐκείνου σοφίσματα ἀκαταμάχητον ἀνταπόδειξιν ἔφερεν ὁ περὶ τῶν ὅλων ἀγὼν ἡμῶν, ἀναδείξας τοὺς Βοτσάρεις, τοὺς Μιαούλας, τοὺς Καραΐσκους γνησίους υἱοὺς τῶν Λεωνιδῶν καὶ τῶν Θεμιστοκλέων.

Τοῦ Φαλλμερέϋερ δὲ εἶχε προηγηθῆ ἕτερος ἀντίπαλος, ὅστις, εἰ καὶ οὐχὶ ἐκ προθέσεως, ἀπέβη ὅμως ἐκείνου κινδυνωδέστερος, διότι ἐπ' αἰῶνας ἐξηκολούθησε, καὶ εἰσέτι δὲν ἔπαυσεν αὐτοῦ ἡ ἐπιῤῥοή. Ἦν δ' οὗτος ὁ ἐν φιλολόγοις διαπρέπων Ὁλλανδὸς Ἔρασμος, καθ' ὃν στρεβλωθεῖσα ἡ προφορὰ τῆς ἀρχαίας Ἑλληνικῆς, ἐνέβαλε τὴν ἐπικρατήσασαν ἐν Εὐρώπῃ πρόληψιν ἀπ' αὐτῶν τῶν χρόνων τῆς ἁλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ὅτε ἔζη ὁ Ἔρασμος, ὅτι ἡμεῖς ὁμιλοῦμεν ἄλλην ἐκείνης, σλαυοτουρκικόν τι ἰδίωμα λαοῦ ἐκβαρβαρωθέντος ἢ βαρβάρου τὴν καταγωγήν.

Ἰδοὺ δὲ πῶς προέκυψε τὸ ἀδίκημα τοῦτο. Ὁ σοφὸς ἐκεῖνος Ἑλληνιστὴς, φαιδρὸς ὢν τὸ πνεῦμα συγχρόνως, καὶ δι' εὐφυΐας πεπροικισμένος, συνέταξέ ποτε εὐτράπελον διάλογον, καθ' ὃν μεμψίμοιρός τις ἄρκτος, ἀκούουσα λέοντος ὁμιλοῦντος τὴν Ἑλληνικὴν,

χλευάζει αὐτὸν ὡς κακῶς προφέροντα, καθ' ὅσον οὐδὲν δῆθεν ἀποδεικνύει ὅτι ἡ προφορὰ ἣν τότε πάντες ἐμάνθανον παρὰ τῶν ἐκ Βυζαντίου προερχομένων ἦν ἡ γνησία Ἑλληνική. Καὶ κατὰ πόσον μὲν ἐπείσθη ὁ λέων δὲν δύναμαι νὰ εἰπῶ, εἰκάζω δὲ ὅτι ὁ ἥκιστα πεπεισμένος ἦν αὐτὸς ὁ Ἔρασμος, ὅστις, ὀλίγον πρὶν, ἐζήτει παρὰ τοῦ Λασκάρεως νὰ τῷ πέμψῃ διδάσκαλον Ἕλληνα, ὅστις νὰ διδάξῃ εἰς τοὺς υἱούς του τὴν καλὴν προφοράν. Ἀλλ' οἱ τάχιστα καὶ προθυμότατα πεισθέντες ἦσαν οἱ τότε καὶ ἔκτοτε διδάσκοντες τὴν Ἑλληνικὴν ἐν Εὐρώπῃ, καθ' ὅσον εὐκολώτερον τοῖς ἦτον, ἀντὶ τῆς εἰς τὰ τραχέα χείλη των δυσκόλου προφορᾶς τῆς ξένης γλώσσης, νὰ μεταχειρίζωνται τὴν τῆς ἰδίας ἑαυτῶν, ἀφ' οὗ — ἡ ἄρκτος τὸ εἶπεν — ἐκείνη δὲν ἦτον ὀρθὴ ἢ κἂν βεβαία.

Κατὰ τῆς ἄρκτου ταύτης ἔρχεται ἡμῖν ἡ Ὀλλανδικὴ ἑταιρία ἐπίκουρος. Εἰς τοῦ θηρίου τὰς ἀποδείξεις πολλὰς καὶ ἄλλας προσήγαγον συμβολὰς μεταγενέστεροι γλωσσολόγοι, ὧν ἡ κρίσις καὶ ἐκτίμησις ἔσται ποτὲ ἔργον τῆς μελλούσης Ἑλληνικῆς Ἀκαδημίας. Ἀλλ' ἴσως θέλω εἰπεῖ κεχαρισμένως τῇ ὑμετέρᾳ περιεργείᾳ, ἂν ἀπαριθμήσω ὑμῖν τὰς κυριωτέρας τῶν ὑποτιθεμένων ἀποδείξεων τούτων κατὰ τῆς γνησιότητος τῆς προφορᾶς ἡμῶν, ὅπερ ὅμως θὰ μ' ἀναγκάσῃ νὰ ἐνδιατρίψω εἴς τινας μονοτόνους λεπτομερείας γραμματικάς.

Τὰ γράμματα εἰς ὧν τὴν καθ' ἡμᾶς προφορὰν ἀξιοῦσιν οἱ τῆς ἄρκτου ὀπαδοὶ ν' ἀντικαθιστῶσι τὴν ἰδίαν ἑαυτῶν, εἰσὶ, σύμφωνα μὲν τὰ β, γ, δ, ζ, θ, φ, χ, φωνήεντα δὲ τὰ η καὶ υ, αἱ δίφθογγοι καὶ ἡ δασεῖα.

Ὡς πρὸς τὸ β ἐπικαλοῦνται τὴν μαρτυρίαν τῶν ... προβάτων. „Ὥσπερ τὰ πρόβατα, βῆβῆ λέγων βαδίζει" λέγει ὁ Κρατῖνος. Διϊσχυρίζονται λοιπὸν ὅτι τὰ πρόβατα βελάζουσιν οὐχὶ βή βή, ἀλλὰ bé bé. Καὶ φυσικὸν μὲν φαίνεται οἱ ἄρκτον διδάσκαλον ἔχοντες νὰ καταφεύγωσιν εἰς πρόβατα ὡς σχολιαστάς· πλὴν νομίζω ὅτι ὡς ἀσφαλεῖς δὲν δύνανται νὰ θεωρῶνται αἱ φιλολογικαὶ τῶν κτηνῶν μαρτυρίαι. Ἂν ἐρωτήσωμεν τοὺς χοίρους, ἐκεῖνοι παρ' Ἀριστοφάνει κράζουσι κοΐ κοΐ, ἀλλὰ γρὸμ ἐν τῇ λέξει γρομφὰς καὶ τῷ τῶν Γάλλων grogner, γρὺ ἢ γροὺ ἐν τῷ Ἑλληνικῷ γρύζειν καὶ τῷ grunzen τῶν Γερμανῶν. Ἡ γαλῆ λέγει νιάου καθ' ἡμᾶς, μιάο κατὰ τῶν Γάλλων τὸ miauler. Τὸν κύνα ἀκούομεν ἡμεῖς γαύ γαυγίζοντα, ὡς καὶ ὁ Ἀριστοφάνης αὔ, (ὅπου λείπει τὸ δίγαμμα) οἱ Γάλλοι ab, ὡς τὸ aboyer, οἱ Γερμανοὶ be ὡς τὸ bellen. Καὶ αὐτὸ τὸ πρόβατον παρ' ἡμῖν οὔτε βή οὔτε be κράζει, ἀλλὰ μέ. —

Ἂν ὅμως διὰ τὴν προφορὰν τοῦ β ζητήσωμεν ἀποδείξεις ἀνθρωπινωτέρας, ἔχομεν τὸν πρὸς μητρὸς θεῖον τοῦ Ἀλεξάνδρου, Ἀρύβαν, ὅστις παρὰ Πλουτάρχῳ καὶ ἄλλοις ἐνίοτε καὶ Ἀρύμβας γράφεται, ἅπαξ δὲ παρὰ Παυσανίᾳ καὶ Ἀρύββας διὰ δύο β, ὡς εὕρηται ἀνεξαιρέτως γεγραμμένον τὸ ὄνομα πολλάκις εἰς μακράν, σύγχρονον αὐτῷ ἐπιγραφήν, ἀνασκαφεῖσαν ἐν τῇ Ἀκροπόλει. Προφανῶς ἐν τῇ τραχυφθόγγῳ Ἠπείρῳ τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἦν Ἀρubας, καὶ οἱ Ἕλληνες, ἀδυνατοῦντες νὰ ἐκφράσωσι τὴν ξένην αὐτοῖς φωνὴν τοῦ b, παρενέβαλλον τὸ μ ἢ ἐδιπλασίαζον τὸ β, κατὰ τὸν διπλασιασμόν τοῦ γ, πρὸς ἔκφρασιν τοῦ φθόγγου G. — b ἐπρόφερον τὸ β πιθανῶς μεταξὺ τῶν Ἑλλήνων μόνοι οἱ Αἰολεῖς, δι' ὃ καὶ αἱ λέξεις πικρός, πέλεκυς, πίθος, κατ' αὐτοὺς ἐγράφοντο βικρός, βέλεκυς, βίθος. Καὶ παρὰ τοῖς Λατίνοις δὲ φαίνεται ὅτι ἦν καιρὸς καθ' ὃν τὸ b καὶ ὡς β ἐπροφέρετο, διότι ἐν ἐπιγραφαῖς ἀπαντῶνται serbus, bixit κτλ., καὶ ἀφ' ἑτέρου Venemeritus, amavile. Ἐκ τοῦ ἑλληνικοῦ δέ βούλομαι παρήχθη τὸ volo, (vouloir, wollen), ἐκ τοῦ βιῶ, vivo (vivre), ἐκ τοῦ βορὸς, vorax (vorace). Ὁ δ' Ὀκτάβιος, ὁ Ὀβίδιος, ἦσαν παρὰ Ῥωμαίοις Octavius καὶ Ovidius.

Τὸ γ διπλασιαζόμενον μόνον προφέρεται παρ' ἡμῖν ὡς τραχὺ G. Ἀλλὰ τὸ Γ οὐδ' ἀντεστοίχει κἂν εἰς τὸ G ἐν τῷ ἀλφαβήτῳ, ἀλλ' εἰς τὸ C, τὸ κατ' ἀρχὰς πιθανῶς ὡς Γ προφερόμενον, ὥστε καὶ ὁ Cajus, Cnejus ἑλληνιστὶ Γάϊος, Γνέϊος ἐγράφοντο. Ἐπεῖχε δ' ἐν τῇ τάξει τοῦ ἀλφαβήτου τὸ G τὴν θέσιν τοῦ Ζ, μετὰ τὸ δίγαμμα (ϝ = ς), καὶ ἴσως εἶχεν ἀρχικῶς τὴν προφορὰν τοῦ ἰταλικοῦ ἢ τοῦ Γαλλικοῦ G πρὸ τοῦ e καὶ i. Ἐν διαλέκτοις τὸ Γ ἀντικαθίστα τὸ δίγαμμα, ὡς Γέαρ, Γισχὺς, Γέτορ (ἔτος), ὅπερ ἀποδεικνύει τὸ γλυκὺ τῆς προφορᾶς αὐτοῦ· ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἐνίοτε ἀντικατάστασις αὐτοῦ εἰς τὸ σανσκριτικὸν H, ὡς μέγας (mahat).

Τὸ Δ καὶ παρὰ τοῖς Κόπτοις, οἵτινες ἔλαβον τὴν γραφὴν παρὰ τῶν Ἑλλήνων, ὡς δ ἔτι προφέρεται, καὶ ἡ προφορὰ αὕτη ἀποδίδοται αὐτῷ καὶ ὑπὸ τῶν Ἱσπανῶν εἰς τὴν κατάληξιν τινῶν λέξεων, ὡς Madriδ. Τὸ Ζ θέλουσι Τς ὅσοι ἐρασμῖται καὶ παρ' ἑαυτοῖς οὕτω τὸ προφέρουσι, διότι, λέγουσιν, ἦν σύμφωνον διπλοῦν καὶ ἐκτεῖνον τὸ ἑπόμενον φωνῆεν, παραχθὲν ἄρα ἐκ τῶν συνδυασμῶν δς, θς, τς. Καὶ ὡς μὲν πρὸς τὸν χαρακτῆρα αὐτοῦ ὡς διπλοῦ ἔχουσι δίκαιον, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ὡς πρὸς τὴν παραγωγήν· διότι τὰ ἄφωνα πρὸ τοῦ σ ἀπεβάλλοντο πάντοτε ὡς πατρι(δ)-ς, ὄρνι(θ)-ς, νεότη(τ)-ς. Παρήχθη δ' ἐκ τοῦ σδ (μελίσδω), ἔνθα νῦν ἔτι τὸ σ ὡς ζ

προφέρεται, ὡς ὁμοίως καὶ πρὸ τοῦ μ παρά τε τοῖς ἀρχαίοις καὶ παρ' ἡμῖν, οἷον ἐν ἐπιγραφῇ καλῆς ἐποχῆς, ἐν ᾗ γράφεται Ζμύρνα. Καὶ ὁ Κουϊγκτιλιανὸς δὲ λέγει τὸ ἑλληνικὸν Ζ γλυκύτερον τοῦ Λατινικοῦ. Τὰ δὲ δασέα θ, φ, χ, ζητοῦσιν οἱ Ἐρασμῖται, ἀλλὰ δὲν κατορθοῦσι, νὰ προφέρωσιν ὡς τὰ ψιλὰ μετὰ δασείας τ', π', κ', ἢ καὶ, ἔτι δεινότερον, ὡς t-th, p-ph, c-ch, ὥστε ἡ φιλοσοφία θὰ ἐπροφέρετο π-πἱλοσοππῖα, καὶ ἐκεῖνοι ἠξεύρουν πῶς θὰ ἐπρόφερον τὸ ἰχθὺς. Παρά τισιν ὅμως, τοῖς ἔχουσι τὸ φ ἢ τὸ χ ἐν τῇ γλώσσῃ των, τὰ δασέα ταῦτα εὑρίσκουσι χάριν. Ἀμειλίκτως ὅμως καταδιώκεται τὸ θ, ὡς πᾶσι ξένον πλὴν τῶν Ἄγγλων, δι' ὃ καὶ πάντες ἐνασμενίζονται λέγοντες „Κάτησον τυγάτριον", ὡς χλευάζει ὁ Ἀριστοφάνης τὸν Σκύθην προφέροντα. Ὅπως δήποτε τὸ Φ εἶχε τὴν νῦν παρ' ἡμῖν προφοράν του πρὶν ἢ εἰς τὴν λατινικὴν εἰσαχθῶσι λέξεις ὡς ἡ fero, frater. Τὴν σχέσιν δὲ τῆς προφορᾶς τοῦ Φ καὶ τοῦ Θ ἀποδεικνύει καὶ ἡ παρὰ τοῖς Μακεδόσι καὶ Αἰολεῦσιν ἐναλλαγὴ τῶν δύο τούτων γραμμάτων (ὡς Φῆρα = θῆρα), καὶ ὁμοίως καὶ παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις (fera; Fores = θύρα, Felare = θηλάζειν), καὶ παρὰ τοῖς Σλαύοις (Feodor). Θ ἔχουσι καὶ οἱ Κόπτοι. Τὴν καὶ ἐν τοις ἐλαχίστοις δὲ διατήρησιν τῆς ἀρχαίας προφορᾶς ἀποδεικνύει καὶ ἡ παρ' ἡμῖν ὡς Μ ἐκφώνησις τοῦ Ν πρὸ τῶν Β, Μ, Π, Φ, ὅπως εὑρίσκεται συνεχῶς γεγραμμένον ἐν ἀρχαίαις ἐπιγραφαῖς.

Ἀλλὰ τὸ κύριον πεδίον τῆς μάχης τῶν Ἐρασμιτῶν εἰσὶ τὰ φωνήεντα, καὶ ἡ ἀκρόπολις αὐτῶν ἐστὶ τὸ Η. Τοῦτο, λέγουσιν, οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ Ε μακρὸν, ὡς καὶ ἐγράφετο μέχρι τῶν 400 π. Χ. Τότε ὅμως, ἐπειδὴ καὶ τὸ Ω ἦτον μόνον Ο μακρὸν, πάντα τὰ φωνήεντα ἦσαν δίχρονα, καὶ δὲν ὑπῆρχε λόγος ἵνα διὰ δύο ἐξ αὐτῶν ἐπινοηθῶσι νέα σημεῖα. Τὰ πρόβατα τοῦ Κρατίνου καὶ ἐνταῦθα γνωμοδοτοῦσι, διότι δὲν ἔλεγον βὴ ἢ bή, ἀλλὰ bé. Εἰπὼν ἤδη περὶ τοῦ κύρους τῶν κτηνογραμματικῶν σχολίων, περιορίζομαι εἰς τὴν παρατήρησιν ὅτι οὐδεὶς ἠξεύρει ἂν βή ἢ βέ ἤθελε νὰ γράψῃ ὁ Κρατῖνος, διότι ἐπ' αὐτοῦ τὸ η δὲν εἶχεν εἰσέτι εἰσαχθῇ εἰς Ἀθήνας· ἴσως δ' ἔγραψε βεέ, καὶ οἱ μεταγενέστεροι ἐξέλαβον τὰ δύο ε ὡς η. Κατά τινας τὸ σχῆμα Η προῆλθεν ἐκ δύο Ε συνδεθέντων, κατ' ἀρχαῖον γραμματικὸν δὲ ἐκ δύο Ι. ἀλλ' οὐδέτερόν ἐστιν ἀληθὲς· διεδέχθη δ' ἁπλῶς τὸ σημεῖον τῆς δασείας ἀφ' ὅτου αὐτὴ ἔπαυσεν οὖσα ἐν χρήσει. Ἀλλ' εἶπον ἄλλοι, τὸ η πηγάζει ἐκ συναιρέσεως τῶν δύο ε (ὡς ἐέλπιζον, ἤλπιζον). Μὴ δὲν πηγάζει

καὶ ἐκ συναιρέσεως τοῦ ε καὶ τοῦ α (ὡς ἐαγάπων, ἠγάπων); ἢ μὴ ἡ συναίρεσις τῶν δύο ε δὲν δίδει καὶ ει (ὡς βασιλέες, βασιλεῖς). Αἱ Φωναὶ α καὶ ι, κατ' ἄλλων διϊσχυρισμόν, οὐδεμίαν συγγένειαν ἔχουσιν, ὥστε ἡ μία νὰ τρέπηται εἰς τὴν ἄλλην. Καὶ ὅμως ἐν τῇ Γερμανικῇ τὰ singen, ringen ἔχουσιν ἀόριστον ich sang, ich rang, τὸ lassen, ich liess· καί, ἐπειδὴ ὁ λόγος περὶ προφορᾶς, προσθετέον ὅτι καὶ ἐν τῇ Γαλλικῇ prendre ἔχει ἀόριστον pris. Ὑπάρχουσι τῷ ὄντι τινὲς λέξεις ἔχουσαι η ἐν τῇ ἀρχαίᾳ, ε δὲ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς· ἀλλὰ τὸ ε τοῦτο ἔγκειται ἐν τῇ ῥίζῃ αὐτῶν (ὡς ξηρός, ξερὸς ἐκ τοῦ ξέω· πληρόω, πλερόνω ἐκ τοῦ πλέον). Τὸ δὲ ἐμεῖς ἀντὶ τοῦ ἡμεῖς ἐστὶ τὸ πληθυντικὸν τοῦ ἐμέ, ὡς τὸ σεῖς τοῦ σέ. — Οἱ Λατῖνοι ἀληθῶς ἔγραφον E τὸ ἑλληνικὸν H, ὡς καὶ αὐτοὶ οἱ Ἕλληνες πρὸ τῆς 90ῆς Ὀλυμπιάδος. Πῶς ὅμως τὸ ἐπρόφερον, οἱ ἀρχαιότεροι μάλιστα, τοῦτο ἐστὶν ἄλλο ζήτημα. Κατὰ Κουϊγκτιλιανόν, ἡ προφορὰ τοῦ e ἐν τῇ λέξει Here ἦν μεταξὺ τοῦ e καὶ i. Ἡ ecclesia τῶν Λατίνων μετέβη ὡς église εἰς τὴν Γαλλικήν, καὶ τὸ δμητὸς μετέβη ὡς domitus μεταγενεστέρως εἰς τὴν Λατινικήν, καὶ ὁ γεννήτωρ ὡς genitor, ὢν janitar καὶ ἐν τῇ σανσκριτικῇ. Καὶ ἐν αὐτῇ δὲ τῇ ἑλληνικῇ ὑπάρχουσι λέξεις νῦν μὲν δι' η, νῦν δὲ διὰ ι γραφόμεναι, ὡς ἵκω, τάπης, ἀλήτης, πίδαξ ἐκ τοῦ πηδῶ. Καὶ ὁ Πλάτων τὴν λέξιν ἡμέρα παρῆγεν ἐκ τοῦ ἵμερος, καὶ ἥρως ἐκ τοῦ Ἶρις, προσθέτων δὲ τὴν εἰκασίαν ὅτι ἴσως καὶ ἐκ τοῦ ἔρως παράγεται, λέγει „μικρὸν παρηλλαγμένον". Τὸ Δημήτηρ παράγει ἐκ τοῦ δίδουσα μήτηρ· καὶ περὶ τῆς ἡμέρας ῥητῶς λέγει ὅτι ἱμέρα ἐπροφέρετο ὑπὸ τοῦ ὄχλου τῆς Ἀττικῆς, περὶ οὗ ὁ Φιλόστρατος διδάσκει ὅτι ἦν ὁ πάντων μάλιστα καθαρεύων. Ὅτι δ' ἀρχαιότατα ὑπῆρχεν, οὐχὶ μὲν ἴσως ταυτότης, ἀλλὰ σχέσις πολλὴ μεταξὺ τῆς προφορᾶς τοῦ η, τοῦ ι καὶ τοῦ ει, ἀποδεικνύει ἤδη τὸ ὁμηρικὸν λογοπαίγνιον „ἔδδεισαν οὐδὲ τ' ἔδησαν", καὶ ἐν ἔπειτα χρόνοις τὸ κατ' Ἀθήναιον, ὅτι τοῦ Δημητρίου τὸ ἄγαλμα ἦν „οὐ λίθινον ἀλλ' ἀληθινὸν"· ὡς καὶ τὸ παρ' Ἀριστοτέλει „θράττει σε" (σὲ ἀνησυχεῖ), ὁμόφωνον τῷ „Θράττη σε" (γυνὴ ἐκ Θρᾴκης σὲ ἔτεκε). Ἐν ἐπιγραφαῖς μεταγενεστέραις ἀπαντῶνται ἐν αὐταῖς ταῖς Ἀθήναις, πρεσβΗα, ἐποίΕΙσε, λΗτουργία, καὶ ἐν ἀρχαιοτέρᾳ ΔΗώνα. Ὡς δ' ἡ μεταξὺ τοῦ Η καὶ τοῦ Ι διαφορὰ τῆς προφορᾶς ἀρχαιότατα κατ' ὀλίγον ἐξέλιπεν, οὕτω καὶ ἡ μεταξὺ τοῦ Ο καὶ Ω. Τούτου ἡ προφορὰ εἶχε πιθανῶς κατ' ἀρχὰς σχέσιν τινὰ πρὸς τὴν τοῦ ου, ἐξ οὗ καὶ ἐν τῇ γλώσσῃ τοῦ ὄχλου

σήμερον σώζονταί τινες λέξεις οὕτω προφερόμεναι, ὡς ζουμί, βουβὸς, καὶ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις τὸ οὖς εἶχε γενικὴν ὠτὸς, καὶ ἐν διαλέκτοις ἡ Μοῦσα ἦν μῶσα.

Ἰδίαν προφορὰν εἶχε βεβαίως καὶ τὸ Υ ἐν τοῖς πρώτοις χρόνοις, ἣν ἐπὶ πολὺ διετήρησεν ἐν ταῖς διαλέκτοις, καὶ τοπικῶς μέχρι καὶ ἡμῶν σήμερον, τοῦ ὄχλου λέγοντος Φερ' εἰπεῖν ἐν τῇ Ἀττικῇ ἄχιουρα καὶ ξιούλα, ὡς ἐν ταῖς βοιωτικαῖς ἐπιγραφαῖς ἀπαντᾶται τιούχα (τύχη), Λιουσίας (Λυσίας), καὶ ἀλλαχοῦ, εἴτε παραλείψει τοῦ Ι, εἴτε κατὰ διαφορὰν προφορᾶς, κούνες (κύνες), κάρουξ (κήρυξ). Οὕτω καὶ νῦν θρούμβη, μουστάκι. Πιθανῶς δὲ ἦν ὁ ἀρχικὸς Φθόγγος ü, λεπτυνθεὶς βαθμηδὸν εἰς Ι, ὡς συνέβη ἐνιαχοῦ παρὰ τοῖς Γερμανοῖς, παρ' οἷς ὁ Σχίλλερ ὁμοιοκαταληκτεῖ τὸ süss μετὰ τοῦ Paradies. Ἀρχαιότατα δὲ βεβαίως πολλαχοῦ τῆς Ἑλλάδος μετέπεσεν ἡ πρώτη Φωνὴ τοῦ Υ εἰς Ι, διότι πολλαὶ λέξεις ἐγράφοντο πάντοτε ἀδιαφόρως διὰ τοῦ Υ ἢ τοῦ Ι, ὡς δρίον, μόλυβδος, βύβλος, καὶ παρ' Αἰολεῦσιν ἴπερ (ὑπὲρ), ἴψος· καὶ εἰς τὸ Λατινικὸν μεταβαίνουσαι αἱ Φρύγω, δάκρυα, σῦκον, ἐγίνοντο frigo, lacrima, ficus. Καὶ εἰς τὴν Σανσκριτικὴν δὲ μετέβησαν ἐπὶ Ἀλεξάνδρου τὰ ὀνόματα Διονύσιος, Λυσίας ὡς Dionisiyasa, Lisiasa.

Εὐρὺ πεδίον πεισματώδους μάχης εἰσὶ καὶ αἱ δίφθογγοι. Οὕτω δὲν θὰ ἐκαλοῦντο, λέγουσιν οἱ Ἐρασμῖται, ἂν δὲν εἶχον δύο Φθόγγους. Ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν ταύτην δὲν ἐφαρμόζουσιν οὔτε εἰς τὸ ΟΥ, οὔτε εἰς τὰς διφθόγγους τῆς γλώσσης των.

Ὡς πρὸς τὰς μετὰ τοῦ Ι λοιπὸν συντεθειμένας, θέλουσι νὰ προφέρωνται αὗται ἀναλελυμένως, αϊ, εϊ, οϊ, ὅπερ καθιστᾷ ἀνέφικτον τὴν διάκρισιν μεταξὺ πάϊς καὶ παῖς, βασιλέϊ καὶ βασιλεῖ, ὄϊς καὶ οἷς.

Τὸ οὐαὶ κηρύττουσιν ἄτοπον, διότι ἡ λύπη ἀναφωνεῖ δῆθεν οὐάϊ! Καὶ ὅμως παρὰ Γερμανοῖς ἡ ἐκφώνησις τῆς λύπης ἐστὶ weh! καὶ παρὰ Γάλλοις μάλιστα ouai! Ἀληθὲς ὅτι ἀρχαιότατα τὸ ΕΙ ἐγράφετο Ε. Ἀλλὰ τί τοῦτο ἀποδεικνύει; Μὴ καὶ τὸ ΟΥ δὲν ἐγράφετο Ο; Ἐν δὲ Βοιωτίᾳ καὶ τὸ ΑΙ ἐγράφετο Η (ὡς Θηβῆοι, διδάχθη), καὶ προσέτι καὶ ΑΕ (ἰδίως ἐν Τανάγρᾳ), ὡς μετέβη καὶ εἰς τὴν Λατινικὴν, δεχθεῖσαν ἐπίσης ἐκ Βοιωτίας καὶ τὸ ΟΕ ἀντὶ ΟΙ. Πάντα δὲ ταῦτα ἦσαν διαλεκτικαὶ κατὰ τόπους προφορᾶς ποικιλίαι.

Περὶ τῆς προφορᾶς τῶν διφθόγγων αι ὡς ε καὶ ει καὶ οι ὡς ι, ὅτε ἐγράφη ἡ πρώτη Σλαυικὴ μετάφρασις τῆς Γραφῆς, Φέρει αὐτὴ

ἀποδείξεις εἰς ἑκάστην γραμμήν. Τῷ 325 μ. Χ. ὁ Ἄσιος συγχέει τὰς λέξεις καινοφανὴς καὶ κενοφανής. Ὁ Παλλάδιος (350) παρατίθησι τὸ λογοπαίγνιον „Οὐκ ἐθέλω, δόμινε, οὐ γὰρ ἔχω δόμεναι.“ Τῷ 315 παίζει ὁ Θέων διὰ τῆς ταυτοφωνίας „παῖς οὖσα“ καὶ „πεσοῦσα“. Ἀλλὰ καὶ ἤδη τῷ 275 π. Χ. ὁ Καλλίμαχος παραθέτει τὸ „ναίχι καλῶς“ καὶ „ἄλλος ἔχει“, καὶ ὁ Ἀριστοφάνης αὐτὸς χλευάζει τὸν Κῷον Θηραμένην ὡς δῆθεν λέγοντα ὅτι ἦν οὐχὶ Χῖος, ἀλλὰ Κεῖος. Οἱ Ἐνιᾶνες τοῦ Ὁμήρου γράφονται Αἰνιᾶνες ἐν ταῖς ἐπιγραφαῖς, καὶ πλεῖσται ἄλλαι λέξεις διττῶς ἐγράφοντο, ὡς αἰώρα καὶ μετέωρος, γαῖα καὶ γεωγραφία, καὶ ἡ ταυτοφωνία παρήγαγε καὶ τὴν σύγχυσιν ἐν τῷ χρησμῷ μεταξὺ τοῦ λοιμὸς καὶ λιμός. Καὶ ἐν ἐπιγραφαῖς δὲ πλείσταις τῶν χριστιανικῶν χρόνων ἀπαντῶνται, μάλιστα ἐν Μεγάροις, αἱ γραφαὶ κίτε, κέ· καὶ ἐκ τῆς τρίτης π. Χ. ἑκατονταετηρίδος „γένητε“. Τέλος καὶ εἰς τὴν Λατινικὴν πάντα τὰ ΕΙ τῆς ἑλληνικῆς μετέβησαν ὡς Ι, καὶ πολλὰ ΟΙ ἐπίσης, ὡς Vinum, Vicus, καὶ ἡ ΑΙ ἐνίοτε, ὡς e, οἷον Fenestra.

Ἀλλὰ πάντα ταῦτα, καὶ ὀρθὰ καὶ εὔλογα ἂν ἀναγνωρισθῶσι, δὲν μᾶς ἀπαλλάττουσι τῆς μομφῆς ἥτις ἀπολογίαν δὲν ἐπιδέχεται, λέγουσι, τῆς τοῦ Ἰωτακισμοῦ, τὴν εὐφωνοτέραν τῶν γλωσσῶν δι' ἐξ διαφόρων Ι διαφθείραντος (η, ι, υ, ει, οι, υι). Δὲν ἠξεύρω πῶς σκέπτονται περὶ τῶν α τῆς Σανσκριτικῆς ἐν τῇ Ῥαμαγιάνᾳ, Μαχαβαράτᾳ καὶ ἄλλοις, ἢ ἂν καταψηφίζωσι καὶ τοῦ Ὡρατίου γράφοντος· nisi qui didicit. Ἀλλ' ἀναλύσας ἐκ περιεργείας 25 στίχους Ὁμηρικοὺς ἐκ διαφόρων χωρίων, εὗρον ὅτι κατὰ μὲν τὴν ἡμετέραν προφορὰν περιεῖχον ι μὲν 101, ε δὲ 93, κατὰ δὲ τὴν ἐρασμικήν, ἥτις ἄλλως τε διὰ τῆς ἀναλύσεως τοῦ αι προσθέτει ἓν ι περισσότερον, περιεῖχον ι μὲν 76, ἀλλ' ε 118, ὥστε δικαιότερον θὰ προσήπτετο αὐτοῖς ἡ μομφὴ τοῦ ἐτακισμοῦ. Ὁμοία δέ, καὶ ἔτι μείζων ἀναλογία τῶν φωνῶν ε ὑπάρχει καὶ ἐν τῇ Γαλλικῇ, καὶ μάλιστα ἐν τῇ Γερμανικῇ.

Καθ' ὅσον δ' ἀφορᾷ τὰς μετὰ τοῦ Υ συνθέτους διφθόγγους (αυ, ευ, ηυ), περίεργος ἐστὶν ἡ ἀξίωσίς των νὰ προφέρωσιν οἱ Ἕλληνες ἐουαγγέλιον τὴν ἑλληνικὴν λέξιν ἣν ἐκεῖνοι δὲν διστάζουσι νὰ προφέρωσιν Evangelium. Ἡ ἐπαμφοτερίζουσα γραφὴ τοῦ Ὀκτάβιος καὶ Ὀκταΰϊος, καὶ ἄλλων τοιούτων λέξεων, ἀρκεῖ εἰς ἔλεγχον τῆς προφορᾶς καὶ τοῦ αυ καὶ τοῦ αβ.

Τὸ Υ ἦν τὸ φωνηεντοπρόφερτον δίγαμμα εἰς τὰς τρεῖς ἐκείνας

διφθόγγους, δι' ὃ καὶ πολλάκις εἰς ἐπιγραφὰς ἀπαντᾶται τὸ δίγαμμα παρεμβαλλόμενον μεταξὺ τῶν διφθόγγων ἐκείνων, ὡς „Τραγαϝυδὸς, Ἔϝυανδρος", κυροῦν τὸ περὶ τῆς προφορᾶς αὐτῶν, ὡς πάλιν, ἕνεκα τῆς προφορᾶς, εὕρηται ἐνίοτε τὸ Υ παρεντιθέμενον μεταξὺ τοῦ Ε καὶ Φ, οἷον Ἐυφεσίων, ἢ ἀλλαχοῦ πρὸ τοῦ Φ ἀφαιρούμενον, ὡς Ἐφράνωρ Ἐφροσύνη. Τὸ Υ τοῦτο τῶν διφθόγγων παρ' ἡμῖν, ὡς γνωστὸν, προφέρεται ὡς β πρὸ τῶν συμφώνων β γ δ ζ λ μ ν ρ καὶ πάντων τῶν φωνηέντων, ὡς φ δὲ πρὸ πάντων τῶν ἄλλων συμφώνων. Τὸ αὐτὸ ἀποδείκνυται καὶ διὰ τὴν ἀρχαίαν, διὰ τοὺς Ἀλεξανδρινοὺς κἂν χρόνους, ἐκ τῆς ἐσφαλμένης γραφῆς τινῶν λέξεων, ὡς „εὔδομος, εὐδομήκοντα", ἢ διὰ τῆς διπλῆς γραφῆς ἄλλων, ὡς Σαβὴ καὶ Σαυή, Δαβὶδ καὶ Δαυΐδ.

Καὶ εἰς ταῦτα δ' ἀντετάχθησαν αἱ τῶν κτηνῶν μαρτυρίαι. Οἱ κύνες τοῦ Ἀριστοφάνους αὖ αὖ ὑλακτοῦντες, ἔπρεπε νὰ προφέρωσιν άου άου· καὶ ὅμως παρ' ἡμῖν γαυγίζουσι καὶ παρὰ τοῖς Γάλλοις ils aboient.

Ὅ,τι μᾶς ἀντιτάττεται ἔτι, ἐστὶν ὅτι οἱ ἀρχαῖοι οὐδέποτε θὰ ἐπρόφερον „πεπαίδευνται" ἂν τὸ υ ἐπροφέρετο ὡς σύμφωνον, διότι τῶν Ἑλλήνων ἡ καλλαισθησία δὲν θ' ἀνείχετο τρία σύμφωνα ἀλλεπάλληλα· καὶ ὅμως ἀνείχετο τέσσαρα, εἰς τὴν λέξιν φερ' εἰπεῖν ἐκστρατεία.

Καὶ τούτων δὲ τῶν διφθόγγων ἡ ἀνάλυσις καθίστησιν ἀδύνατον τὴν διάκρισιν μεταξὺ τοῦ εὖ καὶ ἔϋ, ἀϋτὴ καὶ αὐτὴ, αὐλὸς καὶ ἄϋλος.

Περὶ τῆς ὑπογεγραμμένης οὐδὲν λέγω, καθ' ὅσον ὁ Στράβων ἤδη χαρακτηρίζει αὐτὴν ὡς „ἔθος φυσικὴν αἰτίαν οὐκ ἔχον".

Τὸ δὲ πνεῦμα τῆς δασείας ἠγνόουν πάντοτε οἱ ψιλωταὶ Αἰολεῖς. Καὶ οἱ λοιποὶ δ' Ἕλληνες ἔπαυσαν ἀρχαιότατα προφέροντες αὐτήν· δι' ὃ καὶ ἐν Ἀθήναις, ἐν ἐπιγραφαῖς ἀρχαιοτέραις τῆς 9ης Ὀλυμπιάδος, τὸ σημεῖον αὐτῆς (Η) τίθεται ὅλως ἐσφαλμένως καὶ αὐθαιρέτως, (οἷον προσΗαπέδομεν, Ηοῖκος, ΕΙΕΠΑΙΣ = ἢ ἡ παῖς), καὶ μετὰ ταῦτα ἐκλείπει παντάπασι. Καὶ ὁ Πλάτων δὲ φαίνεται ἀγνοῶν τὴν προφορὰν τῆς δασείας, ὅτε εἰκάζει τὴν λέξιν ἀὴρ προελθοῦσαν ἐξ ἐπαναλήψεως τῆς λέξεως Ἥρα. Κατὰ παράδοσιν δ' ἔμεινεν ἡ ἐπιῤῥοὴ τῆς δασείας ἐπὶ προηγουμένου ψιλοῦ συμφώνου, ὡς καὶ ἐν τοῖς παρ' ἡμῖν, „καθόλου, καθεὶς", κτλ.

Ὑπάρχει δ' ὅμως τι βεβαίως μεταβληθὲν τῆς ἀρχαίας προφορᾶς, καὶ τοῦτο ἐστὶν ἡ στιχουργικὴ προσῳδία, ἥτις ἀποβαλοῦσα τὸ διπλοῦν στοιχεῖον τοῦ χρόνου καὶ τόνου, τὸ τὴν ἀπαγγελίαν

ἀσματικὴν μᾶλλον ἀναδεικνύον, διετήρησεν ἐν ἑκάστῃ λέξει μίαν μόνον συλλαβὴν προέχουσαν ἢ διακρινομένην. Καὶ τοῦτο δὲ συνέβη οὐχὶ παρ' ἡμῖν σήμερον, ἀλλ' ἐν ἀρχαίᾳ ἐποχῇ, ἀφ' ὅτου ἐν τῷ Ἑλληνικῷ βίῳ ὑπεσκέλισε κατὰ μέγα μέρος τὴν ποίησιν ἡ ῥητορική.

Ταῦτα, καὶ πλεῖσται ἄλλαι ἀποδείξεις, δικαιοῦσιν, ὡς φρονῶ, ἡμᾶς νὰ παραδεχθῶμεν, ὅτι ἂν τινα τῶν Ἑλληνικῶν γραμμάτων ἐπὶ Κάδμου εἶχον, ἢ καὶ μετὰ ταῦτα κατὰ διαλέκτους διετήρησαν ἀλλοίαν τὴν προφορὰν τῆς παρ' ἡμῖν σήμερον, εἰς τὰ κυριώτερα ὅμως κέντρα τοῦ Ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ ἠλλοιώθη αὕτη βαθμηδὸν ἐπ' αὐτῆς ἤδη τῆς κλασικῆς ἐποχῆς, καὶ εἰς τὴν κοινὴν μετέπειτα μεταβᾶσα, περιῆλθεν εἰς ἡμᾶς ἀναλλοίωτος ἔκτοτε. Ἀλλ' ἡ τοιαύτη ἡμῶν πεποίθησις, οἵας δήποτε κἂν ἔχῃ ὑπὲρ αὐτῆς τὰς ἀποδείξεις, προσκρούει εἰς λόγον δυσκαταμάχητον, τὸν τῆς εὐκολίας ἣν παρέχει ἡ ἐρασμικὴ προφορὰ εἰς τὴν ἐκμάθησιν τῆς ὀρθογραφίας. Τὸν αὐτὸν ἂν ἐπεκαλοῦντο καὶ τῆς Γαλλικῆς οἱ διδάσκαλοι, θ' ἀπήτουν παρὰ τοῦ μαθητοῦ των, ὅπως μάθῃ νὰ ὀρθογραφῇ τὰς λέξεις beaux yeux φερ' εἰπεῖν, νὰ προφέρῃ αὐτὰς μπεαῢξ ὑεῦξ!

Καὶ ἐν Ἀμερικῇ, καὶ ἐν Γαλλίᾳ καὶ ἐν Γερμανίᾳ ἠγωνίσθην τὸ κατὰ δύναμιν καὶ προφορικῶς καὶ ἐγγράφως, καταπολεμῶν τὴν ἐρασμικὴν οὐχὶ ἐρασμίαν προφορὰν, νὰ ὑπερμαχήσω ὑπὲρ τῆς εἰσαγωγῆς εἰς τὰ πανταχοῦ παιδευτήρια τῆς γνησίας Ἑλληνικῆς. Καὶ πάντας μὲν τοὺς λόγους δι' οὓς ἀπέτυχον δὲν νομίζω ἀναγκαῖον νὰ ἐκθέσω ἐνταῦθα. Ἀλλὰ κατόπιν ἐξέδωκε περὶ τῆς Ἑλληνικῆς προφορᾶς πραγματείαν ἀγχινουστάτην ὁ ἐν Βερολίνῳ Ἐδουάρδος Ἔγγελ, καὶ ἴσως εἰς τὰς νύξεις αὐτοῦ κατὰ μέγα μέρος ὀφείλεται ὁ τελευταῖος ἐπὶ τοῦ ζητήματος τούτου θρίαμβος, ἡ ἐν αὐτῇ τῇ πατρίδι τοῦ Ἐράσμου ἵδρυσις ἑταιρίας διεθνοῦς, ἥτις δικαίως ἐπικαλεῖται φιλελληνική, διότι, ἐπιδιώκουσα τὴν ἐξυπηρέτησιν τοῦ ἐν γένει πολιτισμοῦ, πράττει συγχρόνως φίλα καὶ ἰδίως συμφέροντα τῇ Ἑλλάδι.

Πασίγνωστός ἐστιν ὁ ἐν τελευταίοις χρόνοις ἐξ ἀτόπων ἐπιστημονικῶν δῆθεν θεωριῶν πολλαχοῦ προελθὼν ἐντροχιασμὸς τῶν πεποιθήσεων πρὸς τάσεις ὑλιστικὰς ὅλως, καὶ πραγματιστικὰς, ἀπειλούσας αὐτὰς τὰς εὐγενεστέρας βάσεις τῆς κοινωνικῆς ἀναπτύξεως. Κατὰ τῶν τοιούτων θεωριῶν, αἵτινες θέλουσι καὶ ἀπὸ τῶν σχολείων ἔτι ν' ἀποκλείσωσι πᾶν τὸ εἰς ἐξυπηρέτησιν τῶν ὑλικῶν συμφερόντων μὴ ἀπαραίτητον κρινόμενον, μόνον δὲ συντεῖνον εἰς τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ νοὸς τὴν διάπλασιν, ἐν πρώτοις ἑπομένως τὴν σπουδὴν τῆς

ἑλληνικῆς, ὡς εἰς ἄχρηστα σπαταλῶσαν τὸν χρόνον τῆς νεολαίας, συνησπίσθησαν ἐν Ἀμστελοδάμῳ, ἵνα ἀντιταχθῶσιν, ἄνδρες πολυμαθεῖς καὶ διανοίας ὑψηλοτέρας, προσέτι δὲ καὶ γυναῖκες ὑπὲρ τοῦ εὐγενῶς καλοῦ ἐνθουσιῶσαι, καὶ πρώτιστον πρόβλημα αὐτῶν ἔθεντο νὰ ὑπερμαχήσωσι τῆς πανταχοῦ ἐν τῇ ἀγωγῇ ἐνδελεχοῦς σπουδῆς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ Φιλολογίας. Εἰς τὸν βωμὸν δὲ τῆς ἀληθείας θῦμα Φέροντες καὶ τοῦ προγόνου αὐτῶν τὴν ἄρκτον, ἀπαραίτητον πρεσβεύουσι καὶ τὴν παραδοχὴν τῆς παρ' ἡμῖν ἔτι ἐν χρήσει γνησίας προΦορᾶς τῆς ἑλληνικῆς, ἵνα αὕτη καὶ ὡς ζῶσα γλῶσσα τῶν προγόνων παρὰ τοῖς ἀπογόνοις, καὶ κατὰ πᾶσαν αὐτῆς τὴν χάριν διδάσκηται.

Θὰ ἐπεριττολόγουν ἂν ἐζήτουν ἐνώπιον ὑμῶν ν' ἀναπτύξω τίνα σπουδαιότητα ἔχει διὰ τὴν Ἑλλάδα, διὰ τὴν σχέσιν αὐτῆς μετὰ τοῦ πεπολιτισμένου κόσμου, καὶ διὰ τὴν ἀναΦυομένην αὐτῆς Φιλολογίαν ἡ τοιαύτη τῆς ἑταιρίας ἐνέργεια, ἥτις πρόκειται πανταχοῦ καὶ ἐκτὸς τῆς Ὀλλανδίας νὰ ἐκταθῇ. Ἓν δ' ἐκ πολλῶν, τὸ στεΦάνωμα πάντων, θ' ἀρκέσῃ νὰ ὑπομνήσω, ὅτι ἂν ἡ Ἑλληνικὴ διδάσκηται πανταχοῦ κατὰ τὴν αὐτὴν, τὴν πατροπαράδοτον αὐτῆς προΦορὰν, μέχρι καὶ τῆς νῦν ἐν χρήσει ὑπὸ τὴν εὐγενεστέραν αὐτῆς μορΦὴν, πλὴν τοῦ ὅτι πᾶς λόγιος ξένος θέλει εὑρίσκει ἐνταῦθα ὡς ἄλλην πατρίδα, πᾶς δ' Ἕλλην ὁμογλώσσους παρὰ τοῖς πανταχοῦ λογίοις, δύναται νὰ ἐπαληθεύσῃ καὶ τὸ ἐνίοτε ἐκΦρασθὲν ὄνειρον τοῦ ν' ἀκούσωμεν τὴν γλῶσσαν ἡμῶν λαλουμένην ὡς κοινὸν διεθνὲς ὄργανον τῶν πανταχοῦ τῆς γῆς εὖ ἠγμένων, ὅταν πάντες ὁμοιομόρΦως τὴν μανθάνωσιν. Εἰς πάντας δ' ὅσοι μετὰ χαρᾶς καὶ πατριωτικοῦ ἐνθουσιασμοῦ θέλουσιν ἐπικροτήσει εἰς τὴν σύστασιν τῆς ἐν Ἀμστελοδάμῳ διεθνοῦς Φιλελληνικῆς ἑταιρίας, γνωστὸν καθιστῶ, ὅτι τῶν μελῶν, ἐπ' ἐτησίᾳ συνδρομῇ 6½ Φραγκ. χρυσῶν, γίνεται ἡ ἐγγραΦὴ ἐν τῷ γραΦείῳ τῆς ἐΦημερίδος Ἀκροπόλεως καὶ τῷ Βιβλιοπωλείῳ τῆς Ἑστίας. Τὸ δὲ περιοδικὸν τῆς Ἑταιρίας, τὸ Ἑλλὰς ἐπιγραΦόμενον, καὶ εἰς διαΦόρους γλώσσας, ἐν ἄλλαις καὶ τὴν Ἑλληνικὴν, τριμηνιαίως πρὸς τὸ παρὸν ἐκδιδόμενον, τιμᾶται, διὰ τὰ μέλη, μόνον Φραγκ. χρυσῶν 5½.

Πᾶσα ἀπόδειξις ἣν ἠθέλομεν παρέξει ὅτι ἐκτιμῶμεν καὶ ἐνστερνιζόμεθα τὰς ἐν Ὀλλανδίᾳ καταβαλλομένας σήμερον γενναίας Φιλελληνικὰς προσπαθείας, ἔσται καὶ πρὸς ἡμετέραν τιμὴν καὶ ὠΦέλειαν.

Α. Ῥ. Ῥαγκαβῆς.

ZUR GESCHICHTE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN. WIEDERGABE INDISCHER WÖRTER BEI GRIECHISCHEN AUTOREN.

(*Fortsetzung von S.* 8).

Zur Bezeichnung des indischen *u*, dessen Aussprache der des deutschen *u* genau entspricht, wird in der ältern Periode, d. h. von ungefähr 300 v. Chr. bis zu den Anfängen unsrer Zeitrechnung, bald *ο*, bald *υ* verwendet. Beispiele sind Παλίβοθρα, weniger richtig Παλίμβοθρα, *Pāṭaliputra*; 'Οξυδράκαι, *Kṣudraka*; Σανδρακόττας, Σανδρόκοττος, Σανδρόκυττος, *Candragupta* [1]). In späterer Zeit, bei Claudius Ptolemäus, finden wir theilweise dasselbe Verfahren zurück, wie ersichtlich aus Namen wie Συραστρήνη, *Surâṣṭra;* Βαρυγάζα, *Bharukaccha;* 'Οζηνή, *Ujjeni* (Skr. *Ujjayanî*, *Ujjayinî*); Κυλινδρινή, *Kulinda* [2]); Ξοδράκη, (Arrians 'Οξυδράκαι), *Kṣudraka*; Κομάρια, *Kumârî*; Κηρόβοθρος, verstümmelt aus *Keralaputra*; Παλίβοθρα.

Einzelne Namen unter diesen waren nachweislich schon vor den Zeiten der Alexandrinischen Geographen bekannt; von den übrigen darf man dasselbe voraussetzen, denn sonst ist schwer einzusehen, wie Ptolemäus darauf gerieth noch einen dritten Laut, nl. *ου*, zur Bezeichnung eines kurzen indischen *u* zu verwenden. So schreibt er Διαμούνα, *Jamunâ* (prakritisirende Aussprache des Skr. *Yamunâ*); Μόδουρα, *Madhurâ;* Σούαστος, *Suvâstu.* In Σουπάρα steht das *ου* wohl für *ū*, denn die überlieferte Prâkritform lautet *Suppâra* (Skr. *Sûrpâra*) und nichts ist häufiger im Prâkrit als die Verwechselung von Silben, die *positione* lang

---

1) Die Frage ist ob nicht überall ππ für ττ herzustellen sei. Doch ist ττ nicht unmöglich, weil die griechischen Gewährsmänner eine Prâkrit-Aussprache des Namens könnten gehört haben. Zwar würde man in diesem Fall eher *canda*, *σανδα*, als *candra*, *σανδρα*, *σανδρο*, erwarten, doch ist auch *candra* als Prâkritform neben *canda* zulässig; s. Lassen, Institutiones linguae prakriticae, S. 80.

2) Die griechische Form geht wohl auf ein älteres oder mundartliches *Kulindra* oder *Kulinda* zurück.

sind, mit solchen, die einen *naturâ* langen Vokal haben. Ein entschieden langes *û* vertritt bei Ptolemäus ου in der Endung dravidischer Namen auf *ûr*, wie Καροῦρα. Endlich wird auch der Halbvokal *v*, dessen Quantität nur ungefähr die Hälfte eines kurzen *u* beträgt, von dem Alexandriner mit ου wiedergegeben, in Οὐίνδιος, *Vindhya*. Das stimmt zu der Art und Weise, wie lateinisches υ von Strabo, Ptolemäus und Plutarchus ausgedrückt wird, z. B. in Οὐαλεντία, Οὐαλέριος, Οὐιμινάλιος, u. dgl. In der ältern Periode wird *vi*, wie wir gesehen haben, regelmässig durch ὑ vertreten, und dient ου nie zur Bezeichnung eines kurzen *u*. Mir wenigstens ist kein einziges Beispiel bekannt; der Name Βούττας, *Buddha*, bei Clemens Alexandrinus, den man dem Megasthenes hat vindiciren wollen, rührt ganz gewiss nicht von diesem her.

Bei jedem Versuche den thatsächlichen Lautbestand einer Sprache in einer bestimmten Periode zu ergründen, müssen wir von der wohl von Niemand bestrittenen Voraussetzung ausgehen, dass jede uns bei Autoren begegnende ältere, überlieferte Schreibweise unberücksichtigt bleiben soll, und das nur die jüngsten Formen beweiskräftig sind. Vergleichen wir die Form der indischen Namen, wie sie uns von den Zeitgenossen und unmittelbaren Nachfolgern Alexanders überliefert ist, mit der jeder Consequenz entbehrenden Schreibweise eines Ptolemäus, so können wir uns kaum der Vermuthung entschlagen, es habe die Aussprache des Griechischen in dem Zeitraum zwischen 300 vor und 150 nach Chr. sich in einzelnen Punkten geändert. Wenn wir bemerken, dass griechische Autoren von 100 n. Chr. abwärts sich nicht scheuen ein kurzes *u* mit ου zu bezeichnen, so sollen wir deshalb ihnen nicht jedes Gefühl für Quantität absprechen; wohl aber dürfen wir die Behauptung aufstellen, dass ihnen der Unterschied zwischen *ŭ* und ου weniger wichtig zugeschienen habe als der zwischen jenem indischen Laute und ihrem Ypsilon. Wie aber sprach man um 150 n. Chr. das Ypsilon aus? Wenn das bei Ptolemäus vorkommende Κανόγιζα, *Kannakujja* (Skr. *Kânyakubja*) richtig überliefert ist, so muss der Alexandriner selbst die Laute Ypsilon und Iota verwechselt haben; die jetzige Aussprache des υ ginge also bis auf 150 n. Chr. mindestens zurück. Dagegen scheint es mir wenigstens

unannehmlich, dass jene zwei Laute schon im 3 Jahrhundert vor Chr. zusammengefallen wären. Denn wie sollte man es sich erklären, dass ein wie *i* ausgesprochener Buchstabe bei der Transscribirung fremder Wörter mit *ο* abwechsle? Andrerseits würde man auch fehlgehen, wenn man schliessen wollte, das Ypsilon habe damals noch den Lautwerth eines *u* gehabt. Dies wäre deshalb unzulässig, weil auf den Münzen der griechischen Herrscher von Baktrien und dem nordwestlichen Indien das Ypsilon regelmässig durch ein indisches *i* ersetzt wird; z. B. Λυσίας wird *Lisia*; Ἀμύντας, *Ami*(*m*)*ta*; Διονύσιος, *Dianisiya*.

Aus den angeführten Thatsachen geht klar hervor, erstens, dass die griechische κοινή um 300 v. Chr. kein Aequivalent des indischen kurzen *u* besass, und zweitens, dass die Inder ebensowenig im Stande waren den Laut des Ypsilon genau wiederzugeben. Offenbar stand das υ damals dem *u*-Laute noch nicht so fern wie später, und konnten die Griechen darauf gerathen das indische kurze *u* annäherndерweise mit ihrem Ypsilon zu bezeichnen. Wenn ein Volk gar kein kurzes *u* besitzt, wird es, wo nöthig, zu einem andern Laut greifen, der nach seiner Auffassung dem fehlenden Laut nahekommt. Zu einer genauen Feststellung des Lautwerthes des damaligen Ypsilon reichen unsre Daten nicht aus. Muthmasslich hatte es den Laut des schwedischen *u*, oder des wenig davon abweichenden französischen *u*.

Im obigen ist nur die Rede gewesen vom alleinstehenden υ. Als letzter Theil eines Doppellauters ist es immer ein Labial geblieben; deshalb bedarf es gar keiner Erklärung, dass der Name Εὐκρατίδης in indischer Transscription lautet *Eukratida*, und dass ταῦρος bei mittelalterlichen indischen Autoren als *tâvura*, weniger genau *tâvuri*, erscheint.

Griechisches ε geht dem Indischen ab; trotzdem zeigt es sich öfters in den griechischen Umbildungen indischer Wörter. *Asiknî* wird Ἀκεσίνης (falsch Ἀκεσῖνος); aus *pippalî* ist πέπερι entstanden, doch wohl nicht unmittelbar, denn das *r* zeigt, dass die Griechen das Wort durch persische Vermittelung erhalten haben. Merkwürdigerweise vertritt ε hie und da auch indisches *ê*, das den Lautwerth eines langen *é fermé* hat[1]). Ein Beispiel

1) Im Prâkrit giebt es auch ein kurzes *e*, doch nur vor Doppelconsonant; es wird wie ein kurzes *é fermé* ausgesprochen und geht deshalb leicht in *i* über.

dafür ist ζιγγίβερι, Lat. *zingiberi*, das auf ein Pâli oder Prâkrit *singivéra* (Skr. dagegen *çrṅgavéra*) zurückgeht. Auch umgekehrt wird, schon in der ältern Periode, ein ε manchmal durch indisches *é* bezeichnet. So begegnen wir auf den Münzen Namen wie *Ména*(*ṃ*)*da*, Μένανδρος [1]); *Hêrmaya*, Ἑρμαῖος. In *Têlipha*, Τήλεφος, finden wir das ε durch ein *i* bezeichnet, wie auch in *Pilasina*, Φιλόξενος, während im 13en Edikte Açokas der Name Ἀλέξανδρος als *Alikasu*(*ṃ*)*dara* und *Alikasa*(*ṃ*)*dala* vorkommt.

Aus dem Beispiel *Têlipha* ersieht man, dass die Inder das η in der älteren Periode als ihr eigenes *ê* auffassten oder wenigstens als einen naheverwandten Laut. Ein anderes Beispiel ist *Diyaméda*, Διομήδης. Gleichfalls tritt für indisches *é* in griechischer Transscription häufig η ein; z. B. aus Alexanders Zeiten Μηρός, *Mêru*; später, bei Ptolemäus, Χάβηρις, *Kâvêrî*; Κηρόβοθρος, *Kéra*(*la*)*putra*; Ὀζηνή, *Ujjeni* (Skr. *Ujjayanî*, *Ujjayinî*); Ἠμωδόν bei Strabo, Diodorus Siculus u. A. geht auf ein Prâkrit *Hémavada* (Skr. *Hâimavata*) zurück. Alle diese Erscheinungen lassen sich auch beobachten bei den astronomischen Lehnwörtern, welche die Inder, man weiss nicht genau wann, aber jedenfalls vor 500 n. Chr. sich angeeignet hatten. Solche sind *Pâthéna*, Παρθένος [2]); *Léya*, Λέων; *Drêkâṇa*, Δεκανος; *Kémadruma*, Κενόδρομος; *Mêṣûraṇa*, Μεσουράνημα; *Hêmna*, Ἑρμῆς; *kêndra*, κέντρον. Seltener steht für ε ein indisches *i*, wie in *jâmitra* für διάμετρον. Für η tritt noch *ê* ein, *Hêli*, Ἥλιος.

Wenn nicht alles trügt, muss der Inder wenig Unterschied zwischen η und dem betonten ε gehört haben, und müssen die Griechen während eines bestimmten Zeitraums ihre eigenen Buchstaben ε und η für die Bezeichnung des indischen *ê* nicht ungeeignet gefunden haben. Zugleicherzeit geht aus den angeführten Beispielen und Gegenproben hervor, dass die griechischen und indischen Laute sich nicht völlig deckten, doch daraus mit Precision den Lautwerth des ε und η zu bestimmen und die fortschreitende Lautentwickelung zu verfolgen, dazu fühle ich mich nicht im Stande. Nach meiner ganz subjectiven Auf-

1) Aus andrer Ueberlieferung fliesst das Pâli *Milinda*, für älteres *Milindra*.

2) Das in den Wörterbüchern und gedruckten Texten vorkommende *Pâthôna* ist bloss eine corrupte Lesart, wie auch *Pâthéya*.

fassung, war der Laut des *ε* in offenen Silben schon um 200 oder gar 300 v. Chr. der eines *é fermé* und fing er an gedehnt zu werden. Dass die Dichter noch Jahrhunderte später die althergebrachte Quantität beachteten, beweist gar nichts für die Aussprache im Volksmunde. Was *kêndra*, *κέντρον* betrifft, möchte ich ebenfalls eine Dehnung des betonten Lautes wegen des folgenden *nt* (ausgesprochen *nd*, wie noch jetzt) annehmen, wie z. B. im Italienischen in *momento* d.h. *momēnto*, u. dgl. geschieht. Das *η* blieb trotzdem immer noch länger als das gedehnte *ε*, sowie im Holländischen die Quantität eines Wortes wie *steenen* diejenige von *stenen* übertrifft, wiewohl beide Laute, *e* in offenen Silben und *ee*, gedehnt sind. Auch qualitativ blieb *η* von *ε* unterschieden. Einen Beleg aus Indien für die jetzige, verhältnissmässig alte Aussprache des *η* kenne ich nicht, mit Ausnahme etwa von *dînâra*, Denar. Selbstverständlich ist dies das römische *denarius*, aber die Wahrscheinlichkeit spricht dafür, dass die Münze durch griechische Vermittelung den Indern bekannt geworden und von diesen nachgebildet worden ist. Der *dînâra* war schon vor 500 n. Chr. in Indien bekannt. Seit wann die uns hier begegnende Aussprache des *η* als langes *i* allgemein geworden ist, wird nicht leicht zu ermitteln sein; soviel darf man behaupten, dass zwischen dem ersten Auftreten einer Aussprache und der allseitigen Verbreitung derselben ein paar Jahrhunderte oder mehr liegen kann.

Ueber *ο* und *ω* können wir uns kürzer fassen. Die Beispiele von *ο* für indisches *u* brauchen nicht wiederholt zu werden. Die Inder schreiben für das Omikron bald *u*, bald *ó*, und mitunter *a*. So wird in den Edikten Açokas Πτολεμαῖος zu *Tulamaya*; doch Ἀντίοχος zu *Aṃtiyóga*, *Aṃtiyóka*. Auf den Münzen kommt vor *Agathukleja* [1]), Ἀγαθοκλῆς, doch auch *Apaladata*, Ἀπολλόδοτος; *Diyaméda*, Διομήδης. Astronomische Lehnwörter sind *harija*, ὁρίζων; *paṇaphara*, ἐπαναφορά; *hibuka*, ὑπόγειον; *Kôṇa*, Κρόνος. Hieraus erhellt zur Genüge, dass die Inder keinen dem Omikron genau entsprechenden Laut hatten und dass ihnen der griechische Laut in offenen Silben bald lang, bald kurz schien. Genaueres lässt sich aus den Beispielen nicht ableiten.

---

1) Die letzten Buchstaben unsicher.

Das indische *ô* wird vertreten durch ω; *Porawa* (Skr. *Pâurawa*), Πῶρος. Umgekehrt steht auch indisches *ô* für ω; *Johila*, Ζωΐλος. Ob die Laute völlig identisch gewesen, bleibe dahingestellt; sehr bedeutend kann der Unterschied nicht gewesen sein.

Leiden. H. KERN.

(*Fortsetzung folgt.*)

QUELQUES MOTS SUR L'ACCENTUATION GRECQUE.

Il y a quelque temps, dans la Revue Néerlandaise Coniunctis Viribus (de Nov. 1888), j'ai exprimé mon intention d'écrire une étude spéciale sur la théorie de l'accentuation grecque. Malheureusement, je n'ai pas encore trouvé le temps de tenir ma promesse. Donc, je me borne pour le moment à fixer l'attention des lecteurs sur quelques monographies, qui pourraient peut-être amener cette question dans une phase nouvelle. En outre, la question n'est pas seulement scientifique, mais aussi pratique; par exemple tandis qu'en Allemagne, si je suis bien renseigné, on prononce suivant l'accent, on néglige tout-à-fait cette chose principale dans les gymnases de la Hollande. C'est une honte et, à ce qu'il me semble, une faute qui s'est glissée inévitablement depuis la victoire de la prononciation dite Erasmienne. On a entièrement oublié que »de toutes les parties d'une prononciation c'est l'accentuation qui se conserve le mieux" (Littré v. d'Eichthal, l. l. p. 158). J'ai trouvé une nouvelle preuve de cette négligence dans une étude de M. le Professeur J. van Leeuwen de Leide, qui se trouve insérée dans le dernier n°. de la Mnémosyne (N. S. XVII 2, p. 203), dans laquelle le savant Homériste admet encore l'étymologie de βασιλεύς, qui ne tient pas compte de l'accent de ce mot. Voir sur ce mot Vanicek, s. v., Brugmann dans Kuhn's Z. XXIV 294 et Hatzidakis, Γλωσσικῶν ἀποτημάτων ἀναίρεσις, Athènes 1886, p. 3. En tout cas, la théorie, ou plutôt l'absence de théorie sur l'accent grec doit être entièrement revue, surtout en ce qui concerne l'enseignement du grec en Hollande. Quant aux sources, outre les grands livres connus, je veux citer encore l'article de M. Misteli dans Kuhn's Z. XVII 81 et passim, l'édition de Joannes Philoponus par P. Egenolff, Vratislaviae 1880, en 4°, et l'article si instructif écrit en grec, sur l'histoire des vers grecs, par M. le Professeur J. Telfy, publié dans ses Opuscula Graeca, Boudapest 1880, p. 6—40. Cet article pourrait servir de base à une étude plus détaillée.

H. C. M.

VERSUCH EINER ETYMOLOGISCHEN DEUTUNG DES WORTES Ἔτσι.

Die Bedeutung ist: so, so sehr; also, gerade so; in solcher Weise = οὕτως, οὑτωσί; auf diese Art und Weise, τοιουτοτρόπως.

Σκαρλ. Δ. Βυζάντιος hat in seinem Dict. néogr.-fr. von 1856:
ἔτσι ἴδε οὕτω: ἔτσι 'θέλησ' ὁ θεός, c'est Dieu qui le voulût comme cela.

ἔτσι καὶ ἔτσι (Φρσ.), (μετρίως), la la, comme cela, tellement quellement.

ἔτσι νὰ ἔχω καλὸν, ἔτσι νὰ ζῶ κτλ., ainsi Dieu me soit en aide.

In seinem grossen Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης (ganz griechisch) von 1852 hat er es nicht aufgenommen.

Der Gebrauch des Wortes ist ein ganz allgemeiner, in der familiären Umgangssprache, auch in den höheren Gesellschaftsschichten, wie in vielen landschaftlichen Mundarten der Volkssprache, wie z. B.

Athenische Gesellschaftssprache (aus Ἐπιστολαὶ οἰκιακαὶ πρὸς Φίλην in N°. 37, 1887 der Ἐφημερὶς τῶν Κυριῶν von Φλωρεντία Φουντουκλῆ):

Strophe 37. Ἔτσι λοιπὸν αἱ ὧραι μας περνοῦν ἐν εὐθυμίᾳ,
Τὴν Φύσιν τώρα χαίρομαι ψυχῇ τε καὶ καρδίᾳ,
so gehen unsre Tage hin in frohem Freundesleben,
und der Natur bin ich nun ganz mit Herz und Sinn ergeben.

Thrakisch (aus Ἀτθίδες Αὖραι von Γ. M. Βιζυηνός, London, Trübner & C°. II. Aufl. 1884. S. 266 in der Dichtung Σοφιανός = der Gang nach dem Eisenhammer [1]):

Strophe 32. Ἔτσι νὰ πέσῃ μοναχός του νὰ φθαρῇ,
ὅποιος τὸν λάκκο γιὰ τοὺς ἄλλους σκάφτει,
so (also) möge allzeit ins Verderben gehn
der, welcher andern Menschen Gruben gräbt.

u. a. m.

Herr Prof. Dr. Spyridon Lambros führt das Wort im Glossar

1) Deutsch in „Hellenische Erzählungen" Halle bei O. Hendel 1887. S. 69.

zu seiner werthvollen Sammlung mittelalterlicher Dichtungen *„Collection de Romans Grecs en langue vulgaire et en vers publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford, Paris* 1880 S. 227 als *ἔτζι* an, mit der Bedeutung *„ainsi"* und zwar aus der *Διήγησις Διγενῆ*, wo es heisst:

v. 2865—66: *Ἕνας λοιπὸν ἀπὸ αὐτοὺς (Λέανδρόν τον καλοῦσι·*
ἔτζι αὐτοὶ τὸν ἔλεγαν καὶ πάντες τὸν φωνοῦσι)
.... ἦλθεν νὰ τὸν σκοτώσῃ, d. i.

Einer also von ihnen (Leander hiessen sie ihn: also [in solcher Weise] benannten, riefen sie ihn alle) kam, um ihn zu tödten, und bemerkt dazu: *„L'étymologie de ce mot est obscure. Coray le faisait dériver de ἔτι (Atact. I.* 304). *Il y en a qui croient qu'il provient de et sic. — Dehèque (Dict. gr. mod.-fr.) suppose que ce mot est une corruption du français ainsi. Maurophrydis (Φιλίστωρ I* 285 *et Δοκίμιον* 680) *veut démontrer que ἔτζι ou ἔτσι provient de ἐδε τε (ἐδέτες, 'δέτες, ἔτις, ἔτσι)."*

Da dies doch ein wenig stark nach *ἀλώπηξ, λώπηξ, ὤπηξ, πῆξ, πῶξ, ποῦξ*, Fuchs, riecht und in jedem Falle chercher midi à quatorze heures bedeutet, so wollen wir die Stelle im *Δοκίμιον Ἱστορίας τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης, ἐν Σμύρνῃ*, 1871, *σ.* 680 selber sprechen lassen:

„Τὸ *ἔτζι ἢ ἔτζη = ὧδε, οὕτως, εἶνε ἓν τῶν σκοτεινοτάτων τὴν ἀρχὴν μορίων τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς.* Καὶ *ἐν χρήσει μὲν ἀναφαίνεται τὸ πρῶτον, ὅσον γνωστόν, παρὰ* Πτωχοπροδρόμῳ[1]), *ἂν τῷ ὄντι τὸ ἀλλέτζη (ἐν* Β'. 497) *σύγκειται ἐκ τοῦ ἀλλὰ καὶ ἔτζη, ὡς ὁ* Κοραῆς *ὑπονοεῖ* ('Ατ. *ά.* 304).

Ἔπειτα, *μετὰ μακρὸν διάστημα, παρὰ* Γεωργιλᾶ Θ. Ρ.[1]):
ἔτζι καὶ εἰς τὸν ἄνθρωπον 'που βρίσκεται σὲ τοῦτο,
διατὶ γηρᾷ παράκαιρα καὶ 'δὲ κακὸν ὁποῦτον.

Ἔπειτα *παρὰ τοῖς μεταγενεστέροις, π. χ.* Ζήνῳ Βατραχ.[1]).
στ. 445: *ἔτζι αὐτοὶ ἐσκόρπιζαν τοὺς μαχικοὺς βατράχους, δηλ. ὡσὰν σκορπίζουσι τὰ πρόβατα οἱ λύκοι κτλ.*

Περὶ *δὲ τῆς ἀρχῆς του ὁ μὲν* Κοραῆς (*ἐν* 'Ατακτ. *ά* 304—5) *τάδε ἀπεφάνθη:*

τὸ ἔτζι εἶνε παραφθορὰ τοῦ ἔτι, ὡς καὶ τὸ σύνθετον ἐδέτζι

1) *Θεώδορος Πτωχοπρόδρομος* lebte zur Zeit des Manuel Komnenós, um 1143—80; *Μανουήλ Γεωργιλᾶς* schrieb sein *θανατικὸν τῆς* Ῥόδου (obiges Θ. Ρ.) um 1498. *Δημήτριος Ζῆνος* seine Batrachomyomachie um 1510.

τοῦ ὧδ' ἔτι. Καὶ *τοῦτο μαρτυρεῖται ἀπ' ἄλλους ποιητάς, οἵτινες τὸ γράφουν χωρὶς τὸ ζ, οἷον παράδειγμα τοῦ πρώτου* (Ἀπόλλων. *τοῦ ἐν* Τύρ.).

ἔτις κινᾷ κ' ἡ ὄρεξις, καὶ δίδει τῶν ἀνθρώπων
νὰ κάμνουσι καρποφορ҄ιὰ μ' ἕνα καὶ μ' ἄλλον τρόπον,

τοῦ δευτέρου:

„*ἀμὴ 'θελα νὰ στέκασιν, καὶ 'δέτις νὰ γεράσῃ.*" *ἄλλοι δ' ἐκ τοῦ ἔστι πολλάκις τιθεμένου ἐν ἀποκρίσεσιν, ὅπου ἐνίοτε καὶ τὸ οὕτω ἠδύνατο νὰ τεθῇ· ἄλλοι δέ τινες ἐκ τοῦ λατιν.* et sic. Ἀλλ' *οὐδεμία τῶν γνωμῶν τούτων ἔχει μεγάλην πιθανότητα.* Διότι *πρῶτον μὲν ἡ σύνθεσις τοῦ* et *μετὰ τοῦ* sic *δὲν εἶνε ἀναγκαία, ἔπειτα ἂν τὸ ἔτζι ἐκ τούτων εἶχε συντεθεί, ἔπρεπεν ἤδη καὶ παρ' ἀρχαιοτέροις* Βυζαντινοῖς *νὰ ἦνε σύνηθες.*

Εἰς *δὲ τὴν τοῦ ἔστι εἰς ἔτζι μεταβολὴν ἐκτὸς τῆς φθογγικῆς δυσκολίας ἐναντιώνεται καὶ ἡ χρῆσις· διότι τὸ ἔστι μόνον ἐν ἀποκρίσεσι, καὶ τοῦτο ὄχι πάντοτε, λαμβάνεται συνωνύμως πως τῷ οὕτω.*

Τὸ *δε ἔτι (= ἀκόμη) πῶς κατήντησε συνώνυμον τοῦ οὕτω, μοὶ εἶνε ἀκατάληπτον.*

Ἀ*τοπωτάτη δὲ πασῶν εἶνε ἡ τοῦ* Γάλλου Dehèque *γνώμη, ὅτι τὸ ἔτζι ἐκ τοῦ γαλλικοῦ ainsi παρεφθάρη!*

Πόθεν *λοιπὸν πιθανῶς προῆλθεν; ἐγὼ παραβάλλων τὰ ἔτις καὶ 'δέτις τοῦ* Ἀ*πολλωνίου τοῦ ἐν* Τύρῳ *πρὸς τὸ ἐδίτις (ἢ καί, ὡς ἐκεῖ γραμμένον φέρεται, ἐδῆτις) = ὧδε, οὕτω παρά τε τῷ* Γεωρ*γιλᾷ* Θ. Ρ. *ἐν στιχ.*

„Καὶ *τοῦ θεοῦ τὰ κρίματα ἄβυσσος ἔν' ἐδίτις,*" *καὶ παρὰ* Σ.Σ. *στ.*

Καὶ‿*ὡσὰν σκεπάζει τὸν νεκρὸν ἡ πλάκα τοῦ μνημάτου,*
ἐδῆτις κρατεῖ καὶ‿ἡ φυλακὴ τοὺς ζωντανοὺς ἀνθρώπους,

ὑποπτεύομαι, μήπως ἡ κοινὴ μήτηρ πάντων τούτων εἶνε ὄχι ἡ ὧδ' ἔτι, ὡς ὁ Κοραῆς *ἐνόμιζεν, ἀλλ' ἡ ὧδέ τε, ὅθεν προῆλθαν ἐφεξῆς οἱ τύποι·*

ὧδέ τες, κατὰ τὰ πούποτες, τότες, ἄλλοτες, κ.τ.τ.,
ὧδέτις, κατὰ τὸ πούπετις ἢ πούβετις,
ὡδέτις, καθ' ὑπερίσχυσιν τοῦ δευτέρου τόνου,
'δέτις, κατ' ἀφαίρεσιν τοῦ ἀτόνου ἐναρκτικοῦ φωνήεντος, πρβλ. 'πάγω ἐκ τοῦ ὑπάγω, 'ξωτικὰ ἐκ τοῦ ἐξωτικά, 'μολογάω ἐκ τοῦ ὁμολογάω, κ.τ.τ.,
ἐδέτις, κατὰ πρόθεσιν τοῦ ε, ὡς καὶ ἐν τοῖς ὄχι μόνον

ἐγνωρίζω = *γνωρίζω· ἐλέπω* (Κερασουντίων) = *ἐγλέπω, γλέπω, βλέπω, ἀλλὰ καὶ ἐπῆγα ἀντὶ ὑπῆγα ἐκ τοῦ 'πάγω ἀντὶ ὑπάγω, ἐμίλησα ἀντὶ ὡμίλησα ἐκ τοῦ 'μιλῶ ἀντὶ ὁμιλῶ, κ.τ.τ., καὶ τέλος*

ἐδίτις, κατ' ἐξομοίωσιν τοῦ παραληγ. ε πρὸς τὸ ληκτ. ι. *Ἐκ μὲν τοῦ ὠδέτις ἢ ἐδέτις λοιπὸν ἀφαιρέσει μὲν τοῦ ὠ ἢ ἐ προῆλθε τὸ προειρημένον 'δέτις, ἐκ δὲ τούτου τὸ ἔτις ἀφαιρέσει τοῦ δ. (πρβλ. ἰδέ τον, 'δέ τον, ἔ τον, — οὐδὲν, 'δὲν, ἔν, παρὰ Χίοις καὶ ἄλλοις.*

Καὶ πάλιν ἐκ μὲν τοῦ ἐδέτις κατὰ συγκοπὴν τοῦ ι ἐν τῇ ταχυτάτῃ προφορᾷ προῆλθε τὸ ἐδέτζ ἢ ἐδέτζ, ὅθεν ὕστερον ἐδέτσι (κατὰ τὸ ἔξι ἢ ἔξε ἐκ τοῦ ἔξ), ἐκ δὲ τοῦ ἔτις τὸ ἁπλοῦν ἔτζι ἢ ἔτσι.

Wie schade, dass diesem sprachkundigen Forscher die neueren mundartlichen Sammlungen nicht mehr bekannt werden konnten! Er hätte gewiss mit einem Blicke wahrgenommen dass *ἔτσι* einfach durch die Formen *ἔτσα*, *ἐτσά* (beide kretisch) neben *ἀέτς*, *ἀτές* (beide surmenitisch) und *οὔτσα* (kappadokisch) aus *οὔτως*, mit dem demonstrativen Jota *οὑτωσί*, deren Bedeutung sie alle bewahrt haben, hervorgegangen ist. Vergl. zu *ἔτσα* (*ἔτσι*) = *οὕτως*, *οὑτωσί*, Jannarakis Glossar zu *Ἄισματα Κρητικά*, S. 333;

zu *ἐτσά* (das Jann. nicht hat) die schöne Erzählung in Kretischer Mundart von Ἰωάννης Μ. Δαμβέργης· Ἡ ἀρραβωνιαστικὴ τοῦ Μεσκίνη (die Verlobte des Aussätzigen) in Ἑβδομάς 1884 S. 265, und hier S. 194—6:

ἤτανε ἐτσὰ ὤμορφος καὶ φουντούλης μὲ τ' ἀσημένια του φυλαχτάργια ἄπου μοὔκαιγε τὴ καρδγιὰ νὰ τόνε θωρῶ παραπονεμένο, er war so schön und schmuck mit seinen silbernen Amuletten, dass es mir das Herz brannte ihn bekümmert zu sehen.

Ferner in dem *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, II. 128 in dem Artikel „*Κρητικαὶ Προλήψεις*" *ὑπὸ* Ιακ. *Καλαϊσάκη*, über Johannes den Täufer, wo *ἐτσὰ* durch *οὕτως* erläutert wird;

zu *ἀέτς*, *ἀτές*, das Gespräch in surmenitischer Mundart aus *Στατιστικὴ τῆς Ἐπαρχίας τῶν Σουρμένων κτλ. ὑπὸ Ἀβραὰμ Παπαδοπούλου* (einem geborenen Surmeniten) in Boltz: Die

hellenische Sprache der Gegenwart, II. Aufl. Darmstadt 1882. S. 185:

ἀτὸ πάλ' ἀέτς ἔν ὁ θεὸς τὴν Καρδία σ' καὶ μὴ τὸ λόγο σ', auf's neue also ist Gott in deinem Herzen und nicht dein (aufgeregter) Sinn = nun bist du wieder lieb und nicht so zornig wie vorhin;

zu *οὖτσα*, landschaftlich auch *ἀβ-οὖτσα*, vergl. das *Λεξιλόγιον τοῦ ἐν Φερτακαίνοις τῆς Καππαδοκίας γλωσσικοῦ ἰδιώματος ὑπὸ Ἀναστασίου Σ. Ἀλεκτορίδου* im *Δελτίον τῆς Ἱστ. κ. Ἐθν. Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, I. 500:

οὖτσα οὕτως, τοιουτοτρόπως; ἐν Συνασῷ προφέρουσιν ἀβοῦτσα.

Alle diese vorhandenen historischen Formen desselben Wortes *ἔτσι, ἔτσα, ἐτσά, ἀτές, ἀέτς*, vielleicht selbst obiges *ἔτις* (von Apollonius von Tyrus) = *οὕτως* und *οὖτσα* = *οὑτωσί*, die sichtbar im Volksmunde entstanden sind durch Ausstossung des *ω* aus *οὕτως, οὑτωσί*,

wie *ου* im Kretischen *Καβρός* aus *Κάβουρας*, Krabbe; *ξσίασου* aus *ἐξουσία σου*, dein Belieben = es steht dir frei,

haben mit dem anklingenden romanischen *ainsi* nichts gemein als die ähnliche Bedeutung, was denn auch zu der billigen aber haltlosen Ableitung geführt hat.

Ainsi aber, altfr. *ainsinc* geht = altspan. *ansí*, neusp. *así*, prov. *aissí*, portug. *assím* zurück auf die, in der Handschrift des prov. Boethius v. 145 gebrauchte Form *acsí*, das gleich dem ital. *così* auf lat. *aeque sic* hinweist. Weitere Details hierüber bei Diez, 110.

Die Darlegung dieser Einzelheiten möge den Hellenen ein Fingerzeig sein, wie hochwichtig die Erforschung der Volksmundarten ist, selbst der kleinsten Anſiedlungen oder Niederlassungen, bis in die geringsten Abweichungen von der panhellenischen Sprachform hinein. Möchten sie diesem Zweige der Kenntnis ihrer Sprache eine ganz besondere eindringliche Beachtung zu theil werden lassen, bevor es zu spät ist.

Darmstadt. Aug. Boltz.

KRETISCHE PROSA.

Kretische Prosastücke sind bis jetzt noch wenig veröffentlicht worden. Jannarákis' schönes Buch „Kreta's Volkslieder, nebst Distichen und Sprichwörtern etc." Leipz. 1876, (besprochen im „Mag. f. d. Litt. d. In- und Auslandes N°. 49. 1881") enthält nur Poesien; von den 201 Sprichwörtern sind allerdings gegen 100, z. Th. äusserst kurze, nicht in Reimen abgefasst. Da dieselben aber von der Gesammtsprache des täglichen Lebens kaum eine Anschauung gewähren können, so kam die in der Ἑβδομὰς N°. 34 vom 21 Okt. 1884 enthaltene Kretische Erzählung von Ιωάννης Μ. Δαμβέργης grade hier sehr erwünscht, um eine kurze Probe daraus zu entnehmen:

Ἡ Ἀρραβωνιαστικὴ τοῦ Μεσκίνη [1]).

„Ὅλοι 'λέγανε, πῶς ἐγὤμουνε ἡ γι̯ωμορφήτερη κοπελλι̯ὰ μέσα 'ς τὸ Μαλεβύζι. Τὰ μαλλι̯ά μου ἤτονε μαῦρα καὶ μακρὰ ἴσα [3]) μὲ τὰ πόδγι̯α μου, τὰ φρύδγι̯α μου καμαρωτὰ καὶ σμιχτά [4]) καὶ τἀμμάθι̯α μου, μὴν τὰ ξανοίγεις [5]) ἐδά [6]), πάντα μοῦ τὰ 'παινούσανε 'ς τσὴ μαντινάδες [7])

Die Verlobte des Aussätzigen.

„Alle sagten dass ich war die schönste Dirne in dem (Dorfe) [2]) Malewýsi. Meine Haare waren schwarz und lang bis-herab zu meinen Füssen; meine Brauen gebogen und zusammenstossend, und meine Augen — schaue sie nur jetzt nicht an — immer priesen sie

1) Μεσκίνης· λεπρός.

2) μέσα 'ς, mitten im, im ganzen.

3) ἴσα, eben, gleich mit.

4) von σμίγω· μίσγειν, μιγνύναι, mischen; συνέρχεσθαι, συνιέναι, zusammenkommen, -treffen. Das bekannte Kretische Sprüchwort sagt: Δυὸ βουνὰ δὲ σμίγουνε, μὰ δυὸ ἀθρῶποι ξανασμίγουνε, zwei Berge begegnen sich nicht, aber zwei Menschen begegnen sich wieder.

5) ξανοίγω· παρατηρῶ, von ἀνοίγω, öffne.

6) ἐδά· τώρα.

7) μαντινάδες· δίστιχα. Jann. sagt hierüber im Vorwort zu K. V.: „Kreta besitzt einen Reichthum an Distichen wie kaum ein anderes Land... Man wird schwerlich dasselbe Distichon öfters hören, weil die meisten Sänger zugleich Improvisatoren

τως, τὰ παλληκάργια τοῦ χωργιοῦ μας. Καὶ σά 1) *μ'ἐβάνανε* 2) *νὰ τραγουδήξω* 3), *ἀρχινούσανε νὰ 'παινοῦνε τὸ στοματάκι μου καὶ νὰ μοῦ λένε πῶς εἶνε ἀποὺ* 4) *τὴ ζάχαριν πλιὸ γλυκύ, πῶς τὰ χείλια μου ἤτονε σὰν* 1) *τὸ μερτζάνι* 5) *καὶ μαργαριταρένια τὰ δόδγια* 6) *μου.*

mir in ihren Distichen die jungen-Bursche unseres Dorfes. Und wenn sie mich veranlassten zu singen, fingen sie an gleich zu rühmen mein Mündchen und mir zu sagen wie es süsser sei denn Zucker, wie meine Lippen seien gleich der Koralle und Perlen meine Zähnchen.

'Σ τὸ πανηγύρι ἁποῦ 7) *γίνεται 'ς τσὴ Βούταις τὸ δεκαπενταύγουστο, πρωτῷδα τὸ Μανωλιό, τὸ μοναχογυιὸ τοῦ σιὼρ* 8) *Γιωργάκη τοῦ γιατροῦ 'ς τσὴ 'Αρχάναις. Εἶδα πὼς ἁπού.* 7) *τὴν ἀρχὴ μὲ κρουφόβλεπε καὶ μοῦ γλυκογελοῦσε, καί πως ἐζήλευγε σὰν* 1) *ἐχόρευγα μὲ κιανέναν ἄλλο. Ἤτανε ἐτσὰ* 9) *ὤμορφος καὶ Φουντούλης* 10) *μὲ τ'ἀσημένια*

Bei dem Jahrmarkte welcher in Wútä stattfindet am 15. August, sah ich zuerst den Manoliò, den einzigen Sohn des Herrn Georgákis, des Arztes von Archánä. Ich sah wie von Anfang an er mich heimlich anblickte und mir süss-zulächelte, und wie er eifersüchtig war wenn ich tanzte mit irgend einem anderen. Er war aber auch

---

sind, von welchen letzteren *Ιωάννης Κατάκης* und *Μιχαὴλ Κόκκινος* aus *Λάκκοι* einstmals über ein verlorenes Taschentuch von 10 Uhr abends bis 1 Uhr morgens in Distichen scherzten ohne sich zu erschöpfen.

1) *σά* und später *σάν· ὡσάν.*

2) von *βάνω* s. *βάζω· βάλλω* (vv. med. Graec.) mittere, ponere, *inducere*, bei Passow, 603.

3) ξ im Volksmunde oft für *σ*; s. S. 196 noch *ἀρχίξανε.* Bei Jann. pag. 5. 12. 15. u. oft.

4) *ἀποὺ* in Kompar. = *παρὰ*, als; auch = *ἀπὸ*, von, aus: *ἀποὺ τὰ λόγια ντως*, aus ihren Worten (Reden); *ἀποὺ κάτω*, adv. unter (= engl. from below): *ἀποὺ κάτω ἀποὺ τὰ μουστάκια ντου*, von unter seinem Schnurrbarte hervor. Erscheint auch als *ἁποὺ· ἁποὺ τὴν ἀρχὴ*, von Anfang an. Dagegen *ἁποῦ*, = *ὁποῖος, α, ον*, welcher, e, es: *τὸ πανηγύρι ἁποῦ γίνεται*, der Jahrmarkt welcher stattfindet, und *ἅπου*, conj. so dass: *ἅπου μοὔκαιγε τὴ καρδγιὰ*, so dass es mir das Herz (im H.) brannte etc.

5) *μερτζάνι· κοράλλιον.*

6) *δόδγια· ὀδόντες.*

7) Vergl. N°. 4.

8) vom it. Signor(e).

9) S. hier S. 192.

10) *φουντούλης· κομψός.*

του Φυλαχτάργια[1]) ἄπου[2]) μοὔκαιγε τὴ καρδγιὰ νὰ τόνε θωρῶ[3]) παραπονεμένο, καὶ δὲν ἤθελα κι' ἐγὼ νὰ χορεύγω μὲ τὸν πᾶσα ἕνα.

schön und elegant mit seinen silbernen Amuletten, so-dass es mir das Herz brannte ihn bekümmert zu sehen, und so wollte auch ich nicht (mehr) mit einem jeden tanzen.

Οἱ χωργιανοί μου καὶ ἡ Φιλενάδες μου σάν νὰ τὸ καταλάβανε κι' ἀρχίξανε νὰ μὲ πειράζουνε· κι' ἀποῦ[2]) τὰ λόγια ντως τὸ μυρίστηκε κι' ὁ σιὼρ γιατρός, καὶ γιὰ νὰ 'δῇ[3]) ἂν εἶν' ἀλήθεια, ἐσηκώθηκε κι' ἀπατός του[4]) γιὰ νὰ μὲ χορέψῃ. 'Ετότε[5]), σάν εἶδε πὼς δὲν τοῦ κακοΦάνηκε τοῦ Μανωλιοῦ ἐτούτη[5]) τὴ Φορά, καὶ πὼς ἐχαμογέλασε ἀποὺ κάτω ἀποὺ[2]) τὰ μουστάκια ντου, τὸν ἤκραξε καὶ μοὖπε μὲ πονηργιά, πῶς ἀπατός του ἐκουράστηκε μὲ τὰ γεραθειά ντου καὶ θὰ κλείσῃ ὁ γυιός του τὸ χορό.

Meine Dorfgenossen und meine Freundinnen, sobals-als sie es merkten, fingen sie auch an mich zu necken, und aus ihren Worten roch es auch der Herr Doktor, und um zu sehen ob es Wahrheit sei erhob auch er sich um in eigener Person mich tanzen zu lassen. Dann, als er sah wie es nicht misfiel dem Manoliò dieses Mal, und wie der lächelte unter seinem Schnurrbarte, rief er ihn und sagte zu mir mit Schlauheit, dass er selber ermüdet sei bei seinem Alter, und dass sein Sohn den Reigentanz beschliessen möge.

Aug. Boltz.

---

1) φυλαχτάρι, φυλαχτύριον· τὸ περίαμμα, Amulet.

2) Siehe note 4 S. 195.

3) θωρῶ, aor. εἶδα (ἴδα), Conj. ἰδῶ, Imper. ἰδέ und ἰδές: θεωρεῖν, ὁρᾶν, sehen. Das anlautende ι bildet nie eine Silbe, sondern wird stets mit dem vorangehenden Vokale zusammen ausgesprochen, so dass Synizesis entsteht. Diese Eigenthümlichkeit hat einige veranlasst zu schreiben: δγῶ, δγοῦμε, δγέ etc. (Jann. 335).

4) ἀπατὸς oder ἀτός: αὐτός, selber; ἀπατός του, er selber.

5) ἐτότε, ἐτότες· τότε, τότες, ebenso ἐτούτη für τούτη(ν) = ταύτην.

ZUR SPRACHFRAGE [1]).

1. BALLADES· ΠΟΙΗΜΑΤΑ *ὑπὸ Στεφάνου* ΜΑΡΤΖΩΚΗ, *ἐν Ζακύνθῳ*, 1889. 8vo. S. 39.

Das kleine, äusserst unansehnliche, schlecht gedruckte Heftchen enthält acht kleinere Dichtungen in demotischer Sprache, die hier und da mit Ausdrücken versetzt ist, die nur der Hochsprache angehören, und soll nach der Absicht des Verfassers die Ballade in die hellenische Litteratur einführen (s. Vorwort). Es ist ihm aber entgangen, dass sowohl die Sache wie die Benennung längst existiert, da für letztere das zutreffende athenische Wort *παραλογαί* gebraucht wird, die Ballade aber in zahlreichen mustergültigen Dichtungen in Hellas längst eingeführt ist durch

Γεω. M. *Βιζυηνὸς* in „*'Ατθίδες Αὖραι*", II. Aufl. Trübner & C°, London 1884, aus welchen „*Σοφιανός*", d. i. die thrakische Sage vom „Gang nach dem Eisenhammer" deutsch in „Hellenische Erzählungen" S. 69, Halle 1887 Otto Hendel mitgetheilt wurde: ferner durch

Γεω. Δροσίνης in „*'Αγροτικαὶ 'Επιστολαί*", Athen 1882, aus welchen „Der Fischer und das Hirtenmädchen" deutsch in „Land u. Leute in Nord-Euböa" S. 149. Leipz. 1884. W. Friedrich, und in „*Εἰδύλλια*", aus welchen in „*Hellenisch* die Gelehrtensprache der Zukunft" Leipz. 1888. W. Friedrich, S. 276 „Die Gorgone", S. 278 „Die Nereïde Mutter" und S. 290 „Die Worte der Alten" deutsch und hellenisch enthalten sind. Hierher gehören noch viele anmuthige Dichtungen von Drossínis, Polémis u. a., vornehmlich aber auch das ältere „*Δημοτικὸν ᾆσμα τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ*", vergleichend herausgegeben von N. Γ. *Πολίτης*, Athen 1885, wozu s. die Besprechung im Mag. f. d. Litt. d. In- u. Ausl. 1885. S. 261—64, und viele andere ältere und neuere Dichtungen.

Herr Martzókis hat geglaubt seinen Schöpfungen eine starke Beigabe von Mystik geben zu sollen, wovon die beigehende Ballade (vielleicht die schönste der Sammlung) als Beispiel dienen möge. Nach unserer Meinung hat er sich aber dadurch von den anmuthigen, lebensfrischen Balladen unserer Dichter (Schiller, Göthe, Uhland u. a.) — die er gleichwohl genau kennt — nicht zu seinem Vortheile entfernt.

Die beigegebene Uebersetzung ist so sinngetreu wie möglich mit Liebe angefertigt worden.

---

1) Wir erlauben uns, auf die für die brennende Sprachfrage äusserst interessanten Artikel über Martzókis und Enyális (S. 197—203) besonders aufmerksam zu machen. Vgl. auch die neulich erschienene treffliche Zeitschrift [illegible] (später zu besprechen), Thl. I. Heft 1—2, Athen 1889, *Πρόλογος*. DIE RED.

Ο ΞΥΛΟΚΟΠΟΣ (σ. 12).

1. *Νύκτα καὶ 'μέρα πάντα κοπιάζει,*
Κόβει τὸ ξύλο μὲ τὸ πριόνι,
Κάθε κομμάτι πλανιάρει, σιάζει,
Καὶ τὸ Φιλιάζει καὶ τὸ καρΦόνει.
Πότε γελάει, πότε δακρύζει
Κ' ἔτσι κομμάτι ψωμὶ κερδίζει.

2. *Στέκει σιμά του καὶ τὸν κυττάζει*
'Η σύντροΦός[1] *του καὶ τὸ παιδί του,*
Ποῦ ξυλαράκια χάμου ἀραδιάζει
Καὶ τοῦ μαγεύει τὴν ὕπαρξι[2] *του,*
'Οποῦ τὸ βλέπει νὰ γέρνῃ ἀγάλι,
Κλειῶντας τὰ μάτια, τ' ὡραῖο κεΦάλι.

3. *Μαῦρο ἕνα χέρι τὴ θύρα σέρνει*
Κι' ἄνθρωπος μπαίνει ψηλὸς τὸ σῶμα,
Μικρούλα κάσα τοῦ παραγγέρνει[3]
Καὶ τὸ παιδάκι Φιλεῖ 'στὸ στόμα,
Τοὺς λέει· κυττᾶχτε γλυκὰ κοιμᾶται,
Μὴ τὸ ξυπνᾶτε, μὴ τὸ ξυπνᾶτε.

4. *'Ο γέρος Φεύγει μ' ἀργὸ ποδάρι*
Κι' ὁ ξυλοκόπος τὴν κάσα Φτιάνει.
'Η σύντροΦός του χλωρὸ χορτάρι
Πέρνει καὶ πλέκει μ' ἀνθοὺς στεΦάνι.
Κ' ἐνῷ μία σκέψις τὸ νοῦ πλακόνει
Τὸν ἄγγελό της γοργὰ σταυρόνει.

5. *"Επλεξε ἡ μάννα τ' ὡραῖο στεΦάνι*
Καὶ λέει θλιμμένη 'στὸ ξυλοκόπο·
— Βραδιάζει ἡ 'μέρα κ' ἡ νύχτα Φθάνει
Καὶ κουρασμένος εἶσαι ἀΦ' τὸν κόπο, —
Καὶ 'στὸ παιδί της στρέΦεται ἀγάλι
Κύττα, τοῦ λέει, τὶ ἀΦράτα κάλλη!

6. *Σκύφτει γελῶντας νὰ τ' ἀγκαλιάσῃ*
'Στὸ κρεβατάκι γιὰ νὰ τὸ βάλῃ,
Σὰ Φύλλο τρέμει, Φριχτὰ Φωνάζει,
Νεκρὸ τὸ σΦίγγει μεσ' 'στὴν ἀγκάλη,
Κι' ἀντὶ 'στὴν κούνια, τρέμει, παγόνει,
Μέσα 'στὴν κάσα τὸ σαβανόνει.

---

1) Statt des demotischen, ins Metrum nicht passenden *γυναῖκα*.

2) Ebenso für *ζωήν*.

3) Des Reimes wegen aus *παραγγέλνει* entstellt.

DER SCHREINER.

1. Tag und Nacht schafft er, gar emsig waltend,
Bretter zersägend, schneidend und spaltend,
Stücke behobelnd, zusammen passend,
Ein-dann sie fügend, mit Nägeln fassend;
lächelt wohl 'mal bei traurigen Mienen,
immer sich plagend Brot zu verdienen.

2. Neben ihm stehet, auf zu ihm schauend,
still seine Frau, die das Kind bewachet,
das auf dem Boden, mit Klötzchen bauend,
spielt, und dem Vater viel Freude machet,
der öfters hinlugt mit halbem Blicke,
dass ihn das schöne Köpfchen entzücke.

3. Plötzlich klinkt eine Hand an der Thür,
hoch tritt ein mächtiger Mann da herfür:
„Käme, auf dass er ein Särglein bestelle",
Küsset das Kind auf die Lippen schnelle,
spricht: „Schaut, wie schläft es im Abendschimmer,
wecket es nimmer, wecket es nimmer!'

4. Fort geht der Fremde, eilig und kräftig;
Meister ist gleich an dem Sarge geschäftig;
Mutter holt Laubwerk von saft'gem Glanze,
flicht es mit Blumen zu einem Kranze.
Wollen trübe Gedanken sich regen
spricht über's Kindlein schnell sie den Segen.

5. Wie nun die Mutter den Kranz gebunden
spricht sie zum Meister: „Die Abendstunden
nahen mit Dunkel, der Tag ist vorüber,
müd' von der Arbeit bist Du, „o Lieber!"
Weist auf ihr Kindlein frommen Gemüthes:
„Sieh nur das Kleinchen, wie lieblich blüht es!"

6. Bücket sich lächelnd um es zu herzen
und es ins Bettchen zu legen, das warme;
jählings erbebt sie, — schreit auf in Schmerzen:
tot liegt das Kindlein in ihrem Arme.
Nicht in die Wiege legt es die Starre,
bettet's im Sarg für die Totenbahre.

Darmstadt. AUG. BOLTZ.

ZUR SPRACHFRAGE.

2. ΔΙΗΓΗΜΑΤΑ ὑπὸ ΛΑΜΠΡΟΥ ΕΝΤΑΛΗ, Ἀθήνησι 1888, 8vo 275.

Der Verfasser, Dragoman zu Philippopel, ist als ein flotter Erzähler bekannt. Schon der erste Band seiner *Erzählungen* — der vorliegende ist der zweite — gab uns s. Z. Gelegenheit im Mag. f. d. Litt. d. In- u. Auslandes 1885. N⁰. 8. S. 127 seinen leichten, bequemen Styl, die geschickten Situationsschilderungen und die sichere Kenntnis des menschlichen Herzens hervorzuheben, welche bewirken dass man die sonst anspruchlosen Geschichten mit Vergnügen zur Erholung liest.

Auch diese Sammlung theilt dieselben Vorzüge. Sie enthält zunächst drei Erzählungen, welche ihm theils bei einem längeren Aufenthalte in Florenz durch die Ortsverhältnisse eingegeben wurden, wie

1. Ῥοζίνα ἢ Ἀνθόπωλις, eine romantische Episode aus dem Leben eines Blumenmädchens (Gegenwart),
2. Ἱππόλυτος καὶ Διανόρα, eine Liebes-Familiengeschichte nach Art der Montecchi und Capuletti, die aber glücklich ausgeht (XIII. Jahrh.),

theils ihm beim Besuche von Mainz sich plastisch gestaltete als

3. Ἔρωτος Ἔμπνευσις, d. i. die Liebe der ehrsamen Jungfrau Christina Fust zu Peter Schöffer von Gensheim, dem genialen Mitarbeiter Fust's und Gutenberg's, der bekanntlich den richtigen Guss der beweglichen Lettern ersonnen; ferner
4. die Uebersetzung eines Schwankes von Lope de Vega: Ἡ Ἁρπαγὴ τῆς Ἑλένης, der an sich sehr unbedeutend ist und mit dem antiken epischen Dichtwerk Ἑλένης Ἁρπαγὴ τοῦ Κολούθου nichts gemein hat als den Titel, und

5. das Intermezzo (*τὸ διάμεσον*): *Ἐν Βοσπόρῳ*, das den romantischen Ertränkungsversuch zweier Liebenden schildert, die durch den Genuss des kalten Bades gründlich abgekühlt wurden. Endlich
6. die Sage von *Hero und Leander*, die einer eingehenderen Erwähnung bedarf.

Die reizvolle Geschichte dieser hochromantischen Liebe hat bekanntlich die Künstler von jeher angezogen. Franz *Grillparzer* dichtete nach ihr die poetische Tragödie „Des Meeres und der Liebe Wellen"; *Schiller* die herrliche Ballade „Hero u. Leander", welche Joh. Pervánoglos wiederum metrisch ins Hellenische übersetzte (abgedruckt in der von ihm redigirten hellenischen illustrirten Zeitschrift „*Ἕσπερος*" N⁰ 52, besprochen in N⁰ 49 des Mag. f. d. Litt. d. In u. Auslandes 1883. S. 716) und die Maler haben den unheilvollen Ausgang dieser heroischen Liebe wiederholt zum Vorwurfe ihrer Kunstgestaltungen genommen.

Unser Verfasser nun giebt die Sage genau so wieder wie *Μουσαῖος ὁ Γραμματικός* sie in dem anmuthigen kleinen Epos „*Τὰ καθ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρον*" in hochpoetischer Sprache und sauber ausgefeilten Versen erzählt, nur dass er mit seiner Prosa-Wiedergabe dadurch eine feine Kabinetsarbeit geleistet hat, dass er — dem altgriechischen Texte genau folgend — die Worte desselben, so weit sie *heute allgemein verständlich* sind, beibehielt oder durch nahverwandte Prosawörter ersetzte, so dass der Laut- und Sinnwandel der beiden Sprachformen bis aufs Mindestheil ganz von selber hervortritt.

Eine kurze Probe möge das veranschaulichen:

(Des Satzes wegen *musste* diese Probe auf S. 202—3 gesetzt werden; s. daselbst).

Die weitere Lesung dieser beiden Texte dürfte geeignet sein über die Zusammengehörigkeit der früheren und der heute gültigen Sprachformen überzeugendere Auskunft zu geben als lange Abhandlungen dies zu thun vermöchten.

Darmstadt, April 1889. Aug. Boltz.

HOCHPOETISCHE SPRACHE v. Ende des V. Jahrh. n. Chr.
(Ausgabe von Firmin Didot, Paris 1811.)

Εἰπὲ, θεὰ, κρυφίων ἐπιμάρτυρα λύχνον ἐρώτων,
καὶ νύχιον πλωτῆρα θαλασσοπόρων ὑμεναίων
καὶ γάμον ἀχλυόεντα, τὸν οὐκ ἴδεν ἄφθιτος Ἠὼς,
καὶ Σηστὸν καὶ Ἄβυδον, ὅπη γάμος ἔννυχος Ἡροῦς.
Νηχόμενόν τε Λέανδρον ὁμοῦ καὶ λύχνον ἀκούω,
λύχνον ἀπαγγέλλοντα διακτορίην Ἀφροδίτης,
Ἡροῦς νυκτιγάμοιο γαμοστόλον ἀγγελιώτην,
λύχνον, ἔρωτος ἄγαλμα, τὸν ὤφελεν αἰθέριος Ζεὺς
ἐννύχιον μετ' ἄεθλον ἄγειν ἐς ὁμήγυριν ἄστρων
καί μιν ἐπικλῆσαι νυμφοστόλον ἄστρον ἐρώτων,
ὅττι πέλεν συνέριθος ἐρωμανέων ὀδυνάων
ἀγγελίην τ' ἐφύλαξεν ἀκοιμήτων ὑμεναίων
πρὶν χαλεπὸν πνοιῇσιν ἀήμεναι ἐχθρὸν ἀήτην.
Ἀλλ' ἄγε μοι μέλποντι μίαν συνάειδε τελευτὴν
λύχνου σβεννυμένοιο καὶ ὀλλυμένοιο Λεάνδρου.

'Σ ΤΑ ΔΥΟ ΣΟΥ 'ΜΑΤΙΑ.
(in epirotischer Mundart).

1.

Ὅπως μέσ' 'σὲ μαῦρα, τρίσβαθα νερά,
πῶχουν ἡ Νεράϊδες μαγικὰ παλάτι̯α,
Σέρνετ' ἡ βαρκοῦλα τοῦ Φτωχοῦ ψαρᾶ...
Σύρθηκ' ἡ ζωή μου μέσ' 'ς τὰ δυό σου 'μάτι̯α
Ὅπως μέσ' 'σὲ μαῦρα, τρίσβαθα νερά.

2.

Ὅπως ἡ βαρκοῦλα τοῦ Φτωχοῦ ψαρᾶ
δέρνεται, ῥαγίζει, γίνεται κομμάτι̯α
Μέσ' 'σὲ μαγεμμένα, τρίσβαθα νερά...
χάθηκ' ἡ ζωή μου μέσ' 'ς τὰ δυό σου 'μάτι̯α
Ὅπως ἡ βαρκοῦλα τοῦ Φτωχοῦ ψαρᾶ.

ΓΕΩ. ΔΡΟΣΙΝΗΣ.

PROSA-WIEDERGABE in der Sprache von 1888.
(S. 245—263.).

Ψάλλε, Θεὰ Μοῦσα, τὸν ἐπιμάρτυρα λύχνον κρυφίων ἐρώτων,
τὸν νυκτερινὸν κολυμβητὴν θαλασσοπόρων ὑμεναίων,
τὸν ἀχλυόεντα γάμον, ὃν δὲν εἶδεν ἡ ἀθάνατος Ἠώς, ['Ηρους.
τὴν Σηστὸν καὶ τὴν Ἄβυδον, ἔνθα ἐγένετο ὁ νυκτερινὸς γάμος τῆς
Ἀκούω τὸν Λέανδρον κολυμβῶντα ὁμοῦ καὶ τὸν λύχνον,
τὸν λύχνον ἀπαγγέλλοντα ὑπηρεσίαν τῆς Ἀφροδίτης,
τὸν προάγγελον τοῦτον τοῦ γάμου τῆς νυκτιγάμου Ἡροῦς,
τὸν λύχνον, ἀγλάϊσμα τοῦ ἔρωτος, ὃν ὤφειλεν ὁ αἰθέριος Ζεὺς
μετὰ τὸν ἆθλον τῆς νυκτὸς νὰ λάβῃ ἐν τῇ ὁμηγύρει τῶν ἄστρων
καὶ νἀποκαλέσῃ αὐτὸν νυμφοστόλον ἀστέρα ἐρώτων·
διότι ὑπῆρξε συμβοηθὸς ἐρωτομανῶν θλίψεων
καὶ ἠγρύπνησεν ἐπὶ τῶν ἀκοιμήτων ὑμεναίων,
πρὶν ἢ πνεύσῃ δυσμενὲς σφοδρὸν πνεῦμα ἀνέμου . . .
Ἀλλ' ἐλθέ, ἐνῷ ἐγὼ θὰ μέλπω, σύμψαλλε μετ' ἐμοῦ μίαν πρᾶξιν
τοῦ σβεννυμένου λύχνου καὶ τοῦ καταστρεφομένου Λεάνδρου.

IN DEINE AUGEN.
(von Georgios Drossínis an Frl. K. B.).

1.

Wie in jene Tiefflut mit dem schwarzen Schein,
wo die Nixen hausen in gefeiten Hallen,
Stürzt des armen Fischers Nachen, schwank und klein . . .
so in Deine Augen ist mein Geist gefallen,
wie in jene Tiefflut mit dem schwarzen Schein.

2.

Wie des armen Fischers Nachen schwank und klein
hinrast, brausend-krachend, berstend vor den Hallen
Mitten in die Tiefflut mit dem Zauberschein . . .
so ist Deinen Augen auch mein Geist verfallen,
wie des armen Fischers Nachen, schwank und klein.

Darmstadt. Aug. Boltz.

RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT DU GREC DANS LES COLLÉGES (GYMNASES)

PROPOSÉE PAR

COSTANTINO REYER

DE TRIESTE.

La langue grecque se restreint toujours davantage aux deux milles gymnases de l'Europe, la majorité des mathématiciens et naturalistes veulent la limiter à l'étude des philologues. Je n'entre pas dans la question pour ou contre Hellas, déclarant seulement comme ma ferme conviction que la guerre contre la langue grecque a éclaté uniquement à cause du mesquin résultat obtenu après 5 ou 6 ans d'études (selon les états), vrai travail de Sisyphus autant pour les professeurs que pour les élèves. Le salut se trouve dans le changement radical de la méthode d'enseignement, que je me permets de proposer de la manière suivante·

La langue maternelle doit servir de base pour l'étude de toute autre langue. C'est par elle qu'on apprend à concevoir grammaticalement, phonétiquement, de même que l'étymologie des autres langues.

Parler la langue à apprendre dès la première leçon.

Premier livre de lecture: Dialogues familiers, identiques pour toutes les langues, et qui sont déjà en usage dans les écoles élémentaires pour la langue maternelle. L'élève copie et apprend chaque jour quelques phrases selon la facilité plus ou moins grande de la langue à étudier. Ces phrases seront toujours répétées dans les leçons suivantes, et l'élève doit être obligé de s'en servir avec ses camarades et son maître. En même temps on procède selon l'urgence à l'instruction grammaticale. De cette manière on accumule beaucoup plus de matière avec moins de fatigue et avec beaucoup plus de profit qu'avec les méthodes en usage, qui accumulent des mots bientôt oubliés, parcequ'ils sont peu employés.

Les dialogues portent un numéro progressif, ce qui fait que l'écolier peut avec toute facilité communiquer avec des personnes d'autres nations, comme le font les matelots avec le télégraphe de bord.

Au livre de lecture se trouve joint un vocabulaire rangé

alphabétiquement, contenant les parties du discours détachées et rangées en classes.

Pour éviter des critiques importunes, je dois déclarer que le *but* des langues mortes n'est pas de les parler couramment, mais le *moyen* le plus efficace pour les apprendre consiste à parler et répéter souvent les mêmes mots, en appliquant la grammaire.

Grammatica Una. Grammaire unifiée, ce qui veut dire unité de terminologie, définition, classification, phraséologie et types appliqués à la grammaire de chaque langue, de même que passant d'une langue à l'autre on ait un livre avec lequel on est parfaitement au courant, ressentant d'une manière toute particulière l'avantage spécial pour le grec antique et moderne. Les grammaires doivent s'inspirer aux mêmes principes des écoles élémentaires à l'Université.

La grammaire doit être écrite dans la langue à apprendre, elle doit être facile à comprendre même pour un écolier médiocre qui à déjà eu dans les mains une autre grammaire, faite sur le même modèle et n'étant en grande partie qu'une simple traduction, il pourra très bien se servir de la même comme second livre d'exercice.

Etymologia, s'en servir souvent et de la manière la plus convenable.

Bibliomorphia. Science et art des moyens graphiques, à l'aide de chaque enseignement. Partie jusqu'à présent inconnue de la méthodique, elle enseigne à présenter le matérial scientifique de la manière la plus logique, claire, précise et concise, en lui donnant la forme la plus convenable. Elle doit s'appliquer à toutes les écoles, ayant une chaire spéciale dans les écoles magistrales et exprès son chef au Ministère de l'Instruction, de qui dépendra un secrétaire pour la part scientifique, et un second pour la typografique.

C'est la clé de la codification de la science. La Bibliomorphia considère :

a. L'arrangement logique de la matière.

b. La classification unique pour toutes les disciplines.

c. La phraséologie.

d. La typographie.

e. La forme.

Avec ces moyens seuls nous pouvons former la Grammatica una.

Questionnaire analytique, ou groupe de questions se rapportant à diverses parties de la grammaire, étant rangées dans le même ordre pour toutes les langues.

Tout autre aide. Par exemple lexique et cahier spécial, tableau synoptique, modèle, dessin, etc.

Lecture des auteurs. Qui doivent être lu plus que possible s'abandonnant à les goûter, plutôt qu'à les extropier par des inepties grammaticales. Je m'étendrai davantage sur ce sujet dans un article spécial.

Traduction de la langue maternelle, le moins que possible, plutôt composer dans la langue à apprendre et raconter.

La prononciation doit être celle qui est de nos jours en usage à Athènes.

Résultat dans le cours de la première année de grec aux Gymnases.

a. Grammaire: Curtius 1—333, les adverbes, les prépositions, les conjonctions, les interjections; le tout appris plus à fond qu'à présent, après la dernière année d'école.

b. Exercices. Dialogues. La grammaire écrite en grec. Anabasis livre I et II à lire pour récréation.

c. Conversation scholastique. Courante en grec antique.

Pour effectuer au plutôt la réforme didactique indispensable à l'enseignement de toutes les langues il faut:

a. L'institution d'une commission philologique permanente au Ministère de l'Instruction, composée par des maîtres de chaque grade et langue, habitant dans la Capitale.

b. Un recueil complet de livres linguistiques dictatifs.

c. Chaque institut est obligé d'envoyer annuellement au Ministère les critiques sur la méthode et les livres en usage pour l'amélioration.

d. La commission étudie les référats et présente annuellement ses propositions au Ministère.

NOTE DE LA RÉDACTION.

La Rédaction ayant demandé à M. Reyer de formuler encore une fois aussi clairement que possible la quintessence de ses propositions, voilà l'article qu'il nous a envoyé. Nous faisons suivre une traduction du Rapport, qui sera présenté à l'Assemblée Générale.

RAPPORT présenté au Comité de la Soc. Philhell. par la commission nommée dans l'Ass. Gén. du 15 Sept. 1888 pour examiner la méthode Reyer [1]).

Dans l'assemblée de la Société Philhellénique du 15 Sept. 1888, le comité annonça qu'il avait reçu un certain nombre d'écrits de Monsieur Constantin Reyer dans lesquels ce dernier développe ses idées sur l'enseignement des langues et fait certaines propositions en ce qui concerne les travaux de la Société Philhellénique; le comité avait déjà placé, sur son ordre du jour, un résumé de ces propositions. La Société chargea les soussignés d'examiner la question.

Nous nous permettons aujourd'hui, de vous communiquer, d'une manière aussi brève que possible, le résultat de notre examen.

Monsieur Reyer a pour but d'améliorer l'enseignement des langues par la mise en vigueur d'une méthode uniforme et concise.

Grammatica una et *Bibliomorphia* sont les termes employés par Monsieur Reyer pour indiquer les deux points principaux de sa méthode.

Par *Grammatica una* l'auteur entend: l'unité pour chaque langue dans la terminologie, dans les définitions et dans les classifications; une conformité extérieure, autant que possible, en ce qui concerne les moyens appliqués à l'étude des règles de la grammaire, des conjugaisons et des déclinaisons; la conformité, même pour les choses accessoires, comme la disposition des matières à étudier, la phraséologie, la typographie.

Par *Bibliomorphia*, Monsieur Reyer entend le remaniement des meilleures grammaires classiques à fin de leur donner une forme commune. La *Bibliomorphia* devra surtout servir à ramener, aux plus petites proportions, les différences qui se présentent nécessairement dans les différentes langues et à en faire ressortir, autant que possible, les ressemblances. Les matières grammaticales seront enseignées au moyen de tableaux: l'exposé graphique est, selon Monsieur Reyer, la première exigence dans l'enseignement classique des langues.

Comme ces tableaux devront servir de base au travail oral, et indiquer ainsi la méthode que les élèves devront suivre pour apprendre par coeur, il faudra que chaque tableau soit écrit dans la langue qui devra être étudiée. Monsieur Reyer pose donc en principe que chaque langue doit

1) Le troisième membre de la Commission, M. Muller, n'étant pas entièrement de l'opinion de MM. Valeton et Flament, il se réserve de formuler son avis dans la prochaine Assemblée Générale.

être enseignée dans la langue même et cela dès la première leçon. Pour bien des langues, on pourra se servir du même livre de lecture et de la même série de traductions qui correspondront à la méthode indiquée sur les tableaux.

Dans les quelques lignes ci-dessus, nous avons à peine indiqué les importantes modifications que Mr. Reyer veut apporter dans l'enseignement; nous n'avons certainement pas assez rendu justice à l'intérêt ardent et désintéressé qu'il porte à l'enseignement, intérêt dont il a donné des preuves durant de longues années; à son zèle infatigable, aux grands sacrifices de temps et d'argent par lesquels il a cherché à rendre sa méthode claire, à la développer et à la faire accepter.

Le peu de place qui nous est accordée, ne nous permet pas de faire mention, en détail, des nombreux tableaux qu'il nous a envoyés. Ces tableaux ont déjà été imprimés en partie, ils ne forment pas encore un tout complet et quelques-uns sont encore à l'état d'épreuves, mais ils renferment déjà bien des chapitres de la grammaire pour les langues italienne, allemande, latine et grecque. Certains tableaux ne traitent qu'une langue; d'autres, plusieurs à la fois. Nous ne parlerons pas davantage des revues l'»Ἑλλάς" et »Il Ginnasio" dans lesquelles Mr. Reyer a cherché à développer son système.

Ce que nous venons de dire suffira cependant pour rendre l'impression que nous avons eue de la méthode Reyer. Nous nous dispensons de porter un jugement sur les méthodes actuellement suivies; Mr. Reyer les condamne en grande partie et donne, par là, raison d'être à ses principes. Nous laissons de côté la question de savoir si l'on ne pourrait pas simplifier bien des choses, après s'être fait une idée plus juste du but qu'on veut atteindre par l'enseignement des langues dans les écoles, et si, dans bien des cas, des différences inutiles et peut-être nuisibles ne pourraient faire place à la conformité.

Ce que Monsieur Reyer recommande repose sur le principe suivant: L'exposé graphique est la méthode la plus facile pour apprendre les règles de la grammaire, les déclinaisons et les conjugaisons. Ici nous hésitons à nous joindre à lui. Tant que la grande tâche, entreprise par Monsieur Reyer, ne sera pas achevée (car, en effet, le travail a été entrepris sur une grande échelle, mais vu ce qu'il reste à faire on peut dire qu'il est à peine commencé); tant que l'on n'aura pas fait un essai de ses moyens d'enseignement il sera difficile de porter un jugement définitif. Nous craignons cependant que cet essai ne donne des résultats défavorables. Les tableaux, pourvu qu'ils excellent par leur clarté et leur concision, pourront être utiles pour repasser d'un coup d'oeil et graver plus profondément dans la mémoire *ce qui a déjà été appris*, mais, ils renferment trop de matières à la fois et en les appliquant seuls à l'enseignement des principes d'une langue étrangère, ils pourraient, comme résultat, ne produire que l'aversion et le dégoût. Ils nous paraissent n'avoir ni plus, ni moins d'utilité

que les tableaux chronologiques pour l'histoire, lesquels servent à répéter ce que l'on a appris, mais non à apprendre l'histoire.

En ce qui concerne les propositions de Mr. Reyer, touchant les travaux de la S. Ph. indiquées sur l'ordre du jour du 15 Sept. 1888, voici ce que nous avons à dire: Tant que la S. Ph. ne sera pas décidée à appuyer et à propager la méthode de Mr. R. dans toute son étendue, l'article 6 de ces propositions doit être éliminé. Les articles 3, 4 et 5, qui ont pour but de réunir des données servant à connaître l'état de l'enseignement et toutes les méthodes existantes, ne pourront être mis à l'ordre du jour que lorsque la S. Ph., fermement convaincue que des améliorations sont à apporter à l'enseignement du grec, se décidera à mettre à exécution l'article Ier de ses statuts. En attendant, pour atteindre ce but il sera utile de s'armer de documents; provisoirement cela ne pourra se faire que sur une petite échelle et sans que des correspondants soient nommés à cet effet, ce qui pourrait être inopportun, vu la difficulté de trouver des personnes propres à ce travail; cette difficulté porte aussi sur les deux premiers articles, qui traitent de la nomination et des travaux de ces correspondants.

(Signé) I. M. J. Valeton.
A. J. Flament.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Voici le texte des propositions faites par M. C. Reyer dans l'assemblée générale du 15 Sept. 1888:

Art. 1. La Soc. Philh. désigne un correspondant dans la capitale de tous les états indépendants.

Les occupations de ce correspondant sont:

2. de faire connaître par moyen de la presse le but de la société;
3. d'envoyer au comité central d'Amsterdam une liste de toutes les écoles et de tous les gymnases dans lesquels le grec est enseigné;
4. d'envoyer une pétition aux Ministres de l'Instruction Publique, afin que tous les instituts nommés ci-dessus deviennent membres de la Soc. Philh., comme corporation, et qu'ils prêtent leur secours à la revue de l'association;
5. d'envoyer au comité central d'Amsterdam une liste de toutes les grammaires, de tous les dictionnaires, etc. du grec, employés dans les divers pays.
6. Le comité central, assisté par les divers correspondants, se met à composer aussi tôt que possible une seule grammaire du grec (ancien et moderne), afin que toutes les écoles n'aient qu'un même livre, dont le texte doit être rédigé dans la langue du pays.

LA VALEUR DES LETTRES GRECQUES SUR LES INSCRIPTIONS ET SUR LES MONNAIES GAULOISES. (Θ, ΕΙ, Η, ΓΓ, ΟΥ, ΟΟΥ, ΑΙ)

PAR

A. J. FLAMENT.

C'est à juste titre que Cicéron a dit que toutes les sciences ont du rapport entre elles, en voici encore une preuve concluante. Monsieur C. A. Serrure de Gand qui se connaît très-bien en numismatique, surtout en monnaies gauloises et franques, a fait paraître il y a quelques mois la première livraison d'une seconde édition de son essai de grammaire gauloise, dont la première rédaction a paru dans le „Muséon, revue internationale, études de linguistique, d'histoire et de philosophie, publiées par des professeurs de différentes universités. Louvain." Voici le titre complet de ce livre qui est en train de publication: „Essai de grammaire gauloise d'après les monuments épigraphiques, suivi d'une reproduction des principaux textes et d'un coup d'œil sur la langue des Gaules depuis César jusqu'à Charlemagne, par C. A. Serrure, ancien avocat du barreau de Gand. Louvain, Levever, Gand, M. Vigt in-8°.

Ce sont surtout la numismatique et l'archéologie qui ont fourni la plupart des éléments à la grammaire gauloise de M. Serrure, comme il l'avoue lui-même, donc il y a rapport entre ces sciences, et à mon tour, je prétends tirer de son livre quelques arguments linguistiques qui ont trait à la prononciation de la langue grecque avant notre ère chez un peuple qui se servait de l'alphabet grec et qui lui aussi, ainsi que la langue qu'il parlait, subit l'influence des colonies grecques, ou selon l'expression de M. J. J. Ampère de „la Grèce gauloise, la phocéenne Marseille, Arles qui s'appela Théliné, et notre Crau, déjà célébrée par Éschyle" [1]).

Voici donc quelques documents pour servir à l'histoire de la

1) „La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature". Paris, Didier 1848, in-8°, p. 1.

prononciation hellénique „γνησία προφορά", tirés des monuments épigraphiques et de la numismatique.

Les Gaulois se servirent de trois alphabets différents: 1°. de l'alphabet nord-étrusque, 2°. de l'alphabet latin, 3°. de l'alphabet nord-étrusque, et parfois ils employaient un ensemble de lettres empruntées à divers alphabets; l'habitude des caractères grecs fit joindre à l'alphabet latin le ἦτα, le θῆτα, le ξῖ que l'on retrouve sur les médailles et dont on peut constater l'emploi, pour les deux premiers sur les monuments épigraphiques.

Quant à l'alphabet grec, quand on transcrit de ses caractères helléniques une légende en lettres latines, on aura soin de rendre *ου* par *v* (=*u*), *οου* par *ou*, *ει* par *i*, *γγ* par *ng*, parceque les mêmes mots qui sont écrits en lettres latines avec *v*, *ou*, *i*, *ng* sont écrits en caractères grecs respectivement avec *ου*, *οου*, *ει*, *γγ*. Blandoui = ΒΛΑΝΔΟΟΥΙ (pierre de Gargas). Taranou = ΤΑΡΑΝΟΟΥ (inscription du musée Calvet à Avignon). Congennolitanos = ΚΟΓΓΕΝΝΟΛΙΤΑΝΟΣ (pierre d'Aleins). Le génitif et le datif qui sont identiques en latin étant tous les deux en AE (en vieux latin AI) sont probablement aussi semblables entre eux en gaulois, mais en AI: Eskengai Kunae = ΕΣΚΕΓΓΑΙ ΚΥΝΑΙ [sic] (sur la pierre sépulcrale de Gargas). On observera le rapport qui existe entre les diphtongues *ai* et *ae* dans ces trois langues.

I latin correspond à E Gaulois, comme l'observe M. Serrure, et au pied de la page (p. 42 de la 1re livr.) nous rencontrons la note suivante: Il n'est pas sans intérêt de noter ici qu'en ombrien I suivi d'une voyelle se dédouble parfois en II par exemple dans tr II a, tr II uper [1]). Le même fait se remarque sur les médailles gauloises, mais on a pris généralement les deux II comme ayant ensemble la valeur d'un H (ἦτα). Il résulte encore d'un petit résumé de la prononciation des lettres en gaulois que I latin correspond à E, È (η) gaulois; SS latin correspond à TH (Θ) gaulois: Veliocasses ΥΕΛΙΟCΑΘΙ (méd.).

1) Bréal, Tables Eugubines, Paris 1875, p. 322.

FORMULES DES SOUHAITS ET SALUTS EN USAGE CHEZ LES ÉPIROTES.

Il y a déjà bien longtemps que l'éminent Professeur Mr. Curtius lisait, devant la savante assemblée de l'Académie royale des sciences à Berlin, une étude sur les saluts et souhaits en usage chez les Hellènes modernes, comparés à ceux de leurs ancêtres de l'antiquité. Cette intéressante dissertation fut plus tard publiée en une brochure séparée dont le titre et le lieu de publication m'échappe à ce moment.

Cette étude se prêtait beaucoup à la critique, et surtout de la part des Hellènes modernes familiers avec des expressions qui leur reviennent à toute heure à la bouche. Sous le point de vue de l'explication correcte, de la traduction de l'esprit subtil que ces expressions renferment et de leur signification vraie, il m'a semblé que cette étude laissait beaucoup à désirer. On voyait par là que cela n'a été qu'une occupation de loisir de la part du Professeur allemand. Pourtant ni mes goûts, ni la nature des mes études spéciales, ne me permettaient d'exercer cette critique. Elles ne me permirent qu'une imitation modeste, dans un cadre plus restreint sous tous les rapports.

Cette idée d'imitation, éveillée en moi depuis la lecture de Mr. Curtius, me hanta avant que je pusse en faire le moindre plan, longtemps avant mon voyage en Épire, mais je ne parvins à concevoir son plan que depuis ce voyage et sur les lieux.

Nous avons dit que le cadre de notre étude serait plus restreint que celui de Mr. le prof. Curtius. En effet quantitativement elle sera moins étendue, puisque elle ne comprendra que les saluts et souhaits en usage chez les Épirotes seuls, et non chez tous les habitants de l'Hellade: qualitativement elle est inférieure, car elle ne donne que leur explication avec indications des cas où l'on s'en sert, sans prétendre remonter à leurs origines, ou à risquer des comparaisons hardies avec celles des antiques.

Parmi les provinces qui constituent la carte géographique mentale, pour ainsi-dire, de l'Hellade contemporaine, l'Épire est à coup sûr une de celles qui ont le plus conservé une espèce de cachet particulier, propre au caractère national dont il dérive. Les moeurs de ses habitants comme leur costume, leur langage à la fois simple et pittoresque, ainsi que leur type mâle et sobre démontrent plus d'un trait irrécusable de leur origine. Ces faces rudes et chevelues brunies par le soleil et séchées par le travail, les bras robustes et les poitrines velues, nues, vous rappellent les statues des guerriers antiques du musée du Vatican. La civilisation attique deux mille ans après Thucydide, reste encore au seuil de ces contrées rocheuses.

L'Épirote d'aujourd'hui promène avec lui aux champs comme à la maison, à la fête comme au marché, ses compagnons inséparables, son *καρυοφύλλι* (fusil albanais) et ses *κομπούρες* (pistolets), ses armes, absolument comme le faisait son aïeul au temps où l'historien célèbre, le natif de la ville élégante, l'homme raffiné et souple des grands centres de la civilisation, le lui jette comme un reproche. Déposer les armes? Il n'aurait pas demandé mieux, que de se promener en simple tunique à travers les *ἀγυιὰς* (avenues), sous les *στοὰς* (halles) de Dodonne ou Passarou, parler politique et ergoter métaphysique comme l'habitant oisif et instruit de la capitale; mais il a vu qu'il lui fallait des moyens plus efficaces pour conserver sa liberté et son indépendance. Depuis, les temps fâcheux »*ἡμέραι πονηραί*" se succédèrent, depuis Pyrrhus sans intervalle et sans lui laisser le loisir de s'en débarrasser. Dès qu'il ne s'en servait plus, de ses armes, pour s'en procurer du butin pour sa vie — son propre sol étant ingrat — il les mettait au service de celui qui les payait le plus cher que possible, ou il a dû s'en servir pour défendre sa vie et son bien, et ainsi jusqu' à nos jours.

L'idiome linguistique de l'Épirote est, comme sa personne, carré et net, simple et bref; sans détours et périphrases; c'est pourquoi il a pu se soustraire à l'influence des langues des peuples barbares avec lesquels les évènements le mirent en contact. En effet, ces langues n'infligèrent à l'idiome épirote que de légères altérations telles que le défaut de souplesse le rendait apte à subir. Seul le paysage a gardé plus vives des traces irrécusables des peuples

qui ont passé par là. Au langage excepté quelques mots rares et clair-semés on voit à peine quelques formations empruntées à des idiomes barbares, comme les terminaisons du feminin *„va"* et *„ba"* et cela pour les noms propres seuls. Au reste il est resté aujourd'hui, hors des villes surtout, à peu près tel qu'il était il y a bien des siècles auparavant. Un lettré Athénien s'étonna entendant dans la bouche des paysans *„ἀρυάκι"* pour *„ῥυάκιον"*, l'impératif du verbe *„ἀντλῶ"* *„ἄντλα"*, mais il en est revenu depuis quand à la longue il a découvert d'autres types archaïques un peu corrompus ou transformés, qui se sont séparés des idiomes d'autres contrées helléniques. Les mots *χάμω* pour *χαμαί*, *δράμε*, *κίνημα*, *ὑγεία*, *ἔτος*, *ἀντλῶ*, *ποταμὸς*, *ὅρος*, *θύρα* au lieu du mot italien en usage *πόρτα*, *ἀρυάκι*, *γίγαντας*, *καλός* avec la signification primitive „beau", etc., sont moins rares qu'on se l'imagine.

Les compliments et politesses, comme on peut facilement le supposer, sont comme un reflet de la sécheresse et de la briè-veté du langage; néanmoins c'est à ces défauts qu'ils sont rede-vables du laconisme mâle, malgré leur longueur et l'étendue qui les caractérisent. Les souhaits, saluts et autres compliments sont brefs, insinuants plutòt qu' exprimant ce qu'on se propose de dire. Mais il ne faut pourtant pas penser qu' il y ait pauvreté des formules, bien au contraire il y en a une variété où la naïveté se mêle à l'obséquiosité. Pour mieux indiquer les phrases consacrées aux saluts et aux souhaits nous tâcherons de les classifier, autant qu'il nous est possible, selon leur nature.

I. Saluts de rencontre.

Καλὴ ὥρα τῆς ἀφεντιᾶς σας v. d. bonne heure à votre seig-neurie, se dit toujours entre les gens du peuple, au lieu de *καλη 'μέρα τῆς ἀφεντιᾶς σας*. *Τῆς ἀφεντιᾶς σας* est *τῆς αὐθεν-τίας* et vient du mot médiéval *αὐθέντης* = Seigneur, et accom-pagne toujours comme qualificatif de la personne, n'importe à qui l'on s'adresse.

Πολλὰ τ'ἔτη τῆς ἀφεντιᾶς est la réponse ordinaire des per-sonnes saluées avec le salut ci-devant mentionné. Dans quelques régions on fait du *„πολλὰ"* *„φολλὰ"* en confondant le π avec le φ. C'est une formule employée comme réponse à plus d'un sou-

hait dans des occasions les plus différentes. Sa signification est *je vous souhaits de vivre* beaucoup d'années [1]).

„Καλὸν νύκτωμα ou Νὰ καλονυκτώσητε", v. d. *Que la nuit vous trouve bien*, bonne après-midi, soir, *que vous arriviez bien jusqu' à la nuit*, c'est un salut qu'on échange quand on se sépare vers la nuit tombante.

„Καλὸ 'ξημέρωμα" ou *νὰ καλοξημερώσητε* v. d. bonne nuit *jusqu' au jour*, *que le point du jour vous trouve bien*, c'est un salut qu' on emploie en se séparant tard dans la nuit.

'Αφίνομε ὑγεία τῆς ἀφεντιᾶς v. d. nous *vous* laissons *en* santé à votre seigneurie, on le dit quelquefois en se séparant au lieu des deux saluts précédents quand on ne se sépare ni à la nuit ni au soir; mais il y a des gens qui font précéder les ci-devant saluts par ce dernier. A tous ces saluts il faut noter que les deux personnes qui se séparent ou se rencontrent ne disent le même mot de salut. Il faut que la personne interpellée réplique par un mot qui forme un pendant au salut reçu. Comme tels saluts sont après le ci-devant mentionné „πολλὰ τ' ἔτη" les „ἡ ὥρα ἡ καλὴ" v. d. *que* l'heure *vous soit* bonne: „*au bonheur*" 'σ τὸ καλό au bon; *à l'avantage*.

Προσκυνήματα πολλὰ εἰς .... v. d. bien des hommages à un tel .... c'est un salut exprimant la politesse faite à quelque personne de sa famille, à quoi il faut répondre invariablement „ἂς εἶναι μὲ τὸν ὁρισμό σας": que ce soit avec, *selon* votre commande."

Ces saluts sont les plus simples de la rencontre soit à la vue soit dans la maison; or les intimes, les femmes, les gens polis d'après la tradition ont des saluts longs et obséquieux, avec un questionnaire stéréotype sur tout ce qui vit et respire chez vous. On s'impatiente à cet inquisitoire ridicule qui se fait sous les formes les plus polies, avec des voix tout-à-fait adoucies, la mine épanouie, mais seulement quand c'est nous qui le subissons, du moment que nous ne sommes que spectateurs nous y trouvons quelque chose de très-intéressant.

Je goûtais beaucoup de plaisir, à voir des gens s'arrêter, portant la main droite à leur poitrine et inclinant leur

1) Les mots en italiques sont les mots sous-entendus.

tête un peu de côté, commencer à débiter tout le répertoire invariable des formules, qui contenaient des saluts; et voici qu'ils le font par une question indiscrète comme celle-ci *„γιὰ (διὰ) ποῦ;"* ou *„ποῦ ὥραν καλήν"* v. d. où *vas-tu* ou *avec* bonne heure *vas tu?* Cependant, ne vous étonnez pas, pour la plupart c'est une formule d'habitude qui ne tire à conséquence, car le voilà qu'il continue avant d'attendre votre réponse [1]) *„καλὴ ὥρα τῆς ἀφεντιᾶς σας, τί κάνεις, καλὰ εἶσαι ἀπό τ'οσπῆτι* (*οἰκία* probablement de l'italien *hospizzio*) ou *ὅλοι καλά εἶναι*; et spécialisant *ἡ κυρὰ τ' ἀρχοντόπουλά σου.*" L'interpellé répond: *„πολλὰ τ' ἔτη τῆς ἁγιοσούνης σου* [à un prêtre] *τῆς ἐξοχώτης σου* [à un médecin] *τῆς ἀφεντιᾶς σου* [à tout le monde] *Δόξα σοι ὁ θεὸς προσκυνᾶν* [au lieu de *προσκυνοῦσι*] *καλὰ, ἡ ἀφεντιά σας καλά?* à quoi l'autre réplique de nouveau *καλά νὰ ποῦμε* [*εἴπωμεν*] *καὶ πάλι ὁ θεὸς*, c'est-à-dire: A la bonne heure de votre seigneurie, comment vas-tu? es-tu bien? chez vous tout le monde se porte-t-il bien, Madame et vos enfants? *que vous ayez* des longues années à votre sainteté, excellence, seigneurie. Dieu soit loué, ils vous font leurs hommages, *ils sont* bien; et la seigneurie *est-elle* bien? — Disons bien et encore Dieu *veuille le faire.* — Très souvent ces saluts s'échangent dans un duo des voix sans que l'un attende la réplique de l'autre pour répliquer lui-même.

Entre gens qui se piquent de bravoure ou de désinvolture, le salut ordinaire est *Γειά σου* v. d. Santé à toi, à quoi la réplique est de même avec quelque qualificatif de plus connu *Γειά σου τόν ἀδερφό* [*ἀδελφόν*] Santé au frère.

(sera continué)

CONSTANT CASAUGÉS.
(New York).

1) Cependant si cette question vous est faite après les saluts, je vous défie de pouvoir l'éluder, si habile que vous soyez.

NEUE BEITRÄGE ZUR FRAGE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN.

VON

Dr. EDUARD ENGEL.

1.

Georg Curtius in den „Studien" (II 275):

„Vollends in Unklarheit führen die Angaben alter Grammatiker. Der Unterschied zwischen Lautzeichen und Laut ist dem Altertum nie völlig bewusst geworden und wird selbst in neuerer Zeit durch die laxe Anwendung des Wortes Buchstabe vielfach verwischt."

O wie wahr! Leider hat Curtius selbst den Unterschied zwischen Lautzeichen und Laut vielfach verwischt. Für ihn war es z. B. zweifellos, dass κἀγώ nur kago *gesprochen* wurde, denn „es wurde ja so *geschrieben!*"

2.

Aristophanes' Wolken 870—872.

Die Aussprache von κρέμαιο mit χείλεσιν διερρυηκόσιν wird als ἠλίθιον bezeichnet.

3.

G. Curtius, Studien (II 276).

„Dass zu einer Zeit, da παΐς und παις neben einander bestanden, das αι noch als Diphthong lautete, wird schwerlich jemand bestreiten."

Nutzanwendung: »Dass zu einer Zeit, da französisches je hais und haïr neben einander bestanden, das ai in hais zweisilbig oder das ai in haïr einsilbig war, wird schwerlich jemand bestreiten."

An einen andern Unterschied zwischen παΐς und παις als an den zwischen païs und pais dachte Curtius nicht, weil er von der *vorgefassten* Meinung ausging, παις sei pais. Warum nicht päs und païs, oder selbst päs und päïs?

4.

Auf einer Inschrift von Corfu (6. oder gar 7. Jahrhundert v. Chr.): AFTTAN und APIΣTETONTA. — Wie erklären die Erasmianer dergleichen?

5.

Karapanos, Inschriften aus Dodona (XXXIV, 3): Εὔβανδρος. Woher das β, ihr Herren Erasmianer?

6.

Gustav Meyer schreibt in seiner Griech. Grammatik: „Dass *οι* ursprünglich (wann? um Kadmus?) wie oi gelautet hat, ist „*selbstverständlich*". — „Selbstverständlich" ist alles, was nicht beweisbar ist. Natürlich ist dann auch „selbstverständlich", dass *ου* „ursprünglich" oy gesprochen wurde!

7.

Erasmus in einem Brief an Laskaris (1518):

»Meum consilium semper fuit, ut adscisceretur Graecus natus unde germanam graeci sermonis pronunciationem imbibant autores."

8.

G. Curtius, Studien (II 277):

„*τέλεος* und *τέλειος* beweisen im strengsten Sinne des Wortes die diphthongische Aussprache von *ει* für die Zeit, da beide Formen neben einander bestanden."

Curtius verwechselt in dem Wort „Formen" einfach *Schrift* und *Laut*. Es gab zwei *Schreib*weisen neben einander; ob aber auch zwei *Laut*weisen? Curtius kann sich nicht vorstellen, dass *τέλεος* anders gesprochen wurde als *teleos*. Wie, wenn sowohl *τέλεος* als auch *τέλειος* wie *telios* gesprochen worden wären?! Heute ist *παλαιός* zweisilbig und lautet *paljos*. Ist man *ganz sicher*, dass es im Altgriechischen wesentlich anders klang?!

9.

Nichts ist beweiskräftiger für die völlige Unfähigkeit der meisten Philologen, Schriftzeichen und Laut zu unterscheiden, als die Äusserung von G. Curtius (Studien, II 281), desselben Curtius, der (vgl. N°. 1) über die »Laxheit" seiner Kollegen schilt. Curtius schreibt über die Krasis *κἀγώ*: „Wenn dem *καὶ* unter bestimmten Bedingungen sein *ι* (der Buchstabe!) entzogen

werden konnte, so muss es doch für gewöhnlich dies ι (den Laut!) gehabt, — folglich, da nach Entziehung des ι (des Buchstaben) α (der Buchstabe) übrig bliebt, wirklich α + ι (die Buchstaben, — aber ob auch die Laute??) in sich enthalten haben; dies folgt doch so sicher, wie dass a b a + b in sich enthält."

Ja allerdings genau so sicher, denn a b hat im deutschen eben *nicht* a und b in sich, sondern bekanntlich a und p; a b wird gesprochen a p oder gar a p p, obgleich a = a und b = b.

„Das nennt sich dann Philologie,
Spottet ihrer selbst und weiss nicht wie."

(*Wird gelegentlich fortgesetzt.*) Berlin.

Διορθώσεις.

Σφαλερῶς ἔγραψα σελ. 96 τοῦ β' τεύχους ὅτι ἡ ἐπιγραφή· »'Αλεξάμενος" κτλ. εὑρίσκετο ἐν ταῖς καλουμ. κατακόμβαις, οὐχὶ ἐκεῖ εἶναι ἀλλ' ἐπὶ τοῦ Παλατίνου. Ὁ κύριος Julius Centerwall ἐν Söderhamn (Σουηδίᾳ) ἔσχε τὴν καλοσύνην νά μοι γράψῃ τὰ ἑξῆς· La croix blasphémique avec la légende »'Αλέξαμενος" κτλ. n'est pas trouvée dans les catacombes, mais sur le Palatin dans une chambre voisine à la prétendue Casa Geloziana (voir p. e. le Guido del Palatino par C. L. Visconti et R. Lanciani p. 82) La découverte a été faite en 1857 et le graffito est conservé dans le musée du Collège Romain, où je l'ai vu; selon moi l'inscription est du 2e ou plus probablement du 3e siècle.

A. J. Flament.

Les fils d'Érasme (voir le Discours de M. Rangabé p. 174). — Nous ne saurions dire à quelle source l'honorable savant a emprunté cette particularité tout-à-fait inconnue, concernant les enfants d'Érasme, lequel sans doute n'a jamais contracté de mariage légitime. C'était peut-être pour l'instruction de quelques enfants confiés à ses soins qu'il implora le secours de Lascaris.

Réd.

ΔΙΑΦΟΡΑ.

28. Zur Ἄλογον-Frage.

Ὁ σοφὸς καθηγητὴς κύριος Aug. Boltz καταπραγματευόμενος ἐν τῷ ά τεύχει τοῦ περιοδικοῦ Ἑλλὰς τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Ἑλληνικοῦ Συλλόγου περὶ τὴν ἐτυμολογίαν τῆς λέξεως ἄλογον ἀγνοεῖ ἴσως ὅτι ἐκτὸς τῆς λέξεως ταύτης μεταπεσούσης ἀπὸ τῆς γενικῆς σημασίας τοῦ ζώου εἰς τὴν μερικὴν τοῦ ἵππου ἔχομεν καὶ ἄλλας τὸ αὐτὸ παθούσας πάθημα, οἷον·

Λάχανον, τὸ, σημαίνει ἐν τῇ ἀρχαιότητι πᾶν εἶδος φυτοῦ τρωγομένου ἀπὸ τῶν ἀνθρώπων, εἰς πολλὰ δὲ μέρη τῆς ἐλευθέρας καὶ δούλης Ἑλλάδος τὴν αὐτὴν σημασίαν ἔχον ὡς σήμερον, ἐν ταῖς μεγάλαις πόλεσι μετέπεσεν εἰς τὴν σημασίαν τῆς Κράμβης, ἥτις καὶ καρπολάχανον (κραμβο-λάχανον) λέγεται ἐν Θεσσαλίᾳ. Ὅταν λοιπὸν λέγωμεν σήμερον κρέας καὶ μὲ λάχανον, ἐδῶ ἐν Ἀθήναις ἐννοοῦμεν τὴν Κράμβην, ὡς τὸ κοινότερον, ἀφθονώτερον καὶ χρησιμώτερον λαχανικόν.

Πετεινὸς (ὁ), λέξις σημαίνουσα τὸ πτηνὸν (ὁ δυνάμενος πετᾷν), περιωρίσθη νὰ σημαίνῃ τὸν ἀλέκτορα χωρὶς θηλυκοῦ, κατὰ τὴν ἀλεκτορίδα ὀνομαζομένην ἀλλοῦ μὲν »κόττα", ἀλλοῦ δὲ ὄρνιθα. Ὠνομάσθη δ' ὁ ἀλέκτωρ πετεινὸς, εἰ καὶ ὀλίγον ἵπταται, ἐπειδὴ εἶνε τὸ κοινότερον, ἀφθονώτερον καὶ εὐχρηστότερον οἰκιακὸν πτηνόν.

Ὄψον, τὸ, ὀψάριον ὑποκοριστικῶς οἱ ἀρχαῖοι ὠνόμαζον τὸ προσφάγιον γενικῶς, σήμερον δὲ σημαίνει μόνον τὸν ἰχθὺν, ὅστις εἶνε ἄφθονον καὶ ἄριστον ὄψον τοῖς ἐπὶ ἐκτεταμένων παραλίων κατοικοῦσιν Ἕλλησι.

Τὸ ἄλογον (ζῶον) δὲν εἶνε πιθανὸν ὅτι περιωρίσθη εἰς τὴν σημασίαν τοῦ ἵππου, ὡς εἶδος τοῦ κοινωτέρου καὶ ὠφελιμωτέρου τῶν ζώων;

Ἐν Ἀθήναις τῇ 25 Ἰανουαρίου '89. Δ. Πάππος.

Ich beehre mich die Schrift des Herrn Πάππος anbei zurück zu senden und dazu zu bemerken:

Seine in der Einleitung geäusserten Vermuthungen, dass ich bei ἄλογον den Uebergang aus der Hauptbedeutung (bei ihm *Thier*) in die Nebenbedeutung (*Pferd*) vielleicht nicht wisse, und dass solcher Uebergang der Bedeutung auch bei den Wörtern λάχανον, ὄψον, πετεινός sich nachweisen lasse, sind dadurch erledigt, dass ich schon vor Jahren gerade diesen Uebergang der Hauptbedeutung in die Nebenbedeutung (aus der allgemeinen in die besondere) — weil er zum A B C aller Etymologie gehört — in meinem Buche

»Die hellenische Sprache der Gegenwart etc." in schier überschwänglicher Weise (v. S. 89—109) behandelt habe, wobei sogar zwei seiner Stichwörter ὄψον (S. 96) und ὄρνιθα (ἀλεκτορίς) S. 99. angeführt sind.

Λάχανον hingegen, wies ich, als nicht hierher gehörig, zurück und zwar aus folgendem Grunde:

Λάχανον, von λαχαίνω, bedeutet alt und neu: χόρτον φυτρῶνον εἰς καλλιεργημένον (σκαμμένον) τόπον, bezeichnet also: λάχανον (χόρτον) φαγώσιμον (διὰ

μαγείρευμα λαχανικόν), d. i. Kraut von Kulturland, Gemüsegarten-Kraut, wie es neben den zahlreichen in Hellas wild gedeihenden (*ἄγρια*) essbaren Krautarten, als Küchenkraut, Speisekraut: *Gemüse* (*λαχανικόν*) verwendet wird, gerade wie anderwärts auch.

Unter diesen Krautsorten überwog, in verschiedenen Species, neben dem Rettich (*ἡ ῥάφανος*), das Kraut *κατ' ἐξοχήν* der *Kohl* (*ἡ κράμβη, ὁ κραμβός*), *εἰς μερικὰ μέρη καὶ κραμπί, τὸ ὁποῖον καλλιεργούμενον σχηματίζει τὸ κατ' ἐξοχὴν* (also nicht ausschliessliches) *λάχανον*. Lokal wurde es auch zum *Haupt*gemüse unter dem Namen *Κραμβολάχανον* (wie in Deutschland das *Kohlgemüse*) so lange geführt, bis der Volksmund an gewissen Orten mit dem einfachen *λάχανον* sich sattsam verständigen konnte.

Es liegt hier also nicht eine *Sinn*verschiebung vor, sondern eine einfache *Wort*verkürzung, was bei *ἄλογον* nicht der Fall ist.

Dass aber *ἄλογον* von dem von mir (*Ἑλλάς*, S. 8) aufgestellten *Gávala* nicht zu trennen ist, beweisen *Personen*namen, wie *Ἡλιογάβαλος*, Sonnenross; *Städte*namen wie *Γάβαλα*, *Γαβάλη*, *Γαβάλαικα* = Ross (-stadt, -dorf, -bühl, -feld, -hausen, -leben, -trappe) in Deutschland; *Völker*namen, wie *Γαβάλοι*, *Γαβαλεῖς* = den indischen açva etc. (S. 5); beweisen die durch Abfall des anlautenden Γ schon im Alterthume entstandenen *Orts*namen: *Ἀβάλας*, Rossbucht, deren Bewohner die *Ἀβαλῖται*; mit Metathesis von β, λ: *Ἄλαβα*, Ross(heim), e. Stadt: *Ἀλαβάγειον ἄκρον*, Rosskopf, e. Vorgebirge; *Ἀλάβανδα*, Rossleben, e. Stadt; *Ἀλάβανδος*, einer aus Rossleben.

Liegt nun auch in den Mittheilungen des geehrten Herrn P. für mich weder etwas Neues noch die *ἄλογον*-Frage Förderndes, so bin ich demselben für sein Interesse an der Sache doch zu äusserstem Danke verpflichtet.

Darmstadt, März '89. Aug. Boltz.

Τεργέστῃ, τῇ 6. Μαρτίου 1889.

Ἀξιότιμε κύριε καθηγητά,

Ἐν τεύχει φέροντι ἐπιγεγραμμένον τὸ ἱερὸν ὄνομα τῆς Ἑλλάδος ἀνέγνων ὑμετέραν σοφὴν πραγματείαν περὶ ἐτυμολογίας τῆς παρ' ἡμῖν κοινῆς ὀνομασίας τοῦ ἵππου.

Καίτοι δ' οὐδαμῶς ἀξιῶ τὴν ἐμὴν κρίσιν ὀρθοτέραν τῆς ὑμετέρας, ἐξ ἐμβριθῶν βεβαίως καὶ τῆς μεγίστης προσοχῆς ἀξίων μελετῶν πηγαζούσης, οὐχ ἧττον ὁ ὑμέτερος ζῆλος ὑπερ διαδόσεως τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων παρέχει μοὶ ἐλπίδα ὅτι τὰς ἐμὰς παρατηρήσεις εὐμενῶς ἐξετάσετε καὶ τὴν ἐμὴν τόλμην συγγνώμης ἀξιώσετε.

Λόγος (πληθ. λόγοι) παρ' ἡμῖν σημαίνει μὲν logische Beziehung κ. τ. λ. ἔχει ὅμως παρὰ τῇ σημασίᾳ Rede καὶ τὴν τῆς φωνῆς, ῥήματος (Wort, Sprache)· οὕτω χάριν παραδείγματος λέγομεν· ἔμεινα χωρὶς λόγον — ich konnte kein Wort aussprechen — ἵνα ἐκφράσωμεν οὐχὶ ὅτι ὁ λογικὸς λόγος, ἀλλ' ἡ δύναμις τοῦ προφέρειν ἐκ τῶν ἐμῶν χειλέων ἠφάνισε τὰς λέξεις· ὁμοίως τὸ — δὲν ἐννοῶ λόγον — ich verstehe kein Wort κ. τ. λ. — Ἄλλη δημοτικὴ ἔκφρασις ἐστὶ τὸ λόγια, οὗτινος ὁ ἑνικὸς ἀριθμὸς (λόγιον, ὑποκοριστικὸν τοῦ λόγος) ἄχρηστος· λόγια λέγομεν ἐν γένει τὰς λέξεις, δηλ. τὸ προφέρειν αὐτὰς, τοὺς ἀνθρώποις καταληπτοὺς φθόγ-

γους. Ἀληθὲς μὲν ὅτι τὸ [λόγιον] λόγια, ἐκ τοῦ λόγος καταγόμενον, ἔχει ἐνιότε περιφρονητικὴν σημασίαν δηλοῦν δῆθεν »μικροὺς λόγους" τουτέστι λόγους κατὰ τὴν λογικὴν ἀσθενεστέρους τῶν κυρίως »λόγων" καὶ ἑπομένως ἡ φράσις »αὐτὰ εἶναι ἁπλᾶ λόγια" καὶ αἱ παρόμοιαι δηλοῦσι μὲν nur Worte ὑπαινίττουσι δὲ συγχρόνως »λέξεις ἐστερημένας λογικῆς" — ἡ σημασία ὅμως αὕτη τῆς »λέξεως ἄνευ λογικῆς" ἀπαντᾶται σπανιώτερον ἢ ἡ τοῦ ἁπλοῦ »Wort, mündlicher, den Menschen verständlicher Ausdruck."

Ἐκ τούτων συμπερασμὸν ἐξάγω ὅτι τὸ ἄλογον (ἀ — λόγος) οὐχὶ ein unvernünftiges ἀλλὰ ein der menschlichen Sprache nicht mächtiges Thier, σχεδὸν εἰπεῖν ζῶον ὅπερ τοῦ λόγου (τοῦ ἀνθρωπίνως ὁμιλεῖν) μόνον στερεῖται ἵνα ᾖ τέλειον, σημαίνει, καὶ τὸν συμπερασμὸν τοῦτον ἐπικυροῖ καὶ στηρίζει ἡ μηδαμῶς περιφρονητικὴ σημασία ἣν ὁ ἑλληνικὸς λαὸς ἀποδίδωσι τῷ κοινῷ ὀνόματι τοῦ ἵππου.

Ἀγνοῶ τίς ἔσεται ἡ ὑμετέρα κρίσις ἐπὶ τῶν ἐμῶν παρατηρήσεων, ἃς μόνον τούτου ἕνεκα ὑμῖν ἀνεκοίνωσα, διότι τὴν ἑλληνικὴν ὡς μητρικὴν γλῶσσαν παιδιόθεν καθημερινῶς ὁμιλῶν, ὑποτίθημι ὅτι μείζονα ἔχω τῆς ὑμετέρας πρᾶξιν εἰς τὴν χρῆσιν τῶν κοινῶν ἐκφράσεων.

Δέχθητε, ἀξιότιμε κύριε καθηγητὰ, τὴν ἐκδήλωσιν τῆς ἐμῆς βαθυτάτης ὑπολήψεως.

Ἰωάννης Γεωργούλης.

Giovanni Giorguli,
Trieste, via S. Lazzaro, N. 1, πρὸς τὸν ἀξιότιμον καθηγητὴν
Κον. Aug. Boltz, ἐν Δαρμστάδτῃ.

Herrn Joánnis Georgúlis, Triest. Darmstadt, 3. April '89.

Hochgeehrter Herr!

Ich bitte um Entschuldigung dass ich Ihren geehrten Brief v. 6 März erst heute beantworte. Eine erstaunliche Menge dringlicher Geschäfte einerseits und anderseits der Wunsch, die Ehre, die Sie mir erwiesen, dadurch zu verdienen, dass ich recht ausführlich auf Ihre Ansichten eingehe, sind die Ursachen dieser Verspätung.

Nehmen Sie also zunächst meinen Dank für Ihr Schreiben gütigst entgegen und diese Erwiederung — wo dieselbe mit Ihren Ansichten in Einklang nicht zu bringen sein sollte — freundlich auf.

Ich schicke voraus, dass ich von der Unzulänglichkeit meiner Kenntnis der hellenischen Volksdialekte volkommen durchdrungen bin und dass es mir niemals in den Sinn gekommen ist, noch jemals kommen wird, mich in dieser Beziehung irgend einem Hellenen gleich stellen zu wollen. Im Gegentheile räume ich jedem gebildeten Hellenen das Feld, in bezug auf das, was die Kenntnis des innersten Wesens der Sprache, besonders der Synonyma betrifft, soweit dasselbe nicht aus dem thatsächlichen, Jahrhunderte langen und jedermann zugänglichen Gebrauche selber ersichtlich ist.

Ist es aber ersichtlich, so meine ich darf jeder ehrliche Forscher getrost den Hebel ansetzen und mit Archimedes sagen: »Δός μοι πᾶ στῶ, καὶ τὰν

γὰν κινήσω!" — Wäre das nicht erlaubt, so gäbe es ganz einfach keine Philologie, und am allerwenigsten eine hellenische.

Nach Ihrer Auffassung, die ich als eine wohldurchdachte gern bezeichne, wäre also das ἄλογον — Pferd, zwar nicht ein »Unvernünftiges", wohl aber ein »der menschlichen Sprache nicht mächtiges Thier," und Sie bringen als Beweis dafür nichts anderes, als dass das Wort ἄ-λογον, auf Grund der Urbedeutung der Wörter λόγος (λόγοι), Rede, Wort, Sprache; τὰ λόγια, leere W., Redensarten, vom Volksmunde in diesem Sinne erfunden und neben ἵππος verwendet sein müsse. Warum solches nur beim Pferde geringerer Rasse der Fall sein soll, und nicht auch bei allen übrigen Thieren, *ohne jegliche Ausnahme*, ist nicht angedeutet.

Ich dagegen habe den Ursprung des Wortes ἄλογ-ον historisch begründet, die Lautwandelungen nachgewiesen und zugleich gezeigt wie es — gleich dem bis in dis mythischen Zeiten zurückgreifenden ἵππος — aus einem uralten indogermanischen Stammworte ersprosst ist, das ein bestimmtes, zu allen Zeiten vorhanden gewesenes Last- und Zugthier, ein Bauernpferd, und zwar nur ein solches, bezeichnete, dessen Bezeichnung noch in vielen Dialekten in verschiedenen Formen bis in unsere Tage erhalten ist, neben dem edleren ἵππος. Rechnen Sie hinzu, dass das von mir angeführte Urwort Γάβαλ-α neben Ἄβαλ-ας in noch vielen Ortsnamen für Rossheim, -bucht, -leben u. anderen die ich noch in Reserve habe, gebraucht wurde, so werden Sie mir wenigstens einräumen, dass meine Aufstellungen mit äusserster Gewissenhaftigkeit gemacht und *auf historische Thatsachen begründet* sind.

So lange letztere nicht ungeschehen zu machen sind, wird es mir unmöglich sein meine Aufstellungen aufzugeben, und mich mit einer später gemachten abstracten Deutung für befriedigt zu erklären, die *kein Volk der Erde* je so gemacht hat, noch jemals machen wird, am allerwenigsten aber ein Volk, das von jeher gewohnt war νὰ λέγῃ τὴν σκάφην σκάφην, καὶ τὰ σῦκα σῦκα.

Ich gebe mich der Hoffnung hin, hochgeehrter Herr, dass diese freundliche Auseinandersetzung die Folge haben wird Ihre vorzügliche Kraft auch fürderhin unserer Ἑλλάς zuzuwenden, und verbleibe mit dem Ausdrucke vollkommenster Hochachtung Ihr ganz ergebener

Aug. Boltz.

29. HERR PROFESSOR ZACHER UEBER DIE AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN.

Die Schrift dieses Professors ist nicht viel mehr als eine Streitepistel gegen mich. Es trifft leider auf sie im vollen Maasse der harte Vorwurf zu, den ich in meiner »Aussprache des Griechischen" gegen Blass und Konsorten gerichtet: *Mangel an einfachster Logik*. Bei Herrn Professor Zacher noch dazu eine Unwissenheit allgemein bekannter Spracherscheinungen, die um so grotesker wirkt, als er, nach dem Beispiel anderer

Herren von der Zunft statt schlagender Widerlegungen meiner Argumente mir mit dem unbewiesenen Vorwurf der laienhaften Unwissenheit begegnet. »Laienhaft” nämlich, weil ich mir mein Brot nicht durch Unterricht in Griechischen zu verdienen gezwungen bin.

Herrn Zachers Schrift reizt mich im einzelnen nicht zur Widerlegung. Was soll man mit einem »Sprachforscher” anfangen, bei dem, just wie bei Blass, die Verwechselung von Schriftzeichen und Lauten in schönster Blüte steht, mit einem Sprachprofessor, der nicht weiss, dass die griechische Schrift niemals eine phonetische war, auch nicht auf ihren ältesten Denkmälern, auf denen z. B. ο für *o* und *u* steht.

Herr Zacher ist besonders böse auf mich, weil ich in meinem Buch behauptet habe, dass man über die Aussprache früherer Zeit absolut kein anderes *sicheres* Beweismaterial hat als die mündliche Tradition. Er hat nicht ein einziges stichhaltiges Wort zu erwidern auf meine sehr eingehende Ausführung auf S. 55—60 meines Buches und hilft sich deshalb mit dem Bajazzosprung: »das ist laienhaft.” Er sage mir aber doch einmal, woher wir denn wissen, dass α = a war, wenn nicht durch irgendwelche *mündliche* Ueberlieferung? Und wenn Herr Zacher, in die Enge getrieben, meint, dass wir für die Tradition der *lateinischen* Aussprache der Lehnwörter aus dem Griechischen dasselbe Recht in Anspruch nehmen dürfen wie für die griechische Tradition, so fragt man sich erstaunt: ein Mann, der so etwas schreibt, kann Professor an einer preussischen Universität sein?! Die Römer haben in zahllosen Fällen griechische Lehnwörter *entstellt*, gerade so wie wir im Deutschen zahllose Lehnwörter aus dem Französischen und Englischen jämmerlich entstellt haben. Und trotzdem soll die deutsche Aussprache französischer und englischer Lehnwörter dasselbe Recht beanspruchen dürfen, wie die Tradition der Franzosen und Engländer?! Hatte ich Recht oder nicht, wenn ich in meinem Buch mehr Philo*logik* als Philo*logie* von denen verlangte, welche über die Aussprache des Griechischen schreiben?

Herr Zacher sagt selbst: κοιμητήριον werde von den Neugriechen k j i m i t i r i o n gesprochen. Er macht sich aber nichts daraus, denn — die heutigen *Italiener* sprechen das *lateinische* c o e m e t e r i u m ganz anders! Eine nette Logik für einen Professor! Warum denkt er nicht daran, dass die Italiener das italienische c i m i t e r i o fast absolut so aussprechen, wie die Neugriechen ihr κοιμητήριον? Aber weiss dieser merkwürdige Professor, der sich über meine Laienschaft belustigt, nicht, dass auf hunderten von Inschriften, die mindestens 1700 Jahre alt sind, statt κοιμητήριον auch κιμητιριον, ja κιμιτηριον geschrieben steht?

Und vor allem: weiss er denn, wie die Römer ihr Lehnwort *coemeterium* gesprochen haben?? Aber über solche Lappalien setzt sich Herr Zacher mit der gemütlichsten petitio principii von der Welt hinweg.

Herr Zacher führt selbst an, dass auf böotischen Inschriften zahllos ι für attisches ει steht. Warum hat er nicht die von mir (S. 115 meines Buches) aufgeworfene Frage beantwortet, wie es denn komme, dass der böotische Name Ἐπαμινώνδας (und hunderte von andern) im Attischen hartnäckig

mit ει geschrieben wurde? Ist anzunehmen, dass die Athener die Namen ihrer nächsten Nachbarn mit ι, deren richtige böotische Aussprache sie durchs Ohr kannten, mit ei gesprochen haben?

Vom αυ und ευ behauptet dieser erstaunliche Logiker Zacher, die Aussprache af und ef sei deshalb unmöglich, weil αυ und ευ metrisch stets lang seien. Zunächst ist selbst dieses *falsch*, wie ich durch Beispiele nachgewiesen (vgl. mein Buch S. 129). Aber warum sollte denn das a und e in af und ef nicht auch lang gewesen sein? O Logik!

Ein andres Pröbchen sprachlicher Bildung und Logik des Herrn Zacher! Er schreibt wörtlich, ganz im Ton und mit derselben Süffisance der Unwissenheit, die wir von Blass her kennen: »Der Klang dieser Laute (nämlich des θ und der übrigen Aspirata) kann (?) sich zunächst (?) von dem der tenues noch nicht sehr weit entfernt haben, und für einen Fremden (!) waren sie jedenfalls von den tenues schwer zu unterscheiden." — Woher Zacher dies weiss? Ganz als ob er dabei gewesen. Aber halt, hier ist sein Gewährsmann: der Skythe in des Aristophanes Thesmophoriazusen, welcher statt ἐπιθυμεῖς spricht ἐπιτυμεῖς. Wenn aber Herr Zacher diesem Skythen so grossen Glauben schenkt, warum nicht auch in den andern Fällen, in denen der Skythe statt ει spricht ι? Aber die völlige Unlogik Zachers wird am klarsten durch die Anwendung seiner Denkweise auf ein modernes Beispiel, welches wir zum Glück mit den Ohren kontroliren können. Nach Herrn Zachers Art zu denken darf ich ja wohl auch schreiben:

»Der Klang des th im Englischen kann sich von dem der tenuis t nicht sehr weit entfernen, und für einen Fremden ist th jedenfalls vom t schwer zu unterscheiden, denn der deutsche Bauer, der nach Amerika kommt, und selbst mancher deutsche Gymnasiallehrer spricht sein Lebenlang fater statt father, desgleichen die Neger und andere Nicht-Anglosachsen." — Hurrah die professorale Sprachwissenschaft und Logik!

Schliesslich kommt Herr Zacher, wie alle diese Professoren, zu seiner eigenen griechischen Aussprache, die natürlich von der der andern Männer der »Wissenschaft" vollkommen abweicht. Aber alle haben sie selbstverständlich Recht gegenüber dem »Laien" Engel, zumal da dieser an keinem Gymnasium, keiner Universität patentirt ist. Sie weichen alle von einander ab, aber alle haben Recht!

Dem gegenüber muss ich immer wieder meinen Standpunkt betonen: Ihr Philologen gebt selbst zu, dass eure jetzige Aussprache des Griechischen falsch ist; ihr gebt selbst zu, dass es unmöglich ist, die genaue Aussprache des Demosthenes zu erforschen. Aber ihr gebt auch zu, d. h. die Verständigen unter euch, dass Plutarch und Lukian schon ganz oder fast ganz so ausgesprochen haben wie die heutigen Griechen. — Nun wohl, da ihr doch einmal nicht wie Demosthenes sprechen könnt, — wollt ihr lieber wie Plutarch und Lukian sprechen, oder wie die Herren Blass und Zacher?! *Meine* Wahl ist getroffen!

Berlin W, 24 Linzstrasse. Dr. EDUARD ENGEL.

ΒΙΒΛΙΟΓΡΑΦΙΑ.

Greco-Salentino Dialect.

Als Beitrag zu den von Herrn Prof. Astorre Pellegrini veröffentlichten »*Canti popolari di Cargese* (Corsica)", Bergamo 1871, und »*Il dialetto Greco-Calabro di Bova*" Roma 1880, sowie der vorzüglichen »*Saggi dei dialetti Greci dell' Italia Meridionale*" des Herrn Domenico Comparetti, Pisa 1886 (sämmtlich ausführlich besprochen unter Mittheilung von Texten nebst Umschrift und deutscher Uebersetzung in »Boltz, Die hellenische Sprache der Gegenwart". II. Aufl. Darmst. 1882) darf angesehen werden die kleine Schrift des Herrn

Vito D. Palumbo: Ποεσίαι βοτημέναι 'ν Γρηκά, »*Traduzioni in Greco-Salentino*", Parigi, Ernesto Thorin, 1885, die als Festgabe zur Hochzeit eines salentinischen Landsmannes mit Sorgfalt hergestellt und in Lecce sauber gedruckt wurde.

Das hochelegante Bändchen enthält ausser der Original-Widmung an des Dichters Mutter noch folgende sechs Uebersetzungen ins Salentinische [1]) nebst gegenüberstehenden Originaltexten:

1. Sonetto di Dante (Tanto gentile e tanto onesta pare), [2])
2. Francesca da Rimini (Von I' cominciai: Poeta, volentieri), v. dems.
3. Der König in Thule, v. Goethe,
4. Love's Philosophy (The fountains mingle with the river), v. Shelley,
5. Panteismo (Io non lo dissi a voi, vigili stelle), v. Carducci,
6. Στίχοι 'Αγάπης (Abschnitt 47 aus dem 'Αλφάβητος τῆς 'Αγάπης, Sammlung rhodischer Liebeslieder etc. v. Wilh. Wagner, Leipz. 1879. S. 30, wozu wir bemerken dass im 4. Verse statt ἐκώλυσεν zu lesen ist ἐκόλλησεν), endlich
7. Ein Sonett des Dichters, italienisch-salentinisch, also lauter *Kunst*dichtungen.

Der Herr Verfasser deutet in einem Nachworte (Nota, S. 24) selber darauf hin, welche Mühe es ihm gekostet habe aus dem Munde des Volkes alles Das aufzulesen, was von diesem schier erloschenden Dialekte noch erhalten sei. Wir können also leicht ermessen wieviel schwerer die Aufgabe sein musste das so gewonnene Material für die Uebersetzung so auserwählter Geistesprodukte zu verwenden und wieviel der Dichter aus seinem reichen Sprachwissen dazu gethan haben mag.

---

1) Die Σαλεντῖνοι, Sal- oder Sallentini, waren eine Völkerschaft auf der Südspitze Calabriens, um das Vorgebirge Japygium her, welches daher auch ἡ Σαλενίκων ἄκρα hiess. Mit der Unterwerfung derselben war auch die von ganz Italien vollbracht, 266 v. Chr. (Nach Lübker's Reallex. d. Klass. Alterthumes).

2) Eine deutsche Uebers. dieses wunderlieblichen Sonettes findet sich z. B. in Streckfuss' Dante-Uebersetzung, Halle 1849, eine holländ. in meinem dramat. Gedicht „De wedstrijd der kunsten", S. 5. H. C. M.

Dennoch sieht Alles ganz originell aus und so sehen wir denn mit Vergnügen dem längst angekündigten »*Piccolo Canzoniere* Greco-Salentino" entgegen, der alles das enthalten soll, was man so vornehm mit dem englischen »folk-lore" zu bezeichnen beliebt, also zu deutsch, was die *Volksmuse* selber gezeitigt hat.

Statt des Canzoniere erschien i. J. 1886 die elegante Ausgabe einer Uebersetzung ins Salentinische und zwar des Gedichtes von François Coppée »Un Évangile", Paris, Thorin, die sich glatt liest, und 1887 eine ital. Zeitung unter dem Titel »*Cultura Greco-Salentina*", redigirt von Herrn Vito D. Palumbo, welche eine »Revue internationale illustrée d'Archéologie, Histoire, Philologie, Littérature etc. sein soll. In den mir allein vorliegenden Nummern IV, V, VI des I. Jahrganges 1887 ist auch allerlei aus Sage, Forschung, Kunstanschauung, Volksdichtung etc. in italienischer Sprache zur Mittheilung gekommen; Dialektisches jedoch nur in Gestalt eines Greco-salentinischen Volksliedes von Herrn Palumbo, das hier nebst der Widmung an seine Mutter als Probe folgen möge. Ob in den anderen Nummern irgend etwas über Phonologie, Morphologie, Wortschatz und deren Verhältniss zu dem landschaftlich so nahen Greco-Calabro, sowie über Verbreitung und Hauptsitz des Salentino gesagt ist, blieb mir unbekannt. Nur zur *Aussprache* desselben bemerkt Herr P. dass sie dieselbe sei wie im Hellenischen, nur dass

β nach μ, ν = ital. *b* lautet; ebenso ββ;
γ nach ν immer hart, ebenso vor ε, ι;
δ immer = ital. *d*, also nicht aspirirt;
λια, λιε = ital. *glia*, *glie* etc.;
λλ hat die insulare (calabro-leccese) Aussprache = sicilianischem *dd*, *dh*:
  άλλο = *adho*;
νια, νιε = ital. *gna*, *gne*, span. *ña*, *ñe*;
π ist immer = hartem *p*;
σχ immer = ital. *sc* vor *e*, *i*, engl. *sh*, deutsch *sch*;
τζ — = ital. *c* vor *e*, *i*, span. *ch*, deutsch *tsch*;
τσ — = ital. *zz* [1]).

Widmung an die Mutter.

(Mit unterzeiliger ital. Wortangabe nach des Dichters Uebersetzung).

1.

Ἐσένα, μάνα μου, ποὺ ἦσο' πρωνὴ
A te, madre mia, che fosti (la) prima

Νὰ μοῦ 'μιλίσῃ μὰ τὴν ὤρῃαν γλῶσσα
a mi parlare ne la bella lingua

Ποὺ 'ς τούττην ἄγρα κόσμου ἔχομε 'μεῖ·
che in questo angolo (di) terra abbiamo noi:

Ἐσένα σοῦ ὀφφερέω οὖττα καμπόσσα
A te offro questi pochi

---

1) Vgl. Heft 2, S. 131 und G. J. Ascoli, Vorlesungen über die vergleich. Lautlehre des Sanskrit, des Griech. und des Latein, u. s. w. Halle 1872, S. 132—136. Red.

Τραουδάτζια, πού 'βῶ 'βότησα ἐ' τζείνῃ,
canti che io tradussi in quella

Ἄττους ποέτου πού ἦσαν αἱ πλέο φίνοι.
dai poeti chi furono i più fini (insigni).

2.

Ἔν εἶνε, τὸ νωρίζω, πράμα μέα,
Non sono, lo so (bene), cosa grande,

Μὰ 'βῶ πιστέω νὰ σοῦ φανοῦ' καλὰ,
ma io credo che ti parran belli,

Γιατ' εἶνε ἐ' 'τζείττην γλῶσσα τὴν γλυτζαῖα,
perchè sono en quella lingua (la) dolce,

'Τζείνη ποὺ σοῦ μοῦ λέει τὶ μ' ἀγαπᾷ·
quella (con)cui tu mi dici di m' amare

Τζαὶ γιατὶ 'βῶ σὰ πεύτω νὰ σοῦ 'πῶ,
e perchè io li mando per te dire

Μάνα καλέλλα, πόσσο σ' ἀγαπῶ.
Mamma bellissima, quanto ti voglio bene.

Canto popolare (S. 24).

(Die Unterschreibung nach Herrn P's französischer Uebersetzung).

1. Καλημέρα (aus Calimera).

Τζαὶ οὔμμε οὔμμε πάντα σοῦ μοῦ λέει',
und ja ja immer du zu-mir sprichst,

Τζαὶ οὔμμε οὔμμε, τζ' ἐν ἐν' οὔμμε μάι,
und (wieder) ja ja, und nicht ist's ja jemals,

Τζαὶ οὔμμε οὔμμε, τζαὶ σοῦ μὲ τραδέει',
und (immer) ja ja, und du mich betrügest,

Τζαὶ οὔμμε οὔμμε, τζαὶ ὁ τζαιρὸς ἀπάει
und (nochmals) ja ja, und die Zeit geht dahin.

Ἄ' μοῦ τέλης καλὸ, 'σου 'ὲ μὲ τραδέει'·
wenn mir du-willst Gutes, du nicht mich betrüge

Ἄ' μοῦ τέλης κακὸ, πιάννει τζαὶ πάει·
wenn mir du-willst Uebles, packe-dich und gehe

Τζαὶ 'βῶ φεροῦτα μένω ποὺ 'ὲ πιστέει',
und ich verwundet bleibe-zurück wie nicht es-glaubst

Τζαὶ 'σοῦ καλὸν 'ὲν 'έεις ἐτζεῖ ποῦ πάει'.
und du Gutes nicht du-hast dort wohin du gehst.

2.

Τζαὶ 'τάρασσε' νὰ πάης ἐς τὴ ὑσενία
und du bemühtest dich zu gehen in die Fremde

Λάργα ἄττη Καλημέρα νὰ στασῇ·
weit ab-von Kalimera zu verbleiben

Τζαὶ 'μένα τόα μοῦ 'κάη τούτη καραδία,
und mir jetzt mir brennt dies Herz,

Τζαὶ 'τζαίατο σὰ' λουμέρα δανατή,
und es-brennet wie ein-Feuer heftiges,

Τζαὶ 'μένα τούη καρδία τότε μοῦ 'κάη,
und mir das Herz seitdem mir brennt,

Κα 'πῆρτε' τζ' εἶχες 'πόντα τὶ 'σοῦ 'ε πάει.
denn du-gingst und hattest (doch) gesagt dasz du nicht gehen-würdest.

3.

'Αρέμο, κόππά μου, ποῦ ρεποσέει
Ach, (Du) Blumentopf mein, wo weilest-du?

Τζαὶ 'ς τί τόπο σὲ 'φίννου' νὰ στασῇ;
und in welchem Orte dich liesz-man zu verbleiben?

'Αρέμο, 'ι' σὲ ποτίζει. 'ι' σὲ 'δακουέει,
ach, wer dich begieszet, wer dich befeuchtet

Τζαὶ 'ι' σοῦ καλέτε νὰ σοῦ μυριστῇ;
und wer (über) dich beugt-sich um dich zu riechen?

'Αρέμο, στῇ 'παδρούνά σου, ἃ πενσέοι'
ach an-die Herrin deine, jemals denkest-Du?

Ποὺ σὲ 'πότιζε μ' ὅλη τῇ ψυχή;
welche dich tränkte mit ihrer ganzen Seele?

Σὲ πότιζε στὸ φρῆσκο τζαὶ στὸ κάμα,
dich tränkte (sie) im Kühlen und im Sonnenbrande,

"Εσυρνε τὸ νερὸν ἅττη φουντάνα·
holte das Wasser von-der Fontäne,

Σὲ πότιζε στὸ κάμα τζαὶ στὸ φρῆσκο
dich tränkte im Brande und im Kühlen,

"Εσυρνε τὸ νερὸν ἅττο λαμβίκκο.
brachte das Wasser von-dem Pumpenrohre.

In freier Uebersetzung würde dies etwa lauten:

Und immer sagst Du ja — doch hast Du's nie im Sinn —
Und stets betrügst Du mich — so streicht die Zeit dahin —
Has du mich wirklich lieb, dann führe mich nicht an.
Doch — bist Du mir nicht gut: lass' mich und gehe dann,
Krank bleib' ich hier zurück, mehr als Du jemals denkst,
Doch blüht kein Segen Dir wohin den Schritt Du lenkst, etc. etc etc.

Darmstadt. Aug. Boltz.

Die rastlose Redaction der ausgezeichneten Wochenschrift Ἑστία hat in ihrer Nummer 643 vom 23. April a. St. '89 ein *Φύλλον Πανηγυρικὸν ἐπὶ τοῖς ἀποκαλυπτηρίοις τοῦ ἐν Σύρῳ ἀνδριάντος τοῦ Μιαούλη* herausgegeben, das ganz dem Andenken des berühmten Helden gewidmet ist. Es enthält an *Illustrationen:* das Portrait von Andreas Miaoulis nebst seinem Namenszuge, sein Grabmal, das Standbild, den Schnabel seines Flaggenschiffes (Marsbüste); an *Texten:* sein Leben und Wirken in einer Reihe von Aufsätzen aus den berufensten Federn und das Programm der am 23. 24. 25 April begangenen Festlichkeiten. A. B.

’ΑΠΡΙΛΗΣ

(*ἆσμα παιδικόν.*)

Παιδάκι ὤμορφο εἶνε ὁ ’Απρίλης,
σὰν τ’ ἀγγελούδια τῶν οὐρανῶν·
Μάννα τὴν ἄνοιξι ἔχει ὁ ’Απρίλης,
πατέρα Ἥλιο τὸν Φωτεινόν!

Ἔχει ἀδέλφια του τὰ κηπαράκια,
στολίδια ἔχει μύργια ἀνθηά,
ἀγαπημένα του τὰ ποταμάκια
καὶ τὴν Σελήνη φίλη ξανθηά!

Τραγοῦδι πάντοτε μὲ τὰ πουλάκια
εἰς τὰ λιβάδια ψάλλει γλυκύ,
ὅπου χαρούμενα, καλὰ παιδάκια
παίζουνε Σχολὴ καὶ Κυριακή!

Μὲ γέλοιο ξέλαμπρο, τρέχει πηδάει
καὶ μᾶς φωνάζει Αὐγή-Αὐγή:
ποιὸς τὴν ὑγεία του κι’ ἐμὲ ἀγαπάει
ἐμέν’ ἂς ἔλθῃ νὰ κυνηγῇ!

Τρέχτε ὀγρήγωρα, καλὰ παιδάκια,
τρέχτε ςτ’ ’Απρίλη τὴν κατοικιά!
Τ’ ’Απρίλη δώσατε θερμὰ φιλάκια
νὰ σᾶς χαρίσῃ ὑγειὰ γλυκειά!

ἐν Σπέτσαις. ’ΙΩΑΝΝΗΣ Γ. ΓΙΑΝΝΟΥΚΟΣ.

ΤΩ ΕΝ ΑΜΣΤΕΛΟΔΑΜΩ ΦΙΛΕΛΛΗΝΙΚΩ ΣΥΛΛΟΓΩ.

Sonetto.

'Απὸ μακρὰν ἀκούω νὰ λέγουν εὐμενῶς
Διὰ τὴ γλυκειὰ πατρίδα, τὴν γαλανὴν 'Ελλάδα.
Θερμῶς ὑποστηρίζουν, καίουν ἐμπρός της δᾶδα,
Λατρεύουν τοὺς θεούς της, θεῶνται ἀτενῶς

Τὰ ἤθη, ἔθιμά της ἀναδιφοῦν σεμνῶς,
Τὰ πάντα ἐξετάζουν ἐνδιαφερόντως πάνυ,
Μνημεῖά της, τεμένη, ἀσπίδας καὶ τὰ κράνη
Καὶ πᾶν αὐτῆς ἀρχαῖον καὶ σύγχρονον ἀγνῶς.

Σφόδρα τὴν ἀγαπῶσι ξένοι πολυμαθεῖς,
Πρὸς πᾶν καλὸν καὶ θεῖον οἱ ἔχοντες τὴν τάσιν,
"Ολοι εὐγενεῖς μὲ γνώσεις, σοφοὶ γλωσσομαθεῖς,

'Ως τὴν ἰδίαν πάτρην. Τὸ μέλλον της εὐρὺ
'Ανοίγεται ἐλπίζω. Τοῖς "Ελλησι δὲ πᾶσι
Τί καύχημα! Τοῦ Πλάστου τ' ὄμμα θὰ τοὺς φρουρῇ.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ 'Α. ΠΟΛΙΤΗΣ.

Σῦρος 5/17 *'Ιανουαρίου* 1889.

ΖΕΥΣ ΚΑΙ ΠΙΘΗΚΟΣ.

Aus den 32 originellen Fabeln, welche Prof. Panayótis I. Ferbos

Λέγουν ὅτι ὅτε πρῶτον εἰς τὰς χεῖράς του τὰς θείας
ἔλαβεν ὁ Ζεὺς τοῦ κόσμου τὰς βασιλικὰς ἡνίας,
προσεκάλεσε πᾶν ζῷον ἐλευθέρως νὰ τῷ εἴπῃ
τί φρονεῖ περὶ τοῦ κόσμου καὶ ἂν τίποτέ του λείπῃ,
τὰ δὲ ζῷα μὲ δειλίαν
προσερχόμενα, ἐξύμνουν τοῦ παντὸς τὴν συμμετρίαν.

Μεταξὺ τῶν ἄλλων ἦλθε καὶ ὁ πίθηκος δρομαῖος,
καὶ τὸν θρόνον προσκυνήσας τοῦ Διὸς ἐδαφιαίως,
ἤρχισε μὲ τὴν συνήθη χάριν του καὶ πονηρίαν
πρὸς τὸν Δία νὰ ἐκθέτῃ καὶ τὴν γνώμην τὴν ἰδίαν·
μεταξὺ πολλῶν γελοίων
εἶπε τελευτῶν καὶ ταῦτα μετὰ μορφασμῶν μυρίων·

„Γίνωσκε, Ζεῦ πάτερ, ὅτι εἰς τὸν κόσμον σου μεγάλη
ἀταξία βασιλεύει, καὶ ἂς λέγουσιν οἱ ἄλλοι
ὅ τι θέλουν, ἡ ἰσότης λείπει καὶ ἡ συμμετρία,
τοῦτο εἶνε ἡ μεγίστη πρὸς τὸν κόσμον ἀδικία·
τέλος ἅπαντα τὰ ὄντα
ἔπρεπε νὰ εἶνε ἴσα μὲ τὰ μετ' αὐτῶν συζῶντα!"

„Ἔχεις δίκαιον, τῷ ὄντι, ἀπεκρίθη ὁ Κρονίδης,
καὶ ὀρθῶς τὴν ἀταξίαν εἰς τὸν κόσμον ἀποδίδεις·
γενικὴ λοιπὸν ἰσότης ... ὅσα ἐν τῷ κόσμῳ ζῶσι,
ὅλα μετὰ σοῦ εἰς σκνῖπας θενὰ μεταμορφωθῶσι·
εὐχαριστημένος εἶσαι;
ἐκπληροῦται ἡ εὐχή σου, πλέον μὴ παραπονεῖσαι!"

„Ὄχι δά, εἶπεν ἐκεῖνος, καὶ ἐπήδησ' ἐν τῷ μέσῳ·
„μεταμόρφωσιν ἐζήτουν, ὄχι διὰ νὰ ἐκπέσω!"
— „Λοιπὸν ἔστω", ἀπεκρίθη ὁ θεός, „τὰ τόσα τόσα
τῶν μυρμήκων καὶ κωνώπων τάγματα, κ' ἐν γένει τόσα
εἰς τὴν γῆν ἐπάνω ζῶσι,
εἰς ἐλέφαντας μεγάλους θενὰ μεταμορφωθῶσι!"

ZEUS UND DER AFFE.

in Athen unter dem Titel „Μύθοι" 1884 herausgegeben hat. 8° p. 110.

Man erzählt dass, als zum ersten Mal' in seine Götterhände
Zeus die königlichen Zügel seiner neugeschaffnen Welt nahm,
er ein jedes Thier berufen habe frei ihm anzusagen
was es von der Welt nun halte und ob etwas ihr gebreche; —
und die Thiere traten schüchtern
vor ihn hin, und alle priesen laut die Harmonie des Ganzen.

Zwischen vielen andern kam auch eil'gen Laufs daher der Affe,
und dem Thron des hehren Gottes bis zum Boden sich verneigend,
fing er an mit der gewohnten droll'gen Schlauheit gar possierlich
darzuthun dem hehren Gotte seine eigne Affenmeinung.
Unter vielen Albernheiten
sprach er, endigend, noch dieses mit unzähligen Grimassen:

„Wisse, Vater Zeus, auf dieser Welt, die eben du geschaffen,
herrscht ein ries'ges Durcheinander, mögen auch die andern sagen
was sie wollen: Gleichheit fehlet, auch das Ebenmaass vermiss' ich,
und das ist das allergrösste Unrecht gegen deine Erde:
alle Wesen sollten schliesslich
doch ganz gleich sein allen andern, die zugleich mit ihnen leben!"

„Du hast Recht, ganz ohne Zweifel", spricht erwiedernd der Kronide;
„Richtig hast das Durcheinander dieser Welt du angegeben.
Allgemeine Gleichheit also ... Alle, die auf Erden leben
mögen denn, mit dir, in Bremsen alsogleich verwandelt werden!
Bist du völlig nun zufrieden?
Sieh, dein Wunsch wird gleich erfüllet — nun beklage dich nicht weiter!"

„Ei, warum nicht gar", sprach jener, und sprang lebhaft hin und wieder,
„Umgestaltung zwar begehrt' ich, aber doch nicht gar nach unten!"
—„Gut, es sei!" entgegnet Zeus ihm, „all' die vielen Millionen
Ordnungen von Mücken, Mieren und was sonst von andern Thieren
auf der Erde wimmelnd wohnet
mögen alsofort zu grossen Elefanten sich gestalten!"

Παρευθὺς ὁ λόγος οὗτος τοῦ Διὸς ἐξεπληρώθη
κ' ἡ γῆ ὅλη ἐκ σωμάτων τεραστίων ἐπληρώθη,
ὥστε πλέον δὲν ἐξήρκει ὅλ' ἡ ἐπιφάνειά της
νὰ χωρέσῃ καὶ νὰ θρέψῃ τὰ ὀγκώδη τέρατά της·
— καὶ ὁ Φίλος μας, ὁποίαν
γνώμην εἶχεν εἰς ἐκείνην τὴν τῶν ὅλων συμμετρίαν;

Ὦ, ἐκεῖνος, μὴ ῥωτᾶτε ... ὅλος μεταμορφωμένος
εἰς ἐλέφαντα μεγάλον ... καταστενοχωρημένος,
συγκρουόμενος ἀπαύστως μεταξὺ χονδρῶν γειτόνων
καὶ ἀδυνατῶν ὁ τάλας ἓν νὰ κάμῃ βῆμα μόνον,
ἔκλαιε καὶ ἐνθυμεῖτο
τὰ μακρὰ πηδήματά του εἰς τὰ δάση ὅτε ἦτο ...

Κ' ἔκραζε „θεέ, ὡς πότε ὁ λαὸς αὐτὸς ὁ γίγας
θενὰ μὲ καταπιέζῃ! σῶσόν με, ὦ Ζεῦ, ὀλίγας
ναὶ ὀλίγας στιγμὰς μόνον, μόλις μόλις θὰ ἀνθέξω,
δός μοι τόπον νὰ βοσκήσω καὶ διάστημα νὰ τρέξω ..."
ὁ μωρὸς μετεμελήθη,
ὁ δὲ Ζεὺς εἰς ταῦτα πάντα μειδιῶν τῷ ἀπεκρίθη·

„Αἴ, ἐλέφα μου, τί τόπον καὶ διάστημα γυρεύεις;
κ' ἡ ἰσότης τί θὰ γίνῃ, τὴν ὁποίαν σὺ λατρεύεις;
κ' ἔπειτα ὡς ὅλοι ζῶσιν, οὕτω πως καὶ σὺ θὰ ζήσῃς".
— Ὦ, ἂν ἦτο, ὦ Ζεῦ πάτερ, δυνατὸν νά μου χαρίσῃς
τὴν προχθεσινὴν μορφήν μου,
μετ' αὐτῆς καὶ τὴν προτέραν τρισευδαίμονα ζωήν μου!"

— „Αἴ, ἐλέφα μου, μεγάλος δὲν ὠρέγεσο νὰ γίνῃς;
ἔγινες· τί τὴν προτέραν τώρα θέσιν σου προκρίνεις;
εἶδες πῶς ἡ ἀνισότης συγκρατεῖ τὰ πάντα, εἶδες
εἶδες ὅτι τὤνειρόν σου ἦσαν μάταιαι ἐλπίδες;
λάβε πάλιν τὴν μορφήν σου,
μετ' αὐτῆς καὶ τὴν προτέραν τρισευδαίμονα ζωήν σου!"

Pan. I. Ferbos.

Kaum gesprochen, so vollzog sich schon das Wort des hehren Gottes,
und die ganze Erde füllte sich mit klotz'gen Ungethümen,
so dass gar nicht mehr genügte deren ganze Oberfläche
sie zu fassen und zu nähren, all' die mass'gen Ungeheuer. —
Und was war nun unsres Freundes
Meinung über diese volle Harmonie der Lebewesen?

O, der — Ihr braucht nicht zu fragen — ebenfalls ganz umgestaltet
als ein mächt'ger Elefante, fürchterlich und hart beenget,
ohne Unterlass gestossen zwischen mast'gen Nachbarleibern,
so dass nun der arme Schlucker keinen Schritt mehr machen konnte, —
weinte bitter und gedachte
all der weiten Sprünge, die er — als im Wald' er lebte — machte.

Und er rief: o Gott, bis wann denn soll dies plumpe Riesenvolk mich
also petzen, quetschen, stossen! Rette mich, o Zeus, auf wen'ge
nur auf wen'ge Augenblicke; kaum noch, kaum werd' ich's ertragen;
gieb mir Raum mich auszurennen, einen Ort mich drauf zu tummeln!..."
Der Bethörte hatte Reue,
aber Zeus auf alles dieses gab ihm lächelnd nun zur Antwort:

„Ei, mein Elefante, welchen Ort und Raum magst du begehren?
Was soll aus der Gleichheit werden, die so hoch du hältst in Ehren?
„Und dann — so wie alle leben, also magst auch du doch leben."
— „O, wär's, Vater Zeus, doch möglich dass du huldvoll mir gewährtest
die Gestalt von ehegestern,
und mit ihr mein überschwänglich-glücklich früh'res Affenleben!"

— „Ei, mein Elefante, sehntest du dich nicht recht gross zu werden?
Und du wurdest es. Wie ziehst du jetzo vor die früh're Lage?
Sahest du dass die Ungleichheit alles wohl erhält, und sahest,
sahest du auch dass dein Traum nur eitle Hirngespinste waren?
Nimm auf's neue hin dein Wesen,
und mit ihm dein überschwänglich-glücklich früh'res Affenleben!"

Aug. Boltz.

Ἡ ΔΙΕΘΝΗΣ ΓΛΩΣΣΑ.

Τὸ ἀπασχολοῦν σήμερον ἅπασαν τὴν Εὐρώπην, ἅπαντα τὸν πεπολιτισμένον κόσμον, κοινωνικὸν ζήτημα, ἡ διεθνὴς γλῶσσα, δι' ἧς θὰ μετοχετεύωνται καὶ θὰ καθίστανται τοῦ λοιποῦ τοῖς πᾶσι γνωστὰ τὰ πνευματικὰ προϊόντα ἁπάντων τῶν ἐθνῶν, ἤρξατο ἀπό τινος, τῇ εὐγενεῖ πρωτοβουλίᾳ τοῦ ἔναγχος ἐν Ἀμστελοδάμῳ συστάντος „Φιλελληνικοῦ Συλλόγου", οὗ προΐστανται ἔξοχοι ἄνδρες, διαπρέποντες ἐπὶ παιδείᾳ καὶ συνέσει, ἤρξατο λέγομεν, λαμβάνον σοβαρώτερον χαρακτῆρα καὶ μελέτην ἐμβριθεστάτην, καὶ εἶνε τῷ ὄντι τοιοῦτον, διότι ὅπως νῦν ἔχουσι τὰ πράγματα, ἵνα λαμβάνῃ τις γνῶσιν τῶν διαφόρων ἐν τῷ ἡμετέρῳ πλανήτῃ καθ' ἑκάστην σχεδὸν ἐφευρέσεων κτλ. δέον νὰ γινώσκῃ πολλὰς γλώσσας, πρᾶγμα δυσχερέστατον. Ἀπόλυτος ἄρα καθίσταται ἡ ὕπαρξις παγκοσμίου τινὸς γλώσσης. Ἀλλ' ἐν τοιαύτῃ περιπτώσει γεννᾶται ἕτερον ζήτημα, χρῇζον οὐ σμικρὰν μελέτην, δηλ. ποία ἔσεται ἡ διάλεκτος ἐκείνη, ἥτις θὰ προτιμηθῇ τῶν ἄλλων; τινὲς μὲν ἐπρότειναν τὴν γαλλικήν, διότι αὕτη ἤδη κατέστη ὁ φορεὺς τοῦ πολιτισμοῦ, ἄλλοι δὲ τὴν ἀγγλικήν, ὡς ὁμιλουμένην νῦν, σχετικῶς πρὸς τὰ ἄλλα εὐρωπαϊκὰ κράτη, ὑπὸ πλειόνων ψυχῶν, ἄλλοι τὴν λατινικήν, διότι αὕτη ὑπῆρξέ ποτε παγκόσμιος διάλεκτος καὶ ἑπομένως καὶ αὖθις δύναται ν' ἀποβῇ τοιαύτη. Ἡ ὑγιεστέρα ὅμως μερίς, ἡ ἔχουσα ἀρχὰς ὀρθοτέρας καὶ κρίσιν μεγαλοφυῆ, ἀπεφάνθη ὑπὲρ τῆς ἑλληνικῆς, οὔσης πλουσιωτέρας ὅλων τῶν ἄλλων εἰς τὴν ἔκφρασιν καὶ τῶν πλέον λεπτοτάτων ζητημάτων, διὸ καὶ ἦρξε τὸ πάλαι ἁπάσης τῆς ἀνθρωπότητος. Ἐν δὲ τῷ 19ῳ αἰῶνι, ἐν τῷ αἰῶνι τούτῳ τῶν φώτων καὶ τῆς ἐπιστήμης, ἐν τῷ αἰῶνι τῷ κατ' ἐξοχὴν θετικῷ κληθέντι, θὰ καταλάβῃ καὶ πάλαι τὴν ἐμπρέπουσαν αὐτῇ θέσιν, προλιαίνουσα τὴν ὁδὸν πρὸς ἐπαλήθευσιν τοῦ εὐαγγελικοῦ ῥήματος „καὶ γενήσεται μία ποίμνη, εἷς ποιμήν" ... ἡ ἑλληνικὴ λοιπὸν παιδεία ὀρθῶς παρεβλήθη πρὸς προσκαίρως ὑπὸ τῶν νεφῶν ἐπισκιαζόμενον ἥλιον, οὐδέποτε ὅμως ἀποσβεννύμενον. Τὸ θελκτικόν, ἀπαστράπτον καὶ φεγγοβολοῦν αὐτῆς ὕψος καὶ μεγαλεῖον εἰς τὰ ἀθάνατα τῆς κλασικῆς ἀρχαιότητος ἔργα οὐδέποτε θὰ ἐπισκιασθῇ, καθόσον φέρει ἱερὸν χαρακτῆρα. Τοιαύτην λοιπὸν ἐνέχουσαν δύναμιν δὲν πρέπει ἀνανάπτυκτον ν' ἀφήσωμεν, ἐπῆλθε τὸ πλήρωμα τοῦ χρόνου καὶ ἔλαχεν ἵνα αὕτη καταστῇ περίβλεπτος ἀνὰ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν,

ἀνακτῶσα τὴν πρῴην αὐτῆς ἐξαισίαν καὶ περιφανῆ φήμην. Τὴν γνώμην ταύτην, γενομένου λόγου περὶ παγκοσμίου γλώσσης, ἰδίοις ὠσὶν ἠκούσαμεν ἐν Γαλλίᾳ, Ἰταλίᾳ καὶ ἀλλαχοῦ (μέρη τὰ ὁποῖα πολλάκις ἐπεσκέφθημεν) παρὰ πολλῶν ἐπιφανῆ κατεχόντων ἐν τῇ κοινωνίᾳ θέσιν.

Τελευτῶντες δ' εὐχόμεθα καὶ ἡμεῖς ἐντεῦθεν ἵνα ὁ αἴσιος οὗτος οἰωνὸς καὶ ἡ θεία αὕτη ἐπίνοια πραγματοποιηθῶσιν ὡς τάχιστα πρὸς ὠφέλειαν τῆς ἀνθρωπότητος ἐν γένει.

ἐν Καρδίτσῃ, Χρ. Γ. Καλοκαιρινος.
τῇ 18 Φεβρουαρίου 1889.

Ο ΕΝ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΙ

ΕΛΛΗΝΙΚΟΣ ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΟΣ ΣΥΛΛΟΓΟΣ.

ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

ΠΕΡΙ ΣΥΛΛΟΓΗΣ ΤΩΝ ΖΩΝΤΩΝ ΜΝΗΜΕΙΩΝ ΕΝ ΤΗ ΓΛΩΣΣΗ ΤΟΥ ΛΑΟΥ.

Καίτοι πλείω ἢ πεντήκοντα παρῆλθον ἔτη, ἐξ οὗ ὁ ἀοίδιμος Κοραῆς πρῶτος ὕψωσε φωνὴν ὑπὲρ τῆς συλλογῆς τῶν ζώντων μνημείων τοῦ ἡμετέρου ἔθνους, ἀποδεικνύων τὰς ἐξ αὐτῶν πολλὰς καὶ μεγάλας ὠφελείας διὰ τῆς παραλληλίσεως πρὸς τὰ ἀρχαῖα, καίτοι ἔκτοτε πολλοὶ ταῖς σοφαῖς τοῦ σοφοῦ ἀνδρὸς συμβουλαῖς ἑπόμενοι εἰς συλλογὴν τῆς ὕλης ἐπεδόθησαν, ὀλίγη ὅμως μέχρι τοῦδε ἠθροίσθη, ἡ δὲ πλείστη, πολύτιμος οὐχ ἧττον τῶν πολυθρυλήτων ἀργυροφόρων σκωριῶν καὶ ἐκβολάδων, κεῖται κατακεχωσμένη καὶ ἀνεκμετάλλευτος, διότι πρὸς ἀμοιβὴν τῶν κόπων καὶ ἀποζημίωσιν τῶν ἐνδεχομένων δαπανῶν οὐδεμία ἐχορηγήθη χρηματικὴ βοήθεια εἰς τοὺς ἐν ταῖς ἐπαρχίαις δυναμένους μετ' ἐπιτυχίας ἀσχολεῖσθαι πρὸς συλλογὴν τῶν ζώντων μνημείων, οἷοί εἰσι μάλιστα οἱ διδάσκαλοι τῶν δημοτικῶν καὶ ἑλληνικῶν σχολείων.

Ὁ Φιλολογικὸς Σύλλογος πρὸς εὐκολωτέραν τῆς γλωσσικῆς ὕλης συλλογὴν ἐπιθυμῶν νὰ συμπαραλάβῃ συνεργοὺς καὶ συμπράκτορας τοὺς ἐν ταῖς ἐπαρχίαις διαμένοντας καὶ δυναμένους εἰς τοιαύτας ἐργασίας ἀσχολεῖσθαι, ἐπιτυχὼν δὲ καὶ γενναίας χρηματικῆς χορηγήσεως παρὰ τοῦ φιλογενεστάτου καὶ τῶν καλῶν ζηλωτοῦ Κ. Χρηστάκη Ζωγράφου ἀγγέλλει·

Α'. Ὅτι κατ' ἔτος ἀπονεμηθήσονται κατὰ τὴν ἐτησίαν τοῦ Συλλόγου ἑορτὴν χρηματικαὶ ἀμοιβαὶ δέκα, ὧν ἑκάστη δέκα ὀθωμ. λίραι, εἰς συλλογὰς πρὸς αὐτὸν ἀποστελλομένας τῶν ζώντων μνημείων τῶν διατηρουμένων ἐν τῇ γλώσσῃ τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ, ἤτοι 1) λέξεων καὶ Φράσεων, 2) κυρίων ὀνομάτων, 3) δημοτικῶν ᾀσμάτων καὶ διστίχων, 4) παροιμιῶν, αἰνιγμάτων καὶ λογοπαιγνίων, 5) παραμυθίων, 6) περιγραφῶν παιδιῶν ἀμφοτέρων τῶν Φύλων, 7) εὐχῶν καὶ καταρῶν, 8) ἐπῳδῶν, καὶ οἱουδήποτε ἄλλου τοιούτου.

Β'. Αἱ ἀμοιβαὶ ἀποδοθήσονται ταῖς συλλογαῖς οἱωνδήποτε ἐπαρχιῶν, πόλεων, περιοχῆς τινος κωμῶν, ὅσαι πρὸς τὰς ἄλλας συγκρινόμεναι πληρέστεραι κριθῶσι καὶ ἀκριβέστερον ἐπεξειργασμέναι.

Γ'. Ὅσαι τῶν συλλογῶν κριθῶσιν ἄξιαι ἀμοιβῆς καὶ ὅσαι τῶν ἄλλων ἐγκριθῶσι, δημοσιεύονται ὑπὸ τὸ ὄνομα τῶν ἀποστελλόντων αὐτὰς ἐν τῷ τοῦ Συλλόγου Περιοδικῷ.

Δ'. Οἱ ἀποστέλλοντες δύνανται συλλογὴν ἑνὸς μόνου ἢ δύο ἐκ τῶν ζώντων μνημείων ἢ καὶ συμπάντων ἀποστεῖλαι.

Ε'. Ἀποκλείονται τῶν ἀμοιβῶν αἱ συλλογαί, ὅσαι οὐδὲν ἄλλο περιέχουσιν ἢ προδεδημοσιευμένα.

Ὁ κ. Κωνστ. Ζάππας ἐδωρήσατο εἰς τὸν ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελλ. Σύλλογον Φράγκα 500.

GRAMMATICA UNA.

Un comité promoteur spécial de professeurs vient de se former en Trieste: Accademia di commercio e nautica, Prof. Dr. M. STENTA. Ginnasio Communale Superiore, Prof. R. ADAMI, G. COSTANTINI, C. CRISTOFOLINI, P. GELCICH, I. GREIFF, G. VATOVAZ, C. WENDLENNER. Civica Scuola reale superiore, Prof. E. URBACH. Scuola della comunità greco-orientale, Prof. TH. B. OEKONOMIDES. Maestro privato di neoellenico, P. COCHYRI.

C. REYER.

AVIS IMPORTANT.

AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE.

Cette circulaire a été adressée à tous les directeurs et les professeurs des gymnases (colléges latins) en Hollande.

Monsieur!

Dans l'assemblée générale de la „Société des professeurs aux gymnases (colléges latins)", on traitera entre autre la prononciation du grec. Afin de faciliter la discussion, nous vous envoyons les questions à traiter.

Vous êtes prié d'envoyer votre réponse au secrétaire jusqu'au 15 juin courant.

Pour le Comité de la „Société des professeurs aux gymnases",

A. H. G. P. van den Es, Président.
J. H. Meyer, Trésorier.
H. A. J. Valkema Blouw, Secrétaire. (Haarlem).

QUESTIONS.

1) Quelle est la prononciation du grec suivie dans votre lycée?

2) Si vous suivez la prononciation érasmienne, quelles sont les raisons qui pourraient empêcher vos professeurs de grec d'adopter la prononciation nationale?

3) Les professeurs de grec de votre lycée sont-ils prêts à enseigner la prononciation nationale dans les classes supérieures, de façon qu'elle puisse être suivie dans les lectures et les déclamations?

4) Les professeurs de grec de votre lycée sont-ils prêts à faire prononcer, en prose, les mots d'après l'accent écrit, ainsi que cela se fait depuis longtemps en Allemagne?

ULYSSE PANHELLÈNE.

(Notice.)

ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΠΑΝΕΛΛΗΝ, ποίημα ἡρωικὸν τὰς Ἑλληνικὰς ῥίζας ἁπάσας, ὡς τρισχιλίας ἑκατὸν πεντήκοντα ἀριθμουμένας, ἥδιστα μαθητέας ἐν στίχοις ἑξακοσίοις ἑπτακαίδεκα συνέχον. Ἄλλαις πρόσεστι βοηθείαις λατινικὴ διάστιχος μετάφρασις. Ἁπάντων χάριν τῶν ἑλληνίζειν προθυμουμένων θαυμαστὸν ΓΥΡΩΙΔΟΥ (Giraudeau † 1774) ἐτελείωσε τέχνασμα ΙΟΥΛΙΟΣ ΦΕΡΕΤΗΣ (Julius Ferrette). Ἐν Λειψίᾳ (Leipzig) παρὰ Ἐρρίκῳ Μάτθες (Heinrich Matthes) 1886. XII & 91 p. —

Ce petit poème, de la longueur d'un chant d'Homère, et dont la lecture demande moins d'une heure, est un abrégé de l'Odyssée composé de toutes les racines utiles de la langue grecque, au nombre de 3150, employées une fois chacune à l'exclusion des autres mots. En cinquante minutes le lecteur passe en revue toute la langue grecque sous la forme de ses racines, tout en lisant une histoire qui ne manque ni de beauté ni d'intérêt, et dont le fil, surtout avec le charme du vers hexamètre, aide beaucoup la mémoire.

MEMBRES (ET ABONNÉS)

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM [1].

(*Continuation de p.* 164—167.)

Grèce.

Son Exc. St. Dragoumis, Min. de l'Extérieur, Athènes.
Son Exc. Dem. Voulpiotis, Min. de la Justice, Athènes.
Io. Tricoupis, ἀντεισαγγελεύς, Athènes.
St. Scouloudis, Député, Athènes.
N. Chalciopoulos, Insp. de l'Enseign. Supérieur, Athènes.
C. Chalciopoulos, Député, Athènes.
N. Ziliotis, Secr. du Ministère, Athènes.
P. Kavvadias, Insp. Gén. des Antiquités, Athènes.
B. Stais, Insp. des Antiquités, Athènes.
N. Kizazis, Insp. Gén. des Postes et Télégr., Athènes.
Prof. Dr. Spyr. P. Lambros, Prof. à l'Université, Athènes.
J. G. Giannoukos, professeur, île de Spetsa.
Mad[lle]. Ang. Gerasimou Polycala, Lixouri.
Mad[lle]. Stella T. A. Lascarato, Lixouri.
Mad[e]. Aekat. Boutsina T. Forestis, Lixouri.
Spyridon Dimexis, Patras.
Joan. Protekdikos, Professeur, Athènes. (abonné).
Nicol. Anastasiou, Secrétaire de l'Ἐθνικὸς Στόλος, Athènes.
Ant. Antoniadis, anc. rect. de gymnase, rue Gravias 10, Athènes.
Georg. I. Douroutis, κτηματικός, rue Euripide 8, Athènes.
D. C. Papageorgios, Kolaunachi Rue Charetos 14, Athènes.
Marc. D. Saccoraphos, Secr. dans l'Arsakion, Athènes.
Elias Chatzi Andriou, Dr. en droit, Athènes.
Constant. D. Sachinis, rue Phidiou 8, Athènes.
P. Pappanastasiou, rect. du gymnase, Pirée.
G. Zannetos, écrivain, Pirée.
Chr. Giannopoulos, prof. du gymnase, Pirée.
Spyridon A. Matesis, juge, île de Syros.
Mad. Char. L. Pautopoulou, Pirée.

---

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. LA RÉDACTION.

Angleterre.

D. Ancilotte, 14 St. Mary Axe, E. C. London.
Milt. J. Cosmetto, Gresham House, E. C. London.
N. Nassif, 33 Christ Church Road, Streatham Hill, London.
Aristid. J. Basilio, 47 Clarendon Road, W. London.
S. Papantonopoulos, 29 Finsbury Circus, E. C., London.
Chr. A. Rigopoulos, East Cheap Blgs., East Street, E. C. London.
Cost. Sevastopoulos, 27 Pembridge Gardens, W., London.
C. Calogria, 9 Minceng Lane, London.
Evangeli Metaxa, 10 George Yard, Lombard Street, London E. C.
Archimandrite Metallinos, Greek Church, Higher Broughton, Manchester
Per. Souvazoglou, Chepston Blgs., »
L. I. Chrysovelonis, St. Pauls Road Kersal, »
G. Marchetti, c/o Mrs. Petrocochino Brothers, Hall Street, »
I. Pappa Demetriou, 40 Dickinson Street, »
C. E. Demetriadis, c/o Ralli Brothers, »
Paul Scouloudi, » » »
E. N. Parodis, » » »
C. Politachi, » » »
A. N. Alexandroff, » » »

Allemagne.

Mad[lle]. Marie Mellien, W. Magdeburg. Strasse 7 III, Berlin.

France.

N. K. Nicolaïdes, Dir. de la Revue »L'Orient", 147 Boul. St. Michel, Paris.

Belgique.

G. M. Kazantzis, Journaliste, 8 Rue du Gouvern. Provisoire, Bruxelles.

Autriche.

Benedictus Apostolides Hierodiacono, Riva Carciotti 1, Triest.
Elias G. Michalopoulos, Prof. de l'Ec. Hellénique, Riva Carciotti 1, Triest.
Stephanus Franghiades, Via Vienna 6 I, Triest.
Erm. Gentilli, Assicurazioni Generali, Trieste.

Pays-Bas.

Jhr. Mr. J. H. J. Quarles van Ufford, Bourgmestre d'Axel (Zélande).
Prof. Dr. P. D. Chantepie de la Saussaye, Prof. à l'Université d'Amsterdam (abonné).
Ds. A. Loosjes, Pasteur à Amsterdam (abonné).
F. G. Waller, Jur. Stud., 43 Vondelstraat, Amsterdam.

Roumanie.

Const. Zappas, Brosteni-Urziceni, Roumanie.
Dr. N. Nicolaïdis, Craïova (Krajowa).
Dr. Ath. Lytzika, Galatz.
Const. Stathatos, Braila.

Italie.

Sign. D. Milelli, Gualdo Tadino, Umbria.

Russie.

L. Dorizas, négociant, Odessa.
Pan. Andricopoulos, négociant, »
Ant. Samias, notaire, »
Athan. Lousis, négociant, »
Nicol. Persopoulos, négociant, »
Vasil. Pispas, Dr. en méd., »
Soph. Mavrocouphis, négociant, »

Turquie.

A. N. Vellin, Smyrne.
Pan. Pantoleon, Smyrne.
Dr. C. Stékoulis, Grande rue de Péra 207, Constantinople.
Const. Rigopoulos, Chaskioi, près de Constantinople.
Dr. Triantafilides, Constantinople. (abonné).
D. N. Tambaco, Constantinople. (abonné).

Bulgarie.

S. Exc. Cléon Rangabé, Ministre Plénipot. de la Grèce, à Sophia.

Egypte.

Them. Rodocanacis, Kafr-el-Zagiát.
Athan. Tambacopoulos, » » »
Mich. Sarrigiannis, » » »

Indes Néerlandaises.

G. J. P. J. Bolland, Professeur à l'Ecole Moyenne, Batavia. (abonné).

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES:

E. Vlachos, Hamburg.	l.	*E. Vlachos*, 14 *alte Gröningerstr.*, *Hamburg.*
Julius Ferrette, Rose-Villa 71, Maupas, Lausanne.	l.	*Pension Beau-Séjour*, *Lausanne.*
Pan. Panagiotopoulos, Karr-el-Zagiat.	l.	*Kafr-el-Zagiát.*
Dr. E. Engel, Berlin.	l.	*Dr. E. Engel*, 24 *Linzstrasse*, *Berlin.*
S. de Viasis, Archiviste, Zante.	l.	*Prof. S. de Biasi*, *Direct. de la Bibliothèque Foscoliana*, *Zante.*

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ [1]).

(Συνέχεια).

*Bikélas (D.), 25 Années de règne constitutionnel en Grèce. (Nouv. Revue, 1 Avril 1889), Paris 1889. 8°.

*Pharmacopoulos (Pierre P.), Discours prononcé dans le Syllogue Nat. Hellén. à Genève. Trad. par J. Alexandropoulos. Paris 1885. 8°.

*Büchner (L.), Δύναμις καὶ ὕλη, κλ. μεταγλ. ὑπὸ Α. Π. Φαρμακοπούλου. Ἀθήν. 1882. 8°.

*Nikolaïdes (Georg.), Ἰλιάδος στρατηγικὴ διασκευὴ καὶ τοπογραφία, μετὰ 2 πινάκων. ἐν Ἀθήν. 1883. 8°.

*Kolias (Georg.), Συλλογὴ δασμολογική. ἐν Ἀθήν. 1887. 8°.

*ΠΕΠΡΑΓΜΕΝΑ — Τὰ ὑπὸ τοῦ ἐπικούρου τῶν ἐν πολέμῳ τραυματίων Συλλόγου — ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.

Κανονισμὸς Δ' Ὀλυμπιάδος. ἐν Ἀθήν. 1888. 4°.

*Calogeras (Niciph.), Λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὸν ἅγιον Διονύσιον,, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1887. 8°.

Κανονισμὸς τοῦ Φιλεκπαιδευτικοῦ Συλλόγου Ῥεθύμνης. ἐν Ῥεθύμνῃ 1888. 4°.

Phitiles (Zach. G.), Λόγος ἐκφωνηθεὶς τῇ 31 Μαΐου 1887. S. l. 8°.

Vergotis (P.), Das Schöne. Aus dem »Kleinen Bürger" übers. von M. Geiger. Stuttgart 1885. 8°.

Kuhlenbeck (Ludw.), Das Problem einer internat. Gelehrtensprache und der Hellenismus der Zukunft. Leipzig. 1889. 8°.

Coniunctis Viribus, Blaadje gewijd aan de belangen der gymnasia en progymnasia. Amst. 1888. 8°. (quelques n°.)

Κανονισμὸς τοῦ ἐν Ἀθήναις ἰδιωτ. Λυκείου ἱδρυθ. ὑπὸ Ἀθαν. Παπαγεωργίου. ἐν Ἀθήν. 1886. 8°.

*Eustathius, Κωνσταντῖνος ὁ Βουλγαρίας καὶ Κωνστ. ὁ τοῦ Νικ. μητροπολ. Κερκύρας. ἐν Κερκύρᾳ 1888. 8°.

*Dimitsas (Marg. G.), Ἱστορία τῆς Μακεδονίας, συνταχθ. ὑπὸ O. Abel. Λειψ. 1860. 8°.

—— Ἀρχαία γεωγραφία τῆς Μακεδονίας, κτλ. 2 μέρη. Ἀθήν. 1870—74. 8°.

—— Περιοδεία τῆς Αἰγύπτου. ἐν Ἀθήν. (1876. 8°).

—— Δύο λέξεις περὶ τῶν ἐν Μυκήναις καὶ Σπάτᾳ ἀρχαιοτήτων. (ἐν Ἀθήν. 1878. 8°).

—— Πολιτικὴ γεωγραφία, 2 μέρη. Ἀθήν. 1879—82. 8°.

—— Ἐπίτομος ἱστορία τῆς Μακεδονίας. Ἀθήν. 1879. 8°.

—— Ἔλεγχος τῆς ἀρχ. γεωγραφίας E. Kiepert κτλ. ἐν Ἀθήν. 1879. 8°.

—— Περὶ τῆς ἀξίας καὶ δυνάμεως τῆς κλασικῆς παιδεύσεως, ἐκ τοῦ γερμαν. ἐν Ἀθήν. 1879. 8°.

---

1) ὅρ. σελ. 169—70 τοῦ β' τεύχους.

(Ἐλλείψει τόπου λυπούμεθα μὴ δυνάμενοι νὰ δημοσιεύσωμεν τὸν κατάλογον τῶν ἐσχάτως ὑπὸ τοῦ ἀξιοτίμου κ. Ιω. Ν. Βαλέττα ἐν Λονδίνῳ δωρηθέντων βιβλίων).

*Dimitsas (Marg. G.), Κρίσεις περὶ τῆς προτειν. μεταρρυθμίσεως τῶν ἐν τοῖς διδασκ. τῆς Φιλεκπαιδ. Ἑταιρίας διδακτέων μαθημάτων, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1882. 8°.
—— Ἱστορία τῆς Ἀλεξανδρείας. ἐν Ἀθήν. 1885. 8°.
—— Γεωγραφία φυσικὴ καὶ πολιτική. ἐν Ἀθήν. 1885. 8°.
—— Ἐγχειρίδιον τῆς φυσικῆς καὶ πολιτικῆς γεωγραφίας. ἐν Ἀθήν. 1885. 8°.
—— Στοιχειώδης φυσ. καὶ πολιτ. γεωγραφία, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
—— Χάρτης τῆς Ἑλλ. Χερσονήσου, Μικρᾶς Ἀσίας καὶ μέρους τῆς Ἰταλίας. Fried. Köke ἐν Βιέννῃ. 1888. 4°.
*Zappas (Chr. Ath.), Οἰκονομολογικὸν Ἐγχειρίδιον ὑπὸ Jos. Garnier. ἔκδ. δ'. Βουκουρ. 1887. 8°.
*Douroutis (G. J.), Ἐπετηρὶς τῆς Ἑλλάδος διὰ τὸ ἔτος 1889. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.
—— Φρύνη, δρᾶμα εἰς δ' πράξεις, ὑπὸ Rich. Καστελβεκίου. Ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ. Ἀθήν. 1881. 8°.
*Politis (G. A.), Ἑρμούπολις. Ἡμερολόγιον τοῦ ἔτους 1889. ἔτ. α'. ἐν Ἑρμουπόλει 1889. 8°.
*Gelder (J. J. de), Grieksch leesboek voor eerstbeginnenden, nagezien door C. G. Cobet. 5e druk. Haarlem 1888. 8°.
ΔΕΛΤΙΟΝ — Μηνιαῖον Δελτίον τοῦ ἐμπορίου τῆς Ἑλλάδος. Ἰαν. Φεβρ. 1888. ἀρ. I—II. ἐν Ἀθήν. 1888. 4°.
*Thucydides, recogn. H. van Herwerden. 5 vol. Traiecti ad Rh., Kemink & fil., Lipsiae 1877—82. 8°.
*Ἡροδότου ἱστορίαι, recogn. H. van Herwerden. 4 vol. Traiecti ad Rh. s. a. 8°.
*Anastasiou (N.), Στοιχειώδης ἀριθμητική, κτλ. ἔκδ. β' Ἀθήν. 1871. 8°.
—— Λόγος ἐπιτάφιος εἰς Ν. Γ. Τζίνην, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1879. 8°.
—— Προπαίδειαι ἢ πίνακες τῆς ἀριθμητικῆς, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1880. 8°.
—— Ἡ δοκιμὴ τοῦ σταυροῦ. ἔκδ. β'. ἐν Ἀθήν. 1880 8°.
—— Σύμμικτα ἤτοι διάφορα προβλήματα κτλ. ἐν Ἀθήν. 1889. 8°.
—— Ἡ βιβλιοκαπηλεία ἐν Ἀθήναις. ἐν Ἀθήν 1881. 8°.
—— Κωνστ. Νικοδήμου λόγος εἰς Ἰωαν. Βαρβάκην. ἔκδ. β'. ἐν Ἀθήν. 1884. 8°.
Schmitt (John), Die Chronik von Morea. Inaugur. Dissertation. München 1889. 8°.
Hatzidakis (G.), Zum Vocalismus des Neugriechischen. Zeitschrift für vergl. Sprachf. N. F. X. 4.
*Müller (Hans), Griechische Reisen und Studien. 2 Thle (1 Bd.) Leipzig 1887. 8°.
*Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ἔμμετρος μετάφρασις Ἰακ. Πολυλᾶ. 4 τεύχη. ἐν Ἀθήν. 1875—81. 8°.
*Telting (A.), Reisindrukken van Griekenland. — Overgedrukt uit de Provinc. Overijsselsche en Zwolsche Courant (1889.)

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ

τῶν περιοδικῶν, ἐφημερίδων κλ.
(Συνέχεια).

---

*Ἡ Ἀνατολή (ἐκδιδ. ἐν Σύρῳ)
ἀρ. 454—57 Ἡ Ἰταλία καὶ ἡ Ἑλλάς, λόγος ὑπὸ Α. Π. Φαρμακοπούλου, μετάφρασις Γ. Α. Πολίτου.

Ἡ Ἐπιθεώρησις (17 Μαρτ. 1889: Ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Σύλλογος).

Ἡ Φιλιππούπολις (15 Ἀπριλ. 1889: Φιλελληνικὸς Σύλλογος ἐν Ἀμστελοδάμῳ).

Pythagoras, σύγγραμμα περιοδικόν. ἔτ. ε΄. τεῦχ. α΄. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.

(Οἱ) Καιροί (ἐν Ἀθήναις).

Πλάτων, σύγγραμμα περιοδικὸν παιδαγ. καὶ φιλολογικόν. ἐν Ἀθήν. 1884— . 8°.

Ἕσπερος, σύγγραμμα περιοδικὸν μετὰ εἰκόνων, κτλ. ἐν Ἀθήν. 1889— . 8°.

Φοῖβος, ἐπιμήνιος συγγραφὴ περὶ τῆς δημοσ. ὑγιείας κτλ. ὑπὸ Ἰωαν. Π. Πύρλα. ἐν Ἀθήν. 1887— . 8°.

Πρόοδος, σύγγραμμα περιοδικὸν μετὰ εἰκόνων, κτλ. ἐν Βιέννῃ 1889— . 8°.

Σύγγραμμα — ἐν Κων/πόλει Ἑλλην. Φιλολ. Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν. ἐν Κων/πόλει. 1881— . 8°.

Ἀθηνᾶ, σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήν. Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. τόμ. I— . Ἀθήν. 1889. 8°.

Die Gesellschaft. V. 3. — Hellen. und Italien. Literatur, von Prof. Dr. Aug. Boltz. (S. 453—458).

Zeitung für das höhere Unterrichtswesen Deutschlands. N° 19, Leipz. 10 Mai 1889 (Art. v. Hans Müller in Halle a. S.)

Deutsches Litteraturblatt, N° 51. Gotha, 6 März 1889 (Art. v. Hans Müller, Halle).

Rundschau (Neue Philologische). Herausg. v. C. Wagener u. E. Ludwig. Jahrg. 1889— . Gotha 1889. 8°.

La Favilla (Perugia.).

Philologus, Zeitschr. für das Class. Alterthum. Herausg. v. O. Crusius. Göttingen 1889— . 8°.

Mnemosyne, Bibliotheca philol. Batava, coll. S. A. Naber, J. v. Leeuwen J.f., I. M. J. Valeton. N. S. Vol. XVII— . Lugd. Bat., Lipsiae 1889. 8°.

Listy Filologicke. — Prag.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

AVIS AUX LECTEURS.

Nous avons l'honneur de présenter aux lecteurs la 4[me] et dernière livraison de la première année de notre ΕΛΛΑΣ. Fidèle à son programme, la Rédaction a fait tous les efforts possibles pour se procurer le secours intellectuel et littéraire de quelques personnes qui se sont distinguées dans le monde savant et littéraire et particulièrement en Grèce, et qui pourront coopérer le mieux au but de notre Société et de notre Revue. Outre les collaborateurs déjà nommés dans les livraisons précédentes, parmi lesquels nous signalons honoris causa l'illustre A. R. Rangabé, le savant H. Kern, l'infatigable A. Boltz, et tant d'autres dont nous sommes fiers de posséder l'aide indispensable, nous pouvons communiquer encore que les personnes suivantes ont déclaré leur intention de devenir nos collaborateurs: pour les articles scientifiques et linguistiques M. le Prof. G. N. Hatzidakis et M. le Prof. Spyr. P. Lambros à Athènes, pour les belles lettres Son Exc. Cléon Rangabé fils à Athènes.

Grâce au secours de tous ces savants, nous pourrons publier dans le cours de l'année prochaine les articles scientifiques les plus intéressants et les pièces les plus attrayantes tant en poésie qu'en prose. En espérant que tous les Grecs, aimant l'avenir de leur belle patrie et de leur langue immortelle, délivrée de plus en plus de la difformité de la prononciation érasmienne, nous prêteront leur secours dans l'année 1890, et que l'Illustre Gouvernement du Royaume de la Grèce ne tardera pas d'envoyer partout ses professeurs à fin d'enseigner leur langue vivante, nous terminons par les voeux les plus sincères pour l'accomplissement de la grande tâche, que nous nous sommes proposés de remplir.

Ζήτω ἡ Ἑλλάς.

La Rédaction.

LA PRONONCIATION DU GREC

DANS

LES GYMNASES (LYCÉES) DE LA HOLLANDE.

„E pur si muove".

Dans la dernière livraison de l'ΕΛΛΑΣ p. 239 nous avons déjà publié la lettre circulaire, adressée à tous les gymnases de la Hollande par la Société des Professeurs aux dits gymnases (colléges latins). Nous avons vu avec plaisir que cette question a fixé en haut degré l'attention, et que, par exemple, le journal Epitheorissis de Constantinople, dans son numéro du 3ème Juillet 1889, a donné une traduction de ce petit article. Le Comité de la dite société a eu la bonté d'envoyer toutes les réponses au Dr. Muller lequel, après avoir fait un résumé des obstacles les plus importants, a écrit un préavis qui a servi de base à la discussion.

La Rédaction de l'ΕΛΛΑΣ, sentant le plus vif intérêt pour cette question, qui touche l'article 1r des Statuts de notre Société Philhellénique, a cru devoir publier un résumé de toutes les pièces justificatives et de la discussion dans l'assemblée même.

En effet, tandis que déjà beaucoup d'efforts *personnels* ont été faits pour introduire la prononciation nationale et pour quitter la ridicule prononciation érasmienne, nous croyons que la proposition de M. Muller (proposition qu'il se propose de répéter chaque année comme le „Praeterea censeo" de Caton) a été la première tentative d'introduire *collectivement* la prononciation nationale dans les écoles de tout un pays.

Il est bien connu, et par l'excellent livre de M. G. d'Eichthal et par tant d'autres publications, que depuis un siècle, beaucoup de tentatives ont été faites vers ce but. Nous rappelons à la mémoire de nos lecteurs les efforts de M. A. R. Rangabé (voir ΕΛΛΑΣ et la revue Conjunctis Viribus), de M. J. S. Blackie à Edinbourgh qui, lui seul, a suivi pendant toute sa vie la prononciation nationale, le cours de Minoïdes Minas à Paris, cité par M. d'Eichthal, et le Rapport fait sur cette question par l'Académie (voir ibidem), les assemblées générales des professeurs de philologie en Allemagne, dont on

trouve un résumé dans le livre très-connu de M. Eckstein, dans l'excellent livre récemment paru de M. Th. Papadimitracopoulos, etc. Nous ne voulons oublier non plus que déjà depuis plus d'une année, M. Muller lui-même a introduit, sur une échelle très-modeste, la prononciation nationale à l'Université d'Amsterdam et au Gymnase de la même ville, qui compte plus de 300 élèves. Cependant, l'opposition des philologues en Hollande a fait échouer jusqu'ici une introduction *complète*. Ce n'est pas l'erreur qui s'oppose au triomphe de la vérité, c'est (comme il a été justement dit par un penseur français) l'entêtement, l'esprit de routine, tout ce qui porte à l'inertie.

Voici donc un résumé des réponses, envoyées par les professeurs des divers gymnases:

RÉSUMÉ

DES RÉPONSES DONNÉES AUX QUESTIONS

sur la prononciation du grec,

PAR LES LYCÉES DE LA HOLLANDE [1]).

---

1. *Amsterdam.* — Quelques réponses tout-à-fait négatives, une seule tout-à-fait affirmative, quelques autres conciliantes.

Difficulté principale: crainte de confusion par l'itacisme.

Le recteur et trois des quatre autres professeurs de grec sont prêts à introduire la prononciation selon les accents.

Amendement: améliorer aussi la prononciation du latin.

2. *Amersfoort.* — On est prêt à adopter, sous quelques réserves, l'itacisme.

Cependant, même en prose, on refuse à suivre l'accent, à cause de diverses difficultés (poésie et prose, etc.)

3. *Assen.* — Réponse affirmative aux trois dernières questions, à condition, toutefois, d'agir de concert avec toutes les Universités et Lycées.

Ensuite: on aimerait commencer par les classes inférieures.

4. *Deventer.* — Réponse assez vague et négative aux trois questions.

1) Voir ΕΛΛΑΣ p. 239.

5. *Gorinchem.* — De même. — Les professeurs ne connaissent pas la prononciation moderne.

6. *Gouda.* — Déclaration provisoire que les professeurs sont prêts à introduire la prononciation suivant les accents dans les classes supérieures. C'est tout.

7. *Gronigue.* — 2e question. 1e difficulté: les professeurs regardent la prononciation érasmienne comme plus exacte pour les 5e et 4e siècles avant I. C. — Deuxième difficulté: l'orthographe.

3e question: réponse négative.

4e question: Les professeurs trouvent les accents entièrement inutils, et ils aimeraient mieux de les abolir.

8. *Harlem.* — Réponses négatives, surtout parceque la question n'est pas résolue, à cause des difficultés que présente la lecture des vers, etc.

9. *Leiden.* — Réponse négative, non motivée. Seulement: Les professeurs estiment la prononciation suivant les accents incommode et nuisible à la lecture de la poésie grecque classique.

10. *Maastricht.* — Difficulté principale: la prononciation nationale est fausse (l'itacisme). Puis: elle est difficile à apprendre, elle cause de la confusion dans l'orthographe.

On est prêt à adopter, pour la prose, la prononciation suivant les accents, si tout le pays en fait autant.

11. *Nimègue.* — („les menées d'une certaine societé")

2e question: l'exactitude de la prononciation néo-grecque non prouvée.

Danger que la littérature néo-grecque pénètre.

3e question: réponse négative, basée sur des raisons pédagogiques.

4e question: rép. nég. à cause des difficultés pour la poésie.

Proposition de ne plus écrire les accents.

12. *Oldenzaal.* — Difficultés: L'exactitude de la prononciation nationale n'a pas été démontrée; des difficultés orthographiques. (la question des accents, comme la réponse le prouve, n'a pas été comprise.)

13. *Rotterdam.* — Pour des raisons pédagogiques, les professeurs ne trouvent pas qu'il y ait lieu de s'écarter de la méthode suivie jusqu'ici.

14. *Schiedam.* — Réponse pas encore arrivée.

15. *Sneek.* — Difficulté principale: l'itacisme, et le manque de connaissance de la prononciation nationale.

On lira la prose suivant l'accent, *pourvu* qu'on puisse apprendre à distinguer l'accent écrit de la quantité.

16. *Tiel.* — Difficultés: 1. Connaissance défectueuse de la prononciation nationale.

2. Difficultés orthographiques.

3. Quelques difficultés scientifiques.

La réponse aux autres questions également négative. Au reste, le recteur fait preuve de s'être donné de la peine.

17. *Utrecht.* — Difficultés: nouvelle peine; confusion dans l'orthographe; la prononciation nationale n'a pas d'utilité. De même réponse nég. à la question sur les accents.

18. *Zutphen.* — Difficultés: Si la grande difficulté peut être vaincue, on serait pour l'adoption, mais en commençant dès la seconde classe. — En poésie comme en prose, on aimerait à suivre les accents.

19. *Zwolle.* — Le recteur n'a pas le temps de répondre, mais dans l'assemblée, il donnera une réponse motivée.

AVIS

POUR L'ASSEMBLÉE ANNUELLE DE NIMÈGUE

par M. le Dr. H. C. MULLER.

Les réponses de Leide (ville universitaire) et de Rotterdam (ville d'Erasme), qu'on a de la peine à regarder comme sérieuses — surtout celle de Rotterdam — ne seront par relevées par moi. Tant que les Rotterdamois n'expliqueront pas leurs difficultés pédagogiques, et que Leide prendra la 4e question à l'envers, toute discussion sera impossible [1]).

Naturellement, ne seront mentionnés non plus ni Schiedam ni Zwolle. Ainsi cet avis, qui, de sa nature et à la demande du Comité, sera aussi succinct que possible, ne contiendra les réponses que de 15 Lycées.

1) Aû reste, je tiens à déclarer que ce n'est pas moi, mais le Comité, qui a arrêté le texte définitif des questions, ma rédaction aurait été différente

A l'exception d'Amsterdam, d'Amersfoort et d'Assen, lesquels, sous toutes sortes de réserves, ont donné, en tout ou en partie, une réponse favorable, on rejette assez généralement l'itacisme.

La prononciation suivant les accents trouve plus de grâce; du moins, des 15 Lycées il s'en trouve 6 de prêts, en partie absolument, en partie sous des réserves, à l'adopter.

En revanche, quelques Lycées demandent la suppression totale des accents.

A ce qu'il paraît, on suit presque partout la prononciation pseudo-érasmienne (avec l'accentuation suivant les quantités).

Ce n'est qu'à Amsterdam que quelques professeurs aient adopté la prononciation suivant l'accent, tandis qu'un seul professeur a mis ses élèves au courant de la prononciation nationale, sans cependant pouvoir l'appliquer conséquemment pour les raisons pédagogiques que voici: l'unité dans l'enseignement et la continuité avec les universités, dont les professeurs sont encore opposés à la réforme soutenue par nous [1]).

Après avoir fait un résumé des diverses réponses, j'ai considéré les points principaux de ce résumé, et constaté que les difficultés les plus importantes sont:

1. La crainte de la confusion, que l'itacisme causerait pour l'orthographe.
2. L'exactitude plus grande de la prononciation érasmienne (un seul Lycée, celui de Groningue) [2]).
3. Ignorance de la prononciation nationale.
4. Difficultés dans la lecture des vers.
5. Quelques difficultés scientifiques concernant des points secondaires. (cf. Blass-Psichari.)

La réfutation de ces griefs peut être très brève; l'espace accordé à cette fin est limité, le temps qui précède l'envoi de la circulaire ne l'est pas moins. Du reste, je me réserve des

1) Ce seul professeur est le soussigné. Je m'empresse d'y ajouter, toutefois, que, comme privatdocent à l'Université d'Amsterdam, j'ai déjà communiqué la prononciation nationale à quelques étudiants, et que je continue à répandre mes idées de toute manière.

2) Je constate qu'à l'exception de Groningue, aucun Lycée ne prend expressément la défense de la pron. érasm., quelques réserves qu'on fasse.

éclaircissements oraux: et, grâce aussi à la Société Philhellénique, la chose restera, sans cesse, à l'ordre.

Voici donc ma réponse à ces cinq points:

1. Pour l'orthographe, l'explication des formes, on *pourra* toujours suivre une espèce de système érasmien. même on *devra* la suivre, ainsi que cela se fait pour d'autres langues. Je désire l'adoption de la prononciation nationale pour la lecture (la déclamation et la récitation), du reste, l'enseignement ne consiste pas seulement, me semble-t-il, à réciter des formes, à faire des dictées, etc.!
2. A cela je réponds que les Erasmiens eux-mêmes sont inconséquents et doivent encore montrer ce que c'est que leur prononciation vraie et non corrompue. Je ne répéterai pas les autres arguments connus, mais je fais observer que la prononciation nationale seule peut mettre l'unité dans la confusion immense de la prononciation du grec.
3. Comme l'itacisme et les accents sont les points principaux, la prononciation peut, à un certain degré, être apprise exactement et facilement dans les livres, pourvu que la bonne volonté y soit. Est-ce une raison de garder le mauvais, parce qu'au lieu du meilleur absolu, on ne peut obtenir que le meilleur relatif?
4. Les questions de la circulaire ne parlent que de la prose, afin d'éviter les difficultés connues. Notre manière scolaire de scander les vers me semble absolument fautive, surtout pour les vers qui ont été chantés ou déclamés en récitatif.
5. Quant à quelques griefs scientifiques concernant des points secondaires, je n'en parlerai pas ici, afin de ne pas perdre de vue le point principal, l'itacisme et les accents.

Dans les publications Ἑλλάς ou Conjunctis Viribus, je tâcherai, volontiers, de répondre à ces difficultés.

J'ai donc l'honneur de proposer, comme avis, que l'assemblée générale réponde affirmativement aux 3e et 4e questions, avec cette modification qu'au lieu des classes supérieures, on commencera par les classes inférieures.

Pour ne pas trop empiéter sur la discussion, je me réserve les formules définitives jusqu' à l'assemblée même.

15 Juin 1889.

P. S.

Cet Avis étant déjà formulé, sont encore arrivées les réponses d'*Arnhem*, de *Delft*, de *Leeuwarden* et de *Middelbourg*, réponses, toutes, négatives et prouvant que ces Lycées aussi suivent la prononciation soi-disant érasmienne. Arnhem développe les difficultés connues, Delft défend la pron. érasm., Leeuwarden répond à la négative, mais n'a pas le temps de s'étendre sur ses griefs, Middelbourg recule devant les difficultés et veut se borner à communiquer la pron. nat. aux classes supérieures. Ma réponse à ces observations est brève; la voici: en regard des difficultés, qu'à mon avis on exagère, on peut énumérer des avantages et des commodités incontestables (p. e. les accents). Delft en appelle à Psichari et à Hatzidakis, mais le dernier m'écrivit expressément: „La prononciation érasmienne ne peut être la véritable prononciation grecque. Je suis persuadé qu'un ancien Grec, s'il pouvait ressusciter, ne comprendrait rien de la langue grecque d'Erasme. Le *πάτερ ἡμῶν*, rendu comme Blass le fait dans la 3e édition de son „Aussprache" Páter hemôn etc., n'a jamais été prononcé de cette manière par la bouche d'un grec". Du reste et naturellement, Hatzidakis reconnaît ainsi que le soussigné, si magn*os* licet componere parvis, que la prononciation s'est modifiée sur plusieurs points.

Amsterdam, 20 Juin 1889. H. C. M.

RÉSUMÉ DE LA DISCUSSION.

L'assemblée générale de la dite Société a eu lieu à Nimègue, dimanche le 14 Juillet 1889, sous la présidence de M. le Professeur A. H. G. P. van den Es, Recteur du Gymnase d'Amsterdam. Les assistants étaient nombreux, le nombre des membres étant augmenté de 25 depuis la dernière assemblée générale. Voici un résumé très-succinct de la discussion.

M. van den Es (Amsterdam): Messieurs, J'ai l'honneur de donner la parole à M. Muller, qui semble compter sur une

défaite complète. Or, je me sens obligé de le consoler, les idées marchent et on ne peut pas changer en une année une chose qui s'est maintenue depuis des siècles. L'amélioration sera introduite peu à peu, je suis sûr que la discussion d'aujourd'hui portera des fruits avec le temps.

M. Muller (Amsterdam): Messieurs, permettez-moi d'ajouter quelques mots à mon préavis, qui a été déjà imprimé et envoyé à tous les membres et à tous les journaux. Bien que je m'attende à une défaite dans votre assemblée, une brèche irréparable a été faite dans la prononciation dite érasmienne. Il y a plusieurs années qu' Eckstein a écrit qu'on adhère encore à l'étacisme en Allemagne, parcequ' on craint les difficultés de la réforme, eh bien! comme en Allemagne, on sera obligé, en Hollande, d'abandonner la prononciation érasmienne. Pour cela, il est nécessaire que la Grèce envoie partout ses professeurs et ses savants, pour enseigner la prononciation vivante de leur langue. La question la plus importante, c'est qu'on traite la langue hellénique comme une langue vivante; aussitôt qu'on regardera la langue ancienne comme une des phases de l'immortelle langue hellénique, toutes les autres réformes en découleront. Il serait à désirer qu'on commencât par la prononciation, mais je suis convaincu qu'il est impossible de corriger en un jour une erreur, qui a persisté à travers les siècles.

Pour ne pas abuser de votre indulgence, je traiterai seulement quelques points principaux et intéressants, en attendant la discussion qui suivra.

En premier lieu, comment est-ce-qu'on pourra apprendre et enseigner la prononciation au moyen des livres? Je réponds: en faisant usage des grammaires tant anciennes que modernes, parues dans notre pays et ailleurs, mais avant tout dans la Grèce elle-même. Déjà en 1879 le docteur Burger a publié pour la prononciation un traité élémentaire, qui me semble très pratique. Outre les articles de M. Flament, et la grammaire de Mad. Zwaanswijk, je veux citer encore les excellents ouvrages de M. le professeur Boltz. Il serait désirable que les Grecs eux-mêmes vinssent enseigner la prononciation de leur langue vivante, mais j' ajoute que la prononciation nationale,

étant très-simple et facile, pourrait s'apprendre en peu de temps par les livres.

En second lieu, je me permets quelques mots sur le problème de l'accentuation, question qui ne sera jamais soluble peut-être sous tous les rapports et qui mérite une étude définitive. Cependant, l'honorable professeur Telfy à Boudapest a déjà démontré dans ses Syngrammata Ellinika (voir surtout p. 6—8, 8—11) qu'il y avait dans l'antiquité classique une différence entre la poésie artificielle, selon la quantité des syllabes, et la poésie populaire, que la masse du peuple suivait la prononciation selon les accents, et qu'on peut trouver les traces de cette accentuation dans la poésie artificielle. Il reste à prouver que c'est déjà le cas dans la poésie homérique, certes, on peut suivre les traces et de la prononciation nationale et des constructions grammaticales modernes (*νὰ* au lieu de l'Infinitif, etc.) dès la période d'Homère. En outre, on lit Homère dans les écoles grecques selon l'accent, si je suis bien renseigné; je regrette que les savants grecs n'aient pas publié un rapport sur cette question, quoique j'aie exprimé ce voeu dans mes articles, déjà publiés dans les journaux grecs.

Pour terminer, encore quelques observations sur la prononciation elle-même. Bien que je regarde la question d'un point de vue tout-à-fait pratique, le côté scientifique du problème ne m'intéresse pas moins. Je vous ferai encore observer, Messieurs, qu'un savant grec, M. Theodoros Papadimitracopoulos, dans un admirable ouvrage récemment publié [1]) contre Blass et les Érasmiens, a démontré à l'aide de l'épigraphie, de la dialectologie et de la littérature ancienne et moderne, que la prononciation érasmienne, dont on pourrait établir en quelque sorte un système pour le temps d'Homère, n'existait pas dans la période Attique et classique, spécialement en ce qui concerne la prononciation ouverte des soit-disantes diphthongues. Permettez-moi de vous présenter encore les résultats de quel-

1) *Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς Ἐρασμικῶν ἀποδείξεων, ὑπὸ Θ. Παπαδημητρακοπούλου.* Athènes. impr. Palamède 1889. 8°. 752 pag. On ne peut assez admirer l'érudition de l'auteur. (Voir la réfutation de Meisterhans p. 169, 172, 213, 247, 454, 539, 718; de G. Meyer p. 187, 247, 312, 434; de Curtius p. 230; de Blass et Psichari passim, et spécialement p. 721—22).

ques recherches, qui me semblent très-intéressantes pour la solution de ce problème.

C'est l'étude comparative des langues qui pourra jeter beaucoup de lumière sur la question de la prononciation du grec.

En examinant avec soin les grammaires de plus de 30 langues, j'ai noté les différences qui existent entre le vocalisme de toutes ces langues, et la manière d'exprimer les voyelles et les diphthongues, c'est-à-dire l'orthographe. Voici le résultat obtenu, qui pourra être amplifié par des recherches plus minutieuses.

En ce qui concerne les langues *indo-européennes*, il y a des différences plus ou moins grandes entre la prononciation et l'orthographe spécialement dans la langue *russe* (sept), voir par exemple P. Fuchs, Gramm. Russe. Francf. 1888. 8°. p. 1—15, et d'une manière un peu modifiée O. Asbóth, Kurze Russ. Grammatik, Leipz. 1889. 8°. p. IX [1]).

dans la langue *anglaise*, où le son de l'i peut être exprimé de 17 ou, selon d'autres, de 20 manières, voir J. E. Brady, Lautveränderungen der neugr. Volkssprache. Göttingen 1886. 8°. p. 35 et passim,

dans la langue *polonaise* (quatre du moins), voir. A. Poplinski, Elementarbuch der poln. Sprache. 13e Aufl. Leipz. 1889. 8°. p. 153—154,

dans la langue *portugaise* (par ex. six manières d'écrire le son de l'e`, voir F. de Lencastre (F. Ahn). Nouvelle méthode p. a. la langue portugaise, etc. 4 part. Leipzig, 1883. 8°. I p. 1—3, 4—5.

dans la langue *gothique*, où *ei* est pour *i*, où manquaient l'*e* et l'*o* bref, etc., voir M. Heyne (Stamm), Ulfilas, 5e Aufl. Paderborn 1872. 8°. p. 373, 382. et M. Heyne, Laut- und Flexionslehre der altgerm. Dialecte. 3e Aufl. Paderborn 1874. 8°. p. 20, 25, 26, 37, 47, 64, 76.

dans la langue *paléo-slave*, voir p. e. A. Schleicher, Die Formenlehre der kirchenslaw. Sprache, Bonn etc. 1852. 8°. p. 6—7, 33, 57—58.

---

1) Voir aussi un livre intéressant pour la question de l'accentuation: L. Masing, Die Hauptformen des Serbisch-Chorwatischen Accents. St. Pétersbourg, etc. 1876. 4°. 96 pag. — La théorie sur l'accentuation de M. Brugmann, Grundriss p. 530—65, me semble un peu obscure et confuse.

dans la langue *roumane* (peu de différences), voir surtout Pumnul-Isopescul, Gramm. der rumän. Sprache, Czernowitz 1882. 8°. p. 13, p. 13—19.

dans la langue *albanienne* (albanaise), voir quelques ex. chez G. Meyer, Kurzgefasste Albanes. Grammatik, Leipz. 1888. 8°. p. 3 et 4,

dans la langue *persane*, tant ancienne que moderne, par ex. dans l'ancienne langue i pour ι, ε et η, etc. voir F. Spiegel, Die altpers. Keilinschriften, Leipz. 1862. 8°. p. 139—142, 143, 145 passim, et J. Pizzi, Manuale della lingua Persiana, Lipsia 1883. 8°. p. 8—9.

dans l'ancienne langue *norge* (*Altnordisch*), voir H. Lüning, Die Edda u. s. w. Zürich 1859. 8°. p. 96.

dans la langue *latine*, par ex. ei = î, i = e (souvent), au = o, où manquaient le υ (et le ζ) etc. voir Reisig—Haase, Vorlesungen über latein. Sprachwissenschaft, Berlin 1886. 8°. p. 73, 75—82, Schweizer-Sidler et Surber, Gramm. der Latein. Sprache, Halle 1888. 8°. p. 8, etc. etc.

dans la langue *française*, où il y a 8 divers sons de l'e et p. e. 17 manières d'exprimer le son „cin", voir Brady, Lautveränderungen p. 36 (note),

dans la langue *suédoise*, où il y a des sons mixtes, voir J. C. Poestion, Schwedische Sprache, p. 2—8, et l'art. Schwedische Sprache dans Meyer's Konv. Lexikon 1878.

dans la langue *danoise*, où l'orthographe diffère aussi, voir ibidem, et E. Funk, Lehrgang der dän. Sprache, Leipz. 1889. 8°. p. 1—2.

dans l'ancienne langue *frisonne* (Altfriesisch), voir Meyer, ibidem,

dans la langue *allemande*, qui possède 6 manières différentes d'exprimer une voyelle longue, voir les grammaires et Meyer's Konv. Lexikon Art. Orthographie, et une excellente remarque chez E. Sievers, Grundzüge der Phonetik, 2e Aufl. Leipzig 1881. 8°. p. 120—121.

dans la langue *hollandaise*, aussi la langue ancienne, voir p. e. Oudemans, Taalk. Woordenboek op de werken van P. C. Hooft, Leiden 1868. 8°. Voorbericht p. VIII,

dans la langue *écossaise*, voir l'éd. de Rob. Burns par Willmott, London s. a. 8°. Glossary p. 461—478.

Dans le domaine des langues dites *hamito-sémitiques*, on trouve les mêmes différences

dans la langue *hébraïque*, voir p. e. Nägelsbach, Hebr. Grammatik, Leipz. 1869. 8°. p. 10, Land. Hebr. grammatica, Amst. 1869. 8°. p. 9—13, etc.

dans la langue *arabe*, en ce qui concerne l'alif, le d'amma, les diphthongues, etc. voir les grammaires de Belkassem ben Sedira, Alger 1883, 8°. p. 2—22, T. Roorda, Gramm. Arab. Leovardiae 1858, 8°. p. 5—7, et l'excellent livre de Dozy, Oosterlingen, Leide 1867, p. 7, 12 et passim,

dans la langue *assyrienne*, où par ex. on écrit seulement les voyelles a, i, u, ainsi que i peut être = e bref, voir H. Kiepert, Lehrb. der alten Geographie, Berlin 1878, 8°. p. 26,

En ce qui concerne les langues *ural-altaïques*, on peut observer le même phénomène,

dans la langue *turque* (4 différences de prononciation et d'orthographe), voir A. Müller — H. Gies, Türk. Grammatik, Berlin etc. 1889, 8°. p. 10 et passim,

dans la langue *hongroise* (quatre sons de l'o et de l'u), voir F. Ney, Anleit. zur Erlernung der ungar. Sprache. 23e Aufl. Budapest 1883, 8°. p. 2—4,

pas dans la langue *finnoise*, où l'orthographe semble être très-distincte, voir Meyer, l. l.

Il en est de même des langues *malayo-polynésiennes*, dont nous nommons seulement

la langue d'*Atjeh*, qui contient au moins quatre déviations, voir v. Langen, Handleiding voor de beoefening der Atj. taal. 's Gravenh. 1889, 8°. p. 7—15,

la langue *malaise*, par ex. u = oe (ou), u = ĕ, au = o, au = aw, etc. voir les grammaires de De Hollander, p. 2—3, v. Heerdt. etc. et comp. la dissertation de J. L. A. Brandes, Bijdrage tot de vergel. klankleer enz. Utrecht 1884, 8°. passim.

Dans les langues mixtes on trouve tout-à-fait la même chose, comme dans la langue des *Ziganes* (*Zigeunes*), où, selon Zippel, il-y-a peu de différence entre ē et i, voir A. F. Pott, Die Zigeuner in Europa und Asien, Halle 1844—45, 8°. p. 83 [1]).

---

1) On pourrait ajouter encore la langue *italienne*, voir Vergani-Piranési, Gramm. Italienne, Paris 1838, 8°. p. 3—4, la langue *espagnole*, voir F. M. Noriéga, Nouv. méthode p. a. la langue espagnole Paris 1842, 8°. p. 13—14, etc. etc. mais je me borne à des exemples frappants.

Toutes ces données, qui pourraient être amplifiées facilement et qui ne forment qu'une introduction à une étude minutieuse, pourront cependant prouver qu'on doit être très-prudent dans son jugement sur l'itacisme et l'ancienne orthographe grecque. On pourra en conclure, que le principe de la méthode dite érasmienne, tant pour la langue grecque que pour d'autres langues, rendra peut-être des services pour l'explication des voyelles, diphthongues, etc., *mais que les signes morts ne prouvent presque rien pour la prononciation vivante d'une langue.* Remarquez aussi, Messieurs, que la prononciation d'une langue méridionale et orientale, comme la langue grecque, semble être très-conservatrice, et que la prononciation nationale a l'avantage de s'être propagée par la bouche du père a celle des fils et petits-fils.

Donc, en terminant, je répète ma proposition d'introduire la prononciation nationale du grec dans les gymnases de la Hollande, à condition qu'on suive déjà cette prononciation dans les classes inférieures, et non pas seulement dans les classes supérieures.

M. Reudler (Rotterdam): Je dois prendre la défense du gymnase de Rotterdam, accusé par M. Muller de ne s'être pas occupé sérieusement de la question. Le motif pédagogique, qui nous empêche d'adhérer à l'opinion de M. Muller, est assez clair. Nous ne désirons pas une discussion, en outre la question n'est pas encore fixée scientifiquement, et M. Muller a avoué lui-même qu'il faudra suivre une espèce de méthode érasmienne dans l'explication des formes. Le but des gymnases est de pénétrer dans l'esprit classique, ce qui n'a rien à faire avec la prononciation du grec.

M. Berlage (Oldenzaal): Comment est-ce-qu'on pourra apprendre la prononciation par exemple à Oldenzaal, petite ville éloignée des centres de civilisation? Que veut dire cette méthode soit-disant érasmienne, que M. Muller veut suivre pour l'explication des formes grammaticales?

M. Muller: Quant au gymnase de la ville d'Érasme, (Rotterdam), je persiste dans mon opinion qu'il ne suffit pas de poser des obstacles pédagogiques, mais qu'on est obligé de formuler ces motifs. Jamais on ne pourra pénétrer dans l'esprit

classique en prononçant les langues classiques d'une manière tout-à-fait vicieuse et ridicule. Quant à la question posée par M. Berlage, je soutiens qu'on pourra apprendre la prononciation à l'aide de livres, bien qu'il soit désirable que les Grecs eux-mêmes viennent enseigner leur langue vivante; et je ne comprends pas pourquoi le principe érasmien ne lui est pas clair, principe qu'on applique également dans l'enseignement de la langue anglaise, française, etc.

M. van Geer (Nimègue): Je veux demander quelques renseignements à M. Muller. Quel est le but de la prononciation nationale si ce n'est de la propagande pour l'étude de la langue grecque moderne? Or, il faut poser nettement et sérieusement la question. De plus, je ne comprends pas l'utilité d'une prononciation, qui ne semble pas aller au delà du 14me ou 15me siècle, et je voudrais bien savoir s'il existe en Grèce une prononciation uniforme de la langue nationale.

M. Pautsma (Tiel): On n'a pas encore prouvé définitivement que la prononciation érasmienne soit tout-à-fait vicieuse, je ne la défends pas sous tous les rapports, mais en tout cas, je ne suis pas encore un adepte de l'itacisme, et je veux une prononciation qui se rapproche de plus en plus de l'idéal, de l'antiquité. En ce qui concerne les sept différents sons de l'i, je veux citer encore M. Brugmann, selon lequel la prononciation ouverte de l'οι et de υ comme u a existé encore jusqu'au 10me siècle, et M. Meisterhans, qui prouve qu'on ne trouve pas l'itacisme de l'η avant 150 après Chr. Quintilien et beaucoup d'autres auteurs en font foi. En outre, pourquoi augmenter les difficultés pour les élèves? De quelle manière est-ce-que M. Muller veut appliquer encore le système érasmien, comme cela se fait dans l'enseignement de la langue française à l'étranger?

M. Hoogvliet (Wageningen) fait un discours sur la phonétique comme source évidente de la prononciation, il remercie la Société Philhellénique qui a posé la question en Hollande, mais il désire qu'on ne prenne pas encore de décision.

M. Muller répond à M. van Geer et M. Pautsma [1]). Quant

1) Par manque de temps, une partie de cette réplique a été donnée après la clôture de l'assemblée officielle.

à lui, il souhaiterait qu'on commençât par l'étude de la langue moderne, mais dans cette assemblée la question n'a pas été posée. Il faut commencer par la prononciation, et il s'étonne de ce que M. van Geer a dit, parceque il est bien connu que la prononciation érasmienne date du 17[me] siècle, tandis que l'itacisme a déjà prévalu dans la période classique, bien des siècles avant J.-Chr. Les arguments de M. Pautsma non plus, ne prouvent grand'chose, car M. Brugmann s'exprime avec beaucoup de réserve, et contre l'autorité de ce savant on peut citer une douzaine d'autres autorités, particulièrement de Grecs eux-mêmes, qui sont les meilleurs juges de leur propre langue. L'opinion de M. Meisterhans se trouve déjà réfutée par M. Papadimitracopoulos; il est bien regrettable qu'on ne semble pas connaître toute la littérature et les ouvrages des savants grecs, tandis qu'on jure toujours par un ou deux livres, écrits par un étranger. Il n'a jamais soutenu que la prononciation nationale soit de tous points la même que celle des temps classiques, il sait fort bien que particulièrement la question de l'*υ* est très-douteuse, mais ce ne sont que quelques détails, car en général on peut dire que la prononciation nationale contient fidèlement les traces de la prononciation antique, beaucoup plus fidèlement qu'une savante fantaisie de cabinet d'étude, dont l'origine est ridicule et qui nous rend ridicules aux yeux du peuple lui-même, qui parle la langue. Donc, en terminant, il persiste dans sa proposition d'introduire la prononciation nationale dans les classes inférieures, et il renouvellera cette proposition dans la prochaine assemblée.

Ces paroles sont encore suivies d'une petite discussion, dans laquelle le Président donne le conseil de terminer les débats, parceque le temps manque et qu'il faut prendre une décision quelconque.

MM. Schlimmer et De Boer (Tiel) ayant proposé une résolution, cette proposition donne lieu à une petite discussion, parceque le Président y ajoute un amendement, que ces messieurs acceptent. Cette résolution est soumise au vote et adoptée à l'unanimité, excepté M. Muller, qui vote contre.

En voici le texte:

„L'Assemblée Générale,

„tout en appréciant les efforts de ceux qui, par un examen „scientifique, tâchent de fixer la vraie prononciation de la langue grecque ancienne.

„énonce l'opinion que cet examen n'a pas encore donné des „résultats assez certains, pour justifier l'introduction d'une nouvelle prononciation dans les gymnases de la Hollande,

„mais elle émet le voeu que cet examen soit continué d'une „manière aussi sérieuse que possible."

ÉPILOGUE.

Après une lecture superficielle de ce résumé, on dira peut-être que la discussion n'a pas porté de fruits et que l'introduction de la prononciation nationale a été ajournée ad calendas graecas (ou plutôt ad calendas neograecas, diraient les érasmiens acharnés). Ceci pourtant n'est pas vrai. Après la séance officielle, le Dr. Muller a parlé avec beaucoup de ses collègues, et il a pu se convaincre que l'opposition n'est pas aussi grande qu'il semble résulter de la discussion.

Il ne sera pas possible d'introduire tout d'un coup ce grand changement, quoiqu'on dise, la réforme devra s'imposer lentement et avec beaucoup de circonspection. C'est avant tout une chose pratique, comme l'a justement écrit M. G. d'Eichthal dans ses articles classiques, et non pas une question scientifique, car nous demandons s'il sera jamais possible de reconstruire la prononciation pour toutes les époques de la langue grecque? Donc, pour avoir de l'unité, pour traiter la langue grecque comme une langue vivante, pour avoir un lien nécessaire avec tout un peuple, l'introduction de la prononciation nationale, *malgré ses défauts*, deviendra de plus en plus une nécessité.

Comme en Allemagne, ainsi en Hollande il semble que les philologues soient ravis de leur prononciation érasmienne, ils la trouvent juste et mélodieuse, ou (selon une remarque faite il-y-a quelque temps par S. A. R. le Prince Héritier Bernard de Saxe-Meiningen) „ils sont si amoureux de leur „jargon, qu'ils appellent prononciation érasmienne, que les

„dieux-mêmes s'y opposeraient en vain" („Die Philologen sind so verliebt in ihr Kauderwelsch, das sie erasmianisch nennen, dass selbst Götter vergeblich dagegen kämpfen würden") Pourtant l'amélioration a été initiée par notre Société Philhellénique, et dans tous les pays de l'Europe il se trouvent aujourd'hui des gens, disposés à faire de la propagande pour la prononciation nationale.

Que la Grèce elle-même entre en rapport avec les gouvernements des autres pays, qu'elle prie les Ministres de l'Instruction Publique de faire étudier la question et de préparer en telle sorte un congrès international, qui puisse s'occuper de la solution d'une lutte aussi ancienne qu'ennuyante, que les professeurs grecs eux-mêmes viennent partout donner des cours de leur langue — c'est, à ce qui nous semble, le moyen le plus efficace de résoudre la question.

En même temps, il faut aller quelques pas plus loin. L'étude de la langue moderne devra servir de base à l'étude de la langue antique, et pour arriver à ce but, il serait à désirer que toutes les grandes universités ouvrissent une chaire au grec médiéval et moderne, ainsi que cela s'est déjà fait à Paris, à Munich et à Amsterdam [1]) Aussitôt qu'on aura reconnu la continuité qui existe entre la langue moderne et les dialectes antiques, étudiés avec tant de partialité, dans toute l'Europe on déclarera la guerre à l'absurde prononciation érasmienne, et peut-être il deviendra de plus en plus vraisemblable que l'illustre savant de Rotterdam a voulu se moquer de ses contemporains et, inspiré par l'esprit ironique qui le caractérisait, a écrit la farce qui, pendant des centaines d'années, a trompé le monde savant et littéraire.

La Rédaction.

---

1) Il nous semble très-regrettable que des trois professeurs, occupant ces chaires, deux, MM. Krumbacher et Psichari, s'opposent à l'application de la prononciation nationale à la langue ancienne.

UEBER DEN NAMEN GRAECI UND DEN ÄLTESTEN BERNSTEINHANDEL DER HELLENEN.

EINE HISTORISCHE UNTERSUCHUNG

VON

I. M. J. VALETON in Amsterdam.

I. DIE GRAIKOI.

Woher stammen die Namen „Graeci, Graecia", welche im Altertum ebenso üblich waren bei den Römern und im ganzen Westen, wie sie noch heute bei uns in der Form „Griechen, Griechenland" ganz überwiegend in Gebrauch sind statt der wahren und nationalen Namen „Hellenes, Hellas"? Diese Frage, wie oft sie auch gestellt und besprochen wurde, scheint noch nicht auf genügende und überzeugende Weise beantwortet.

Dass bei dem Aufkommen jener Namen ein Missverständniss untergelaufen ist, lässt sich von vorn herein als gewiss annehmen. Was ein Missverständniss in der Namengebung vermag, zeigt die Benennung Westindien, welche im Anfange der Neuzeit ein Irrtum des Entdeckers einem Theile Amerika's aufgebürdet hat. Aus Missverständnissen ähnlicher Art sind auch im Altertume einige Namen hervorgegangen, welche die Griechen den Römern gaben. Als die Griechischen Kauffahrer schon lange vor der Gründung Massilia's (600 v. C.) das westliche Becken des Mittelländischen Meeres besuchten, und sich ungeheuer fürchteten vor der seeräuberischen Nation, die an der nordwestlichen Küste Italiens und an dem Adrias wohnte, den Tuskern (Tusci), deren Namen wegen des starken aber zufälligen Anklanges an den Namen der bei ihnen heimischen Seeräuber von Lemnos, der Tyrrhener, in ihrem Munde die gleiche Form Tyrrhenoi erhielt, da glaubten die Hellenen dass auch Latium ein Theil Etruriens war; und eine Zeit lang

wurden, wie die Umbrer und die von Etrusken beherrschten Campaner, so auch die Latiner in der Hellenischen Litteratur benannt mit dem Gesammtnamen „Tyrrhener". Bereits in der Theogonie wird Latinos „König von Tyrrhenern" genannt. Aber schon die Hellenen des 5ten Jahrhts, wie Hellanicus und Herodotus, wissen den Namen der Tyrrhener auf den rechten Umfang zu beschränken. Inzwischen war an der anderen Seite Roms, auf dem festen Lande, der Hauptstamm Süd-Italiens und Siciliens, der bei den daselbst angesessenen Hellenen schon lange unter verschiedenen Namen bekannt gewesen war, und zwar als *Oenotrer* (Weinbauer; so nannten die ersten Griechischen Ansiedler die Osken der äussersten Südspitze Italiens), *Chonier*, *Bruttier* (entlaufene oder freigewordene Sklaven, zuerst und vorzüglich in dem früheren Gebiete des zerstörten Sybaris), *Ausones* (in Campanien = Aurunci), *Siceli* und *Morgetes* (beide auf Sicilien), allmählich von den Griechen als Einheit erkannt, was sich bei dem Sikeliotischen Geschichtschreiber Antiochus († 424) in der mythischen Erzählung von den Eroberungen des Oenotrerfürsten Italos, und in der langsamen nördlichen Ausbreitung des Namens Oenotrien (urspr. = Italien) aussprach; dieser Hauptstamm wurde dann auch unter dem wahren und einheimischen Namen *Opici* (Osci) in die Hellenische Litteratur eingeführt. Kein Wunder jedoch dass auch dieser Name jetzt zu weit ausgedehnt wurde, noch über die nördlichen Grenzen Campaniens hinaus, und dass auch Rom, dessen Schicksale durch Theopomp († um 300) zum ersten Male in der einheimischen Hellenischen Geschichtschreibung Erwähnung gefunden haben, als eine Stadt der Opiker angesehen wurde, ein Irrtum wovon sich schon bei Antiochus der Ansatz gefunden hatte in der Erzählung dass ein gewisser Sikelos, der nachher einen Theil der Oenotri aus Italien nach Sicilien geführt und ihnen die Namen Siceli und Morgetes gegeben habe, aus Rom stamme. Freilich auch dieser Irrtum hatte keine bleibende Folgen. Die irrtümliche Benennung wird zwar in einem Theile der Hellenischen Litteratur einen Platz gefunden haben, und sie bestand auch noch im 2ten Jht, aber daneben war der Name Roms und der Römer den Hellenen in Hellas schon geläufig geworden,

lange bevor sich die „aus Westen drohende Gewitterwolke" über ihre Häupter entlud, ja noch ehe sie dieselbe hatten heraufkommen sehen.

Ein Volk des Altertums, das auf sein nationales Wesen etwas gab, konnte es nicht angenehm berühren, seinen Namen, der für ihn diesem Wesen Ausdruck gab, in der Sprache und der Litteratur bedeutender Nachbarn, sei es auch nur theilweise, durch einen wirklich ganz fremden ersetzt zu finden. Dem Römer, welchem das Römersein über alles ging, klang der Namen Opicus widerwärtig, ja beleidigend. In der etwas komischen Auseinandersetzung, in welcher der ältere Cato († um 149 v. C.) seinen Sohn vor den Griechischen Aerzten warnt, weil sie Mittel vorschrieben, von denen in der väterlichen Hausapotheke eines Sabinischen Bauern nie geträumt worden war, womit sie, wie Cato sagt, sich verschworen haben, alle Fremden, die zu ihnen kommen, unter dem Scheine bezahlter und geschäftsmässiger Hülfe auszurotten, wird dies als Höhepunkt der Hellenischen Niederträchtigkeit angegeben: „und uns nennen sie auch Barbaren, und noch schmutziger als andere Fremden beschimpfen sie uns mit dem Namen Opici". — Für solche Entrüstung ist aber der Anlass weit geringer, wenn die Nachbarn dem Volke nicht einen wirklich fremden Namen gegeben haben, sondern der Name einer Unterabtheilung, eines Stammes oder einer kleineren Landschaft, mit welchen diese Nachbarn lange Zeit allein in Verkehr gestanden haben, von ihnen über das ganze zu benennende Gebiet ausgebreitet worden ist; wie z. B. der Alemannen-Name bei den Franzosen für alle Deutschen gebraucht wird. Dass dieses nun auch bei dem Griechennamen der Fall gewesen ist, und „Graecus" wirklich weder ein gemachter, noch ein fremder Name, sondern ein Theilname der Hellenen gewesen ist, wird schon dadurch wahrscheinlich, dass dieser Name bei den Hellenen niemals einen so schlechten Klang gehabt hat. Zwar in die Prosa-Litteratur der Hellenen ist er nicht aufgenommen. Cato's Zeitgenosse Polybius hat in seinem grossen Geschichtwerke diesen Namen selten, wie ich meine nur einmal, gebraucht, und zwar wo er ein geringschätzendes Wort des Cato selber über ihn und seine Mitgeisseln in Rom, die *γερόντια Γραικά* (Pol. 35. 6. 2) anführt. Sogar

Plutarch hat ihn nur einmal, da wo er Cato's Wort über Polybius wiedergiebt, ein anderes Mal wo er den Römischen Spitznamen Cicero's „Grieche und Scholastiker" aufführt. Häufiger als in der Litteratur mag das Wort, wie ein Grammatiker sagt, in der Vulgärsprache geworden sein, als die ganze Griechische Welt von den Römern beherrscht wurde. Den nationalen Namen hat es aber niemals ersetzt; auch in offizieller Uebersetzung Römischer Staatsacten findet man nur die Formen Hellas und Hellenes, obgleich in Rom selbst der Warteplatz der ausländischen Gesandten neben dem Rathhause nie anders benannt ist als mit dem griechisch gebildeten Worte „Graecostasis". Auch die ältere Hellenische Poesie gebraucht den Namen nicht. In welchem Zusammenhang ihn Sophocles einmal genannt hat ist unbekannt, vielleicht liegt nur ein Irrtum eines Scholiasten vor. Aber die gelehrte Alexandrinische Dichtung hat das Barbarenwort mit Vorliebe benutzt, besonders der Chalcidische Dichter Lycophron (3tes Jht), in dessen Alexandra, ein alles Gewöhnliche und leicht Verständliche ängstlichst vermeidendes, alles Absonderliche aufsuchendes Räthselbuch, das fremde Wort eben vortrefflich hinein passte; Alexander Aetolus und Callimachus haben es je einmal gebraucht.

In der That hat denn auch im Norden Griechenlands, in Epirus, ein Volk gewohnt, das den Namen Graikoi in früher Zeit getragen hat, und von diesem kann der Name durch Nachbarn auf die übrigen Hellenen übertragen worden sein. Zwar hat Herr Niese (in einem Aufsatz im Hermes 1877: „Ueber den Volkstamm der Gräker") hiergegen dieses Bedenken geltend gemacht, dass bei den Römern die ältere Form des Namens nicht „Graeci" sondern „Grai" sei; er nimmt für gewiss an, dass „Graecus" nur aus „Graius" entstanden sein könne, nicht umgekehrt, und meint, indem er den historischen Bestand eines Gräkervolkes läugnet, das Hellenische Graikos sei einfach die Hellenische Transscription des fremden und somit gänzlich unerklärt bleibenden Namens Graecus. Allein das aus der älteren Römischen Form „Grai" entlehnte Bedenken hebt sich leicht, wie ich meine, wenn man diese Form für eine alte (vielleicht schon Etruskische) Verstümmelung des echten Namens Graikoi ansieht, wofür die Verkürzung des Namens „Phoe-

nikes" in das Italische „Poeni" eine genügende Analogie bietet. Ein zweites Bedenken des Herrn Niese, dass Graikoi als Volks- und Stammname, mit dem Personennamen Graikos, ungriechisch gebildet sei, würde eher gelten wenn Graikoi ein Ortsname wäre; denn Ortsnamen, auch jene wie *Θαυμακοὶ Καυλικοὶ Κορακαὶ Καμικοὶ* 'Ιωλκὸς 'Ικὸς *Θορικός* bilden ihre Einwohnernamen mit neuer adjectivischen Endung, wie *'Ιώλκιος*, *Θορίκιος*; obgleich doch nicht ganz selten der Ortsname zugleich auch Einwohnername sein kann, wie *οἱ Κράνιοι* bei Thucydides, und die zu Ortsnamen gewordenen gentilicia wie *Λακιάδαι*. Aber als Volksname ist Graikoi nicht ohne Analogie. Diese sind zwar, wie Herr N. bemerkt, im Griechischen in der That nicht oft Adiectiva, sondern haben meist den Charakter von Eigennamen; dass sie es aber gar nicht sein können ist schon mit dem von Herrn N. selber angeführten *'Αττικοὶ* (älter für *'Αθηναῖοι*), und ferner mit *'Αργεῖοι* und vielen adjectivisch gebildeten Völkernamen auf *-ιοι* genugsam widerlegt. Dass es aber wirklich ein Volk der Graikoi gegeben hat, und zwar in Epirus und um Dodona, dafür bürgt uns die unanfechtbare Autorität Aristoteles'. Sein Bericht (Meteor. 1. 14, p. 352) lautet so:

„die Deucalionische Flut zeigte sich hauptsächlich in dem Hellenischen Lande (*περὶ τὸν 'Ελληνικὸν ἐγένετο μάλιστα τόπον*), und in diesem wiederum in der alten Hellas (*καὶ τούτου περὶ τὴν 'Ελλάδα τὴν ἀρχαίαν*). Diese alte Hellas ist die Gegend um Dodona und den Achelous, einen Fluss der oft seinen Lauf geändert hat; denn hier wohnten die Selloi, und die welche damals Graikoi hiessen, heute Hellenes genannt werden".

Herr Niese glaubt, dass die Hellenen um 300 v. C., als ihnen der Name, den sie selber bei den Barbaren trugen, bekannt geworden war, um diesen zu erklären, mit Unrecht den Satz aufgestellt haben, Graikoi sei ein älterer Gesammtname der Griechen gewesen; und hiermit bin ich völlig einverstanden. Er behauptet aber auch, dass der Gräkername, seit er zum ersten Male circa 300 v. C. in den Hellenischen Mythen auftaucht, in Thessalien angesetzt zu werden pflege, in dem Lande wohin Hellen und gewöhnlich auch Deucalion gehören; er folgert nun, dass Aristoteles eben diesen Mythus im Auge habe wenn er von den Graikoi rede, und dass, wenn er dabei

in Abweichung von dem Mythus die Graikoi nach Epirus versetzt, gar keine historische Thatsache, sondern nur eigene Vermuthung von ihm mitgetheilt werde. „So ist es klar", sagt er, „dass auch die Gräker bei Aristoteles nur per accidens nach Epirus gelangt sind, und dass, wie die Verschiebung der Deucalionischen Flut, so ihre Versetzung nach Epirus nur eine Consequenz der Combination ist". Dagegen glaube ich, dass der circa 300 entstandene Hellenische Mythus den Gräkernamen nie in Thessalien angesetzt hat, und dass nicht der Bericht des Aristoteles, sondern gewisse ganz späte, nach Thessalien ihn überführende Angaben auf willkürlichem Schluss eines Schriftstellers beruhen. Um dies zu zeigen, führe ich die Stellen an, wo der Name erwähnt wird.

Der Name Graikos kommt bei den Hellenen vor als mythische Personification, als Heros Eponymos. Als solcher wird er schon (bei Lydus de mens. 1. 13) aus Hesiodus angeführt; Graikos heisst da ein Sohn des Zeus und der Pandora, der Mutter des Deucalion. Hat Hesiodus wirklich den Namen gekannt, so ist es unmöglich dies aus der bei den Barbaren üblichen Benennung zu erklären, und ist das Bestehen eines Volkes das Graikoi geheissen hat, erwiesen. Herr Niese verwirft dieses Citat; „unmöglich", sagt er, „kann man die von Lydus angeführten Verse für etwas anderes als ein spätes Machwerk halten". Wir wollen nicht auf das Gegentheil bestehen; aber wir bemerken nur, dass der strikte Beweis, dieses Citat sei gefälscht, niemals wird erbracht werden können; denn obgleich die Existenz eines Bruders des Deucalion, d. h. desjenigen Menschen, der mit seiner Frau allein aus der Flut übrig geblieben sein soll, dem Mythus selber einigermassen widerspricht, so sind doch diese Widersprüche in den Mythen so häufig und natürlich, dass ein solcher eher für als gegen die Echtheit des Citates beweisst (so hat sich z. B. der Mythus niemals die Frage gestellt, wie es nach Deucalion noch Pelasger hat geben können), und es ist zu bemerken dass eine Theorie, welche mit der vermutheten aber unerwiesenen Unechtheit dieser Verse steht und fällt, nothwendig schon dadurch einen durchaus hypothetischen Charakter erhält. Weiter kommt der Name der Graikoi in dem um 300 v. C. entstan-

denen Mythus vor. Sowohl die Chronik, welche das „Marmor Parium" genannt wird (gemacht um 260 v. C.), als auch der Mythograph Apollodorus (2[tes] Jht. v. C.) geben an, nach Hellen, dem Sohne Deucalions, seien diejenigen, welche früher Graikoi genannt wurden, Hellenen genannt: die Chronik, welche dieses Ereigniss in das Jahr 1520 v. C. setzt fügt hinzu, dieser Hellen sei König in Phthia gewesen. — Natürlich kann dies auf zweierlei Weise verstanden werden; entweder wollen die Worte besagen, dass es allein die Unterthanen dieses Königs Hellen waren, welche den Gräker-Namen mit dem Hellenen-Namen vertauschten, dann gehören wirklich nach diesen Angaben die Graikoi nach Thessalien hin; oder alle Hellenes sollen früher Graikoi geheissen haben, dann wird an diesen Stellen der Gräker-Name gar nicht localisirt, und nur im Allgemeinen behauptet, dass Graikoi der ältere Name aller Hellenischen Bewohner der Halbinsel sei. Nun kann es gar keinem Zweifel unterliegen, dass die letztere Auffassung dieser Stellen die allein zulässige und mögliche ist. Wenn die Chronik und der Mythograph den Hellenen-Namen nicht auf Phthiotis beschränkt haben sollen (was in der nach-homerischen Periode nie Jemandem eingefallen ist), so reden sie hier von *allen*, jedenfalls von allen nördlich wohnenden, Hellenen, und sagen also, dass *alle* Nörd-Hellenen früher Graikoi geheissen haben. Es ist aber andererseits ebenso klar, dass die Quelle einiger sehr späten Autoren, auf welche wir soeben anspielten, des Stephanus Byz. und der Chronographen und des Plinius (14. 28), die Sache anders aufgefasst hat; diese besagt, Graikos sei ein Sohn (oder Vater) des vordeucalionischen Thessalos, König in Phthia; sie hat lediglich darum den Graikos nach Phthia in Thessalien, d. h. nach dem Reich des Hellen, verwiesen, weil sie glaubte, Hellen könne seinen Namen nur an Leute gegeben haben, die in seinem Lande wohnten: dies ist also gar keine in den Mythen begründete Behauptung; oder, wenn man es einen Mythus nennen will, so ist es ein ganz spät gemachter, von welchem Aristoteles nichts weiss, den auch andere Schriftsteller sogar der späteren Zeit, z. B. Strabo (p. 443 sq.), ignoriren, und der von uns nicht weiter in Betracht gezogen zu werden braucht. — Es wurde also um 260 v. C. behauptet,

Graikoi sei ein älterer Gesammtname der Hellenen. Die Mythographen dieser Zeit haben nämlich, wie das schon viel früher auch von Herodotus und Anderen gethan war, als sie den Hellenen-Namen auf das Auftreten des Hellen zurückführten, einen älteren Gesammtnamen des Griechischen Volkes gesucht; indem sie aber den Pelasgernamen, welcher zur Zeit Herodots dafür beliebt worden war, fallen liessen, sind sie statt dessen auf den Graeker-Namen verfallen. Hierzu können sie nur verleitet worden sein durch den Gebrauch, welchen, wie sie wussten, die Barbaren von diesem Namen machten. Auch der Anklang an „graes" und „graices" (alte Weiber) mag dabei mit hinein gespielt haben. An einen alten Volksstamm, der ehemals Graikoi geheissen habe, sei es in Thessalien, sei es in Epirus, können sie dabei gar nicht gedacht haben, denn der Volksname schliesst den Gesammtnamen aus, und umgekehrt. Aber daraus folgt dann auch, dass es zur Zeit des Aristoteles keinen Mythus gegeben hat, der die Graikoi in Thessalien ansetzte. — Andererseits ist es sehr zu bezweifeln, ob Aristoteles überhaupt den mythischen Gebrauch, welcher von dem Barbarennamen Graeci gemacht worden ist, gekannt haben kann; als der Mythus im Marmor Parium soviel wir wissen zum ersten Male aufgezeichnet wurde (c. 260 v. C.), war Aristoteles († 322) schon lange gestorben.

In dem Mythus sind also die mythischen Graikoi, die Vorgänger der Hellenen, welche aus der allgemein-barbarischen Benennungsweise gefolgert sind, gar nicht an eine bestimmte Stelle gebunden; sie konnten da auch nicht, ebensowenig wie ihre Nachfolger, die Hellenen. Von einem Volksstamme der Graikoi aber bekommen wir in den Mythen gar nichts zu hören. Hierüber haben wir eben, ausser dem zweifelhaften Hesiodeischen Fragmente, keine andere Andeutung als den Bericht des Aristoteles. Dass auch dieser Bericht kein selbständiger, sondern nur ein abgeleiteter sein sollte, eine Möglichkeit die bei manchen anderen Autoren vielleicht von selbst würde in Betracht gezogen werden müssen, darf bei diesem Schriftsteller, dem Verfasser der Πολιτεῖαι, nicht ohne bestimmte Gründe angenommen werden. Und an solchen Gründen mangelt es gänzlich. Was er von dem Achelous sagt, zeigt, dass er

bestimmte, wahrscheinlich weder mythische noch historische, sondern geographische Gründe hatte, die Flut nach dieser Gegend zu verlegen, eine Meinung die übrigens auch nicht ohne Anhalt in den Mythen ist. Doch was er hinzufügt hängt von jener Frage keineswegs ab. Hier bei Dodona, sagt er, ist der eigentliche älteste Kern von Hellas. Wer die Rolle überdenkt, welche vor Delphi und auch später noch Dodona gespielt hat, wird das begreiflich finden. Den Hellenmythus hat Aristoteles dabei gar nicht im Sinne; sonst hätte er das Land, wo die Flut auftrat, nicht das *Hellenische* nennen können, was es nach dem Mythus damals noch nicht war, und er hätte von den Graikoi nicht gesagt, dass sie *heute* Hellenen genannt wurden, sondern dass sie *damals*, gleich nach der Flut, diesen Namen empfingen. Ebenso sagt Herodotus (2. 56), bei dem doch Deucalion wie gewöhnlich nach Phthia hin gehört (1.56), dass Thesprotien zu seiner Zeit ein Theil von Hellas genannt werde, früher aber ein solcher von Pelasgia gewesen sei. Und dann wird ebenso ungesucht wie sachgemäss von Aristoteles auf das zu erwartende Bedenken, dass die Epiroten doch schwerlich der Kern von Hellas genannt werden könnten, weil sie von Vielen nicht als Hellenen anerkannt waren, diese Erwiederung hinzugefügt: aber dass die Selloi von Dodona Hellenen waren, ist nie bezweifelt worden, und die umwohnenden Epiroten, welche früher Graikoi genannt wurden, sind ja heute doch allgemein auch als Hellenen erkannt; sie müssen es also von jeher gewesen sein, und ihr Land war auch damals schon Hellenisches Land. Ich glaube dass hiermit der Zweifel an der Selbständigkeit dieser Angabe genugsam als unbegründet nachgewiesen ist, und mehr zu beweisen ist weder möglich noch nöthig.

Wir kennen die Graikoi nur unter anderen Namen; es sind die Thesprotier, die Molossier und andere Völker, die wir in historischer Zeit in der Nähe Dodona's und des Achelous sesshaft finden (Strabo 328). Aristoteles sagt von den Graikoi, dass sie zu seiner Zeit Hellenes genannt wurden. Was bedeutet dies? Waren sie denn schliesslich Hellenes, oder waren sie es nicht? So einfach diese Frage vom ethnologischen Standpunkte aus erscheinen mag, so schwer ist es, eine genügende

Antwort darauf von den Hellenen selber zu bekommen. Wo die Grenze des Hellenischen Volkes im Norden zu ziehen sei, darüber waren die Meinungen bei den alten Griechen sehr getheilt. Bei Homer, wo die Namen Hellas und Hellenes schon vorkommen, aber noch nicht als ausschliesslicher Gesammtname der Hellenisch sprechenden Völker, gehören diese Namen eben mehr zu Hause im Norden Griechenlands, besonders in Phthia, als in der Mitte oder im Süden. Aber im Anfange der nachhomerischen Periode, als in den mittleren und südlichen Staaten Griechenlands, unter dem Einfluss wachsender Bildung und zunehmender gegenseitiger Beziehungen, auch das Gefühl der Zusammengehörigkeit und der nationalen Einheit, wenn nicht erst erwacht, doch sehr erstärkt war, wurden die Namen *hier* in Gebrauch genommen, um diesem Gefühle Ausdruck zu verleihen, und die neu erstandene Einheit zu benennen. Die Hellenische Geschichtschreibung der klassischen Zeit hat die Einführung dieser Namen, welche eigentlich nur auf die internationalen Verhältnisse sich bezogen, zwar nicht ganz mit Unrecht aber doch zu einseitig, nur auf die einzelnen Staaten bezogen, und sie als das Merkmal des Vorschreitens zu einer höheren Kulturstufe aufgefasst. Für den Süden wurde diese „Hellenisirung" Griechenlands in der älteren und einfachen Auffassung angeknüpft an eine bestimmte historische Begebenheit, die Zuwanderung adliger und waffengeübter Leute aus Mittel-Griechenland nach dem Peloponnes und einigen Inseln, wo solche Scharen, wie man wusste, sich in den regierenden Stand hatten aufnehmen lassen, und ihre adligen Sitten in die neue Wohnstätte eingeführt hatten, die sogenannte „Dorische Einwanderung". Der Peloponnes wurde von den älteren Historikern, welchen die späteren genealogischen Klügeleien noch unbekannt sind, gerechnet damals „Hellenisch" geworden zu sein, als Sparta entstanden und Corinth und Argos Dorisch geworden waren; für Athen und andere Staaten, wo es einen solchen historischen Anhaltspunkt nicht gab, nahm man einen im Uebrigen nicht näher umschriebenen „Uebergang zum Hellenismus" (*μεταβολὴν εἰς Ἕλληνας* Her. 1. 57) an, wobei man nur [durch den Namen verführt und meinend, was die Athener gesprochen hätten ehe sie „Hellenen"

wurden, könne eben nicht „Hellenisch" gewesen sein] in den schweren Irrtum verfiel, den auch Thucydides rügt, zu glauben, dass zugleich damit auch die Sprache gewechselt worden sei. Auch wurde aus gleichem Grunde von den Hellenischen Altertumsforschern ein zweiter Gesammtname gesucht, der für die vor-hellenische Periode sein sollte was in ihrer Zeit die jüngeren Namen Hellas und Hellenes waren; hierzu wurde der Namen „Pelasgoi" auserkoren, der in alter wie neuer Zeit so ungeheuere Verwirrung angestiftet hat, und der, eben weil er als postulirter Gesammtname der Hellenen, ehe sie Hellenen waren, aus einem Irrtume hervorgegangen ist, nichts anderes als Irrtümer hat hervorbringen können. Dass aber keiner von den älteren Geschichtschreibern oder Dichtern vor 300 v. C. an den Namen Graikoi gedacht hat, ist ein endgültiger Beweis dass dies zum wenigsten niemals ein älterer Gesammtname der Hellenen gewesen ist.

In der Homerischen Periode ist Dodona in Epirus der religiöse Mittelpunkt der Griechischen Völker gewesen — dies ist der Grund warum Aristotoles hier „das älteste Hellas" ansetzt, und auch Herodotus Thesprotia einen Theil von Hellas nennt — in der Hellenischen Periode wurde es Delphi. Für die Erstarkung aber und Ausbildung des „Hellenischen" Gemeingefühles ist das Meiste geschehen durch die panhellenischen Agones, in erster Reihe natürlich durch das Olympische Nationalfest. Und hier, bei den Wettkämpfen zu Olympia, sehen wir denn auch die Frage, welche schon früher aufgekommen sein muss, die aber in den meisten Fällen nur zu theoretischen Betrachtungen führte und nur ein quasi-wissenschaftliches Interesse hatte, auch practisch eine Beantwortung erheischen, nämlich wie weit sich der Hellenische Name nach dem Norden Griechenlands hin erstrecken solle, wo die Grenze zwischen Hellenen und Nicht-Hellenen zu ziehen sei. Als im Anfange des 5ten Jrhts v. C. Alexander, Sohn des Amyntas, König in Makedonien, sich in Olympia den Hellenischen Kampfrichtern vorstellte, um an den Wettkämpfen theilzunehmen, weigerten diese seine Zulassung *φάμενοι οὐ βαρβάρων ἀγωνιστέων εἶναι τὸν ἀγῶνα ἀλλ' Ἑλλήνων*; erst als er den Nachweis hellenischer Abstammung für seine Person erbracht

hatte, wurde er zugelassen. Aus dieser bekannten Erzählung Herodots folgt einerseits, dass schon viel früher die Theorie, wie sie in Mittel- und Süd-Griechenland bestand, das eigentliche Makedonien aus dem Hellenischen Kreise ausgeschlossen hatte, und dass diese Theorie am Makedonischen Hofe bekannt war und den ehrsüchtigen Fürsten unerträglich vorkam; auf der anderen Seite ersieht man, dass der gefälschte Stammbaum des Makedonischen Königshauses, der den Argivischen Temenus in erster Reihe nannte, und der natürlich von Gelehrten am Königshofe zu Aegaeae im Interesse dieser Fürsten gemacht ist, schon vor dem Anfang des 5ten Jhts fertig gestellt war, dass aber damals die Hellenen des Südens noch gar nichts von dieser Argivischen Abstammung wussten. Dieselbe tritt erst nach 500 bei den Hellenischen Geschichtschreibern, wenn auch mit einigen Differenzen in Nebensachen, doch in der Hauptsache als völlig beglaubigte Geschichte auf. Auch für ein anderes Fürstenhaus, wie es scheint von illyrischer Abkunft, die Lynkesten, welche von den Temeniden abhängig waren seit diese ihr Land erobert hatten, ist wohl nicht viel später eine ähnliche Hellenische Abstammung erfunden; ihr Stammbaum wurde von den Corinthischen Bacchiaden abgeleitet. Aber die Ausschliessung aus dem Kreise des Hellenismus ist noch viel weiter gegangen. Nicht nur Makedonien, auch Thessalien wurde ausgeschlossen. Ein gewisser Heraclides (in einem früher dem Dicaearch v. Messana zugeschriebenen Fragment bei Müll. H. Gr. Fr. II p. 262 sq.) zeigt, indem er das Recht dieser Ausschliessung Thessaliens auf Grund der Deucalionischen Stammtafel zu bekämpfen sucht, wie allgemein sie noch zu seiner Zeit war. Und das gleiche Loos hat die Epirotischen Völkerschaften wie die Molossier und andere, d. h. die Graikoi, getroffen; obgleich Herodotus sie Hellenen nennt (2. 56; 7. 126 sq.), so werden sie bei Scylax (33) u. and. (Strabo 328) von den Hellenen unterschieden; es gab eine Zeit, so sagt auch Aristoteles m. a. W., wo die Graikoi nicht Hellenen genannt wurden; für sich hielten darum auch die Molosserfürsten eine eigens dafür zugerichtete Theorie in Ehren, welche sie zwar von ihren Unterthanen schied, aber mit den Hellenen verband, die ziemlich alte Sage nämlich, wonach ihr Haus abstammte von dem Sohne Achills

und der Frau des Hektor; eine Sage, die noch Pyrrhus von Epirus in seinem Kriege gegen die Römer, die Nachkommen der Trojaner, ausgenutzt hat, indem er sich den zweiten Achilles nannte, der das neue Troia verheeren wolle. — Und auch später noch, als bereits ein freierer Gebrauch des Hellenischen Namens durchgedrungen war, und Jeder Hellene hiess, der nicht wirklich Barbar, d. h. Thraker, Paeonier, Illyrier u. s. w. war, da blieb doch bei Vielen ein starker Protest dagegen lebendig — gegen die Makedonischen Könige hat derselbe in Demosthenes einen Anwalt gefunden —, und man unterschied noch gern das grössere Gebiet, das Hellas genannt werde, von dem kleineren, das wirklich Hellas sei. Bei Polybius (17. 5. 8) spricht Philipp von Makedonien drei Aetolischen Stämmen den Hellenennamen ab. Aristoteles, indem er sich an unsrer Stelle übrigens auf die Streitfrage nicht weiter einlässt, hat sich mit Recht darauf beschränkt, festzustellen, dass die früher Graikoi genannten Epiroten, deren damaligen Volksnamen (Thesproti und Molossi) er übrigens nicht angiebt, zu seiner Zeit ebenso wie die anderen Griechen Hellenen *genannt* wurden. — Die Ursache aber, warum von den Hellenen mit dem Hellenennamen so gekargt wurde, war die, dass man als Inhalt des Hellenismus nicht allein die Abstammung, als Merkmal nicht bloss das einheimische Gebrauchen der Hellenischen Sprache annahm, sondern ganz überwiegend als festen Inhalt dieses Namens den Besitz einer gewissen Kultur, die Theilnahme an der neuen Gesittung und dem freundschaftlichen Verkehr der unter sich wohl bekannten Kulturstaaten hinstellte, und von allen, die des Hellenischen Namens theilhaftig sein sollten, diesen Zustand höherer Gesittung forderte; so erhielt auch das Wort Barbar neben der ethnologischen und linguistischen eine kulturelle Bedeutung. Dieser Forderung entsprachen die nördlichen Völkerschaften keineswegs alle, weder in späteren Zeiten, noch im Anfange der nachhomerischen Periode, als die Hellenische Theorie zum ersten Male ausgebildet wurde. Es kam hinzu, dass schon früh der kulturgeschichtlichen Bedeutung dieses Namens, nach einem constanten Bedürfnisse des Griechischen Geistes, die Völkergeschichte durch Personification zu pragmatisiren, ein quasi-historischer Hintergrund untergelegt

worden war in der Stammtafel des Deucalion, des Hellen, und dessen Söhnen, welche Raum liess für die Ausschliessung nicht nur von Makedonien und Epirus, sondern auch von Thessalien. Der obengenannte Heraclides, der in dieser Frage für Thessalien Partei genommen hat, stellt als Grundsatz der Untersuchung auf: „*nicht* der Gebrauch der Hellenischen Sprache darf als Merkmal des wahren Hellenismus gelten, und also darf auch nicht alles was jetzt Hellas genannt wird, als wahres Hellas betrachtet werden; vielmehr muss eine genaue Erforschung der Vorgeschichte jedes Staates, nach Massgabe der Deucalionischen Stammtafel angestellt, der Entscheidung zu Grunde liegen" (M. fr. II. p. 264). Wirklich aber ist der tiefere Grund, warum die nördlichen Völkerschaften oft ausgeschlossen wurden, in dem Culturzustand dieser Völker zu suchen; „überhaupt gelten (wie Bergk sagt) die Völkerschaften des N.W. Griechenlands nicht für ebenbürtig, sie waren eben auf der alten Culturstufe stehen geblieben".

Wenn aber von uns in den Namen Hellenes nichts Anderes hineingelegt wird als die Andeutung gemeinschaftlicher Abstammung, so müssen wir die Grenze zwischen Hellenen und Nicht-Hellenen im Norden da ziehen, wo sich die Hellenische Sprache von den Illyrischen (heute Albanesischen), Paeonischen, Thrakischen Sprachgebieten scheidet. In Epirus fallen ausser dieser Grenze einige Stämme, die aus dem Illyrischen Gebiete herübergezogen sind, wie z. B. die Chaones (Thuc. 2.80). Hellenen waren aber jedenfalls die Dodonäer, bei denen die Ἑλλὰς γλῶσσα von altersher einheimisch war (Her. 2. 56; 4. 33), was auch für die Thesproti und Molossi wohl genug beweist; hätten diese einen Illyrischen Dialect gesprochen, so wären sie von Herodotus auch gewiss nicht Hellenen genannt worden.

Soll nun, wie wir es oben als wahrscheinlich bezeichnet haben, der Irrtum eines nachbarlichen aber stammfremden Volkes, das lange Zeit unter allen Hellenen allein mit diesen Graikoi in Verkehr gestanden hat, Ursache gewesen sein, dass dieser Name für alle Hellenen gebraucht ist, so kann dieses Nachbarvolk kein anderes gewesen sein als die Illyrier. Ist dies richtig, so ist Graikoi zwar, so weit es der Name eines hellenischen Volkstammes ist, ein hellenisches Wort, muss aber in dem

Sinne, in dem es mit Hellenes ganz gleichbedeutend ist, als ein illyrisches Wort betrachtet werden; und es fragt sich nun, erstens: wie kann dieses illyrische Wort nach Italien gebracht und daselbst eingebürgert worden sein? und zweitens: Sind die Graikoi wirklich bei den Illyriern bekannt gewesen, hat es einen so bedeutenden Verkehr zwischen ihnen gegeben, dass sich hieraus die übertragene, die Illyrische, Bedeutung des Namens erklärt? Wenn diese Fragen genügend beantwortet werden können, so ist, wie ich glaube, genug gethan, um das Entstehen des historischen Griechennamens aufzuklären.

Bei der ersten Frage, wie dieses Illyrische Wort in Italien eingebürgert sein kann, ist zu bemerken dass dies in sehr früher Zeit geschehen sein muss. Denn nicht nur die Römer müssen den Namen gehört und angenommen haben ehe sie mit Hellenen in Verbindung traten — und schon die Erbauer der Colonie Massilia sollen Rom besucht haben als Tarquinius der Etrusker daselbst König war, um ein Freundschaftsbündniss mit den Römern zu schliessen — auch bei anderen Völkern Italiens, namentlich bei den Tuskern in Spina und Hatria, in Tarquinii und Caere, muss das Barbarenwort in Gebrauch gewesen sein; dies erhellt erstens daraus, dass sonst die Römer den wahren Namen von ihnen gehört haben müssten, zweitens daraus, dass die Hellenen im Anfange des 3ten Jhts, als sie von Rom noch kaum eine Vorstellung hatten, schon so gut wussten, wie sie bei den Barbaren hiessen, dass sie damals diesem Namen in ihrer mythischen Vorgeschichte und in einem Theil ihrer poetischen Litteratur einen Platz einräumten; war aber der Name damals bei allen Italiern üblich, so muss er es gewesen sein vor der ersten Ankunft der Hellenen in Italien, ehe Cumae (wahrsch. vor 800), Rhegium (± 743), Tarent (± 707) erbaut wurden. — Wie also in so früher Zeit ein Illyrisches Wort in Italien eingeführt werden konnte, das wäre vor Kurzem noch schwer zu sagen gewesen; heute jedoch kann es aus den geschichtlichen Begebenheiten selber nachgewiesen werden, seitdem es durch die Untersuchungen des Herrn Helbig feststeht, dass die Japyger in Süd-Italien, welche man früher für die Reste einer älteren Indo-Germanischen Bevölkerung Italiens hielt, die vom Norden aus durch

die hereinziehenden italischen Stämme immer weiter nach Süden zurückgedrängt, hier an der Küste einen letzten Zufluchtsort gefunden hatten, in der That Illyrier gewesen sind, welche von der anderen Seite des adriatischen Meeres herüber gekommen waren. Die Gründe, welche Herr Helbig in seinem allbekannten Aufsatz (Studien über die älteste italische Geschichte, Hermes 1876, p. 257—290) hierfür gegeben hat, und seine weiteren Ausführungen, wiederholen wir nicht; es genügt zu bemerken, dass sie bei Gelehrten, wie den Herren Nissen (italische Landeskunde), Kiepert (Lehrbuch der alten Geographie), Deecke (Rhein. Mus. 36 p. 576), Meier (über die ältere Geschichte der Albanesen, in: Verhandlungen der 37ten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Dessau, Oct. 1884 p. 40), Anerkennung und Zustimmung gefunden haben.

Die Japyges bewohnten, in verschiedene Stämme getheilt, als Messapii (Sallentini und Calabri), Poediculi (von den Griechen Peucetii genannt), Apuli und Daunii, welche alle wieder eine Anzahl von populi enthielten, den ganzen Südosten Italiens von der äussersten Spitze bis zum Frento (Fortore); hier beim Monte Gargano herum haben sie sich mit den Apuli, einem ursprünglich Oskischen Volke, wie der Oskische Name ihrer Stadt Teanum beweist, vermischt, und auch die Städte der, wie es scheint ebenfalls Oskischen, Daunii, wie Arpi und Luceria, besetzt, indem sie hier zugleich die von ihnen vorgefundenen Namen Apuli und Daunii für sich annahmen. Dies muss, wie ich glaube, gefolgert werden aus der Sage des Diomedes, den ich für den Repräsentanten der Illyrier in Italien halte, und von dem es heisst, dass er, von König Daunius zu Hülfe gerufen, von diesem einen Theil seines Landes gefordert habe, dann aber auf den „Diomedischen Inseln" verschwunden sei, der aber zugleich auch wieder nach anderer Sage Gründer von Arpi war. Auch tiefer in das Innere Süd-Italiens scheinen die Illyrier vorgedrungen zu sein. In Beneventum, der Stadt im Herzen Samniums, ja in Venafrum, ganz nahe an der Grenze Latiums, hat die Verehrung des Heros Diomedes bestanden. Nun ist Maluentum (denn so hiess Beneventum vor der Römischen Eroberung) zwar gewiss einmal von Campanischen Aurunci bewohnt gewesen (Fest. p. 18);

es kann dies aber in Folge von Auruncischer Eroberung geschehen sein; der Name Maluentum deutet durch die Endung —utum entschieden auf Japygischen Ursprung, und es kommt dies zu der Gründung durch Diomedes hinzu (Serv. Aen. 8. 9). Also mag einst auch ein grosser Theil der Oskischen Urbevölkerung Samniums von Japygiern beherrscht gewesen sein; allein theils vielleicht schon früher, theils bei der Ankunft der kriegerischen Samniter, Abkömmlinge der Sabiner, welche im neuen Gebiet ihren Namen beibehalten aber ihre Sprache mit der einheimischen Oskischen vertauscht haben, ist dieses Land schon vor dem 5ten Jht für die Japyges verloren gegangen.

Aber die Japyges waren keineswegs die einzigen von altersher in Italien angesessenen Illyrier. Die auf den Alpen hier und da zwischen Raetischen Stammen zerstreut wohnenden Illyrier können hier übergangen werden. Von den Chones (im innern Lande zwischen Siris und Croton) sagt Antiochus zu bestimmt dass es Oenotrer waren, um ihre Illyrische Abkunft anzunehmen. Aber in Picenum bei Asculum herum haben Illyrier gewohnt. Und weiter: die im äussersten Nordwesten Illyriens wohnhaften Japodes und Liburni gränzen daselbst an die schon theilweise in Italien angesessenen Illyrischen Istri; diese wiederum, ehe sich die Celtischen Carni bis zum Meere vorgeschoben hatten, an die Veneti, die am nördlichen Ufer des Adriatischen Meeres in Italien wohnten, und gleichfalls Illyrier waren, wie schon Herodot bezeugt. Diese Veneti erstreckten ihr Gebiet bis an die Padusmündung, und einmal wahrscheinlich sogar darüber hinaus; wenn Spina und Hatria, die berühmten Etruskischen Seestädte, Stiftungen des Diomedes heissen, so scheint damit angedeutet, dass die Etrusker sich hier auf Venetischem d. h. Illyrischem Boden niedergelassen haben, wie denn auch nach Livius die Veneti schon in Italien angesiedelt waren noch ehe die Etruskischen Zwölfstädte in der Pogegend erstanden waren. Was nun diese in Italien ansässigen Illyrier gemein haben, ist erstens die grosse Empfänglichkeit für den Hellenismus, welche sie im Laufe der Zeit gezeigt haben. Wie die Veneter besonders unter dem Einfluss von Syracus zu Zeiten Dionysius des ersten, so sind die Japyges im Laufe des 4ten Jahrhts gänzlich hellenisirt; Griechisch wurde hier die gewöhnliche

Sprache, woneben sich etwas später das Latein eingebürgert hat; Griechische Sagen wurden hier angenommen und ausgebildet, in welchen die Japygier aus Kreta hergeleitet wurden, während die Veneti sich durch Antenor aus Paphlagonien hieher geführt glaubten; Tempel und Verehrung Griechischer Götter, wie der Athena in Luceria, der Artemis bei den Poediculi, der Hera und der Artemis bei den Veneti, wurden hier gestiftet. Nur ein kleiner Theil Japygiens, das südliche Gebiet der Messapii, hat sich der Hellenisirung nicht zugänglich gezeigt; hier blieb die alte mit dem Illyrischen verwandte Sprache in Gebrauch, wie Inschriften zeigen, und hier hat allein Rudiae, südlich von Brundusium, des Ennius' Geburtsort, den Griechischen Einfluss angenommen, weshalb Strabo es eine *πόλις Ἑλληνίς* nennen konnte. — Ein zweites charakteristisches Merkmal der Illyrier in Italien ist die Verehrung eines Heros oder Gottes, der von den Hellenen, wahrscheinlich wegen Gleichheit oder ungefähr gleichem Klange der Namen, mit dem Homerischen Helden Diomedes identificirt wurde. Ueberblickt man die Reihe der Ortschaften, wo entweder seine Verehrung bestand, oder die Sage ihn als Gründer oder Ansiedler nannte, so sieht man dass diese alle, mit Ausnahme einer einzigen, in das von Illyrien betretene oder bewohnte Gebiet gehören; es sind in Japygien: Brundusium, Canusium, Salapia, Sipontum, Venusia, Luceria, Arpi, die Diomedischen Inseln; in Samnium: Beneventum, Equus Tuticus und Venafrum, wovon schon oben die Rede war; im Norden: Hatria Spina, Timavum (bei Aquileia) und das ganze Gebiet der Veneti. Wenn auch Ancona genannt wird, so lässt sich hier an die Illyrischen Liburni denken, welche nach Plinius (3. 110) an der Picentischen Küste sich angesiedelt hatten, deren Abkömmlinge noch zu seiner Zeit in Truentum zu finden waren. Von hellenischen Pflanzstädten haben nur Metapont, Tarent, Thurii, diese Verehrung gehabt, und hieher ist sie, wie schon der letztgenannte Name zeigt, ganz augenscheinlich erst ziemlich spät, in der Zeit der Hellenisirung Japygiens, eingeführt worden. Woher aber Appian (2.20) weiss, dass auch Lanuvium in Latium eine Stiftung des Diomedes sei, und wann und warum dies aufgekommen ist, lässt sich nicht vermuthen. —

Das bei den Venetern gewöhnliche Opfer weisser Rosse, die dem Diomedes geweiht wurden, lässt an den Heros der mit den Illyriern verwandten Thraker denken, der von den Hellenen gleichfalls Diomedes genannt wurde, und dem, der Hellenischen Sage zufolge, Heracles die vier ihm geweihten Pferde abgenommen hatte.

Die Ansiedelungen der Illyrier am nördlichen und am westlichen Ufer des Adriatischen Meeres sind gewiss sehr alt; im 8ten Jht fanden die Griechen, als sie in Süd-Italien kamen, und weit früher noch die Etrusker, als sie sich im Padusgebiet festsetzten, dieselben bereits ganz fertig vor. Somit lag es auf der Hand, bei Betrachtung gewisser von jenseits des Adriatischen Meeres in Italien eingeführter Sachen, die eine Beziehung zwischen Hellas und Italien voraussetzten, welche älter ist als die Hellenische Colonisation des Westens, an die Illyrier als Träger und Vermittler zu denken. Zwar wird man dies weder gelten lassen können von der Einführung des Feigenbaums noch von der des Oelbaums, beide sind erst später nach Italien gelangt. Aber der Weinstock ist ebenso gewiss in Italien nicht von altersher einheimisch, wie er daselbst schon völlig eingebürgert war lange bevor die Hellenen kamen; haben doch die Erbauer Rhegiums die Oskische Bevölkerung, welche sie vorfanden, Oenotrer genannt, und die Gegend Oenotrien, weil hier die Reben an Pfählen statt an Bäumen gezogen wurden. So hat bereits Herr Helbig darauf hingewiesen, dass der Weinstock höchst wahrscheinlich von den Illyriern nach Süd-Italien mitgebracht ist, und zwar unter demselben Namen womit sie selber ihn von den Hellenen bekommen hatten, *τὸν οἶνον* oder vinum; von hier aus hat er sich langsam den Weg nach Norden, nach Latium und Rom, später noch an und über die Alpen, gebahnt. Mehr noch. Wenn, wie bekannt ist, die alten Latiner in der frühen Vorzeit ihre Getreide-Nahrung nur in der Form von Puls, Mehlbrei, genossen haben; wenn andererseits das Lateinische Wort Panis „Brot" sein augenscheinliches Vorbild hat im Messapischen *πανὸς* = Hellenisch *ἄρτος*, so wird man kaum umhin können, wie das schon von Anderen gethan ist, die Kunst der Brotbereitung und den Gebrauch des Sauerteigs für Italien zusammen mit dem Namen des Bro-

tes von den Illyriern herzuleiten. — Wie es dann nicht anders zu erwarten war, ist auch von Anderen eingesehen worden, dass für unsere Frage, warum die Hellenes in Italien Graikoi genannt wurden, einiges Licht zu hoffen war von der Thatsache der Illyrischen Uebersiedelung. Aber wie ich meine ist davon, obgleich es an hierauf gegründeten Hypothesen nicht gänzlich mangelt, für diese Frage noch nicht der richtige Gebrauch gemacht. Von Herrn Helbig ist dieser Punkt (auf Seite 273—284 des oben erwähnten Aufsatzes) besprochen worden. Seiner Ausführung können wir hier unmöglich gerecht werden; die Hauptsache muss ich aber, sei es auch ganz unvollständig, mittheilen. Er meint, der Name Graikoi wäre wirklich die allgemeine Benennung der vor-hellenischen Bevölkerung Griechenlands, wozu auch die Illyrier gehört hätten, gewesen, und somit wäre dieser Name auch von den Japygiern selber geführt worden; die Italiker hätten nun den Namen dieser vorhellenischen Bewohner der Griechischen Halbinsel durch die übergesiedelten Illyrier kennen gelernt, und ihn dann auch auf die Hellenen übertragen, welche nach Italien kamen, erst auf die an den Küsten Italiens und Siciliens zich zeigenden griechischen Schiffer verschiedener Abstammung, dann auf die Erbauer der Colonien; von ihnen wäre überhaupt für die ältere wie für die jüngere Bevölkerung des Griechischen Festlandes nur ein, der ältere, Name, benutzt worden. Mir scheint nun diese Ansicht nicht nur wiederlegt zu werden durch das, was ich oben über den Namen Graikoi ausgeführt habe, der niemals ein allgemeiner vor-hellenischer Name gewesen ist, sondern auch dadurch, dass weder die Japyges noch die Veneti, sondern nur die Hellenen in Italien Graikoi benannt sind. — Eine andere Hypothese hat Herr Nissen (in dem ausgezeichneten Buche: Italische Landeskunde, S. 544) mit diesen Worten vorgebracht: „die Verbreitung des Namens Graikoi erklärt sich ungezwungen durch Vermittelung der Japyger: in deren Munde hiessen die Stammgenossen in der Heimat naturgemäss „die Alten"; denn das bedeutet ja der Name". Es ist schwer aus diesen wenigen Worten die Meinung des Verfassers mit Gewissheit zu erkennen; verstehe ich sie recht, so ist dagegen zu bemerken, erstens dass Aristoteles widerspricht, bei

dem Graikoi ursprünglich gar nicht ein Illyrisches Wort, sondern ein Hellenischer Volksname ist; zweitens dass, während es mehr als zweifelhaft ist ob dieser Name in der Hellenischen Sprache „die Alten" bedeutet hat, er diese Bedeutung in der Illyrischen Sprache ganz gewiss *nicht* gehabt hat. Mir scheint also auch dieser Versuch nicht befriedigend. Soll wirklich der Name durch Vermittelung der Illyrier nach Italien gelangt sein, so bleibt wohl nichts übrig als was wir oben aufgestellt haben: die Illyrier haben in ihrer Heimath von den Hellenen lange Zeit nur die Graikoi gekannt, und durch irrtümliche Uebertragung a parte in totum ist in der Illyrischen Sprache die Benennung Graikoi der Name für alle Hellenen geworden. Dieser wurde dann durch die Veneti und die Japyges in die Italischen Sprachen übergeleitet, ebenso wie die Worte panis und vinum, welche uns hierfür eine vollständige und lehrreiche Analogie bieten.

Es bleibt uns also noch die zweite Frage übrig: „Sind die Graikoi wirklich bei den Illyriern bekannt gewesen, hat es einen so bedeutenden Verkehr zwischen ihnen gegeben, dass sich hieraus die übertragene, Illyrische, Bedeutung des Namens erklärt? — Wir wollen diese Frage zum Schluss in nächster Nummer behandeln.

1568—1889.

»Tertius quem super hac re conveneram, Graecus fuit, at ex qua parte Graeciae non hercle teneo, vir doctus et insigni comitate praeditus: diversabatur id temporis in Bernardaeo claustro Lutetiae, adivi hunc data opera, sciscitaturus ex eo quem sonum ipsi Graeci in Graecia usurparent. Mox ubi coepi mentionem facere de hac sonandi ratione, coepit excandescere et Erasmum, licet caetera Italice, tamen hoc memini satis Gallice *Badinum* vocabat, quod homo Germanus tam vastos sonos, ut aiebat, et absonas diphthongos in Graecam linguam, unde ipsi oriundi essent, invexisset" ....

De recta et emendata Linguae Graecae pronuntiatione, *Thomae Smithi Angli* tunc in Academia Cantabrigiensi publ. praelectoris ad Vintoniensem Episcopum Epistola. Lutetiae, ex off. Rob. Stephani Typ. Reg. MDLXVIII 4°. pag. 5—6.

LA RÉFORME DES ÉTUDES GRECQUES.

Au milieu du quinzième siècle, lorsque la prise de Constantinople eut rempli l'Europe de Grecs fugitifs qu'il fallait héberger, la fureur du grec envahit soudain l'Occident, d'abord comme forme de bienfaisance, car comment faire l'aumône à tant de pauvres gens sans trop les humilier, à moins de feindre un désir violent d'apprendre leur langue et de leur en demander des leçons? Ce fut la mode pour tout prince ou grand seigneur d'avoir un savant grec pour précepteur dans sa famille, et pour toute université de l'installer dans une chaire de professeur. Ce mouvement n'eut de parallèles que dans le zèle hospitalier avec lequel l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et la Hollande accueillirent plus tard les réfugiés français à la révocation de l'Edit de Nantes, et plus tard encore les émigrés français de la Révolution.

De toutes parts on se mit à graver des caractères grecs de types très variés et souvent très beaux. On se mit à imprimer les auteurs grecs d'après les manuscrits tels quels, c'est-à-dire la plupart du temps très fautifs, car la critique allemande n'existait pas encore. La plupart de ces éditions étaient accompagnées de notes déjà savantes, et de traductions latines sans lesquelles la plupart des étudiants, et même des hellénistes, n'auraient pu comprendre le texte qu'à coups de dictionnaire. A coups de dictionnaire on peut bien, dans un cours d'études de quelques années, avoir préparé pour les examens quelque deux chants d'Homère, deux ou trois tragédies, une ou deux comédies, un livre d'Hérodote, un de Thucydide et un de Xénophon, deux ou trois discours des orateurs, un dialogue de Platon, et des extraits d'une douzaine d'autres auteurs. Mais les étudiants du quinzième et du seizième siècle avaient une autre ambition. Ils voulaient avoir dévoré toute la littérature grecque, s'être imbus de son esprit, et finalement devenir capables de la relire couramment sans être arrêtés par de piètres questions de mots. Pour arriver là il faut passer par le pont-

aux-ânes de la traduction interlinéaire ou latérale, et ces hommes, destinés à devenir des savants et à faire la Renaissance, ne rougissaient pas d'en passer par là.

L'Europe regorgea bientôt d'hellénistes capables de s'entretenir dans le plus pur grec ancien avec leurs maîtres, les Grecs de Constantinople, et de les remplacer au fur et à mesure qu'ils s'éteignaient. Chacun de ces hellénistes savait absolument tout ce qui peut-être appris au moyen de la littérature grecque en tant qu'elle était déjà publiée, et était entouré d'étudiants dont chacun en savait déjà moitié autant que lui. A ce cercle d'hommes appartinrent Mélanchthon, Luther et Erasme, le pauvre Erasme, qui ne se doutait guère de l'effondrement qu'il préparait aux études classiques, quand il eut la malencontreuse idée de réformer la prononciation du grec.

Aussurément la prononciation Byzantine, la même que celle des grecs modernes, et presque la même que la prononciation attique depuis l'époque des orateurs, n'est pas parfaite. Elle a le défaut ionien de l'iotacisme, défaut qui est charmant dans la lecture d'Homère, mais qui jette quelque confusion dans la lecture d'auteurs moins faciles et où la clarté est surtout à désirer. On devrait la ramener, disons, au point où elle en était de Platon à Plutarque, époque où l'upsilon, quand il ne faisait pas partie d'une diphthongue, se prononçait non comme l'iota mais comme l'*u* français, et où l'accent se prononçait comme il est écrit, c'est-à-dire sans confondre l'aigu avec le circonflexe, comme font les Grecs modernes. Avant cette époque il n'y a qu'archaïsme, et il est absurde de remonter plus haut que la prononciation, déjà dégénérée il est vrai, dans laquelle les auteurs de la période la plus brillante ont lu non seulement leurs propres chefs-d'œuvres mais ceux de leurs prédécesseurs. Autant prononcer le français et l'anglais comme ils s'écrivent, c'est-à-dire comme aucun Français ni Anglais d'aucune époque n'a jamais prononcé sa langue maternelle, l'orthographe, plutôt que la prononciation actuelle, étant erronée. L'orthographe grecque, il est vrai, n'est point erronée, mais elle tient compte de l'étymologie, autant que de la prononciation de l'époque où l'orthographe fut établie. Quant à la prononciation d'Erasme, même telle qu'Erasme l'a comprise, et non telle qu'elle est

diversement pratiquée en Allemagne, en France et en Angleterre, elle est purement arbitraire, et n'a jamais été vivante à aucune époque chez aucune peuplade grecque de quelque dialecte que ce soit.

L'introduction de la prononciation érasmienne fut le coup mortel porté à la connaissance vivante du grec dans l'Europe occidentale. On cessa de s'exercer à parler le grec, puisqu'on le prononçait de manière à n'être plus compris des Grecs, le seul peuple qui le parlait, ni même des hellénistes des autres pays, chaque pays érasmisant à sa manière. L'effroyable cacophonie de la prononciation érasmienne, en enlevant à la langue d'Homère tous ceux de ses charmes que des sourds-muets ne pourraient pas apprécier, tendit naturellement à décourager de l'étude du grec les personnes ayant l'oreille juste et le sentiment esthétique développé. Cependant même des sourds-muets, pour qui la langue grecque n'existerait que pour les yeux, pourraient la trouver encore bien belle, et il fallut quelque chose de plus décisif encore que la prononciation érasmienne pour ôter tout caractère vivant à l'étude du grec.

Les hellénisants de tous les degrés continuaient encore, comme au quinzième et au seizième siècles, à nager dans la littérature grecque à grande eau, c'est à dire à lire, au moyen d'éditions accompagnées de traductions latines, chaque auteur d'un bout à l'autre et un auteur après l'autre, sauf à préparer plus spécialement pour les examens certains textes peu étendus. Or, les professeurs s'aperçurent que l'usage des traductions favorisait la paresse de certains élèves, qui même pour les textes sujets aux examens se servaient trop peu du dictionnaire, et arrivaient pourtant à répondre assez bien, obtenant ainsi leurs diplômes par une espèce d'escroquerie. Ils savaient bien, peut-être, autant de grec que leurs condisciples plus consciencieux; mais le principal objet de l'étude, qui n'était pas la connaissance du grec mais l'exercice au travail obstiné et à l'obéissance passive, avait été manqué pour eux. De là, guerre déclarée aux traductions par toutes les autorités enseignantes. Les étudiants libres des universités n'osèrent plus s'en servir qu'en cachette, quoique avec beaucoup de fruit. Dans tous les établissements soumis à l'internat elles furent déclarées objets de contrebande, et leur

possession inscrite au code des punitions. „Par le dictionnaire ou pas", fut dès lors la maxime.

Les dictionnaires sont utiles et nécessaires sans contredit. Chacun doit en posséder un de chacune des langues dont il s'occupe, sans excepter sa langue maternelle. On a lieu de recourir au dictionnaire à toutes les périodes de l'étude d'une langue: au commencement pour résoudre une fois pour toutes certaines questions, qui sans cela reviendraient toujours et causeraient de l'embarras à chaque pas; à une période plus avancée pour diminuer graduellement le nombre des points moins essentiels restant obscurs. Mais nul n'a plus lieu de se servir du dictionnaire grec, et du meilleur, que l'helléniste consommé, car plus on sait plus on a conscience des imperfections de son savoir, et plus ce savoir vaut la peine d'être rendu complet de toutes pièces. Tout ceci pouvant et devant être dit avec raison en faveur de l'usage du dictionnaire, il y a aussi à cet égard une modération à observer. Le juste arbitrage à cet égard nous sera donné par une juste conception du but de l'éducation et de l'étude du grec en particulier.

Si l'on considère le but de l'éducation comme étant de préparer le jeune être humain moins pour la vie présente, par l'acquisition de connaissances pratiquement utiles dans ce monde-ci, que pour les joies de la vie future, en lui causant autant de souffrances que possible dans la vie présente, l'éducation, et l'étude du grec en particulier, ne sauraient être rendues trop laborieuses ni trop pénibles, avec le moins de succès possible dans l'acquisition du savoir ambitionné. On n'aura pas appris le grec, c'est vrai, mais on aura appris, ce qui est beaucoup plus profitable, qu'il n'y a que déceptions dans cette vallée de larmes. Si au contraire le but de l'éducation est de donner le plus de connaissances possibles avec le moins de travail possible, tout en exerçant à surmonter avec courage les difficultés qui ne peuvent s'éviter, aucune étude n'a plus lieu d'être poursuivie par des méthodes faciles que celle de la langue grecque, qui offrira toujours par elle-même assez de difficultés sans qu'on ait besoin d'en créer à plaisir.

C'est créer des difficultés à plaisir que de forcer l'élève à apprendre tous les mots, en les cherchant dans le dictionnaire.

Dans cette recherche un temps considérable est perdu dans le travail matériel de tourner les feuillets, tandis que l'esprit rabâche un mot vide de sens, et qui n'en aura un que quand on l'aura trouvé à son ordre alphabétique. Ce sens, une fois trouvé, ne reste accolé au mot que juste le temps de l'écrire dans la traduction, et est immédiatement oublié pour passer à la recherche du mot suivant, et ainsi de suite. Que de fois le même mot devra-t-il être cherché pour être appris par cette méthode de demi-quarts d'heure perdus et de secondes utilisées?

Supposons au contraire que l'élève ait entre ses mains un texte avec traduction latérale ou mieux interlinéaire, complétée par des notes ne laissant rien d'obscur. Ici point de rébus à deviner, point de travail perdu à donner dans le dictionnaire la chasse à un mot, souvent sur une fausse voie. Est-ce à dire que l'élève n'ait rien à faire? Apprendra-t-il sans travail le sens des mots au moyen de la traduction interlinéaire? Non, assurément, mais il apprendra beaucoup plus de mots dans un temps égal, parcourra à nombre égal d'années et d'heures d'études des textes beaucoup plus étendus, et sera beaucoup plus tôt en état de comprendre le grec à livre ouvert en se passant et de dictionnaire et de traduction. Ceci suppose bien entendu que l'élève a l'intention de travailler, et qu'il n'a pas la traduction sous les yeux au moment où il est examiné.

A l'époque où nous vivons, la nécessité impérieuse et croissante de donner aux sciences mathématiques et naturelles une part de plus en plus considérable du temps consacré à l'éducation, exclut toute idée d'attribuer à l'étude du grec un plus grand nombre d'années et d'heures quotidiennes qu'elle n'en obtient à présent. Avec ce nombre d'heures pendant ce nombre d'années, l'étude du grec peut, au moyen de méthodes faciles, redevenir ce qu'elle était au quinzième et seizième siècles: la plus haute culture et la suprême félicité de l'esprit humain. Avec ce nombre d'heures et d'années et les méthodes actuelles, l'étude du grec ne peut que rester ce qu'elle est malheureusement devenue, une branche morte de l'éducation, destinée à aider à passer un examen et à être oubliée immédiatement après et pour toujours. Les besoins croissants d'une éducation pratique feront naturellement songer à retrancher cette branche à peu

près inutile et déjà fort menacée. L'étude du grec, si elle n'est transformée, devra donc disparaître des programmes dans un avenir prochain. Et cette transformation, dont l'urgence s'impose, devra consister à rendre au grec sa beauté par la restauration de la prononciation grecque, et aux études grecques leur facilité par l'abolition de l'interdiction des méthodes abrégées et pratiques.

Refuser de se prêter à cette transformation, serait s'exposer au soupçon de ne pas désirer sincèrement le triomphe des études grecques, mais de leur appliquer, avec une intention néfaste, des procédés de culture qui doivent infailliblement les faire périr, à peu près comme les réactionnaires français, en 1848, arrosaient, dit-on, d'acide nitrique les arbres de la liberté.

Lausanne. JULES FERRETTE.

Διάφορα.

30.

ΑΘΗΝΑ *σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας, τόμ. α'. (τεῦχ. α' καὶ β') Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογρ. τῶν ἀδελφῶν* Πέρρη 1889. 8°. *σελ.*, 336. — *Ὥσπερ τὸ πάλαι ἡ Ἀθηνᾶ τεθωρακισμένη ἐγεννήθη ἐκ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ τοῦ Διὸς ἐκπηδῶσα, οὕτως δυνάμεθα ν' εἴπωμεν ὅτι τὸ νέον περιοδικὸν Ἀθηνᾶ ἐφάνη ἐξωπλισμένη τῇ πολυμαθείᾳ καὶ ἐπιστήμῃ τῶν τὴν πρώτην ἐν Ἑλλάδι θέσιν ἐχόντων λογίων. Ἐχάρημεν ὑπερφυῶς ἰδόντες ὅτι οἱ συντάκται ἀποφαίνονται ῥητῶς σχεδὸν τὴν αὐτὴν γνώμην περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος, ἣν ἡμεῖς καὶ ἐν τῇ* ΕΛΛΑΣ *καὶ ἄλλοθι ἐξεφράσαμεν, διότι τίνας καλλιτέρους διδασκάλους πρέπει ν' ἔχωμεν ἢ αὐτοὺς τοὺς Ἕλληνας; Ἂς ἀναγνώσῃ πᾶς τις τὸν* Πρόλογον, *καὶ ἰδίως σελ.* 4 *κτλ. Ἐκ τῆς ποικίλας ὕλης, ἣν περιέχει ὁ α' τόμος, ὀνομάζομεν πρῶτον τὰ* Φιλολογικὰ Ποικίλα *ὑπὸ τοῦ καθ.* Κ. Σ. Κόντου, *ὅστις πάλιν ἐν τῷ ἄρθρῳ τούτῳ τὴν γραμματικὴν ἀκρίβειάν του ἀποδεικνύει, ἔπειτα δὲ μάλιστα τὰς* Κριτικὰς Παρατηρήσεις *τοῦ κ.* Παπαβασιλείου, *οὗ τὰς διορθώσεις κρίνομεν ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον εὐτυχεστάτας, τρίτον δὲ μνημονεύομεν τὰς ἀρίστας διατριβὰς τῶν κκ.* Χατζιδάκη *καὶ* Στάη *καὶ ἄλλων.* Κατὰ *τὸν* Κανονισμὸν *σελ.* 3 *ἡ Ἐπιστημονικὴ Ἑταιρεία σκοπεῖ τὴν θεραπείαν τῶν φιλολογικῶν, φυσικῶν καὶ μαθηματικῶν ἐπιστημῶν, καὶ τὴν ἐπίρρωσιν τῆς περὶ ταύτας σπουδῆς ἐν Ἑλλάδι.*

H. C. M

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΠΡΟΦΟΡΑΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝ. ΓΛΩΣΣΗΣ.

συνέχεια (βλ. σ. 95.)

Ἔλαβέ με ἡ γραμματικὴ ὀνομαζομένη: Elementale Graecum ex Aldo Manutio de literis ac diphthongis Graecis, tum de aliis linguae Graecae principiis. Quae versa subindicat pagina citra molestiam. (De earundem literarum ac diphthongorum potestate. Tum et de abbreviaturis, quibus frequentius hi qui Graeca scribunt, utuntur. Adnexa sunt aliquot pia veluti exempla Graeca, unà cum Latina interpretatione, quam ex adverso collocavimus, ut liberum sit huius sermonis tyroni vel per se ipsum conferre. Coloniae Ioannes Gymnicus excudebat. Anno M. D. XLI. 31 σελ. 8°.

Περιεργίας χάριν ἀπογράφω τὰ ἑξῆς σύναψιν ἔχοντα εἰς τὴν προφοράν.

Α α facit a ut *ἀλλὰ* alla, *ἀγαθός* agathos.
Β β facit u ut *βάρβαρος* uaruaros, *βαβαὶ* uauae.
Γ γ facit g ut *γέγραφα* gegrapha.
Δ δ facit d ut *Δαίδαλος* Daedalos.
Ε ε facit e ut *ἐγὼ* ego.
Ζ ζ facit z ut *ζάθεος* zatheos.
Η η facit i longum ut *Φήνη* phini.
Θ θ facit th ut *θάνατος* thanatos.
Ι ι facit i ut *ἴακχος* iacchos.
Κ κ facit c ut *Κορύδων* Corydon.
Λ λ facit l ut *λάλος* lalos.
Μ μ facit m ut *μορμὼ* mormo.
Ν ν facit n ut *ναὶ* nae.
Ξ ξ facit x ut *ξανθόθριξ* xanthothrix.
Ο ο facit o paruum ut *ὀβελίσκος* oueliscos.
Π π facit p ut *πάππα* pappa.
Ρ ρ facit r ut *ῥώμη* rhomi.
Σ σ facit s ut *σάρξ* sarx.

Τ τ facit t ut τάλαντον talanton.
Υ υ facit y ut ὕμνος hymnos.
Φ φ facit ph ut Φίλος philos.
Χ χ facit ch ut Χριστός Christos.
Ψ ψ facit ps ut ψίξ psix, ψέ pse.
Ω ω facit o longum, ut ὤκα oca, χιτὼν chiton.

De potestate diphongorum propriarum.

αι facit ae, ut αἰγὶς aegis.
αυ facit af, medium inter b [1]) et f, ut αὐλὴ auli.
ει facit i longum, ut χεὶρ chir, εἰς is, εἰκὼν icon.
ευ facit ef, medium inter u ef f, ut εὖγε efge, Θησεύς Theseus.
οι facit i longum, ut οἶμι imi.
ου facit u [2]) vocalem, ut οὐκοῦν ucun.

De potestate diphthongorum impropriarum.

ᾳ cum i subscripto facit a, ut ᾄδω ado.
ῃ cum i subscripto facit i longum, ut τῇ μούσῃ ti musi, νηρῇδες nirides.
ῳ cum iota subscripto, facit o longum, ut ἡ παλινῳδία. τῷ ἀνθρώπῳ to anthropo, ueteres uero non subscribebant iota, sed ascribebant sic τῶι αἰνείαι to Aenij (*Aenia*?), τῇ μούσηι, ti musi, τραγωιδία, tragoedia [3]) quod in codicibus antiquis licet uidere minore tamen iota.
υι cum i adscripto, facit i longum, ut ἅρπυια harpyia.
ηυ facit if, medium inter b (?) et u consonantem ut ἤυδα ifda pro σήυδα (!) sifda.
ωυ facit of, medium inter b (?) et u consonantem ut ὤυτος oftos pro αὐτὸς.

A. J. Flament.

1) b = β ἤ υ Λατ.? βλ. ευ.
2) u Ἰταλικὸν ὁ συγγραφεὺς ἦτο Ἰταλός.
3) Λατινικὴ λέξις.

NEUE BEITRÄGE ZUR FRAGE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN.

VON

Dr. EDUARD ENGEL (Berlin).

(*Fortsetzung*).

10.

Wie ist die Krasis τἀγορᾷ aus τῇ ἀγορᾷ bei einer Aussprache t ē ăgora zu erklären?

11.

Auf zahllosen elischen Inschriften aus bester Zeit finden sich Verwechselungen wie: ἰ statt εἰ, Ἶρις statt Εἶρις, Φίδιον statt Φείδιον. Ferner Formen wie τειμᾶς, προτέθεικεν. Solchen Verwechselungen gegenüber behelfen sich die Erasmischen Herausgeber der Inschriften, die allerdings ein bischen verwundert sind, mit Redensarten wie: „Hier finden sich schon Spuren des Jotacismus", — oder: „Hier hat ein ungebildeter Steinmetz gearbeitet". — Ja gerade so wie ein ungebildeter französischer Steinmetz auf einen Grabstein schreiben wird: Bordo. *Sprechen* aber darum seine gebildeteren Zeitgenossen Borde-au-x oder Bordo?!

12.

Selbst der Unterschied der neugriechischen Aussprache zwischen κ vor α, ο, υ und κ vor ε, ι findet sich graphisch im Alterthum. Auf den lokrischen Inschriften (vgl. darüber Curtius, Studien III p. 217) findet sich vor ο ω ου stets das Koppa, vor den andern Vokalen das κ.

13.

ε statt αι auf Inschriften. Aus Attika: Ἀλκμεωνίδης (C. I. A. 433) (zwischen 461 u. 456 v. Chr.).

Ἀλκμεωνίδου (C. I. A. 946) (zwischen 400 u. 350 v. Chr.). Bitte, ihr Erasmianer, erkläret mir dieses ε statt αι!

14.

Scaliger über Erasmus und die Erasmianer:

„Neoteristae qui nobis hodie curva corrigunt, et cum vix primoribus labris Graeca degustaverint, leges pronunciandi dictant."

15.

Zur „Aussprache" des Spiritus asper. Aus kartagischem Channibal, lateinischem Hannibal wird Ἀννίβας. — Warum nicht Ἁννίβας?!

16.

Cicero De Oratore III, 12:

„Ex filio locutum esse patrem judico, sic majores". — Eines der klügsten Worte Ciceros.

17.

Aelianus (Var. hist. 4, 6) erzählt, den Spartanern sei im Peloponnesischen Kriege der Orakelspruch geworden:

Τὴν κοινὴν ἑστίαν τῆς Ἑλλάδος μὴ κινεῖν.

18.

Das Stadtrecht von Gortynia.

Πρειν stat πριν! (bei Homer kommt πριν lang vor).

Spiritus asper findet sich in der Gortynischen Inschrift nirgends.

Και vor Vokalen wird fast regelmässig einfach zu κ. (Ebenso im Neugriechischen).

Selbst die Brüder Baunack, Herausgeber der Gortynischen Inschrift und wahrscheinlich im übrigen sattelfeste Erasmianer und Blassianer, sehen sich gezwungen, von dieser sehr alten Inschrift zu schreiben (S. 50): „Dass ε(η) in der Aussprache sich nach i zuneigte (!), verräth die Inschrift durch Verschreibungen wie: ἀνχιλί(η)θαι, ἐπιμελί(η)σθαι." — Und solche „Verschreibungen" auf der wichtigsten Steinurkunde der Stadt, eingegraben mit grösster Behutsamkeit und sicher nach einer amtlichen Vorlage!

(Wird gelegentlich fortgesetzt).

THEATER-CHRONIK.

Die Herzogin von Athen, ein neues Werk des Herrn Cleon Rangabé.

(Korrespondenz aus Philippopel.)

In der leztjährigen griechischen Nationalausstellung zu Athen, welche in modernem Geiste die alte panhellenische Feier der olympischen Spiele am Ufer des Ilissos neubelebt hat, gedachte man in pietätvoller Weise der Sitte der Vorfahren, dem geistigen Wettkampf einen hervorragenden Platz einzuräumen. In erster Linie gedachte man der Weihe einer Feier, welche der frischaufblühenden dramatischen Dichtkunst gelten sollte. Eine Specialkommission der »Hellanodiken" unternahm die Prüfung der eingegangenen Werke, und an einem besonders dazu gewählten Tage wurde vor der Elite eines aus allen griechischen Ländern zusammengekommenen Publikums das Urtheil der Commission über die wetteifernden Dichter verkündet. Zwei Werke, die »Eurymede", ein altgriechischer Stoff, in klassischer Weise behandelt, und die »Herzogin von Athen", ein erhabenes Schauspiel, welches in der Zeit der Franken-Herrschaft in Griechenland spielt, wurden mit höchstem Lob bedacht, aber das letztere bekam den Siegespreis. Die Palme erhielt damals in Abwesenheit des gekrönten Dichters, Herrn Cleon Rangabé, diplomatischen Agenten Griechenlands in Sofia, der greise Vater desselben, Herr Alexander Rangabé. In der neuhellenischen Litteratur gesellte sich auf diese Weise in schönster Vereinigung der Name eines hoffnungsreichen Sohnes zu demjenigen seines Vaters, dessen dichterischer Geist den neuhellenischen Parnass durch die Fülle seiner Productivität und die Frische seiner Phantasie noch immer beherrscht.

Das preisgekrönte Werk sollte noch damals in Athen zur Aufführung gelangen, denn nur dadurch konnte derZweck eines zur Verherrlichung des grossen panhellenischen Festes bestimmten geistigen Wettkampfes vollkommen erreicht werden. Verschiedene Umstände trugen jedoch dazu bei, dass der ursprüngliche Plan aufgegeben werden musste. Bald aber eröffnete sich eine neue Aussicht, dass das Werk vor einem Theater-Publikum seine Feuerprobe bestehen werde.

Eine vorzüglich organisirte Theater-Truppe, die sich in Constantinopel und den übrigen grossen Städten des griechischen Orients bereits erprobt hatte, unterzog sich der Aufgabe, das Stück auf die Bühne zu bringen. Ihre dreimonatliche Wirksamkeit in unserer Stadt gewann ihr die Sympathieen einer begeisterten griechischen Einwohnerschaft, und der Dichter verstand sich dazu, sein Werk zum ersten Male hier auf der nationalen Bühne zur Aufführung gelangen zur lassen. Es galt, ein Nachspiel der olympischen Feier am Ilissos hier an den geweihten Ufern des Hebros feierlich zu insceniren, und alle Kräfte wurden aufgeboten, das Gelingen des Unternehmens zu ermöglichen. Am zweiten Ostertage war Alles in Bereitschaft. Ein einfaches, aber mit Geschmack decorirtes Theater füllte sich bis auf

den letzten Platz, obgleich die aufs Dreifache erhöhten Preise Vielen den Zutritt unmöglich machten. Der Dichter, welcher mit zwei seiner Kollegen aus Sofia der Vorstellung beiwohnte, wurde bei seinem Eintritt mit begeisterten Zurufen begrüsst. Es begann der erste Akt, der ein ideales Bild von dem Glanze der Franken-Herrschaft zu Athen um das Jahr 1300 gibt und gleichzeitig schon alle Fäden der künftigen dramatischen Entwickelung spinnt. Er ist ein wenig zu lang, aber dieser einzige Mangel wird leicht durch die genannten Vorzüge aufgewogen. Die übrigen Akte sind kunstvoll abgerundet und mit solch vollendeter Oeconomie des Ganzen, dass das Interesse des Zuschauers, immer und immer sich steigernd, keine Lücke in den Empfindungen desselben und seinem Antheil an der fortschreitenden Handlung zulässt.

Die Charakteristik des Werkes in allen seinen Theilen erfordert eine Behandlung des Themas, welche in dem knappen Raum dieser Spalten keinen Platz finden würde. Aber einzelne Züge dürfen wohl hervorgehoben werden.

Die Wahl seines Stoffes konnte der Dichter kaum glücklicher treffen. Als tiefer Kenner der tausendjährigen Geschichte des christlichen Griechenthums unter den Cäsaren von Byzanz war er im Stande, den Menschen jener Zeit die geheimsten Gefühle abzulauschen. Im 13. Jahrhundert erlag die kaiserliche Macht vor den Kreuzfahrern. Griechenland wurde dem Einflusse von Byzanz entzogen und unter fremde Herren gestellt, aber das griechische Volk fand sich rasch in seine Lage, und in dem Gegensatz zu dem Ritterthume West-Europas gewann es das Bewusstsein seiner Nationalität. Mit der Idee des christlich-orthodoxen Kaiserthums im Orient verband sich ein Streben nach vollkommener Nationalisirung des Reiches auf der unverwüstlichen Grundlage der altgriechischen Traditionen, und edle Geister mochten sich schon damals der Hoffnung auf eine politische und geistige Wiedergeburt Griechenlands im vollen Bewusstsein der Grösse einer solchen Idee hingeben. Hundert Jahre später sprachen sich patriotische Männer in diesem Sinne offen aus — man lese die mit tiefstem Schmerz geschriebenen Worte des Atheners Laonikos Chalkokondylis, in dessen Seele das Bild des heutigen Griechenlands im Glanz des schönsten Patriotismus schon im 15. Jahrhundert lebte. Ein wenig früher konnten jene Männer noch grössere Hoffnungen hegen und träumerischer denken: der Glanz einer ritterlichen Zeit verlieh auch ihnen leuchtende Kraft, und der dichterische Geist der Nachwelt setzt ihnen jetzt die Aureole der Heiligen und Helden der Nation aufs Haupt!

Dieser Zeit des werdenden Neu-Hellenismus entnimmt unser Dichter den Stoff zu seinem Drama. Die Helden sind glanzvolle Rittergestalten der Franken und edelgesinnte Männer der besiegten Nation. Die Ideen des Ritterthums und nationalen Strebens bieten sich in wundervoller Ausgestaltung dramatischer Gegensätze und in den Herzensergüssen der handelnden Personen dar. Und den Knoten schürzt die allbeseligende Liebe, um ihn erbarmungslos auch wieder zu zerschneiden. Der Dichter, meisterhaft in der romantischen Ausschmückung des gebotenen Stoffes, bleibt jedoch dem

dramatischen Prinzipe treu, und von der Höhe der Lyrik seiner Darstellung lässt er auf den ernsten Gang der Handlung hinabschauen, die mit Nothwendigkeit zur tragischen Katastrophe führt. Dabei sind die Charaktere in den feinsten Zügen gezeichnet, und wenn auch die Glut einer brausenden Leidenschaft und die Macht einer willenskräftigen Persönlichkeit die Herzen nicht erschüttert, so erweckt doch die Innigkeit der Empfindungen und die edle Gesinnung der handelnden Personen das tiefste Mitgefühl. Der Klang einer Sprache, die der Dichter mit unübertrefflicher Meisterschaft zu handhaben weiss und für die dramatische Form seiner Dichtung gleichsam neugegossen hat, verleiht dem ganzen Werke eine klassische Würde, welche nur Meisterwerke der Kunst kennzeichnet.

Herr Cleon Rangabé ist als dramatischer Dichter der jüngste in dem kleinen Reigen der Dramatiker Neu-Griechenlands. Er bietet in seinen Tendenzen die grösste Aehnlichkeit mit Herrn Bernardakis und steht bedeutend höher, als der zu früh dahingegangene Basiliades. Eine fortschreitende innere Entwickelung, die eine ruhmreiche Zukunft ihm verheisst, zeigt er deutlich in seinen Werken »Theodora” und »Heraklios”. Immer grossartig in der Auffassung der Charaktere, die bei ihm die Repräsentanten bedeutender geschichtlicher Perioden sind, scheint er sich in seinen früheren Schöpfungen der dramatischen Form nur lediglich als solcher, und ohne dabei an die Bühne irgendwie zu denken, bedient zu haben. In seinem neuesten Werke macht er aber darin einen grossen Fortschritt und bemeistert sich des Stoffes in der bewussten Absicht, die dramatische Nationallitteratur mit einer hervorragenden Leistung zu bereichern. Die Geschicke des griechischen Volkes nach dem Untergang des antiken Lebens und das mittelalterliche griechische Kaiserthum bieten ihm einen Stoff, den kein anderer Dichter vor ihm zu würdigen gewusst hat. Alle verborgenen Wurzeln des heutigen Volkslebens verlieren sich in jene Zeit des durch grosse geschichtliche Ereignisse umgewandelten Griechenthums, und der endgültige Triumph einer durch gewaltige Erschütterungen im Kriege und im Frieden hartbedrängten Nationalität ist viel mehr, als man gewöhnlich annimmt, das Werk jener grossen Zeit. Wie tief in der Seele des Dichters diese Idee wurzelt und wie klar er die Bahn vorgezeichnet hat, welche der neugriechische Roman und das Drama einzuschlagen haben, beweisen alle seine bisherigen Schöpfungen. In der »Herzogin von Athen” kulminirt diese Idee. Die Zukunft gehört ihm!

Philippopel. Dr. GEORGIOS SOTIRIADIS [1]).

1) Ὁ κ. Σωτηριάδης, δ. φ. καὶ διευθυντὴς τῶν Ζαριφείων ἐν Φιλιππουπόλει, ἐξέδωκε πρὸ διετίας πραγματείαν γερμανιστὶ: Zur Kritik des Johannes von Antiochia. Besond. Abdruck aus dem XVI Supplementbande der Jahrbücher für class. Philologie, Leipzig Teubner. Κρίσεις περὶ τοῦ συνταγματίου τούτου ἐδημοσιεύθησαν ἐν περιοδικοῖς γερμαν. οἷον: Wochenschrift für class. Philol. V 37 p. 1127, Lit. Centralblatt N° 39 p. 1350 (Blass), Berliner Philol. Wochenschrift VIII 45, p. 1402 καὶ Classical Review II 7, κτλ. Σημ. τ. δ.

DIE SPRACHFRAGE IN GRIECHENLAND.

Sehr geehrter Herr Professor!

Sie wollen meine Meinung über unsere Schriftsprache hören. Ich gehe auf Ihr Verlangen gern ein, und versuche in folgenden Blättern eine kurze Auseinandersetzung der historischen Entwickelung der sogenannten Sprachfrage bei uns zu geben. Wenn Sie nun der Meinung sind, dass sich etwas Interessantes für die Leser Ihrer lieben Zeitschrift in diesen Blättern findet, so mögen Sie dieselben drucken lassen. Möglicherweise werden dieselben etwas zur besseren Erkenntniss von Griechenland beitragen.

Hochachtungsvoll Ihr ergebenster

Athen, Juni 1889. GEORG N. HATZIDAKIS.

Es ist schon lange Zeit her, als eine brennende Sprachfrage bei uns entstand. Diese Frage bestand einfach darin, welche Sprachphase bei uns als Schriftsprache anerkannt und verwendet werden sollte. Sollte es etwa das Altgriechische selbst, oder im Gegentheil irgend eine Mundart des Neugriechischen oder vielmehr eine Mischung aus Alt- und Neugriech. sein?

Dass eine solche Frage in Griechenland überhaupt aufgekommen ist, und dass sie nach und nach eine Lösung bekommen hat, die zu unserer Schriftsprache geführt hat, Alles dies hat seine Ursachen in der Geschichte selbst der Nation. Genau genommen ist mithin die Sprachfrage eher eine Geschichts- und Socialfrage (und als solche muss sie auch betrachtet und geprüft werden) als eine philologische oder sprachwissenschaftliche; denn, wie gesagt, die Gründe ihres Daseins und ihrer Lösung liegen nicht sowohl in der Philologie als in der ganzen Geschichte des Volkes.

Ich will mich nicht zum Richter oder zum Spötter, sondern ganz einfach zum Forscher der Vergangenheit aufwerfen, aus welcher der jetzige Zustand hervorgekommen ist. Verurtheilen und spotten ist immer leicht, besonders wenn das Gewissen des Schreibenden sich nicht so ernstlich und streng mit der verurtheilten oder verhöhnten Sache befasst; allein dadurch dringen wir in den wahren Grund der Thatsachen nicht ein. Wir hören z. B. fast jeden Tag alles Mögliche über unsere Constitution; Komödiendichter und Satiriker, Journalisten aller

Art üben ihren Witz auf Kosten dieser Verfassung. Aber Keiner fragt, wie wir zu derselben gekommen sind, welche historisch gewaltigen Beweggründe uns dazu geführt haben und ob es überhaupt möglich ist, dass wir demokratisch oder monarchisch regiert werden; d. h. Keiner fragt, ob dieses Übel nicht das allerkleinste ist. Und doch können wir leicht durch das Studium der Geschichte zu dieser Überzeugung gelangen. Ebenso verhält es sich auch in Bezug auf unsere Schriftsprache. Man hat früher entsetzlich viel darüber disputirt, ja selbst in der neuesten Zeit noch sind ein paar Funken aufgekommen; aber Keiner hat es für nothwendig gehalten, die Frage historisch zu verfolgen und die Ursachen derselben ausfindig zu machen. Man hat mithin Pedanterie und Willkür da gesehen, wo in der That nur historische Folgerichtigkeit und historische Gewalt vorliegt.

Es ist also Zeit, dass wir diese oberflächliche Betrachtungsweise auch bezüglich der Beurtheilung unserer Schriftsprache bei Seite lassen, und die Sache, ohne eine vorgefasste Meinung, nach dem untersuchenden Geiste unseres Jahrhundertes erforschen. So lange nun der schöpferische Geist der alten Griechen in seiner Blüthe war, war ein jeder fähig, eine dem Inhalte stets passende Form ausfindig zu machen, und keinem Menschen konnte es damals einfallen, die Sprache eines Älteren zu gebrauchen, um seine Ideen, seine Gefühle auszudrücken. Nun sind aber, nach den ewigen Gesetzen des Schöpfers, χρόνοι δίσεχτοι, χρόνοι φαρμακεμένοι gekommen; das Land, worin die Freiheit geboren und vergöttert worden ist, ist unter fremdes Joch gefallen, und der gewaltige schöpferische Geist der Ahnen ist sehr geschwächt auf die Nachkommen gelangt. Schon Polybius klagt über die Schwierigkeit, der er begegnete, so oft er einen hübschen Gedanken in einer ebenso hübschen Sprachform darstellen wollte, und meint, es sei viel besser auf den Inhalt als auf die Form der Darstellung zu achten. Zu einer solchen Äusserung konnte z. B. Thucydides oder Demosthenes unmöglich kommen.

Obgleich nun aber die späteren Griechen nicht mehr klassisch, wie die Alten, schreiben konnten, so haben sie doch ein reges Gefühl für die Schönheiten der klassischen Sprache stets be-

wahrt. Weil jedoch diese Schönheiten, diese Klassicität in den contemporänen Werken nicht zu finden waren, so hat man den Irrthum begangen, die Schuld davon in der Sprache selbst zu sehen. Sie war natürlich ebenso wenig schuldig daran, wie auch der Marmor von Pentelikon schuldig sein konnte, dass man in jenen Zeiten keine Venus von Melos oder keinen Hermes von Praxiteles aus ihm bildete. Man konnte und wollte nicht einsehen, dass eine so sehr entartete Nation, wie die Griechen damals gewesen waren, auf keine Weise fähig sein konnte, klassische, nationale Werke zu schaffen. Vaterlandsliebe, nationales Bewusstsein, politisch freies Leben und Religion, dies sind die Grundlagen, auf welche ein Volk sich stützend, schöne Litteraturdenkmäler hervorbringen kann. Die Griechen jener Zeit haben nichts davon gehabt. Sie haben jedoch, wie gesagt, die Sterilität dieser Zeit der contemporänen Sprache zugeschrieben und geglaubt, sie würden klassische Werke schreiben, wenn sie nur bei den Alten in die Lehre gehen wollten.

Auf diese Weise haben die späteren Griechen also sich vernünftigerweise in die zweite Klasse von Hesiod's Menschen taxirt. Das Schlimmste ist aber, dass sie den Gefahren der Nachahmung nicht entgangen sind. Denn bald hat man geglaubt, man müsse nicht nur den alten Geist, die rechte Composition der Rede, die reine und einfache Diction etc. der Alten (wie z. B. Dionysios von Halicarnassos im Beginn dieser Bestrebungen lehrte), sondern auch die Wörter und Formen scrupulös nachahmen, d. h. copiren. So ist der sogenannte Atticismus entstanden. Eine gewisse Diglossie ist bei allen Völkern zu bemerken, d. h. nirgends bedient sich der Priester genau derselben Wörter und Formen wie der Fischer, oder der Marschall wie der Bettler u. s. w., allein der Sprachunterschied zwischen Gebildeten und Ungebildeten ist in diesen Zeiten zweifelsohne ein sehr grosser geworden. Cf. z. B. Sexti Empirici adv. Mathem. I, 10: „Ἔστι δὲ καὶ βοιωτική τις ἀφελὴς συνήθεια τῶν ἰδιωτῶν κατὰ πόλεις καὶ ἔθνη διαφέρουσα. Ὅθεν ἐν φιλοσοφίᾳ μὲν τῇ τῶν φιλοσόφων στοιχήσομεν, ἐν ἰατρικῇ δὲ τῇ ἰατρικωτέρᾳ, ἐν δὲ τῷ βίῳ τῇ συνηθεστέρᾳ καὶ ἀπερίττῳ καὶ ἐπιχωριαζούσῃ. Παρὸ καὶ διχῶς τοῦ αὐτοῦ πράγματος λεγομένου, πειρασόμεθα

πρὸς τὰ παρόντα ἁρμοζόμενοι πρόσωπα τὸ μὴ γελώμενον προφέρεσθαι, ὁποῖόν ποτ' ἂν ᾖ κατὰ τὴν φύσιν. Οἷον τὸ αὐτὸ ἀρτοφόριον καὶ πανάριον λέγεται καὶ πάλιν τὸ αὐτὸ σταμνίον καὶ ἀμίδιον καὶ ἴγδις καὶ θυεία, ἀλλὰ στοχαζόμενοι τοῦ καλῶς ἔχοντος καὶ σαφῶς καὶ τοῦ μὴ γελᾶσθαι ὑπὸ τῶν διακονούντων ἡμῖν παιδαρίων καὶ ἰδιωτῶν πανάριον ἐροῦμεν, εἰ καὶ βάρβαρόν ἐστι, καὶ σταμνίον ἀλλ' οὐκ ἀμίδα καὶ ἴγδιν μᾶλλον ἢ θυείαν[1]. *Καὶ πάλιν ἐν διαλέξει ἀποβλέποντες πρὸς τοὺς παρόντας τὰς μὲν ἰδιωτικὰς λέξεις παραπέμψομεν, τὴν δ' ἀστειοτέραν καὶ φιλόλογον συνήθειαν μεταδιώξομεν· ὡς γὰρ ἡ φιλόλογος γελᾶται παρὰ τοῖς ἰδιώταις, οὕτως ἡ ἰδιωτικὴ παρὰ τοῖς φιλολόγοις.*" Dasselbe bezeugt Iulius Pollux, im Onomastikon, und Phrynichus, indem sie eine grosse Anzahl von Wörtern und *Formen* anführen, welche als *ἰδιωτικαὶ* oder *δεινῶς ἰδιωτικαὶ* u. dgl. characterisirt werden.

Diese Diglossie nun hat bei uns alle Jahrhunderte hindurch gedauert und in dieser liegen auch die ersten Ursachen unserer Sprachfrage. So ist also die Diglossie bei uns ein historisches Factum, das seine wichtigen Gründe haben muss.

Wenn wir nur einmal diese Gründe ausfindig machen und ihre Wichtigkeit kennen lernen, so werden wir einerseits wissen, wesshalb die früheren Generationen so gehandelt haben, und andererseits, ob wir so thun können oder auch anders handeln dürfen.

1er Grund. Als ersten Grund für dieses Dauern glaube ich die überaus grosse Zähigkeit des Griechischen anführen zu können. Es ist wirklich staunenswerth zu sehen, wie wenig sich das Griechische im Gegensatz zu den romanischen oder den germanischen Sprachen seit zwei Jahrtausenden verändert hat. Dies wird sowohl bezüglich der Wörter als auch bezüglich der Formen bemerkt. Man spricht die meisten grammatischen Formen des Attischen oder der Κοινὴ auch heutzutage noch aus; cf. *ὁ λόγος, τοῦ λόγου, το(λ) λόγο(ν), λόγε, οἱ λόγοι, τῶ(λ) λόγω(ν), τοὺς λόγους, ἡ χαρά, τῆς χαρᾶς, τή(ν) χαρά(ν),*

1) Dass es so zu schreiben ist und nicht wie es in unseren Ausgaben steht: „*καὶ θυείαν μᾶλλον ἢ ἴγδιν*", geht aus dem Umstand hervor, dass (*ἴγδις*) — (*ἰ*)*γδί*(*ον*) — *γουδί*, *ἐγδίν*, noch heutzutage gesagt wird, und folglich damals kein veraltetes Wort, wie wohl *θυεία*, gewesen sein kann.

ἡ ὥρα, τῆς ὥρας, τὴν ὥρα(ν), (οἱ ὧρες), τῶν ὡρῶ(ν), (τὲς ὧρες) etc. dann das Zeitwort, z. B. πλέκω, πλέκεις, πλέκει, πλέκομε(ν), πλέκετε, πλέκουσι oder πλέκου(σι)ν, ἔπλεκα (so schon in der alexandrinischen Zeit), ἔπλεκες, ἔπλεκε, ἐπλέκαμεν (so auch in der Κοινή), ἔπλεξα, ἔπλεξες (so wohl seit dem II Jahrhunderte nach Christo), ἔπλεξεν, ἐπλέξαμε(ν), ἐπλέξετε (dasselbe wie ἔπλεξες), ἔπλεξαν, πλέκομαι, πλέκεσαι (so seit dem II Jahrh. vor Chr.) πλέκεται (πλεκόμὲσθα), πλέκεσθε, πλέκουνται, (ἐπλέκουμουν) ἐπλέκεσο, ἐπλέκετο(ν), (ἐπλέκομέσταμε), ἐπλέκεστε, (ἐπλέκουνταν), (ἂν πλεχτῶ, πλεχτῇς, πλεχτῇ, πλεχτοῦμεν, πλεχτῆτε, πλεχτοῦσι) etc. Ferner die Fürwörter ἐγώ, (ἐ)σύ, (ἐ)μεῖς, (ἐ)μᾶς, ἐκεῖνος, αὐτός, ἄλλος, τούτου etc., die Partikeln ποῦ, πότε, ἄλλοτε, σήμερο(ν), χτές, αὔριο(ν), πέρυσι(ς) etc., die Numeralia (ἕνας), δύο, τρία, τέσσερα (so schon in der Bibel), πέντε, ἕξ(ε), ἑφτά, ὀχτώ, ἐννέα, δέκα, ἕνδεκα, δώδεκα, εἴκοσι, ἑκατό(ν), χίλια etc. etc.

So kann man in allen Kapiteln der Grammatik die Beobachtung machen, dass das Neugriechische sich nicht sowohl durch das Schaffen von neuen Elementen, wie Formen, Constructionen u. dgl., als vielmehr durch die Vereinfachung der alten Grammatik vom Alten unterscheidet. Diese Vereinfachung aber, die in der Verallgemeinerung einiger und in dem Fallenlassen anderer Elemente besteht, hat nicht in der neuen Zeit, sondern in den Zeiten der Κοινή begonnen oder vielmehr stattgefunden; sie ist also, genau genommen, kein Characteristicum speciell für das Neugriechische, obgleich sie erst in demselben am klarsten zum Vorschein kommt.

Alle Ursachen dieser Zähheit kennen wir nicht (eine derselben findet man in K. Z. XXX s. 387) [1]), allein das Factum bleibt trotzdem, und kein Kundiger wird jemals in Abrede stellen, dass das Neugriechische vom Altgriech. viel weniger

---

1) Man hat oft „die Festigkeit und Zähigkeit des griechischen Charakters, welche zur Genüge erklären, wie — mehr als jede andere unterjochte Nation — die griechische ihren alten Gebräuchen, ihren Sitten und ihrer Sprache so lange Zeit treu bleiben konnte" gerühmt. Ich kann aber nicht diese Ursache annehmen, da andere Völker, ebenso wie die Griechen, einen festen Charakter haben und ihre Gebräuche und Sitten bewahrt, allein ihre Sprache doch nicht so unverändert, wie die Griechen alle Jahrhunderte hindurch gesprochen haben.

abgewichen ist, als z. B. das Italische, zur Zeit der Eroberung Italien's durch die Heruler, vom klassischen Latein. Und ganz wie es einem Römer des IV oder V Jahrh. n. Chr. auf keine Weise einfallen konnte, das Italische seiner Zeit, welches man für ein verdorbenes Latein hielt, statt des klassischen Lateins zu gebrauchen, so konnte es viele Jahrh. hindurch auch keinem Griechen einfallen, sich des contemporänen Griechischen statt der Κοινή zu bedienen. Das Verständniss, der einzige Grund, wesswegen man sich entschliesst, eine andere als die gewöhnliche Schriftsprache zu schreiben, konnte die Schriftsteller nicht dazu zwingen, da dieses in Folge des verhältnissmässig kleinen Unterschieds der jedesmaligen Sprache von der Κοινή nicht sonderlich gestört und gehemmt wurde [1]).

2er Grund. Als zweiter Grund mag der überaus grosse Reichthum, sowohl an Schönheiten als auch an Inhalt, der klassischen Litteraturdenkmäler angesehen werden. Wie keine andere Pflanze unter einer riesigen Platane gedeiht, da dieselbe dem Sonnenlichte nicht erlaubt, die in ihrem Bereiche liegende fremde Pflanze gehörig zu beleuchten und zu wärmen, so hat auch der überaus grosse Reichthum und die einzig in ihrer Art dastehende klassische Form der alten Litteratur die freie Entwicklung einer nachklassischen Litteratur stark gehindert. So kann Alles, was man seit dem Verfall Griechenlands geschrieben hat, nicht einen Augenblick den Vergleich mit dem Alten aushalten. Da man also einerseits die reichsten und schönsten Werke der klassischen Zeit, andererseits aber die viel unbedeutenderen der späteren Zeiten vor sich hatte, so ist man immer und immer auf den Heilbrunnen der alten Schätze zurückgekommen, um seinen Durst zu stillen. Der Schweizer kann überall, selbst in den verschiedenen Volksversammlungen, seine deutsche Mundart gebrauchen, da er politisch von den anderen Deutschen getrennt ist und von Alters her keine Autorität irgend einer älteren deutschen Litteratur anerkennt. In

1) Diesen Grund hat man in der letzten Zeit λῃρῴδημα genannt, hat aber nicht einmal versucht, eine Ursache für diese Benennung anzugeben. Ich glaube aber doch, dass, wäre der entwickelte Unterschied zwischen Alt- u. Neugr. ein so grosser, wie etwa der zwischen Latein u. Französisch oder der zwischen Alt- u. Neuhochdeutsch, unsere Schriftsprache jetzt eine ganz andere sein müsste

Griechenland ist aber seit zwei Jahrtausenden gerade das Gegentheil der Fall. Desshalb ist es auch ganz begreiflich, dass man die klassische Sprache bewundernd und nachahmend stets ihre Orthographie, ihre Formen, ihre Wörter und Ausdrucksweisen, ihre Constructionen etc. beibehalten und nach Kräften gebrauchen wollte. Dazu wurde man um so mehr geführt, als man durch den oben erwähnten kleinen Unterschied der jedesmaligen Sprache von der alten, das Neue nicht im Gegensatz zu dem Alten gefühlt hat. Und es muss als eine nothwendige Folge davon angesehen werden, dass wir selbst bei halb oder auch vollends ungebildeten Schriftstellern alte Wörter und Formen u. dgl. finden; cf. Theophanes' Chronographia, ἐλπίζοντο, τὰς ναῦς, γλωττοτομηθῆναι, ἄτερ Ἀντιοχείας, ἐπαοιδίαις χρησάμενος etc. Acta Johannes (Zahn) πλάζομαι, ὀλέσκοντες, ὀλέσει, θνήσκειν etc. Chronikon von Morea ὑπωμόσατε, ἀλλὰ δή, ἰστέον, γένοιτο, ἐμφανὲς τῶν πάντων, ἐν τούτῳ ἤξεύρω ἐπίσταμαι etc. etc.

Man sieht daraus, dass ein grosser Unterschied zwischen Altem und Neuem nicht gefühlt und das Verständniss der so archaistisch verfassten Bücher dadurch nicht besonders gehemmt wurde. Ferner müssen wir constatiren, dass man die alte Sprache für wunderschön, die neuen Elemente im Gegentheil für pöbelhafte Verderbnisse gehalten hat. Und nun fragt es sich, warum sollte ein Jeder sich nicht der vornehmen, reinen, mustergiltigen, sondern der pöbelhaften, unregelmässigen Sprache bedienen? So ist also die Erscheinung zu erklären, dass das Schulwesen, die Kirche, die Administration, das Militärwesen, die Gesetzgebung und die Gerichtshöfe, der Briefwechsel und die Schriftstellerei aller Art viele Jahrhunderte hindurch in dieser archaisirenden Sprache getrieben wurden. Mit ihr war jede Bildung und geistige Arbeit auf das engste verbunden. Ein in einer anderen Mundart Verfasstes, etwa ein ABCbuch oder ein Lesebuch, eine Grammatik der modernen Sprache und dgl., das sind völlig unbekannte Dinge in diesen Zeiten. In jeder gebildeten, feinen Gesellschaft wurde natürlich nur die Κοινή gesprochen. Auch die römische Herrschaft, welche im Westen viele Völker gezwungen hat, sich das Latein statt ihrer Sprachen anzueignen, hat dem Fortbestehen und der Cultivirung des Griechischen keine Hindernisse in den Weg

legen können. Denn Graecia capta ferum victorem cepit, und hat Rom selbst zu einer graeca urbs gemacht.

Im Laufe der Zeit ist sogar diese fremde Herrschaft verschwunden, als das oströmische Reich vollkommen gräcisirt wurde. Andere starke Völker sind in Griechenland nicht eingewandert, wenigstens nicht so zahlreich, wie man seit Fallmerayer's witzigen, allein ganz grundlosen Behauptungen gewöhnlich glaubt. Dies kann man auch daraus folgern, dass das Griechische auf den Inseln, wo eingestandenerweise keine Völkerwanderung stattgefunden hat, nicht reiner oder verschieden von demjenigen des Peloponnes und des Festlandes ist. Übrigens ist zu beachten, dass, weil diese Fremdlinge (vor dem XIII Jahrh.) nicht als Eroberer, sondern als Hirten, Ackerbauern und dgl. zu uns gekommen sind, und ausserdem ohne Cultur und verhältnissmässig nicht zahlreich und in dem Kreise eines durch alle Jahrhunderte bestehenden Culturvolkes lebten, sie viel leichter unsere Cultur, Religion und Sprache, als wir die ihrigen, annehmen konnten, wie es auch in der That geschehen ist.

Eine gänzliche Unterbrechung unserer Cultur und des Gebrauches der reinen, feinen litterarischen Sprache ist also in Griechenland nie eingetreten, auch nach der lateinischen und türkischen Eroberung (1204—1453) nicht [1]). Und deshalb hatte man auch keinen Grund, das alte, himmlisch aussehende Gebäude, wenn es auch etwas altmodisch zu werden anfing, zu stürzen, um es nach einer neuen Mode bauen zu lassen. Dies ist doch eine Sache der Praxis, d. h. eine Sache, die von Vielen abhängig ist, und über welche dieselben

1) Es ist mir völlig unbegreiflich, wie man dazu gekommen ist, diese so allbekannte Wahrheit zu leugnen und zu behaupten, es sei eine Fabel, dass z. B. die dreisilbige Form *παλαιος* nach einer mysteriösen Tradition von Geschlecht zu Geschlecht unter den gebildeten Griechen aller Zeiten aufbewahrt worden ist, und dass man jetzt nur desshalb paleòs ausspricht, weil *αι* in anderen Wörtern, z. B. *αἰτία, καινούργιος* etc. als e ausgesprochen wird. (Cf. J. Psychari's Revue critique 1887 S. 263—264). Ich möchte wissen, in welchem Jahrhunderte Griechenland ohne Schulen, ohne Klöster, ohne Kirche und ohne Gelehrte geblieben ist, und wo man entdeckt hat, dass die Griechen nicht alle Jahrhunderte hindurch unaufhörlich in der Kirche, in den Klöstern und in den Schulen etc. eine *gelehrte Ueberlieferung* sowohl bezüglich der Aussprache, wie *παλαιός*, *αἰτία*, *πτωχός*, *φθάνω*, *ἐχθρός*, *εὔμορφος*, *πεπαιδευμένος*, etc., wie auch bezüglich des Gebrauches einer gewissen litterarischen Sprache, haben hören und bewahren können.

schwerlich je einig werden; und es ist ausserdem recht schwierig, jedesmal das Bestehende von Grund aus zu zerstören, um Anderes ganz neues zu schmieden. Es ist viel leichter und desshalb auch gewöhnlicher, dass man sich in das Alte auf irgend eine Weise zu finden versucht, und nur wenn es absolut nothwendig ist, manche kleine Veränderungen an dem Alten vornimmt.

Dass dieser Gang der Dinge zu den allgemeinen Constitutionen des conservativen byzantinischen Reiches am besten passt, weiss jeder Kundige. Und dasselbe bemerkt man bezüglich der Sprache. Die attische, die klassische Sprache mit ihren Formen, Wörtern, Constructionen, Ausdrucksweisen, Orthographie [1]) etc. wurde, so zu sagen, verklärt; man betrachtete dieselbe als etwas Heiliges, allein Existenzberechtigtes, als etwas *κατ' ἐξοχὴν* Normales und Brauchbares; in Folge dessen hat man immer Jahrtausende lang versucht, diese Sprache in ihrer ursprünglichen Gestalt, rein von allen neu aufkommenden Formen, Wörtern und dgl., nach Kräften zu gebrauchen.

Dass derartige Verhältnisse und Zeiten nicht günstig für die Entstehung einer neuen Schriftsprache und einer nationalen Litteratur sein konnten, sieht Jedermann ein. Aber die Sachlage konnte unmöglich günstiger sein, als der Unterschied zwischen dieser so mumificirten Schriftsprache einerseits, und der von allen Archaismen unafficirten, frei entwickelten Volkssprache andererseits allzu gewaltig geworden war, und man, vom XI Jahrh. ab, die Nothwendigkeit empfunden hatte, für einige Zweige der Litteratur diese jetzt etwas zu alterthümlich erscheinende Sprache nicht mehr ganz rein zu gebrauchen und sich einer moderneren, verständlicheren Sprachphase zu bedienen. Denn die politischen Zustände wurden mit jedem Tage schlimmer, und nicht nur fehlte es immer noch vollkommen an einem selbstbewussten, starken Nationalgefühl und Nationalgeist, sondern auch bald sind jene fränkischen Abenteurer zu uns gekommen, die

1) Dass die Orthographie auch in den klassischen Zeiten bald zu einer historischen geworden ist, kann man leicht aus dem ausgezeichneten Buche des Herrn Θ. Παπαδημητρακόπουλος „Βάσανος τῶν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς προφορᾶς Ἐρασμικῶν ἀποδείξεων" S. 129 ff. sehen.

Konstantinopel erobert, Griechenland unter sich getheilt und ein entsetzliches Elend über die griechische Welt gebracht haben. So hat man also stets an dem Schatz der alten Litteratur zehren und auf eine nationale Litteratur und nationale Schriftsprache verzichten müssen.

III^er Grund. Als dritte Ursache ist besonders der Einfluss der Kirche hervorzuheben. Man bedenke, dass alle Griechen mehr als hundertmal jährlich in der Kirche das Altgriechische alle Jahrhunderte hindurch unaufhörlich stundenlang gehört, und dass sie durch diese dauernde Wiederholung und durch die Predigt ein gewisses Verständniss des Altgriechischen stets bewahrt haben, wie man sich leicht überzeugen kann, wenn man Leute sieht, die, obschon sie weder lesen noch schreiben können, doch die Messe, die Predigt und überhaupt Alles, was sie in der Kirche stets hören, ziemlich gut verstehen. Man sah dieselben früher oft zusammensitzen und aufmerksam zuhören, wie Einer von ihnen, der eine gewisse Bildung in einem Kloster oder anderswo bekommen hatte, die schwierigen Wörter und Ausdrücke erklärte. Dies muss ohne Zweifel während aller Jahrhunderte geschehen sein, und ich zweifle nicht, dass dieser Vorgang ungemein viel zur besseren Bewahrung sowohl der gelehrten als auch der mündlichen Überlieferung der Sprache beigetragen hat.

IV^er Grund. Wie nun die neue Sprache viele Jahrhunderte hindurch zu litterarischen Werken nicht verwendet worden war, und sich also kein Existenzrecht erworben hatte, so ist dieselbe im Grossen und Ganzen den Gelehrten unbekannt geblieben. Griechisch wurde während des Mittelalters und wird auch heutzutage von Kappadocien bis in Italien, und von Cypern bis an die Donau gesprochen. Diese Länder bilden aber nicht eine zusammenhängende Masse, sondern sie werden im Gegentheil durch das Meer und allerlei Gebirge und andere Völker in verschiedene Gruppen getheilt. Das auf diese Weise bedingte Sonderleben der Griechen ist natürlich noch bestimmter geworden, nachdem man seit dem XI Jahrhunderte angefangen hatte, die Provinzen des byzantinischen Reiches zu erobern. Es wurde aber vollständig, als die Eroberung vollständig wurde. Nun liegt es auf der Hand, dass eine einheitliche Volkssprache

unter solchen Zuständen unmöglich hätte entstehen und sich verbreiten können.

Eine neue allbekannte Volkssprache war also nicht da, und doch war sie absolut nothwendig, wenn dieselbe den Daseinskampf mit der alten aufnehmen und mit Erfolg führen sollte. Und gegenüber dieser Polyglossie oder Aglossie der Griechen, was die neue Sprache betrifft, stand immer das jungfräuliche, unsterbliche Bild der alten Sprache. Was Wunder also, dass die Griechen auch in jenen Zeiten dasjenige thaten, was ein jedes Volk unter solchen Umständen thun würde, dass sie nämlich die bekanntere, normale, sanctionnirte alte Sprache im Grossen und Ganzen behalten haben?

Ich habe *im Grossen und Ganzen* gesagt, weil die Griechen, vor Allem auf Cypern und auf Kreta, nach dem Beispiele der Eroberer, welche ihre neuen Sprachen, Französisch und Italienisch, und verschiedene Romane mitgebracht, oft versucht haben, das contemporäne Griechisch zu schreiben. Aber diese Versuche sind erfolglos geblieben. Denn erstens hat ein Jeder sich, wie nach der politischen Zerrissenheit Griechenlands unter den verschiedenen Franken, Türken etc. nicht anders zu erwarten war, des Idioms seiner Provinz bedient. So haben die Cyprier das Cyprische, die Kreter das Kretische, die Rhodier das Rhodische etc. zu litterarischen Werken verwendet. Diese Mundarten waren aber allzu stark durch locale Farben und Formen characterisirt, und desshalb den meisten Griechen schwer verständlich. Mithin konnte keine davon als Schriftsprache der ganzen Nation angesehen werden; und doch mussten die Griechen eine einzige Schriftsprache besitzen, wenn sie eine Hoffnung haben wollten, jemals wieder einen Staat bilden zu können: eine Hoffnung, welche die Griechen, im schroffen Gegensatz zu den anderen Völkern des türkischen Reichs, niemals aufgegeben haben. Zweitens sind alle diese Werke meist werthlos und tragen keine Spur von echtem Nationalgeist und Nationalcharakter; sie sind im Gegentheil meist schlecht ausgeführte Nachahmungen von fremden schwachen Originalen; sie konnten also schwerlich je zum Nationalgut werden und ihre Sprache — die ausserdem, wie gesagt, eine allzu buntscheckige war — auf alle Griechen über-

tragen. Diese Schwierigkeit wurde aber sehr bald zur vollen Unmöglichkeit, als Cypern und Kreta erobert und zerstört wurden. So sind also auch die Zeiten der Frankenherrschaft der Entstehung einer Nationallitteratur und Nationalsprache sehr ungünstig gewesen.

Die Türkenherrschaft hat mit vielen anderen Übeln auch eine crasse Ignoranz in Griechenland hervorgebracht. Diese Ignoranz scheint zuerst dem Fallenlassen der alten und dem Gebrauche der neuen Sprache günstig gewesen zu sein. Und in der That sehen wir, dass dasjenige, was man früher unternommen hatte, nämlich der Gebrauch der modernen Volksidiome, auch in dieser schrecklichen Epoche fortgesetzt wurde; allein wieder ohne grosse Erfolge. Nur die Ursachen sind jetzt etwas verschieden. Erstens hat nämlich die römische Kirche, um Propaganda unter den Griechen zu machen, diese Volkssprache gebraucht, und die Mönche dieser Kirche haben in diese Sprache verschiedene kirchliche Bücher übersetzt — einige sogar mit lateinischen Buchstaben gedruckt — und dieselbe auch gesprochen. Zu der von Alters her stammenden Verachtung für diese Volkssprache wurde jetzt also auch das Gefühl hinzugefügt, dass sie von jenen, damals stark verhassten Menschen, bevorzugt und natürlich fehlerhaft gebraucht wurde. Dass Alles dies keine Empfehlung für die Volkssprache sein konnte, ist sonnenklar. Zweitens haben auch die Griechen zu gleicher Zeit, als die Türken Kreta erobert und somit ganz Griechenland unter ihr schreckliches Joch gebracht haben, angefangen, über Freiheit zu träumen. Denn einerseits wurde doch jetzt wirklich der Krieg gegen den Einen leichter, als er es früher gegen Viele gewesen sein würde; andererseits hat auch dieser Eine in Folge von allerlei Umständen angefangen, stark zu verblühen und zu veralten. Dazu kommt der Umstand, dass in diesen Zeiten durch die Thätigkeit der griechischen Colonien im Auslande, vor Allem derjenigen von Venedig, und durch die der griechischen Regenten der Wallachei und Moldau, und die des Klerus, zahlreiche Schulen in Joannina, Konstantinopel, Smyrna, Jerusalem, Bucharest etc. etc. gestiftet, und allerlei alte und neue Bücher herausgegeben und bekannt worden sind.

Alles dies hat aber zur Folge gehabt, dass ein grosser und

mächtiger Enthusiasmus für alles Altgriechische sich überall verbreitete. Man studirte die alten Bücher mit grossem Eifer, man dachte an Athen und Sparta und wollte Ἕλλην, nicht mehr Ῥωμαιός genannt werden. Man nannte die Schiffe, welche später die nationale Marine ausmachen sollten, Ares, Athena, Themistokles, Epameinondas etc. Überhaupt wurde ein starker altgriechischer Freiheitsgeist in diesen vielgeplagten Generationen erweckt. Wie stark und mächtig er gewesen sein und wie tief und breit er seine Wurzeln geworfen haben muss, kann man aus dem riesenhaften Befreiungskriege sehen, welcher weiter nichts als ein Produkt dieser so wiederaufgefrischten und belebten Ideen war.

Es lässt sich nun also leicht erklären, dass die zwar unter dem schrecklichen türkischen Joch vereinte — aber immer doch vereinte — Nation auch eine einzige, einheitliche Sprache haben wollte, und wie man in einer Epoche, wo die Gebildeten für alles Altgriechische schwärmten, zu dem Gedanken gekommen ist, wie die alte Freiheit, wie die alten glorreichen Thaten etc., so sei auch die alte Sprache wieder aufzunehmen und zu beleben, d. h. die gewünschte Spracheinheit im Altgr. aufzusuchen. Dieser Versuch ist allerdings auch gemacht worden; aber daraus ist ein tüchtiger Sprachkampf entstanden. Denn gegenüber jenen Gelehrten, die behaupteten, das Altgriechisch selbst, rein von allen modernen Wörtern, Formen u. dgl., müsse die einzige Schriftsprache der Nation sein, standen Andere, welche auf die Unmöglichkeit des Unternehmens hinweisend die moderne Sprache, rein von allen Archaismen, als das beste Organ, wodurch das Volk aufgeklärt werden musste, angesehen und empfohlen haben.

Der Krieg zwischen den Parteien hat lange Zeit gedauert und ist mit grossem Eifer und Animosität geführt worden; die Vertreter der modernen Sprachphase haben sich sogar durch Geist und Witz ausgezeichnet. Man denke z. B. an das, was Willaras und Christopulos darüber geschrieben haben, vor Allem an die anmuthsvollen Dialoge, welche der letztere in Nachahmung von Xenophon's Memorabilien II. 1, 21 und Lucian's Somnium, gebildet hat.

Aber Alles ist umsonst gewesen; denn einerseits haben diese

Männer, wie einst der römische Kaiser Julian, gegen die Geschichte angekämpft, andererseits bleiben doch auch die schönen Werke dieser Meister in Folge der vielen Provincialismen, die sich darin finden, den meisten Griechen fast unverständlich. Denn stets bleibt der Spruch des Dionysios wahr: „ἐν τῷ ἀγοραίῳ τῆς λέξεως οὐδὲ τὸ σαφὲς μή τί γε τὸ γνώριμον φαίνεται...." So schreibt z. B. Willaras δεν αβγαται φονη. τρομηης περη. αντα. τορεσηνη. διχος να κρηνης. εθιαμενουμουν. θιαμαχτε. ομπρητερα. αρει τον θεον. ηνορο. αψηχηης. απαριαης. προμιου. φτηρμενο. ηπαμαν. να πανη. παρανο. αναμερηης. αναμερας etc. etc., Solomos ἐλαφιάσθη ἡ μάη. ἀχνάδα, τὸ σύγνεφο τὸ ἀχνό, λείψανο πιστομιτὸ etc. etc., Wörter welche kein Grieche aus anderen Provinzen versteht. Man vergleiche ferner, wie sie die alten Elemente gebraucht haben; Solomos ποῦ τὴν δόξα σου ἐνθυμεῖ, νικεῖ, 'ς τοῦ πτωχοῦ ποῦ θυροδέρνει. πολέμιαν χλαλοή. νεανίσκοι, βρέφη. τῆς Κορίνθου. θεία, εἰς τὴν αὖρα, πολυφλοίσβισμα, τὸ στοιχεῖον, σκιὰ τοῦ πατριάρχη etc., Willaras τες στηχηακες φονες, θνητος, ηδονηκες, ηδησματα, θηρσης, δοξαζουν, δοξαης (= glauben, meinen) εχομε μολογησῃ (= übereinstimmen), εστρατηα (= ἐκστρατεία = Feldzug) etc. [1]). Dies ist Allen denjenigen unverständlich, die Altgr. nicht kennen gelernt haben. Also um dieses Neugr. zu verstehen, müsste man vorher das Altgr. studirt haben! Man denke, wie schön es wäre, wenn man, um Luther oder Dante oder Petrarca zu verstehen, das Althochdeutsche und Gothische oder das Latein zuerst studiren müsste!

Wie nun die eine Partei nichts erreichen konnte, weil sie gegen den Epochengeist, welcher nichts von einer solchen Trennung der Nachkommen von den Ahnen wissen wollte, gekämpft, und ihre Werke, in Folge der totalen Ermangelung eines neuen bekannten Sprachidiomes, in verschiedenen, unverständlichen Localidiomen geschrieben hat, so sind auch die Versuche der anderen Partei nicht gelungen, da doch der Unterschied zwischen Alt- und Neugr. ein so grosser geworden

---

1) Dieser Gebrauch von so alten Wörtern und Formen bei diesen durchaus nicht altgriechisch schreiben wollenden Verfassern beweist, dass, was oben (S. 305) gesagt worden ist, dass ein grosser Unterschied, oder sogar Gegensatz, zwischen Altem und Neuem nicht gefühlt wurde oder wird.

war, dass das Verständniss dessen, was sie schrieben, beim Volke unmöglich war.

Nachdem nun also beide Extreme des Erfolgs entbehrten, d. h. nachdem weder die schriftliche noch die mündliche Ueberlieferung allein ausreichte, war man gezwungen, den Mittelweg einzuschlagen, d. h. beide Sprachüberlieferungen zu vereinigen und, die eine durch die andere ergänzend, ein Gemisch von alten und neuen Elementen zu gebrauchen. Dieses Verfahren war den Griechen durchaus nicht neu, sondern im Gegentheil seit langer Zeit bekannt und, so zu sagen, von der Geschichte selbst vorgezeigt; denn auch früher hat man die Κοινή nicht immer in ihrer ursprünglichen Reinheit gebraucht, sondern den Forderungen der Zeiten allerlei Concessionen gemacht, d. h. eine Mischung von Altem und Modernem gebildet. Man denke z. B. an die Briefe des Herakleios im Chronikum Paschale oder an Porphyrogennetos' Zugeständniss *καλὸν γὰρ ἐπὶ τούτοις κοινολεκτεῖν* etc. [1]). Und auf diese Weise weiter gehend hat man also auch jetzt wieder alte und neue Elemente gemischt. Bei dieser Mischung aber hat man, was noch zu bemerken ist, sowohl den neuen als auch den alten Bestandtheilen nicht die neue Form gegeben, sondern dieselben mit ihrer alten Form aufgenommen. Dies scheint allerdings sonderbar und desshalb ist es auch stark getadelt worden. Allein auch hier hat man sich übereilt; denn man hat nicht eingesehen, dass dies Benehmen historisch bedingt worden war. Man urtheilt darüber nach Analogien, aber Analogieschlüsse beweisen bekanntlich an und für sich nichts und haben ihren Werth für die Forschung nur darin, dass sie die erste Anregung zu einer neuen Erkenntniss geben. Weiter vermögen sie absolut nichts, wenn sie nicht durch andere Beweismittel gestützt werden. Das ist aber hier nicht der Fall, denn die Bedingungen der Entlehnung im Griechischen sind von denjenigen der Entlehnung in anderen Sprachen total verschieden.

Betrachtet man nämlich die Wortbedeutungen und vor Allem die neuen Formen der mündlich überlieferten Sprachelemente,

1) Dass auch in der alten klassischen Zeit dieser Vorgang nichts Ungewöhnliches und Störendes hatte, sieht man leicht aus der Mischsprache der alten Dichter und aus der Prosa Xenophon's.

so sieht man, dass dieselben nach den verschiedenen Gegenden stark verschieden von einander sind, und dass durch dieselben keine Spracheinheit zu erlangen ist. Cf. *σήμερα*, *σήμερις*, *σήμερο*, *σήμερου*, *πέρσ'*, *πέρσι*, *πέρυσις*, *ἐφέτος*, *ἐφέτο*, *ὀφέτος*, *φέτο*, *τοὺς λόγους*, *τσοὶ λόγους*, *τσοὶ λόγοι*, *τσ' λόγς*, *τσ' λόγ*, *ἐρχόντησαν*, *ἤρχουνταν*, *ἠρχόντουσαν*, *ἐρχόντσαν*, *ἔρχουνταν*, etc. etc. Und diesem Wirrwarr gegenüber standen dieselben Wörter mit ihren sehr wenig differenzirten alten vornehmen und regulären Formen, *σήμερον*, *πέρυσι*, *τοὺς λόγους*, *ἐφέτος*, *ἤρχοντο* etc., und Alles dies ist unaufhörlich dem Volke sehr wohl bekannt, da es diese ursprünglichen Formen in der Kirche stets gehört hat. So leicht es also war, alle die verschiedenen neuen Formen auf die bekannten alten zurückzuführen und in diesen die Spracheinheit zu suchen und zu finden, desto schwieriger war und bleibt es stets, aus den buntscheckigen neuen eine einzige zu wählen und dieselbe allein zu litterarischen Zwecken zu verwenden. Das Erstere war von sich selbst klar, brauchte keine Regeln; das Letztere im Gegentheil ganz dunkel, und wir haben auch heute noch keine Regel, nach welcher wir die verschiedenen alten und neuen Sprachelemente reguliren müssen, um eine Spracheinheit zu erlangen. Ebenso waren die alten Bedeutungen leichter aus der von Alters her üblichen Schriftsprache zu erfahren als die neuen, für welche weder Wörterbücher noch andere Hilfsmittel existirten, ja noch heutzutage nicht existiren. Hätte z. B. eine Provinz tüchtige Schriftsteller hervorgebracht, so könnte man am Ende hoffen, dass ihre Formen und ihre Bedeutungen die Oberhand gewinnen würden. Leider ist es aber nicht der Fall, und mithin hat wieder die Geschichte ihre Kraft ausgeübt uud die alten Formen und Bedeutungen eingeführt. Nachdem nun aber selbst die neuen Elemente mit den alten Endungen ausgestattet werden mussten, konnten natürlich die entlehnten alten nicht anders als in ihrem ursprünglichen Gewande aufgenommen werden.

Dazu muss hinzugefügt werden, dass, wie früher zur Zeit der Atticisten und der Byzantiner, so auch nachher bis in die letzte Zeit *unaufhörlich* die alten Sprachelemente für schön und edel, die neuen dagegen für hässliche Verderbnisse gal-

ten [1]. Dies ist entschieden ein bedauerlicher Irrthum gewesen; allein die Thatsache bleibt immer trotzdem fest, und wir müssen auch diesen Umstand in Betracht ziehen. Denn es ist keineswegs wahr, dass es nur zwei Principien giebt, nach welchen jede Sprache sich verändert, nämlich die Tendenz der Deutlichkeit und die der Bequemlichkeit. Man vergisst oft die Tendenz des Gefallens. Man will beim Sprechen und Schreiben, nicht nur *deutlich* und *bequem*, sondern auch *schön* sprechen und schreiben; und diese Schönheit sucht man auf verschiedene Weise zu erlangen. Es ist also kein Wunder, dass man dieselbe in den alten Formen und Wörtern gesucht hat, und dass Keiner von uns [2]) auch heutzutage noch frei von diesem Vorurtheil ist. Oder wer wird z. B. heute noch in einer Versammlung z. B. in der Kammer ποιητάδες, πατέριδες, πηγαίνοντας, ἄς διοῦμε, ἀγαπειέμαι συγγραφιάδες, ἀλόγατα etc. auszusprechen wagen, ohne sich lächerlich zu machen?

Diesen Mittelweg, welcher, wie gesagt, so wohl vom Standpunkt der Geschichte, wie auch vom Standpunkt der Zerrissenheit des Landes und seiner allzu bunten Dialekte und Idiome zur absoluten Nothwendigkeit geworden war, hatten viele Gelehrten lange vor Coraes eingeschlagen und ihre Werke in dieser Sprachphase verfasst (cf. z. B. Theotokis', Wulgaris' Werke). Allein der Kampf dauerte immer noch, bis der klare Geist des grossen Patrioten das Richtige gesehen hat. Er hat die Frage mit seiner Riesenhand aufgenommen und dieselbe für alle Zeiten gelöst. Denn, obgleich sowohl die Partei der Puristen (cf. Rizos Nerulos' Korakistika) als auch die der Volkssprache gegen Coraes sich erhoben haben, war doch die Gewalt der Geschichte allzu stark, und konnte durch solche Angriffe nicht vernichtet werden. So ist unsere Schriftsprache enstanden. Es ist also entschieden als unwahr zurückzuweisen, dass man zu dieser gemischten Schriftsprache gekommen ist, weil man des

1) Man hat neulich behauptet, es sei eine rein neugriechische Entdeckung, dass die alten Formen edel, die neuen aber nicht edel seien. Man braucht jedoch nur einen Blick in die alten Atticisten u. Lexicographen zu werfen, um sich von dem Gegentheil zu überzeugen.

2) Als Curiosum mag erwähnt sein, dass selbst Herr Psycharis das Wort βροτὸς *edel*, εἶναι aber *gemein* nennt.

Altgriechischen nicht mächtig genug war. Man hätte sich diese falsche Behauptung wenigstens solchen Männern gegenüber, wie Coraes, Cumas, Oekonomos, Philippos Ioannu, Kontos, Kumanudes, Liwadas und Anderen, welche das Altgriechische sogar hübsch geschrieben haben, ersparen können. Und ebenso ist es nicht wahr, dass unsere Schriftsprache ihre Entstehung der Faulheit der Schreibenden verdankt; denn eine solche Äusserung gegen Coraes, Theotokis, Wulgaris, gegen die Männer des Befreiungskriegs etc., ist wenigstens pietätlos zu nennen.

Coraes lebte noch, als der grosse Nationalkrieg losbrach. Gleich im ersten Jahre desselben war man gezwungen, für eine Verfassung, eine Gesetzgebung und dgl. mehr zu sorgen. Wo hätte man nun das Sprachmaterial dazu hernehmen können? Aus der Volkssprache war es einfach unmöglich, da sie so schrecklich verschiedenartig war, dass die Griechen sich durch dieselbe schwer verständigen konnten; sie war ausserdem sehr arm und ganz unfähig, solche Ideen auszudrücken. Desshalb sehen wir, dass alle die Bevollmächtigten, Männer, die weder Lehrer und Professoren noch Alterthumsforscher überhaupt, sondern Ärzte, See- und Kaufleute, Priester, Soldaten, etc. etc. waren, diese Mischsprache, die schon lange üblich und, so zu sagen, schon damals sanctionnirt war, und nur diese, in der Verfassung und sonstigen Gesetzgebung, in den Zeitungen und überhaupt überall, selbst in ihrem Briefwechsel, gebraucht haben. Mancher von ihnen wird wohl etwas von Willaras et Cie gewusst haben, aber Keinem ist es eingefallen, eine andere Sprachphase, etwa die Mundart seiner Provinz oder das Altgriechische, zu diesem Zwecke zu gebrauchen oder vorzuschlagen. Es war eine Zeit der Thaten und desshalb folgte man einfach dem Wege, den die Geschichte selbst Allen vorzeigte.

Als man zuletzt die Freiheit erlangt hatte und eine ordentliche Regierung errichten wollte, stand man vor unzähligen Bedürfnissen, die durch die Sprache zu erfüllen waren. Ein ganz neues Leben, eine Cultur, von welcher man früher keine Ahnung hatte noch haben konnte, ist plötzlich vor den Griechen erschienen. Man musste und wollte dieser Cultur Thür und Thor öffnen, und so hat man es auch gethan; nun musste aber zu

gleicher Zeit auch die Sprache folgen. Allein wie? sie war stark zurückgeblieben und jetzt konnte sie unmöglich mit der einstürmenden Cultur und ihren vielen politischen, wissenschaftlichen, technischen, commerziellen, journalistischen u. s. w. u. s. w. Bedürfnissen Schritt halten. Ein anderes Volk hätte gewiss, um diese Bedürfnisse zu erfüllen, ganz einfach gleich wie die Gedanken so auch die Wörter den fremden Sprachen entlehnt, und so sich eine halbfranzösische, hybridische Sprache gebildet. Ein ewiges Culturvolk aber, wie die Griechen es sind, wird oft von seiner Geschichte auf solches Handeln geleitet, welches manchem sonderbar vorkommt. So hat also ihre Geschichte die Griechen auf das Ausschliessen aller Fremdwörter, auf das Herübernehmen aller leicht verständlichen und nothwendigen Elemente aus dem Altgriechischen und auf das Schaffen von ganz neuen Wörtern, wo das Altgriechische nichts Analoges oder Brauchbares gewährte, geführt. Diese Arbeit, die schon früher eine grosse, nationale Bedeutung bekommen hatte, darf eine riesige genannt werden. Über zweiundzwanzig tausend Wörter, die seit einem Jahrhunderte von den gelehrten Griechen gebildet worden sind, hat mein hochgeehrter Lehrer Stephanos Kumanudes gesammelt! Durch sie ist die Sprache sowohl reicher als auch zum Handhaben leichter geworden. Ein paar Beispiele werden die Sache klar machen. Im vorigen Jahrhunderte gebrauchte man das Fremdwort *σταμπαρία* (= Druckerei); dann hat man anstatt dieses *τυπογραφεῖον* gebildet, und davon eine Anzahl von anderen Wörtern, die man von *σταμπαρία* unmöglich hätte bilden können; cf. *τυπογράφος*, *τυπογραφικὸν φύλλον -ὴ μελάνη, -ὴ δαπάνη*, *τυπογραφικὰ σφάλματα* u. s. w. Ähnlich sagte man *ἀβοκᾶτος* (advocatus), dann das mittelalterliche *δικηγόρος* und davon bildete man weiter *δικηγορικός*, *δικηγορεία*, *δικηγορῶ* etc. So auch früher *πόστα* (Post), *γαζέττα*, *μινίστρος*, *μινιστέριον*; allein jetzt *ταχυδρομεῖον*, *ταχυδρόμος*, *ταχυδρομικὸς (-ὑπάλληλος, -χάρτης, -ἡ ἅμαξα, δαπάνη, -ὸν κατάστημα, -δελτάριον* etc.), *ἐφημερίς*, *ἐφημεριδογραφία*, *ἐφημεριδοπώλης* etc.; *ὑπουργός*, *ὑπουργεία*, *ὑπουργῶ*, *ὑπουργεύω*, *ὑπούργημα*, *ὑπουργικός*, *ἀνθυπουργικός*, *πρωθυπουργὸς* etc.

Diese und Tausende von anderen Fremdwörtern sind jetzt aus dem Gebrauch völlig verschwunden, und wohl nur den

älteren Leuten bekannt, die meisten Griechen aber haben keine Ahnung mehr davon. Derselbe Process dauert immer fort und die Sprache wird mit jedem Tage reicher. So kann man z. B. von *μαϊμοὺ* ein Diminutiv *μαϊμουδάκι* bilden, weiter nichts; von *πίθηκος* aber sowohl *πιθηκίζω* als auch *πιθηκιστής*, *πιθηκισμὸς* etc. (cf. darüber das Buch meines lieben Freundes Herrn Professor August Boltz „Hellenisch etc.). Man beachte ferner, dass der metaphorische Gebrauch von *μαϊμού* ein sehr beschränkter, derjenige von *πίθηκος* und Sippschaft aber ein sehr ausgedehnter ist. Dieser Vorgang, der sehr oft bemerkt wird, ist ein grosser Vorzug der entlehnten Wörter.

So ist man mit der Zeit etwas strenger in der Mischung beider Elemente geworden, und nirgends ist vielleicht ein grösserer Unterschied zwischen der Schriftsprache von 1821 und der jetzigen zu constatiren als darin, dass man stets mehr und strenger verlangt, dass die Mischung mit Tact stattfinden und die Homogenität der Elemente grösser sein müsse. Wir sehen jetzt ungern, dass die alten und neuen Formen ganz und gar promiscue gebraucht werden.

Und doch ist es weder der Reichthum noch die Homogenität, welche man als die grössten Vorzüge dieser Schriftsprache anzusehen hat, sondern vielmehr Folgendes: dass wir jetzt eine so hoch entwickelte Sprache besitzen, dass wir ohne grosse Mühe jeden Gedanken, den wir in einer fremden Sprache finden, in diese Mischsprache, *und nur in diese*, übertragen können, was früher selbst Coraes nicht immer gelingen wollte, und dass die Griechen aller Gegenden sich leicht und ohne die geringste Furcht vor Missverständnissen in dieser Sprache, *und nur in dieser*, verständigen, d. h. dass eine Babylonia heutzutage nicht mehr möglich ist. Über die Verbreitung und das überall Eindringen dieser Schriftsprache kann man sich schwer einen richtigen Begriff bilden; man denke z. B. an unsere hoch entwickelte und sehr verbreitete Presse, an die unzähligen Romane, welche aus allen Sprachen in diese gemischte Schriftsprache übersetzt sind; man denke ferner, dass selbst Alecos Pascha Bogorides, als er zum Statthalter Ostrumeliens ernannt wurde, die Häuptlinge des Landes, da er kein Bulga-

risch und sie kein Französisch verstanden, nur in dieser neugriechischen Schriftsprache anreden konnte. Sie ist mit einem Worte nicht nur unsere Nationalsprache überhaupt, sondern noch mehr, bis auf einen gewissen Grad die Cultursprache des Orients, wie ja auch die Griechen von altersher das Culturvolk des Orients sind.

Durch das Zustandekommen und durch den Gebrauch dieser Schriftsprache haben wir auch andere, recht grosse Vortheile. Erstens ist Alles, was wir schreiben, leicht und ohne grosse Mühe von allen Denjenigen zu verstehen, welche ein wenig Altgriechisch auf dem Gymnasium getrieben haben; das heisst mit anderen Worten, dass wir dadurch leicht zu einer Cultursprache gelangt sind, was ungemein schwierig, ja unmöglich sein würde, falls wir irgend eine Mundart als Schriftsprache aufgenommen hätten. Zweitens, was noch bedeutender ist, in Folge der grossen Ähnlichkeit, welche diese Schriftsprache mit dem Altgriechischen sowohl in der Orthographie, als auch in den Formen u. s. w. hat, *kommt uns das Altgriechische nicht als eine fremde Sprache vor,* was gewiss der Fall sein würde, wenn wir eine Mundart oder eine neue Orthographie u. s. w. schrieben. So können also unsere Jungen, die jeden Tag diese Schriftsprache hören und lesen und leicht verstehen, ohne grosse Mühe auch die meisten Prosaiker des Alterthums lesen und begreifen. Dies sehen wir hier zu Lande jeden Tag. Und es scheint mir auch ganz natürlich zu sein, weil eine grosse Anzahl von Wörtern und Formen und alle Orthographie im Altgriechischen und in unserer Sprache identisch sind. Nun denke aber, wer es kann, war für eine immense Bedeutung es hat, dass wir die unsterblichen Sprachmonumente unserer Ahnen einigermassen als unsere eigenen Schätze betrachten und benutzen können. Es ist aber selbstverständlich, dass, wäre Willaras' System oder sogar die Einführung des lateinischen Alphabets, wie man zur Zeit der Frankenherrschaft versucht hat, gelungen, wir keinen von diesen Vortheilen haben würden.

Wie ist es aber möglich, wird wohl der Leser fragen, dass eine solche Sprache, wie sie hier dargestellt worden ist, nicht von allen Seiten freudig aufgenommen wird, sondern dass oft bei

den Griechen von einer Sprachfrage die Rede ist? Die Antwort darauf ist: wir alle haben diese Mischsprache aufgenommen und gebrauchen nur dieselbe; genau genommen giebt es also bei uns keine Sprachfrage. Denn seit der Stiftung des Königreichs ist die Rede nicht mehr über die Verwendung des Altgriechischen oder diejenige der Volkssprache zu litterarischen Zwecken, sondern ganz einfach stets über diese Mischsprache. Da nämlich dieselbe, lange Zeit hindurch, keine sichere Grundlage bei einer grossen Masse von Individuen, welche diese Sprache gesprochen haben, hatte, so war man über die Quantität der alten und der neuen Elemente, welche diese Mischung ausmachen sollten, nicht einig. Der eine wollte mehr Altgr., der Andere mehr Neugr.; Alle redeten aber über diese Mischsprache. Selbst Herr D. Bernardakis, der in der Hitze des Disputirens Folgendes vorgeschlagen hat: „Ἂς *ἀποσκορακίσωμεν λοιπὸν καὶ ἡμεῖς ἀπὸ τῆς καθαρευούσης ὅλον τὸν Φορητὸν* (schr. *Φορυτὸν*) *τῶν λέξεων καὶ τῶν τύπων, ὅσους ὡς τόσα καρφία ἐνεπήξαμεν διὰ τῆς βίας εἰς τὸ σῶμα τῆς ζώσης γλώσσης τοῦ ἔθνους*" ist vor den grossen und gefahrvollen Erfolgen seines Vorschlages, nachdem sie ihm in *Μελέτη* S. 77 ff. auseinandergesetzt worden sind, zurückgeschreckt, und behauptet, er habe dies nicht so streng gemeint, cf. *Ἀναίρεσις* S. 68 und ff. Und ebenfalls verlangt Herr Rhoides eine unbewegliche Mauer zwischen *ἀνεκτὸς ἑλληνισμὸς* und *ἀφόρητος Ἀττικισμός*, nicht aber ein Wegwerfen der Schriftsprache, da er ganz gut weiss, dass dies einfach unmöglich ist.

So sind wir also glücklicherweise heutzutage auch über diese Discrepanz völlig hinausgetreten. Wir alle schreiben und im Ganzen auch sprechen jetzt diese Sprache (ja, selbst unsere Frauen sprechen keine andere als diese Sprache; und Herr Psycharis ist so unhöflich gegen sie gewesen, dass er behauptet, ihre Sprache sei nicht schön! Schade! so wenig Galanterie und dies sogar von einem Pariser!). In Folge dessen hat sie in unserem Sprachgefühl einen so festen Charakter angenommen, dass kein Mensch ihn übertreten darf, ohne dieses Gefühl zu verletzen. Von einer weiteren Fortsetzung der Vergräcisirung derselben, bis sie etwa identisch mit dem Altgriechischen würde, kann mithin keine Rede

mehr sein. Ich selbst habe vor sechs Jahren in Ἑστία N⁰ 392 S. 423 das Unmögliche, ja noch mehr, das Schädliche dieser Tendenz hervorgehoben, und diese, wie gesagt, früher angestrebte Identificirung als eine *ἐθνικὴ συμφορὰ* characterisirt. Kein vernünftiger Mensch glaubt jetzt noch in Griechenland, so viel ich weiss, an einer solchen Identificirung. Gerade das Gegentheil ist zu constatiren, dass man nämlich seit einigen Jahren angefangen hat, diese Schriftsprache ein wenig zu vereinfachen und so eine *δημωδεστέρα καθαρεύουσα* zu schreiben. Grundlage bleibt stets die Schriftsprache mit ihrer Orthographie, ihren altgriechischen Präpositionen und dgl., aber man lässt auch viele populären Bestandtheile ein, wenn sie nur allbekannt sind. Ich hoffe, dass diese Tendenz gelingen wird.

Wenn wir also, wie oben gesagt worden ist, in Griechenland einig sind, dass wir weder das Altgriechische schreiben (oder danach streben) noch irgend eine Mundart der Volkssprache gebrauchen können, sondern ganz einfach diese Mischsprache [1]), dann versteht es sich wohl von selbst, dass es in der That keine Sprachfrage mehr bei uns giebt.

Im Auslande weiss man leider von dieser historischen Entwicklung nichts; man sieht, dass die Volkslieder in den Fauriel'schen und Passow'schen Sammlungen eine andere, viel modernere Sprachphase aufweisen als unsere Zeitungen und Bücher; meint, wir wollen aus nationaler Eitelkeit die alte Sprache wieder aufnehmen und beleben, und nun ist man gleich fertig, den Stab über uns zu brechen. Nur zwei Männer haben, so viel ich weiss, es nicht gewagt, uns so ohne Weiteres zu verurtheilen. Der eine ist — obwohl ich es dem geschätzten Leser der Hellas nicht ausdrücklich zu sagen habe — mein verehrter Freund Professor August Boltz, des-

1) Dass wir diese Sprache stets ein wenig verändern und bezüglich der Orthographie, der Betonung, der Construction, der Formen u. dgl. nach dem Muster des Altgriechischen ummodeln, vor Allem in denjenigen Elementen, welche der alten Sprache entlehnt worden sind, ist selbstverständlich. Sie bleibt aber trotzdem immer eine Mischsprache. Dieses Ummodeln nennt man *Reinigung der Sprache*, und in dieser hat mein hochgeehrter Lehrer und Freund K. Kontos sich das grösste Verdienst erworben. Denn er, ein tiefer Kenner der ganzen Graecität, hat mehr falsche Anwendungen der alten Elemente in unserer Schriftsprache als alle Anderen insgesammt scharfsinnig entdeckt und klar auseinandergesetzt.

sen Vorliebe für unsere Schriftsprache bekannt ist. Der andere aber ist ein deutscher Sprachforscher und Philosoph, nämlich Prof. H. Steinthal, der in seiner Zeitschrift „Für Völkerpsychologie ....” B. XVIII S. 223 darüber Folgendes schreibt: „Vielleicht aber wissen doch die Griechen besser, als wir, was sie tun können und was sie zu tun haben. Ist nicht die ganze altgriechische Poesie in einer Kunstsprache gedichtet? Deutsche und Italiener vertragen das, was sie Messingsch nennen, gar nicht; sie vertragen solche Mischung der Cultur- mit der Volkssprache nur, wenn sie mit besonderem Takt gemacht wird. Wenn die modernen Griechen die Mischung so gut verstehen wie Pindar, so mögen sie mischen ....”

So spricht der Besonnene, der Philosoph; er weiss, dass er nicht Alles weiss, und da er sich nicht denken kann, dass eine ganze Nation aus Narren besteht, so stimmt er nicht mit den Übrigen überein, die uns einstimmig verurtheilen, weil sie alle nach Analogien und logisch, aber ganz unhistorisch, über unsere Sprache urtheilen und dieselbe verurtheilen.

Das Sonderbarste ist aber, dass selbst ein Grieche, Herr J. Psycharis, der jedoch von Kindheit an im Auslande lebt, und desshalb nicht weiss, was bei uns vor sich geht, vor drei Jahren die Sache vom Standpunkt der Sprachwissenschaft aus allein betrachtet hat, und da er die geschichtliche Entwicklung der Frage nicht zu kennen scheint, Alles, was von den Vertheidigern der Volkssprache gegen die *Puristen*, d. h. gegen diejenigen, welche das reine Altgriechisch als Schriftsprache der Jetztzeit ansahen und empfahlen, früher gesagt wurde, auf ganz unpassende Weise gegen unsere gemischte Schriftsprache wiederholt. Es handelt sich doch jetzt durchaus nicht um den Gebrauch des Altgr., und folglich ist auch kein Grund vorhanden, dass alle Argumente, welche früher Willaras' Partei gegen die Tendenz der Puristen, das Altgr. wieder als Schriftsprache zu verwenden, angeführt hat, hier jetzt von Herrn Psycharis wiederholt werden. Er hat ferner nicht einsehen wollen, dass es sich hier keineswegs um Wissenschaft sondern einfach um Praxis handelt, dass diese Sprache, und nur diese, seit so vielen Jahren in Gebrauch ist, und dass es, wenn früher sehr schwierig, jetzt absolut unmöglich ist, statt

derselben eine andere total verschiedene einzuführen; da auch sie eine Geschichte und mithin ein geschichtliches Recht zu existiren sich erworben hat. Ich gebe es gern zu, dass wenn vor zwei oder drei Jahrhunderten die Griechen irgend eine Mundart zu litterarischen Zwecken hätten verwenden und seitdem *fortwährend* gebrauchen können, wir jetzt eine andere Sprachphase schreiben und sprechen würden. Ich gebe es ebenfalls gern zu, dass diese Sprache mehr Humor und Lebhaftigkeit, wenigstens auf einige Zeit, haben würde, wie ja überhaupt alle Volksmundarten viel mehr davon als irgend eine Schriftsprache aufweisen; und dass ich sehr gern eine solche Erscheinung sehen würde (cf. auch Μελέτη S. 91). Allein mit „Wenn" wird doch die Geschichte nicht geschrieben und nicht erforscht.

Wohl mancher söffe das ganze Meer,

Wenn nur das „Wenn" und das „Aber" nicht wär',

sagt ein deutsches Sprichwort. Ja gewiss, wenn unser König Georg vor 26 Jahren von den Griechen nicht erwählt worden wäre, so würde er sicherlich nicht zu uns gekommen sein, und hätte auch kein Recht, über Griechenland zu regieren. Allein die Thatsache ist eine ganz andere; er ist erwählt worden, hat so viele Jahre mit uns Freude und Leid getheilt, und folglich hat sowohl er als auch seine Dynastie alles Recht, Könige der Griechen genannt zu werden, und kein vernünftiger Mensch denkt daran, ihnen dieses Recht, welches ihnen die Geschichte gegeben hat, streitig zu machen. Genau dieselbe Bewandtniss hat es auch mit unserer Schriftsprache: sie hat sich schon lange ein geschichtliches Recht erworben: denn in dieser ist unsere Staatsverfassung und sonstige Gesetzgebung verfasst, in dieser haben unsere Redner in der Kammer und in den Gerichtshöfen etc. stets geredet: in dieser werden unsere Zeitschriften, unsere Bücher etc. geschrieben, diese ist die Trägerin unserer ganzen Cultur, und diese schreiben und sprechen wir auch überall. Kein Mensch darf also dieses geschichtliche Recht ihr streitig machen, ausser dass er für extravagant und als Sonderling, oder für eine komische Person gelten will.

Herr Psycharis findet es sonderbar, dass ich mich der wissenschaftlichen Erforschung des Neugriechischen angenommen habe, und doch mich der Volkssprache zu litterarischen Zwecken

nicht bediene; als ob Beides so eng mit einander verbunden wäre, dass man unmöglich das Eine ohne das Andere aufnehmen könnte. Oder haben Ascoli und die anderen Italienischen Forscher der Mundarten Italiens ihre Werke in denselben Dialekten geschrieben? Da ich also die Volkssprache nicht schreibe, so will er mir durchaus nicht Glauben schenken, wenn ich behaupte, dass weder ich noch ein Anderer hierorts die Volkssprache tadelt, und dass von einer Verurtheilung derselben seitens der griechischen Gelehrten keine Rede sein kann. Er meint, die historische Erforschung des Neugriechischen werde die modernen Formen und Wörter, durch den Nachweis ihrer Normalität, rechtfertigen. Dass die modernen Erscheinungen, geschichtlich betrachtet, ganz normal sind, haben Viele und ich selbst (cf. Ἀθήναιον B. X, S. 14) vor Jahren gelehrt: allein dadurch ist doch ihre Einführung in die Schriftsprache um kein Haar möglicher oder leichter gemacht. Denn Normalität und Gebrauch einer Form oder eines Wortes, sowohl in der Schrift- als auch in der Volkssprache, stehen doch in keinem Verhältniss mit einander. Eine Form oder ein Wort mag ganz regelmässig gebildet worden und doch der Sprache fast oder ganz unbekannt sein, und umgekehrt, (cf. ἔρχομαι, ἦρθα, ἔλα, ἄς ἔρθῃ, ἐλᾶτε, ἄς ἔρθουν, βλέπω, ἔβλεπα, εἶδα, δὲς, εἶμαι, εἶσαι, εἶναι etc.; dann ὁράω ὁράσω, βλέπω ἔβλεψα etc.).

Er behauptet ferner, dass diese Schriftsprache sehr bald ausser Gebrauch kommen wird, da sie in der nächsten Zeit Niemandem mehr verständlich sein wird. (Dies scheint mir wunderbar, nachdem ich weiss, dass dieselbe sich im Gegentheil mit jedem Tage verbreitet). Und dass unsere Verfasser nur dann in Westeuropa bekannt werden, wenn sie sich entschliessen, die reine Volkssprache zu gebrauchen. (Wenn sie nämlich im westlichen Europa von keinem Menschen verstanden werden. Übrigens ist die Prophezeihung ganz falsch, denn viele Verfasser von uns sind in Europa schon lange bekannt.)

Er sagt, wir gebrauchen diese Mischsprache, um edler und gelehrter den Fremden zu erscheinen. Ist es aber glaublich, dass eine ganze Nation eine solche Unternehmung zu diesem Zwecke machen würde? In diesem Falle hätte man ja annehmen müssen, dass alle die Gebildeten dieser Nation lau-

ter Betrüger seien. Und wozu denn diese enorme Betrügerei? um edler und gelehrter zu erscheinen! credat Judaeus Apella! Er versichert uns, dass alles dieses Übel unsere Lehrer (nämlich Coraes, Cumas, Gazes, Asopios, Philippos Joannu, Kontos etc.) gestiftet haben: merkwürdigerweise hat er aber von diesen Lehrern an vielen anderen Stellen gesagt, dass sie ganz unwissend sind. Allein wer wird jemals glauben, dass die Griechen, die sich nie von irgend einer Kaste völlig haben unterwerfen lassen, sich dieser unwissenden Lehrerzunft unterjocht haben? Es ist merkwürdig, wie Herr Psycharis über diese armen Lehrer denkt, er meint, sie vernichten die Vaterlandsliebe, sie seien auf dieselbe Linie mit den Türken zu stellen, denn beide sind Tyrannen (!), sie werden wohl keine Menschen sein: und zuletzt behauptet er, seine Ideen über die Lehrer werden nie verändert werden [1]).

Und wann sollen diese armen Lehrer so stark gefrevelt haben? In der Zeit der crassesten Ignoranz und der schlimmsten Sklaverei, als die Lehrer und die Schulen sehr wenig waren, und in den Jahren des Befreiungskriegs und nachher! Ausserdem ist uns aus der Geschichte bekannt, dass nicht nur Lehrer, sondern auch Mediciner, Juristen und überhaupt alle Gebildeten diese Mischsprache bald nach ihrer Entstehung mit Vorliebe gebraucht haben; mithin sollen alle diese keine Griechen, sondern Türken und Tyrannen sein! Herr Psycharis versichert uns, dass die griechische Nation eine geistreiche ist, dass sie aber in Bezug auf die Sprache irrt. Ja möglich ist es gewiss; ist es aber auch nicht möglich, ja wahrscheinlicher, dass viel leichter ein Mensch, als eine ganze Nation irren kann?

1) Es kommt mir wie ein Wunder vor, wie Herr Ps., über eine solche Frage handelnd, sich so stark erhitzen konnte, dass er ein so schreiendes Unrecht gegen diejenigen Männer verübt hat, welche eingestandenerweise grosse Wohlthäter der griechischen Nation gewesen sind. Denn diesen vor Allem haben wir unsere Freiheit zu verdanken. Es lässt sich nun ferner leicht verstehen, dass nachdem er ohne Gewissensscrupel gegen alle die Gelehrten, ja noch mehr, gegen verstorbene Wohlthäter, so ungerecht gewesen ist, er auch gegen unsere Schriftsprache wie auch gegen Herrn Professor K. Kontos und gegen mich nicht gerechter ist; cf. vor Allem die Seiten 207, 220, 223, 239 etc. seines Ταξίδι (schr. Ταξείδι). Oder ist es gerecht und gewissenhaft, im Anfange zu behaupten, das Buch enthalte nur Phantasie und Dichtung, und dann bestimmte Namen anzuführen und allerlei Fabeln und Unwahrheiten über dieselben zu erzählen?

Übrigens bemerke ich, dass diese Nation eine äusserst dumme sein müsste, wenn man dieselbe wiederholt das Richtige gelehrt hat, und sie doch ganz wie die Chinesen auf ihrem alten Laster beharrt. Dies ist aber auf keine Weise anzunehmen, da, wie bekannt, der Charakter der modernen Griechen viel mehr mit dem Charakter der alten Athener (bei Thucydides I, 70), als mit dem der Spartaner oder gar dem der Chinesen identisch ist.

Seit fünf Jahren hat er nicht aufgehört, unsere Schriftsprache eine *todte* zu nennen (cf. seine Erstlingsarbeit „Essai de phonétique" gleich am Anfang). Als Document für diese todte Sprache führt er wiederholt die Theodora des Herrn Kleon Rangabé an. Ich will ein paar Verse aus diesem Drama niederschreiben, damit der Leser selbst urtheilen konne:

Μέρος Δ', *σκηνὴ γ'*, *σελὶς* 161.[1])

Ἰωαννίνα.

Ἑορτασίμως ἐνεδύθη σήμερον
ἡ νέα Φύσις, ῥόδων στέφανος Φαιδρῶν
συνέχει τοὺς πλοκάμους, τὰ παχύσκια
τοὺς ὤμους δάση ὡς χλαμὺς καλύπτουσι,
καὶ πέπλον Φέρει χλοαζούσας πρασιάς,
ἐν ᾧ Φωτίζει τὴν ἐπέραστον μορΦὴν
χρυσοῦ ἡλίου χαροπὸν μειδίαμα.

Μέρος Ε', *σκηνὴ ε'*, *σελὶς* 220.

Ἀνθέμιος.

..... Ἡ μήτηρ εἰς τὴν ζείδωρον
ἀγκάλην θάλπει διανθοῦν τὸ νεογνόν,
τρυΦὴ αὐτῆς ὑψίστη τὸ μειδίαμα,
καὶ δι' ἡδέων ἀσπασμῶν τὰ δάκρυα
τὰ παιδικὰ ξηραίνει μόλις βρύοντα.
Πᾶς κίνδυνος εὑρίσκει ἄγρυπνον Φρουρὸν
αὐτὴν πλησίον τῆς κοιτίδος, ἂν δεινὴ

1) Κ. *Ραγκαβῆς, Θεοδώρα, ποίημα δραματικὸν εἰς μέρη πέντε, μετὰ σημειώσεων ἐν Λιψίᾳ*, 1884 8°.

ἐνσκήψῃ νόσος, πελιδνὴ καὶ τρέμουσα
περᾷ τὰς νύκτας, μέχρις οὗ μαλάξωσι
τὴν ἀποφράδα ἐρινὺν αἱ ἔνθερμοι
αὐτῆς δεήσεις, σύμβουλος καὶ ἀρωγός,
πιστῶς ἐρείδει καὶ τὰ πρῶτα βήματα
καὶ πᾶσαν μετὰ ταῦτα νέαν πρόοδον.
Ὁπόταν δὲ τὸ βρέφος τέλος ἀνδρωθῇ,
βλαστὸς αὐξήσας εἰς σκιὰν ἀμφιλαφῆ,
ἡ μήτηρ τότε, γηθοσύνως αἴρουσα
τὴν κεφαλήν, τῷ κόσμῳ λέγει — „Ἴδετε
ἰδοὺ ὁ θησαυρός μου καὶ τὸ καύχημα".

Μέρος Ε', σκηνὴ ιβ', σελὶς 238.

Βελισάριος.

Ὦ αἰσθάνομαι
φλεγόμενον τὸ αἷμα εἰς τὰς φλέβας μου.
Ἡ ὕβρις τῶν βαρβάρων ἡ ἀτάσθαλος
ὀργῆς πληροῖ με, καὶ διψῶ ἐκδίκησιν.
Τὸ κράνος δότε, τὸν πιστόν μου θώρακα,
καὶ τὸ σφαδάζον ξίφος. Ὁ παλαίμαχος
ἰδοὺ νεάζει καὶ ὁρμᾷ εἰς ἔφοδον.
Ἀκούετέ μου πάντες οἱ ἀρχαῖοί μου
ἀγωνισταὶ καὶ φίλοι; Ἐμβατήριον
σημαίνει αὖθις τοῦ Στρατάρχου ἡ φωνή.
εὐρωτιώσας πρὸ καιροῦ καθάρατε
τὰς πανοπλίας τὰς χρυσᾶς, καὶ σπεύσατε
οἱ τῶν Βανδήλων καὶ τῶν Γότθων νικηταί.

Wer nicht das feine Gefühl und die Kraft dieser Verse fühlt, der wird vernünftig thun, für sich selbst und nicht für die neugriechische Sprache zu sorgen. Und ist es überhaupt denkbar, dass man in einem Lande, welches seit 46 Jahren ein Parlament besitzt und durch dasselbe regiert wird, keine kräftige Rede hat entwickeln können? Oder wodurch denn, als durch diese Schriftsprache, haben die verstorbenen Deligeorgis und Kumunduros und viele Anderen, oder womit hat heute unser Tricupis die Majorität der Kammer hingerissen?

Zum Beweise dass diese Sprache grosse Kraft und Gefühl auszudrücken fähig ist, dazu braucht man z. B. nur einmal Tricupis zu hören (der, beiläufig gesagt, stets die exacteste und feinste Schriftsprache gebraucht), um sich vollends davon zu überzeugen. Ausserdem ist es ja allbekannt, das man in jeder Sprachphase schön und kräftig schreiben und sprechen kann, wenn nur diese Sprache von allen Seiten angenommen, verstanden und gefühlt worden ist.

Drei Jahre sind seit der Erscheinung oder vielmehr Wiederholung dieser Lehre seitens Herrn Psycharis vergangen, aber Niemand hat dieselbe annehmen wollen. Und dies ist auch kein Wunder; denn dieselben Argumente, sogar auf viel hübschere Weise und in griechischer Sprache, hatte man, wie oben gesagt, auch früher umsonst vorgetragen, und dies sogar in einer Epoche, als der Kampf noch nicht entschieden worden war. Wie sollte man nun aber jetzt, wo seit langer Zeit die Frage gelöst worden ist, dieser unhistorischen Lehre folgen, nachdem man es in früheren Zeiten nicht hat thun wollen und können? Um seinen Gedanken auch praktisch zu empfehlen, hat Herr Psycharis versucht, in einer Sprachphase zu schreiben, welche, von der Schriftsprache verschieden, die wahre panhellenische Volkssprache sein soll. So hat er also ein Büchlein in einer Sprache herausgegeben, welche allerdings von unserer Schriftsprache total verschieden, leider aber zugleich von der griechischen Sprache überhaupt verschieden ist. Sie hat wohl eine Ahnlichkeit mit den Idiomen von Konstantinopel und von Chios; im Ganzen ist sie aber eine Fabrication, ein „sprachliches Feuerwerk", wie man es hier genannt hat, des Herrn Psycharis, das von Gallicismen wimmelt [1]) und einstimmig von aller Welt als unverständlich verurtheilt worden ist. Nach einem Witzblatt (Ῥωμηὸς n^0. 205) soll man nur in Paris diese Sprache verstehen. Auch ich habe mir das Buch gekauft und aufmerksam und wiederholt gelesen, aber ich

1) Dies scheint sonderbar, da Herr Psycharis eine sehr feine Spürnase für solche Gallicismen im Neugr. sein will, allein was sind denn anderes als Gallicismen Ausdrücke wie folgende?

χάρη στὴν ἀγάπη 147 und *χάρη στὴν ἀναλογία* 178 und *χάρη σ'αὐτὸ* 176 und 231 bis (= dem Französischen grâce à l'amour, à l'analogie etc.), 15 *νὰ πάρουμε*

muss offen gestehen, dass ich viel, ja sehr viel, nicht verstanden habe, und dass ich sehr oft errathen musste, was der Herr Verfasser im Kopf haben könnte; manchmal ist mir auch das Errathen nicht gelungen; z. B. S. 7. *κι' ἄς ἔμοιαζαν κάποτες οἱ ἀνοησίες μου σωστές*, 15 *δώσαμε τὰ μπαοῦλα στὰ φορτώματα* (*φόρτωμα* von *φορτῶ-φορτώνω* bedeutet so viel als *φόρτος* d. h. Last, Bürde, Fracht, Ladung, so viel ein Mensch, Thier oder Schiff tragen kann; dann die Action des *φορτοῦν*, und ferner metaphorisch den die Last tragenden Esel, auf Kreta aber den Strick oder das Seil, womit man auf dem Thiere die Last festbindet; eine andere Bedeutung hat das Wort, so viel ich weiss, nicht, und unsere Wörterbücher bieten ebenfalls nichts; also was der Herr Verfasser sagen will, wissen nur die Götter), 191 *νὰ μᾶς γελάσῃ μὲ τέχνες, μὲ σοφίες καὶ μὲ γύρους* (wohl = *détours*, denn auf Griechisch hat es diese metaphorische Bedeutung nicht), 191 *ὅταν πέφτουν ἔξω τὰ χιόνια πηχτὰ πηχτὰ* (*πήζω* oder *πήσσω* = *πήγνυμι* oder *πηγνύω* bedeutet frieren, allein kein Mensch hat jemals *πηχτὸ* oder *ἄπηχτο χιόνι* gesagt). 183 *Φωνάζει ὅρια ποῦ δὲν ἀρέσουν* (es ist darin kein Sinn herauszunehmen) 19 *μὲ τὰ βουνά σου τὰ ξαφνικὰ* (Die Berge werden oft ewig genannt, was also plötzliche Berge heissen wollen, versteht wohl der Verfasser allein), *ἡ καρδιά μου πάλεβε* (*τρέμει ἡ καρδιά μου* sagen wir, aber *παλεύει* nicht; oder mit wem ringt das Herz?) 78, *δὲ θὰ τὸ φταίξῃ ἡ θρησκεία* (also *πταίω τι*, transitiv?), 91 *κύματα κ' ἀνιφόρια μὲ πολεμοῦσαν τὴν ψυχὴ* (was das heisst, wird nicht einmal Apollo wissen) etc. etc. Sehr oft habe ich auch die Wörterbücher zu Rathe ziehen müssen; z. B. 29 und 209 *κερατσισιὲς* (= affectation, von *κεράτσα* = pimbèche), 161 *μὲ πρόσωπο λιγνὸ* (= mager, bei uns bedeutet es schlank, behend) etc. etc. Das Meiste aber hat mir, wie auch allen Anderen, die es wirklich gelesen haben, den Eindruck des Fremden, des Ungriechischen gemacht. cf. z. B. 37 *εἶχα λιγνέψει*

τὸ σιδηρόδρομο und 239 *πῆρα τὸ σιδηρόδρομο* (= Franz. prendre le chemin de fer); auf griechisch bedeutet es: ich kaufe mir die Eisenbahn; oder von Feinden gesagt, ich occupire .... etc.), 28 *τὰ λουλούδια ποῦ ὁρμοῦν ἀπὸ μέσα ἀπὸ τὴ γίς* (schr. *γῆς*) (etwa „poussent"?), 108 *γλυστροῦσαν ἕνα ε* (= dem Franz. glisser un e (dans la forme transitive), denn *γλιστρῶ* (so zu schreiben, nicht mit *υ*) im Griechischen ist nie transitiv) etc. etc.

καὶ κονταίνει st. *κοντύνει* u. 118 *ἔλα γιατί μᾶς βάραινε ἡ σκλαβιά* st. *μᾶς βάρυνε.* Solche Verwechselung der Tempora z. B. *ἔχω* (*εἶχα*) *πίνει*, *γράφει* st. *ἔχω πιεῖ*, *γράψει* kann nur ein Ausländer begehen. 72 *ἐκάμναμε ἕνα βιός* (d. h. eine Habe, denn *βιὸς* beim Volke bedeutet Habe, Gut, Besitz, Vermögen, aber nie Leben oder Lebensart). 65 *τί γέλοια ποῦ πατούσαμε* (*κάνω γέλοια* sagt das Volk, *πατῶ γέλοια* ist mir wenigstens unerhört). 74 *ἄφατο σέβας* (dies wird kein Ungebildeter verstehen, denn *ἄφατο* wird man wohl mit *φάγω* verbinden (etwa *ἀφάγωτο*). Von solchen dem Volk ganz unbekannten Ausdrücken wimmelt das Buch; ich citire noch ein paar Beispiele: 10 *τὸ ἑλληνικὸ τὸ στοιχεῖο* (= Fantom, Gespenst, denn diese Bedeutung hat das Wort beim Volke, nicht die des Elementes), 28 *ἔπιασε συγκοινωνία διανοητική*, 17 *τόσα ἱερὰ τῆς ἱστορίας μεγαλεῖα* 76, *οἱ ἰδιῶτες κυβερνοῦν ἐκκλησία*, 79 *ὁλόφαιδρο οὐρανὸ* und 197 *φαιδραίνουνταν ἡ ψυχή*, 136 *φωνολογικὰ στάδια*, 142 *μᾶς κάλυψε τὸ χῶμα* (st. des gewöhnlichen *σκέπασε*), 143 *μὲ τὰ χίλια φαινόμενά του*, 189 *μὲ πόσο ῥυθμὸ καὶ μέτρο, μὲ πόση ἁρμονία ἔγλυψε τὴ γίς* (schr. *γῆς*) (d. h. er leckte, denn das bedeutet *γλύφω* beim Volke), 194 *ἔκλαιγε σατυρικὰ* ...., 5 *χωρία χερογράφου* (*χωριὰ* beim Volke bedeutet Dörfer), *μνημεῖα τῆς ἀρχαιότητας* (*μνημεῖο* beim Volke bedeutet Grabdenkmal), 43 *ποὺ θὰ τὰ βγάλουμε στὸ κεφάλι* (der Volksausdruck ist, *πῶς θὰ τα βγάλωμε πέρα*), 132 *μορφολογικοὶ κανόνες*, 160 *χυμικὴ κράση*, 169 *φωνήματα, φθόγγο* etc. etc.

Es ist also merkwürdig, dass die Sprache, welche nach den wiederholten Versicherungen des Herrn Psycharis eine todte ist, von allen Menschen gelesen und verstanden wird, die psycharische aber, welche panhellenisch sein soll, von keinem Menschen; desshalb hat ihm der Ῥωμηὸς a. a. O. den Rath gegeben, diese seine Sprache einen Papagei zu lehren, damit er sich mit ihm in derselben verständigen könne.

Herr Psycharis rühmt sich, dass er der Erste gewesen sei, welcher die reine Volkssprache geschrieben habe. Dabei ist aber zu bemerken, 1ens dass er in der That weder die reine noch die unreine griechische Sprache, sondern eine eigene Fabrication gebraucht hat, die desshalb auch so wenig von aller Welt

verstanden worden ist. 2[ens] dass wir diese vielgerühmte Reinheit, auf die er pocht, durchaus nicht brauchen, da wir dieselbe nach der Aussage des Herrn Psycharis selbst nirgends haben, weil nach seiner Meinung durch die Thätigkeit der verdammten Lehrer die alten und die neuen Elemente so mit einander verschmolzen sind, dass kein Mensch mehr dieselben zu unterscheiden weiss. Wenn wir nun aber jetzt keine reine Volkssprache mehr sprechen, wie auch der einzige Lobredner Psycharis' Herr Rhoides bezeugt, sondern eine gemischte, würden wir nicht gleich in grossen Wirrwarr fallen, sobald ein Jeder von uns anfangen wollte, statt unserer Schriftsprache das Idiom seiner Provinz zu schreiben? Und werden wir ferner *νώνω* statt *ἐνώνω* (nach *μπαίνω = ἐμβαίνω*, *μπάζω = ἐμβάζω*), *ξαίρετος* st. *ἐξαίρετος* (nach *ξαφνικὰ*) etc. etc. sagen, um Alles auf moderne Weise auszusprechen? und wer wird uns mehr verstehen? Wenn aber dies nicht mehr möglich ist, was ist dann mit der Reinheit der psycharischen Sprache zu machen? Und ist es ausserdem nicht eine Tyrannei, welche schlimmer als die der älteren Puristen ist, eine sogenannte reine Sprache, in der That aber eine unverständliche individuelle Fabrication uns allen aufzwingen zu wollen? Wenn also nach so mächtigen und geistreichen Plädeurs, wie Christopulos, Willaras etc., und wenn nach dem neuen Versuche des Herrn Psycharis, der Erfolg ein so nichtiger ist, so ist, glaube ich, der schlagende Nachweis geliefert, dass die Idee von einem Fallenlassen der geschichtlich wohlberechtigten Schriftsprache und von der Erhebung irgend einer Mundart zur Schriftsprache eine reine Unmöglichkeit ist, und dass von einer Sprachfrage in Griechenland keine Rede mehr sein kann. Es ist also heutzutage ebenso möglich, irgend eine Mundart zur Schriftsprache zu erheben, als die Benennungen *Ἕλλην*, *Ἑλλάς*, *Ἑλληνικός*, *Βασίλειον τῆς Ἑλλάδος*, *Ἑλληνισμός* etc. aufzugeben und anstatt dieser, *Ῥωμηός*, *Ῥούμελη*, *Ῥωμαίικος*, *γκουβέρνο τῆς Ῥωμηοσύνης*, *Ῥωηοσύνη* etc. zu gebrauchen.

Also sollen wir fortwährend an der vielgetadelten Diglossie leiden? Ich fürchte es sehr. Indess, irre ich nicht, so glaube ich doch, 1[ens] dass sie nicht nur in Griechenland, sondern überall, bei allen Culturvölkern zu finden ist. Oder sprechen

etwa alle Italiener das Italienische von Manzoni, oder alle Deutschen das Deutsche von Göthe? Ja selbst das bekannte Französisch soll nur in den Städten, und sogar nicht in allen, gesprochen werden. Es wird also diese Diglossie kein allzugrosses Übel sein, nachdem alle Völker diese leicht ertragen; 2[ens] dass sie bei uns höchst wahrscheinlich mit der Zeit stark reducirt wird, wenn einerseits der untere Unterricht obligatorisch, andererseits die oben erwähnte Tendenz zunehmen wird, nach welcher die weitere Vergräcisirung der Rede aufgegeben, und im Gegentheil die Rede mehr und mehr nach unserem cultivirten heutigen Sprachgefühl regulirt wird. Bekanntlich hat dasselbe auch früher stattgefunden, als die Griechen in der alexandrinischen Zeit und nachher das Attische, d. h. die gelehrte Sprache, im Grossen u. Ganzen aufgenommen, und die alten Mundarten aufgegeben haben. Dies lehrt uns die Erforschung der neugr. Volkssprache auf das klarste; und ich sehe nicht ein, warum nicht das früher Geschehene wiederholt werden kann. Zu Gunsten dieser Tendenz habe ich mich schon vor sechs Jahren in Ἑστία l.l. und in meiner Μελέτη ausgesprochen, und mit grosser Freude sehe ich, dass diese Idee sich mit jedem Tage verbreitet; denn so glaube ich, dass wir von den Thatsachen geleitet, unsere Schriftsprache nicht auf einmal, wie Herr Psycharis vorschlägt (durch solche Radicalmittel, durch solche coups d'état, wird Nichts in der menschlichen Geschichte verbessert), sondern nach und nach umbilden werden, bis sie allen Anforderungen gerecht wird. Dies ist also eine *andere*, *wahrscheinliche Lösung*, die man schon unternommen hat, und auf deren Gelingen ich um so mehr die besten Hoffnungen setze, als ich Männer, die früher von so entgegengesetzten Richtungen gewesen sind, wie Polylas, Kalosguros und andere kerkyraischen Gelehrten einerseits, und Rhoides und die meisten Gelehrten in Athen andererseits, in diesen Bestrebungen jetzt übereinstimmen sehe.

Athen. GEORG N. HATZIDAKIS.

LETTRE A L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE

PAR

A. R. RANGABÉ.

Monsieur le Président!

Je me fais un devoir de vous envoyer ci-joints, pour le cas où vous ne les auriez pas reçus directement, les statuts de la Société Philhellénique d'Amsterdam, qui m'a fait l'honneur de me nommer son Président honoraire.

Cette société peut être considérée comme une continuation, hors de France, de celle pour l'encouragement des lettres grecques. Le but principal qu'elle poursuit est de sauver les études classiques, et particulièrement celles du grec, des dangers auxquels les exposent le réalisme et l'esprit pratique de nos jours. Le latin, comme langue mère de la plupart de celles qui sont parlées en Europe, trouve encore, jusqu'à un certain point, grâce aux yeux de ces reformateurs utilitaires; mais le grec est un luxe, une perte de temps inutile, qu'à leur avis il faut épargner à la jeunesse studieuse.

Heureusement les esprits élevés, en Hollande aussi bien qu'en France, sont d'une opinion différente. Ils savent que le grand et le beau sont surtout à chercher dans la littérature, dans l'art et dans l'histoire de l'antiquité hellénique, et que la civilisation ferait un pas de recul le jour où l'éducation renoncerait à puiser à cette source intellectuelle.

Pour faire face au danger, la société d'Amsterdam a songé d'un côté à faciliter l'étude du grec, de l'autre à le rendre plus acceptable aux yeux de ceux qui ne cherchent que les resultats purement utiles. A l'étude du grec jusqu'ici reçue dans les écoles, où l'on apprend aussi les formes dialectiques, (celles du dorique, de l'ionique etc.) on n'a qu'à ajouter une de plus, celle du grec qui est aujourd'hui en usage, pour acquérir,

à côté de la langue des savants, aussi une langue vivante, qui ouvre l'Orient entier, au prix d'une addition insignifiante aux études ordinaires.

On pourrait peut-être encore espérer d'atteindre un autre but non moins désirable: Si tous les jeunes gens bien éduqués apprennent le grec dans les gymnases, ils s'approprient une langue commune, par laquelle il leur sera aisé de communiquer et de s'entendre, à quelque nation qu'ils appartiennent. Mais cet avantage ne pourra être obtenu qu'à la seule condition que tous prononcent cette langue de la même manière, ce qui ne sera possible que s'ils se décident, ou, d'après la manière de voir de quelques uns, se résignent à adopter la prononciation des Grecs d'aujourd'hui. C'est le premier résultat auquel aspire l'association d'Amsterdam. La patrie d'Erasme se met en avant pour repousser le système, attribué à tort ou à raison à son grand savant d'autrefois.

Lorsqu'en 1872 je quittai Paris, j'ai eu l'honneur d'adresser, comme adieu, à notre association quelques paroles au sujet de la prononciation du grec, et j'ai été fier de voir cette faible allocution reproduite dans les *Actes* de la même année. Plus tard j'ai traité avec un peu plus de développement cette même question dans une brochure écrite en allemand sous le titre: „Ueber die Aussprache des Griechischen" (2e édit. Leipzig, chez W. Friedrich). Des livres entiers sur le même sujet ont été publiés par M. Ed. Engel et d'autres. Je n'ai jamais prétendu soutenir que la prononciation du grec soit toujours restée inaltérable depuis Cadmus jusqu'à nos jours. Ce serait un phénomène sans exemple. Même aujourd'hui, chez presque tous les peuples, la prononciation varie selon les localités. Mais ce dont je crois que la littérature aussi bien que l'épigraphie offre des preuves nombreuses, c'est que depuis au moins les jours d'Alexandre, lorsque les dialectes s'effaçant de plus en plus, la langue dite *κοινὴ* a prévalu sur toute la Grèce, la prononciation n'a pas changé pour les classes cultivées. L'altération même qu'a subie celle de la prosodie semble aussi devoir être rapportée à la même époque.

Ce serait donc Erasme, ou plutôt ses interprêtes, qui auraient innové; et l'on devrait se féliciter d'être à même de restaurer

à la langue admirable par son euphonie les accents dont se servait Démosthène lui-même.

Le prétexte de faciliter l'étude de l'orthographe en altérant la prononciation n'est pas admissible. Que dirait-on si l'on prétendait enseigner l'orthographe française par la même methode?

Quant à la langue elle-même, nul ne saurait contester qu'elle ne soit la continuation non interrompue du grec-ancien, avec des déviations bien moins nombreuses que dans toute autre langue, et qui sont le résultat inévitable des vicissitudes, par lesquelles le peuple grec a passé. Dans les grands jours de la Grèce, quand les œuvres littéraires attiraient les applaudissements et l'admiration de connaisseurs éclairés, les auteurs s'étudiaient à bien faire, au risque de se voir dédaignés et livrés à l'oubli. L'émulation produisait des chefs-d'œuvre. Les dissensions civiles ont graduellement amené la décadence. L'attention sérieuse était de plus en plus détournée de la littérature. La poésie fut la première à s'éteindre. Aux orateurs et aux historiens ont plus tard succédé les rhéteurs et les chronographes. Dans les derniers temps romains la littérature était presque éteinte. Pendant les longs siècles de la domination byzantine des écrivains n'ont pas fait défaut; mais, abandonnés à eux-mêmes, ni controlés ni soutenus par l'opinion publique, ils se négligeaient, et leur style s'en ressentait nécessairement. Enfin, après le jour du grand catastrophe, lorsque les Grecs ont cessé de compter parmi les peuples libres, leur littérature n'a pas survécu à leur existence politique. Les hommes qui, poussés par un noble instinct, maniaient quelquefois encore la plume, étaient de rares exceptions. Ils n'étaient pas lus, et chacun écrivait pour sa propre satisfaction, non pour un public, et conformément à son éducation ou à son dégré d'instruction. Il y en avait qui, n'ayant jamais étudié leur propre grammaire, en complète ignorance des chefs-d'œuvre que leur langue a jamais produits, l'estropiaient hideusement, sans même s'abstenir d'y mêler des mots et des tournures soit italiennes soit turques, selon le joug qu'ils subissaient.

La langue en souffrait sans doute et se détériorait, comme cela arrive toujours en pareilles circonstances, surtout dans les régions basses et privées de culture. Il y eut même des con-

trées où le grec disparut ou menaçait de disparaître devant la langue des peuples dominants, des Italiens dans la basse Italie, en Sicile, en Corse, en partie dans les villes des îles ioniennes, des Turcs, en plusieurs provinces de l'Asie Mineure.

Heureusement il n'en fut pas ainsi partout. A l'abri de l'église et des hommes à qui leur éducation supérieure assurait une certaine prépondérance même sur leurs oppresseurs, la langue continua à être cultivée avec plus ou moins de soin. A Constantinople et dans les villes principales de l'Empire Ottoman habitées par des Grecs, on ne négligeait pas les écoles et l'on continuait à parler avec une pureté attestée aussi par les étrangers qui visitaient ces contrées. De ceux qui essayaient d'écrire, un tout petit nombre s'attachait obstinément au grec ancien, qui n'était plus ni parlé ni compris sans étude, de même que dans toute l'Europe on a pendant quelque temps fait emploi du latin. C'étaient les exceptions. Tous les autres employaient le grec moderne, tel qu'il était en usage dans la bonne société. La manière de s'en servir était sans doute un peu arbitraire, parcequ'il n'y avait aucune autorité littéraire qui fît loi. Le style de chacun dépendait un peu trop de son goût et du degré de sa culture. Les chants des montagnards, improvisés par des gens qui ne savaient ni lire ni écrire, étaient sans doute composés en langage populaire. Il y a eu même des poètes qui imitèrent ce dialecte pour des chansons bachiques ou d'amour. Christopoulo le fit avec beaucoup de pureté, de grâce et d'élégance. Les ouvrages de tous les autres auteurs de ces temps sont encore là pour attester que presque tous écrivaient dans la langue soignée de la bonne société, et que cette langue marchait fidèlement sur les traces de sa glorieuse ancêtre. Comme preuve je prends au hasard un vers, dans la traduction de Cinna de Corneille par mon père. Maxime dit: „*Τί θέλεις ἄρα νὰ εἰπῇς, καὶ ὁ σκοπός σου ποῖος;*" Cinna répond: „*Ὃν εἶχον ἔχω, Μάξιμε, καὶ ἕξω αἰωνίως*". J. Rizo, dans son hymne à la liberté, commence une tirade aux Souliotes par ces vers: „*Τὸ δὲ περίδοξον ὄρος Σοῦλι, ὅπου οἱ ἄνδρες κεραυνοὶ ὄντες, ἀπὸ τὰ σύννεφα ἐφορμῶντες, ποτὲ δὲν ἔπεσαν κάτω δοῦλοι....*" On peut juger par ces exemples quel était alors le caractère de la langue écrite.

Le degré de pureté et de correction était là aussi sans doute individuel; mais la langue était chez tous la même, une dérivation immédiate et très-proche de la langue *commune* des anciens. Il est rien moins qu'exact ce qui a été souvent répété et cru, que Coraï en ait été l'inventeur. Si Coraï écrivait en une langue de son invention, il ne serait pas lu, ou bien il s'exposerait au dernier ridicule. Savant, connaissant à fond sa langue comme elle était parlée et écrite de son temps, comme elle l'est aujourd'hui, il a dans ses travaux philologiques indiqué plus d'une correction de détail qu'il croyait devoir faire admettre au langage parlé. Ses innovations furent accueillies avec enthousiasme par ses adeptes; mais elles lui attirèrent aussi les traits de la satire de J. Rizo, qui écrivit sa spirituelle comédie „*τὰ κορακιστικά*" (l'argot), pour *τὰ Κοραϊστικά* (le langage de Coraï), et ces corrections, justes ou non, tombèrent sous le poids du ridicule.

Après l'émancipation de la Grèce, la langue n'a nullement changé; elle c'est seulement relevée avec le peuple qui la parle. Elle n'est plus écrite au hasard. Ceux qui l'emploient ont aujourd'hui un public devant eux. Elle retentit du haut de la tribune, de la chaire universitaire; elle sert d'organe à la presse, à la littérature, qui s'est réveillée. Qui ne s'applique pas à écrire au moins correctement, est presque sûr de ne pas être lu.

Il est vrai qu'elle a ses difficultés, qu'elle doit à sa grande richesse. On ne peut, comme dans toutes les langues, et peut-être dans le grec un peu plus que dans les autres, les surmonter sans étude. Au commencement de la rénaissance de la Grèce, l'esprit public qui se réveillait, s'animait du désir d'écrire et de donner libre cours aux inspirations dictées par la liberté. Mais chez plusieurs l'instrument de la langue faisait défaut. Un poète doué de génie, Foscolo de Corfou, le sentit, et il écrivit en italien. Solomos de Zante n'en a pas agi de même: Entrainé par son patriotisme, il a habillé ses hautes inspirations dans la langue de son pays natal, dont il n'avait pas eu plus d'occasion que Foscolo de faire l'étude, et a produit quelques compositions qui témoignent d'un beau génie poétique, auquel les moyens de se manifester font défaut. Les idées y sont belles et éle-

vées; mais elles ont exercé une influence fâcheuse, non seulement en maltraitant la langue sous tous les rapports, mais aussi en encourageant tous ceux qui, ignorants des règles grammaticales, veulent poser en écrivains, en artistes de la plume. Le prétexte que les littérateurs de cette catégorie mettent en avant est qu'ils font usage de la vraie langue nationale, de celle que le peuple parle et comprend, tandis que les savants, les hommes de lettres, écrivent un langage conventionnel et de leur invention, ou bien exhumé d'une antiquité qui n'existe plus. Ces raisonnements ont parfois, rarement, il est vrai, séduit aussi quelques hommes de mérite, qui eussent pu rendre autrement de précieux services à la langue et à la littérature. Tel était p. e. Valaoritis de Leucade, poète de vrai talent, qui aurait grandement contribué a la gloire littéraire de son pays, si, entrainé par ces fausses théories, il n'avait cherché à écrire dans le dialecte des montagnards du Pinde, qui ne lisent pas ses oeuvres, parceque, pour la plupart, ils ne savent pas lire. Tels sont aussi Ach. Paraschos et quelques autres poètes de mérite. Valaoritis, il le disait avec regret, était devenu incapable d'écrire un seul vers dans la langue correcte et élevée.

Mais l'infiniment plus grande partie de ceux qui insistent à écrire ainsi, le font parceque l'histoire de leur langue ne leur est pas plus familière que sa grammaire. Ils ne savent pas, ou nient à dessein, que la langue élevée n'a jamais cessé d'être parlée et écrite dans les classes d'une éducation soignée.

La grammaire a sans doute toujours et partout certaines épines, qu'on apprend à arracher le plus souvent même dans les écoles primaires. Ceux qui n'ont pas pris cette peine, donnent comme excuse que le peuple, le bas peuple, ne fait aucun cas de ces règles, que c'est sa langue qui est celle de la nation, et qu'avec lui on peut passer outre sur les formes grammaticales. Il n'y a pas un français qui raisonnerait ainsi, parce qu'il n'y en a pas un qui n'ait commencé son éducation par l'étude de la grammaire de sa langue; et celle qu'il apprend n'est nullement le jargon du paysan ignorant, mais bien le langage élevé de Racine et de Bossuet. Il serait mal venu celui qui, aspirant aux honneurs de poète national et de littérateur, écrirait, pour quelque raison que ce soit, mais sur-

tout parcequ'il ne sait pas mieux, „*je voulons*" et „*je savons*", comme l'homme du peuple inculte, ou prononcerait: „*mouchoère*" et „*vouloère*" pour „*mouchoir*" et „*vouloir*", comme on l'entend dans les basses classes même autour de Paris.

Tous les pays ont leur langage vulgaire et corrompu, l'Allemagne le *Plattdeutsch*, l'Angleterre le *Kockney*, le *Slank*, la France le *patois*, dont fait usage le peuple ignorant et sans éducation, et un langage élevé, qui est l'organe des classes civilisées, de la haute poésie, de la littérature. Il n'en est pas autrement en Grèce, où le langage cultivé est traditionnel, et s'y est perpétué dans les couches supérieures de la nation depuis les temps classiques, avec les altérations de points secondaires amenées par le temps et les vicissitudes politiques. Il a entre autres l'avantage immense de pouvoir toujours s'enrichir du trésor inépuisable de l'antiquité. Ce langage éminemment national, s'est beaucoup plus répandu encore depuis l'affranchissement de la Grèce, car il y est l'organe de l'administration et de la culture, dont les progrès y sont très-rapides. Quiconque voudrait l'entraver, se donnerait des peines inutiles et resterait isolé, repoussé par la conviction générale aussi bien que par la pratique.

C'est cette langue que l'association d'Amsterdam se fait une tâche de propager en Europe, et une chaire y a été consacrée à son enseignement, et confiée au Secrétaire de la Société, M. le Professeur H. C. Muller.

Je me suis permis les développements ci-dessus, dans l'idée que vous croirez peut-être conforme aux intérêts que défend l'Association pour l'encouragement des études grecques, d'entrer en rapport avec la société d'Amsterdam.

Agréez, etc. A. R. Rangabé.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Nous croyons devoir avertir nos lecteurs que, par des circonstances inévitables, cette lettre n'est peut-être pas littéralement ou mot à mot celle que notre honorable Président-d'honneur a envoyée à Paris, mais qu'elle rend exactement les idées qu'il y exprimait.

ᾎΑΙΣΜΑ ΠΑΤΜΙΑΚΟΝ

εἴτε ὡς κοινῶς τὰ τοιαῦτα ὀνομάζονται

ῬΙΜΑ.

(aus Παρνασσός, Σύγγραμμα Περιοδικόν, τομ. ΙΒ', τεῦχος ϛ' καὶ ζ'. vom 25. März 1889.

Die nachfolgende Dichtung [ᾆσμα, ῥίμα nach dem italienischen
zur Prosa], bezieht sich, nach der Meinung von Kennern, bei-
auf die Anfangszeit der Schreckenswirthschaft des venetianischen
beigefügte Einleitung des näheren dargethan wird. Da dies
voll geläufig ist, so war es Zeit, dasselbe aufzuschreiben, als
hellenischen Sprache einerseits, wie als Gedenkblatt an die
übertraf. Hier nicht berührte Details bei Girolamo Brusoni:
dall' anno 1644 fin'al 1671. Libro XVI pag. 69 ff.

Der in Vers 5 erwähnte Τουρκάκι, Türkenbube, war wahr-
genommener Venetianer vornehmen Geschlechtes, der — wie
Zeit als ὀγλάν (Edelknabe, Page?) im unmittelbaren Dienste
Gelegenheit gefunden, die durch Schiffbau und Transithandel
der venetianischen Flotte flüchtig geworden — den General
die „Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων, Τουρκοκρατία" ὑπὸ Δημ. Γρ. Καμ-
regen. Späterhin bedurfte es bekanntlich solcher Anregungen
von Athen (26 Sept. 1687) beweist. Die nähere Begründung

Πάτμος, ἀσῆμι ἄδολο, χρυσάφι διαλεγμένο,
'ποῦ 'ναι τὸ Μοναστῆρί σου σὲ χώραις 'ξακουσμένο,
καὶ σὲ Φραγκιαῖς καὶ σὲ Τουρκιαῖς εἶνε [3]) διαλαλημένο.
Πάτμος, καὶ τίς σοῦ ῥίσθηκε [5]) καὶ τίς σοῦ καταρήσθη;

---

1) Patriotische Uebertreibung. P. bietet nur geringe landschaftliche Reize dar. Die
Geltung zu haben scheint, priesen es von jeher, wie eine alte patmische Inschrift
Verbannungsort war, eine *νῆσος ἀγαυοτάτη* genannt wird. 2) Das Kloster des
wurde. Es liegt dicht an der Stadt Patmos auf einem hohen Berge. Die Stadt besitzt
Grotte, die noch gezeigt wird, soll der Apostel Johannes, von Kaiser Diokletian
4) Wörtlich zu nehmen. Nicht nur Päpste, röm. deutsche Kaiser, Könige von Spanien
weihten Klosters Bullen zu erlassen, durch welche die Christenheit ermahnt wurde,
schenke und metallene Leuchter mit arabischen (kufischen) Inschriften an das Kloster.
ὀργίζομαι = ῥίζομαι, das von den Patmiern, besonders den Frauen, noch heute in
Gott dir darob nicht zürnen; *ὁ θεὸς νὰ μὴ σοῦ ῥισθῇ*, ... Dir nicht ungnädig
für identisch mit *συνερίζομαι*, beneiden, eine Falle stellen. Die Uebersetzung trägt

PATMOS-LIED

oder wie solche Dichtungen gemeinhin genannt werden

RIMA,

mitgeteilt von dem Patmier Herrn *Epameinōndas Alexákis.*

Rima, Reimgedicht („Le Rime di Petrarca") im Gegensatz
spielsweise auch des gelehrten Patmiers, Herrn *Joa. Sakkelíōn*,
Admirales Francesco Morosini, was durch die dem Texte
Volkslied gegenwärtig nur noch wenigen patmischen Frauen
wichtiges Denkmal der unvernichtbaren Lebensfähigkeit der
Brutalität der Venetianer, welche hier die der Türken noch
Istoria dell' ultima guerra tra Veneziani e Turchi

scheinlich ein junger von den Türken schon früher gefangen
solches damals oft vorkam — Renegat geworden und längere
eines türkischen Grossen gehalten worden war. Hier hatte er
reiche Insel näher kennen zu lernen und — auf einem Schiffe
Morosini (das Portrait des hageren christlichen Barbaren bringt
πουρόγλου, 1889. I σελ. 112) zur Plünderung derselben anzu-
für Morosini nicht mehr, wie sein Bombardement der Akropolis
dieser Ansicht ergiebt sich aus dem Texte.

Patmos, o reines Silber du, o Gold du, auserles'nes [1]),
allwo dein hehres Kloster [2]) ist, berühmt in allen Landen,
und das von Frankenvölkern und von Türken wird gepriesen [4]);
Patmos, wer hat dich so geschmäht, dich so mit Fluch beladen?

Bewohner jedoch, für welche der Spruch „Οὐδὲν πατρίδος ἥδιον" ganz besondere
bezeugt, in welcher die kleine baumlose, trockene Felseninsel, die bei den Römern
heiligen Christódulos, das im 11 Jahrh. gegründet und einer Citadelle gleich befestigt
nur einen Hafen, von den Venezianern La Scala benannt. In einer nahe gelegenen
hierher verbannt, seine „Offenbarung" geschrieben haben. 3) In Vers 2: (εἶ)ναι.
und viele Dogen von Venedig beeiferten sich, zum Schutze der Insel und des ge-
diese heilig zu halten, sondern der Eroberer Mohammed II selber schickte Weihge-
5) Ῥίσδηκε, nach der Meinung des Herausgebers ein verderbter Aorist von
diesem Sinne gebraucht wird. Vergl. Redeweisen wie „ὁ θεὸς νὰ μὴ σοῦ ῥίζεται, möge
sein; δὲν σοῦ ῥίζομαι, ich trage dir das nicht nach, u. a. — Andere halten ῥίζομαι
beiden Ansichten Rechnung.

— Ἕνα σκυλί, ἓν ἄνομο, ἕνα μικρὸ Τουρκάκι,
ἀφ' τὸ σαράϊ τοῦ πασσᾶ ἠξέβγε κοπελάκι [1]),
ἀφ' τὸ σαράϊ ἔφυγε, 'ς τοῦ γκενεράλη πάει,
κ' ἐμπρός του ἐγονάτισε, καὶ τρεῖς γραφαῖς τοῦ βγάνει.
κι' ὁ γκενεράλης ὡς τ' ἄκουσε, πολὺ τοῦ κακοφάνη·
δευτέρα τὸ 'ξημέρωμα 'ξεφάνη ἡ ἀρμάδα [2])·
μήτε παντέραν [3]) ἔβαλε, μήτε χαρὰν τῆς κάνει.
Τὴν τρίτη τὸ 'ξημέρωμα 'ς τὴν 'Εψημιὰν [4]) ἀράζει·
πᾶνε ὅλοι οἱ ἄρχοντες [5]), δὲν θὲ νὰ τοὺς 'μιλήσῃ,
μήτε καὶ λόγον νὰ τῶς πῇ νὰ τοὺς παρηγορήσῃ.
Τετράδη τὸ 'ξημέρωμα ἀνέβηκε Φραγκάκι
'σ τὴ μέση τῆς 'Αγιᾶς Λεσβιᾶς [6]) μὲ τ' ἄσπρο ἀλογάκι·
— „Ἡ κόραις σας ἡ ἔμμορφαις ὅλαις νὰ φυλαχθοῦνε,
γιατ' εἶν' τ' ἀσκέρι [7]) μας πολύ, νὰ μὴ μαγαρισθοῦνε!"
Τὴν πέφτη τὸ 'ξημέρωμα μετὰ τὸ μεσημέρι,
ἐφτὰ χιλιάδες ἤβγανε γραμμένοι 'ς τὸ δευτέρι·
Καὶ τοὺς ἐδιωρίσανε νὰ κάμουνε τρεῖς ὥραις·
κ' ἐκεῖνα τ' ἄνομα σκυλιὰ ἐκάμανε τρεῖς 'μέραις!
Τὰ λάδια 'πῆραν πόταμοι, τὰ στάρια 'ξεμπλασθῆκαν [8]),
στράταις 'γεμίσαν ἅρματα καὶ τὰ στενὰ κοντάρια,
'ς τ' ἀνεμομύλου [9]) τὰ στενὰ στρῶσαις [10]) καὶ μαξελλάρια.
Καὶ τὰ ῥακιὰ καὶ τὰ κρασιὰ 'ς τῆς στράταις ἐχυθῆκαν,
καὶ κατω 'ς τὸ Γεννάδιο [11]) σκουτέλλαις καὶ μποτάρια [12]).

---

1) Κοπελάκι, Τουρκάκι, Zeile 15 Φραγκάκι, 16 ἀλογάκι ist hier weniger diminu-wöhnlichen mit einer Beimischung von Geringschätzung. 2) Irrthümlich f. Wagen (Kriegs-, Streit-), in der neuen Sprache auch = ὅπλον. Für „Flotte" jetzt Σημαία. Kriegsschiffe, die einen Hafen anliefen, salutirten durch Aufhissen der Flagge, 4) 'Εψημιά, unbedeutender Nebenhafen, nach N. geöffnet 5) Ἄρχοντες bei 6) Ἡ Ἁγία Λεσβία, Name des Plateau's, auf welchem die Stadt erbaut war, so 7) Türkisch für στρατος; in Patmos noch gebraucht auch für πλῆθος, in Redens-'ξεμπλάζω; -ομαι = σκορπίζω, -ομαι, heute gewöhnlicher in der Form μπλάζω, gegen NW., die andern vier beisammen im N. der Stadt. 10) στρώματα. 12) *Bottich*, Fass, wie deren eines in der 'Εθνολογικῇ Ἑταιρίᾳ aufbewahrt wird.

— Ein Hund war es, ein Bösewicht, ein junger Türkenbube;
aus dem Seraile des Paschâ's zog aus das kecke Bürschchen,
aus dem Palaste kam er her, ging hin zum Generale,
und warf sich vor ihm auf die Knie, behändigt' ihm drei Schriften;
wie das der General vernimmt, war es ihm sehr zuwider:

Am *Montag*, früh beim Morgengraun, da zeigte sich die Flotte,
sie hisste keine Flagge auf, noch gab er den Salutschuss.
Am *Dienstag*, früh beim Morgengraun, da ankert sie im Hafen [4]).
Hin geh'n die Honoratioren [5]) all', — er will zu keinem sprechen,
noch will er ihnen nur ein Wort, sie zu beschwicht'gen, sagen.

Am *Mittwoch*, früh beim Morgengraun, erstieg ein Frankenherrchen
die Mitte des Leswias-Plateau's auf seinem kleinen Schimmel:
— „Verwahret Eure Mädchen wohl, die schönen, sorgt für alle,
denn unsre Truppe ist gar gross, auf dass man sie nicht schände!"
Am *Donnerstag*, vom Morgengraun bis nach der Mittagsstunde,

rückten bei siebentausend ein, die Montags angemeldet.
Und diesen ward gewährt zu thun drei Stunden nach Behagen,
doch sie, die Hunde ohne Zucht, sie machten draus drei Tage!
Die Oele flossen Strömen gleich, die Brodfrucht ward verstreuet,
die Strassen lagen voller Wehr, die Gassen voller Speere,

und in der Windmühlgasse lag Matratzenwerk und Kissen,
und Arak floss und Wein ergoss sich breit in allen Strassen,
und unten bei Gennadio lag Trinkgeschirr und Fasswerk.

tiver Natur, sondern hat, wie im Volksmunde so oft, mehr die Bedeutung des Ge-
ἀρμάδα, Flotte; span. armada, ital. armata, offenbar unter Anlehnung an ἅρμα,
nur στόλος gebräuchlich. 3) Banner, Kriegsflagge, aus dem Italienischen; heute
was hier im besonderen stets der Fall gewesen, wegen der Heiligkeit des Ortes.
den Patmiern = προὔχοντες = προεστῶτες, die Vornehmsten, Reichsten der Stadt.
benannt nach einem nahen Heiligthume τῆς Ἁγίας Θεοκτίστης τῆς Λεσβίας.
arten wie ἦτανε λαός, ἀσκέρι, es war eine grosse Menge Volk da. 8) Von
ἐμπλάζω. 9) Auf der Insel sind fünf Windmühlen; diese vereinzelt liegend
11) Ein Brunnen, den wahrscheinlich ein Mönch dieses Namens gestiftet hat.

Aug. Boltz.

ΑΓΝΩΣΤΟΣ. (Χειμ. σελ. 29.)

Οὔτε μὲ γνωρίζεις, οὔτε σὲ γνωρίζω,
  ποὺ καὶ ποὺ μοῦ ῥίχνεις μιὰ ματιὰ γοργή,
κι' ὅμως σὰν μὲ βλέπεις κἄποτε νομίζω
  πῶς δὲν μᾶς χωρίζει τίποτε 'ςτὴ γῆ.

Ἂν σοῦ 'πῶ πῶς ἔρως τὴν καρδιά μου καίει,
  δὲν θὰ τὸ πιστεύσῃς ὅπως κι' ἂν σ' τὸ 'πῶ,
κι' ὅμως, δὲν εἰξεύρω, κἄτι τι μοῦ λέει,
  — κ' ἴσως εἶν' ἀλήθεια — ὅτι σ' ἀγαπῶ.

Οὔτε σὲ γνωρίζω, οὔτε μὲ γνωρίζεις,
  ὅμως σὰν διαβαίνῃς κ' ἔτσι μὲ θωρεῖς,
δίχως νὰ τὸ ξέρῃς κἄτι μοῦ χαρίζεις,
  δίχως νὰ τὸ ξέρω κἄτι μ' ἀφαιρεῖς.

Ἰωάννης Πολέμης.

UNBEKANNT.

Du kennst *mich* nicht, Holde, und ich kenn' *Dich* nimmer,
dann und wann nur blickst Du streifend rasch mich an;
Dennoch, schau'st Du also, fühle ich es immer
dass uns nichts auf Erden jemals scheiden kann.

Sag' ich Dir, dass Liebe mir das Herz entzündet,
Würdest Du's nicht glauben, spräch' ich's noch so traut;
Dennoch —, weiss nicht was so wahr in mir verkündet,
dass ich heis Dich liebe, so wie meine Braut!

Ich kenn' *Dich* nicht, Holde, und Du kennst *mich* nimmer;
doch — gehst Du vorüber, blickst mich flüchtig an:
Ohne dass Du's ahnest giebst Du etwas immer,
ohne dass ich's ahne, nimmst Du etwas dann.

Aug. Boltz.

ΕΙΣ ΞΕΝΗΝ. (Χειμ. σελ. 34.)

---

1. Ἂν δὲν σὲ στολίζῃ εὐμορφιὰ μεγάλη,
ἔχεις ὅμως πάντα, κόρη μου χρυσῆ,
κἄτι τι καινούριο ποὺ δὲν τὤχει ἄλλη
κἄτι τι ποὺ τὤχεις μοναχὰ ἐσύ!

2. Εἶσαι, λέει ὁ κόσμος, ἀπὸ ξένη χώρα
κ' ἔσχισες γιὰ νἄλθῃς θάλασσα πλατειά,
κ' εἶσ' ἀκόμα ξένη, μόλις ἦλθες τώρα
καὶ γιὰ σένα ἡ γῆ μας εἶνε ξενητειά.

3. Κι' ὅμως 'ςτὴν καρδιά μου κἄτι τι συμβαίνει,
μὰ καλὰ νὰ νοιώσω τ' εἶνε δὲν 'μπορῶ:
πῶς, ἐνῷ οἱ ἄλλοι σὲ θαρροῦνε ξένη,
ἐγὼ διόλου ξένη νὰ μὴ σὲ θαρρῶ;

4. Κι' ὄχι μόνον τοῦτο — ἔχω μιὰν ἐλπίδα
κ' ἴσως καμμιὰ 'μέρα ἔβγῃ ἀληθινή:
Πῶς ἢ 'ςτὴ 'δική μου γαλανὴ πατρίδα,
εἴτε 'ςτὴ 'δική σου γῆ τὴ μακρυνή,

5. Θὲ νὰ μᾶς ἑνώσῃ κἄτι τι ὡς τόσῳ
κι' ὅπου καὶ ἂν πάγω κι' ὅπου καὶ ἂν πᾶς,
Δίχως νὰ τὸ νοιώσῃς, δίχως νὰ τὸ νοιώσω
θὲ νὰ σὲ λατρεύω, καὶ θὰ μ'αγαπᾶς.

ΙΩΑΝΝΗΣ ΠΟΛΕΜΗΣ.

AN EINE FREMDE.

Wenn Dich auch nicht grosse, selt'ne Schönheit schmücket,
  Hast Du, goldig Kind, doch jeglich feinste Zier,
Und was ganz Besondres, das an Dir entzücket,
  Etwas, das ureigen einzig ist nur Dir!

Weit aus fremdem Lande, sagt man, bist Du kommen
  zu uns auf bewegter, breiter Meeresfahrt, —
Gänzlich fremd dahier noch, schauest Du beklommen
  auf die volle Fremde: Land und Volk und Art.

Dennoch fühl' im Herzen ich ein seltsam Walten, —
  was es ist, kann selber ich nicht recht verstehn:
Dass, dieweil für fremd Dich alle anderen halten,
  ich an Dir was Fremdes nicht vermag zu seh'n.

Doch nicht das alleine — eine Hoffnung trag' ich
  in mir, die gewiss zur Wahrheit wird alsbald:
Dass im lichten Hellas, so zu hoffen wag' ich,
  oder auch in Deiner Heimat, fern und kalt,

Etwas wird verbinden unsre Lebensbahnen
  so, dass wo ich wandle, dass wo Du auch seist,
Ohne es zu wissen, ohne es zu ahnen,
  ich Dich heiss verehre, mich nur liebt Dein Geist!

Aug. Boltz.

MEMBRES (ET ABONNÉS)

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM [1].

(*Continuation de p.* 241—243.)

Grèce.

Marg. G. Dimitsas, Prof. de géographie, Athènes.

C. D. Caprálos, *διδάκτωρ τοῦ δικαίου*, Athènes.

Emmanuel G. Elevtheriades, *δικηγόρος*, île de Syros.

Angleterre.

Mrs. A. M. Knottesford-Fortescue, 29 Ashburnham Road, Bedford.

The Rev^{d}. J. S. Dawes, D.D., Newton House, Surbiton, Surrey.

Allemagne.

Euthymios Kavvathás, *ἱερεὺς καὶ προλύτης τῆς θεολογίας*, *ἐξ Ἀραχώβης*, Griechische Kirche, Leipzig.

Germanos Karaevangelis, *διάκονος καὶ φοιτητὴς τῆς φιλολογίας*, *ἐκ Μυτιλήνης*, Griechische Kirche, Leipzig.

Michael Sáltes, *φοιτητὴς τῆς νομικῆς*, *ἐκ Μυτιλήνης*, Humboldstrasse 25 III, Leipzig.

Constant. Papasotiriou, *πρῴην καθ. γυμνασίου*, *ἐξ Ἀχαρνῶν*, Griechische Kirche, Leipzig.

Joh. Nep. Stimmelmayr, Kgl. Amtsrichter, Dingolfing (Bayern).

France.

M. Verpeaux, curé de Blancey par Pouilly-en-Montagne, Côte d'Or.

Autriche.

Spiridione D. Damiri, Trieste.

Dem. Topali, Piazza S. Giovanni 1, Trieste.

Hongrie.

Paul Charissis, Consul Gén. de Grèce, Boudapest.

Pays-Bas.

Dr. J. J. de Gelder, ancien recteur du gymnase, Alkmaar.

Dr. P. Hoekstra, recteur du gymnase, Breda.

Roumanie.

Artemis C. Asimachi, Gara Fetesci, Com. Bordusani.

Ilia Papantoniou, Gara Tendarci.

Eustath. Sismani, Giurgiu (Schiurschewo).

---

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. LA RÉDACTION.

Italie.

Giov. Bovio, Prof. à l'Université, Naples.
Aurelio Saffi, Prof. à l'Université, Bologna.
Felice Cavalotti, Sénateur, Milano.
Mario Rapisardi, Prof. à l'Université, Catania.
Giosue Carducci, Prof. à l'Université, Bologna.
Gerassimos Typaldos, Dr. et Consul Gén. de la Grèce, Riviera di Chiaia 255, Naples.
Errico de Marinis, avocat, Via Duomo 237, Naples.
Silvio Beltrano, mécanicien, Via Guantai 39, Naples.

Russie.

A. Crendiropoulos, Taganrog.
Alex. Scanavis. »
Jean Coressi, »
Pan. Dourdouphi, banquier, Odessa.

Bulgarie.

Dr. Georg. Sotiriadis, Dir. des Écoles Zariphiennes, Phillippopoli.
Mich. Vlados, Dr. en méd., Philippopoli.
Dr. Achille Mavridis, avocat, Philippopoli.

États-Unis d'Amérique.

C. D. Livierato, 93 Wall Street, New York.

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES:

p. 72. Germanos, Archevêque de Cephallonie. l. *Germanos, Archevêque, Athènes.*
p. 72. Dorotheos Scholarios, Archevêque de Larissa. l. *décédé.*
p. 75. R. Leyds, Prof. au Gymnase, Groningen. l. *M. Leyds a pris sa démission comme membre.*
p. 165. Pasteur Brouwers, Bovenkerk. l. *M. J. W. Brouwers, curé à Bovenkerk.*
p. 167. C. Perditcy-Casaudjés à New York. l. *Const. Casangés*, 1707 *Broadway, New York, City.*
p. 243. Dr. E. Engel, 24 Linzstrasse, Berlin. l. 24 *Linkstrasse, Berlin.*

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ.

(*Συνέχεια, ὅρ. σελ.* 244—45).

*Mamoukas (Andr. Z.), *Τὰ κατὰ τὴν ἀναγέννησιν τῆς Ἑλλάδος, ἤτοι συλλογὴ τῶν περὶ τὴν ἀναγεννωμένην Ἑλλάδα συνταχθ. πολιτευμάτων, νόμων, κτλ.* 11 *τομ. ἐν Πειραιεῖ, Ἀθήνησιν*, 1839—52. 8°.

*Antoniadis (Ant. J.), Κρητηΐς, ἤτοι ὁ λακκιώτης δράκος καὶ τῆς Κρήτης οἱ ὀρεινοί, ἔπος. ἐν Ἀθήναις, 1868. 8°.

*Λεξικὸν Λατινοελληνικόν, συνταχθ. καὶ ἐκδοθὲν ὑπὸ Ἐνρ. Οὐλερίχου, ἐπεξεργασθὲν καὶ πλουτισθὲν ὑπὸ Στεφ. Α. Κουμανούδη. ἐν Ἀθήναις 1864. 8°.

*Coray — Ἀδαμαντίου Κοραῆ τῶν μετὰ θάνατον εὑρεθέντων τόμος ε' καὶ ς', κτλ. ἐκδιδ. ἐπιμ. Ν. Μ. Δαμαλᾶ, ἐν Ἀθήναις 1887—88. 8°.

—— Συμπλήρωμα τοῦ ε' τόμου τῶν μετὰ θάνατον εὑρεθέντων —. Ἱπποκράτους τὸ περὶ διαίτης ὀξέων, κλ. ἐπιμ. Ν. Μ. Δαμαλᾶ. ἐν Ἀθήναις 1889. 8°.

*Βαλέττα (Ι. Ν.), Ὁ Σωκράτης καὶ τὰ καθ' ἡμᾶς. Θεολογία τοῦ Σωκράτους κτλ. γαλλιστὶ συγγραφ. ὑπὸ Γ. δ'Εϊχθάλ, ἐξελλην. ὑπὸ —. ἐν Λειψίᾳ 1884. 8°. (2 ex.)

—— Ἐπιστολιμαία διατριβὴ κατὰ τῶν λεγόντων, ὅτι ἐννοητέον ἐστὶ πρὸ τοῦ θ' ἄρθρου τοῦ Συμβόλου τῆς πίστεως τὸ ῥῆμα »πιστεύω". ἐν Λονδίνῳ 1871. 8°. (2 ex.)

—— Ὁμήρου βίος καὶ ποιήματα. Πραγματεία ἱστορ. καὶ κριτική. ἐν Λονδίνῳ 1867. 4°.

—— Φωτίου τοῦ Πατριάρχου ἐπιστολαί, μετὰ προλεγ. ἐν Λονδίνῳ 1864. 4°. 1).

*Ζαννέτος (Γεώργ.), Ἡ Ὁμηρικὴ φράσις ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς δημώδει ποιήσει. ἐν Ἀθήναις 1889. 8°.

Δελτίον (Μηνιαῖον) τοῦ εἰδικοῦ ἐμπορίου τῆς Ἑλλάδος μετὰ τῶν ξένων Ἐπικρατειῶν, κλ. ἀρ. 1—2. ἐν Ἀθήν. 1889. 4°.

*Π(ολίτης) [Γ. Α.], Ἡ πάντοτε δεσποινίς, ἤτοι σύντομος βιογραφία τῶν πλείστων παρ' ἡμῖν συγχρόνων δεσποινίδων. Ποίημα. Σῦρος, 1889. 8°.

*Ῥαγκαβῆς (Κλέων Α.), Τὸ σθένος τοῦ ἑλληνισμοῦ. Δημοσια διάλεξις, κτλ. ἐν Φιλιππουπόλει 1889. 8°.

*Verslag omtrent de werkzaamheden in het Genootschap Solus Nemo Satis Sapit, te Alkmaar, 1 Oct. 1888—25 Maart 1889. 8°.

Λεξικὸν ἐγκυκλοπαιδικὸν τῇ συμπράξει τῶν κυρίων Δ. Ἀβαντινοῦ κλ. κλ. ἐκδιδ. ἐπιμελείᾳ Ν. Γ. Πολίτου. Τόμ. Α'. Φυλλ. 1. Ἀθήνησι 1889. 8°.

Σιμόπουλος (Ἀν.), Ἀγόρευσις ἐπὶ τοῦ νομοσχεδίου περὶ χορηγίας πιστώσεως κλ. ἐν Ἀθήν. 1889. 8°.

*Φαρμακόπουλος (Φοῖβος), Ἐπιτομὴ τοῦ Ῥωμαϊκοῦ Δικαίου, ὡς ἐν Ἑλλάδι ἐφαρμόζεται κτλ. ἐν Ἀθήναις 1889. 8°.

*Dumas (Alexandre), Ὁ λιθοξόος. Δρᾶμα εἰς πράξεις τρεῖς, μεταφρ. ὑπὸ Λάμπρου Ἐνυάλη. ἐν Κων/πόλει 1883. 8°.

*Dumas fils (Alexandre), Ἀλεξ. Δούμα υἱοῦ, Ἀντωνίνα, μετάφρασις Λάμπρου Ἐνυάλη. ἐν Ἀθήν. 1888. 8°.

*[Rangabé (E. R.)], Erinnerungen aus dem deutsch-französ. Krieg 1870—71. von einem Griechen in preuss. Diensten. Autoris. Uebers. von Hans Müller. Leipzig, Reclam (1889). 8°.

*Καπράλος (Κ. Δ.), Ἀνὰ τὰ ὄρη. Ὁδοιπορικαὶ σημειώσεις. ἐν Ἀθήν. 1886. 8°. 79 σελ.

*Shakespeare — Ἀμλέτος, τραγῳδία Σαικσπείρου, ἔμμετρος μετάφρασις Ἰακ. Πολυλᾶ, μὲ προλεγόμενα καὶ κριτ. σημειώσεις. ἐν Ἀθήν. 1889. 8°. 244 σελ.

---

1) Πάντα τὰ προμνημονευθέντα βιβλία ἐστάλησαν δωρεὰν εἰς τὴν βιβλ. τοῦ Συλλόγου, ὑπὸ τοῦ ἐν Λονδίνῳ λογιωτάτου κυρίου Ἰω. Ν. Βαλέττα.

Σημ. τῆς συντ.

*Bauer (G.), Volapük und Spelin. Agram, 1888. 8°.
—— Die American Philos. Society über Weltsprache. Agram, 1888. 8°.
—— Wider die internationalen Wörter, u. s. w. Agram, 1889. 8°.
Παρνασσός (Φιλολογικὸς Σύλλογος). Λογοδοσία τῶν κατὰ τὰ ἔτη κ', κα' κβ', καὶ γ' γενομένων (1884—88) ὑπὸ Σ. Μπαλάνου προέδρου. ἐν Ἀθήν. 1889. 8°. 144 σελ.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΩΝ.

Alkmaarsche Courant 1 Febr., 2 Augustus 1889. (Art. et traductions de M. le Dr. J. J. de Gelder).
Καρδίτσα, διευθ. καὶ ἐκδότης Δ. Π. Μαρινόπουλος. ἐν Καρδίτσῃ.
Ἀνατολή, διευθ. Ν. Χαλαβάζης. ἐν Σύρῳ. (16/28 Ἰουν. 1889. Ὁ ἐν Ἀμστελ. Φιλελλην. Σύλλογος κτλ.).
Ἐπιθεώρησις, διευθ. Ἐπ. Κ. Κυριακίδης. (5 Ἰουλ. 1889, Ὁ ἐν Ἀμστελ. Σύλλογος, μετάφρασις ἐκ τῆς »Ἑλλάδος" σελ. 239).
Θεσσαλιῶτις, ἐφημερὶς πολιτική. ἐν Καρδίτσῃ. Διευθ. καὶ συντάκτης Α. Γ. Σαμαρόπουλος (1 Ἰουλ. 1889 Ἡ διεθνὴς γλῶσσα, Χρ. Γ. Καλοκαιρινός).
Ἐφημερίς. Τὸ ἀρχαιότατον τῶν ἐν Ἑλλάδι ἡμερησίων φύλλων (Ἀθήνησι, τῇ 18 Ἰουλίου 1889) Ἡ προφορὰ τῆς ἑλληνικῆς ἐν Ὁλλανδίᾳ.
La Cronaca Nera. — Roma.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΩΝ.

Revue des études grecques. Publication trimestrielle de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Tome II— . Paris, Ernest Leroux 1889. 8°.
ΣΩΤΗΡ, μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα, συντασσόμενον ὑπὸ διαφόρων λογίων, κτλ. Τόμος XII, τεῦχος δ' καὶ ε'. ἐν Ἀθήναις 1889. 8°.
Helios, Bulletino litterario, artistico, politico, amminittrativo. (Dir. Vito D. Palumbo) Calimera, Terra d'Otranto, Italia. Anno I. Num. I. 8°.

ΓΡΑΜΜΑΤΟΚΙΒΩΤΙΟΝ.

Sehr geehrter Herr Sekretär!

S. 129 Anm. Ihrer Zeitschrift ist die Rede von einem »Bericht des Journales Πρωΐα, nach welchem Herr Psichari wegen seiner Stellung in der Sprachfrage nicht als Mitglied in unseren Philellen. Verein. aufgenommen sei". Diese Anmerkung könnte man leicht mir zuschreiben, da sie mit *jedoch* mit dem Text verbunden wird. Dies ist aber nicht richtig, weil ich niemals für die Πρωΐα gearbeitet habe und überhaupt mit ihr in keiner Verbindung stehe.

Athen, 29 Juni 1889. GEORG. N. HATZIDAKIS.

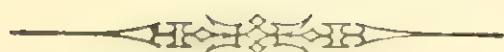
ΕΛΛΑΣ.

ΕΛΛΑΣ

ΠΕΡΙΟΔΙΚΟΝ ΤΟΥ ΕΝ ΑΜΣΤΕΛΟΔΑΜΩ

ΦΙΛΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΣΥΛΛΟΓΟΥ.

II.



LEIDEN. — E. J. BRILL.
1890.

Imprimerie de E. J. BRILL à Leide.

ΠΙΝΑΞ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ.

ΙΣΤΟΡΙΚΑ ΑΠΟΜΝΗΜΟΝΕΥΜΑΤΑ ΕΛΛΑΔΟΣ.
ΔΗΛΟΣ.

Οἱ εἰς διαφόρους χώρας εὑρισκόμενοι ἀναγνῶσται τοῦ περιοδικοῦ Ἑλλὰς, ὡς μετὰ μεγάλης προσοχῆς καὶ ἐνδιαφέροντος ἀναγινώσκουσι περὶ τῆς ἡμετέρας πατρίδος καὶ ἀρέσκονται βλέποντες τὰς γιγαντιαίας προόδους τῆς ἡμετέρας γλώσσης, βαινούσης ὁσημέραι πρὸς το ἀρχαῖον Ἀττικὸν ὕφος, οὕτω καὶ περὶ τοῦ ἐδάφους τῆς ἀρχαίας καὶ εὐκλεοῦς Ἑλλάδος νὰ λάβωσιν ἀμυδρὰν ἰδέαν σφοδρῶς ἐπιθυμοῦσι. Τὸ ἔδαφος τῆς φιλτάτης ἡμῖν πατρίδος γέμει ἱστορικῶν συμβάντων, μεστῶν δόξης καὶ τροπαίων καὶ νικῶν· καὶ τὸ ἐλάχιστον τμῆμα γῆς τῆς ἡμετέρας χώρας ἔχει τὴν ἱστορίαν του, τὸ παρελθόν του, τὸ συμβάν του. Τὰ ἀνδραγαθήματα τοῦ Μιλτιάδου, τὴν ἀνδρείαν τοῦ Κυναιγείρου, τὸ τολμηρὸν καὶ θαρραλέον τοῦ Λεωνίδου μαχομένου μετὰ 300 μόνον Σπαρτιατῶν, πρὸς πυκνὰς φάλαγγας ἐχθρῶν, οἱ πλεῖστοι γινώσκουσι καὶ θαυμάζουσιν· αἱ ἀρεταὶ τοῦ Ἀριστείδου, αἱ νῖκαι τῶν Μαραθωνομάχων καὶ Σαλαμινομάχων, τὰ τρόπαια τῶν Πλαταιῶν καὶ Θερμοπυλῶν ὀλίγοις τυγχάνουσιν ἄγνωστα. Οἱ ποιηταὶ, ῥήτορες, συγγραφεῖς, τραγῳδοὶ καὶ κωμικοὶ πλεῖσθ' ὅσα περὶ πάντων τούτων ἔγραψαν καὶ ἀπὸ σκηνῆς ἐδίδαξαν· οὓς κἀγὼ μιμούμενος ἄρχομαι ἀπὸ σήμερον δημοσιεύων ἐν συνόψει καὶ ἐν καθαρευούσῃ γλώσσῃ περὶ διαφόρων γεγονότων τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος καὶ τῶν σχετικῶν αὐτοῖς μύθων, οἵτινες στενώτατα συνδέονται πρὸς τὴν ἱστορίαν ἡμῶν. Εὔχομαι δὲ ὅπως καὶ ἄλλοι, καταλληλότεροι καὶ ἐμοῦ ἱκανώτεροι, τ' αὐτὸ πράξωσι πρὸς ὄφελος τῶν τε φιλομούσων συνδρομητῶν τῆς „Ἑλλάδος" καὶ αὐτῶν.

Ἀρχὴν τοῦ καλοῦ τούτου ὅσῳ καὶ κοπιώδους ἔργου, ποιούμεθα ἀπὸ τῆς παναρχαίας Δήλου, τῆς ἱερᾶς ἐκείνης καὶ σεβαστῆς νήσου, ἐν ᾗ ὁ ὕπατος τῶν θεῶν ἐγεννήθη, ὁ παραγωγὸς τοῦ Φωτὸς, ὁ πανδερκὲς ἔχων καὶ φαεσίμβροτον ὄμμα, ὁ τῶν βουλῶν τοῦ Διὸς διερμηνεὺς καὶ ὁ ἀόρατος ὁδηγὸς τῶν πράξεων τοῦ ἀρχαίου Ἑλληνισμοῦ, θεὸς Ἀπόλλων.

Κατὰ τοὺς μύθους, ὁ Ζεὺς ἐρασθεὶς τῆς Λητοῦς, θυγατρὸς τοῦ Τιτᾶνος Κοίου καὶ τῆς Φοίβης, ἔγκυον αὐτὴν ἐποίησεν· ἡ δὲ, παρὰ τῆς ζηλοτύπου Ἥρας γυναικὸς τοῦ Διὸς διωκομένη, ἐπλανᾶτο ἔνθεν

κἀκεῖθεν, ὅπως κατάλληλον τόπον εὑρίσκουσα ἐναποθέσῃ τὸν καρπὸν τῆς κοιλίας της· ἀλλ' οὐδαμοῦ εὕρισκεν, πάντων φοβουμένων τῆς Ἥρας τὴν ὀργήν. Ὁ Ποσειδῶν ὃς ἐν τοῖς ἐγκάτοις τοῦ θαλασσίου αὐτοῦ βασιλείου εἰργάζετο ἰδὼν τὴν Λητὼ περιπλανωμένην καὶ βουλόμενος ὅπως παράσχῃ πρὸς τὸν γεννηθησόμενον υἱὸν τοῦ Φωτὸς γῆν ἄμεμπτον, γῆν ἁγνήν, γῆν ἀκηλίδωτον πάσης ἁμαρτίας, τὴν ἐπὶ τῶν ὑδάτων πλέουσαν καὶ ἄδηλον διατελοῦσαν Δῆλον ἐρρίζωσε καὶ δήλην κατέστησε. Εἰς ταύτην ἡ Λητὼ ἀποβιβασθεῖσα ἔτεκε τὸν Ἀπόλλωνα μετὰ ἐννέα ἡμερῶν καὶ ἐννέα νυκτῶν ἰσχυρὰς ὠδίνας· παρ' αὐτῇ παρίσταντο αἱ θεαὶ Θέμις, Διώνη, Λιχναίη, Ῥείη καὶ Ἀμφιτρίτη, αἵτινες ἔπεμψαν τὴν ποδήνεμον Ἶριδα ὅπως προσκαλέσῃ τὴν μογοστόκον Εἰλείθυιαν ἐκ τοῦ Ὀλύμπου, πρὸς ἀρωγὴν τῆς ἑτοιμοτόκου Λητοῦς. Ἅμα δ' ὡς ἡ Εἰλείθυια ἀφίκετο καὶ παρέσχε πᾶσαν τὴν δυνατὴν βοήθειαν, ἐγεννήθη ὁ Φοῖβος Ἀπόλλων, οὗτινος ἡ γέννησις μέγα θεωρεῖται γεγονὸς ἐν τῇ καθόλου ἀναπτύξει τοῦ βίου τῶν ἡμετέρων ἐνδόξων προγόνων, καὶ τὸν ὁποῖον αἱ παριστάμεναι θεαὶ ἔπλυναν καὶ ἐσπαργάνωσαν, ἡ δὲ Θέμις ἔθηκεν ἐπὶ τῶν χειλέων αὐτοῦ τὴν ἀθανασίαν, τὸ νέκταρ καὶ τὴν ἀμβροσίαν.

Κατ' ἄλλους μυθογράφους, Ἀστερία ἡ ἀδελφὴ τῆς Λητοῦς φεύγουσα τὸν μετὰ τοῦ Διὸς γάμον μετεμορφώθη εἰς Ὄρτυγα καὶ ἐπήδησεν εἰς τὴν θάλασσαν· ὅτε δὲ ἡ Λητὼ περιεπλανᾶτο, ἡ ὄρτυξ ἐγένετο νῆσος καὶ ὑπεδέχθη αὐτὴν ἐγκυμονοῦσαν.

Πλὴν τοῦ Ἀπόλλωνος ἐγεννήθη ὑπὸ τῆς Λητοῦς καὶ ἡ κατὰ μίαν ἡμέραν μεγαλητέρα ἀδελφὴ αὐτοῦ Ἄρτεμις, τῇ 6ῃ ἢ 7ῃ Θαργηλιῶνος (Μαΐου).

Οἱ μῦθοι οὗτοι ἐγράφησαν παρὰ τῶν ἀρχαίων ὅπως εἰσάξωσι τὴν λατρείαν τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Ἀρτέμιδος ἐν Δήλῳ· θρησκείαν κατελθοῦσαν ἐξ Ἀσίας, ἥτις ὅπως διαδοθῇ μεγάλα συνήντησε προσκόμματα ἅτε μὴ συμφωνοῦσα πρὸς τὰ ἀρχαῖα Πελασγικὰ θρησκεύματα. Ὁ ἀγήρατος ἐς ἀεὶ καὶ νέος θεὸς Ἀπόλλων, δὲν εἶνε ἄλλο ἢ αὐτὸς ὁ Ἥλιος, ἡ δὲ δᾳδοῦχος θεὰ ἡ Σελήνη. Ὅσον ἀφορᾷ τὴν σύστασιν καὶ ὀργάνωσιν τῆς λατρείας ἐν Δήλῳ, ὁ Ὠλήν, πρόσωπον μυστηριῶδες καὶ προφητικόν, κατελθὼν ἐκ τῆς μυθολογουμένης χώρας τῶν Ὑπερβορείων ἐποίησε τοὺς ἱεροὺς ὕμνους ψαλλομένους κατὰ τὴν ἑορτήν, πρὸς δὲ ἐκανόνισε τὰς τελετὰς καὶ πανηγύρεις. Οἱ Ὑπερβόρειοι οὗτοι ἔπεμπον τακτικῶς εἰς Δῆλον δῶρα καὶ ἀναθήματα συνοδευόμενα ὑπὸ τριῶν παρθένων καὶ πέντε ἐφήβων· τοῦθ' ὅπερ δεικνύει τὴν ἐπὶ πολὺ διατηρηθεῖσαν σχέσιν καὶ θρησκευτικὴν συγκοινωνίαν

μεταξὺ Δήλου καὶ τῶν χωρῶν τῆς Ἀσίας, ἔνθα ἡ θεοκρατία ἦτο βαθέως ἐρριζωμένη.

Καὶ οἱ ἀρχαιότατοι κάτοικοι τῶν Ἀθηνῶν συνεδέοντο πιθανώτατα πρὸς τὴν Δῆλον, διότι μυθολογεῖται ὅτι ἡ Λητὼ κατὰ τὴν περιπλάνησιν αὐτῆς διερχομένη τῆς Ἀττικῆς ἔλυσε τὸν ζωστῆρα της ἐπὶ τοῦ ἀκρωτηρίου Ζωστήρ. Τακτικῶς δ' ἔπεμπον οἱ Ἀθηναῖοι θεωρίας [1]) μετὰ πολλῶν προσφορῶν καὶ ἀναθημάτων, ὡς καὶ αὐτὸς ὁ Σόλων περὶ τῶν Δηλιακῶν ἐνομοθέτησε.

Πρὶν ἢ προβῶμεν εἰς τὴν ἀφήγησιν τῶν ἱστορικῶν γεγονότων, ἀνάγκη νὰ γνωρίσωμεν τοῖς ἀναγνώσταις τὴν γεωγραφικὴν τῆς Δήλου θέσιν· ἡ Δῆλος κεῖται ἐν τῷ μέσῳ σχεδὸν τῶν Κυκλάδων. Κυκλάδες δ' ἐθεωροῦντο παρὰ τοῖς ἀρχαίοις αἱ βορειότεραι καὶ πλησιέστεραι τῇ Ἀττικῇ, οἱονεὶ δὲ περὶ τὴν Δῆλον κύκλον σχηματίζουσαι νῆσοι Ἄνδρος, Τῆνος, Μύκονος, Σίφνος, Σέριφος, Νάξος, Σῦρος, Πάρος, Κύθνος, Κέως καὶ Γύαρος. Αἱ δὲ λοιπαὶ ἐν τῷ Αἰγαίῳ ἐλέγοντο Σποράδες. Ἐγὼ φρονῶ ὅτι θρησκευτικῶν καὶ πολιτικῶν λόγων ἕνεκα ἐκαλοῦντο οὕτω μᾶλλον ἢ γεωγραφικῶν· ἀλλὰ περὶ τούτου ἐν προσεχεῖ μέλλοντι ἐκτενέστερον θὰ πραγματευθῶμεν Τὰ παράλια τῆς Δήλου ἦσαν πλήρη βράχων καὶ σκοπέλων καὶ ἑπομένως φοβερὰ τοῖς τότε ναυτιλλομένοις (Δήλιαι χοιράδες). Ἡ Δῆλος εἶχε καὶ ποταμὸν τὸν Ἰνωπὸν, οὗτινος τὰ ὕδατα ηὔξανον ὁπόταν καὶ τὰ τοῦ Νείλου, καὶ λίμνην τὴν τροχόεσσαν, ἧς ἴχνη ἔτι καὶ νῦν σώζονται· ἦτο δὲ ἄγονος καὶ ξηρὰ, διὸ ὑπὸ τῶν ποιητῶν κραναὴ καὶ κραναήπεδος ἐκαλεῖτο. Ἡ Δῆλος ἔχει καὶ ὄρος ψιλὸν καὶ τραχὺ Κύνθον καλούμενον, ἐπὶ τῆς κορυφῆς τοῦ ὁποίου ἀνερχόμενός τις κατὰ τὴν ἐποχὴν ταύτην τοῦ ἔαρος ἰδίως, καταλαμβάνεται ὑπὸ παραδόξου τινὸς αἰσθήματος, μαγεύεται ἐκ τοῦ λαμπροῦ καὶ καθαροῦ ὁρίζοντος τοῦ Αἰγαίου, καταθέλγεται τὰς δώδεκα πέριξ νήσους ὁρῶν ἐπὶ τοῦ ἀτέρμονος πελάγους, καὶ τὴν κυανῆν καὶ ἤρεμον θάλασσαν κατοπτρίζουσαν τὸν οὐδαμοῦ ἀλλοῦ ὑπάρχοντα εὔδιον οὐρανὸν, ὃν τόσαι εὐγενεῖς ἐκτὸς τῆς Ἑλλάδος καὶ εὐαίσθητοι ψυχαὶ ποθοῦσιν ἔστω καὶ ἐπὶ μικρὸν ν' ἀτενίσωσι· εὐδαίμων τέλος λογίζεται ἀναπνέων τὸν ἀτμοσφαιρικὸν τῆς ἱερᾶς ἐκείνης πόλεως ἀέρα, ἥτις ἐνέπνεε τὸν σεβασμὸν πανταχοῦ τῆς γῆς.

Ἡ Δῆλος παρ' ὅλας τὰς λοιπὰς Κυκλάδας ἔφερε τὰ πλειότερα ὀνόματα. Τὸ ὄνομα Δῆλος παρήχθη, ἕνεκα τῆς αἰφνιδίας

1) Θρησκευτικὴ συνοδία μετὰ πομπῆς καὶ παρατάξεως.

ἀναδύσεως αὐτῆς ἐπὶ τῆς ἐπιφανείας τῆς θαλάσσης· ἐλέγετο δὲ καὶ Κυνθία, Ὀρτυγία, Ἀστερία, Λαγία, Κυναιθῶ, Πυρπίλη, Χλαμυδία, Πελασγία καὶ Σκυθιάς· κατ' ἄλλους καὶ Ἀπολλωνιὰς ἐκαλεῖτο.

Οἱ ἀρχαιότατοι κάτοικοι τῆς Δήλου κατὰ πᾶσαν πιθανότητα ἦσαν Ἴωνες, οὓς ὡδήγησεν εἰς αὐτὴν ὁ Ἀντίοχος, καὶ οἵτινες ἐφημίζοντο ὡς ἄριστοι κολυμβηταί. (Δήλιος κολυμβητής). Ὀνομαστὰ ἦσαν ἐν Δήλῳ καὶ περιζήτητα ὁ χαλκὸς, τὰ μῦρα καὶ αἱ ὄρνεις, αἵτινες τεχνικῶς παρὰ τῶν Δηλίων ἐπαχύνοντο, ἰδίᾳ ἐπὶ τῆς ἐποχῆς τῶν Ῥωμαίων. Οἱ Δήλιοι ὑπηρετοῦντες τοὺς πρὸς προσκύνησιν τοῦ ἱεροῦ ἀφικνομένους ξένους οἵτινες ἀθρόοι συνέρρεον ἐξ ὅλων τῶν μερῶν, μικρὸν κατὰ μικρὸν ἐθεωρήθησαν παράσιτοι· ὄντες δὲ καὶ νεωκόροι τῶν ἐκεῖ ἱερῶν, ἐθεωροῦντο ἱεροὶ καὶ ὤφειλον κατὰ τὸν νόμον τοῦ Δηλιακοῦ συνεδρίου νὰ παρέχωσιν ὕδωρ πᾶσι τοῖς ἐκ τῆς ἀλλοδαπῆς προσκυνηταῖς.

Παρὰ τῇ Δήλῳ ἔκειτο ἡ νῆσος Ῥήνεια, ἥτις καὶ Ὀρτυγία ἐκαλεῖτο καὶ Κελαδοῦσα καὶ Ἄρτεμις, ἀπέχουσα τῆς ἱερᾶς πόλεως 4 στάδια. Ἐν τῇ νήσῳ ταύτῃ ὑπῆρχον οἱ τάφοι τῶν Δηλίων, καθόσον δὲν ἐπετρέπετο νὰ θάπτωνται καὶ καίωνται νεκροὶ ἐν Δήλῳ οὐδὲ κύνες νὰ τρέφωνται. Τὴν Ῥήνειαν ἀνέθηκεν Ἀπόλλωνι τῷ Δηλίῳ, ὡς παρακατιόντες ὀψόμεθα, πρῶτος ὁ Πολυκράτης.

Ὡς ὁ Πολυκράτης τὴν Ῥήνειαν ἐδωρήσατο τῷ μεγάλῳ θεῷ, οὕτω καὶ ἄλλοι πρὸ καὶ μετ' αὐτὸν πλεῖσθ' ὅσα ἀναθήματα, δῶρα, ἀγάλματα, χρυσὸν, ἄργυρον, ἀπαρχὰς προϊόντων, κτλ., μετ' ἀπείρου σεβασμοῦ διάφοροι ξένοι ἐκόμιζον, κατὰ τὴν κοινὴν κατ' ἔτος ἑορτὴν, ἥτις μετὰ πολλῆς τῆς εὐκοσμίας, τάξεως καὶ μεγαλοπρεπείας ἐτελεῖτο. Δύνασθε, ἀξιότιμοι ἀναγνῶσται, νὰ συμπεράνητε τὸ μεγαλοπρεπὲς τῆς μεγάλης ταύτης πανηγύρεως· ἡ πληθὺς τῶν νεῶν κομιζόντων τὰς θεωρίας, οἱ πολυπληθεῖς προσκυνηταὶ μὲ τὰς ποικίλας νησιωτικὰς περιβολάς των, αἱ ὡραῖαι καὶ εὐσταλεῖς γυναῖκες μὲ τὴν ἁπλῆν καὶ πλήρη καλαισθησίας ἐνδυμασίαν των, τὸ κάλλος καὶ ἡ κοσμιότης τῶν Δηλιάδων παρθένων ᾀδουσῶν τῷ Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι καὶ Λητοῖ τοὺς ἱεροὺς ὕμνους, οἱ ἀγῶνες πυγμῆς, τὰ ᾄσματα, οἱ χοροὶ, αἱ μουσικαὶ, τὰ τύμπανα καθίστων τὴν ἑορτὴν ἀνταξίαν ὄντως τοῦ προορισμοῦ της. Τοιαύτην δὲ διάχυσιν καὶ εὐθυμίαν ἐνέχεεν εἰς τὰς καρδίας τῶν πανηγυριστῶν ἡ θρησκευτικὴ αὕτη τελετή, ὥστε καὶ παροιμία παρὰ τοῖς ἀρχαίοις ὑπῆρχε, „Ἄδεις ὥσπερ εἰς Δῆλον πλέων" ἐπὶ τοῦ φιληδονοῦντος καὶ ἀμερίμνου.

Βεβαίως οἱ ἑορτασταὶ θὰ ἔθυον ἀφθόνως τῷ Βάκχῳ, ὅπερ μεγάλως συνετέλει πρὸς ἐπίτασιν τῆς εὐθυμίας.

Ταῦτα κατὰ τοὺς ἀρχαιοτάτους χρόνους· σὺν τῷ χρόνῳ ὅμως ἀπώλεσε τὴν λαμπρότητα αὐτῆς ἡ ἑορτή, ὡς καὶ ὁ Θουκυδίδης ἱστορεῖ. Ὅτε μάλιστα ὁ Πεισίστρατος ἐπήρχετο τὸ τρίτον μετὰ δυνάμεων πολλῶν πρὸς κατάληψιν τῆς ἐν Ἀθήναις τυραννίδος, διερχόμενος τῆς Δήλου εὗρεν αὐτὴν παρημελημένην οὖσαν, τὸ δὲ ἱερὸν μὴ δυνάμενον νὰ συντηρηθῇ ἐκ τῶν εἰσοδημάτων τοῦ ναοῦ. Τὴν οὐχὶ καλὴν κατάστασιν τῆς Δήλου βλέπων ὁ Πεισίστρατος, ηὐτρέπισε τὸν ναόν, ἐκάθηρε τὴν χώραν, ἐξορύξας πάντας τοὺς νεκροὺς καὶ μετενεγκὼν ἀλλαχοῦ, καὶ πολλὰς ἄλλας διορθώσεις ἐποιήσατο. (532 π. Χ.). Καὶ ὁ Πολυκράτης (526 π. Χ.) θαλασσοκρατήσας καὶ κυριεύσας πολλὰς τῶν νήσων, ἐδωρήσατο τῷ Ἀπόλλωνι τῷ Δηλίῳ τὴν Ῥήνειαν, ἐκάθηρε καὶ οὗτος τὴν ἱερὰν πόλιν, συνέστησεν ἀγῶνας καὶ τὸ πρῴην καθεστὸς κατώρθωσε νὰ ἐπαναφέρῃ. Τὰ τοιαῦτα δείγματα εὐσεβείας καὶ σεβασμοῦ, ἐκ μέρους δύο ἰσχυρῶν τυράννων πρὸς τὴν ἱερὰν ἐκείνην πόλιν, ἀπέβλεπον φρονῶ εἰς πολιτικοὺς μᾶλλον ἢ θρησκευτικοὺς σκοπούς· καθόσον τὴν παρὰ πάντων σεβομένην Δῆλον ὅ τε Πεισίστρατος καὶ ὁ Πολυκράτης περιποιούμενοι καὶ εὐπρεπίζοντες, προσείλκυον τὰς συμπαθείας τῶν Νησιωτῶν, οἵτινες ἐν καταλλήλαις περιστάσεσιν οὐκ ὀλίγον ἐβοήθησαν αὐτούς. Καὶ οἱ ὑπὸ τὸν Δαρεῖον Πέρσαι ὅτε κατήρχοντο τῆς Ἀσίας εἰς Ἑλλάδα, ὅπως κατ' αὐτῆς ὡς γνωστὸν ἐκστρατεύσωσι, αἰτοῦντες γῆν καὶ ὕδωρ παρὰ τῶν Ἑλληνικῶν πόλεων ὡς σημεῖον ὑποταγῆς, δῃοῦντες, λεηλατοῦντες καὶ αἰχμαλωτίζοντες, μιᾶς καὶ μόνης πόλεως ἐφείσθησαν, τῆς Δήλου, καὶ τοῦτο διότι ἦσαν πυρολάτραι ἀφ' ἑνός, καὶ ὅπως ἑλκύσωσι τὴν εὔνοιαν τῶν πέριξ νήσων ἀφ' ἑτέρου. Οἱ Δήλιοι ἐφοβήθησαν τὴν ἄφιξιν τοῦ ἰσχυροῦ βασιλέως, καὶ ἐγκαταλιπόντες τὴν Δῆλον ἀτείχιστον οὖσαν, ἐζήτησαν καταφυγὴν εἰς τὰ ὀχυρώματα τῆς πόλεως τῆς Τήνου. Ὁ Δᾶτις ὅμως, στρατηγὸς τοῦ Δαρείου, πορευόμενος πρὸς τὴν Δῆλον, ἐνεπόδισε τὸν στόλον νὰ προσορμισθῇ καὶ κακοποιήσῃ τὴν ἱερὰν ἅμα καὶ πλουσίαν πόλιν, καὶ διέταξε νὰ παραμείνῃ πέραν ἐν τῇ Ῥηνείᾳ· ἀπέστειλε δὲ καὶ κήρυκα πρὸς τοὺς Δηλίους μαθὼν ποῦ εὑρίσκοντο, ὅς εἶπε τάδε·

„Ἄνδρες ἱεροί, πρὸς τί μετὰ τοσαύτης σπουδῆς φεύγετε ὑπολαμβάνοντές με κακὰς ἔχοντα καθ' ὑμῶν προθέσεις; Ἐγὼ αὐτὸς τοὐλάχιστον προτίθεμαι καὶ ἐντολὴν ἔχω παρὰ τοῦ βασιλέως νὰ μὴ κακοποιήσω τὴν χώραν, ἐν ᾗ ἐγεννήθησαν δύο θεοί, μηδὲ τοὺς οἰκήτορας αὐτῆς.

Νῦν λοιπὸν ἀπέλθετε ἐπὶ τὰ ὑμέτερα καὶ νέμεσθε τὴν ὑμετέραν νῆσον." Ταῦτα (κατὰ τὸν Ἡρόδοτον) ἐπικηρυκεύσας ἀπέβη εἰς τὴν Δῆλον καὶ προσελθὼν εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος ἐθυμίασε καὶ προσήνεγκε δωρεὰν λιβανωτὸν καὶ τριακόσια τάλαντα. Οἱ Πέρσαι ἀπάραντες ἐκ Δήλου, ἐπορεύθησαν εἰς Μαραθῶνα ἔνθα συνεκροτήθη ἡ ἔνδοξος ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ἱστορίᾳ μάχη, Μιλτιάδου στρατηγοῦντος (490 π. Χ.).

Μετὰ τὴν ἐν Μαραθῶνι μάχην, ἥτις τὸ Ἑλληνικὸν ὄνομα ἀπεθανάτισε, ἐπανερχόμενος ὁ Δᾶτις εἰς Περσίαν, διῆλθε καὶ πάλιν τῆς Δήλου καὶ κατέθεσεν ἐν τῷ ἱερῷ κεχρυσωμένον ἄγαλμα τοῦ Ἀπόλλωνος, ὅπερ ἀφῃρέθη ἐκ τοῦ ἱεροῦ τῶν Θηβαίων, ὑπὸ Φοινικικοῦ πλοίου, καὶ ἐθυσίασεν ἐκ δευτέρου τῷ μεγάλῳ θεῷ. Ἡ διαγωγὴ αὕτη τοῦ ἀρχηγοῦ τῶν στρατευμάτων τοῦ Δαρείου ἐκολάκευσε τοὺς Δηλίους, οἵτινες ηὐχήθησαν ὑπὲρ αὐτοῦ πρὸς τοὺς θεούς, πρὸς δὲ ἐπέσυρε τὴν εὔνοιαν τῶν τότε ὑπὸ τὴν κυριαρχίαν του διατελούντων πέριξ νήσων, αἵτινες παρέσχον αὐτῷ μικράν τινα βοήθειαν.

Ὑπὸ τοιαύτης αἴγλης περιβαλλομένη ἡ Δῆλος ἀπέβη πολύανθρωπος καὶ πλουσία, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὸ θρησκευτικὸν καὶ ἐμπορικὸν κέντρον τῶν πέριξ νήσων· συνέρρεον ἐκεῖ ξένοι ἄφθονοι ἐξ ὅλων τῶν μερῶν τοῦ κόσμου, ὅπως ἐμπορευθῶσι καὶ προσκυνήσωσι τὸ ἱερὸν τοῦ ὑπερτάτου ὄντος. Διὸ πάντες σχεδὸν οἱ ποιηταὶ ἐτάνυσαν τὴν λύραν των πρὸς τιμὴν αὐτῆς· χαῖρε, λέγει ὁ θεῖος ἀοιδὸς ἀποτεινόμενος πρὸς τὴν τοῦ Ἀπόλλωνος γενέτειραν γῆν,

Χαῖρ' ὦ θεοδμάτα, λιπαροπλοκάμου
παίδεσσι Λατοῦς ἱμεροέστατον ἔρνος,
πόντου θύγατερ, χθονὸς εὐρείας ἀκίνητον τέρας,
ἅντε βροτοί
Δᾶλον κικλήσκοισιν, μάκαρες δ' ἐν Ὀλύμπῳ τη-
λέφαντον κυανέας χθονὸς ἄστρον.

Τὴν ἀξίαν τῆς Δήλου ὁρῶντες οἱ Ἀθηναῖοι καὶ τὴν λαμπρὰν αὐτῆς θέσιν γινώσκοντες, ἅμ' ὡς παρέλαβον τὴν ἡγεμονίαν (477 π. Χ.) ὥρισαν αὐτὴν ὡς κατάλληλον ὅπως ἱδρύσωσιν ἐκεῖ σύνοδον συγκροτουμένην ἐξ ἀντιπροσώπων πασῶν τῶν συμμαχίδων πόλεων καὶ σκοπὸν ἔχουσαν τὴν συμφιλίωσιν καὶ λύσιν τῶν ἐρίδων καὶ διαφόρων τῶν εἰς τὴν Ἀθηναϊκὴν ἡγεμονίαν ὑποτελῶν πόλεων καὶ νήσων. Πρὸς πραγμάτωσιν τοῦ σκοποῦ τῆς συμμαχίας ἦτον ἀνάγκη χρημάτων· διὸ ὥρισαν ὅπως ἑκάστη πολιτεία ἀποτίσῃ φόρον εἴτε εἰς χρήματα εἴτε εἰς πλοῖα. Τὸ ταμεῖον τῆς συμμαχίας ὡσαύτως συνέστη ἐν Δήλῳ, κατέστη δὲ καὶ ἀρχή τις διοριζομένη ὑπὸ τῶν

'Αθηναίων, ἡ τῶν 'Ελληνοταμιῶν, ἔργον ἔχουσα τὴν εἴσπραξιν τῶν Φόρων, οἵ κατ' ἀρχὰς ἀνήρχοντο εἰς 460 τάλαντα, μετέπειτα δὲ ἀνεβιβάσθησαν εἰς 600 μέχρι 1200. Εἰς τὰς ἀποφάσεις τοῦ Δηλιακοῦ συνεδρίου ὑπέκειντο πᾶσαι αἱ τῆς συμμαχίας πόλεις· ἐκτελεσταὶ δὲ τῶν ἀποφάσεων ἦσαν οἱ 'Αθηναῖοι, οἵτινες καὶ προήδρευον καὶ ἐπόπται ἦσαν γενικοὶ πρὸς ἀσφάλειαν ἐκείνων καὶ ὑποστήριξιν.

Δύνασθε, ἀγαπητοὶ ἀναγνῶσται, νὰ συμπεράνητε τὴν κίνησιν καὶ ἀκμὴν τῆς ἱερᾶς πόλεως κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην. Δυστυχῶς ὅμως δὲν διήρκεσαν ἐπὶ πολὺ ἡ ἀκμὴ αὕτη καὶ κίνησις, ἀλλὰ μετὰ 23 ἔτη διελύθη τὸ Δηλιακὸν συνέδριον καὶ ὡρίσθη ἕδρα τοῦ συμμαχικοῦ ταμείου αἱ 'Αθῆναι (454 π. Χ.). Τοῦθ' ὅπερ ἤγειρε τὴν δικαίαν ἀγανάκτησιν τῶν νησιωτῶν, οἵτινες βαρέως ἔφερον τὴν ὕβριν ταύτην τῶν 'Αθηναίων. 'Ο Περικλῆς, ἐπὶ τῆς ἐποχῆς τοῦ ὁποίου ἐγένετο ἡ μετακόμισις αὕτη, κατακρινόμενος ἐδικαιολογεῖτο λέγων, ὅτι τοῦτο ἔπραξε ὅπως καταστήσῃ ἀσφαλεστέραν τὴν φύλαξιν τῶν θησαυρῶν, ἐνῷ πρὸς ἄλλον ἀπέβλεπε σκοπὸν, ὅπως ὡραΐσῃ τὴν πόλιν τῶν 'Αθηνῶν ἀγάλμασι καὶ χιλιοταλάντοις ναοῖς καὶ οἰκοδομήμασι. 'Η Δῆλος ἀφ' ἧς ἐποχῆς ἐκομίσθη τὸ συμμαχικὸν ταμεῖον εἰς 'Αθήνας ἀπώλλυε βαθμηδὸν τὴν ἀρχαίαν λαμπρότητα αὐτῆς· αἱ ἑορταὶ παρημελοῦντο, ἡ ἀγορὰ ἐνεκροῦτο, τὸ πρὸς τὰ θεῖα σέβας ἠλλοιοῦτο, οἱ δὲ κάτοικοι τῆς Δήλου ἐπένοντο. Τὴν οἰκτρὰν κατάστασιν τῆς ἱερᾶς ἅμα καὶ προσοδοφόρου πόλεως ὁρῶντες οἱ 'Αθηναῖοι, ἐκάθηραν αὐτὴν κατὰ τὸν χειμῶνα τοῦ 426, ἵνα καὶ κατευνάσωσι τὴν ὀργὴν τοῦ 'Απόλλωνος, ἐξ ἧς ἐπίστευον ὅτι ἐνέπεσεν εἰς τοὺς 'Αθηναίους ὁ λοιμός. 'Η κάθαρσις δ' ἐγένετο ὡς ἑξῆς· ἀνέσκαψαν πάντας τοὺς ἐν τῷ νήσῳ τάφους καὶ κατήνεγκον ἀλλαχοῦ, διότι ἐνόμιζον ὅτι ἡ νῆσος διὰ τῆς ταφῆς τῶν τεθνεώτων ἐμιάνθη ἱερὰ οὖσα· πρὸς δὲ ἐκώλυσαν πᾶσαν ἐν τῇ πόλει ταφὴν καὶ τοκετὸν, διατάξαντες νὰ τελῶνται ταῦτα ἐν 'Ρηνείᾳ.

Οἱ 'Αθηναῖοι τὴν κάθαρσιν ταύτην ἐθεώρησαν ἀνεπαρκῆ καὶ μετὰ τρία ἔτη (423 π. Χ.) ἀπεδίωξαν τοὺς Δηλίους ἐκ τῆς νήσου, αἰτίαν προβάλλοντες τὴν ἀτέλειαν τῆς πρὸ τριῶν ἐτῶν ἐπιβληθείσης καθάρσεως· κύριος ὅμως λόγος τῆς ἀποδιώξεως τῶν Δηλίων ἦτο διότι συνωμολόγησαν συνθήκην μετὰ τῶν Λακεδαιμονίων, οἵτινες διετέλουν εἰς οὐχὶ φιλικὰς σχέσεις πρὸς τοὺς 'Αθηναίους. Οἱ ἐκδιωχθέντες κάτοικοι τῆς ἱερᾶς πόλεως ἀπῆλθον εἰς 'Ατραμμύτιον, ἔνθα ὑπεδέχθη αὐτοὺς εὐμενῶς Φαρνάκης, ὁ πατὴρ τοῦ Φαρναβάζου. 'Απὸ τῆς ἐποχῆς ἐκείνης ἔπεμπον τακτικῶς μὲν οἱ 'Αθηναῖοι θεωρίας, ἀλλ' αἱ τε-

λούμεναι ἐκεῖ ἑορταὶ οὐκέτι εἶχον τὴν ἀρχαίαν των ἱεροπρέπειαν καὶ λαμπρότητα· καὶ τοῦτο ἕνεκα τῆς ἀποδιώξεως τῶν Δηλίων, οἵτινες ἀπὸ τῶν παλαιοτάτων χρόνων εἰργάζοντο εἰς τὰς ἱεροποιΐας καὶ ὡς νεωκόροι εἰς τὴν διακόσμησιν καὶ εὐπρέπειαν τῶν ἱερῶν, καὶ πᾶσαν περιποίησιν τοῖς παραγιγνομένοις ξένοις παρεῖχον.

Ἡ Δῆλος οὖσα, ὡς προείπομεν, κέντρον τῶν νησιωτῶν ἠδύνατο κάλλιστα νὰ προτρέψῃ τὰς λοιπὰς νήσους εἰς ἀποστασίαν· διὰ τοῦτο οἱ Ἀθηναῖοι, θέλοντες νὰ παρεμβάλλωσι κώλυμα εἰς πᾶσαν μέλλουσαν συνεννόησιν, κατέλαβον τὸ ἱερὸν καὶ ἀπεδίωξαν τοὺς κατοίκους. Τὴν ἐποχὴν ὅμως ἐκείνην, νόσοι, ταλαιπωρίαι καὶ ἀπογοητεύσεις ἐπιπεσοῦσαι κατὰ τῶν Ἀθηναίων, ἠνάγκασαν αὐτοὺς νὰ ἐπαναφέρωσι τοὺς Δηλίους εἰς τὴν νῆσόν των, ὀργὴν τοῦ Ἀπόλλωνος πάντα τὰ ῥηθέντα κακὰ ἡγουμένους. Οἱ Δήλιοι ὅθεν μετὰ δύο ἔτη ἐπανῆλθον ἀλλ᾽ οὐχὶ ὡς ἀνεχώρησαν· ἦσαν κατὰ πολὺ ὀλιγώτεροι τὸν ἀριθμὸν, ἐνδεεῖς ἐκ τῆς πείνης καὶ κακουχίας καὶ ἄξιοι οἴκτου ἕνεκα τῶν δεινῶν ἃ ὑπέστησαν ὑπὸ τοῦ ὑπάρχου τοῦ Τισσαφέρνους Ἀρσάκου τοῦ Πέρσου ἐν Ἀτραμμυτίῳ (421 π. Χ.).

Ἐν τούτοις οἱ Ἀθηναῖοι ἐξηκολούθουν ἀποστέλλοντες τακτικῶς θεωρίας, πρὸς δὲ εἰσπράττοντες τοὺς φόρους παρὰ τῶν νήσων καὶ τοὺς ἐκ τοῦ Ἱεροῦ τῆς Δήλου προσόδους, αἵτινες ἦσαν οὐχὶ εὐκαταφρόνητοι· καθόσον πᾶσαι σχεδὸν αἱ ἐν Δήλῳ οἰκίαι, κτήματα, καὶ λοιπὰ οἰκοδομήματα εἶχον ἀφιερωθῇ τῷ Ἀπόλλωνι. Τὴν ἀλήθειαν τῶν λεγομένων μου μαρτυρεῖ καὶ ἡ κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην πενία τῶν Δηλίων, παραλειπομένων ἐκ τῶν ἀναγραφῶν τῶν φόρων τῶν συμμάχων, καὶ ἐκ τοῦ φορολογικοῦ καταλόγου, εἰς χρόνον καθ᾽ ὃν οἱ Ἀθηναῖοι εἶχον περιέλθει εἰς δεινὰς οἰκονομικὰς δυσχερείας. Ἄπορον τῇ ἀληθείᾳ φαίνεταί μοι, πῶς οἱ κάτοικοι τῆς Δήλου, οὐδέποτε τὰ δεινὰ τοῦ πολέμου ὑποστάσης καὶ ὑπὸ τοσούτων ξένων κατ᾽ ἔτος ἐπισκεπτομένης, εἰκονίζονται κατὰ τοὺς χρόνους τούτους ὡς ἄνθρωποι πτωχοὶ, ζῶντες ὡς παράσιτοι τῶν ξένων καὶ δι᾽ ἐπιθέτων προσαγορευόμενοι ἐξευτελιστικῶν. Εἰς τοιαύτην ὑπήγαγε κατάστασιν ἡ ἀκτημοσύνη καὶ δουλεία τῶν Ἀθηναίων.

Τὴν παρακμὴν ταύτην τῆς ἱερᾶς πόλεως βλέποντες οἱ Ἀθηναῖοι, ἔπεμψαν τῷ 418 π. Χ. ἀρχιθεωρὸν τὸν στρατηγὸν Νικίαν, ὃς ὑπὸ φιλοτιμίας μᾶλλον ἢ θείου ζήλου ἐμπνεόμενος, ἠβουλήθη νὰ εἰσαγάγῃ τάξιν τινὰ καὶ εὐκοσμίαν εἰς τὰς τελετάς. Ὅπως δ᾽ εἰσέλθῃ εἰς τὴν ἱερὰν πόλιν ἐπὶ τὸ μεγαλοπρεπέστερον, ἤγαγε τὴν θεωρίαν εἰς Ῥήνειαν μετὰ τῶν ἱερείων καὶ τῆς ἄλλης παρασκευῆς· τὴν δὲ

νύκτα γεφυρώσας τὸν μεταξὺ Ῥηνείας καὶ Δήλου πόρον διὰ ζεύγματος κατασκευασθέντος ἐν Ἀθήναις καὶ εὐπρεπῶς κοσμηθέντος, διεβιβάσθη ἅμα τῇ ἡμέρᾳ εἰς Δῆλον, μετὰ πομπῆς καὶ παρατάξεως ἐν μέσῳ παρατεταμένων χειροκροτημάτων καὶ ζητωκραυγῶν καὶ ᾀσμάτων, καὶ ἐπορεύθη εἰς τὸ ἱερὸν, ἔνθα ἐθυσίασε. Μετὰ δὲ τὴν θυσίαν τοὺς ἀγῶνας καὶ τὰς ἑστιάσεις ἔστησεν ἀνάθημα τῷ θεῷ, χαλκοῦν Φοίνικα καὶ ἄλλα δῶρα προσήνεγκε. Ὁ Φοῖνιξ οὗτος συντριβεὶς ποτε ὑπὸ τῶν ἀνέμων κατέπεσεν ἐπὶ τοῦ κολοσσιαίου ἀνδριάντος τῶν Ναξίων καὶ ἀνέτρεψεν.

Ὁ Νικίας βλέπων τὴν πενίαν τῶν Δηλίων καὶ ἔνδειαν, ἥτις τὰ μάλα ἠσχήμιζε τὰς τελετὰς, ἠγόρασεν ἀγρὸν ἀντὶ 10.000 δραχμῶν καὶ καθιέρωσε τῷ ἱερῷ, ἵνα ἐκ τῶν προσόδων αὐτοῦ διατρέφωνται οἱ Δήλιοι, οἵτινες τούτου ἕνεκεν ηὔχοντο πολλὰ ἀγαθὰ τοῖς θεοῖς ὑπὲρ αὐτοῦ. Τοιαῦτα δὲ ἀφιερώματα, ὡς καὶ ἀνωτέρω εἴπομεν, ἐκέκτητο πλεῖσθ' ὅσα ὁ ἐν Δήλῳ ναός.

Οἱ Ἀθηναῖοι τὴν κατοχὴν τοῦ ἱεροῦ ἐν Δήλῳ εἶχον ἐξ αὐθαιρεσίας, στηριζόμενοι ἐπὶ τῆς δυνάμεώς των καὶ φέροντες πρὸς δικαιολογίαν αὐτῶν μύθους, δι' ὧν ἤθελον νὰ ἀποδείξωσιν ὅτι πανάρχαιαι σχέσεις συνέδεον αὐτοὺς πρὸς τὸ ἱερὸν ἐκεῖνο. Τὴν κατοχὴν δὲ ταύτην οὐδεὶς ἠδύνατο ν' ἀφαιρέσῃ, εἴτε Δήλιος εἴτε νησιώτης. Κατὰ τῷ 346 ὅμως οἱ Δήλιοι ἐνθαρρυνθέντες ἐκ τῶν κατὰ τῶν Σπαρτιατῶν καὶ Φωκιέων ἀποφάσεων τοῦ ἐν Δελφοῖς Ἀμφικτυονικοῦ συνεδρίου καὶ τῆς ἀδυναμίας τῶν Ἀθηναίων, ἣν ἐπέφερεν αὐτοῖς ὁ συμμαχικὸς πόλεμος, ἐνήγαγον εἰς τὸ συνέδριον ἐκεῖνο τοὺς Ἀθηναίους, αἰτοῦντες τὴν ἀπόδοσιν τοῦ ἱεροῦ καὶ τὴν ἀποβολὴν αὐτῶν ἐκ τῆς διαχειρίσεως καὶ κατοχῆς τῶν εἰσοδημάτων αὐτοῦ. Οἱ Ἀθηναῖοι δέ, οἵτινες μεγίστην ὑπελάμβανον ζημίαν τὴν ἀπώλειαν τῶν πλουσίων εἰσοδημάτων τοῦ ἱεροῦ, ἐξελέξαντο ὡς σύνδικον τῶν δικαίων αὐτῶν τὸν ῥήτορα Ὑπερείδην, ὃς ἐπὶ τῶν ἀρχαίων μύθων βασισθεὶς καὶ εὐγλώττως δημηγορήσας, κατώρθωσε νὰ κερδίσῃ τὴν δίκην καὶ ἑπομένως νὰ μείνῃ τὸ πλούσιον ἱερὸν ὑπὸ τὴν κυριαρχίαν των.

Μέχρι τίνος ἐποχῆς κατεῖχον τὸ ἱερὸν οἱ Ἀθηναῖοι ἀκριβῶς δὲν γνωρίζομεν· ἀλλ' εἰκάζομεν, ὅτι ἡ ἐξουσία αὐτῶν δὲν διήρκεσεν ἐπὶ πολὺ καὶ ἴσως ἀπωλέσθη ὅτε ἐξεδιώχθησαν ἐκ τῆς Σαλαμῖνος ὑπὸ τοῦ Κασσάνδρου τῷ 318 π. Χ. Κατὰ τὴν ἡμετέραν γνώμην, τὸ ἱερὸν τῆς Δήλου μετὰ τῶν εἰσοδημάτων καὶ τῶν προσφορῶν θὰ κατείχετο ὑπὸ τοῦ ἑκάστοτε θαλασσοκρατοῦντος· καθόσον καὶ ἀτείχιστος ἦτο καὶ μαχίμων ἀνδρῶν ἐστερεῖτο. Ἐκ τινῶν ἐπιγραφῶν

ἀνευρεθεισῶν ἐσχάτως ἐν Δήλῳ γινώσκομεν ὅτι καὶ Μακεδόνες ἐγένοντο κυρίαρχοι τοῦ ἱεροῦ καὶ Αἰγύπτιοι καὶ πειραταὶ ἔτι. Ἴσως αἱ ἤδη ἐνεργούμεναι ἀνασκαφαὶ θὰ φωτίσωσιν ἡμᾶς κάλλιον καὶ λεπτομερέστερον γνωρίσωσιν ἡμῖν περὶ πολλῶν πραγμάτων παντελῶς σχεδὸν ἀγνώστων, ὅσον ἀφορᾷ τὴν μεγάλην ἐκείνην ἅμα καὶ πανσεβάσμιον νῆσον.

Ἡ Δῆλος παρήκμαζε, οἱ κάτοικοι αὐτῆς ἐπένοντο, αἱ τελεταὶ παρημελοῦντο· ὅπως δὲ καὶ πάλιν ἀκμάσῃ καὶ τὰ πράγματά της εἰς τὸ πρώην καθεστὸς ἐπανέλθωσιν, εἶχεν ἀνάγκην στιβαρᾶς χειρὸς καὶ πνεύματος δαιμονίου, ὀργῶντος πρὸς το καλόν. Ἀναδράμετε, ἀναγνῶσται, εἰς τὴν ἐποχὴν καθ' ἣν ἤκμαζον οἱ Ῥωμαῖοι, ἀναμνήσθητε τῶν παλαιῶν χρόνων, πλεύσατε νοερῶς τὸ Αἰγαῖον καὶ πλησιάσατε τὴν ἱερὰν νῆσον, ἣν βλέπετε ζωηράν, σφριγῶσαν, ἀκμάζουσαν, κέντρον θρησκευτικὸν καὶ τοῦ ἐμπορίου, πολυάνθρωπον πεπολιτισμένην, πλουσίαν, μεγάλην. Οἱ Ῥωμαῖοι καταλαβόντες τὴν Δῆλον ἐκήρυξαν κατὰ τὸ 167 π. Χ. ἐλεύθερον λιμένα, ἵδρυσαν βιομηχανικὰ καταστήματα, ἀνήγειραν οἰκοδομὰς καὶ κτίρια, παρώτρυνον τοὺς κατοίκους ὅπως ἀόκνως ἐργάζωνται, ἔφερον ἐξ Ἰταλίας πλείστους ὅσους ἐμπόρους καὶ ἔδωκαν νέαν ζωήν, νέαν κίνησιν εἰς τὴν νεκρωθεῖσαν πόλιν, ἧς ἡ αἴγλη ποτέ, οὐ μόνον ἐν Ἑλλάδι, ἀλλὰ καὶ ἐκτὸς αὐτῆς ζωηρῶς ἀνέλαμψε.

Τῷ 167 π. Χ. ἐδωρήσαντο οἱ Ῥωμαῖοι τοῖς Ἀθηναίοις τὴν Δῆλον αἰτησαμένοις ταύτην, καὶ διέταξαν τοὺς Δηλίους νὰ ἐκχωρήσωσιν ἐκ τῆς νήσου· ἅμ' ὡς παρέλαβον τὸ περιπόθητον καὶ προσφιλὲς αὐτοῖς (!) ἱερὸν οἱ Ἀθηναῖοι, ἔπεμψαν κληρούχους πρὸς ἀναπλήρωσιν τῶν ἀποδιωχθέντων κατοίκων, καὶ ἴδιον ἐπιμελητὴν ὥρισαν. Κατὰ τοὺς χρόνους δὲ τούτους, καθ' οὓς οἱ Ἀθηναῖοι ἐγένοντο κάτοχοι τῆς Δήλου, οἱ ἐν αὐτῇ παρεπιδημοῦντες Τύριοι ἔπεμψαν πρεσβείαν εἰς Ἀθήνας αἰτοῦντες τόπον, ὅπως τέμενος Ἡρακλέους τοῦ Τυρίου ἀνεγείρωσιν. Συνέρρευσαν ξένοι ἄφθονοι ἕνεκεν τοῦ ἐπικαίρου τῆς θέσεως, καὶ τοῦ ἀσφαλοῦς καὶ ἐλευθέρου λιμένος, ἰδίᾳ μετὰ τὴν καταστροφὴν τῆς πλουσίας καὶ ἐμπορικωτάτης πόλεως Κορίνθου τῷ 145 π. Χ. Εἰς τὴν ἐμπορικὴν ἀκμὴν τῆς Δήλου συνετέλεσε (sic) καὶ ἡ συστᾶσα ἀγορὰ τῶν Δούλων, οὓς καθ' ἑκατοντάδας ἐπώλουν καθ' ἡμέραν οἱ πειραταὶ τῆς Κρήτης καὶ Κιλικίας. Ἡ ἀγορὰ τῆς Δήλου περιεῖχεν ὅ,τι ἐξαίρετον παρῆγεν ἡ Μικρὰ Ἀσία καὶ αἱ τοῦ Αἰγαίου νῆσοι, κομιζόμενον αὐτόσε πρὸς πώλησιν, καὶ ἐκεῖθεν μεταφερόμενον εἰς Ῥώμην. Περιζήτητος ἦτον ὁ χαλκὸς τῆς Δήλου,

ὅστις ἐχρησίμευσε πρὸς κατασκευὴν σκευῶν, ἀγαλμάτων, καὶ πλείστων ἄλλων τεχνογραφημάτων· πρὸς δὲ τὰ μῦρα ἦσαν περίφημα ὡς καὶ αἱ παχύταται ὄρνεις. Ἡ ἀκμὴ τῆς Δήλου εἶχε καταστῇ γνωστὴ πανταχοῦ τῆς γῆς, καὶ ἡ μετὰ τῆς Ῥώμης κοινωνία, ἥτις τὰ μάλα τὴν ἐβοήθει.

Μέχρι τοῦ ἔτους 88 π. Χ. ἡ Δῆλος δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν ὅτι ἀνέκτησε τὴν ἀρχαίαν αὐτῆς λαμπρότητα καὶ αἴγλην, ἀλλὰ μετὰ ταῦτα καὶ πάλιν ἤρξατο βαθμηδὸν παρακμάζουσα, ὀλισθαίνουσα, εἰς τὸν ὄλεθρον βαίνουσα, καὶ τὸ χείριστον .... παντελῶς καταστρεφομένη. Ἀπὸ τῆς ἐποχῆς ἐκείνης μέλαινα σελὶς ἀνοίγεται πρὸ τῶν ὀμμάτων ἡμῶν ἐν τῇ ἱστορίᾳ τῆς ἱερᾶς καὶ θαυματουργοῦ καὶ πλουσίας Δήλου.

Μιθριδάτης, ὁ βασιλεὺς τοῦ Πόντου, εἰς ῥῆξιν περιελθὼν πρὸς τούς Ῥωμαίους, καὶ ἀποφασίσας κατὰ το ἔτος τοῦτο νὰ προσβάλλῃ καὶ αὐτὴν τὴν Ῥώμην, ἐπεζήτησε πρὸς διευκόλυνσιν τῆς ἐπιχειρήσεώς του τὴν κατάληψιν τῶν νήσων τοῦ Αἰγαίου καὶ τῆς Ἀττικῆς, οὔσης ἀσφαλεστέρου φρουρίου ἐν Ἑλλάδι· ὅπερ καὶ ἐπέτυχε τῇ συνεργείᾳ τοῦ φαύλου Ἀριστίωνος ἢ Ἀθηνίωνος, εἰς ὃν ἀνέθηκαν οἱ ἐν παρακμῇ διατελοῦντες τότε Ἀθηναῖοι τὴν ἐντολὴν ἵνα διαπραγματευθῇ ὡς πρέσβυς πρὸς ἐκεῖνον. Ὁ Ἀριστίων δὲ διὰ τὰς μεγάλας ἃς παρέσχε τῷ Μιθριδάτῃ ἐκδουλεύσεις τιμηθεὶς διὰ τῆς ἀξίας τοῦ στρατηγοῦ ἐπὶ τῶν ὅπλων, καὶ μετ' ὀλίγον διὰ τῆς ἐπιρροῆς ἐκείνου τύραννος τῶν Ἀθηναίων γενόμενος, ἀπεφάσισεν ἐκ φιλαργυρίας νὰ λεηλατήσῃ τὴν Δῆλον, αἰτίαν προβάλλων ὅτι δὲν ἀπέστη μετὰ τῶν Ἀθηνῶν κατὰ τῶν Ῥωμαίων. Πρὸς τοῦτο δ' ἔπεμψεν ἐκεῖσε τὸν Ἀπελλικῶνα τὸν Τήϊον μετὰ πολλῆς δυνάμεως· ὃς μὴ ἔχων πολεμικὴν πεῖραν, τάξας δὲ προφυλακὰς ἀμελεῖς, καὶ μὴ φροντίσας νὰ ὀρύξῃ χάρακα πρὸς ἀπόκρουσιν τῶν ἐχθρῶν, ἐνικήθη ὑπὸ τοῦ Ὀροβίου στρατηγοῦ τῶν Ῥωμαίων. Βεβαίως πρὶν νικηθῇ ὁ Ἀπελλικῶν θὰ ὑπέστη ζημίας ἡ Δῆλος ὑπὸ τῆς βεβήλου ἐκείνης καὶ κακούργου χειρός. Ἐντεῦθεν δ' ἄρχεται ἡ παρακμή της. Ἔμελλε νὰ ἴδῃ ἡ ἱερὰ αὕτη πόλις καὶ ἄλλο γεγονὸς πρὸ τῶν ὀμμάτων αὐτῆς τελούμενον ἔτι φοβερώτερον, ἔτι σκληρότερον, μᾶλλον σπαραξικάρδιον· ἔμελλε νὰ ἦ αὐτόπτης μάρτυς τῆς σφαγῆς εἴκοσι χιλιάδων Ἰταλῶν ἐμπόρων, ὑπὸ τοῦ Μητροφάνους στρατηγοῦ καὶ τούτου τοῦ Μιθριδάτου, ὅς πνέων μῖσος πρὸς τοὺς Ῥωμαίους, ἐσύλησε τὰ ἱερὰ τῆς Δήλου, ἐξηνδραπόδισε τοὺς ἐναπομείναντας κατοίκους καὶ ἄρδην κατέσκαψε τὴν νῆσον.

Καίτοι τοιαύτην ὁ Μηνοφάνης ἐπήνεγκε καταστροφὴν, ὁ σκληροτράχηλος οὗτος καὶ ἀπάνθρωπος στρατιώτης, ἡ Δῆλος δὲν ἠρημώθη παντελῶς κατοίκων, ἀπώλεσεν ὅμως τὴν θρησκευτικὴν, πολιτικὴν καὶ ἐμπορικὴν ἀξίαν της. Ἡ νῆσος διετέλει ὑπὸ τὸ σκῆπτρον τοῦ Μιθριδάτου ἐφ᾽ ὅσον οὗτος ἐθαλασσοκράτει· ἅμ᾽ ὅμως ἀπώλεσε τὴν ἰσχύν του, τῷ 84 π. Χ., περιῆλθεν εἰς τοὺς Ῥωμαίους οἵτινες καὶ πάλιν ἐδωρήσαντο τοῖς Ἀθηναίοις. Οὗτοι παραλαβόντες τὴν Δῆλον ἔπεμψαν ἐκεῖ κληρουχίαν πρὸς φρούρησιν τοῦ ἱεροῦ, ὅπερ κατὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους ἦτο πτωχὸν, ἐλάχιστον ὄφελος δυνάμενον νὰ παρέξῃ.

Δὲν δύναμαι νὰ γράψω περὶ τῆς ὁλοσχεροῦς καταστροφῆς τῆς ἱερᾶς ἐκείνης καὶ λαμπρᾶς πόλεως, ἀναμιμνησκόμενος τῆς ἀρχαίας αὐτῆς λαμπρότητος καὶ μεγαλείου ἀδυνατῶ νὰ ἐξιστορήσω ἀκριβῶς τὴν κατάστασιν τῆς ἤδη καταστραφείσης πόλεως. Τὸ ἔτος 69 π. Χ. ἦτο ὀλέθριον διὰ τὴν Δῆλον, ἣν βάσκανος μοῖρα... ἐφθόνησε, καὶ ἰδοὺ ὁ πειρατὴς Ἀθηνόδωρος ἐκεῖσε ἀφικόμενος ἐξηνδραπόδισε τοὺς εὑρισκομένους ὀλιγίστους οἰκιστὰς, κατέκαυσε τοὺς ναοὺς καὶ τάς οἰκίας, συνέτριψε τ᾽ ἀγάλματα, ἔκλεψεν, ἐσύλησεν ἐλεηλάτησεν ἐδήωσε καὶ ἐντελῶς τὴν πόλιν.... κατέστρεψε. Ἔκτοτε ἡ Δῆλος ἐναπέμεινε, φεῦ! ἔρημος, καὶ τοιαύτη διατελεῖ οὖσα μέχρι τῆς σήμερον.

Ὅτε πρὸ δύο ἐτῶν μετ᾽ ἄλλων ἐξέδραμον μέχρι τῆς Δήλου, τῇ ἀληθείᾳ ἐδάκρυσα, συνεκινήθην, ἐστέναξα, κατελήφθην ὑπὸ ψυχικοῦ τινος ἄλγους καὶ ζάλης ἀκουσίου, ἅμα τῇ θέᾳ τῶν ἐρειπίων, ἅτινα ὑποκώφως καταρῶνται τοὺς ἀπανθρώπους ἐκείνους καὶ βαρβάρους καταστροφεῖς· ὁ δὲ βοῤῥᾶς πνέων, καὶ τὰ ὦτα τῶν ἐπισκεπτῶν πλήσσων, βοᾷ πενθίμως, „Καταράσθητε μυριάκις τὸν Μηνοφάνην καὶ Ἀθηνόδωρον." Ἀποκαλυφθείς, ἐγονυπέτησα ἐπὶ τοῦ ἁγίου ἐκείνου ἐδάφους, καὶ λαβὼν τεμάχιον χάρτου ἐκ τοῦ θυλακίου μου ἔγραψα ὀλίγους καὶ ἀνεπιτυχεῖς στίχους οὓς ἐδημιούργησεν ἡ ὄψις τῆς θλιβερᾶς ἐκείνης καὶ σκληρᾶς πραγματικότητος.

Ἰδοὺ αὐτοί:

Πρὸ τῶν ἐρειπίων τῆς Δήλου.

Πρὸ τοῦ σεπτοῦ ἐδάφους Σου, Δῆλος, γονατισμένος
Μὲ ξέσκεπη τὴ κεφαλὴ Σὲ βλέπω δακρυσμένος,
Καὶ τῆς ἀρχαίας ἐποχῆς ἀναμνησθεὶς ἐκείνης
Μοῦ ἔρχονται 'ς τὴ διάνοια χιλιάδες λογισμοί.

Ἆ! Σὺ ποῦ σκόρπαες τὸ Φῶς, τὸ σκότος τώρα χύνεις!
Τί θλιβερὰ καὶ πένθιμος, κατάμαυρη στιγμή!
Ἆ! Μιθριδάτη ὀλετήρ, κακοῦργε, δολοφόνε,
Π' ἐφόνευσας μονομερῆς, σκληρέ, τόσαις ψυχαῖς,
Τὰ συντριβέντ' ἀγάλματα, τ' ἀνάγλυφ', αἱ εἰκόνες
Σὲ καταρῶνται.... κ' εὐλογιαῖς Σοῦ στέλλουνε κ' εὐχαῖς!
Ποῦ εἶνε τ' ἀναθήματα, τὰ πλούσια 'κεῖνα δῶρα
Ἡ αἴγλη Σου κ' ἡ δόξα Σου, ὦ νῆσος ἱερά;
Τὰ πάντα, φεῦ, ἀπώλοντο! Καὶ νεκρωμένη χώρα
Παρίστασαι κι' ὀλόγυμνη 'Εσὺ ποῦχες πτερά.
Ποῦ εἶνε τ' 'Αρτεμίσιον, τ' 'Απόλλωνος τὸ σκῆνος;
Καὶ τοῦ Φιλίππου ἡ στοά, κι' ὁ κολοσσὸς τῆς Νάξου;
Ποῦ εἶν' οἱ τόσοι θησαυροί, τῶν προσφορῶν τὸ σμῆνος;
Παρῆλθον!... 'Αλλ' ἐγέρθητι, ἀνάστηθι, τινάξου
Ὦ Δῆλος, καὶ τ' 'Απόλλωνος θένα ἔχῃς τὴ βοήθεια.
Γενοῦ ἐκ νέου ἡ αὐτὴ ἣ ἦσο καὶ πρὸ χρόνων,
'Ανάλαβε τὸ σκῆπτρόν Σου καὶ ς' τὰ θερμά σου στήθεια
Κρέμασε ὡς ἐγκόλπιον τὸ κλέος τῶν προγόνων.
. . . .
Ἆ! πῶς λυποῦμαι, νἄξερες, ὦ παναγία νῆσος!
Ὅταν σηκώνω τ' ὄμμα μου 'ψηλὰ καὶ Σ' ἀτενίζω,
Σὲ ἀγαπῶ, ἀλλὰ διατί; Εἶσαι πατρίς μου ἴσως.
Σὲ συμπαθῶ, Σὲ σέβομαι, Σὲ βλέπω, καὶ.... δακρύζω.

Σῦρος τῇ 10ῃ Μαΐου 1889. ΓΕΩΡΓΙΟΣ Α. ΠΟΛΙΤΗΣ.

DIE HELLENISCHE SPRACHE.

»Mag sie auch einem Dornröschen gleich fast ein Jahrtausend wie hin»ter einem Dornenhag geschlummert haben — die politische Wiederge»burt des hellenischen Volkes hat die Dornenhecke gelichtet und die hel»lenische Sprache von einer blos hypnotischen Lethargie erlöst, und die »wisschenschaftliche und belletristische Regsamkeit Neu-Griechenlands be»thätigt ihre unverwüstliche, von Sophokles, Thucydides, Plato und »Demosthenes gebildete Kraft und Gewandtheit."

L. Kuhlenbeck, Das Problem einer internationalen Gelehrtensprache, u.s.w. Leipzig, W. Friedrich 1889. 8°. S. 16.

COMMENT DOIT-ON PRONONCER LA LANGUE GRECQUE, TANT ANCIENNE QUE MODERNE? [1])

Mesdames et Messieurs!

Vous dire comment on doit, c'est-à-dire, pour parler plus modestement, comment on devrait selon moi, prononcer la langue grecque, revient à vous dire comment je la prononce; et la manière la plus simple de vous mettre à même de vous en faire une idée eût été, ce semble, de vous l'expliquer en grec. Tous les grecs qui peuvent se trouver ici m'auraient parfaitement compris; quelques-uns même, comme c'est souvent le cas, auraient eu besoin de toutes mes explications et de l'attention la plus soutenue, pour se convaincre que ma prononciation diffère en quoi que ce soit de la leur. Même après qu'ils s'en seraient persuadés, ma prononciation, j'en suis sûr, n'aurait pas cessé de leur plaire. Je ne saurais, de fait, m'expliquer comment, partout où je vais, tous les grecs que je rencontre m'entourent et se prennent pour moi d'amitié; comment, venus en Europe pour apprendre le français ou l'anglais, ils s'empressent si universellement à devenir les victimes de mon désir de m'exercer à parler leur langue; à moins de recourir à la supposition qu'il y a réellement dans ma prononciation une perfection antique dont leur oreille grecque perçoit la note juste, et à laquelle ils voudraient m'habituer à joindre ce brillant choix d'expressions qu'ils ont à leur disposition et qui me manque encore.

Ce choix brillant d'expressions, à allier à une prononciation parfaite et à une syntaxe attique simple au point de différer à peine du grec moderne, et pourtant capable de tout exprimer, sera, je l'espère, le triomphe de ma vieillesse.

Malgré mon âge avancé je ne désespère point de l'atteindre encore, et même bientôt. Mais comme je ne l'ai point encore atteint, et que pour l'atteindre je n'ai pas besoin de vous ajouter aux nombreuses victimes qui de toutes parts s'offrent à moi dans ce but, je prends pour le moment la liberté de m'adresser

1) Dissertation lue dans l'Assemblée Générale du 14 Septembre 1889 à Amsterdam.

à vous dans ma langue maternelle. Dispensé ainsi de faire sur vous mes expériences de composition grecque, je me sens aussi dispensé, par la composition même de cette assemblée, d'arriver ici avec tout un bagage d'érudition. Je suppose chacun de mes auditeurs parfaitement au fait, ainsi que moi-même, de la prononciation du grec tant d'après les grecs modernes que d'après les érasmiens, et de tout ce qui a été dit ou écrit et se répète journellement en faveur de l'une ou de l'autre. Je vous suppose tous familiers avec l'histoire de l'alphabet, depuis sa forme phénicienne, dans laquelle toutes les lettres étant proprement consonnes, cinq d'entre elles tendaient pourtant déjà à s'employer comme voyelles; jusqu'à son application au grec, dans laquelle ces mêmes cinq lettres, considérées surtout comme voyelles, demeurèrent cependant consonnes dans certains cas, savoir dans les diphthongues et dans la synizésis. Vous savez tous comment ces voyelles consonnes tendirent, dans une prononciation postérieure, mais dejà fort ancienne, a disparaître de la prononciation pour ne se maintenir que dans l'orthographe. Vous savez que la raison pour laquelle, dans certains cas, on est arrivé à souscrire l'iota, est que, après s'être légèrement prononcé comme consonne dans ces cas, il avait cessé de s'y prononcer. Vous savez que la raison pour laquelle, dans les diphthongues qui n'ont pas l'iota souscrit, nous écrivons l'accent et l'esprit sur la seconde et non sur la première voyelle, est que la première ne se prononçait plus dans le dialecte attique, et ne continue à s'écrire que pour l'étymologie. Vous avez tous remarqué que cette position de l'accent et de l'esprit, décisive, quant aux diphthongues terminées par iota et à la diphthongne *ου*, en faveur des grecs modernes, les désavoue évidemment en ce qui concerne les autres diphthongues terminées par upsilon.

L'orthographe, dans ces diphthongues, suppose l'upsilon prononcé comme voyelle, et la voyelle précédente supprimée dans la prononciation; tandis que les grecs modernes, d'après un dialecte ancien sans doute, mais sous ce rapport autre que l'attique, prononcent la première voyelle comme voyelle et la seconde comme consonne. Vous savez enfin que comme l'œil des anciens grecs, jugé si delicat de la beauté de la forme, paraît, d'après leur langage même, n'avoir eu que des appré-

hensions assez vagues de la distinction des couleurs; de même leur oreille, sensible à la note et au rythme musicaux, paraît l'avoir été moins à la distinction des voyelles. Pour ne point parler des inductions que l'on peut tirer à ce sujet des innombrables oscillations orthographiques des inscriptions, non plus que des témoignages plus ou moins décisifs des auteurs, il suffit d'avoir lu le Cratyle de Platon pour être persuadé que les grecs de son temps, sans en excepter les Athéniens, distinguaient peu le son *e* du son *i*, ainsi que le son *o* du son *ou*. C'est à tel point que le nom de la lettre ε que nous appelons aujourd'hui epsilon, était alors εἶ, nom composé de deux lettres dont le son était tout un, et dont la différence n'était guère qu'orthographique ou tout au plus dialectique; et de même la voyelle ο, que nous appelons omicron, se nommait alors οὖ, nom composé de deux lettres dont chacune, suivant les cas ou les habitudes locales ou personnelles, se prononçait indifféremment *o* et *ou*. Jusqu'à la réforme orthographique d'Euclide le parallélisme se maintint, dans l'orthographe, entre ε et ο, entre ι et υ. Mais quant à la prononciation athénienne, elle s'était en partie perfectionnée, en partie détériorée, au point d'être devenue presque identique à celle des grecs d'aujourd'hui, et de rendre indispensable d'y accommoder l'orthographe pour rendre le dialecte attique, dont la destinée universelle s'affirmait de plus en plus, accessible par l'écriture aux autres grecs comme aux étrangers. Ce fut l'objet de la réforme operée sous cet archontat, c'est-à-dire vers 403 avant notre ère.

A cette époque ε, ο, quand ils étaient brefs, avaient à peu près cessé d'avoir un son variable; ε bref n'était plus que notre *e* bref et ouvert dans *tel;* ο bref que notre *o* bref et ouvert dans *col.* Quand elles étaient longues ces deux voyelles avaient opté, suivant les cas, ε entre *è* et *i*; ο entre *o* et *ou*; avec cette différence que pour ο long cette option était à peu près établie: tandis que pour ε long, comme Platon le laisse entrevoir, elle n'était affirmée que par quelques dandys nouveau style de l'école de Platon lui-même. Les vieillards d'Athènes, comme il l'avoue, et toutes les femmes, sexe, comme il le note à ce sujet, particulièrement tenace de la tradition, maintenaient l'iotacisme primitif de l'ε long.

Par la réforme d'Euclide, l'usage des signes *ε*, *ο* simples fut réservé pour les cas où ces deux voyelles, étant brèves, avaient les sons respectifs de notre *è* et de notre *o* brefs et ouverts. Dans les cas où *ε*, *ο* longs avaient incontestablement les sons, *ε* de notre *i*, *ο* de notre *ou*, on fit suivre *ε* d' *ι* (*ει*), *ο* d' *υ* (*ου*); tandis que dans les cas restés douteux, c'est à dire où *ε*, *ο* longs continuaient à osciller, *ε* entre notre *è* et notre *i*, *ο* entre notre *o* et notre *ou*, on remplaça *ε* par *η*, que l'on rejetait en même temps comme aspiration, attendu que les athèniens ne le prononçaient plus, et *ο* par *ω*.

Ces deux lettres *η* et *ω* avaient depuis longtemps cet usage de voyelles longues chez les ioniens, auxquels l'aspiration représentée par H, comme équivalent de notre lettre *h*, était inconnue. Les athéniens, ioniens d'origine, paraissent avoir appris l'usage de cette aspiration des doriens, leurs voisins, mais l'avoir mal appris, de manière à aspirer des mots qui ne devaient pas l'être, et vice-versa, à l'instar des Cockneys anglais, et à prêter à rire aux autres grecs. La réforme d'Euclide, en rejetant l'*η* comme aspiration, coupa court à ces éternels quiproquos: *η* supprimé comme *h* aspirée fut remplacée par l'esprit rude, simple souvenir étymologique nullement destiné à être prononcé.

La tentative de Platon, d'établir pour *ε* long (*η*) le son de notre *ê* long, ne réussit pas; et cette lettre garda le son d' *i* long, qu'elle a encore chez les grecs modernes, pour qui elle ne fait pourtant pas tout à fait double emploi avec *ει*, dont le son, comme le remarque Lécluse, est beaucoup plus articulé. Quant à *ω* qui primitivement oscillait entre *o* et *ou*, il s'est subséquemment rangé, sous le nom d'oméga, au son le notre *ô* long et ouvert.

Lors de la réforme d'Euclide le son de l' *ι*, après avoir longtemps oscillé non seulement entre *e* et *i* mais aussi entre *i* et *ou*, s'était déjà, dans tous les cas où il se prononçait comme voyelle, rangé au son de notre *i*. L' *υ* parallèlement, après avoir oscillé tant entre *o* et *ou* qu' entre *ou* et *i*, s'était rangé au son *ou* dans la diphthongue *ου*, où l' *ο* ne se prononçait plus; au son de notre *u* hors des diphthongues, c'est à dire dans les cas où les latins, manquant de ce son, furent obligés pour le réprésenter d'ajouter à leur alphabet la lettre grecque *y*;

et dans la diphthongue *ευ*. Les athéniens prononcaient donc *ὐγενής* au lieu d' *εὐγενής*, exactement comme les français des basses classes prononcent encore aujourd'hui Ugène au lieu d'Eugène. Cette prononciation d' *eu* comme *u* dans les mots français tirés du grec, si elle est, par la mode actuelle, considérée comme un vulgarisme, était encore, pas plus tard que le premier tiers de ce siècle, dans une grande mesure la prononciation des vieux marquis d'avant la Révolution. Loin d'être, au point de vue philologique, une corruption postérieure, cette prononciation n'est probablement que l'ancienne prononciation attique transmise aux gaulois par les marseillais, renommés dans l'antiquité pour la pureté de leur hellénisme.

Ce qu'il y a assurément de très remarquable dans l'orthographe de toutes nos éditions classiques d'auteurs grecs, c'est que, par la place donnée à l'esprit et à l'accent ainsi que par la souscription de l'iota, elle exclut toute idée de diphthongues prononcées comme telles. Il y a, ou tend à y avoir, dans toute langue, cinq espèces de diphthongues; savoir ascendantes, dans lesquelles le premier élément est consonne, comme dans nos mots *lui*, *yeux*; descendantes, dans lesquelles le second élément au contraire est consonne, comme dans notre mot *ail*; fusionnées, dans lesquelles les deux éléments se fondent dans un son unique intermédiaire, comme chez nous *a* et *i* dans *ai*, *a* et *u* dans *au*, *è* et *u* dans *eu*; ascendantes écourtées, dans lesquelles le premier élément consonne ne se prononce plus; et enfin descendantes écourtées, dans lesquelles c'est au contraire le second élément, d'abord consonne, qui a cessé de se prononcer. L'orthographe de nos éditions, soutenue par celle des manuscrits minuscules, et même, si ma mémoire ne me trahit, par celle de manuscrits onciaux accentués, n'admet que les deux dernières espèces, c'est-à-dire les diphthongues écourtées tant ascendantes que descendantes. Les diphthongues descendantes écourtées sont celles qui ont l'iota souscrit, *ᾳ*, *ῃ*, *ῳ*, qui après s'être primitivement prononcées comme *αι*, *ει*, *οι* des érasmiens ont fini par se prononcer comme *α*, *η*, *ω* simples. Les secondes sont toutes les autres diphthongues; toute diphthongue physiologiquement telle étant, de par l'orthographe, exclue de la prononciation.

Il n'est pas possible d'avoir le moindre doute que chaque diphthongue grecque n'ait eu, à quelque époque ou dans quelque dialecte, chacune des cinq formes entre lesquelles, dans les langues humaines en général, les diphthongues doivent se partager. Ainsi les deux formes *οἴκοι*, adverbe, et *οἴκῳ* datif; identiques dans l'orthographe d'avant Euclide, ont dû suivant les dialectes, là se confondre, là se distinguer autrement qu'aujourd'hui. Ce n'est pas par corruption moderne; mais par l'hérédité partielle de quelques anciens dialectes, que les grecs modernes font, contrairement à l'orthographe, d'*αυ*, *ευ*, *ηυ*, *ωυ* des diphthongues descendantes, d'*αι* une diphthongue par fusion. Nul doute que certains anciens grecs n'aient prononcé de même *αυ*, *ευ*, *ου*, *υι* comme diphthongues par fusion, savoir *αυ* comme *au* francais et anglais, *ευ* et *οι* comme *eu* français, *υι* comme *u* français. Ce que l'orthographe représente, c'est la prononciation attique, qui fut celle de la Grèce cultivée pendant toute la longue période de sa plus haute culture. C'est dans la prononciation attique que les plus grands orateurs, les plus grands philosophes. les plus grands historiens, et les plus grands poètes à l'exception d'Homère seul, lurent non seulement leurs propres chef d'œuvres mais ceux de tous leurs devanciers.

De cette stricte prononciation attique la prononciation des grecs modernes ne paraît différer en rien en ce qui concerne les consonnes, comme toutes les personnes qui ont la moindre compétence à ce sujet, sans excepter les érasmiens, le reconnaissent emphatiquement. Les différences ne portent que sur quatre points, sur trois desquels la prononciation des grecs modernes peut facilement et doit absolument être rectifiée.

1. Les athéniens de la période attique ne prononçaient l'upsilon, hors des diphthongues, ni *ou* comme aux temps archaïques; ni *i* comme le font les grecs modernes; mais exactement comme l'*u* français. C'est le seul point sur lequel les érasmiens ont raison, et le point sur lequel il est de l'importance la plus vitale que la prononciation grecque moderne soit corrigée. Par cette correction, non seulement on diminuera le défaut reconnu de l'iotacisme, mais on tarira la source de confusions assez peu embarrassantes, si l'on veut, dans la plupart des cas; mais dont l'une au moins, celle entre *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς*, est abso-

lument fatale à la langue grecque comme langue vivante. Il ne saurait y avoir dans aucune langue vivante deux mots qu'il importe plus de distinguer que *nous* et *vous*. La prononciation grecque moderne, en les confondant en grec ancien, force à remplacer ὑμεῖς par σεῖς, c'est-à-dire à parler grec moderne, et à mettre le grec ancien au rebut comme langue impraticable et morte. Comme d'ailleurs les grecs modernes n'ont nullement renoncé à employer, concurremment à la forme moderne σεῖς, l'ancien pronom classique ὑμεῖς, le rétablissement du son de l'*u* français pour l'υ hors des diphthongues, est indispensable non seulement en grec ancien mais aussi en grec moderne. La réintroduction de ce son n'a rien qui puisse embarrasser les grecs instruits, qui tous parlent le français ou l'allemand dans lesquels ce son existe; et ne rend nullement le langage inintelligible aux grecs moins cultivés, qui s'aperçoivent à peine du changement à moins d'en être avertis, comme j'en ai fait abondamment l'expérience. Les sons *u* et *i*, en effet, sont tellement voisins que plusieurs peuples, tels que les allemands, les interchangent sans cesse, disant par exemple *mide* au lieu de *müde* et *schürm* au lieu de *schirm*, sans que ni celui qui parle ni celui qui écoute s'en aperçoivent. Pour que le rétablissement du son *u* d'upsilon demeure aussi imperceptible que possible, il faudra avoir soin de maintenir au χ et au γ devant cette voyelle le son adouci que les grecs leur donnent devant la même voyelle prononcée *i*, ainsi que devant toute voyelle des sons *è*, *i* = χύμα, γύψ.

2. Dans la prononciation de la diphthongue αι, ainsi que des diphthongues terminées par l'upsilon et autres qu' ου, les grecs modernes, comme il a été expliqué, s'écartent du dialecte attique pour suivre un dialecte plus répandu que l'attique dans l'antiquité, et qui a, sous ce rapport, servi de base à la langue commune telle qu'elle s'est consolidée depuis les conquètes d'Alexandre le grand. Dans la prononciation attique, la seule dont les grammairiens qui ont subséquemment écrit l'accent aient voulu tenir compte, αι se prononçait *i*, comme les anglais, dans leur prononciation fortement hellénisée et iotacisée du latin, prononcent la correspondante latine *ae* dans *sphaera*. Ils prononcent ce mot *sphîra*, et c'est précisément pour montrer que c'est ainsi que les athéniens prononçaient le mot σφαῖρα, que l'accent

circonflexe y est écrit sur l'iota et non sur l'alpha. Dans le même dialecte attique *αυ* et *ωυ* se prononçaient *ου*; *ευ* et *ηυ* se prononçaient *υ*. Mais comme, à l'égard des diphthongues *αι*, *αυ*, *ευ*, *ηυ*, *ωυ*, la prononciation attique ne saurait être rétablie sans rendre le langage en partie inintelligible aux grecs modernes, nous nous contenterons de la laisser subsister pour les yeux dans l'écriture, et en pratique nous prononcerons ces cinq diphthongues comme les grecs nos contemporains et l'immense majorité des anciens grecs.

3. Lorsque l'aigu se trouve sur la pénultième, les grecs modernes lui donnent la durée et l'inflexion du circonflexe, ce qui est une erreur. Le circonflexe a deux temps, le premier fort et le second faible, c'est-à-dire est attaqué avec force et puis expire faiblement; tandis que l'aigu n'a qu'un temps, vif et fort. Il faut absolument faire dans la prononciation la distinction de l'aigu et du circonflexe, telle qu'elle existe dans l'écriture. Cette amélioration, signe d'une prononciation cultivée, est d'ailleurs matériellement si legère qu'on peut l'introduire sans que les grecs s'en aperçoivent aucunement.

4. Lorsqu' un mot ayant le circonflexe sur la pénultième est suivi d'une ou plusieurs enclitiques, les grecs modernes rejettent bien dans l'écriture, mais non dans la prononciation, sur la dernière syllabe du mot à pénultième circonflexe, l'accent de l'enclitique qui suit; et traitent l'enclitique ou les enclitiques dans la prononciation comme si le mot précédent avait l'aigu sur la pénultième. C'est sur cette modification à l'accentuation écrite qu' est fondé le rythme tant de ceux des chants de l'Eglise grecque qui sont basés non sur la quantité mais sur l'accent, que de toute la poésie grecque moderne.

Il faudra donc, tant dans ces hymnes ecclesiastiques que dans la poésie grecque moderne, observer la modification de l'accent écrit que le rythme suppose. Mais dans toute la prose tant ancienne que moderne, il faudra prononcer l'accent comme il est écrit, tant à l'égard du circonflexe qu'à tous autres égards. Il est à noter que l'accent aigu écrit sous la forme du grave sur la dernière syllabe des mots qui ne terminent pas une émission de voix, n'est point réellement l'accent grave, ce qui serait l'absence de tout accent, mais l'accent aigu prononcé un peu moins

fort qu'il ne le serait si le mot terminait l'émission de voix.

L'accentuation, telle qu'elle est marquée tant dans les éditions des auteurs anciens qu'en grec moderne, est celle du dialecte attique telle qu'elle se consolida entre l'époque des guerres médiques et celle des grands orateurs. Elle ne fut d'ailleurs marquée que quelques siècles plus tard, en faveur tant des grecs qui avaient d'autres dialectes pour idiomes maternels, que des étrangers. Du temps des plus anciens poètes, tels qu' Homère, le grec se prononçait non d'après l'accent mais d'après la quantité, ce qui lui donnait une toute autre euphonie et un tout autre caractère. Le passage de la prononciation d'après la quantité à la prononciation d'après l'accent, fut essentiellement la transition du grec ancien au grec moderne, de la langue des mythes chantés à la langue parlée de la politique et des affaires. Les mots grecs qui, prononcés d'aprés la quantité, sont des entités, presque des personalités vivantes dont on sent battre le pouls et vivre toute l'étymologie, ne sont plus que moëllons dans la prose, modulée d'après l'accent, des orateurs et des historiens; comme les colonnes doriques et ioniques dans les murs de Thémistocle. L'accentuation, comme un régiment de cavalerie lancé à toute bride à la poursuite d'une infanterie vaincue, passe sur le ventre de la quantité et de l'étymologie en les sabrant à tort et à travers. C'est déplorable; mais la langue grecque avait en elle tant de vitalité, qu'ainsi mutilée elle ne périt pas, mais refleurit sous une forme nouvelle et plus pratique, qui égala la splendeur de l'ancienne et à certains égards l'éclipsa. Il ne sert de rien de pleurer sur du lait versé. Il faut lire la langue de la prose telle qu' elle est, telle que l'âge de la prose l'a faite; c'est-à-dire d'après l'accent, sous lequel la quantité ne doit reparaître que très légèrement et dans les seuls cas où l'accent ne la contredit pas.

Mais la langue ancienne, le grec fondé sur la quantité, c'est à dire le grec ancien proprement dit, ne périt point pour cela. Non seulement il resta fixé dans les mètres des anciens poètes, mais les poètes modernes tels qu' Eschyle et Aristophane, qui en parlant suivaient l'accent et non plus la quantité, continuèrent la tradition poétique de leurs devanciers en écrivant dans la langue archaïque, c'est à dire fondée sur la quantité, des poèmes destinés à être lus d'après la quantité et nullement d'après

l'accent. L'accent et la quantité sont absolument incompatibles, ou s'ils peuvent s'unir dans une très faible mesure, c'est uniquement dans la prose, et nullement dans la poésie antique. Tout effort pour les unir produit l'effet le plus gauche, pour ne pas dire la plus épouvantable cacophonie.

En vain certains modernes ont-ils proposé de combiner l'accent et la quantité dans la lecture, en battant la mesure sur la quantité mais en élevant la note sur l'accent. L'élévation ou l'abaissement de la note est assurément, jusqu'à un certain point, indépendant de la mesure du vers antique; mais elle doit dépendre du sens, qui est essentiel au texte, et non de l'accentuation qui est une superfétation moderne. En tant que l'expression exigée par le sens le permet, l'élévation de la note doit d'ailleurs généralement coïncider avec l'arsis, qui est le temps fort du pied, pour la raison très simple que plus la note est élevée plus elle tend à être forte, contenant plus de vibrations égales en force dans un temps égal. Des vers antiques lus en battant le temps fort sur l'arsis de la mesure, mais en élevant systématiquement la voix sur l'arsis de l'accent, feront donc à peu près l'effet grotesque d'une danse à contre temps.

Il est évident que les consonnes doublées dans l'écriture, mais qu'à l'imitation des grecs modernes nous nous abstiendrons de doubler dans la prononciation de la prose, devront se prononcer doubles dans la poésie ancienne, au moins quand c'est de leur duplication que dépend la longueur de la syllable précédente ayant pour base une voyelle brève.

En lisant la poésie grecque ancienne d'après la quantité, une question importante se soulève, c'est celle de la prononciation de la synizésis. La solution donnée à ce sujet par tous les auteurs que j'ai consultés me paraît être exactement le contre-pied de la solution juste.

Qu' on essaie de lire d'après la quantité, et dans la prononciation que j'ai recommandée, un paragraphe d'Homère, par exemple, et on verra combien c'est harmonieux et enchanteur. C'est que dans cette prononciation quatre diphthongues, *αυ*, *ευ*, *ηυ*, *ωυ*, commencent par l'élément voyelle, tandis que toutes les autres diphthongues n'ont que l'élément voyelle. Aucune diphthongue n'y commence par l'élément consonne, comme ce fut

autrefois le cas pour toutes les diphthongues autres qu' ᾳ, ῃ, ῳ.

Qu'on relise maintenant les mêmes vers en faisant précéder de l'élément consonne écrit la seconde voyelle de toutes les diphthongues autres qu' ᾳ, ῃ, ῳ, et on verra quelle cacophonie. Assurément Homère n'a pu écrire ses vers pour être prononcés ainsi. Les horreurs tartaréennes de la prononciation d'Erasme, qui dans toutes les diphthongues autres qu' ᾳ, ῃ, ῳ, ου, fait de la seconde voyelle l'élément consonne, seraient délices élysiens en comparaison.

Mais la manière dont toutes les autorités à moi connues conseillent de traiter la synizésis consiste précisément à en faire pratiquement une diphthongue ascendante, c'est à dire dont le premier élément est une consonne. Cela peut être tolérable dans certains cas, mais dans le premier cas où la synizésis se présente dans Homère, dans le premier vers de l'Iliade au mot Πηληϊάδεω, cela ne va pas bien du tout. L'ε étant prononcé comme consonne, c'est à dire, supposons, comme *ï* consonne dans *païen*, il y a deux consonnes entre l'α précédant et l'ω suivant, ce qui tend à rendre long par position l'α qui dans ce cas doit être bref. Que l'on prononce au contraire l'ε comme voyelle et l'ω comme consonne, c'est à dire comme *ou* consonne, ω ayant eu primitivement, comme nous l'avons vu plus haut, le son d'*ou*; et l'inconvénient n'existe plus.

Je conseille donc dans ce cas, dans d'autres où cela est encore plus important, et, pour avoir une règle générale, dans toute synizésis, de faire de la première voyelle l'élément consonne. Si cet élément consonne est originairement une voyelle du son *i* ou *e*, il se prononcera comme *ï*, consonne; s'il est originairement une consonne du son *o* ou *ou*, il se prononcera comme *ou* consonne dans *oui*; si l'élément consonne est α, il se prononcera comme en arabe le hamza privé de voyelle, c'est à dire comme la petite consonne non écrite dont nous faisons parfois précéder le mot *onze* pour l'empêcher de se lier avec une consonne qui précède.

Il est à remarquer que dans le vers hexamètre héroïque, ainsi que dans le vers pentamètre des distiques, chaque syllabe longue est composée de deux temps, le premier faible et le second fort, tandis que de chaque deux brèves consécutives la première

est très faible et la seconde un peu plus forte. L'inverse donnerait une mesure juste à la vérité, mais bientôt fatigante et intolerable pour une lecture de longue haleine. Cette observation ne s'applique pas nécessairement aux vers de forme héroïque en apparence, mais que la mesure générale des strophes grecques dans lesquelles il se trouvent ça et là enchassés peut mettre en marche sur un rythme tout à fait différent de celui de l'hexamètre héroïque proprement dit.

Un poème ancien lu d'après l'accent moderne ne serait autre chose qu'une traduction littérale de ce poème dans le grec d'une époque postérieure, pour ne pas dire d'une époque impossible. Cet accent est donc ordinairement marqué non point pour être lu, mais pour servir de bref commentaire grammatical au poème, qui devient ainsi sa propre traduction dans un grec fictif mais instructif. Dans la pratique pédagogique, après avoir lu une phrase du poème d'après la quantité, on pourrait très bien, en la traduisant ensuite mot à mot, reprononcer chaque mot d'après l'accent. C'est même un exercice qui doit tout à fait être recommandé.

Mesdames et Messieurs,

Je n'ai pu tout dire dans ce rapide exposé, mais il est des points que je crois avoir clairement et inébranlablement établis. Il ne s'agit point ici d'un parti pris, d'une prononciation adoptée à la légère et soutenue mordicus parcequ'on n'en sait point d'autre, mais d'une conclusion mûre et réfléchie, qui soutient également bien l'épreuve de l'investigation scientifique et celle de l'application pratique. La prononciation que je recommande convient parfaitement au grec ancien, et est parfaitement intelligible aux grecs modernes: que peut on demander de plus? Elle fait du grec ancien et moderne une seule langue en deux formes, à chacune desquelles elle donne toute sa valeur, toute la vibration qui lui est propre, sans aucunement sacrifier l'une à l'autre. Ce n'est point au lourd moyen-âge ni sous la domination turque, mais au siècle de Périclès, aurore de l'âge le plus brillant de la littérature grecque, qu'elle place le point décisif de la distinction entre le grec ancien et le grec moderne, par la substitution de l'accent à la quantité. Comparé à cette titanique

révolution, qui changea totalement l'euphonie, la marche et le génie d'une langue sans pouvoir ni la tuer ni l'abâtardir, car elle était divine, les différences de style qui peuvent séparer l'attique de Xénophon de celui des journaux d'Athènes sont philologiquement minimes, bien moindres assurément que les différences de dialecte et de style qui distinguent, par exemple, la poésie d'Homère de la prose du même Xénophon. La littérature grecque moderne, non seulement sous sa forme épurée, mais dans tous ses degrés et dans ses dialectes les plus locaux, est une partie aussi vivante, aussi intégrale et aussi inséparable de la langue grecque totale, que n'importe quelle période ou quel admirable dialecte de cette même langue dans l'antiquité.

Et quant au grec ancien, il n'est plus une langue morte.

Lausanne. JULES FERRETTE.

HEINRICH SCHLIEMANN.

»Anstatt der lateinischen sollten sich die Lernenden früher mit der »griechischen Sprache beschäftigen, und zwar mit der heutigen grie- »chischen Konversationssprache...... Mit Begeisterung und Methode »lernte ich das Altgriechische, nicht als eine todte, sondern als eine le- »bende Sprache. Ich begann mit Xenophon und Plutarch, und nach vier »Monaten war ich im Stande Homer, Thucydides und Sophocles zu le- »sen...... Heute verschwendet die Jugend eine unermesslich lange Zeit »darauf, und doch vergisst sie nach beendigtem Lehrkurse das, was sie »Jahre hindurch gelernt hat: aus dem einfachen Grunde, weil sie das »Griechische als eine todte Sprache lernt. Aber ein noch grösseres Hin- »derniss der Erlernung der griechischen Sprache in England ist ihre Aus- »sprache. In Monate Mai war ich in die Schule Taylors geladen, wo die »Schüler englische, deutsche, franz., latein. und griechische Reden dekla- »mirten. Alle übrigen Reden habe ich verstanden, aber von der griechi- »schen gar kein Wort".....

J. B. Télfy, Meine Erlebnisse in Athen.
Budapest, Wien, Leipzig 1890. 8°.
XVII. Schliemann, S. 65—67.

UEBER DEN NAMEN GRAECI UND DEN ÄLTESTEN BERNSTEINHANDEL DER HELLENEN.

EINE HISTORISCHE UNTERSUCHUNG

VON

I. M. J. VALETON in Amsterdam.

II. der Bernsteinhandel.

Wir haben in unserem vorigen Artikel den historischen Bestand eines Graikoi genannten Volkes in Epirus darzuthun gesucht, und dann in den Illyrischen Völkerschaften, welche lange vor dem Anfange der Hellenischen Colonisation nach Italien übergesiedelt sind, den Iapygern und Venetiern, die Zwischenträger erkannt, durch deren Vermittelung der Name in seiner erweiterten Bedeutung in Italien heimisch geworden ist.

Es bleibt uns also die zweite Frage übrig: Sind die Graikoi wirklich bei den Illyriern bekannt gewesen; hat es — und das schon in so früher Zeit als die ist wohin unsere Auseinandersetzung uns jetzt geführt hat, d. h. schon vor 800 v. C. — einen so bedeutenden Verkehr zwischen Illyrien und Thesprotien gegeben, dass sich hieraus mit Wahrscheinlichkeit annehmen lässt, der Volksname der Nachbarn sei im Munde der Illyrier zum Gesammtnamen geworden? Wir wollen versuchen auf diese Frage eine bestimmte Antwort zu geben, und hoffen es wahrscheinlich machen zu können, dass schon in der Homerischen Periode ein kostbarer und sehr gesuchter Handelsartikel, der Ostseebernstein, durch die Dodonäer von den Illyriern bezogen wurde, und dass dadurch ein sehr gewinnbringender Verkehr zwischen ihnen stattfand, der bis in die ältesten Zeiten hinaufreicht.

Herr H. Genthe hat in seinem vortrefflichen Buche „Ueber den Etruskischen Tauschhandel nach dem Norden" die Meinung begründet, dass die Hellenen im Mutterlande und in Klein Asien wenigstens schon im fünften Jht v. C. den Bernstein über das Meer von den Etruskern bekommen haben, wahrscheinlich durch die zweite oder dritte Hand, durch Vermittelung verschiedener

Kaufstädte, wie Tarent, später Syracus, und andere. Dies erhellt aus der Localisirung des Bernsteinmythus, mit den goldige Thränen weinenden Schwestern des Phaëthon, an der Pomündung, und aus der Gleichsetzung des mythischen Eridanus, wo der Bernstein herkommt, und der Electriden-inseln, mit dem Padus und seinem Delta; beide finden wir im 5ten Jht bei den Hellenen bereits fertig vor. Herr Genthe meint sogar annehmen zu können, dass schon seit dem 7ten Jht die Hellenen den Bernstein vorzugsweise durch Etruskische Vermittelung bekamen. Auch sind von ihm zwei Hauptstrassen nachgewiesen, worauf ihn die Etrusker vom Norden her erhielten; eine für den Ostseebernstein, von der Weichselmündung südwärts über den Istros durch Pannonien nach Hatria; eine zweite, welche theilweise dem Rheinthale folgend bis zur Aarmündung von da nach dem Genfer See und dem Rhonethal lief, und ursprünglich nicht nach Etrurien ging, sondern in der Gegend Massilia's in Ligurien das Mittelmeer erreichte, wo die Massalioten, und vor Erbauung dieser Hellenischen Colonie vielleicht schon hier angesiedelte Phoeniker, die Ware in Empfang namen; auf dieser kam ursprünglich wohl hauptsächlich der Nordseebernstein nach Süden, vielleicht kam aber schon sehr früh der Ostseebernstein hinzu. Denn das neben und vielleicht schon vor Hatria auch Ligurien lange ein Stapelplatz des Bernsteins gewesen ist, ersieht man aus den Namen Lyncurium, Langurium and vielen andren Modificationen, welche sämmtlich auf die Form λιγούριον δάκρυ, Ligurischen Bernstein, zurückgehen. Diese zweite Strasse haben aber die Etruskischen Mercatores schon frühe bei Grenoble erreicht, und von dort den Zufuhr nach Nord-Italien abgeleitet, auf der grossen uralten Alpenstrasse, welche die Namen des Heracles und des Hannibal trägt, und welche von der Isara aufwärts über den kleinen St. Bernhard die Dora Baltea entlang in die Pogegend führt. Die hieraus für Massilia erfolgende Stockung der Zufuhr zwang die Massalioten im 4ten Jht, ihren Bernstein selber von dem Hauptmarkte am Po zu beziehen. Doch wurde auch ein Versuch gemacht, zu erkunden, ob es vielleicht möglich wäre dem ins Stocken gerathenen Handel zu helfen durch Eröffnung eines Wasserweges, worauf die Hellenischen Schiffe den Fundort des Bernsteins in der Ostsee selber erreichen und die Ware über

das Meer nach Massilia führen könnten. Diese Untersuchung anzustellen scheint der Zweck gewesen zu sein, womit der bekannte Geograph Pytheas gegen Ende des 4ten Jht sich auf die Reise begab; wie es scheint ist er auch wirklich an die Ostseeküste hingelangt. Seine Reise hat zwar für den Handel nichts ergeben; aber auf den von ihm in seinen Schriften, u. a. in dem Buche περὶ ὠκεχνοῦ gemachten Mittheilungen, hat so gut wie alles Wissen beruht welches die Griechen von dieser Weltgegend gehabt haben, bis zu der Zeit worin die Unternehmungen der Römer neue und genauere Kenntniss erschlossen. [Ueber den Lauf der Bernsteinstrassen durch Deutschland ist ausführlich gehandelt worden von Herrn von Sadowsky „die Handelsstrassen der Gr. und Röm. durch das Flussgebiet der Oder, Weichsel, Dniepr und Niemen", Deutsch von A. Kohn, Jena 1877; man sehe auch die fleissige Zusammenstellung von Dr F. Waldmann „der Bernstein im Altertum", Fellin 1883; wir verweisen auf diese Schriften, ohne auf das Detail derselben hier näher eingehen zu können.]

Es steht also ziemlich fest, woher die Hellenen und Asiaten den Bernstein hatten seit dem 5ten Jht, vielleicht sogar schon seit dem 6ten oder dem 7ten Jhte. Aber dass auch viele Jhte früher der Bernstein bei ihnen bekannt und geschätzt war, ist gewiss. Auch wenn man über die Bedeutung von ἤλεκτρον bei Homer einen entschiedenen Ausspruch nicht gelten lassen will, so beweisen es doch für die Homerische Periode die Fünde selber. Auch die Etrusker kannten den Bernstein, wie Herr Genthe bemerkt, lange ehe er direkt vom Norden her zu ihnen gelangte; er kommt verarbeitet schon in den ältesten Gräbern von Cervetri vor. Es wird nun ziemlich allgemein angenommen, dass in dieser Periode der Bernstein von Phoenikischen Seefahrern angeführt wurde. Allein diese Annahme ist durchaus hypothetisch; sie stützt sich auf kein einziges direktes Zeugniss; sogar Strabo, wo er erzählt dass die Phoenikischen Seefahrer das nach Gades geführte Britische Zinn und Blei von dort abholten, macht des Bernsteins mit keinem Wort Erwähnung. Ob es wahrscheinlich und glaublich sei, dass die Phoeniker (und das um 900 v. C.) ganz Europa umschifft und die Ostsee besucht haben, lassen wir aber jetzt auf sich beruhen; auch die Hypothese von der Anfuhr nach einer Phoenikischen Ansiedelung, welche an

der Massiliotischen Küste bestanden haben soll in der Zeit vor der Erbauung Massilia's, wollen wir nicht zu widerlegen suchen; allein wir wollen zeigen dass es bei den Hellenen noch eine andere Vorstellung gegeben hat von dem Ort wo der Bernstein herkam, ganz verschieden von Ligurien und der Padusmündung, und ohne Zweifel viel älter; und wir werden versuchen es wahrscheinlich zu machen dass dieses älteste Bersteinland ursprünglich das war, was man sich als das Land der Hyperboreer dachte.

Wir müssen hier zuerst eine bekannte Stelle Herodots besprechen. Es ist jene wo Herodot (4. 32—36) redet von den Delischen Tempelsagen, wie sie zu seiner Zeit theils in mündlicher Priestertradition, theils in den Delischen Tempelhymnen eines Olen von Lykien und Melanopos von Kyme fortlebten. Er beschreibt was ihm da auf Delos mitgetheilt worden, von den uralten Beziehungen der heiligen Insel mit einem fernwohnenden, frommen, Apollo und Artemis verehrenden Volke, den Hyperboreern. Daraus genüge es hier zu erinneren, was dem Herodotus, wie er sagt, in Delos mitgetheilt wurde, dass noch zu seiner Zeit (man beachte das Präsens *ἀπικνέεσθαι*) der regelmässige Tribut der Hyperboreer bei dem Tempel einkomme, in der Form heiliger Gaben (*ἱερῶν*), die sorgfältig in Weizenbündel gewickelt von den Hyperboreern an die Grenze ihres Landes getragen und den Nachbarn übergeben, von diesen weitergereicht wurden, bis sie so von Volk zu Volk gehend zuletzt in ihren Bestimmungsort, den Delischen Tempel, anlangten, um da von den Priestern in Empfang genommen zu werden. Mit der ersten dieser Sendungen, welche noch von Hyperboreischen Mädchen selber überbracht wurde, was dann noch einmal aber später nicht mehr vorgekommen war, seien die Götter von Delos selber von dorther nach Delos gekommen; die Sache wird also in dem Mythus bis an die Einführung des Apollokultes auf die Insel, d. h. in das 8te Jht, hinaufgerückt. Auch giebt Herodotus genau den Weg an, den diese heilige Sendungen der Hyperboreer nahmen. Die Hyperboreer selber, sagt er, bringen sie den Skythen; die Völkerschaften der Skythen tragen sie immer westlich bis an das Adriatische Meer; dann gehen sie südlich, und d i e e r s t e n H e l l e n e n in deren Hände sie kommen sind die Dodonäer; von Dodona gehen sie nach dem

Malischen Seebusen, passiren dann ganz Euboea der Länge nach, und werden endlich von da nach Tenos, von Tenos nach Delos gebracht. — Auch bei Callimachus (3tes Jht), der (in dem Hymnus auf Delos vs. 282—290) genau denselben Weg angiebt, sind die Pelasger von Dodona die ersten Hellenen, welche die Sendungen in Empfang nehmen. Nicht über das Meer also, und nicht über eine der Hellenischen Küstenstädte von Epirus, ging der Weg nach Dodona, sondern er lief von der Stelle wo er an das Adriatische Meer gelangt war, wahrscheinlich von dem heutigen Fiume, durch das Binnenland Illyriens nach den Graikoi, und weiter in die Hellenische Halbinsel hinein. Dass es nun bei diesen Sendungen überall nicht um die Weizenhalme zu thun war, sondern um das was darin verborgen war, folgt aus Herodot's Worten; und doch weiss Callimachus nichts davon zu sagen als dass es waren: *ἀμφιετεῖς δεκατηφόροι αἰὲν ἀπαρχαὶ*, jährliche Erstlinge zum Betrage eines Zehnten, und: *καλαμήν τε καὶ ἱερὰ δράγματα ἀσταχύων*, Halme und heilige Bündel von Aehren; und Plinius (4.91) nennt ebenfalls die kostbaren Gaben: „frugum primitias." Doch streiten diese Angaben in Wirklichkeit nicht mit den Worten Herodot's. Die heiligen Gaben welche in und ausser Griechenland von den verschiedensten Seiten, sogar aus Etrurien, an die Haupttheiligtümer wie Dodona, Delos, Delphi u. s. w. gezollt wurden, heissen immer „Erstlinge der Ernte", oder „Zehnten", *ἀπαρχαί* und *δεκάται*. Sie waren es aber in der That niemals; sondern es waren Weihgeschenke in Gold, in Silber, in anderen kostbaren Materialien oder in werthvollen Gegenständen, „goldene Sommer" (*θέρη χρυσᾶ*), u. s. w., welche mehr oder weniger genau im Werth dem zehnten Theil der Einkünfte derjenigen, welche sich zum Darbringen, einer Gabe vereinigt hatten, entsprachen. Doch fehlte es dabei nie an einige Garben, welche mit den Weihegaben zugleich als Symbol dem Gotte übergeben wurden; die Gabe selber mochte grosser oder kleiner ausfallen, ja im Nothfalle ganz fortbleiben, wenn die Aehren nur da waren, so war ein Act der Pietät vollzogen. Dass bei dem Darbieten von *ἱερὰ* diese Aehren niemals fehlten, beweisen zahllose Erwähnungen (man vergl. Her. 4. 33, u. s. w.; das Thargelienfest in Athen; bei den Römern die von den Arvalbrüdern einge-

sammelten Aehrengaben); mehr noch beweist es der Name den diese Gaben immer trugen, ἀπαρχαὶ, frugum primitiae. Wenn man dabei wohl an regelmässige Kornsendungen, an eine Art Getreide-tribut, gedacht hat — ohne zu fragen was denn die Priester mit der Menge Korn machen sollten, und wozu es diente, das Korn in den ungedroschenen Aehren mitsammt den Halmen herum zu schleppen — so hat man eben dieses Wort missverstanden. Auch hier muss man sich, wie es wohl geschehen ist, von diesem Namen nicht irre führen lassen; die Gaben der Hyperboreer waren „frugum primitiae"; als Symbol waren Weizenhalme, δράγματα ἀσταχύων, hinzu gesellt; aber diese letzten hatten in der That nur symbolischen, gar keinen wirklichen Werth, und ihren Werth erhielten die Sendungen von den eben nur ἀπαρχαὶ *genannten* Kostbarkeiten. So nennt denn auch Pausanias, wo er von den Geschenken der Hyperboreer redet (1.31.2), diese Gaben ἀπαρχαί, und unterscheidet sie doch nachdrücklich van den symbolischen, sonst ganz werthlosen, sie einhüllenden Halmbündeln. Zugleich lässt Pausanias auch die Ursache durchblicken, warum Herodotus eigentlich so wenig von diesen ἱερὰ selber, ihrer Natur und ihrem Material, zu berichten weiss; Pausanias sagt nämlich dass diese Gegenstände von den Priestern verborgen gehalten wurden, und dass Niemand sie zu sehen bekam. Wenn man, mit dieser Stelle im Gedächtniss, überliest was Herodot von den ἱερὰ sagt, so wird man sofort erkennen, dass auch Herodot sie nicht gesehen hat. Es waren wohl die für werthvollst gehaltenen und am tiefsten versteckten Sachen ihres Tempelschatzes, die bei den Delischen Priestern als „Gaben der Hyperboreer" galten, Sachen welche sie einen guten Grund hatten, nicht vorzuzeigen, welcher für ihre übrigen Schätze nicht galt. Denn an anderen Weihgeschenken fehlte es im Delischen Tempel nicht. Viele Jahrhunderte lang hatten die Ionischen Zwölfstädte und die Cycladischen Inselstaaten für das Apollofest, welches alle fünf Jahre einmal auf Delos gefeiert wurde, ihre Abgeordneten angewiesen, welche dafür in ihrer Heimath Gaben sammelten (damit, wie Herodotus sagt, dem Beispiel der ehemals von den Hyperboreern gesandten Mädchen folgend), und die sich dann, begleitet von vielen mit Frauen und Töchtern sich freiwillig ihnen

anschliessenden Bürgern, auf bekränzten Schiffen nach Delos aufmachten um die ἱερὰ, die für den Gott bestimmten Gaben, unter Flöten- und Citherklang in den Tempel des Gottes zu tragen, und nachher den Agones und sonstigen Festlichkeiten beizuwohnen. Diese Feier erwähnt auch Thucydides (3, 104); in der Mitte des 6ten Jhtes bestand sie noch zu voller Herrlichkeit. Auch von anderen Seiten, auch noch zu Herodots Zeit als die Ionische Panegyris schon ihre Bedeutung verloren hatte, kamen doch noch vielfach, besonders von den nördlich wohnenden Barbaren, den Thraken und Paeonen, Gaben bei dem Heiligthum der Geburtsgöttin ein, womit sich die Frauen welche sie darbrachten die Gunst und Gnade dieser Göttin erkauften; bei diesen Geschenken fehlte auch niemals das symbolische Weizenbündel. Für diese allgemeine Sitte, das Heiligtum von Delos zu beschenken, bildete aber die Hyperboreer-Sage den mythologischen Hintergrund; und so erkennen wir wie grossen Vortheil die Priester hatten von diesem Mythus und von der Thatsache dass er allgemeinen Glauben fand. Denn wie wäre es möglich die Ansprüche des Gottes von Delos auf reiche Gaben zu laügnen oder ihn zu vernachlässigen, und sie einem anderen Heiligtume zuzuwenden, wenn man glaubte, dass noch damals vom fernsten Ende der Welt eben diesem Heiligtume die Gaben jährlich zuströmten? Darum hiess das „Gabensammeln für den Delischen Gott" eben eine Erfindung der Hyperboreischen Mädchen: darum hiess es das die Hyperboreer ihre Gaben ehemals unter Flöten- und Citherklang in den Tempel hineingetragen hatten, ganz so wie die Ionischen θεωροὶ dasselbe bei der fünfjährlichen Apollofeier thaten (Plut. Mor. p. 1136); darum aber auch war es nicht erwünscht, den neugierigen Besucher, den man mündlich sehr gern genau über alles was die Hyperboreer betraf belehren wollte, auch deren Gaben sehen zu lassen, weil es sich dabei nothwendig herausstellen musste dass schon lange, in Herodotus' Zeit wohl schon seit mehr denn hundert Jahren, diese Sendungen ins Stocken gerathen waren, und war es viel besser den Nimbus des Geheimnissvollen, den diese ganze Sache hatte, unangetastet zu lassen, und den Glauben zu erwecken, dass die Geschenke der Hyperboreer noch immer regelmässig einkamen. Ueber diesen Punkt also kann auch Herodotus sehr

leicht einen unrichtigen Eindruck bekommen haben aus seinen Delischen Erkundigungen.

Es bleibt nun aber in dem was Herodot mittheilt über die Art, wie die kostbaren Gaben der Hyperboreer nach Delos gelangten, ein Punkt sehr schwer zu verstehen, so schwer, dass kaum daran gezweifelt werden kann dass auch diese Sache von den Priestern unserem Historiker nicht ganz so vorgestellt worden sei, wie sie sich in Wirklichheit zugetragen hat. Wie soll man glauben, dass so kostbare Gegenstände wirklich von Barbarischen Völkerschaften mit solcher Pietät behandelt worden seien, wenn es wahr ist dass diese Gegenstände ihnen von den frommen Absendern so ganz auf guten Glauben überlassen wurden, damit sie die Sorge dafür auf sich nehmen und sie um des fremden Gottes willen ganz unentgeltlich weiter befördern möchten? Es bleibt darum, wie mir scheint, kaum etwas Anderes übrig, als an eine Art Tauschhandel zu denken, wobei die zu versendenden Gegenstände jedesmal das Tauschmittel bildeten, so dass der Barbarische Volkstamm bei dem sie eben angelangt waren, sie bei der nördlichen Grenze in Empfang nahm als Zahlung für das was er auszuführen hatte, sei es Korn oder Vieh oder Sklaven, Salz oder andere Gegenstände, um sie dann an der entgegengesetzten Grenze gegen Anderes was sie bedürften oder auch gegen Gleiches, aber mit Vortheil, wieder abzusetzen; denn so ungefähr wird man sich überhaupt einen grossen Theil des Transito-Handels auf dem Festlande im Alterthum vorzustellen haben, und wirklich wurde z. B. der Ostseebernstein', wie Pytheas später berichtete, so von den Gutonen die ihn aus dem Meere holten weiterbefördert, indem diese ihn den nächstwohnenden Germanen, den proximi Teutoni, verkauften. Dann aber leuchtet es ein, dass auch die Hyperboreischen Kostbarkeiten, da wo sie zuerst versandt wurden, nicht gerade noch ausschliesslich für *einen* Empfänger, wie z. B. den Delischen Tempel, bestimmt gewesen sein können; und dies ist eben der zweite Punkt, worüber Herodotus in Delos sehr leicht unrichtig belehrt worden sein kann. Die Gegenstände waren bei der Versendung eben für jeden bestimmt gewesen, der sie bezahlen konnte, und behalten wollte; für Fürsten oder adliche Herren, um ihre Paläste damit zu schmücken, ihre Frauen und

Töchter damit zu beschenken; aber auch für fromme und reiche Leute welche sie einem Gotte weihen wollten. So ersehen wir, worauf es mir hauptsächlich ankommt, dass die von Herodotus beschriebene Strasse keineswegs eine nur für die Delischen Priester eingerichtete, so zu sagen private Route gewesen sein kann, worauf es einem fernen Volke beliebt hätte seine Gaben an den Tempel zu versenden, sondern eine uralte öffentliche Handelstrasse, worauf nur die Priester, im verzeihlichen Bestreben den Ruhm ihres Tempels in den Augen des gläubigen Besuchers zu erhöhen, mit Unrecht einen speciellen Anspruch zu besitzen vorgaben. War es aber eine Handelstrasse, so ist es ganz unmöglich, dass diese sich nicht auf den Ort gerichtet hätte, wo damals, als sie aufkam, am meisten Handel getrieben wurde; solch ein Ort muss ganz unvermeidlich in der Zeit, als die Strasse sich bildete, die Zufuhr an sich gezogen haben, weil an solcher Stelle für dergleichen Waren der höchste Preis gezahlt wurde und daselbst ein neuer Handelsartikel, wodurch dem Handelsbetrieb und der Ausfuhr neue Nahrung gegeben wurde, am meisten geschätzt war. Und hiermit kommen wir an den Punkt, der das überaus hohe Alter dieser Handelstrasse beweist. Denn die einzigen grossen Kaufstädte, welche von dieser Strasse berührt werden, die aber zugleich auch die ältesten Handelstädte von Hellas waren, sind Eretria und Chalcis auf Euboea. Weder die Corinthischen Pflanzstädte am Adriatischen Meer, Apollonia, Epidamnus, Corcyra, noch die Welthandelstadt der Bacchiaden, Corinth, um von Athen und anderen gar nicht zu reden, werden von dieser Strasse berührt; sie kommt gar nicht südlich von den Thermopylen, sondern in kürzester Linie geht sie direkt von Dodona über Land nach dem Malischen Seebusen, um Euboea zu erreichen. Man sieht hieraus deutlich dass damals, als die Strasse sich bildete, Chalcis und Eretria die einzigen sehr bedeutenden Handelsorte Griechenlands waren. Ja, will man noch höher hinaufgehen, so steht nichts im Wege auch an jene nur aus den Mythen herausgedeuteten Zeiten zu denken, worin die Küste des Malischen Seebusens selber der Mittelpunkt des frühesten Hellenischen Handelsverkehrs und der in ihren Uranfängen begriffenen Hellenischen Seefahrt gewesen sein soll.

Für diese unsere Aufstellung, die von Herodot beschriebene

Route sei lediglich eine uralte auf Euboea gerichtete Handelsstrasse aus Ost-Deutschland gewesen, wird man eine Bestätigung finden können in der folgenden Thatsache. Während nämlich Callimachus in seinen Angaben über die Hyperboreische Zufuhr noch ganz mit Herodot stimmt, giebt Pausanias (1. 31. 2) eine ganz andere Route an worauf die Gaben der Hyperboreer nach Delos gelangt sein sollten. Er (d. h. sein Gewährsmann) steht unter dem Einfluss der jüngeren Auffassung, nach welcher die Hyperboreer in Asien, ungefähr in der Richtung nach China zu, zu suchen sind. Also kommen bei ihm die Gaben aus Asien. Es werden hier nun als die weiteren Stationen dieser erfundenen Route einige bekannte Ortschaften genommen; dies geschieht aber nicht ganz willkürlich, sondern es werden die zwei Hauptstationen jenes Wasserweges gewählt, welcher in klassischer Zeit Hellas mit dem schwarzen Meer und von dort mit Mittel-Asien verband; nämlich Sinope am Pontus und Prasiae, eine Attische Hafenstadt, deren Apolloheiligtum sich in Nachäffung der älteren Delischen Sage selbst auch auf diese Verbindung mit den Hyperboreern etwas zu Gute that. Also auch hier, in dieser späteren und augenscheinlich aus der Luft gegriffenen Angabe, finden wir eine bekannte Handelstrasse für den Weg, den die Gaben entlang kamen, angenommen; es geschieht dies eben in dem richtigen Gefühl, das daher, wo keine Handelsroute hinführte, auch solche Sendungen nicht wohl gedacht werden können.

Was sollen es nun aber für Gegenstände gewesen sein, die so von den Chalcidiern und Eretriern auf Euboea aus weiter Ferne bezogen und von ihnen weiter nach allen Seiten verhandelt wurden? Ich glaube, es ist nichts anderes, als eben der Bernstein, dessen ältester und direkter Bezug uns hier auf sagenhafte Weise von Herodotus bezeugt und beschrieben ist. Der Bernstein, nachdem er auf jener Strasse nach den Stapelplätzen auf Euboea gelangt und von hier durch Chalcidische Kauffahrer ausgeführt — oder auch durch andere, zum Theil durch Phoeniker, abgeholt worden war, gelangte so nach Creta, nach anderen Inseln, nach Küstenstädten Klein-Asiens, vielleicht noch weiterhin nach Süden, d. h. nach Orten wo der Kunstfleiss hoch genug stand um den Rohstoff zu verarbeiten, den Bernstein zu schneiden und zu glätten und Schmuckgegenstände daraus zu bereiten, welche dann

theilweise ihren Weg nach Hellas zurückfanden. Natürlich hatte die Ware, so wie sie auf Euboea anlangte und von da weiterging, noch entfernt nicht den hohen Werth, den sie später bekam, wenn sie in der Form vielfacher zierlicher Schmuckgeräthe an die Fürsten und vornehmen Herren sowohl der Hellenischen Städte als auch Klein-Asiens und sogar Etruriens von über das Meer kommenden Kaufleuten (Odyss. 15. 460) abgesetzt wurde. Doch war es ein dem Gotte würdiges Geschenk, dieses Stück ungeformter Bernstein, das in die unentbehrlichen Halmbündel gewickelt von den Euboeïschen Kaufleuten als Weihegabe, ἀπαρχαὶ δεκατηφόροι, nach Delos gesandt wurde, als ein für die glückliche Ankunft der Ware verschuldeter und weiteres Gedeihen des Handels verbürgender Tribut; und den Priestern war es kaum zu verargen wenn sie dieses Geschenk als das Hauptergebniss des ganzen Betriebes betrachteten, und die Frömmigkeit der weit entfernten Barbaren preisten und lobten, welche ihnen so kostbare Gaben angedeihen liess.

Wir lassen jetzt auf einige Augenblicke den Herodoteischen Bericht über die Gaben der Hyperboreer beiseite, und fragen, was die Hellenen selber über den Ursprung und den Bezug ihres Bernsteins gemeint und gesagt haben. Wie schon oben erwähnt, deuten ihre Mythen seit dem 5ten Jht bestimmt auf den Padus und auf N. O. Etrurien.

„Die Identificirung des mythischen Eridanus mit dem Padus", sagt Herr Genthe, „sprach zuerst Philoxenus von Athen (c. 480 v. C.) aus, wie der Scholiast zu den Aratea des Germanicus berichtet". Es ist nun aber höchst merkwürdig, und um so mehr hervorzuheben weil es kaum beachtet worden ist, dass dies nicht die einzige, nicht die älteste Meinung der Hellenen über jene Frage ist. Es gab noch eine andere, viel ältere, ein dunkles Gerücht, welches Herodot uns mittheilt obgleich er nicht daran glaubt. Seine Worte (3,115) lauten so: „ich nehme nicht an, dass es einen Fluss giebt der von den Barbaren Eridanus genannt sein soll, der in das am Boreas liegende Meer mündet" [es wurde also dabei noch nicht an den Padus gedacht] „und wo man sagt dass der Bernstein herkommt; denn der Name Eridanus muss Hellenisch und von einem Hellenischen Dichter erfunden sein, und der Bernstein und das Zinn kommen zu uns

von der Welt Ende." Was hier zuerst gesagt ist, der Eridanus-Name sei eine Hellenische Erfindung, werden wir dem Verfasser jener Zeilen gern zugeben, oder wenigstens nicht darüber streiten; mit dem letzten Punkte aber steht es anders. Gewiss, auch die Volksmeinung, der Bernstein komme „vom Boreas", d. h. direkt vom Norden, nach Hellas, *kann* willkürlich ersonnen sein; dies beweist aber nicht, dass sie es auch *ist.* Herodotus verwirft die Volksmeinung nicht, weil sie mit anderweitiger, besser beglaubigter Kunde, die er von dem Norden Europa's oder den Beziehungen zu den Barbaren daselbst hatte, streitet; solche Kunde hat er gar nicht, von Mittel-Europa weiss er so wenig, dass er die Alpen und die Karpathen für zwei grosze Flüsse hält, die sich in den Donau ergiessen (man sehe auch Her. 5, 9). Hätte Herodot gewusst, wie wir es jetzt wissen, und wie Pytheas es später erkundet hat, dass gerade nördlich von Hellas die Ostseeküste lag, und dass da der Bernstein aufgefunden wurde, so hätte er auch über jene Volksmeinung wohl anders geurtheilt. Er verwirft sie nur, weil ihm unmöglich scheint dass sie einen realen Grund habe, da noch Niemand nach jener Gegend hingekommen sei; und wahrscheinlich wirkte der Umstand dass schon damals Etrurien als das Bernsteinland geahnt wurde, dazu mit, ihn für diese Volksmeinung, welche den Bernstein vom Boreas herleitete, ungläubig zu machen. Nun *kann* aber doch gewiss die Volksmeinung auf wirklicher Kunde beruht haben, wenngleich noch kein Hellene Deutschland besucht hatte. Auch den meist barbarischen Völkern ist es nicht verborgen geblieben was Nord, was Süd u. s. w. war, weil die Sonne selbst es ihnen anwies. Und so kann auch der Umstand dass das Weitergeben der Ware sowohl bei dem Volke das sie am Meere auffand, als auch bei jedem der folgenden Empfänger, immer in ungefähr südlicher Richtung stattfand, sehr wohl von ihnen selbst bemerkt, die Thatsache also dass der Bernstein „vom Boreas her" käme sehr wohl ihnen selbst bekannt geworden, und so eine Angabe darüber, zusammen mit den Sendungen selber von Volk zu Volk überliefert, nach Hellas gelangt sein.

Fassen wir dies vorlaüfig noch nur als Möglichkeit im Auge, so kann, falls diese Volksmeinung wirklich auf gutem Grunde beruht haben soll, die betreffende Bernsteinstrasse nur die grosse

östliche, die erste der zwei oben von uns angedeuteten, gewesen sein, welche Plinius (37 § 43 und 45) beschreibt. Bei der Ostseeküste an der nordöstlichen Seite der Weichselmündung anfangend, gelangte sie, vielleicht theilweise dem Laufe der Weichsel folgend, und dann die March hinaufgehend, bei Carnuntum (Deutsch-Altenburg) an den Donau; von hier ging der Bernstein durch das mittlere Pannonien (Steiermark und Kärnthen), und erreichte so das Adriatische Meer. Nun hat Herr Genthe angenommen, dass jedenfalls schon vor dem Anfange des 5ten Jhts v. C. die Etrusker, an erster Stelle die stadt Hatria an der Pomündung (Spina ist in diesem Jht von den Einwohnern verlassen aus Furcht vor den Angriffen der hereindringenden Kelten) die Ware auf dieser Strasse direkt bekamen; und wie schon oben bemerkt, stimmen wir ihm in dieser Hypothese völlig bei. Aber nichts verbietet uns, zu vermuthen, dass dieser Transport über Carnuntum durch Pannonien auch schon viele Jahrhunderte früher bestanden hat, ehe die Etrusker, deren Handel und Kunstfleiss inzwischen einen grossen Aufschwung genommen hatte, die Zufuhr von dort nach Italien und nach ihren Fabriken abzuleiten angefangen hatten. Es muss dann aber in jener frühen Zeit, in der Homerischen und der ersten nach-homerischen Periode, diese Strasse von Carnuntum in ihrem letzten Theil noch nicht süd-westlich nach Venetien (wo Plinius sie endigen lässt) und nach dem Padus, sondern, wohl von der Gegend von Grätz aus, südlich gelaufen sein, und sie muss östlich von Istrien, wahrscheinlich ungefähr bei der heutigen Stadt Fiume, das Adriatische Meer erreicht haben. So *kann* es eine uralte, gerade nach Hellas führende Bernsteinstrasse gegeben haben; diese muss dann im 7ten oder 6ten Jht durch die Etrusker erreicht worden sein, und von ihnen muss, indem sie sich der Zufuhr bemächtigten, der Hellenische Bezug unterbunden worden sein, ganz so wie wir oben sahen dass sie an der anderen Seite, auf dem nach Massilien und Ligurien führenden Wege, gethan haben. Als Stütze hiefür giebt es nun aber noch zwei überaus wichtige Thatsachen, welche zusammen genommen vollkommen geeignet und im Stande sind, das bisher als Möglichkeit von uns aufgestellte, und besonders das über die ursprüngliche Richtung dieser Strasse gesagte, des hypothetischen Charakters zu entkleiden, und ganz

sicher zu stellen. Die erste ist diese, dass es eben an dem Punkte wo unsre Bernsteinstrasse in Illyrien angelangt sein muss, bei dem alten Tarsatica (Fiume), nicht sehr weit von den Quellen der Culpa (Colapis), in historischer Zeit ein Markt- und Stapelplatz der verschiedensten Waren gegeben hat, welche von vielen Seiten hieher angeführt waren und an die aus weitem Umkreise zusammengeströmten Kauflustigen abgesetzt wurden. Der Verfasser der sogenannten (früher dem Aristoteles zugeschriebenen) Mirabilia Ausculta sagt darüber Folgendes (c. 104): „Zwischen Mentorica" (einer der nördlichsten Liburnischen Inseln östlich von Istrien) „und Istrien, bei dem Berge Delphion, ist eine Stelle wo ein sehr besuchter Markt gehalten wird; hier bieten Kaufleute, die vom Schwarzen Meer" (den Donau und die Culpa herauf) „kommen, die Waren aus Lesbos, Chios, Thasos zum Verkauf an; und andere Kaufleute die von dem Adriatischen Meere kommen bringen hier Thongeschirr aus Corcyra zu Markte". Diese erste Thatsache giebt uns Aufschluss darüber, warum in so unendlich viel früheren Zeit, als an eine Anfuhr aus Pontus und Corcyra noch gar nicht gedacht wurde, der Bernstein von den Pannoniern nach dieser Stelle gebracht sein soll; es war dies eben der für die Einfuhr in Illyrien meist geeignete Punkt, so zu sagen ein von der Natur gemachtes und schon früh benutztes Handels- und Einfuhr-Thor der Griechischen Halbinsel. Die zweite Thatsache ist diese, dass einige der gegenüber Tarsatica (Fiume), eben in der unmittelbaren Nähe des genannten Punktes, gelegenen Inseln, insbesondere Curicta (j. Veglia), im Altertum den Namen der Electriden-Inseln getragen haben. Dies erhellt aus Skymnus (vs. 374) und Plinius (3.152); auch bei Skylax (21) ist der Name mit Gewissheit hergestellt. Plinius fügt ausdrücklich hinzu, sie haben diesen Namen bekommen, weil man eine Zeit lang glaubte, da werde das „sucinum quod Graeci electron appellarent" gefunden. Dass diese Illyrischen Inseln jenen Namen nicht *nach* dem 5ten Jht, wo man schon in den Mythen das Padus-Delta als Electriden-inseln aufführte (Plin. 37 32), bekommen haben, leuchtet ein; im folgenden Jht aber und nachher konnte über den Ursprung des Bernsteins unmöglich mehr ein solcher Irrthum obwalten. Es muss also hier einen Bernsteinmarkt gegeben haben,

ehe die Etrusker sich der Zufuhr bemächtigten. Hiermit ist aber bewiesen, dass es wirklich in beinahe vorhistorischer Zeit eine directe Anfuhr von Bernstein nach Illyrien gegeben hat, welche Etrurien gar nicht berührte. So sagt denn auch Solinus (20. 10): „Diesen Artikel haben die Barbaren früher in Illyricum hinein getragen; nachdem er aber durch das in Pannonien angeknüpfte Handelsverkehr allmählig zu den Bewohnern der Pogegend abgeleitet worden war, haben die Römer gemeint, dass der Bernstein auch in dieser Gegend entstehe, weil sie ihn da zum ersten Male gesehen hatten". Und jetzt werden wir nicht mehr zaudern, der oben genannten Volksmeinung, ungeachtet der Zweifel Herodot's, vollen Glauben zu schenken, und zu erkennen dass sie auf thatsächlicher Kunde beruht hat; weil es eben unmöglich anzunehmen ist, dass die Volksmeinung, wenn sie, wie wir zeigten, wissen *konnte* aus welcher Richtung der Bernstein kam, und wenn sie, wie wir sahen, in ihrem Ansatze mit der Wahrheit übereingestimmt hat, zufällig das Wahre aus der Luft gegriffen haben sollte *ohne* etwas davon zu wissen.

Kehren wir aber jetzt zu der ersten Stelle des Herodot und der Hyperboreerstrasse zurück, so wird nun, wie ich hoffe, auch die Hypothese, dass die Hyperboreer-Gaben in dem Mythus die ältesten Bernsteinsendungen vorstellen, eine Hypothese welche, wie ich glaube, schon Manchem unter den Neueren nahe gelegen hat, obgleich sie noch, soviel ich weiss, von Niemand ausgesprochen worden ist, in anderem und besserem Licht als dem einer müssigen Vermuthung erscheinen. Um sie näher zu begründen, wünsche ich noch einige Punkte hervorzuheben.

1°. Wie wir oben erwiesen zu haben glauben, kann die von Herodotus beschriebene Route nichts gewesen sein, als eine uralte Handelstrasse, die in jene Zeiten hinaufreicht da der Handel von Chalcis und Eretria noch nicht von dem Corinthischen und Corcyraeïschen überflügelt worden war. Es giebt nun aber ausser dem Bernstein keinen einzigen Artikel, von dem mit einiger Wahrscheinlichkeit könnte vermuthet werden, dass er auf dieser Strasse aus Deutschland nach Hellas importirt worden wäre. Und weil wir nun wissen, dass dieser Artikel wirklich auf entsprechendem Wege eingeführt worden ist, bleibt an der Einheit und Zusammengehörigkeit der betreffenden Berichte wohl kein Zweifel übrig.

2°. Dass Herodotus bei der Beschreibung der Hyperboreer-Strasse nicht die Germanen nennt sondern die Skythen, ist ganz in Uebereinstimmung mit der Weise, wie die Alten den Lauf der Germanischen Bernsteinstrasse anzugeben pflegen. Wo von dem Bersteintransport durch Ost-Deutschland die Rede ist, nennen die Meisten, sei es auch irrthümlich, die Skythen. So definirte Timaeus († um 256 v. C.) die so oft erwähnte grosse Bernsteininsel, welche er Raunonia nennt (nach Herrn von Sadowsky = Samland), welche Pytheas „Basileia" genannt hatte, als „ante Scythiam" gelegen, wie Plinius sagt (4.94). Andere Autoren gaben an dass sie „a littore Scytharum" in drei Tagfahrten (wohl durch das Frische Haff) zu erreichen war. (Plin. ibid.) Ein gewisser Xenocrates, Zenonis genannt (bei Plin. 37.40) wusste anzugeben, dass der Bernstein bei den Skythen gewonnen wurde; u. s. w. Alle diese Angaben sind aus einer Zeit, als man sehr gut wusste dass der Bernstein aus Deutschland kam; die Angabe bei Herodot dass die Hyperboreer-Gaben aus dem Skythenlande kamen, verbietet uns also keineswegs, dabei gleichfalls an Deutschland zn denken, ja sie führt uns eben darauf. Gewiss hat Herodotus, wie es seine Art ist, und wie er bei dieser Gelegenheit auch ausdrücklich sagt, bei der Aufzählung der Völker, welche die Sendungen weiterschafften, nur wiedergegeben was die Priester ihm erzählt hatten. Da er nun aber über die Lage der von den Skythen bewohnten Gegend seine eigene auf Erkundigung beruhende (doch ziemlich ungenaue) Vorstellung hatte — er setzt sie an zwischen dem unteren Donau, welcher bei ihm in S. O. Richtung fliesst, und dem See von Asow, und westlich kommen sie bei ihm nicht über Siebenbürgen hinaus —, so war er gezwungen, in seinem Berichte die Richtung worin sich die Sendungen durch das Skythenland nach dem Adrias fortbewogen, als eine *Westliche* zu bezeichnen; und so bringt er sich, gerade durch seine etwas weniger lückenhafte Kenntniss verleitet, in gewissen Widerspruch mit der Volksmeinung, welche den Bernstein „vom Boreas" herkommen liess, und welche Recht hatte.

3°. Die Art und Weise, wie nach Herodot die Gaben der Hyperboreer von Hand zu Hand gehend nach Dodona geschafft wurden, stimmt vollkommen mit dem überein, was über den Bernsteinhandel durch Deutschland von den Alten erforscht worden

ist. „Ueber den Bernstein erkundete Pytheas (sagt Herr Genthe), dass die Guttonen ihn an die ihnen zunächst wohnenden Teutonen (wahrscheinlich Burgundionen oder Vandiler), dann an die Buren (Volcae Tectosages) verkauften, und dass er von diesen an ihre Nachbarn abgegeben weiter südwärts gelangte". Man sehe Plinius 37. 35. Auch Tacitus (Germ. 45) sagt dass der Bernstein „in ungeformten Blöcken gesammelt und ebenso weiter getragen wird, und dass die Germanen, wenn sie den Preis der dafür gezahlt wird in Empfang nehmen, sich selber darüber wundern". Dass es Germanen, nicht fremde Kaufleute, waren, welche ihn über den Donau in Pannonien brachten, bezeugt Plinius (37. 44). Diese Uebereinstimmung zeigt schlagend, dass die Angaben, welche Herodotus in Delos vernahm, von dem Bernstein, und nur von diesem, gelten können.

4°. Der oben erwähnte Xenocrates berichtete, dass der Bernstein, der bei den Skythen gewonnen wurde, von ihnen „Sacrum", *ἱερόν*, genannt wurde. Aus Plinius und Tacitus wissen wir aber, dass er bei den Germanen „Glaesum" hiess, eben dasselbe Wort das sie später auf das ihnen damals noch unbekannte Glas angewendet haben. Man kann also die irrtümliche Angabe des Xenocrates auf sich beruhen lassen; man kann sie aber auch zu erklären suchen. Vielleicht darf vermutet werden, dass es in der Zeit nach Herodotus unter den Griechen nicht gänzlich unbekannt geblieben ist, dass die vielbesprochene sogenannte *ἱερὰ* der Hyperboreer wirklich Bernsteinblöcke gewesen waren, und dass ein späterer Autor darum berichtet hatte, die Skythen hätten die Bernsteingaben als *ἱερὰ* betrachtet, was dann bei Xenocrates so gewendet worden sein mag, dass die Skythen den Bernstein *ἱερόν* nannten. Mir kommt es mehr glaubwürdig vor, dass so der Irrtum entstanden sei, als dass Jemand eine derartige Behauptung über den Namen des Bernsteins bei den Deutschen ganz ohne Zweck und Vernunft aus der Luft gegriffen habe.

Nachdem unsere Untersuchung uns soweit geführt hat, dass wir die Identität der Hyperboreergaben mit den Bernsteinsendungen haben feststellen können, wage ich es an letzter Stelle, und zum Schluss, auszusprechen, dass nach meiner Meinung der ganze Hyperboreermythus ursprünglich entstanden ist aus der Thatsage, dass der Bernstein in ältester Zeit aus unbekannter

Gegend direkt nach Hellas gelangte. Wie ich glaube, ist dieser Mythus auf Delos entstanden, und zwar ist sein erster Kern daselbst lediglich herausgesponnen aus den schon an die ältesten Bernsteingaben von Hause aus angehefteten Erzählungen, welche theils in dunklen Gerüchten etwas Wahres enthielten, wie z. B. dass der Bernstein vom Boreas herkäme, dass er von einem an der Meeresküste oder auf einer Insel und bei einem grossem Fluss wohnende Volke versandt wurde, dass er von Volk zu Volk weiterging; theils aber einfach erdichtet waren. Dem Mythus, nachdem er aus diesem Kern entstanden war, haben die oben erwähnten Delischen Tempelhymnen, welche schon die Namen der Hyperboreischen Mädchen, von denen die ersten Sendungen überbracht sein sollten — bekanntlich nichts als Beinamen der Göttin Artemis —, zu nennen wussten, zuerst eine festere Gestalt gegeben; hieraus ist er in Hesiodus' Gedichte und in die „Epigonoi" übergegangen; bald ist auch Delphi, das als Apolloheiligtum in diesem Punkte bei Delos nicht zurückstehen mochte, und sind andere Orte mit neuen Ausschmückungen des Mythus aufgetreten; und schliesslich hat die glänzende Phantasie der Hellenen daraus das bezaubernde und auch in frühhistorischer Zeit die Gemüther aller Hellenen so mächtig erregende Märchen gemacht, das damals nicht allein von vielen überschwänglichen Naturen, sondern auch von einem der edelsten und begabtesten Geister die es je gegeben hat — ich denke an Pythagoras — mit solcher Tiefe und Kraft des Glaubens ergriffen wurde; das Märchen welches wir heute under dem Namen des Hyperboreer-Mythus kennen und anstaunen. Dass dieses Märchen im Bernsteinhandel seinen thatsächlichen Kern hat, lässt sich nicht beweisen, nur wahrscheinlich machen. Man muss gestehen, dass die Hellenische Litteratur im Allgemeinen wenig weiss von einem Zusammenhang des Bernsteins und des Eridanusmythus einerseits, mit der Hyperboreischen Sage und mit Apollo andererseits. Es genügt hierfür kaum, dass der Name des Bernsteins, Electron, von Elector, Beinamen des Sonnengottes, entlehnt sein soll (Plin. 37· 31, vergl. Victor v. Hehn Kulturpflanzen u. Hausthiere, S. 285 u. 533). In der älteren Litteratur ist solch ein Zusammenhang gänzlich unbekannt; die Bernsteinmythen werden oft erwähnt, ebenso die Hyperboreer

und was dazu gehört, aber sie gehen neben einander her, ohne einander zu berühren. Wenn dies für die ganze Litteratur galt, so könnte uns das zwar nicht verbieten, diese Verbindung, welche nothwendig und natürlich scheint, selber herzustellen; es könnte Zufall sein dass die Zusammengehörigkeit beider keine Spuren hinterlassen hätte, und wir könnten behaupten, dass wir mit der Ergänzung dieses fehlenden Gliedes nichts anderes thäten als das Ziehen eines nothwendigen und durch die Sache gebotenen Schlusses; doch würde dieser Schluss für Viele einen hypothetischen Charakter behalten. Nun finden wir aber in der jüngeren Hellenischen Litteratur diese so nothwendig erscheinende Verbindung thatsächlich bei den Alten selber gegeben. Wir finden sie in den Argonautica des Apollonius (± 240 v. C.). Es wird da erzählt wie die Argonauten, nach Gallien hingelangt, den Eridanus aufsegeln (ein Fluss der hier, nachdem er die Rhone aufgenommen hat, als theils in den Ocean, theils in das Tuskische Meer, theils in den Adrias sich ergiessend gedacht wird, also als ein Complex von dem mythischen Eridanus, vom Rhodanus und vom Padus). Hier wird des Bernsteinmythus und der weinenden Schwestern des Phaëthon gedacht. Der Dichter fügt hinzu (4. 611—618): „aber die Kelten haben eine andere Sage; sie glauben, Bernstein sei gebildet aus den Thränen des Apollo, als dieser über den Tod seines Sohnes, des Aesculap, erzürnt, vom Vater Zeus aus dem Himmel fortgeschickt war und sich zu den Hyperboreern begeben hatte". — Dass dies nun keine Keltische, sondern eine Hellenische Sage ist, leuchtet ein; sie knüpft an einen bekannten Hellenischen Mythus, den Zorn des Apollo um seinen Sohn, an; wie Apollonius dazu kommt, sie den Kelten zuzuschreiben, bleibt räthselhaft; vielleicht war sie in Massilien zum ersten Mal ausgesprochen, oder war sie ihm von einem Massilioten mitgetheilt, sie kann aber nur von einem der Hellenischen Mythen kundigen Menschen gemacht sein. Sie setzt einen ursprünglichen Verband zwischen dem Bernstein und den Hyperboreern voraus, denn der Bernsteinfluss wird hier ausdrücklich im Lande der Hyperboreer angesetzt, und sogar der Hyperboreische Apollo als Urheber des Bernsteins genannt. Nun ist dies zwar die einzige Stelle wo dies geschieht; aber sie genügt vollständig um zu beweisen das wenigstens die Hyperbo-

reer und der Bernstein von Hause aus zusammengehören, und dass diese Verbindung nur durch Zufall in den älteren Angaben nicht vorkommt. — Ein zweiter Hauptpunkt, welcher hervorgehoben werden muss um die von uns behauptete Zusammengehörigkeit nachzuweisen, ist die oft übersehene Thatsache, dass die vielen Hellenen schon in Herodotus' Zeiten gelaüfige Localisirung des Hyperboreer-namens weder die ursprüngliche ist noch sein kann. Nach dem jüngeren Ansatz nämlich werden die Hyperboreer nach Asien versetzt; er ist zuerst von Aristeas aus Proconnesus (einer nach Herrn Duncker nicht vor 680 auf der gleichnamigen Insel gestifteten Stadt) in dem Epos Arimaspeia aufgestellt. Es muss aber eine ältere Auffassung gegeben haben, welche die von Aristeas erfundene locale Verbindung der Hyperboreer mit den Arimaspen und den Issedonen (Ost-Türkistan) noch nicht kannte, und, als sie sie kennen lernte, dieselbe verwarf. Die Hauptstütze dafür liegt in dem Namen selber, welcher ursprünglich nur ein gerade nördlich wohnend gedachtes Volk angedeutet haben kann. Ein zweiter Grund ist dieser, dass die Delischen Berichtgeber des Herodot von diesen Asiatischen Völkerschaften noch nichts wussten, sondern an die Hyperboreer sogleich die Skythen anschlossen. Dass Herodot die zwei Auffassungen nicht klar genug unterscheidet, hat seinen Grund in der ungeheueren Ausdehnung welche im Altertume dem Skythen-Namen gegeben wurde, wodurch derselbe ebensogut die östlich wohnenden Barbaren von Central- und von West-Asien, als die nord-östlichen und nördlichen Bewohner von Ost-Europa andeuten konnte; doch stellt Herodot selber uns in den Stand besser zu unterscheiden, indem er in den Delischen Bericht die Arimaspen und Issedonen mit Recht nicht hineingemischt hat, wie es der spätere gefälschte Bericht bei Pausanias thut. Weiter finden wir die ältere Vorstellung, welche die ursprüngliche sein muss, weil in ihr allein die Bedeutung des Namens ihre Geltung hat, bei einem der unmittelbaren Vorgänger Herodots, Hellanicus; bei diesem wohnen die Apolloverehrenden Hyperboreer „hinter den Rhipäischen Bergen", d. h. (nach Herrn Kiepert) hinter der nur vorausgesetzten nordöstlichen Fortsetzung der Alpenkette; man siehe über diese auch später von vielen beibehaltene Localisirung des heiligen Volkes Plinius 4.89 und 6.34. — Hieran hielt auch ein

Autor des 3ten Jhts, der περὶ τῶν Ὑπερβορέων schrieb, Hecataeus von Abdera, fest: „Hecataeus und einige Anderen, sagt Diodor (2. 47. 1) berichten dass gegenüber den Wohnstätten der Kelten im Ocean eine Insel liegt, nicht kleiner als Sicilien; sie liegt im Norden, und ihre Bewohner heissen Hyperboreer, weil sie noch über die Stelle wo der Nordwind entsteht hinaus wohnen. Bei ihnen ist Leto geboren, sie selbst sind Diener des Apollo — u. s. w." — Dass hier die Kelten genannt sind, ändert an der gerade nördlichen Richtung nichts; sagt doch auch Timaeus, der auf den Erkundigungen des oben erwähnten Geographen Pytheas füsst, die Insel Basileia liege „gegenüber dem hinter Galatien liegenden Skythien" (Diod. 5. 23. 1; Plin. 37. 36). Die Apolloverehrenden Hyperboreer wurden also in dem älteren Volksglauben und in der Priestertradition gerade nördlich von Hellas gedacht. Natürlich denken wir entfernt nicht daran zu behaupten, dass diese Localisirung der Hyperboreer die *wahre*, die spätere eine *falsche* gewesen sei. In den Mythen giebt es weder wahr noch falsch; man kann nur die Vorstellungen selber und ihre geschichtliche Entwicklung festzustellen suchen. Wir behaupten allein dies, dass die oben angeführte Vorstellung die ursprüngliche gewesen ist, ohne damit das Recht der anderen anzugreifen, welche wir darum auch nicht ausführlich besprechen; sogar gegen Herrn Gladisch werden wir nicht zu beweisen suchen dass die Hyperboreer *nicht* die Chinesen gewesen seien.

Aber nur aus der ursprünglichen Form eines Mythus lässt sich das erste Entstehen desselben — wo dies überhaupt möglich ist — erklären; aus den späteren Formen muss man die speciellen Anlässe und Gründe dieser Zusätze und Umgestaltungen aufzufinden suchen. Nun ist, was die Hyperboreer am Meisten charakterisirt, ihr Wohnen im Norden, hinter dem Boreas; ihre Könige waren Söhne des Boreas, die von ihnen abgesandten Mädchen seine Töchter. — Vom „Boreas" leitete auch die Volksmeinung, wie Herodot aussagt, den Bernstein her. Hätte Herodot an jener Stelle (3. 115) auch den Namen der Hyperboreer genannt, so wäre unsere Behauptung dass dieser Name nur erfunden sei, um die unbekannten Absender des am Delischen Tempel so hoch geschätzten Bernsteins zu benennen, auch durch ein so gut wie geradezu dies aussagendes altes Zeugniss gestützt. Er hat das nicht ge-

than, wie oben nachgewiesen wohl nur zufällig; aber uns scheint es dass die ursprüngliche Einheit jener Vorstellungen von der Herkunft des Bernsteins und von den Hyperboreern evident ist, und dass die letztere nur als aus der ersteren abgeleitet betrachtet werden kann. — Es kommt hinzu, das der Hyperboreermythus kaum irgendwo ausser in Delos entstanden sein kann. Er hat von Hause aus einen ganz eigenen Charakter, wie wir es in den unzähligen, aus ungenauer Kunde und Schiffermärchen entsprungenen Sagen der Hellenen nirgends wieder finden; es ist die tief religiöse Färbung, womit ein von Ehrfurcht vor Apollo erfüllter Sinn ihn gesättigt hat. Kein Zweifel dass er auf geweihtem Boden, unter priesterlichem Einfluss, entsprossen und aufgewachsen ist; und wegen seiner Beziehung zu Apollo und Artemis muss dieser Boden dann auch ein diesen Göttern geweihter gewesen sein. Wenn es uns nun gelungen ist zu zeigen, dass die Gegenstände, welche in Delos als Gaben eben dieses mythischen Volkes verehrt wurden, wirklich ἀπαρχαὶ von den nach Hellas eingeführten Bernsteinsendungen waren, so haben wir hier in Delos gewiss auch den Ort zu suchen, wo der Mythus entstanden ist, weil allein hier für sein Entstehen zugleich die Veranlassung und die erforderten Zustände zu finden sind.

In diesem Verkehr also, welcher die Illyrier mit den um Dodona wohnenden Hellenen verband, in der regelmässigen Abnahme des angeführten Bernsteins durch die Graikoi, welche vielleicht selber der nach der Adriatischen Küste geführten Ware eine Strecke weit entgegen zu gehen pflegten um sie abzuholen, (man kann hiermit vielleicht in Verbindung bringen dass Herodot die Illyrier nicht nennt unter den Völkern, welche den Bernstein selber weiter gaben), liegt die Erklärung wie in frühester Zeit der locale Namen dieses Hellenischen Volkstammes den Illyriern allgemein bekannt und geläufig geworden sein, und bei ihnen eine weitere, alle Hellenen umfassende Bedeutung erhalten haben kann. Hiermit scheint das Entstehen des abusiven Gebrauches dieses Namens bis zu dem Grade von Gewissheit nachgewiesen zu sein, wozu man es überhaupt da bringen kann, wo jedes geschriebene Zeugniss fehlt.



CHARLES GABRIEL COBET.

1813—1889.

IN MEMORIAM.

„The Greek language contains all the „philosophy, and nearly all the wisdom „of antiquity." BUCKLE.

He was a man, take him for all in all, we shall not see upon his like again — these celebrated words of Shakespeare may be said also of the master of critical philology, the codicum judex peritissimus, as Dindorf called him, the late Professor of Greek language at the University of Leiden, Charles Gabriel Cobet. We, that are his disciples, hardly can feel as yet the loss, but notwithstanding we are obliged by gratitude and pious memory to write a short epitaph. The undersigned has been happy enough to follow at Leiden, in the course of his studies, not only the lectures on Sanskrit of the well-known professor Kern, but also those on Hellenic language of Cobet, and he will try not to write a biography, only to dedicate some pious words to that great philologer, doing so in the language of his beloved Bentley, Porson, Dobree and Badham.

We shall not give a short account of the many works, critical editions and learned observations, with which the late Cobet has enriched the Greek literature and the philological world. Every one knows his Novae and his Variae Lectiones, his editions of Diogenes Laertius, of Hyperides, of Xenophon, of Lysias, his articles in the periodical Mnemosyne, which is now continued to be edited by his friends and disciples. The critical school has accepted a great many of his emendations, and even the German philologers, who did not in all points sympathize with Cobet's bold critical method, acknowledged always and will acknowledge more and more in the future his great learning, the brilliancy of his observations, his complete acquaintance especially with Attic writers, and on the whole with the ancient Hellenic literature.

His friend and colleague Pluygers, whose Latin emendations after his death were published by Cobet in the Mnemosyne, used to say that he never had seen the horizon of Cobet's know-

ledge, and it is time to repeat these words. In the domain of critical philology, Cobet was as universal as accurate, and it must be added that he generally wrote his observations in the finest Latin style, a merit which only a few of the philologers, that lived formerly, and still more that live to-day, can participate. Of a great many of his emendations one may say immediately „rem acu tetigit", and it is most amusing to read his articles, because he joined to the accuracy and conscientiousness of his knowledge the humour and elegance of the French spirit, which never died in him.

With his friend and disciple K. S. Kontos, now professor at the University of Athens, he published also the Logios Hermes (edited by E. J. Brill in Leiden), of which 3 volumes appeared in the years 1866 and 1867, a periodical written wholly in Greek, which contains his emendations of Clemens Alexandrinus, and also articles of Kontos himself, of Naber and Badham. As Kontos has always been a friend of Cobet and has always followed and continued the critical method in which the Dutch scholar excelled, we immediately after hearing of Cobet's death addressed a letter to the Athenian professor, asking him to write an article in our periodical, as certainly no one could do so better than this celebrated disciple of Cobet, who is undoubtedly the head of grammatical and critical philology in Greece. The answer of Kontos, as well as our own letter, is printed in an appendix to this little article; the reader will see that Kontos, in his excessive modesty, fears to do a work, which he prefers to be done by the Dutch disciples themselves, either in the „Hellas" or in the „Mnemosyne." So then it is our duty, not to exigere monumentum aere perennius for Cobet, because he has erected himself the best statue by his own works, but to awake amongst the readers some reminiscences of this „Last of the Mohicans".

Why do we give this name to Cobet? The answer is not difficult to him who has read the first volumes of our periodical. We believe that Cobet has been one of the most brilliant and greatest representatives of that critical school, which has flourished in several countries of Europe, both in England and Germany, in France and Holland, but which has generally made the fault

of taking the means for the aim itself, and of neglecting the aesthetical value of antiquity, by merely cultivating the grammatical interpretation. We admire the knowledge and the exact critical editions of that school, we never forget the names of the great English critics, amongst whom the immortal three Richards (Bentley, Dawes, Porson — as Cobet called them) stand foremost, as well as those of the great German, Dutch and French scholars, of which we ought not to make a catalogue here; but in accepting the useful results of their working, we are inclined to follow another way. As Xenophon's Herakles on the crossroad, we have perhaps been for a moment in doubt which way we had to follow, but we soon remarked that there now is something else to do within the wide domain of classicism, than only the emendation of the text of ancient Greek literature. With the greatest possible reverence for the merits of Cobet (merits, which unhappily cannot be found amongst the many dii minores, who follow his footsteps) we dare say that Cobet also had „les défauts de ses qualités", that he was very partial, one-sided on many points, and that a new method must be found for reviving humanism and classicism, and especially for promoting the study of Hellenic language and literature.

We ought to consider and to study Greek as a living, not as a dead language. We ought to leave the ridiculous Erasmian pronunciation of the Hellenic language, which Cobet himself followed, and to introduce the old Reuchlinian or genuine pronunciation, with those modifications for the various periods of the language, which the study of Greek philology and the linguistic study of language in general have rendered necessary. We ought to combine the cultivation of the ancient Greek literature with that of the mediaeval and modern Hellenic language, bringing new wine into old sacks, and thus treating that immortal idiom as it deserves, not only by way of tradition, but as nature itself recommends it to us.

Why did Cobet follow the so-called pronunciation of Erasmus? We do not know exactly if he ever has made a serious study of the subject. In his various works we find many palaeographic and grammatical observations, which directly or indirectly cohere with it (see for example the Logios Hermes,

τόμ. A', *τεῦχ.* B', pag. 214—215, his Variae Lectiones, 2d ed. p. 86 sqq. about *ει = ι* productum, and many other places), but we never must forget that he also was a child of his time, that he was educated in the critical school, which follows since more than a hundred years the system (sic) of Erasmus, and that his very aim was the critical interpretation and emendation of the codices, a work which occupied his whole learning and his whole energy.

We have also another observation to make. With regard to the comparative study of language, Cobet also was an adherent of the ancient ideas. He jocosely called the followers of this new school of philology „comparativi", and we must confess that he was perhaps often in the right, because it seems that some of the linguists are too hasty in their conclusions and too superficial in their investigations. He especially attacked the French linguist Bréal, who according to the opinion of others nevertheless is a very ingenous scholar. In short — he did not acknowledge generally the right of these new principles, and the light which ancient and modern philology can accept from a good and cautious application of the results of Bopp, Schleicher, Curtius, Pott, Max Müller, Kern, Whitney, Ascoli, Brugmann, and many others whose names are known since long to every linguistic scholar.

But, in remembering those things, which perhaps may be named faults of a great man of science, we never should forget that, according to a German proverb, „where there is much light, there is also much shadow". We never should forget that the merits of Cobet as a grammarian, as a critic, as a Hellenist of first rank, as an editor of the classics, cannot be overshadowed by those defects. All his disciples love him, whose extraordinary wit always struck their minds, whose enthusiasm always stimulated the progress of their studies, who was not only a teacher never to be forgotten, but also an amiable man, faithful to his friends — as Professor Fruin and so many others can testify — and very pleasant and officious for his disciples. Such men cannot die, they leave behind them a track in the sand of time (as Carlyle expressed himself) and their very faults are the best witnesses of the greatness of their virtues.

Amsterdam. H. C. Muller.

APPENDIX I.

ἐν Ἀμστελοδάμῳ, τῇ 27 Ὀκτωβ. 1889.

Λογιώτατε ἄνερ,

Ἐν ᾧ τὸ πανελλήνιον τελεῖ καὶ ἑορτάζει τοὺς γάμους τοῦ ὑμετέρου Διαδόχου, ἀποθνήσκει ἐν Λουγδούνῳ τῶν Βατάβων ὁ πασίγνωστος Κόβητος, ὁ ὑμέτερος φίλος καὶ διδάσκαλος, ὁ ἐνθουσιώδης ἑλληνιστὴς καὶ ὑπερασπιστὴς τῆς κριτικῆς φιλολογίας.

Οἱ συντάκται τῆς »Ἑλλάδος", περιοδικοῦ τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου, πενθοῦντες τὸν πρύτανιν τῶν ἐν Ὁλλανδίᾳ κριτικῶν, πεπεισμένοι δ' ὅτι οὐδεὶς μᾶλλον καὶ βέλτιον ἢ ὑμεῖς δύναται νὰ καταξιώσῃ καὶ ν' ἐκτιμήσῃ τὸν βίον καὶ τὰ ἔργα τοῦ μεγάλου Κοβήτου, ἔχουσι τὴν τιμὴν ν' ἀπευθύνωνται σήμερον πρὸς ὑμᾶς, λογιώτατε ἄνερ, θερμῶς παρακαλοῦντες νὰ πέμψητε αὐτοῖς ἄρθρον τι, ἂν καὶ σύντομον, ὅπερ θὰ δύνωνται νὰ προσθέσωσι τῇ πιστῇ εἰκόνι του καὶ νὰ δημοσιεύσωσι ἐν ἑπομένῳ τινὶ τεύχει — εἰ δυνατὸν, ἐν τῷ α' τεύχει τοῦ β' ἔτους τῆς Ἑλλάδος.

Θέλετέ με ὑποχρεώσῃ πολύ, λογιώτατε ἄνερ, ἐὰν δύνησθε νά μοι ἀπηντήσητε περὶ τούτου διὰ τοῦ πρώτου ἐπιστρέφοντος ταχυδρομείου, διότι ἀναμένομεν τὴν ὑμετέραν ἀπάντησιν μετὰ πολλοῦ ἐνδιαφέροντος καὶ πλείστης εὐελπιστίας.

Διατελῶ μεθ' ὑπολήψεως

ὁ ταπεινὸς θεράπων ὑμῶν

H. C. MULLER,

γραμματεύς.

Τῷ λογ. κυρίῳ καθ.
Κ. Σ. Κόντῳ εἰς Ἀθήνας.

APPENDIX II.

Ἐν Ἀθήναις τῇ 9ῃ Νοεμβρίου 1889.

Τὸν Κοβήτου θάνατόν μοι ἀγγείλας, ὦ λογιώτατε Muller, *συμφορὰν ἤγγειλας, ἣν ἐγὼ ἐν τοῖς βαρύτατ' ἂν ἐνέγκοιμι· προσφιλεστάτου γὰρ ἐστέρημαι διδασκάλου, ὃς εὐμενέστατα περὶ ἐμὲ παρ' ὑμῖν διατρίβοντα διετέθη καὶ μεγίστας μοι ἐχαρίσατο χάριτας ἀφειδῶς ἑκάστοτε τῶν φιλολογικῶν αὐτοῦ μεταδιδοὺς θησαυρῶν· ἀγνωμονέστατος δ' ἂν εἴην, εἰ μὴ τοιούτου ἀνδρὸς διατελοίην μεμνημένος καὶ διὰ στόματος ἀεὶ τὴν καλοκαγαθίαν αὐτοῦ ἔχοιμι.*

Ὃ δὲ σύ με κελεύεις, ὦ βέλτιστε Muller, *διὰ τῆς ὑμετέρας Ἑλλάδος τιμῆσαι τὸν μέγαν τοῦ Ἑλληνισμοῦ διδάσκαλον καὶ πρύτανιν τῶν κριτικῶν, οὐ τολμῶ ποιῆσαι· σφόδρα γὰρ δέδοικα μὴ δίκην προπετείας ὄφλω δοκῶν ἀλλότριον ἔργον σφετερίζεσθαι, ἔργον τοῖς Ὁλλανδοῖς τῶν Κοβητείων πρέπον· ἡγοῦμαι γὰρ ἔγωγε κάλλιστ' ἂν καὶ ἐμμελέστατα τὸν εἰς Κόβητον ἔπαινον ἔχειν, εἰ ὑμεῖς μὲν ἐν τῇ Ἑλλάδι καὶ τῇ Μνημοσύνῃ ἐγκωμιάσεσθε τὸν ἄνδρα, ἡμεῖς δ' ἐν τῇ Ἀθηνᾷ· οὐκ ἀμελήσομεν δ' εὖ ἴσθι ὅτι τοῦ πράγματος.*

Ἀποστέλλω σοι τὴν Νέαν Ἐφημερίδα, ἵνα τὰ ἐν αὐτῇ περὶ τοῦ Κοβήτου εἰρημένα, εἰς τὴν Ὁλλανδικὴν μεταγραφέντα φωνήν, καταχωρισθῇ εἴς τινα τῶν ἐν Leyden *ἐκδιδομένων ἐφημερίδων.*

Ἔρρωσο, ἀνδρῶν λῷστε, καὶ τὸν ἐλλογιμώτατον van den Es *ὑπὲρ ἐμοῦ ἄσπασαι.*

Ὁ ὑπερβαλλόντως τιμῶν σε καὶ ἀποδεχόμενος

Κ. Σ. ΚΟΝΤΟΣ.

APPENDIX III.

ΚΑΡΟΛΟΣ ΓΑΒΡΙΗΛ COBET

Πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν ἐτελεύτησεν ὁ πρύτανις τῶν κριτικῶν τοῦ καθ' ἡμᾶς αἰῶνος Κάρολος Γαβριὴλ Cobet, καθηγητὴς τῆς φιλολογίας ἐν τῷ Βαταυϊκῷ Λουγδούνῳ (Leiden). Οὐδεὶς τῶν καὶ ὁπωσοῦν λογίων ὑπάρχει ὁ ἀγνοῶν τὸ ἐπιφανὲς τοῦτο ὄνομα, διότι καὶ οὐδεὶς σχεδὸν τῶν δοκίμων ἑλλήνων συγγραφέων ὑπάρχει οὗ τὸ κείμενον ὁ ἀληθῶς μέγας οὗτος ἀνὴρ δὲν διεφώτισε δι' ὀξυνουστάτων ἑρμηνευτικῶν καὶ κριτικῶν παρατηρήσεων. Τὴν ἔξοχον τοῦ Cobet ὀξύνοιαν ἅμα καὶ ἀγχίνοιαν καὶ τὴν θαυμαστὴν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἐμπειρίαν ἀνεγνώριζον καὶ αὐτοὶ οἱ δυσμενέστατα πρὸς αὐτὸν διακείμενοι, μαρτύριον δὲ ταύτης λαμπρὸν πρόκεινται τοῖς Ἕλλησι τὰ εἰς Κλήμεντα τὸν Ἀλεξανδρέα διορθωτικὰ αὐτοῦ, ἅτινα ἐν κομψοτάτῃ ἑλληνικῇ γλώσσῃ συντεταγμένα κατεχώρισεν εἰς τὸν «Λόγιον Ἑρμῆν» τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ κ. Κόντου. Οὐ μόνον δὲ περὶ τὴν τῶν παλαιῶν κειμένων ἑρμηνείαν καὶ κρίσιν, ἀλλὰ καὶ περὶ τὴν λύσιν ἱστορικῶν ζητημάτων δοκιμώτατος ἀπεδείχθη ὁ Cobet. Παράδειγμα τούτου ἔστω ἡ περὶ κατεψευσμένης ἱστορίας ἐκτενὴς αὐτοῦ πραγματεία ἡ ἐν τῇ Μνημοσύνῃ κατακεχωρισμένη, ἐν ᾗ τὰς πλάνας τῶν ἱστορικῶν καὶ δὴ καὶ αὐτοῦ τοῦ Mommsen εὐστόχως ἀνασκευάζων ἀποδεικνύει ὅτι οὐχὶ ὁ Περσεύς, ἀλλ' ἡ τῶν Ῥωμαίων ἀπιστία ἐπήνεγκε τὸν δεύτερον Μακεδονικὸν πόλεμον, οὗ ἐπακολούθημα ἐγένετο πρῶτον μὲν ἡ τῆς Μακεδονίας, ἔπειτα δὲ ἡ τῆς Ἑλλάδος δούλωσις. Ἡμῖν τοῖς Ἕλλησιν ὁ Cobet ἦτο ἀγαπητὸς διὰ τὸν μαθητὴν αὐτοῦ κ. Κόντον, ὅστις τῆς ἐκείνου διδασκαλίας ἐμπεφορημένος εἰσήγαγεν εἰς τὴν Ἑλλάδα καινὰς ἐπιστημονικῆς ἐρεύνης ὁδούς, δριμύτατα ἐλέγξας τὴν τέως ἐπικρατοῦσαν παρὰ τοῖς πλείστοις τῶν τε διδασκόντων τὰ ἑλληνικὰ γράμματα καὶ τῶν περὶ φιλολογικῶν πραγμάτων συγγραφόντων ἀκρισίαν καὶ ταραχήν, καὶ διδάξας τὴν νεότητα τὴν ἐπίπονον μὲν ἀλλὰ μόνην ἀσφαλῆ μέθοδον τῆς ἐπιστημονικῆς ζητήσεως.

(Νέα Ἐφημερὶς τῆς 24 Ὀκτωβρίου 1889).

APPENDIX IV.

Ὁ Κόβητος περὶ τῆς ἑλλην. προφορᾶς.

Περὶ μὲν τῆς τῶν πάλαι Ἑλλήνων προφορᾶς, ὦ βέλτιστε Κόντος, οὔτι μαχήσομαι οὔτε σοὶ οὔτε τῳ ἄλλῳ, μάταιον γὰρ καὶ ἀνήνυτον τὸ πρᾶγμα, καὶ οὐδὲν πλέον ποιήσομεν ζητοῦντες, ὁ δὲ φιλονικῶν ἐν τούτοις γέλωτα τοῖς εὖ φρονοῦσιν ὀφλήσει, ὅμως δ' οὐ σε κρύψω ὅτι μοι δοκεῖ ὁ Κλήμης τὸ ΑΙ καὶ τὸ Є ὁμοίως προφέρεσθαι. Τεκμαίρομαι δὲ ἐκ τῶν σελ. 205 καὶ 206 γεγραμμένων »μυστικῶς ταύτῃ νοοῦσι τὸ ἔλαιον ἀφ' οὗ τὸ ἔλεος τὸ ἐφ' ἡμᾶς", καὶ μετ' ὀλίγα »ἔλαιον μὲν ὡς μαθητὴν ἠλεημένον". Ταῦτα δ' ἐστὶ μὲν ὑπό τι ἄτοπα καὶ καταγέλαστα, παντελῶς μαινομένου δ' ἂν ἦν τὸ τοιαῦτα γράφειν εἰ μὴ τὸ ἔλαιον καὶ τὸ ἔλεος οὕτω γ' ἀκοῦσαι ἦν ὁμοιότατα.

Λόγιος Ἑρμῆς, σελ. 214 (ὅρ. ἀνωτέρω).

ΔΙΑΦΟΡΑ.

(Συνέχεια, ὅρ. τεῦχος α', σελ. 291).

31.

Αἱ προτάσεις τοῦ κ. Οἰκονομίδου.

Ὁ ἐν Κων/πόλει ἀνταποκριτὴς τοῦ Φιλελλ. Συλλόγου, ὁ σοφὸς καθ. Οἰκονομίδης, ἔπεμψεν εἰς τὴν ἐπιτροπὴν τὴν ἑπομένην ὡραίαν ἐπιστολὴν, ἣν προθύμως δημοσιεύομεν, ἐλπίζοντες ὅτι ἡ γνώμη τοῦ κ. Οἰκονομίδου θὰ γείνῃ δεκτὴ παρὰ τοῖς πολυαρίθμοις ἀναγνώσταις ἡμῶν.

ἐν Κων/πόλει, τῇ 28 Αὐγ. 1889.

Φίλε κύριε,

Μὴ δυνάμενος νὰ παρευρεθῶ αὐτοπροσώπως ἐν τῇ κατὰ Σεπτέμβριον γενησομένῃ συνεδρίᾳ, οὐχὶ ἄσκοπον ἐθεώρησα ν' ἀντιπροσωπευθῶ, εἰ δυνατόν, τοὐλάχιστον διὰ τοῦ γραπτοῦ λόγου, καὶ τολμῶ νὰ καθυποβάλω τῇ Φιλελληνικῇ Ἑταιρίᾳ τὰ ἑξῆς ὀλίγα·

Ἡ πρότασις τοῦ Κυρίου C. Reyer ἡ ἐν σελ. 209 τοῦ Περιοδικοῦ (I 3) ὑπ' ἀριθμὸν 6 δημοσιευθεῖσα, δὲν δύναται, νομίζω, νὰ πραγματοποιηθῇ πρὶν ἢ λυθῇ τὸ περὶ τῆς προφορᾶς καὶ γλώσσης ζήτημα. Ἐγὼ τοὐλάχιστον φρονῶ, ὅτι ὁ Φιλελλ. Σύλλογος ὡς κύριον αὐτοῦ μέλημα δέον ἵνα ἔχῃ τὴν ὁριστικὴν λύσιν τοῦ πολυθρυλλήτου περὶ τῆς προφορᾶς τῆς ἑλλην. γλώσσης ζητήματος, καὶ τὸν καθορισμὸν τοῦ τύπου, ὃν δέον ἵνα φέρῃ ἡ νέα ἑλληνικὴ ἐν ταῖς σχολαῖς καὶ τῇ δημοσιογραφίᾳ. Πρὸς ἐπίτευξιν δὲ τούτου κατ' ἐμὲ κριτὴν προαπαιτοῦνται τὰ ἑξῆς.

α) ἡ συλλογὴ πάσης γλωσσικῆς ὕλης πανταχόθεν, ἔνθα λαλεῖται ἡ ἑλληνική,

β) ἡ συγγραφὴ τελείας γραμματικῆς ἑκάστης διαλέκτου τῆς νέας ἑλληνικῆς,

γ) ἡ ὑπὸ εἰδικῶν γλωσσολόγων ἐπιστημονικὴ ἔρευνα καὶ ἐπεξεργασία τῆς πανταχόθεν συλλεχθησομένης γλωσσικῆς ὕλης,

δ) ἡ συγγραφὴ πλήρους καὶ τελείου λεξικοῦ τῆς νέας ἑλληνικῆς, περιέχοντος ἅπαντα τὸν θησαυρὸν τῆς λαλουμένης ἡμῶν γλώσσης καθόλου.

Τὰ τέσσαρα ταῦτα θεωρῶ ἐκ τῶν ὧν οὐκ ἄνευ, διότι ἄνευ τῆς συλλογῆς ἁπάσης τῆς γλωσσικῆς ὕλης τῆς νέας ἑλληνικῆς καὶ τῆς ὑπὸ δοκίμων γλωσσολόγων ἐρεύνης καὶ ἐπεξεργασίας αὐτῆς ἀδύνατον ἵνα σαφῆ σχηματίσωμεν ἰδέαν περὶ ταύτης, καὶ διότι, ἵνα λυθῇ τὸ περὶ τῆς προφορᾶς ζήτημα, πλὴν τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων ἀνάγκη ἵνα ἔχωμεν ὑπ' ὄψει καὶ τὴν φθογγολογίαν πάσης διαλέκτου τῆς νέας ἑλληνικῆς καθόλου [1]). Πρὸς τούτοις οὐδὲ δύναται ἵνα καθορισθῇ ὁ τύπος, ὃν δέον ἵνα φέρῃ ἡ καθαρεύουσα ἡμῶν γλῶσσα, καὶ νὰ διαγραφῶσι τὰ ὅρια ἐν οἷς αὕτη δέον ἵνα κινῆται, ἐὰν μὴ προηγουμένως περισυλλέξωμεν ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἅπαντα τὸν θησαυρὸν αὐτῆς καὶ ἐκ τούτου ἐκλέξωμεν πᾶν τὸ πολύτιμον καὶ ἀρχαιοπρεπὲς, ἀποδοκιμάζοντες καὶ ἐξοβελίζοντες πᾶν τὸ ὀθνεῖον καὶ βάρβαρον.

Ἐγὼ τοὐλάχιστον φρονῶ, ὅτι τὴν ὀρθὴν προφορὰν μέλλει ἵνα παράσχῃ ἡμῖν ἡ ἐπισταμένη μελέτη καὶ ἀντιπαραβολὴ τῆς φθογγολογίας οὐχὶ μιᾶς ἢ δύο, ἀλλὰ πασῶν τῶν διαλέκτων τῆς καθ' ἡμᾶς ἑλληνικῆς, καὶ ὅτι τὰ συστατικὰ στοιχεῖα τὰ ἀπαιτούμενα πρὸς καθορισμὸν καὶ καθιέρωσιν μιᾶς καὶ μόνης καθαρευούσης ἑλλην.

---

1) Ἐπειδὴ πολλαχοῦ ὁ Ἕλλην κέκτηται καὶ φθόγγους διὰ τῆς γραφῆς μὴ ἀνταποδιδομένους ἀκριβῶς, ἅτε τοῦ ἑλληνικοῦ ἀλφαβήτου ἀνεπαρκοῦς ὄντος, ἀνάγκη ὅπως εἰδικὴ ἐπιτροπὴ ἐξεύρῃ καὶ καθορίσῃ σημεῖά τινα ἢ καὶ στοιχεῖα πρὸς ἀκριβῆ παράστασιν τῶν διὰ τοῦ ἑλλην. ἀλφαβήτου μὴ ἀνταποδιδομένων τούτων φθόγγων.

γλώσσης, κοινῆς καὶ ἐν ταῖς σχολαῖς καὶ ἐν τῇ δημοσιογραφίᾳ, δέον ἵνα ληφθῶσιν οὐχὶ ἐκ μιᾶς ἢ δύο μόνον, ἀλλ' ἐξ ἁπασῶν τῶν διαλέκτων τῶν ἀπαρτιζουσῶν τὴν καθ' ἡμᾶς ἑλληνικὴν καθόλου. Βεβαίως ἡ ἐργασία αὕτη καὶ χρόνου δεῖται μακροῦ καὶ μόχθων ἀτρύτων καὶ δαπάνης οὐχὶ εὐκαταφρονήτου, οὐχ ἧττον ὅμως οὐδόλως ἀμφιβάλλω ὅτι ὁ Φιλέλλην. Σύλλογος, σπεύδων βραδέως, πλήρης δόξης ἀποπερατώσει ἡμέραν τινὰ ὃν προτίθεται ἱερὸν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων ἀγῶνα.

Δ. Η. *Οἰκονομίδης.*

32.

ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ ΕΛΛΗΝΩΝ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΩΝ.

Ὑπὸ τὸν τίτλον τοῦτον θὰ δημοσιεύσωμεν ἐν τοῖς Διαφόροις τούτοις ἤτοι ὁλοκλήρως ἤτοι ἀποσπασματικῶς, δηλαδὴ ἐκ τῆς ἀλληλογραφίας τοῦ Συλλόγου καὶ κατὰ χρονολογικὴν σειράν, ἐπιστολὰς γνωστῶν Ἑλλήνων καὶ Φιλελλήνων, κυριώτερον σκοπὸν ἔχοντες νὰ ἀνακοινώσωμεν τὰς περὶ τῆς προφορᾶς καὶ περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι γνώμας καὶ ἰδέας. Θὰ προσθέσωμεν ἑκάστοτε τὴν ἡμερομηνίαν.

ἐν Ἀθήν. 11 *Νοεμβρ.* 1887.

Εἶδον μετὰ μεγάλης μου εὐχαριστήσεως ἐν ταῖς ἐφημερίσιν ὅτι οἱ αὐτοῦ λόγιοι σκοποῦσι νὰ εἰσαγάγωσι τὴν ἀληθῆ προφορὰν τῆς ἑλλην. γλώσσης καὶ νὰ ἀποσκορακίσωσι τὴν ὅλως ἐσφαλμένην, ἄλλως τε καὶ κακόηχον τοῦ Ἐράσμου προφοράν. Ἡ τοῦ Ἐράσμου προφορὰ καταστρέφει τὸ εὔηχον τῆς ἑλλην. γλώσσης, τὴν ἁρμονίαν, τὸ γλυκὺ τῶν φθόγγων καὶ τῶν φωνηέντων, πολὺ ἐπεθύμουν νὰ μάθω τὸ τέλος τῆς ὑποθέσεως ταύτης.

Β. Ν. *Βούλγαρις.*

ἐν Γαλαζίῳ, 18/30 *Ἀπριλ.* 1888.

Ἦτο λίαν δίκαιον ἐν αὐτῇ τῇ πατρίδι τοῦ Ἐράσμου νὰ ἐγερθῇ φωνὴ ὑπὲρ τῆς ἀληθοῦς καὶ γνησίας ἑλληνικῆς προφορᾶς, ἥτις εἰ μή τι ἄλλο κέκτηται ὑπὲρ ἑαυτῆς δυοχιλιετῆ τοὐλάχιστον βίον.

Ν. Γ. *Δόσιος.*

ἐξ Ἀθηνῶν, 16 *Ἰουν.* 1888.

Οὐκ ἔχω εἰπεῖν ὁπόσον ἡδέως ἔμαθον τὴν τοῦ φιλολογικοῦ Συλλόγου ἵδρυσιν ἐν τῇ περιφανεστάτῃ πόλει, τῷ Ἀμστελοδάμῳ. Ἡ γνώμη σοῦ τε καὶ τῶν ἄλλων πεπαιδευμένων ἀνδρῶν, τῶν φιλοτίμως μετὰ σοῦ ἐνεργούντων, ὅπως ἡ παρὰ τοῖς νεωτέροις Ἕλλησι προφορὰ ἐπικρατὴς γένηται ἐν τῇ τῆς ἑλλην. γλώσσης κατὰ τὰ ἀνὰ τὴν Ἑσπερίαν ἐκπαιδευτήρια διδασκαλίᾳ, εὖ οἶδ' ὅτι σὺν προϊόντι τῷ χρόνῳ τὴν νικῶσαν ἕξει ψῆφον. Ἐῶ ἐπὶ τοῦ παρόντος λέγειν ὅσα ἐκ τούτου προκόψουσιν ἀγαθὰ ὡς πρὸς τὴν ἐμπορίαν, τὴν ἐπικοινωνίαν καὶ τὴν ἄλλην χρῆσιν τῆς νεωτέρας παρ' Ἕλλησι φιλολογίας.

Νικηφόρος *ὁ* Καλογερᾶς.

ἐν Ἀθήν. 9/21 *Νοεμβρ.* 1888.

Ἡ διαστροφὴ τῆς προφορᾶς πρὸς εὐκολωτέραν ἐκμάθησιν τῆς ὀρθογραφίας μοι φαίνεται, ὡς καὶ εἰς ὑμᾶς, ἄτοπος καὶ ἄνευ παραδείγματος δι' οἵαν δήποτε τῶν παραγώγων γλωσσῶν, οἵα πρέπει νὰ θεωρηθῇ καὶ ἡ „κοινὴ“ ἑλληνικὴ ἀπέναντι τῶν ἀρχαιοτάτων πηγῶν της, ἐκ τῶν χρόνων καθ' οὓς τὸ πρῶτον ἐδέχθη ἐκ Φοινίκης τὰ γράμματα. Τὴν ὀρθογραφίαν πολὺ ὠφελιμώτερον μανθάνουσιν; ὡς παρ' ἡμῖν, οἱ μαθηταὶ ἐκ τῶν παραγωγῶν καὶ ἐκ τῶν κανόνων, παρὰ ἐκ προφορᾶς ἐσφαλμένης.

Α. Ῥ Ῥαγκαβῆς.

ἐν Λαυσάννῃ, 8/20 Φεβρ. 1889.

Τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς πάντοτε ὑπερασπιστὴς ὑπῆρξα. Μόλις γὰρ τοῦ τε γυμνασίου καὶ τῶν Ταρταρείων *τῆς ἐρασμιακῆς προφορᾶς φρικῶν ἀπαλλαγείς (ὀρθοτριχῶ δὲ μετὰ τοσαῦτα ἔτη ἀναμιμνησκόμενος) τὴν ἑλληνικὴν ἐφιλοτιμησάμην παρὰ τῶν βιβλίων ἐρανίσασθαι, οὐ πόρρω γενόμενος τοῦ προκειμένου, ὡς μετ' οὐ πολὺ ἐμαρτύρησε κάλλιστος* Ἕλλην, *σπουδαστὴς τοῦ ἐν* Γενεύῃ *πανεπιστημίου, ᾧ ἐννεακαιδεκαέτης συνέτυχον.* Ἰούλιος Φερέτης.

Τ. τῇ 16 Μαΐου 1889.

Μαθητὴς τοῦ ἐνταῦθα γερμανικοῦ γυμνασίου διδάσκομαι ἤδη ἐπὶ πενταετίαν τὴν βάναυσον καὶ φαῦλον ἐράσμιον προφοράν· ἀλλ' οὐ με ἐλύπησεν ἐπὶ τοσοῦτον τὸ πρᾶγμα αὐτὸ καθ' ἑαυτό, ὅσον μᾶλλον ἡ τυφλότης μεθ' ἧς ἐμμένουσιν ἐν τῇ προφορᾷ ταύτῃ καὶ τὸ πεῖσμα, καθὼς καὶ ἡ σπουδὴ μεθ' ἧς ζητοῦσι νὰ ποιῶσι καταγέλαστον τὴν διὰ ζώσης φωνῆς ἡμῖν παραδοθεῖσαν προφορὰν τῆς γλώσσης τῶν προγόνων ἡμῶν. Δ. Φ.

ἐν Ἀθήν. 21/2 Ἰουν. 1889.

Πᾶσι τοῖς ὑγιᾶ νοῦν ἔχουσι γνωστόν ἐστιν ὅτι αἱ βάσεις καὶ τὰ θεμέλια τῶν πεπολιτισμένων κρατῶν καὶ ἐθνῶν ἐρείδονται ἐπὶ τῶν κλασικῶν σπουδῶν, καὶ ὅτι τὸ ἄνθος τοῦ πεπολιτισμένου κόσμου ἀποτελεῖται ὑπὸ τῶν τροφίμων τοῦ ἀρχαίου ἑλληνισμοῦ. Ἄνευ δὲ τούτων οὔτε ἐπιστῆμαι, οὔτε πανεπιστήμια δύνανται νὰ ὑπάρξωσι, τὰ κλασικὰ μουσεῖα τῶν μεγαλοπόλεων τῆς Εὐρώπης, *ἅπερ εἰσὶ τὸ κόσμημα καὶ σέμνωμα πάντων τῶν λαμπρῶν μουσείων καὶ πρὸς συγκρότησιν τῶν ὁποίων ἑκατομμύρια τῶν ἑκατομμυρίων αἱ φιλόμουσοι* Κυβερνήσεις *ἀφειδῶς ἐδαπάνησαν καὶ ἐξακολουθοῦσι δαπανῶσαι, οὐδένα λόγον ὑπάρξεως δύνανται νὰ ἔχωσι ἄνευ τῆς γνώσεως, καλλιεργείας καὶ προαγωγῆς τῶν κλασικῶν σπουδῶν.* Μ. Γ. Δήμιτσας.

ἐν Πειραιεῖ, τῇ 6 Σεπτ. 1889.

Μία καὶ μόνη εἶνε ἡ ἑλλην. γλῶσσα, ὡς καὶ ὑμεῖς προσφυέστατα ὑποστηρίζετε ἐν τῷ λόγῳ σας[1]) *ἂν δὲ οἱ κατὰ καιροὺς ἐπιδρομεῖς καὶ κατακτηταὶ τῆς πολυπαθοῦς ἡμῶν χώρας κατέλιπον ἐκτὸς τοῦ ἐπὶ τῆς* Ἀκροπόλεως *πύργου, καί τινων ἐν* Πελοποννήσῳ *ἐπάλξεων, καὶ λέξεις τινάς, ἔστε βέβαιος ὅτι ἡμεῖς οἱ ἐπιγενέστεροι ὅμως κατεδαφίσαμεν διὰ τῆς σκαπάνης τὰ ἐκείνων κτίσματα, οὕτω καὶ τῆς γραφίδος μας θὰ ἐκκολάψωμεν τὰς οἰκτρὰς αὐτῶν λέξεις· μόνη δὲ ἡ „*Ἀκρόπολις*", καὶ μετὰ λύπης μου σφοδρᾶς σημειῶ τοῦτο, δὲν διστάζει νὰ παρενείρῃ ἔσθ' ὅτε τὰς τοιαύτας λέξεις, μὴ σκεπτομένη ὅτι ἀναγινώσκεται καὶ ὑπὸ ἀλλοδαπῶν ἀκολουθούντων ἐπ' αἰσίοις τὰς προόδους τῆς ἡμετέρας γλώσσης, ἐξ ἧς βεβαίως καταφαίνεται καὶ ἡ ἐπὶ τὰ πρόσω ἀγωγὴ καὶ ἡ πνευματικὴ ἅμα ἡμῶν ἀνάπτυξις. Ὡς ἁπλουστάτην δ' ἀπόδειξιν τῶν σκέψεών μου τούτων φέρω ὑμῖν, ὅτι καὶ σεῖς ἐν τῷ λόγῳ σας ποιεῖσθε μνείαν τῆς ἐφημερίδος ταύτης, ὡς συνταττομένης δῆθεν ἐν τῇ καθαρᾷ ἑλληνικῇ, ἐν ᾧ τοὐναντίον ἄλλαι ἐφημερίδες τῶν* Ἀθηνῶν *συντάσσονται ἐν ἀνθηροτέρᾳ γλώσσῃ, καὶ ἀναλόγῳ τῆς σημερινῆς διανοητικῆς ἡμῶν ἀναπτύξεως.*

Κατὰ τοῦτο δὲν πταίετε ὑμεῖς οἱ ἐν Εὐρώπῃ· *πταίομεν ἡμεῖς οἱ ἐκδόται καὶ συντάκται, διότι ὀφείλομεν πρὸ παντὸς ν' ἔχωμεν ὑπ' ὄψει ὅτι μεταξὺ τῶν πρώτων ἀποστολῶν τῶν δημοσιευμάτων ἡμῶν δέον νὰ ὦσιν αἱ πρὸς τοὺς ἐν* Εὐρώπῃ *φιλέλληνας. Ὅτι δὲ καὶ ἡ σκέψις μου αὕτη ὀρθῶς ἔχει ἀποδεικνύεται ἐκ τοῦ ὅτι ὁσάκις γλωσσομαθὴς φιλέλλην ἐπραγματεύθη περὶ τῆς καθ' ἡμᾶς γλώσσης, μνείαν ποιεῖται*

---

1) ὅρ. ΕΛΛΑΣ, *τεῦχ. α'*, *σελ.* 112—113.

ἐκείνων μόνον οἵτινες ἀποστέλλουσιν αὐτοῖς τὰ κατὰ καιροὺς δημοσιεύματα αὐτῶν, ἐν ᾧ ἄλλοι πολὺ καλλίτερα γράψαντες ἢ γράφοντες, ὀλιγωρήσαντες ἔστω καὶ ἐκ μετριοφροσύνης τυγχάνουσιν ἀμνημόνευτοι καὶ τέλεον ἄγνωστοι.

Δ. Κ. Σακελλαρόπουλος.

(Ἕπεται συνέχεια).

33.

Η ΟΜΗΡΙΚΗ ΦΡΑΣΙΣ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς δημώδει ποιήσει, ὑπὸ ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΖΑΝΝΕΤΟΥ. ἐν Ἀθήν. τυπογρ. Παλαμήδης 1889, 8°. 48 σελ. — Τὸ χαριέστατον βιβλίον τοῦτο, εἰ μὴ σφαλλόμεθα, εἶναι ἀνατύπωσις τῶν ἄρθρων, πρότερον ὑπὸ τοῦ κ. Ζαννέτου ἐν τῷ περιοδικῷ Ἀπόλλωνι (ἐν Πειραιεῖ) δημοσιευθέντων. Ὅπερ μάλιστα θαυμαστόν, λέγει ὁ ἐκδότης, καὶ τὴν ἡμετέραν πρὸς τοὺς πάλαι πατέρας συγγένειαν ἀριδήλως ἐμφαῖνον τοῦτ' ἔστιν, ὅτι πολλαχοῦ τῶν δημωδῶν ᾀσμάτων εὕρηται ὁ αὐτὸς νοῦς καὶ ἡ αὐτὴ λέξις, ἅμα δὲ καὶ παρήχησις, οἷα ἐν τοῖς τοῦ ποιητοῦ ἔπεσιν. Ὅρ. ἰδίως τὸ χελιδόνισμα, σελ. 17, καὶ τὸ ὠφελιμώτατον γλωσσάριον.

34.

Πασίγνωσσον εἶναι ὅτι ὁ ἀθάνατος γλωσσολόγος καθ. Α. Φ. Πὸττ ἐν Χάλλε τῆς Γερμανίας ἔγραψε λογιώτατον ἔργον φέρον τὸν τίτλον· Οἱ Τζίγγανοι (Zigeuner) ἐν Εὐρώπῃ καὶ Ἀσίᾳ. Ἐθνογραφικὴ καὶ γλωσσολογικὴ ἔρευνα, πρὸ πάντων τῆς καταγωγῆς καὶ τῆς γλώσσης των, κτλ. 2 τομ. ἐν Χάλλε καὶ Λονδίνῳ 1844—45. 8°. [1]). Ὕστερον ὁ ἐν Ἰταλίᾳ γνωστὸς γλωσσολόγος Ἄσκολι ἐξέδωκε βιβλίον οὗ ὁ τίτλος Τζιγγανικά (Zigeunerisches), καὶ ὃ δύναται νὰ θεωρηθῇ ὡς ἀναπλήρωμα τοῦ μεγάλου ἔργου τοῦ Πόττ. (ἐν Χάλλε, Λονδίνῳ, Τουρινίῳ καὶ Φλωρεντίᾳ 1865. 8°.). Εὕρομεν ἐν τῷ τελευταίῳ βιβλίῳ τούτῳ πλέον ἢ ὀγδοήκοντα λέξεις τῆς παλαιᾶς ὡς καὶ τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς, καὶ ἴσως ἄξιον παρατηρήσεως εἶναι ὅτι πᾶσαι αἱ λέξεις αὗται δεικνύουσι τὴν γνησίως ἑλληνικὴν προφορὰν κατὰ τὸν ἰτακισμὸν κτλ., π. χ. σελ. 13 namporemé = ἐμπόρευμα(?), σελ. 12 vária = βάρος, βαρῶ, σελ. 95 vrehtúla = βρεχτοῦλα, σελ. 10 yísmata πρβλ. εἶμα, σελ. 134 klid = κλειδί(ον), σελ. 135 martilí = μαρτυρία, σελ. 72 peninda = πενῆντα (πρβλ. ΕΛΛΑΣ σελ. 187 kêndra = κέντρον), σελ. 42 kholiterάva = χολή + teráva, σελ. 91 kholiniakoro = χολή + kara, κτλ.

Εἰ καὶ πιθανὸν εἶναι ὅτι οἱ Τζίγγανοι ἐν ἀρχῇ τοῦ 15ου αἰῶνος, σποραδικῶς δ' ἴσως καὶ πρότερον, ἦλθον εἰς τὴν Εὐρώπην, τὰ ἄνω παραδείγματα διδάσκουσιν ἡμᾶς καὶ πάλιν ὅτι ἐν τῷ μεσαιῶνι, πρὸ τῶν καιρῶν τοῦ Ἐράσμου, ἦτον ἐν γενικῇ χρήσει ἡ ἐθνικὴ ἑλληνικὴ προφορὰ βαθμηδὸν ἀπὸ τῆς ἀρχαίας μεταλλαχθεῖσα, ἀλλ' οὐδαμῶς κατὰ τὸν τρόπον ἀποκαλύψεώς τινος ὑπὸ τοῦ συμπατριώτου ἡμῶν ἐφευρεθεῖσα.

35.

Ἐξεδόθη ὑπὸ τοῦ Τεϋπνέρου ἐν Λειψίᾳ ὁ β' τόμος τῶν Ἁπάντων τοῦ Φλαουΐου Ἰωσήπου, κατὰ τὴν διόρθωσιν τοῦ καθ. Σ. Α. Ναβήρου. Ἐν τῇ ΕΛΛΑΣ σελ. 132 ἐποιησάμεθα ἤδη μνείαν τοῦ α' τόμου, νῦν δὲ θέλομεν νὰ προσθέσωμεν μόνον ὅτι θαυμάζομεν διὰ τί ὁ Νάβηρος ἐπιμένει εἰς τὴν ὑπεράσπισιν τῆς ἐρασμιακῆς προ-

---

1) Τὸ ὄνομα, κατὰ τὸ λεξικὸν τοῦ Βεΐγελ, ἐν Λειψίᾳ 1804, εἶναι Γύφτοι ἢ Τζίγγανοι. ὅρ. τὸ ἔργον τοῦ Πόττ, τόμ. α', σελ. 31 κ. 45. Κατὰ τὸ ὡραῖον τοῦ Γιανναράκη λεξικόν, Χαννόβερ 1883, τὸ ὄνομα εἶναι ἀθίγγανοι, ἢ * ἀτζίγγανοι, ἢ γύφτοι, ἢ γύφται.

φορᾶς, παρασχὼν καὶ πάλιν ἐν τῇ ἐκδόσει ταύτῃ τὰ κάλλιστα τεκμήρια τῆς ἀληθείας τῆς παραδόσεως, οἷα π. χ. σελ. 1 Παλαιστινοί, σελ. 11 Κεῖσος, σελ. 36 Δαυίδην, σελ. 87 Χεβρῶνα = Hebron, καὶ ἄλλα πολλὰ ἃ εὐκόλως δύναται νὰ εὕρῃ ὁ ἀναγνώστης.

Παρατηροῦμεν ὅτι ἐν τῷ ἀριστουργήματι τοῦ Ἐρρ. Κείπερτ, Ἀρχαία Γεωγραφία (ἐν Βερολίνῳ 1878, 8°. 544 σελ.) δυνάμεθα νὰ εὕρωμεν ἐπίσης ἀναρίθμητα ἄλλα παραδείγματα τῆς γνησίας πατροπαραδότου προφορᾶς, ὧν ἀνακοινοῦμεν τὰ κυριώτερα: σελ. 40 Bhilla ἢ Φυλλῖται, Tamil, Tramila, Dravida = Ταμῆραι, σελ. 41 Savara ἢ Saura = Σαβάραι, σελ. 44 sirkek = σηρικόν, σελ. 53 Babiru (Bâbilu) = Βαβυλών, σελ. 61 Σακαστάνη = Çakasthâna (πιστῶς διετηρήθη ὁ τονισμός), σελ. 81 Βασορόπεδα = Vaspurakan, Βουάνα = Vanna, σελ. 82 Ispir = Ὑσπιρᾶτις (Στράβ.), Σάσπειρες (Ἡρόδ.), σελ. 87 Ἐκρητική = Egrissi, σελ. 99 Κύτωρος = Kidros, σελ. 101 Isnîkmîd = εἰς Νικομήδειαν, σελ. 110 Ἀδραμυττεῖον = Edirmîd, σελ. 129 Σελεύκεια = Selefke, σελ. 139 Κισσία ἢ Κυσσία, σελ. 151 Arba'îl = Ἄρβηλα (Arbaira, Arbela, Erbîl, ὅρ. καὶ Spiegel, Altpers. Keilinschriften 1862 σελ. 144), σελ. 161 Ἀραμαῖοι, οὓς ὁ Στράβων συγχέει μετὰ τῶν Ἀρμενίων, σελ. 162 Ἀμύκης πεδίον = 'Amiqa, σελ. 163 Mabôg, Manbôg = Βαμβύκη, σελ. 169 Σίμυρα = Çimira (κατὰ παλαιοτάτας ἐπιγραφάς), σελ. 172 Ghazze, Chazita = Κάδυτις, παρ' Ἡροδότῳ, σελ. 201 Μοῖρις = ph jôm-nte-meri (κατ' ἄλλους phiom en mere), σελ. 208 Αἰθίοψ = Itjopja, σελ. 213 Lewâta = Λευάθαι, σελ. 217 Βύρσα = birtha, σελ. 218 Zarytos = Διάρρυτος, σελ. 224 Nigir = Νίγειρ, σελ. 361 Iader = Ἰάδερα, Διάδωρα (Zadar, Zara), σελ. 439 Savinium, Samnium = Σαύνιον (Safinim, savinim, κλ.), σελ. 452 Brundisium = Βρεντέσιον, σελ. 455 ὅρ. τὰ ἀρχαῖα καὶ νέα ὀνόματα ἐν τῇ καλουμ. Μεγάλῃ Ἑλλάδι, σελ. 463 Σύμαιθος = Simeto, σελ. 484 Tarschîsch, Tartîsch = Ταρτησσός, παρὰ Πολυβίῳ Ταρσήϊον, σελ. 485 Gadîr = τὰ Γάδειρα, σελ. 528 Βέργιον = Vergyn.

Πάντα ταῦτα τὰ γεωγραφικὰ ὀνόματα πρέπει νὰ συλλεχθῶσι μεθοδικῶς, ἔχοντα μεγάλην ἀξίαν διὰ τὴν ἱστορίαν τῆς προφορᾶς, οὐ μόνον τῆς ἑλληνικῆς, ἀλλὰ καὶ πολλῶν ἄλλων γλωσσῶν καὶ ἰδιωμάτων.

36.

Τὸ Κυπριακὸν ἰδίωμα.

Ἐλάβομεν πρὸ πολλοῦ τὴν ἑξῆς ἐγκύκλιον, ἣν εὐχαρίστως φέρομεν εἰς γνῶσιν τῶν ἡμετέρων ἀναγνωστῶν.

Ἀγγελία.

Πρὸ ἐτῶν ἀσχολούμενος ἐπὶ τῆς ἰδίας τῆς Κύπρου γλώσσης, κατώρθωσα μετὰ κόπου νὰ συλλέξω ἄφθονον γλωσσικὴν τοιαύτην ὕλην μετὰ ἀπείρων παροιμιῶν, γνωμικῶν, ᾀσμάτων, μεθ' ἑρμηνειῶν καὶ παρατηρήσεων γραμματικῶν ἐπ' αὐτῶν, καὶ σαφηνίσεων ὅσον τὸ ἐφικτόν, πρὸς ἐκκάθαρισιν τοῦ ἐνδύματος ὅπερ ποικιλοτρόπως μετέβαλον οἱ αἰῶνες καὶ ἡ φύσις τοῦ τόπου. Ὁπόσον δὲ ὠφέλιμον θέλει φανῇ τὸ βιβλίον τοῦτο, ὅπερ ἐστὶν ὁ δεύτερος τόμος τῶν

ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΩΝ ΕΠΙΣΚΕΨΕΩΝ μου

(ἐσχάτως τιμηθεισῶν διὰ διπλώματος ὑπὸ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἱστορ. καὶ Ἐθνολογ. Ἑταιρίας) τῇ ἐπιστήμῃ, τοῖς ξένοις καὶ τοῖς πατριώταις, ἡ παροῦσα ἐποχὴ ἂς μαρτυρήσῃ.

Ὅθεν ἐξαιτοῦμαι τὴν συνδρομὴν τῶν φιλομούσων εἰς τὸ ἔργον τοῦτο, ὅπερ θέλει πληρώσει περὶ τὰ τριάκοντα τυπογραφικὰ φύλλα, καὶ θέλει τιμηθῇ πέντε φράγκων.

Ὅμοδος (Κύπρος) 1 Δεκεμβρίου 1888. Γέωργιος Λοῦκας.

(Ἕπεται συνέχεια.)

BEITRÄGE ZUR FRAGE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN.

VON

Dr. EDUARD ENGEL (Berlin).

(*Fortsetzung v. Hellas I. S.* 294—95.)

19.

Luther über Erasmus:

»Wenn man meint, er habe viel gesagt, so hat er nichts gesagt; denn alle seine Schriften kann man ziehen und deuten, wie und wohin man will."

20.

Erasmus über die richtigste Aussprache des Griechischen:

»Conducendus aliquis natione Graecus, licet alioquin parum eruditus, propter nativum illum ac patrium sonum, ut castigate graeca sonari discantur."

21.

Aussprache des η.

Wenn die Blassianer gutgelaunt sind, so gestehen sie zu, dass η = *i* etwa vom 8. Jahrhundert p. Chr. ab zu rechnen sei. Wie steht es nun mit folgenden inschriftlichen Zeugnissen:

a) Ross, Inscr. graecae ineditae, 3 Heft. N°. 264: ΙΡΩΩΝ (von der Insel Karpathos) aus früher vorchristlicher Zeit.

b) Le Bas Inscriptions, V Heft N°. 174: πασις αραιτης statt πάσης ἀρετῆς (von der Insel Andros) aus vorchristlicher Zeit.

c) Fröhner, Inscriptions grecques du Louvre, p. 78: εκηνοις statt ἐκείνοις, (Inschrift von Caryandes) aus vorchristlicher Zeit.

d) Weihinschrift auf der Statue der Gattin des Herodes Attikos (Fröhner p. 11 ff.): νειον statt νηον, μην statt μιν.

e) Ross Inscr. gr. ined. III 246 c:

κῆτε statt κεῖται (aus dem 1. Jahrhundert p. Chr).

f) Fröhner p. 313: ὑπὲρ εὐχῖς statt εὐχῆς. — ψαλτιρίου (aus dem 2 Jahrhundert p. Chr.).

Fröhner p. 315:

εὐπρεπίς statt εὐπρεπής (aus 313 p. Chr.).

Fernere Beweise:

Warum wird lat. praetor niemals durch πρήτωρ wiedergegeben?

Warum schreibt der mit Scipio persönlich bekannte Polybius Σκηπίων?

Warum warnt Hesychius vor der Verwechselung von νίφε mit νῆφε?

(Man sehe fernere Beweisstellen in dem neulings erschienenen Buche des Herrn Theod. Papadimitrakopulos. — Red.)

(*Wird gelegentlich fortgesetzt*).

DAS INSELMADCHEN.

Poëtische Erzählung in demotischer Sprache.

Das nachfolgende Gedicht ist der Sammlung entnommen, welche unter dem Titel „Τὰ μακρὰν καὶ τὰ πλησίον" gelegentlich der Filadelfeios' poetischen Wettbewerbung eingereicht wurde und von den Preisrichtern am 17 April '89 das erste Lob erhielt. Der Dichter, Herr Aristomenis Provelegios hatte kurz zuvor durch seine höchst gelungene Uebersetzung von Goethe's *Faust* (I. Theil) sich für sein Volk ebenso verdient gemacht wie für die Verbreitung der deutschen Litteratur in Hellas. Näheres über τὰ μακρὰν καὶ τὰ πλησίον in Ἑστία N°. 697. S. 393, 404; über die Faustübersetzung (eingehend) im „Magazin f. d. Litt. d. In- und Auslandes N°. 29 von 1888.

Den Lesern unserer Zeitschrift sei zu leichterem Verständniss der vorliegenden Sprachform das Buch des Herrn Prof. Dr. Aug. Boltz:

„Die hellenische Sprache der Gegenwart etc. II. Aufl. Darmstadt, L. Brill, 1882" empfohlen, insbesondere das Kapitel „Skizzirung der Entwickelungs-Geschichte der neuhellenischen Sprache neben und aus der alten", S. 84—123 und hiervon vornehmlich „das Verhältnis der gesprochenen (demotischen) Sprache zu der geschriebenen Hochsprache" S. 94—123. Er wird diese Abschnitte ohne Zweifel mit grossem Genusse lesen und die auf das Lesen derselben verwendete Zeit nicht für verloren erachten, besonders jetzt, wo in Deutschland (und auch in Holland) wieder irrige Meinungen über die Hochsprache verbreitet werden. Wir werden im folgenden Hefte darüber Näheres berichten.

Einige Noten „zur Sprachform" werden am Schluss des Gedichtes folgen.

Die Red.

Η ΝΗΣΙΩΤΙΣΣΑ

ΕΜΜΕΤΡΟΝ ΔΙΗΓΗΜΑ.

---

1. Ἡ βοσκοποῦλα στοῦ βουνοῦ τὴν πλάτη
συλλογισμένη στέκει καὶ κυττᾷ.
Τὸ γαλανό της τὸ μεγάλο μάτι
στῆς μακρυσμέναις θάλασσαις πετᾷ.

2. Σὰν ὄνειρο μαγευτικὸ προβάλλει
ἐμπρός της ἡ ὡραία ξενιτειά,
ποῦ ἤκουσε νὰ ζωγραφίζουν ἄλλοι
σὲ κάποια χειμωνιάτικη νυκτιά.

3. Ἔβλεπε μὲ στολίδια ζηλεμένα
ἀπὸ ἐκεῖ νὰ στρέφῃ κάθε νηά,
ἐνῷ τὰ κάλλη της ἦταν ντυμένα
μὲς στὰ χοντρὰ τοῦ τόπου της πανιά.

4. Ὁ πειρασμὸς ἐμπῆκε στὴν ψυχή της,
νὰ ἡσυχάσῃ πλέον δὲν μπορεῖ·
στὰ ξένα περπατοῦν οἱ λογισμοί της,
τὴν ξενιτειὰ στὸν ὕπνο της θωρεῖ.

5. Ὁλόγυρα τὰ πράσινα λαγκάδια
τοῦ κάκου λουλουδίζουν πλουμιστά,
τ' ἀρνάκια της τοῦ κάκου θέλουν χάδια
ἀπ' τὰ χεράκια της τ' ἀγαπητά.

6. Μὲ ἄσπρο μαντηλάκι στὸ κεφάλι,
ποῦ σκύβει κάτω μελαγχολικά,
ἡ Μάρω κάθεται στὸ περιγιάλι
μὲ δάκρυα στὰ μάτια τὰ γλυκά.

7. Τῆς λέγ' ἡ μάνα: „Ποῦ θὰ μᾶς ἀφήσῃς
στὰ ἔρημα, τὰ μαῦρα γηρατειά;
Μεῖνε, παιδί μου, θὰ μετανοήσῃς·
πικρὸ 'νε τὸ ψωμὶ στὴν ξενιτειά."

8. Ὁ γέρος της πατέρας δακρυσμένος
χαϊδεύει τὴν ξανθή της κεφαλή,
πολλὰ τὴν συμβουλεύει λυπημένος,
καὶ πιότερα τὸ δάκρυ του λαλεῖ.

DAS INSELMADCHEN.

Poëtische Erzählung (in demotischer Sprache.)

Die Hirtin steht auf hohem Bergesrücken
wie traumverloren; wo nur weilt ihr Sinn?
Die hellen, grossen, stillen Augen blicken
weit über's langgestreckte Meer dahin.

Gleich einem zauberhaften Traum taucht leise
vor ihr empor die Fremde wunderbar,
von der einmal in ihrem schlichten Kreise
in einer Winternacht die Rede war.

In feinen Kleidern, die sie hell entzückten,
sah manche Schöne kommen sie von dort,
indess die Reize, die sie selber schmückten,
der Webstoff barg, wie ihn erzeugt der Ort.

Und in die Seele stahl ein heiss Verlangen
sich ein — ach, sie beschwichtigt's fürder kaum:
am Fremden stets ihr die Gedanken hangen,
die Fremde schauet sie im tiefsten Traum.

Rundum entfalten Anger, Wiesen, Buchten
im grünen Schmuck umsonst ihr Blütenband;
vergebens kamen Lämmlein her und suchten
ein Streicheln nach, von ihrer lieben Hand.

Mit einem weissen Tuch den Kopf umwunden,
der melancholisch sich hernieder senkt,
sitzt Máro an dem Strande lange Stunden,
das süsse Augenpaar in Feucht getränkt.

Die Mutter spricht: „Du könntest uns verlassen,
die einsam wir im trüben Alter sind?
Bleib', liebes Kind, Dich würde Reu' erfassen,
denn bitter ist das fremde Brod, mein Kind!"

Der alte Vater streicht betrübt die langen
Goldlocken ihres Hauptes hin und her;
er spricht manch gutes Wort, von Gram befangen,
doch seine Zähren sagen noch viel mehr.

9. Ἔξαφνα τὸ ἀτμόπλοιο προβάλλει,
τὰ μαῦρα του πλευρὰ ἀφροβολοῦν,
οἱ ταξειδιῶται τρέχουνε μὲ ζάλη,
φωνάζουν οἱ λεμβοῦχοι καὶ καλοῦν.

10. Τὶ δάκρυα, φιλιὰ καὶ συγκινήσεις
καὶ ἀναστεναγμοὶ καὶ ἀγκαλιά!
„Μὴ μᾶς ξεχνᾷς!" — „Νὰ γράψῃς μὴν ἀργήσῃς!"
— „Καλό σου κατευόδιο!" — „Ἔχε γειά!"

11. Σαρώθηκε ὁ κόσμος· βασιλεύει
γαλήνη κ' ἐρημία στὴ στερηά.
Μαντήλι 'δῶ κ' ἐκεῖ λευκὸ σαλεύει
ὡς ποῦ τὸ πλοῖο χώνεψε μακρυά.

12. Μιὰ πίσω, μιὰ ἐμπρὸς ἀργοπατοῦνε
τῆς Μάρως οἱ γονηοὶ μέσ' 'ς τὰ βουνά.
'κεῖ στέκουνε συχνά· παρατηροῦνε
τὸ κῦμα μὲ τὰ μάτια των τ' ἀχνά.

13. Τῆς θάλασσας τ' ἀθέριστο χωράφι
στῆς γῆς τὴν ἄκρη ἔρημο κυλᾷ,
κ' ἡ φαντασία των ἐμπρός των γράφει
τὴ Μάρω ποῦ μὲ δάκρυ τοὺς γελᾷ...

14. Τὶ θλιβερὴ στὸ σπίτι των γαλήνη,
τὶ ἐρημιὰ παντοῦ καὶ σκοτεινειά!
Ὁ γέρος πέφτει ἄφωνος στὴν κλίνη,
σκεπάζει τὴν καρδιά του καταχνιά.

---

15. Βραδυάζει, ξημερόνει· οἱ δυὸ γέροι
ἐμπρὸς εἰς τὸ κατῶφλι τοῦ σπιτιοῦ
μιλοῦν γιὰ τὸ χρυσό των περιστέρι,
μὲ δάκρυα στὴν ἄκρη τοῦ ματιοῦ.

16. Εἶνε σὰν δυὸ δεντρὰ ποῦ ξερριζόνει
ὀργὴ Κυρίου, ἄγρια νοτιά
καὶ μέσα στὸ χωράφι τὰ ξαπλόνει
τὸ ἕνα κοντὰ στ' ἄλλο μιὰ νυκτιά.

17. Καθίζουν στὸ τραπέζι μαραμένοι.
Ἄχ, ἡ καρδιά των κάτι 'πιθυμεῖ!
Μιὰ θέσις ἔρημη ἐμπρός των μένει...
καὶ δάκρυα ποτίζουν τὸ ψωμί.

Da plötzlich kommt das Dampfschiff an mit Dröhnen,
an schwarzen Planken sprüht der weisse Schaum;
die Passagiere hasten, drängen, stöhnen,
die Nachenführer schaffen laut sich Raum.

Viel Weinen, Küssen, herbes Abschiedstreiben,
viel Schluchzen, bitt'ren Trennungsharmes voll!
„Vergiss uns nicht!" — „Versäume nicht zu schreiben!" —
„Hab' gute Fahrt!" — „Es geh' Dir immer wohl!" —

Das Volk hat sich verlaufen, Ruhe waltet
und Oede an dem Strande wie zuvor. —
Ein weisses Tuch noch hier und da entfaltet
sich grüssend nach dem Schiff, wie sich's verlor.

Bald rückwärts, langsam wieder vorwärts schreitend,
gehn Maro's Eltern nach der Höh zurück;
dort steh'n sie oft, der Wogen Fall begleitend
mit ihrem matten, sehnsuchtsvollen Blick.

Des Meeres saatenloses Flutgefilde
rollt seine Wellengarben still ans Land, —
sie seh'n im Geiste ihre Maro, milde
und weinend-lächelnd ihnen zugewandt...

Welch düstre Ruh schwebt um des Heerdes Stätte,
welch öde Leere gähnt hier und bedrückt!
Der Alte wirft sich lautlos auf sein Bette,
da schier wie Nebel ihn die Angst erstickt.

'S wird Abend — es wird Tag: die beiden Alten
sieht man am Eingang ihres Häuschens steh'n
und sich vom „gold'gen Täubchen" unterhalten,
und Thränen sind in ihrem Aug' zu seh'n.

Zwei Bäumen gleich, die rauh ein höh'rer Wille
entwurzelt durch des Nordsturms wilde Macht,
so liegen bei einander sie nun stille
dahingestreckt vom Sturm der einen Nacht.

Geknickt und welk zum Mittagstische setzen
sie sich. Ach, wie erbebt aufs' neu ihr Herz:
Ein Platz bleibt frei vor ihnen ... Thränen netzen
ihr karges Mahl vor bittrem Trennungsschmerz.

18. Θαρροῦν πῶς θὰ τὴν δοῦνε νὰ προβάλῃ
  μὲ τὴν μορφή της τὴν ἀγγελική
ὅτι θ' ἀκούσουν τὴ φωνή της πάλι,
  ποῦ γέμιζε τὸ σπίτι μουσική.

19. Κρέμεται 'κεῖ σὰν παραπονεμένο
  τὸ ψάθινό της σκιάδι, μὲ στερνὸ
ὡραῖο λουλουδάκι στολισμένο,
  ποῦ ἔκοψεν ἡ κόρη στὸ βουνό.

20. Σὰν ἅγιο τὸ φυλάττουν οἱ γονηοί της,
  φυλάττουν τὴν παληά της φορεσιά,
παρηγοριὰ μικρὴ στὴν στέρησί της,
  στὸν πόνο τῆς καρδιᾶς λίγη δροσιά.

---

21. Τὸ πρῶτο γράμμά της! Γιορτὴ μεγάλη!
  τ' ἀνοίγουν μὲ λαχτάρα 'ς τὴν καρδιά,
καὶ τὸ διαβάζουν, τὸ διαβάζουν πάλι
  καὶ κλαῖνε καὶ οἱ δύο σὰν παιδιά.

22. „Μὲ πόνο τοὺς θυμᾶται νυκταμέρα,
  θυμᾶται τὴν ὡραία της φωληά,
τὴ λευθεριά, τὸν καθαρὸ ἀγέρα,
  τ' ἀρνάκια, τὰ λαγκάδια, τὰ πουλιά.

23. Τὸ δάκρυό της σὰν τὴ βρύσι τρέχει,
  σὰν ἄγγελο προσμένει μιὰ γραφή,
μονάκριβη παρηγοριά της ἔχει
  μιὰ μέρα πίσω πάλι νὰ στραφῇ."

24. Ἡμέραις ξημερόνουν καὶ βραδυάζουν,
  συχνὰ τοὺς γράφει ἀπ' τὴν ξενιτειά,
καὶ ὅλα της τὰ γραμματάκια στάζουν
  ἀληθινῆς λαχτάρας τὴ φωτιά.

25. Μῆνες περνοῦν. Εἶν' εὐχαριστημένη,
  τὰ γράμματά της ἔρχονται ἀργά
κι' ἐπάνω εἰς τὸ χρόνο σιωπαίνει,
  δὲν στέλλει στοὺς γονεῖς παρηγοριά.

26. Κάθε φορὰ ὅπου καΐκι φθάνει
  ἡ μάνα της πηγαίνει γιὰ γραφή.
Κάθε φορὰ γυρνᾷ ἀπ' τὸ λιμάνι
  μὲ δάκρυα καὶ πόνο στὴ μορφή.

Ist's ihnen doch als tauchte auf und nieder
vor ihrem Blick ihr engelsüsses Bild,
als hörten sie die traute Stimme wieder,
die sonst das Haus wie mit Musik erfüllt'.

Und dorten hängt, sich gleichsam stumm beklagend,
ihr Strohhut, mit der Blume noch geschmückt,
die auf dem Waldberg, an den Rand sich wagend,
das liebe Kind zu allerletzt gepflückt.

Wie etwas Heiliges hüten ihn die Alten,
verwahren sie ihr schlichtes Hirtinkleid:
ein schwacher Trost, wo Noth und Kummer walten,
und doch wie Thau im schweren Herzeleid.

Ihr erster Brief! Welch grosses Fest für beide!
Sie öffnen ihn voll Sehnsucht alle zwei
und lesen, lesen wieder ihn voll Freude,
und wie die Kinder weinen sie dabei.

„Nach ihnen sehnt sie stündlich sich vergebens
und nach dem schönen Nest; gedenket nur
der reinen Luft, des freien Hirtenlebens,
der Hühner, Lämmer und der Wiesenflur!

Und gleich der Quelle fliessen ihre Thränen,
wie Engelsbotschaft wird ein Brief ihr sein, —
bald heimzukehren ist ihr Herzenssehnen,
nur dieser Trost erhält sie ganz allein!"

Die Tage brechen an, die Tage dunkeln — —
sie schreibet oft aus weiter Fremde her,
und alle Worte ihrer Briefchen funkeln
vom Glanze tiefster Sehnsucht voll und schwer.

Monde vergehn. Sie ist ganz wohl geblieben —
die Briefe werden selt'ner, bleiben aus — —
Mehr als ein Jahr hat jetzt sie nicht geschrieben,
Kein Trosteswort gesandt ins Elternhaus.

Und immer steigt das Mütterchen hernieder
wenn's Posttag ist [1]), und scheut die Mühe nicht —
und immer kommet sie vom Hafen wieder
verweint zurück, mit thränendem Gesicht.

1) Kaïki, türk. Nachen, hier der die Briefe abholende Postnachen.

27. Μὰ ἡ γυναῖκες κἄτι σουσουρίζουν
με τρόπο μυστικὸ στὴ γειτονιά·
ξαπλώνονται τὰ λόγια καὶ γυρίζουν
καὶ Φθάνουν στοὺς γονεῖς μὲ ἀπονιά.

28. Σὰν τὸ κερὶ ἡ μάνα ἀναλύει
καὶ τοῦ θανάτου ἔχει τὴ θωριά.
Ἡ θύρα τοῦ σπιτιοῦ θλιμμένη κλείει,
ὁ γέρος πέΦτει ἄρρωστος βαρειά.

29. Ζητᾷ τὴ Μάρω του στὸν πυρετό του,
τὰ μάτια στρέΦει γύρω τὰ θαμπά·
νομίζει πῶς γλυκὰ στὸ μέτωπό του
τὸ δροσερό της χέρι ἀκουμπᾷ.

30. Ἀνασηκόνεται ἀγάλι ᾽γάλι
καὶ ξαναπέΦτει μ᾽ ἀναστεναγμό....
μονάχα ἡ γρηὰ στὸ προσκεΦάλι
τονὲ θωρεῖ μὲ πρόσωπο χλωμό.

---

31. Τὴν ὥρα ποῦ ὁ γέρος ἀποθαίνει
μὲ μαχαιριὰ στὰ ἅγια τῆς καρδιᾶς,
ἡ κόρη του ἡ τρισαγαπημένη
χαίρεται τὰ καλὰ τῆς ξενιτειᾶς.

32. Κοιμᾶται ξαπλωμένη στὸ κρεβάτι
ποῦ θάνατον εὑρίσκει ἡ τιμή·
Φωτίζει ντροπαλὸ καντήλας μάτι
τὸ μισογυμνωμένο της κορμί.

33. Σὲ κεντημένα κοίτονται στρωσίδια
τὰ ῥόδινά της μέλη κι᾽ ἁπαλά.
ὁλόγυρά της ζηλευτὰ στολίδια,
προσωρινὰ τοῦ ἔρωτος καλά.

34. Ἀγάπης ὄνειρα τὴν νανουρίζουν,
κοιμᾶται σὲ ἀγάπης ἀγκαλιά,
καὶ μέσ᾽ στὴν ἡσυχία Φτερουγίζουν
λόγια γλυκά, στενάγματα, Φιλιά.

35. Ὁ ἄγγελος ποῦ μέσα στὴν καρδιά της
αἰσθήματα τῆς ἄναΦτε ἁγνά,
ἄνοιξε τὰ Φτερὰ τὰ Φωτεινὰ
καὶ ἔΦυγεν εὐθὺς ἀπὸ κοντά της.

Das Frauenvolk indess weiss viel zu sagen
geheimnisvoll zu der Gevatterin — —
Die Worte geh'n herum — — zurückgetragen
gelangen leicht sie zu den Alten hin.

Die Mutter schwindet hin wie eine Kerze,
herb wie der Tod seh'n ihre Züge aus.
Es schliesset düster sich das öde Haus:
der Alte ringt in schwerem Todesschmerze.

Es sucht nach Maro in der Fieberhitze
sein Blick rundum, verzehrend und erregt,
im Wahne, dass sie ihm zu Häupten sitze,
die kühle Hand an seine Stirn gelegt.

Aufrichten will er mühvoll sich bisweilen,
doch fällt er stöhnend immer gleich zurück.
Die Alte nur ist da den Schmerz zu theilen,
sie schaut auf ihn mit hoffnungslosem Blick.

Zur selben Zeit nun wo der Alte scheidet,
mit Messerstichen, tief ins Herz hinein,
lebt die geliebte Tochter froh und weidet
sich in der Fremde an der Lust allein.

Sie ruht auf weichem Pfühl' wie Lieb' es spendet,
doch wo die Tugend findet üpp'gen Tod;
nur einer Lampe schämig Aug' entsendet
der halbentblössten ein verhüllend Roth.

Auf fein gestickten Kissen hingespreitet
ruh'n ihre ros'gen Glieder sanft und weich —
rund um sie liegt erwünschter Schmuck verbreitet,
Gaben der Liebe, an Verschwendung reich.

Der Liebe Träume weben, sie umschaukelnd —
sie ruht ja in der Liebe weichem Arm.
Dies sel'ge Glück durchschweben, sie umgaukelnd,
viel süsse Worte, Seufzerküsse warm.

Der Engel, der im Herzen ihr gewaltet,
erschliessend holde Keuschheit rein und zart,
geflohen hat er ihre Gegenwart
nachdem er schnell die Schwingen licht entfaltet!

36. Σὰν ἄστρον ὁποῦ νέφος τὸν χειμῶνα
σκεπάζει μὲ φτερούγα μελανή,
χλωμιάζει τῶν γονηῶν της ἡ εἰκόνα,
ποῦ εἶχε στὴν καρδία της — λησμονεῖ!

37. Μὰ ἔφθασεν αὐγὴ φαρμακωμένη,
καὶ στὸ κρεβάτι βρέθη μοναχή!
περνοῦν ἡ μέραις, τοῦ κακοῦ προσμένει
μὲ μαύρη ὑποψία στὴν ψυχή.

38. Τ'ς ἀγάπης ἦταν ψεύτικα τὰ χείλη,
μὰ ὁ καρπός της βάσανο φρικτό!
Ἐσήκωσε τὸ ῥόδινο μαντήλι
καὶ εἶδεν ἀποκάτω σκελετό!

39. Τὴν τρώγει ἔρωτας, ντροπή, μετάνοια,
Καμμιὰ ψυχὴ δὲν ἔχει νὰ κλαυθῇ,
οὔτε τολμᾷ στὰ καθαρὰ οὐράνια
τὸ μάτι τὸ θολὸ νὰ ὑψωθῇ.

40. Καὶ μέσ' στὴν ἐρημιά, τὴν καταφρόνια
θυμᾶται τοὺς γονεῖς της, τὸ νησί,
τ' ἀθῶά της μικρὰ θυμᾶταὶ χρόνια,
ποῦ ἡ ζωή της ἔτρεχε χρυσῆ.

41. Κ' ἐξέσπασε σὲ δάκρυα. Τὴν πνίγει,
τὴν καίει ἀναστέναγμα βαρύ.
Νὰ φύγῃ! στὴν πατρίδα της νὰ φύγῃ,
στὴν ἐρημιὰ παρηγοριὰ νὰ βρῇ...

42. Τοῦ ἔρωτος ἐσύναξε τὰ δῶρα —
καθένα τῆς θυμίζει κἄτι τί,
μιὰ τῆς ἀγάπης της οὐράνια ὥρα,
μιὰ τῆς καρδιᾶς της μυστικὴ γιορτή.

43. Ἡ μυρωδιὰ τοῦ ἄνθους ἔχει σβύσει,
τὰ φύλλα μένουν ἄχρωμα, ξηρά.
Ἡ γλυκειὰ φλόγα ἔχει ξεψυχήσει,
καὶ μέν' ἡ ἄγρια, βουβὴ πυρά. —

44. Πηγαίνει στὸ ἀτμόπλοιο θλιμμένη,
δὲν τηνὲ συνοδεύει μιὰ ψυχή!
Σὲ μιὰ γωνιὰ μαζεύθηκε σὰν ξένη,
σὲ δάκρυα πνιγμένη ἡ φτωχή.

Wie einen Stern der Winterwolke Schatten
  mit schwarzem Flügel oftmals dicht verhüllt —
vergisst sie derer, die geliebt sie hatten,
  seit sich umdunkelt hat der Eltern Bild.

Doch bald kam eine bittre Morgenstunde,
  auf ihrem Lager fand sie sich allein!...
Tage vergeh'n ... umsonst erharrt sie Kunde,
  schwarz zieht der Argwohn in die Seel' ihr ein.

Der Liebe Lippen hatten nur gelogen,
  doch ihre Frucht ist schmählich bittre Pein!
Die ros'ge Hülle hat sie abgezogen
  und sieht darunter grimmes Totenbein!

Ihr naget Liebe, Scham und Reu am Leben,
  und keine Seele da, zu der sie weint!...
Kaum wagt zum lichten Himmel zu erheben
  das Auge sie, das wie erloschen scheint.

Verlassen und verachtet fühlt sie sich. Da strebet
  Zur Insel, zu den Eltern hin ihr Sinn,
gedenkend, wie sie schuldlos dort gelebet,
  wie goldig ihre Kindheit floss dahin!

Und sie zerfloss in Thränen. Heiss durchziehen
  Weinkrämpfe ihr die Brust mit wildem Weh...
Fort muss sie! Gleich! Zur stillen Heimat fliehen,
  wo Trost sie findet, wie's auch dorten steh'.

Der Liebe Gaben sind gar bald gefunden,
  an jeder hängt ein Sehnen ihrer Brust:
die eine zeugt von himmlisch schönen Stunden,
  die andre von geheimnisvoller Lust.

Jetzt ist der Blüte Duft so ganz erstorben,
  das fahle Blattwerk sieht vertrocknet aus;
Die holde Flamm' erloschen und verdorben,
  der Ort wo hell sie loderte — ein Graus.

Sie geht auf's Dampfschiff voller stiller Leiden,
  nicht einer sagt zum Abschied ihr Adieu!
In eine Ecke drückt sie sich bescheiden,
  erstickend fast in Thränen und in Weh.

45. Ἀπάνω λάμπει ὁ Ἀποσπερίτης,
ἡ πόλις ἀντικρὺ φεγγοβολᾷ,
κι' ἀκούετ' ἡ μυριόφωνη βοή της·
μεθᾷ, χορεύει, κλαίει καὶ γελᾷ.

46. Τὸ ἄστρο τῆς θυμίζει τὴν πατρίδα,
καὶ σκέπτεται μὲ τὶ κρυφὴ χαρά,
μὲ τὶ χρυσᾶ ὀνείρατα κ' ἐλπίδα
ἐπάτησε τὰ ξένα μιὰ φορά.

47. Καὶ βλέπει τὴ μεγάλη αὐτὴ Πόλι,
αὐτὴ τὴν ξακουσμένη ξενιτειά,
σᾶν θάλασσα ποῦ τὴ χαρά της ὅλη
ἐρρούφηξε σᾶν μιὰ σταλαγματιά!

---

48. Πατεῖ τὸ χῶμα τῆς πατρίδος πάλι
μιὰν εὔμορφη τοῦ Μάϊ χαραυγή.
Ἔχει στὸ στῆθος της χαρὰ καὶ ζάλη
ἐμπρὸς εἰς τῶν γονέων της τὴ γῆ.

49. Νομίζει πῶς ἡ πλάσις ὁποῦ χύνει
τριγύρω εὐλογία καὶ χαρά,
ποῦ πάτησε ἀθῷα μιὰ φορά,
μὲ μυστικὴ φωνὴ τὴν κατακρίνει.

50. Καὶ προχωρεῖ μὲ τὴν καρδιὰ σφιγμένη,
μὲ πνεῦμα ζαλισμένο καὶ θολό,
καθὼς ἐκεῖνο τὸν ἁμαρτωλό,
ποῦ τρέμοντας στὴν ἐκκλησία μπαίνει.

51. Καὶ προχωρεῖ· τὰ τρυφερὰ κλωνάρια
χαϊδεύουν τὴ σκυμμένη κεφαλή·
κορυδαλὸς φωνάζει στὰ χορτάρια,
χρόνια χρυσᾶ στὸ πνεῦμά της καλεῖ.

52. Λαγκάδι πράσινο μακρὰν ἐφάνη,
ποῦ ἔβοσκε κ' ἐκείνη μιὰ φορά.
Μιὰ βόσκισσα τ' ἀρνάκια της τηρᾷ
καὶ τραγουδᾷ καὶ πλέκει 'να στεφάνι.

53. Πνίγει τὰ δάκρυα τὸ στεναγμό της·
ἀνέβαινε μὲ πίκρα στὴν καρδιά.
Σὲ λίγο ξεπροβάλλει τὸ χωριό της
χωμένο μέσ' στὰ πράσινα κλαδιά.

Der Abendstern glänzt über ihr am Himmel,
  die Stadt am Ufer strahlt in Lichterpracht —
herüber schallt vielstimmiges Gewimmel
  wie's abends jubelt, tanzt und weint und lacht.

Der Stern gemahnt sie an die Heimatsstätte,
  an all die Träume, die geheime Lust,
die goldnen Hoffnungen, die um die Wette,
  als her sie kam, bestürmt die junge Brust.

Und auf die Fremde schaut sie nun mit Leide,
  auf diese vielgepries'ne grosse Stadt,
wie auf ein Meer, das alle ihre Freude
  wie einen Tropfen jäh verschlungen hat.

Und wieder geht sie auf der Heimat Boden,
  ob welchem mild ein Maienmorgen schwebt!
Ihr ist als ob ein neuer Lebensodem
  auf ihrer Muttererde sie belebt,

obwohl sie fühlt wie *die* Natur, die Segen
  und Freude überall rundum ergiesst,
still die verklagt, die einst auf diesen Wegen
  voll Unschuld glücklich hingewandelt ist.

Bedrückten Herzens geht mit matten Füssen
  und hocherregtem, schwer belad'nem Sinn
  sie weiter, einem Sünder gleich, der hin
zur Kirche geht, die Sünden abzubüssen.

Sie schreitet weiter. Schwanke Zweige spielen
  liebkosend ihr um das gesenkte Haupt;
Der Lerche Lied im Gras giebt *den* Gefühlen
  ein neues Leben, die sie tot geglaubt.

Bald zeigen sich die duft'gen grünen Matten —
  dort weidete sie einst mit frohem Sinn — —
  'ne andre geht mit ihrer Heerde hin
und singt und windet einen Kranz im Schatten.

Ihr Schluchzen macht der Thränen Strom versiegen . . .
  voll bitt'ren Weh's steigt höher sie gemach,
und sieht alsbald denn auch ihr Dörfchen liegen,
  begraben unter grüner Zweige Dach.

54. Γλυκειὰ γαλήνη καὶ χαρὰ στὴ φύσι,
καὶ στῆς καρδιαῖς εἰρήνη καὶ δροσιά.
Κατέβαινε χαρούμενη στὴ βρύσι
ἁγνὴ σὰν τὸ λουλοῦδι κορασιά.

55. Ἐμπρὸς σὲ σπίτι στέκει παλληκάρι,
ὁποῦ τὴν ἀγαποῦσ' ἕνα καιρό·
σιμά του στέκει 'ταῖρι δροσερό,
ξανθὸ παιδάκι παίζει στὸ χορτάρι.

56. Τὸ γέρικο σπιτάκι της παρέκει
μὲ τὴν κληματαριὰ τὴν χαιρετᾷ,
ποῦ τὰ σγουρά της βλασταράκια πλέκει
ἀπάνω σὲ καλλάμια σταυρωτά.

57. Ὁ γέρο πετεινὸς μὲσ' στὸ κηπάρι
τὸ πρωϊνὸ τραγοῦδι του λαλεῖ,
καὶ στέκουν τὰ λουλούδια της μὲ χάρι
μέσα στῆς γάστραις γύρω στὴν αὐλή.

58. Καὶ τοῦ σπιτιοῦ τὸ ἅγιο ἀγέρι
πετᾷ μὲ σιγαλὸ μουρμουρισμό,
καὶ παραδείσους περασμένους φέρει
μὲσ' στὸν ἐκστατικό της λογισμό.

59. Χρυσῆ ἀκτῖνα ἀπ' τὴ θύρα μπαίνει
καὶ στὸ ἀντικρυνὸ θρονὶ φιλεῖ
τὴν ὄψι τῆς γρηᾶς τὴ μαραμένη
καὶ τὴν ἀσπρόχιονή της κεφαλή.

60. Συγκίνησις καὶ πόνος τὴν ἁρπάζει,
τὸ τρυφερό της γόνατο λυγᾷ,
τὸ γαλανό της μάτι σκοτεινιάζει —
στὴ θύρα σύρνεται ἀργὰ ἀργά.

61. Τινάχθηκ' ἡ γρηὰ ἀπ' τὸ θρονί της,
τὸ αὐστηρό της πρόσωπο γελᾷ,
ἀπὸ τὰ μάτια δάκρυο κυλᾷ,
ἀνοίγει τὴν ἀγκάλη στὸ παιδί της.

62. „Καὶ ὁ πατέρας μου" ῥωτᾷ ἡ Μάρω
μὲ φρίκη καὶ προαίσθησι κρυφή.
Σκοτείνιασε τῆς μάνας ἡ μορφή:
„Συντρόφιασε γιὰ πάντα μὲ τὸ Χάρο!"

Αριστομενης Προβελεγιος.

Wie waltet draussen Ruhe hier und Freude,
  wie in den Herzen Friede, fromm und lind!
Sieh, fröhlich steigt zum Born, o Augenweide,
  wie eine Blume rein, ein holdes Kind!

Vor seinem Hause steht ein junger Recke,
  der war ihr einstmals treu und hold gesinnt —
dicht neben ihm, gelehnt an eine Hecke,
  sein junges Weib; im Grase spielt ein Kind.

Ihr altes Häuschen drüben grüsset reizend
  mit krausem Rankenschmucke, der sich dicht —
die lock'gen Triebe mannigfach durchkreuzend —
  durch's weitgeflochtne Röhrichtgitter flicht.

Der alte Hahn stolziert im Gartenraume
  und kräht sein Morgenlied den Hennen vor —
Die Blumen stehen schmuck herum am Zaune
  des Hofes, in den Scherben wie zuvor.

Des Hauses heil'ger Odem lispelt linde
  mit leisem Hauche von entschwund'nem Glück,
und ruft dem bangerregten, armen Kinde
  Erinn'rung an ein Paradies zurück.

Ein goldner Lichtstrahl dringet durch die Spalten
  der Thür, und küsset drüben an der Wand
auf ihrem Sessel, das Gesicht der Alten,
  das silberweisse Haupt, ihr zugewandt.

Da packt ein ungeheurer Schmerz sie. Nimmer
  hält sie sich länger; es versagt das Knie...
Das helle Aug' umschwirrt ein schwarzer Flimmer...
  die Thüre zieht sie langsam auf mit Müh.

Die Alte schwankt vom Sessel her, die arme;
  ihr strenges Antlitz leuchtet lächelnd auf —
  der Thräne lässt die *Mutter* freien Lauf
und öffnet mild dem Kinde ihre Arme!

„Und unser Vater..." Maro fragt's mit Bangen,
  da grause Ahnung schmerzlich sie befällt.
Der Mutter Antlitz ward von Gram umfangen:
  „Für immer ist zu Charon er gesellt!"

Aug. Boltz.

ZUR SPRACHFORM.

(Man vergl. A. Jannarakis' Handwörterbuch, das erwähnte Glossarium v. Zannetos u. dgl. Arbeiten.)

Vs. 1. κυττάω, ῶ = κυττάζω = Hochsprache βλέπω, ὁρῶ.
Vs. 2. ζενιτειά, Hochsprache ξένη, ξενιτεία.
κάποιος, α, ον = τις, τι.
Vs 3. ντυμένα = (δε)δυμένα v. δύω.
πανιά, Hochsprache τὸ ὕφασμα, ὀθόνιον, πάνίον.
Vs. 4. ἐμπῆκε v. ἐμπήγω.
μπορεῖ = ἐμπορεῖ = Hochspr. δύναται.
περπατοῦν = περιπατοῦσι.
θωρεῖ = θεωρεῖ, u. s. w.
Vs. 5. χάδια = Hochspr. αἱ θωπεῖαι.
Vs. 6. σκύβει = Hochspr. κατέρχεται.
Vs. 7. μάνα = μητέρα = Hochspr. μήτηρ.
γηρατειά = Hochspr. γῆρας.
ψωμί = ψωμίον = Hochspr. ἄρτος.
Vs. 8. χαϊδεύει = Hochspr. κολακεύει, θωπεύει.
πιότερα = πλειότερα, περισσότερα, mehr.
Vs. 10. ἀγκαλιά = Hochspr. περίπτυξις, ἐναγκαλισμός.
ξεχνᾷς = ξεχάνεις (χάνω) = Hochspr. ἐπιλανθάνει, λησμονεῖς.
κατευόδιο(ν) = ταξείδιον, κτλ., Reise.
γειά = ὑγίειαν.
Vs. 11. σαρώθηκε = ἐσαρώθη v. σαίρω, σαρό(ν)ω kehren, u. s. w.
χώνεψε = von χώνω, hier: dahingleiten.
Vs. 12. ἀργοπατοῦνε = Hochspr. προβαίνουσι βραδέως.
Vs. 13. χωράφι = χωράφιον = ἀγροί, λειμῶνες.
Vs. 14. σπίτι (hospitium) = Hochspr. οἰκία, οἶκος.
καταχνιά = Hochspr. ὁμίχλη.
Vs. 15. ξημερόνει = ἐξημερόνει es wird wieder Tag (ἡμέρα).
κατῶφλι = κατώφλιον = οὐδός, Schwelle.
Vs. 16. ξερριζόνει = ἐκριζοῖ.
ξαπλόνει = ἐξαπλόνει v. ἐξαπλό(ν)ω = ἁπλόνω, dahinstrecken.
Vs. 18. γέμιζε = ἐγέμιζε = ἐπλήρου, κτλ.
Vs. 19. λουλουδάκι = ἀνθύλλιον.
Vs. 20. παληὰ φορεσιά = παλαιὰν φορεσίαν = Hochspr. ἱματισμὸν, ἐνδυμασίαν, στολήν, κτλ., alte Kleidung.
δροσιά = Hochspr. δρόσος, Thau (= Trost).
Vs. 21. γιορτή = ἑορτή.
λαχτάρα = λακτάρα = Hochspr. σφοδρὸς, ἀλγεινὸς πόθος, πόθησις, Sehnsucht.
Vs. 22. φωληά = φωλεά = νεοττιά, καλιά, Nest.
Vs. 23. σὰν τὴ βρύσι = ὡς ἂν ἡ βρύσις (πηγή, κρήνη) = wie die Quelle.
Vs. 24. φωτιά = Hochspr. τὸ πῦρ.
Vs. 25. περνοῦν v. περνάω, περνῶ = παρέρχομαι.
Vs. 26. πηγαίνει = ἔρχεται, πορεύεται, κτλ.
γυρνᾷ = Hochspr. ἐπανέρχεται, ἐπιστρέφει.
Vs. 27. τὰ λόγια = Hochspr. οἱ λόγοι, αἱ λέξεις, κτλ. (s. Hellas I. S. 221).
Vs. 28. θωριά = θώριον Aussehen = Hochspr. ὄψις, ἐξωτερικὴ μορφή.
θλιμμένη = τεθλιμμένη.
πέφτει = Hochspr. πίπτει.

Vs. 29. *γύρω* = Hochspr. *πέριξ*, *κύκλῳ*.
ἀκουμπᾷ (*ἀκκουμπᾷ* italien.?) = Hochspr. *στηρίζεται*.

Vs. 30. *ἀναστηκό(ω)νεται* = Hochspr. *αἴρεται*, *ἀνεγείρεται*.
ἀγάλι' ἀγάλια = *σῖγα σῖγα* (*σιγὰ σιγὰ*) = Hochspr. *ἠρέμα*, *σχολαίως*, *σῖγα* = sachte, leise.
τονὲ θωρεῖ = (*αὐ*)*τὸν θεωρεῖ*, u. s. w.

Vs. 32. *κρεβάτι* (*κρεββάτι*) = Hochspr. *κλίνη*; *ντροπαλό* = *ἐντροπαλῶς*, verschämt.
καντῆλα, *κανδῆλα* = Hochspr. *λαμπτήρ*, *λυχνία*, *λύχνος* Lampe.
κορμί(ον) = *σῶμα*.

Vs. 33. *ὁλόγυρα* = Hochspr. *κύκλῳ*, *πέριξ*, *κύκλῳ*.

Vs. 34. *σὲ* (passim) = *εἰς*.
φτερουγίζουν = *πτερουγίζουσι* mit den Flügeln schlagen, flattern.

Vs. 35. *κοντά* = Hochspr. *πλησίον*, *ἐγγύς*.

Vs. 37. *φαρμακωμένη* = Hochspr. *πικρά*, *κτλ*.
βρέθη = *εὑρέθη*.

Vs. 38. *μά* = Hochspr *ἀλλά*.

Vs. 39. *ντροπή* = *ἐντροπή* = *αἰδώς*, *αἰσχύνη*.

Vs. 41. *νὰ βρῇ* = (*ἵ*)*να εὕρῃ*.

Vs. 42. *καθένας* = Hochspr. *ἕκαστος*, *πᾶς*.

Vs. 43. *βουβός* = Hochspr. *ἄλαλος*, *ἐνεός*.

Vs. 44. *μαζεύθηκε* = *ἐμαζεύθη* v. *μαζεύω* = *μαζώνω* sammeln, u. s. w.

Vs. 45. *ἀποσπερίτης* = Hochspr. *ἕσπερος*.

Vs. 47. (*ἐ*)*ξακουσμένος* = Hochspr. *περίφημος*, *διάσημος*, *κτλ*.
ἐρρούφηξε — *ῥουφέω*, *ῥοφῶ* u. s. w. schlürfen.

Vs. 50. *μπαίνει* = *βαίνει*, *ἐμβαίνει*.

Vs. 51. *χαϊδεύουν* vgl. vs. 8.

Vs. 52. *λαγκάδι(ον)* = *φάραγξ* Bergschlucht.
'να στεφάνι = *ἕνα στέφανον*.

Vs. 54. *κορασιά* = Hochspr. *κόρη*, *κοράσιον*.

Vs. 55. *παλληκάρι* = Hochspr. *ἥρως*; *ἔφηβος*, *νεανίας*.
σιμά = Hochspr. *παρά*, *πλησίον*, *κτλ*.

Vs. 56. *κληματαριά* = Hochspr. *ἀμπελίνη καλύβη*, *ἀναδενδρὰς*, *κληματίς*, Weinlaube.
σγουρός = Hochspr. *οὖλος*, *οὐλότριχος*, *καταβόστρυχος*.

Vs. 57. *πετεινός* = Hochspr. *ἀλεκτρυών*, *ἀλέκτωρ*.

Vs. 58. *ἀγέρι* = *ἀέρι(ον)* = *ἀήρ*, *ἀναπνοή*.
σιγαλός, *σιγανός* = Hochspr. *ἥσυχος*, *ἠρεμαῖος*, *κτλ*.

Vs. 59. *ἀντικρυνό(ν)* v. *ἀντικρύ*.
θρονί = Hochspr. *δίφρος*, *κλιντήρ*, *καθέκλα* Sessel.

Vs. 60. *λυγᾷ* = Hochspr. *κλίνεται*, *κάμπτεται*.
σύρνω = Hochspr. *σύρω*, *ἕλκω*.
ἀργὰ ἀργά = Hochspr. *βραδέως*, *κτλ*.

Vs. 61. (*ἐ*)*τινάχθηκε* v. *τινάσσω*.
κυλᾷ = *κυλίεται*, *κυλίνδεται*, *κτλ*.

Vs. 62. *ῥωτᾷ* = *ἐρωτᾷ*.
συντρόφιασε = *συνετροφίασε* v. *συντροφιάζω* = Hochspr. *συνεταιρίζομαι*, *συντροφεύω* sich gesellen.

Die Red.

MEMBRES (ET ABONNÉS) DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM

(*Continuation de Hellas I p.* 348—349.)[1]

Grèce.

J. N. Botasis, σύμβουλος τῆς Φιλεκπαιδευτικῆς Ἑταιρίας, Athènes. (membre.)
N. Dimaras, ὑφηγητὴς τοῦ Πανεπιστημίου, Athènes. (membre.)
Ant. Zygomalas, ancien Ministre de l'Instruction, Athènes.
Aristomenis Provelegios, prof. de philosophie, Athènes.
Georgios Paganelis, publiciste, Athènes.
Marcos Mindler, avocat, rue Mavromichali 48, Athènes.
Athan. L. Rousopoulos, archéologue, Athènes.
D. M. Vasiliou, 33 rue de l'Académie, Athènes.
Methodios, Archévêque de Syros.
P. Megalides, à l'adresse de la Banque Nationale, île de Syros.
Alex. Stuart, île de Syros.
P. Zitouniatos, docteur en méd., Athènes.
Francesco di Mento, prof. de langue italienne, Corfou. (membre.)

Autriche.

Nicol. Angelitos, Via della pesa 2, Trieste.
Stavros Metaxas, Via nuova 3, Trieste.

Hongrie.

Gr. Gogos, Archimandrit, église grecque, Boudapest.

Allemagne.

Prof. Dr. Otto Nasemann, Gymn.-dir. a. D., Karlstrasse 14 I, Halle a. S.
L. Graf von Pfeil, Hischberg in Schlesien.
Dr. Spiliotopoulos, Archimandrit der griech. Kirche, München.
Dr. A. Hilgard, Gymn. Prof., 216 Hauptstrasse, Heidelberg.
Georg Albrecht, Dingolfing, Bayern (membre.)

Angleterre.

Miss K. M. Heale, c/of Mr. Fortescue, British Museum, London.

Pays-Bays.

J. L. Wouters, vicaire à Rotterdam, Stieltjesplein 17.

Italie.

P. E. Pavolini, Via Urbana 167, Roma.
A. Pythornos, étudiant de philologie, Turin (abonné.)

Russie.

Johannes Prinzhorn, pasteur de l'église protestante, à Moscou.
N. Pópovits, Poste Restante, Odessa.

---

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. LA RÉDACTION.

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES:

p. 72. Nikiphoros ὁ Kalogeras, etc. etc. Athènes. l. *Moscou*, *Russie.*

p. 73. Dr. Jur. Kuhlenbeck, Rechtsanwalt, Osnabrück. l. *Rechtsanwalt Dr. L. Kuhlenbeck*, *Steinthorstrasse* 32, *Halle a. S.*

p. 166. Julius Ferrette, etc., Lausanne. l. *adresse provisoire: Jules Ferrette*, *Pension Kauer*, *Morat*, *Suisse.*

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ [1]).

(Συνέχεια, ὅρ. ΕΛΛΑΣ, α', σελ. 349).

*Roorda van Eysinga (S. F. W.), Het leven, denken en werken van Pythagoras, enz. 2 dln. 's Gravenhage 1888—89. 8°. 100 en 112 blz.
De Blijde Boodschap 3e—4e deel.

—— De Blijde Boodschap. Afl. 2—3. 4e deel, 's Gravenhage 1889. 8°. 98 en 135 blz.

*ΓΙΑΝΝΑΡΗΣ (Α. Ν.), Περὶ Ἐρωτοκρίτου καὶ τοῦ ποιητοῦ αὐτοῦ, ἱστορ. καὶ κριτ. καὶ γλωσσ. μελέτη μετὰ γλωσσαρίου. ἐν Ἀθήν. 1889. 8°. 133 σελ.

Drossinis (G.), Ein hellen. Märchen. Deutsch von *Aug. Boltz.
Darmstädter Zeitung, 5 Sept. 1889.

*ΖΩΓΡΑΦΑΚΗΣ (Ν. Γ.), Ἡ Ἑρμούπολις, ὑπὸ ἐμπορ. βιομηχαν., ναυτιλ. ἔποψιν. ἐν Ἀθήν. 1886. 8°. 112 σελ.

*ΗΜΕΡΟΛΟΓΙΟΝ. Γυμνάσιον ἐν Σύρῳ. Ἡμερολόγιον ἔτος α'—β', 1888—89. 2 τόμ. ἐν Ἑρμουπόλει 1888—89. 8°. 248 κ. 186 σελ.

*Jonge (W. de), Latijnsche Oefeningen voor de middelste klassen der gymnasia. Groningen 1889. 8°. 96 blz.

*Regnaud (Paul), Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. Paris 1889. 8°. 22 pag.
(Extr. de la Revue de l'Histoire des Religions).

Nederlander (De Wetenschappelijke). Onder redactie van *J. W. Brouwers. 2e Serie. 3e Jaarg. 1889.
Aan de nagedachtenis van J. A. Alberdingk Thijm.

Muller (H. C.), Ἡ τοῦ Regnaud θεωρία περὶ τῆς βαθμιαίας ἐξελίξεως (évolution), καὶ ἡ ἐφαρμογὴ αὐτῆς ἐν τῇ γλωσσολογίᾳ.
(Ἀθηνᾶ, τόμ. γ', σελ. 573—594).

—— De taalkwestie in Griekenland.
N. Rott. Courant van 9 November 1889.

Zacher (K.), Die Aussprache des Griechischen. Vortrag, u. s. w. Leipzig, 1888. 8°. 52 S.

Müller (Wilhelm), Griechenlieder. Halle a. d. S. (1889) 8°. 64 S.
Bibl. der Gesamt-Litteratur des In- und Auslandes. N°. 314.

Inventio S. Crucis, Act. Cyriaci Pars I Lat. et Graece, Ymnus Antiquus de S. Cruce, etc. conl. et digessit Alfred Holder. Lipsiae 1889. 8°. 56 p.

---

[1]) Τὰ ὀνόματα τῶν ἀξιοτίμων κκ. δωρητῶν σημειοῦνται δι' ἀστερίσκου.

Burger (D.), Beknopte Nieuw-Grieksche spraakkunst. Deventer 1877. 8°. 53 blz.

—— Handleiding om het Nieuw-Grieksch te leeren spreken, enz. Deventer 1879. 8°. 40 blz.

*Matthes (J. C.), Rede bij den aanvang van het studiejaar aan de Universiteit van Amsterdam, den 17en Sept. 1889. [Amst. 1889. 8°.] 21 blz.

*Gelder (J. J. de), Ordre op de Latijnsche scholen, enz. en de Latijnsche School te Alkmaar van 1638 tot 1693 [1889. 8°.].
Bijdr. voor Vad. Geschied. en Oudheidkunde 3e Reeks, 5e deel.

Bruno (Giordano), Reformation des Himmels, lo spaccio della bestia trionfante. Verdeutscht und erläutert von *Ludw. Kuhlenbeck. Nebst einer Abbildung des Bruno-Denkmals in Rom., u. s. w. Leipzig, 1889. 8°. 375. S.

*Müller (Hans), Der internat. philhellenische Verein zu Amsterdam.
Die Nation, herausg. v. Th. Barth. Berlin, 5 Okt. 1889.

*Sepp (P. B.), Lateinische Synonyma. 7e Aufl. Augsburg, 1889. 8°. 36 S.

—— Frustula. Lateinische Spruchverse. 3e Aufl. Augsburg, 1890. 8°. 16 S.

*Was (H.), De Amsterdamsche leerstoel voor het »Helleensch."
Overgedrukt uit de Tijdspiegel, 1889.

*Mento (Francesco di), Per le nozze di Costantino di Grecia con Sofia d'Alemagna. Brindisi 1889. 4°.

*Pfeil (L. Graf von), Erfahrungen zum Sprachunterricht. Leipzig 1886. 8°. 14 S.
»Zeitung für das höhere Unterrichtswesen Deutschlands," N° 48. Jahrg. 1886.

—— Wie lernt man eine Sprache am leichtesten und besten? Nebst einem Anhange, u. s. w. 2e Aufl. Breslau 1884. 8°. 43 S.

—— Zur Eingabe des Schul-Reform-Vereins.
»Zeitung für das hohere Unterrichtswesen Deutschlands," N°. 45, Jahrg. 1889.

Ulysse — 'Οδυσσεύς, Poëme héroïque de B. Giraudeau. Edit. class. préc. d'une introd. par M. l'abbé Soutra. Nouv. édit. Paris, Jul. Delalain 1861. 8°. 38 pag. (voir »Hellas" I. p. 240).

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΩΝ.

(Συνέχεια, ὅρ. σελ. 351.)

ΑΘΗΝΑ, σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. Τόμος I, τεῦχος 3 καὶ 4. Ἀθήνησιν, 1889. 8°. σελ. 337—656.

Die Gesellschaft. Monatschrift für Litteratur und Kunst. Herausg. von M. G. Conrad und Karl Bleibtreu. Heft X 1889. Leipzig. 8°.
Prof. Dr. Aug. Boltz, Hellenische Litteratur. S. 1517—1524.

ΠΛΑΤΩΝ, σύγγραμμα περιοδικὸν παιδαγωγικὸν καὶ φιλολογικόν, ἐκδιδ. κατὰ μῆνα. (συντ. Ε. Γαλάνης καὶ Γ. Δέρβος καθηγηταί) ἐν Ἀθήναις 1889. 8°.

Neue Philologische Rundschau. Herausg. von C. Wagener und E. Ludwig. Jahrgang 1889. N°. 21—22. Gotha 1889. 8°.

Revue des études grecques. Publication trimestrielle de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Tom. II. N°. 6, Avril—Juin 1889. Paris, Leroux 1889. 8°. 224 p.

Zeitung für das höhere Unterrichtswesen Deutschlands. Herausg. von H. A. Weiske. Leipzig 18 Jahrg. 1889. 4°.

ΑΠΟΛΛΩΝ, μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα τῇ συγ. συμπράξει τῶν παρ' ἡμῖν λογίων, ὑπὸ Δ. Κ. Σακελλαροπούλου. ἔτος ε'. τόμος ε'. ἐν Πειραιεῖ 1889. 4°. (ἀρ. 59—60: Ἡ ἑλληνικὴ καὶ ὡς κοινὴ τῶν λογίων γλῶσσα. Ἐναρκτήριος λόγος ὑπὸ H. C. Muller).

ΑΝΑΠΛΑΣΙΣ, περιοδικὸν τοῦ ὁμωνύμου Συλλόγου, ἐκδιδ. δὶς τοῦ μηνός. ἐν Ἀθήν. 1889. (15 Νοεμβρ. 1889, σελ. 413: Λόγος ἕλληνος Ἀρχιεπισκόπου (κ. Νικηφόρου Καλογερᾶ) ἐν Μόσχᾳ).

ΕΣΤΙΑ, ἐκδιδ. κατὰ Κυριακήν. ἔτος ιδ', τόμος κη'. ἐν Ἀθήν. 1889.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΩΝ.

(Συνέχεια).

ΑΝΑΤΟΛΗ, ἐφημερὶς πολιτ. ἐμπορ. φιλολογική, ἐκδιδ. ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. ἐν Σύρῳ 1889. — 30/12 Ὀκτ. Ἡ ἄφιξις εἰς Ἑλλάδα τοῦ πρίγκ. Βερνάρδου διαδόχου τῆς Σαξωνίας Μαϊνιγγεν.

7/19 Ὀκτ. Γ. Α. Πολίτης, Εἰς τὸ Ἀμστελόδαμον!. — 21/2, 4/16 Νοεμβρ. Συνοπτικὴ ἔκθεσις τῆς γενικῆς συνελεύσεως τῆς Φιλελλην. Ἑταιρίας (ἐκ τοῦ γαλλικοῦ, Γ. Α. Πολίτης).

ΠΑΛΙΓΓΕΝΕΣΙΑ, ἐκδιδ. ἑξάκις τῆς ἑβδομάδος. Διευθ. Κωνστ. Ι. Αγγελόπουλος. ἐν Ἀθήν. 1889.

L'Orient, Journal hebdomadaire, politique, financier et économique. Organe spécial des intérêts grecs et orientaux. Directeur-fondateur N. Nicolaides. 1e Année. Paris, 1889.

Ο ΦΟΥΚΑΡΑΣ, ἐφημερὶς τοῦ λαοῦ, ἐκδίδεται ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. Βουκουρέστιον (Bucharest) Οκτώβρ. 1889.

Ο ΚΟΣΜΟΣ, ἐφημερὶς κοινωνική, πολιτική, οἰκονομολογικὴ καὶ ἐπιστημονική. Ἐκδοθησομένη καθ' ἑκάστην μετὰ εἰκόνων. (Ἀθῆναι, διεύθυνσις Ε. Πριντέζη).

ΝΕΑ ΕΦΗΜΕΡΙΣ, ἐν Ἀθήναις 1889 (24 Ὀκτ. 1889: Κάρολος Γαβριὴλ COBET).

ΦΟΙΒΟΣ, ἐπιμήνιος συγγραφὴ περὶ τῆς δημοσίας ὑγιείας, τῆς οἰκογενειακῆς ὑγιεινῆς, κτλ. ὑπὸ Ἰωαν. Π. Πύρλα. ἐν Ἀθήν. 1889.

ΗΛΙΟΣ, δωρεῖται τοῖς συνδρομηταῖς τοῦ Φοίβου καὶ Παραφοίβου. ἐν Ἀθήν. 1889.

Gazette de Lausanne et journal Suisse, fondé en 1799. Lausanne, 1889. (18 Nov. '89: Dr. E. Joannides, La question crétoise et l'Europe).

ΝΕΑ ΗΜΕΡΑ, ἐκδιδ. ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. ἐν Τεργέστῃ. Ἐκδότης Ἀλ. Σ. Βυζάντιος, συντάκτης Ιω. Β. Στάλιτς.

(ἕπεται ἡ συνέχεια).

COMMUNICATIONS OFFICIELLES.

Le mariage de S. A. R. le Prince Royal *Constantin* de *Grèce*, Membre-d'honneur de la Société Philhellénique, avec S. A. R. la Princesse *Sophie* d'Allemagne.

L'Assemblée Générale de la Soc. Philhellénique du 14 Sept. 1889 a exprimé le voeu d'envoyer un télégramme de félicitation à notre Membre-d'honneur, S. A. R. le Prince Héritier Constantin. En voici le texte:

A Son Altesse Royale
le Prince Royal Constantin de Grèce
Athènes.

La Société Philhellénique à Amsterdam a l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale ses félicitations à l'occasion de son mariage.

Amsterdam, 26 Octobre 1889.

VAN DEN ES, Président.
MULLER, Secrétaire.

Voici le texte de la réponse que notre Société a eu l'honneur de recevoir:

Président Société Philhellénique,
Amsterdam.

Remerciements sincères.

Athènes, 2 Nov. 1889.

CONSTANTIN.

Donateurs de la Société.

Dans l'»Hellas" p. 238, nous avons déjà fait mention du don, que l'honorable Monsieur Const. Zappas à Brosteni-Urziceni, Roumanie, a fait à la Société Philhellénique.

Monsieur A. D. Syngros à Athènes vient de suivre son exemple, ayant envoyé au Secrétaire une lettre, dont nous reproduisons le texte:

Athènes, le 20/2 8bre 1889.

Monsieur le Docteur,

Je retourne d'un voyage de quelques mois, pendant lequel je ne m'occupais point de correspondance quelconque; et je trouve votre honorée lettre du 22 Août.

Je vous remets ci-inclus mon chèque à votre ordre de frs 500, payable à Paris, pour la Société Philhellénique d'Amsterdam, à laquelle je vous prie après encaissement de transmettre la même somme de ma part, comme preuve de ma sympathie pour son oevre, et de ma sollicitude pour son progrès.

Veuillez, Monsieur le Docteur, agréer l'assuration de ma considération très-distinguée.

A. D. SYNGROS.

Monsieur
M. le Docteur H. C. Muller,
etc. etc.
Amsterdam.

M. J. van Eik ayant refusé la nomination de membre du Comité de la Soc. Philhellénique, M. E. A. Sunier, prof. de langue française au Gymnase d'Amsterdam, a été nommé à sa place.

De même, M. Vlachos ayant donné sa démission comme Trésorier de la société pour l'année 1889—90, M. Sunier fut nommé Trésorier, tandis que M. Vlachos fut chargé de remplacer M. Mehler comme Vice-Président.

Voici donc la nouvelle liste des membres du Comité:

S. Ex. A. R. Rangabé, Athènes, Prés. d'honneur.
M. le Dr. Spyr. P. Lambros, Athènes, Vice-Prés. d'honneur.
M. le Dr. A. H. G. P. van den Es, Amsterdam, Président.
M. N. Vlachos, Consul Gén. de Grèce à Amsterdam, Vice-Président.
M. le Dr. H. C. Muller, Amsterdam, Secrétaire.
M. A. J. Flament, archiviste à Maastricht, Vice-Secrétaire.
E. A. Sunier, prof. au gymnase à Amsterdam, Trésorier.
M. le Dr. F. L. Abresch, à Amsterdam, Vice-Trésorier.
M. le Dr. H. C. Rogge, à Amsterdam, Bibliothécaire.

Adresse du Trésorier: 49 Stadhouderskade, Amsterdam.

AVIS AUX ABONNÉS.

Les rédacteurs de la Revue Hellas déclarent par celle-ci que, conformément à l'article premier des statuts de la société, dont la revue surnommée est l'organe officiel, toute affaire, ayant rapport direct tant à la politique extérieure qu'à la politique intérieure de la Grèce, est parfaitement étrangère au but que la Société et la rédaction se proposent, et aux matières traitées dans cette Revue.

Les journaux grecs sont priés de reproduire cette déclaration.

LA RÉDACTION.

LETTRE DE S. A. R. LE PRINCE BERNARD DE SAXE-MEININGEN.

ἐν Βερολίνῳ τῇ 14 *Δεκεμβρίου* 1889.

Ἀξιότιμε Κύριε!

Λαμβάνω τὴν τιμὴν νὰ προσφέρω εἰς τὴν Φιλελληνικὴν Ἑταιρίαν ἐν Ἀμστελοδάμῳ τὴν μετάφρασίν μου τῆς „Αἰμυλίας Γαλλόττη" τοῦ Λέσσιγγ, διατελῶ δὲ μεθ' ὑπολήψεως

ὅλως ὁ ὑμέτερος
Βερνάρδος
Πρίγκηψ διάδοχος τῆς Σαξωνίας Μαΐνιγγεν.

An den Philhellenischen Verein
z. H. des Königlich Griechischen Consuls
Herrn Vlachos, Amsterdam.

ἐν Ἀμστελοδάμῳ τῇ 18 *Δεκ.* 1889.

Βασιλικὴ Ὑψηλότης,

Εὐχαριστοῦντες ἐκ καρδίας διὰ τὸ δεύτερον δῶρον ὃ προσφέρετε εἰς τὸν ἡμέτερον Φιλελληνικὸν Σύλλογον, ἔχομεν τὴν τιμὴν ν' ἀνακοινώσωμεν τῇ Ὑμετέρᾳ Βασιλικῇ Ὑψηλότητι ὅτι προθύμως ἐν ἑπομένῳ τινὶ τεύχει τῆς „Ἑλλάδος" θὰ δημοσιεύσωμεν ἐπίκρισιν τῶν ὑμετέρων μεταφράσεων, διατελοῦντες ἀείποτε

τῆς Ὑμετέρας Ὑψηλότητος
ταπεινοὶ θεράποντες
A. H. G. P. VAN DEN ES,
πρόεδρος.
H. C. MULLER, *γραμματεὺς κ. συντάκτης.*

An Seine Königl. Hoheit
BERNARD
Erbprinzen von Sachsen-Meiningen, Berlin.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

La nomination comme Membre Correspondant de la Société Philhellénique (voir Hellas I) a été acceptée par les Messieurs suivants: Boltz, Hans Müller, Spathis, Reyer, Gentilli, Rangabé, Lambros, Vlachos, Dosios, Oekonomides, Portocaloglou, Politis, Ferrette, Chadzi-Konstas, Centerwall, Agelastos, Enyalis, Charissis, Rasis. — En conséquence, nous prions les autres messieurs de nous faire parvenir aussitôt que possible leur réponse favorable.

LE COMITÉ.

ZUR GESCHICHTE DER AUSSPRACHE DES GRIECHISCHEN. WIEDERGABE INDISCHER WÖRTER BEI GRIECHISCHEN AUTOREN.

Fortsetzung von Hellas I S. 188 *und Schluss.*

Der Lautwerth der griechischen Consonanten lässt sich aus der Wiedergabe indischer Wörter nur annähernderweise feststellen. Es ist nicht zu vergessen, dass mehr als die Hälfte der indischen Consonanten dem Griechischen abgeht, und dass die griechischen Laute, welche als nächste Aequivalente der indischen verwendet werden, mitunter bedeutend von den ursprünglichen abweichen können.

Zu den Mutae, deren Aussprache im Griechischen von der indischen, sei es im Sanskrit oder Prâkrit, kaum verschieden war, gehören in erster Reihe κ, π und τ. Aus der Fülle von Beispielen seien hier angeführt: Κάλλανος, *Kalyâṇa (Kallâṇa)*; Κανόγιζα, *Kânyakubja*; Πῶρος, *Porava*; Παλίβοθρα, *Pâṭaliputra*; Τάξιλα, *Takṣaçilâ.* Die Gegenprobe liefern einige griechische Lehnwörter im Sanskrit, wie *kastîra* aus κασσίτερος; *kastûri*, aus κάστωρ; *kendra* aus κέντρον; *pâthena*, παρθένος; *tâvura*, ταῦρος. Wenn man inlautend eine griechische Media findet, wo das Sanskrit eine Tenuis zeigt, wie in Κανόγιζα, Παλίβοθρα, Βαρύγαζα, *Bharukaccha*, Δαχιναβάδης, *Dakṣiṇâpatha* u. m. so lässt sich dies am einfachsten aus einer prakritisirenden Aussprache der indischen Namen erklären; ganz deutlich tritt die Prâkritform hervor in Δαχιναβάδης, denn χ kann nur einem prâkrit *kh (kkh)*, nicht dem sanskrit *kṣ* entsprechen.

Die Lautverbindung ντ wurde schon im ersten Jahrhundert unserer Zeitrechnung als *nd* gesprochen. Dies erhellt aus dem bei Dioskorides vorkommenden Worte σάνταλον, sanskrit und prâkrit *candana;* aus etwas späterer Zeit lässt sich nachweisen, dass κέντρον von den Indern transscribirt wird *kendra.* Die Probe und Gegenprobe decken sich also vollkommen, und daraus dürfen wir den Schluss ziehen, dass die jetzige Aussprache des ντ alt sei.

Ob und in wiefern κ und τ vor einem weichen Vocale sich einer palatalen Aussprache hinneigten, lässt sich aus der Form, in welcher indische Namen bei griechischen Schriftstellern auftreten, nicht ermitteln, denn die Beispiele scheinen sich zu widersprechen. Aus der Zeit Alexanders des Grossen kennen wir die Πράσιοι, deren indischer Name *Prâcya* [1]) lautet. Wenn das τ vor ι schon damals, wenigstens in der κοινή, mehr oder weniger palatal gesprochen wäre, würde man eher Πράτιοι erwartet haben. Inderthat finden wir in nachchristlicher Zeit in Τιαστανος für sanskr. *Castana*, und schon bei Herodot in Τεΐσπης, Persisch *Caïspis*, τι, τε zur Bezeichnung des Palatallautes verwendet. Dass indisches *c* vor harten Vocalen bei den Griechen als σ auftritt, wie in Σανδράκοπτος, *Candragupta*, σάνταλον, *candana*, beweist nichts für oder gegen die mögliche palatale Aussprache der τ vor *e* und *i*.

Die Consonanten β, γ und δ vertreten bald die einfachen, bald die aspirirten Mediae der Inder; inlautend wird β auch verwendet um den indischen Halbvocal *v* zu bezeichnen. Beispiele sind: Γάγγης, *Gangâ*; Βαρύγαζα, *Bharukaccha*; Ἀβισάρης, *Abhisâra*; Ἐραννοβόας, *Hiranyavâha*; Ἰαβαδίου, *Yavadîvu*; Δαχιναβάδης, wohl einer Prâkritform *Dakkhinâbadha* oder *Dâkhinâvadha* entsprechend, skr. *Dakṣiṇâpatha*; Βραχμᾶνες, *Brahmâṇas*; ζιγγίβερις, *singivera* (Skr. *çrngavera*). In Ἀμιτροχάτης, *Amitraghâta* finden wir das aspirirte *gh* durch χ vertreten, was leicht erklärlich ist. Es kann nach einer oben gemachten Bemerkung auch nicht befremden, dass inlautend statt *k*, *t* und *p* von Sanskritwörtern nicht selten γ, δ und β auftreten. Weniger einleuchtend ist, warum in einzelnen Fällen eine indische Media durch eine griechische Tenuis, und umgekehrt ein weicher griechischer Consonant durch einen harten indischen wiedergegeben wird. So wird *Candragupta* zu Σανδράκοπτος; *Buddha* zu Βουττα; *Tâmrabâni* (sanskr. *Tâmraparṇî*, pâli *Tambapaṇṇî*) zu Ταπροβάνη. Die Gegenbeispiele, theils den Edicten Açokas aus dem 3ten vorchr. Jahrhundert, theils einem Werke Varâha-Mihiras von ± 550 nach Chr. entnommen, sind *Maka*, Μάγας; *Antikina* (l. *Antikôna*), Ἀντίγονος; *âkokera*, αἰγόκερως; *jituma*, δίδυμοι. Wenn ich nicht irre,

1) Das *c* wie englisches *ch*, italienisches *ci* zu sprechen.

lässt sich aus diesen Fällen einer Verwechslung von Media und Tenuis nichts precises über die verschiedene Beschaffenheit der griechischen und indischen Mediae ableiten. Selbst wenn β, γ und δ schon im 3ten vorchr. Jahrhundert spirantische Geltung hätten, würden sie erklärlicherweise zur Bezeichnung der indischen reinen Mediae verwendet sein. Immerhin bleibt das schwankende Verfahren der Griechen merkwürdig und liegt die Vermuthung nahe, dass die Laute *b*, *g* und *d* im indischen Munde den Griechen nicht ganz genau zu ihren eigenen β, γ und δ stimmten.

Die indischen aspirirten Tenues und die griechischen χ, θ und φ entsprechen sich mit ziemlich grosser Folgerichtigkeit; z. B. Δαχινα-, *Dâkhiṇa-*; *Antimakha*, Ἀντίμαχος; *Pâthena*, Παρθένος; *Agathuklayesa* (Genitiv), Ἀγαθοκλῆς; *Telipha*, Τήλεφος; freilich in den Açokainschriften das vereinzelte *Antiyoka* fur Ἀντίοχος. Unzweifelhaft standen die griechischen und indischen Laute sich noch nahe; ob sie aber vollkommen gleichlautend waren, ist sehr fraglich. Was speciell χ betrifft, vergleiche man das in dieser Zeitschrift I, 5 bemerkte.

Die Liquidae brauchen uns nicht aufzuhalten; ebensowenig die Doppellaute ξ und ψ. Es bleibt also nur ζ übrig.

Das ζ finden wir verwendet, erstens als Vertreter des indischen Palatallautes *j* (gesprochen wie das englische *j*); z. B. Ὀζήνη, *Ujjayinî*, prâkrit *Ujjeni*; Κανόγιζα, *Kânyakubja*, oder vielmehr ein prâkr. *Kânagujja*. Gegenbeispiele sind *Jôhila*, Ζώϊλος; *Jîva*, Ζεύς; *harija*, ὁρίζων. Weiter steht ζ für *ch*, ebenfalls ein Palatal, in Βαρύγαζα, *Bharukaccha*. Dass man den harten Laut *ch* hier durch das jedenfalls weiche ζ bezeichnete, war offenbar durch den Mangel eines harten Palatallautes im Griechischen veranlasst. Noch ein dritter Palatallaut, nl. *ç*, wird mitunter durch ζ vertreten, in Ζάραδρος, *Çatadru*. Hieher dürfen wir auch wohl ζιγγίβερις ziehen, denn wiewohl das pâli *siṅgivera*, wozu die griechische Form des Wortes zunächst stimmt, kein palatales ç hat, erhellt doch aus dem skr. *çṛṅgavera*, dass *ç* der ursprüngliche Laut ist, und da *ç* nicht aus allen Prâkritdialekten verschwunden war, so haben wir Grund zu vermuthen, es gehe ζιγγίβερις auf ein prâkr. *çiṅgivera* zurück, obgleich uns letzteres nicht überliefert ist.

Aus den angeführten Beispielen geht soviel wenigstens klar hervor, dass ζ ein Palatal sei. Damit ist aber noch wenig erreicht, denn es giebt ja mehrere solche Laute. Wir wissen aber, dass ζ in älterer Zeit ein Doppellaut war, und solange es als solcher Geltung hatte, kann es weder als das persische, französische *z*, noch als das franz. *j* gesprochen worden sein. Zugleicherzeit muss es ein Laut gewesen sein, woraus sich leicht ein franz. *z* entwickeln kann und der nicht gar weit von einem indischen *j* absteht. Auch mit dem indischen *ç*, das ungefähr wie franz. *ch* klingt, muss es Aehnlichkeit gehabt haben. Welcher Laut kann das gewesen sein? Ich möchte glauben, der Laut des italien. *gi*, das ein Franzose *dj* schreiben und also als Doppellaut auffassen würde. Aus diesem Laut kann leicht franz. *j* und weiter franz. *z* entstehen. Absichtlich lasse ich etymologische Gründe, welche für die Annahme, die ältere Aussprache des ζ sei ital. *gi* gewesen, zu sprechen scheinen, beiseite. Die Möglichkeit, dass man das ζ schon im 2ten vorchr. Jahrhundert wie jetzt als franz. *z* aussprach, will ich nicht in Abrede stellen, denn noch jetzt verwechseln die Inder das persische *z* mit ihrem eigenen *j*, oder vielmehr sie können das *z* nicht aussprechen und verwandeln es in *j*. Auch bei der Annahme, dass schon damals das ζ die jetzige Aussprache hatte, sind solche Transscriptionen wie *Johila*, *harija*, *Jîva* erklärlich, dagegen scheint es mir weniger erklärlich, dass die Inder in den angeführten Wörtern ihr *j* verwendet haben würden, wenn das ζ in der *κοινή*, wie ausgezeichnete Philologen und vergleichende Sprachforscher meinen, wie *zd* oder *žd* geklungen hätte.

Leiden, Febr. 1890. H. Kern.

ΔΙΑΦΟΡΑ.

(Συνέχεια, ὅρ. σελ. 55—59).

37.

Ἐν τῇ 17ῃ συνεδρίᾳ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας ὁ ἑταῖρος Δημήτριος Κώνστας, Σάμιος, πρώην καθηγητὴς τοῦ Πυθαγορείου γυμνασίου, ἐποιήσατο τὴν πρότασιν τήνδε·

Κύριοι,

Γνωστὸν τυγχάνει ὑμῖν ὅτι πρό τινος χρόνου ἐτελεύτησεν ἐν Ὁλλανδίᾳ εἷς τῶν ἐπιφανεστάτων κριτικῶν, ὁ Κάρολος Γαβριὴλ Κόβητος. Ὁ θάνατος τοῦ ἀνδρὸς θεωρεῖται ὡς εἰκὸς μεγίστη ἀπώλεια ἐν τῇ ἐπιστήμῃ, διότι καταλείπει κενὸν δυσαναπλήρωτον. Ἡ ἐπιστημονικὴ Ἑταιρεία καθῆκον, νομίζω, ἔχει ἵνα ἀποτίσῃ φόρον εὐγνωμοσύνης πρὸς τὸν διαπρεπῆ ἐπιστήμονα, ὅστις ἅπαντα τὸν ἑαυτοῦ βίον κατέτριψεν ἐν τῇ μελέτῃ, ἑρμηνείᾳ καὶ διορθώσει τῶν συγγραμμάτων τῶν ἡμετέρων προγόνων. Ὅθεν προτείνω ἵνα τελεσθῇ ὑπὸ τῆς Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας πολιτικὸν τοῦ ἀνδρὸς μνημόσυνον, καὶ παρακληθῇ ὁ ἀξιότιμος Πρόεδρος, ὅστις τυγχάνει καὶ μαθητὴς αὐτοῦ, ὅπως ἐκφωνήσῃ τὸν κατάλληλον λόγον.

Ἀποδεκτῆς δὲ τῆς προτάσεως ταύτης μετὰ πλείστης προθυμίας ὑπὸ τῶν συνεδρευόντων γενομένης, ὁ πρόεδρος τῆς Ἑταιρείας Κωνσταντῖνος Κόντος εἶπε τάδε·

Κάλλιστον καὶ θεοφιλέστατον πρᾶγμα εἶνε νὰ ἱστορῶνται αἱ ἀρεταὶ καὶ τὰ κατορθώματα τῶν μεγάλων ἀνδρῶν καὶ νὰ εὐλογῶνται ἑκάστοτε τὰ ὀνόματα αὐτῶν. Ὁ Κόβητος διέπρεψεν εἴ τις καὶ ἄλλος ἐν τῇ θεραπείᾳ τῶν Μουσῶν, τοσαῦτα δ' εἰς ἐπανόρθωσιν καὶ ἐξήγησιν τῶν Ἑλλήνων ποιητῶν καὶ συγγραφέων συνεβάλετο, ὥστε δικαιότατ' ἀνεκηρύχθη πρῶτος ἐν Φιλολόγοις. Καὶ πᾶσι μὲν τοῖς περὶ τὰ Ἑλληνικὰ γράμματα σπουδάζουσι προσήκει νὰ τιμῶσι τὸν ἐπιφανέστατον κριτικόν, μάλιστα δ' ἡμῖν τοῖς Ἕλλησιν, ἂν μὴ περὶ ὀλίγου ποιώμεθα οὓς οἱ πρόγονοι κατέλιπον ἐν βιβλίοις θησαυρούς.

Ἡ ἐπιστημονικὴ ἑταιρεία, ἐκ λογάδων Ἑλλήνων συγκειμένη, ἔκρινεν εὔλογον νὰ τελεσθῇ μὲν πολιτικὸν μνημόσυνον ὑπὲρ τοῦ ἀοιδίμου Κοβήτου, νὰ ῥηθῇ δ' εἰς αὐτὸν λόγος ὑπὸ τοῦ προέδρου αὐτῆς. Ἀνετέθη μοι ἔργον, εἰς ὃ ὀφείλω ὑπ' εὐγνωμοσύνης προ-

θυμότατον ἐμαυτὸν νὰ παράσχω. Καὶ *θὰ Φιλοτιμηθῶ μὲν πιστῶς νὰ παραστήσω τὰ κατὰ τὸν ἐμὸν διδάσκαλον, οὗ τὴν εἰκόνα ἀεὶ ἐν τῇ ψυχῇ Φέρω καὶ οὗ ἡ γλυκυτάτη Φωνὴ καὶ μετὰ τοσοῦτον χρόνον ἔναυλός μοι ἔτι παραμένει, σφόδρα δ' ὅμως Φοβοῦμαι μὴ τοιούτου ἥρωος οὐχὶ ἄξιος ἐπαινέτης ἐγὼ ὑπάρξω. 'Αλλ' οὐδαμῶς ἀμΦιβάλλω ὅτι εὐμενῶν καὶ ἐπιεικῶν κριτῶν ὑμῶν θὰ τύχω.*

Μετὰ *ταῦτα ἐλέχθη ὑπὸ τοῦ προέδρου ὅτι ἐν καιρῷ θὰ δηλωθῇ τοῖς ἑταίροις ἡ ἡμέρα καθ' ἣν μέλλει νὰ τελεσθῇ τὸ περὶ οὗ ὁ λόγος μνημόσυνον.*

(ΑΘΗΝΑ *τόμ.* II. *τεῦχος α'.*)

Joh. Aug. Eberhard's *synonymisches Handwörterbuch der deutschen Sprache* mit Uebersetzung der Wörter in die englische (v. Asher), franz., ital. und russische Sprache (v. Aug. Boltz). XIV Aufl. Leipzig. Th. Grieben's Verslag (L. Fernau) 1889).

Diese und die vorangegangene XIII Auflage ist von dem wackeren Germanisten, Herrn Dr. Otto Lyon, mit grossem Geschick neu bearbeitet und vielfach bereichert, auf die Höhe der gegenwärtigen Sprachforschung gehoben worden.

Die Kenntnis der *Synonymen* ist für jede Sprache nothwendig, beim Deutschen aber geradezu unerlässlich, da bei vielen Gruppen die Sinnabweichungen so fest und dabei doch so scharf abgegränzt sind, dass kein Wort jemals für das andere gebraucht werden darf, soll anders die Bedeutung desselben voll zur Geltung kommen. Aus diesem Grunde wurde bereits vor etwa 25 Jahren der XIIten Auflage die Uebersetzung aller Wörter in vier fremde Sprachen beigefügt und — in denselben vier Sprachen — eine vergleichende Erläuterung der deutschen Vor- und Nachsilben (von Aug. Boltz) zum erstenmale vorangeschickt, eine Neuerung, die dem lernenden Ausländer neben grosser Zeitersparnis eine befriedigende Sicherheit gewährte für das Verständnis der jedem Worte anhaftenden Grundbedeutung.

Die Heranziehung des Hellenischen würde nun gleichermaassen geeignet sein die tragende Bedeutung jedes Wortes mit Sicherheit klar zu stellen und zugleicher Zeit darzuthun, dass das Hellenische nicht nur jede feinste Abspiegelung der Bedeutung

wiederzugeben vermag, sondern dass es auch eine solche Fülle von Ausdrücken besitzt, dass sie das in sehr vielen Fällen mit einer Ueberzahl von entsprechenden Synonymen zu thun vermag. Zu grösserer Veranschaulichung des Thatbestandes hier einige Beispiele, ganz auf's Gerathewol herausgegriffen:

I. Ganz einfache Begriffe decken sich in beiden Sprachen durch je ein Wort:

N⁰. 17. *Abfinden* [1]), (sich) *Vergleichen* [2]):

[1]) εὐαρεστέω, [2]) συμβιβάζομαι;

II. Im Hellenischen treten schon doppelte Synonymen auf:

N⁰. 39. *Abrede* [1]), *Verabredung* [2]), *Rücksprache* [3]):

[1]) συνομολογία (σύμβασις), [2]) συμφωνία (συνθεσία), [3]) συνεννόησις (διάσκεψις); bei *vier* Synonymen:

N⁰. 579. *Frevelthat* [1]), *Missethat* [2]), *Verbrechen* [3]), *Bubenstück* [4]):

[1]) ἀσέβημα (ἀνοσιούργημα), [2]) κακούργημα, [3]) ἔγκλημα, [4]) πανούργημα (ἀχρειότης, κακοήθεια).

bei einzelnen Gruppen mit mehr als doppelten Synonymen:

N⁰. 28. *Abhalten* [1]), *Hindern* (*ver-*) [2]), *Wehren* (*ver-*) [3]):

[1]) ἀπείργω (κατέχω), [2]) ἐμποδίζω (ἀνθίσταμαι), [3]) ἀπαγορεύω (σταματάω, διακωλύω);

und zwar solches bei *allen* deutschen Wörtern, die zum Theil psychologische Streiflichter werfen, wie:

N⁰. 13. *Abfall* [1]), *Empörung* [2]):

[1]) ἀποχωρισμός (-σπασμός, -στασία), [2]) στάσις (ἐπανάστασις, στασιασμός);

N⁰. 19. *Abgefeimt* [1]), *Durchtrieben* [2]):

[1]) ἐπίτριπτος (πανοῦργος, δόλιος), [2]) πολύτροπος (τετραπέρατος, κατεργάρης, ποικιλόφρων, ἀγχίνους, ἀλωπεκόδης).

wobei auch die allerfeinsten Spiegelungen ihre Deckung finden, wie in

N⁰. 408. (ein Wort durch ein Wort) bei *vier* Synonymen:

Eifersucht [1]), *Neid* [2]), *Missgunst* [3]), *Scheelsucht* [4]):

[1]) ζηλοτυπία, [2]) φθόνος, [3]) ζήλεια, [4]) ζηλοφθονία;

N⁰. 402. bei fünf:

Ehrgefühl [1]), *Ehrgeiz* [2]), *Ehrliebe* [3]), *Ehrbegierde* [4]), *Ehrsucht* [5]):

[1]) φιλοτιμία, [2]) φιλοκοπία, [3]) τὸ φιλότιμον, [4]) φιλοδοξία, [5]) φιλομανία;

N°. 595.

Fügung [1]), *Schickung* [2]), *Geschick* [3]), *Schicksal* [4]) *Verhängnis* [5]):
[1]) βούλησις τοῦ θεοῦ, [2]) ὁ ἐκ θεοῦ προορισμός (ἡ θεία πρόνοια), [3]) ἡ τύχη (εἱμαρμένη) [4]) τὸ εἱμαρμένον (τύχη), [5]) τὸ πεπρωμένον;

N°. 413 bei *acht* Synonymen, oft noch mit Doppelsynonymen:
Eigensinnig [1]), *Eigenwillig* [2]), *Halsstarrig* [3]), *Starrsinnig* [4]), *Starrköpfig* [5]), *Hartnäckig* [6]), *Störrig* [7]), *Widerspenstig* [8]):
[1]) ἰδιογνώμων, [2]) αὐτογνώμων (πεισματώδης), [3]) σκληροτράχυλος, [4]) ἰσχυρογνώμων (ἄκαμπτος), [5]) ἀμετάπειστος, [6]) σκληραύχην, [7]) στρυφνός (δύστροπος, ἐπίμονος) [8]) πεισματικός (ἀνυπότακτος).
ja selbst bei *neun*, wie

N°. 448

Entgehen [1]), *Entkommen* [2]), *Entfliehen* [3]), *Entspringen* [4]), *Entweichen* [5]), *Entlaufen* [6]), *Entrinnen* [7]), *Entwischen* [8]), *Entschlüpfen* [9]:
[1]) ἐκφεύγω, gilt für alle neun Wörter zugleich; spez. διαλανθάνω, [2]) ἀποδιδράσκω, [3]) διεκφεύγω, [4]) ἐκπηδάω (ἐκτινάσσομαι), [5]) ἀποχωρέω (ὑπεκ-), [6]) δραπετεύω (λιποτακτέω), [7]) ἐξολισθαίνω, [8]) διεκδύομαι (vulg. λαδόνομαι), [9]) διολισθαίνω.

Diese Beispiele könnten unendlich vermehrt werden. Sie werden genügen um den Hellenen einen Blick zu gewähren in die tiefe Gedankenwelt der deutschen und eine weite Anschau in die stattlichen Schatzhallen ihrer eigenen unerschöpflichen, unvergleichlichen Sprache!

Das Buch ist höchst sauber und correkt gedruckt und hat gutes festes Papier, was man leider von vielen neueren hellenischen Publikationen nicht sagen kann. Es sei Allen wärmstens empfohlen.

Darmstadt, Januar 1890. AUG. BOLTZ.

39.

Nochmals die Sprachfrage in Griechenland.

„Mehr Licht" (Goethe).

Ueber die sogenannte Sprachfrage in Griechenland haben wir uns schon wiederholentlich, auch in der „Hellas", ausgesprochen. Unsere Meinung ist und bleibt dass wir Ausländer darüber nur sehr ungenügend urtheilen können, dass am Ende nur die Hellenen selber die Frage richtig beurtheilen — und lösen können, dass nur die Zukunft darüber endgültig entscheiden wird, und

dass die Sache jedenfalls sine ira et studio, mit Ruhe und Vorsicht behandelt werden muss.

Unser lieber Freund, Prof. Hatzidakis in Athen, hat darüber einen Art. in der „Hellas" geschrieben, welcher nirgendwo in Griechenland Widerspruch gefunden hat; wir müssen also, vorläufig wenigstens, annehmen dass er in der Hauptsache das Richtige getroffen hat.

Nun hat aber seit einiger Zeit Herr Dr. Ed. Engel in deutschen Zeitungen eine Art Kreuzzug gegen die griechische Schriftsprache unternommen, und uns verschiedene Briefe geschrieben, worin er sich sehr gegen die „Bande" ereifert, welche den Hellenen eine ganz fremde Sprache aufzwingen wolle, worin er es „Lügen" nennt, dass die Hellenen im Ganzen jetzt diese Mischsprache nicht nur schreiben, sondern auch sprechen (s. Hellas I, S. 320), u. s. w. u. s. w. Auch im Pester Lloyd versicherte er, dass es weder eine Grammatik noch ein Wörterbuch des „echten Neugriechischen" gebe, u. s. w. Ganz in demselben Sinne, aber objectiv und weniger leidenschaftlich, äusserte sich in einem Briefe an uns Fräulein Marie Mellien aus Berlin, eine Dame welche, ebenso wie Herr Dr. Engel, Griechenland bereist hat und unserem Vereine als Mitglied beigetreten ist. — Endlich hat in Holland ein mir persönlich unbekannter Herr Dr. Was einen Zeitschriftartikel geschrieben, welcher indirekt ebenso gegen die hellenische Schriftsprache gerichtet ist, der er einen baldigen Tod wünscht.

Gegen die Aeusserungen des Herrn Dr. Engel, welche sich auch in einem Feuilleton über seine letzte griechische Reise, übersetzt in einer grösseren holländischen Zeitung, vorfinden, habe ich in eben derselben Zeitung schon gleich einen kurzen Artikel geschrieben. Doch glaube ich jetzt dass die Thatsachen besser sprechen werden als Presse- oder Zeitschriftartikel, und besonders dass eine solche Frage nicht vor das indifferente Forum eines ausländischen Publikums gebracht werden sollte, last not least, dass (wie schon oben bemerkt) nur den Hellenen selbst die Entscheidung gebührt [1]).

1) Obengenannte Art. befinden sich in der Bibliothek unseres Vereins, man vgl. Hellas II 1, S. 79—80.

Vor kurzem erschien in der Νέα Ἡμέρα ἀρ. 798 wieder eine Lobrede auf Dr. Engel.

Da es sich hier natürlich um eine ganz unpersönliche Sache handelt, und es allen Mitgliedern unseres Vereins selbstverständlich nur um die grösstmögliche Klarheit und Wahrheit zu thun ist, habe ich mir die Freiheit genommen die genannten Briefe an Freund Hatzidakis in Athen einzusenden, welcher die Güte hatte mir darauf Folgendes zu antworten. Ich hoffe dass seine Auseinandersetzungen den werthen Abonnenten unserer Zeitschrift, insbesondere dem geehrten Fräulein und den genannten beiden Herren, genügen werden. Herr Hatzidakis schrieb mir also wie folgt:

„In Bezug auf die andere Frage antworte ich auf Ihren lieben Brief mit folgendem: Es thut mir sehr leid, dass ich so wenig verstanden oder vielmehr dass ich so völlig missverstanden worden bin, obgleich ich dachte, ziemlich klar geschrieben zu haben. Also man *will nicht* die Frage von meinem Standpunkt aus betrachten, und ich *kann nicht* dieselbe vom Standpunkt der Recensenten aus betrachten. Habe ja doch gleich im Anfang hervorgehoben, dass ich kein Richter des Geschehenen, sondern einfach Forscher desselben bin, und als solcher beurtheilt werden will. Ich wollte also durchaus nicht die ngr. Schriftsprache loben oder empfehlen, sondern ganz einfach die historischen Gründe, welche die Griechen in den vorigen Jahrhunderten dazu geführt haben, ausfindig machen. Und die Vortheile, welche ich hervorheben zu müssen glaubte, habe ich nur als Motive, die zu dieser Schriftsprache geführt haben, niedergeschrieben, und als solche wünschte ich, dass dieselben angesehen würden; denn diese Vortheile haben die Griechen gezwungen, eine so gemischte Schriftsprache zu bewerkstelligen und zu verwenden. Nun frage ich, sind diese historischen Gründe falsch? Ist die historische Entwicklung der Schriftsprache eine andere gewesen? Diesen Beweiss muss man liefern, wenn man mich widerlegen will.

Aber die Aelteren haben einen grossen Fehler begangen; indem

Unbegreiflich in einem so ausgezeichneten Blatte! Unsere Meinung ist dass Herr Dr. Engel in den letzten Zeiten Griechenland keine Dienste erweist, und wir machen die Redaktion der Nea Himera in aller Bescheidenheit auf unseren Art. aufmerksam.

H. C. M.

sie diese Mischsprache bildeten. So urtheilt Herr ... und Frl. ...; allein dies ist doch eine ganz andere Frage. Schon vor Jahren (1883) habe ich ausdrücklich gesagt, dass *ἐγὼ δὲν ἀνήκω εἰς τοὺς ἄγαν ζηλωτὰς καὶ θαυμαστὰς τῆς γραφομένης ἡμῶν γλώσσης*" *Μελέτη* S. 72 und „*Θὰ εἴχομεν σήμερον ἄλλην γλῶσσαν, ἣν ἡμεῖς ὁμολογοῦμεν, ὅτι θὰ προετιμῶμεν πολὺ τῆς παρούσης, καθ' ὅσον θὰ εἴχομεν πιθανώτατα λόγον γραπτὸν ὁποῖος ὁ ἐν τῇ Κρητικῇ Φιλολογίᾳ ἢ ἐν τοῖς δημοτικοῖς ἡμῶν ᾄσμασιν*" eb. S. 91. Indess handelt es sich jetzt durchaus nicht um *meine Meinung darüber*, sondern ganz einfach um *geschichtliche Thatsachen*. Die Griechen im vorigen Jahrh. haben nicht gefragt, was ich wollte und wünschte; sie haben gehandelt nach ihrem Willen und wie die Umstände sie gezwungen haben: und ich komme heute nicht als *Richter*, sondern als *Forscher*, und frage was geschehen und warum dies geschehen ist. Wenn heutzutage die Griechen eine andere Sprache zu schreiben anfangen, so werde ich oder ein anderer Forscher nach mir auch diese Wendung niederschreiben und ihre Gründe aufsuchen müssen. Dies scheint mir das Werk des Forschers zu sein, und ich hoffe, dass Sie mir beistimmen werden. Das Urtheilen und Verurtheilen oder Hochpreisen und Empfehlen halte ich nicht für mein Recht, und wenn ich nicht irre, so ist es auch nicht das Recht eines Ausländers.

Aber ich habe doch gesagt, dass „wir alle schreiben und im Ganzen auch sprechen jetzt die Sprache" und dies hat bei den ... böses Blut erregt. Es thut mir leid, dass man nicht die nöthige Aufmerksamkeit bei der Lectüre meines Aufsatzes angewendet hat; und so hat man nicht den ganzen Sinn desselben herausgebracht, sondern einen Satz herausgenommen und mit ihm nach Belieben gehandelt. Sie, lieber Freund, werden gewiss bemerkt haben, dass ich drei Sprachphasen unterscheide: 1ens die alte Κοινή; 2ens die reine Volkssprache; 3ens die gemischte Sprache. Ebenso habe ich klar gemacht, dass die Κοινή nicht verstanden wurde, und die reine Volkssprache theils unbekannt war, theils für ungenügend etc. angesehen worden ist; und dass eine gemischte Sprache aus alten und neuen Elementen entstanden ist, wie die Geschichte schon lange vorher gezeigt hatte. Ist das wahr oder nicht? Nun weiter. Ich habe ferner behauptet, das wir heute weder Altgriechisch noch rein volksthümlich

sprechen, sondern eine gemischte Sprache sowohl sprechen, als auch schreiben. Ist dies falsch? Nein! Nehmen Sie die Sprache des Ῥωμηός, d. h. eines komischen Blattes, das durchaus nicht eine reine Sprache zu gebrauchen beansprucht. Ist sie rein volksthümlich oder vielmehr eine offenbare Mischsprache? Herr Psycharis behauptet, die alten Elemente seien mit den neuen so stark gemischt dass kein Mensch mehr dieselben zu unterscheiden weiss. Derselbe Gelehrte hat in der Revue des Études Grecques I S. 208 viele archaistische Bestandtheile bei Solomos gefunden. Wo liegt also die furchtbare Lüge? Man ist wohl nicht im Stande, überall die beiden Elemente zu unterscheiden, da man sowohl des Alt- wie auch des Neugr. und seiner historischen Entwicklung nicht mächtig genug ist. In Folge dessen hat man nur in einer einzigen Phase dieser Mischsprache, d. h. in der reinsten Phase, diese Mischung wahrnehmen können, weil da allerdings die Mischung en gros stattgefunden hat. Allein die Unkenntnis ist wohl noch nicht in der wissenschaftlichen Forschung als ein mitwirkender Factor angenommen worden. Wäre Herr E. sprachwissenschaftlich geschult und hätte er eine bessere Kenntnis des Gr. überhaupt gehabt, so würde er mir völlig beistimmen, wenn ich behaupte, dass wir eine *Mischsprache sowohl schreiben als sprechen.* Möglicherweise hat er aber (wie auch Frl. M.) meinen Ausdruck missverstanden und daraus die Idee bekommen, dass sowohl die Sprachphase, die wir schreiben, als auch die Sprachphase, die wir im ganzen sprechen, nach einer und derselben Analogie, d. h. *nach gleichen Portionen beider Bestandtheile*, gemischt worden sind. Diese Idee hat man mir wohl in die Schuhe geschoben, und desshalb sich so stark gegen mich ausgelassen. Indess ist doch sonnenklar, dass ich nichts derartiges gesagt habe. Und wie konnte ich dies sagen, nachdem ich wiederholentlich, sowohl im Anfang als auch am Ende, von *einer Diglossie* bei uns geredet habe? Herr E. würde dies einsehen können, wenn er nicht so oberflächlich oder verächtlich meinen Aufsatz gelesen hätte. Wir wissen hierorts alle, dass wir überall eine Mischsprache gebrauchen, dass aber diese Mischung jedesmal nach Bedürfnis oder nach Belieben verschieden ausfällt; anders mischt Kontos, anders ich, anders Rhoides und anders Romios, wie auch anders im Gespräche, nach den Umständen. Auch habe

ich ja ausdrücklich am Ende gesagt, dass ich sehr gern eine Wendung zur einfacheren Sprache sehen würde. Die Sprache bleibt aber immer eine Mischsprache, die mit jedem Tage altgriechischer wird, d. h. die stets die alten Elemente den neuen vorzieht; aber wie gesagt, ich bin durchaus nicht Schuld daran.

Ferner bemerke ich, dass es eine ungeheuere Arroganz ist, wenn man, wenn sogar ein Ausländer, „sämmtliche" Gelehrten einer Nation eine „Bande" nennt, und von ihnen behauptet, sie seien Lügner oder geisteskrank! Ich glaube, es gehört viel Glauben dazu um dieses Ungeheuere anzunehmen. Ebenso ist es aber eine grosse Arroganz, wenn ein Ausländer, der nur einen kleinen Theil von Griechenland besucht hat, und nur ein Bisschen Griechisch versteht, plötzlich vor der Welt auftritt, und behauptet, die Sprache, welche eine ganze Nation seit Jahrhunderten mit Vorliebe gebraucht, sei eine entsetzliche, und im Gegentheil seine Volkssprache sei wunderschön, melodisch etc. etc. Kein vernünftiger Mensch wird ferner diesem Manne Glauben schenken, wenn er lehrt, dass die Griechen alle, ohne Ausnahme, gross und klein, eine und dieselbe Sprache sprechen. Denn dann wäre Griechenland das einzige Land, welches eine solche einheitliche Sprache sprechen würde. Wenn Herr E. mich während seines Aufenthaltes in Athen aufgesucht und gesehen hätte, so würde ich ihm eine Menge Menschen aus allerlei Gegenden vorgeführt haben, von deren Sprache er wohl nicht zwei Worte verstanden hätte, und er würde bald überzeugt sein, dass die Sprache in den verschiedenen Gegenden durchaus nicht eine so einheitliche ist, wie er sich denkt *„εἰς τὸ σκοτάδι ὅλες οἱ ἀγελάδες εἶναι μαῦρες"* sagt ein gr. Sprichwort.

H. C. Muller. — G. N. Hatzidakis.

40.

Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων. Τουρκοκρατία, περίοδος πρώτη (1458—1687), *τόμος πρῶτος, ὑπὸ Δ. Γρ. Καμπουρόγλου. Ἐν Ἀθήναις*, 1889. 8°. 415. (Geschichte der Athener. I. Abschnitt: Die Türkenherrschaft. Athen 1889.

Das schwierige und äusserst mühselige Werk hat zum Vorwurf die urkundliche Darstellung nicht der Geschicke der Stadt

Athen, die schon zum öfteren Gegenstand der Behandlung gewesen, sondern des öffentlichen, allgemeinen und des häuslichen Lebens des athenischen Volkes, als dem wirklichen Träger aller Ereignisse — guter und verhängnisvoller — welche die Stadt, vom Beginn der Türkenherrschaft an, betroffen haben.

Die Darstellung führt uns also theils diese Ereignisse selber vor, theils die Personen, welche als Hauptrepräsentanten derselben angesehen werden mögen, theils bringt sie interessantes, bisher sogut wie verborgen gewesenes Material über das Privatleben der athenischen Einwohnerschaft zur eingehenden Erörterung.

Der Herr Verfasser ist ein hochgebildeter Schriftsteller, bekannt als Begründer der von ihm musterhaft geleiteten Wochenschrift „Ἑβδομάς" und als Sohn der berühmten athenischen Sagenforscherin Frau Marianna Kampuróglu, von deren in athenischer Mundart geschriebenen Märchen übersetzt und mitgetheilt wurden:

Ὁ *Πολυφουμισμένος Δράκος* „der vielberüchtigte Drache", d. i. die in volksthümlicher Gestaltung bis jetzt erhaltene Polyphem-Sage, in „Land und Leute in Nord-Euböa" von Georgios Drossínis, deutsch von A. B. bei Wilhelm Friedrich, Leipzig, S. 170 ff. und

Ἡ *βασίλισσα τῶν Γοργόνων* „die Gorgonenkönigin" in „Hellenische Erzählungen" von Aug. Boltz (Bibliothek der Gesamt-Literatur des In- und Auslandes, Halle bei Otto Hendel, N° 116, 117. S. 109).

Des Herrn Verfassers ganz ungewöhnliche Kenntnis der Sprache in allen ihren zeitlichen Wandlungen und landschaftlichen Eigenheiten befähigte ihn vorzugsweise zu einem Unternehmen, das ebenso ausgebreitete sprachliche wie tiefe historische Kenntnisse forderte, wie es eisenfesten Fleiss und hartnäckige Ausdauer in Anspruch nahm, denn hier galt es, nicht etwa volle, wohl geordnete Archive in Augenschein zu nehmen und das Passende auszuwählen — die Türken hatten dafür gesorgt, dass solche nicht vorhanden sind — sondern vielmehr, jeder Spur sicherer Kunde über diese lange und dunkle Periode nachzugehen, chronographische Schriften jeder Art zu sammeln aus Bürgermeistereien, Verwaltungsstellen, Familienchroniken und Archiven, aus Klosterbüchern, kirchlichen und staatlichen Verkündigungen und Anzeigen, aus Verträgen, politischen, satyrischen oder apologe-

tischen Dichtungen, aus Inschriften, Stempeln, Siegeln und topographischen Notizen u. s. w. u. s. w.; das also gewonnene Material dann zu sichten, kritisch zu verarbeiten und auf seinen historischen Werth zu prüfen und zu bestimmen, um nunmehr aus den tausend Notizen eine lichtvolle Darstellung dieser dunkelsten aller Geschichtsperioden von Hellas in epischer Breite und Sicherheit zu entwickeln.

Fünfzehn Jahre emsigsten Fleisses hat der Verfasser dieser Vorarbeit gewidmet, zu welcher er das Material aus allen Gebieten des Volkslebens herbeischaffte. Schon die Vorführung und Analyse der Quellen (S. 1—192) bildet einen Schatz von hohem Werthe; insbesondere aber die Abtheilung der „Quellen *κατὰ παράδοσιν*, 192 ff", d. h. der noch im Volksmunde und im Volksleben lebendig erhaltenen Erinnerungen an jene Zustände, durch welche wir unterrichtet werden über interessante Einzelheiten ethnologischen Inhaltes aus dem kirchlichen und häuslichen Leben des athenischen Volkes, wie Aberglauben, Sagen, Märchen, Lieder, Sprüche, Spruchwörter, Räthsel, Wunschformeln, Flüche u. s. w. u. s. w. unzählige. Zehn Brustbilder berühmter Männer (darunter die der sechs Herzöge von Athen aus der Vorperiode, des Generals Morosini, Mohammeds II) und sechs Bilder von Scenen und Monumenten zieren das schöne Werk, das nur unter Beihülfe der Stadt Athen in so würdiger Weise erscheinen konnte, *eine Fundgrube zuverlässigen und interessanten Materiales* für Geschichtsschreiber, Ethnographen und Märchensammler.

Darmstadt, December 1889. Aug. Boltz.

41.

Die von Herrn Prof. Dr. Aristeidis K. *Spathakis* verfassten vortrefflichen pädagogischen Schriften, deren in einem früheren Jahrgange des Magazines f. d. Litt. d. In- u. Ausl. Erwähnung geschah, liegen in neuen Bearbeitungen vor und zwar die

Logik (*Λογικὴ πρὸς χρῆσιν τῶν Γυμνασίων*) in zweiter Auflage, die

Pädagogik für Erziehungsanstalten (*Σχολικὴ παιδαγωγική: Θεωρία τῆς Παιδαγωγικῆς καὶ μεθοδολογίας, πρὸς χρῆσιν τῶν διδασκαλείων*) in zweiter; die

Geschichte der Pädagogik (Ἱστορία τῆς Παιδαγωγικῆς, μετὰ παραρτήματος περὶ τῆς ἐν Ἑλλάδι δημοτικῆς ἐκπαιδεύσεως καὶ τῶν περὶ αὐτῆς ἰσχυόντων νόμων, κτλ.) in zweiter, und die *Empirische Psychologie* (ψυχολογία ἐμπειρική) in dritter, die sich alle durch gutes Papier, sauberen Druck und grosse Correctheit empfehlen. Zu diesen gesellt sich nun in I. Auflage eine *Erziehungslehre für's Haus* (Οἰκιακὴ Παιδαγωγική), mit Bildern, 1889. 8°. 120, die mit grosser Sorgfalt und in lichtvoller Weise das einschlägige Material zur Darstellung bringt.

A. B.

42.

Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Ἀρχαιολογίας ὑπὸ Α. Ρ. Ραγκαβῆ, μετὰ πολλῶν εἰκόνων, τόμος Α΄, ἐν Ἀθήναις 1888—89. gr. Lex. 714 Doppelspalten.

Der Verfasser ist kein Geringerer als der berühmte und hochgelehrte frühere griechische Gesandte am Kgl. Preuss. Hofe, Herr Alex. R. Rangabé, zuvor Professor der Mathematik, der Geschichte und der Alterthumskunde an der Universität zu Athen, dessen ausgezeichnetes Werk:

Ἀρχαιολογία, τ. ε. Ἱστορία τῆς Ἀρχαίας Καλλιτεχνίας, ἐν Ἀθήναις 1865—66 (2 Bände von 576, 357 Seiten nebst 3 Registern der besprochenen Personen, Kunstwerke und Orte und einem Kunst-Atlas (Πίνακες διὰ τὴν Ἱστορίαν τῆς Ἀρχαίας Καλλιτεχνίας, 33 Tafeln infolio, 1865) bis heute in Griechenland noch unübertroffen dasteht und dem vorliegenden Lexikon auch als Basis gedient hat. Alle Erläuterungen sind in erschöpfender und zugleich meisterhaft knapper Weise gegeben, in einer Sprache, die jedem Nichthellenen, der einmal Altgriechisch getrieben hat, leicht verständlich ist, ohne deshalb dem gewöhnlichen Hellenen irgendwie unbequem zu werden. Druck und Papier sind vorzüglich.

Dieser erste Band umfasst die Artikel Ἄβαι (ἢ Ἀβαί) bis Μῶφι inclusive, mit 662 in den Text gedruckten Bildern und Kärtchen. Der zweite Band is bereits im Satz und wird — da der erste stattliche Band im Zeitraum von acht Monaten voll-

endet worden — nicht allzu lange auf sich warten lassen, wofür schon die wohlrenommirte Firma des Verlegers, Herrn Anestis Konstantinidis, bürgt. A. B.

43.

The pronunciation of Greek, with suggestions for a reform in teaching that language, by (Miss) E. A. S. Dawes, M. A. (*Lond.*). *D. Nutt, London* 1889. 8°. 79 *pag.*

The journal Nea Himera of Triest has already published a very good article on this little book of a learned English woman, who has made a serious study of the object. We entirely agree with the motto: Est ridiculum ad ea, quae habemus, nihil dicere; quaerere, quae habere non possumus; et de hominum memoria tacere, litterarum memoriam flagitare (Cic. pro Arch. IV 8). We are very grateful to Miss Dawes, bearing the illustrious name of Dawesius, who ventures to renew the struggle in England against the barbarous pronunciation of Greek, and we hope that she will have a complete success.

Not only the authoress has given a very good and copious account of the question, with many examples, which partly we did not find in the other known books written about Greek pronunciation, but she is also an adherent of the idea, uttered by the never to be forgotten d'Eichthal, and by us in the Hellas I p. 103 sqq., viz. the introduction of the modern Hellenic language in the schools of England, and in general of whole Europe. „To bring about a thorough reform (thus she writes p. 74) Greek must be learned and taught as a living tongue, and as much as possible spoken, and be studied in its entirety, *beginning with the modern language*, in which there is sufficient well-written literature, increasing daily, in the works of S. Tricoupis, Rangabé, Bikelas, Lambros, Vlachos and many others. When the student has fairly mastered the modern style, which he would do as easily as he does French or German, he should go backward, as it were, to the ancient authors, thus becoming gradually acquainted with the more archaic grammatical constructions and forms of expression, which will present little or no difficulty, but on the contrary, prove an

interesting study. This method of studying is the most useful and agreeable way of learning the language, and enables the student to understand and appreciate the classical writers a thousandfold better than by the present system."

To this peroration we have not to adjoin many words. We only regret that the learned authoress had not yet seen and used the most important work on the question of our friend Theod. Dimitrakopoulos of Athens, which is indispensable for every serious study of the object, and we express also our wish that she will mention in a second edition, which we earnestly expect, all the places, which are borrowed from our modest periodical (see for example, p. 72, 73, 74, 78—79 and passim).

As an appendix to this little article, we publish a letter of the authoress herself, and a letter written to her by the well-known Professor Blackie of Edinburgh, the veteran of Greek pronunciation in England, whom we are proud to see a member of our Society.

H. C. Muller.

Appendix I.

Newton House.
Surbiton (Surrey).

Dec. 20th 1889.

Dear Sir,

Thank you very much for your letter. Yes, I am the first woman in England who has written on the subject, and I belong to the same family as Ric. Dawesius († 1766); „et Ego sum Dawesius redivivus". I wish to keep the repute of his name up, but I fear I shall never be as illustrious as he. When you write about my book in the „Hellas" I should be pleased if you would mention that I am related to this illustrious philologer. I am afraid it will be a long time before England gives up her present barbarous pronunciation. I sent a copy of my treatise to Prof. Blackie.

I will certainly do all I can to make your Society and the journal known in England, as I think its object deserves all support. With my father's and sister's compliments

Yours faithfully,

Elizabeth A. S. Dawes.

Appendix II.

9 Douglas Crescent
Dec. 16th 1889. Edinburgh.

Dear Madam,

Thanks for your book, which I have looked through and entirely agree. The pronunciation of Greek is a matter in which common sense and exact scholarship combine to lead to the same practical conclusion. The fact that Greek is a living language, coming down to us by a continuous stream of literature and popular tradition, settles the question.

Corruption, or changes in certain points, of course must be; but the changes are necessary and the corruptions no characteristic; whereas John Bull's Greek is altogether a figment and a barbarism. I wish you had said more about the *accent:* which is the crowning absurdity and most inexcusable impertinence of John Bull's pronunciation. None are so blind as those that will not see.

Sincerely yours,

I. S. Blackie.

44.

G. N. Hatzidakis, *Zur Geschichte des Mittel- und Neugriechischen* (Zeitschrift für vergl. Sprachforschung. N. F. XI 1. S. 103—156).

Herr Hatzidakis hat durch diesen trefflichen Artikel, dessen Separatabdruck uns gütigst zugesandt worden ist, der hellenischen Sache wieder einen grossen Dienst erwiesen. Für einen kleinen Theil ist dieser Art. demjenigen in der Hellas I, 4 fast buchstäblich ähnlich, man sehe z. B. S. 124—127; der grösste Theil jedoch ist ganz neu, und geeignet die vielen Vorurtheile, welche auch in Deutschland mit Bezug auf die griechische Sprache bestehen, gründlich aus dem Wege zu räumen. Der Verf. zeigt an einer Reihe von Beispielen, wie eng das Neugriechische mit dem Altgriechischen verbunden ist, und wie unmöglich es ist, das Neugriechische vollständig zu begreifen ohne das Altgriechische genau zu kennen (S. 113) Aber, fügen wir hinzu, es geht aus diesem Aufsatz ebenso klar hervor, dass auch das Altgriechische ohne die Kenntnis des Mittel- und Neugriechischen gar nicht vollständig begriffen und erklärt werden kann.

Wenn erst diese Ueberzeugung genug in die philologische Welt gedrungen sein wird, dann wird hoffentlich ein vollständiger Umschwung in der bisherigen Auffassung des Griechischen, und dessen Studiums an den Universitäten und anderswo, davon die Folge sein. Der Verf. polemisirt wieder öfters gegen Herrn Psycharis, und gegen die „Kritiklosigkeit, mit welcher dieser „Herr die Texte zu sprachhistorischen Studien hergenommen, „und danach die sonderbarsten Wunder gelehrt hat". (S. 150). Wir bedauern dass diese Polemik noch immer nöthig ist, denn dieselbe beeinträchtigt oft den Fluss der Diction und der Auseinandersetzung. u. s. w.; aber zuerst müssen die unzähligen Vorurtheile, das Hellenische, die Aussprache, die Schriftsprache u. s. w. betreffend, gründlich besorgt und aufgehoben sein, bevor man an andere Arbeiten denken kann. Wir halten denn auch den Wunsch nicht zurück dass sowohl Hatzidakis' objektiver Artikel in der „Hellas", als auch dieser mehr grammatische Aufsatz in der bekannten deutschen Zeitschrift, von allen Hellenisten nicht nur in Deutschland sondern besonders auch in Frankreich, gelesen und studirt werden möge.

H. C. Muller.

45.

QUELQUES MOTS SUR LA PRONONCIATION DU GREC.

> „Quelle preuve certaine qu' *αι* fût prononcé comme *i* long et non pas comme *e* long, *αυ* comme *ou*, etc?" [1]).

Demander une preuve certaine sur un tel sujet est beaucoup demander, d'autant plus que, comme je le fais remarquer dans ma dissertation et comme les fautes d'orthographe des inscriptions ne permettent pas d'en douter, ni les grecs ni les latins n'ont eu des notions bien précises de la distinction des sons *e* et *i*, non plus que des sons *o* et *ou*.

Toute recherche historique au sujet de la prononciation tant grecque que latine amène à conclure que ces langues n'avaient primitivement, comme l'arabe, que trois voyelles, dont deux avaient chacune deux signes, savoir:

---

1) Voir Hellas II 1 p. 20—21.

Grec:			Latin:	
	α			a
ε, ι		ο, υ	e, i		o, u

A une époque subséquente nous trouvons dans chacune de ces deux langues le canon des voyelles développé en cinq sons, savoir:

Grec:			Latin:	
	α		a	
ε		ο	e	o
ι		υ	i	u

Toutefois ce n'était qu'ordinairement, et non pas d'une manière fixe, qu' *ε, ο* en grec, *e o* en latin représentaient les sons intermédiaires, que ces signes ont fini par représenter invariablement chez les grecs modernes et chez les italiens. Quelquefois l'inverse avait lieu, *ε, ο* en grec, *e, o* en latin, représentant les sons extrêmes que représentent pour les grecs modernes *ι, ου*, pour les italiens *i, u*, tandis qu' *ι, υ* en grec, *i, u* en latin représentaient çà et là nos sons *e, o*.

Jusque là la prononciation ne s'était que développée. Elle ne s'était pas encore corrompue. La corruption eut lieu lorsque l' *υ* grec, quittant sa position de voyelle extrême, assuma, dans le dialecte attique, une place intermédiaire entre *ι* et *υ* primitif. Il fallait alors remplacer *υ* par *ου* pour indiquer qu'il gardait le son primitif. La langue grecque ayant déjà cette prononciation à l'époque où les Romains firent décidément connaissance avec la culture grecque, ils ajoutèrent à leur propre alphabet le signe grec *y* pour représenter, dans les mots empruntés au grec, le son que tout Romain lettré se piquait de savoir prononcer. On eut donc alors, tant en grec qu'en latin, un canon de six voyelles, savoir:

Grec:			Latin:		
	α			a	
ε		ο	e		o
ι	υ	ου	i	y	u

Les Romains n'employèrent toutefois *y*, pour représenter l'*υ*, que hors des diphthongues, attendu que ce n'était que hors des diphthongues qu' *υ* avait alors en grec un son étranger au latin.

En latin, les diphthongues *ae*, *æ*, *au*, *eu* se rangèrent déci-

dément à la prononciation descendante, qu'elles avaient en grec dans les dialectes avec lesquels le latin avait le plus d'affinité. En grec attique au contraire, comme l'accentuation en est la preuve, la plupart des diphthongues se rangèrent à la forme ascendante: *αί*, *εί*, *οί*, *αῦ*, *εῦ*, *ηύ-*, *οὐ*, *ωὐ-*. Seules les trois diphthongues *ᾳ*, *ῃ*, *ῳ* prirent la forme descendante, ce qui, dans la période onciale, fut indiqué par l'accent marqué sur la première (ÂI, ĤI, Ω̂I); dans la période byzantine et moderne par la souscription de l'*ι* qui avait fini par ne plus se prononcer du tout.

L'accentuation excluant, pour toutes les diphthongues n'ayant pas l'iota souscrit, toute idée d'une prononciation descendante, et même d'une prononciation par fusion, car dans l'un ou l'autre cas le sens commun aurait fait écrire l'accent ou l'esprit sur le premier élément et non sur le second, il est dès à présent placé hors de controverse que, quelle qu'ait été la prononciation d'*αι* et d'*αυ*, le son prononcé a été le second seul. Ceci, comme nous l'avons vu plus haut, n'exclurait pas entièrement la possibilité du son *e* pour *αι*, ni du son *o* pour *αυ*, puisqué l'*ι* simple était parfois prononcé *e*, et *υ* simple prononcé *o*, dans la prononciation ancienne de laquelle le son des diphthongues dérivait.

Nous avons vu cependant qu'en grec comme en latin, le son *e* pour *ι* et *i*, le son *o* pour *υ* et *u*, n'avaient j'amais été qu'exceptionnels. Il est donc naturel de supposer que dans *αι*, *αυ*, les voyelles prononcées ont eu, dans le dialecte attique, leur son primitif, c'est à dire qu'*αι* s'est prononcé *i* et qu'*αυ* s'est prononcé *ou.*

Cette prononciation est d'ailleurs tout indiquée par la transcription latine du mot *ἀχαιοί* = *achīvi* et non *achēvi*, exactement comme *ἀργεῖοι* devient *argīvi*, la diphthongue *αι* étant ici traitée exactement comme la diphthongue *ει* qui, nous le savons à n'en pas douter, avait ordinairement le son de notre *i.*

Dans les diphthongues où l'*υ* entrait, — *α* et *ο* avaient l'effet d'empêcher la corruption du son de l'*υ*, tandis qu'au contraire *ε* et *ι* la produisaient. Voilà pourquoi *αυ*, *ου* se prononçaient *ou*, tandisqu'*ευ*, *υι* se prononçaient comme notre *u.* En effet *ε* et *ι* sont deux sons qui, mêlés au son primitif d'*υ*, c'est-à-dire *ou*, produisent le son *ou* ou *u.* Les vrais attiques, d'ail-

leurs, n'employaient presque plus la diphthongue *υι*. Ils écrivaient non *υἱός*, *λελυκυῖα*, mais *ὑός*, *λελυκῦα*, orthographe que nos éditions ont rejetée d'après les byzantins.

Morat. JULES FERRETTE.

46.

Ἡ νίκη τῆς ἀληθείας.

Ὁ ἐν Dingolfing τῆς Βαυαρίας ἀξιότιμος κύριος J. N. Stimmelmayr, εἷς τῶν ἐνεργητικωτέρων μελῶν τοῦ Φιλελλ. Συλλόγου, ἔσχε τὴν καλοσύνην νὰ πέμψῃ ἡμῖν τὸν Κανονισμὸν τῆς ἐν Ὀδησσῷ Ἑλληνικῆς τῶν ἀρρένων Σχολῆς. Ἡ ἐν ἔτει 1817 ἱδρυθεῖσα ὑπὸ τῶν ἐν Ὀδησσῷ Ἑλλήνων ἐμπόρων Ἑλληνικὴ Σχολὴ τῶν ἀρρένων, ἤδη δὲ μεταρρυθμισθεῖσα, διατελεῖ ὑπὸ τὴν σεπτὴν προστασίαν τῆς Α. Μ. τῆς Βασιλίσσης τῶν Ἑλλήνων, καὶ προτίθεται τὴν ἠθικὴν καὶ διανοητικὴν διάπλασιν τῶν προσερχομένων εἰς αὐτὴν παίδων, κατ' ἐξοχὴν δὲ τῶν ἑλληνοπαίδων.

Κατὰ τὸ 6ον ἄρθρον τοῦ Κανονισμοῦ, ὃ προθύμως δημοσιεύομεν ῥωσσιστὶ καὶ ἑλληνιστὶ, ἡ γνησία ἑλληνικὴ προφορὰ εἰσήχθη εἰς τὴν Σχολὴν ταύτην, εἰς ὃ εὐχόμεθα πολλὴν εὐτυχίαν τῇ τε Ἐπιτροπῇ τῆς Σχολῆς καὶ τοῖς πολλοῖς ἐν Ὀδησσῷ Φίλοις τοῦ ἡμετέρου Συλλόγου.

Usstaw Odesskago Gretscheskago Mužskago Utschilischtscha.	Κανονισμὸς τῆς ἐν Ὀδησσῷ Ἑλληνικῆς τῶν ἀρρένων Σχολῆς.

Odessa 1889.

§. 6.	§. 6.
Drewnij Gretscheskij jasuik prepodajëtsja po prinjatomu nuinjäschnimi Grekami proisnoscheniju (Rejchlina).	Ἡ ἀρχαία ἑλληνικὴ γλῶσσα διδάσκεται κατὰ τὴν παραδεδεγμένην ὑπὸ τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων προφοράν (Reuchlin).

H. C. MULLER.

47.

Eine Neugestaltung des Griechischen Unterrichtes, besonders des Elementarunterrichtes. Unter Zugrundelegung der Lehrpläne vom 31 *März* 1882. *Von Dr. Phil. O. Hoffmann. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht's Verlag* 1889. 8°. 28 *S.*

Herrn Prof. Dr. A. H. G. P. van den Es gewidmet.

Diese kleine aber äusserst wichtige Schrift möchten wir besonders den Mitgliedern des Philhellenischen Vereins und den Lesern unserer Hellas empfehlen. Die Meinung des Verfassers können wir wie folgt zusammenfassen: Die Schuld daran, dass der griechische Unterricht das Ziel der Lehrpläne nicht erreicht, trägt das Ueberwiegen des systematischen Grammatikunterrichtes, welcher die Zeit und Kraft des Schülers übermässig belastet, das Sprachgefühl und damit die fliessende Uebersetzung und das Eindringen in den Geist der Schriftsteller schädigt, und schliesslich doch nicht zu einem — nur durch selbständiges Nachdenken und Beobachten zu gewinnenden — gründlichen grammatischen Verständnisse der zusammenhängenden Rede führt. *Um diesen Misserfolg zu heben, muss der Elementarunterricht nicht mit der systematischen Erlernung der Grammatik, sondern mit der Lektüre beginnen, und die Erlernung der grammatischen Formen an die Lektüre anschliessen.* (S. 10).

Insoweit sind wir mit dem Verf. völlig einverstanden. Weiter wird hervorgehoben wie ungeeignet die attische Prosalitteratur (Xenophon, u. s. w.) zur ersten Einführung in das Griechische sei, und wie der Elementarunterricht keinen günstigeren Ausgangspunkt als den Homer finden könne. Wenn also das Ziel der Lehrpläne wirklich erreicht werden soll, so muss man vor allem die dominierende Stellung der attischen Prosalitteratur und der attischen Grammatik brechen, *und den Homer zum Ausgangspunkte und Mittelpunkte des griechischen* (altgriechischen. — Red.) *Unterrichtes machen* (S. 13).

Auch hiermit können wir uns grösstentheils vereinigen. Zum Schluss weist der Verf. nach wie dieser Gedanke in Deutschland von H. L. Ahrens praktisch verwerthet worden sei, als derselbe in 1850 sein „Griechisches Elementarbuch aus Homer", und in 1852 seine „Griechische Formenlehre des homer. und attischen

Dialektes", u. s. w. hatte erscheinen lassen. Er erwähnt die grossen Erfolge, welche Ahrens' Methode in Hannover hatte (auch wurde dieselbe an den Gymnasien in Hameln, Linge und Celle eingeführt), und giebt als Grund dafür dass diese Methode nicht allgemein durchdrang, die politischen Ereignisse des Jahres 1866 an. Er schliesst endlich mit den Worten: Vielleicht geben diese Zeilen die Anregung dazu, dass man der Ahrens'schen Methode von neuem Aufmerksamkeit und Beachtung schenkt; *möge es dereinst ihr Verdienst sein*, *den griechischen Unterricht von innen heraus verjüngt und gegen die zahlreichen Angriffe wenigstens auf absehbare Zeit geschützt zu haben!* (S. 28).

Die Resultate der Ahrens'schen Methode sind sehr interessant, und auch wir sind der Meinung dass man innerhalb des Rahmens der gegenwärtigen Gymnasialzustände und der heutigen Auffassung des (alt) Griechischen *sobald wie möglich diese Methode einführen sollte.*

Ich selbst habe, bei meinem Unterricht im Hellenischen am Amsterd. Gymnasium, soweit das Unterrichtsgesetz und die Gymnasialreglemente es erlauben, immer soviel wie möglich nach dieser Richtung hin gearbeitet; doch sollte man sich mehr unter einander verständigen, denn eine einheitliche Methode muss wenigstens den Geist der Schule und des Unterrichtes beherrschen.

Aber ich wünsche (mit Schliemann in Athen, Frl. Dawes in England, Hans Müller in Deutschland, und vielen Anderen) einen wichtigen Schritt weiter zu gehen, wie ich schon in meiner Antrittsrede als Privatdocent in Hellas I, 2 auseinandergesetzt habe. *Warum macht man die heutige hellenische Hochsprache nicht zur Basis des hellenischen Unterrichtes?* Man könnte dabei die Grammatiken der HH. G. Gerakis (Athen 1885), A. A. Sakellarios (Athen 1885), u. A. benutzen, wo auch die älteren attischen Formen nicht unberücksichtigt geblieben sind. Von der heutigen *κοινή* zum Attischen (vermittelst des neutestamentl. Sprachidioms), vom Attischen zur Homerischen Formenlehre. Dabei hat man ja den Vortheil 1) eine heutige lebende Sprache zu erlernen 2) die heutige Aussprache zu benutzen, und die Geschichte der Aussprache erklären zu können 3) vom Einfachen anzufangen und von da bis zum Schwierigen und Schwierigsten hinaufzusteigen.

Als Uebergangsstadium möchte ich empfehlen, vorläufig überall

in den Gymnasien Europa's die Schüler mit der heutigen hellenischen Sprachform und der hellenischen Aussprache bekannt zu machen. Die Lektüre einiger leichten Gedichte und Prosatexte, und später einiger vorzüglichen schwierigeren Dichter und Prosaiker, nicht am wenigsten auch die Lektüre hellenischer Zeitungen und Zeitschriften, wird die Aufmerksamkeit der Schüler in hohem Maasse fesseln, wie ich selbst in Amsterdam schon erfahren habe. *Vom Neuen zum Alten! soll künftighin die Parole sein.*.

Es ist selbstverständlich, das eine so wichtige Reform nicht mit wenigen Worten erschöpfend behandelt werden kann. Aber die Parole soll überall gegeben werden, und lebhaft bedaure ich dass nicht nur die meisten Philologen ganz indifferent für die Sache sind (Vestra res agitur! Ihr Gymnasiallehrer) sondern dass auch bei den Hellenen selbst, mit löblichen Ausnahmen, noch nicht der nöthige Enthusiasmus für die Sache besteht, oder nicht zu bestehen scheint. Die Regierung sollte hier einschreiten, damit gelehrte Hellenen überall als Lehrer hin kämen, um ihre Sprache (und Aussprache!) zu lehren. Die Zukunft der hellenischen Sprache ist ja die Zukunft von Hellas selbst, die Zukunft der Hellenen. Wir werden dieser Angelegenheit sobald wie möglich wieder einen eingehenden Artikel widmen.

Wenn der Philhellenische Verein genugsame Mittel hätte, würde unsere erste Arbeit sein müssen, durch Probe-Ex., Flugblätter, Abdrucke, u. s. w. bei allen Gymnasien und Universitäten Europa's fortwährend Propaganda zu machen. *Es ist die höchste Zeit!* H. C. MULLER.

DIE HELLEN. UEBERSETZUNGEN S. HOHEIT DES ERBPRINZEN BERNHARD VON SACHSEN-MEININGEN.

I.

Γοδοφρέδου Ἐφραΐμ Λέσσιγγ· ΑΙΜΥΛΙΑ ΓΑΛΟΤΤΗ, *τραγῳδία εἰς πράξεις πέντε, γραφεῖσα ἐν ἔτει* 1772, *μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς* Γερμανικῆς *εἰς τὴν* Ἑλληνικὴν *γλῶσσαν ὑπὸ* Βερνάρδου, *πρίγκηπος διαδόχου τῆς* Σαξωνίας-Μάϊνιγγεν. Ἐν Ἀθήναις, *βιβλιοπωλεῖον τῆς* Ἑστίας, 1889. 8vo 124.

Was bei Gelegenheit der Besprechung der Uebersetzung von Schiller's *„Die Verschwörung des Fiesco zu Genua"* durch *Seine*

Hoheit den Erbprinzen von Sachsen-Meiningen im Eingange des Artikels *„Zur hellenischen Litteratur"* in der *„Gesellschaft"*, Heft II, 1888, S. 1016 ff. gesagt worden, gilt in noch höherem Grade von der vorliegenden Uebersetzung von Lessing's Emilia Galotti.

Es hiess dort: „Eine hellenische Uebersetzung des Schiller-schen Dramas „Die Verschwörung" etc. von einem deutschen Fürsten! Wahrlich, eine nie dagewesene Erscheinung in der Litteratur. Und welche Uebersetzung eines Werkes, das mehr als viele andere reich ist an Schwierigkeiten für eine Uebertragung ins Hellenische, selbst für Eingeborene, die des Deutschen noch so kundig sind! Der flüchtigste Blick über jede Seite dieses „republikanischen Trauerspieles" zeigt die Klippen und Untiefen, die hier dem Uebersetzer entgegenliegen. Sie zu überwinden, so zu überwinden, wie Sr Hoheit der Erbprinz Bernhard von Sachsen-Meiningen es vermocht hat, erfordert die umfassendste Kenntnis des fremden Idiomes bis in die verborgenen Winkel der Dialekte hinein und zugleich eine geistige Spannkraft in der Verwertung des Sprachmateriales, wie sie nur wenigen zu eigen ist."

Wer Emilia Galotti im deutschen Texte aufmerksam gelesen hat, wird dem beistimmen. Kaum in einem anderen dramatischen Werke hat Lessing so viele kurze, markige Sätze, so abgewogene Worte, so gedrungenen, bündigen Stil in Anwendung gebracht, wie in dieser *ersten modernen deutschen Tragödie*, für welche den rechten Ton zu finden er sich ganz ausnahmsweise bemühte.

Hier dem Dichter bis in jede Schattirung des Gedankens erfolgreich nachzuschreiten -- speziell einem Lessing — ist schon dann keine leichte Aufgabe, wenn dem Uebersetzer aus einer fremden in seine eigene, ganz und voll ausgestaltete Muttersprache diese schrankenlos zu Gebote steht, — geradezu erschreckend aber muss sie erscheinen, wenn er ein schwieriges Werk *aus* seiner Muttersprache in eine ihm, so zu sagen, nicht angeborene Sprache überträgt, in welcher jedes Wort, vom ersten Lallen an, ihm zugewachsen wäre unter dem Einfluss aller Erlebnisse, welche die Entfaltung seines Geisteslebens, fördernd und reifend, täglich begleiteten, und das daher wie umflort und durchduftet vom Wunderhauche der Erinnerung, dem Dornröschen

der Sage gleich, schlummernd in seiner Seele ruht, bis ein gewaltiger Zauber es aus dem Traumleben des All-Gedächtnisses ins Leben ruft.

Seine Hoheit ist vor solchen Schwierigkeiten nicht zurückgeschreckt — ja, hat sie abermals überwunden, überwunden nach dem Urtheile einheimischer Kenner, die ihm Anerkennung und Verehrung in reichem Maasse öffentlich darbrachten.

Die sorgsame Lesung und Vergleichung der beiden Texte kann das anerkennende Urtheil der Hellenen nur bestätigen. Sind da auch Stellen im deutschen Texte, die anders aufgefasst werden mögen und somit auch hellenisch anders wiederzugeben wären, so sind dieselben doch weder von grosser Bedeutung, noch sonst geeignet eine Einschränkung derjenigen Freiheit der Wiedergabe zu beanspruchen, deren kein Uebersetzer entrathen kann, will er dem Geiste des Originales gerecht werden.

Diese schöne Arbeit, die auch äusserlich als elegant gedrucktes sauberes Buch den liebenswürdigsten Eindruck macht, kann also allen Freunden der hellenischen Litteratur einerseits, wie der deutschen anderseits, mit Ueberzeugung angelegentlichst empfohlen werden. Der Druckerei aber des Herrn A. Konstantinides sei anempfohlen bei künftigen Auflagen für noch grössere Korrectheit des Textes zu sorgen. Da steht S. 11. *φοβῶμαι* statt *φοβοῦμαι*; S. 57 *των* für *τῶν*; verschiedentlich der Indikativ statt des Konjunctives, wie *νὰ ἐργάζεται* für *ἐργάζηται*, *νὰ εἶνε* für *ἦναι*, das längst abgethane *μαζύ* statt des allein richtigen *μαζί* und sehr oft das Verständnis beeinträchtigende falsche Interpunktion.

Darmstadt, Januar 1890. Aug. Boltz.

II.

Η ΣΥΝΩΜΟΣΙΑ ΤΟΥ ΦΙΕΣΚΟΥ ΕΝ ΓΕΝΟΥΗ. *Δημοκρατικὴ τραγῳδία ὑπὸ Φρειδερίκου Σχιλλέρου. Μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς Γερμανικῆς εἰς τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν ὑπὸ Βερνάρδου, Πρίγκηπος διαδόχου τῆς Σαξωνίας-Μάϊνιγγεν. ἐν Βερολίνῳ, τύποις Ἀδελφῶν* Unger (Th. Grimm). *Πωλεῖται ἐν τῷ ἐν Ἀθήναις βιβλιοπωλείῳ Καρόλου Μπέκ.* 1888. 8°. 176 S. (Mit Autograph: *Εἰς τὸν διεθνῆ Ἑλληνικὸν Σύλλογον ἐν Ἀμστελοδάμῳ, Ὁ Μεταφράστης*).

Deutschland ist das Philologenland par excellence. Aber leider

ist es mit der Philologie heut zu Tage traurig bestellt. Während einerseits der nicht zu missachtende realistische und materialistische Geist des Jahrhunderts eine gewaltige Reaktion gegen den Klassicismus und die Philologie überhaupt hervorgerufen hat, thun andererseits die Philologen in und ausser Europa, bewusst oder unbewusst, ihr Möglichstes um diesem Geiste Nahrung zu geben. Die Art und Weise ihrer Studien lässt nur allzuoft den lebendigen Geist vermissen, zeigt nur allzuoft den todten Buchstaben. Iliacos intra muros peccatur et extra. Bei uns zu Lande und auch weit über unsere Gränzen hinaus scheint die klassische Philologie, dieses Geisteskind des Humanismus, ganz versumpft. Die Kritik ist zur Hyperkritik geworden, die Analyse der Sprachformen, besonders in den Schulen, scheint anstatt eines Mittels ein Zweck geworden zu sein, dass Alte wird ängstlich gepflegt, das Neue vernachlässigt. Formenkram bekleidet die Stelle, welche nur dem idealen Inhalte gebührt. Wo muss das enden?

Man verzeihe mir diese pessimistische Schilderung, aber man widerspreche mir nicht dass, wie überall, so auch im grossen Philologenlande Deutschland die Thatsachen damit übereinstimmen. Unser internationaler philhellenischer Verein hat es bis jetzt erfahren. Ungeachtet des Beispiels S. H. des Erbprinzen von Sachsen-Meiningen, ungeachtet der Stimme Boltz', des unermüdlichen Hellenisten, trotz der vielen Artikel Hans Müller's, des Mahnrufes Ludwig Kuhlenbeck's an den geistigen Adel deutscher Nation, u. s. w. ist nur eine verschwindend kleine Anzahl deutscher Philologen unserer Gesellschaft beigetreten.

Und doch liegt hier ein ganz neues, ein unermesslich weites Feld segenbringender Arbeit. Mit Lessing können wir sagen: Introite, nam et heic dii sunt! Die ganze neuere hellenische Litteratur ist ja für Tausende noch ein brachliegendes Feld; das Studium der mittleren und der neuesten Sprachformen wird künftig den Philologen ganz unentbehrlich sein. Auch die Frage des Klassicismus, der humanistischen Bildung, hängt enge zusammen mit dem Zwecke und den Bestrebungen unseres Syllogos. Diese Frage muss erledigt werden; zu dieser Frage müssen in erster Linie die Philologen Stellung nehmen.

Liegt nun diese Pflicht sowohl uns Holländern, wie den

Deutschen, den Franzosen, den Engländern, ob, überhaupt allen denjenigen jedweder Nation, welche für ideale Zwecke und für die Zukunft unserer Jugend nicht gleichgültig sind, so haben doch die Deutschen schon längst in einem ihrer Fürsten ein so glorreiches Beispiel, dass man sich vor allem wundern möchte, und die Frage in den Vordergrund tritt, warum in demselben Lande welches die Hellenischen Uebersetzungen S. H. des Erbprinzen Bernhard von Sachsen-Meiningen hat erscheinen sehen, in dem Lande so vieler Dichter und Denker, fast gar keine Stimmen laut werden, welche, jenem fürstlichen Beispiele folgend, dieser emporblühenden Litteratur und diesen vielverheissenden Studien überhaupt die wohlberechtigte Stelle einräumen.

Doch — genug hierüber, und kommen wir zu unserem eigentlichen Thema. Es ist wirklich höchst beachtenswerth zu sehen, wie ein deutscher Fürst, unermüdlich schaffend auf dem idealen Gebiete der Litteratur und der Dichtkunst, den Traditionen der allbekannten Meininger getreu, sich seit einiger Zeit beeifert hat nicht nur Hellas und die Hellenen in Deutschland und anderswo bekannt zu machen, sondern auch die Meisterwerke deutscher Litteratur auf eine solche Weise ins Hellenische zu übertragen, dass die Beurtheilungen, welche hier *κατ' ἐξοχὴν* in Betracht kommen sollen, diejenigen der Hellenen selber, nur vollstes Lob und Anerkennung ausgesprochen haben [1]).

Wenn ich es nun wage, nachdem die einzigberechtigten Kritiker, die Hellenen, längst gesprochen haben, nochmals über die Fiesco-Uebersetzung unseres Ehren-Mitgliedes zu schreiben, so betrachte man diese Zeilen nur als einen Akt der Pietät. „Eine edle Dichtung in eine andere Sprache würdig übertragen, „heisst nicht bloss übersetzen, heisst, sie nachschaffen im Geiste „der andern Sprache" — schrieb mit vollsten Rechte Kuhlenbeck in der Widmung seiner Brochüre. Der Uebersetzer hat hier wirklich nicht nur übersetzt, sondern nachgeschaffen, in gewisser Hinsicht neugeschaffen. Eine solche Arbeit richtig zu beurtheilen fordert von einem Ausländer Kenntnisse, besonders der jetzt in Hellas üblichen Umgangssprache, welche mir leider ganz abgehen, der ich nie in Griechenland selbst gewesen bin, und bis jetzt immer, wie Goethe's Iphigenie:

1) Man vergl. die in Hellas I 2 S. 127 erwähnten Kritiken und Besprechungen.

„Das Land der Griechen mit der Seele suchend,"
durch brieflichen Verkehr und theoretische Studien mich auf dem Laufenden zu erhalten gesucht habe. Aber die Pietät, wie gesagt, fordert gebieterisch dass wir sprechen, nachdem der Fürst, welcher von unserem Vereine in richtiger Wahl zum Ehrenmitgliede ernannt worden ist, sich um die deutsche sowohl wie um die hellenische Litteratur, wiederholentlich so verdient gemacht hat. Nicht nur durch diese Uebersetzungen, sondern auch bei der Aufführung antiker Dramen in Athen, gelegentlich der Heirathsfestlichkeiten, u. s. w. u. s. w.; wo sich im Allgemeinen nur die Gelegenheit darbietet – zeigt sich der Erbprinz Bernhard als aufrichtiger Philhellene, als Förderer der Künste und Wissenschaften in der schönen, sonnigen Hellas. Sein besonderes Verdienst bleibt es gleichwohl dass Er die Meisterwerke Schiller's und Lessing's durch vorzügliche Uebersetzungen in Griechenland populär zu machen sich bestrebte, und also in der Uebersetzung-Litteratur, welche schon die ruhmreichen Namen eines Rangabé, Bikélas u. A. aufzuweisen hat, eine so hervorragende Stelle einnimmt.

Die Wahl des „Fiesco" erfolgte, wie die Vorrede sagt, *χάριν ἀσκήσεως εἰς τὴν νέαν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν.* Auch die Jugenderinnerungen des fürstlichen Uebersetzers scheinen grossen Einfluss darauf ausgeübt zu haben.

Wie allbekannt, ist der Fiesco eine Jugendarbeit Schiller's mit vielen Vorzügen und vielen Schwächen. Nicht immer ist das Pathos zur Erhabenheit geworden, nicht immer zeigt sich eine gezügelte Leidenschaft und das schöne, harmonische Ebenmass, welches wir in den späteren Dramen, besonders im Tell, bewundern. Aber Schiller bleibt uns immer nah am Herzen, sympathisch, ein Weltdichter der Freiheit, der Liebe, des Guten und Schönen. Ist ja doch jede niedrige Gesinnung ihm fremd und hinter ihm, wie Göthe so schön im Epilog zu der Glocke sagt:

Und hinter ihm, in wesenlosem Scheine,
Lag, was uns Alle bändigt, das Gemeine.

Darum würde uns auch der „Fiesco" lieb sein, selbst wenn das „republikanische Trauerspiel" nicht die dramatische Kraft zeigte, welche es in Wirklichkeit besitzt. Darum verzeihen wir

unserem Lieblingsdichter auch gern den etwas übertriebenen Galgenhumor des Mohren, dieses Unmenschen, für welchen die Pädagogik des Lasters (wie Mommsen von Catilina sagt) schon ein ganz überwundener Standpunkt scheint. Und wir bewundern die vielen Schönheiten des Dialoges, die erhabenen Stellen, die hinreissende Bewegung und Urkraft des Ganzen. Ein solches Werk zu übersetzen heisst eine Unmasse von sprachlichen Schwierigkeiten überwinden. Besonders eine so wortgetreue Uebertragung, wie diejenige S. H. des Erbprinzen Bernhard ist, erfordert nicht nur vollkommnes Verständnis des schwierigen deutschen Textes, sondern vor Allem auch eine Bewältigung des hellenischen Sprachidioms, wie sie nur wenigen Ausländern gegeben ist.

Es scheint uns daher im Grossen und Ganzen dass die Hellenen ganz richtig geurtheilt haben. Auch mir (insofern ich mir erlauben darf ein Urtheil auszusprechen) dünkt die Fiesco-Uebersetzung ein sprachliches Meisterstück. Dieselbe ist verfasst in der hellenischen Umgangssprache, welche oftmals z. B. im Munde des Mohren, u. s. w. zur rein demotischen Sprachform herabsinkt, aber andererseits sich bisweilen in der Sprache der Edlen, des Fiesco selbst, u. s. w. zur vollen Feinheit der gebildeten Hochsprache erhebt. Als ein Beispiel der getreuen und schönen Uebersetzung wähle ich zuerst die geistreiche Parabel der Demokratie (II 8, S. 61—62):

Fiesco. (der sich niedersetzt).	Φιέσκος (*κάθηται*).
Genueser, das Reich der Thiere kam einst in bürgerliche Gährung, Parteien schlugen mit Parteien, und ein Fleischerhund bemächtigte sich des Throns. Dieser, gewohnt das Schlachtvieh an das Messer zu hetzen, hauste hündisch im Reich, klaffte, biss und nagte die Knochen seines Volks. Die Nation murrte, die Kühnsten traten zusammen und erwürgten den fürstlichen Bul-	*Γενουήνσιοι, Τὸ κράτος τῶν ζῴων περιῆλθέ ποτε εἰς ἀνταρσίαν, κόμματα ἐπολέμουν κατὰ κομμάτων, καὶ ὁ σκύλος κρεοπώλου ἐκυρίευσε τὸν θρόνον. Αὐτὸς δέ, συνειθισμένος νὰ ὠθῇ τὰ σφάγια εἰς τὴν μάχαιραν, διεχειρίζετο μὲ τρόπον σκύλου τὰ τοῦ κράτους, ὑλάκτει, ἐδάγκανε καὶ ἐτρωγάλιζε τὰ κόκκαλα τοῦ λαοῦ του. Τὸ ἔθνος ἐγόγγυζε, οἱ τολμηρότεροι συνηνώθησαν καὶ ἔπνιξαν τὸν*

len. Jetzt ward ein Reichstag gehalten, die grosse Frage zu entscheiden, welche Regierung die glücklichste sei? Die Stimmen theilten sich dreifach. Genueser, für welche hättet ihr entschieden?

Erster Bürger.

Fürs Volk! Alle fürs Volk!

Fiesco.

Das Volk gewann's. Die Regierung ward demokratisch. Jeder Bürger gab seine Stimme. Mehrheit setzte durch. Wenige Wochen vergingen, so kündigte der Mensch dem neugebackenen Freistaat den Krieg an. Das Reich kam zusammen. Ross, Löwe, Tiger, Bär, Elephant und Rhinoceros traten auf und brüllten laut: zu den Waffen! — Jetzt kam die Reihe an die Uebrigen. Lamm, Hase, Hirsch, Esel, das ganze Reich der Insecten, der Vögel, der Fische ganzes menschenscheues Heer — alle traten dazwischen und wimmerten: Friede! Seht, Genueser! Der Feigen waren mehr, denn der Streitbaren, der Dummen mehr, denn der Klugen. — Mehrheit setzte durch. Das Thierreich streckte die Waffen, und der Mensch brandschatzte sein Gebiet. Dieses Staatssystem ward also verworfen! Genueser, wozu

μανδρόσκυλον. Τότε συνεκλήθη μία ἐθνοσυνέλευσις, ἵνα ἀποφασίσῃ περὶ τοῦ μεγάλου ζητήματος, ποία κυβέρνησις εἶνε ἡ καλλιτέρα. Αἱ γνῶμαι διῃρέθησαν εἰς τρία. Γενουήνσιοι, διὰ ποίαν σεῖς ἠθέλετε ἀποφασίσῃ;

Πρῶτος ἐργάτης.

Διὰ τὸν λαόν, ὅλοι διὰ τὸν λαόν!

Φιέσκος.

Ὁ λαὸς ἐκέρδισε. Ἡ κυβέρνησις ἔγεινε δημοκρατική. Ἕκαστος πολίτης ἔδιδε τὴν ψῆφόν του. Ἡ πλειονοψηφία ἀπεφάσισε. Μετὰ παρέλευσιν ὀλίγων ἑβδομάδων, ὁ ἄνθρωπος ἐκήρυξε τὸν πόλεμον εἰς τὸ νεοζυμωμένον ἐλεύθερον κράτος. Ἡ ἐθνοσυνέλευσις συνῆλθεν. Ὁ ἵππος, ὁ λέων, ἡ τίγρις, ὁ ἄρκτος, ὁ ἐλέφας καὶ ὁ ῥινόκερως ἐπαρουσιάσθησαν καὶ ἐφώναξαν μετὰ μυκηθμοῦ „εἰς τὰ ὅπλα!" — Τότε ἦλθεν ἡ σειρὰ τῶν ἄλλων. Τὸ ἀρνίον, ὁ λαγώς, ἡ ἔλαφος, ὁ γάδαρος, ὅλον τὸ βασίλειον τῶν ἐντόμων, τῶν πτηνῶν, ἅπασα ἡ τῶν ἰχθύων φυγάνθρωπος ὁμάς — ὅλοι ἐπεμβῆκαν καὶ ὠλόλυζον· „Εἰρήνη!" — Βλέπετε, Γενουήνσιοι, οἱ ἄνανδροι ἦσαν περισσότεροι παρὰ οἱ φιλοπόλεμοι, οἱ κουτοὶ ἦσαν περισσότεροι παρὰ οἱ φρόνιμοι. Ἡ πλειονοψηφία ἀπεφάσισε. Τὸ βασίλειον τῶν ζῴων παρέδωκε τὰ ὅπλα, καὶ ὁ ἄνθρωπος ἐλεηλάτησε τὴν χώραν

wäret ihr jetzt geneigt gewesen?

Erster u. Zweiter.

Zum Ausschuss! Freilich, zum Ausschuss!

Fiesco.

Diese Meinung gefiel! Die Staatsgeschäfte theilten sich in mehrere Kammern. Wölfe besorgten die Finanzen, Füchse waren ihre Secretäre, Tauben führten das Criminalgericht, Tiger die gütlichen Vergleiche, Böcke schlichteten Heirathsprocesse. Soldaten waren die Hasen, Löwen und Elephant blieben bei der Bagage; der Esel war Gesandter des Reichs, und der Maulwurf Oberaufseher über die Verwaltung der Aemter. Genueser, was hofft ihr von dieser weisen Vertheilung? Wen der Wolf nicht zerriss, den prellte der Fuchs. Wer diesem entrann, den tölpelte der Esel nieder. Tiger erwürgten die Unschuld, Diebe und Mörder begnadigte die Taube, und am Ende, wenn die Aemter niedergelegt wurden, fand sie der Maulwurf alle unsträflich verwaltet. — Die Thiere empörten sich. Lasst uns einen Monarchen wählen, riefen sie einstimmig, der Klauen und Hirn und nur einen Magen hat

των. Αὐτὸ τὸ πολιτικὸν σύστημα ἀπερρίφθη λοιπόν. Γενουήνσιοι, εἰς ποῖον σεῖς ἠθέλετε κλίνῃ τώρα?

Πρῶτος κ. δεύτερος.

Στὸ συνταγματικόν, ἐννοεῖται, 'ς τὸ συνταγματικόν!

Φιέσκος.

Αὐτὴ ἡ γνώμη ἤρεσε. Αἱ ὑποθέσεις τοῦ κράτους διενεμήθησαν εἰς διάφορα ὑπουργεῖα. Οἱ λύκοι ἐλάμβανον φροντίδα περὶ τῶν οἰκονομικῶν, αἱ ἀλώπεκες ἦσαν οἱ γραμματεῖς των. Αἱ περιστεραὶ προήδρευον εἰς τὰ κακουργοδικεῖα, αἱ δὲ τίγρεις εἰς τοὺς φιλικοὺς συμβιβασμούς, οἱ τράγοι ἐξωμάλυνον τὰς δίκας τῶν γάμων. Στρατιῶται ἦσαν οἱ λαγοί, οἱ λέοντες καὶ οἱ ἐλέφαντες ἔμενον εἰς τὴν ἀποσκευήν. Ὁ γάδαρος ἔγεινε πρεσβευτὴς τῆς αὐτοκρατορίας, καὶ ὁ τυφλοποντικὸς γενικὸς ἐπιθεωρητὴς τῆς διοικήσεως τῶν ὑπουργημάτων. Γενουήνσιοι, τί περιμένετε ἐκ τῆς σοφῆς ταύτης διαιρέσεως; Ἐκεῖνον τὸν ὁποῖον ὁ λύκος δὲν ἐσπάραξεν, αὐτὸν ἐξηπάτησεν ἡ ἀλωποῦ. Ὁ δὲ διαφυγὼν τοῦτον κατεπατήθη ὑπὸ τοῦ γαδάρου. Αἱ τίγρεις ἔπνιγον τὴν ἀθῳότητα, ἡ περιστερὰ ἔδιδε χάριν εἰς τοὺς κλέπτας καὶ τοὺς δολοφόνους, καὶ ἐπὶ τέλους, ὅτε παρῄτησαν τὰ ὑπουργήματα, ὁ τυφλοποντικὸς εὗρεν, ὅτι ὅλα εἶχον διαχειρισθῇ ἀμέμπτως. —

— und einem Oberhaupt huldigten alle — einem, Genueser — aber (indem er mit Hoheit unter sie tritt) es war der Löwe.

Τὰ ζῷα ἐπανεστάτησαν. „Ἂς ἐκλέξωμεν μονάρχην, ἐφώναξαν ὁμοφώνως, μονάρχην ὅστις ἔχει ὄνυχας καὶ νοῦν καὶ μόνον ἕνα στόμαχον" — καὶ ὅλοι προσεκύνησαν ἕνα ἀρχηγόν — ἕνα, Γενουήνσιοι — ἀλλὰ (βηματίζων μετ' ἀξιοπρεπείας μεταξὺ αὐτῶν) οὗτος ἦτο ὁ λέων!

Wunderschön ist auch die schwierige Rolle des Fiesco im 5en Aufzuge (V 13, S. 164—168) übersetzt. Ich erlaube mir davon noch Einiges mitzutheilen ohne jeden Kommentar, damit der geneigte Leser selbst urtheilen könne:

Fiesco.

(Weich mit Wehmuth).

Jahre voraus, Leonore, genoss ich das Fest jener Stunde, wo ich den Genuesern ihre Herzogin brächte — Wie lieblich verschämt sah ich schon deine Wangen erröthen, deinen Busen wie fürstlich schön unter dem Silberflor schwellen, wie angenehm deine lispelnde Stimme der Entzückung versagen! (Lebhafter) Ha! wie berauschend wallte mir schon der stolze Zuruf zu Ohren, wie spiegelte sich meiner Liebe Triumph im versinkenden Neide! Leonore — die Stunde ist gekommen — Genuas Herzog ist dein Fiesco — und Genuas schlechtester Bettler besinnt sich, seine Verachtung an meine Qual

Φιέσκος.

(Ἁπαλῶς καὶ μετ' ἄλγους).

Ἔτη ὁλόκληρα ἐκ τῶν προτέρων ἤδη, Λεονώρα, ἀπήλαυον τῆς χαρᾶς ἐκείνης τῆς ὥρας, καθ' ἣν ἔμελλον νὰ ὁδηγήσω εἰς τοὺς Γενουηνσίους τὴν δούκισσάν των — ἔβλεπον ἤδη τὸ χαρίεν καὶ αἰδῆμον ἐρύθημα, μεθ' οὗ ἤθελον καλυφθῇ αἱ παρειαί σου — ἔβλεπον τὸ στῆθός σου ἀσθμαῖνον ἡγεμονικῶς καὶ ὡραίως ὑπὸ τὸν ἀργυροῦν πέπλον, καὶ ἤκουον τὴν ψελλίζουσαν φωνήν σου διακοπτομένην θελκτικῶς ἐν ὑπερτάτῃ ἡδονῇ! (Ζωηρότερος) Ἆ, πόσον μεθυστικῶς ἐβόμβουν ἤδη εἰς τὰ ὦτά μου αἱ ὑπερήφανοι ζητωκραυγαί· πῶς κατωπτρίζετο ἐν τῷ καταπνιγομένῳ φθόνῳ ὁ θρίαμβος τοῦ ἔρωτός μου! — Λεονώρα

und meinen Scharlach zu tauschen!	— ἦλθεν ἡ ὥρα — ὁ δοὺξ τῆς Γενούης εἶνε ὁ Φιέσκος σου — καὶ ὁ μᾶλλον ἐλεεινὸς ἐπαίτης τῆς Γενούης διστάζει τώρα ν' ἀνταλλάξῃ τὴν ἀθλιότητά του ἀντὶ τῆς βασάνου μου καὶ τῆς πορφύρας!

Man beachte wie getreu die Uebertragung ist, wie sehr der rhythmische Gang und Klang der Rede (wofür nicht allein ein Cicero schwärmte) beibehalten worden ist, und bewundere die Kunst des Uebersetzers. Wenn der Raum es erlaubte, würde ich gern mehrere solche Stellen mittheilen, jetzt muss ich mich auf diese zwei beschränken.

Es mögen aber schliesslich doch noch einige derjenigen Stellen erwähnt werden, deren Uebersetzung besonders gelungen scheint. Sehr glücklich übertragen also scheinen mir der interessante Dialog zwischen Fiesco und dem Mohren (I 9, S. 23—29), der Fluch des Verrina (I 12, S. 37—38), die Scene zwischen Calcagno und Leonore (II 3, S. 47—48), die Monologe des Fiesco (II 19 und besonders auch III 2), das schöne und tiefgefühlte Gespräch zwischen Leonore und Fiesco (IV 14, S. 140—145) und viele andere Stellen, welche der aufmerksame Leser ohne Mühe finden wird. Damit man sehe mit welcher Sorge und liebevollen Mühe auch im Kleinen der Uebersetzer gearbeitet hat, empfehle ich die genauere Lektüre der verschiedenen Sprachformen, in welchen der Dialog gehalten ist, z. B. S. 51 wo Fiesco den Mohren frägt Πῶς ἐφέρθησαν, κτλ. während dieser mit dem volksthümlichen ἐφερθήκανε antwortet; S. 75 wo eben der Letztgenannte sagt Καταλαβαίνω, während der gebildete Hellene Καταλαμβάνω sagt — oder wenigstens vorzieht; S. 93 Αὐτὸ ἦτο πάλιν γνήσιος χρυσοῦς τόνος τοῦ ἔρωτος (dem Schiller'schen „Das war wieder echter Goldklang der Liebe" schön entsprechend); S. 110 wo das κλίν — κλάν — κλίν uns sehr treffend den Sinn des deutschen „verklimpern" wiederzugeben scheint, u. s. w. u. s. w.

Dass eine solche Arbeit auch Fragen und Bedenken hervorruft, dass man wohl Einiges auf andere Weise übersetzt sehen

möchte, ist selbstverständlich, ändert aber nichts an der Vortrefflichkeit des Ganzen. Sagt ja Horaz

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis,

und muss ja jedwede Beurtheilung nur auf einer ganz subjektiven Betrachtungsweise beruhen. So könnte man vielleicht zweifeln ob Μὰ τὸν θεὸν καὶ τὸν Δώρια (S. 15) am besten das „Donner und Doria" wiedergiebt; ob die Gegensätze ὁ ὑψηλὸς νοῦς — ὁ κοινός (S. 89 oben) besser durch χυδαῖος, ταπεινός u. s. w. übersetzt werden könnten; ob die Uebertragung des bekannten „Auch Patroklus ist gestorben", durch

Κι' ὁ Πάτροκλος ἐχάθηκε
Ποῦ 'τον καλλίτερός σου

(S. 102) also in der rein volksthümlichen Sprachform, wohl mit der gehobenen Stimmung des Fiesco selbst übereinstimme; ob S. 108 ῥωμαντικός nöthig sei statt des reinhellenischen Φαντασιαστής; ob S. 160 Εὑρήκαμεν τὸν ἀράπην νὰ ῥίπτῃ statt ῥίπτοντα vollkommen mit dem Sprachgefühle in Einklang sei; und in diesem Sinne könnte man natürlich verschiedene andere Fragen thun, welche ich jedoch zurückhalte, erstens weil ich mir alle die dazu nothwendigen Vorkenntnisse gar nicht zutraue, und zweitens weil eine solche eingehende Kritik hier gar nicht am Platze ist. Dergl. Arbeiten seien selbstredend den Hellenen, und zwar besonders denjenigen

οἷσι μέμηλεν
τὸ σφὶν καὶ σφῶιν καὶ τὸ μὶν ἠδὲ τὸ νίν

überlassen. Einige Flecken dürfen ja nie den vollen Hochgenuss des warmen Sonnenlichtes verkümmern.

Die Druckerei der Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin, und die allbekannte Verlagshandlung Karl Beck's in Athen hat zwar für eine einfache, nette Ausstattung und für einen schönen, deutlichen Buchstaben gesorgt; doch möchten wir in aller Bescheidenheit künftighin eine bessere Vermeidung der orthographischen und Druckfehler empfehlen, ungeachtet der schon ziemlich umfangreichen Διόρθωσις τῶν κυριωτέρων τυπογραφικῶν λαθῶν am Schlusse. So finden wir S. 42—43 πρέπει νὰ εἶνε,

να βλέπεσθε statt des Konjunktivs, Iota subscriptum fast immer weggelassen und S. 128 (*Φλυχρήσητε*) verkehrt angewendet, ferner Druckfehler wie S. 47 *τὴν ἱερὸν σφραγίδα* statt *ἱερὰν σφραγῖδα*, S. 145 *πλᾶσμα* statt *πλάσμα*, *λειποθυμεῖ* statt *λιποθυμεῖ*, u. s. w. Wo das Ganze so schön ist und eine solche Vollendung zeigt, sind ja solche oft den Sinn und den Genuss störende Druckfehler doppelt zu bedauern.

Wir schliessen hiermit unsere Besprechung, aber nicht ohne den Wunsch dass es dem fürstlichen Philhellenen möge vergönnt sein, noch viele Meisterwerke deutscher Literatur in so ausgezeichneter Weise nachzubilden in der schönen und klangvollen hellenischen Sprache, uns zum Genuss, den Hellenen und Deutschen aber zum nationalen Stolze. Mögen wir so öfters den von mir schon früher in der Nea Himera citirten Vers aus Sophokles' Elektra wiederholen:

Ἡμᾶς τ' ὀτρύνεις, καὐτὸς ἐν πρώτοις ἔπει.

Amsterdam, Januar 1890. H. C. Muller.

Ἀμλέτος, τραγῳδία Σαικσπείρου, ἔμμετρος μετάφρασις Ἰακώβου Πολυλᾶ, μὲ προλεγόμενα καὶ κριτικὰς σημειώσεις. Ἐν Ἀθήναις, 1889. gr. 8vo 50 und 244.

Herr Jakob Polylâs auf Korfú, wohlbekannt als Kammerredner und Sprachgelehrter, steht auch in Ansehen als origineller und gewandter Uebersetzer, zunächst durch seine Uebersetzung von Shakespeare's „*Sturm*" (*Ἡ Τρικυμία, δρᾶμα Σ., μετάφρασις* Ι. Π., *Κερκύρα*, 1855. 8vo S. 93 u. 10 Anm., von mir besprochen im Jahrb. d. Sh.-Gesellschaft, XVIII Jahrg. 1883, mit Proben) die er — nach damaligem Brauche — ganz im gewöhnlichsten Volksdialekte ausführte; vornehmlich aber durch seine Uebersetzung von *Homer's Odyssee* (*Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ἔμμετρος μετάφρασις, ἐν Ἀθήναις* 1875, 4 Lfgn in Lex. Format), die erste vollständige neuhellenische Uebersetzung überhaupt des grossen Meisterwerkes. Der Berichterstatter schrieb in N°. 312 der Augsb. Allg. Ztg von 1881 u. a. darüber folgendes:

„Niemand war zu solchem Werke berufener als er. Gründliches philologisches Verständnis des Urtextes bei grosser Ver-

trautheit mit der in den mannigfachsten Dialekten erblühten Volksdichtung, dichterische Begabung und meisterliche Gewandtheit im poetischen Ausdrucke befähigten ihn vor Anderen zur Lösung der schwierigen Aufgabe, die Odyssee in hellenische Volkssprache zu übertragen. Die Schwierigkeiten aber sind gross; sie liegen vornehmlich in der sehr abweichenden Syntax, in der Sinnverschiebung zahlreicher, lautlich sonst übereinstimmender Wörter, sowie in der richtigen Verwendung vieler in der Hochsprache nicht aufrecht erhaltenen, wenig allgemein üblichen volksthümlichen Ausdrücke, die gerade den Kern und die Ureigenthümlichkeit der Volksredeweise bilden. In der Ueberwältigung dieser und anderer Schwierigkeiten hat Herr P. ganz Ausserordentliches geleistet. Schon die von ihm gewählte Sprachform hat etwas Eigenthümliches. Sie gehört nämlich keinem der volksüblichen Dialekte ausschliesslich an, ist also weder rein ionisch, noch epirotisch, kykladisch, trapezuntisch oder sonst eine Volks- oder Haussprache, sondern eine aus dem Gesamtschatze der Volksmundarten mit Vorbedacht *von ihm* gerade so auserlesene, nach seiner Meinung allen Hellenenstämmen gemeinverständliche Ausdrucksform, wie sie ihm für die zutreffende Wiedergabe der grossen nationalen Dichtung am angemessensten erschien. Im Deutschen wäre so etwas unmöglich. Ob Herr Polylâs das Rechte überall getroffen hat, mögen Hellenen entscheiden."

Nun, sie haben seitdem entschieden und — bei aller Anerkennung des genialen Strebens des geehrten Herrn Verfassers — diese etwas bunte und fremdartige Sprachform *abgelehnt*.

Auch in der vorliegenden Uebersetzung des *Hamlet* kommen alle eben erwähnten Vorzüge zur Geltung, mit dem Unterschiede jedoch, dass die hier gewählte Sprachform sich der *allgemein gebräuchlichen Hochsprache* (der Verfasser bedient sich desselben ganz unvermischt in der Vorrede und der volle 50 Seiten umfassenden Vorstudie zu Hamlet!) schon um ein Bedeutendes genähert hat, so zwar dass beispielsweise der berühmte Monolog Hamlet's Act III. Sc. I „To be or not to be" sich fast liest als wäre er in dieser verfasst, während andere Partieen wieder in der niederen Volkssprache gesprochen werden, selbst von Hamlet.

Herr P. gehorcht hier — leider nur halb — dem zwingenden Zeitgeiste, welcher inzwischen in der fest begründeten hochhellenischen Schriftsprache unwiderruflich sein Organ geschaffen und zu einer staunenswerthen Vollkommenheit ausgebildet hat, so dass eine Hamlet-Uebersetzung in einem der Volksdialekte nachgerade ebenso geschmackwidrig erscheinen muss wie etwa eine deutsche im berliner Dialekte oder einem beliebigen anderen erscheinen würde.

Auch der griechische Shakespeare-Uebersetzer κατ' ἐξοχήν, Herr Dimitrios Bikélas macht bei jeder neuen Auflage seiner sechs meisterhaft übersetzten psychologischen Dramen (Lear, Othello, Romeo und Juliet, Macbeth, Hamlet, Kaufmann von Venedig) bedeutungsvolle Veränderungen in diesem Sinne, d. h. er passt mit feinem Verständnisse seine Texte dem gegenwärtigen Sprachgefühle und Bedürfnisse an.

Ueber diese *hellenische Hochsprache* schrieb der Berichterstatter schon im Jahre 1881 in seinem Buche „Die hellenische Sprache der Gegenwart" Darmstadt, L. Brill, S. 14 ff. folgendes:

„Diese hellenische Hochsprache ist als der Mittelpunkt aller Mundarten anzusehen, deren das Hellenische nach Gebirgen, Thälern, Buchten und Inseln gerade so gut hat, wie überhaupt jede lebende Sprache, am meisten vielleicht das Deutsche. Keine dieser Mundarten steht aber der Hochsprache so fern, wie die meisten deutschen Dialekte der ihrigen. Wie beim Hochdeutschen ist es auch hier nicht die Aufgabe der Hochsprache irgend eine der gesprochenen Mundarten aufzusaugen, sondern es liegt — wie bei allen anderen Cultursprachen auch — im Wesen der Sprachentwicklung, sich in passender Weise aus ihnen heraus zu erquicken. Dass dies wirklich geschieht, kann jeder Unbefangene alle Tage wahrnehmen.

Die Hochsprache aber eines Landes, die in allen Schulen gelehrt, von Allen verstanden und für die Nationalsprache angesehen wird, gilt in der ganzen Welt für den alleinigen, berufenen Vertreter der betreffenden Nation.

Von ihr ist die Rede, wenn man vom Deutschen, Französischen, Englischen, Italienischen und Russischen spricht, und nicht vom Schwäbischen, Gascognischen, Yorkshire, Sicilianischen, Kleinrussischen etc.

In ihr fand das Volk zu allen Zeiten nationaler Erhebung Begeisterung und Todesmuth durch ihre Nationalhymnen, sei es nun die „Wacht am Rhein", die „Marseillaise", das „Rule Brittania", das „Бóже царя́ храни́" oder das hellenische „Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων". Sie ist die Sprache des gesammten öffentlichen Verkehrs, das Medium, durch welches ein Volk sich in seiner scharf ausgeprägten Individualität der ganzen Welt gegenüber stellt. Festgeschlossen, organisch d. h. nach unwandelbaren Gesetzen mit Nothwendigkeit zu dem herangewachsen, wozu der Lebegeist des Volkes sie gemacht hat, ist sie die unzweideutige Vermittlerin des nationalen Seins, das Organ der *Regierung* in allen ihren Functionen nach innen und aussen, in Gesetzgebung, Parlamentsverhandlungen, Volksberathungen, Militär- und Civilverwaltung bis herab zur einfachsten Polizei-Verordnung über Strassenreinigung und Marktverkehr; der *Kirche* und *Schule*, von der Universität bis zum Lehrbuch der Anfangsgründe für die niedrigste Volksschule, von der Taufweihe bis zur Leichenrede. Sie ist der Träger der *gesammten Literatur*, von der Auslegung Pindars und Sophokles' bis zur Wiedergabe der kleinsten Anekdote aus den Fliegenden Blättern; des *Theaters* und der *Journalistik* in allen ihren Verzweigungen; des *Handels*, der *Mode*, des *Telegraphen-* und jeglichen *Geschäfts-Verkehres*, vom Bankausweise bis zum Preiszettel des Wurst-, Hut- oder Stiefelmachers und jedes Gewerbtreibenden, Dienstsuchenden oder Arbeitgebers; von der Anrede an das Staatsoberhaupt bis zum Aufruf an den Wiederbringer eines verlaufenen Hundes, kurz des ganzen öffentlichen Lebens in Kunst und Wissenschaft, Poesie und Prosa, Verwaltung und Geschäftsbetrieb.

Bei keinem Volke kann das anders sein. Bei den Hellenen aber trat nach der Befreiung vom Türkenjoch die Sprachfrage geradezu als eine brennende in den Vordergrund und nahm alle Kräfte in Anspruch zu ihrer Reinigung von den slawischen, türkischen und italienischen Elementen, die mit der Zeit, wenigstens örtlich, in die Volkssprache sich eingedrängt hatten. Diese fremden Elemente aber waren um so entbehrlicher, als sie meist nur die Oberfläche des nationalen Lebens berührten und mit Leichtigkeit durch den *halbverklungenen aber nie verloren gegangenen Sprachreichthum der Vorzeit* ersetzt werden

konnten. Das war das Werk der Zeit und berufener Männer, resp. des gesammten Volksgeistes.

Heute ist das Werk so weit geleistet, dass Rangabé mit Recht von der Sprache sagen konnte: „Stünden die Alten wieder auf, sie würden unsere Sprache zwar nicht genau so sprechen wie wir, aber sie würden sie ohne jede Mühe verstehen".

Die Richtung, in welcher der officielle und wissenschaftliche Sprachverkehr bei jedem Volke statt zu finden hat, kann und muss von den Berufenen angegeben werden (Akademien, Behörden): das blosse Lebensbedürfnis nöthigt dazu, an Vorbildern fehlt es nicht; auch fallen alle hier einschlägigen Bestrebungen ganz von selber dem Ausdrucksbedürfnisse eines Volkes und seiner Presse anheim, die den Ausgleich zwischen Theorie und Praxis aufzufinden haben, da der Zweck beider unmittelbare allseitigste Verständigung über alle idealen und realen Lebensfragen ist.

Eine solche Richtung mag hier und da zeitweise zu hohe Forderungen stellen. Nie und nimmer aber wird von diesen mehr sich erfüllen, als was dem Volksgeiste wirklich entlehnt und seinem Bedürfnisse angepasst is. Alles Andere, noch so Verdienstliche (Fernsprecher für Telephon), geht einer zweifelhaften Zukunft entgegen.

Wenn demnach die hellenische Sprache nach mancherlei Schwankungen in ihrer allmählichen Gestaltung in Bezug auf Form und Gehalt der Wörter und Sprachformen, aber stets unter dem drängenden Streben nach gediegenem Abschluss gerade so geworden ist, wie sie heute ist, so ist dies kein Werk Einzelner oder ganzer Körperschaften, sondern vielmehr — kraft der ihr innewohnenden Gestaltungsfähigkeit — das *Erzeugnis der ganzen nationalen Thätigkeit* auf diesem Gebiete, an dessen Entwicklung *Jeder* stündlich mit seinem ganzen (und in diesem Falle grossen) Sprachbedürfnisse mitgewirkt hat, sprachbegabte Männer und erleuchtete Geister natürlich mehr als der simple Bauer, Bürger oder Krieger."

Und heute verkündet das Organ des von hellenischen Gelehrten allerersten Ranges zu Athen gebildeten *Wissenschaftlichen Vereines* „Ἀθηνᾶ" geradezu, dass die Sprache in welcher ihre Publikationen zu erfolgen haben „nur die möglichst reine

edle Hochsprache sein kann, die — in allen ernsten Schriften im litterarischen wie im staatlichen Verkehr von allen Gebildeten gebraucht — sich anzulehnen hat an die edelsten Formen der alten Sprache, um deren Hoheit, Würde und Tiefe möglichst zu erreichen, die aber — dem voll dahinströmenden Leben der Gegenwart Rechnung tragend — alles das sich anzueignen berufen ist, was zum Reichtum, der Klarheit und der Schönheit des Ausdruckes beizutragen vermag".

Diese Erklärung der 'Αθηνᾶ (im Prólogos), die selber in unvergleichlich schöner und vornehmer Sprache abgefasst ist, wie sie allen ein Muster sein mag, die da fein idiomatisch hellenisch schreiben möchten, ist mit hoher Freude zu begrüssen, da sie mit ihrer wuchtigen Autorität dazu beitragen kann dem Gerede vom „babylonischen Wirrsal dieser „von Schulmeistern gemachten Sprache" und anderen ähnlichen Auslassungen einfürallemal ein Ende zu machen. So mancher wackere Mann des Auslandes dürfte nunmehr sich veranlasst fühlen den einfachen *Thatsachen* unbefangen ins Auge zu schauen und das zu prüfen, was eine stattliche Schaar hervorragender griechischer Gelehrten, die fast alle auch an deutschen Universitäten studirt haben, hier als die Errungenschaft eines unsägliche Bemühung erfordernden Abklärungsprozesses, als das sauer aber sicher erworbene Besitztum der ganzen hellenischen Nation vorführen.

Gegenüber so imponirender Autorität verschlägt es eigentlich wenig, wenn einzelne ausländische Reisende, in der Hast ihres Dahinstürmens über die hellenischen Lande und emsig beflissen ihre interessanten *Reiseberichte* stets eiligst in möglichst pikanter Form den befreundeten Redactionen zukommen zu lassen, über die Sprachenfrage die seltsamsten Urtheile in die Welt schicken, als ein Zeugnis ihrer Uebereilung.

Aber, wir haben an Fallmerayer erlebt welche heillosen Begriffsverwirrungen durch solche nicht zutreffende aber mit grossem Selbstbewusstsein in die Welt geworfene Irrmeinungen, oft auf lange Zeit hin, bewirkt werden mögen. Heillose! Denn noch immer spuken — trotz häufiger tiefgehender Widerlegung durch Beweise — viele seiner Aussprüche in Schriften und Köpfen des Nachwuchses.

Oder, wie wäre es möglich dass sonst kenntnisreiche, auf-

geklärte Männer, die gegenwärtige, durch Generationen des emsigsten Strebens und redlichsten Forschens seitens berufener *eingeborener* Männer gereinigte, in tausend Schriften und abertausend Staatsakten niedergelegte, *vom ganzen Volke verstandene und im öffentlichen Verkehr allein gebrauchte Schriftsprache*, die sogar von den in ihren heimischen Mundarten dichtenden Schriftstellern in ihren Prosawerken unbedingt gebraucht wird, allen Ernstes für das künstliche Machwerk einiger Schulmeister ansehen, und an ihrer Stelle *die* Volkssprache eingeführt wissen wollen!

Als wenn so etwas überhaupt möglich wäre! Und welche Volkssprache sollte das sein, da es bekanntlich *eine* Volkssprache im Griechischen überhaupt nie gegeben hat, noch jetzt giebt? Dazu kommt, dass zu solchem Zwecke doch immer nur eine landschaftliche Mundart gewählt werden könnte, die aber wiederum eine solche sein müsste, dass sie als Träger des reich entwickelten nationalen Gesamtlebens nach allen Richtungen hin, nicht selber wieder auf der Stelle zur alleinigen Schriftsprache würde und die anderen Dialekte verdunkelte! Welchen der zahlreichen Dialekte, der solches, ohne die Beihülfe der pedantischen „Schulmeister", zu leisten vermöchte, diese Herren hier im Auge haben mögen, ist dunkel. Den von Korfú, von Kefalinía, von Kreta oder der Kykladen einen? Oder einen von Klein-Asien, von Smyrna vielleicht oder von Kappadokien? Oder einen pontischen? Oder vielleicht den thrakischen, den von Makedonien oder einen von Thessalien? Oder das schwierige Elische? Oder wäre es das überallhin leicht verständliche Epirotische? Oder der Dialekt von Athen?

Alle diese Dialekte, und viele andere mehr, haben das unzweifelhafte Recht zur Weiterexistenz in ihrem Heimatsorte, wie die deutschen Dialekte auch; ob sie aber tauglich und berechtigt sind die seit Generationen sorgfältig durchgearbeitete, aus dem unermüdlichen Fleisse und der regen Sprachliebe des ganzen Volkes zu prangender Blüte emporgewachsenen Schrift- und Hochsprache zu ersetzen, das werden diese Herren schwerlich besser wissen als die Hellenen selber, die sie von Kindesbeinen an sprechen, schreiben und — lieben lernen.

Die Hellenen aber sind zum Theil selber schuld daran, dass

solche Velleitäten ausländischer Reisenden, die von dem ungeheuren Schriftwesen oft kaum eine Ahnung haben, gorgonenhaft immer und immer wieder auftauchen, trotz der Ungeheuerlichkeiten, die in solchem Thun liegen, *wenn sie fortfahren eigene Dichtungen und Uebersetzungen in einem provinziellen Patois* — der sogenannten Volkssprache, — zu fertigen, *ihre Vorreden*, *Erläuterungen*, *Studien*, *Forschungen* etc. etc. *aber in der allverstandenen Hochsprache zu schreiben*, wie im vorliegenden Falle Herr Polylâs.

Darmstadt, Aug. Boltz.
16 November 1889.

Τὰ κατὰ Πελίαν, ἀρχαϊκὴ μυθιστορία, ὑπὸ Φοίβου Φαρμακοπούλου, δικηγόρου. Ἐν Ἀθήναις, 1888 gr. 8° 106; d. i. Die Geschichte des Pelias, ein archaïscher Roman von Phöbos Pharmakópulos, Athen 1888.

Nicht nur ist die Geschichte archaïstisch, sondern auch die Sprache und der ganze Styl, und zwar in so ausgesprochener Weise, dass man versucht wäre sie einer fernabliegenden Zeit zuzuweisen, wüsste man nicht dass der Herr Verfasser, ein sehr gelehrter Herr, wolbehalten in Neapel lebt und sich dort des rosigen Sonnenlichtes freut. In seiner Musse — er ist Jurist — hat er sich der Darstellung altgriechischen Familienlebens zugewandt und zwar in einer Weise, die von der Art der alten Romanschreiber: *Xenophon* von Ephesus (Ephesische Geschichte über Anthía und Havrokomas), *Heliodor* aus Emesa (Die Liebe des Theagenes und der Chariklea), *Achilles Tatios* aus Alexandria (Die Liebe des Klitophon und der Leukippe), *Longos* (Das Hirtenleben des Daphnis und der Chloe) u. a. ganz wesentlich abweicht, dadurch dass er weniger die abenteuerlichen Fahrten zu Land und zu Meer betont, als die seelischen Zustände des Helden schildert, denen derselbe abwechselnd unterliegt.

So ist auch das Buch, wie weit abliegend nach Form und Inhalt es von unserem gegenwärtigen Empfinden auch sein mag, immerhin noch anziehend genug um mit Vergnügen gelesen werden zu können.

Die ganz in altgriechischer Sprache geschriebene Schrift *Περὶ τῆς καταγωγῆς τοῦ Γένους τῶν νῦν Ἑλλήνων καὶ τῶν ἤθων καὶ ἐθῶν αὐτῶν, μετὰ παραλληλισμοῦ πρὸς τὰ τῶν Ἀρχαίων, ὑπὸ Χαρίση Πουλιοῦ, διδ. τῆς Φιλολογίας, ἐν Λειψίᾳ*, 1870 (mir eben erst zu Händen gekommen) ist eine Doktor-Dissertation, deren ernster Zweck darauf gerichtet ist, die Hinfälligkeit der Angaben Fallmerayer's und seiner Nachtreter in Bezug auf Ursprung, Sprache, Sitten und Gebräuche der *gegenwärtigen* Hellenen durch *unabweisbare* Thatsachen darzuthun. Die saubere, durchsichtig geschriebene Broschüre ist noch heute von demselben Werthe wie vor nahezu 20 Jahren.

〰

Ὁ *Γούμενος τῆς Ἀναφωνήτρας, ποίημα ὑπὸ Ἀνδρέου Μαρτζώκη. Ἐν Ἀθήναις*, 1899. 8° S. 29; d. i. Der Einsiedler der (an der südl. Küste von Zante gelegenen) Kapelle der h. Jungfrau Anafonitria; Gedicht von Andreas Martsókis.

Herr A. Martsókis ist ein geschätzter, fruchtbarer Dichter. Mehrere seiner Dichtungen sinds bereits anderweitig, z. Th. mit deutscher Uebersetzung, von uns besprochen worden. Auch die vorliegende ist, gleich den früheren, im Dialekt von Zákynthos (Zante) geschrieben und zeigt alle Vorzüge und Schattenseiten seiner Schreibweise. Zu den Vorzügen gehört vor allem die volle Beherrschung seines melodischen Inseldialektes, sowie eine reiche Phantasie, die sich aber — und das sind für uns Schattenseiten — gar zu gern ins mystisch-kirchliche verliert, in welch nebelhaftes Gebiet wir ihm nicht zu folgen vermögen.

Der Vorwurf ist einer wahren Begebenheit entlehnt. Der Einsiedler, einstmals ein hoher kirchlicher Würdenträger, erhält in einer grausigen Nacht plötzlich den Besuch eines Flüchtlings, dem die Schergen auf den Fersen sind. Derselbe fleht um Schutz und Rettung und empfängt Zusage, nach welcher er sein Vergehen beichtet und sich, ohne es zu ahnen, als den Mörder des Bruders des Einsiedlers, eines hochangesehenen Mannes, entpuppt.

Der tief erschütterte Priester, der ihm Aufschluss über sein persönliches Verhältnis zu dem Erschlagenen giebt, hält ihm

gleichwol Wort, misleitet die nachforschenden Gensdarmen und gewährt dem Mörder seines Bruders die Mittel zur Flucht. Nach vielen Drangsalen kommt der Missethäter in Sicherheit und widmet nunmehr sein Leben der Busse und der reuevollen Zerknirschung.

Enthielte die Dichtung nicht so viele, wenn auch sprachlich schöne Episoden völlig übersinnlicher Natur, so liesse sie wol auch im Abendlande sich nachempfinden. So aber nicht.

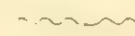


Λεξικὸν Ἐγκυκλοπαιδικόν, ἐκδιδόμενον ἐπιμελείᾳ N. Γ. *Πολίτου*, unter Mitwirkung von etwa 90 der hervorragendsten Schriftsteller und Gelehrten, Athen, 1889. Verlag von Bart und Hirst.

Zwei deutsche in Athen ansässige Verleger haben es also unternommen *das erste griechische Conversationslexicon* in Hellas herauszugeben und zu diesem Unternehmen so hervorragende Mitarbeiter, unter der Leitung des im Auslande wolbekannten Herrn Prof. Dr. N. G. Politis, gewonnen, dass das Gelingen des Riesenwerkes imvoraus gesichert war.

Das Werk — durchweg in edelster Hochsprache gehalten — ist auf 100 Lieferungen berechnet, von welchen im Jahre 1889 bereits 21 vollendet wurden, von dem Artikel A bis zu *Ἀλφάβητος*. Jedes Heft enthält 2 Bogen Text in gr. Lex. Format doppelspaltig nebst einem Doppelblatte Illustrationen.

Der Berichterstatter hat 5 Lieferungen Wort für Wort gelesen (80 Spalten) und das Material in jeder Hinsicht als vorzüglich behandelt gefunden. Er kann daher aus voller Ueberzeugung zur Betheiligung an dieser hochwichtigen Publikation eben so rathen, wie zu dem pag. 100 besprochenen „Wörterbuch der hellenischen Archäologie" das er ganz gelesen hat (1428 Spalten).



An die in Lieferungen erscheinenden griechischen Sammelwerke schliesst sich naturgemäss an die neueste *„Hellenische Illustrierte Zeitschrift* „Πρόοδος", *Σύγγραμμα περιοδικὸν μετὰ εἰκόνων, δὶς τοῦ μηνὸς ἐκδιδόμενον.* Wien 1889. 4° bis jetzt 19 Lfgn.

Die Herausgeber haben zum Sitze der Redaktion Wien gewählt, um mit grösserer Leichtigkeit betreffs der neuesten Kunstleis-

tungen auf dem Laufenden zu bleiben. — Die Zeitschrift zeichnet sich aus durch Gediegenheit des Inhaltes, Schönheit der künstlerischen Beitragen (selbst Musik- und Modeblätter), Sorgfalt in der Behandlung auch der kleinsten Einzelheit, sowie äusserster Sauberkeit der technischen Herstellung.

Das Πανηγυρικὸν Τεῦχος, d. i. die bei Gelegenheit der Vermählung des Kronprinzen von Griechenland mit der deutschen Kaisertochter Sophia veranstaltete Festnummer glänzt durch ganz besondere Schönheit der in die Texte eingedrukten dekorativen Zeichnungen, sowie durch das Kunstblatt „τὸ ὄνειρον τῆς μνήστης", „der Traum der Verlobten", das zu den besten gerechnet werden darf, die in ähnlicher Weise je herausgegeben wurden.

Von den neuen *Kalendern* ist eingegangen:

Ἐτήσιον Ἡμερολόγιον χρονολογικὸν, Φιλολογικὸν καὶ γελοιογραφικὸν τοῦ ἔτους 1890, ὑπὸ Κωνστ. Φ. Σκόκου, V. Jahrg. 8° 415. eleg. geb. (d. i. chronologischer, litterarischer u. humoristischer Kalender für's J. 1890, herausgegeben [unter Mitwirkung vieler hellenischer Schriftsteller, mit Bildern, vornehmlich Brustbildern hervorragender Hellenen] von K. F. Skókos.

Dieser Kalender hat das Verdienst die geistige Bewegung in Hellas in ganz besonderer Weise darzustellen und zu fördern dadurch, dass die Zahl der Mitarbeiter sich keinesweges auf die längst berühmten und allbekannten Schriftsteller wie A. R. Rangabé, Kleon Rangabé, Drossínis, Palamâs, Bikélas, K. Paparrigópulos u. a. beschränkt, sondern mit Geschick und Glück aus dem jüngeren Nachwuchs so wesentlich verstärkt ist, dass uns alljährlich eine stattliche Reihe neuer Talente in ihm zugeführt wird.

Natürlich überwiegt die Zahl der *Dichtungen* aller Art (44 Nummern) alle übrigen Beiträge wie die *Scenen* und *Sittenbilder* (10), *Dialoge* (1), *Sagen* (1), *Gedanken* (= Sinnsprüche) viele; — die *Biographien* berühmter Hellenen (19), *Erzählungen* (9), zumeist aus dem hellenischen Volksleben geschöpft, samt den staatswissenschaftlichen *Monographien*, ethnographischen *Schilde-*

rungen, *Kunststudien* und andere Artikel, sind in hohem Grade geeignet unser Interesse in Anspruch zu nehmen.

Die Prosa-Artikel sind in mehr oder minder feiner Hochsprache geschrieben, wie sie jetzt ein für allemal für alle Gebildeten als *die* Schriftsprache sich herausgebildet hat, während in den Gedichten die Heimatsdialekte der Verfasser vorherrschen. Form und Ausstattung sind elegant; die hübsch illustrierten humoristischen Stücke eigenartig und witzig.

AUG. BOLTZ.

Παρνασσός. — Μία τῶν ὡραιοτέρων ἑσπερίδων τοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ ἦν ἡ τῆς χθεσινῆς ἑσπέρας. Κόσμος πλῆθος, ἀκροατήριον ἐκλεκτὸν, κυρίαι πολλαί. Ὁ κ. Κλέων Ραγκαβῆς ἀνῆλθε τὸ βῆμα χειροκροτούμενος καὶ διὰ τῆς ἠρέμου φωνῆς του ὡμίλησε βραχέα τινὰ περὶ γλώσσης ὑπερασπιζόμενος τὴν καθαρεύουσαν ἐν γνησιωτάτῃ καθαρευούσῃ. Κατόπιν δὲ τῇ παρακλήσει του ὁ γενικὸς τοῦ Συλλόγου γραμματεὺς κ. Μιχ. Λάμπρος ἀνέγνω τρία τοῦ κ. Ραγκαβῆ ποιήματα, τὸν Ἐφιάλτην, τὸ χρυσοῦν Μυστικὸν, καὶ τὴν Πριγκήπισσαν, ἅτινα καὶ τὰ τρία ὑπερήρεσαν. Ὁ Ἐφιάλτης εἶναι εἶδος αὐτοβιογραφίας καὶ ἀναφέρεται εἰς τὰ οἰκογενειακὰ παθήματα τοῦ ποιητοῦ, τὸ χρυσοῦν Μυστικὸν εἶναι ἐρωτικὸν καὶ ἡ Πριγκήπισσα ἀναφέρεται εἰς ἐρωτικὸν ἐπεισόδιον ἠθοποιοῦ γενομένης κατόπιν Πριγκηπίσσης, ἐν ᾗ ἄριστα περιγράφονται τῆς Ἑλλάδος τὰ κάλλη·

Τὴν χρυσῆν ἐκείνην χώραν ἔχω, φίλη μου, πατρίδα,
ἣν παρήγαγεν ὁ Πλάστης μειδιάσας προσηνῶς,
ἣν ἀνέδειξε τῆς ὅλης ὑφηλίου κατακλεῖδα,
καὶ περιπαθῶς θεᾶται ὁ γελῶεις οὐρανός.

(Παλιγγενεσία τῆς 21. Δεκ. 1889).

BIBLIOGRAPHIE.

Αἱ Χελιδόνες. Recueil de poésie par Κ. Δ. Κρυστάλλης, Athènes.

Je ne suis pas un critique de profession, de sorte que ce n'est pas de la critique que je me propose de faire dans les lignes qui vont suivre. Je déteste cette vieille dame ridée, aussi précieuse que ridicule, et, quoique j'aie fort besoin de ses bonnes grâces, je ne me fais nullement scrupule à le

déclarer ici *urbi et orbi.* Je n'aime que la critique qui se tait et qui n'ouvre sa bouche que pour louer, surtout lorsqu'il s'agit des talents jeunes et frêles encore, à qui un souffle vénimeux pourrait givrer la frondaison à son premier épanouissement. Ainsi n'ai-je pris la plume que pour tracer les impressions harmonieuses, que les vers charmants d'un jeune, tout-jeune, poète ont laissé à mon âme. Si je cède au désir d'initier d'autres aux délices que leur lecture m'a fait ressentir, c'est qu'ils ont été bien vivaces et d'autant plus dignes à signaler qu'à mon avis, depuis longtemps les échos du Parnasse néohellénique, tout en parlant aux esprits, ont cessé de toucher les âmes et faire résonner cette corde sensitive du coeur humain, détendue un peu à force des pincements forts d'un pessimisme factice, auquel les Allemands ont donné le nom si expressif de »Weltschmerz".

Non, ce n'est pas l'Univers que Mr. Crystallis pleure dans ses poésies: c'est un cercle moins étendu et par cela même plus percevable aux gens, qui n'ont encore transmis le poids de leur existence de la poitrine à la tête: c'est la patrie. Sa patrie, son âtre auquel il a été brutalement arraché par une main sanglante et jeté implacablement, à l'âge des premiers rêves, en pleine vie. Son aventure est, en effet, aussi douloureuse qu' honorable. Ayant chanté comme son compatriote Zalocostas, dont il a su retrouver la verve saine, les héros de l'indépendance hellénique et les victimes de la tyrannie turque, il fut poursuivi par le gouvernement ottoman de Janina, et il n'a échappé au châtiment terrible que la cruauté des conquérants lui réservait, que par un miracle d'adresse et de patience. Il se cacha dans un puits où il resta pendant trois jours, sa maison étant pendant tout le temps cernée par les gendarmes, dans la posture peu commode qu'un tel asile lui permettait, et sans autre aliment que l'eau fraiche de son voisinage immédiat. Grâce à des ruses sans fin il parvint à sortir de son cachot, et déguisé atteignit la frontière grecque où il peut entonner sa lyre librement.

Mais ce jeune écolier de dix-huit ans, dont la police turque a voulu étouffer les accents mélodieux et troublants dans sa gorge, n'eût-il souffert que des simples vexations de discipline du Gymnase, aurait mérité notre estime et attiré nos sympathies, rien que par ses vers seuls. Sa poésie, douce à la fois et timide, répand un charme qui non seulement nous subjugue mais qui, plus que ça, cause de l'émotion. C'est un souffle vigoureux d'une verve saine, qui traverse ses stances harmoniques; un sentiment les anime triste à sa manière, sans rien de maladif, de surexcité, et que l'esprit du temps ne semble pas avoir transformé en sensation; des aspirations vraies et suaves percent à chaque ligne, en un mot et pour se servir d'une phrase toute faite: il a »l'étincelle sacrée".

L'irréprochable correction de la prosodie, qui devient un attribut essentiel de la langue des dieux, lorsque l'idée qu'on y affuble est peu poétique, serait la moindre des bonnes qualités par rapport à des vers qui respirent le sentiment et l'inspiration, qui font à elles seules le vrai poête.

Si minime que soit sa part, néanmoins elle est scrupuleusement respectée dans la poésie de Mr. Crystallis. Qu'on en juge:

Τῆς χειμωνιᾶς ἡ παγωνιαὶς καὶ τὰ πολλὰ τὰ χιόνια
Ποῦ δὲν ἀφίνουν λούλουδο στῆ γῆ καὶ πρασινάδα,
Καὶ ἡ σκοταδερχὶς νυχτιαὶς διώχνουν τὰ χελιδόνια
Καὶ πᾶν νὰ ξεχειμάσουνε σὲ ζέστη, σὲ γλυκάδα.

Μὰ σὰν ἀνθίζουν τὰ κλαριὰ καὶ βγάν' ἡ γῆ χορτάρι,
Κι' ἔρχετ' ἡ ἄνοιξ' ἡ γλυκειὰ, τὰ χειμαδιὰ τ'ἀφίνουν,
Κι' ὅλο χαρὰ γυρίζουνε, τρελλὰ γεμάτα χάρι,
Καὶ στὴν παληὰ τους τὴ φωληὰ ἄλλη καινούρια χτίνουν.

Κι' ἐμένα τῆς πατρίδος μου ἡ ἄγρια χειμωνιὰ
'Απ' τὴ φωληὰ μου μ' ἔδιωξε, τὰ χελιδόνια 'μοιάζω,
Κι' ὅσα τραγούδια θλιβερὰ στὴ ξενιτειά μου βγάζω,
Τραγούδια τῶν χελιδονιῶν ὁμοιάζουνε κι' ἐκεῖνα,
Μὰ σὰν καὶ στὴν πατρίδα μου βγοῦνε χορτάρια, κρῖνα,
Θὲ νὰ γυρίσω καὶ ἐγὼ στὴν ἔρμη μου γωνιὰ.

On voit bien par ce sonnet, qui sert de préface à son recueil, et en même temps de justification du titre «Χελιδόνες», qu'il n'y a rien à reprocher à cette poésie délicate d'un coeur ardent, si ce n'est le cadre de sonnet auquel elle est restreinte. Je considère le sonnet comme le dernier mot de la f r a n c i s a t i o n de la poesie néohellenique. Ces stances à trois vers qu'on serait tenté de désigner par le mot grec «κολοβαὶς» me font, en poésie grecque, l'effet d'un gibus à la tête d'un homme des montagnes d'Acarnanie, ayant porté la *phoustanelle* et la *fessara* jusqu'à sa virilité. D'ailleurs, n'est-il pas curieux qu'on n'a pas encore songé à le baptiser d'un nom grec, malgré l'abondance exorbitante de jeunes «λεξιθῆραι» à Athènes?

Ce qui est à mes yeux un des avantages les plus considérables de la poésie de Mr. Crystallis, c'est la pureté de l'idiome épirotique. Depuis quelque temps les poètes de tous les coins de la Grèce avaient pris l'habitude de nous passer comme idiome épirotique un langage fantastique, frelaté de quelques barbarismes dialectiques, entre deux eaux: semipopulaire, *semigazettier*, compris mieux autour de l'Acropole qu'aux bords du lac aux ondes azurées de Janina.

Mr. Crystallis est mieux que tout autre en état d'écrire l'idiome de son pays, pur et fidèle. J'espère qu'il le fera avec succès. Qu'il se rappelle les chants populaires de sa patrie, qu'il y étudie les licences poétiques, le style et le langage, et il évitera de se servir des formations tout-à-fait étrangères à l'idiome épirotique, comme: *χτίνω* au lieu de *χτίζω* et *χτιῶ*, seuls types qui viennent à la bouche de l'Epirote. Surtout qu'il se garde des influences de l'idiome de la ville, où son expatriation l'a forcé de prendre demeure.

N e w Y o r k. CONSTANT CASANGÉS.

ΙΣΩΣ.

Ἐκεῖ 'ς τὰ βάθη τοὐρανοῦ φεγγοβολᾷ ἕν' ἀστέρι·
Μ' ἂν εἶνε ἀστέρι ἀληθινὰ κανένας δὲν τὸ 'ξέρει.
Τὸ φῶς του γιὰ νἄρθῇ 'ς τὴ γῆ καιροὺς καὶ χρόνια τρέχει·
Τὸ φῶς ποῦ εἶχε βλέπομε κι' ὄχι τὸ φῶς ποῦ ἔχει.
Ἴσως τ' ἀστέρι ἐσβύσθηκεν, ἐσκόρπισεν, ἐχάθη,
Μὰ θὰ περάσουνε καιροὶ κ' ἡ γῆ δὲν θὰ τὸ μάθῃ.

Ἀστέρι τῆς ζωῆς μου ἐσύ, σὲ βλέπω, σὲ γνωρίζω,
Καὶ τῆς ἀγάπης σου τὸ φῶς 'ς τὴν ὄψι σου ἀντικρύζω.
Κι' ὅμως ποιὸς 'ξέρει ἂν μ' ἀγαπᾷς κι' αὐτὴ τὴν ἴδιαν ὥρα;
Ἴσως σὲ βλέπω ὅ,τι ἤσουν πρίν, δὲν βλέπω ὅ,τι εἶσαι τώρα·
Ἴσως ἡ πρώτη ἀγάπη σου γιὰ πάντα εἶνε σβυσμένη
Καὶ μόνον τὸ παληό της φῶς ἐμπρός μου ἀκόμα μένει.

Γεωργιος Δροσινης.
(aus Ἑστία, ἀρ. 728 vom 10/22 XII '89).

ΗΘΕΛΑ ΝΑΜΑΙ (aus Ἑστία, ἀρ. 718 v. 1|13 Oct. '89).

Ἤθελα νἆμαι στὸ γιαλό, τὸ κύμα νὰ 'ρωτήσω
σὰν ἀγριεύῃ τί ζητᾷ, καὶ σὰν βογκᾷ, τί λέγει.
Πῶς ἀφρισμένο δέρνεται στὸν βράχο, νὰ γνωρίσω,
γιὰ ποιὰ μεγάλη συμφορὰ ξεβούρκωσε' καὶ κλαίγει.

Ἤθελα νἆμαι στὸ βουνό, τὴν πεύκη νὰ ῥωτήσω,
σὰν τὰ λυγίζῃ ὁ βοριᾶς τὰ σκοτεινὰ κλωνιά της,
Γιὰ ποιὸ πουλὶ ποῦ 'πέταξε καὶ δὲν γυρίζει 'πίσω,
βαρυστενάζει ποῦ θαρρεῖς λαβώθηκ' ἡ καρδιά της.

Καὶ μέσ' τὰ φύλλα τῆς ἰτηᾶς [1]) ἤθελα νἆμ' ἀκόμα,
νὰ 'δῶ, ποιὸς χύνει ἕνα πικρὸ καὶ μυστικὸ φαρμάκι
Μέσ' τοῦ καϋμένου τ' ἀηδονιοῦ τὸ βλογημένο στόμα,
ποῦ λὲς καὶ εἶνε ἄνθρωπος, κι' ὄχι μικρὸ πουλάκι.

Παράξενο νὰ 'μοιάζουνε τὰ κύματα κ' οἱ πόθοι,
τ' ἀγέρι καὶ ὁ στεναγμός, τὸ κλάμμα καὶ τ' ἀηδόνι,
Κι' ὁ κόσμος ποῦνε μέσα μας καλλίτερα νὰ νοιώθῃ
τὸν ἔξω κόσμο, σὰν θαρρῇ κι' αὐτὸν πῶς δέρνουν πόνοι.

Argyris Eftaliótis.

VIELLEICHT.

Dort in den Himmelstiefen ragt ein Lichtgestirn voll Schimmer!
doch, ob's ein wirkliches Gestirn auch ist, das weiss man nimmer.
Sein Licht läuft ew'ge Zeiten schon, der Erde sich zu zeigen:
das früh're Licht, das schauen wir, nicht das so jetzt ihm eigen.
Verloschen ist vielleicht der Stern, zerstoben und verschlissen,
doch Zeiten mögen viel' vergehn, die Welt wird's nimmer wissen.

Stern meines Lebens bist Du mir, Dich seh' ich, kann Dich kennen,
und Deiner Liebe Licht seh' ich in Deinem Antlitz brennen:
Und doch, wer weiss denn ob Du mich zur Stunde liebst, die jetzt ist?
vielleicht schau' ich was *einst* Du warst und seh' nicht was Du jetzt bist!
Vielleicht ist Deine erste Lieb' auf ewig längst vergangen,
und nur ihr altes Licht fährt fort vor mir so licht zu prangen.

AUG BOLTZ.

ICH WOLLT' ICH WÄR' ... *von Argyris Eftaliótis.*

Ich wollt' ich wär' am Meeresstrand, die Woge zu befragen,
wann wild sie tobt, was sie wohl will mit dem Gebrülle sagen.
Wann sprühend an der Klippe sie zerstäubt, da möcht' ich wissen
ob welchem grossen Weh sie muss in Thränenflut zerfliessen.

Ich wollt' ich wäre auf der Höh', die Fichte zu befragen,
wann Sturm ihr schwarzes Astwerk beugt, sie wolle mir doch sagen
Für welchen Vogel, der entflog, und nun nicht wiederkehret,
sie also schwer erstöhnt, als ob's das Herzmark ihr verzehret.

Auch möcht' im dichten Laube ich der Trauerweide [1]) sitzen,
auf dass ich säh' wer heimlich mag ein bittres Gift verspritzen
Den holden Mund der Nachtigall zu Klagelaut zu zwingen,
man meint, so rührend könnt' ein Mensch nur, nicht ein Vogel singen.

Wie seltsam, dass sich ähneln so die Wogen und das Wallen
des Herzens, Sturm und Schmerzgestöhn, Klagen und Nachtigallen,
Und dass die Welt, die in uns lebt, viel leichter kann begreifen
die äussre Welt, wenn man vermeint dass Leiden auch sie streifen.

Darmstadt,
28. December '89.

AUG BOLTZ.

---

1) ἰτυά (ἰτιά) nach dem Klagerufe Ἴτυς der Nachtigall. Ueber den hieran sich knüpfenden Mythus s. Preller, Griech. Mythologie, unter Philomela.

καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς

Σιγρόπουλος[1]) καὶ τὰ παιδ̱ιὰ τοῦ Ἀνδρόνικου. (B).

Ὁλήμεραν Ἀνδρόνικος τοὺς υἱούς του παραγγέλλει.
„Παιδ̱ιά μ', ἂν κυνηγήσετε, κάτω μὴ καταιβῆτε·
„Σιγρόπουλος ἐφύτρωσε καὶ τρώει τοὺς ἀνθρώπους!"
Ἂς τ' ἄκουσαν καὶ τὰ παιδ̱ιά, ἔχουν χαραῖς μεγάλαις,
κυνήγησαν, κυνήγησαν, 'πῆγαν καὶ ἐκαταίβαν·
'πῆγαν θωροῦν Σιγρόπουλος καὶ ῥάφτει χαλινάρ̱ια.
— „Καλῶς κάμνεις[2]), Σιγρόπουλε!" — „„Καλῶς ἦρθε τἀρν̱ιά μου,
ἐσεῖς τσινὸς παιδ̱ιὰ εἰστέ, κ' ἐσεῖς τσινὸς χεράκ̱ια[3]);"
— „Ἀνδρόνικου παιδ̱ιὰ εἰμαστέ, κ̱ι' Ἀνδρόνικου χεράκ̱ια!"
— — „Κ' ἐμεῖς μὲ τὸν Ἀνδρόνικο ἔχουμ' ἀδερφοσύνη,
ἀδερφοσύνη μοναχὰ ἔχουμ' καὶ ὁμωσίτσα[4])."
— „Ἀνδρόνικος ἀπέθανεν, 'πῆγεν ἀδερφοσύνη,
„Ἀνδρόνικος ἐχάθηνε, ἐχάθην ὁμωσίτσα."

Ἀνδρόνικος πότ' καθότανε, μαλίμιν τὸν ἐγένη,
καὶ τὸ ψωμὶ 'ς τὸ χέρι του λιθάρι τὸν ἐγένη,
καὶ τὸ σκουρὰ 'ς τὸ χέρι του 'ς ὦἶμαν ἐσυγκυλίσθην.
— „Καὶ κἄπου τὰ παιδίτσα μου Τοῦρκοι τὰ καταδ̱ιώχνουν·
„Φερέτε τὸ ῥαβδίτσι μου, τὸ ἓν σαράντα λίτραις,
„Φερέτε τὸ σπαθίτσι μου, 'ποῦ κόφτ' ὀμπρὸς καὶ 'πίσω,
„Φερέτε μου τὸ μαῦρό μου, τὸ ν̱ιάνο μου πουλίτσι!
„Ἂν 'πάγω ἂς τσὴ ξερά, φοβοῦμαι μὴ συφθάσω
„κ̱ι' ἂν 'πάγω ἂς τσὴ χλερά[5]), φοβοῦμαι μὴ μπαττίσω."

---

1) Σιγρόπουλος, auch Σγουρό-, Σουργιό-, Συρό-, Συριό- aus Συριάπουλος ist also etwa = syrischer (Wüsten —) sohn und weist auf die wilden syrischen Räuber hin, die diesem menschenmordenden und sie fressenden Unholde der Sage als Unterlage mögen gedient haben. Das amerikanische „Prairieteufel" dürfte diesem Würger der Wüste am meisten entsprechen. — 2) Καλῶς τὰ κάνεις oder καλῶς τὰ πολεμᾶς; ist der gewöhnliche Gruss an in der Arbeit Betroffene. — 3) Für ἱεράκια das gleich d. russ. сокола, Falken

DER SYRISCHEN WÜSTE. (Nach dem Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς Ἑλλάδος. I. 712—728).

Sigrópulos und die Söhne des Andronikos.

Wohl jeden Tag ermahnet ernst Andronikos die Söhne:
o Kinder, wenn ihr etwa jagt, so steiget nicht hinunter,
Sigrópulos ist wieder los, und der frisst alle Menschen!"
Nachdem die Kinder das gehört genossen sie viel Freuden;
sie jagten, jagten, gingen hin und stiegen doch hinunter.
Sie gingen hin und schauten zu: Sigrópulos näht Zügel.
„Geht's von der Hand, Sigrópule?[2]) — „„Willkommen, meine Schäfchen!
„Und wessen Kinder seid ihr denn, und wessen Falken seid ihr?"" —
„Die Kinder des Andronikos sind wir und seine Falken!" — [3])
— „Wir haben mit Andronikos einst Brüderschaft geschlossen,
auf uns beschränkte Brüderschaft und gastlich Friedensbündnis"...[4])
„Andronikos ist todt, drum ist die Brüderschaft erloschen,
Andronikos ist hin, dahin ist auch das Waffenbündnis!"

Andronikos sass einst daheim als das bekannt ihm wurde.
Da ward das Brod in seiner Hand ihm wie zu einem Steine,
und auch der Wein in seiner Hand verwandelt sich zu Blute:
— „Ha, irgendwo verfolgen wohl die Türken meine Knaben!?
Bringt meine Keule gleich herbei, die vierzig Liter schwere, [schneidet!
bringt auch mein Schlachtschwert mir herbei, das vor- und rückwärts
bringt mir mein schwarzes Edelross, das jugendfrische Füllen!
Zieh' über's Festland ich nun aus, fürcht' ich nicht anzukommen, —
zieh' über's Wasser ich dahin, so fürcht' ich zu ersaufen!" —

---

und junge Helden bezeichnet — 4) Ὀμωσίτσα (v. ὀμνύω) ἡ ἀδελφοποίησις, ἡ καὶ ἐν Ἑλλάδι καὶ ἐν ταῖς λοιποῖς ἔθνεσι τοῦ Αἵμου συνήθης. — 5) Χλερὰ = Χλωρά, ὅπερ εἰς τὴν δημώδη ἑλληνικὴν ἔχει διττὴν σημασίαν χλοερὸς καὶ ὑγρός. Χλερά kommt jedoch direct neben λερά, plur v. λερό für νερό, Wasser, im Kapp. vor, ebenso wie λίμλη f. λίμνη. — Der Vorschlag eines χ ist gleichfalls nicht selten; so in χτὲρ, Stein, neben τὲρ, das eine erwiesene Abkürzung ist von λιτέρ, durch λιθέρ, λιθέρι, λιθάρι, von λίθος. Vergl

'Εποῖκε τὴ θάλασσα πουρμᾶ, τὸν οὐρανὸ μαγνάδι
καὶ τῆς κορώνας τὰ Φτερὰ ἀπάνω κάτω 'Φρύδια·
χίλια σαέτια θάλασσα 'ς ἕνα σεέτ' τὰ ποῖκε·
'πῆγε θωρεῖ Σιγρόπουλον ἐπρούσκην καὶ κοιμᾶται.
— „Καλῶ, καλῶ, Σιγρόπουλε, ποῦ προύσκης καὶ κοιμᾶσαι —
— „ „Σουτζᾶ, ταμὸν δὲν εἶνε, σοῦτζ' εἶνε τῶν παιδιῶ σου·
ἐκεῖν' ἐμένα εἴπανε: 'Ανδρόνικος ἐχάθην,
'πῆγεν ἀδερΦοσύνη μας, 'πῆγεν κ' ἡ ὀμωσίτσα.
"Ας ἐμπῶ λουτρὸ κι' ἂς λουσθῶ, ἂς ἔβγω κ' ἡλιακέμαι!""
'Σέμην λουτρὸ καὶ λούσκεται, 'ξέβην καὶ ἐλιακέται,
καὶ τοὺς ἐννιὰ ἐρεύτσεται παιδιὰ μὲ τὰ λουρίτσα,
ἐννιὰ παιδιὰ μὲ τ' ἅρματα, παιδιὰ μὲ τὰ λουρίτσα,
ἔλειψε τοῦ Κωνστάντσινου μόν' τὸ μικρὸ δαχτσούλι.

'Εβδομάς, ἀρ. 101. *σ.* 59. — 6) Zaubermittel für günstige schnelle Fahrt, oder auch der zu einer wichtigen Fahrt für erforderlich gehaltene Aussrüstungs Aufputz des Helden. Herr Dr. N. G. Polítis in Athen schreibt mir zu 23. 24. Folgendes:

23. *„Τί σημαίνει τὸ* π ο υ ρ μ ᾶ *καὶ τὸ* μ α γ ν ά δ ι *ἀγνοῶ (πουρμᾶς ἐν 'Ελλάδι εἶναι ὕβρις πρὸς ἄνθρωπον νωθρὸν καὶ ἄθλιον, ἐκ τῆς Τουρκικῆς).*"

Ich fasse es hier als Zusammenziehung von *πόρευμα* auf, als Bahn, Fahrt.

24. 'Ο 24 *ὅμως στίχος δεικνύει ὅτι ὁ λόγος εἶναι περὶ τῆς ἐν τοῖς δημοτικοῖς ᾄσμασι κοινοτάτης περιγραφῆς τῶν ἑτοιμαζομένων νὰ προβῶσιν εἰς ἐπίσημόν τι ἔργον ἢ τολμηρὸν ἐπιχείρημα. Διότι, εἰ καὶ ἀκαταλλήλως ἐνταῦθα παρεντίθεται, νομίζω ὅμως ὅτι οὐδὲν*

IN MEMORIAM.

'Εκ Παρισίων ἠγγέλθη ὁ θάνατος φιλέλληνος ἐκ τῶν ἀκραιφνεστάτων καὶ χρησιμωτάτων, τοῦ μαρκησίου ΣΑΙΝΤ-ΙΛΑΙΡ, *ἐν ἡλικίᾳ* 52 *ἐτῶν.* 'Ο *Γάλλος εὐπατρίδης, πιστὸς εἰς τὰς εὐγενεστάτας τοῦ ἔθνους του παραδόσεις, μετέφρασε γαλλιστὶ πολλὰ προϊόντα τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας, συνέγραψε τοὺς βίους τοῦ* Egger *καὶ τοῦ* d'Eichthal, *καὶ ἦτον εἷς ἐκ τῶν δραστηριοτάτων ἑταίρων τοῦ „πρὸς διάδοσιν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων Συλλόγου".* Εὐ*τυχῆ ἐλόγιζεν ἑαυτὸν, ὁσάκις ἠδύνατο νὰ παράσχῃ ὑπηρεσίαν τινὰ τῇ 'Ελλάδι, οὐ μικρὸν δὲ συνετέλεσεν εἰς τὴν ἐπιτυχίαν τοῦ ἑλληνικοῦ τμήματος ἐν τῇ τελευταίᾳ παρισιανῇ 'Εκθέσει.*

Νέα 'Ημέρα τῆς 25/7 Δεκ. 1889. ἀρ. 782.

Er machte drauf das Meer zur Bahn, den Himmel zum Magneten,
der Nebelkrähe Flügel steckt er dicht um seine Brauen [6]):
wohl tausend Stunden Meer legt er zurück in einer Stunde,
kommt an, sieht den Sigrópulos, der bläht sich, rülpst und schlummert.
— „Hei, guten Tag, Sigrópule, was rülpst du so im Schlummer!
— „„Die Schuld ist nimmer mein, es ist die Schuld nur deiner Kinder;
denn diese sagten mir: „es ist Andronikos gestorben!
Vorbei ist nun die Brüderschaft, die Gast- und Friedensfreundschaft!"
Will nun ins Bad; will waschen mich, dann 'rausgehn und mich sonnen!""
Er stieg ins Bad, er wusch sich ab, er stieg heraus und sonnt' sich,
und jene neune spie er aus, die Knaben sammt den Gürteln,
neun Söhne mit den Waffen all, mit ihren Wehrgehängen,
es blieb vom Konstantinchen nur zurück der kleine Finger.

ἄλλο σημαίνει ἢ τὸν στολισμὸν τοῦ ἥρωος ἀντιστοιχῶν τῷ ἐν τοῖς δημοτικοῖς ᾄσμασι τῆς Ἑλλάδος καὶ τοῦ κοράκου τὸ φτερὸ βάνει καμαροφρύδι, (Βλ. τὴν ἐμὴν μελέτην· Ὁ Ἥλιος κατὰ τοὺς δημώδεις μύθους, ἐν Ἀθήναις 1882. σ. 29. 30) d. i. die besungene Schöne legt u. a. an:

„Die Rabenfeder leget sie sich an als Schmuck der Schläfe."

Eine eingehende Besprechung dieses hochwichtigen Stückes, das Herr Dr. Polítis „ἓν τῶν περιεργοτάτων μνημείων τῆς ποιήσεως τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ" nennt, weil es Beziehungen zur antiken Argonautensage enthält, stellt er in einer der nächsten Nummern des Δελτίον in Aussicht. (Ist mir inzwischen nicht bekannt geworden).

Darmstadt. AUG. BOLTZ.

METODO FILOLOGICO REYER.

MEMBRES (ET ABONNÉS)

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM

(*Continuation de Hellas II 1 p. 78—79.*) [1])

Grèce.

Dr. Theod. Papadimitracopoulos, à l'adr. de l'Imprimerie Palamidis, rue St. Marco, Athènes.

Francesco di Mento, prof. de langue italienne, Corfou (membre *et* abonné, voir p. 78).

Jean Bortsellas, prof. au collége, Athènes. (membre)

Nicol. Papagiannopoulos, prof. au collége, Athènes. (membre)

Paul Carolidis, prof. au collége, Athènes.

Pan. I. Ferbos, prof. au collége, Athènes.

Allemagne.

Georg Albrecht, Rechtsanwalt, Dingolfing, Bayern. (membre *et* abonné, voir p. 78).

France.

Eug. d'Eichthal, 57 rue Jouffroy, Paris.

Turquie.

Emmanuel I. Gedeón, Rédacteur en chef du Journal Officiel du Patriarchat Oecuménique, à Constantinople.

Indes Néerlandaises.

A. A. Fokker, Asp. Controleur B. B., Loemadjang, Java.

Indes Anglaises

P. Stethacopoulos, c/of H. Hrysham Esq., Rangoon, East-India. (abonné).

MEMBRES QUI ONT DONNÉ LEUR DÉMISSION:

Miss K. M. Heale, 29 Ashburnham Road, Bedford, England

M. B. Manuel, 25 Finsbury Circus, E. C. London.

Th. Burlumis, adr. 23 Old Broad Street, London.

K. J. Protopatzis, adr. 23 Old Broad Street, London

C. F. Hinrichsen, Lehrer, Sande b/Bergedorf, Deutschland.

P. S. Trojano, à Nicolaeff.

C. S. Combothecra, à Nicolaeff.

Dr. N. J. Singels, Prof. au »gymnase", Utrecht.

S. B. Snoek Jr., Amsterdam.

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. Les noms de ceux, qui sont en même temps membres et abonnés, se trouvent dans ce catalogue sans addition quelconque. LA RÉDACTION

LA SOCIÉTÉ A PERDU PAR LA MORT:

M. le Marquis de Queux de St. Hilaire, à Paris (voir p. 140).
M. Joan Muller, à Amsterdam.

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES:

S. Exc. Cléon Rangawis (Rangabé) à Sophia.	*l. S. Ex. Cléon Rangawis, Ambassadeur de Grèce à St. Pétersbourg, Russie.*
Dr. Georg Sotiriadis à Philippopel.	*l. Dr. Georg. Sotiriadis, recteur du gymnase, à Ianina, Epirus (Turquie).*
C. Casangés, etc. New York.	*l. C. Casangés 1429 Pacific Str. Brooklyn, N. York (last adress).*

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ [1]).

(Συνέχεια).

*Φραγκιᾶς ('Ιωαν. Γ.), 'Ιούνιος Βροῦτος. τραγῳδία εἰς πράξεις πέντε. ἐν Ἑρμουπόλει Σύρου, τύπ. »Πατρίδος". 1876. 8°. 96 σελ. τιμᾶται δραχ. β. δ 1,75.

Molière. — 'Αμφιτρύων, κωμῳδία Μολιέρου, ἐμμέτρως καὶ ἐλευθ μεθηρμηνευμένη μετ' εἰσαγωγ. κ. α. σημειώσεων, ὑπὸ 'Ιωαν. Γ. Φραγκιᾶ. ἐν Ἑρμουπόλε Σύρου, τύπ. »Πατρίδος". 1877. 8°. 122 σελ. τιμᾶται φραγ. 1,50.

*Φραγκιᾶς ('Ιωαν. Γ.), Ἡ μεγάλη ἐν Ἑρμουπόλει συνέλευσις τῆς 25 Νοεμβρ. 1884 περὶ συστάσεως ἐφετείου ἐν Σύρῳ, καὶ ὁ κατ' αὐτὴν κτλ. ἐκφωνηθεὶς λόγος. ἐν Ἑρμουπόλει, τύπ. »Πατρίδος." 1889. 8°. 32 σελ.

—— Ἔμμετρος προσφώνησις πρὸς τὸν ἀνδριάντα τοῦ ναυάρχου Α. Μιαούλη κατὰ τὰ ἀποκαλυπτήρια αὐτοῦ, κτλ. κτλ. τῇ 23 Απρ. 1889. (ἐν Ἑρμουπόλει, 1889. 8°) 7 σελ.

Verslag der 59e Algem. Vergadering v. h. Genootschap v. Leeraren aan Nederl. Gymnasia, te Nijmegen, 14 Juli 1889. (Coniunctis Viribus, 4e Reeks, N°. 1.) Amst. 1889. 8°.

*Muller (H. C.), Verschil v. orthographie en uitspraak der klinkers (en eenige medeklinkers) in Europ. en andere talen. — Bijlage I.

*Dawes (E. A. S.), The pronunciation of Greek. With suggestions for a reform in teaching that language. London, D. Nutt, 1889. 8°. 79 pag.

[We recommend this work of a learned woman to the serious attention of our readers. The authoress quotes several times our Syllogos and our periodical, seems to know very well the literature on the subject, and proposes the same that we have done in our inaugural speech, viz. to begin the study of greek with the modern language. See also a very good art. on this book and the authoress in the Greek journal of Triest, Nea Himera, of 30/11 Jan. 1890. — M.]

[1]) Τὰ ὀνόματα τῶν ἀξιοτίμων κκ δωρητῶν σημειοῦνται δι' ἀστερίσκου

Télfy (J. B.), Meine Erlebnisse in Athen. Budapest, Wien, Leipzig (Wilhelm Lauffer). 1890. 8°. 143 S.

[Auch dieses Buch empfehlen wir sehr unserem Leserkreise, besonders die Abschnitte über die hellenische Aussprache S. 18—37, über das Gebet des Herrn S. 86—90, über Zeitungen, Kunst- und analytische Sprache S. 90—95, und endlich die komische Erzählung »Erasmianer-Kongress", welche überall verbreitet zu werden verdient. Schade nur dass auf S. 7 sich in den Namen einige störende Druckfehler eingeschlichen haben. — M.].

*Boltz (Aug.), Hellenische Litteratur. — »Die Gesellschaft", XII 1889 (Leipzig 8°.) S. 1819—1822.

[Besprechung der Prachtausgabe von Hamerling's Aspasia, ins Hellen. übersetzt von L. G. Chadži-Konstas, Athen, K. Wilberg 1888. Mittheilungen über Drossinis, u. s. w.]

*Landseck (Rud.), Bruno, der Märtyrer der neuen Weltanschauung. Sein Leben, seine Lehren, u. s. w. Mit Ill. und einer Vorrede von L. Kuhlenbeck. Leipzig, Rauert & Rocco 1890. 8°. 192 S.

*Πετρίδης (Ἀθανάσιος), Ἀνακάλυψις τῆς ἀρχαίας πόλεως Μοραίας ἢ Μορίας, κατὰ τὴν δημώδη ἔκφρασιν. Πραγματεία ἀναγνωσθεῖσα ἐν τῷ Παρνασσῷ. ἐν Ἀθήναις 1889. 8°. 44 σελ. (Βιβλιοθήκη »Ἀπόλλωνος" Ἀριθ. 1.) τιμᾶται δρ. 1.20.

*Roorda van Eysinga (S. F. W.), De Blijde Boodschap. 4e Deel. Afl. IV. 's Gravenhage 1889. 8°. 106 blz.

*Βικέλας (Δ), Περὶ Σκωτίας, Παράρτημα τῆς »Ἑστίας". ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπ. τῆς »Ἑστίας". 1890. 8°. 67 σελ.

[Ὁ λόγος οὗτος ὑπὸ τοῦ λογίου ἡμετέρου φίλου ἀνεγνώσθη ἐν τῷ Συλλόγῳ Παρνασσῷ].

Lessing — Γοδοφρέδου Ἐφραὶμ Λέσσιγγ Αἰμυλία Γαλόττη, τραγῳδία εἰς πράξεις πέντε, γραφ. ἐν ἔτει 1772. Μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς Γερμαν. εἰς τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν ὑπὸ *Βερνάρδου, Πρίγκηπος Διαδόχου τῆς Σαξωνίας Μαϊνιγγεν. ἐν Ἀθήναις, Βιβλιοπ. τῆς »Ἑστίας", ἐκ τοῦ τυπογρ. τῶν καταστημ. Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. 1889. 8°. 124 σελ.

Hamerling (Rob.), Ἀσπασία. Βίος καλλιτέχνων καὶ ἔρως ἐν τῇ πάλαι Ἑλλάδι. Ἐξελληνισθεῖσα ὑπὸ *Α. Γ. Χ. Κώνστα. Μετὰ ξυλογραφημάτων. 3 τόμ. ἐν Ἀθήναις 1888. gr. 8°.

[Ueber diese Aspasia-Uebersetzung werden wir in der »Hellas" eingehend berichten].

Ῥοΐδης (Ε. Δ.), Τὸ »Ταξίδι" τοῦ Ψυχάρη. Γλωσσικὴ μελέτη. Βιβλιοπ. »Ἑστίας" ἐν Ἀθήναις 1888. 8°. 61 σελ. (Παράρτημα τῆς Ἑστίας, τιμᾶται λεπτῶν 50).

[Geschenk des Herrn Dr. E. Engel, Berlin].

*Hatzidakis (G. N.), Zur Geschichte des Mittel- und Neugriechischen (Zeitschrift für vergleich. Sprachforschung, Neue Folge, XI 1, S. 103—156). 8°.

*Ferrette (Jules), Comment doit-on prononcer la langue grecque, tant ancienne que moderne? (Leide, E. J. Brill. 8°. 15 pag. Tirage à part de l'Hellas II 1, p. 14—16.)

*Mento (Francesco di), Cenni biografici intorno alla giovane letterata Maria Theochari, etc. Corfu, 1889. 8°. 11 pag. (2 ex.)

Librairie Internationale (de) Charles Beck à Athènes. Δῶρα τοῦ νέου ἔτους. — Livres d'étrennes.

*Pavolini (Paolo Emilio), Poesie tradotte dal Magiaro, Greco moderno e piccolo Russo. Venezia, tip. dell'Ancora 1889. 8°. 70 pag.

[Questo librettino è una raccolta di bellissime e felicissime traduzioni dal nostro membro. In quanto al Greco moderno, il traduttore ha fatto uso delle collezioni di canti popolari di Passow, Kind e Jannaraki. Raccommandiamo la lettura ai nostri membri. — La Redazione].

*Jaspar (W.), Grieksche Spraakkunst, door —, Leeraar aan het Seminarie te Rolduc. Uitgave van N. Alberts, Boekhandelaar, Kerkrade (s. a.) 8°. 344 blz.

[Diese Holländisch geschriebene Grammatik des Altgriechischen hat viele Vorzüge. Der Verf. hat als Motto das bescheidene Wort bei Xen. Cyr. V 4. 19 Τὸ γὰρ ἁμαρτάνειν ἀνθρώπους ὄντας οὐδὲν οἶμαι θαυμαστόν. Wenn er auch beim Alphabet und anderswo sich als Erasmianer bekennt, so verdient sein Buch doch in mancher Hinsicht Empfehlung, und verräth fleissiges Studium, auch der neuesten Litteratur. Die Eintheilung des Stoffes, die Beispiele, die Anmerkungen mit kleineren Buchstaben, u. s. w. verdienen Lob. Benutzt finden wir Buttmann's Griech. Gramm.: die Gramm. der HH. Curtius, Koch, van den Es, van Leeuwen—Mendes da Costa, u. s. w.; ferner oftmals G. Meyer, Griech. Grammatik, 2e Ausg. und Meisterhans 2e Ausg.; Curtius, Verbum, Curtius, Studien; Cobet's Variae und Novae Lectiones, Cobet's Textausgaben, die Schriften des Prof. v. Herwerden, die Mnemosyne, u. s. w.; die Homer-Ausgabe von v. Leeuwen—Mendes da Costa und ihre Homerische Grammatik; endlich eine Anzahl kleinerer Werke über die Formenlehre und die Syntax. — Wenn der Verf. das oftmals in »Hellas" erwähnte Werk über die Aussprache des gelehrten Hellenen Theod. Papadimitrakopulos benutzt, wird er vielleicht in manchen Sachen anders urtheilen, denn dieses Werk, das nicht nur über die Aussprache allein, sondern auch über Vieles, das damit zusammenhängt, handelt, wird wahrscheinlich auch für ihn Manches in ein besseres Licht stellen. Nur hätte unser Hellen. Freund dem Beispiele des Holländ. Gelehrten folgen sollen, was nämlich die nützlichen, ja gewissermassen unentbehrlichen Indices betrifft. Druck und Papier sind sehr gut, die Hellen. Buchstaben vorzüglich. Wir hoffen den Herrn Verfasser bald als Mitstreiter in unseren Reihen zu sehen. — M.].

Βραΐλας Ἀρμένης (Π.), Φιλοθέου καὶ Εὐγενίου Ἐπιστολαί, ἤτοι Σύντομος περὶ ψυχῆς καὶ θεοῦ διδασκαλία, ὑπὸ Π. Βραΐλα Ἀρμένη, χορηγοῦντος *Κωνσταντίνου Ζάππα. ἐν Ἀθήναις ἐκ τοῦ τυπογραφ. Ἀνδρέου Κορομήλα 1884. 8°. 295 σελ. (Βιβλιοθήκη τοῦ πρὸς διάδοσιν τῶν ἑλλην. γραμμάτων Συλλόγου, ἀριθ. 56).

[Cette belle édition, ornée d'un portrait de M. C. Zappas, Donateur de notre Société, a été imprimée à ses frais et présentée au Secrétaire de la Société (voir p. 153).]

*Βαλαβάνης (Ἰωακεὶμ), Ἡ ἀλληλογραφία παρὰ τοῖς Μικρασιανοῖς. Ἀναγνωσθ. ἐν τῷ Φιλολ. Συλλ. Παρνασσῷ 18 Νοεμβρ. 1888, κτλ. ἐν Ἀθήναις ἐκ τοῦ τυπογρ. Ἀλ. Παπαγεωργίου 1889. 8°. 32 σελ.

[σελ. 27—32: Κρίσεις τῆς δημοσιογραφίας α) ἐν Ἀθήναις, Ῥωμηός, Ἐπιθεώρησις, Ἑβδομάς, Ἑστία, Παλιγγενεσία, Νέα Ἐφημερίς, Ἀκρόπολις, Ἀκαδημία β) ἐν Κων/πόλει, Νεολόγος, Ἀνατολικὸς Ἀστήρ.].

—— Ἡ Καμπάνα τοῦ Χωριοῦ μου. Ἀναγνωσθ. ἐν τῷ Φιλολ. Συλλ. Παρνασσῷ 11 Μαρτ. 1888, κτλ. ἐν Ἀθήναις, τύπ. Ἀλ. Παπαγεωργίου 1888. 8°. 27 σελ.

[σελ. 23—26: Κρίσεις Ἀθην. δημοσιογραφίας, Ῥωμηός, Νέα Ἐφημερίς, Ἀκρόπολις, Ἑβδομάς, Ἐφημερίς, Σύλλογος, Ἐπιθεώρησις, Αἰών, Τὸ Ἄστυ].

'Κατάλογος τοῦ Βιβλιοπωλείου Π. Δ. Σακελλαρίου ἐν Ἀθήναις. Ἀθήν. τυπ. Π. Δ. Σακελλαρίου 1889 - 90. (20 σελ.).

Κανονισμὸς τῆς δημοτικῆς Φοσκολιανῆς Βιβλιοθήκης, μετὰ προοιμίου καὶ παραρτήματος, ὑπὸ Σπυρίδωνος δε Βιάζη, ἐφόρου αὐτῆς. ἐν Ζακύνθῳ, τυπογρ. Ὁ Φόσκολος, Σ. Καψοκεφάλου 1890. 8°. 20 σελ.
[παράρτημα: Ποιήσεις ἀνέκδοτοι εἰς τὴν οἰκίαν Οὔγου Φωσκόλου].

*Κοραῆς (Ἀδαμάντιος), ὑπὸ Δ. Θερειανοῦ. Ἐκτυποῦται ἀναλώμασι τοῦ Οἰκονομείου Κληροδοτήματος 3 τόμοι. ἐν Τεργέστῃ τύπ. τοῦ Αὐστροουγγρικοῦ Λοὺδ 1889—90. 8°. (Δῶρον τῆς ἐν Τεργέστῃ Ἐπιτροπῆς τοῦ Οἰκονομείου Κληροδοτήματος).
[La rédaction se réserve le droit de parler plus tard de cette belle et très-intéressante édition].

*Deventer (Ch. M. van), Hellas, het tijdschrift der Philhelleensche Vereeniging te Amsterdam. (Overgedrukt uit de Wetenschappelijke Bladen.)
[Bien que l'auteur ne soit pas toujours en accord avec les principes et le but de notre société et de sa revue, nous recommandons la lecture de son art. écrit avec beaucoup de soin et de chaleur].

*Regnaud (Paul), Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes. Paris, E. Leroux éditeur 1890. 8°. 15 pag.

*Six (J.), Openbare les bij den aanvang zijner lessen als hoogleeraar aan de Rijks-Akademie van Beeldende Kunsten, den 13en Febr. 1890. Amsterdam 1890. 32 blz.

*Παπαδημητρακόπουλος (Θεόδ.), Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων. ἐν Ἀθήναις, τυπ. Ὁ Παλαμήδης 1889. 8°. 752 σελ.
[Herr Prof. Pap. hatte die Güte, noch ein Present-Ex. seines gelehrten Werkes an den Sekr. unseres Vereins zu schicken. Wir haben in der Hellas schon öfters dieses Standardwerk gelobt, werden aber noch eingehender auf die Arbeit zurückkommen, von der es nur zu bedauern ist dass die Philologen bis heute so wenig Notiz davon nahmen].

*Kreunen (M.), Beknopt overzicht der Grieksche syntaxis. Naar het Hoogduitsch van Friedr. Holzweissig bewerkt. Zutphen, W. J. Thieme en Co. 1890 8°. 119 blz.
[Eine Holländ. Bearbeitung der bekannten Holzweissig'schen Syntax. Wir glauben dass das Büchlein praktisch brauchbar ist, hoffen es zu erproben und nachher darüber zu berichten. — Red.].

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΩΝ.

(Συνέχεια, ὅρ. ΕΛΛΑΣ II 1 σελ. 80.)

Ἕσπερος, σύγγραμμα περιοδικὸν μετὰ εἰκόνων, δὶς τοῦ μηνὸς ἐκδιδόμενον. Διευθ. κ. ἐκδ. Ι. Περβάνογλος. ἔτος Η'. τιμὴ ἐτησία δρ. 40, ἐν τῷ ἐξωτ. φρ. χρυσᾶ 40. ἐν Ἀθήναις, τύπ. Π. Δ. Σακελλαρίου. gr. 8°.
[ἀρ. 180, 15/27 Ἰουν. 1889: Α. Ρ. Ραγκαβῆς, Περὶ τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. Μετάφρασις ἐκ τῆς »Ἑλλάδος", I 4 σελ. 333—339.]

Coniunctis Viribus. Tijdschrift gewijd aan de belangen der gymnasia en progymnasia. Verschijnt op onbepaalde tijden. Red. D. Burger, H. J. Nassau Noordewier, B. H. Steringa Kuyper. 4e Reeks. N°. 1. November. Amsterdam, Ipenbuur & van Seldam, 1889. 8°. 128 blz.

J. M. Hoogvliet, Verdediging der methode »Proagoon".

B. H. Steringa Kuyper, Verslag der 59e Algem. Vergad. v. h. Genootsch. v. Leeraren aan Ned. Gymnasia.

H. C. Muller, Verschil van orthographie en uitspraak der klinkers en eenige medeklinkers bij Europ. en andere talen.

J. M. Hoogvliet. Korte opstellen over de uitspraak van het Klassiek-Attische Grieksch II.

[Ἐνταῦθα μνημονεύομεν μόνον τὰ ἄρθρα σχέσιν ἔχοντα πρὸς τὴν ἑλληνικὴν φιλολογίαν].

Bibliotheca Philologica Classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher, Zeitschr. u. s. w. Beiblatt zum Jahresbericht über die Fortschritte der class. Alterthumswissenschaft. 16er Jahrg. 1889. 1—3es Quartal. Berlin 1889. S. Calvary & Co. 8. 216 S.

[S. 4 ΕΛΛΑΣ erwähnt].

Rundschau (Neue Philologische), Herausg. von C. Wagener und E. Ludwig in Bremen. Jahrg. 1889. N°. 23—25. Gotha, F. A. Perthes 1889. 8°. S. 353—400.

Jahrg. 1889. N°. 26. Nebst Titel und Register zu Jahrg. 1889. Gotha, F. A. Perthes 1889. 8°. S. 401—416.

[Besprochene Bücher: Homers Iliade v. Faesi, l'éducation Athénienne v. P. Girard, De Graecorum veterum re musica v. E. Graf, u. s. w.].

Jahrg. 1890. N°. 1. Gotha, u. s. w. S. 1—16.

[Besprochene Bücher: Sophokles Antigone v. F. Schubert, Geschichte des Griech. Volkes v. H. Welzhofer, Die antiken Stundenangaben v. G. Bilfinger, u. s. w.].

—— N°. 2. Gotha. u. s. w. S. 17—32.

[Besprochene Bücher: The Jon of Euripides by M. A. Bayfield, R. Weisshäupl, Die Grabgedichte der griech. Anthologie, u. s. w.].

Listy Filologické. Vydávají se nákladem Jednoty českých filologů v Praze. Odpovědní redaktoři Jan Gebauer a Jos. Král. Ročník šestnácty, Sesit V—VI. v Praze, Tiskem dra. Edvarda Grégra 1889. 8°. p. 321—400, p. 401—480.

[Spisy redakce došlé: ΕΛΛΑΣ, etc.].

ΣΩΤΗΡ, μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα, συντ. ὑπὸ διαφόρων λογίων. Ἐγκρίσει τῆς Ἱερᾶς Συνόδου τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος, κλ. κλ. τόμ. XII. τεῦχος Η′ καὶ Θ′, Ι′ καὶ ΙΑ′, καὶ ΙΒ′. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ. Ἀν. Κωνσταντινίδου. 1889. 8°. σελ. 225—288, σελ. 289—352, σελ. 353—384.

[Βιβλιοκρισία ὑπὸ τοῦ Rev. L. Dowdall, Εἰδήσεις περὶ τῆς ἐν Μόσχᾳ διαμονῆς τοῦ Ἀρχιεπισκόπου κ. Νικηφόρου Καλογερᾶ, Εὐγενίου τοῦ Βουλγάρεως πραγματεία περὶ μουσικῆς, κλ. κλ.].

Journal de Correspondance, en vue de la fondation d'un conseil permanent et international d'éducation (en trois langues, fr. allem. angl.) Red. Herm. Molkenboer Bolderberg 1, Bonn a/Rh. 1889.

La Ginnastica, Miscellanea scientifica, pedagogica, didattica. Red. Costant. Reyer. Trieste, 5 Dicembre 1889,

[Enthält günstige Beurtheilungen der Grammatica Una von Gymnas. Directoren, u. s. w. in Laibach, Cilli, Wien. Ferner: einen Art. pro Hellas von dem Red. und Contro Hellas von Prof. P. Strobel in Parma, einen Brief von Herrn Em. Hartwich in Düsseldorf, Bibliografia, u. s. w. Wir kommen auf den Inhalt und das Reyer'sche System zurück.]

ΑΘΗΝΑ, σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. Τόμ. Α. τεῦχ. 3ον καὶ 4ον. Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογρ. τῶν ἀδ. Πέρρη. 1889. 8°. σελ. 337—656.

[Τὰ κυριώτερα ἄρθα τοῦ τόμου τούτου εἶναι τὰ ἑξῆς: *A. Typaldos*, Περὶ τοῦ νόμου τοῦ Σόλωνος περὶ διαθηκῶν, *K. S. Kontos*, Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις, Γραμματικά, κτλ. *G. A. Papavasiliou*, Κριτικαὶ παρατηρήσεις, *S. Vasis*, Codicis Ciceroniani nova collatio, *P. N. Papageorgiou*, Διορθωτικῶν κλ. μέρος α', *G. N. Hatzidakis*, Περὶ τονικῶν μεταβολῶν ἐν τῇ νεωτέρᾳ ἑλληνικῇ, Βιβλιοκρισία, κλ., *H. C. Muller*, Ἡ τοῦ Regnaud Θεωρία περὶ τῆς βαθμιαίας ἐξελίξεως (évolution) καὶ ἡ ἐφαρμογὴ αὐτῆς ἐν τῇ γλωσσολογίᾳ, *B. Lacon*, Κριτικαὶ παρατηρήσεις, *J. N. Hatzidakis*, Περὶ τῆς κινήσεως κτλ. Πρακτικὰ τῆς Ἑταιρείας, Ἀνακοινώσεις, Πίνακες, κτλ.].

—— Τόμ. Β τεῦχ. 1ον. Ἀθήνησιν, κτλ. σελ. 1—168 (μετὰ πίνακος).

[Περιεχόμενα· *L. Papaioannou*, Ὅροι ἀνατομικοί, *E. T. Kousis*, Σημειώσεις εἰς Πλάτωνος Πρωταγόραν, *K. S. Kontos*, Τάρανδος οὐχὶ πάνανδρος, Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις, κτλ, *I. A. Typaldos*, Ἐπὶ τοῦ περὶ ἀποκαταστάσεως τῶν ἀτίμων νόμου τοῦ Σόλωνος, *G. N. Hatzidakis*, Ἐλέγχου ἀνασκευή, Βιβλιοκρισία. — Πρακτικὰ τῆς Ἑταιρείας. Ἀνακοινώσεις.]

Journal (The American) of Philology, edited by Basil. L. Gildersleeve, prof. of Greek in the Johns Hopkins University. Baltimore, The editor. — New-York & London, Macmillan & Co., Leipsic, F. A. Brockhaus. — Oct. 1889. Vol. X, 3. Whole N°. 39. — 8°. p. 265—396. ($ 3 per volume, one volume each year).

[Contents, as far as regards the Hellen. language and literature: *A. Emerson*, On the conception of Low Comedy in Aristophanes, Reviews and Book Notices, Reports, Brief Mention, Recent Publications, Books received.]

Philologus, Zeitschr. für das klass. Alterthum. Begründ. von *F. W. Schneidewin* u. *E. v. Leutsch*. Herausg. von *Otto Crusius* in Tübingen. Band XLVIII Heft 3 (N. F. Bd. II. H. 3.) Göttingen, Dieterich'sche Verlachs-Buchh. 1889. 8°. S. 385—576.

[Hauptinhalt: *J. Baunack*. Epigraph. Kleinigkeiten aus Griechenland, *P. Natorp*, Platon's Phädros I, *R. Reitzenstein*, Zu den Quellen des s. g. Etymologicum Magnum, *E. Meyer*, Die Pelasger in Attika und auf Lemnos, *O. Gruppe*, Typhon-Zĕphōn, *P. Knapp*, Korobios von Itanos, *B. Todt*, Noch einmal die Bühne des Aeschylos, *F. Cauer*, Studien zu Theognis. — Miscellen.]

Studien (Leipziger) zur classischen Philologie, herausg. von O. Ribbeck, H. Lipsius, C. Wachsmuth. XI Bd. Supplement. Leipzig. Verlag v. S. Hirzel 1889. 8°. 350 S.

[Strabonis Ἱστορικῶν ὑπομνημάτων fragmenta, coll. et enarr. adiectis Questionibus Strabonianis Paulus Otto.]

XII Bd. 1es Heft. Leipzig, Verlag v. S. Hirzel 1890. 8°. 231 S.
[*Frid. Nowack*, De oratt. quae inter Lysiacas feruntur XIV et XV authentia, *Thom. Lenschau*, De rebus Prienensium, *J. H. Lipsius*, zum ältesten attischen Volksbeschluss; Die Gerichtsscene der Ilias.]

ΕΣΤΙΑ, *σύγγραμμα περιοδικὸν βραβευθὲν ὑπὸ τοῦ ἐν Παρισίοις Συλλόγου πρὸς ἐνίσχυσιν τῶν ἑλλ. σπουδῶν κλ. κλ. Ἐκδίδ. κατὰ Κυριακήν. Συνδρομὴ ἐτησία ἐν Ἑλλάδι φρ.* 12, *ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ φρ.* 20. *Γραφεῖον Διευθ. ὁδ. Παρθεναγωγείου* 12. *ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπ. τῶν καταστημ. Ἀνέστη Κωνσταντινίδου* 1890—90. (*Μετ' εἰκόνων, παιγνίων, κτλ.*)

Δελτίον τῆς Ἑστίας. Φιλολογία, ἐπιστήμη, καλλιτεχνία. — Εἰδήσεις. — Ἀλληλογραφία τῆς Ἑστίας. — Χρηματιστήριον, κτλ. κλ.

[Ein *litterarisches* Wochenblatt allerersten Ranges. Gegründet im J. 1876 von dem hochgebildeten Herrn Párolos Diomídis und später weiter geführt von den Herren Kasdónis und dem Dichter Georgios Drossínis bildet sie, bis heute, ein wahres Schatzhaus für das Studium der hellenischen Sprache. Seit diesen 14 Jahren bringt sie in wöchentlichen Nummern von 16 Seiten gr. Folio und einer Beilage (*Δελτίον*) von 4 Seiten engen Druckes (= 14,560 Seiten, ohne die Extrablätter und Festbeilagen) alles Vorzüglichste aus der wissenschaftlichen und der Unterhaltungslitteratur was die Gegenwart bietet: aus den Federn der berufensten hellenischen Schriftsteller und Dichter. Ihre Artikel betreffen — stets unter besonderer Berücksichtigung des hellenischen Bedürfnisses — Geschichte, Staatsleben, Archäologie, Mythologie, Inschriften, Numismatik, Biographie, Memoiren, Sprachgeschichte (vornehmlich auf's Hellenische gerichtet), Länder- und Völkerkunde, Reisen, Statistisches, Landwirthschaftliches, Naturgeschichte, Zoologie, Sitten und Gebräuche, besonders der hellenischen Stämme, Handel und Gewerbe, Häusliche Oekonomie, Neue Erfindungen, Praktisches, Gesundheitslehre, Erziehung, Philosophische u. wissenschaftliche Abhandlungen überhaupt, Schöne Künste, Schöne Litteratur: 1. *Originales*, *Prosa:* Erzählungen in vielen landschaftlichen Dialekten, Beschreibungen, Zeitbilder; *Gedichte:* das ausgezeichnetste jedesmal Vorhandene in Hochsprache und Dialekten; 2. *Uebersetzungen* der besten Werke der Auslandes, vornehmlich aus dem Französischen, Englischen, Italienischen, Russischen, Deutschen. Correspondenzen, Bibliographie, Politische Uebersichten, Ernteberichte, Börsennachweise, Fahrtenpläne für Dampfschiffe und Eisenbahnen u.s.w.

Alles das in vorzüglicher Auswahl und Abfassung, reinem Druck etc. zu sehr mässigem Abonnementspreise. Für minder begüterte Leser genügt die *Ἑστία* an sich allein um sie über die Zeitströmung und Geisterbewegung in Hellas in ausgiebiger Weise auf dem Laufenden zu erhalten.]
Aug. Boltz.

Δελτίον (*Βιβλιογραφικὸν*) *τοῦ Βιβλιοπωλείου τῆς* »*Ἑστίας*", *ἐκδιδ. κατὰ μῆνα καὶ διανεμόμενον δωρεάν*, *Ἔτος Α'. ἀρ.* 1— . *ἐν Ἀθήναις, Δεκ.* 1889. 4°.
[*Βιβλιογραφίαι, Νέα βιβλία, Προσφοραὶ βιβλίων, Αἰτήσεις βιβλίων, Ἀγγελίαι κλ κλ.*].

Mnemosyne, Bibliotheca Philologica Batava, colleg. *S. A. Naber*, *J. van Leeuwen J. F.*, *I. M. J. Valeton.* Operam suam polliciti sunt C. M. Francken, J. J. Hartman, H. van Herwerden, cet. Nova Series. Vol. XVIII Pars I. Lugd. Bat. E. J. Brill, Lipsiae, O. Harrassowitz, 1890. 8°. pag. 1—113. (Bibl. Phil. Bat. quater in anno prodibit, pretium annuum erit floren. 5.25).

[J. v. L. J. f., Piae Memoriae Caroli Gabrielis Cobeti. — H. v. Herwerden, Annotat. ad Iliadem. — J. v. L. J. f., Βοῦς ἐπὶ γλώσσῃ, Ad Schol. Aristoph. Acharn. vs. 12. — H. van Herwerden, Critica et epicritica ad Cyropaediam, etc. etc.]

Ἀνάπλασις, Περιοδικὸν τοῦ ὁμωνύμου Συλλόγου, ἐκδιδ. δὶς τοῦ μηνός. Συνδρομὴ ἐτησία διὰ τὸ ἐξωτερ. φρ χρυσ. 10, διὰ τὸ ἐσωτ. δραχμ. 10. ἐν Ἀθήναις (ἐν τῇ συνοικίᾳ Πλάκας ἀρ. 5 κτλ.) τύπ. Α. Κολλαράκη καὶ Ν. Τριανταφύλλου. 1889—90.
[Περιέχει διάφορα ἄρθρα ἠθικά, θεολογικά, κτλ κτλ. — Ποιήσεις, — Δωρεαὶ ὑπὲρ τῆς »Ἀναπλάσεως". — Δελτίον βιβλιοθήκης — Ἀλληλογραφία].

ΦΟΙΒΟΣ, ἐπιμήνιος συγγραφὴ περὶ τῆς δημοσίας ὑγιείας, τῆς οἰκογενειακῆς ὑγιείνης καὶ τῆς προχείρου οἰκιακῆς ἰατρικῆς ἐν ἐλλείψει ἰατροῦ, ὑπὸ Ιω. Π. Πύρλα. Ἐτησία συνδρομὴ φρ. 5. Διὰ τὸ ἐξωτερικὸν 5,50. Μετὰ τοῦ Παραφοίβου. Ἔτος ΙΒ΄. ἐν Ἀθήναις 1889—90. 8°.

ΗΛΙΟΣ, δωρεῖται τοῖς συνδρομηταῖς τοῦ »Φοίβου" καὶ »Παραφοίβου". Ἔτος Η΄. ἐν Ἀθήναις 1889—90. (Τὸ Βιβλίον τοῦ Κόσμου ὑποτιμᾶται εἰς δρ. 3.).

Ἀριστοτέλης, σύγγραμμα περιοδικὸν ἐκδιδ. κατὰ δεκαπενθημερίαν ἐν Θεσσαλονίκῃ, ἀδείᾳ τοῦ Ὑπουργείου τῆς Παιδείας. Ἐκδότης ὑπεύθυνος Γ. Παπαγεωργίου. Τυπογρ. Θ. Ἡρακλείδου κ. Σας Ἔτος Α΄. 1890. 4°. Συνδρομὴ ἐτησία πανταχοῦ λίρα ὀθωμ. ἡμίσεια.

Ἀπόλλων, μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα τῇ εὐγενεῖ συμπράξει τῶν παρ᾽ ἡμῖν λογίων, ὑπὸ Δ. Κ. Σακελλαροπούλου. Ἔτος ΣΤ΄. Ἡ συνδρομὴ προπληρωτέα. Ὁ Παλαμήδης 1890. fol. μετ. εἰκόνων κτλ. Τιμὴ ἐτησ. συνδρομῆς ἐν τῇ ἡμεδαπῇ δραχμὰς νέας 6, ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ φράγκ. 8.

Spectator (De Nederlandsche). Uitg. bij Mart. Nijhoff te 's Gravenhage. Prijs per 3 maanden ƒ 3. 1890.
[Le n° du 1 Mars 1890 contient un art. sur notre revue »Hellas", écrit par R. Bien que nous soyons reconnaissants à monsieur R. pour la mention faite de notre société et des matières de notre revue, nous regrettons vivement qu'il soit notre adversaire dans la question de la prononciation du grec, et de son introduction aux universités et lycées, et qu'il considère comme un château en Espagne l'usage de la langue grecque comme langue scientifique internationale. — M.]

Magazin (Das) für die Litteratur des In- und Auslandes. Wochenschrift der Weltlitteratur. Begr. von Jos. Lehmann, Herausg. K. von Schlieben in Berlin. Erscheint jeden Sonnabend. Preis 4 Mk vierteljährlich. 59 Jahrg. Dresden 1890.
[N°. 6 (3 Febr. '90): Zur Hellenischen Litteratur, von Aug. Boltz, Darmstadt. Besprechung der Hamlet-Uebers. von J. Polylâs, und des Werkes von J. B. Télfy, Meine Erlebnisse in Athen.]

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΩΝ.

(Συνέχεια, ὅρ. ΕΛΛΑΣ II 1 σελ. 81).

*Νέα Ἡμέρα, ἐκδίδεται ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος ἐν Τεργέστῃ. Ἐκδότης, συνθέτης καὶ συντάκτης Ἀλεξ. Σ. Βυζάντιος, ὑπεύθυνος συντάκτης Ἰω. Βαπτ. Στάλιτς. τύπ. τοῦ Αὐστρ. Λόϋδ. Τιμὴ ἐτησ. συνδρομῆς ἐν Αὐστρίᾳ φλωρ. 16, ἐν πάσαις ταῖς λοιπαῖς χώραις φράγκα 40.

ἀρ. 787, 30/11 Ἰαν. 1890: Τὰ ἑλληνικὰ γράμματα ἐν Ἀμερικῇ καὶ Ἀγγλίᾳ. Ὁλλανδία.

ἀρ. 789, 13/25 Ἰαν. 1890: Ὁλλανδία (ἄρθρον τοῦ κ. Χὰνς Μυλλέρου περὶ τοῦ Φιλελλ. Συλλόγου ἐν τῇ Ἐφημερίδι τῆς Ἀνωτέρας Ἐκπαιδεύσεως τῆς Γερμανίας).

[Νέα Ἡμέρα, eine vornehme in ganz grossem Format in Triest erscheinende — und daher leicht und schnell zu beziehende *politische* Zeitung, die in reinster Hochsprache allwöchentlich die Hauptartikel der angesehensten europäischen Grossblätter in erstaunlich lichtvoller Weise im Auszuge bringt, vorzugsweise die auf Hellas Bezug habenden.

Diese Hochsprache ist für jeden, der Altgriechisch gelernt hat, ohne allzu grosse Opfer an Mühe und Zeit leicht genug zu verstehen und bildet mithin die bequemste Brücke in die weitgestreckten Gefilde der gegenwärtig gesprochenen hellenischen Sprache.

Geradezu berühmt sind die Randartikel (Feuilletons) dieser Zeitung, die ähnlich der Münchener- (früher Augsburger-) Zeitung aus Wissenschaft und Kunstschriften stets das Beste bringt, was der Augenblick gezeitigt hat. Wir konnen sie Freunden der hellenischen Sprache und Litteratur nach einer zwölfjährigen eifrigen Lesung jeder ihrer Nummern aus voller Ueberzeugung bestens empfehlen. AUG. BOLTZ.]

ΦΑΝΟΣ, ἐκδίδοται κατὰ Τρίτην (Διευθυντὴς Δ. Χαράτζης.) Συνδρομὴ ἐνταῦθα ἐτησία δρ. 12, ἐπαρχίας δρ. 12, ἐξωτερικὸν φρ. 20. ἐν Ἑρμουπόλει Σύρου.

Ἶρις (Ἡ) τῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς, Τιμὴ συνδρομῆς ἐν Ῥουμουνίᾳ ἐτησία φρ. 40, ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ 50. Ἡ συνδρομὴ προπληρωτέα (ala Jurnalul »Iris" strada Segmentaluĭ N°. 7.) Συντάκτης κ. ἰδιοκτήτης Ζαχ. Π. Σαρδέλλης, διευθυντὴς Ἀλκ. Ζ. Σαρδέλλης. Ἔτος ΚΔ΄. ἐν Βουκουρεστίῳ 1890.

*Παλιγγενεσία, ἐκδιδ. ἑξάκις τῆς ἑβδομάδος. Διευθυντὴς Κωνστ. Ι. Αγγελόπουλος. Ἀθῆναι 1889—90. Συνδρ. ἐτησία δρ. νέας 14, ἐν ταῖς ἐπαρχίας 16. Ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ φρ. χρυσᾶ 24.

*ΦΟΥΚΑΡΑΣ (Ὁ), ἐφημερὶς τοῦ λαοῦ, ἐκδίδ. ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος (Journal Foucaras, Calea Plevnei N°. 97) τιμὴ συνδρομῆς ἐτησία φρ. 12. Ἔτος Α΄. Βουκουρέστιον. Ὑπεύθυνος Στ. Α. Βασιλάκης. Τυπογραφεῖον »Ἴριδος", κτλ.

*Piccolo (Il), Trieste, Lunedi 24 Febr. 1890. (Società Pedagogico-Didattica. — Grammatica Una del prof. Cost. Reyer, etc.)

*Ἀνατολή. Ἐφημερὶς πολιτική, ἐμπορική, φιλολογική, ἐκδιδ. ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. Ἔτος Ι΄. ἐν Σύρῳ. Συνδρ. ἐτησία ἐν Ἑλλάδι φρ. 12, ἐν τῷ ἐξωτερικῷ φρ. 14.

LISTE DES

Revues périodiques et des Journaux qui font l'échange avec notre revue »Hellas".

1. Anaplasis (Société), Athènes.
2. Association Hellénique, Constantinople.
3. Ἀθηνᾶ (Revue), Athènes.
4. Bibliotheca Philologica Classica, Berlin.
5. Coniunctis Viribus, Amsterdam.
6. Iris (Journal), Boukarest.
7. Journal (American) of philology, Baltimore.

8. Listy Filologicke, Prag.
9. Mnemosyne, Bibl. Phil. Batava, Leiden.
10. Philologus, Göttingen.
11. Proodos, Πρόοδος, Wien.
12. Revue des études grecques, Paris.
13. Rundschau (Neue Philologische), Gotha.
14. Studien (Leipziger) zur class. Philologie, Leipzig.

LISTE DES

Revues périodiques, des Journaux, des Sociétés, etc. auxquels notre revue est envoyée à titre gratuit pendant l'année 1890.

1. Journal Acropolis, Athènes.
2. Journal Anatoli, île de Syros.
3. Journal Ephimeris, Athènes.
4. Journal Nea Ephimeris, Athènes.
5. Journal Epitheorissis, Constantinople.
6. Journal Nea Himera, Triest.
7. Journal Hora, Athènes.
8. Journal Keri (Καιροί), Athènes.
9. Journal Palingenesia, Athènes.
10. Revue Hebdomas, Athènes.
11. Revue Hesperos, Athènes.
12. Revue Hestia, Athènes.
13. Société Parnassos, Athènes.
14. Societeit Leidsch Studentencorps, Leiden.

DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ

Δωρηταὶ τοῦ Συλλόγου.

Ἐπιστολαὶ

τῶν κκ. Ζάππα καὶ Συγγροῦ.

Brosteni-Urziceni, Roumanie
19 Ἰαν. 1890.

Περισπούδαστε καὶ ἀξιότιμε κύριε,

Εὐαρέστως ἔλαβον τὴν ὑμετέραν τῶν 8 Δεκ. ὡς καὶ τὴν ἀπὸ 23 παρελθόντος Ὀκτ. δι' ἧς ἠγγέλλετέ μοι ὅτι ἡ μικρὰ πρὸς τὸν αὐτόθι Φιλελληνικὸν Σύλλογον προσφορά μου ἐλήφθη.

Ἔλαβον ὡσαύτως τὸ τεῦχος τοῦ περιοδικοῦ »Ἑλλάδος", ὅπερ εὐγενῶς μοι προσφέρετε, καὶ ἔσται μοι ἥδιστον ἐνθύμιον οὐ μόνον τῆς ὑμετέρας ἀβρότητος καὶ τῆς καλῆς γνωριμίας, τῆς ὁποίας οὑτωσὶν εὐάρεστον ἀφορμὴν παρέσχε μοι ὁ ἐπ' αἰσίοις

ἱδρυθεὶς ὑμέτερος Σύλλογος, ἀλλὰ καὶ διαπρεποῦς καὶ σοφοῦ ἀνδρός, ὡς μαρτυρεῖ ἡ θερμουργὸς καὶ πολύτιμος ὑμῶν ἐργασία καὶ ἐν ἄλλοις καὶ ἐν ἑκάστῃ σελίδι τοῦ διαληφθέντος περιοδικοῦ. Εὐχαριστῶ ὅθεν ὑμῖν ἐπί τε τῷ ἐνθυμίῳ τούτῳ καὶ ἐπὶ ταῖς ὑμετέραις ἀγαθαῖς εὐχαῖς ἐπὶ τῷ νέῳ ἔτει, ἀντευχόμενος ὑμῖν ἀπὸ καρδίας ἐπὶ τῇ αὐτῇ εὐκαιρίᾳ ὑγίειαν μετὰ παντὸς ἀγαθοῦ καὶ καταθυμίου, καὶ προσφέρων ὑμῖν μετὰ τοῦ αὐτοῦ φίλου αἰσθήματος πόνημα ἐκδοθὲν ἐμῇ δαπάνῃ.

Δέξασθε, περισπούδαστέ μοι κύριε, τὴν διαβεβαίωσιν τῆς ἀκραιφνοῦς πρὸς ὑμᾶς ὑπολήψεώς μου.

Ὅλως ὑμέτερος

Κστ. Ζάππας.

Monsieur
Dr. H. C. Muller,
etc. etc.
Amsterdam.

ἐν Ἀθήναις, τῇ 8/20 Δεκ. 1889.

Πρὸς τὸν Διδάκτορα Κύριον Ε. Κ. Μύλλερον, γραμματέα τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελλην. Συλλόγου.

Ἐρίτιμε κύριε,

Ἀνὰ χεῖρας ἔχω τὴν ἀπὸ 8 ἐνεστῶτος μηνὸς πολύτιμόν μοι ὑμετέραν ἐπιστολὴν ὡς καὶ τὸ χρυσόδετον ἀντίτυπον τοῦ ἀξιολόγου περιοδικοῦ, ὅπερ ἐν πνεύματι φιλοπροόδῳ καὶ φιλεπιστήμονι καὶ ἐν ἀγάπῃ ἀκραιφνεῖ πρὸς τὴν ἡμετέραν πατρίδα καὶ γλῶσσαν ἤρξατο ἐκδίδων ὁ ὑμέτερος Σύλλογος.

Ἐπὶ τῷ προσενεχθέντι μοι τούτῳ δώρῳ παρακαλῶ νὰ δεχθῆτε τὰς ἀπὸ καρδίας εὐχαριστίας μου. Δραττόμενος δὲ τῆς εὐκαιρίας ταύτης προσφέρω ὑμῖν τε καὶ τοῖς ἄλλοις πεφωτισμένοις καὶ γενναίοις ὑμῶν συνεργάταις, διὰ τὸν καλὸν ἀγῶνα ὃν μετὰ τοσούτου ζήλου ἀνελάβετε, τὴν βαθυτάτην εὐγνωμοσύνην μου, ἣν εἰμὶ πεπεισμένος ὅτι αἰσθάνονται καὶ πάντες οἱ συμπατριῶταί μου.

Λυποῦμαι μανθάνων ὅτι ἡ ἐργασία τοῦ Συλλόγου προσκόπτει τό γε νῦν ἔχον εἰς δυσχερείας, αἵτινες ἄλλως τε ἀείποτε ἀναφύονται κατὰ τὴν ἀρχὴν τῆς σταδιοδρομίας, ἀλλ' ἔχω δι' ἐλπίδος ὅτι προϊόντος τοῦ χρόνου γενήσονται αὗται ἐκποδὼν ἐπ' ἀγαθῷ καὶ τοῦ ἡμετέρου ἐθνισμοῦ πρὸς δὲ καὶ τῆς ὑμετέρας δόξης

Μετὰ τῶν βελτίστων καὶ ἐνθερμοτάτων πρὸς ὑμᾶς εὐχῶν

διατελῶ ὅλως ὑμέτερος

Α. Δ. Συγγρός.

ΓΡΑΜΜΑΤΟΚΙΒΩΤΙΟΝ
τῆς Ἑλλάδος.

Monsieur Jules Ferrette à Morat, Suisse. — Τὸ σφάλμα περὶ οὗ ἐγράψατε ἐν τῷ ἀπὸ 25 Δεκ. 1889 ἐπιστολ. δελταρίῳ ἤδη διωρθώθη ἐν πᾶσι τοῖς παρ' ἡμῖν ἀντιτύποις. Χαίρετε.

Herrn J. N. Stimmelmayr, Dingolfing, Bayern. — Sie schreiben uns: »Ich weiss jetzt zwar dass man in Griechenland den Homer bald nach »dem Accent, bald nach der Quantität liest, ob man aber in letzterem »Falle die Verse s c a n d i r e n d so herunterhackt, wie bei uns, das

»weiss ich doch wieder nicht", u. s. w. Ueber diese wichtige Frage werden wir gern etwas bringen, auch laden wir die geehrten Herren Leser ein, uns darüber nähere Mittheilungen zu machen. Jeder Beitrag zur Lösung der Frage ist uns hochwillkommen.

Wie Sie sehen, haben wir die Statuten der Schule in Odessa dankbar verwendet.

Prof. W. Gunion Rutherford, 19 *Dean's Yard, S. W. London.* — We are much pleased that our small article on Cobet is read by you with sincere interest. We recommend to you our Philhellenic Society.

Prof. A. Boltz, Darmstadt. — Sie verweisen uns auf das geistreich geschriebene Feuilleton der Nea Himera 791 über die Korais-Ausgabe des Herrn D. Therianos, und schreiben: »Précisément mon opinion". — Auch wir glauben dass sowohl die Hyperattikisten, wie Herr Kondos und seine Schule, keine Zukunft haben, wie auch die Anhänger, wenn es deren giebt, des Herrn Psycharis. Medio tutissima ibit Graecia. — Herzl. Gruss.

Prof. Dr. K. S. Kondos, Ἀθῆναι. — Nous vous remercions de tout notre coeur pour vos lettres du 6/18 Janvier et 15 Janvier 1890. En faisant ce que vous désirez, nous communiquons à nos lecteurs qu'il se trouve une petite erreur dans votre lettre, publiée dans l'Hellas, pag. 53. An lieu de »εὐμενέστατα περὶ ἐμὲ διετέθη" il faut lire »πρὸς ἐμὲ διετέθη" (voir aussi le Logios Hermes, Tom. I pag. 164). Vous voyez dans la note précédente que nous ne partageons pas vos opinions et celles de votre école sur la langue écrite en Grèce. Veuillez nous excuser, car vous savez que »du choc des opinions jaillit la vérité". Du reste, même si les savants voulaient introduire la langue attique toute pure, on pourrait demander s'il y existe vraiment une règle sévère et inébranlable de l'atticisme. Quod erit demonstrandum.

Den Heer A. A. Fokker, Loemadjang, Ned. Indië. — Hartelijk dank voor uw belangstellend schrijven van 17 Dec. 1889. Wij zonden u een pak boeken en brochures, waarvan gij de ontvangst wel zult willen melden. Houd ons op de hoogte van uwe studiën. De philhelleensche groeten uit het moederland!

Miss K. M. Heale, 29 *Ashburnham Road, Bedford, England.* — We regret that there has been some mistake about your being a member or subscriber to Hellas. It was our friend Mr. Ferrette who gave us your name and address. We trust that Mrs. Fortescue nor you will take it amiss.

ERRATA.

II 1. σελ. 4 στ. 11 κάτωθεν »τῶν νεῶν κομιζόντων" *l.* »τῶν νεῶν κομιζουσῶν".
σελ. 6 στ. 14 ἄνωθεν »διατελούντων πέριξ νήσων" *l.* διατελουσῶν πέριξ νήσων".
σελ. 37 στ. 16 ἄνωθεν »preisten" *l.* »priesen".

Hellas I. σελ. 294. N°. 13 »ε statt αι auf Inschriften", u. s. w.

Darüber schreibt uns Herr Hatzidakis:

„Γελοῖον εἶναι τὸ ἐν τῷ α' 294 περὶ τοῦ 'Αλκμεωνίδου λεγόμενον, ἐπειδὴ προφέρεται μετὰ μεγάλου κόμπου, ἐνῷ εἶναι ὅλως ἐσφαλμένον. Ἡ δόκιμος τῆς λέξεως ὀρθογραφία εἶναι ἡ διὰ τοῦ ε, πρβλ. Κόντου Γλωσσικαῖς Παρατηρήσεσι, σελ. 218—221. Καὶ ὅσα δὲ ἄλλα ὁ Engel αὐτόθι διατείνεται, δὲν ἔπρεπε νὰ ἴδωσι τὸ φῶς διὰ τῆς Ἑλλάδος. Ταῦτα γράφω οὐχὶ ἐπ' ἄλλῳ σκοπῷ ἢ διότι δὲν θέλω νὰ καταπέσῃ τὸ χρήσιμον περιοδικόν."

Γ. Ν. Χατζιδάκης.

On est prié de corriger encore:

Hellas II 1 (Couverture): Kuhlenbeck, Osnabrück — *l.* Halle a/S.
p. 3 τὸν ζωστῆρα της *l.* ζωστῆρά της.
p. 24 (l. 26) *première voyelle* *l.* *seconde.*
p. 33 laügnen *l.* leugnen.
p. 58 (l. 1) οἵτινες *l.* οἵτινες.
p. 61 Das Inselmadchen *l.* Das Inselmädchen.
p. 63 idem — idem.
p. 66 vs. 21 γρᾶμμά *l.* γράμμα.
p. 70 vs. 36 λησμονεί *l.* λησμονεῖ.
p. 76 vs. 2 ζενιτειά *l.* ξενιτειά.
p. 78 L. Graf von Pfeil, Hischberg in Schlesien — *l.* Hirschberg.
Couverture p. 3 Κατάλογος των ἐφημερίδων *l.* τῶν.

C. i. b. l.

GRUSS AN UNSERE LESER!

Unser Sekr Red. war durch Familienumstände gezwungen, eine Reise nach Wien zu unternehmen (wo er von den Hellenischen Freunden herzlich empfangen worden ist;) daher die Verzögerung in dem Erscheinen dieses Heftes. Sonst werden wir immer Sorge tragen dass unsere Hellas regelmässig dreimonatlich erscheine.

Die Redaktion.

STATUTS ET RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE

à AMSTERDAM (1888).

(*Approuvés par la Sanction Royale par decret du* 6 *Juillet* 1888. N°. 27.)

S. Exc. A. R. RANGABÉ, Athènes, *Président d'honneur.*
M. le Dr. SPYR. P. LAMBROS, Athènes, *Vice-Prés. d'honneur.*
Prof. Dr. A. H. G. P. VAN DEN ES, Amsterdam, *Président.*
N. VLACHOS, Amsterdam, *Vice-Président.*
Dr. H. C. MULLER, Amsterdam, *Secrétaire.*
A. J. FLAMENT, Maastricht, *Secrétaire-Adjoint.*
E. A. SUNIER, Amsterdam, *Trésorier.*
Dr. F. L. ABRESCH, Amsterdam, *Trésorier-Adjoint.*
Prof. Dr. H. C. ROGGE, Amsterdam, *Bibliothécaire.*

Adresse du Secrétaire: 137 P. C. Hooftstraat, *Amsterdam.*
Adresse du Trésorier: 49 Stadhouderskade, *Amsterdam.*

STATUTEN DER Philhelleensche Vereeniging TE AMSTERDAM.

ART. 1. De Philhelleensche Vereeniging heeft ten doel:

a. De studie der Grieksche taal en letterkunde, van den oudsten tijd tot op heden, te bevorderen, ook door uitbreiding, en, waar noodig, verbetering van het onderwijs daarin.

b. Mede te werken tot oplossing van het aanhangige vraagstuk omtrent de uitspraak van het Grieksch bij het onderwijs.

c. De belangen van het Hellenisme in het algemeen te bevorderen, met uitsluiting van zuiver staatkundige vraagstukken.

STATUTS DE LA Société Philhellénique à AMSTERDAM.

ART. 1. La Société Philhellénique a pour but:

a. D'encourager l'étude et la propagation de la langue et de la littérature grecques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et de tendre, où cela sera nécessaire, à l'amélioration de l'enseignement dans ces branches.

b. De collaborer à la solution de la question pendante de la prononciation du grec, dans l'enseignement.

c. De favoriser, en général, tout ce qui touche à l'Hellénisme, les questions de politique pure exceptées.

Καταστατικὸν τοῦ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου ἐν Ἀμστελοδάμῳ.

Ἄρθρ. 1. Ὁ σκοπὸς τοῦ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου εἶναι:

α. Ἡ ἐνθάρρυνσις τῆς σπουδῆς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ φιλολογίας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ νῦν, ὡσαύτως ἡ ἐπέκτασις καὶ ὅπου δεῖ διόρθωσις τῆς διδασκαλίας.

β. Ἡ συζήτησις καὶ λύσις τοῦ ζητήματος τῆς προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἐν τῇ ἐκπαιδεύσει.

γ. Ἡ προστασία παντὸς τοῦ ἑλληνισμοῦ συμφέροντος ἐξαιρουμένων τῶν πολιτικῶν ζητημάτων

TURANISCHE WÖRTER IM HELLENISCHEN.

(zu ἄλογον).

Es ist mir mitgetheilt worden, dass im III. Bde der 'Αθηνᾶ (Bd. 1 u. 2 erhielt ich s. Z. zugeschickt, 3 nicht) eine Besprechung meines Alogon-Artikels (Ἑλλάς I. 1.) seitens des verehrten Freundes, Herrn Prof. Dr. G. Hatsidakis, enthalten sei, deren Inhalt in dem Ausspruch gipfelt: „Ὅσα δὲ ὁ Φίλος A. Boltz ἐν Ἑλλ. Α' σελ. 9 κἑξ. περὶ τῆς παραγωγῆς ἄλογον ἐκ τοῦ *Galava* ἐδίδαξεν, εἶναι ἀδύνατα."

Herr H. ist mir als ein ebenso liebenswürdiger Mann wie kenntnisreicher, ehrlicher Forscher wohlbekannt; ich lege daher jeder seiner Ansichten hohes Gewicht bei und behalte mir das Studium seiner dort niedergelegten Ansichten und deren Begründungen vor.

Inzwischen aber ist mir von einem anderen Freunde, Herrn Major von Pfizer, Docent a. d. hiesigen Hochschule und ein vielseitiger kernfester Sprachforscher, Schüler des berühmten Prof. Schleicher, eine Bemerkung gemacht worden, die er — gestützt auf meine Russische Grammatik, II. 107 — bei Lesung des Alogon-Artikels selber gewann, nämlich die, dass ἄλογον, Pferd, am Ende gar nicht arisch sei, sondern turanisch: ich möchte doch nachforschen usw. usw. Das habe ist gethan, soweit meine schwachen Mittel reichten, und hier ist, was ich gefunden.

Bei dieser Forschung werden wir vor Allem die Sprache und die Geschichte auf's allersorgfältigste zu befragen haben.

I. Die Sprache. In der *klassischen* Sprache kommt ἄλογον, Pferd, nicht vor.

Das bei Pape (Gr. Wtbuch I. 103) unter ἄλογος, unvernünftig usw. angeführte n. Pl. „ἄλογα ζῶα, Thiere (Xen. Hier.)" kann auf „Pferd" insbesondere nicht bezogen werden. Urtheilen Sie selber. Die Stelle lautet in der politischen Schrift Xenophons „Ἱέρων" wie folgt:

„Κεφ. Ζ.′ γ′. Καὶ γάρ μοι δοκεῖ, ὦ Ἱέρων, τούτῳ διαφέρειν ἀνὴρ τῶν ἄλλων ζώων, τῷ τιμῆς ὀρέγεσθαι. ἐπεὶ σιτίοις τε, καὶ ποτοῖς, καὶ ὕπνοις, καὶ ἀφροδισίοις πάντα ὁμοίως ἥδεσθαι ἔοικε τὰ ζῶα· ἡ δὲ φιλοτιμία οὔτ᾽ ἐν τοῖς ἀλόγοις ζώοις ἐμφύεται, οὔτ᾽ ἐν ἅπασιν ἀνθρώποις. οἷς δ᾽ ἂν ἐμφύῃ τιμῆς τε καὶ ἐπαίνου ἔρως, οὗτοί εἰσιν ἤδη οἱ πλεῖστον μὲν τῶν βοσκημάτων διαφέροντες, ἄνδρες δὲ, καὶ οὐκέτι ἄνθρωποι μόνον νομιζόμενοι."

Hier ist also nur vom Gegensatze des Menschen als Lebewesen (ζῶον) zu den anderen Lebewesen (τῶν ἄλλων ζώων) die Rede, indem die φιλοτιμία als nur dem Menschen eigen und nicht auch den vernunftlosen (τοῖς ἀλόγοις ζώοις), hingestellt wird. Ist aber vom Pferde die Rede, so wird — in derselben Schrift — ἵππος gebraucht:

κεφ. Β′, β′: ἵππους; Στ′, ις′: ἵππος; Θ′, β′: ἵπποις:
soll aber das Zugvieh, das Lastthier des Trains bezeichnet werden, so steht nicht ἄλογα ζῶα, sondern ὑποζύγια, wie z. B. in der bekannten Stelle der Anabasis βιβλ. Δ′, κεφ. Ζ′, ιζ′:

„Καὶ ἀναβὰς ἐφ᾽ ἵππον, καὶ Λύκιον καὶ τοὺς ἱππέας ἀναλαβών, παρεβοήθει· καὶ τάχα δὴ ἀκούουσι βοώντων τῶν στρατιωτῶν· θάλαττα, θάλαττα, καὶ παρεγγυώντων. ἔνθα δὴ ἔθεον ἅπαντες, καὶ οἱ ὀπισθοφύλακες, καὶ τὰ ὑποζύγια ἠλαύνετο, καὶ οἱ ἵπποι."
Ein Missverständnis ist völlig ausgeschlossen.

Bleibt die nachklassische Zeit.

In dem Wunderwerke hellenischen Fleisses und hellenischer Gelehrsamkeit, dem „*Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (from B. C. 146 to A. D. 1100) von Dr. E. A. Sophocles, New-York 1888, ist aus der

römischen Periode (B. C. 146—330) kein einziges Beispiel erbracht. Aus der I. *byzantinischen* kommt ἄλογον vor bei Gregentius, A. D. 540; Cyrillus of Scythopolis, A. D. 557; Ioannes Moschus, A. D. 610, in der Bedeutung „*beast of burden*, commonly *horse*: ebenso aus der

II. *byzantinischen*, der eigentlich mittelalterlichen Periode im Chronicon Paschale um 650 und bei Theophanes Isaacius, um 817.

Hiermit ist der Anfang der Chronologie gegeben: das Wort ἄλογον, *Lastthier*, Saum-, Spann-Packferd ist erst zwischen 330 —540 in schriftlichen Gebrauch gekommen. Ueber die Herkunft desselben sind wir auf

II. die Geschichte angewiesen. Da das Wort indogermanisch nicht mehr sein soll und kann — man müsste denn die ganze Alogie der bisherigen Ableitung mit in den Kauf nehmen, wozu keine Autorität der Welt ausreichend wäre mich zu veranlassen so lange ich meine fünf gesunden Sinne habe, und die sind *sehr* gesund, — so muss es turanischen, speziell tatarischen Ursprungs sein und das ist auch in hohem Grade wahrscheinlich.

Nach Παπαρρηγόπουλος, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, 1886, Bd. II. 604 rückten die

Hunnen bereits im IV. Jahrh. in bedrohlicher Weise heran, wurden aber immer noch leicht genug durch Geld oder die Waffen abgewendet (II. 684). Im Jahre 434 aber erscheint der fürchterliche *Attila* an der Spitze seiner zahlreichen wilden Reiterhorden, der sehr bald dem Hofe zu Konstantinopel viel zu schaffen macht und ihm schwere Tribute auferlegt:

„Ἐπὶ τέλους, sagt Παπ. II. 684 wörtlich, ἡ κυβέρνησις τοῦ Θεοδοσίου ἐνόμισεν ὅτι δὲν πρέπει νὰ ἐξακολουθήσῃ παραχωροῦσα τὰ ζητούμενα, καὶ τότε, ἐν ἔτει 441, οἱ Οὖννοι ὑπὸ τὸν Ἀττίλαν ἐπεχείρησαν πολυετεῖς καὶ φοβερὰς εἰς τὰς ΕΥΡΩΠΑΙΚΑΣ τοῦ κράτους χώρας ἐπιδρομάς, καθ' ἃς ἀνηλεῶς ἐλεηλάτησαν Μοισίαν, Θρᾴκην καὶ Μακεδονίαν, πορθοῦντες τὴν ὕπαιθρον χώραν καὶ κυριεύοντες τὰς μὴ ἀποχρώντως ὠχυρωμένας πόλεις. Ὑπάρχει μάλιστα μία μαρτυρία, ἡ τοῦ Μαρκελλίνου, λέγουσα ὅτι μέχρι τῶν Θερμοπυλῶν ἢ μᾶλλον μέχρι τῆς Θερμοπόλεως, ὡς λέγει τὸ χρονικὸν ἐκεῖνο, προέβησαν. Ἀλλὰ τοῦτο θεωρεῖται ὑπὸ τῶν νεωτέρων ἀπίθανον, τὸ μὲν διότι οὐδεὶς τῶν ἄλλων χρονογράφων περιλαμβάνει τὴν Θεσσαλίαν μεταξὺ τῶν χωρῶν ὅσαι ἐδῃώθησαν κατὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους, τὸ δὲ διότι ὁ Μαρκελλίνος δὲν ἀναφέρει Θερμοπύλας, ἀλλὰ Θερμόπολιν, ἥτις ἠδύνατο νὰ ἦναι μία τῶν πολυαρίθμων πόλεων ὅσας εἰς τὰς βορειοτέρας χώρας οἱ Οὖννοι ἐξεπόρθησαν. Πλὴν τούτων αἱ γνωσταὶ πόλεις ὅσαι ὀνομαστὶ ὑπὸ τῶν χρονογράφων ἀναφέρονται ὡς κυριευσθεῖσαι ὑπὸ τῶν Οὔννων ὑποδεικνύουσι τὴν ἐπιδρομὴν οὐχὶ πρὸς μεσημβρίαν ὁρμῶσαν, ἀλλ' ἀπὸ δυσμῶν πρὸς ἀνατολάς, ἀπὸ τοῦ περὶ τὸν Σάον Σιρμίου (τοῦ ὁποίου τὰ πολλὰ ἐρείπια φαίνονται μέχρι τοῦδε περὶ τὸ πολίχνιον Μήτροβιτζ) διὰ τῆς Ῥατιαρείας (σήμερον Ἀρζὰρ Παλάγκα), τῆς Ναΐσσου (σήμερον Νύσσης), τῆς Φιλιππουπόλεως,

τῆς Ἀρκαδιουπόλεως καὶ τῆς Κωνσταντίας μέχρι τοῦ Εὐξείνου Πόντου, καὶ τοῦ Ἑλλησπόντου. Ἀλλ' ὁπωςδήποτε ἡ καταστροφὴ ὑπῆρξεν ἀνυπολόγιστος, διότι βεβαιοῦται ὅτι συνεπήγαγε τὴν ἐρήμωσιν ἑβδομήκοντα μεγάλων καὶ μικρῶν πόλεων."

Nach einigen Schlachten musste Theodosios gar harte Bedingungen annehmen, von welchen die wichtigsten waren:

1ον *Ὁ Θεοδόσιος παρεχώρησεν εἰς τὸν Ἀττίλαν χώραν εὐρεῖαν παρὰ τὴν μεσημβρινὴν τοῦ Ἴστρου ὄχθην, χώραν ἥτις ἐξετείνετο, ἀπὸ δυσμῶν πρὸς ἀνατολάς, ἀπὸ Σιγγιδόνος, τοῦ σημερινοῦ Βελιγραδίου, μέχρι Νοβῶν, τοῦ σημερινοῦ Σιστοβίου, βάθος δὲ εἶχε πέντε ἡμερῶν ὁδὸν ἤτοι προέβαινεν ἀπὸ τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ πρὸς μεσημβρίαν μέχρι τῆς πόλεως Ναίσσου, ἥτις ἀπετέλεσε τὸ ὅριον τῆς μεταξὺ τῶν δύο ἡγεμόνων ἐπικρατείας·* 2ον *Ὁ Θεοδόσιος ὑπεχρεώθη νὰ καταβάλῃ ἐφάπαξ μὲν ἀποζημίωσιν* 6,000 *λιτρῶν χρυσοῦ, κατ' ἔτος δὲ φόρον δισχιλίων καὶ ἑκατὸν λιτρῶν χρυσοῦ,*" d. i. auf einmal = 6½ Million Drachmen und jährlich weitere 2,100000 Dr. in Gold, heutigen Werthes.

In dieser Zeit also schon mussten die Rhomäer mit dem hässlichen [1]) aber schnellen mongolischen Steppengaule, dem *alascha-at* hinreichend bekannt geworden sein, konnten auch dessen Benennung bereits aufgenommen haben, oder es im Verlaufe der nächsten Jahrzehnte thun, da — trotz der Auflösung des Hunnenreiches nach Attila's Tode i. J. 454 — die Hunnen die hellenischen Provinzen in Europa nochmals überschwemmen (Παπ. Ἱστ. III. 141) und i. J. 559 unter der Führung des kotrigurischen Hunnenfürsten Sawergán sogar Konstantinopel gefährlich wurden (Παπ. Ἱστ. III. 144), bis der von Iustinian wieder in Gnaden aufgesuchte Belisar sie zurückdrängt. Wer Paparrigopulos nicht zur Hand hat, der lese bei *Herzberg* „Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches," Berlin, Grote's Verlag 1883. S. 10 ff. das Nähere nach.

Aber noch mehr.

Schon i. J. 499 war der erste sieghafte Einbruch der Bulgaren, wahrscheinlich desselben kotrigurischen Mongolenstammes wie die Hunnen, erfolgt, der sich bis nach *Illyrien* erstreckte (lesen Sie gefälligst Παπ. Ἱστ. III. 138 ff.). Im Jahre

1) S. gegen den Schluss dzigitjéï.

502 verwüsten die Bulgaren Thrakien (ib. 139), kommen 517 bis *Makedonien*, *Thessalien* und bis zum *alten Epirus* und setzen sich später — bereits slawisirt — in dem s. g. Bulgarischen Königreiche fest (Παπ. Ἱστ. 312. 336. 474. 571. 578. 609 und die schönen Karten 74. 76 in Droysen's Allg. hist. Handatlas, herausgegeben von Dr. Richard Andree, Bielefeld und Leipzig 1886 nebst dazugehörigem Texte S. 80).

Als slawisirte Tataren gehen sie uns nichts mehr an (über Einwanderung und Verbreitung der Slawen im byzantinischen Reiche s. Παπ. III. 142. 220. 306. 321., Herzberg 12 ff.), aber so lange sie für uns reine Tataren sind, wollen wir sie über ihre Benennung des Pferdes befragen und zugleich unserer eigentlichen Aufgabe näher treten. Ich bediene mich dabei der umfangreichen Forschungen der hervorragendsten russischen Orientalisten, welche die St. Petersburger Akademie von 1854 an in russischer Sprache veröffentlicht hat unter dem Gesamttitel „Матеріалы для Сравнительнаго и объяснительнаго Словаря и Грамматики," d. i. Materialien für ein Vergleichendes und Erklärendes Wörterbuch und für die (vergleichende) Grammatik. Die Namen der Verfasser jedes benutzten Artikels werden genannt.

Das allgemeine, am weitesten verbreitete turanische Wort für „Pferd": *alascha-at* ist ein Doppelwort, zweimal dasselbe aussagend wie etwa das deutsche Gränzmark, azurblau u.a., nur dass das erste Wort spezialisirt, das zweite generalisirt.

Das turanische AT, pl. *átowe* ist „Pferd (Hengst)" und noch heut im Bulg. u. Türk. erhalten (Mat. III. Art. VII—IX S. 192 Bulg. Wörterbuch von Naidena Gerow). Es ist über ganz Asien verbreitet, bis zu dem weit entfernten, winzig kleinen Volksstamme der *Karagassen* (Karagatsh = Μαυροβούνιον), einem in der Taiga (Schneeberg-Region) der Flüsse Oka, Uda, Birjussa und Kan nomadisirenden Sibiriervolke von nur 542 Seelen, und zwar insbesondere bei den Karagassen des Ssilpagurischen Stammes, der 1858 gar nur 172 Seelen umfasste, bei welchen unter den 113 mühsam ihnen abgefragten Hauptwörtern auch das Wort AD, Pferdchen, sich befindet (Zeitschr. f. allg. Erdk. Neue Folge Bd. VIII. S. 401).

Aus diesem *at* mag schon zur Zeit der vorerwähnten Mongolen-überschwemmungen auch des Ost-Reiches das hellenische Wort ATI, τὰ ἄτια hervorgegangen sein.

In der Hochsprache habe ich *ἄτι* bisher nicht gefunden; auch in keinem Wörterbuche, *Legrand* ausgenommen, in dessen vorzüglichem Taschen-Wörterbuche es mit cheval entier, étalon übersetzt ist, also genau das bezeichnet, was das turanische *at*, *ad* ist. *Jannarakis* hat es in seiner Sammlung Kretischer Volkslieder nicht; nur *ἀτ-λῆς*, türkisch at-lü, *ὁ ἱππεύς* ist S. 323 verzeichnet. — In der niedrigen Sprache der leichten Produktion kommt es zum öfteren vor. So in Ἑστία Deltion 650, in der Preis-Uebersetzung von H. Heine's „Botschaft" „Mein Knecht! steh' auf und sattle schnell — und wirf Dich auf Dein *Ross* — und jage rasch durch Wald und Feld — nach König Duncan's Schloss!" durch: *Σήκω, παιδί μου, σήκω κ' εὐθὺς στρῶσε — καὶ πήδησε 'ς τὸ ζηλεμμένο σου ἄτι, — καὶ πέταξε, περνῶντας κάμπους, δάση, — 'ς τοῦ βασιλιᾶ τοῦ* Ντούγκα *τὸ παλάτι*! (In Parenthese die Frage: wo ist hier der Zauber des beflügelten Rhythmus der Heine'schen Verse?)

Desgleichen in dem schwerfälligen, mystischen, fünfstöckigen Reimbaue: *ὁ Γούμενος τῆς 'ΑναΦωνήτρας* von Andreas Martsóki

σελ. 17. Τ*ὰ ἄτια, ποῦ σέρνει μαζύ του τ' ἀσκέρι,*
'σκιασμένα τεντώνουν τ' αὐτιά, τὸ λαιμό, und

σελ. 21. Α*π' τὸ μοναστῆρι τραβηέται τ' ἀσκέρι,*
'Σ τὰ ἄτι' ἀνεβαίνουν μὲ ὅπλα γυμνά κτλ.

wo es die Klepper der Landjäger bezeichnet;

at wird in Zusammensetzungen hintangesetzt, wie noch im bulgarischen und türkischen *bulan*-ат (auch *bulanko*), mattgelbes Pferd (Mat. I—III S. 35 Turanische Wörter im Slawischen, von Prof. Mirza A. K. Kazembek), so benannt nach *bula*, Blume von solcher Farbe und starkem Geruche (Mat. III. Art. VIII. S. 287). Vergl. das deutsche Wort „Apfelschimmel", *ὁ ψαρὸς ἵππος.*

alaschaat, *alaschât* aber wurde durch natürliche Vorgänge im russischen Munde zu лошадь (spr. łoschadj, łoschädj) und bezeichnet = мéринъ (Ἑλλάς I. 1 S. 3) das verschnittene, kastrirte Pferd (холощéнный, клáденный жеребéцъ), den deutschen *Wallach* (= walasch-at), dessen Benennung gleichfalls hier zu suchen ist. (Anders bei *Kluge*: Etymologisches Wtbch der deutschen Sprache).

alaschât ist also „der eingewöhnte Dienstgaul, vielleicht mit dem Nebenbegriff der Schecke (*ψαρός*, *βαλιός ἵππος*), da im

Bulg. zwar *alashúk*, adj. geschult, gewöhnt, bedeutet (Mat. III. VI. S. 186) aber auch *alalâ*, bunt, und aladgiá, bunter Stoff (Mat. III. IX. S. 86), ob mit Recht? zur Deutung des Grundbegriffes herangezogen werden.

Dieses *alasch-ât* nun, kann, als im allgemeinsten Gebrauch stehend, sehr wohl zum rhomäischen *ἄλογ-ον* geführt haben, da die Zeitgeschehnisse sowohl wie die Zeitfolge der Einführung des Wortes durchaus entsprechen. Wissenschaftliche Beweise für den Uebergang des allgemeinen turanischen *sch* in hellenisches dialektisches *γ* können für jene Zeit und Umstände bei den so starr von einander abweichenden Rassentypen um so weniger gefordert noch gegeben werden, als sattsam bekannt ist, dass jene grausig rohen Horden irgend welche Schriftwerke nicht hinterlassen haben. Die einzigen drei hunnischen Wörter, die als solche bei byzantinischen Schriftstellern verzeichnet sind, stehen bei Sophocles, S. 31.

Das russische *łóschadj* aber und sein Diminutiv łoschádka, Pferdchen, werden von allen slawischen Forschern willig als turanischen Ursprunges anerkannt, ist auch als Fremdwort ebenso unfruchtbar geblieben, wie das *ἄλογον*, denn die Russ. Akademie weist in ihrem Wtbuche nur 11 Ableitungen u. Zusammensetzungen nach, nebst 9 Verkleinerungswörtern der Geringschätzigkeit, während sie für das echt-slawische Konj 57 bringt (S. noch Mat. I—III. II. S. 19: Turanische Wörter im Grossrussischen, von Prof. W. W. Grigorjew); ferner das Hauptwerk von Anton *Budilowitsch* „*Die Urslawen*, linguistisch-paläontologische Studien," russisch, Kiew 1878 S. 187; Miklosich, u. a., und zwar um so mehr, als eine Anzahl weiterer turanischer Benennungen für „Pferd" während der späteren Tatarenherrschaft auf gleiche Weise ins Russische eingedrungen ist (über welche Epoche s. Dr. Ch. Schiemann: Russland, Polen, u. Livland, Berlin 1886. S. 152—339. aus Oncken's Allg. Geschichte in Einzeldarstellungen) wie z. B.:

dagán (Astrachan), *dunán* (Ost-Sibirien), *tscharpäl* (Irkutsk, Jakutsk), *tarpán* (Kirgisen): ob ein verwildertes oder ursprünglich wildes Steppenpferd, nicht mehr festzustellen; *dzigitjéï* (mongolisch tschikitjéï): ein langohriges Pferd (Mat. I—III. XXVII. S. 378. von Prof. I. M. Kowalewski „Mongolische Wörter im Gross-

russischen"); dasselbe *dzigitjéï* Kalmückisch: kleines wildes Pferd mit einem dem Eselskopfe ähnlichen Haupte [1]), in ganz Sibirien gebräuchlich (ib. S. 195); *rumák*, türkischer Renner; *argamák*, ausgewachsenes asiatisches (persisches?) Pferd; *schablúga*, geringes Pferdchen; *pátyka*, desgleichen; *sswérepa*, Stute; bulg. *driglá*, dasselbe, Mähre. Das dem ahd. ros (Ross, engl. horse) nachgebildete *orí* ist wieder untergegangen.

Von den mancherlei aufs Pferd bezüglichen tatarischen Wörtern seien noch erwähnt: *jal*, Mähne des Pferdes (M. I—III. S. 70 von Grigorjew) und das noch heute auch im Deutschen gebräuchliche *chómut* (russ. хому́тъ) *kummet*, Kummt, das auf frühe Einführung zurückdeutet.

Die weitere Durchforschung des turanischen Sprachgutes, auch nach dieser Seite hin, dürfte immerhin geeignet sein manchen dunkeln Punkt zu beleuchten und sei den hellenischen Orientalisten hiermit bestens empfohlen.

Ich aber, nachdem ich diesen kräftigen Pferde-Gulasch verspeist habe, muss an meinen vormaligen Kameraden Jakob denken, einen sprechenden Kolkraben (corvus corax), der, sich aufbauschend und sich sonnend einstmals auf dem Balkongitter sass und zusah wie ein vom Baume herabgefallener Maikäfer mit hoch erhobenen, weitgespreitzten Fühlhörnern in seiner Richtung daherspazierte. Ein Ruck, ein Pick und Jakob hatte ihn verzehrt. Stier blickte er auf die von leisem Winde rollend bewegten Trümmer vor sich und sprach dann wie traumverloren im schönsten berlinisch die bedeutungsvollen Worte:

„Krá, na wat segste nu, krê?

die in der modernen Rabensprache der hellenischen Dichter etwa gelautet haben würden:

„Βρὲ [2]), μρὲ παιδί, σὰν τί λὲς τώρα, ὀρέ?

Dann lüftete er die Flügel, krächzte laut: „e pur si muove" und flog hinab in den Garten, nach weiteren Maikäfern. Ich aber blieb sitzen. Ein Wort des gottgesegneten Jakob Grimm

---

1) Die Βουκέφαλοι in Thessalien hiessen bekanntlich so, nicht weil sie „Ochsenköpfe" gehabt hätten, sondern weil ihnen das Gestütszeichen „ein Ochsenkopf" aufgebrannt war. Ein solcher edler Βουκεφάλας war das Lieblingsross Alexanders d. Gr., das ihn auf allen seinen Heereszügen trug.

2) Ueber dieses turanische Wort nächstens.

zog wallend mir durch die Erinnerung, dessen Inhalt, in ungesuchter Umgestaltung, in folgenden Worten sich mir verkörperte:

„Hast Du geprüft, was streng Dein Geist erwog,
dann stelle muthig hin was Du gefunden! —
Vielleicht, dass spielend eine Geisterwog'
in weite Fern' es trägt, bis auf gesunden
jungfräulichen Grund es fällt, und sprosst und grünt
und — bist Du längst dahin — Dein Walten sühnt".

Darmstadt. AUG. BOLTZ.

LA LANGUE GRECQUE MODERNE,
d'après Fauriel (1824).

Tel qu'il se montre dans ce recueil (*συλλογῆς τῶν ᾀσμάτων*) organe pur et simple du génie du peuple, dégagé de toutes les prétentions systématiques des écrivains à le polir et l'enrichir, le grec moderne est une langue remarquable à tous égards. Ayant un fond aussi homogène et plus riche que l'allemand, étant aussi clair que le français, plus souple que l'italien et plus harmonieux que l'espagnol, il ne lui manque rien pour être regardé dès à présent comme la plus belle langue de l'Europe; et c'en est indubitablement la plus perfectible. S'il le cède à quelqu'un des idiomes auxquels il peut être convenablement comparé, ce n'est qu'à celui dont il dérive, et dont il est comme une phase nouvelle. Et encore cette infériorité tient-elle moins au fond des choses qu'aux circonstances. Que les Grecs redeviennent une nation, que cette nation ait des écrivains capables de lui enseigner quelque chose de sérieux, et d'utile, des écrivains qui sentent bien que la gloire et la prospérité de leur patrie sont désormais en avant d'elle et non en arrière, dans le cours actuel des choses, et non dans de vaines tentatives de retour vers le passé, et le Grec moderne sera bientôt une langue, qui sans ressembler à l'ancien plus qu'il y ressemble maintenant, n'aura rien à lui envier!

(voir Hellas I p. 120).

FORMULES DES SOUHAITS ET SALUTS EN USAGE CHEZ LES ÉPIROTES.

(Suite et fin de „Hellas" I p. 212—16.).

II. Saluts et souhaits d'occasion.

Sous ce chapitre nous comptons enrôler toutes ces formules flottantes de souhaits, adaptées à certaines circonstances, comme: le départ, le mariage, la mort etc., ou pour certaines personnes sous des conditions spéciales, comme: les femmes énceintes, les malades, les enfants etc.

1nt Le départ.

Au départ, les souhaits s'adressent soit à celui qui part, soit aux siens. Dans le premier cas les formules usitées sont les suivantes: *Ὥρα σου καλή* = à la bonne heure. Να *καλοστρατίσῃς* = bon voyage, que tu fasses bien *ton* chemin. On ajoute presque toujours: 'Ν*ακοῦ(ο)μέ*[1]) *τὸ καλό σου* = que nous entendions *de* ton bien-*être*. Certaines gens se servent d'une formule qui, je ne sais pourquoi, est tournée en derision; c'est la phrase: Κ*αὶ νὰ μᾶς γράφητε* = *que vous nous donniez des nouvelles*, que vous nous écriviez.

Ceux qui, dès le départ, pensent déjà au retour qu'ils désirent être proche, disent: Ν*ὰ πᾶς* (*ὑπάγῃς*) *καλὰ καὶ νὰ μᾶς ἔρθῃς μὲ τὸ καλό* = que tu ailles bien et que tu nous *re*viennes de même; ou bien: *Ὥρα σου καλὴ καὶ νὰ σὲ καλοδεχτοῦμε* = à la bonne heure et que nous te recevions bien *portant à ton retour*. Les mots: Ν*ὰ δώσῃ ὁ θεός* ou *νὰ κάνῃ ὁ θεός* = que Dieu veuille, forment le refrain sempiternel prèsque à tout souhait. Le salut des personnes graves ou agées est le: 'Σ *τὴν εὐχὴ τοῦ θεοῦ* = Que Dieu mette sa bénédiction sur ta tête, où Dieu commande; encore: 'Σ *τὸ καλὸ καί γρήγορα* (vient d'*ἐγρηγορῶς* et est employé adverbialement à l'acception de vite).

Les personnes desquelles le partant prend congé, lui font, avant l'heure du départ, le salut: Κ*αλὰ ξεκινήματα* (pour *ἐκ-*

1) Les lettres en parenthèse sont celles que la prononciation laisse muettes.

κινήματα; la préposition *ἐκ*, *ἐξ* est en idiome épirotique tournée volteface en *ξε*) = belles partances, que tu te mettes bien en route.

Heureusement pour le partant, qu'il n'a à répondre à tout ça, que par un simple remerciment exprimé dans la phrase: *Ἔχετε (ὑ)γειὰ καὶ νὰ σᾶς 'βρῶ καὶ καλὰ* = Ayez *de la* santé et que je vous retrouve bien, variant avec: *καὶ καλὴ ἀντάμωσι* = et bonne *rencontre*, réunion. Il va de soi que les mêmes compliments se font aux parents, tournés à leur personne; comme: *ὥρα του καλή* etc.

2nt La mort.

Aux visites de condoléance, en cas de décès ou des funérailles etc., le souhait adressé à la famille du défunt est stéréotype et invariable, tant il est vrai que la mort, cette éternelle surprise à laquelle le mortel ne peut se soustraire, impressionne ces gens loquaces et n'inspire, même aux plus hardis, d'autres paroles qu'une banalité consacrée par l'usage; c'est le: *Ζωὴ σὲ(εἰς) λόγου σας* = *qu'une longue* vie vous *soit réservée*, à votre intellectualité [1]).

Très caractéristique est surtout la périphrase par laquelle on annonce la mort de quelqu'un à ses plus proches parents: *Σ'(οῦ) ἄφηκε ζωὴ* = Il vous a laissé *jouir de la* vie.

3nt Mariage.

A l'occasion d'un mariage, ceux des assistants qui ne sont ni fiançés ni mariés, ne peuvent se soustraire au souhait: *Καὶ (εἰ)'στὰ(ἰ)'δικά σας* = je vous souhaite le même, que nous assistions à votre mariage, à vos fiançailles; ou bien: *Καὶ 'σταὶς ἀρραβῶνες σου* = et à vos fiançailles. A quelqu'un qui est déjà fiancé on dit: *Καὶ 'σταὶς χαραίς σας* = et à vos joies, *noces*. *Καὶ 'στὴν τέλεια σας* = et à votre finale, *noce*. Un souhait général est le: *Καὶ 'ςτῶν ἀνύπανδρων* = *à ce que nous fêtions les noces ou fiançailles* de ceux qui ne sont pas mariés.

Aussitôt que le mariage est célébré, on s'empresse à leur faire le souhait précoce: *Καὶ 'στὰ γενν'(η)τούρια σας* (vient de *γεννήτωρ* et désigne le moment qui vous rend père, s'applique aux deux

---

1) C'est le cas unique où on emploie *τοῦ λόγου σας* au lieu de *τῆς ἀφεντιᾶς σας*.

époux également) = et que vous ayez d'enfants[1]), que nous fêtions l'heure de naissance de vos enfants. On voit bien que ces gens-là vont vite, et ils ne comprennent pas que le mariage ait d'autre but, d'après le mot biblique, que la propagation de l'espèce, sans lequel il se dégrade à un concubinage légal. La doctrine de Malthus n'y a pas pénétrée; plût à Dieu qu'elle ne pénétrasse jamais! Le souhait principal, le souhait fait par le parrain (celui-ci joue un rôle important dans la cérémonie du mariage d'après le rite grec; il est le parrain du marié et il sera celui de ses enfants), le souhait faisant, traditionnellement en Épire, partie de la cérémonie même, est: *Πέντε γυιοὺς καὶ μι̯ὰ μηλι̯ά* = cinq fils et une fille. Il est dit en réponse à la question: *Τάξε νουνέ* = promets parrain! que le *Παράνουνος* (second, vice-parrain) lui pose en le levant de la terre dans ses bras.

A cette occasion les parents des mariés reçoivent des souhaits comme suit: *Καλοῤῥοίζικα*[2]) *μὲ ζωή* = bonne *chance*, *avenir*, fortune et *longue* vie, et s'ils ont d'autres enfants, surtout des filles à marier: *Καὶ 'στῶν ἀποδέλοιπων* (*ἐπιλοίπων*) = *que le même arrive* aux autres. D'autres souhaits sont: *Νὰ ζήσῃς νὰ τὰ χαίρεσαι* = que tu vives pour en jouir. *Νὰ σ'(οῦ) ζήσουν νὰ προκόψουν* (*ζήσωσι, προκόψωσι*) = qu'ils vivent à vous, qu'ils prospèrent.

A toute personne ayant d'enfants: *Καὶ 'στῶν ἀρχοντοπ'(ου)λῶν σ'* = à ce que vos *enfants* (seigneuriaux) *fassent de même.*

4nt A table.

Un des plus obséquieux est, sans doute, le cérémonial interminable de la table. Il commence tout de suite après le placement des hôtes. Les gens polis de la vieille école (*ἀπὸ τὸ παλῃὸ τὸ ταγάρι*)[3]) avant de déployer leurs serviettes, portent leur main droite à la poitrine et débitent à chacun des convives un souhait convenable, en commençant, bien entendu, par l'amphitrion, avec: *Καλῶς σᾶς ηὕραμεν κι'ἀπὸ χρόνου* = *Dieu soit loué* que nous vous avons trouvé bien *et que ce*

1) Uue traduction mot-à-mot est impossible; nous nous contentons de rendre son sens le plus fidèlement possible

2) *καλορρίζικα* par bonheur, *καλορριζικιά* bonheur (Legrand, Diction. grec moderne-français.) [Réd.]

3) *ταγάρι, τό*, valise de voyage (Legrand). [Réd.]

soit ainsi l'année prochaine, on ajoute aussi: *Καὶ σὲ καλαὶς ὥραις* = et à des bonnes heures, c'est-à-dire à quelque mariage ou fiançailles d'un membre de la maison. A ce salut, l'amphitrion répond par la phrase: *Καλῶς ὡρίσατ̓αν καὶ ποτὲ μὴ λείψετε* = soyez les bienvenus, que vous commandâtes bien et que vous n'en manquiez jamais. La dernière partie de ce salut: *ποτὲ μὴ λείψετε*, quoique personne ne songe à la prendre à la lettre, ne se dit plus qu'entre femmes.

En Épire, où l'hospitalité se pratique sur une grande échelle, il est naturel qu'on en abuse et qu'on ridiculise cet abus. Une ridiculisation de cette espèce est, quand on se met à chanter, après la chère, la chanson:

Καλῶς τὸν ηὕραμαν τοῦτον τὸ 'νοικοκύρη
Μὲ τὸ γλυκό του τὸ κρασὶ μὲ τὰ χρυσά του λόγια,

Ce qui cependant, doit être chanté originairement, dans le bon vieux temps, avec une intention tout différénte.

Le reste des saluts employés ne diffèrent guère de ceux que nous avons exposé ci-dessus ou qui vont suivre dans les rubriques suivantes; mais une déscription spéciale mérite la manière dont on fait en Épire les toasts. On les nomme: *ἐντολὴ*, et porter un toast: *σηκώνω ἐντολὴ*. celui qui le porte: *ἐντολήμπας* (*μπας* = chef, mot turc) [1]). Lorsque un des convives veut porter un toast, il se lève, le verre en main, et il s'adresse à un autre avec les mots: *Καλῶς νὰ σ'(ὲ) εὕρω Κύρ .... γιὰ τὴν 'γειὰ τοῦ ....* = Que je vous trouve bien Mr. tel, pour la santé de M. . . ., à quoi la personne ainsi interpellée répond: *Καλῶς νὰ ὁρίσῃς — γειά τ'(ου) καὶ χαρὰ τ' καὶ βίβα τ'* (viva, mot italien) = Sois le bienvenu — que santé, joie et longévité soit à lui (à la personne à laquelle le toast est porté), après quoi, tout reprend son train et on croit que c'est fini. On se trompait, ce n'était que le commencement; car voilà que la personne interpellée se lève à son tour, le verre en main, et demande à l'*ἐντολήμπας*: *'Ορισμός, ἐντολήμπας*! = Commandez, chef de toast! Celui-ci ré-

1) Notre ami, M. le Dr. Georg. Sotiriadis, recteur du gymnase à Janina, Épire, a eu la bonté de nous donner encore les renseignements suivants: „*ἐντολήμπας*: „besser *ἐντολὴ* mpàsch. Dies letztere Wort mpàsch ist türkisch und bedeutet „Haupt, „chef." Also = der Chef der *ἐντολή*, d. i. der *προπίνων*" [baš باش kopf, Haupt; tête, chef, voir Aug. Müller, Türkische Grammatik, 1889. Glossarium p. 94*. — Réd.]

pond: Τοῦ Θεοῦ νὰ 'βρῇς τόν .... = Dieu seul commande, trouve le .... et il indique un autre convive [1]); alors le toastant se retourne vers la personne ainsi désignée avec les mots: Καλῶς νὰ σ' εὑρῶ κατ' ἐντολὴν τοῦ (le nom du chef du toast) δι 'ὑγείαν καὶ εὐτυχίαν τοῦ (le nom de celui à qui le toast est porté) et ainsi de convive à convive le toast revient à l'ἐντολήμπας qui remercie alors les assistants par les paroles: Σᾶς εὐχαριστῶ ποῦ ἔπιαταν κατ' ἐντολή μου γιὰ τὴν 'γειά τοῦ .... = je vous remercie d'avoir bu par mon ordre à la santé de .... Cependant, cette espèce de toast n'est d'usage que dans les banquets où il y a un orchestre; aux diners de petit comité on dit seulement: Γειά μας χαρούμενοι = à notre santé, que nous soyons joyeux, et les jobards ajoutent le souhait, un peu décrié pourtant: Πάντα τέτοια (τοιαῦτα) νἄχωμεν = que nous ayons toujours comme ceci. Les mots italiens: βίβα τῆς κουμπανίας = vive la compagnie, sont beaucoup employés mais à la campagne (εἰ) 'Σ ὑ(γ)εία καλόκαρδοι μ' ὅτι ἐπιθυμοῦμε ou δέξια τὰ πάντα = à la santé, joyeux, avec tout ce que nous désirons, ou, que tout vienne selon nos souhaits, (droit), sont les seules formules connues.

Si, par hasard, quelque visiteur vous trouve à table, pour tout autre salut il vous dit: Καλῶς τὰ χαίρεσθε = que vous en jouissiez bien; à quoi vous devez répondre, d'après la plus simple politesse: Κοπιᾶστε (κοπιάσατε) νὰ φᾶμε (φάγωμεν) μ' ὅ,τι μᾶς ἔλαχε = prenez la peine que nous mangions ensemble à la fortune du pot. Le refus s'exprime par les mots: Χαρῆτε, χαρῆτε = jouissez — en, jouissez — en, c'est-à-dire: ne vous dérangez pas.

5 Fêtes.

Excepté la fête de Pâques, où le souhait général et unique est: Χριστὸς ἀνέστη — ἀληθῶς ἀνέστη, il n'y a que les fêtes du patron qu'on célèbre en Grèce; le jour de naissance est une fête inconnue, or à la visite de félicitation qu'on fait dans ce cas le souhait est ainsi conçu: Χρόνους πολλοὺς καὶ καλούς, ὁ Ἅγιος βοήθεια του = de bonnes et longues années, que le Saint (du jour)

1) „Das ist so aufzufassen: der Eine sagt: ὁρισμός (σας), ἐντολή-μπasch!" Dieser antwortet: „τοῦ θεοῦ! nämlich nicht ἐντολὴ ἐμοῦ, sondern τοῦ θεοῦ, also aus Bescheidenheit." (G. Sotiriadis).

vous soit de secours, ou bien: *Εἰς ἔτη πολλὰ*, ou encore: *Καὶ στὸς ἑκατό* = et que tu célèbres le centenaire. Ces saluts se font en prenant le *γλυκό* (confitures, qu'on offre au visiteur dans tout le Levant) et varient avec les suivants, un peu démodés à présent: *Ἑκατόχρονος* ou *Πολύχρονος* = que tu sois centenaire, que tu vives des longues années et: *Νάσπρίσης νά γηράσης, Σὰν τὰ ψηλὰ βουνά* = que tu blanchisses en cheveux, que tu vieillises, que tu grandisses comme les montagnes, hautes encore. *Νᾆναι τὸ σπῆτι σου ἀνοικτὸ μ' ὅ,τι ἀγαπάει ἡ καρδιά σου* = que ta maison soit ouverte (prospère) avec tout ce que ton coeur aime (désire).

A ceux qui n'ont pas d'enfants, ou qui n'ont que des filles, on souhaite: *Κι' ἀπὸ χρόνου μ' ἕνα γυιό* = et à l'annèe prochaine avec un fils. On ne souhaite que des fils, ce ne sont qu'eux qui continuent le nom de la famille; du reste: *αἱ τσοῦπρες ἔχουν βάσανα* = les filles causent des troubles, pense-t-on là bas.

6 Personnes sous des conditions spéciales.

Νὰ κοπιάσης καὶ μὲ λάδι = que tu viennes avec de l'huile (le parrain apporte de l'huile pour le baptême, qui se fait à l'église grecque par immersion). C'est le souhait qui se fait au parrain le jour du mariage de son filleul. *Μὲ ζωή, ἀσπροπρόσωπος καὶ καλὸς χριστιανός* = Qu'il vive (le filleul) que tu sois avec le visage blanc, que tu n'aies à rougir pour lui, qu'il soit un bon chrétien, sont les souhaits que le parrain entend le jour même du baptême.

Καλὴ 'λευθερωσούνη ('λευθεριά), Νά ξελευθερωθῇς μὲ τὸ καλό, ἀρσενικό = bonne liberté, délivrance. Que tu accouches sans accident, qu'il soit mâle: sont les souhaits propres aux femmes enceintes. Un souhait détourné implique la phrase: *Νά πιοῦμε (πίωμεν) καὶ θιάσο* = que nous buvions d'orgeade (un breuvage d'amendes) et c'est à cause de ce qu'on a l'habitude d'annoncer la naissance des enfants, par l'envoi d'une bouteille d'orgeade.

Καλὰ γηράματα, γηρατεῖα = une bonne vieillesse: c'est le souhait appliquable aux personnes au délà de la cinquantaine.

Καλὸν παράδεισο = que tu jouisses d'un bon paradis, c'est le souhait qu'on fait aux prêtres et aux religieuses; quelquefois aussi aux vieillards.

Καλὴ προκοπὴ καὶ καλὸν τέλο = bon progrès, prospérité et bonne fin, encore: *Καλὴ Φώτησι*, *Ἡ Παναγία νὰ σὲ καλοφωτίσῃ* = une bonne illumination, inspiration d'en haut. Que Notre-dame te conduise au bien, t'inspire bien, ou bien: *Νἄχῃς τὴν εὐχὴ τοῦ θεοῦ καὶ τῆς Κυρᾶς τῆς Παναγίας* = Que tu aies la bénédiction de Dieu et de Notre dame: Ce sont des souhaits qui s'appliquent aux enfants et à la jeunesse.

Ὁ θεὸς νὰ τὰ κάνῃ ἀπεραστικὰ καὶ γρήγορα, *Ἀπεραστικὰ νὰ ποῦμε καὶ πάλι ὁ θεός*, *Ν'ἄναι ἀπεραστικὰ καὶ ὅλα λησμονιοῦνται (λησμονῶνται)*, *Καὶ (ἡ)αἱ ἀρρώστιαις ἀπὸ 'μᾶς θ' ἀπεράσουν* = Que Dieu les fasse brefs, passagers et vite. Disons qu'il soient passagers et encore Dieu veuille le faire. Qu'ils soient passagers et que tout s'oublie. Et les maladies aussi, c'est nous qui les subirons. — Tels sont les souhaits dits aux malades.

Voilà les mots de salut ou de souhait, que les Épirotes emploient généralement. Pour ne pas les jeter disparates et décousus aux yeux du lecteur, nous nous sommes imposé la tâche de les mettre dans un cadre logique; malgré cela nous ne nous faisons d'illusion sur son succès, et nous sommes les premiers à l'avouer. Notre oeuvre a été l'oeuvre du conservateur, que d'autres, plus habiles, viennent profiter de notre collection pour l'histoire et la langue d'Épire. Nous le verrons avec satisfaction.

New York. CONSTANT CASANGÉS.

LIEBESSEUFZER.

Das nachfolgende allerliebste Gedicht hat eine junge Dame in Amsterdam, Frl. Eveline Biben, von einer Griech. Freundin aus Smyrna zugesandt bekommen. Wir erlauben uns, es zu veröffentlichen. Wissen unsere Leser vielleicht, wer der Verfasser ist? Die Red.

Μὴν γράψῃς, μήν, πῶς καὶ μακράν
Θὰ μ' ἀγαπᾷς ἀκόμα,
Μὴν πλησιάσῃς τὸ νερόν
Εἰς διψασμένου στόμα.

Τί χρήζει μᾶς αὐγῆς δροσιὰ
Εἰς φύλλον ξηροῦ κλάδου;
Μὴν κάμῃς μνείαν τ' οὐρανοῦ
Εἰς κάτοικον τοῦ Ἅδου.

DIE GRIECHISCHE (HELLENISCHE) SCHULE IN WIEN.

Ein Mahnwort von Dr. H. C. MULLER.

Bei meinem jüngsten Aufenthalt in Wien hatte ich noch Gelegenheit, die griechische (hellenische) Schule zu besuchen, deren Vorstand, der gelehrte Herr Dr. Theagénis Liwadás, mich freundlichst empfing und die Güte hatte, mich dem Unterrichte beiwohnen zu lassen.

Dieser kurze Besuch war für mich hochinteressant, und zwar besonders weil ich den Genuss hatte hier von Hellenenkindern die lebende Griechische Aussprache zu hören. Kleine Mädchen und Buben gaben hier Antworten, und recitirten Verse und Volkslieder, dass es eine Lust was sie anzuhören! Zwar wird man bei diesen Kindern besser und schneller solche Resultate erwarten können, als bei nichthellenischen Schülern, m. a. W. man wird, auch wenn die nähmliche Methode eingeführt ist, auf den Gymnasien nicht so schöne und reife Früchte ernten können, als auf diesen speziell griechischen Schulen. Aber man kann hier wenigstens sehen, welche ungeheure Vortheile die Erlernung der griechischen als einer *lebenden* Sprache bieten würde!

Zweitens, und das hängt mit der Frage der Aussprache natürlich zusammen, kann man hier sehen wie leicht und praktisch es sein würde, auf den Schulen mit der heutigen griechischen Sprache anzufangen, und hernach die alte, klassische Litteratur zu behandeln. Nur wundere ich mich, dass Homer, diese Schullektüre κατ' ἐξοχήν, unerwähnt ist. Aber, wenn ich nicht irre, so wird jetzt auch Homer in den höheren Klassen gelesen. [Hier will ich nicht unerwähnt lassen dass sich in der Bibliothek unseres Vereins eine sehr brauchbare Prosa-Bearbeitung des Homer befindet, geschrieben in der heutigen κοινή und in Griechenland, wie man mir sagte, viel gebraucht. Man könnte dgl. Bücher sehr gut beim ersten Unterricht benutzen, und später in den höheren Klassen mit dem ursprünglichen Texte anfangen. Si quid novisti rectius istis, lieber Leser, candidus imperti!]

Als erstes Uebungsbuch zeigte Herr Dr. Liwadás mir ein

kleines, mit Illustrationen versehenes Fabelbuch. Es war merkwürdig zu sehen, wie schnell und fehlerfrei die Kleinen diese Fabeln aus dem Hellenischen ins Deutsche, und aus dem Deutschen ins Hellenische zurückübersetzten. Durch einen solchen anregenden Lesestoff kann ja der Begriff sowohl als die Einbildungskraft zu gleicher Zeit entwickelt und gefördert werden.

Zweifelsohne würde eine Reform des Griechischen Unterrichtes auf den Gymnasien, welche von dem Gedanken ausginge die Hellenische Sprache als eine lebende erlernen zu lassen und mit den heutigen Sprachformen und der modernen Litteratur anzufangen, auf viele Schwierigkeiten stossen. Erstens, werden leider viele Philologen *jede* Neuerung verwerfen. Zweitens ist die erasmianische Aussprache tiefeingewurzelt und fürchtet man Verwirrung der Schüler durch den Itacismus. Drittens, ist der Zusammenhang der neuen mit den alten Sprachformen noch sehr ungenügend erkannt, und giebt es (ausser den Büchern von Boltz u. A.) noch wenige Führer in dieses weite, aber schöne Gebiet. Und so weiter.

Aber wir brauchen uns darum nicht abschrecken zu lassen. Eine Idee, welche fruchtbar ist, muss viel Zeit haben um durchzudringen. Sobald das Hellenische besser erkannt sein wird in seiner unvergleichlichen Lebenskraft und Schönheit, und sobald Griechen selbst überall hinkommen werden um ihre Sprache zu lehren und ihren melodischen Klang hören zu lassen, wird auch der Unterricht an den Gymnasien verjüngt werden müssen. *Ἀλλὰ καὶ ἠὼς ἔσσεται ἠριγένεια* .....

Als Anhang fügen wir das Programm der Schule bei, damit der wohlwollende Leser selbst urtheilen könne:

ΔΙΑΓΡΑΜΜΑ

τῶν μαθημάτων τοῦ Ἑλληνικοῦ καὶ τοῦ γερμανικοῦ τμήματος τῆς ἐν Βιέννῃ ἐθνικῆς τῶν Ἑλλήνων Σχολῆς.

ΚΛΑΣΙΣ Α.

Προσευχαί.

Καθωμιλημένη Ἑλληνική. — *Ἄρχεται ἀπὸ τῆς γνώσεως τῶν γραμμάτων κατὰ Φθογγολογικὴν μέθοδον καὶ προβαίνει μέχρις ἐλευθέρας ἀναγνώσεως.*

Διάκρισις Φωνηέντων καὶ συμφώνων· διαίρεσις λέξεων εἰς συλλαβάς· ὀρθὸς τονισμὸς τῶν λέξεων καὶ παρατηρήσεις ἐπὶ τῶν διαφόρων τόνων καὶ πνευμάτων [1]).

Ἑρμηνεία ἁπλῶν λέξεων καὶ Φράσεων ἐκ τῆς γερμανικῆς εἰς τὴν καθωμιλημένην ἑλληνικήν.

Ἀρίθμησις ἀπὸ τῆς μονάδος μέχρι τῶν ἑκατόν.

Γνῶσις τῶν πρώτων ἓξ πινάκων τῆς κατ' ἐποπτείαν διδασκαλίας (Anschauungs-Unterricht).

Ἀποστήθισις καὶ ἀπαγγελία μικρῶν στίχων καὶ ᾀσμάτων μετὰ τοῦ ὀρθοῦ τονισμοῦ καὶ τοῦ προσήκοντος πάθους.

Τὸ γράφειν ἄρχεται ἀπὸ τῶν ἁπλουστάτων γραμμῶν καὶ τῶν στοιχείων τοῦ ἀλφαβήτου καὶ προβαίνει μέχρι τῆς γραφῆς ὁλοκλήρων λέξεων, τῆς ἀντιγραφῆς τῶν εὐκολωτέρων τῆς καλλιγραφίας πινάκων καὶ ἐκ τῆς βίβλου τῆς ἀναγνώσεως.

Ἑλληνικὴ παράδοσις καθ' ἑβδομάδα εἴκοσιν ὧραι.

ΚΛΑΣΙΣ Β. (ἐπὶ δύο ἔτη).

Θρησκευτικὸν μάθημα· Ἱερὰ Ἱστορία.

Καθωμιλημένη Ἑλληνική. Ἀνάγνωσις κατ' ἔννοιαν μετὰ τοῦ ὀρθοῦ τονισμοῦ. Ἐλευθέρα ἀφήγησις τῶν ἀνεγνωσμένων. Διαίρεσις τῶν λέξεων εἰς συλλαβάς· προσηγορία ἑκάστης συλλαβῆς τε καὶ λέξεως κατὰ συλλαβάς, τόνους καὶ πνεύματα ἐξεταζομένης. (Ἐφαρμογὴ τῶν οἰκείων γραμματικῶν κανόνων).

Ἀντιγραφὴ ἐκ τῆς βίβλου τῆς ἀναγνώσεως.

Γραμματική. Τυπικόν. Κλίσις τοῦ ἄρθρου· πρώτη, δευτέρα καὶ τρίτη κλίσις. Ὀνομάτων ἀσυναιρέτων καὶ συνῃρημένων. Πρακτικὰ γυμνάσματα ἐπὶ τῶν τριῶν κλίσεων ἐγγράφως τε καὶ ἀπὸ στόματος. Τεχνολογικόν. Θεωρία περὶ γραμμάτων, Φωνηέντων, συμφώνων καὶ διφθόγγων· περὶ ἀρχῆς καὶ διαιρέσεως τῶν συλλαβῶν· περὶ συλλαβισμοῦ καὶ πνευματισμοῦ — περὶ Λόγου καὶ τῶν μερῶν αὐτοῦ. Παρεπόμενα τῶν πτωτικῶν. — Περὶ ἄρθρου. Πρώτη κλίσις, δευτέρα κλίσις, τρίτη κλίσις καὶ παρατηρήσεις ἐπ' αὐτῶν.

---

1) Ich unterstreiche einige wichtigere Sachen, welche mich beim Unterricht besonders angenehm berührt haben.

Γραφὴ καθ' ὑπαγόρευσιν μετ' ἐφαρμογῆς τῶν γραμματικῶν κανόνων.

Μετάφρασις ἁπλῶν θεμάτων καὶ μικρῶν διηγημάτων ἐκ τῆς γερμανικῆς εἰς τὴν ἑλληνικὴν ἐγγράφως καὶ ἀπὸ στόματος.

Ἀποστήθισις γνωμικῶν, ἠθικῶν παραγγελμάτων καὶ ᾀσμάτων ἐθνικῶν μετὰ τῆς προσηκούσης ἀπαγγελίας.

Ἡ κατ' ἐποπτείαν διδασκαλία περιλαμβάνει· — α) τὰ κυριώτερα τοῦ βασιλείου τῶν ζώων, ἤτοι τὰ γνωστότερα τῶν μαστοφόρων, τῶν πτηνῶν, τῶν ἑρπετῶν, βατραχίων καὶ ἰχθύων (Πίνακες 17—30) — β) τὰ κυριώτερα τοῦ βασιλείου τῶν φυτῶν, ἤτοι τὰ γνωστότερα τῶν χρησίμων καὶ δηλητηρίων φυτῶν, τῶν ἀνθέων κ. λ. (Πίνακες 1—30) τῆς βοτανικῆς.

Καλλιγραφία.

Ἑλληνικὴ παράδοσις καθ' ἑβδομάδα εἴκοσιν ὧραι.

ΚΛΑΣΙΣ Γ.

Θρησκευτικὸν μάθημα· Κατήχησις.

Ἑλληνικὴ γλῶσσα. Ἐκ τῆς συλλογῆς τοῦ Ἰακωβσίου τὰ καταλληλότατα πρὸς ἐφαρμογὴν τοῦ τυπικοῦ μέρους τῆς γραμματικῆς, μετὰ τῆς τεχνολογίας, τῆς πρακτικῆς τῶν λέξεων δημιουργίας, τῆς ἐγγράφου καὶ στοματικῆς ἐξηγήσεως ἀπὸ τῆς ἀρχαίας εἰς τὴν καθωμιλημένην καὶ ἀντιστρόφως, καὶ μετ' ἄλλης ἐξ ὑπογυίου κατ' ἔννοιαν ἑρμηνείας.

Γραμματική· Κλίσις Ὀνομάτων ὁμαλῶν καὶ ἀνωμάλων. Ἐπίθετα μετὰ τῶν ἀναγκαιοτέρων κανόνων περὶ τῶν γενῶν αὐτῶν. Παραθετικὰ ὁμαλὰ καὶ ἀνώμαλα. Ἀντωνυμίαι καὶ παραλληλισμὸς τούτων πρὸς τὰς τῆς καθωμιλημένης.

Ῥήματα (παρεπόμενα ῥημάτων, αὔξησις, ἀναδιπλασιασμὸς, ῥίζα, κατάληξις καὶ χαρακτὴρ αὐτῶν). Τύπος ὁμαλῶν βαρυτόνων καὶ περισπωμένων ἐνεργητικῶν τε καὶ παθητικῶν· παραλληλισμὸς αὐτῶν πρὸς τοὺς τῆς καθωμιλημένης· μετάφρασις ἑκάστου χρόνου εἰς τὸ γερμανικὸν καὶ γραφὴ ῥημάτων κατ' οἶκον.

Ὀρθογραφία. Ὑπαγόρευσις καὶ ἐφαρμογὴ τῶν κυριωτέρων τῆς ὀρθογραφίας κανόνων.

Γεωγραφία τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος. Ὅρια τῆς ἀρχαίας

Ελλάδος, γεωγραφικὴ διαίρεσις, ὄρη, ποταμοί, θάλασσαι, κόλποι, ἀκρωτήρια, ἰσθμοὶ, πορθμοὶ, πόλεις καὶ τόποι ὀνομαστοὶ ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἑλληνικῇ ἱστορίᾳ.

Ἱστορία. Ἀρχαῖοι κάτοικοι, θρησκεία καὶ πρόοδος εἰς τὰς τέχνας καὶ τὸν πολιτισμόν. Ἀποικίαι καὶ βασίλεια. Ἥρωες. Στόλος ἀργοναυτικός. Πόλεμος τῶν Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας. Τρωϊκὸς πόλεμος. Ἡρακλειδῶν Κάθοδος. Νομοθεσία Λυκούργου καὶ Σόλωνος.

Ἑλληνικὴ παράδοσις καθ' ἑβδομάδα εἴκοσιν ὧραι.

ΚΛΑΣΙΣ Δ. (ἐπὶ δύο ἔτη.)

Θρησκευτικὸν μάθημα· Κατήχησις.

Ἑλληνικὴ γλῶσσα. Διάλογοι Λουκιανοῦ. Λόγοι Χρυσοστόμου. Κύρου Ἀνάβασις καὶ Κύρου Παιδεία, κατ' ἐκλογήν. Λόγοι Ἰσοκράτους. Πλάτωνος Ἀπολογία Σωκράτους καὶ ἄλλοι συγγραφεῖς μετὰ τῆς τεχνολογίας, τῆς πρακτικῆς τῶν λέξεων δημιουργίας, τῆς κατὰ λέξιν ἐξηγήσεως καὶ τῆς κατ' ἔννοιαν ἑρμηνείας.

Γραμματική. Ῥήματα εἰς μι. Σχηματισμὸς αὐτῶν ἐν τῇ καθωμιλημένῃ — Ῥήματα ἀνώμαλα. Προθέσεις, ἐπιῤῥήματα, σύνδεσμοι. Θεωρητικὸν μέρος τῆς γραμματικῆς καὶ τεχνολογία. Ἐτυμολογικὸν μέρος καὶ ἀσκήσεις.

Νεωτέρα γεωγραφία τῆς Ἑλλάδος. Ὅρια, γεωγραφικὴ καὶ πολιτικὴ διαίρεσις. Ὄρη, ποταμοὶ, θάλασσαι. Πρωτεύουσαι νομῶν καὶ ἐπαρχιῶν καὶ πόλεις ἐμπορικαί. Τόποι σημαντικοὶ ἐν τῇ ἱστορίᾳ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως.

Γεωγραφία τῆς Τουρκίας καὶ ἰδίως τῶν ἑλληνικῶν αὐτῆς ἐπαρχιῶν καὶ νήσων.

Ἱστορία. Ἀπὸ Κόδρου μέχι τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως.

Μυθολογία, μετὰ τῆς γερμανιστὶ μεταφράσεως τῶν ὀνομάτων θεῶν, θεαινῶν, καὶ ἡρώων.

Σωματολογία. Ὀνόματα ὀστῶν, μυῶν, ὀργάνων, ἀρτηριῶν, φλεβῶν καὶ τῶν μερῶν τοῦ ἐγκεφάλου. — Ὀνόματα ὀρυκτῶν καὶ γεωμετρικῶν σχημάτων.

Ἐπιστολογραφία καὶ περιγραφαὶ οἰκοδομῶν, χωρῶν, περιηγήσεων κ. λ.

Ἑλληνικὴ παράδοσις καθ' ἑβδομάδα εἴκοσιν ὧραι.

ΠΕΡΙ ΓΛΩΣΣΗΣ.[1])

„Ἐδημοσιεύθη ἐν τῷ „Νεολόγῳ" τῆς παρελθούσης πέμπτης ἀπό-„σπασμα ἐπιστολῆς τοῦ ἐν Ἀθήναις ἡμετέρου ἀνταποκριτοῦ, ἐν ᾧ „ἐγένετο λόγος ὅτι ὁ μέχρι τοῦ σαββάτου παρ' ἡμῖν διατρίψας „πρεσβευτὴς τῆς Ἑλλάδος ἐν Πετρουπόλει κ. Κλέων Α. Ραγ-„καβῆς, ἀποδεξάμενος κατὰ τὴν ἐν Ἀθήναις διατριβήν του πρόσ-„κλησιν τοῦ Φιλολ. Συλλόγου Παρνασοῦ, ὡμίλησεν ἀπὸ τοῦ βήματος „αὐτοῦ περὶ γλώσσης. Προσετίθει δ' ὁ ἡμέτερος ἀνταποκριτής „Οὐδένα „περὶ τῆς ὁμιλίας τοῦ κ. Ραγκαβῆ καὶ τῶν ἀναγνωσθέντων ποιημάτων „του ποιοῦμαι λόγον, καθόσον ὁ διακεκριμένος ἡμῶν Φίλος εὐηρεστήθη „ἀμφότερα νὰ παραδώσῃ ἡμῖν ἵνα δημοσιευθῶσι διὰ τοῦ „Νεολόγου".

„Τὰ ποιήματα ταῦτα εἶναι τρία, ἐπιγραφόμενα ὧδε· ὁ „Ἐφι-„άλτης", ἡ „Πριγκήπισσα" καὶ τὸ „Χρυσοῦν μυστικόν". „Ἐπεθυμοῦμεν μεγάλως νὰ ἠδυνάμεθα νὰ δημοσιεύσωμεν τὰ ἐν „λόγῳ ποιήματα ἐν τῷ „Νεολόγῳ" καὶ τὰ τρία, καὶ ἡ ἐπιθυμία „εὐνόητος, ἀπορρέουσα ἐκ τῆς τιμῆς ἣν τρέφομεν πρὸς τὸν μουσο-„τραφῆ πρεσβευτὴν, ἔτι δὲ καὶ ἐξ ὑποχρεώσεως ἂν θέλητε, ἀφοῦ „ἐκτάκτως εἰς τὸν „Νεολόγον" προωρίσθησαν πάντες τῆς Φιλολογικῆς „ἐκείνης ἐν τῷ „Παρνασῷ" ἑσπερίδος οἱ λόγοι τοῦ κ. Ραγκαβῆ. „Ἀλλὰ παρ' ὅλον ἡμῶν τὸν πόθον ἀναγκαζόμεθα τὸ ὀλιγοστιχώτερον „πάντων νὰ δημοσιεύσωμεν μόνον, προτάσσοντες αὐτοῦ ὅσα προει-„σαγωγικῶς εἰς τὰ ἀναγνωσθέντα τρία ποιήματά του εἶπεν ὁ κ. „Κλέων Ραγκαβῆς σπουδαῖα περὶ γλώσσης ἔχοντα ὧδε·"

(Νεολόγος, 2 Ἰαν. 1890.)

Κύριοι,

Ὀφείλω εὐγνωμοσύνην εἰς τὸ Προεδρεῖον τοῦ γεραροῦ τούτου Συλλόγου ἐπὶ τῇ ἐντρυφήσει τῆς παρούσης ἑσπερίδος. Εἰς ἡμᾶς πάντας, τοὺς ζῶντας ἐπὶ τοῦ πατρίου ἐδάφους, τὰ τοιαῦτα τυγχάνουσι συνήθη, ἀλλ' ὁ ἀπόκληρος, ὁ βιῶν μακρὰν τῆς γενετείρας, ὁ μετὰ πόθου καὶ θερμοῦ Φίλτρου ἀκολουθῶν ἐξ ἀποστάσεως πᾶσαν αὐτῆς ἐξάνθησιν, αἰσθάνεται κατ' ἀνάγκην ἀνεκλάλητον ἡδονὴν ἐπὶ τῇ ἰδέᾳ ὅτι ἀναπνέει τέλος, ἔστω καὶ δι' ὀλίγας ἡμέρας, τὰς ζειδώρους αὔρας τοῦ Σαρωνικοῦ, ὅτι τὴν ἑσπέραν ταύτην διανύει ἐν αὐτῷ τῷ κέντρῳ τῆς Φιλολογικῆς ἐν Ἑλλάδι κινήσεως, περιστοι-

1) Ἡ διατριβὴ αὕτη ἐδημοσιεύθη ἤδη ἐν τῷ Νεολόγῳ (ἐφημερίδι τῆς Κωνσταντινοπόλεως) τῆς 2 Ἰανουαρίου 1890, ἡμεῖς δὲ ἀσμένως δημοσιεύομεν ἐκ νέου τήν τε περὶ γλώσσης εἰσαγωγὴν καὶ τὰ δύο ὡραῖα τοῦ κ. Ῥαγκαβῆ ποιήματα ἐν καθαρευούσῃ γλώσσῃ γεγραμμένα.
Οἱ συντάκται τῆς „Ἑλλάδος".

χιζόμενος ὑπὸ συναδέλφων, ὧν τὰ ὀνόματα καὶ μακρόθεν ἐφίλησεν, ὧν τὰ ἔργα μετ' ἐθνικῆς ὑπερηφανείας διέτρεξε καὶ ἀπεθαύμασεν. Οὗτος δὲ ὁ λόγος δι' ὃν ἀπεδέχθη τὴν εὐγενῆ ταύτην πρόσκλησιν, καίτοι ἄλλως ἀπαράσκευος· ἐπόθησε τὴν ἐγγυτέραν συνάφειαν πρὸς ἡμᾶς πάντας, μεθ' ὧν συνδέεται ὑπὸ κοινῆς πρὸς τὰς Πιερίδας λατρείας, ἐπόθησεν, ὡς ἐφόδιον διὰ τὰ κατεψυγμένα κλίματα, εἰς ἃ καὶ αὖθις ἀποδημεῖ, τὸ θάλπος τῶν ὀλίγων εὐφροσύνων στιγμῶν, ἃς ἐν τῷ μέσῳ ἡμῶν διέρχεται.

Ἐπειδὴ δὲ ἡ λυρικὴ ποίησις πηγάζει ἀμεσώτερον ἐκ τῆς καρδίας, ἀπεφασίσθη ὅπως ἀναγνωσθῶσιν ἀπόψε τινὲς τῶν λυρικῶν αὐτοῦ συνθέσεων, ὀλίγον γνωσταὶ τυγχάνουσαι, τὴν δὲ ἀνάγνωσιν ταύτην ἀνεδέχθη λίαν προφρόνως ὁ φίλος κ. Λάμπρος, καθ' ὅσον αἱ ῥηθεῖσαι ποιήσεις, ὧν μία ἀποτελεῖ οἱονεὶ αὐτοβιογραφίαν, κέκτηνταί τι τὸ τοσοῦτον προσωπικὸν, ὥστε ὁ γράψας στερεῖται τῆς πρὸς ἀπαγγελίαν αὐτῶν ἀναγκαίας ψυχραιμίας.

Ἀφ' ἑτέρου ὅμως ἐπιβάλλονται αὐτῷ βραχεῖαί τινες παρατηρήσεις περὶ τῆς γλώσσης, ἣν μετεχειρίσθη, καὶ ταῦτα λέγων οὐδόλως βεβαίως προτίθεμαι τὴν ἐνώπιον ὑμῶν ἀνάπτυξιν τοῦ τοσοῦτον δυσχεροῦς γλωσσικοῦ ζητήματος, ἀλλ' ἐπικαλοῦμαι ἁπλῶς τὴν ἐπιείκειαν ὑμῶν καὶ τὴν προσοχὴν, καθ' ὅσον, ἐν ᾧ ἡ δημώδης τυγχάνει εὔληπτος εἰς τὸν τυχόντα, ἡ ὑψηλοτέρα γλῶσσα, ἧς ἡ ὅλη ὑφὴ διατελεῖ ἀκόμη ἀσυνήθης, ἀπαιτεῖ ἐνδελεχεστέραν τινὰ προσπάθειαν πρὸς πλήρη αὐτῆς ἐκτίμησιν καὶ κατανόησιν· βεβαίως θέλγουσιν αἱ χθαμαλαὶ κοιλάδες, ἔνθα φύονται τὰ χαμαίμηλα, ἀλλ' εἰς τὸν ἥλιον ἀστράπτουσιν ἰδίως αἱ δυσπρόσιτοι κορυφαί.

Τὸ ἐπ' ἐμοὶ, καίτοι στεροῦμαι πάντων τῶν ἀναγκαίων προσόντων, ᾐσθάνθην ἀείποτε διακαὲς φίλτρον πρὸς τὴν γλῶσσαν ἡμῶν, τὴν περικαλλεστέραν, ἥτις ἐπήνθησεν εἰς ἀνθρώπινα χείλη, ᾐσθάνθην ἰδίως βαθύτατα τὴν ὑποχρέωσιν, ἣν ἔχομεν ἡμεῖς, οἱ ἀπόγονοι τῶν θεσπεσίων τοῦ παρελθόντος ποιητῶν καὶ λογογράφων, ὅπως καθαίροντες τοῦ ποικίλου ῥύπου τὴν δουλωθεῖσαν καὶ συντριβεῖσαν καὶ μιανθεῖσαν τῶν θεῶν φωνὴν, καταστήσωμεν αὐτὴν καὶ αὖθις ἀξίαν τῆς τρισευγενοῦς αὐτῆς καταγωγῆς. Οὐδὲ τυγχάνει ἀδύνατον τὸ ἐγχείρημα, καίτοι βεβαίως δυσχερές. Οἱ εὑρόντες τὰ θαυμάσια μάρμαρα τῆς Περγάμου οὐδόλως διετήρησαν αὐτὰ ὡς ἄμορφον καὶ κατεσπιλωμένον σωρὸν, διότι τοιαῦτα εὑρέθησαν, ἀλλ' ἀπ' ἐναντίας ἀποκαθάραντες τὸν ὀθνεῖον ῥύπον, ἀνεστήλωσαν καὶ τὸ ἐλάχιστον τεμάχιον εἰς τὴν οἰκείαν θέσιν, καὶ οὕτω δι' ἐνδελεχοῦς

προσπαθείας καὶ τῆς προσθήκης παντὸς ἐκθαπτομένου νέου συντρίμματος, ἀνεκαίνισαν σχεδὸν πλήρη τα περικαλλέστατα ἐκεῖνα συμπλέγματα, ἅτινα ἤδη θαυμάζομεν ἐν Βερολίνῳ.

Ὁμοίας φύσεως ὑπῆρξεν ἡ ἐργασία, δι' ἧς συνετελέσθη ἡ παλινόρθωσις τῆς ἡμετέρας γλώσσης, ἤτοι ἡ ἀποκάθαρσις τῆς διὰ τῶν χρόνων ἐπισωρευθείσης ξένης ἰλύος, ἡ μετὰ καλαισθησίας καὶ κρίσεως ἄντλησις ἐκ τοῦ ἀτελευτήτου θησαυροῦ τῆς ἀρχαίας καὶ ἡ ἀνάστησις τῆς γραμματικῆς καὶ τοῦ συντακτικοῦ τῶν κλασικῶν χρόνων, οὐχὶ βεβαίως ἐν πάσῃ λεπτομερείᾳ, ἀλλ' ἐφ' ὅσον ἐπιτρέπει τοῦτο τὸ πνεῦμα τῶν νεωτέρων ἐποχῶν. Αἱ περὶ τὴν ἐκτέλεσιν τοῦ προγράμματος τούτου δυσχέρειαι ὑπῆρξαν πολλαὶ καὶ ποικίλαι, γνωρίζουσι δὲ αὐτὰς μόνον οἱ ἐνδελεχῶς περὶ τὰ τοιαῦτα μεριμνήσαντες· οὕτως, ὅπως ληφθῇ ἓν ἐλάχιστον παράδειγμα, ἡ ἁπλῆ συνάντησις τοῦ μορίου καὶ μετὰ λέξεως ἀρχομένης ἐκ φωνήεντος περιάγει ἡμᾶς εἰς τὸ ἀπροχώρητον, διότι τὸ καὶ ἐγώ ἀποτελεῖ χασμῳδίαν, τὸ κἀγὼ ἀφόρητον ἀρχαϊσμὸν καὶ τὸ κ' ἐγὼ ἀληθὲς ἔγκλημα, ἀποκοπτομένου ὁλοκλήρου τοῦ σώματος τῆς λέξεως καὶ μενούσης μόνης τῆς κεφαλῆς, τῶν τριῶν δὲ τούτων κακῶν προκειμένων, προτιμῶμεν πάλιν τὴν χασμῳδίαν, ἣν ἠνείχοντο καὶ οἱ ἀρχαῖοι, ὡς ἐκ τῆς ἀφθονίας τῶν ἐν τῇ ἑλληνικῇ φωνηέντων· ἀλλὰ καὶ πλὴν τῶν δευτερευόντων τούτων, ὑφίστανται πάντοτε τὰ ῥιζικὰ προσκόμματα, τὸ ἀπαρέμφατον, ὁ μέλλων, τ' ἀρνητικὰ μόρια, ἤτοι τὸ νὰ, τὸ θὰ καὶ τὸ δὲν, ἐκεῖνα, περὶ ὧν ὡμίλησα καὶ ἄλλοτε ὡς ἀποτελούντων οἱονεὶ τοὺς στρόφιγγας τῆς καθομιλουμένης· διατρέφων ὅμως τὴν πεποίθησιν ὅτι ἀφοῦ ἡ γλῶσσα, ἡ ἀποτελματωθεῖσα ἐπὶ τουρκοκρατίας, ἐπανεῦρεν ἀκράτητος τὴν φυσικὴν αὐτῆς φορὰν, θέλει ἐπὶ τέλους παρακάμψει καὶ τοὺς σκοπέλους τούτους, καὶ, χείμαρρος εἰσέτι, θέλει ταχέως εὐρυνθῇ εἰς διαυγῆ λίμνην γλώσσης μονίμου καὶ καθεστηκυίας, εἰς λίμνην περικλείουσαν μὲν ἐν τῷ πυθμένι αὐτῆς πάντας τούς σμαράγδους καὶ σαπφείρους τῆς ἀρχαίας, ἀλλὰ καὶ κατοπτρίζουσαν συνάμα τὸ ἱλαρὸν στερέωμα τῆς νεωτέρας Ἑλλάδος.

Τὴν ἐλπίδα δὲ ταύτην μοι φαίνεται δικαιολογοῦσα ἡ θαυμασία πρόοδος, ἡ ἄχρι τοῦδε συντελεσθεῖσα, καὶ τὸ λίαν εὐφρόσυνον ἀποτέλεσμα, ὅπερ ἐξησφαλίσαμεν ἐντὸς ἡμίσεως αἰῶνος, διότι πράγματι ἡ γλῶσσα ἡμῶν, ὡς συνήθως τὴν σήμερον γράφεται παρὰ τῶν λογίων, τυγχάνει ἤδη ἀξία τῶν προγόνων, καὶ ἀποστομώσασα τοὺς ὀπαδοὺς τοῦ Φαλμεράϋερ, ἐπισύρει ἐφ' ἡμῶν ὁλονὲν ζωηρότε-

ρον τὸ ἐνδιαφέρον τῶν ἑλληνιστῶν. Ὥστε ἀνεκτὴ καὶ ἡ παροῦσα κατάστασις, ἐν ᾧ ἀφ' ἑτέρου ἀνομολογῶ προθύμως ὅτι, ἐπιζητῶν πληρεστέραν τὴν πρόοδον καὶ τὴν ἄμεσον ἀποσκοράκισιν παντὸς τοῦ μὴ γνησίως ἑλληνικοῦ, παρέκαμψα πολλάκις διὰ τεχνικῶν μέσων τὰ προσκόμματα, ἀλλὰ σὺν καιρῷ καὶ διὰ παρεμφεροῦς ἐργασίας τῶν κρειττόνων ἐμοῦ θέλουσι τέλος καθιερωθῆ οἱ μόνιμοι τύποι, ἐν ᾧ ἐξ ἄλλου οὐδόλως φυσικωτέρα εἰς ἑλληνικὰ χείλη μοι φαίνεται ἡ δημώδης ἐκείνη, ἥτις ἀφ' ἑνὸς στερεῖται τῶν ἀναγκαίων λέξεων πρὸς παράστασιν πασῶν τῶν ἐννοιῶν τοῦ νεωτέρου πολιτισμοῦ, καὶ ἀφ' ἑτέρου δυσφορεῖ πρὸ πάσης ἐνδόξου ἀναμνήσεως τοῦ παρελθόντος ὡς πρὸ στοιχείου ἀσυγκλώστου καὶ ξένου, ὁμιλεῖ δὲ κατ' ἀνάγκην, ὅπως μείνῃ εἰς ἑαυτὴν πιστή, περὶ τοῦ Παρθενῶνα καὶ τοῦ Πλάτωνα. Ἀφοῦ ὡς γλῶσσα εὑρίσκεται εἰσέτι εἰς κατάστασιν ῥευστήν, ἀφοῦ διαρκῶς παρέρχονται πρὸ ἡμῶν ὡς ἀλλεπάλληλα κύματα αἱ ἐφήμεροι αὐτῆς μορφαὶ καὶ σήμερον φαίνονται τετριμμένα τὰ πρὸ δεκαετίας γραφόμενα, φυσικὴ ἡ τάσις ἐκείνων οἵτινες χωροῦσιν ὅ,τι περαιτέρω ἐπὶ τοῦ ῥεύματος, καὶ προσπελάζουσι κατὰ τὸ ἐφικτὸν πρὸς τὴν ἤρεμον λίμνην, περὶ ἧς ἀνωτέρω ἐλέγομεν.

Ἀλλ' ὁμιλῶν περὶ ῥεύματος ἐνθυμοῦμαι τὴν κυριωτέραν ἀντίρρησιν τῶν ἀντιφρονούντων „Μάτην κοπιᾶτε, λέγουσιν οὗτοι, βαίνοντες ἄνω ποταμῶν. Ἡ καθομιλουμένη ἐστὶν ἡ σύγχρονος τῆς γλώσσης μορφὴ καὶ ὡς τοιαύτη ἐπιβάλλεται, μάτην δὲ ὑμεῖς τυμβωρυχεῖτε εἰς τὰς δέλτους τῶν ἀρχαίων, διότι ἡ γλῶσσα, ὡς πᾶν τὸ ζῶν, ῥέει διὰ τῶν αἰώνων, καὶ οὐδέποτε πήγνυται ἢ ἐπιστρέφει πρὸς τὰς πηγάς." Ταῦτά εἰσιν ἀναμφήριστοι ἀλήθειαι, ἀλλ' ἡ ἀσυμφωνία προκύπτει ἐκ παρανοήσεως. Βεβαίως, ἐὰν ἡ δημώδης ἦν ἡ φυσικὴ ἀπόρροια τῆς ἀρχαίας, ἤθελον ἀποβῆ φροῦδαι καὶ ματαιόσχολοι πᾶσαι αἱ πρὸς ἐξευγένισιν αὐτῆς προσπάθειαι, διότι οὐδὲν ἀπολύτως δύνανται οἱ ἀγῶνες τῶν λογίων κατὰ τῆς ἀκατασχέτου φορᾶς ὁλοκλήρου λαοῦ. Ἀλλὰ συμβαίνει ἀκριβῶς τὸ ἐναντίον, τῆς δημώδους οὔσης, οὐχὶ φυσικῆς διαδόχου τῶν προγενεστέρων τῆς γλώσσης μορφῶν, ἀλλὰ θλιβεροῦ ἀποτελέσματος τῆς μεγάλης ἐθνικῆς συμφορᾶς. Εὕρομεν ἀντὶ πόλεων σποδὸν καὶ ἀνηγείραμεν καλλιμάρμαρα μέγαρα, εὕρομεν τοὺς ἀγροὺς χέρσους καὶ διεσπείραμεν ἀφειδῶς τὰ δῶρα τῆς Δήμητρος, εὕρομεν πανταχοῦ τὴν δῄωσιν καὶ μετετρέψαμεν αὐτὴν εἰς εὐπρόσωπον ζωτικότητα, καὶ τούτων γενομένων, ἐπετρέπετο ἆρά γε μόνης τῆς γλώσσης ἡ ἐγκατάλειψις ἐν τῇ οἰκτρᾷ αὐτῆς καταπτώσει, διότι τοιαύτην ἀνεύρομεν αὐτήν; Οὐχὶ βεβαίως,

καὶ τὸ ἐπιβαλλόμενον ἱερὸν καθῆκον συναισθανθὲν αὐθορμήτως σύμπαν τὸ ἔθνος, ἐπεδόθη μετὰ θάρρους εἰς τὸ ἔργον τῆς ἀναγεννήσεως, καὶ γοργῶς πλέον ἐβάδισεν εἰς τὴν ὁδὸν τῆς διαρκοῦς προόδου. Διὰ τοῦτο δ' ἐκπλήττομαι διὰ τὴν ὀξύτητα, ἣν κέκτηται παρ' ἡμῖν εἰσέτι ἡ περὶ γλώσσης διχογνωμία, διότι, κατ' ἐμὲ, τὸ ζήτημα τοῦτο ἐλύθη ὁριστικῶς ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ἔθνους, διαχαράξαντος τὴν μέλλουσαν αὐτοῦ πορείαν, ἐξ οὗ ἕπεται ὅτι οἱ ὀπαδοὶ τῆς καθαρευούσης οὐδόλως σπεύδουσιν ἄνω ποταμῶν, ἀλλ' ἀπ' ἐναντίας ἀκολουθοῦσι τὴν θεόσδοτον καὶ ῥαγδαίαν τοῦ ῥεύματος φοράν.

Ταῦτά εἰσι τοσοῦτον ὀφθαλμοφανῆ, γενικώτερον ἐκφερόμενα, ὥστε πιστεύω ὅτι ὀλίγοι πλέον ὑπάρχουσιν οἱ ἀντιφρονοῦντες καὶ ποθοῦντες, ὡς ὁ κ. Ψυχάρης, τὴν ἐκ νέου ἐνθρόνισιν δημώδους τινὸς διαλέκτου ἐπὶ τοῦ ἄμβωνος, ὅθεν ἀντηχοῦσιν ἤδη φωναὶ ἀναμιμνήσκουσαι τοὺς Βασιλείους καὶ Χρυσοστόμους, ἐν τῷ τύπῳ, ὅστις τοσοῦτον καταπληκτικὰς ἐποίησε προόδους, ἐν τῷ Πανεπιστημίῳ ἔνθα ἐκλεΐσθησαν περιφανεῖς τοῦ γένους σοφοὶ, καὶ ἐν αὐταῖς ταῖς αἰθούσαις, ἔνθα ὁμιλεῖται τέλος γλῶσσα ἀξία λαοῦ πεπολιτισμένου.

Συναισθάνονται δὲ καὶ ἀνακηρύττουσι τὰς ἀληθείας ταύτας μεθ' ἡμῶν καὶ πάντες οἱ ξένοι ἑλληνισταὶ, οἵτινες ἐφ' ὅσον ἀνυψοῦμεν τὴν ἡμετέραν γλῶσσαν, ἐπὶ τοσοῦτον περιέρχονται εἰς εὐχερεστέραν καὶ στενοτέραν μεθ' ἡμῶν συνάφειαν. Διὰ μακρῶν μοὶ ἔγραφε περὶ τοῦ θέματος τούτου ὀλίγας πρὸ τοῦ θανάτου αὐτοῦ ἡμέρας ὁ Δ' Ἐϊχθάλ, λέγων ὅτι ἡ γλῶσσα ἀποτελεῖ τὸ ἀλάθητον κάτοπτρον τῆς καταστάσεως παντὸς λαοῦ, καὶ ὅτι εἰς τὰς προόδους τῆς ἡμετέρας ἠκολούθει εὐφροσύνως τὰς προόδους τῆς ὅλης Ἑλλάδος. Διὰ μακρῶν ἐπίσης μοὶ ἀνέπτυξαν τὰς αὐτὰς ἰδέας ὁ Βὸλτζ, ὁ Σάνδερς, ὁ Τέλφυς καὶ τόσοι ἄλλοι, ἐπικροτοῦντες ἐνθέρμως εἰς τὰς προσπαθείας τῆς μεγάλης τῶν λογίων πλειονότητος, καὶ λέγοντες ὅτι, ἐὰν ὁ εὐγενέστερος λαὸς τῆς γῆς ἀπεσκοράκιζε τὸ ἔνδοξον αὐτοῦ παρελθὸν, ἐὰν οἱ ἀπόγονοι τοῦ Σοφοκλέους καὶ τοῦ Ξενοφῶντος ἠρκοῦντο τὴν σήμερον εἰς τὴν ἄξεστον διάλεκτον τῶν ὀρεσιβίων ἁρματωλῶν τοῦ Πίνδου, ἢ τῶν ἀφελῶν ποιμένων τῆς Ἀρκαδίας, ἤθελον ἀποδείξει ἀκριβεῖς τὰς ἐρεσχελίας περὶ ἐξαφανίσεως τῆς ἑλληνικῆς φυλῆς, καὶ ἐξισωθῇ πρὸς τὰ ἐθνάρια ἐκεῖνα, τὰ ἐστερημένα πάσης ἱστορίας καὶ σπουδαιότητος.

Καὶ οὐχὶ ἀδίκως, τῇ ἀληθείᾳ! Δυσανασχετοῦμεν κατὰ τῶν Εὐρωπαίων, οἵτινες, ἀντὶ τῆς πατροπαραδότου ἡμῶν προφορᾶς, ἐπιμένουσιν εἰς ἐκείνην, ἣν ἐπενόησε μίαν ἡμέραν ἀδεξίως χαριεντιζό-

μενος ὁ Ἔρασμος, καὶ ὅμως ἡμεῖς αὐτοὶ ἀπαρνούμεθα εἶτα τὴν γλῶσσαν τῶν προγόνων, ἅπαν τὸ εὐγενὲς ἡμῶν παρελθὸν, καὶ περιοριζόμεθα εἰς δημῶδες ἰδίωμα, οὗ ἀδιάφορος πλέον ἡ προφορὰ, ἀφοῦ τάμωμεν τὸν πρὸς τὰς ἱστορικὰς παραδόσεις σύνδεσμον.

Ποῖον δὲ ἄράγε τὸ ἰδίωμα τοῦτο, τὸ διαμφισβητοῦν τὸ ἔδαφος ὑπ' αὐτὴν τὴν Ἀκρόπολιν εἰς τὴν μελίρρυτον γλῶσσαν τοῦ Ξενοφῶντος; Μὴ τὸ χιακὸν τοῦ κ. Ψυχάρη, ἢ τὸ κρητικὸν τοῦ Κορνάρου, ἢ τὸ ἑπτανησιακὸν τοῦ Σολωμοῦ, ἢ τὸ ἠπειρωτικὸν τοῦ Βαλαωρίτου, ἢ ποῖον ἕτερον; Διαλέκτους εἶχε πολλὰς καὶ ἡ ἀρχαία Ἑλλὰς, δημώδης γλῶσσα ἐλαλεῖτο πανταχοῦ τῶν ἑλληνικῶν χωρῶν καὶ καθ' ὅλον τὸν μεσαίωνα, ἧς πολλὰ ἐδημοσιεύθησαν περίεργα δείγματα ἐν τῷ περιοδικῷ τοῦ Συλλόγου τούτου, δημώδη ἰδιώματα ὑφίστανται καὶ νῦν εἰς πάσας τὰς εὐρωπαϊκὰς χώρας καὶ χρησιμεύουσι πρὸς συγγραφὴν ἔργων ἐπιτοπίου σημασίας, ἀλλ' οὐδεὶς ἐσκέφθη ποτὲ τὴν διὰ τῆς βενετικῆς ἢ προβιγκιανῆς διαλέκτου ἐκθρόνισιν τῆς γλώσσης, εἰς ἣν ἔγραψαν ὁ Ἀλφιέρης καὶ ὁ Ῥακίνας.

Καὶ ταῦτα μὲν παραδέχονται οἱ πλεῖστοι, ἀλλ' ὑπάρχουσι καί τινες, οἵτινες, ἀποδεχόμενοι τὴν καθαρεύουσαν διὰ τὸν πεζὸν λόγον, φρονοῦσιν ὅτι διὰ τὴν ποίησιν ἁρμόζει μᾶλλον ἡ δημώδης, καθ' ὃ εὐχερέστερον διεισδύουσα εἰς τὴν καρδίαν τῶν συγχρόνων, καὶ ἀποφαίνονται μάλιστα ὅτι ἡ δημώδης αὕτη καθιερώθη πλέον ὡς γλῶσσα τῆς ἑλληνικῆς ποιήσεως, διὰ λόγους, οὓς εὐγλώττως ἀναπτύσσουσιν ἐγγράφως τε καὶ προφορικῶς εἰς γλῶσσαν, τὸ περιέργον, ἐντελῶς καθαρεύουσαν. Πολλοὶ ἐξ αὐτῶν συνέγραψαν ἤδη ἔργα ὡραῖα, ἅτινα πρῶτος ἐγὼ θαυμάζω, καὶ διὰ τοῦτο ἐλπίζω ὅτι θέλουσι μοὶ συγχωρήσει τὰς ἐλαχίστας ταύτας παρατηρήσεις, καθ' ὅσον ἐκ τῆς συγκρούσεως τῶν γνωμῶν πηγάζει ἡ ἀλήθεια. Ἡ ἀπὸ τῆς καθαρευούσης εἰς τὴν δημώδη κατάπτωσις τοῦ ποιητοῦ μοὶ φαίνεται ἀφύσικος ὅλως καὶ ἀσυμβίβαστος εἰς τοὺς αἰωνίους κανόνας· ὁ ποιητὴς οὐδέποτε κατέρχεται ὑπὸ τὸν πεζὸν λόγον, ἀλλ' ἀπ' ἐναντίας μετεωρίζεται ὑπὲρ αὐτὸν, καθιστάμενος ὁ θεόπνευστος πρωτουργὸς καὶ σκαπανεὺς τῆς διαρκοῦς ἐξευγενίσεως καὶ ἀνυψώσεως τῆς ἐθνικῆς αὐτοῦ φωνῆς. Οὐδὲ τυγχάνει τὸ ζήτημα τοῦτο δευτερεῦον, καθόσον, ὅπως ὁ Πλάστης συναπήρτισε τὸν ἄνθρωπον ἐκ ψυχῆς ἀθανάτου καὶ περικαλλοῦς σώματος, οὕτω πρὸς παραγωγὴν παντὸς τελείου καλλιτεχνήματος ἀπαιτεῖται ὑψιπετὴς ἔμπνευσις καὶ ὕλη ἐπιμελῶς λελαξευμένη, ἀπαιτεῖται, ὅπως καταπλήξῃ τὸν κόσμον ἡ Ἀφροδίτη τῆς Μήλου, ὁ Πραξιτέλης ἀφ' ἑνὸς καὶ ἀφ' ἑτέρου τὸ μάρμαρον τῆς Πάρου.

Καὶ ἤδη, καταλείπων τὴν θέσιν ταύτην, καὶ ἀπερχόμενος μετ' ὀλίγας ἡμέρας εἰς τὰς ἐσχατιὰς τῆς Εὐρώπης, πιστεύσατε, παρακαλῶ, ὅτι παραμένω οὐχ' ἧττον ἐν τῷ μέσῳ ὑμῶν διά τε τοῦ πνεύματος καὶ διὰ τῆς καρδίας.

ἐν Πετρουπόλει. ΚΛΕΩΝ ΡΑΓΚΑΒΗΣ.

ΤΟ ΧΡΥΣΟΥΝ ΜΥΣΤΙΚΟΝ.

Moi, qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
je vis que je l'aimais bien plus et bien plus fort,
et que ma passion s'était encore accrue.
FR. COPPÉE. *Intimités.*

Γνωρίζεις πού Φερόμεθα ἐὰν σὲ ἀγαπήσω·
ἀνθρώπινοι χωρίζουσιν ἡμᾶς καὶ θεῖοι νόμοι·
καὶ ὅμως, οἴμοι, ὠχριῶ καθὼς σὲ ἀπαντήσω,
καὶ θεωρῶν σε τήκομαι ὡς ὁ κηρὸς, καὶ Φρίσσω,
ἐὰν τυχὸν ἐγγίσσῃ μὲ ἡ καστανή σου κόμη.

Ζοφῶδες βλέπων πρὸ ἡμῶν τὸ χάσμα τῆς ἀβύσσου,
πεισμόνως σὲ ἀπέΦευγον παλαίων κατὰ μόνας,
ἀλλ' ἡ ἡδεῖα πανταχοῦ παρίστατο μορΦή σου,
καὶ κατ' ὀνείρους συμπαθῶς προσνεύουσα ἐχρύσου
τῆς ἄΦρονος καρδίας μου τοὺς στυγεροὺς χειμῶνας.

Καὶ ἤδη, ἐν ᾧ ὤμοσα ψυχρότητα καὶ λήθην,
ἐνῷ σ' ἐκάλουν ἀδελΦὴν καὶ πέδας Φέρω ἄλλας,
ἐν ᾧ οἰκεῖος, ἀγαστὸς παρὰ τῶν σῶν ἐκλήθην,
ἐν ᾧ τὸν πλάνον πειρασμὸν τοσάκις ἀπηρνήθην,
εἰπὲ, τί πράττω, προσΦιλὴς λατρεία μου, ὁ τάλας;

Εἰπὲ, πῶς ἤλλαξε μορΦὴν περὶ ἐμὲ ἡ πλάσις,
καὶ εἰς ἐδὲμ ἡ ἔρημος ἡ πρώην μετετράπη;
Πόθεν ἐχύθη χαροπὸν τὸ Φῶς εἰς τὰς ἐκτάσεις,
καὶ ποία ἤδη μὲ πληροῖ τῆς οἰκουμένης πάσης,
ἀντὶ τοῦ πρώην παγετοῦ, ἀκήρατος ἀγάπη;

Εἰπὲ, εἰπέ μοι διατί, τέκνον ὀργῆς καὶ δίνης,
αἰσθάνομαι τὰς ἁπαλὰς θωπείας τοῦ ζεΦύρου;
Εἰκόνας διατί ὁρῶ εὐδίας καὶ γαλήνης,
καὶ ἄνθη πέριξ μου Φαιδρὰ Φυέντα ἐξαπίνης,
ποίου ἐνέπλησαν ἁγνοῦ τὴν ὕπαρξίν μου μύρου;

Αἱ ὧραι παρὰ σὲ γοργαὶ εἰπέ μοι πῶς πετῶσι,
καὶ ἡ Φωνή σου ὡς μολπὴ μὲ θέλγει ἀσπασία;
Θυμῆρες βλέμμα διατί γονυκλινὴς αἰτῶ σοι,
καὶ ὅταν μοὶ συγχωρηθῇ ἡ τόλμη μου ἡ τόση,
πρὸς τί Φοιβάζω ἔξαλλος ἐν μέθῃ θεσπεσίᾳ;

Οἱ ὀφθαλμοί σου, δίδυμον λαμπρῶν φωστήρων σέλας,
ἐν τῇ σκοτίᾳ μου, εἰπὲ, πρὸς τί μεσουρανοῦσι;
Ἀφ' οὗ μὲ σκέπει οὐρανὸς ἀμείλικτος καὶ μέλας,
πρὸς τί χρυσοῦντες ἐπ' αὐτοῦ τὰς ζοφερὰς νεφέλας,
δι' αἴγλης, φεῦ, ἀπατηλῆς ἀπαύστως μὲ θαμβοῦσι;

Τοὺς παραφόρους πόθους μου καὶ τὰς χιμαίρας πάσας
ἐφ' ὥρας εἰς τὸ συμπαθὲς πρὸς τί ἐκχέω οὖς σου,
καὶ ἄνθος τι ἢ ῥάκος σου κρυφίως σοι ἁρπάσας,
πρὸς τί πιέζω ἐπ' αὐτοῦ τὰ χείλη, ἂν περάσας
τυχαίως ἔθιξεν αὐτὸ ὁ ἀβροβάτης ποῦς σου;

Μικρὸν, οἰκτίρμων, τὴν λευκὴν ἂν μοὶ ἀφήσῃς χεῖρα,
πρὸς τι πυρέσσει ἡ ἐμὴ ἐξ ἡδονῆς καὶ τρέμει;
Μακράν σου διατί ψυχρὰ πᾶσα στιγμὴ καὶ στεῖρα,
καὶ ἀγαστὴ μοὶ φαίνεται ἡ ἀχαρίς μου μοῖρα,
ἂν πρός με στρέψῃς εὐμενὲς τὸ βλέμμα σου, εἰπέ μοι;

Πᾶσάν σου λέξιν διατί συλλέξας φιλαργύρως,
ὡς θησαυρὸν εἰς τ' ἄδυτα φυλάττω τῆς καρδίας,
καὶ ὅταν ἔλθῃ τῶν ὡρῶν τῶν μελανῶν ὁ κλῆρος,
ποία μὲ δάκνει ἔχιδνα μυχία καὶ ἀγήρως,
ἐὰν τυχαίως παίζουσα μετ' ἄλλων ἐμειδίας;

Εἰπέ μοι, κόρη προσφιλὴς, εἰπέ μοι, ἐνθυμεῖσαι
ἐκείνην τὴν παμπόθητον καὶ τρυφερὰν ἑσπέραν
ὁπότε αἱ ψυχαὶ ἡμῶν, εἰς μίαν ἑνωθεῖσαι,
μνηστείαν ἀνεκκλάλητον ἐτέλεσαν, ἀρθεῖσαι
εἰς τοῦ ἀδόλου ἔρωτος τὴν οὐρανίαν σφαῖραν;

Ἐξέχεεν ἀνέκφραστον μαγείαν ἡ σελήνη,
καὶ πρὸ ἡμῶν ἐμάρμαιρε χρυσῆ ἡ Μαρεῶτις,
ἐτέλουν φίλτρα εὔοσμα οἱ ὠχριῶντες, κρίνοι,
καὶ ἵμερος θεσπέσιος τὴν φύσιν συνεκίνει,
ὡς εἰ σφριγῶσα ἔθνησκεν ἐκ τῆς τρυφῆς τῆς πρώτης.

Ἡ νὺξ ἐπέτα, ἀλλ' ἡμᾶς ὁ χρόνος ἐλησμόνει,
καὶ μοὶ ἐλάλει φωσφοροῦν τὸ διαυγές σου ὄμμα.
Σὺ ἐν τῇ πλάσει δι' ἐμὲ ὑπῆρχες τότε μόνη,
καὶ ἡ ἐσθής σου ἡ λευκὴ, ὡς νυμφικὴ ὀθόνη,
ἐχεῖτο περιγράφουσα τὸ θελκτικόν σου σῶμα.

Τὸ μειδιῶν στερέωμα Ναὸς, ἐν ᾧ ἐψάλη
ὁ μυστικὸς ὑμέναιος ἡμῶν, Φιλτάτη κόρη,
λαμπάδες τ' ἄστρα τὰ χρυσᾶ, θυμέλη ἡ ἀγκάλη,
μυσταγωγία ἄφατος, ἐρωτικὴ κραιπάλη·
στεφάνους θάμνος διανθὴς ὑπὲρ ἡμᾶς ἠώρει.

Καὶ ἤδη τί παλαίομεν κατὰ τῆς εἱμαρμένης;
Δὸς τοὺς χρυσοῦς πλοκάμους σου καὶ τὰ θερμά σου χείλη.
Ἀκούεις πῶς συρίζουσιν αἱ φλόγες τῆς γεέννης,
καὶ τῆς φθορᾶς οἱ δαίμονες καγχάζουσι; Τί μένεις;
Ἐλθὲ εἰς τὴν ἀγκάλην μου, ἐλθὲ, πιστή μου φίλη.

Τὸ θέσφατον συνήνωσεν ἡμᾶς· Ἐλθὲ, καὶ τότε
τῶν κόσμων τὸ ἐτώσιον ἂς καταρρεύσῃ πλῆθος.
Οἱ νόμοι οἱ ἐπίγειοι εὐήθεις καὶ προδόται.
Φοιβάζοντες τοῦ ἔρωτος τοῦ θείου θιασῶται,
Ἐδὲμ ἡμεῖς ποιήσωμεν τὸ παιδικόν σου στῆθος.

Μὴ ἐπὶ πλέον ἀπειθῆς τυφλῶς τῇ θείᾳ δίκῃ.
Ἂν τὰς ἀλύσεις ἀσπαστὰς καλῇς ἢ ἀποφράδας,
ἐμὴ ἐπλάσθης. Καὶ ψυχὴ καὶ σὰρξ ἐμοὶ ἀνήκει,
ἐμὴ ἡ νέα σου ἠὼς, ἐμὴ ἡ ἀμφιλύκη,
κοινὰ καὶ τὰ ἠλύσια ἡμῶν καὶ ὁ Καιάδας!

ΚΛΕΩΝ ΡΑΓΚΑΒΗΣ.

Η ΠΡΙΓΚΗΠΙΣΣΑ.

Ἄτε παρθένος ἠΐθεός τε, παρθένος
ἠΐθεός τ' ὀαρίζετον ἀλλήλοιϊν.
Ὁμήρου Ἰλ. Χ. 128.

Συνηντήθημεν, Φιλτάτη, καθ' ἣν ὥραν ἐμειδία
εἰς ἀνέφελον αἰθέρα ἡ νεότης ἱλαρά,
πρὸ ἡμῶν εὐρὺς ὁρίζων, πέριξ διανθῆ πεδία
καὶ εἰς τὄμμα τὸ ἀστράπτον ἡ ἀνύποπτος χαρά.

Πλανηθεὶς εἰς ξένας χώρας, σχετισθεὶς πρὸς ὁμηλίκους,
παρευρέθην εἰς θαλλίας τῶν ἑταίρων θυμειδεῖς,
τοῦ Φαλέρνου ἡ φιάλη φιλικοὺς συνήνου κρίκους,
καὶ ὁ ψίθυρος ἀντήχει τῶν ἐρώτων ὁ ἡδύς.

Ἐκρυπτόμεθα πολλάκις εἰς αἰθούσας καταχρύσους,
ἐσελάγιζον οἱ λύχνοι ὡς ἀστέρες φωταυγεῖς,
καὶ κατώπτριζον τὰ πλήθη τῶν κρυστάλλων νέους Κροίσους,
οὓς ἀνεύρισκε πενέστας ἡ στυγνότης τῆς αὐγῆς.

Ἤ, φαιδροὶ ἀγρόται πάλιν, εἰς συστάδας βαθυκόμους
ἐξηπλούμεθα ἐφ' ὥρας, ὅπου ῥύαξ ἀργυροῦς,
ἐρωτύλαι ἀηδόνες ἐξωραΐζον τοὺς κώμους,
καὶ τὰ ῥόδα εἰς θυσάνους συνεπλέκομεν χλωρούς.

Πρὸς τὰ κρέμβαλα σκιρτῶσαι αἱ δρυάδες οὕτω πάλαι
τοὺς Σατύρους ἐπροκάλουν εἰς τοῦ δάσους τοὺς μυχούς,
ἄνευ πέπλων αἱ ἀφρώδεις ἐκυμάτιζον ἀγκάλαι,
καὶ ὁ θροῦς φαιδρῶν γελώτων ἐβαυκάλει τὰς ἠχούς.

Πόσας εἶδον τότε κόρας διανθούσας μόλις, οἴμοι,
πόσων φέρω τὴν εἰκόνα εἰς τὸ στῆθος τὸ θερμόν!
Αὕτη κόσμους ἰδεώδεις ἀκαθέκτως ἐπεθύμει,
ὡς ἱέρεια ἡ ἄλλη παρ' ἀμόλυντον βωμόν,

Τοὺς πλοκάμους εἶχεν αὕτη ὡς ἀκτῖνας τοῦ Μαΐου,
πυραυγεῖς καὶ λείους ἄλλη ὡς τοῦ κόρακος πτερόν,
τὄμμα ταύτης ἡμιλλᾶτο πρὸς τὰ χρώματα τοῦ ἴου,
τῆς ἑτέρας εἰς σπινθήρων διελύετο σωρόν.

Οἰδαλέον αὕτη στόμα διανοίγουσα ἠρέμα,
ἐμειδία ὡς τὸ βρέφος εἰς τοὺς κόλπους τιθηνοῦ,
τολμηρὸν ἡ ἄλλη πέριξ ἐξηκόντιζε τὸ βλέμμα,
ὅπου πνεύματος ἐκλάμψεις ἀνεφλέγοντο καὶ νοῦ.

~~~

Τέλος ἦλθεν ἡ ἡμέρα, ἣν καθώρισεν ἡ μοῖρα,
καὶ σὲ εἶδον ἐν τῷ μέσῳ τῆς χορείας τῆς γοργῆς.
Πρὸς τοὺς γέλωτας συνῄνου τὴν φαιδρὰν μολπὴν ἡ λύρα,
καὶ ἡ Κύπρις ἐξεκένου τοὺς κρατῆρας τῆς στοργῆς.

Μόνη σύ, ὠχρὰ ὡς κρίνον, ἐν γωνίᾳ καθημένη,
ἐθεώρεις μετ' ὀδύνης τὴν χαρμόσυνον σκηνήν,
καὶ ὡσεὶ ἐξ ἄλλου ἄστρου εἰς τὸν κόσμον ἐρριμένη,
κρύφα ἔτεγγες θρηνοῦσα παρειὰν ἐρατεινήν.
~~~

Σ' ἐπλησίασα καὶ εἶπον· — „Ἡ σταγὼν τῆς θείας δρόσου
τί ζητεῖ εἰς ἰλυώδη τῶν παθῶν ὠκεανόν;
Ἐκ τῶν ἠλυσίων σέλας, ἡ ἀκτὶς τοῦ βλέμματός σου,
πῶς φωτίζει τὸν κευθμῶνα τῶν δακρύων καὶ δεινῶν;

Ὡς ἀγγέλου αἴγλη στέμμα σὲ κοσμεῖ χρυσῶν βοστρύχων,
ἀφανὲς τὸ σκῆπτρον φέρεις τῆς ὑπάτης καλλονῆς,
τὸ λευκόν σου στῆθος δάπτει κόσμος πόθων ἐνδομύχων,
καὶ ψυχῆς ἁγνῆς καθρέπτης ἡ μορφὴ ἡ εὐγενής.

Μετ' ἐμοῦ ἐλθέ, ὦ φίλη. Εἰς τοὺς κόλπους τούτους πᾶσαν
τὴν ἀκμαίαν θάλπω φλόγα τῆς πυρώδους Ἀττικῆς·
τὸ ἡφαίστειον μυκᾶται τὰ ἀλύσεις διασπάσαν,
καὶ ὁ ἔρως ἐκ τῆς τέφρας ἀναθρώσκει ὁ γλυκύς.

Τὴν χρυσῆν ἐκείνην χώραν ἔχω, φίλη μου, πατρίδα,
ἣν παρήγαγεν ὁ Πλάστης μειδιάσας προσηνῶς,
ἣν ἀνέδειξε τῆς ὅλης ὑφηλίου κατακλεῖδα,
καὶ περιπαθῶς θεᾶται ὁ γελόεις οὐρανός.

Ἐκ τοῦ στίλβοντος Αἰγαίου ἡ Ἀστάρτη ἐγεννήθη,
ὅπου ᾄδουσι λιγέως τῶν Σειρήνων οἱ χοροί,
ἀβρομάστων Νηρηΐδων τὰ σφριγῶντα πέριξ πλήθη
τὸ διῶκον τῶν Τριτώνων σαῦλον γένος θεωρεῖ.

Γαλακτώδεις Ὀρεάδες διαυγεῖς οἰκοῦσι κρήνας,
καὶ τρυφῶσιν εἰς τὰς λόχμας τοῦ εὐχλόου Παρνασσοῦ,
τὰς ὠλένας φιλαρέσκως συγκρατεῖ τὰς μαρμαρίνας,
μύρτων σύμπλεγμα εὐῶδες καὶ μυρσίνης καὶ κισσοῦ.

Τῶν Χαρίτων ἡ χορεία τοῦ ἱμέρου ἐν τῇ πλάσει
τὴν ἀνέκφραστον μαγείαν διασπείρει ἀφειδῶς,
καὶ ὁ παῖς τῆς Ἀφροδίτης οὐρανοῦ καὶ γῆς ἀνάσσει.
Δὸς τὴν χεῖρά σου, φιλτάτη· τὰ δροσώδη χείλη δός.

Τὴν ἀγάπην ὡς θρησκείαν θεωροῦμεν ἐν Ἑλλάδι,
σοὶ ὀμνύω φίλτρον οἷον σοὶ ἀνήκει ἐκ θεῶν,
ὡσανὰ πιστῆς λατρείας ἡ καρδία μου σοὶ ᾄδει,
καὶ βωμὸν ἡδυπαθείας σοὶ ἐγείρει ἀγλαόν.“ —

Ὡς ἠὼς τοῦ Ἀπριλίου ἐλαφρῶς ἐρυθριῶσα,
— „Ἡ ἀπάντησίς μου, εἶπεν, εἷς ἀθῶος ἀσπασμός. —
Πάλλει εὔγλωττον τὸ στῆθος, ἂν ἐσίγησεν ἡ γλῶσσα,
Ἔστω οὗτός μοι ὁ πρῶτος καὶ ὁ ἔσχατος δεσμός.“ —



Ὡς αἱ πέλειαι τὸ ἔαρ εἰς τὰ βάθη τῶν δρυμώνων
ἐκ τῶν κλάδων ἐξαρτῶσι φωλεὰν ἐρωτικήν,
καὶ ἡμεῖς κρυβέντες οὕτω πέραν τύρβης καὶ χειμώνων,
μετετρέψαμεν τὴν πλάσιν εἰς Ἐδὲμ ἀρκαδικήν.

Ἰριώδεις χρυσαλίδες αἱ στιγμαί, γοργῶς πετῶσαι,
ἐγκατέλειπον παιπάλην ἀναμνήσεων χρυσῶν,
καὶ τὰ πάντα διὰ πέπλου λάβρου πάθους παριστῶσαι,
εἰς τὸ ἄλεισόν μου νέκταρ συνεκίρνων περισσόν.

Μύστις ἦν τῆς Μελπομένης. Πῶς τοῦ πλήθους τὰς καρδίας
συμπαρέσυρεν ἐξάλλους πρὸς ἀστέρας φαεινούς!
Πῶς ἐσφάδαζον ὁπότε, παιδοκτόνος, τῆς Μηδείας
τοὺς θεοὺς ἐπεκαλεῖτο ἀντιλήπτορας δεινούς!

Ἢ ὁπότε, θηριώδης ἐκ ζηλείας ὁ Ὀθέλλος,
τὴν ἀθώαν Δυσδαιμόναν ἀναιρεῖ δι' ἀσπασμῶν,
καὶ τὸ ᾆσμα τῆς ἰτέας, θλιβερὸν τοῦ τάφου μέλος,
συνενοῦται ἀπαισίως πρὸς τὸν ἔσχατον σπασμόν.

Ἢ ὁπότε συνταράσσει τὰς ἠχοῦς τῆς Ἐλσινόρης
τῆς δειλαίας Ὀφελείας ἡ ἀλλόφρων οἰμωγή,
καὶ τὸ μνῆμα ὁ Ἀμλέτος παραιτῶν τῆς νέας κόρης,
τοῦ πατρὸς τοὺς ἐστεμμένους δολοφόνους κρεουργεῖ.

Ποῖαι τότε συγκινήσεις, πῶς τὸ πλῆθος ἅπαν τρέμον
ἐπεκρότει ἐν ἐκστάσει τὴν μεγάλην τραγῳδόν!
Πῶς συλῶν ἐγὼ τοὺς κήπους, κόσμον ὅλον ἰανθέμων
ἐξεκένουν πρὸ τῶν φίλων τῆς λατρείας μου ποδῶν!



Ἀλλ' ὁ χρόνος, φεῦ, ἀπαύστως πάντα φθείρει καὶ μαραίνει,
καὶ τῶν ῥόδων αἱ ἀλύσεις ἐπ' ὀλίγον εὐθαλεῖς,
φειδωλῶς τὸ θεῖον μάννα τοῖς θνητοῖς ἡ μοίρα ῥαίνει
καὶ τῆς δύης ὁ χειμάρρους καταφέρεται πολύς.

Πλησιάσασα ὑπούλως, ὡς ὁ θὴρ ὁ ἀδηφάγος,
ἡ σκληρὰ ἐπέστη ὥρα, ἣν ἐπένθουν ἀπωθῶν·
ἐμακρύνθη μειδιῶσα, βλέμμα ἓν μακρὸν, καὶ πάγος
ἐπεκάλυψε μακραίων τὸ θυμῆρες παρελθόν.

Ὕλη, ὕλη, κοῦφον ὄναρ! Εἷς μεσάζει μόλις τοῖχος,
καὶ τὸ βλέμμα σου νεκροῦται, ἡ ἀνίσχυρος ἀφή.
Μακρυνόμεθα ἓν βῆμα ... καὶ ὑπνώττομεν ἡσύχως,
ἐνῷ θνήσκουσι πλησίον ἴσως ὄντα τιμαλφῆ.

Πῶς ἀσπλάγχνως βίον ὅλον ἀπαλείφει ὥρα μία,
πῶς παρέρχονται τὰ ἔτη μετὰ τοῦτο μελανά,
πῶς ἐκσπᾷ ὁ κλύδων αἴφνης, καὶ ἡ πρώην νηνεμία
ἐπαυξάνει ἔτι μᾶλλον τοῦ παρόντος τὰ δεινά.

Ἐπλανήθην εἰς θαλάσσας, εἰς ἐρήμους ἀνημέρους,
ἀλλ' εἰσέτι μὲ σπαράσσει ὁ θρηνώδης χωρισμός,
καὶ πενθῶ θραυσθέντας ἤδη τοὺς δεσμοὺς τοὺς ἐφημέρους,
οὓς εἰς χάλυβα σκληρύνει τῶν δακρύων ὁ νασμός.

Καὶ πενθῶ, ἐνῷ τί πράττεις, σὺ τῶν πρώτων χρόνων φίλη;
Τί διέδωκεν ἡ φήμη καὶ μακρόθεν θαυμαστόν;
Μεγιστὰν ἐκ τῶν ἐξόχων, ὃν ἡ γῆρύς σου ἐκήλει,
σοὶ ἐδώρησε τὸ στέμμα πριγκηπίσσης τὸ κλειστόν.

Καὶ ἰδοὺ εἰς ἀνακτόρων ἤδη λάμπεις ὁμηγύρεις,
φωταυγὴς ἐξ ἀδαμάντων, ἐξαδέλφη ἀνασσῶν,
καὶ τὰ ἴχνη ἔτι φέρον τῶν χειλέων μου, ἐγείρεις
θάλλον μέτωπον ἐν μέσῳ ἐπισήμων αἰθουσῶν.

Σὲ λυποῦμαι! Ξένη ὅλως ἡ ἀπέριττος παιδίσκη
εἰς τὸν κόσμον ὅπου πάντα σεσηπότα καὶ ψευδῆ.
Εἰς θερμῶνας τῶν ὀρέων τὸ εὐῶδες ἄνθος θνήσκει,
καὶ ὡς σκώληξ ὑποσκάπτει ἡ ἐπίπλαστος χλιδή.

Σὲ λυποῦμαι! Μειδιῶσιν αἱ κοιλάδες ἐν γαλήνῃ,
ἀλλ' ἡ θύελλα μαστίζει τὰς ἀγρίας κορυφάς.
Ἐνθυμεῖσαι κἄν, εἰπέ μοι, ἐνθυμεῖσαι, καὶ καλλύνει
ἀναπόλησις ἡδεῖα τὰς παρούσας σου τρυφάς;



Ἐπανῆλθον μετὰ χρόνους εἰς τὰ μέρη τὰ συνήθη,
τῆς ἀρχαίας εὐφροσύνης ἐπανεῦρον τὴν σποδόν.
Ἀμετάβλητα τὰ πάντα· μόλις θρύπτονται οἱ λίθοι,
ἐν ᾧ φθίνουσι τὰ φῦλα τῶν θνητῶν ἀστραπηδόν.

Ἀλλ' ἐξαίφνης, οἵα θέα! Χρυσοπάρυφοι οἰκέται
πρὸ τεθρίππου ἀλαζῶνος προελαύνουσι γοργῶς,
καὶ λεπτὰ τριχάπτων πλήθη, μόλις κρύπτουσιν, ἴδετε,
ὑδαρῶν σαπφείρων ζεῦγος, φωσφοροῦν ἐπαγωγῶς.

Ἡ Πριγκήπισσα! Σὺ ἦσο, ἡ ἀγάπη μου ἡ πρώτη.
Μὲ ἠτένισας ... ἓν βλέμμα διημείψαμεν ταχύ,
καὶ παρῆλθες ἐνερόχρως ... ἀλλ' ἐπείσθην ἤδη ὅτι
ὡς ἐγὼ πενθεῖς ἀκόμη τὸν καιρὸν τὸν εὐτυχῆ!

ἐν Πετρουπόλει. ΚΛΕΩΝ ΡΑΓΚΑΒΗΣ.

ΕΙΣ ΣΤΕΝΑΓΜΟΣ.

ὑπὸ Κωνστ. Θ. Τοφαρίδου [1]).

Εἰς τὴν αὐγὴν τοῦ βίου μου
σὲ πρώτην εἶδα, φίλη,
κ' ὡς μ' ἔτεινες τὰ χείλη
εἰς φίλημα γλυκύ,

Ἠσθάνθην τῆς καρδίας μου
τοὺς πόθους νὰ ἐγείρῃς,
καὶ φωταυγοῦσα Ἶρις
μ' ἐφάνης μαγική.

Εἰς Σέ, ὦ κόρη, ὕπαρξιν
ἀγγέλου μακαρίαν,
θνητοῦ εὐδαιμονίαν
διεῖδον ἐπὶ γῆς.

Ἐπίστευσα εἰς ζείδωρον
τοῦ λυκαυγοῦς ἀκτῖνα,
εἰς ῥόδα καὶ εἰς κρῖνα
ἐαρινῆς αὐγῆς.

Ἡ μοῖρα πλὴν ἠθέλησε
πικρῶς νὰ μᾶς χωρίσῃ,
σκληρῶς νὰ μᾶς βυθίσῃ
εἰς χείμαρρον δεινῶν ....

Καὶ ἤδη ... στένων σύρομαι
μακράν σου εἰς τὰ ξένα,
μὲ στήθη πονεμένα,
καὶ Σὲ μόνην θρηνῶν.

1) Der Redaktion gütigst eingesandt von Herrn C. D. Livierato in New-York.

TO THE WOOD-LARK.

Oh stay, sweet warbling wood-lark, stay!
Nor quit for me the trembling spray;
A hapless lover courts thy lay,
    Thy soothing, fond complaining.

Again, again that tender part,
That I may catch thy melting art;
For surely that wad touch her heart,
    Wha' kills me with disdaining.

Say, was thy little mate unkind,
And heard thee as the careless wind?
Oh! nocht but love and sorrow join'd,
    Sic notes o' woe could wauken.

Thou tells o' never-ending care;
O' speechless grief, and dark despair;
For pity's sake, sweet bird, nae mair,
    Or my poor heart is broken!

Robert Burns.



IDEM GRAECE.

Ἀδύφωνέ μοι κορύδαλλε βάσσας
πτᾶθι μὴ κήνων τρομέρων ἀπ' ὕσδων,
σᾶς γὰρ ἰμέῤῥω δυσέρως μαλ' αὖδως
ἤπι' ἀχεύσας.

Ὀμπόλει τυ θελξινόῳ μέλευς τι,
ἴδρις ὡς τέχνας τακέρας Μελίννως,
ἅ με καββάλλοισα τρυφαῖσι κτέννει,
τὰν φρένα δάμνω.

τύτθος αὔραισιν δ' ἀΐοισ' ὑμοία
παρστάθη δόμορτις ἀνηκόοισιν;
αἶλιν' οἶ' ἄγεῤῥε τάδ' ὀμμίγεις ἔ—
ρως ὀνίαισι.

Φεῦ! μερίμναις, αἷσιν ἔτ' ὧρος οὐδεις,
παμόναν ἄναυδον, ἄθυμον ὄρφναν,
εἶπες· ἦτορ δ' ὦν νυ ἔαγεν ἆμον,
σῖγ' ἱκετεύω.

Brighton. LAUNCELOT DOWDALL.

ΤΟ ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΚΟΣΜΟΥ

ὑπὸ Γεω. Σουρῆ.

Nach der Ἑστία ἀρ. 730 v. 24. XII. '89, welche der Dichtung folgende Begleitworte voranschickt: „Ἐκ τοῦ ἐμμέτρου ἡμερολογίου τοῦ Ῥωμηοῦ, ἐκδιδομένου κατ' αὐτὰς δημοσιεύομεν κατ' εὐμενῆ παραχώρησιν τὸν ἐπίλογον, ἐν ᾧ ὁ Φασουλῆς καὶ ὁ Περικλῆς συνδιαλέγονται περὶ τοῦ τέλους τοῦ Κόσμου μετὰ ποιητικῆς ἐξάρσεως πολὺ διαφόρου τῆς συνήθους αὐτῶν εὐτραπέλου στιχομυθίας.

1.

Φας. Σὰν τί φρονεῖς, βρὲ Περικλῆ, ὁ κόσμος πῶς θὰ γίνῃ;
Περ. Ἀίγο μὲ μέλει, Φασουλῆ, ῥουθοῦνι ἂν δὲν μείνῃ!
Φας. Ἐγὼ τὰς δέλτους τὰς σοφὰς τῶν μάντεων ἀνοίγων
πιστεύω πῶς ὁ ἥλιος ὀλίγον κατ' ὀλίγον
θὰ χάσῃ τὴν θερμότητα ποῦ ἔχει πρὸ αἰώνων,
καὶ δὲν θὰ στέλλῃ πλέον φῶς 'στὴν σφαῖραν τῶν κλαυθμώνων.

2.

Τότε δὴ τότε κοπετὸς κι' ὀλολυγμὸς πολύς,
θὰ ῥίψουν τὰς πορφύρας των χαμαὶ οἱ βασιλεῖς,
εἰς τοὺς σκηπτούχους Καίσαρας οἱ δοῦλοι δὲν θὰ κύπτουν,
ὑπὸ τὴν γῆν οἱ ἄνθρωποι τὸν πλοῦτον δὲν θὰ κρύπτουν.

3.

θὰ λείψουν πόλεμοι δεινοί, στρατεύματα καὶ στόλοι,
οἱ δὲ φιλόσοφοι τῆς γῆς κι' οἱ νομοθέται ὅλοι
θὰ παύσουν νόμους γράφοντες καὶ εἰς τοὺς δύο Πόλους,
διὰ νὰ δρέπωμεν ἡμεῖς ἀκάνθας καὶ τριβόλους.

4.

θὰ λείψουν τὰ προνόμια καθ' ἅπασαν τὴν κτίσιν,
καὶ θὰ ταχθῶμεν ἅπαντες εἰς μίαν μοῖραν ἴσην,
καὶ κόσμους θὰ ζητήσωμεν καὶ χώρας θερμοτέρας,
καὶ θὰ μεταναστεύσωμεν 'ς τῶν Τροπικῶν τὰς σφαίρας,

DAS WELTENDE,

von Georgios Souris.

Die Redenden sind zwei populäre Kalenderfiguren, welche der Verfasser mit seiner ganz ungewöhnlichen Reimbegabung frisch von der Leber sagen lässt, was sie meinen. Das zum öfteren sich ändernde Metrum ist, wo die Aenderung innere Bedeutung zu haben schien, streng nachgebildet worden. Die Reimkunst des Herrn S. ist allbekannt. Seine ganz in Versen geschriebene Zeitung „Ρωμηὸς Ἐφημερίς, ποῦ τὴν γράφει ὁ Σουρὴς," ist im fünften Jahrgange.

1.

Fas. Was denkst denn Du, Freund Perikles, wie's mit der Welt wird werden?
Per. „Mich kümmert's wenig, Fassulí, bleibt auch kein Tropf auf Erden!
Fas. Geh' ich daran den Weisheitsschatz der Seher zu studieren,
dann glaub' ich, dass die Sonne einst allmählich wird verlieren
die Wärme, die ihr eigen ist seit ewiglangen Zeiten,
und auch in dieses Jammerthal kein Licht mehr wird verbreiten.

2.

Alsdann, ja dann bricht gross Geheul und Zähneklappern aus,
dann schleudern ihren Purpur fort die Könige voll Graus;
dem Cäsar, der das Scepter führt, wird sich kein Sklav' mehr beugen,
und keiner scharrt verbergend ein was ihm an Reichtum eigen.

3.

Nicht grause Kriege giebt es mehr, Armeen und Marinen;
die Weisen dieser Welt, die als Gesetzesschmiede dienen,
nicht schreiben sie Gesetze mehr in Allerwelts-Episteln,
damit uns nichts zu ernten bleibt als Dornen und als Disteln.

4.

Vorrechte giebt es auch nicht mehr auf keinem Fleck der Erden,
und alle werden wir zumal ganz gleich gestellet werden,
und Welten spähen wir dann aus und suchen andre Zonen,
umsiedelnd stets aufs neu, bis wir im Reich der Tropen wohnen;

5.

Ποῦ ἄπειρα μικρόβια, ὡς ἄμμος τῆς θαλάσσης,
μὲ τὰ ὁποῖα τρέφεται μυστηριώδης πλάσις,
ἀόρατα καὶ ἄγνωστα πρὸ χιλιάδων χρόνων
διὰ προνοίας θαυμαστῆς καὶ συνεχῶν ἀγώνων
ἐδημιούργησαν ξηρὰς ἠπείρων ἀπεράντων,
πρὸς τελευταῖον ἄσυλον τῶν δυστυχῶν ἁπάντων.

6.

Ἀλλὰ κι ἐκεῖ ὁ ἥλιος τὴν γῆν δὲν θὰ θερμαίνῃ,
κι ἐκεῖ τὸ πᾶν κατάξηρον καὶ Φύσις παγωμένη,
κι οὐδὲ πυραὶ καὶ κλίβανοι καὶ πάντα τὰ ὀπτά,
οὐδ' ἡ μεγάλη κάμινος τῶν παίδων τῶν ἑπτά,

7.

οὐδ' ἄνθρακες παντοδαποί, οὐδὲ ὀπαὶ κρατήρων,
οὐδὲ Πυριφλεγέθοντες μετάλλων διαπύρων
θὰ δυνηθοῦν θερμότητα νὰ δώσουν ἐπαρκῆ,
εἰς μάτην δὲ θὰ τρέχωμεν πρὸς θέρμανσιν ἐκεῖ.

8.

θὰ γίνῃ μαύρη ἔρημος αὐτὸς ὁ κόσμος πλέον,
δὲν θὰ βρυχᾶται ἄγριος ὁ βαθυχαίτης λέων,
ὁ μύρμηξ πολυμέριμνος τροφὴν δὲν θὰ συνάζῃ,
θὰ κρυσταλλώσουν τὰ ῥευστὰ καὶ ταχανῆ πελάγη,

9.

παντοῦ θὰ φέρῃ θάνατον τὸ πνεῦμα τοῦ Βορρᾶ,
δὲν θὰ κυλοῦν οἱ χείμαῤῥοι ἀφρίζοντα νερά,
οὐδὲ θὰ βλέπῃς τοὺς ἀμνοὺς σκιρτῶντας ἐπὶ λόφων,
οὐδὲ θ' ἀκούῃς μουσικὴν ῥυάκων πολυστρόφων.

10.

Οὐδ' ᾆσμα ἢ πτερύγισμα πτηνῶν καλλικελάδων,
οὐδ' ἕνα κἂν δὲν θ' ἀπαντᾷς ἐπὶ τῶν δένδρων κλάδων,
οὐδὲ ἀγρὸς πολύκαρπος, οὐδὲ ἀνθοῦσα ῥάχις,
οὐδὲ θὰ παίζ' ἡ Δήμητρα μὲ τοὺς χρυσοῦς της στάχυς.

11.

Οὐδ' ἄροτρον καὶ βούκεντρον, οὐδὲ Πανὸς αὐλός,
οὐδὲ ἀνθέων κάλυκες καὶ σφρῖγος καὶ καυλός,
οὐδ' ἄμπελος καλλίβλαστος κι' ἐργατικὴ κυψέλη,
οὐδὲ γλυκεῖα σταφυλή, οὐδ' οἶνος, οὐδὲ μέλι,

5.

Allwo Mikroben ohne Zahl, wie Sand am Meer vermehret,
— an welchen die geheimnisvolle Schöpfung sich ernähret —
unsichtbar uns und unbekannt, seit tausend Ewigkeiten
aufschichteten nach Vorbedacht im wechselvollen Streiten
um's Dasein, massigfestes Land und weite trockne Fluren
als letzte Zufluchtsstatt dereinst den Unglückskreaturen.

6.

Doch auch hier kann die Sonne nicht der Erde Wärme geben,
auch hier ist dürr und öd' das All, erstarrt im Eis das Leben, —
nicht Scheiterhaufen giebt es mehr zum Braten armer Sünder,
und auch den grossen Ofen nicht für Makkabäer Kinder,

7.

nicht werden Kohlen jeder Art, noch offne Krater glühen,
Hochöfen bei der Weissglut nicht des Schmelzmetalles sprühen,
die uns jetzt dienen könnten als ergieb'ger Wärmehort, — —
vergebens eilen wir dahin, Erwärmung suchend dort.

8.

Vielmehr wird finstre Oede rings die ganze Welt erfüllen,
nicht mehr wird wildgewaltig der dichtmähn'ge Löwe brüllen;
nicht mehr die Ameis emfig noch Nahrung zusammen tragen:
erstarrt wird alles Fliessende und selbst das Weltmeer ragen;

9.

allüberall treibt eis'ger Hauch des Nords den Tod daher!
In keinem Wildbachbette rollt ein schäumend Wellchen mehr, —
nicht mehr siehst an den Hängen du die Lämmer weidend springen,
nicht hörst du die Musik des Bachs vielstrophig leis erklingen.

10.

Nicht mehr wird Lied noch Flügelschlag der Vögel dich erbauen,
nicht einen einz'gen Zweig wirst du an einem Baum erschauen;
nicht Frucht noch Blüte wird der Hang, der Acker dir gewähren,
nicht mehr schmückt Demeter sich noch mit ihren goldnen Aehren.

11.

Nicht Pflug noch Ochsenstachel giebt's, noch froher Hirten Flöten,
nicht Blütenkelche glühen noch, nicht Liebeslust und Nöthen, —
nicht prangend Laub im Weinberg mehr, noch ems'ger Bienen Waben,
nicht süsse Traube wird dich je, nicht Wein noch Honig laben;

12.

οὐδ' ἔρως ἀκτινοβολῶν μὲ τόξα καὶ Φαρέτραν,
πλουσίαν Φέρων βλάστησιν κι' εἰς τὴν ἀργοῦσαν πέτραν,
ἐξωραΐζων τοῦ παντὸς τὴν Φύσιν καὶ τὸ σχῆμα,
ζωογονῶν τὴν ἄρουραν μὲ τὸ γοργόν του βῆμα,

13.

πολύμορΦος, πολύχρωμος, μεθῶν, κομπάζων, τέρπων,
καὶ ὑπὸ θάμνους ἀΦανὴς κι' ὑπὸ βοτάνας ἕρπων,
τὸν σπόρον του τὸν γόνιμον εἰς γῆν καὶ πόντον σπείρων,
θεὸς θανάτου καὶ ζωῆς, δημιουργῶν καὶ Φθείρων.

14.

Ἐγὼ δὲ τότε θὰ εἰπῶ: „Ἄς κλίνωμεν τὸ γόνυ....
ὁ ἥλιος ποῦ ἔδιδε τὸ σΦρῖγος καὶ τὸ Φῶς
αὐτὸς ἐκεῖνος σήμερον τὰς σάρκας μας παγόνει
καὶ σύμπας καταστρέΦεται ὁ κόσμος ὁ σοΦός.

15.

Ὦ κόσμε, εἰς τοῦ Χάρωνος τὸ ἔλεος ἀΦήσου....
ἡ μόνη σωτηρία σου ἐν τῇ καταστροΦῇ σου,
κι' ἂν νέον θάλπος καὶ ζωὴν ὁ ἥλιος σοῦ δώσῃ,
ἀπὸ τὴν μαύρην μοῖράν σου τίς πλέον θὰ σὲ σώσῃ;

16.

Εἰς τὰς ἡμέρας ἄλλοτε αἰώνων ἀειμνήστων,
ὁπόταν ἐπροσμένετο δευτέρα παρουσία,
προΦῆται ὑψονόμενοι ἐπὶ τῆς μηλωτῆς των
παντοῦ εὐηγγελίζοντο τὴν ἔλευσιν Μεσσία [1]).

17.

Κι' ἐΦάνη Φῶς ἀνέσπερον εἰς τὴν Ἀνατολὴν
κι' ἐβλάστησεν ἰκμὰς ζωῆς εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸ μνῆμα,
κι' ἀπὸ τὰ χείλη, ποῦ πικρὰν ἐῤῥόΦησαν χολὴν,
ἐξῆλθε τὸ γλυκύτερον διὰ τὸν Κόσμον ῥῆμα.

18.

Ἀλλὰ κατέῤῥιψεν πολλοὶ μὲ τοῦ σοΦοῦ τὴν πεῖραν,
τὸν στέΦανον τῶν ἀκανθῶν ἐκ τῆς χρυσῆς του κόμης,
καὶ εἰς τοῦ πρώτου μάρτυρος τὴν ἄσπιλον πορΦύραν
ὠργίασαν οἱ Καίσαρες ἑκάστης νέας Ῥώμης.

1) Joh. IV. 25 ist der Nom. S. ὁ Μεσσίας, I. 42. der Acc. d. τὸν Μεσσίαν. (Der Uebers.)

12.

nicht kommet strahlend Eros schnell, mit Köcher und mit Bogen,
reich Sprossen fördernd bis empor zum Steilfels, angezogen,
dem innern und dem äussern All glanzvolle Schönheit gebend,
und unter seinem raschen Schritt die ganze Flur belebend,

13.

vielfarbig, vielgestaltig, keck voll üpp'ger Wonne gaukelnd,
bald unter Büsche schlüpfend, bald die Dolden hell umschaukelnd,
ausstreuend über Land und Meer den Samen, Neues züchtend,
ein Todesgott, ein Lebensgott, erschaffend und vernichtend.

14.

Dann werd' ich sagen: „Kniend lasst uns und ergeben harren...
die Sonne, welche Lebensglut uns gab und auch das Licht,
sie selber wirket heut dass uns die Glieder voll erstarren,
nun diese ganze weise Welt in sich zusammenbricht.

15.

O Erdkreis, gieb dem Charon dich nur hin, dem Allerbarmer...
die einz'ge Rettung ist es dir im Untergang, du Armer;
denn, möchte selbst die Sonne dir noch neue Kraft verleihen,
wer ist's, der von dem grausigen Geschick dich kann befreien?

16.

In frühern Tagen haben einst, in unvergess'nen Zeiten,
— als einer zweiten Gott-Erscheinung man entgegensah, —
sich hebend auf dem Ziegenfell, Propheten allen Leuten
verkündet, dass das Kommen des Messias nunmehr nah.

17.

Und es erschien ein ewig Licht hell in des Ostens Pforte,
und Lebenssaft erquoll aufs neu auf Christi heil'gem Grabe,
und von den Lippen die geschlürft die gallen-bittre Gabe,
ging aus zum Heile für die Welt das süsseste der Worte.

18.

Doch viele hörten nicht. Vielmehr in Ueberhebung hudeln
sie des Erlösers lichtes Haupt noch in der Dornenkrone;
das reine Purpurkleid des ersten Märtyrers besudeln
die Herrscher jedes neuen Roms mit ihrem wüsten Hohne.

19.

Ὦ κόσμε, τρέμων κύτταξε τῶν οὐρανῶν τὸν θόλον, —
παρῆλθον οἱ τρισόλβιοι τῆς σωτηρίας χρόνοι,
κι' ἀπὸ τὰς ἁμαρτίας σου ἡ χειροτέρα ὅλων
ὑπῆρξε μία πάντοτε.... ἡ ἀρετή σου μόνη.

20.

Τὸ ἅγιόν της εἴδωλον ἀείποτε κρατῶν,
κατεκυλίσθης ὡς τυφλὸς εἰς βόρβορον παχύν,
ὁ δὲ ἀραχνοΰφαντος τῆς ἀρετῆς χιτὼν
βορβόρου φέρει στίγματα εἰς πᾶσάν του πτυχήν.

Ὦ ἄνθρωποι, ὁ ἥλιος τὸ φῶς του δὲν σᾶς στέλλει,
καὶ πᾶς προφήτης ἔπαυσεν Μεσσίας ν' ἀναγγέλλῃ!

21.

'Απόδοτε τοῦ πνεύματος τὴν τόσην εὐστροφίαν,
πᾶσαν ἰδέαν ἀγαθοῦ, ὡραίου, ἀληθέος,
ἀπόδοτε 'ς τὸν οὐρανὸν τὴν ζείδωρον σοφίαν
ὁπόσην τοῦ ἐκλέψατε διὰ τοῦ Προμηθέως!"

22.

Αὐτὰ θὰ λέγω 'ς τῶν θνητῶν τὴν τόσην συμφοράν,
θὰ βλέπω δὲ τριγύρω μου τὴν πλάσιν νεκρουμένην,
καὶ τόσην θὰ αἰσθάνομαι ἀνέκφραστον χαρὰν
ὅσην ὁ Νέρων θεωρῶν τὴν 'Ρώμην καιομένην.

19.

O Welt betrachte zitternd jetzt der Himmel hehre Hallen — —
vergangen ist für immer der Erlösung heil'ge Zeit;
von deinen Sünden war ja doch die schlimmste stets von allen
die Tugend ganz allein, der du in Hochmut dich geweiht.

20.

Ihr heilig Trugbild hieltst du fest, den Tugendhelden gleich,
so kamst du in den tiefen Pfuhl, mit Blindheit ganz geschlagen:
nun must am Tugendmantel, der wie Spinnweb' dünn und weich,
in jeder seiner Falten du die schmutz'gen Kleckse tragen.

O Menschen, nimmer sendet euch die Sonn' ihr Licht noch her,
nicht ein Prophet verkündet nun Messiasse noch mehr.

21.

Gebt nun zurück des Geistes volle herrliche Entfaltung,
gebt jegliche Idee zurück des Wahren, Schönen, Guten;
zurück die Weisheit, die gelehrt des Lebens Vollgestaltung,
so weit Prometheus sie für Euch entwandt den Himmelsgluten!"

22.

Das werd' ich sagen, geht dereinst die Lebewelt dahin,
weil rundum alles Leben sich der Schöpfung abgewandt,
und soviel Freude haben dran, wie einst mit grausem Sinn
sie Nero fühlte, als er sah wie Rom in Flammen stand.

Darmstadt. AUG. BOLTZ.



BIBLIOGRAPHIE.

Ἀδαμάντιος Κοραῆς ὑπὸ Δ. Θερειανοῦ. Ἐκτυποῦται ἀναλώμασι τοῦ Οἰκονομείου Κληροδοτήματος, ἐν Τεργέστῃ, τύποις τοῦ αὐστροουγγρικοῦ Λόϋδ, 1890. 3 Bände 8°. von 413. 352. 168 Seiten, nebst 6 Beilagen von 138 Seiten.

„Exegi monumentum, θὰ ἐδικαιοῦτο ν' ἀναφωνήσῃ, ἐὰν εἶχεν ἥσσονα τὴν μετριοφροσύνην, ὁ φίλος Διονύσιος Θερειανὸς, διότι ἀληθὲς μνημεῖον εἰς τὸν ἐξοχώτατον τῶν ἀπὸ τῆς ἁλώσεως περὶ τὰ γράμματα ἀθλησάντων Ἑλλήνων εἶναι ἡ προκειμένη τρίτομος συγγραφή. Πρὸς τὸν Ἀδαμάντιον Κοραῆν δὲν ἐδείχθη φειδωλὸν εὐγνωμοσύνης τὸ ἑλληνικὸν ἔθνος. Τὰ ὀστᾶ του ἀνεκομίσθησαν εὐλαβῶς ἐκ Παρισίων εἰς Ἀθήνας, πρὸ τοῦ Πανεπιστημίου ἐστήθη μαρμάρινον τὸ ὁμοίωμά του ὡς διηνεκὴς παρόρμησις εἰς παιδείαν καὶ ἀρετὴν, οἱ δ' ἐν Μασσαλίᾳ Χῖοι, τιμῶντες τὸν τιμήσαντα τὴν γενέτειραν αὐτῶν νῆσον, ἐδαπάνησαν γενναίως πρὸς ἔκδοσιν τῶν ἐπιστολῶν του. Ἀλλ' ἐνῷ πάντες ἐθαύμαζον κατὰ συνθήκην τὸν μεγαλώνυμον λόγιον, ὀλίγοι ἐγίνωσκον ἀκριβῶς ὁποῖός τις ὑπῆρξεν ὁ Κοραῆς ἐν τῷ βίῳ, ὁποῖα τὰ ἔργα του, ὁποία ἡ ἐπὶ τῆς πνευματικῆς μορφώσεως τοῦ γένους ἐπίδρασίς του. Τὸ κενὸν τοῦτο ἀνέλαβε νὰ πληρώσῃ ἡ ἐν Τεργέστῃ ἀξιότιμος ἐπὶ τοῦ Οἰκονομείου Κληροδοτήματος ἐπιτροπὴ, ἑρμηνεύουσα εὐρέως τὸ πνεῦμα τῆς διαθήκης τοῦ ἀειμνήστου ἀθλοθέτου, εὗρε δὲ πρόθυμον ἐκτελεστὴν τῆς ἀγαθῆς βουλήσεως ἄνδρα, ὅστις, ἀφοῦ διέπρεψεν ἐπὶ δεκάδας ἐτῶν ἐν τοῖς δημοσιογραφικοῖς ἀγῶσιν, ἐπανῆλθεν οἰκειοθελῶς εἰς τὰς ἀνέκαθεν προσφιλεῖς αὐτῷ φιλολογικὰς μελέτας, συνενοῖ δὲ πρὸς ἀκένωτον πολυμάθειαν καὶ βαθεῖαν τῆς γλώσσης γνῶσιν ὀξύτητα κρίσεως οὐ τὴν τυχοῦσαν. Ἀφιλοκερδῶς παρέσχεν ὁ Κ. Θερειανὸς πολυετεῖς μόχθους, τὸ δ' Οἰκονόμειον Κληροδότημα ἐδαπάνησεν ἐλευθερίως ὑπὲρ τῆς πολυτελοῦς εἰς βιβλίον ἐκτυπώσεως ἔργου, οὗ εὐτυχῆ λογίζει ἑαυτὴν ἡ „Ν. Ἡμέρα" ὅτι παρέσχεν εἰς τοὺς ἀναγνώστας της τὰ πρωτόλεια. Ἐπίκουρος προσῆλθεν ἕτερος ἐπιφανὴς λόγιος, ὁ ἐν Βιέννῃ Θεαγένης Λιβαδᾶς, πλουτίσας τὸν τρίτον τῆς συγγραφῆς τόμον διὰ μεταφρά-

σεως τῶν ἐν λατινικῇ καὶ γαλλικῇ γλώσσῃ πραγματειῶν τοῦ Κοραῆ, ἐν αἷς (οὐδὲ δύναταί τις νὰ εἴπῃ μείζονα ἔπαινον) ὁ μεταφραστὴς δείκνυται οὐχὶ ἀνάξιος τοῦ συγγραφέως.

Ὀρθῶς κατενόησεν ὁ Θερειανὸς ὅτι ὁ βίος τοῦ Κοραῆ δὲν θὰ ἦτον πλήρης, ἐὰν μὴ συνεδέετο πρὸς μελέτην περὶ τῆς πρὸ αὐτοῦ καταστάσεως τῆς γλώσσης καὶ τῶν πρὸ αὐτοῦ ἐργασθέντων ὑπὲρ τῆς πνευματικῆς τοῦ ἔθνους ἀναγεννήσεως. Ἡ μακρὰ Εἰσαγωγὴ ἀποτελεῖ ἀληθῆ καὶ πολύτιμον γραμματολογίαν τῶν ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρι τῶν καταστροφῶν τοῦ δεκάτου ὀγδόου αἰῶνος χρόνων. Ἐνώπιον τοῦ ἀναγνώστου παρέρχονται ἐν δεξιῶς συντεταγμένῃ ἀναθεωρήσει τὰ προσφιλῆ εἰς τὸν ἑλληνισμὸν ὀνόματα τοῦ Χρυσολωρᾶ, τοῦ Πλήθωνος, τοῦ Γαζῆ, τοῦ Τραπεζουντίου, τοῦ Λάσκαρη, τοῦ Μουσούρου, τοῦ Σκούφου, τοῦ ἐξ Ἀπορρήτων Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου, τοῦ Βούλγαρη, τοῦ Θεοτόκη, τοῦ Φωτιάδου. Αἱ κρίσεις εἶναι ἐν γένει, ὡς προσήκει, εὐλαβεῖς, ἀνομολογοῦνται δ' εὐγνωμόνως αἱ πρὸς τὰ γράμματα καὶ τὸ ἔθνος ὑπηρεσίαι τῶν μακαρίων ἀνδρῶν, ἀλλ' οὕτως, ὥστε νὰ ἐξαίρηται ἡ ὑπεροχὴ τοῦ Κοραῆ καὶ νὰ παρίστανται οἱ πρὸ αὐτοῦ σταδιοδρομήσαντες ὡς ἀστέρες, ὧν τὸ φέγγος ἔμελλε ν' ἀμαυρωθῇ, ἅμα ὡς ἀνέτειλεν εἰς τὸ ἑλληνικὸν στερέωμα ὁ φωτεινὸς τοῦ Χίου ἥλιος."

Also beginnt der Berichterstatter in der ausgezeichneten griechischen Zeitung *Νέα Ἡμέρα* N⁰. 791 vom 8 Febr. 1890 den gediegenen Artikel über das vorliegende Werk, in welchem er die selten schöne Arbeit des Herrn D. Thereianós, sowie die von Herrn Dr. Theagénis Livadâs (Director der griechischen Schule zu Wien) geleisteten werthvollen Beiträge zum III. Bande der gebührenden, eingehendsten Besprechung unterzieht, die wir — ebenso wie das Werk selber — den Lesern der Hellas angelegentlichst empfehlen möchten.

Nachdem er sodann einige abweichende Ansichten über einzelne von Th. besprochene Persönlichkeiten aufgestellt und des Näheren begründet hat, schliesst er, zur Besprechung der gegenwärtigen Sprachverwicklung übergehend, seinen — von tiefer Sachkenntnis getragenen — Artikel mit den Sätzen:

Ἠθελήσαμεν νὰ εἴπωμεν εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς ἐν τίσι διαφωνοῦμεν πρὸς τὸν φίλον Θερειανὸν, ἵνα καταλίπωμεν ἀμέριστον τὸν χῶρον εἰς τὸν ἔπαινον. Ἓν τῶν χαριεστάτων τοῦ πονήματός του κεφαλαίων εἶναι τὸ περιγράφον τὰ ἔτη τῆς νεότητος τοῦ Κοραῆ, τὸν ἐν Σμύρνῃ βίον,

τὴν παρὰ τῷ Κεύνῳ μαθητείαν, τὴν Φιλίαν πρὸς τὸν ἀπλοϊκὸν Πρωτοψάλτην. Ἔκτοτε ὁ Θερειανὸς παρακολουθεῖ βῆμα πρὸς βῆμα τὸν ἥρωά του, ἐμπορευόμενον ἐν Ἀμστελοδάμῳ, σπουδάζοντα τὴν ἰατρικὴν ἐν Μομπελλιὲ, μεταβαίνοντα εἰς Παρισίους, ἐν μέσῳ τῶν κλονισμῶν τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως. Πολλαχοῦ ἀνθολογεῖ ἐξ αὐτῶν τῶν ἐπιστολῶν τοῦ Κοραῆ περικοπὰς, ὧν εἶναι ἀδύνατον νὰ μὴ θαυμάσῃ τις καὶ νῦν τὴν ἀνεπιτήδευτον εὐΦυΐαν καὶ τὴν γλωσσικὴν τέχνην, ὡς σελίδες δὲ μυθιστορήματος θέλγουσιν ἰδίως αἱ περιγραΦαὶ τῆς εἰς διδάκτορα ἀναγορεύσεως καὶ τῆς ἀτόλμου ἐμΦανίσεως εἰς τὴν γαλλικὴν Ἐθνοσυνέλευσιν. Διὰ μακρῶν διεξέρχεται καὶ ἀναλύει ὁ Θερειανὸς πᾶν τοῦ Κοραῆ πόνημα, παραθέτων καὶ τὰς περὶ αὐτοῦ κρίσεις τῶν διαπρεπεστέρων συγχρόνων κριτικῶν, ὁσάκις δὲ πρόκειται περὶ ἐκδόσεως Ἕλληνος συγγραΦέως, καθιστᾷ γνώριμον εἰς τὸν ἀναγνώστην καὶ τὸν βίον αὐτοῦ τοῦ συγγραΦέως καὶ τὴν ἀξίαν τῶν ἔργων του. Εἰς θάμβος κινεῖ ἡ ἐπιμέλεια, μεθ' ἧς ὁ εὐσυνείδητος βιογράΦος παρέβαλε τὰς ἐκδόσεις τοῦ Κοραῆ πρὸς μεταγενεστέρας ἐκδόσεις, ἵνα ἐξακριβώσῃ πόσαι τῶν διορθώσεων αὐτοῦ ἐγένοντο δεκταί. Τὸ πόρισμα τῆς ἐρεύνης ταύτης εἶναι πολλάκις ὀλίγοι ξηροὶ ἀριθμοὶ καὶ παραπομπαὶ πληροῦσαι μόλις ἓν τρίτον σελίδος, μόνοι δ' οἱ εἰδήμονες δύνανται νὰ ἐννοήσωσιν ὁπόσων ἑβδομάδων κόπους ἀπήτησεν ἑκάστοτε ἡ ἀντιπαραβολὴ τῶν κειμένων. Καὶ σημειωτέον ὅτι τὸ ἔργον διηυκόλυνον αἱ μοναδικαὶ αὐτὸ τοῦτο βιβλιολογικαὶ γνώσεις τοῦ Θερειανοῦ, ἃς θὰ ἐζήλευε καὶ ὁ καρτερικώτατος τῶν Γερμανῶν βιβλιοΦυλάκων, ἀμΦιβάλλομεν δ' ἐὰν ἄλλος τις τῶν ἡμετέρων θὰ ἠδύνατο ν' ἀποδυθῇ εἰς τὸ κοπιῶδες ἐγχείρημα, Φέρων τὰ αὐτὰ ἐΦόδια ἐπιτυχίας. Ὅτι ὁ Κοραῆς ἐθεωρεῖτο ζῶν ὡς δεινότατος ἑλληνιστὴς δὲν ἐγένετο γνωστὸν νῦν τὸ πρῶτον· μετ' ἐθνικῆς τινὸς ὅμως ὑπερηΦανείας μανθάνομεν ἐκ τῆς προκειμένης μελέτης ὁποίου κύρους ἀπολαύει ἔτι καὶ νῦν τὸ ὄνομά του καὶ ὁποῖα ἀνεξίτηλα ἴχνη κατέλιπεν ἡ ἐπὶ τῶν Ἑλλήνων συγγραΦέων πάντοτε ὀξυδερκὴς καὶ οὐχὶ σπανίως μαντικὴ ἐργασία του. Ἀλλ' ἔτι εὐεργετικώτερον ἤθλησεν ὁ Κοραῆς ὡς γλωσσικὸς νομοθέτης, περὶ τῆς δράσεώς του δ' ἐν τῷ σταδίῳ τούτῳ δύναταί τις νὰ εἴπῃ ἄνευ ὑπερβολῆς ὅτι „οὐκ ἔστι προσθεῖναι καὶ οὐκ ἔστι ἀΦελεῖν''. Αἱ ὑγιεῖς περὶ βαθμιαίας καθάρσεως καὶ ἀνορθώσεως τῆς γραΦομένης γλώσσης ἀρχαὶ, ἃς διετύπωσεν, ἐγένοντο δεκταὶ ὑπὸ τῆς πλειονότητος τοῦ ἔθνους καὶ ἴσχυσαν ἐπὶ πεντήκοντα καὶ ἐπέκεινα ἔτη, δι' αὐτῶν δὲ διεμορ-

φώθησαν ἐπὶ Ὄθωνος καὶ πεζογράφοι καὶ ποιηταὶ πολλοῦ λόγου ἄξιοι. Ἐπιχαρίτως καὶ ζωηρῶς ἀφηγεῖται ὁ Θερειανὸς τοὺς μακροὺς καὶ πεισματώδεις ἀγῶνας, οὓς ἠναγκάσθη νὰ διεξαγάγῃ ὁ Κοραῆς κατὰ πολεμίων, ὧν ἄλλοι μέν, ὡς ὁ ἀείμνηστος Δούκας, ἐνεφοροῦντο ἐνθέου ζήλου ὑπὲρ ἀναστάσεως τῆς ἀρχαίας ἑλληνίδος φωνῆς, ἄλλοι δέ, ὡς ὁ ἀγαθὸς Κοδρικᾶς, ὑπερήσπιζον κατὰ τῶν δῆθεν χυδαϊζόντων τὴν γλῶσσαν τῶν „εὐγενῶν" τοῦ Βυζαντίου. Ἀλλὰ τότε ἡ ἐθνικὴ συνείδησις διέγνω εὐθὺς καὶ ὀξέως τὸ ὀρθὸν καὶ ὁ μὲν Δούκας ἀπεμονώθη, κατεγελάσθη δ' ὁ Κοδρικᾶς. Δὲν ἐπεδείχθη ὅμως ἡ αὐτὴ εὐθυκρισία ὑπὸ τοῦ πνευματικῶς καὶ ἠθικῶς ἐξασθενηθέντος ἔθνους, ὅτε κατὰ τὰς τελευταίας δεκαετηρίδας ἄνθρωπος, τολμῶν μὲν νὰ ὀνειδίζῃ ὡς ἀμαθῆ τὸν Δούκαν, ὢν δ' αὐτὸς ἀμαθέστερος καὶ θρασύτερος καὶ τοῦ Κοδρικᾶ, ἐπενόησε, καταχρώμενος τὴν εὐπιστίαν τοῦ δημοσίου, τὴν αἵρεσιν τῶν ψευδαττικιστῶν. Οὐκ ὀλίγοι ἔτεινον εὐήκοον τὸ οὖς εἰς τὰ καινὰ δόγματα, φαντασθέντες ὅτι θ' ἀνήρχοντο διὰ μιᾶς εἰς τὴν κλασικὴν τοῦ Πλάτωνος γλαφυρότητα, ἐὰν ἔγραφον „ὁ λέμβος" καὶ ὁ „ὑπερσυντελικός", ἤρξατο δ' ἀμείλικτος ὁ διωγμὸς κατὰ πάσης λέξεως, κατὰ πάσης συντάξεως μὴ ἀττικῆς. Οὕτω κατ' ὀλίγον τὸ λεξικὸν τῆς δῆθεν ἑλληνικῆς γλώσσης, ἣν γράφομεν σήμερον οἱ πλεῖστοι, περιωρίσθη εἰς ὀλίγας ἑκατοντάδας λέξεων, ὅσαι περίπου ἀπαρτίζουσι καὶ τὰς διαλέκτους τῆς Πολυνησίας. Πρότυπον τοῦ ὕφους τῶν ψευδαττικιστῶν εἶναι ἡ ἐπιστολή, ἣν ἀπηύθυνε πρό τινων ἡμερῶν ὁ αἱρεσιάρχης, ὁ Κ. Κόντος, εἰς Ὁλλανδὸν λόγιον, καὶ ἧς ἡ ἀνάγνωσις ἐκίνησεν εἰς ἄπλετον γέλωτα πάντα ἔξυπνον Ἀθηναῖον. Ὅτε ἐμαθητεύομεν εἰς τὴν τρίτην τάξιν τοῦ γυμνασίου τοῦ Χορτάκη, ἐάν τις ἐξ ἡμῶν ἐξεπόνει παρόμοιον θέμα, ὁ μακαρίτης Λεόντιος θὰ ἔρριπτεν ἐν ὀργῇ κατὰ τοῦ ἀνελληνίστου τὸ ἱστορικόν του κομβολόγιον. Ἐπιμελῶς συνέλεξεν ὁ Θερειανὸς ἐξ ἀθηναϊκῶν ἐφημερίδων διάφορα ἀποσπάσματα, ἵνα ἀποδείξῃ „ὁποία κάκωσις προσγίνεται εἰς τὴν ταλαίπωρον γλῶσσαν ἐκ τῆς ὁσημέραι αὐξούσης νοθεύσεως τῶν ἐννοιῶν καὶ ἀντιλήψεων καὶ τῆς συνεπομένης νοθεύσεως τοῦ γραφικοῦ τῆς γλώσσης χαρακτῆρος." Ἀλλ' εἶναι ἆρά γε ἥσσων ἡ κάκωσις ἐξ ἐπιστολῆς οἵα ἡ τοῦ Κ. Κόντου, οὗ τὸ ὄνομα ἀναφέρει πλέον ἢ ἅπαξ εὐφήμως ὁ Θερειανός; Ἡ αἵρεσις τῶν ψευδαττικιστῶν δὲν θὰ ἦτον ἴσως καθ' ἑαυτὴν λίαν ἐπικίνδυνος, ἐὰν μὴ ἦγε κατὰ μοιραῖον νόμον εἰς ἀντίθετον ὑπερβολήν, ἐὰν μὴ προεκάλει ἐκ φυσικῆς ἀντιδράσεως τὴν ἐνεστῶσαν γλωσσι-

κὴν ἀκολασίαν, τὴν ἀπόλυτον περιφρόνησιν πρὸς πάντα γραμματικὸν, συντακτικὸν, ἢ λογικὸν κανόνα. Ἡ ἐν ταῖς „Γλωσσικαῖς Παρατηρήσεσι" σύνοψις τῆς ψευδαττικῆς μωρίας ἐγέννησε τὸ „Ταξείδι" τοῦ Ψυχάρη, εἶναι δ' ἀναντίρρητον ὅτι ὁ τελευταῖος οὗτος ἐκπροσωπεῖ πιστότερον τὰς ἰδέας τῶν πλειόνων καὶ ὅτι διακοπείσης ἀποτόμως τῆς ἀπὸ Κοραῆ βαθμιαίας προόδου, ἡ γλῶσσα φέρεται πρὸς τὰ κάτω μᾶλλον, ἢ πρὸς τὰ ἄνω. Κινδυνεύομεν νὰ καταστῶμεν ἄγλωσσοι. Πρὸς τὸ παρὸν ὅμως εἴμεθα ἀναντιρρήτως δίγλωσσοι, διότι — φαινόμενον μοναδικὸν ἐν τῷ κόσμῳ σύμπαντι — ἄλλην γλῶσσαν μεταχειρίζονται νῦν οἱ πεζογράφοι καὶ ἄλλην οἱ στιχουργοί. Οἱ ὁπωσοῦν ἐξέχοντες λόγιοι μένουσι πιστοὶ εἰς τὴν καθαρεύουσαν, ἥτις ἐπαρκεῖ εἰς πᾶσαν ἔλλογον ἀνάγκην καὶ ἧς τοὺς σπανίους πόρους, ὁσάκις γράφεται ὑπὸ ἀνδρὸς εἰδήμονος τῆς ἑλληνικῆς, δύναταί τις νὰ ἐκτιμήσῃ ἐν τῷ πονήματι τοῦ Θερειανοῦ καὶ ἐν τοῖς παραρτήμασι τοῦ Λιβαδᾶ. Ἀλλ' οἱ νεώτεροι ποιηταὶ, ὧν πολλοὶ εὐμοιροῦσι καὶ χάριτος καὶ πρωτοτυπίας αἰσθήματος, σχεδὸν πάντες γράφουσι τὸ δημῶδες ἰδίωμα τῶν κλεφτικῶν ᾀσμάτων, δελεαζόμενοι ἰδίως ὑπὸ τῶν στιχουργικῶν αὐτοῦ εὐχερειῶν; Ἐὰν ἐξακολουθήσῃ ἡ ἀντίθετος αὕτη ῥοπὴ, θὰ ὀρυχθῇ κατὰ μικρὸν ἀληθὲς χάσμα ἀνὰ μέσον πεζοῦ καὶ ἐμμέτρου λόγου. Ὁ Γάλλος, ὁ ἐννοῶν τὰ μυθιστορήματα τοῦ Οὐγὼ, ἐννοεῖ καὶ τὰ δράματα, οὐδ' ὑπάρχει ἐπαισθητή τις διαφορὰ μεταξὺ τῆς γλώσσης τῶν Wahlverwandtschaften καὶ τῆς τοῦ „Τάσσου". Ἀλλὰ παρ' ἡμῖν κατ' ὀλίγον θὰ χρειάζηται λεξικὸν ὁ Σουρῆς, ἵνα ἐννοῇ τὰς πρὸς τὸν Μύλλερον ἐπιστολὰς τοῦ Κ. Κόντου, καὶ ἄλλο λεξικὸν ὁ Κ. Κόντος, ἵνα ἐννοῇ τὰς σατύρας τοῦ Σουρῆ. Οἱ κίνδυνοι οὗτοι δύνανται νὰ ἀποσοβηθῶσι μόνον διὰ τῆς ἐγκαίρου ἐπανόδου πάντων, καὶ πεζογράφων καὶ ποιητῶν, εἰς τὰς ὑγιεῖς παραδόσεις τοῦ Κοραῆ, ὠφελιμωτάτη δὲ θ' ἀποβῇ ἡ συγγραφὴ τοῦ Θερειανοῦ, συνοψίζουσα εὐκρινῶς τὰ γλωσσικὰ παραγγέλματα τοῦ δαιμονίου Χίου. Ἀλλὰ καὶ τί ἀγαθὸν καὶ τί χρήσιμον δὲν δύνανται νὰ διδαχθῶσιν οἱ Ἕλληνες μελετῶντες ἐπισταμένως τὸν βίον τοῦ Κοραῆ; Παρ' αὐτῷ τὸ ἦθος ἦτον ἴσον ἢ καὶ ὑπέρτερον τοῦ νοὸς, ἀγνοεῖ δέ τις τί νὰ θαυμάσῃ περισσότερον, τὴν ἀδούλωτον τοῦ χαρακτῆρός του ἀνεξαρτησίαν, τὴν σωκρατικὴν τοῦ βίου ἀρετὴν, ἢ τὸν διακαῆ ἔρωτα πρὸς

τὴν πατρίδα, ἥτις ὑπῆρξεν ὁ μόνος σκοπὸς παντὸς λόγου καὶ παντὸς ἔργου του. Κόσμημα *τῆς συγγραφῆς τοῦ Θερειανοῦ ἀποτελοῦσιν αἱ πρὸς τοὺς Ἑλληνόπαιδας παραινέσεις, ἃς περισυνέλεξεν ἐντέχνως ἐκ τῶν ἐπιστολῶν, ἐκ τῶν προλεγομένων, ἐκ τῶν σημειώσεων τοῦ* Κοραῆ, *τὸ ἀποστάλαγμα δὲ τοῦτο τῆς συνέσεως καὶ τῆς φιλοπατρίας εὐχῆς ἔργον εἶναι νὰ καταστῇ ὅσῳ τὸ δυνατὸν προσιτώτερον εἰς τὴν ἑλληνικὴν νεολαίαν.* Ἡ Οἰκονόμειος Ἐπιτροπὴ *διανέμει δωρεὰν τὸ πόνημα τοῦ Θερειανοῦ εἰς φιλολογικὰ καὶ ἐκπαιδευτικὰ ἱδρύματα, διδάσκαλοι δὲ καὶ μαθηταὶ εἶναι ἀδύνατον νὰ εὕρωσι τερπνότερον καὶ ψυχαγωγικώτερον ἀνάγνωσμα.*

Dieser gediegenen Besprechung, die zu lesen ein nicht geringer Genuss ist, vermag ich nichts weiteres hinzuzufügen, als die Versicherung dass ich das Werk des Herrn Thereianós mit ebenso tiefem Hochgenuss wie reichster Belehrung auf's genaueste gelesen habe, eine Wirkung, die Jedem zu Theil werden kann, der sich diese Lectüre zu gönnen vermag.

Darmstadt. AUG. BOLTZ.

Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μωραίως *(τῆς Μωραίας), ἔρευνα περὶ τῆς σχέσεως τῶν κωδήκων καὶ μεταφράσεων αὐτοῦ, κλ. κλ. ὑπὸ* Ἰω. Σχμὶττ, *ἐκ* Κιγκιννάτι *τῆς* Ἀμερικῆς. Ἀκαδημαϊκὴ *διατριβὴ πρὸς ἀπόκτησιν τῆς φιλοσοφικῆς διδακτορίας ἐν τῷ* Λουδοβ. Μαξιμιλιαν. Πανεπιστημίῳ *τοῦ* Μονάχου. — *ἐν* Μονάχῳ, *ἐκδ.* Μπούχολτζ *κ.* Βέρνερ, 1889. 8°. *σελ.* 128. [*Die Chronik von Morea.* Eine Untersuchung über das Verhältniss ihrer Handschriften u. Versionen, von *John Schmitt* aus Cincinnati, O. Inaug. Dissertation zür Erlang. der philos. Doctorwürde bei der Ludw. Maxim. Universität München. München, Verlag von Buchholz u. Werner 1889. 8°. 128 S.] *Συνιστῶμεν τὴν ἀνάγνωσιν τῆς διατριβῆς ταύτης, ἥτις φαίνεται ἡμῖν νὰ ἔχῃ μεγάλην ἀξίαν καθ' ὅσον ἀφορᾷ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς μεσαιωνικῆς γλώσσης.*

H. C. M.

Simon Portius [1]) — *Grammatica linguae Graecae vulgaris*, reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique par Wilhelm Meyer, professeur à l'Université de Iéna, avec une introduction de Jean Psichari, maître de conférences de langue néo-grecque à l'École des hautes études. — Paris, F. Vieweg, 1889. [2]).

L'helléniste qui a reproduit cette grammaire excessivement rare, d'après l'exemplaire appartenant à M. Psichari et qui avait été autrefois en possession de feu M. Egger, le grand helléniste, a rendu un sérieux service à tous ceux qui étudient la langue néo-grecque.

Ce n'est peut-être pas le moindre mérite de cette oeuvre, que d'avoir fourni à M. Meyer l'occasion d'exprimer mainte vue personnelle sur les origines et l'histoire étymologique des formes néo-grecques, surtout en ce qui concerne le Moyen Age. Au lieu de suivre la disposition adoptée par M. M., disposition qui lui était imposée par son rôle de commentateur, nous avons cru bien faire de présenter le résumé de ses observations et les notes sous une forme plus systématique. Peut-être les amis des études néo-grecques nous en sauront-ils gré.

Nous groupons donc ici les formes les plus remarquables du grec médiéval en tant qu'elles diffèrent de la langue classique.

L'article. — Depuis le XIII[e] siècle on trouve la forme *οἱ* au féminin [3]); elle se répand très rapidement et a le dessus au

1) Simon Portius fut un Grec catholique, voilà presque tout ce qu'on sait de lui; il dédia sa grammaire à Richelieu. Un siècle avant lui Nicolas Sophianos (*Νικόλαος Σοφιανὸς ὁ Κερκυραῖος*) publia sa *„γραμματικὴ τῆς κοινῆς τῶν Ἑλλήνων γλώσσης"* reproduite par E. Legrand à Paris 1874. Portius cite le „Dictionarium Italo-Graecum du père „Hieronymus Germanus s. J. »M. Meyer, dans le supplément à l'introduction, nous décrit très exactement le titre d'un dictionnaire latin gréco-barbare de Portius lui-même, publié à Paris en 1635.

2) Nous reproduisons volontièrement ce compte-rendu de la grammaire de Portius, de la main de notre ami Flament, publié pour la première fois dans Le Moyen Age, Bulletin mensuel d'histoire et de philologie, Dir. A. Marignan et M. Wilmotte, Mars—Avril 1890, Paris. (comp. surtout l'art. de M. Hatzidakis dans l' Ἀθηνᾶ, I 3—4, p. 512—532.) La Rédaction.

3) Voilà comment M. Meyer explique ce phénomène: devant les mots qui commencent par *α*, *ο*, *ου*, l'article *αἱ* se change nécessairement en j: *αἱ ἀδελφαί* devient

XV[e] siècle, au XVI[e] siècle *αἱ* est déjà rare. Le grammairien Sophanios, qui vivait au XVI[e] siècle, ne le donne plus (p. 114).

Vers le commencement du XIV[e] siècle, l'accusatif pluriel du féminin de la 1[re] et de la 3[e] déclinaison se termine en *αις*, orthographie phonétique pour *ες*. — Χώρας cède la place à Χῶρες, en suivant l'exemple de *μητέρας* qui longtemps auparavant a été remplacé par le nominatif *μητέρες*; *ε* et *αι* se prononcent de la même manière et sont identiques selon l'orthographe phonétique. Cela explique les formes *ταῖς* et *τῇς* de l'article au pluriel du fém. (ces formes ne sont pas anciennes) (p. 115).

Le substantif. Vers le VII[e] siècle *ες* apparaît dans le nominatif du pluriel de la 1[re] déclinaison et un peu (?) plus tard, au XII[e] et au XIII[e] siècle, à l'accusatif du pluriel (p. 123). — La désinence caractéristique du féminin *α* ou *η* se substitue à *ος* dans la 2[e] déclinaison (p. 124). — Au lieu de *λαγώς* (de la 2[e] déclinaison attique) on trouve *λαγωός* (p. 125). — Les nominatifs en *α* au féminin et en *ας* au masculin formés de l'accusatif singulier et pluriel en *α* et *ας* (*μητέρα*, *πατέρας*) n'apparaissent qu'assez tard dans les textes, les premiers se lisent dans Gloss. Laod. Interpret. Mont (p. 128). — Les masculins de la 3[e] déclinaison hésitent entre les désinences *ας* et *ος* (p. 127—129). Dans les écrivains du Moyen Age -*δες* (*αδες* et *ιδες*) au pluriel n'est pas rare: *πραγματευτάδες* (Jean Pikatoros 155 etc.) (p. 134). Le nominatif pluriel des substantifs en *ευς*, *εις* se change en *εῖδες* cf. *βασιλεῖδες* (p. 135). Souvent des masculins en *ος* sont devenus neutres; *πλοῦτος* par exemple fait son pluriel en *η*: *πλόυτη*, calqué sur *κάλλος*, *η*, de même les mots *τὸ Φόρος*, *τὸ θρῆνος*, *βροῦχος*, *λίθος* (p. 140)[1]. En ce qui concerne les for-

---

jἀδελφαί, comme *ὡραία* devient *ὡρjά*, *αἱ ὄρνιθες*, *jὄρνιθες*, *αἱ οὐλαί*, *jοὐλαί*. Devant les consonnes, au contraire, et devant *ε*, *ι*, *υ*, *ω*, *ει*, *αι*-*αἱ* reste. Au masculin on a de même *jἄνθρωπος*, *jὄρκοι*, mais *οἱ πατέρες*. La forme prévocalique du nominatif pluriel de l'article est donc la même pour les deux genres. Mais la langue ne tolère pas longtemps la différence entre *e* et *j*, elle ne veut pas avoir deux formes dans la même fonction et, l'aversion contre *e* devant voyelle persistant toujours, il ne reste qu'un moyen, c'est de généraliser la forme *j*, qui devient forcément *i* devant les consonnes. L'exemple du masculin a facilité ce développement analogique (p. 114).

1) *Quelquefois* les neutres en *ον* et en *ος* changent de déclinaison: *ος* devient *ον* et *ον* se change en *ος*.

mes contractes de la 2e déclinaison, au lieu de *νόοι* on trouve la forme *νόες* qui remonte aussi à l'antiquité (p. 142). — Plusieurs mots sont devenus indéclinables comme *γῆς* (p. 138) *θυγάτηρ* (p. 131—132) et les neutres en *ωρ*, *ατος* tels que *ὕδωρ* (p. 137). — *γάλα* devient *γάλας* (p. 141).

Les suffixes. — On trouve déjà au Moyen Age des vestiges du suffixe diminutif *ίτζης*; le premier exemple daté que M. Meyer a noté, est de l'an 1112. Disons que la littérature du Moyen Age est encore un champ inculte, et que ce qui est inconnu aujourd'hui peut être découvert demain. Sur le suffixe *όπουλον*, qui entre encore aujourd'hui dans la composition des patronymiques, on peut consulter Ducange. *πουλος* est dérivé de *πῶλος* poulain (en latin pullus) et prend dans les substantifs composés le sens de fils (*βασιλόπουλος* signifie fils de roi, p. 148), puis du sens de jeune *όπουλον* passe à celui de petit (p. 150). Hésychius connaît le suffixe *ακιον*.

Les noms de nombre. — Au lieu de *ἕν* on trouve *μιόν*, accusatif neutre. Au génitif *ἑνὸς* est très résistant, cependant *ἑνοῦ* apparaît dès le XIIe siècle. Par contamination de *ἑνοῦ* et de *ἑνός* naît *ἑνοῦς*. — *κανείς* = *κἄν* (*καὶ ἄν*) + *εἷς*, même un seul; la négation est à suppléer: le mot garde au Moyen Age encore très souvent le sens affirmatif (p. 151—152). Quelquefois *κἄν* renforce l'idée de nombre et se traduit par „même, jusqu'à". D'après M. Meyer, *κἄν* a déjà beaucoup perdu de sa force et *κἂν τέσσαρα* et *τέσσερα* sont devenus synonymes. L'accusatif masculin *κανείν*, se trouve çà et là dans la littérature du Moyen Age. M. M. qui est peut-être entraîné trop loin par le désir de tout expliquer, y voit une formation savante, comme *γυνήν*. Formation savante soit, mais point du tout classique. Ce serait donc un savant ne sachant rien du vieux grec qui aurait inventé ce mot (p. 152)? Au lieu de l'ancien *πᾶς* qui avait disparu du lexique, on trouve le composé *πασένας*, au génitif *πασανός*, à l'accusatif *πασάναν* (p. 152); au lieu de *τέσσαρες* (p. 153) on trouve *τέσσαρεις*; au lieu de *ἕξ*, *ἕξη* (p. 153); au lieu de *ὀγδοήκοντα*, *ἑξήκοντα*, etc., on trouve aussi suivant le besoin du vers *γδόντα*, *ἑξῆντα* (p. 154).

L'adjectif. — Deux adjectifs en *ος* font *υς* dans le grec du Moyen Age: *μακρύς* et *πικρύς* (p. 143). — Les comparatifs

doubles, qui se rencontrent dans des textes plus ou moins vulgaires en ancien grec, ne sont pas rares au Moyen Age: *κρειττότερον*, *μειζότερον* et même *πλεὸ χειρότερον* (p. 157—158).

Le pronom. — Depuis le III[e] siècle *ἐμέ* s'est changé en *ἐμέν*. C'est cette forme qu'on trouve souvent dans les textes du Moyen Age. Puis vient *ἐμέναν* (p. 164). *Μοῦ* et *ἐμοῦ* appartiennent aussi bien à l'ancien grec qu'à la langue du Moyen Age (p. 163). M. Meyer ne fait pas mention expresse de la forme *μᾶς* au lieu de *ἡμᾶς*, mais nous pouvons présumer qu'elle a dû être connue au Moyen Age par analogie de *σᾶς*. (Voir ci-dessous.) *'Εμῶν* au lieu de *ἡμῶν* remonte au X[e] siècle (p. 165). *'Εσοῦ* au lieu de *σοῦ* se rencontre déjà dans l'I[er] et le II[e] siècles (p. 165). *'Εσέν* et *ἐσέναν* au lieu de *σέ* (p. 165) *'Εσεῖς, σεῖς, ἐσᾶς, σᾶς*, au lieu de *ὑμεῖς* (p. 166). — La forme *ἐδικός* qu'on emploie aujourd'hui pour périphraser les pronoms possessifs apparaît encore sous la forme primitive *ἰδικός* (p. 168) — On rencontre aussi les formes *τοῦτα* et *τοσούτην* au lieu de *ταῦτα τοσαύτην* (p. 169). Voici quelques exemples de l'allongement des formes du pronom démonstratif *τοῦτος*: *τουτουνά, ἐτουτηνά, αὐτῆνος, αὐτίνος, αὐτῆνο, αὐτοῦνου, αὐτοῦνον, αὐτούνη* (p. 169). *'Οποῖος*, dans le sens d'un pronom relatif, n'apparaît qu'à l'époque des Croisades: vers la même date on trouve *'Οποῖος, τοῦ ποίου* et à partir du XV[e] siècle *ὁ ὁποῖος*, qu'on emploie encore aujourd-hui; cependant le pronom relatif le plus usité dans la langue commune est *ὅπου* ou *ὁποῦ*, et *ποῦ*, qu'on rencontre déjà au Moyen Age (171). On trouve à côté du pronom interrogatif les indéclinables *ἥντα, ἵντα, τίντα* (*τειντα, τηντα, τιντα*). La forme primitive serait *τίντα*, une contraction de *τί εἶν' τά* (qu'est-ce que), ce qui se traduit en vieux grec (p. 9) par *τί ἐστὶ τοῦτο* (p. 174—175). Le pronom indéfini *κάποιος* dérivé de *ποῖος* (pronom interrogatif) commence souvent par *ο*, de même que les formes *κάπου, κάποσες κάτι κάποθεν*, etc. on a *ὁκάποιας* etc., (p. 175—176). Antérieurement à *τέτοιος* (le latin talis) on trouve *τίτοιος* (p. 177).

Le verbe (les verbes en *μι*). — Du parfait *ἕστηκα* de *ἵστημι* s'est formé un présent nouveau *στήκω* (plus tard *στέκω*) qui a, de même que l'ancienne forme du parf., le sens intransitif. Au Moyen Age on trouve encore *ἱστήκω, ἱστήκης, ἱστέκων, ἱστέκει*,

ἰστέκεσαι, ἰστέκης, ἰστήκει, ἰστέκη, ἰστάθην (p. 178—179). Au lieu de la forme classique ἰστάνω on trouve στήνω et στένω (p. 178—179). — Au lieu de τίθημι on trouve aussi: 1) un présent θέκω, qui n'existe plus, et θέτω, aoriste: ἔθεσα, qui subsiste; 2) un imparfait ἔθεκα, d'autre part θέτουν, θέτει, ἔθεσε (XIIe siècle) impératif θές (en 1239, p. 180). — κεῖμαι est remplacé par κείτομαι (p. 180), κάθημαι par κάθομαι (p. 181). — De la forme ἀφήνω, qui a remplacé l'ancien ἀφίημι, on trouve ἀφῆκαν, φῆκεν, ἀφῆκες, ἄφινεν. — Verbes dont les thèmes se terminent par β, φ, π, βγ: Au lieu de κόπτω, κόβγω, au lieu de καίω, καύτω (κάφτω), ἔκαψα, κάφτουσιν (p. 186). — Verbes en γω, κω, etc.: σπρώχνω = εἰσπροωθέω qui devient σπρωθῶ (p. 187) [1]. στάσσω répond à l'ancien στάζω, on a βράζω pour βράσσω (p. 188). άω et άζω sont employés concurremment dans γελῶ et γελάζω (Aor. avec ξ), le présent de ἥρπαξα est ἀρπῶ; on trouve même βροχίζω = βρουχάω (p. 188). — Les verbes en έω et ύω font quelquefois ένω et ύνω p. e. δένω pour δέω, λούνω pour λούω (p. 189—190). — Le grec du Moyen Age introduit ν, à côté de -σιν au présent (p. 191). — Au Moyen Age ἔχω γράψει et θέλω γράψει sont souvent synonymes (p. 192) — De l'usage de la construction de l'imparfait de ἔχω avec l'infinitif du futur (sans ν final), M. Meyer cite quelques exemples (p. 192). — A partir du XIIIe siècle, on trouve à côté de θέλεις, θέλει, dans toutes les fonctions θές, θέ et plus tard θέμεν, θέτε, θέν. C'est cette forme θέ en combinaison avec l'infinitif du futur (p. e. θέ γράψει) qui a amené d'abord la forme θέ, puis — par contraction de θέ ἵνα (νά) — θά, avec l'indicatif du futur (p. 193—194) [2]. — On trouve des impératifs syncopés comme γράφτε pour γράφετε (p. 194). — La forme pleine de la 2e personne du moyen sur le modèle des verbes en μι est la seule forme populaire du Moyen Age (p. 197). — La troisième personne du pluriel est en ουνται au lieu de ονται (p. 198). On trouve très souvent dans les textes de cette époque les deux formes θην et θηκα de l'aoriste passif qui a remplacé le parfait passif. — Au Moyen Age on voit déjà des exemples de la confusion des thèmes en

---

1) M. Meyer cite la forme médiévale σπρώσεις.

2) On rencontre déjà le particle ἄς (= ἄφες) avec l'optatif (p. 100 et p. 195).

η, ες et ε, des verbes que l'ancien grec a confondus dans les présents en έω (p. 201—202). — Déjà, on y peut aussi observer la tendance de la langue à confondre les deux classes des verbes périspomènes en αω et εω en une seule (p. 205). — Souvent deux voyelles identiques en hiatus se contractent en une seule: ἀκούουσιν p. e. devient ἄκουσιν (p. 206—207). — De ζῶ, ζῇς, on trouve la forme ζειοῦν (p. 206. — Le verbe εἰμί, être: Au Moyen Age le présent εἶμαι, εἶσαι, etc., suit l'exemple de l'imparfait ἤμην (p. 207). Au XIV[e] siècle ἔνι (ἔνεστι) reçoit la terminaison du passif ἔναι (p. 207). — χύνω a l'aoriste ἔχυσα de l'ancien présent χέω (p. 216). — Devant ει le γ du verbe πάγω tombe et αει se contracte (p. 213).

De la formation des temps. — L'accent se déplace dans les cas où l'augment tombe (p. 216). Quelques verbes ont l'augment η pour ε (p. 217).

Les adverbes. — Les adverbes en α ont entraîné ἀπόψα, d'autre part ἐνταμῶς est calqué sur συντόμως (p. 222). Plusieurs adverbes se terminent par ς qui n'ont pas cette désinence en p. g. comme ἐκεῖνες, πάντοτες, ὕστερις (p. 225). Au lieu de ἐδῶ (hic) [1]) on trouve aussi ἔδε, ἐδά, δῶ (p. 225).

Les prépositions. — Devant l'article l'α de μετά tombe; μὲ τόν pour μετὰ τόν se lit déjà dans Dukas (p. 227). — ἐξ se construit avec l'accusatif (p. 227). Dans les dialectes ἐκ devient ακ, ἀξ, ἀχ (p. 230). Au lieu d'ἀπό on lit aussi ἀπαί. Devant l'article, l'ο d'ἀπό peut tomber (p. 220). Très souvent on trouve δίχως précédé de μέ. (On trouve aussi l'adverbe διχωστάς) (p. 228). A côté de διά se rencontre διατά, ὀδιά, ὀγιά (p. 228). κοντά est dérivé de l'adjectif κοντός, court, bref, qu'on trouve déjà dans Léon le Sage. (On trouve dans l'Antopodosis de Liutprand de Ticine γουνδοπιστις, de petite foi, (p. 229). σιμά est dérivé de σιμός camus. τριγύρου signifie: autour de (p. 229).

Les conjonctions. — ἀμμή, ἀμμέ (aujourd'hui ἀμή ou μά) = ou (lat. sed.) (p. 231). νά pour ἵνα se lit déjà dans Spaneas I, 22 (p. 231). De ἐπεί on a dérivé ἀπήν (p. 232).

Voilà donc les formes médiévales, *du moins les principales*, qu'on rencontre dans les commentaires de M. Meyer. Les livres

1) C'est ἰδέ ou ἰδοῦ, avec l'ω de κάτω.

qui sont cités par M. Meyer son très rares, je ne crois pas que nos bibliothéques publiques des Pays-Bas les possèdent au grand complet, ils appartiennent à de grandes collections telles que E. Legrand (*Bibliothèque grecque vulgaire* et *Monuments*, etc.); W. Wagner (*Carmina graeca medii aevi*, etc.).

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, en passant la revue de toutes ces formes, elles ne représentent pas la langue grecque telle qu'elle était écrite par les auteurs les plus distingués de la Grèce pendant le Moyen Age Non, les grands écrivains ont manié une langue qui ne diffère pas beaucoup de celle dont se sont servi les Chrysostome, les Basile et les Grégoire. Qu'on consulte les „historiae Byzantinae scriptores", Nicète Choniate, Nicète Grégoras, etc.; qu'on consulte même les inscriptions sur les objets d'art byzantins [1]) du Moyen Age: presque partout on rencontre les formes de la *κοινή*. La syntaxe du grec classique a disparu, les règles de la prosodie, surtout de la quantité syllabique, sont négligées. Ne cherchez plus cet admirable jeu des particules, à l'aide desquelles on peut représenter les moindres nuances des idées. Même on rencontre *plusieurs* mots latins, même barbares, grécisés, tels que δούξ (dux) ρχιΦερενδάριος, etc. Mais jusqu'à l'invasion des Turcs et la prise de Constantinople en 1453, une longue suite d'auteurs non interrompue a conservé et transmis la tradition des formes classiques de la langue grecque. A l'approche des barbares, les littérateurs et les savants s'en vont en Italie et en France, la tradition se perd, et la *langue écrite* va être chargée de formes vulgaires. Quant à la langue parlée, elle avait bien changé depuis longtemps et différait autant de la langue écrite que les patois allemands, flamands et néerlandais diffèrent respectivement des

1) Voir entre autres: Ch. Bayet, *L'art byzantin*, Paris, A. Quantin, 1884 in-8°. — Jac. Gretserus, *Opera omnia de sancta cruce*. Ingolstadii, ex typographeo Ederiano, 1616, in-fol., et Ratisbonnae, sumpt. Conradi Peez et Felicis Bader. 1734. in-fol. (t. 2 des *Opera omnia* de Gretserus). — Arn. Schaepkens, *Trésor de l'art ancien*. in fol. p. 14, pl. XV. — Ernst aus'm Weerth, *Das Siegeskreuz der Byzantinischen Kaiser Constantinus VII. Porphyrogenitus und Romanus II* . . . Bonn, 1866, in-fol., etc. — A. J. Flament, *Byzantynsche kunstvoorwerpen met inschriften van de O. L. Vrouwekerk te Maastricht*. (Objets d'art byzantins, avec inscriptions, de l'église Notre-Dame à Maestricht) dans le t. XXIII des *Publications de la soc. archéol. du Limbourg hollandais*.

langues allemande et néerlandaise. Que M. Meyer fasse l'essai d'écrire une grammaire de la langue allemande, par exemple, telle qu'elle est parlée, même écrite dans les livres composés en patois, comme ceux de Fritz Reuter, et l'on y rencontrera peu de formes qui ne soient en flagrante contradiction avec les grammaires de la langue écrite [1]). Personne ne peut contester ce que M. Th. Livadás, le savant recenseur de l'excellent ouvrage de Konst. S. Kontos *Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις*, observe dans le n⁰ (1145) du 28/9 juin 1883 du journal Κλείω: „*Κυρίως εἰπεῖν πᾶσα γραφομένη γλῶσσα εἶναι τεχνικὴ ὡς πᾶσα καθωμιλημένη εἶναι φυσική.*"

Quant à la langue grecque du Moyen Age, telle que l'entend M. Psichari, on n'en sait pas grand chose: „Il faudrait, dit-il dans sa préface, que nous eussions pour le néo-grec un livre qui serait l'équivalent de l'introduction à la grammaire des langues romanes, par Frédéric Diez. Le travail serait immense. Nous aurions à dépouiller tous les grammairiens et tous les lexicographes, à réunir en un tableau d'ensemble les renseignements éparpillés dans tous les recueils d'inscriptions et de papyrus, à les classer par régions, à faire la distribution géographique de ces faits innombrables, à mêler l'histoire à la linguistique. Si nos études ont quelque ambition d'arriver jamais à la gloire des sciences romanes, c'est par ce travail qu'elles devront commencer. Du II[e] siècle avant notre ère jusqu'au IX[e] siècle environ s'étend une période inconnue qu'il s'agirait de nous révéler" [2]). Et faire un ensemble de tout cela, ce serait un travail d'Hercule!

Nous aurons peut-être lieu d'être surpris, après cela, d'entendre M. Ps. affirmer ceci sans hésiter: „Certains patois peuvent encore nous offrir des états linguistiques du II[e] siècle de notre ère, et de siècle en siècle nous rencontrerons, en descendant, toutes les nuances phonétiques suivant des dégradations insensibles. Chaque siècle se reflètera dans un patois encore retardataire [3])"... Et quelques lignes après: „Dans ce même village de Pyrgi (Chio), j'ai pu constater la prononciation *τολλόο* (*τὸν λόγον*) qui repose sur une transmission directe remontant pour le moins au II[e] siècle avant notre ère."

---

1) Voir encore l'excellent livre de M. J. Verdam sur l'histoire de la langue néerlandaise (Leeuwarden 1890) p. 53 et passim. [Réd.]
2) P. XVIII. 3) P. XI.

Et le moyen de constater toutes ces merveilles? M. Psichari nous le montre par un procédé vraiment ingénieux. Après avoir avancé que chaque siècle se reflètera dans un patois encore retardataire, il continue: „Comment ψιχί (ψυχή) a-t-il pu devenir en Crète ψί? Les villages nous expliquent ce changement, en nous fournissant les formes intermédiaires ψιί̔ (je marque par l'esprit rude entre les deux ι ce qu'on noterait ailleurs par h: ψιhί) ψιί (les deux ι restent encore bien distincts), ψῐί (le second ι se réduit, c'est-à-dire qu'il ne devient pas jod, mais ne forme plus syllabe. C'est donc un ι qui tient le milieu entre entre l'ι voyelle et l'ι consonne, en d'autres termes un ι réduit), puis enfin ψί. J'ai recueilli chez trois personnes d'âge différent (soixante, trente et dix ans), toutes trois originaires du même village, les états phonétiques suivants pour le mot πιί (= πηγὴ; il faut partir dans ce village, de la forme sans γ intervocalique): πιί (soixante ans), πῐί (trente ans), πί (dix ans). Cela nous montre comment les transformations s'opèrent, mes trois individus étaient unis l'un à autre par les liens de grand' mère, fille et petit-fils". — Si cette transformation continue à s'opérer, l'arrière petit-fils finira par ne rien dire, dans le cas le plus favorable, il pourra tout au plus bégayer.

Comment M. Meyer s'y prend-il, quand il rencontre une forme qui ne cadre pas avec le système d'une langue grecque médiévale qui ne peut ressembler en rien à la langue écrite? Nous le voyons faire alors des observations comme celle-ci: „Cest donc une réminiscence classique qui fait donner à Portius la double forme ἐμῶν et ἐμᾶς (p. 167)." ou bien: „Je voudrais attribuer ces formes au souvenir indistinct et confus du poète ou d'un scribe quelconque, se rappelant que ce verbe commençait par ι dans ls bon grec (p. 179). „Relativement à l'emploi de l'optatif, M. Meyer affirme: „En effet le premier monument de la langue vulgaire, le Nouveau Testament, ne nous en donne presque plus d'exemples, et s'il en a quelque-uns, si les écrivains du Moyen Age en fournissent d'autres, ce n'est que par une réminiscence littéraire (p. 184)." — „βούλει (au lieu de βούλεσαι) est évidemment savant (p. 197)."

Passons maintenant à la prononciation. Quoique M. Meyer se montre un partisan de la prononciation dite érasmienne, il nous

fournit des preuves incontestables en faveur de l'ancienneté de la prononciation nationale grecque qu'on appelle aussi reuchlinienne ou itaciste. Je crois même que le savant Rizo Rangabé n'admet point en général une origine antérieure à celle que M. Meyer lui attribue pour la plupart des lettres. Mais on ne parviendra jamais à établir comment les Grecs ont prononcé leur belle langue dans les temps classiques. Le seul succès qu'on puisse se promettre, c'est de savoir comment dans tel endroit, à une telle date (qu'on ne parviendra pas à reculer jusqu'au temps de Sophocle), on a prononcé quelques lettres. Quel moyen pour les Grecs du IIIe siècle avant notre ère, de figurer d'une manière indubitable leur prononciation pour l'oeil d'un Français ou un Allemand du XIXe siècle [1])?

Mais pour le Moyen Age nous en savons plus. Je ne comprends pas que M. Meyer paraisse ignorer que Liutprand de Ticène nous a conservé très exactement dans son Ἀνταπόδοσις la prononciation du Xe siècle, qu'il a soin de nous figurer en toutes lettres, en transcrivant plusieurs mots, même des phrases entières en lettres latines. M. Meyer cite l'oeuvre de Liutprand sans le nommer toutefois, seulement d'après M. Psichari avec ces mots: Pertz, *Monumenta* V, 295, 8 (à la page 86). Cependant s'il était parvenu jusqu'à nous des documents comme l'Antapodosis, mais d'une époque plus reculée, nous en saurions un peu plus sur la prononciation du grec. Jusqu'à son temps, nous ne faisons que tâtonner et il faudrait rassembler et trier, selon les dates et selon les lieux d'origine, toutes les inscriptions [2]).

Nous n'avons envisagé dans notre résumé la grammaire de Portius et les savants commentaires de M. W. Meyer que sous le rapport de la langue médiévale, mais ajoutons que ces commentaires méritent l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la langue néo-hellénique; ne fut-ce que le soin qu'il a eu de rassembler ici cette foule de textes, lui assure une place distinguée parmi les fervents de ces études.

Maastricht. A. J. Flament.

1) A M. Meyer de prouver maintenant „que les arguments contre la prononciation dite érasmienne n'ont guère changé depuis, et que ce sont presque toujours les mêmes que l'on réédite, et qu'on en fait une question de sentiment ou d'amour-propre national, parce qu'on refuse de se placer sur le terrain historique".

2) Voir Hellas I 2, où j'ai cité tous les mots Grecs que contient l'Antapodosis.

MEMBRES (ET ABONNÉS)

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM

(*Continuation de Hellas II 2 p. 142.*)[1]

Grèce.

Πανάρετος Κωνσταντίδης, καθηγητὴς τῆς θεολογίας, ἐν Σπέτσαις.

Suisse.

P. J. Gouda Quint, Theol. Doctor, Davos Platz. (adr. temporaire: Dodewaard, près d'Arnhem).

Italie.

Angelos Pythornos, étudiant de philologie à l'Université de *Turin* (*Torino*), Via Moncalieri 1.

Angleterre.

Dr. Elizabeth A. S. Dawes, Lindores, Weybridge (membre).

Allemagne.

Dr. Kumpfmüller, Kathol. Pfarrer in Loiching (Post Dingolfing).

MEMBRES QUI ONT DONNÉ LEUR DÉMISSION:

G. W. Sanches, Amsterdam (Hellas I 75).
A. de Haas, Agent Kon. Eng. Jachtclub, Rotterdam (I 75).
S. B. Snoek Jr., Amsterdam (Hellas I 75).
J. F. de Grient Dreux, Velp (I 74).
Pan. D. Metaxas, Braila, Roumanie (I 165).

LA SOCIÉTÉ A PERDU PAR LA MORT:

M. le Dr. J. J. de Gelder, ancien recteur du gymnase, Alkmaar (voir I p. 348).
M. Aurelio Saffi, Prof. à l'Université, Bologna (voir I p. 349).

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES:

Hellas I 166:

Syn. Pappa Demitriou, etc. Odessa. *l. Syn. Pappadimitriou, Directeur de l' École Hellénique, à Odessa.*

1) Les noms de ceux, qui sont en même temps membres et abonnés, se trouvent dans ce catalogue sans addition quelconque. LA RÉDACTION.

Hellas II 79:

Jules Ferrette, Pension Kauer, Morat, Suisse.	*l. Jules Ferrette, 4 Avenue du Crêt, Neuchâtel, Suisse.*

Hellas I 349:

Silvio Beltrano, mécanicien, etc., Naples.	*l. Silvio Beltrano, élève à l'École d'Application des Ingénieurs à Naples* [*seulement* membre].

Hellas I 164:

Phoebos A. Pharmacopoulos, Dr. en droit, Athènes.	*l. Phoebos A. Pharmacopoulos, Dr. en droit, rue du Cardinal Lemoine* 41, *Paris.*

AVIS AUX MEMBRES.

M. *C. B. Rasis* à Nicolaeff, dans une lettre au Président, dd. 17/29 Janvier 1890, a renoncé à l'honneur de la nomination comme Représentant de la Société Philhellénique.

Par un malentendu inexcusable, nous avons manqué de communiquer à nos lecteurs dans notre dernier numéro que notre honorable Bibliothécaire M. le Dr. *H. C. Rogge*, Bibl. de l'Université d'Amsterdam, a été nommé *Professeur d'histoire générale à l'Université.* En offrant nos excuses à M. Rogge, nous félicitons la Société Philhellénique de cet honneur, qui a été donné à un des membres de son Comité.

M. N. Vlachos, Consul de Grèce à Amsterdam, a donné sa démission comme Vice-Président de notre Société Philhellénique.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ.

(Τὰ ὀνόματα τῶν ἀξιοτίμων κκ. δωρητῶν σημειοῦνται δι' ἀστερίσκου.)

Wied (Carl), Die Kunst die Neugriechische Volkssprache durch Selbstunterricht schnell und leicht zu erlernen. Wien, Pest, Leipzig, A. Hartleben's Verlag [1890] 8°. 184 S. [Die Kunst der Polyglottie, XI Theil.]

[Ein sehr brauchbares Büchlein, das wir dem Publikum bestens empfehlen können. Man vgl. auch das Vorwort und den »Neugriechischen Sprachführer" desselben Verfassers, 2 Aufl. Leipzig, E. A. Koch. — Die Red.]

*Regnaud (Paul), Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes. Paris, Ernest Leroux 1890. 8°. 15 pag.

—— Le véritable système vocalique indo-européen. Preuves et déductions nouvelles. [Imprim. Georges Jacob, Orléans 1890.] 8°. 22 pag.

*Bikélas (D.), Notice sur le Marquis de Queux de Saint-Hilaire, suivie des discours prononcés à ses obsèques et d'autres hommages rendus à sa mémoire. Μνημόσυνον [Avec portr. et autogr.] Paris, libr. de Firmin Didot. et Cie. 1890. 8°. 77 pag.

[C'est un véritable μνημόσυνον que M. Bikélas érige à son savant ami,

qui, lui seul avec M. Bikélas, fut un des premiers en France qui ont applaudi l'oeuvre de notre société. Le petit livre très-intéressant contient une notice sur la vie et les oeuvres de l'illustre helléniste, les discours prononcés par les MM. Croiset, Longnon, Paul Meyer et Casanova, des notices nécrologiques par MM. M. Bréal et Gaston Deschamps, etc., un Extrait des comptes rendus de la chambre hellénique, et, enfin, une Bibliographie, que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs. Nous espérons que M. Bikélas voudra bien réunir en un volume tous ces articles, qui forment, en quelque égard, une introduction à l'étude de la littérature contemporaine en Grèce. — M.]

*Wageningen Jr. (J. van), Gids voor gymnasiasten. Groningen, P. Noordhoff 1890. 8°. 152 blz.

[Eine Niederländ. Bearbeitung der »Altklassischen Realien im Gymnasium" von Dr. M. Wohlrab, mit neuem Titel. Neu ist auch der Abschnitt über Prosodie und Metrik, u.s.w. — Das Büchlein scheint uns empfehlenswerth. — Red.]

*Lehrplan für die vierklassige deutsche Schule an der griechischen Nationalschule, I Bezirk, Fleischmarkt N°. 13, in Wien. — Wien, 1873. Mechitaristen Buchdruckerei. 8°.

*Κόρυλλος (Χ. Π.), *ἰατρός*, *Πεζοπορία ἀπὸ Πατρῶν εἰς Σπάρτην. Ἀπὸ Πατρῶν διὰ θαλάσσης εἰς Γύθειον, καὶ ἐκεῖθεν διὰ Σπάρτης εἰς Ταΰγετον. Ἐπάνοδος εἰς Πάτρας διὰ Ναυπλίου καὶ Κορίνθου.* — *ἐν Πάτραις, τυπογρ.* Ὁ Κάδμος 1889. 8°. 114 *σελ.* [*πωλεῖται ἀντὶ λεπ.* 80. *Εὑρίσκεται παρὰ τῷ ἐκδότῃ καὶ παρὰ τῷ βιβλιοπωλείῳ* »Ὁ Κάδμος."]

[Nous ne pouvons pas recommander mieux la lecture de ce petit journal de voyage, qu'en citant les mots qu'on trouve pag. 6: »*Οἱ Ἕλληνες πρέπει νὰ σπουδάσωμεν λεπτομερῶς τὴν πατρίδα ἡμῶν, καθὸ γινώσκοντες τὴν γλῶσσαν καὶ τὰ τοῦ λαοῦ ἤθη καὶ δυνάμενοι, κάλλιον τῶν ξένων, οὐ μόνον νὰ διαλευκάνωμεν τὰ σκοτεινά, ὁδηγούμενοι πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ ἐκ τῶν τοῦ λαοῦ παραδόσεων, ἀλλὰ καὶ νὰ περιγράψωμεν ἀκριβέστερον τὴν σημερινὴν τῶν κατ' ἀγροὺς συμπατριωτῶν ἡμῶν κατάστασιν, οὐχὶ περικαλύπτοντες τὰ ἐλαττώματα αὐτῶν, ἐθνικῆς φιλοτιμίας χάριν, οὐδὲ μεγαλοποιοῦντες ταῦτα, ὡς πολλοὶ τῶν ξένων πράττουσιν, ἐκ μισελληνισμοῦ ἐλαυνόμενοι. Ἡ πιστὴ καὶ ἀμερόληπτος περιγραφὴ παντὸς πράγματος οὐ μόνον τὸν περιγράφοντα τιμᾷ, ἀλλὰ καὶ τὸ περιγραφόμενον καθιστᾷ προσφιλέστερον.*"

*Stavridès (Jean), Quelques remarques critiques sur les »Perses" d'Eschyle. Prix 2 francs. Paris, E. l'Hullier et C. Bublens—Ernest Leroux. 1890. 8°. 32 pag.

[Cette petite dissertation, que l'auteur a dédié à M. Georgios Zógraphos, *εὐγνωμοσύνης ἕνεκεν*, contient quelques remarques très-intéressantes sur les passages difficiles de cette pièce. L'auteur cite le texte d'après les éditions de Wecklein et Weil. Voir surtout p. 11 et 25, où il est montré que l'étude et la connaissance de la langue moderne jette beaucoup de lumière sur la langue dite classique. — M.]

*Mento (Francesco di), Nelle auspicatissime nozze della Principessa Alessandria di Grecia col Granduca Paolo di Russia. Sonetto [Corfu, Giugno 1889].

[*Τὸ πρωτότυπον τοῦ ἀρίστου τούτου ἰταλικοῦ ποιήματος ἐδημοσιεύθη τὸ πρῶτον εἰς τὴν ἐν Φλωρεντίᾳ ἐκδιδομένην ἐφημερίδα* »Mammola", *καὶ εἰς τὸ περιοδικὸν Ζακύνθου* »Ἀνθῶν", *μετεφράσθη δὲ ἑλληνιστὶ ὑπὸ τοῦ κ.* Ἀριστ. Καψοκεφάλου (*Ἐφημερὶς τῶν Εἰδήσεων* Ἔτος Γ'. *ἀρ.* 140.)

*Mento (Francesco di), Una distrazione nell' uffizio delle tenebre nel Mercoledì Santo. Corfù, stabil. tipogr. di G. Nacamulli 1890. 8°. 11 pag.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΩΝ.

(Συνέχεια, ὅρ. ΕΛΛΑΣ II 2 σελ. 146.)

Mnemosyne, Bibliotheca Philologica Batava, coll. *S. A. Naber*, *J. van Leeuwen J. f.*, *I. M. J. Valeton*, cet. Nova Series. Vol. XVIII Pars II. Lugd. Bat. E. J. Brill, Lipsiae, O. Harrassowitz 1890. 8°. pag. 113—264.
[H. v. Herwerden, Critica ad Cyropaediam, J. v. L. J. f., Critiae versus, De Iliad. et Odyss. cod. Vindobonensi cet., O. Crusius, De morte Aeschyli.]

ΑΝΑΠΛΑΣΙΣ, Περιοδικὸν τοῦ ὁμωνύμου Συλλόγου, ἐκδιδ. δὶς τοῦ μηνός. Ἔτος Γ ἐν Ἀθήναις. (ὅρ. II 2 σελ. 150).

ΕΒΔΟΜΑΣ, ἐπιθεώρησις κοινωνικὴ καὶ φιλολογική, Διευθ. Ιω. Μ. Δαμβέργης. ἐκδίδ. κατὰ Σάββατον. Περίοδος β' Ἔτος Ζ', ἐν Ἀθήναις, γραφ. ὁδὸς Πανεπιστημίου 59. Συνδρομὴ ἐτησ. καὶ προπληρωτέα ἐν Ἑλλάδι δρ. 10, ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ φρ. χρ. 12. Ἕκαστον φύλλον τιμᾶται λεπτῶν 20.
[10 Μαρτ. 1890, σελ. 11: Τὴν παρελθοῦσαν Κυριακὴν ἡ ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικὴ Ἑταιρία ἐτέλεσεν ἐν τῷ Πανεπιστημίῳ πολιτικὸν μνημόσυνον τοῦ Ὁλλανδοῦ φιλολόγου Κ. Γ. Κοβήτου, ὁ δὲ πρόεδρος αὐτῆς κ. Κ. Κόντος, μαθητὴς τοῦ Κοβήτου, ἀπήγγειλε λόγον ἐπαινετικὸν τοῦ μεγάλου ἀνδρός.]

Journal (The American) of Philogy. Edited by *Basil. L. Gildersleeve*, etc. Baltimore, The Editor. New York et London, Macmillan et Co. Leipsic, F. A. Brockhaus. December 1889. Vol. X, 4. Whole N°. 40. 8°. pag. 397—558.
[Contents: *George B. Hussey*, On the use of certain verbs of saying in Plato. — *Paul Shorey*, Συλλογισμοὶ ἐξ ὑποθέσεως in Aristotle. — *Carl D. Buck*, On the forms Ἄρτεμις, Ἄρταμις. — Reviews and Book notices: Ritters' Untersuchungen über Plato. — Reichert's Ueber den zweiten Teil der Odyssee. — Reports, Brief Mention, Recent Publications, Books received, Indices to Vols. I—X.]

ΠΑΙΔΙΚΟΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΟΝ. Μηνιαῖον σύγγραμμα εἰκονογραφημένον, ἐκδιδ. ὑπὸ τὴν διεύθυνσιν Μιχ. Ε. Κανακάκη καὶ Νικολ. Α. Κοτσελοπούλου. Συστημένον ὑπὸ τοῦ Ὑπουργείου τῆς Παιδείας ὡς τερπνὸν καὶ ὠφέλιμον ἀνάγνωσμα, διὰ παιδία, ἐφήβους καὶ νεανίδας. Ἔτος Α'. Τόμος Α'. Συνεργάται Δημ. Βαρδουνιώτης, Βασ. Βέργος, κτλ. κτλ. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ. τῶν Νέων Ἰδεῶν 1889. fol. Τιμὴ α' τόμου δρ. 3.
[Δῶρον τοῦ κ. *Γεωργίου Α Πολίτου ἐν Σύρῳ.]

Ateneo Italiano. Periodico letterario, artistico, teatrale. Esce il 1° ed il 16 di ogni mese, in 16 pag. Direttore onor. *B. E. Maineri*, Direttore *Tito Mammoli*. Collaboratori i principali scrittori d'Italia. Abbonamento annuo Italia L. 3, estero L. 5. Anno XIII Vol. XIII. Roma 1889. Tip. A. Grassi, Piazza Vittorio Emanuele 129, Roma.
[Δῶρον τοῦ κ. *Γεωργίου Α. Πολίτου ἐν Σύρῳ.]

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ. *Σύγγραμμα περιοδικόν, ἐκδιδ. κἄτὰ δεκαπενθημερίαν ἐν Θεσσαλονίκῃ, ἀδείᾳ τοῦ Ὑπουργείου τῆς Παιδείας. Συνδρομὴ ἐτησ. πανταχοῦ λίρα ὀθωμ. ἡμίσεια. Ἐκδότης ὑπεύθυνος Γ. Παπαγεωργίου. Τυπογραφεῖον Θ. Ἡρακλείδου κ. Σας.*

[*Ἐμπόρια Θεσσαλονίκης κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα. — Ε. Φωτιάδης. — Γεωγραφικὰ καὶ ἱστορικὰ ζητήματα (Μ. Γ. Δήμιτσας). — Γνωστοποιήσεις. — Ἡ παρ' Ὁμήρῳ σίτησις. — Ἐπισκοπαὶ ὑπὸ τὸν Θεσσαλονίκης. — Δημώδης ποίησις. — Παραπληρώματα, αἰνίγματα, κτλ. κτλ. Ἀλληλογραφία.*]

Listy Filologické. Vydávají se nákladem Jednoty českých filologů v Praze. Odpovědní redaktoři Jan Gebauer a Jos. Král. Ročník šestnácty, Sešit I—II. v Praze, tiskem dra. Edvarda Grégra 1890. 8°. p. 1—80, 81—160.

[Enthält viele Art. und Buchbesprechungen in böhmischer u. lateinischer Sprache. Wir hoffen auf den Inhalt dieser Zeitschr. später zurückzukommen, und freuen uns über das Aufblühen der böhmischen Philologie in der berühmten Stadt Prag und anderswo. — Die Red.]

Rundschau (Neue Philologische). Herausg. von *C. Wagener* und *E. Ludwig* in Bremen. Jahrg. 1890. N°. 3—10. Gotha, F. Perthes. 1890 8°. S. 33—128.

[The fragments of the Persika of Ktesias, ed. by John Gilmore (R. Hansen). — J. Petersen, In Galeni libros quaestiones criticae (G. Helmreich). — C. Deutschmann, De poesis Graecorum rhythmicae usu et origine (J. Sitzler). — H. Pomptow, Beiträge zur Topographie von Delphi (P. Weizsäcker). — G. Stier, Homers Ilias (E. Pfudel). — P. Martin, Studien auf dem Gebiete des griech. Sprichwortes (E. Kurtz). — Sophocles' Philoktetes, von G. H. Müller, Aias von R. Paehler (O. Wackermann). — F. Plessis, Traité de métrique grecque et latine (J. Sitzler). — Hugo Steiger, Der Eigenname in der attischen Komödie (O. Kaehler). — T. W. Allen, Notes on abbreviations in greek manuscripts (Ruess). — A. Breusing, Die Lösung des Trierenrätsels (A. Bauer). — Alfred Fouillée. La philosophie de Platon (G. F. Rettig). — O. Schrader, Sprachvergleichung und Urgeschichte (F. Stolz). — R. Engelmann, Bilderatlas zum Homer (P. Weizsäcker). — F. E. C. Welldon, The Politics of Aristotle translated, etc. (W. Heine). — M. Goldstaub, De *ἀδείας* notione et usu in iure publico Attico (Clasen). — K. Brugmann, Griechische Grammatik, 2e Aufl. (Meisterhans). — Fr. Müller, Thukydides' siebentes Buch, u.s.w. (A. Nieschke). — Strabonis *Ἱστορ. Ὑπομνημάτων* Fragmenta coll. etc. Paulus Otto (M. Lüdecke). — J. Wackernagel, Das Dehnungsgesetz der griech. Composita (Fr. Stolz). — A. v. Bamberg, Griech. Schulgrammatik. 20 Aufl.

Revue des études grecques. Publication trimestrielle de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Tom. II. N°. 7, Juillet—Sept. 1889, N°. 8, Oct.—Decembre 1889. Paris, Ernest Leroux éditeur, 28 rue Bonaparte; en 8°. Toutes les commun. concernant la rédaction doivent être adressées à M. *Théod. Reinach*, réd. en chef, à la libraire Leroux.

[Le Comité de l'Association se réunit à 4 heures, le premier jeudi de chaque mois, à l'Ecole dɘs Beaux-Arts. Tout membre de l'Association peut assister aux séances. — La Revue des études grecques est publiée en cahiers trimestriels. Prix de l'abonnement: Paris 10 fr., départements et étranger 11 fr., un numéro séparé 3 fr. La Revue est envoyée-gra-

tuitement aux membres de l'Association pour l'encouragement des études grecques.]

Table des matières:

Sal. Reinach, Apollon Opaon à Chypre. — P. Decharme, Euripide et Anaxagore. — Gust. Schlumberger, Sceaux byzantins inédits. — Ch. Em. Ruelle, La Chrysopée de Psellus. — Notes et Documents. Théod. Reinach, Noms méconnus (suite) Mahès. Chrônique. Bulletin archéologique (T. R.), Bulletin épigraphique (B. Haussoullier), Correspondance grecque (D. B.), Nouvelles diverses, Actes de l'Association, ouvrages offerts. — Bibliographie, Comptes rendus bibliographiques. — Erratum. (p. 225 - 302).

Partie administrative. Documents administratifs. Discours pron. par M. Croiset aux obsèques du marquis de Queux de Saint Hilaire (p. XXXIII LXVIII).

Partie littéraire: R. Dareste. Du droit de représailles princip. chez les anciens Grecs. — Henri Weil, Observations sur les fragments d'Euripide. — Dr. G. Costomiris, Les écrits inédits des anciens médecins grecs (1e serie). Notes et documents. — Theod. Reinach, Noms méconnus (suite): Babyrtas. — Ch. Em. Ruelle, Note addition. sur le chant des sept voyelles grecques. — Variétés. — Sal. Reinach, Lettre inédite de Boeckh à Raoul Rochette, au sujet de la peinture murale chez les anciens. — Chronique — Bulletin archéologique (T. R.), Bulletin épigraphique (B. Haussoullier), Correspondance grecque (D. B.) Nouvelles diverses, Actes de l'Association, ouvrages offerts. — Bibliographie — Bibliographie annuelle des études grecques par le bibliothécaire de l'Association C. E. Ruelle. — Table des matières du tom. II. (p. 305—485),

Philologus, Zeitschr. für das klass. Alterthum. Begründ. von *F. W. Schneidewin* u. *E. v. Leutsch.* Herausg. von *Otto Crusius* in Tübingen. Band XLVIII Heft 4 (N. F. Bd. II. H. 4.) Göttingen, Dieterich'sche Verlachs-Buchhandlung 1889. 8°. S. 577—784.

[Hauptinhalt: *R. Peppmüller*, Zur Batrachomyomachie, *P. Natorp*, Platons Phädros II, *O. Crusius*, Exegetisches zu Plato's Symposion I, *E. Bethe*, Lucianea, *K. Tümpel*, Διόνυσος Ἁλιεύς, *C. Haeberlin*, Homer Od. ι, 116—117. — Miscellen. Berichtigungen, u.s.w.]

ΕΣΤΙΑ εἰκονογραφημένη. Περίοδος δευτέρα. Περιοδικὸν ἱδρυθὲν τῷ 1876, βραβευθὲν ὑπὸ τοῦ ἐν Παρισίοις Συλλόγου πρὸς ἐνίσχυσιν τῶν ἑλλ. σπουδῶν, ἀξιωθὲν ἀργυροῦ μεταλλίου ἐν τῇ ἐκθέσει τῆς Δ' Ὀλυμπιάδος, καὶ χαλκοῦ ἐν τῇ Παγκοσμίῳ Ἐκθέσει τοῦ 1889. Ἐκδόται Ν. Γ. Πολίτης καὶ Γ. Δροσίνης. Συνδρομὴ ἐτησία ἐν τῷ ἐσωτερικῷ δρ. 15. Αἱ συνδρομαὶ προπληρωτέαι. Ἐκδίδεται κατὰ Κυριακήν, ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ. τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδου 1890 - 2138. (πρβλ. ΕΛΛΑΣ II 2 σελ. 149).

ΦΟΙΒΟΣ, ἐπιμήνιος συγγραφὴ περὶ τῆς δημοσίας ὑγιείας, τῆς οἰκογενειακῆς ὑγιείνης καὶ τῆς προχείρου οἰκιακῆς ἰατρικῆς ἐν ἐλλείψει ἰατροῦ, ὑπὸ Ἰωαν. Π. Πύρλα Ἐτησία συνδρομὴ προπλ. φρ. 5, διὰ τὸ ἐξωτ. 5,50. Μετὰ τοῦ Παραφοίβου. Ἔτος ΙΒ'. ἐν Ἀθήναις 1890. 8°. ἀριθ. 6.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΩΝ.

(Συνέχεια).

Παλιγγενεσία, ἐκδ. ἑξάκις τῆς ἑβδομάδος Διευθ. Κωνστ. Ι. Ἀγγελόπουλος. Ἀθῆναι 1890.

Νεολόγος, ἐκδίδοται καθ' ἑκάστην πλὴν τῶν ἑορτῶν. Διευθ. καὶ ἀρχισυντάκτης Σ. Ι. Βουτυρᾶς. Ἔτος ΚΔ'. Συνδρομαὶ ἐν Κων/πόλει ἐτησία φρ. χρ. 46, ἐν Εὐρώπῃ φρ. χρ. 70, κτλ. Γραφεῖα ὁδὸς Κιούτσουκ Χένδεκ, ἀρ. 29—31 ἐν τῷ Πέραν. ἐν Κωνσταντινοπόλει.

*Σάββατον 10 Μαρτ. 1890: Ἔργα τοῦ ἀοιδίμου Ἡρακλέους Βασιάδου, ὑπὸ Ὀδυσ. Ἀνδρεάδου. ἐν Σταυροδρομίῳ, τῇ 8 Μαρτ. 1890.

Ἐφημερίς. Τὸ ἀρχαιότατον τῶν ἐν Ἑλλάδι ἡμερησίων φύλλων. Τιμὴ συνδρομῆς Ἀθην. καὶ ἐπαρχιῶν ἐν ἔτος δρ. 30, ἐξωτερ. ἐν ἔτος φρ. χρ. 45. Διευθυντὴς Α. Ρούκης. Γραφεῖα ὁδ. Κολοκ. ἀρ. 15. Ἀθήνησιν.

*Φιλολογικὴ Ἐπιφυλλὶς τῆς Ἐφημερίδος 1—5: Ἐπιστολὴ περὶ ἐπιστολῆς (ὑπὸ Ἀναττίκου) πρβλ. »Ἑλλὰς" II 1. σελ. 53.

[Unter obigem Titel veröffentlichte die allbekannte Athenische Zeitung »Ephimeris", vom 18en März 1890 an, einige Feuilletons welche speziell gegen die Theorien des Herrn Professor Kondos gerichtet sind. Dieselben sind Ανάττικος unterzeichnet, und behandeln in Briefform sehr ausführlich den Brief des Herrn Professors an unseren Sekretär, welcher in Hellas II 1 S. 53 abgedruckt ist. Unter Verweisung auf die Feuilletons selbst, welche unter dem Bereiche jedes Lesers sind, weil ja die Ephimeris sehr bequem von Griechenland aus bezogen werden kann, theilen wir hier nur davon mit, dass der anonyme Briefschreiber den Herrn Professor heftig angreift, weil derselbe die reine attische Sprache wieder zur Herrschaft erheben wolle, und doch selbst in diesem Briefe nicht rein attisch schreibe, während er die übrigen griech. Gelehrten fortwährend wegen ihres ψευδαττικισμὸς rügt, u.s.w. u.s.w. Mit vielen Belegstellen und nicht ohne Geist und Witz versucht der Briefschreiber nachzuweisen dass der besagte Brief unattisch sei, und vertheidigt ungefähr den nämlichen Standpunkt, welchen schon die Nea Himera in ihrem bekannten Feuilleton einnahm. — Müssen wir Ausländer jetzt noch sagen: Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est? — Die Red.] [1])

ΦΑΝΟΣ, ἐκδίδοται κατὰ Τρίτην. Συνδρομὴ ἐτησία δρ. 12, ἐξωτερικὸν φρ. 20. Ἔτος ΙΓ. Ἐκδότης Δ. Χαρατζῆς. ἐν Ἑρμουπόλει Σύρου 1890.

*Ανατολή, ἐφημερὶς πολιτική, ἐμπορική, φιλολογική, κτλ. ἐν Σύρῳ, Διευθυντὴς Ν. Χαλαβάζης.

ἀρ. 500—505, Μαρτ..—Ἀπριλ. 1890: Περὶ Δάντου (Ἐπιφυλλὶς ὑπὸ Γεωργίου Α. Πολίτου).

ἀρ. 506—509 Ἀπριλ.—Μαΐου 1890: Ἰταλικὴ Φιλολογία. — Δάντου Κόλασις (μετάφρασις).

L'Orient. Journal politique, financier et économique. Organe spécial des intérêts grecs et orientaux, paraissant les 5, 15 et 25 de chaque mois. N. Nicolaïdès Directeur-fondateur. Direction-rédaction 147 Boulevard Saint-Michel, *Paris.* Abonnements (un an) Paris 25 francs, étranger 30 francs. Le numéro un franc. IIme Année 1890— . Gérant: P. Bigorgne Paris, imprimerie F. Levé, rue Cassette 17.

[Dans son numéro de Jeudi, 3/15 Mai 1890, le directeur-fondateur, M. Nicolaïdès qui, lui aussi, est devenu membre de notre Société, a eu la bonté de publier entièrement le contenu de notre dernière livraison.

---

1) Während wir dies abdrucken lassen, schickt uns der nämliche (leider anonyme) Briefschreiber ein Ὑστερόγραφον zu seinen Feuilletons, vom 12en Mai 1890, worüber wir vielleicht später berichten werden. — Die Red.

La Société Philhellénique ne se mêlant pas dans la politique, nous nous abstiendrons de critiquer les articles, parus dans ce journal. Mais nous nous bornerons à dire qu'en tout cas, il se trouve beaucoup d'intéressant dans la publication de M. Nicolaïdès, que nous recommandons à la lecture de ceux, qui voudront se mettre au courant de la situation politique, financière etc. de la Grèce. — La Réd.]

ΙΡΙΣ (Ἡ) *τῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς. Τιμὴ συνδρομῆς ἐν Ῥουμουνίᾳ ἐτησία φρ.* 40, *ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ* 50. *Ἡ συνδρομὴ προπληρωτέα* (ala Jurnalul »Iris" strada Segmentaluĭ N°. 7.) *Συντάκτης κ. ἰδιοκτήτης Ζαχ. Π. Σαρδέλλης, διευθυντὴς Ἀλκ. Ζ. Σαρδέλλης. Ἔτος ΚΔ'. περίοδος β'. ἐν Βουκουρεστίῳ* 1890.

ΕΦΗΜΕΡΙΣ *τῆς Ἑρμουπόλεως. Τιμὴ συνδρομῆς προπληρωτέα ἐνταῦθα φρ.* 8, *ἐν τῷ ἐξωτερικῷ ἐν γένει φρ.* 16 *Ἔτος Γ'. ἐν Ἑρμουπόλει [Σύρου].*

[*Μάρτ. Απριλ.* 1890, *ἀρ.* 126—130: *Ἡ προφορὰ τῆς Ἑλληνικῆς ἐν τοῖς γυμνασίοις καὶ λυκείοις τῆς Ὀλλανδίας (ἐκ τοῦ 4ου τεύχους τοῦ Α' ἔτους τῆς »Ἑλλάδος" μεταφρ. ὑπὸ Γ. Α. Πολίτου.*]

LISTE DES

Revues périodiques et des Journaux qui font l'échange avec notre revue »Hellas".

(Continuation, voir II p. 151.)

15. Journal »Phanos", île de Syros, Grèce.
 (réd. D. Charatzîs.)
16. Revue l'Orient, Paris.
 (directeur-fondateur N. Nicolaïdès.)

LISTE DES

Revues périodiques, des Journaux, des Sociétés, etc. auxquels notre revue est envoyée à titre gratuit pendant l'année 1890.

(Continuation, voir II p. 152.)

15. Ministère de l'Instruction Publique à Athènes (2 ex.).

ΓΡΑΜΜΑΤΟΚΙΒΩΤΙΟΝ

τῆς „Ἑλλάδος".

ἐν Ὀδησσῷ, τῇ 28/10 *Μαΐου* 1890.

Ἀξιότιμε κύριε Μοῦλλερ,

Ἐκ τῆς ἀναγνώσεως τοῦ ἐν τῷ τελευταίῳ φυλλαδίῳ τῆς „Ἑλλάδος" ἀρθριδίου ὑπὸ τὸν τίτλον „ἡ νίκη τῆς ἀληθείας" βλέπει τις ὅτι περιεπέσετε εἰς πλάνην· λαβόντες δηλ. εἰς χεῖρας τὸν κανονισμὸν τῆς ἐν Ὀδυσσῷ ἑλληνικῆς τῶν ἀρρένων Σχολῆς καὶ ἐκ τῆς ἀναγνώσεως τοῦ 6ου ἄρθρου πλανηθέντες, ὑπελάβετε ὅτι πρῶτον ἤδη εἰσάγεται εἰς τὴν Σχολήν μας ἡ γνησία ἑλληνικὴ προφορά, ἐνῷ δὲν ἔπρεπε νὰ σᾶς λανθάνῃ, ὅτι ἐν Σχολῇ ἑλληνικῇ οὐδεμία ἄλλη προφορὰ ἦτο δυνατὸν νὰ ὑπάρχῃ ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τῆς συστάσεώς της, ἢ ἡ ὑφ' ἡμῶν τῶν Ἑλλήνων παραδεδεγμένη· τὸ δὲ 6ον ἄρθρον τοῦ κανονισμοῦ, ὅπερ εἶναι περιττὸν διὰ πᾶσαν ἄλλην ἑλληνικὴν σχολήν, καθίσταται ἀναγκαῖον διὰ μίαν τοιαύτην, εἰς σχέσιν πρὸς τὴν ἐγχώριον ἐκπαιδευτικὴν ἀρχὴν διατελοῦσαν, οἵα εἶναι καὶ ἡ ἐν Ὀδυσσῷ ἑλληνική, τούτου μόνου ἕνεκα

ἵνα δηλωθῇ ὅτι ἡ ἐν Ῥωσσίᾳ ὑπάρχουσα ἑλληνικὴ αὕτη σχολὴ δὲν ἀκολουθεῖ τὴν προφοράν, τὴν ὁποίαν συνήθως ἀκολουθοῦσι τὰ ἐν Ῥωσσίᾳ γυμνάσια, ἀλλὰ τὴν ἑλληνικήν. Μή σας φανῇ δὲ περίεργον καὶ τοῦτο, ὅτι ἐν Ῥωσσίᾳ ὑπάρχουσι καὶ ἄλλαι Σχολαί (ἰδίως θεολογικαί) αἵτινες ἀκολουθοῦσι τὴν ἡμετέραν προφοράν. Ταῦτα χάριν τῆς ἀκριβείας.

Διατελῶ μετ' ἐξαιρέτου ὑπολήψεως
Συνόδης Παπαδημητρίου,
διευθυντὴς τῆς Ἑλλην. τῶν ἀρρένων Σχολῆς.

AN UNSERE LESER!

Der geschätzte Holländische Dichter W. J. Hofdijk hat u. m. zwei Gedichte geschrieben „Elfenkoning" („Elfenkönig") und „De hoogste Troost" („Der höchste Trost") welche übersetzt sind von einem Hellenen, Jean Morias, welcher 1884 in Paris wohnte. Wo könnte man diese Uebersetzungen finden? Die Redaktion.

Herrn COSTANTINO REYER,
Trieste. (neue Adresse: *Venedig*)

Wir empfingen Ihre Karte, und glauben am besten zu thun, wenn wir dieselbe ohne Kommentar unseren Lesern mittheilen. Dieselben können daraus ersehen, wie Sie unermüdlich für die Prinzipien Ihrer Grammatica Una eintreten:

Bibliomorphia — Grammatica Una.
Zweiter deutsch-österreichischer Mittelschultag. — Wien 2—4 April 1890.

1. Die Methode des griech.-lat. Unterrichtes verdummt unsere Knaben und macht sie diese Sprachen verabscheuen.
2. Die Professoren beschäftigen sich viel mit Repetitionen, wenig mit Didaktik und Pädagogik.
3. Continuität zwischen Volks- u. Mittelschule-Concentration aller Fächer-Bibliomorphia — Grammatica Una — würden bei weniger Mühe, Ende der VI Classe mehr und besseres Wissen geben, als heute die VIII.
4. Wenn Kaiser Wilhelm die Arbeiter betreffs ihrer Kinder anhört, können die Herren Professoren und Unterrichtsminister auch mit den Eltern der Kinder, für welche sie Rang und Sold erhalten, das Gleiche thun.
5. Vorschlag: — *a.* Permanente Commission von Lehrern aller Fächer in der Hauptstadt; — *b.* Sammlung von Lehrbüchern; — *c.* Jede Schule übersendet alljährlich Vorschläge betreffs Methode und Lehrbücher; — *d.* Die Commission verarbeitet die Einläufe, unificirt und corrigirt alljährlich Methode und Lehrbücher etc.

Trieste, Piazza Caserma 1
24 März 1890.
(neue Adresse: *Venedig*)

Achtungsvoll
COSTANTINO REYER
maestro di ginnastica patentato in Torino 1861.
seit 1884 Agitator für Bibliomorphia u. Grammatica Una

Nous prions les membres et abonnés de la S. Ph. à Smyrne, de nous faire savoir aussitôt que possible s'ils ont reçu régulièrement les fascicules de notre revue.
La Rédaction.

Mad. Char. L. Pavtopoulou,
Pirée.
(voir I 241).

Madame, Ayez la bonté de nous communiquer votre adresse exacte, car, à ce qui nous écrit M. Lambros, il semble que vous n'avez pas reçu tous les fascicules de l'„Hellas".

Monsieur A. Pythornos,
étudiant en philologie,
Turin (Italie).

Monsieur, Une carte postale de M. E. A. Sunier, notre Trésorier, adressée à vous le 24 février 1890, nous a été renvoyée avec l'addition „destinataire inconnu". Ayez donc la bonté de nous indiquer votre adresse exacte.

ΦΙΛΕΛΛΗΝΙΚΟΣ ΣΥΛΛΟΓΟΣ ΕΝ ΑΜΣΤΕΛΟΔΑΜΩ.

ἐν Ἀμστελοδάμῳ τῇ 1ῃ Ἰουνίου 1890.

Κ.

Κατὰ τὸ 16ον ἄρθρον τοῦ κανονισμοῦ τοῦ ἡμετέρου Συλλόγου ἔχομεν τὴν τιμὴν νὰ παρακαλέσωμεν ὑμᾶς νὰ στείλητε ἡμῖν πρὸ τῆς 15ης Ἰουλίου τὸν κατάλογον τῶν ἀντικειμένων, περὶ ὧν ἐπιθυμεῖτε νὰ πραγματευθῆτε κατὰ τὴν γενικὴν συνεδρίασιν, ἐν μηνὶ Σεπτεμβρίῳ. Ζητοῦντες συγγνώμην διὰ τὴν καθυστέρησιν τῆς ἀποστολῆς τῆς ἡμετέρας ἐγκυκλίου, ἀνακοινοῦμεν ὑμῖν ὅτι ἡ ἀκριβὴς ἡμερομηνία τῆς συνελεύσεως ταύτης θὰ δημοσιευθῇ ἐν τῷ προσεχεῖ φύλλῳ τοῦ ἡμετέρου περιοδικοῦ.

Ἡ Ἐπιτροπὴ τοῦ Συλλόγου

A. H. G. P. VAN DEN ES, *πρόεδρος.*

H. C. MULLER, *γραμματεύς.*

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM.

AMSTERDAM, le 1er Juin 1890.

M.

En vertu de l'art. 16 du Règlement de notre Société nous avons l'honneur de vous prier de nous faire parvenir avant le 15e juillet la liste des sujets, que vous désirez traiter dans l'assemblée générale, au mois de septembre. En vous présentant nos excuses pour le retard apporté dans l'envoi de notre circulaire, nous avons l'honneur de vous communiquer que la date exacte de cette assemblée sera publiée dans le prochain numéro de notre revue.

Pour le Comité,

A. H. G. P. VAN DEN ES, Président.

H. C. MULLER, Secrétaire.

L'Assemblée Générale aura lieu le 20 Septembre 1890 dans l'Hôtel Krasnapolsky à Amsterdam.

AVIS IMPORTANT.

Cette année-ci et les suivantes les quittances pour l'abonnement et la cotisation seront présentées d'avance; tout membre ne payant pas dans l'espace de 3 mois ne recevra plus l'organe.

Pour le Comité
E. A. Sunier, Trésorier.
49 Stadhouderskade, Amsterdam.

A notre grande surprise, un grand nombre d'abonnés ont renvoyé la quittance pour l'abonnement de 1889—1890, sans la payer. Nous les prions instamment de nous faire parvenir leurs cotisations aussi vite que possible, s'ils ne veulent pas subir de retard dans l'envoi de la revue. — Ces refus nous occasionnent de grands frais et rendent l'administration des fonds excessivement compliquée. Le Trésorier.

Η ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΗ ΜΟΥΣΙΚΗ

ΕΝ ΣΧΕΣΕΙ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΠΡΟΦΟΡΑΝ.

Οἱ ἀγῶνες οὓς μετ' εὐγενοῦς ζήλου καταβάλλουσιν οἱ λόγιοι ἄνδρες οἱ ἀποτελοῦντες τὸν ἐν Ὁλλανδίᾳ Φιλελληνικὸν Σύλλογον, ἄν, ὡς παρέχουσι πᾶσαν ἐγγύησιν, στεφῶσι δι' ἐπιτυχίας, θέλουσιν ἀναμφισβητήτως ἐξυπηρετήσει οὐκ ὀλίγον τὴν Φιλολογίαν, ἀποδίδοντες εἰς τὸ ἀνώτατον αὐτῆς ὄργανον, τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν, τὴν γνησιότητα, τὴν χάριν καὶ τὴν εὐφωνίαν τῆς προφορᾶς αὐτῆς, ἀφ' οὗ ἐπὶ μακρὸν ἡ διαφθορὰ καὶ παραμέλησις αὐτῆς διέσπασεν ἐν Εὐρώπῃ τῶν Ἑλληνικῶν σπουδῶν τὴν ἑνότητα.

Γνησιότητα δὲ λέγοντες δὲν ἐννοοῦμεν τὴν ἐντελῆ αὐτῆς ταυτότητα μετὰ τῆς τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων, ἐπὶ τῆς πρώτης εἰσαγωγῆς τῶν γραμμάτων, διότι τὴν ἐπὶ τοῦ Κάδμου προφορὰν οὐδὲν διδόμενον ἔχομεν ἵνα γνωρίζομεν ἀκριβῶς· ἀφ' ἑτέρου ὅμως ἐπὶ, καθ' ἡμᾶς, βεβαίων ἀποδείξεων στηρίζεται ἡ πεποίθησις ὅτι ἐξ ἧς ἐποχῆς ἤνθει ἐν Ἑλλάδι ἡ Φιλολογία, τὰ ἑλληνικὰ γράμματα, σύμφωνα, φωνήεντα καὶ δίφθογγοι, εἶχον, ἂν οὐχὶ ἴσως πανταχοῦ ἐν ταῖς ἐπιτοπίοις διαλέκτοις, ἐν τῇ κοινῇ γλώσσῃ, γενικῶς σχεδόν, ἣν ἔχουσι καὶ σήμερον παρ' ἡμῖν προφοράν.

Ὡς πρὸς τὰ φωνήεντα ὅμως μίαν ὀφείλομεν ἐπιφύλαξιν, ὅτι, ἂν τὴν προφορὰν αὐτῶν παραδεχόμεθα ὡς τὴν αὐτὴν τῇ ἡμετέρᾳ κατὰ τὸ ποιόν, διέφερεν ἀφ' ἑτέρου ἐφ' ἱκανὸν χρόνον αὐτῆς κατὰ τὸ ποσόν, διότι διπλοῦν ἐκέκτητο στοιχεῖον, τὸ τοῦ χρόνου καὶ τόνου, ἐν ᾧ ἡ ἡμετέρα ἓν μόνον σήμερον ἔχει.

Ὁ χρόνος διέκρινε τὰς συλλαβὰς εἰς μακροτέρας καὶ βραχυτέρας, ὁ δὲ τόνος εἰς ὀξυτέρας καὶ βαρυτέρας. Ἀλλὰ τῶν δύο τούτων στοιχείων ὁ συνδυασμός ἐστιν αὐτὸς ἐκεῖνος ὅστις ἀποτελεῖ τὴν μουσικήν· ὥστε ὅτε ἀμφότερα συνυπῆρχον, ἡ προφορὰ ἔπρεπε νὰ ἔχῃ τι τὸ ᾀσματικόν, ὁποία ἐστὶ μέχρι τοῦδε ἐν μέρει ἡ τῆς Σουηδικῆς γλώσσης, καὶ προσέτι πολλαχοῦ ἐν ταῖς διαλέκτοις τῶν κατωτέρων τάξεων τοῦ λαοῦ.

Παρ' ἡμῖν δὲ τὸ ἕτερον μόνον ἐκ τῶν στοιχείων σώζεται, ἀλλὰ ποῖον; Πρέπει ἴσως νὰ εἴπωμεν ὅτι οὐχὶ ὁ χρόνος, ἀλλ' ὁ τόνος, διότι τὰ κατὰ τοὺς γραμματικοὺς μακρὰ καὶ βραχέα (τὰ ω καὶ ο· αι καὶ ε· ᾱ καὶ ᾰ· η, ει, ῑ, ῡ, οῑ καὶ ῐ, ῠ, οῐ) οὐδόλως διαφέρουσι κατὰ τὴν προφοράν, ἐν ᾧ ὡς πρὸς τὸν τόνον ἄλλο συμ-

βαίνει· εἰ καὶ ἑκάτερος τῶν τόνων, ἡ ὀξεῖα, ἡ βαρεῖα καὶ ἡ περισπωμένη δὲν ἐπιβάλλουσι διάφορον προφοράν, διακρίνονται ὅμως ἐν γένει αἱ τετονισμέναι συλλαβαὶ ἀπὸ τῶν ἀτονίστων.

Ἀλλ' ὑπάρχει τι ἀντιστρατευόμενον ἄντικρυς εἰς τὴν ὑπόθεσιν ταύτην, ὅτι τῆς ἀρχαίας στιχουργίας ῥυθμικὴ βάσις ἦν ὁ χρόνος, τῆς δὲ καθ' ἡμᾶς ὁ τόνος, καὶ ὅμως αἱ δύο στιχουργίαι κατὰ τοὺς αὐτοὺς κανόνας ῥυθμίζονται, ὡς ἂν χρόνος καὶ τόνος δὲν διέφερον ἀπ' ἀλλήλων.

Τοῦτο, *νομίζω, ὡς ἕπεται μόνον δύναται νὰ ἐξηγηθῇ. Ὁ συνδυασμὸς τοῦ χρόνου καὶ τόνου ἀποτελεῖ, ὡς εἴπομεν, μουσικήν τινα ἀπαγγελίαν, καὶ τοιαύτη ἦν τῷ ὄντι παρὰ τοῖς ἀρχαίοις ἡ τῶν ποιημάτων, ὡς ἐστὶ καὶ παρὰ τοῖς Σίναις καὶ ἄλλοις Ἀσιανοῖς σήμερον· καὶ οἱ μὲν ῥαψῳδοὶ ᾖδον πάντοτε τὰ ποιήματά των, οἱ λυρικοὶ ποιηταὶ ἔψαλλον αὐτὰ πρὸς λύραν, οἱ θρησκευτικοὶ ὕμνοι καὶ οἱ δραματικοὶ χοροὶ ἐπίσης ἐψάλλοντο, καὶ αὐτὸς ὁ δραματικὸς διάλογος ἀπηγγέλλετο πρὸς αὐλῷ, ἑπομένως ᾠδικῶς πως καὶ αὐτός.* Καὶ *ἐν γένει δὲ, καὶ ἁπλῶς ὁμιλουμένη ἡ γλῶσσα ἔπρεπεν ἕνεκα τῶν δύο τούτων στοιχείων, νὰ ἔχῃ ᾠδικόν τι ἐν τῇ προφορᾷ αὐτῆς. Ἀλλὰ καθ' ὅσον ἡ κοινωνία ἐξετείνετο καὶ ἀνεπτύσσετο καλλιεργουμένη, κατὰ τοσοῦτον, ὡς τοῦτο πανταχοῦ συνήθως συμβαίνει, ἀπέβαινε καὶ ἡ προφορὰ ὁμαλωτέρα, καὶ ἐκ τῶν δύο στοιχείων τοῦ ἑνὸς παραμελουμένου, ἐπεκράτει τὸ ἕτερον, εἰς μίαν κυρίως τῆς λέξεως συλλαβὴν τὴν πᾶσαν δύναμιν τῆς προφορᾶς* (ictus) *συγκεντροῦν.*

Ὅτε *δὲ μάλιστα ἐπῆλθεν ἐποχὴ καθ' ἣν ἡ ῥητορεία καὶ ἡ πεζογραφία ἐπεκράτησαν τῆς ποιήσεως καὶ ὁ μετρικὸς ῥυθμὸς εἰς δευτέρου μοῖραν ἐτέθη, τότε ἡ ἔντασις περιωρίσθη εἰς τὰς ἄλλοτε ὀξέως προφερομένας συλλαβάς, καὶ ὅταν αὗται ἔλειπον εἰς τὴν λήγουσαν, καὶ οὕτως αὗται ἀντικατέστησαν βαθμηδὸν τὰς ἀρχαίας μακρὰς καὶ ἐν αὐτῇ τῇ μεταγενεστέρᾳ ποιήσει, ἡ δὲ μεταξὺ διαφόρων τόνων διαφορὰ ἔπαυσε, καὶ ὅτε οἱ γραμματικοὶ ἔγραψαν περὶ αὐτῶν, ὥρισαν τὰ τρία σημεῖα (ὀξεῖαν, βαρεῖαν, περισπωμένην) οὐχὶ κατὰ τὴν τότε, ἀλλὰ βεβαίως κατὰ πολὺ ἀρχαιοτέραν χρῆσιν αὐτῶν, διότι τότε ἓν καὶ μόνον σημεῖον θὰ ἤρκει πρὸς διάκρισιν τῆς τετονισμένης συλλαβῆς ἀπὸ τῶν ἀτονίστων. Ὁμοίως κατ' ἀρχαίαν παράδοσιν, παρεδέχθησαν καὶ τὰ δύο πνεύματα, ἐν ᾧ τὸ δασὺ πρὸ* Εὐκλείδου *ἤδη* [403 *π.* Χ.] *εἶχεν ἐκπλείπει ἐκ τῆς Ἀττικῆς καὶ τῆς κοινῆς διαλέκτου.*

Αἱ συλλαβαὶ αἱ τὴν ἔντασιν ἀποτελοῦσαι, αἱ μακραὶ ἐν τοῖς ἀρχαίοις χρόνοις, αἱ τετονισμέναι ἐν τοῖς μεταγενεστέροις, ἦσαν λοιπὸν αἱ ἐφ' ὧν καὶ πρὶν καὶ μετὰ ἐστηρίζετο ἡ στιχουργία, οὖσα μία καὶ αὐτὴ κατὰ τοὺς κυριωτέρους αὐτῆς κανόνας.

Καὶ ἐξέλιπε μὲν τινῶν μέτρων ἡ χρῆσις, ὡς τοῦ ἑξαμέτρου (ἴσως διὰ τὴν σπάνιν τῶν σπονδείων, ἀφ' ὅτου εἰς ἑκάστην λέξιν μία ἔμεινε συλλαβὴ τὴν ἔντασιν ἔχουσα), τῆς Σαπφικῆς στροφῆς κ. τ. λ. Ἀλλὰ τὰ πλεῖστα τῶν μέτρων παρέμειναν ἀναλλοίωτα, τῆς ἐντάσεως μόνον τοῦ τόνου ἀντικαταστάσης ἀντὶ τῆς τοῦ χρόνου, καὶ ἐξηκολούθησαν ἐπικρατοῦντες οἱ τετράμετροι τροχαϊκοὶ καὶ ἰαμβικοὶ, καὶ εἰς τὰ δημοτικὰ ᾄσματα διέμεινεν ὁ ἄλλοτε ἐν τῇ δραματικῇ ποιήσει ἐξάρχων τρίμετρος ὁ ἰαμβικός.

Ἀλλὰ πρὸ τῆς βαθμηδὸν ἐπελθούσης μεταῤῥυθμίσεως ταύτης, καθ' ἣν ἡ ἔντασις συνεκεντρώθη εἰς μίαν συλλαβὴν ἑκάστης λέξεως, τίς ἀκριβῶς ἦν ὁ τρόπος καθ' ὃν ἐπροφέροντο τὰ φωνήεντα ἐν συνδυασμῷ τοῦ χρόνου μετὰ τοῦ τόνου; Τοῦτο μόνον θὰ ἐδυνάμεθα νὰ εἰκάσωμεν ἂν εἴχομεν διδόμενα ἵνα γνωρίσωμεν τὰ κατὰ τὴν φωνητικὴν μουσικὴν τῶν ἀρχαίων. Τὰ περὶ αὐτῆς σωζόμενα συγγράμματα ἢ ἀποσπάσματα εἰσὶ σπάνια, ἀσαφῆ καὶ ἀνεπαρκῆ, διότι πρὸ πάντων ἀναγκαία ἐστὶν ἡ ἐξ ἀκοῆς ἀντίληψις.

Ἂν ἡ ἀρχαία μουσικὴ παντάπασιν ἐσβέσθη, τὸ τοιοῦτο βεβαίως ἐστὶν ἀνέφικτον. Ἀλλ' ὑπάρχει ἐλπὶς περὶ τοῦ ἐναντίου, ὅτι ἐξακολουθεῖ ζῶσα καὶ ὑφισταμένη ἐν τῇ σημερινῇ ἐκκλησιαστικῇ ἡμῶν μουσικῇ.

Ὅτε ἐν Ἑλλάδι τὸν πανθεϊσμὸν διεδέχθη ὁ χριστιανισμὸς, καὶ ἂν ὑποτεθῇ ὅτι τινὰ θρησκευτικὰ ἔθιμα εἰσέδυσαν μετ' αὐτοῦ ἐξ Ἰουδαίας εἰς τὴν ἀρτισύστατον ἐκκλησίαν, ταῦτα δὲν ἦσαν βεβαίως οὔτε πάντα οὔτε πολλὰ, διότι ἡ νέα θρησκεία εἰσήχθη οὐχὶ ὡς ἐξακολούθησις καὶ ἀνάπτυξις τοῦ Ἰουδαϊσμοῦ, ἀλλ' ὡς ἐκείνου ἐχθρά, τὴν ἀνατροπήν του ἐπιδιώκουσα καὶ ὑπ' ἐκείνου διωκομένη. Ἀπό τινος ἤδη χαλαρωθείσης τῆς πίστεως εἰς τοὺς ἀρχαίους θεούς, εἶχον ἀρχίσει ἐν Ἑλλάδι καὶ ἐν ταῖς Ἑλληνικαῖς τῆς Ἀσίας χώραις ἐπικρατοῦσαι αἱ θεωρίαι τῶν μεγάλων φιλοσόφων, αἷς τὸ ὕψιστον κῦρος ἔδωκεν ὁ θεῖος λόγος τοῦ ἐν Ἰουδαίᾳ σταυρωθέντος υἱοῦ τοῦ Θεοῦ.

Ἐκτὸς λοιπὸν ὅτι ἔωθεν τὴν φωνὴν τῆς ἀληθείας ἐδέξατο, ἦν τὸ θρήσκευμα Ἑλληνικὸν μᾶλλον ἢ Ἰουδαϊκόν, καὶ οἱ Ἕλληνες ἠνέῳξαν αὐτῷ, ὡς τὴν καρδίαν καὶ τὴν διάνοιαν, οὕτω καὶ τῶν πολυ-

τελῶν αὐτῶν ναῶν τὰ οἰκοδομήματα, ὅτε ὁ Παρθενὼν ἀφιεροῦτο εἰς τὴν Ἀειπάρθενον, καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ἱερῶν μετετρέποντο εἰς ἐκκλησίας ἁγίων σχετιζομένων διὰ τοῦ ὀνόματος ἢ τῆς δικαιοδοσίας μετὰ τῶν ἐκεῖ ἀρχικῶς λατρευομένων θεοτήτων.

Ἑπόμενον ἦν ἄρα καὶ αἱ θρησκευτικαὶ τελεταὶ καὶ διατάξεις νὰ διέμειναν, πλὴν τινων ἀναγκαίων ἐξαιρέσεων, αἱ αὐταὶ, ὡς φέρ' εἰπεῖν ὁ βωμὸς ἐξηκολούθησε διαμένων, ἀλλὰ μεταρρυθμισθεὶς εἰς Ἁγίαν τράπεζαν, ἡ παρὰ τὸν βωμὸν ὄρχησις διετηρήθη εἰς τὸ „Ἠσαΐα χόρευε", αἱ ἀναίμακτοι θυσίαι, αἱ μόναι ἁρμόζουσαι τῷ ἀσπίλῳ θρησκεύματι, εἰς τὰς προσφορὰς ἄρτου, οἴνου, καρπῶν καὶ ἐλαίου, καὶ οἱ ψάλται διεδέχθησαν τοὺς χορούς, οἵους γνωρίζομεν αὐτοὺς εἰς τὸ δρᾶμα μεταβάντας ἐκ τοῦ ναοῦ.

Ὅτε λοιπὸν ταῦτα, καὶ τὰ πλεῖστα ἄλλα θρησκευτικὰ ἔθιμα ἐξηκολούθουν καὶ ἐν τῇ νέᾳ λατρείᾳ τελούμενα, οὐδεμία ὑπάρχει πιθανότης ὅτι λαὸς ὑπέρ τινα καὶ ἄλλον ἐν τῇ ἀρχαιότητι καλλιεργήσας καὶ ἀναπτύξας τὴν μουσικὴν, ἥτις ἦν ἓν τῶν θεμελιωδεστέρων στοιχείων τῆς ἀγωγῆς του, θ' ἀφίστατο ἀποτόμως αὐτῆς, παραδεχόμενος τὴν τῶν Ἑβραίων ἐπὶ τῷ λόγῳ ὅτι εἰς τοὺς θεοὺς αὐτοῦ ἀντικατέστησε τὸν παρ' ἐκείνοις τεχθέντα υἱὸν τοῦ Θεοῦ, ὃν οἱ Ἑβραῖοι οὐ μόνον δὲν ἐλάτρευον, ἀλλὰ καὶ ἐσταύρωσαν.

Ἡ ἐκκλησιαστικὴ ἄρα μουσικὴ τῶν Ἑλλήνων χριστιανῶν σχεδὸν ἀναμφισβήτητον πρέπει νὰ θεωρηθῇ ὅτι ἦν ἡ γνησία ἐξακολούθησις τῆς ἐν τοῖς ἀρχαίοις ἱεροῖς ψαλλομένης.

Τὸ συμπέρασμα τῆς ταυτότητος τῶν δύο μουσικῶν δύναται ἐπίσης νὰ ἐξαχθῇ καὶ ἐκ τῆς ἀντιπαραθέσεως τῶν κειμένων ἅτινα ἐψάλλοντο κατ' αὐτάς, ἀφ' οὗ αἱ μουσικαὶ τῶν ἀρχαίων συνθέσεις ἐλλείπουσιν. Εἰσὶ δὲ ταῦτα κυρίως ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ποιήσει οἱ δραματικοὶ χοροὶ, ὄντες, ὡς γνωστόν, κατ' ἀρχὰς Διονυσιακοὶ ὕμνοι, οἷς βαθμηδὸν παρενετέθησαν διαλεγόμενα πρόσωπα. Τούτων ἀγνοοῦντες τὰς μελῳδίας, ἔχομεν ὅμως ὑπ' ὄψει τὰ μέτρα, ἅτινα ἔχουσιν ἴδιον χαρακτῆρα, ἀόριστα ὄντα, κατὰ τὴν μουσικὴν ἔμπνευσιν αὐτὰ ῥυθμιζόμενα μᾶλλον ἢ τ' ἀνάπαλιν, καὶ σύμμετρόν τινα, τῇ ψαλμῳδίᾳ πρόσφορον πεζὸν σχεδὸν λόγον ἀποτελοῦντα.

Καὶ τῆς Ἑλληνικῆς χριστιανικῆς ἐκκλησίας αἱ ψαλμῳδίαι εἰσὶν ἀκριβῶς κατὰ τὸν αὐτὸν ῥυθμικὸν τρόπον συντεταγμένος ἔρρυθμος πεζὸς λόγος. Ὅτι δ' αὗται εἰσὶ τῶν ἀρχαίων ὕμνων ἡ ἐξακολούθησις καὶ εἰς τὴν νέαν θρησκείαν εἰσαγωγὴ ἀποδείκνυται καὶ ἐξ αὐτῆς τῆς ἐπωνυμίας τοῦ χοροῦ, τῆς ἀποδοθείσης εἰς τῶν ψαλ-

τῶν τὴν ὁμάδα, καὶ ἐκ τῆς αὐτοῦ διαιρέσεως, ὡς ἐν τοῖς δράμασιν, εἰς δύο ἡμιχόρους, τὸν δεξιὸν καὶ τὸν ἀριστερόν, καὶ ἐκ τῆς θέσεως τούτων πρὸ τοῦ ἱεροῦ, ὡς εἰς τὸ θέατρον ἵσταντο ἑκατέρωθεν τοῦ προσκηνίου, προσέτι δὲ καὶ ἐκ τῆς ἐπωνυμίας τροπάριον, ἥτις ἐστὶν αὐτὸς ὁ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις τρόπος (Διονυσ. ΙΑ, σελ. 64- — Ἡφαιστ. Β, 9. — Κριτ. Η, 25), ἤτοι ἦχος μελῳδικός, σκοπός, ὡς λέγομεν σήμερον, καὶ ἐκ τῶν λέξεων προσόμοια, τὰ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις ὁμοιόστροφα, καὶ ἀπόστιχα, ὡς τὰ πρὶν ἀνομοιόστιχα, καὶ αὐτόμελα ὡς τὰ ἰδιομελῆ, καὶ ἀπολυτικὰ ὡς τὰ ἀπολελυμένα, καὶ τριαδικά, ὁμοίως λεγόμενα καὶ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις (Ἡφαιστ. Περ. ποιημ. Γ. 64). Τὴν εὐεξέλεγκτον δὲ ῥυθμικὴν σχέσιν καὶ σχεδὸν ταυτότητα τῶν ἀρχαίων χορικῶν ᾀσμάτων μετὰ τῶν ἡμετέρων ἐκκλησιαστικῶν ἐπροσπάθησα νὰ καταδείξω ἐν τῷ προοιμίῳ μετρικῶν μου τινῶν μεταφράσεων ἀρχαίων δραμάτων (Τομ. Ε τῶν Ἁπάντων) ἀντιπαραθεὶς (Σελ. νηξγ) τὴν μετρικὴν ἀνάλυσιν τινῶν ἀρχαίων στροφῶν τοῦ Ἀριστοφάνους καὶ τοῦ Πινδάρου πρὸς τὴν προσῳδικὴν σύνθεσιν τινῶν τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἡμῶν ᾠδῶν, τῇ ἀντικαταστάσει, ἐννοεῖται, τῶν τετονισμένων συλλαβῶν εἰς τὴν θέσιν τῶν μακρῶν ἐν τοῖς κλασικοῖς ποιήμασι.

Ἐκ τούτων πάντων καταδείκνυται σαφῶς ὅτι ἡ μουσικὴ τῆς ἡμετέρας ἐκκλησίας ἐστὶν ἡ ἀπόῤῥοια, ἤ, ὀρθότερον, ἡ ἐξακολούθησις τῆς φωνητικῆς τῶν ἀρχαίων χορικῶν ᾀσμάτων, καὶ ἑπομένως αἱ ἐν ἐκείνοις μακραὶ συλλαβαί, αἱ τὴν ῥυθμικὴν σύνθεσιν χαρακτηρίζουσαι, ὅτι ψαλλόμεναι ἐπροφέροντο ὡς περίπου ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ αἱ τῶν τροπαρίων τετονισμέναι. Ἴσως δ' ἐξ ἐνδελεχοῦς μελέτης τῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, δύνανται νὰ προκύψωσι καὶ συμπεράσματα περὶ τῆς ἐπιῤῥοῆς καὶ τῶν τόνων εἰς τὸ ᾆσμα καὶ εἰς τὴν προφορὰν τῶν ἀρχαίων.

Τινὲς διϊσχυρίσθησαν ὅτι, μικρὸν πρὸ τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, μουσικοδιδάσκαλοι ἐν Κωνσταντινουπόλει μετεῤῥύθμισαν ἐξ ὁλοκλήρου τὴν ἐκκλησιαστικὴν μουσικήν, ὥστε ἡ νῦν ψαλλομένη ἐστὶν ἄλλη τῆς ἀρχαίας Βυζαντινῆς, καὶ ἑπομένως οὐδεμίαν δύναται νὰ διατηρῇ συνάφειαν μετὰ τῆς Ἑλληνικῆς, καὶ ἂν παραδεκτέον κριθῇ ὅτι ἐξ ἐκείνης προέκυψεν ἡ Βυζαντινή.

Ἂν τοῦτο ἦν ἀληθές, ὁ νεωτερισμὸς θὰ περιωρίζετο εἰς μόνους τοὺς περὶ τὸ Πατριαρχεῖον, διότι οὐδεὶς ὑπῆρχε τότε τρόπος ἵνα τάχιστα διαδοθῇ καὶ εἰσαχθῇ εἰς πάσας τὰς πανταχοῦ ἑλληνικὰς

κοινότητας, πλὴν τοῦ ὅτι θὰ ἐθεωρεῖτο καὶ ὡς ἐσχάτη ἀσέβεια, καὶ θ' ἀπεκρούετο ὡς τοιαύτη μετ' ἀποστροφῆς ὑπὸ τοῦ λαοῦ, ὅστις πανταχοῦ καὶ πάντοτε, πολλῷ δὲ μᾶλλον κατὰ τὰς τότε αὐτοῦ περιστάσεις ὁ Ἑλληνικός, μένει εἰς τὰ ἐκκλησιαστικὰ αὐτοῦ ἔθιμα μέχρι δεισιδαιμονίας ἀφωσιωμένος, καὶ ἐξανίσταται ὡς καθ' ἱεροσυλίας κατὰ πάσης αὐτῶν παραβάσεως.

Ἀλλ' ὁ διϊσχυρισμὸς οὗτος ἐστὶν ὅλως ἀνακριβής, καὶ πάντες οἱ τότε ζῶντες εἰσὶ μάρτυρες ὅτι ἡ ἐπ' αὐτῶν καὶ μετ' αὐτοὺς ἐκκλησιαστικὴ μουσικὴ ἦν καὶ ἔμεινε διαρκῶς ἀναλλοίωτος ὡς ἡ ἐπὶ τῶν γονέων καὶ προγόνων αὐτῶν· τὸ δ' ἐν Κωνσταντινουπόλει γενόμενον περὶ τὰ τέλη τῆς δευτέρας δεκαετηρίδος τοῦ νῦν αἰῶνος ὅτι ἦν οὐδὲν ἕτερον ἢ ἁπλῶς μόνον μεταῤῥύθμισις τῆς παρασημαντικῆς ἐπὶ τὸ πρακτικώτερον καὶ ἁπλούστερον, πρὸς διευκόλυνσιν τῆς διδασκαλίας.

Ὅτι ἐπὶ τῆς μακρᾶς ἐπιμιξίας μετὰ ξένων καὶ μετὰ βαρβάρων λαῶν ἡ μουσικὴ οὐδεμίαν οὐδέποτε ὑπέστη διαφθοράν, τοῦτο, ὡς ἐπίσης οὐδὲ τὸ ἐναντίον, οὐδεὶς δύναται νὰ διϊσχυρισθῇ ἄνευ μακρᾶς μελέτης καὶ ἰδιαιτέρων ἐρευνῶν. Ἀλλ' ὅπως δήποτε, ἐν τοῖς κυριωτάτοις διέμεινεν αὐτὴ ἡ πατροπαράδοτος, καὶ ἕνεκα τῶν θρησκευτικῶν λόγων, καὶ διότι σχεδὸν ἀδύνατος θὰ ἦτον ἡ ἐφαρμογὴ νέων ἤχων καὶ τρόπων εἰς κείμενα δι' ὡρισμένας μελῳδίας γραφέντα.

Τοιαύτας τινὰς μεταβολὰς ἐπεδίωξαν δυστυχῶς ἐν τοῖς ἐσχάτοις χρόνοις τινὲς μὴ εἰς τὸ ζήτημα ἐμβαθύναντες, καὶ θελήσαντες νὰ διορθώσωσιν, ὡς νομίζουσι, τὴν μουσικὴν τῆς Ἑλληνικῆς ἐκκλησίας ἐπὶ τὸ εὐρωπαϊκώτερον, χωρὶς νὰ ἐνορῶσιν ὅτι πράττουσιν ὅ,τι ὁ ἐπιχειρῶν ἐκ τῶν ἐρειπίων τοῦ Παρθενῶνος ν' ἀναγείρῃ κομψόν τι κατ' αὐτὸν οἰκοδόμημα τοῦ ῥυθμοῦ τῆς Ἀναγεννήσεως ἢ ἄλλου τοιούτου.

Πᾶσα αὐθαίρετος μεταβολὴ τῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, γινομένη ἄνευ ἐμβριθοῦς, καὶ ἐπὶ θετικῶν γνώσεων στηριζομένης ἐρεύνης περὶ τοῦ εἴ τι εἰς αὐτὴν εἰσεχώρησε τὸ ὄθνειον καὶ διεφθαρμένον, καίτοι ὡς δικαιολογίαν προτείνουσα καλαισθησίαν λίαν ἀμφίβολον, πρέπει συντόνως ν' ἀποκρούηται, οὐ μόνον ὡς θίγουσα ἐπικινδύνως τὰ ἱερά, ἀλλὰ καὶ ὡς βεβήλως καταστρέφουσα τὰ σωζόμενα, ἢ κἂν μέχρι βεβαίας ἀποδείξεως τοῦ ἐναντίου ὑποτιθέμενα ὅτι ζώζονται πολύτιμα λείψανα τῆς ἀρχαίας μουσικῆς, ὧν ἡ διατήρησις ἐνδιαφέρει καὶ αὐτὸ τὸ ζήτημα τῆς τῶν φωνηέντων κατὰ χρόνον καὶ τόνον προφορᾶς παρὰ τοῖς ἀρχαίοις.

ἐν Ἀθήναις. Α. Ρ. ΡΑΓΚΑΒΗΣ.

ΥΠΟΜΝΗΜΑ

ΠΕΡΙ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΘΕΡΜΗΣ.

„*Μηδὲν τιμιώτερον τῆς ἀληθείας ἐστί.*"

Γνωστόν ἐστιν ὅτι ἐν πᾶσι τοῖς ἐπιστημονιμοῖς κλάδοις ὑπάρχουσι πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ πολλὰ ζητήματα ἔτι ἀνεξερεύνητα, ἐκκρεμῆ καὶ ἄλυτα, ἡ διασάφησις καὶ ὁριστικὴ λύσις τῶν ὁποίων δεῖται πλείονος προσοχῆς, συντονωτέρας ἐρεύνης καὶ μείζονος ἐπιμελείας. Ἓν δὲ τῶν τοιούτων ὑπολανθανόντων ζητημάτων ἀναντιῤῥήτως ἐστί καὶ τὸ „περὶ τῆς σχέσεως τῆς Θέρμης καὶ τῆς Θεσσαλονίκης" ἢ ὁριστικώτερον εἰπεῖν τὸ „περὶ τῆς διαφορᾶς τῆς Θέρμης ἀπὸ τῆς Θεσσαλονίκης". Ἀλλ' ἆρά γε ὑπάρχει τοιοῦτον ἀνεγνωρισμένον ἐν τοῖς ἀρχείοις τῆς γεωγραφίας, ἱστορίας καὶ πινακογραφίας καὶ ὑπὸ τῶν περὶ ταύτας τὰς ἐπιστήμας ἀσχολουμένων; Δυστυχῶς οὐχί· διότι πάντες ἀνεξαιρέτως οἱ γεωγράφοι, ἱστορικοὶ καὶ πινακογράφοι μεθ' ὅλην τὴν κατὰ τὰς τελευταίας δεκαετηρίδας γενομένην πρόοδον ἐν τοῖς ἐπιστημονικοῖς τούτοις κλάδοις ἀνεξετάστως καὶ ἀβασανίστως ἀποδέχονται τὴν ταὐτότητα τῆς Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης καὶ σημειοῦσιν ἐν μὲν τοῖς βιβλίοις Thessalonike (Therma) *ἢ τἀνάπαλιν* Therma (Thessalonike), *ἐν δὲ τοῖς γεωγραφικοῖς πίναξι* Therma THESSALONICE.

Ἀλλ' ἐν ᾧ, τῇ ὁμοφώνῳ ταύτῃ ὁμολογίᾳ πειθόμενος, ὡς ὀρθῇ καὶ ἐπιστημονικῇ, παρειπόμην, οὐ πρὸ πολλῶν ἐτῶν κατὰ τὴν περιγραφὴν τῆς Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης ἐν τοῖς Μακεδονικοῖς *μου ἠγέρθη μοι ὑπόνοια κατὰ τῆς ὁμοφώνου ἐπιστημονικῆς ὁμολογίας περὶ τῆς ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων, ἣν ἐξεδήλωσα μὲν ἐν τῷ οἰκείῳ τόπῳ ἵνα τοῖς σοφοῖς παράσχω ἀφορμὴν ὅπως σοφώτεροι γίνωσι, δὲν εἶχον ὅμως τότε τὸν ἀπαιτούμενον χρόνον πρὸς ὑποστήριξιν τοῦ ζητήματος καὶ ἀπόδειξιν τῆς ἀληθείας. Ἡ δὲ ἐπελθοῦσά μοι ὑπόνοια περὶ τῆς διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων παρέσχε μοι ἰσχυρὰν ἀφορμὴν ὅπως ὑποβάλω εἰς τὴν βάσανον καὶ ἐξέτασιν πάντα τὰ ἐκ τοῦ* Ζ' *βιβλίου τοῦ Στράβωνος περισωθέντα ἀποσπάσματα τοῦ κατὰ τὸν* Ι' *αἰῶνα ἀκμάσαντος* Βυζαντινοῦ *ἐπιτομέως. Τὰ δὲ πορίσματα καὶ συμπεράσματα τῶν ἐρευνῶν τούτων ἐδημοσίευσα τῷ* 1880 (*ἐν τῷ Ἀθηναίῳ* 1880) *ὑπὸ τὴν ἐπιγραφὴν „Κριτικαὶ διορθώσεις εἰς Στράβωνα καὶ τὰ ἀποσπάσματα αὐτοῦ", τὰς ὁποίας ὁ ἐκδότης τοῦ Γερμανικοῦ περιοδικοῦ* „Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie" 1885, *κ.* J. I. Kettler *μεταφράσας,*

ἐδημοσίευσεν ἐν τῷ ε′ καὶ ς′ τεύχει (Band V, Heft 5 und 6 § 373—387) αὐτοῦ. Ἐκ δὲ τῆς συντόνου ταύτης ἐργασίας ἀρυσθεὶς πλείονα ἐρείσματα πρὸς λύσιν καὶ ἀπόδειξιν τοῦ ζητήματος, βραχεῖαν ἔκθεσιν τούτων ἐδημοσίευσα ἐν τῷ αὐτῷ περιοδικῷ (Ἀθηναίῳ 1880. τομ. Η′ τεῦχ. Δ′ σελ. 258—268). Ἔκτοτε δὲ παρακολουθῶν τὸ λίαν προσφιλὲς καταστάν μοι ζήτημα, περιῆλθον εἰς τὸ ἀναμφισβήτητον συμπέρασμα ὅτι ἡ Θέρμη ἦν ὅλως διάφορος τῆς Θεσσαλονίκης πόλις καὶ ὅτι οἱ νεώτεροι, ἀποδεχόμενοι ἀβασανίστως καὶ ἀνεξετάστως τὴν ταὐτότητα τῶν δύο διαφόρων πόλεων, διατελοῦσιν ἐν πλάνῃ καὶ ἀπάτῃ.

Αἴτιος δὲ τῆς πλάνης καὶ ἀπάτης ταύτης δι' ἣν καὶ νῦν ἔτι μετὰ τοσούτους αἰῶνας ἐπικρατεῖ ἡ ἐσφαλμένη δοξασία τῆς ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων, ἐστὶν αὐτὸς ὁ ἀνώνυμος ἐπιτομεὺς τοῦ Στράβωνος ἢ ἄμεινον εἰπεῖν ἓν τῶν ἀποσπασμάτων αὐτοῦ τὸ 24 (Ζ′, 330. 24) ἔχον ὧδε·

„Ὅτι μετὰ τὸν Ἀξιὸν ἡ Θεσσαλονίκη ἐστὶ πόλις, ἣ πρότερον Θέρμη ἐκαλεῖτο". Ταῦτα δὲ ἀναγράφει ὁ ἐπιτομεὺς ὡς εἰλημμένα ἐκ τοῦ χειρογράφου τοῦ Στράβωνος καὶ ὡς εἰρημένα ὑπ' αὐτοῦ. Ὅτι ὅμως τὸ ἀπόσπασμα τοῦτο οὐ τοῦ Στράβωνός ἐστιν, ἀλλὰ πρόσθετον καὶ ὑποβολιμαῖον τοῦ ἐπιτομέως, ἐκφράζοντος ἰδίαν γνώμην ἐπ' ὀνόματι τοῦ Στράβωνος, τρανώτατα ἀποδείκνυται ἐκ τῆς γραφῆς τοῦ ὀνόματος τῆς πόλεως Θεσσαλονίκη· διότι ὁ Στράβων πλειστάκις ἀναφέρων τὴν πόλιν, γράφει Θεσσαλονίκεια καὶ οὐχὶ Θεσσαλονίκη, διὰ τοῦ κοινοῦ τύπου τῆς γραφῆς· τὰ δὲ χωρία, ἐν οἷς μνείαν ποιεῖται τῆς πόλεώς εἰσι τὰ ἀκόλουθα 9, ὧν ἓν ἐν τῷ β′ βιβλίῳ, ἓν ἐν τῷ θ′ καὶ 7 ἐν τῷ ζ′.

1) ἐν βιβλ. Β′, 106. „Ἐξ Ἐπιδάμνου δὲ εἰς Θεσσαλονίκειαν ἐνακοσίους ἀποδόντος."

2) ἐν βιβλ. Ζ′, 323. „Ἐκεῖθεν δ' ἐστί ... εἰς Ἔδεσσαν καὶ Πέλλαν μέχρι Θεσσαλονικείας."

3) ἐν βιβλ. Ζ′ 329. ἀπόσπ. 10. „Ἀπὸ Δυῤῥαχίου ... πρὸς ἀνατολὰς ἰοῦσιν ἕως Θεσσαλονικείας."

4) ἐν βιβλ. Ζ′, 329. ἀπόσπ. 13. „Ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τοῦ Θερμαίου κόλπου καὶ Θεσσαλονικείας."

5) ἐν βιβλ. Ζ′, 330. ἀπόσπ. 20. „Λέγεται δὲ Θεσσαλονίκεια διὰ τὴν ἐπιφάνειαν."

6) ἐν βιβλ. Ζ′, 330. ἀπόσπ. 21. „Εἶτα Θεσσαλονίκεια Κασσάνδρου κτίσμα."

7) ἐν βιβλ. Ζ΄, 330. ἀπόσπ. 25. „Μετὰ δὲ Θεσσαλονίκειάν ἐστι τὰ λοιπά."

8) ἐν βιβλ. Ζ΄, 331. ἀπόσπ. 48. „Καὶ τὸ μὲν προσένειμεν Ἀμφιπόλει, τὸ δὲ Θεσσαλονικείᾳ."

9) ἐν βιβλ. Θ΄, 400. 2. „Τὴν ἀπὸ Σουνίου παραλίαν μέχρι Θεσσαλονικείας."

Ταῦτα τὰ 9 χωρία τιθέμενος πρὸ ὀφθαλμῶν ὁ ἀμερόληπτος ἀναγνώστης καὶ κριτής, ὀφείλει νὰ ὁμολογήσῃ ὅτι ὁ Βυζαντινὸς ἐπιτομεύς, λησμονήσας ὅτι ὁ Στράβων πανταχοῦ μεταχειρίζεται τὴν γραφὴν Θεσσαλονίκεια, παρενέβαλε τὸ ἐν βιβλ. Ζ΄, 330. 24 ἀναφερόμενον ἀπόσπασμα κατὰ τὴν εἰκασίαν αὐτοῦ. Διότι, ἂν ἀντέγραφεν ἐκ τοῦ χειρογράφου τοῦ Στράβωνος, ἤθελε γράψει „ὅτι μετὰ τὸν Ἀξιὸν ἡ Θεσσαλονίκεια ἐστὶ πόλις", καὶ οὐχὶ ἡ Θεσσαλονίκη. Καὶ αὕτη ἐστὶν ἡ πρώτη καὶ ἰσχυροτάτη ἀπόδειξις ὅτι τὸ ἀπόσπασμα ἐκεῖνό ἐστι νόθον, μὴ προερχόμενον ἐκ τοῦ κειμένου τοῦ Στράβωνος. Δευτέρα δὲ ἀπόδειξις τῆς νοθείας εἰσὶν αἱ ἑπόμεναι λέξεις „ἐστὶ πόλις, ἣ πρότερον Θέρμη ἐκαλεῖτο." Διότι ὁ Στράβων πρὸ τοῦ ἀποσπάσματος ἐκείνου (Ζ΄, 330, 24) ἑξάκις ἀνέφερε τὸ τῆς πόλεως ὄνομα Θεσσαλονίκεια καὶ ἐν οὐδενὶ αὐτῶν λέγει ὅτι ἡ Θεσσαλονίκη ἐστὶ πόλις, οὐδ' ἀνάγκη ἦν νὰ εἴπῃ τοῦτο, καθ' ὅσον ἡ Θεσσαλονίκη ἐν τῇ ἐποχῇ τῆς Ῥωμαιοκρατίας, ὅτε ἔγραφεν ὁ Στράβων (66 π. Χ.—24 μ. Χ.) ἦν πασίγνωστος καὶ περιώνυμος πόλις [1]). Ἂν δὲ πράγματι ἐφρόνει ὁ Στράβων ὅτι ἡ Θεσσαλονίκη πρότερον ἐκαλεῖτο Θέρμη, τότε ἔπρεπε νὰ δηλώσῃ τοῦτο ἢ ἐν τῷ α΄ ἢ ἐν τῷ β΄ ἢ ἐν τῷ γ΄ ἢ ἐν τῷ δ΄ ἢ ἐν τῷ ε΄ ἢ ἐν τῷ ς΄ τῶν προηγουμένων χωρίων καὶ οὐχὶ ἐν τῷ ζ΄, ὅπερ παρεισήγαγεν ὁ ἐπιτομεὺς ἐπὶ ὀνόματι τοῦ Στράβωνος.

Ἐκτὸς δὲ τούτου ὁ Στράβων πρὸ τοῦ νόθου τούτου ἀποσπάσματος ἀναφέρει δὶς καὶ τὴν πόλιν Θέρμην οἷον ἐν βιβλ. Ζ΄, 330. ἀπόσπ. 20. „ὁ Ἀξιὸς ἐκδίδωσι μεταξὺ Χαλάστρας καὶ Θέρμης." ἀπόσπ. 23. „ὁ Ἀξιὸς . . . ἐξίησι μεταξὺ Χαλάστρας καὶ Θέρμης." καὶ ἐν οὐδετέρῳ τούτων λέγει τι περὶ τῆς σχέσεως τῶν δύο πόλεων ἢ περὶ τῆς ταὐτότητος αὐτῶν, ἣν ἀδύνατον ἦν νὰ ἀποσιωπήσῃ, ἂν ὑπῆρχε τοιαύτη. Τοὐναντίον δὲ ἀναφέρει αὐτὰς κεχωρισμένας ὡς δύο διαφόρους πόλεις ἀσχέτους πρὸς ἀλλήλας.

1) Τοῦτο μαρτυρεῖ ὁ αὐτὸς ἐν τῷ 21 ἀποσπ. „Ἡ δὲ μητρόπολις τῆς νῦν Μακεδονίας ἐστί."

Τρίτην δὲ καὶ ἀναμφισβήτητον ἀπόδειξιν τῆς διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων παρέχει ὁ αὐτὸς Στράβων ἐν ἄλλῳ χωρίῳ (21 ἀπόσπ.) ἔνθα λέγει περὶ Κασσάνδρου „Καθελὼν τὰ ἐν Κρουσίδι πολίσματα καὶ τὰ ἐν τῷ Θερμαίῳ κόλπῳ περὶ ἕξ, καὶ συνοικίσας εἰς ἓν ... τῶν δὲ συνοικισθεισῶν ἦν Ἀπολλωνία καὶ Χαλάστρα καὶ Θέρμα καὶ Γαρησκὸς καὶ Αἴνεια καὶ Κισσός." Τὸ χωρίον τοῦτο πολυτιμότατόν ἐστιν ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ὑποθέσει· διότι παρέχει συγχρόνως τρεῖς ἀποδείξεις τῆς διαφορᾶς τῆς Θέρμης ἀπὸ τῆς Θεσσαλονίκης· πρῶτον μὲν, διότι λέγει ὅτι ὁ Κάσσανδρος „καθεῖλε τὰ ἐν τῷ Θερμείῳ κόλπῳ πολίσματα, ἔνθα ἔκειτο καὶ ἡ Θέρμη, ἐπομένως καθεῖλε καὶ τὴν Θέρμην ἤτοι κατέστρεψε τὴν πόλιν· δεύτερον δὲ, τούτου γενομένου, συνῴκισε τοὺς κατοίκους τῆς καταστραφείσης ἤδη πόλεως εἰς τὴν νεόκτιστον πόλιν Θεσσαλονίκην. Καὶ τρίτον, διότι μία τῶν καταστραφεισῶν καὶ συνοικισθεισῶν πόλεων διαῤῥήδην ὁμολογεῖται ἡ Θέρμη. Ἐκ δὲ τῶν πολλαπλῶν τούτων ἀποδείξεων προφανέστατα καταφωρᾶται ψευδόμενος ὁ ἐπιτομεὺς λέγων ἐν τῷ νόθῳ ἀποσπάσματι „ὅτι ἡ Θεσσαλονίκη πρότερον Θέρμη ἐκαλεῖτο."

Αὗται καὶ μόναι αἱ ἀποδείξεις τοῦ Στράβωνος, οὗτοι καὶ μόνοι οἱ ἐσωτερικοὶ λόγοι, αὐτάρκεις εἰσὶ πρὸς ἐξέλεγξιν ὅτι τὸ ἀπόσπασμα ἐκεῖνον παρεμβεβλημένον καὶ νόθον ἐστὶν καὶ πρὸς ἀπόδειξιν ὅτι ἡ ἔννοια αὐτοῦ ἀντιστρατεύεται πρὸς τὴν ἀλήθειαν. Ἂν δὲ οἱ νεώτεροι ἠρευνῶν καὶ ἐξήταζον ταῦτα μετὰ τῆς δεούσης προσοχῆς, ἀδιστάκτως πιστεύω ὅτι ἤθελον ἀπαλλαγῆ τῆς πλάνης, ἐν ᾗ ἐπὶ τοσούτους αἰῶνας διατελοῦσιν ἐπαναπαυόμενοι ἐπὶ τοῦ ψεύδους. Ἐκτὸς ὅμως τῶν λόγων τούτων ὑπάρχουσι καὶ ἄλλοι ἐξωτερικοὶ λόγοι, ἄγοντες εἰς τὸ αὐτὸ συμπέρασμα. Οὗτοι δὲ ἐξάγονται ἐκ πάντων τῶν πρὸ τοῦ Στράβωνος καὶ μετ' αὐτὸν ἀκμασάντων συγγραφέων μεχρι τοῦ Ι' αἰῶνος, καθ' ὃν ἤκμασεν ὁ ἐπιτομεὺς αὐτοῦ, καὶ μνείαν ποιουμένων ἢ τῆς Θεσσαλονίκης ἢ τῆς Θέρμης ἢ καὶ ἀμφοτέρων τῶν πόλεων. Πάντων δὲ τούτων ἀρχαιότερός ἐστιν ὁ Πολύβιος (205—123 π. χ.), ὅστις, καταστραφείσης τῆς Θέρμης ὑπὸ τοῦ Κασσάνδρου κατὰ τὸ 315 π. Χ. καὶ μὴ ὑπαρχούσης πλέον, τρὶς ἀναφέρει τὴν Θεσσαλονίκην, οὐδένα δὲ λόγον ποιεῖται περὶ σχέσεώς τινος ἢ ταὐτότητος αὐτῆς πρὸς τὴν Θέρμην. Τοὐναντίον δὲ ἂν ὑπῆρχε τοιαύτη, αὐτὸς πρῶτος ὡς πλησιέστερος εἰς τὴν ἐποχὴν τῆς κτίσεως τῆς Θεσσαλονίκης ἔπρεπε νὰ ἀναγράψῃ ὅτι ἡ Θεσσαλονίκη ἐκτίσθη ἐπὶ τῆς θέσεως τῆς Θέρμης. Τοιαύτη γνώμη ὅμως ἐπὶ τῆς ἐποχῆς αὐτοῦ δὲν ὑπῆρχε καὶ ἡ σιωπὴ αὕτη τοῦ

ἐγκρίτου ἱστορικοῦ σπουδαιοτάτη ἀπόδειξίς ἐστι περὶ τῆς διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων.

Μεταγενέστεροι δὲ τοῦ Πολυβίου ἕπονται ὁ Σικελιώτης Διόδωρος καὶ Σκύμνος ὁ Χῖος, ὧν ὁ μὲν λόγον ποιούμενος περὶ τῆς κτίσεως τῆς Θεσσαλονίκης ὑπὸ τοῦ Κασσάνδρου, δὶς ἀναφέρει αὐτὴν οὐδὲ γρὺ ὅμως λέγει περί τινος σχέσεως αὐτῆς πρὸς τὴν Θέρμην, ὁ δὲ δεύτερος ἅπαξ, ἐξ οὗ ἐξάγεται ὅτι αὗται ἦσαν δύο διάφοροι πόλεις καὶ ἐντελῶς ἄσχετοι. Ἄλλοι δὲ συγγραφεῖς κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον σύγχρονοι, μνείαν τῆς Θεσσαλονίκης ποιούμενοί εἰσιν ὁ Λίβιος, ὁ Πομπώνιος Μέλας καὶ Ἀντίπατρος ὁ Θεσσαλονικεύς, οὐδεὶς τῶν ὁποίων γινώσκει τι περὶ σχέσεως ἢ ταὐτότητος τῆς Θεσσαλονικης καὶ Θέρμης. Ὁ τελευταῖος μάλιστα ὡς Θεσσαλονικεὺς ἐπιγραμματοποιός, εἰ ὑπῆρχε σχέσις τις ἀδύνατον ἦν νὰ μὴ μνημονεύσῃ αὐτῆς ἐπὶ τὸ ποιητικώτερον· πολλῷ δὲ πλείους εἰσὶν οἱ μετὰ Χριστόν ἀκμάσαντες καὶ μνείαν τῆς Θεσσαλονίκης ποιούμενοι ὡς ὁ Πλούταρχος, ὁ Λουκιανός, Διονύσιος ὁ Ἁλικαρνασσεύς, Δίων ὁ Κάσσιος, ὁ Πτολεμαῖος καὶ ἄλλοι τινές, οὐδεὶς τῶν ὁποίων ἀναφέρει τι περὶ σχέσεως ἢ ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων. Ἐκ δὲ τῆς παντελοῦς σιγῆς τοσούτων συγγραφέων οὐδὲν ἄλλο συμπέρασμα δύναται νὰ ἐξαχθῇ, εἰ μὴ ὅτι οὐδεμία σχέσις ὑπῆρξέ ποτε μεταξὺ Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης, καὶ ὅτι ἂν ὑπῆρχε τοιαύτη, ἀδύνατον ἦν νὰ μὴ μνημονευθῇ ὑπ' αὐτῶν. Καὶ οὗτοι μέν εἰσι λόγοι ἐξωτερικοί, ἀρνητικοὶ πάσης σχέσεως μεταξὺ τῶν δύο πόλεων.

Ὑπάρχουσιν ὅμως εὐτυχῶς καὶ λόγοι ἐξωτερικοί, οὐχὶ ἀρνητικοί, ἀλλ' ὁριστικοὶ καὶ βεβαιωτικοὶ τῆς διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων, προερχόμενοι ἐκ συγγραφέων μεταγενεστέρων μέν, ἀξιοπίστων δὲ ἐν τῇ ὑποθέσει ταύτῃ. Τοιοῦτοι δὲ εἰσὶν Πλίνιος ὁ πρεσβύτερος, Στέφανος ὁ Βυζάντιος καὶ Προκόπιος ὁ Καισαρεύς. Τούτων δὲ ὁ μὲν Πλίνιος, ἀκμάσας κατὰ τὸν α' αἰῶνα μ. Χ. (23—79), διαῤῥήδην καὶ ὀνομαστὶ διακρίνει καὶ διαστέλλει τὴν Θεσσαλονίκην ἀπὸ τῆς Θέρμης, καίπερ μὴ ὑπαρχούσης καθ' ἣν ἔγραφεν ἐποχήν, ἐν τῷ ἑπομένῳ χωρίῳ (4, 10, 17) „In ora sinus Macedonici oppida Chalastra, et intus Phileros, Lete: medioque flexu litoris Thessalonica, liberae conditionis. Ad hanc a Dyrrhachio CXIV millia passuum. Therme.“ Οὕτως ὁρίζων τὴν ἀπὸ Δυῤῥαχίου μέχρι Θεσσαλονίκης ἀπόστασιν ἐπὶ τῆς Ἐγνατίας ὁδοῦ, κατατάσσει μετὰ ταῦτα τὴν πόλιν Θέρμην, διὰ τῆς ὁποίας πρὸς Ν διευθυνομένη διήρχετο ἡ ὁδός. Ὁ δὲ Πλίνιος ἐγίνωσκε κρεῖττον παντὸς ἄλλου

τὰ περὶ Θεσσαλονίκης καὶ Θέρμης, καθ' ὅσον ἡ Μακεδονία ἦν Ῥωμαϊκὴ ἐπαρχία καὶ ἡ Θεσσαλονίκη πρωτεύουσα αὐτῆς καὶ ἕδρα τῶν Ῥωμαίων ἀνθυπάτων, ἐν ᾗ καὶ ὁ ῥήτωρ Κικέρων τῷ 58 ἐξορισθεὶς εὗρεν ἄσυλον καὶ ἐφ' ἱκανὸν χρόνον διέτριψεν ἐν αὐτῇ. Ἕνεκα δὲ τῶν λόγων τούτων ἡ μαρτυρία τοῦ Πλινίου ἐστὶν ἀξιοπιστοτάτη βεβαίωσις περὶ τῆς διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων.

Στέφανος δὲ ὁ Βυζάντιος, ἀκμάσας κατὰ τὸν ς' αἰῶνα καὶ ἐκ 300 περίπου συγγραμμάτων, τῶν πλείστων ἀπολεσθέντων, συντάξας τὸ σπουδαιότατον ἡμῖν σύγγραμμα, ἰδιαιτέρως ἀναγράφει ἑκατέραν τῶν πόλεων καὶ διαῤῥήδην διαστέλλει αὐτὰς ἐν τοῖς ἑπομένοις χωρίοις „Θέρμη πόλις Θρᾴκης. Ἀπολλόδωρος δὲ Μακεδονίας φησὶ καὶ Θουκυδίδης". Λέγει δὲ ταύτην Θρᾴκης πόλιν, διότι πάλαι ᾠκεῖτο ὑπὸ Θρᾳκῶν. „Θεσσαλονίκη πόλις Μακεδονίας, ἥτις ἄρα ἐκαλεῖτο Ἁλία. Κασσάνδρου κτίσμα. Στράβων δὲ Θεσσαλονίκειαν αὐτήν φησι." Ἐκ τούτων δύο τινὰ ἐξάγονται, πρῶτον μὲν ὅτι οὐδεὶς λόγος γίνεται περὶ ταὐτότητος ἢ σχέσεως τῶν δύο πόλεων, δεύτερον δὲ ὅτι ὁ Στράβων τὴν πόλιν καλεῖ Θεσσαλονίκειαν καὶ οὐχὶ Θεσσαλονίκην, ὡς ἀνωτέρω ἀπέδειξα δι' 9 χωρίων αὐτοῦ· ὁ δὲ ἐπιτομεὺς μεταχειρισθεὶς τὸν κοινὸν τύπον, καταφωρᾶται ὅτι παρενέβαλε τὴν εἰκασίαν αὐτοῦ ὡς γνώμην τοῦ Στράβωνος.

Σύγχρονος δὲ τοῦ Στεφάνου ἐπέρχεται ἐπίκουρος Προκόπιος ὁ Καισαρεύς, ὅστις οὐ μόνον διακρίνει τὴν Θέρμην ἀπὸ τῆς Θεσσαλονίκης, ἀλλὰ καὶ τὴν θέσιν τῆς πρώτης ὁρίζει πρὸς Ν τῆς δευτέρας καὶ τὴν ἀπόστασιν αὐτῆς προσδιορίζει ἐν τοῖς ἑπομένοις χωρίοις „Ῥεῖ δέ τις ποταμὸς Θεσσαλονίκης οὐκ ἄποθεν, Ῥήχιος ὄνομα, ὃς δὴ χώραν ἀγαθήν τε καὶ γεώδη περιερχόμενος τὰς ἐκβολὰς εἰς θάλασσαν τὴν ἐκείνῃ ποιεῖται." Ἀπαριθμῶν δὲ κατωτέρω ὅσα φρούρια ὁ αὐτοκράτωρ Ἰουστινιανὸς ἵδρυσε καὶ ἀνενέωσε διαῤῥήδην ἀναφέρει καὶ τὸ ὄνομα τῆς Θέρμης „Ἐπὶ Μακεδονίας. . . . Αὐλών, Βαλβός, Βριγίζης, Ὀπᾶς, Πλευρόν, Κάμινος, ΘΕΡΜΑ." Ὅτι ἐνταῦθα ἐννοεῖται ἡ θέσις τῆς Θέρμης, οὐδεμία ἀμφιβολία δύναται νὰ ὑπάρξῃ. Οὐδεὶς γὰρ τῶν ἀρχαίων ἀναφέρει ἄλλην Θέρμην ἐν Μακεδονίᾳ πλὴν τῆς ἡμετέρας. Ἐν τούτοις δὲ τοῖς χωρίοις ὁ Προκόπιος περιγράφει τὴν ἀνατολικὴν παραλίαν καὶ χώραν τοῦ Θερμαίου κόλπου καὶ οὐχὶ ἄλλην, τὴν βόρειον καὶ δυτικήν, ὡς ἐκ τῶν λοιπῶν ἀναφερομένων ἐν αὐτοῖς πρόδηλον γίνεται, ὅπερ καὶ Tafel ῥητῶς παρατηρεῖ „Deinde Procopius . . . sinus Thermaici oram terramque orientalem lustrat, non borealem vel occidentalem." Τὸ δὲ

ἐπὶ τῆς θέσεως τῆς κατεστραμμένης πόλεως Θέρμης ἵδρυθὲν Φρούριον ἀπεῖχε 40 μιλιάρια ἀπὸ τῆς Θεσσαλονίκης πρὸς νότον ἤτοι 192000 πόδας, ὑπολογιζομένου τοῦ μιλιαρίου ἀνὰ 8 στάδια πρὸς 600 πόδας ἕκαστον. Καὶ ὁ ἀναφερόμενος ποταμὸς Ῥήχιος τῶν Βυζαντινῶν ἐστιν ὁ τῶν ἀρχαίων Ἀνθεμοῦς, διαῤῥέων τὴν κοιλάδα τῆς Καλαμαριᾶς (Ἀνθεμοῦντος) μεταξὺ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ ἀκρωτηρίου Καραμπουρνοῦ (Αἰνείου). Κατὰ ταῦτα δὲ συμφωνεῖ ἡ παρὰ Πλινίῳ θέσις τῆς Θέρμης μετὰ τῆς παρὰ Προκοπίῳ θέσεως τοῦ Φρουρίου Θέρμα, ὅπερ καὶ Tafel ἀναφέρει „Aliis vox Pliniana Therme Procopianae voci Θέρμα respondere videbitur."

Ἐκ πάντων τῶν μέχρι τοῦδε εἰρημένων ἀναμφισβήτητον καθίσταται ὅτι πάντες οἱ ἀπὸ τοῦ Πολυβίου μέχρι τοῦ Στεφάνου Βυζαντίου καὶ τοῦ Προκοπίου ἤτοι ἀπὸ τοῦ β΄ π. Χ. μέχρι τοῦ ϛ΄ αἰῶνος μ. Χ. ἀκμάσαντες συγγραφεῖς οὐ μόνον οὐδὲν γινώσκουσι περὶ ταὐτότητος τῆς Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης, ἀλλὰ καὶ διαῤῥήδην διαστέλλουσιν αὐτὰς καὶ τὴν θέσιν ἑκατέρας ὁρίζουσιν. Οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ 6—10 αἰῶνος ἀκμάσαντες συγγραφεῖς μνείαν τῆς Θεσσαλονίκης ποιούμενοι, οὐδὲ γρὺ περὶ τῆς σχέσεως αὐτῆς πρὸς τὴν Θέρμην λέγουσιν, ἐκ τῆς σιωπῆς τῶν ὁποίων ἐξάγεται ὅτι οὐδεμία σχέσις ὑπῆρχεν μεταξὺ αὐτῶν· διότι οὔτε ὁ Ἱεροκλῆς, οὔτε ὁ Κ. Πορφυρογέννητος, οὔτε οἱ Θεσσαλονικῆς Ψευδοϊωάννης καὶ Καμενιάτης ἀκμάσαντες πρὸ τοῦ ἐπιτομέως καὶ μακρὸν λόγον ποιούμενοι περὶ τῆς ἑαυτῶν πατρίδος, οὐδὲν λέγουσι περὶ ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων καὶ ἡ σιωπὴ αὐτῶν ἐστιν σπουδαία ἀπόδειξις τῆς διαφορᾶς αὐτῶν. Πρῶτος δὲ πάντων τῶν ἀρχαίων ὁ κατὰ τὸν 10 αἰῶνα ἀκμάσας ἐπιτομεὺς ἐδημιούργησε διὰ τῆς παρεμβολῆς τοῦ ὑποσπάσματος τὴν ταὐτότητα τῆς Θεσσαλονίκης καὶ Θέρμης καὶ αἴτιος ἐγένετο πᾶσι τοῖς νεωτέροις νὰ πιστεύσωσιν εἰς τὸ ψεῦδος αὐτοῦ, ὡς εἰς ἀλήθειαν τοῦ Στράβωνος, ἀβασανίστως καὶ ἀνεξετάστως, πρὸς οὓς εὐλόγως δύναταί τις νὰ ἐπείπῃ τὸ τοῦ Θουκυδίδου „οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας καὶ ἐπὶ τὰ ἑτοῖμα μᾶλλον τρέπονται."

Ποῦ δὲ εὗρεν ἢ πόθεν ἤκουσεν ὁ Βυζαντινὸς ἐπιτομεὺς τὴν ἰδέαν τῆς ταὐτότητος τῆς Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης, ἣν ὡς σκόλοπα εἰς τὴν ῥάχιν τοῦ Στράβωνος προσεκόλλησεν, ἀφ' οὗ οὐδεὶς τῶν ἀπὸ τοῦ Πολυβίου μέχρις αὐτοῦ ἀκμασάντων γινώσκει τι περὶ τῆς ταὐτότητος αὐτῶν; Ἀναντιῤῥήτως ἐν τῇ Βυζαντινῇ Φαντασίᾳ ἐπλάσθη καὶ ἐδημιουργήθη πρὸς ἀποπλάνησιν καὶ ἐξαπάτησιν τῶν

εὐπίστων νεωτέρων. Οὕτω δ' ἅπαξ δημιουργηθέντος τοῦ ψεύδους εὗρεν ὑποδοχὴν ἡ διάδοσις αὐτοῦ καὶ παρ' ὀλίγοις τισὶ τῶν λοιπῶν εὐφαντάστων Βυζαντινῶν. Τοιοῦτοι δ' εἰσὶν ὁ Τσέτσης, Ζωναρᾶς, Μαλαλᾶς καὶ Χαλκοκονδύλης, οἵτινες συγχέοντες τὰ πράγματα οὐ μόνον διαφωνοῦσι πρὸς ἀλλήλους, ἀλλὰ καὶ ἀντιφάσκουσιν ἑαυτοῖς ἐν οἷς ἱστοροῦσι· οὕτω π. χ. ὁ Τσέτσης ἐν μὲν ταῖς Χιλιάσι λέγει ὅτι ἐκαλεῖτο Θέρμη καὶ ἦν κώμη πρότερον. „Ἡ νῦν Θεσσαλονίκη μὲν πόλις ἀρχαιοτάτη, ὑπῆρχε κώμη, Θέρμη δὲ τὴν κλῆσιν ἐκαλεῖτο." ἔνθα παρατηροῦνται δύο ψεύδη· διότι οὔτε ἡ Θέρμη ὑπῆρξέ ποτε κώμη, ἀλλὰ πόλις ἐπισημοτάτη κατὰ τὴν μαρτυρίαν τοῦ Ἡροδότου καὶ Θουκυδίδου, οὔτε ἡ Θεσσαλονίκη ἐγένετό ποτε τοιαύτη· ἐν δὲ τῇ ἱστορίᾳ αὐτοῦ ἀντιφάσκων ἑαυτῷ ἱστορεῖ ὅτι ἐκαλεῖτο οὐχὶ Θέρμη, ὡς ἐν ταῖς Χιλίασιν ἀνέγραψεν, ἀλλ' Ἠμαθία „Θεσσαλονίκην ἐπολιόρκουν, ἣ πάλαι μὲν Ἠμαθία καλεῖσθαι λέγεται." Ὁ δὲ Μαλαλᾶς πληθυντικῶς καλεῖ τὴν Θεσσαλονίκην Θέρμας καὶ οὐχὶ ἑνικῶς Θέρμην „ὅστις νικήσας (Φίλιππος) ὑπέταξε τὴν Θεσσαλίαν καὶ κτίζει πόλιν εἰς τὴν Μακεδονίαν, ἣν ἐκάλεσε Θεσσαλονίκην τὴν πρώην λεγομένην Θέρμας." Τί πρῶτον, τί δεύτερον, τί δὲ καὶ ὕστατον νὰ διορθώσῃ τις ἐν τῇ ἀκρισίᾳ ταύτῃ τοῦ Βυζαντινοῦ; Πρῶτον μὲν, διότι οὐδεὶς τῶν ἀρχαίων γράφει Θέρμας, ἀλλὰ μόνον Θέρμην· δεύτερον δὲ, διότι γνωστόν ἐστιν ἐκ τῆς ἱστορίας ὅτι ὁ Φίλιππος (359—336) δὲν ἔκτισε τὴν πόλιν, ἀλλ' ὁ Κάσσανδρος· τρίτον δὲ διότι ἡ Θεσσαλονίκη ἐκτίσθη τῷ 315 π. Χ. ἤτοι 21 ἔτη μετὰ τὸν θάνατον τοῦ Φιλίππου, ὅστις οὐδ' ἀνέστη οὐδ' ἀνεβίωσεν ἵνα κτίσῃ τὴν πόλιν· καὶ τέταρτον, διότι δὲν ἔλαβε τὸ ὄνομα ἡ πόλις ἐκ νίκης τοῦ Φιλίππου κατὰ τῶν Θεσσαλῶν, ἀλλ' ἐκ τῆς γυναικὸς τοῦ Κασσάνδρου, ἀδελφῆς τοῦ Φιλίππου Θεσσαλονίκης· ὁ δὲ Ζωναρᾶς καὶ Χαλκοκονδύλης ἀρχαΐζειν σπουδάζοντες καὶ ἐλάχιστα φροντίζοντες περὶ τῆς ἀληθείας καὶ ἀκριβείας, ἐπινοοῦσιν ἀρχαῖα ὀνόματα καὶ προσάπτουσιν αὐτὰ τῇ Θεσσαλονίκῃ, οἷον ὁ Ζωναρᾶς ἱστορεῖ ὅτι ἡ Θεσσαλονίκη πάλαι Ἠμαθία ἐκαλεῖτο, καὶ ὁ Χαλκοκονδύλης, καίπερ γράφων ἱστορίαν μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, πλειστάκις ὅμως καὶ πανταχοῦ σχεδὸν καλεῖ τὴν πόλιν Θέρμην καὶ οὐχὶ τῷ κοινῷ ὀνόματι Θεσσαλονίκην. Ὁποίαν δὲ ἀξίαν δύνανται νὰ ἔχωσι τὰ ὑπό τινων Βυζαντινῶν, καὶ ἰδίᾳ τῶν ἑπομένων τῷ ἐπιτομεῖ τοῦ Στράβωνος, ἱστορούμενα περὶ Θέρμης καὶ Θεσσαλονίκης, ἀποχρώντως μαρτυροῦσι τὰ ὑπ' αὐτῶν ἀπονεμόμενα τῇ Θεσσαλονίκῃ τρία ἀρχαῖα

ὀνόματα Ἡμαθία, Ἁλία καὶ Θέρμη, οὐδὲν τῶν ὁποίων ἀνήκει εἰς αὐτὴν ἱστορικῶς, ἀλλὰ πάντα ἀλλότρια καὶ μηδεμίαν σχέσιν ἔχοντα πρὸς αὐτὴν ἐξελέγχονται. Οἱ πλεῖστοι ὅμως τῶν Βυζαντινῶν, ἀποφυγόντες τὴν πλάνην καὶ ἀπάτην τοῦ ἐπιτομέως τοῦ Στράβωνος, δὲν ἀποδέχονται τὴν ταὐτότητα τῶν δύο πόλεων. Εἰ καὶ ἡ θέσις τῆς Θέρμης καὶ ἡ ἀπόστασις αὐτῆς ἀπὸ τῆς Θεσσαλονίκης ὡρίσθη ὑπὸ τοῦ Πλινίου καὶ τοῦ Προκοπίου, οὐχ ἧττον ὅμως αὕτη ἐνδείκνυται καὶ ὑπὸ τῶν ἀρχαιοτέρων, οἵτινες μνείαν ποιοῦνται τῆς πόλεως, οἷον ὁ μὲν Ἑκαταῖος ὀνομάζει αὐτὴν πόλιν Ἑλλήνων Θρᾳκῶν, ὁ δὲ Σκύλαξ καλεῖ αὐτὴν πόλιν παραλίαν, ἐξ ὧν ἐξάγεται ὅτι ἡ Θέρμη ἦν ἀρχαιοτέρα τοῦ ϛ′ αἰῶνος π. Χ., πότε ὅμως καὶ ὑπὸ τίνος ἐκτίσθη ἄδηλόν ἐστιν· ἐκ δὲ τῆς ἀφηγήσεως τοῦ πατρὸς τῆς ἱστορίας Ἡροδότου γίνεται γνωστὸν ὅτι ἡ Θέρμη ἦν ἡ ἐπισημοτέρα τῶν πόλεων τοῦ Θερμαϊκοῦ κόλπου, ἐξ ἧς καὶ οὗτος ἔλαβε τὸ ὄνομα· Διότι ὁ Ξέρξης ἐξ Ἀκάνθου διέταξε τοὺς στρατηγοὺς τοῦ στόλου νὰ περιμένωσιν αὐτὸν εἰς τὴν Θέρμην, αὐτὸς δὲ ἀναχωρήσας κατὰ ξηρὰν διὰ τῆς Παιονίας καὶ Κρηστωνίας ἔφθασεν εἰς τὴν Θέρμην καὶ ἐστρατοπέδευσεν ἐν αὐτῇ καὶ τοσοῦτον πολὺς ἦν ὁ στρατός, ὥστε ἐξετάθη μέχρι τοῦ Λουδίου καὶ Ἁλίαμμονος, ὅτε λέγεται ὅτι κατεπόθη ὑπὸ τοῦ στρατοῦ ὁ Ἐχέδωρος ποταμός. Ἐκ τῆς ἀπαριθμήσεως δὲ καὶ κατατάξεως τῶν πόλεων, ἐκ τῶν ὁποίων παρελάμβανε ναῦς καὶ στρατὸν ὁ Περσικὸς στόλος, ὁρίζεται ἡ θέσις τῆς Θέρμης παρὰ τῷ Ἡροδότῳ, ἱστοροῦντι ὅτι ἀπὸ τῆς περὶ τὸ Αἴνειον ἀκρωτήριον κειμένης ὁμωνύμου πόλεως Αἰνείας εἰσῆλθεν ὁ στόλος εἰς τὸν Θερμαϊκὸν κόλπον καὶ πλέων ἐντὸς αὐτοῦ δεξιᾷ ἔφθασεν εἰς τὴν Θέρμην, ὅπου καὶ ὁ Ξέρξης ἀφικόμενος ἔστησε τὸ στρατόπεδον· ἐν ταύτῃ δὲ τῇ θέσει τιθεμένης τῆς Θέρμης καὶ παριστααμένης ὡς κέντρον καὶ ὁρμητήριον τῶν Περσῶν κατὰ τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ τοῦ Ἡροδότου, ὁ Θουκυδίδης δὶς μόνον λαμβάνει ἀφορμὴν νὰ μνημονεύσῃ αὐτῆς, ἱστορῶν πρῶτον μὲν ὅτι ἡ Θέρμη μετὰ τὴν φυγὴν τῶν Περσῶν ἦν Μακεδονικὴ καὶ τῷ 431 κατελήφθη ὑπὸ χιλίων ὁπλιτῶν Ἀθηναίων, δεύτερον δὲ ὅτι διὰ τῆς μεσολαβήσεως τοῦ Ἀβδηρίτου Νυμφοδώρου ἀπεδόθη τῷ Περδίκκᾳ (429) διὰ τὴν μετὰ τῶν Ἀθηναίων συμμαχίαν. Ἀπὸ δὲ τῆς ἐποχῆς ταύτης μέχρι τοῦ 360 οὐδεμία ἄλλη γίνεται μνεία αὐτῆς παρὰ τοῖς ἀρχαίοις, εἰ μὴ ὅτι κατὰ τὸ ἑπόμενον ἔτος περιῆλθεν εἰς τὴν ἐξουσίαν τοῦ Παυσανίου κατὰ τὴν μαρτυρίαν τοῦ Αἰσχίνου „εἰληφότος δὲ Ἀνθεμοῦντα καὶ Θέρμαν καὶ Στρέψαν καὶ ἄλλ᾽ ἄττα

χωρία." Τί δὲ ἐγένετο μετὰ ταῦτα ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ Φιλίππου καὶ Ἀλεξάνδρου μέχρι τῆς ἱδρύσεως τῆς Θεσσαλονίκης (359—315), μένει ἄδηλον· διότι οὐδεὶς τῶν ἀρχαίων ἀναφέρει πλέον τὸ ὄνομα αὐτῆς. Ἐκ δὲ τῆς παντελοῦς ταύτης σιωπῆς οὐδὲν ἄλλο δύναταί τις νὰ ἐξαγάγῃ ἢ ὅτι ἐξέπεσε τῆς προτέρας ἀκμῆς καὶ ὁ Κάσσανδρος καθεῖλεν αὐτὴν καὶ τοὺς κατοίκους συνῴκισεν εἰς τὴν νεόκτιστον πόλιν αὐτοῦ. Ταῦτα τὰ ὀλίγα εἰσὶ γνωστὰ περὶ τῆς Θέρμης.

Ἐκ πάντων δὲ τῶν ἀναγραφέντων ἐξάγεται ὅτι ὁ κατὰ τὸν 10 αἰῶνα ἐπιταμὼν τὸ 7 βιβλίον τοῦ Στράβωνος ἀνώνυμος Βυζαντινὸς παρενέβαλε τὸ 24 ἀπόσπασμα „ὅτι μετὰ τὸν Ἀξιὸν ποταμὸν ἡ Θεσσαλονίκη ἐστὶ πόλις, ἣ πρότερον Θέρμη ἐκαλεῖτο" καὶ ὅτι ἡ ἐν τῷ ὑποβολιμαίῳ τούτῳ ἀποσπάσματι ἐκφερομένη εἰκασία ψευδὴς καὶ ἀνυπόστατός ἐστι· ἐπεκράτησε δὲ τὸ ψεῦδος τοῦτο ἀπὸ τοῦ 10 αἰῶνος μέχρις ἡμῶν, διότι οὐδεὶς τῶν νεωτέρων ἐπεχείρησε νὰ ὑποβάλῃ εἰς τὴν βάσανον τὸ ζήτημα τοῦτο καὶ νὰ ἐξελέγξῃ τὴν ἀλήθειαν, ἀλλὰ πάντες, ὁ εἷς παρὰ τοῦ ἄλλου παραλαμβάνων αὐτό, διαιώνισαν ὡς ἀλήθειαν ἀναμφισβήτητον. Διότι, ἐὰν ἀρθῇ ἐκ τοῦ μέσου τὸ νόθον τοῦτο ἀπόσπασμα τοῦ 10 αἰῶνος, οὐδὲν ἄλλο τεκμήριον, οὐδεμία ἄλλη ἔνδειξις ὑπάρχει περὶ τῆς ταὐτότητος τῆς Θεσσαλονίκης καὶ Θέρμης. Πῶς δὲ ἦν δυνατὸν νὰ γινώσκῃ τοῦτο ὁ τοῦ 10 αἰῶνος ἐπιτομεὺς καὶ νὰ ἀγνοῶσιν αὐτὸ πάντες οἱ ἀπὸ τοῦ Πολυβίου μέχρι τοῦ ἐπιτομέως ἀκμάσαντες ἀρχαῖοι συγγραφεῖς, οἵτινες ἦσαν πλησιέστεροι εἰς τὴν ἐποχήν, καθ' ἣν ἐκτίσθη ἡ Θεσσαλονίκη; τοῦτο λογικῶς καὶ κριτικῶς ἀποβαίνει ἀδύνατον νὰ πιστευθῇ. Τοὐναντίον δὲ πολλαὶ ὑπάρχουσι ῥηταὶ μαρτυρίαι ἀξιόπιστοι περὶ τῆ διαφορᾶς τῶν δύο πόλεων. Ἐνταῦθα δὲ καταπαύων τὸν λόγον, ἐν κεφαλαίῳ ἐπισυνάπτω τοὺς ἀναγραφέντας λόγους, ἐξ ὧν ἀποδείκνυται ἡ νοθεία τοῦ ἀποσπάσματος καὶ τὸ ἐν αὐτῷ περιεχόμενον ψεῦδος τοῦ ἐπιτομέως· οὗτοι δ' εἰσὶ τριττοὶ ἤτοι λόγοι ἐσωτερικοί, λόγοι ἐξωτερικοὶ ἀρνητικοὶ καὶ λόγοι ἐξωτερικοὶ βεβαιωτικοί.

Α'. Λόγοι ἐσωτερικοί.

1) ἐν ᾧ ὁ Στράβων, ἐννεάκις μνημονεύων τῆς πόλεως, γράφει Θεσσαλονίκειαν, ὁ ἐπιτομεὺς ἐν τῷ νόθῳ ἀποσπάσματι, ἐπιλαθόμενος τοῦ Στραβωνείου τύπου, γράφει Θεσσαλονίκην.

2) ἐν ᾧ ὁ Στράβων ῥητῶς καλεῖ τὴν Θεσσαλονίκην μητρόπολιν

τῆς Μακεδονίας, ὁ ἐπιτομεὺς ἐν τῷ ἀποσπάσματι ἁπλῶς πόλιν ὀνομάζει αὐτήν.

3) *ὅτι ὁ Στράβων ἐν τοῖς* 6 *πρὸ τοῦ ἀποσπάσματος χωρίοις, οὐδὲν λέγει περὶ ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων, οὐδ' ἐν τοῖς μετ' αὐτὸ τρισὶν ἀναφέρει τι περὶ αὐτῆς.*

4) *ὅτι ὁ Στράβων, δὶς ἀναφέρων τὴν Θέρμην ὡς ἄσχετον πρὸς τὴν Θεσσαλονίκην, οὐδὲν προστίθησι περὶ σχέσεως τινὸς μεταξὺ τῶν δύο πόλεων.*

5) *ὅτι ὁ Στράβων ῥητῶς λέγει ὅτι ὁ Κάσσανδρος καθεῖλε τὴν Θέρμην, ὡς τὰ λοιπὰ* 25 *πολίσματα.*

6) *ὅτι, τούτου γενομένου, ὁ Στράβων μαρτυρεῖ ὅτι τοὺς κατοίκους τῆς Θέρμης, ὡς καὶ τῶν λοιπῶν* 25 *πολισμάτων, μετήγαγεν εἰς τὴν νεόκτιστον Θεσσαλονίκην.*

7) *ὅτι ὁ Στράβων διαῤῥήδην λέγει ὅτι μία τῶν* 26 *καταστραφεισῶν καὶ συνοικισθεισῶν πόλεων ἦν ἡ Θέρμη.*

Β'. *Λόγοι ἐξωτερικοὶ ἀρνητικοί.*

8) *ὅτι οὐδεὶς τῶν π.* Χ. *ἀκμασάντων καὶ μνείαν τῆς πόλεως ποιουμένων, οὔτε* Πολύβιος, *οὔτε* Διόδωρος, *οὔτε* Σκύμνος, *οὔτε* Λίβιος, *οὔτε* Πομπ. Μέλας, *οὔτε* Ἀντίπατρος *γινώσκει τι περὶ τῆς ταὐτότητος τῶν δύο πόλεων.*

9) *ὅτι οἱ μ.* Χ. *ἀκμάσαντες* Πλούταρχος, Λουκιανός, Διον. Ἁλικαρνασσεύς, Δ. Κάσσιος, Ἀππιανὸς, Πτολεμαῖος *καὶ ἄλλοι ἀναφέρουσί τι περὶ ταὐτότητος τῶν πόλεων.*

Γ'. *Λόγοι ἐξωτερικοὶ βεβαιωτικοί.*

10) *ὅτι ὁ* Πλίνιος, Στέφανος *ὁ* Βυζάντιος *καὶ* Προκόπιος *ὁ* Καισαρεὺς *διαστέλλουσι τὴν Θεσσαλονίκην καὶ Θέρμην καὶ ὁρίζουσι τὴν θέσιν καὶ ἀπόστασιν τῆς τελευταίας.*

11) *τούτοις προσθετέοι καὶ οἱ ἀπὸ τοῦ* 6—10 *αἰῶνος ἀκμάσαντες συγγραφεῖς* Ἱεροκλῆς, Κ. Πορφυρογέννητος *καὶ οἱ Θεσσαλονικεῖς* Ψευδοϊωάννης *καὶ* Καμενιάτης, *οἵτινες οὐδεμίαν σχέσιν μεταξὺ τῶν δύο πόλεων γινώσκουσιν.*

12) *ὅτι οἱ ὀλίγοι τῷ ἐπιτομεῖ ἑπόμενοι* Βυζαντινοί, Τσέτσης, Ζωναρᾶς *καὶ* Χαλκοκονδύλης *ἀνάξιοι πάσης πίστεως ἀπεδείχθησαν ἐν τῇ ὑποθέσει ταύτῃ.*

13) *ὅτι ἐν Θεσσαλονίκῃ μεταξὺ τῶν πολυαρίθμων περισωθέντων ἀρχαίων καλλιτεχνικῶν καὶ γραπτῶν μνημείων οὐδὲν μέχρι*

τοῦδε εὑρέθη ἀνῆκον εἰς τὴν ἀρχαίαν ἐποχὴν τῆς Θέρμης, ἀλλὰ πάντα ἀνήκουσιν εἰς τὴν ἐποχὴν τῆς Θεσσαλονίκης καὶ ἰδίᾳ τῆς Ῥωμαιοκρατίας, ὅτε ἤκμαζεν αὕτη, καὶ τῆς Βυζαντινοκρατίας.

14) *ὅτι ἐπειδὴ ἡ Θέρμη κατὰ τὴν μαρτυρίαν τοῦ Ἑκαταίου, τοῦ Σκύλακος, τοῦ Ἡροδότου, Θουκυδίδου καὶ Αἰσχίνου ἦν ἀρχαία ἑλληνικὴ πόλις, ἀδύνατον ἦν νὰ μὴ ἔχῃ ἀρχαῖα ἑλληνικὰ μνημεῖα καὶ οἰκοδομήματα καὶ ἀγάλματα.*

15) *ὅτι ἄν ποτε ἐν τῇ ὁρισθείσῃ θέσει μεταξὺ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ Καραμπουρνοῦ (Αἰνείου) ἐν τῇ Καλαμαριᾷ (Ἀνθεμοῦντι) γίνωσιν ἀνασκαφαί, θὰ ἀνακαλυφθῶσι πολλαὶ ἀρχαιότητες καὶ τότε θὰ πεισθῶσιν πάντες οἱ ἐπὶ τῆς μαρτυρίας τοῦ ἐπιτομέως καὶ τῶν αὐτῷ ἑπομένων Βυζαντινῶν ἀβασανίστως στηριζόμενοι νεώτεροι ὅτι ἐν πλάνῃ καὶ ἀπάτῃ διετέλουν ἐπὶ* 10 *περίπου αἰῶνας καὶ νῦν ἔτι διατελοῦσι.*

ΜΑΡΓΑΡΙΤΗΣ Γ. ΔΗΜΙΤΣΑΣ,
Καθηγητής.

Ἐν Ἀθήναις τῇ 27 Ἰουνίου 1890.



NOUVEAUX DOCUMENTS ÉPIGRAPHIQUES DÉMONTRANT L'ANTIQUITÉ DE LA PRONONCIATION DES GRECS MODERNES.

Dans l'ouvrage que nous avons publié l'année passée, sous le titre "*Βάσανος τῶν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων*", nous avons démontré, par des témoignages à notre avis irrécusables et par des preuves manifestes, que presque toutes les lettres et toutes les syllabes de la langue grecque, à quelques rares exceptions près, ont dans notre alphabet la même valeur que dans celui des anciens. A ces nombreux témoignages on peut ajouter les suivants, tirés des inscriptions publiées dans le courant de l'année dernière.

Dans le "*Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον* (Tom. V, 1889, pag. 80 et 152), nous lisons l'inscription attique "*Μνεμα τοδ Αινεο σοφιας ιατρο αριστο*". Cette inscription, qui remonte au 6e siècle av. J. C., figure dans les appendices de notre *Βάσανος* (pag. 718); si nous en faisons aujourd'hui mention dans cette étude c'est que, l'ayant empruntée d'abord de *l'Ephimeris* (18 Avril 1889), et non d'une publication archéologique ou scientifique, nous ne pouvions alors savoir avec certitude si le mot *Αινεο* figurait exactement de la sorte sur le marbre, comme nous le savons aujourd'hui, après la double publication qu'a faite de cette inscription le *Δελτίον Ἀρχαιολογικόν*. La graphie *Αἴνεος* au lieu de *Αἴνειος* est de la plus haute importance, car l'*ε* est ici à la place de la diphthongue improprement dite [1]) *ει*, ainsi que l'indique clairement le mètre, exigeant que la pénultième *νε* soit une syllabe longue. Ce cas joint à tant d'autres contenus dans notre ouvrage (pag. 199—211, 715, 716, 718), est donc une preuve des plus éclatantes que dès le 6e siècle av. J. C., la diphthongue proprement dite *ει*, par la synérèse des lettres qui la composent, était devenue l'homophone de la diphthongue

---

1) Relativement aux termes *proprement dite* (*γνησία*) et *improprement dite* (*νόθος*) que nous donnons aux diphthongues *ε* et *ο*, *ει* et *ου*, V. notre *Βάσανος*, pag. 55, rem. Relativement au sens général du mot diphthongue (syllabe). V. *Βάσανός* pag. 107—110

simple et improprement dite *ε*, de même que par une semblable synérèse la diphthongue pr. dite *ου* avait acquis la valeur de l'impr. dite *ο*. De même que les impr. dites se mettent dès le 6e siècle av. J. C. au lieu des pr. dites, de même aussi les pr. dites permutent à la même époque avec les impr. dites, ainsi que le prouvent les nombreux témoignages que nous citons dans notre *Βάσανος*. A partir de l'époque où l'alphabet ionien régna incontestablement dans toute la Grèce, nous ne rencontrons plus dans les inscriptions publiques ou privées que les diphthongues pr. dites à l'exclusion des impr. dites, et cela même, comme nous le disons dans notre ouvrage (pag. 196, 715—718), est une marque évidente que l'alphabet qui, à partir d'Euclide (403 av. J. C.), fut communément adopté par tous les Grecs — et qui n'était qu'un remède apporté aux imperfections et aux défectuosités de l'ancien alphabet — emploie une orthographe qui n'a aucun rapport avec les principes d'Érasme et des partisans de la lettre morte. Il n'est donc nullement étonnant que Blass, ignorant ces choses et omettant d'examiner la nature et les principes de l'alphabet à partir de la réforme d'Euclide, se soit singulièrement embrouillé dans l'explication qu'il donne relativement à la graphie des diphthongues pr. dites et des impr. dites dans l'alphabet qui a précédé Euclide et dans celui qui l'a suivi. Dans sa naïveté il va même jusqu'à considérer comme des arguments en faveur de l'idée érasmienne ce qui est manifestement contre elle. (V. *Βάσανος* pag. 119—121, 193—199, etc.). Ce qui démontre combien est ancienne chez les Grecs la prononciation des diphthongues pr. dites par une seule émission de voix, c'est, entre tant d'autres, l'inscription de Lébédos gravée de droite à gauche qui a été récemment publiée "'ΟλυμπίχΟΤ ΕΙμὶ τΟΤ Φιλόφρονος" (Mittheilungen etc. XIV, 1889, pag. 97, inscript. 37). C'est aussi ce que confirme la graphie Κλείσοφος au lieu de Κλέσοφος, que l'on rencontre sur un vase attique du 6e siècle av. J. C. (*Δελτίον ἀρχαιολογικόν*, Tom. V, 1889, pag. 64, 2). Combien grande est la difficulté, disons-nous dans plusieurs endroits de notre *Βάσανος*, de connaître, par l'écriture seule, la valeur des lettres et des syllabes grecques, à moins de connaître en même temps la nature de l'orthographe avant et après Euclide, c'est ce que démontre ce qui suit.

Tandis que dans les inscriptions privées il règne, depuis les temps les plus reculés, une grande confusion entre les diphthongues pr. dites et impr. dites, et une confusion non moindre entre la diphthongue pr. dite ou impr. dite ει et ι long; dans les décrets publics, dans lesquels l'ancienne orthographe était conservée avec plus d'exactitude, on continue, assez longtemps après Euclide, à distinguer soigneusement les pr. dites des impr. dites, malgré l'extrême confusion qui en résultait dans la prononciation. C'est ce que prouve, parmi tant d'autres témoignages, la graphie Κλεσόφο, qui figure de la sorte dans un décret attique de l'année de l'archontat d'Euclide, dans lequel les longues ε et ο sont naturellement distinguées des impr. dites par les lettres H et Ω. (Δελτ. ἀρχαιολ. V, 1889, pag. 25—26, l. 2. 32). Si par contre, dans une inscription d'Oeanthée (des 1[res] années du 5[e] siècle av. J. C.), les diphthongues pr. dites ει et ου s'écrivent constamment au lieu des impr. dites ε et ο, afin de distinguer aussi dans l'écriture ces dernières des voyelles η et ω, lettres qui n'étaient pas encore introduites dans l'alphabet locrien (Βάσαχνος, pag. 717 et Roehl, IGA n° 321), cette persistance contraire dans l'écriture des pr. dites au lieu des impr. dites, dans un alphabet dépourvu des lettres représentant le son de ω et de η, cette persistance, disons-nous, confirme encore plus ce que nous avançons: c'est-à-dire que dans l'alphabet grec, la graphie des diphthongues pr. dites au lieu des impr. dites provient uniquement d'une raison d'orthographe, de même que la graphie de l'ω et de l'η, inventée pour représenter la distinction de sons qui se distinguaient les uns des autres dans la prononciation, mais qui jusqu'alors se confondaient dans l'écriture par suite de la défectuosité de l'ancien alphabet grec. Il n'était pas possible antérieurement au 6[e] siècle av. J. C. d'obvier à ce défaut et de distinguer les diphthongues impr. dites des voyelles brèves ε et ο et des longues η et ω; car avant cette époque, l'H était la marque de l'esprit rude ou aspiration, et les diphthongues pr. dites ει et ου conservaient leur prononciation ancienne et composée et ne pouvaient par conséquent servir, avant cette époque, à représenter le son simple des impr. dites; c'est pourquoi, avant le 6[e] siècle, on ne pouvait pas même songer à trouver un signe distinctif pour ο long. Dans une autre inscription de la même

ville, inscription contemporaine ou un peu postérieure à la précédente, la graphie des diphthongues impr. dites est conservée, il est vrai, d'une manière constante (Roehl I G A, n° 322), mais on ne peut rien en conclure contre ce que nous avançons relativement à la prononciation des diphthongues pr. dites par une seule émission de voix, car cela ne prouve qu'une chose: c'est que la graphie des diphthongues pr. dites au lieu des impr. dites n'avait encore alors qu'une valeur orthographique, et n'était pas observée par tous: de même que jusqu'à Euclide tous ne faisaient pas usage d'une manière constante de l'ω et de l'η. On sait d'ailleurs que lorsqu'il s'agit d'adopter des réformes orthographiques, surtout dans des localités éloignées les unes des autres, il s'écoule nécessairement un temps considérable, quelquefois fort long, avant que la réforme, malgré les avantages qu'elle puisse offrir, ait été définitivement adoptée par tous. (Βάσανος, pag. 197—199).

Les Grecs, en portant remède à l'imperfection de leur ancien alphabet, donnent donc à qui veut l'entendre une leçon admirablement claire, qui nous apprend que dans cette réforme ils ont suivi une marche diamétralement opposée aux principes d'Érasme et des partisans de la lettre morte. Qu'avons-nous donc besoin d'autres témoignages pour obtenir la certitude que la prononciation érasmienne est dépourvue de l'élément le plus indispensable: celui de l'accord de la lettre avec le son.

Que la diphthongue pr. dite ει et la diphthongue impr. dite ε qui en résulte aient pu dès le 6e siècle av. J. C. prendre le son de l'ι tantôt long, tantôt bref, c'est ce dont témoignent (outre tant d'autres que nous citons dans notre Βάσανος) les graphies suivantes de l'Attique ou d'autres parties de la Grèce: Ποτειδάν, Ποτεδάν, Ποτιδάν, Χίρων, Χίλων, Χίμαρος, Πιρίθους, Ἱλείθυα, Θαλία, Κλιώ, Αἰνίας, Πατρόκλια, Ἡράκλια, ἐρασθίς, ἀποκτίνῃ, πρεὶν et πρίν, Κλίταρχος, Κλιτίας, Κλιταγόρας, Κλίβουλος, Κλίσοφος, à côté des graphies Κλε̃τος, Κλετόλας, Κλετώ, Κλετωνύμο, κλενός, κλενότατος, εὔκλεα, ποθενός; les graphies Ἀνφιτρίτα et Ἀνφιτρέτα, Τίμαρχος et Τείμαρχος, Καμιρῆς et Καμερῆς (Καμειρῆς), Αἰγιράτης et Αἰγειράτης et Φιλαιγίρης, Μαρωνῖται au lieu de

Μαρωνεῖται [1]), *μάγειρος* [2]) au lieu de *μάγιρος*, *Στιριεύς* et *Στειριεύς*, *Σταγιρῖται* au lieu de *Σταγειρῖται*, *δευρεί* (*δευρεί*) au lieu de *δευρί*, *Νέκαυλος* (*Νείκαυλος*) au lieu de *Νίκαυλος*, *ὀλείζων* et *ὀλέζων* au lieu de *ὀλίζων*; les graphies Ἀριστοκλέδης, Νεοκλέδης, Μενεκλέδης, Δεμοκλέδης, Ἡρακλέδης et celles qui en proviennent: Ἀριστοκλίδης, Δημοκλίδης, Θεοκλίδης, Νεοκλίδης, Ξενοκλίδης, Ἡρακλίδης, (*Βάσαν*. pag. 215—223 et ailleurs). C'est aussi ce dont témoigne la graphie attique Μιλιχίο Διός du milieu du 5e siècle av. J. C. (Ἐφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 51). On lit aussi Μιλιχίῳ Διί à côté de la forme correcte Μειλιχίῳ Διί dans des inscriptions du Pirée qui remontent au 4e siècle av. J. C. (Bulletin de corresp. hellén. VII, 1883, pag. 507, 509). La graphie Μιλιχίῳ avec *iota* nous montre que dans ce mot la diphthongue *ει* était depuis des temps reculés devenue un simple *ι*, et celle avec *ει* nous apprend que dans l'alphabet grec postérieur à Euclide cette diphthongue avait la valeur d'un *ι* long. C'est ce que prouvent aussi une foule d'exemples, dans lesquels *ι* long est représenté par la diphthongue *ει* (*Βάσαν*., pag. 237—241 et 251—261); c'est ce que confirme enfin le manque complet de diphthongues impr. dites dans les graphies postérieures à l'adoption complète de la réforme d'Euclide. Nous appelons correcte la graphie de Μειλίχιος avec *ει*, car ce mot se retrouve ainsi non seulement dans Homère et Thucydide (I, 126, 7), mais encore dans le décret d'Oropos, ville qui dépendait d'Athènes. Dans ce décret du 3e siècle av. J. C., le nom Μείλιχος est constamment écrit avec *ει*, ainsi que tous les mots qui à l'origine s'écrivaient avec *ει* (ἐφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 31—32, décr. 2, l. 2, décr. 3, 2 et décr. 6, 2). La graphie Μιλίχιος et toutes les graphies similaires nous

1) Par exemple, on rencontre *Μαρωνειτέων* avec *ει* sur des monnaies de la ville de Maronnée, de l'époque d'Euclide (v. Poole, Catalogue of greek coins in the British Museum: The Tauric Chersonese-Thrace. London 1877, pag. 127). Par contre on lit *Μαρωνιτέων* avec *ι* sur d'autres monnaies de la même époque et de la même ville. C'est ainsi que le nom de cette ville continue à s'écrire par *ι* et par *ει* jusqu'à l'époque de la décadence: ce qui démontre parmi tant d'autres preuves que *ει* et *ι* long avaient acquis la même valeur dans l'alphabet grec depuis une époque antérieure à Euclide.

2) *Μάγειρος* s'écrit aussi avec *ει* dans une inscription attique de la fin du 3e siècle av. J. C., récemment publiée dans le Δελτ. ἀρχαιολ. Tom. VI, 1890, pag. 61, 29)

démontrent aussi combien est arbitraire et dépourvue de fondement l'opinion de Meisterhans, qui, dans son estimable grammaire des inscriptions attiques, prétend que Κλίταρχος ne vient pas de κλέος, κλεϊτός, comme le Κλείταρχος, mais de κλίνω! et que Ἰλείθυα ne dérive pas de Εἰλείθυα, mais de ἰλέομαι! (V. notre Βάσαν., pag. 718 et 719). A ces graphies se rattachent les suivantes: διαλύσιαν et τέρκσιεν que l'on rencontre dans de très anciennes inscriptions de l'île de Crète. (F. Halbherr e D. Comparetti, Iscrizioni de varie città Cretesi 1887 pag, 99, inscr. 2, l. 11 et Mus. Ital. II pag. 228).

D'après ce que nous venons de dire sur les graphies Κλίταρχος et Κλείταρχος, Μιλίχιος et Μειλίχιος, il n'y a rien d'étonnant que le mot Χείλων devenu Χίλων dès le 6e siècle av. J. C. et transcrit avec ι bref par Callimaque (Βάσαν. pag. 202), ait été écrit avec ει, Χείλων (Δελτ. ἀρχαιολ., V, 1889 pag. 203, 2) dans un décret attique de l'année 386 av. J. C. Quant à nous, nous pensons que même le mot οἰκτίρω, qui s'écrit constamment avec ι dans les inscriptions attiques et les autres inscriptions grecques antérieures à Euclide, se trouverait écrit avec ει, οἰκτείρω, si l'on découvrait une inscription postérieure à Euclide portant ce mot, quelle qu'en soit d'ailleurs l'orthographe la plus correcte.

De même que Μιλίχιος s'écrit avec ι, et ι probablement bref, de même aussi le nom propre Ἀριστειδώ s'écrit avec ι certainement bref „Ἀριστιδὼ Λεύκονος", dans une inscription attique du 4e siècle av. J. C. (Δελτ. ἀρχαιολ. V, 1889, pag. 56). Nous rencontrons aussi Ἀριστίδου dans une autre inscription de l'année 333 av. J. C., (Bullet. de corr. hellén. XIII, 1889, pag. 254, 14 et Βάσαν. pag. 719) ainsi que dans une inscription attique de l'époque romaine (Δελτ. ἀρχαιολ. etc. pag. 147). La graphie Λεύκονος au lieu de Λεύκωνος témoigne clairement que de même que l'ο de ce mot provient de l'ω diminué, de même aussi l'ι du mot Ἀριστιδώ provient d'une semblable diminution de l'ει, c'est-à-dire de l'ι long en ι bref.

Nous ne devons point être surpris de cette diminution de ει en ι bref, au 4e et quelquefois au 5e et même au 6e siècle av. J. C., non seulement devant une voyelle, mais encore devant

une consonne, puisque, bien avant, Homère n'avait pas hésité de dire, par une diminution semblable: αϊκῶς et Ἐνιῆνες au lieu de ἀεικῶς et Αἰνιῆνες. Inutile de dire que les poètes alexandrins (Kühner, Ausf. Grammat. Tom. I, pag. 241, rem. 3) font de même pour toutes les diphthongues, car ces derniers appartiennent à l'époque macédonienne, et il est naturel qu'à cette époque la diminution des diphthongues devant une consonne soit devenue plus fréquente que dans les temps antérieurs, où la distinction des longues et des brèves était gardée avec bien plus d'exactitude.

On ne saurait douter que ει, soit l'équivalent de ι long dans l'alphabet grec postérieur à Euclide, si l'on considère que souvent cette diphthongue dérive simultanément de η et de υ. Quelle autre prononciation aurait, en effet, pu avoir un son provenant non seulement de l'η, c'est-à-dire de l'*e* fermé, mais encore de l'υ, qui d'après l'aveu même des partisans d'Érasme devait se prononcer comme l'*u* français ou l'ü allemand? Dans notre Βάσανος (pag. 255, 262, 449, 534), nous avons parlé en détail sur la nature de l'ει provenant de ces voyelles, et nous y avons cité assez d'exemples d'une génération semblable tirés des inscriptions attiques et d'autres inscriptions grecques. Nous citons aujourd'hui ἀφεῖκεν qui se rencontre à côté de la forme correcte ἀφῆκεν dans une inscription de Telmesse, des années 240—239 av. J. C. (Bullet. de corr. hellén. XIV, 1889, pag. 163, l. 13—21), ainsi que les graphies διερρωγεῖαι et ἀποκατεαγεῖαι que nous lisons dans une inscription d'Oropos faite vers la fin de l'époque macédonienne ('Εφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 7—10, l. 17 et 18). Quiconque n'a qu'une légère notion d'épigraphie grecque sait que dans ces dernières graphies ει provient de υ et que dans υια finale du participe, l'ι avait été déjà complètement absorbé par l'υ précédent, aussi bien chez les Attiques que chez les autres Grecs, dès le 4ᵉ et le 5ᶜ siècle av. J. C. Nous avons donc considéré comme de même nature la graphie ἐρρηγείας qui figure sur la première table d'Herculanum (4ᵉ siècle av. J. C.), les graphies de Théra ἐπιτετελεκεῖα, ἑστακεῖα, συναγαγοχεῖα (3ᶜ siècle av. J. C.), et celles d'Attique γεγονείας, γεγονεῖαν, etc. (3ᶜ, 2ᶜ et 1ᵉʳ siècle av. J. C.). De même que dans les tables d'Herculanum à côté de ἐρρηγείας on rencon-

tre ϝεἰκατι au lieu et à côté de ϝίκατι, de même aussi dans l'inscription d'Oropos à côté des graphies διερρωγεῖαι et ἀποκατεαγεῖαι on rencontre νεικητήριον et νικητήριον (l. 71, 72). Ces graphies νεικητήριον, διερρωγεῖαι, etc., que l'on rencontre sur les mêmes pierres, sont pour nous une raison de plus de croire qu'après Euclide ει et ι long avaient une même valeur alphabétique. Mais comme l'on rencontre souvent aussi dans les inscriptions d'Oropos de la même époque ει au lieu de ῃ (Ἐφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 23, 37, 38), et même χρήας (accus.) au lieu de χρείας (pag. 23, décr. 3, l. 3 et pag. 38, décr. 2, l. 7), de ces inscriptions d'Oropos, d'autres inscriptions d'Attique ou d'autres parties de la Grèce, (dont nous parlons d'une manière plus étendue dans notre Βάσανος pag. 539—542), nous pouvons pousser plus loin nos conclusions, et dire qu'à partir du 2e siècle av. J. C. l'ῃ et l'η étaient devenus le plus souvent, pour la foule du moins, un simple ι long. C'est pourquoi dans les 2e et 3e siècle ap. J. C. η et ει s'écrivent souvent au lieu de ι bref, comme οι au lieu de ῠ, αι au lieu de ε, αυ ευ au lieu de ἄβ, εβ.

Une inscription de Dodone (6e siècle av. J. C.) portant αἴ κα μέλλι au lieu de αἴ κα μέλλῃ (Bullet. de corr. hellén. XIV, 1889, pag. 157) nous montre que non seulement la diphthongue pr. dite ou impr. dite ει, mais encore la diphthongue ῃ pouvait se changer en ι long. En effet, l'ι de cette graphie ne provient assurément point immédiatement de la diphthongue ῃ, mais médiatement de ει ou de l'impr. dite ε; car, ainsi que nous le savons par des inscriptions doriques, ioniques et même attiques, ῃ, comme la pr. dite ει, acquit dès les temps les plus reculés une prononciation identique à celle de la diphthongue impr. dite ε (Βάσαν., pag. 125, 178). C'est pourquoi non seulement à Théra et dans d'autres villes doriennes, mais à Athènes même nous trouvons la diphthongue ει employée au lieu de ῃ (Βάσαν., pag. 172). La graphie de Dodone αἴ κα μέλλι est d'autant plus digne de remarque, qu'elle nous explique plus clairement qu'aucune autre, pourquoi et à Herculanum (4e siècle av. J. C.), et à Théra (3e siècle), et à Athènes ainsi qu'ailleurs vers la même époque, par la même diphthongue ει qui représente l'ι long, est également représenté le

son provenant de η, ῃ, de υ et de οι (Βάσαν., pag. 262, 534). Ce changement de l'ῃ en la diphthongue ει (se prononçant comme un simple ι) qui s'opère chez tous les Grecs, dès les temps les plus reculés, ce changement, dis-je, nous démontre, ainsi que d'autres témoignages nombreux, que l' ἰῶτα προσγεγραμμένον avait cessé de se faire entendre bien avant l'époque des grammairiens, quoiqu'on continuât encore à le marquer; aussi tous les grammairiens, depuis le premier jusqu'au dernier, l'appellent-ils muet. C'est en vain que Meisterhans s'efforce d'établir par des statistiques sur la diphthongue ει, employée au lieu de ῃ, que ces diphthongues ont jusqu'à l'année 30 av. J. C., conservé un son composé (Βάσαν., p. 171—181). Il arrive ici à Meisterhans ce qui arrive très fréquemment à Blass: c'est d'oublier que les proportions ne sauraient avoir la vertu magique de modifier la nature des choses dont elles ne sont que des proportions. C'est tout comme si quelqu'un voulait soutenir que par les nombres, des moutons peuvent devenir des chèvres. N'est-ce pourtant pas ainsi que raisonnent les partisans d'Érasme, lorsque, dans l'examen de la prononciation de ces diphthongues et des autres, ils transforment les phénomènes orthographiques en phénomènes phonétiques, et ne semblent-ils pas de la sorte avouer malgré eux que les principes, sur lesquels ils basent leurs recherches relativement à la valeur des diphthongues grecques, peuvent induire en erreur les amis les plus sincères de la vérité?

Dans une inscription attique de la fin du 3e siècle av. J. C., nous trouvons la graphie Κηφισεείως au lieu de Κηφισιείως (Δελτ. ἀρχαιολ. Tom. V, 1889, pag. 149, l. 1). Cette graphie nous démontre clairement que ει provenant de ε n'avait pas le son de *ey* que lui donnent G. Meyer, Meisterhans et certains autres partisans d'Érasme, et cela pour deux raisons: la 1re c'est que l'inscription en question appartient à une époque ou ει se prononçait incontestablement comme ι long, ainsi que Blass l'avoue lui-même, et qu'il n'est nullement nécessaire d'admettre une double prononciation de la diphthongue ει. La 2de raison c'est que l'ι qui suit le σ s'est changé en ε, non au nominatif Κηφισιεύς, forme qui se rencontre dans la même inscription, mais au génitif Κηφισιείως, où ce changement

ne peut avoir d'autre raison que celle d'éviter la répétition de deux ι consécutifs. C'est ce que démontre d'une autre manière la graphie Θεισπείων au lieu de Θεισπιείων que nous rencontrons dans une inscription béotienne postérieure (Collitz, etc. n. 816). Inutile de répéter ici que le son *yi* n'exista jamais dans les dialectes attique, dorique ou ionique, comme nous le démontrons en détail dans notre Βάσανος (pag. 245—250, 368—372), où nous réfutons l'opinion de G. Meyer et de Meisterhans. La prononciation de *l'iota* comme *yod* (Jod) est condamnée par les anciens grammairiens eux-mêmes, qui tous nous apprennent que ι seconde lettre de la diphthongue, ne forme avec la voyelle précédente qu'un son κεκραμένος; si cet ι s'était prononcé *yi*, ou s'il avait eu une prononciation distincte de la voyelle précédente, au lieu de κεκραμένος, les grammairiens auraient employé le terme συμπεπλεγμένος, comme ils le font pour υ dans les diphthongues αυ, ευ, ηυ, ωυ (Βάσαν. pag. 84 rem. et 312 rem. 2).

Relativement à la prononciation de οι comme υ (u français), nous avons le témoignage des inscriptions publiées l'année dernière. Dans un des décrets d'Oropos (2e siècle av. J. C.), nous lisons Χοιρύλος au lieu de Χοιρίλος ('Εφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 23, décr. 3, l. 2, et décr. 4, l. 5). Dans ce nom, on ne peut expliquer le changement de ι en υ qu'en admettant que οι de la syllabe précédente Χοι se prononçait comme υ, ainsi que nous le disons dans notre Βάσανος (pag. 452) en expliquant les graphies Χοιρύλος, κυλύχνιον, κυνθυκός, que l'on rencontre à la même époque dans des inscriptions de Délos, et la graphie attique ἥμυσυ. Si la diphthongue οι de Χοιρίλος avait eu la prononciation que lui donnent les partisans d'Érasme, il n'aurait pas été phonétiquement nécessaire de changer en υ l' ι de la syllabe suivante ρι. Le manque complet de fautes d'orthographe que nous trouvons dans l'inscription d'Oropos et dans la longue inscription de Délos, (qui renferme plus de 500 lignes), nous est entre tout d'autres une preuve de plus que le principe fondamental des partisans d'Érasme, relatif à l'infaillibilité de la lettre morte, est complètement arbitraire et n'a aucune consistance.

Une fois admis que οι se prononçait comme υ dans Χοιρύλος,

nous ne voyons pas pourquoi nous ne prononcerions pas de la sorte cette diphthongue dans ὀγδοιήκοντα, graphie que nous trouvons à la même époque dans une autre inscription provenant également d'Oropos, (Ἐφημ. ἀρχαιολ. 1889 pag. 7—9, l. 48. 70. 71), et pourquoi nous devrions la prononcer *oyi* (o-i), comme le veulent certains partisans d'Érasme. Nous le comprenons d'autant moins qu'il n'est nullement prouvé qu'une telle prononciation de ι ait jamais existé dans les alphabets attique, dorique ou ionique; cette prononciation est condamnée, comme nous l'avons dit, même par les anciens grammairiens, et réfutée par ce que dit Phrynichos sur les formes et les graphies: ψόα, ψοία, ψύα. (Βάσαν. pag. 457). Pour plus de détails sur la prononciation de οι, voir ce que nous disons à ce sujet dans notre Βάσανος. Nous nous bornerons à citer ici les graphies de Crète Ποίτιος = Ποίθιος au lieu de Πύθιος (3e siècle av. J. C.), et Φοίλοπις au lieu de Φύλοπις (2e siècle av. J. C.), qui nous montrent on ne peut plus clairement qu'il était impossible que le graveur, si ignorant fût-il, ait pu écrire οι au lieu de υ long, si la diphthongue οι n'avait pas eu à une époque bien antérieure la valeur de la voyelle υ. Ceci ne saurait être mis en doute, si non par ceux qui ignorent quelle est la valeur d'une lettre ou d'une syllabe dans n'importe quel alphabet.

Dans une inscription attique du 4e siècle av. J. C., se rencontre la forme Ὠαιῆς (Δελτ. ἀρχαιολ. V, pag. 18, n° 15, l. 16), Cette forme se trouve aussi à côté de la forme correcte Ὀαεύς ou Ὠαεύς dans une inscription athénienne antérieure à Euclide (Βάσαν. pag. 382). Nous appelons correcte la forme qui est dépourvue de l'ι, car cet ι n'existe point dans la forme primitive Ὄα ou Ὦα; et comme d'autres noms propres tels que: Βησαιεύς, Οἰταιεύς, Κορωναιεύς se rencontrent dans des inscriptions attiques et autres inscriptions grecques, avec ι, quoique dans les formes primitives il n'y ait point αι, mais seulement α ou η (provenant de α), nous en tirons dans notre Βάσανος une conclusion contraire à celle que les partisans d'Érasme tirent des formes Ἐλαεύς, Πειραεύς, Φωκαεύς, Νεκαεύς, Κυδαθηναεύς, et nous soutenons que si αι avait à une époque très reculée un son composé, alors que ces noms furent entendus pour la première fois en Grèce, les noms Ὠαιεύς,

Βησαιεύς, qui par analogie furent formés d'après ceux qui à l'origine portaient αι, Πειραιεύς, Φωκαιεύς, Νικαιεύς, nous indiquent qu'aux 5e et 4e siècle av. J. C. — pour ne pas descendre à l'époque romaine qui suivit Auguste — la diphthongue αι avait la valeur d'un son simple et monophone. Dans le cas contraire, on ne saurait expliquer le rôle de cet ι devant la terminaison domiciliaire ευς s'il était prononcé séparément de l'α; il ne peut en effet venir à l'esprit de personne de prononcer Ὠαϊεύς, puisqu'on ne disait pas Ὤαια mais Ὤα, ni Βησαϊεύς, puisqu'on disait seulement Βῆσα. D'ailleurs si les formes Ἐλαεύς, Πειραεύς, Φωκαεύς, etc. peuvent démontrer que l'αι des autres formes (Ἐλαιεύς, Πειραιεύς, etc.) avait dans la prononciation un son composé à l'époque de Démosthène et de Platon, ces mêmes formes démontreraient aussi que, chez les Béotiens, l'η avait un son composé; car dans des inscriptions de Béotie, correctement écrites dans le dialecte local, nous rencontrons non seulement la forme Πλατηεύς, mais encore Πλαταεύς (génit. Πλαταεῖος) forme qui n'a pu se produire en Béotie qu'avant le 4e siècle av J. C., pour ne pas dire, ce qui est plus vrai, avant le 5e et même le 6e. Du reste, si la forme αευς pouvait démontrer que αι avait le son de αϊ à l'époque de Platon et de Démosthène, elle démontrerait également que ε dans Πειρεεύς, Νικεεύς, Κυδαθηνεεύς se prononçait aussi comme αϊ aux 2e et 3e siècles ap. J. C., car à cette époque la forme en αευς (Πειραεύς, Ἁλαεύς, Ἀνακαεύς, Νικαεύς) était également usitée. (Βάσαν. pag. 160, 367, 368).

Dans une inscription funéraire d'Attique, qui remonte probablement au 3e siècle av. J. C., nous trouvons la forme Ἀθηναιίς (Δελτ. ἀρχαιολ. V, 1889, pag. 80, 7) qui se rencontre dans d'autres inscriptions funéraires à côté de la forme Ἀθηναΐς (Βάσαν. pag. 485). Comme les formes αΐς et αιίς, αΐδης et αιίδης, αϊκός et αιικός se rencontrent dans une marche parallèle, dès le 5e siècle av. J. C. jusqu'à l'époque romaine ap. J. C., de même que les formes αΐτης et αιίτης, αΐα et αιία, (Βάσαν. pag. 383—387), et comme les Grecs ne disaient jamais, du moins à l'époque historique, Δωριίς, Δωριικός, Μαντινειικός, Δεκελειικός, Δαρειικός,

νεανιικός, ἁρμονιικός, πολιίτης, Μαρωνειίτης, Δασκυλειίτης; ῥαϊίζω, χρηϊίζω, δανειίζω, ἡμιολιίζω, mais seulement Δωρίς, Δωρικός, Δαρεικός, νεανικός etc., les formes αιίς, αιίδης, αιικός, αιίτης sont donc pour nous un témoignage évident qui nous montre, qu'à partir au moins du 5e siècle av. J. C., on n'entendait plus le son de l'ι dans la diphthongue αι; ce qui nous explique pourquoi à partir de ce siècle on pouvait parallèlement employer à côté des formes αΐς, αϊκός, αΐτης (qui indiquent qu'antérieurement αι avait un son composé), les formes αιίς, αιικός, αιίτης, etc., et pourquoi Phrynichos considère ces dernières formes comme plus attiques (Lobeck, Phr. pag. 39). Si ce témoignage si éclatant ne suffisait pas à démontrer que αι avait un son simple et monophone à l'époque de Thucydide et des Hellénotamies, voici que les Hellénotamies eux-mêmes, qui dans leurs catalogues phorologiques écrivent constamment Ἐλαιίτης, sans jamais employer Ἐλαΐτης, appellent la ville de ces derniers non seulement Ἐλαία, mais souvent aussi Ἐλαιέα, ajoutant un ε après αι, d'une manière absolument semblable à celle que nous trouvons employée plus tard par d'autres Grecs, qui écrivaient καιὲ au lieu de καὶ (fin du 4e siècle av. J. C.), ἀναιεροῖ au lieu de ἀναιροῖ (3e siècle av. J. C.). (v. notre Βάσαν. pag. 381). Les Hellénotamies et d'autres Grecs n'auraient assurément pas écrit de la sorte s'ils avaient prononcé ces diphthongues comme le veulent les partisans d'Érasme, car, d'après la prononciation de ces derniers, il eût été naturellement impossible qu'après l'ι de la diphthongue eût lieu cette génération spontanée du son ε. En effet, cette génération de l'ε après la diphthongue αι ne peut s'expliquer qu'en admettant que cette diphthongue avait chez les Grecs le son de *é*, car seulement alors il devient possible d'obtenir par le prolongement de *é* le son *ée*. Où est donc l'oracle que nous donne Blass, quand il nous dit avec une feinte modestie: qu'un ancien Grec se levant du tombeau pourrait seul critiquer le système d'Érasme et de ses nombreux partisans? où est donc, dis-je, cet oracle en présence du témoignage que nous fournissent les seules graphies Ἐλαιέα et Ἐλαιίτης? Qu'on les prenne séparément ou ensemble, ne suffisent-elles pas à condamner le système arbitraire d'Érasme?

Dans une inscription de Mysie, qui remonte, semble-t-il, au 1er siècle ap. J. C., nous lisons deux fois Φιλαίτερος au lieu de Φιλέταιρος. (Mittheil. XIV, 1889, pag. 90, inscr. 7, l. 1 et 2). Nous faisons remonter cette inscription au 1er siècle de notre ère, car par la forme des caractères elle paraît être antérieure à l'inscription de Lydie (120 ap. J. C.) dans laquelle on rencontre οἱπὸ au lieu de ὑπό (Bullet. de corr. hellén. VIII, 1884, pag. 378). Cette première inscription est assurément antérieure de beaucoup à celle de Phrygie (164 ap. J. C.). (Mittheil. XIV, pag. 92, inscr. 15). Qu'un ouvrier ignorant ait gravé ε au lieu de αι et vice versa, à une époque où il n'y avait plus de différence entre les longues et les brèves, il n'y a certainement là rien de surprenant, d'autant plus que, dans l'île ionienne de Thasos, un autre tailleur de pierres est tombé dans la même erreur par suite de la succession des mêmes sons, et a écrit deux fois, lui aussi: ἀναιρερημένος au lieu de la forme correcte ἀνεραιρημένος, et ceci au 4e siècle av. J. C., quoique à cette époque la distinction des longues et des brèves fut observée avec assez d'exactitude (Βάσαν. pag. 393—394). Inutile de dire combien la graphie incorrecte ἀναιρερημένος concorde avec ἀναιεροῖ comme témoin à charge contre la prononciation d'Érasme.

A la même époque, par suite de la confusion presque générale entre les longues et les brèves, nous trouvons à Magnésie en Thessalie αἱαυτῆς au lieu de ἑαυτῆς (Δελτ. ἀρχαιολ. V, 1889, pag. 42, inscr. 4), de même à Pompéi ἐνθάδαι au lieu de ἐνθάδε, εἰσιαίτω au lieu de εἰσιέτω, et à Athènes Ἐλευθεραίως au lieu de Ἐλευθερέως, etc.

Nous ne devons pas ici passer sous silence ce que nous répétons plusieurs fois dans notre Βάσανος (pag. 49, 75, 161, 162, 406, 452, 453, etc.), c'est que la confusion entre les diphthongues et les voyelles correspondantes qui règne, le plus souvent, dans la masse, vers les 2e et 3e siècles ap. J. C., ne veut pas dire, ainsi que le croient à tort Blass et Meisterhans, qu'alors seulement les diphthongues commencèrent à prendre un son simple et monophone, mais elle signifie que la diminution des diphthongues (diminution que l'on constate déjà dès le 2e siécle av. J. C. chez les étrangers Hellénisants) devient alors générale et complète parmi le peuple d'Athènes et des autres parties de la

Grèce. Cette diminution complète des diphthongues, aux 2e et 3e siècles ap. J. C., ne signifie pas qu'avant le 2e siècle, ces diphthongues eussent un son composé, mais au contraire un son simple, qui se prononçait comme une voyelle longue, car, d'après les partisans d'Érasme eux-mêmes, il a fallu un temps considérable, un temps même fort long, pour que les diphthongues *αι* et *οι* deviennent les homophones de *ε* et de *υ* bref, (comme dans *'Ελευθεραίως, αἰαυτῆς, ἐνθάδαι, οἱπὸ, Ποιανεψιών*, etc.). D'après ces mêmes partisans d'Érasme, entre les sons *αϊ* et *ε* il y a eu les sons intermédiaires *ae* et *ĕ*, et entre *οι* et *ῠ*, les sons intermédiaires *oe* et *ῡ*. On sait d'ailleurs que les graphies *αε* et *οε* se rencontrent en Grèce dès le 6e siècle av. J. C., non seulement à Tanagra en Béotie, mais à Athènes, Corinthe, etc., d'où elles disparurent complètement et sans retour précisément vers l'époque d'Euclide (403 av. J. C.). Si Blass et Meisterhans n'avaient pas oublié leurs propres principes au moment où ils en avaient le plus besoin, et s'ils s'étaient rappelés que *αι* s'écrit au lieu de *ε*, et *οι* au lieu de *ῠ* précisément à la même époque où règne une si grande confusion dans la prononciation comme dans l'écriture entre *ω* et *ο*, *ει* et *ῐ*, entre les diphthongues *αυ*, *ευ* et les sons *ᾰβ*, *εβ*, entre *ου* grec et *ŭ* latin, et qu'ils eussent tenté d'expliquer la cause de la disparition complète des graphies *αε* et *οε*, disparition qui eut lieu juste au moment de l'introduction de l'alphabet d'Euclide (*Βάσαν.* pag. 143—155 et 157, rem.), ils auraient trouvé, croyons-nous, que les diphthongues *αι* et *οι*, dès le 6e siècle av. J. C., n'avaient plus le son composé qu'elles avaient auparavant, et qu'elles ne pouvaient plus avoir à l'époque de Platon et de Démosthène, puisque, même avant l'époque de Thucydide, l'œuvre de synérèse et de crase était un fait accompli, fait très important relativement au son simple des diphthongues (*Βάσαν.* pag. 4—39). Si Blass et Meisterhans avaient pris toutes ces choses en considération, ils auraient compris pourquoi, sur la même pierre et à la même époque, on trouve sur un décret attique de l'année 418 av. J. C. *ἀποδέκταις* à côté de *μυρίέσι* et de *δραχμέσι*, et pourquoi le son *ĕ* qui se trouve constamment auparavant dans les finales des datifs pluriels, *δικαστέσί*, *δραχμέσι, μυρίέσι, ἀποδέκτέσι*, etc., immédiatement

après la chute de l'ι, est toujours marqué, sans aucune exception, par la diphthongue αι, et jamais plus comme auparavant par έ, comme avant la réforme d'Euclide (403 av. J. C.). Ils auraient trouvé, disons-nous, que le brusque changement des caractères alphabétiques et l'invasion subite de la diphthongue αι dans les terminaisons des datifs pluriels n'avaient eu nullement une cause phonétique, mais une cause purement orthographique, car il est impossible que quelqu'un qui prononce χύτρέσι, puisse dire un moment après χύτραῖς. Si ce brusque changement phonétique contre nature ne peut être admis sur les lèvres d'un individu isolé, comment saurait-il l'être sur les lèvres d'un peuple entier? On ne saurait en effet comprendre par quel coup de baguette magique έσι se serait changé en un clin d'œil en αῖς sur les lèvres de tout un peuple, et comment cet έ, qui avant la chute de l'ι se faisait toujours entendre, n'aurait pas subsisté sur les lèvres de quelques-uns, sinon de la plupart. (Βάσαν. pag. 389—391 et 719—720)[1]. Si Blass et Meisterhans n'avaient pas une foi aveugle en la lettre morte, outre la vraie raison de έ écrit par αι aux datifs pluriels, ils remarqueraient aussi que si les Mityléneens écrivaient immédiatement après Euclide αἴμισυς au lieu de ἥμισυς, s'ils écrivaient aussi, comme le dit Hérodien, αἰμίονος et Αἰσίοδος (et en écrivant de la sorte ils ne suivaient point l'usage des autres Éoliens ni des Doriens), c'est que les Lesbiens faisaient entendre dans ces mots le son plein et ouvert de έ qui, dans l'alphabet devenu après Euclide commun à tous les Grecs, n'était point représenté par la voyelle η mais par la diphtongue αι. (Βάσαν. pag. 392).

C'est aussi ce que démontre la dénomination de ψιλόν que les anciens grammairiens donnent à ε (ε ψιλόν) et à υ (υ ψιλόν), et qu'ils ne donnent jamais à η, car quoique cette dernière lettre eût un son différent de l'ι et de l'υ, elle ne se prononçait pourtant ni comme la voyelle ε, ni comme son équivalent la diph-

1) Aux exemples précédents de datifs pluriels écrits par αι que nous trouvons dans des inscriptions attiques antérieures à Euclide, nous ajouterons les formes στέλαις, λιθίναις que nous rencontrons dans une inscription de l'année 420 av. J. C. (Δελτ. ἀρχαιολ. VI, 1890, pag. 39, l. 26, 28). Par ce nouvel exemple il devient évident qu'il était difficile qu'en l'année 420 av. J. C., les Athéniens aient pu dire στήλαῖς, λιθίναῖς, tandis qu'en même temps ils prononçaient στήλέσι λιθίνέσι et jamais στήλαισι, λιθίναισι.

thongue *αι*, mais elle avait un son plus fermé, comme on peut le conclure d'un passage de Quintilien Aristide et d'un autre passage du grammairien latin Sergius sur la prononciation de ē latin. (Βάσαν. pag. 546—547). Les termes *ε ψιλόν* et *υ ψιλόν* rapprochés des graphies *αι* et *οι* au lieu de *ε* et *υ* indiquent assez clairement qu'il était très nécessaire qu'Hérodien, et plusieurs autres avant et après lui, écrivissent des règles d'orthographe, non seulement sur les mots qui doivent s'écrire avec *ει* ou *ι*, mais encore sur ceux qui doivent s'écrire avec *αι* ou *ε*, *οι* ou *υ*, règles qui scandalisent fortement Blass, lequel est persuadé, dans sa naïveté, que *αι* et *οι* ont gardé leur prononciation composée depuis Homère jusqu'à Alexandre Sévère et au delà! (Βάσαν. pag. 430—433, 453).

Dans une inscription dédicatoire d'Acraephia en Béotie (milieu du 3e siècle av. J. C.) nous lisons Φρουνίχω et Πτωΐυ (Bullet. de corr. hellén. XIV, 1889, pag. 4, inscr. 3, l. 12). Ces formes et tant d'autres semblables que l'on trouve en Béotie nous montrent clairement, comme nous le disons dans notre Βάσανος (pag. 152—154), que c'est à peine vers le milieu du 3e siècle que les Béotiens commencent à écrire d'une manière plus constante *υ* au lieu de la diphthongue *οι* des alphabets ionique et attique, car c'est précisément à la même époque qu'ils commencent à écrire plus constamment *ου* au lieu du béotien *υ*, parce que leur *υ* cesse alors d'avoir le son grave de l'*u* latin, pour prendre le son plus léger que les autres Grecs donnaient communément à l'*υ*, et qui correspond à l'*u* français ou à l'*ü* allemand. Cette graphie de l'*ου* au lieu de l'*υ* chez les Béotiens, et de l'*υ* au lieu de l'*οι* dans les alphabets ionique et attique, provenant d'un changement purement orthographique et non phonétique, nous démontre que les partisans d'Érasme se trompent profondément lorsqu'ils cherchent à expliquer par des phénomènes phonétiques, et non orthographiques, les changements épigraphiques qui suivirent la réforme d'Euclide. Il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient pu trouver les vrais motifs et les résultats de la réforme orthographique d'Euclide, ni en déterminer la nature et le caractère, comme nous le démontrons plus au long dans notre Βάσανος.

Dans une autre inscription de la même ville d'Acraephia (de

l'époque romaine av. J. C.), nous lisons 'Ρωμεῖον au lieu de Ρωμῆον (Bullet. de corr. hellén. XIV, pag. 8, inscrip. 9, l. 3) que nous devons ajouter aux formes déjà connues 'Αθανεῖος, Ταναγρεῖος, βέβειος (Βάσαν. pag. 138). Comme à cette époque ει avait incontestablement acquis la valeur de ι long, nous avons une raison de plus de conclure que si les Béotiens écrivent à partir d'Euclide η au lieu de αι ou αε, tandis que les autres Grecs, à l'exception des Thessaliens, emploient toujours αι, qu'ils ne remplacent jamais par ει, c'est que chez les autres Grecs, la diphthongue αι, par suite de la contraction des lettres qui la composent, avait acquis le son plein et pur de l'é dont elle a conservé jusqu'à nos jours la valeur; chez les Béotiens au contraire, cette diphthongue avait pris de très bonne heure un autre son plus fermé, qui se rapprochait tellement de ι, que peu à peu elle se confondit avec cette lettre, aussi bien dans la prononciation que dans l'écriture.

Le nom du roi des Odryses que nous lisons 'Εὐβρ(ύτελμις) est écrit avec β seulement 'Εβρύτελμις dans un décret attique (386 av. J. C.). (Δελτ. ἀρχαιολ. V, 1889, pag. 203—204, l. 5, 11, 18, 22). La différence entre ευβ et εβ devait être très faible, c'est pourquoi les Athéniens ayant entendu prononcer le nom du roi des Odryses, l'écrivent quatre fois 'Εβρύτελμις au lieu de Εὐβρύτελμις. Cette double forme de ευβ et de εβ pour représenter le même son, nous rappelle aussi l'ancienne forme ἐυϝ au lieu de εϝ usitée dans une grande partie de la Grèce, elle nous rappelle aussi l'addition du β dans la graphie attique Εὐβαίων au lieu de Εὐαίων (318 av. J. C.), dans celle de Dodone Εὔβανδρος et dans celle de Lacédémone Εὐβάλκης (4e et 3e siècles av. J. C.), d'où nous avons conclu que les diphthongues αυ et ευ et la consonne β avaient dès lors la même valeur, valeur qu'elles ont encore aujourd'hui dans notre alphabet. (Βάσαν. pag. 488 etc.). Une inscription boustrophédon de Gortys nous apporte un précieux témoignage en faveur de l'antiquité de notre prononciation du β. Nous lisons dans cette inscription le mot διαϝειπάμενος écrit avec β, διαβειπάμενος. (v. F. Halbherr e D. Comparetti, Iscrizioni di varie città Cretesi 1887, pag. 99, inscr. 21, l. 11). La forme αϝτός qui se rencontre dans de nombreux débris d'inscriptions très anciennes

provenant du temple d'Apollon Pythien à Gortys de Crète (F. Halbherr e D. Comparetti, Nuovi frammenti d'iscrizioni arcaiche etc. 1889, pag. 71, frag. 5; pag. 79, frag. 38, l. 5 et 13; pag. 96, frag. 64, l. 4) nous montre clairement que dans les graphies *αὐτῶ*, *ἐλευθέροις*, *αὐτὼς*, qui se rencontrent aussi dans des débris d'inscriptions boustrophédons d'une date peu inférieure à la précédente (id. pag. 37, frag. 65, l. 9, 11, 19) l'*υ* avait la valeur d'une consonne; car, ainsi que nous le faisons remarquer dans notre ouvrage (pag. 98—99), les inscriptions dans lesquelles nous trouvons *αυ* et *ευ* ne diffèrent pas beaucoup par leur date de celles où nous rencontrons *αϝ* et *εϝ*. Or il est tout à fait improbable que le ϝ se soit changé en *υ* seulement dans les sons *αυ*, *ευ*, et que partout ailleurs il se soit conservé intact et invariable. Il est d'autant plus improbable que dans un court laps de temps un tel changement du ϝ en *υ* ait pu se produire seulement dans les sons *αυ* et *ευ*, que dans les inscriptions où l'on rencontre *αυ* et *ευ* au lieu de *αϝ* et *εϝ* on rencontre aussi E, K au lieu de ⊟, ϙ. Cette première graphie au lieu de la seconde est manifestement un changement orthographique et il n'y a, en conséquence, aucune raison qui puisse nous persuader que le remplacement du ϝ par *υ* dans la graphie des diphthongues *αυ* et *ευ* n'ait pas la même origine orthographique que le remplacement de ⊟, ϙ par E, K. Cette raison orthographique consiste en ce que, à cette époque, les lettres E, K et *αυ*, *ευ* étaient en usage chez les autres Grecs à l'exclusion de ⊟, ϙ, et de AϜ et EϜ. Comme à l'époque de la transition des graphies *αϝ* et *εϝ* en *αυ* et *ευ* on rencontre *ἀμεϝύσασθαι* au lieu de *ἀμέϝσασθαι* ou *ἀμεύσασθαι* et *αϝὐτός* au lieu de *ἀϝτός* ou *αὐτός* (Βάσαν. pag. 99) de même aussi nous lisons sur un débris d'inscription du même temps, provenant du temple d'Apollon Pythien à Gortys: *ταϝῦρον* au lieu de *τᾶϝρον* ou *ταῦρον* (F. Halbherr etc., 1889, pag. 87, frag. 55, l. 2). Ce qui nous prouve encore que, dans ces graphies, *υ* avait la valeur d'une consonne, c'est que dans le cas où *υ* se serait prononcé *ou*, on ne saurait comprendre comment les mots *ἀϝτός* et *αὐτός*, *τάϝρος* et *ταῦρος*, qui dès l'origine étaient dissyllabes et le sont restés jusqu'à la fin, ne deviennent trissyllabes que pendant le court espace de la

transition. On peut encore moins comprendre comment dans le dialecte attique le mot *τάουρος* n'est pas devenu *τῶρος*, puisque dans ce dialecte, ainsi que dans la langue commune, le son *αου* se contracte constamment et régulièrement en *ω*. Enfin on ne peut expliquer pourquoi chez les poètes grecs les sons *αου* et *εου* constituent toujours deux syllabes, et jamais une, comme les diphthongues *αυ* et *ευ*.

Ce qui nous démontre aussi que *υ* avait la valeur d'une consonne dans les diphthongues *αυ* et *ευ*, ce sont parmi tant d'autres les graphies des Hellénotamies *Δαυνιοτειχῖται* et *Δαμνιοτειχῖται*, dans lesquelles la semi-vocale *υ* c'est changée en *μ* devant le *ν* suivant, comme actuellement *ἐλαύνω*, *λαύνω*, *λάμνω*, comme aussi le *β* devant un *ν* dans *σεμνός*, etc. (Βάσαν. pag. 483). Nous ne devons pas ici passer sous silence la graphie attique *Ταρσέφς* au lieu de *Ταρσεύς* (2e siècle ap. J. C.), ni celle de Delphes *ἐπίστεφσε* au lieu de *ἐπίστευσε* (2e siècle av. J C.), car, quoique connues depuis longtemps, ces formes ne sont nullement mentionnées par Blass G. Meyer, ni aucun autre des partisans d'Érasme (Βάσαν. pag. 490. 504).

Quant à la prononciation de l'*η*, nous avons démontré par de nombreux documents dans notre ouvrage (voir le chapitre relatif à l'*η*) que cette lettre avait eu depuis une époque reculée un son qui se rapproche de celui de l'*ι*. Édouard Engel cite aussi dans la présente revue (Tome I, livrais. 4, pag. 295, 18 et Tome II, pag. 60) de nombreux exemples d'une telle prononciation. Nous nous bornerons à donner ici quelques preuves tirées des inscriptions découvertes dans le courant de l'année dernière.

Dans des inscriptions d'Érétrie antérieures à l'époque romaine nous lisons le nom propre *Δημήτριος* écrit avec un *ι*, *Δημίτριος* (*Δελτ. ἀρχαιολ.* V, 1889, pag. 168, n° 33).

Nous lisons de même sur une mosaïque de Sparte, de l'époque romaine ap. J. C., *Ἀλκηβηάδης* au lieu de *Ἀλκιβιάδης* (*Δελτ. ἀρχαιολ.* V, pag. 74, n°. 4). On voit par ces graphies, qu'on écrivait à cette époque *η* même au lieu de *ι* bref, ce qui est d'ailleurs confirmé par des inscriptions de la même époque trouvées à Athènes et dans d'autres parties de la Grèce.

Dans une inscription athénienne du temps d'Hadrien, le nom latin *Mēnucianus* se trouve écrit avec ι, Μινουκιανός (Δελτ. ἀρχαιολ. pag. 133, n° 14 et pag. 135 rem. 1).

Dans une inscription de Phrygie (164 ap. J. C.), nous lisons Ἀντηφόντι au lieu de Ἀντιφῶντι, η remplaçant ici ι bref. (Mittheil. XIV, 1889, pag. 92, inscript. 15, l. 3). De même dans une inscription de Magnésie de la même époque nous lisons Φηλώτα au lieu de Φιλώτα (Mitteil. pag. 105, inscr. 51). Dans une autre inscription de Magnésie de l'époque impériale, nous trouvons μνήας au lieu de μνείας, ou plutôt au lieu de μνίας (Mittheil. pag. 107, inscr. 57). Nous avons dit plus haut que dans une inscription d'Oropos (2e siècle av. J. C.) on rencontre χρήας au lieu de χρείας. On trouve une foule d'autres exemples de ce genre en Attique et dans les autres parties de la Grèce.

Nous avons de l'époque impériale la graphie des Mylasiens ψίφισμα au lieu de ψήφισμα (Mittheil. pag. 110, 66).

A Antioche de Pisidie on écrit, à la même époque, Αὐρηλίου à côté de Αὐριλίας (Mittheil. pag. 114, inscr. 72, l. 3—6).

Dans une inscription du 5e ou 6e siècle ap. J. C., on remarque une confusion étonnante entre αι et ε, οι et υ, η ou ει et ι.

Les inscriptions publiées l'année dernière militent non seulement pour la prononciation des diphthongues par une seule émission de voix et pour la prononciation de l'η comme ι, mais elles démontrent aussi combien est juste notre prononciation des consonnes.

Dans l'inscription d'Oropos (2e siècle av. J. C.) mentionnée plus haut (Ἐφημ. ἀρχαιολ. 1889, pag. 7—10) nous lisons ἄλη au lieu de ἄλλη (l. 5 et 28), ἄλλο Σοφαινέτου au lieu de ἄλλος Σοφαινέτου (l. 36 et 53). Nous trouvons aussi συμαχίαν au lieu de συμμαχίαν dans une inscription du temple d'Apollon Pythien à Gortys de Crète, de l'année 183 av. J. C. (F. Halbherr e D. Comparetti, relazione sugli scavi del Tempio d'Apollo pythio in Gortyna, pag. 30, l. 1—2). De ces inscriptions ainsi que d'un grand nombre d'autres provenant de l'Attique et d'autres parties de la Grèce, il résulte que la tendance à omettre une des consonnes redoublées, — tendance

que nous constatons déjà aux temps d'Homère —, s'était constamment accrue, au point qu'à l'époque romaine, surtout ap. J. C., nous ne trouvons plus aucune distinction entre les consonnes simples et redoublées. L'omission du ς final devant le σ initial d'un autre mot, nous indique clairement qu'il n'y avait dans la prononciation aucune différence entre ces deux σ et que le son unique que nous donnons à cette consonne, quelle que soit sa place dans le mot, remonte à une très haute antiquité (V. sur ces diverses questions notre Βάσαν. pag. 563—565).

Sur une monnaie byzantine ('Εφημ. 'Αρχαιολ. 1889 pag. 79), nous lisons le nom du fondateur de la ville de Byzance écrit, par assimilation phonétique, avec un ζ au lieu d'un ς, Βύζαζ; nous rencontrons de même dans la version des Septante le nom hébraïque Βοάς transcrit quelquefois avec ζ, Βοάζ. La graphie Βύζαζ démontre non seulement que ζ ne se prononçait pas *dz*, comme le pense Georges Curtius, mais encore qu'il ne se prononçait pas non plus *zd*, comme le voudrait Blass. De nombreux témoignages nous démontrent que la lettre double ζ ne commençait pas par δ, mais par σ. Blass le reconnaît lui-même, dans la 2e et la 3e édition de son ouvrage. Pour établir que ζ n'avait pas non plus la prononciation de *zd* nous avons les arguments suivants: 1º Dans plusieurs mots le ζ dérive du γ, comme dans μείζων, mot dans lequel nous ne pouvons pas plus prononcer la ζ comme *zd* que nous ne pourrions le faire pour *g* dans le mot français *Georges* provenant de Georgius (g = gh). 2º La lettre ζ provient aussi de δ, non seulement dans le dialecte des Éléens, comme le dit Blass, mais dans les autres dialectes grecs et même dans le dialecte attique ainsi que le dit formellement Platon dans Cratylus (pag. 418); or il est phonétiquement impossible qu'un tel ζ ait pu se prononcer *zd*, pas plus que le ζ provenant de γ, il devait donc se prononcer comme notre ζ, puisque pour d'autres raisons il ne pouvait avoir le son de *dz*. La prononciation de ζ comme *zd* est d'ailleurs combattue par les graphies des Hellénotamies 'Αζζειοί, Βυζζάντιοι, Κλαζζομένιοι (Βάσαν. pag. 607). Au reste, Blass lui-même, l'inventeur de la prononciation du ζ comme *zd*, se trouve dans l'impossibilité d'affirmer que les Hellénotamies prononçaient Βυzdzdάντιοι, ou qu'à l'époque de Démosthène les Athé-

niens prononçaient ἐνδέσδμους et ἀναβασδμούς les mots ἐνδέσμους et ἀναβαζμούς que nous rencontrons dans une inscription attique de l'année 329 av. J. C. (Βάσαν. pag. 604).

Quant au δ, la prononciation que nous lui donnons remonte directement jusqu'à l'époque de Platon, c'est ce que nous apprend lui-même ce philosophe quand il dit dans Cratylus (pag. 427 A. fin): "Τῆς δ'αὖ τοῦ δέλτα συμπιέσεως καὶ τοῦ ταῦ [καὶ] ἀπερείσεως τῆς γλώττης τὴν δύναμιν χρήσιμον Φαίνεται ἡγήσασθαι πρὸς τὴν μίμησιν τοῦ δεσμοῦ καὶ τῆς στάσεως." Il résulte de ce passage qu'à l'époque de Platon le δ avait le même son que nous lui donnons aujourd'hui, car dans notre prononciation seulement la langue se replie, de même qu'elle se déplie pour prononcer le τ. Nous considérons le retranchement du second καὶ qui suit le mot ταῦ comme absolument nécessaire, car sans ce retranchement le passage devient incompréhensible. Comme il paraît, ce second καὶ a été ajouté par un copiste illettré qui ne pouvait comprendre l'usage du double génitif appelé par les grammairiens modernes: *génitif de subjectivité* et *d'objectivité*. Si l'on conserve le καὶ, ce passage voudrait dire que dans la prononciation du δ et du τ ces deux lettres se replient, tandis que la langue se déplie, sens qui ne saurait venir à l'esprit de l'homme même le plus stupide. D'ailleurs on sait que la particule καὶ est souvent omise ou ajoutée par les copistes dans la transcription des auteurs grecs.

Pour notre prononciation du δ milite également la génération du ζ par σδ, comme nous l'apprennent les anciennes inscriptions et les anciens grammairiens, qui d'un commun accord nous enseignent que le ζ grec provient de l'absorption du σ et du δ en une seule lettre. Le δ grec n'a jamais pu se prononcer comme le *d* latin, puisque *zd* n'a jamais pu constituer un son provenant en même temps du seul γ ou du seul *d*.

Nous apprenons par le passage de Cratylus mentionné ci-dessus que le ψ, le Φ et le γ avaient alors la même prononciation que ces lettres ont aujourd'hui chez les Grecs modernes. C'est ce que Dénys d'Halicarnasse nous apprend aussi quand il dit que les moyennes β, γ, δ, doivent être placées entre les ténues et les aspirées (δασέα), et que ces dernières ne sont pas inférieures en puissance même aux plus fortes des semi-vocales ξ,

ψ, ζ, et qu'à cause de cette puissance elles se rapprochent des plus parfaites, c. à. d. des voyelles. Cette théorie sur la prononciation des moyennes et des aspirées ne concorde qu'avec notre prononciation des aspirées, des moyennes et du ζ, et nullement avec celle des partisans d'Érasme, ainsi que nous le démontrons dans notre Βάσανος, au chapitre de la prononciation des consonnes grecques. Si dans notre prononciation les moyennes et les aspirées ont un son beaucoup plus clair et plus fort que les lettres latines *b*, *g*, *d* et que les aspirées du sanscrit et des partisans d'Érasme *κh*, *πh*, *τh*, et si le ζ est plus retentissant que le son sourd *zd*, ceci, loin d'être un défaut, est un avantage de notre langue, car une qualité du langage c'est non seulement d'avoir plus de voyelles que de consonnes, mais encore d'avoir plus de muettes fortes que de faibles, et d'être enfin privé de ces sons qui par leur nature blessent l'oreille d'un peuple dont l'esthétique est développée. La règle qui régit la combinaison des muettes dans le sanscrit nous apprend que dans le grec il n'y avait que des δασέα (*spirantia*) et non des δασυνόμενα (*aspirata*), car, comme on le sait, le φ et le χ proviennent souvent en grec d'un π ou d'un κ suivis de θ. Il nous est d'ailleurs impossible d'admettre que les δασέα grecques eussent la prononciation de *πh*, *κh*, *τh*, car dans ce cas il y aurait eu concours de deux aspirations dans *πhτh*, *κhτh*, ce qui est non seulement contre les règles de l'aspiration des consonnes grecques, mais même contre celles du sanscrit qui possède pourtant des δασυνόμενα. Inutile de dire que les δασέα existent non seulement dans le dialecte attique, mais encore dans les dialectes ionien et éolien, qui depuis les temps les plus reculés avaient perdu l'esprit rude, et que par conséquent l'existence de δασυνόμενα dans des dialectes privés de l'esprit rude serait un phénomène tout à fait incompréhensible. Il n'y a rien d'étonnant que Blass ait pu croire que dans le concours des consonnes φθ, χθ, χχ, les δασέα se prononçaient comme des δασυνόμενα, car dans ses démonstrations il tranche habituellement le noeud du problème, au lieu de le dénouer, et se sert comme preuve de ce qui est à prouver; et comme dans les plus grandes difficultés il ne trouve rien que de très facile, il soutient qu'il existe en grec ce qui n'existe dans aucune

langue qui possède des *aspirata* (δασυνόμενα). Dans aucune langue, en effet, on ne peut démontrer que l'esprit rude est spontanément survenu entre deux consonnes au moment même où, s'il eût existé, cet esprit rude aurait dû s'éclipser et disparaître (Βάσαν. pag. 644—652).

En faveur de notre prononciation du θ, nous avons entre autres témoignages déjà connus, celui de la graphie ϝέτεθθι au lieu de ϝέτεσσι que nous lisons dans une inscription du temple d'Apollon pythien à Gortys, laquelle remonte aux derniers temps de la période macédonienne (Halbherr e D. Comparetti pag. 39—40 B 22; l. V, et Th. et J. Baunack, Die Inschrift von Gortys pag. 37, et Βάσανος pag. 643).

Dans la même inscription nous lisons ἔχοτα au lieu de ἔχοντα (C. l. 14); nous en concluons que le ντ avait alors la même prononciation qu'il a aujourd'hui chez nous, comme nous croyons être en droit de le conclure aussi de plusieurs autres graphies attiques du 4e siècle av. J. C. (Βάσαν. pag. 720).

De tout ce qui précède ainsi que des nombreuses recherches contenues dans notre Βάσανος, nous tirons les conclusions suivantes relativement à la prononciation des lettres et des syllabes grecques:

1° Dès le 6e siècle av. J. C. les diphthongues pr. dites ου et ει correspondaient à des sons simples et monophones. 2° A partir du même temps ι προσγεγραμμένον commence à ne plus se faire entendre. 3° A partir de la même époque les diphthongues αι et οι commencent à perdre leur ancienne prononciation composée, et nous n'avons nullement lieu de douter qu'après Euclide la diphthongue αι ait eu le son de *é* ouvert et οι celui de υ long, c'est-à-dire celui de l'*u* français; enfin à partir du 2e siècle ap. J. C., ces diphthongues, par suite de leur diminution, devinrent des sons brefs comme toutes les autres diphthongues et autres voyelles longues. 4° L'υ des diphthongues αυ et ευ avait la valeur d'une consonne, c'est-à-dire du ϝ. 5° La lettre η qui à une époque antérieure à celle de Socrate et de Périclès, avait pris dans beaucoup de mots le son de l'*iota*, avait dans la nouvelle prononciation attique appelée par Platon „ἡ νέα ἡ καλὴ Φωνή" le son de *é* fermé qu'il conserve jusqu'au 2e siécle av. J. C., époque, à partir de laquelle η devient chez la plupart des Grecs, dans la langue commune, l'équivalent de

ει, c'est-à-dire de *ι* long; depuis les 2e et 3e siècles ap. J. C., ayant subi la diminution qui fut commune à tous les sons longs auparavant, cette lettre prit le son de *ι* bref. 6°. La lettre *υ* et la diphthongue *οι* qui a la même valeur se distinguaient de *ι* (malgré un assez grand nombre d'exceptions) après le 6e siècle même de notre ère, et il en fut ainsi jusqu'au 10e, époque où devint complet l'iotacisme qui avait commencé dès le 2e siècle av. J. C., quoique dans plusieurs mots *υ* ait gardé son ancienne prononciation de *ου* dans certaines parties de la Grèce. 7° Nous n'avons aucune raison de croire que les moyennes *β*, *γ*, *δ*, les aspirées *φ*, *χ*, *θ* et la double *ζ* aient eu la prononciation qui leur donnent les partisans d'Érasme, au contraire, elles avaient très anciennement le son qu'elles ont encore aujourd'hui chez nous. 8° La diminution des voyelles longues et des diphthongues qui, chez les étrangers hellénisants, apparaît manifestement au 2e siècle av. J. C., ne s'accomplit dans la Grèce proprement dite qu'au commencement de notre ère et ne devient complète (c'est-à-dire sans la moindre distinction entre les longues et les brèves, au moins sur les lèvres de la masse) qu'au 2e siécle ap. J. C.

Nous avons dit dans notre *Βάσχνος* que tous les anciens grammairiens depuis Aristophane de Byzance jusqu'à Georges Choeroboscos, sans en excepter même le poète Callimaque [1]), nous apprennent que les diphthongues avaient un son long, mais unique et monophone. Les partisans d'Érasme ne peuvent nous démontrer par aucune preuve scientifique que l'enseignement de ces grammairiens relativement à la prononciation des lettres et des syllabes grecques n'était pas le même que celui des grammariens qui vivaient aux temps qui ont procédé Callimaque et Zénodote, c'est-à-dire aux 4e et 5e siècles av. J. C. Ces grammairiens connaissaient parfaitement l'ancienne prononciation de *η*, de *υ* et d'*οι*, de sorte que la notion de cette ancienne prononciation n'est point due à Érasme, ni à ses partisans, mais aux anciens grammairiens qui, aujourd'hui encore, peuvent avec

1) Combien est grande l'erreur des partisans d'Érasme relativement à l'interprétation des phrases "*ναίχι καλός*, *καλός ναίχι*, *ἄλλος ἔχει*" qui se rencontrent dans l'épigramme 28 de Callimaque (275 av. J. C.), et combien sont vaines les corrections que Blass et Petersen proposent d'apporter au dernier vers de cette épigramme, c'est ce que nous démontrons dans notre *Βάσανος* (pag. 292—298).

le concours des inscriptions l'enseigner à quiconque ne soupçonnerait point l'existence du système d'Érasme. Les documents que l'antiquité nous a légués sur la valeur des lettres et des syllabes grecques sont si nombreux et si variés, et si variées aussi sont leurs relations, que l'on reconnaîtrait immédiatement les autres différences entre la prononciation ancienne et la moderne s'il en existait de telles, de même que les différences qui existent sautent immédiatement aux yeux de celui qui aborde même pour la première fois cette question. Or, comme aucune autre différence ne peut être démontrée après 360 ans de recherches si nombreuses et si pénibles, ceci est une des preuves les plus claires et les plus évidentes que la doctrine d'Érasme n'est point fondée sur des bases certaines et sûres. C'est pourquoi Coray avait pleinement raison d'écrire il y a 90 ans dans son édition française du traité d'Hippocrate *Sur les airs*, *les eaux et les lieux:* „Prétendre que les Européens prononcent mieux le grec que les natifs de la Grèce, est une extravagance digne du seizième siècle qui la vit naître, mais qui auroit déjà du disparaître devant les lumières du nôtre (Tome I, discours préliminaire p. CLXXI).

Si les partisans d'Érasme persistent à croire le contraire, cela provient, comme nous le disons dans notre Βάσανος (pag. 712), de plusieurs raisons et surtout des suivantes. 1° Ils n'ont pas examiné pourquoi les Hébreux et les Phéniciens, dont les Grecs ont reçu leur alphabet, ne marquaient point dans leur écriture les voyelles et les diphthongues, mais laissaient au lecteur le soin d'y suppléer de vive voix, tandis que les Grecs, quoiqu'ils marquassent dans l'écriture les voyelles et les diphthongues, représentèrent pendant un temps considérable deux ou trois sons différents par le même caractère. 2° Ils n'ont pas trouvé la cause pour laquelle les Grecs, afin d'éviter cette confusion et pour porter remède à cette défectuosité évidente de leur alphabet, écrivirent les diphthongues non par une voyelle simple, mais au contraire représentèrent des sons simples par une diphthongue. Ils n'ont pas trouvé, c'est-à-dire que la nature de l'alphabet après Euclide n'a aucun rapport avec les principes érasmiens et que la connaissance de la valeur des lettres et des syllabes grecques demeure inaccessible à quiconque ignore l'orthographe

de l'alphabet après Euclide. 3° Ils n'ont pas observé que l'œuvre de synérèse et de crase était accomplie, du moins dans le dialecte attique à une époque antérieure à Euclide; et que la réunion des deux éléments séparés en un seul présuppose la naissance de nouveaux sons que l'on ne peut apprendre que par la connaissance de l'orthographe grecque à partir d'Euclide. 4° Ils n'ont pas observé que les fautes d'orthographe ne peuvent se produire que dans une langue dont l'orthographe ne concorde pas complètement avec la prononciation; que ce n'est pas le nombre de ces fautes, mais leur nature qui peut nous apprendre leur prononciation vivante et vraie, et que la représentation de sons simples par deux voyelles est un témoignage évident de la valeur simple des diphthongues dans n'importe quel alphabet, non seulement à l'époque où apparaissent de telles représentations, mais à une époque de beaucoup antérieure. 5° Ils considèrent très souvent comme prouvé ce qui a besoin de preuves, ou ils emploient comme preuves ce qui est à prouver. 6° Assez souvent ils transforment en preuves une simple interprétation, oubliant que lorsqu'il s'agit de la recherche de l'inconnu on n'a pas besoin d'une interprétation qui suppose que le sujet est trouvé et connu, mais de démonstrations pour mettre en lumière ce qui jusqu'alors était dans les ténèbres, et faire ainsi connaître l'inconnu. 7° Ils emploient souvent à leur profit certaines phrases isolées des écrivains, négligeant les rapports que ces phrases ont entre elles et avec l'ensemble. 8° Des mêmes données ils tirent très arbitrairement des conclusions tout à fait opposées. 9° Ils n'expliquent pas un grand nombre de cas qui auraient besoin d'interprétation et d'éclaircissement. 10° Ils cherchent quelquefois à déterminer par des proportions la nature de plusieurs phénomènes épigraphiques, ignorant tout à fait, paraît-il, que les proportions ne sauraient changer la nature des choses dont elles ne sont que des proportions; et que si la nature de ces phénomènes est inconnue, les proportions ne peuvent nous servir de rien; ils ignorent, c'est-à-dire, que ce n'est point par les proportions, mais par un autre moyen, que nous devons apprendre que tel et tel nombre d'animaux sont des moutons, et tel et tel autre des chèvres, que ces phénomènes-ci sont orthographiques et ceux-là phonétiques, qu'en un mot il est très

nécessaire de distinguer exactement les phénomènes orthographiques des phonétiques pour obtenir des conclusions sûres et certaines, et non hasardées comme sont celles des partisans d'Érasme. 11° Ils n'ont point du tout soupçonné que la diminution complète des diphthongues et la confusion de ces diphthongues avec les voyelles correspondantes, dès le 2e siècle ap. J. C., ne veulent point dire que dans des temps antérieurs ces diphthongues eussent un son composé, mais au contraire qu'elles eussent un son long et monophone. Ils n'ont point soupçonné, c'est-à-dire, que même d'après les principes érasmiens, un temps considérable doit s'écouler jusqu'à ce que s'opère la transition complète des sons composés en sons longs et de ces derniers en sons brefs et diminués; or, ce laps de temps n'est autre que celui qui s'étend des guerres Médiques à l'ère chrétienne. Pour toutes ces raisons, il n'y a rien d'étonnant que les partisans d'Érasme, tranchant le nœud du problème plutôt que de le dénouer, n'aient pas pu depuis 360 ans prouver que la prononciation des Grecs modernes n'est pas dans la plupart des cas identique a celle des anciens.

C'est en vain que certains partisans d'Érasme soutiennent que leur système offre un grand avantage au point de vue de l'orthographe, ils oublient que l'orthographe de toute langue, et surtout des langues anciennes, ne s'acquiert pas par l'oreille, mais par l'étude et par conséquent par les yeux; si la langue grecque présente des difficultés sérieuses à ceux qui veulent l'apprendre, ces difficultés ne gisent assurément point dans l'orthographe, mais ailleurs. Du reste ces partisans d'Érasme devraient se rappeler qu'en Grèce, aussi bien qu'en France et surtout en Angleterre, quoique la prononciation soit si différente de l'orthographe, les enfants apprennent pourtant cette dernière avec assez de facilité et dans un espace de temps relativement assez peu considérable. Certains autres partisans d'Érasme avancent un argument aussi faible que le précédent en soutenant que, dans l'étude des poètes et des prosateurs grecs, on ne se propose que l'acquisition des idées qu'ils renferment. Si l'on ne poursuivait que ce but, ou si même il était le principal, l'étude de la langue grecque serait tout à fait superflue, car l'acquisition des idées en question pourrait

parfaitement bien se faire à l'aide des traductions fidèles et correctes que nous possédons de ces auteurs. Si donc les partisans d'Érasme sont des amis sincères de la vérité, ils doivent faire pour le grec ce qu'ils feraient s'ils avaient à lire un poème de Shakespeare ou de Molière, ou à déclamer une oraison funèbre de Bossuet. Ils doivent donc rejeter une prononciation fondée surtout sur des conjectures, inventée par des novateurs dont le grec n'était pas la langue maternelle, composée d'éléments tout à fait étrangers, et la remplacer par notre prononciation traditionnelle, qui est presque identique à celle des grammairiens grecs, dont les plus anciens remontent au 3e siècle av. J. C. Or, nous le répétons encore, personne ne peut démontrer par des preuves réellement scientifiques que l'enseignement de ces grammairiens relativement à la valeur des lettres et des syllabes n'est pas conforme à la prononciation de l'époque classique. Si quelques fanatiques partisans d'Érasme rejettent ce que nous avançons, c'est à eux de persuader aux autres que la prononciation qu'ils soutiennent était vraiment celle de Platon et de Démosthène; car tant qu'ils se contentent de trancher le nœud du problème en se basant sur des arguments fantastiques et des opinions personnelles qui ne sont d'aucune valeur dans un débat scientifique, tant qu'ils se laissent entraîner à des interprétations arbitraires sur les anciens témoignages, tant qu'ils cachent avec soin à leurs lecteurs les objections de leurs adversaires, ils n'ont pas à s'indigner si nous leur disons crûment la vérité, en affirmant qu'ils trahissent la science, et qu'ils font preuve d'une opiniâtreté impardonnable en s'efforçant coûte qui coûte de démontrer comme vrai ce qui n'existe que dans leur imagination.

C'est en vain que M. Psychari s'efforce dans la Revue Nouvelle (1er juillet 1890) de démontrer que les altérations continuelles des langues militent pour la prononciation d'Érasme, car ces altérations continuelles ne prouvent nullement quelle était la prononciation des lettres et des syllabes grecques aux divers âges de la langue hellénique, même en admettant qu'aux temps homériques quelques lettres et quelques syllabes avaient une prononciation qui ne s'éloigne pas beaucoup de la théorie érasmienne. (?) Les altérations continuelles dont parle M. Psychari,

régies par la loi constante de la synérèse et de la crase, prouveraient au contraire qu'à partir du 6e siècle av. J. C., époque à laquelle les voyelles distinctes s'unissent en un son unique, la prononciation Blass-Psychari était morte et enterrée. De plus, M. Psychari par suite de son ardent enthousiasme pour M. Blass, (auquel il cherche en toute occasion à se montrer agréable), M. Psychari, dis-je, a oublié quelque chose de très important relativement à la question qui nous occupe: il a oublié que dans la question présente il ne s'agit pas de savoir quelle altération ont subi à travers les siècles les mots grecs que nous retrouvons dans les divers dialectes modernes de la Grèce, mais qu'il s'agit de la valeur que devaient avoir les lettres et les syllabes dans les mots anciens tels qu'ils figurent *sans altérations* et *sans transformations* dans les textes des auteurs grecs. Or, si nous n'avions d'autres moyens de connaître la valeur de ces lettres et de ces syllabes, la théorie Psychari sur l'altération et la transformation des langues ne nous serait d'aucune utilité, par la raison toute simple que l'altération des mots ne comporte pas nécessairement l'altération de la valeur des lettres et des syllabes.

On peut facilement se convaincre de cette vérité, si l'on considère, que, quoique les mots grecs aient aujourd'hui dans les divers dialectes locaux des formes différentes, les lettres et syllabes de notre alphabet ont pourtant la même valeur dans toute la Grèce; et cela depuis *1800* ans d'après l'aveu même des plus ardents érasmiens, et depuis bien plus longtemps encore, si nous exceptons la prononciation d'η, de υ et la distinction des longues et des brèves. Pour la même raison la valeur des lettres de l'alphabet latin, à peu d'exceptions près, est demeurée la même jusqu'aujourd'hui, quelles qu'aient été les altérations des mots latins dans la langue italienne, comme on peut le conclure du savant ouvrage de Corssen "*Ueber Aussprache Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*." Et voilà comment les arguments de M. Psychari ne font pas faire un pas à la question, pas plus que le traité érasmien de Blass.

Si M. Psychari avait daigné parcourir notre ouvrage — qu'il semble ne connaître pas même de vue —, il aurait été persuadé, pensons-nous, *qu'il regimbe en vain contre l'aiguillon*, en niant avec

tant d'opiniâtreté la vérité d'une tradition si ancienne, puisque tous les témoignages historiques de l'antiquité certifient que presque toutes les lettres et syllabes de notre alphabet ont la même valeur que dans l'alphabet des Grecs anciens. Or, c'est là le seul point qui nous intéresse dans la question présente, et non la connaissance des altérations et des transformations qu'ont subies les mots grecs à travers les siècles, car nous le répétons, dans les textes des auteurs grecs les mots s'offrent au lecteur sans altérations ni transformations.

Il est profondément regrettable que M. Psychari, ignorant ce qui précède, n'ait fait en écrivant son article dans la Nouvelle Revue que montrer qu'il est dépourvu des connaissances les plus élémentaires dont a besoin celui qui se propose d'écrire même superficiellement, sur la question de la prononciation grecque, à plus forte raison celui qui se présente au public, avec tant de jactance, comme le plus sage des maîtres en tout ce qui concerne la langue et la prononciation grecques à toutes les époques et dans tous ses dialectes; et veut, quand il s'agit du grec, jouer le rôle de Pic de la Mirandole et parler *de omni re scibili et de quibusdam aliis.*

L'article de la Nouvelle Revue démontre non seulement combien M. Psychari est superficiel puisque, sans besoin urgent, il se hâte d'écrire sur une question qu'il paraît ignorer, mais encore, ce qui est pire, combien il manque de délicatesse en voulant rompre une lance contre une personne aussi respectable que M. Burnouf, connu depuis longtemps par l'étendue et la profondeur de son érudition. M. Psychari attaque en effet avec un grand sans gêne M. Burnouf, qui ne lui avait pas demandé l'autorisation d'écrire sur une question relative au grec. Si M. Psychari avait eu à subir sur le grec des examens devant M. Burnouf, assurément il n'aurait ni le même sans gêne, ni surtout le même sang-froid. Mais pourquoi ne pas écrire aussi contre M. Karl Sittl, car lui aussi dit au sujet de notre ouvrage (Berliner Philologische Wochenschrift, nº 17, 16 Avril 1890, pag. 542) que dans les cercles littéraires de l'Allemagne, les principes érasmiens perdent de jour en jour leur crédit, et que même le gouvernement prussien pense depuis quelque temps à opérer la réforme de la prononciation érasmienne. Devant de tels

témoignages, M. Psychari aurait dû se souvenir que le silence est d'or.

Relativement à la langue grecque moderne, sur laquelle M. Psychari s'étend si longuement dans la Nouvelle Revue, nous le renvoyons à l'étude récente de notre ami Georges Hatzidakis *"Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι* (V. *'Αθηνᾶ* Tom. II, pag. 169—235, 1889). La lecture de cette remarquable étude sera loin d'être inutile à M. Psychari, et lui apprendra que la nature et le caractère de notre langue moderne comme on l'écrit aujourd'hui chez nous ont des raisons historiques qui s'imposent à tous; il apprendra aussi que si les rochers de la Grèce eux-mêmes ont éclaté de rire lors de l'apparition du fameux *Ταξεῖδι* de M. Psychari, la raison en est due à sa *langue d'arlequin* n'ayant aucun rapport avec la langue vivante des Grecs modernes. Que M. Psychari nous pardonne cette expression, elle n'est pas de nous, mais de M. Thérianos qui plus que tout autre est compétent dans de telles questions; or, M. Thérianos a non seulement appelé la langue de Psychari une arlequinade, mais il a démontré la justesse de ce terme dans sa biographie de Coray publiée depuis quelques mois (Tom. II, pag. 250—51). Et puisqu'il est question de Coray, nous n'hésitons pas à exhorter M. Psychari à l'étude des écrits de ce grand homme; nous lui recommandons surtout les qualités, qui éclatent dans les ouvrages de Coray, c.-à-d. la bonne foi, la sincérité, la dignité et la noblesse des sentiments, qualités que M. Psychari oublie malheureusement quelquefois.

L'étude des écrits de Coray et de l'ouvrage si remarquable du savant académicien français E. Renan sur la prononciation du grec — ouvrage que nous citons souvent dans notre *Βασάνος* —, l'étude de ces ouvrages, disons-nous, aura peut-être l'avantage de convaincre M. Psychari qu'il se porte tort à lui-même quand il croit qu'on fait preuve de sagesse et de science en soutenant le maintien d'une prononciation dépourvue de toute base historique et de tout témoignage certain.

Athènes. THÉODORE PAPADIMITRACOPOULOS.

ZUR SPRACHFRAGE.

Seit einiger Zeit ist die Sprachfrage in Griechenland wiederum auf die Tagesordnung gekommen, unsere „Ἑλλάς" sogar machte sich zum Echo der brennenden Frage und brachte ihren Lesern die Meinungsverschiedenheiten über dieselbe in mehreren Artikeln pflichtgemäss dar; mir bleibt somit wenig Recapitulirendes hierüber zu sagen übrig sowie meine persönliche Meinung, die insofern mir von Interesse zu sein scheint, als sie *nicht mehr dieselbe* ist, wie vor *einem Jahrzehnte*, wie der werthe Leser weiter ersehen wird.

Meinerseits sehe ich *drei* von einander abweichende Meinungen in der vorliegenden Frage: *erstens* die unversöhnlichen *Puristen*, *oder Attikisten*, an deren Spitze der bekannte Universitätsprofessor Κόντος in Athen steht, dessen Schule, obwohl sie nicht ganz den analytischen Geist unserer heutigen Sprache aufgeben will, die Reinigungssucht jedoch im Formen- und Wortschatze bis zum aüssersten treibt (z. B. ὁ λέμβος, ἡ φύλλα anstatt der allgemeingriechischen ἡ λέμβος, ὁ φύλλος). *Zweitens* die Anhänger der heutigen Schriftsprache, welche zwar eine reine aber auch eine allgemein verständliche *Hellenische Sprache* schreiben und sprechen, und *drittens* die Meinungsgenossen der HH. *Lascaratos* und *Psycharis*, oder die Anhänger des *Vulgär-griechischen* und der verschiedenen Volksmundarten. Nun wollen wir eine jede dieser Meinungen etwas näher betrachten.

Dasz die *Hyperattikisten* (wie auch im II Bande, Heft 2, S. 154 unserer Zeitschrift Herr Κόντος und seine Anhänger genannt werden) keine Zukunft haben, ist selbstverständlich und wird auch von derer Vorgängern vor c^a^ 2,000 Jahren wohl bestätigt, denn schon *Phrynichos*, *Moeris* und die übrigen *Attikisten* wollten vor 2 Jahrtausenden den nämlichen Purismus wie heutzutage Κόντος und seine Anhänger, aber ohne Erfolg, und so haben die *hellenischen* Formen und Ausdrücke den attischen gegenüber die Oberhand davongetragen; die Unhaltbarkeit also ihrer Sache ist *a posteriori* schon längst nachgewiesen. Was die *Anhänger* der *Volkssprache* betrift, *so gehörte zu* diesen auch der *Unterzeichnete* und zwar mit aller Kraft, die einer Sache die

goldene Jugendzeit verleiht, d. h. als er noch mit dem Gefühle und nicht mit dem Kopfe über die Frage urtheilte. Solange ich nämlich von der Dichtung umgeben und von den practischen Faden des Lebens sowie von meinem Heimathslande entfernt meine Weisheit aus den Büchern und dem Seelenleben schöpfte, huldigte ich der Volkssprache so sehr dass jede Seite meiner Doctordissertation (Beiträge zur neugriechischen Wortbildungslehre. Zürich 1879) hiervon den Beweis giebt, nach meiner Rückkehr aber vom Abendlande in die Heimat und der Zuwendung meiner Thätigkeit vom Theoretischen ins Practische, von der Poesie der Studienzeit in die Prosa des täglichen Lebens und Strebens, da musste ich nach und nach meine Lieblingssprachtheorie *aufgeben* und mich der allgemeinen Hellenischen Schriftsprache zuwenden, und dieser habe ich dann alle meine Thätigkeit als Fachmann sowohl wie auch als Amateur gewidmet, d. h. in dieser allgemeinen Hellenischen Schriftsprache sind dann alle meine Schriftwerke, philologischen sowohl wie belletristischen Inhaltes, geschrieben worden (vgl. meine Ausgabe der *Hecuba* des Euripides, meinen epirotischen Roman ΤΑ ΘΥΜΑΤΑ ΤΟΥ ΒΑΓΙΑ, meine verschiedene Schulreden, *περὶ τῆς μέσης ἐκπαιδεύσεως*, *περὶ πρακτικῶν σχολῶν* etc. etc.), in jener aber Lieblingssprache von ehedem sind meine *lyrische Dichtungen* geschrieben, die ich in meiner Zeitschrift „ΙΣΤΡΟΣ" unter dem Pseudonym „Ἀρίων" veröffentlicht habe. Und diese meine eigene Erfahrung steht nicht etwa auf dem Sprachgebiete einzig da; sie ist beinahe die Erfahrung der 99 Procent meiner Heimatsgelehrten. Prosa und Wissenschaft, Schule und Presse wird sich der allgemeinen *Hellenischen* Sprache bedienen, die *Poesie*, und namentlich die *lyrische* und komische Dichtung werden auch im Volksidiom und seinen verschiedenen Mundarten ein passendes Organ finden; dasselbe ist ja auch in der Blühtezeit des goldenen Zeitalters unserer Sprache geschehen; vergleiche man die alten Prosaiker und Dichter, die Chorgesänge der attischen Tragiker und die lyrischen Gedichte. Damit ist aber, glaube ich, Alles über die brennende Frage gesagt worden!

Prof. Dr. Nic. G. Dossios.

Galatz (Rumänien) 17/27 Juni 1890.

COMMENT JE DÉBROUILLERAIS LA CONJUGAISON GRECQUE.

On ne saurait s'écarter de la supposition que toutes les grammaires grecques ont été ou sont parfaitement claires dans toutes leurs parties pour leurs auteurs. Elles sont aussi parfaitement claires, la plupart du moins, pour tout lecteur qui sait déjà le grec. Quant aux étudiants eux-mêmes, si l'on consultait tant ceux qui ont poursuivi leur étude du grec jusqu'au succès pratique, que ceux qui ne l'avaient entreprise qu'en vue des examens ou que les difficultés en ont découragés, ils répondraient tous, probablement, d'une voix unanime, qu'ils ont trouvé la grammaire grecque passablement intelligible tant qu'il ne s'agissait que de la déclinaison des noms, adjectifs et pronoms; mais terriblement embrouillée dès qu'on était entré dans la conjugaison des verbes. Cela tient à ce que les grammairiens ont eu soin en ce qui concerne le nom, mais oublié en ce qui concerne le verbe, de tenir à part deux choses qu'il est plus facile de traiter successivement que de mener de front: la *dérivation* et la *flexion*. Par dérivation j'entends, en ce qui concerne les noms, toute leur évolution depuis leur racine jusqu'a la forme considérée comme base de leurs genres, nombres, cas etc.: disons le nominatif singulier des substantifs; le nominatif masculin singulier des adjectifs. Par flexion des noms j'entends toutes leurs variations ultérieures, suivant les genres, nombres, cas, degrés de comparaison etc. Par dérivation des verbes j'entends toute leur évolution depuis leur racine jusqu'à l'infinitif de chaque temps et de chaque voix. Par flexion des verbes j'entends l'évolution de cet infinitif à travers tous les modes, nombres et personnes propres à son temps et à sa voix. J'appelle la flexion du nom déclinaison; la flexion du verbe, dans le sens ci-dessus limité, conjugaison.

Lorsqu'au point de vue de l'analyse grammaticale nous demandons à l'élève de rendre compte du mot δικαστηρίων, il nous répond que c'est le génitif pluriel du nom neutre δικαστήριον, *tribunal*.

Il ne remonte pas plus haut, parceque c'est jusque là et pas plus haut que la déclinaison remonte. Mais si la déclinaison s'arrête à δικαστήριον, l'étymologie nous montre que ce mot lui-même vient de δικαστής, *juge;* qui vient de δικάζειν, *juger;* lequel vient de δίκη, *justice;* que l'on peut conjecturalement rapporter à διὰ, *entre;* qui lui-même se rapporte, par un iotacisme déjà fort archaïque, à δύο, *deux*. C'est à faire *entre deux* choses la *dis*tinction que leur mérite respectif autorise, que la *justice* consiste. C'est pour administrer la justice, qu'est établi le *juge;* et il *juge* dans le *lieu de justice*, le tribunal. Pourquoi ne demandons-nous pas tout cela à l'élève, et proportionnellement autant à propos de chaque nom? Parceque celà mènerait trop loin; parce qu'à ce compte-là on n'en finirait pas; parceque l'élève, noyé dans ces détails dès le début de la déclinaison grecque, n'arriverait jamais à la conjugaison; bien moins encore à la syntaxe; bien moins encore à l'intelligence des auteurs grecs, qui est tout le but de la syntaxe, de la conjugaison, et de la déclinaison elle-même.

Enfin nous épargnons à l'élève ces détails parcequ'ils n'appartiennent point à la déclinaison, qui est une partie de la grammaire; mais à la dérivation, objet d'une science spéciale, l'étymologie, dont la grammaire proprement dite ne peut, sans sortir de son domaine, donner qu'un court aperçu par manière de supplément.

Mais le même principe de limitation appliqué au verbe grec demande qu'on limite l'analyse grammaticale de toute forme verbale à dire qu'elle est telle personne de tel nombre, de tel mode, de tel infinitif ayant tel temps et telle voix, ayant reçu de l'usage telle signification. Pour agir moins logiquement, mais se conformer à la pratique devenue commune, on pourrait, à l'infinitif, substituer la première personne singulière du présent de l'indicatif correspondant; mais sans remonter, soit dans l'un soit dans l'autre cas, au présent actif du verbe entier. Il suffirait donc de dire que δικάσοιντο est la troisième personne plurielle de l'optatif de δικάσομαι, *je plaiderai*, ou mieux de δικάσεσθαι, *devoir plaider*, infinitif futur de forme dative (moyenne). On pourrait ajouter: futur formé à l'aide de σ. Quant à remonter jusqu'à δικάζω, cela est aussi hors de propos dans l'analyse

grammaticale de *δικάσοιντο* que dans celle de *δικαστηρίων*. La raison de se limiter ainsi est qu'en grec, au contraire de ce qui a lieu en latin et dans les langues qui nous sont le plus familières, ce n'est qu'en descendant de l'infinitif, par le mode et le nombre, jusqu'à la personne, ou en remontant inversement de la personne à l'infinitif de la même voix et du même temps, que l'on marche sur la terre ferme de la conjugaison proprement dite. La formation du temps, comme la détermination de la voix, sont sujettes en grec, tant pour la forme matérielle que pour le sens, à tant d'arbitraire, qu'elles trouvent leur analogue non dans la déclinaison des noms mais dans leur dérivation.

En un mot, en grec, chaque infinitif d'un temps et voix quelconques, constitue, avec tous les modes, nombres et personnes qui s'y rattachent, un mot distinct et séparé. Quoi qu'il en soit en latin ou dans telle ou telle langue, *δικάσεσθαι* et *δικάζειν* ne sont pas plus, en grec, deux formes du même verbe que *δίκη* et *δικαστήριον* n'y sont deux formes du même nom. C'est l'usage, et non la formation seule, qui ont donné respectivement à *δικάζειν* et *δικάσεσθαι* les sens verbaux qui les distinguent, de même qu'à *δίκη* et *δικαστήριον* leur sens nominaux respectifs. En toute paix avec la formation, *δικάζειν* signifiant juger, *δικάσεσθαι* pourrait n'avoir pas eu du tout le sens de devoir plaider. Il pourrait avoir eu tout autre sens moyen excepté celui-là, ou il pourrait ne pas avoir été usité dutout. De même *δικαστήριον* aurait pu tout aussi bien, d'après sa forme, signifier soit *jugement*, soit toute autre chose analogue, à l'exclusion de *tribunal*. L'usage, en appliquant aux mots leur sens, s'efforce en général de tenir plus ou moins compte de l'étymologie, mais ne s'y croit nullement obligé. La définition du mot est „un son articulé ayant un sens par convention". La convention seule, et non l'étymologie, est la cause formelle du sens de chaque mot. Partout où deux sons articulés, même de racine commune, ont reçu par deux conventions distinctes deux sens même très voisins, ce sont bien deux mots distincts. Seules les variations de pure routine, telles que celles de la déclinaison, lesquelles modifient méthodiquement le sens établi d'un mot sans l'altérer par une convention nouvelle, ne constituent pas des mots séparés mais des cas, des nombres, des personnes, etc. du même mot.

Aux dieux ne plaise que cette considération doive empêcher les grammaires futures de rendre compte, d'une manière plus ou moins détaillée, de la dérivation des infinitifs grecs, pas plus que de la dérivation des noms. Que ces deux dérivations soient traitées dans la même grammaire sur le même pied, dans les mêmes proportions et dans le même ordre. Que les grammaires élémentaires qui limitent à quelques pages les notions sur la dérivation des substantifs et des adjectifs, accordent un espace à peu près égal à la dérivation des infinitifs. Que les grammaires plus savantes, où la dérivation des noms est affaire de longue haleine, donnent à la formation des infinitifs, c'est-à-dire à la formation des temps et à la fixation des voix des différentes catégories de verbes, au juste l'espace qui lui a été accordé jusqu'ici dans les plus courtes grammaires, ou un peu moins: en un mot, qu'il y ait proportion, quant au mode de traitement et à la profusion ou à la sobriété des détails, entre toutes les parties du livre, ce qui jusqu'ici n'a pas ordinairement été le cas.

Chaque infinitif d'un temps ou voix quelconque étant un mot individuel et distinct, doit être donné à son ordre alphabétique par tout dictionnaire, au lieu de laisser à l'élève le soin de le trouver par conjecture sous le présent indicatif actif, pour là s'apercevoir bien vite, par les sens divers attribués à chaque temps ou voix, qu'il s'agissait bien de mots séparés. Si le but n'est pas de donner un dictionnaire alphabétique mais de faire travailler l'élève, ce ne sont pas seulement les divers temps et voix qu'il faut donner sous leur présent indicatif actif. Qu'on donne aussi les noms et adjectifs dérivés, non à leur ordre alphabétique mais à celui de leur racine; ou bien qu'on fasse un pas de plus: qu'on se dispense des dictionnaires, et qu'on se limite aux racines grecques contenues dans l'Ulysse Panhellène de Giraudeau et Ferrette, ou dans le Jardin de Lancelot!

Les racines sont utiles. Personne plus que l'auteur de cet article n'est engagé par la position qu'il a prise sur ce sujet à recommander leur étude consciencieuse et complète. Mais on ne peut pas, au moyen des racines seules et de quelques règles, fabriquer soi-même les mots grecs qu'on ne sait pas, ni trouver, sinon approximativement, le sens des mots grecs qu'on rencontre.

En apprenant les racines, on n'a pas appris les mots qui en dérivent, on s'est seulement très bien préparé à les apprendre. Pour les apprendre réellement il faut, dans les cas faciles, les simples conjectures basées sur le contexte dans la lecture des auteurs; dans des cas un peu plus difficiles, le recours à une bonne traduction, sans laquelle aucun étudiant sérieux ne doit, avant d'être arrivé à comprendre le grec à livre ouvert, entreprendre de lire aucun auteur grec quelconque; dans les cas plus difficiles encore, la consultation du dictionnaire, et du meilleur.

Pas plus qu'on ne peut fabriquer des mots grecs ou découvrir leur sens exact au moyen des racines et de quelques règles, on ne pourra, au moyen de toutes les règles de formation contenues dans les grammaires et du présent indicatif des verbes, fabriquer soi-même des temps aux verbes grecs ni mettre ces temps aux voix réellement usitées et avec le sens seul sanctionné par l'usage. C'est pour s'être imaginé qu'on pouvait le faire, qu'un vrai poète, Bonaventure Giraudeau, plus haut mentionné, ne nous a laissé, au lieu du merveilleux poème et de l'ingénieuse méthode qu'il avait dans l'esprit, qu'un brouillon de poème et qu'une méthode avortée. Au fil mnémonique de la vieille fable homérique très bien redite en six cents vers, nous voyons passer sous nos yeux, avec les trois mille racines ou mots simples de la plus belle et de la plus riche des langues, les dieux, les hommes et les choses, les qualités, les actions et les passions, tout l'univers, en une lecture de cinquante minutes. La légende est intéressante, bien construite, et n'eût pu être racontée avec plus d'aisance si Giraudeau, au lieu d'être lié par la loi d'employer toutes les racines et de n'en répéter aucune, eût eu à sa disposition toutes les ressources de la langue et eût en outre écrit en prose. Mais il a écrit en vers, et en vers auxquels le souffle de l'antique muse ne manque pas. Malheureusement quand les voix et les temps autorisés des verbes grecs refusaient d'entrer dans ses vers, il s'est cru libre de fabriquer, au moyen des règles de formation des temps données dans les grammaires, des temps de forme et de quantité plus appropriées. A ce défaut, qui saute aux yeux, chaque nouveau lecteur s'imagine qu'il va remédier en quelques traits de plume. Je me le suis imaginé à mon tour et j'ai entrepris la chose. Cela m'a pris huit ans.

Ce qu'il faut demander aux règles de formation, c'est une bonne préparation pour apprendre les temps grecs avec leurs voix et leurs sens. Pour les apprendre réellement il faut les mêmes moyens que pour les mots; puisque, comme il a été expliqué, il s'agit également ici de mots séparés.

Ayant, pour les verbes comme auparavant pour les noms, soit fait précéder la flexion d'un aperçu de la dérivation, soit réservé cet aperçu pour un appendice subséquent, je procéderais à la flexion proprement dite des verbes, c'est-à-dire à leur conjugaison telle que je l'ai limitée.

Ainsi limitée, la conjugaison grecque me paraît n'excéder nullement en difficulté la conjugaison latine, que nous avons tous facilement et complètement apprise dès le début de nos classes. La langue grecque étant désormais débarrassée de ce qui a jusqu'ici constitué sa grande difficulté spéciale, un grand pas serait fait vers le but que tous nous nous proposons, savoir, de donner aux élèves une connaissance du grec vraiment pratique et vivante.

Neuchâtel. JULES FERRETTE.

TOIΣ ΦΙΛΟΙΣ ΑΝΑΓΝΩΣΤΑΙΣ ΤΗΣ „ΕΛΛΑΔΟΣ".

Προσεχῶς ἐκδοθήσεται ἐν Σύρῳ πρωτότυπον δρᾶμα

„Ὁ Ψευδοσμέρδις",

ἔμμετρον καὶ εἰς γλῶσσαν καθαρεύουσαν συγγραφὲν ὑπὸ τοῦ γνωστοῦ τῷ Φιλολογικῷ κόσμῳ φίλου μας

κ. Γεωργίου Α. Πολίτου.

Πᾶς ὁ βουλόμενος νὰ ἐγγραφῇ συνδρομητὴς ἂς ἀπευθυνθῇ πρὸς τὸν κ. συγγραφέα.

Τιμὴ ἑκάστου ἀντιτύπου φρ. χρ. 3, διὰ τὴν Ἑλλάδα δρχ. 3 προπληρωτέα.

Οἱ συντάκται τῆς „Ἑλλάδος".

ΙΣΤΟΡΙΚΑ ΑΠΟΜΝΗΜΟΝΕΥΜΑΤΑ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Β. ΝΑΞΟΣ.

Μία τῶν μεγαλητέρων νήσων τοῦ Αἰγαίου εἶνε καὶ ἡ Νάξος, ἥτις κατὰ τοὺς ἀρχαίους γεωγράφους ἦτο μονόπολις κ' ἐκαλεῖτο Στρογγύλη, Δῖα, ὡς καὶ ὁ Ὅμηρος τὴν ἀναφέρει, Διονυσιάς, μικρὰ Σικελία καὶ Καλλίπολις. Ἡ νῆσος αὕτη τὸ πρῶτον φαίνεται ὅτι κατῳκήθη ὑπὸ Θρακῶν, ἰδοὺ δὲ τί λέγουσι περὶ τούτου οἱ μυθογράφοι. Ὁ Βορεὰς ἔσχε δύο υἱοὺς ἑτερομητρίους, τούτων ὁ νεώτερος καλούμενος Βούτης ἐπιτεθεὶς κατὰ τοῦ πρεσβυτέρου ἀδελφοῦ Λυκούργου καὶ φωραθεὶς παρὰ τοῦ πατρός, πάραυτα ἔλαβεν ἐντολὴν ὅπως λαβὼν πλοῖα, μετὰ τῆς συμμορίας του ἀπέλθῃ ἐκεῖθεν, καὶ ἑτέραν πρὸς οἴκησιν εὕρῃ γῆν. Ὁ Βούτης ὅθεν λαβὼν τοὺς περὶ αὐτὸν Θρᾶκας, καὶ διερχόμενος τῶν Κυκλάδων κατέσχε τὴν νῆσον Στρογγύλην, ἐν ᾗ κατοικῶν ἐλυμαίνετο πολλοὺς τῶν παραπλεόντων. Οἱ Θρᾶκες ὄντες θηλυμανεῖς καὶ φιλήδονοι σφόδρα, σπανίζοντες δὲ γυναικῶν, ἅτε τῶν Κυκλάδων ἐρήμων κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην οὐσῶν ἢ ὀλίγον κατῳκημένων, περιέπλεον ἁρπάζοντες γυναῖκας καὶ κόρας ὅπου τῆς Ἑλλάδος ἐδύναντο· καὶ ἀπὸ μὲν τῆς Εὐβοίας ἀπεκρούσθησαν, παραγενόμενοι δὲ εἰς τὴν Θεσσαλίαν οἱ περὶ τὸν Βούτην ἀπεβιβάσθησαν εἰς τὴν χώραν, καὶ εὑρόντες τὰς τροφοὺς τοῦ Διονύσου περὶ τὸ ὄρος Δρίος, συνέλαβον ἐξ αὐτῶν τὴν Κορωνίδα, μὴ δυνηθέντες ν' ἁρπάξωσιν ἄλλας· ἡ Κορωνὶς ὑπόχρεως οὖσα νὰ συζήσῃ μετὰ τοῦ Βούτη, ἀλλὰ μὴ εὐαρεστουμένη διὰ τοῦτο, ἐπεκαλέσατο τὴν βοήθειαν τοῦ Διονύσου, ὃς ἐπέβαλε μανίαν τῷ Βούτῃ ὅστις ηὐτοκτόνησε ... ῥιφθεὶς εἰς φρέαρ βαθύτατον. Οἱ δὲ περὶ τὸν Βούτην Θρᾶκες λαβόντες μεθ' ἑαυτῶν, δι' ἁρπαγῆς ἐννοεῖται, τὴν σύζυγον τοῦ Ἀλκέως Ἰφιμέδειαν καὶ τὴν θυγατέρα Παγκράτιν ἀπέπλευσαν εἰς Στρογγύλην, καὶ ἀντὶ τοῦ αὐτοκτονήσαντος βασιλέως κατέστησαν τὸν Ἀγασσαμενόν, δόντες αὐτῷ σύνοικον τὴν ὡραίαν Παγκράτιν, ὑπὲρ ἧς οἱ ἐπιφανεῖς ἡγεμόνες Σικελὸς καὶ Ἐκήτορος ἐρίσαντες ἀλληλεφονεύθησαν· ὁ δὲ Ἀγασσαμενὸς συνῴκησε φίλῳ του τινὶ τὴν Ἰφιμέδειαν, καταστήσας αὐτὸν ὕπαρχον. Ὁ Ἀλκεὺς βαρέως φέρων τὴν ἁρπαγὴν τῆς γυναικὸς αὐτοῦ, ἔπεμψε πρὸς ἔρευναν τοὺς υἱοὺς Ὦτον καὶ Ἐφιάλτην, οἵτινες πλεύ-

σαντες εἰς Στρογγύλην καὶ τοὺς Θρᾶκας πολεμήσαντες ἐνίκησαν καὶ ἐξεπολιόρκησαν τὴν πόλιν· ὕστερον ἀπέθανεν ἡ Παγκράτις, οἱ δὲ περὶ τὸν Ὦτον καὶ Ἐφιάλτην ᾤκησαν ἐν τῇ νήσῳ, ἣν μετωνόμασαν Δῖαν, καὶ ἐγένοντο ἄρχοντες τῶν Θρακῶν. Μετ' ὀλίγον πάλιν οἱ Θρᾶκες ἐγένοντο κύριοι τῆς Δίας, ἣν ἠναγκάσθησαν νὰ ἐγκαταλείψωσι διὰ τὴν ἀνομβρίαν. Μετ' αὐτοὺς ᾤκησεν ὁ Νάξος ἡγέτης τῶν Καρῶν, ἐξ οὗ ἡ Δῖα ὠνομάσθη Νάξος καὶ οὕτω μέχρι τοῦ νῦν λέγεται.

Ἡ Νάξος ἦτον εὔφορος καὶ ὡραία, πλήρης πορτοκαλλεῶν, συκῶν, λεμονιῶν, ἀμυγδαλεῶν καὶ ἄλλων ὀπωροφόρων δένδρων, πρὸς δὲ μεστὴ λιμνῶν, ποταμῶν καὶ θελκτικωτάτων κοιλάδων καταρδευομένων ὑπὸ ποιητικῶν ῥυάκων, ἐκοσμεῖτο δὲ καὶ ὑπὸ πολλῶν ῥόδων καὶ ἀνθέων· δικαίως ὅθεν ὑπὸ τῶν ἀρχαίων ἐκαλεῖτο μικρὰ Σικελία καὶ Καλλίπολις. Ἦτο ἡ πρώτη, δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν, κατὰ τὴν εὐφορίαν πασῶν τῶν Κυκλάδων, ὁ κῆπος τοῦ Αἰγαίου κατὰ τὴν ἀνθηρότητα, διὰ τοῦτο καὶ πολλοὶ ποιηταὶ τὴν ἐξύμνησαν, ἐν οἷς καὶ ὁ Προπέρτιος ἐν τῷ πρὸς τὸν Διόνυσον ποιήματί του λέγει· Et tibi per mediam bene olenti flumine Naxon, unde tuum potant Naxia turba merum.

Οἱ εἰς τὴν νῆσον ἰδιάζοντες μῦθοι ἔχουσι σχέσιν πρὸς τὰ περὶ τῆς γεννήσεως καὶ ἀνατροφῆς τοῦ Διονύσου ἀναφερόμενα, οὗτινος ἡ ὡραία καὶ γόνιμος Νάξος ἐθεωρεῖτο πατρίς. Κατὰ τὴν μυθολογίαν, κεραυνωθείσης τῆς Σεμέλης ἐγκύου οὔσης τοῦ Διονύσου, ὁ Ζεὺς ἔλαβε τὸ ἔμβρυον καὶ ἔρραψεν ἐν τῷ μηρῷ αὐτοῦ, κατὰ τὸν χρόνον δὲ τῆς κυοφορίας ἐξήγαγεν ἐν Νάξῳ τὸ βρέφος καὶ παρέδωκεν εἰς τὰς ἐγχωρίους νύμφας Φυλίαν, Κορωνίδα καὶ Κλείδην· διὰ τοῦτο καὶ ὁ Διόνυσος φόρον εὐγνωμοσύνης τοῖς Ναξίοις ἀποτίων, κατέστησε τὴν νῆσον αὐτῶν εὐδαίμονα. Κατ' ἄλλους ὁ Διόνυσος ἦλθεν εἰς Νάξον ἐκ τῆς Ἰκαρίας ἐπὶ Τυρχηνικῆς ληστρικῆς τριήρεως. Μυθολογεῖται πρὸς τούτοις ὅτι καὶ αὐτὸς ὁ Ζεὺς ἐκ Κρήτης κομισθεὶς βρέφος ἔτι, ἀνετράφη καὶ ἠνδρώθη ἐν Νάξῳ, ἐκεῖθεν δ' ὁρμηθεὶς κατέλαβε τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ· διὸ καὶ ἀφιερώθη τὸ πρὸς τὸ κέντρον τῆς νήσου ὄρος τοῦ Διὸς τὰ νῦν Ζία τῷ θεῷ, ὡς παρὰ τῶν ἀρχαίων ἀναφέρεται, σώζεται δὲ καὶ ἐπιγραφή,

Ὅρος Διὸς Ὀλυμπίου

καὶ ἑτέρα Ὅρος Διὸς Μηλωσίου.

Καὶ ἄλλο ὄρος ὑπάρχει πρὸς τὸ βορειοανατολικὸν μέρος τῆς Νάξου, καλούμενον τῆς Κορωνίδος, τὰ νῦν Κόρωνος, ἐκ τοῦ ὀνόματος τῆς νύμφης Κορωνίδος μιᾶς τῶν τροφῶν τοῦ Βάκχου. Μυθογράφοι

τινὲς λέγουσιν ὅτι ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ Σμέρδιος, ἀπερχόμενος ὁ Θησεὺς τῆς Κρήτης μετὰ τῆς Ἀριάδνης, προσωρμίσθη εἰς Νάξον ἔνθα ἐγκατέλειπε τὴν θυγατέρα τοῦ Μίνωος τῷ Βάκχῳ, φοβηθείς τὰς καθ' ὕπνους ἀπειλὰς τοῦ θεοῦ· ταύτην λαβὼν ὁ Διόνυσος νυκτὸς ἐπήγαγεν εἰς τὸ ὄρος Δρίος.

Καὶ ἄλλοι πολλοὶ μῦθοι ἐγράφησαν σχετικοὶ πρὸς τὴν γέννησιν καὶ ἀνατροφὴν τοῦ Διονύσου, ὅστις ἦτο προστάτης τῆς Νάξου καὶ μεγάλως παρὰ τῶν κατοίκων ἐξετιμᾶτο· ἐννοεῖται δὲ ὅτι εὐκόλως ἐγένετο δεκτὴ ἡ λατρεία τοῦ προστάτου τῆς ἀμπελουργίας εἰς τὴν νῆσον, ἐν ᾗ αἱ ἄμπελοι ἤκμαζον. Καὶ ἄλλος λόγος τῆς λατρείας πρὸς τὸν Βάκχον εἶνε ὁ ἑξῆς, ὅτι ὁ θεὸς οὗτος ἦτο ἐκ τῶν πρώτων τῆς Θράκης καὶ Κρήτης, ἐξ ὧν κατάγονται οἱ κάτοικοι τῆς Νάξου. Ὡς προείπομεν ἡ νῆσος αὕτη ἦτο τὰ μάλα εὔφορος, κατ' ἐξοχὴν ὅμως εἰς τὴν ἀμπελουργίαν, ὡς δεικνύουσιν ἡμῖν τ' ἀνευρεθέντα ἀρχαῖα νομίσματα, ἅτινα καὶ τὴν πρὸς τὸν Διόνυσον ἀποδιδομένην λατρείαν ἀπεικονίζουσιν. Ὁ οἶνος τῆς Νάξου τῇ ἀληθείᾳ τὰ νῦν διακρίνεται μεταξὺ τῶν πρώτων τῆς Ἑλλάδος, διά τε τὴν γεῦσιν καὶ τὸ ἄρωμα· δὲν εἶχον δ' ἄδικον οἱ ἀρχαῖοι νὰ παραβάλωσιν αὐτὸν πρὸς τὸ νέκταρ τῶν θεῶν. Οὐ μόνον δὲ σταφυλάς, ἀλλὰ καὶ ὡραῖα σῦκα παρῆγεν ἡ Νάξος καὶ γλυκυτάτας σκληρὰς ἀμυγδαλᾶς ἃς οἱ ἀρχαῖοι ἐθεώρουν „ἐπακτικωτάτας πρὸς οἶνον" προεσθιομένας,

Δίδου μασᾶσθαι Ναξίας ἀμυγδάλας
Οἶνόν τε πίνειν Ναξίων ἀπ' ἀμπέλων.

Ἀφθονεῖ δὲ καὶ ξύλων καὶ γαιανθράκων ἡ Νάξος· κατὰ δὲ τὸν Πλίνιον ὑπῆρχον καὶ ὀρυκτὰ ἄμμος τις ἣν μετεχειρίζοντο οἱ τεχνῖται πρὸς πρίσιν τοῦ μαρμάρου, καὶ αἱ ἀκόναι αἱ κατὰ τὴν ἀρχαιότητα καλούμεναι Ναξία λίθος ἢ πέτρα, ἔτι δὲ καὶ νῦν ἡ πέτρα αὕτη σώζεται, ἐξ ἧς παράγεται ἡ σμύρις (σμυρίγδα) χρησιμεύουσα ὡς ὑδρακόνη. Ὀνομασταὶ ἦσαν καὶ αἱ αἶγες τῆς Νάξου, αἵτινες κατὰ τὸν Ἀριστοτέλην εἶχον διπλῆν χολήν.

Πλὴν τοῦ Διονύσου ἐλατρεύετο καὶ ὁ Τράγιος Ἀπόλλων, ὑπῆρχε δὲ καὶ ναὸς Δηλίου Ἀπόλλωνος ἔξω τῆς πόλεως, πρὸς δὲ καὶ τέμενος τοῦ Ὤτου καὶ Ἐφιάλτου.

Ἡ Νάξος ἐπὶ τῶν ἱστορικῶν χρόνων ἐθεωρεῖτο νῆσος Ἰωνική, διότι κατῳκήθη ὑπ' Ἰώνων οὓς ὡδήγησεν εἰς αὐτὴν ὁ Τήλεκλος καὶ ὁ Ἀρχέτιμος. Κατὰ δὲ τὸν Αἰλιανὸν κατὰ τὸν 11ον π. χ. αἰῶνα, ὅτε ὁ Νηλεὺς ἀπέτυχε τῆς ἀρχῆς, περιελθούσης τῷ ἀδελφῷ Μέδοντι κατὰ χρησμὸν τοῦ Μαντείου, καὶ ἐγκατέλειπε τὰς Ἀθήνας

πεμπόμενος εἰς ἀποικίαν, προσωρμίσθη εἰς Νάξον ἕνεκα τῶν σφοδρῶν πνεόντων ἀνέμων· βουλόμενος δὲ ν' ἀναχωρήσῃ ἐκεῖθεν καὶ μὴ δυνάμενος διὰ τὴν τρικυμίαν συνεβουλεύθη τοὺς μάντεις, οἵτινες εἶπον αὐτῷ ὅπως πλεύσῃ αἰσίως ἀνάγκη νὰ καθαρθῇ τὸ στρατόπεδον, διότι συνέπλεον πολλοὶ ἀκάθαρτοι τὰς χεῖρας· τότε προσποιηθεὶς ὁ Νηλεὺς ὅτι ἀπέκτεινε παῖδά τινα καὶ ἐδεῖτο καθαρμοῦ, ἀπεχωρίσθη τῶν λοιπῶν, πάντες δ' οἱ ἄλλοι συνειδότες ἐν ἑαυτοῖς ἐγκλήματα ἐμιμήθησαν τοῦτον· μετὰ δὲ ταῦτα γνωσθέντων τῶν μὴ καθαρῶν οἵτινες ἀπέμειναν ἐν Νάξῳ, ἔνθα κατῴκησαν, ἐκεῖνος ἀφίκετο εἰς Ἰωνίαν. Ἡ Νάξος κατὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους ἐκέκτητο μέγα ἐμπόριον καὶ βιομηχανίαν οὐ τὴν τυχοῦσαν, ἅτε κέντρου ἀγορᾶς ἐν αὐτῇ ἱδρυθέντος, ἐν ᾧ πολλοὶ κατὰ καιροὺς συνέρρεον ἐκ τῶν ἠπειρωτικῶν πόλεων καὶ ἄλλων χωρῶν, ἀλλὰ μετὰ καιρόν ἐξέλειπεν ἕνεκα πολιτικῶν διχονοιῶν, ὡς κατωτέρω ὀψόμεθα. Τοιαῦτα κέντρα ὑπῆρχον καὶ ἐν Δήλῳ, Τήνῳ, Σίφνῳ, Ἀμοργῷ καὶ Πάρῳ. Ἐν Ἀμοργῷ μάλιστα καθ' ἃ ἱστορᾶται, ἀπεστάλησαν ἄποικοι ἐκ Νάξου, καθόσον καὶ ἐκεῖ σπουδαῖον ὑπῆρχε ἐμπόριον καὶ βιομηχανία.

Ἡ Νάξος ὡς καὶ πολλαὶ τῶν νησιωτικῶν πόλεων ἦτο περιστειχισμένη δι' ὀχυρῶν φρουρίων, διὰ τὸν φόβον τῶν πειρατῶν, καὶ οὕτως ἠδύνατο ν' ἀντιστῇ εἰς πᾶσαν ἐπίθεσιν. Οἱ Νάξιοι ἀπὸ τῶν παλαιτάτων χρόνων εἶχον τάσιν πρὸς ἀνάπτυξιν καὶ πολιτισμόν, οἱ δὲ σχετικοὶ πρὸς τὴν Θράκην καὶ Κρήτην ἀναφερόμενοι μῦθοι, δὲν ἐμφαίνουσιν ἄλλο ἢ τὴν σχέσιν ἣν εἶχε μετ' αὐτῶν ἡ Νάξος. Πόσον τῇ ἀληθείᾳ λυσιτελεῖς εἶνε οἱ Μῦθοι, οἵτινες ὑποκρύπτουσι τοσαῦτα γεγονότα καὶ ἀληθείας!

Ἡ Νάξος σὺν τοῖς ἄλλοις εἶχεν ἐναρέτους καὶ ἀνδρείας γυναῖκας, αἵτινες λέγεται ὅτι τοσαύτην ἐκέκτηντο δύναμιν, ὥστε ἔτικτον τὸν ὄγδοον ἀπὸ τῆς συλλήψεως μῆνα! Ὁ δὲ Πλούταρχος ἐν τῇ διατριβῇ αὐτοῦ „γυναικῶν ἀρεταί" ἐξυμνεῖ τὰς ἀρετάς, τὰ γενναῖα φρονήματα, καὶ τὴν ἐχεμυθίαν τῶν Ναξίων καὶ Μηλίων γυναικῶν. Ἀρχαιότατον πολιτικὸν γεγονὸς ἐν Νάξῳ ἀναφέρεται τὸ ἑξῆς, ὅπερ ἐγένετο αἰτία τοῦ μεταξὺ Ναξίων καὶ Μιλησίων φονικωτάτου πολέμου, καὶ τὸ ὁποῖον ἐμφαίνει τὴν ἀνδρίαν, ἐχεμυθίαν καὶ αὐταπάρνησιν Ναξίας τινὸς γυναικός. Ὁ Νάξιος Προμέδων εὑρισκόμενος εἰς Μίλητον καὶ παρὰ τῷ φίλῳ αὐτοῦ Ὑψιμέδοντι ξενιζόμενος, ἠράσθη τῆς γυναικὸς αὐτοῦ, ἣν ἀπήγαγεν εἰς Νάξον καὶ ἐκάθισεν ἱκέτιν τῆς Ἑστίας. Βαρέως φέρων τὴν προσβολὴν ταύτην ὁ ὑπερήφανος Μιλήσιος, ἀπέστειλε πρέσβεις πρὸς τοὺς Ναξίους

ζητῶν τὴν σύζυγόν του, τούτων δὲ μὴ διδόντων ταύτην προφασιζομένων τὴν ἱκετίαν, ὁ Ὑψιμέδων ἐξεστράτευσε κατ' αὐτῶν, λαβὼν συμμάχους καὶ τοὺς Ἐρυθραίους ὑπὸ τὸν στρατηγὸν Διόγνητον, ὅστις πολιορκῶν τὴν πόλιν τῆς Νάξου συνέλαβε παρθένους πολλάς μεθ' ὧν καὶ τὴν Πολυκρίτην, ἣν ἐν τάξει ἔθεσε γαμετῆς. Ἡμέραν τινὰ ἐνῷ τὸ στρατόπεδον τῶν νικητῶν ἑώρταζεν, ἡ Πολυκρίτη ἐγνώρισε τοῖς ἀδελφοῖς αἰχμαλώτοις οὖσι, ὅτι οἱ ἐχθροὶ θύσαντες ἀφθόνως τῷ Βάκχῳ ἀπεκοιμήθησαν. Ἰδοὺ δὲ τίνι τρόπῳ διεβιβάσθη ἡ ἀγγελία αὕτη· ἐντὸς τῆς μερίδος τῶν φαγητῶν ἅτινα πρὸς τοὺς πολιορκουμένους ἀδελφούς της ἡ Πολυκρίτη ἀπέστειλεν, ἔθεσε μολύβδινον γραμματίδιον, ἐφ' οὗ ἔγραψεν ὅ,τι ἡ σύνεσις, ἀνδρία, καὶ φιλοπατρία τῆς νέας ἐκείνης ἐπέταττεν. Ἀναγνόντες τὸ γραμματίδιον οἱ πολιορκούμενοι, πάραυτα ἐποιήσαντο ἔξοδον, καὶ ἐπιπεσόντες κατὰ τῶν δίκην τεθνεώτων ὑπὸ τῆς πολυποσίας διατελούντων ἐχθρῶν, κατενίκησαν αὐτοὺς καὶ πολλοὺς διέφθειραν, ἐκτὸς τοῦ Διογνήτου κατὰ παράκλησιν τῆς σωτείρας Πολυκρίτης. Ἅμα τῇ εἰσόδῳ τῶν νικητῶν ἐν τῇ πόλει, παρεσκευάσθη ὑποδοχὴ τῇ Πολυκρίτῃ, ἀνταξία τῆς γενναίας καὶ φιλοπάτριδος πράξεώς της· πάντες σχεδὸν οἱ πολῖται ἔσπευσαν εἰς προϋπάντησιν αὐτῆς μετὰ χαρᾶς καὶ ἀνθέων καὶ στεφάνων θαυμάζοντες καὶ γεραίροντες τὴν ἀξίαν τῆς γυναικός· ἀλλ' ἡ Πολυκρίτη εἰσερχομένη καὶ βλέπουσα τὸ πλῆθος μετὰ τοσαύτης ἀγαλλιάσεως ὑποδεχόμενον αὐτὴν οὐκ ἤνεγκε τὸ μέγεθος τῆς χαρᾶς, ἀλλ' ἀπέθανεν ἑκουσίως περὶ τὴν πύλην πεσοῦσα, ἔνθα καὶ ἐτάφη καὶ ἐν τῷ τάφῳ αὐτῆς ἐπιγέγραπται *βασκάνου τάφος*· Τὸ δὲ μέρος ἐκεῖνο ἐκλήθη οὕτως. Ὁ πόλεμος δ' ἐκεῖνος ὡς διὰ μοχθηρίαν συνήφθη, οὕτω δι' ἀρετὴν γυναικὸς ἐπαύσατο.

Δὲν γνωρίζομεν ἀκριβῶς ἐποχὴν τοῦ ἱστορικοῦ τούτου συμβάντος, ὅπερ βεβαίως ἔλαβε χώραν πρὸ τῶν Μηδικῶν, καὶ ἤδη σχεδὸν καλύπτεται ὑπὸ τὸν μυθικὸν πέπλον καὶ ἀναφέρεται ὡς μῦθος ἢ ὡς ἐρωτικὴ διήγησις ἐν τοῖς ἐρωτικοῖς παθήμασιν. Ἴσως ὁ χρόνος ἐν μελλούσαις ἀνασκαφαῖς θὰ φανερώσῃ ἡμῖν τὴν ἀλήθειαν, καθόσον βεβαίως πρὸ τῶν ἀρχαίων τειχῶν τῆς πόλεως θὰ εὑρίσκωνται σημεῖά τινα καὶ ἴχνη τοῦ πολέμου ἐκείνου, ἐὰν ἐγένετο τοιοῦτος, τῆς πολιορκίας, τῆς σφαγῆς, καὶ τοῦ ἐξανδραποδισμοῦ ἐξ ἀμφοτέρων τῶν διαμαχομένων μερίδων.

Πολίτευμα ἐν Νάξῳ καὶ ταῖς λοιπαῖς τοῦ Αἰγαίου νήσοις κατὰ τὸν ἕκτον π. χ. αἰῶνα ἐπεκράτει τὸ ὀλιγαρχικὸν καὶ τυραννικόν,

συχνάκις δ' ἐστασίαζον οἱ ὀλιγαρχικοὶ καὶ δημοκρατικοί· κατὰ δὲ τῷ 532 ὡς γνωστὸν αἱ δύο διαμαχόμεναι μερίδες συνεπλάκησαν καὶ ἀλληλεφονεύθησαν ἕνεκεν σμικροτάτης τινὸς αἰτίας, τῆς ἑξῆς. Οἱ ὀλιγαρχικοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον κατῴκουν τὴν πόλιν, τὰς δὲ κώμας οἱ δημοκρατηκοὶ, ἔν τινι δὲ τῶν κωμῶν ἔζη κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην ὁ Τελεσταγόρας, ἀνὴρ πλούσιος, ἀγαθὸς καὶ εὐγενής, πολλάκις τὸν δῆμον εὐεργετήσας, καὶ παρ' αὐτοῦ τὰ μάλιστα τιμώμενος· τὸν Τελεσταγόραν τοῦτον φθονήσαντές τινες τῶν ὀλιγαρχικῶν προσέβαλον, καὶ τὰς δύο ἐπιγάμους αὐτοῦ θυγατέρας χυδαίως ὕβρισαν, καὶ δὴ ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῶν. Ἡ κατὰ τοῦ τότε σεβαστοῦ προσώπου τοῦ Τελεσταγόρου προσβολὴ αὕτη ἤγειρε τὴν δικαίαν ἀγανάκτησιν τῶν Ναξίων δημοκρατικῶν, οἵτινες λαβόντες τὰ ὅπλα ὑπὸ τὴν ἀρχηγίαν τοῦ Λυγδάμιδος προστάτου τοῦ δήμου, ἐπετέθησαν κατὰ τῶν ὀλιγαρχικῶν καὶ οὐκ ὀλίγον ἔβλαψαν αὐτούς. Συνεπείας τῆς στάσεως ταύτης ἀκριβῶς ἀγνοοῦμεν, εἰκάζομεν ὅμως ὅτι ἐνίκησεν ὁ Λύγδαμις, καθάπερ καὶ τύραννος κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην ἀνεφάνη. Ὅπως καταστῇ τύραννος τῆς Νάξου ὁ Λύγδαμις ἐζήτησε καὶ ἔλαβεν ἐπικουρίας παρὰ τοῦ Πεισιστράτου, καθ' ὃν χρόνον οὗτος διέτριβεν ἐν Ἐρετρίᾳ, διωχθεὶς τὸ δεύτερον ἐξ Ἀθηνῶν, διὰ τοῦτο καὶ ὅτε τὸ τρίτον ἐπήρχετο πρὸς κατάληψιν τῆς ἐν Ἀθήναις τυραννίδος, τῷ ἔδωκε χρήματα καὶ στρατὸν, ἠκολούθησε δὲ καὶ αὐτοπροσώπως ὁ Λύγδαμις. Γενόμενος ὁ Πεισίστρατος τύραννος τὸ τρίτον ἐν Ἀθήναις διετέλει εἰς φιλικωτάτας μετὰ τοῦ Λυγδάμιδος σχέσεις, τυχούσης δὲ πολλάκις εὐκαιρίας τῷ παρέσχε συνδρομήν. Καὶ μετὰ τοῦ Πολυκράτους φιλικῶς εἶχεν ὁ Λύγδαμις, ὅτε δὲ μάλιστα ὁ πρῶτος ἠγωνίζετο ὅπως καταλάβῃ τὴν τῆς Σάμου τυραννίαν, τῷ παρέσχε πολλὰς ἐπικουρίας καὶ ἄφθονα χρήματα, καὶ κατωρθώθη τῇ βοηθείᾳ τούτου νὰ ἐπιτευχθῇ ὁ σκοπὸς τοῦ Πολυκράτους.

Ἀναντιρρήτως ἡ Νάξος θὰ ἦτο ἰσχυρὰ καὶ μεγάλη ἐπὶ τῆς ἐποχῆς τοῦ Λυγδάμιδος, ἀφοῦ κατώρθου διὰ τῆς ἐπιρροῆς καὶ δυνάμεώς της νὰ ἑλκύῃ τὴν εὔνοιαν τοιούτων ἀνδρῶν οἷοι ὁ Πολυκράτης καὶ ὁ Πεισίστρατος. Ὡς δὲ κατωτέρω θὰ ἴδωμεν ἡ Νάξος εἶχε στρατὸν ὀκτὼ χιλιάδων ἀνδρῶν καὶ πολλὰ πλοῖα, σπουδαῖον δηλονότι ἀριθμὸν ἰσχύος διὰ τοὺς αἰῶνας ἐκείνους, καθὰ δὲ Ἡρόδοτος ἱστορεῖ „ἡ Νάξος εὐδαιμονίῃ τῶν νήσων προέφερε·" ὅτε δὲ μάλιστα οἱ Σπαρτιᾶται ἀπέστειλαν πρέσβεις πρὸς τὸν Λύγδαμιν, ὅπως συζητήσωσιν, ἀγνοεῖται ἐπὶ τίνων ζητημάτων, δὲν ἐδέχθη

αὐτοὺς τοσοῦτον εὐμενῶς ἀλλ' ἀνέβαλλε συνέντευξιν, ὕστερον δὲ μετὰ πολλὰς ἡμέρας ηὐδόκησε νὰ τύχωσιν ἀκροάσεως παρὰ τῷ ὑπερηφάνῳ καὶ κραταιῷ τυράννῳ τῆς Νάξου, ἡ ἀκμὴ τῆς ὁποίας καὶ δύναμις ἐκ τούτου καὶ μόνου τοῦ μικροῦ ἱστορικοῦ γεγονότος ἐναργέστατα καταφαίνεται. Μετ' ὀλίγον ἡ Σπάρτη, μετὰ τὴν κατάλυσιν τῆς ἐν Κορίνθῳ καὶ Σικυώνης τυραννίδος, ἀπεδίωξε τόν θαλερὸν καὶ ἀνδρεῖον τύραννον Λύγδαμιν, τὴν δ' ἀρχὴν κατέλαβον καὶ πάλιν οἱ ὀλιγαρχικοί.. Τῶν ὀλιγαρχικῶν ἀρχόντων, ἐπανελήφθησαν αἱ ἔριδες, φιλονεικίαι, καὶ ἀλληλοσφαγαί, αἱ δὲ ἐπάρατοι καὶ ἀτελεύτητοι διχόνοιαι κατεμάστιζον τὴν ἥρεμον νῆσον. Οἱ δημοκρατικοὶ δὲν ἠνείχοντο τὴν δουλείαν τῶν ὀλιγαρχικῶν καὶ τὰ βάρη ἃ συχνάκις αὐτοῖς ἐπέβαλλον, διὸ στασιάσαντες τῷ 506 π. χ. θορυβωδῶς ἀπεδίωξαν πάντας τοὺς ὀλιγαρχικοὺς τῆς νήσου· οἱ φυγάδες οὗτοι πάραυτα ἀπῆλθον εἰς Μίλητον, καὶ ἐπεκαλέσθησαν τὴν συνδρομὴν τοῦ Ἀρισταγόρου, γαμβροῦ ἐπὶ θυγατρὶ καὶ ἀνεψιοῦ τοῦ σατράπου τῆς Μιλήτου Ἱστιαίου, πρὸς δὲ ἐπιτρόπου του. Ὁ Ἀρισταγόρας οὗτος ἦτον εὐφυέστατος καὶ πολυμήχανος, τὰ μάλιστα δὲ πρὸς τὴν δόξαν καὶ τὸ συμφέρον ἀποβλέπων ἀπήντησε τοῖς φυγάσιν ὅτι προθύμως θὰ φανῇ αὐτοῖς ὠφέλιμος, καθόσον ἐσκέφθη ὅτι ἐὰν ἐξεστράτευε μετὰ τῶν φυγάδων ὀλιγαρχικῶν κατὰ τῶν τῆς Νάξου δημοκρατικῶν, θὰ κατελάμβανε τὴν ἀρχὴν γενόμενος κύριος τῆς νήσου. Ὀρθαὶ αἱ σκέψεις του καὶ γλυκεῖαι ἦσαν αἱ ἐλπίδες του, ἀλλὰ πῶς ἠδύνατο ν' ἀντιταχθῇ ἐναντίον ὀκτὼ χιλιάδων ὁπλιτῶν ἀνδρείων, μετὰ τόσων ὀλίγων δυνάμεων; Δὲν ἀπεθαρρύνθη, ἀλλ' ἔσπευσε πάραυτα πρὸς τὸν Ἀρταφέρνην ἀδελφόν τοῦ Δαρείου εἰς Σάρδεις, καὶ διὰ λόγων κολακευτικωτάτων οἵτινες ἐὰν ἦσαν ἀληθεῖς οὐκ ὀλίγα θὰ παρεῖχον κέρδη τῷ κράτει τοῦ Δαρείου, ἔπεισε τὸν Ἀρταφέρνην πρὸς ἐκστρατείαν. Πρόσθες ὅτι οἱ φυγάδες τῆς Νάξου ὑπεσχέθησαν πολλὰ δῶρα καὶ τὰς δαπάνας τῆς ἐκστρατείας, ἐλπίζοντες ὅτι ἅμ' ὡς ἤθελον φανῆ τὰ πλοῖα μετὰ τῶν πολεμίων, θὰ ὑπεδουλοῦτο ἥ τε Νάξος καὶ αἱ πέριξ μικραὶ νῆσοι. Ἀλλὰ τίνες οἱ λόγοι οἱ πείσαντες τὸν Ἀρταφέρνην νὰ ἐκστρατεύσῃ καὶ πόσα ἠδύνατο ν' ἀπολάβῃ ἐκ τῆς ἐκστρατείας ταύτης; Ἰδού πῶς ὡμίλησεν ὁ Ἀρισταγόρας πρός τὸν ἀδελφὸν τοῦ τότε φοβεροῦ μονάρχου τῆς Περσίας, καὶ παρώτρυνεν αὐτὸν ἵνα σπεύσῃ καὶ πολεμήσῃ κατὰ τῶν δημοκρατικῶν τῆς Νάξου. „Ἡ Νάξος νῆσός ἐστι κατὰ τὸ μέγεθος μὲν οὐ μεγάλη, ἄλλως δὲ καλὴ κἀγαθὴ, ἐγγὺς κειμένη τῆς Ἰωνίας, ἀργύριον

ἔχουσα πολὺ καὶ ἀνδράποδα. Σὺ μὲν οὖν στράτευσον ἐπὶ ταύτην κατάγων εἰς αὐτὴν τοὺς φυγάδας Ναξίους· ὑπάρχουσι δὲ, εἰ τοῦτο πράξῃς, ἕτοιμα παρ' ἐμοὶ ἄφθονα χρήματα, πλὴν τῶν δαπανῶν τῆς στρατιᾶς, ἃς δίκαιον ἡμεῖς νὰ παράσχωμεν. Διὰ τῆς ἐκστρατείας δὲ ταύτης οὐ μόνον αὐτὴν τὴν Νάξον τῷ βασιλεῖ προσκτήσει, ἀλλὰ καὶ τὰς ἐκ ταύτης ἠρτημένας Πάρον καὶ Ἄνδρον καὶ τὰς ἄλλας τὰς Κυκλάδας καλουμένας· ἐντεῦθεν δ' ὁρμώμενος εὐκόλως ἐπιτεθήσει κατὰ τῆς Εὐβοίας, νήσου μεγάλης καὶ εὐδαίμονος, οὐχὶ ἐλάσσονος τῆς Κύπρου εὐκόλως κυριευομένης. Χρεία δὲ, ὅπως πᾶσαι κυριευθῶσιν, ἑκατὸν νηῶν. —" Δὲν εἶνε ἀληθὲς ὅτι ἡ Πάρος καὶ Ἄνδρος ἤρτηντο ἐκ τῆς Νάξου, οὐδὲ ὅτι ἡ κατὰ τῆς Εὐβοίας ἐπίθεσις ἦτο εὔκολος, ἀλλὰ ταῦτα εἶπεν ὁ πολὺς Ἀρισταγόρας ὅπως ἐπιτύχῃ τοῦ σκοποῦ του, ὡς καὶ ἐπέτυχε· ἄλλως τε καὶ οἱ Πέρσαι οὐδόλως ἐγίγνωσκον ἢ ἐλαχίστην εἶχον ἰδέαν τῆς γεωγραφικῆς τῆς Ἑλλάδος θέσεως, καὶ διὰ τοῦτο δὲν ἐδίστασαν νὰ πεισθῶσιν εἰς τοὺς λόγους τοῦ Ἕλληνος στρατάρχου. Ὁ Ἀρταφέρνης παρεσκεύασε διακοσίας τριήρεις, καὶ στρατηγὸν ἀναδείξας τὸν Μεγαβάτην, ἀπέστειλε μετὰ τοῦ Ἀρισταγόρου κατὰ τῆς Νάξου (501 π. χ.). Κατὰ τὸν πλοῦν ὁ Ἀρισταγόρας ἐρίσας πρὸς τὸν Μεγαβάτην, ἐμήνυσε τοῖς Ναξίοις, οὐδὲν περὶ τῆς ἐκστρατείας ταύτης γιγνώσκουσι καὶ ἀπαρασκευάστοις οὖσι, τὴν ἔλευσιν τοῦ πολυαρίθμου στόλου· τοῦτο δ' ἔπραξεν ὅπως ματαιώσῃ τὰ σχέδια τοῦ Μεγαβάτου καὶ ἀποδείξῃ κακὸν στρατηγόν. Οἱ δημοκρατικοὶ τῆς Νάξου ἀκούσαντες τὰ τεκταινόμενα, πάραυτα εἰσήγαγον ἐν τῇ πόλει ἀφθόνους τροφὰς καὶ πολεμεφόδια, παρεσκευάσθησαν ὡς οἷόν τε κάλλιον, καὶ ἀνέμενον τοὺς πολεμίους· οἱ δὲ Πέρσαι ἀφιχθέντες αὐτόθι μάτην προσεπάθησαν νὰ ὑποδουλώσωσι τοὺς Ναξίους, οὓς ἀνωφελῶς πολιορκήσαντες, ἠναγκάσθησαν ν' ἀπέλθωσι μετὰ τέσσαρας μῆνας, λύσαντες τὴν πολιορκίαν καὶ τοῖς φυγάσι τεῖχος ἔξωθεν τῆς πόλεως οἰκοδομήσαντες. Μετὰ τὴν ἄπρακτον ἀναχώρησιν τῶν Περσῶν, ἤρξαντο καὶ πάλιν αἱ ἔριδες μεταξὺ τῶν ὀλιγαρχικῶν καὶ δημοκρατικῶν οἵτινες ἦρχον, καθ' ἑκάστην δὲ νέα σκάνδαλα ἐν Νάξῳ ἀνεφύοντο.

Ἴσως ἐν πολλοῖς θὰ γεννηθῇ τὸ ἐρώτημα διατί οἱ φυγάδες Νάξιοι δὲν προσῆλθον εἰς τοὺς Ἀθηναίους ἢ Λακεδαιμονίους ἢ ἄλλους Ἴωνας, ἀλλὰ κατέφυγον εἰς Μίλητον καὶ ἐζήτησαν βοήθειαν παρὰ ξένων καὶ ἑτεροθρήσκων; Διότι οἱ φυγάδες οὗτοι ὀλιγαρχικοὶ ὄντες οὐδεμίαν παρὰ πόλεων δημοκρατουμένων ἤλπιζον βοήθειαν, καίπερ τὴν αὐτὴν λαλοῦντες γλῶσσαν, τὴν αὐτὴν ἔχοντες θρησκείαν καὶ

τ' αὐτὰ σχεδὸν ἤθη καὶ ἔθιμα ἀκολουθοῦντες· ἄλλως τε οἱ νησιῶται αὐτόνομοι ὄντες πρὸ τῶν Μηδικῶν, εἰς μείζονας διετέλουν σχέσεις μετὰ τῶν τῆς Ἀσίας μερῶν ἕνεκεν τοῦ ἐμπορίου, ὅπερ ἐν ταῖς νήσοις ἦτο τὰ μάλα προωδευμένον, ἢ μετὰ τῶν ἠπειρωτικῶν τῆς Ἑλλάδος πόλεων. Ὅτε ὅμως ἐφάνη εἰς τὰ ἡμέτερα ὕδατα ὁ κοινὸς ἐχθρός, τότε ἀπέδειξαν καὶ οὗτοι διὰ τῆς ἀνδρίας καὶ τῶν τολμημάτων των, ὅτι ῥέει Ἑλληνικὸν αἷμα εἰς τὰς φλέβας των.

Μέχρι τῆς ἐποχῆς ἐκείνης ἡ Νάξος ἦτο μία τῶν πρωτευουσῶν νήσων τοῦ Αἰγαίου κατά τε τὸν πλοῦτον καὶ τὴν δύναμιν· ἀλλ' ἐπειδὴ κατὰ τὴν ἡμετέραν γνώμην πᾶν ἔθνος ὅσον ἰσχυρὸν καὶ ἂν ᾖ, πᾶσα πόλις, πᾶσα νῆσος, δὲν εἶνε δυνατὸν νὰ διατελῇ ἐς ἀεὶ ἐν τῇ ἀκμῇ, ἀλλ' ἐπέρχεταί ποτε νέκρωσις, μαλθακότης, παρακμή, καὶ τῆς Νάξου ἔφθασεν ἡ ἡμέρα τῆς καταστροφῆς, τῆς πτώσεως, τοῦ ἐξανδραποδισμοῦ. Ὁ ὑπὸ τὴν ἀρχηγίαν τοῦ Δάτιδος καὶ Ἀρταφέρνους περσικὸς στόλος, κατερχόμενος εἰς Ἑλλάδα ἐπὶ σκοπῷ νὰ ἐρημώσῃ αὐτὴν, καὶ διερχόμενος τῆς Νάξου, δὲν ἐλησμόνησε τὴν ἐπὶ Μεγαβάτου ματαίαν κατ' αὐτῆς ἐπίθεσιν, διὸ ἐπολιόρκησεν αὐτήν. Οἱ Νάξιοι ἰδόντες τὴν πολιορκίαν, καὶ μὴ ὑπομένοντες ὑπὸ τοιούτου βαρβάρου ἐχθροῦ νὰ πολιορκῶνται, κατέφυγον εἰς τὰ ὄρη καὶ τὰς πέριξ κώμας· οἱ δὲ Πέρσαι ἐξελθόντες εἰς τὴν πόλιν ἄνευ τῆς ἐλαχίστης ἀντιστάσεως, ἐλεηλάτησαν, ἐνέπρησαν, ἐδήωσαν, καὶ ὅσους τῶν Ναξίων εὗρον ἀνηλεῶς ἐξηνδραπόδισαν. Οἱ Νάξιοι πρὸς ἐκδίκησιν τῆς ὕβρεως ταύτης, ἀπέστειλαν κατὰ τὴν ναυμαχίαν τοῦ Ξέρξου ἐν Σαλαμῖνι τέσσαρας πεντηκοντόρους, ὧν ἦρχεν ὁ Δημόκριτος, ὅστις ἠγωνίσθη γενναίως, πολλὰς ναῦς βαρβαρικὰς κυριεύσας, καὶ ἐλευθερώσας μίαν Δωρικὴν συλλαμβανομένην ὑπὸ Περσικῆς. Καὶ κατὰ τὰς ἐν Πλαταιαῖς καὶ Μυκάλῃ μάχας (479 π. χ.), οἱ Νάξιοι ἔπεμψαν τοῖς Ἀθηναίοις πλοῖα καὶ ἄνδρας, οἵτινες ἠγωνίσαντο καὶ πάλιν γενναίως· ἐν δὲ τῷ ἀγάλματι τοῦ Διός, ὅπερ ἀνέθηκαν οἱ ἐν Πλαταιαῖς ἀγωνισάμενοι, ἀναφέρονται μεταξὺ τῶν πολλῶν συμμάχων καὶ οἱ ἀνδρεῖοι Νάξιοι.

Γνωστὴ βεβαίως τοῖς πλείστοις τυγχάνει ἡ διαίρεσις τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ (477 π. χ.) εἰς δύο ἡγεμονίας, τὴν τῶν Ἀθηνῶν καὶ τὴν τῆς Σπάρτης, καθ' ἣν ὅλαι σχεδὸν αἱ νῆσοι τοῦ Αἰγαίου ἐγένοντο σύμμαχοι τῶν Ἀθηναίων, ἐξ ὧν καὶ ἡ Νάξος ἥτις ἦτο ἡ πρώτη συμμαχίς. Λόγον τῆς τοιαύτης συμμαχίας οἱ Ἀθηναῖοι ἐπρόβαλον τὴν κατὰ τοῦ κοινοῦ ἐχθροῦ μέλλουσαν ἐκστρατείαν,

καὶ ... ἵνα ὦσιν ἕτοιμοι εἰς πᾶσαν βαρβαρικὴν ἐπίθεσιν καὶ συμπαγεῖς. Ἑκάστη τῶν συμμαχίδων πόλεων ἦτον ὑπόχρεως νὰ παράσχῃ τοῖς Ἀθηναίοις Φόρον εἰς χρήματα ἢ πλοῖα, κοινὸν δὲ ταμεῖον τῶν νήσων ἦτον ἡ Δῆλος, ἐν ᾗ καὶ τὸ συνέδριον, ἀποτελούμενον ἐξ ἀντιπροσώπων καὶ Ἑλληνοταμιῶν, ὕστερον δὲ αἱ Ἀθῆναι (454 π. χ.). Κατ' ἀρχὰς οἱ Ἀθηναῖοι ἐφέροντο εὐγενῶς πρὸς τοὺς συμμάχους καὶ οὐδόλως ἐπίεζον αὐτούς· ἔζων σχεδὸν οἱ νησιῶται ὡς αὐτόνομοι, ὁμονοοῦντες, καὶ τὴν τῶν Ἀθηνῶν πόλιν μητέρα καὶ προστάτριαν, οὕτως εἰπεῖν, ἀναγνωρίζοντες. Μετ' ὀλίγα ὅμως ἔτη ἡ πολιτικὴ μετεβλήθη, καὶ αἱ Ἀθῆναι ἐθεώρουν τὰς νήσους ὡς ὑποτελεῖς ... βαρβαρικάς, καὶ οὐχὶ καλῶς πρὸς αὐτὰς ἐφέροντο. Ἄλλως τε καὶ οἱ νησιῶται ἐσυλλογίζοντο ὅτι ἐὰν ἐξηκολούθουν ὄντες ὑπὸ τὴν τῶν Ἀθηνῶν ἡγεμονίαν, καὶ κατ' ἔτος πλοῖα ὡς Φόρον παρεῖχον, διότι προετίμων τὰ πλοῖα οἱ Ἀθηναῖοι ὅπως ὦσιν ἰσχυροί κατὰ θάλασσαν, θὰ ἔμενον ἄνευ ναυτικῆς δυνάμεως· διὸ οἱ Νάξιοι πρῶτοι ἐστασίασαν καὶ ἐζήτησαν τὴν αὐτονομίαν των, ἣν δὲν ἐπέτυχον, διότι οἱ Ἀθηναῖοι σκληρῶς τοὺς ἀποστατοῦντας ἢ ἀκριβῶς μὴ ἐκπληροῦντας τὰς διατάξεις των τιμωροῦντες, ἐκήρυξαν ἀμέσως πόλεμον κατὰ τῆς Νάξου, ἣν πολιορκήσαντες μετ' ὀλίγον ἐκυρίευσαν. (466 π. χ.). Καίτοι ἐντελῶς σχεδὸν δεδουλωμένη ἡ Νάξος οὖσα, δὲν ἔπαυσε τρέφουσα δίκαιον κατὰ τῶν Ἀθηναίων μῖσος, καὶ κόμματα ἀντίπαλα τῆς δημοκρατίας διατηροῦσα· ὅτε ἐν ἔτει 444 π. χ. ὁ Περικλῆς ἀπέστειλε πεντακοσίους κληρούχους πρὸς τήρησιν δῆθεν τῆς τάξεως, ηὔξησε δὲ καὶ τὸν ἐτήσιον Φόρον. Καὶ τὰς ἄλλας νήσους ἐπίεζον οἱ Ἀθηναῖοι, καὶ ἠνάγκασαν αὐτὰς διὰ τῆς κακῆς διαγωγῆς των ν' ἀποστατήσωσι, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ νὰ δώσωσι βοήθειαν τοῖς Σπαρτιάταις ἀγωνιζομένοις κατὰ τῆς Ἀθηναϊκῆς ἡγεμονίας, ἥτις μὴ ἔχουσα τὰ προσόντα ἐκεῖνα καὶ ἠθικὰς βάσεις, αἵτινες διαιωνίζουσι τὰ πολιτεύματα καὶ διατηροῦσι τοὺς ἡγέτας αὐτῶν, κατέπεσε! ... τὴν δ' ἀρχὴν κατέλαβον οἱ Λακεδαιμόνιοι (404 π. χ.).

Κατ' ἀρχὰς οἱ νησιῶται, ἀλλ' ἐπειδὴ πρόκειται περὶ τῆς Νάξου, οἱ Νάξιοι ἤλπιζον ὅτι ὑπὸ τὴν τῶν Σπαρτιατῶν ἡγεμονίαν θ' ἀνεκουφίζοντο ἐπ' ὀλίγον, ἀλλ' αἱ ἐλπίδες αὐτῶν ἀπέβησαν Φροῦδαι, διότι οἱ Λακεδαιμόνιοι σκληρότερον καὶ μᾶλλον βαναύσως πρὸς αὐτοὺς ἐφέροντο. Εὐτυχῶς ὅμως ἡ κατάστασις αὕτη δὲν παρετάθη ἐπὶ πολύ, ἀλλὰ μετὰ δέκα ἔτη ἀπὸ τῆς νέας ἡγεμονίας ἡ Νάξος ἐκηρύχθη αὐτόνομος· διότι πλέοντος ἐκεῖθεν τοῦ Κόνωνος μετὰ τοῦ

Φαρναβάζου, καὶ βουλομένου νὰ καταργήσῃ τὴν ἀρχὴν τῶν Σπαρτιατῶν, τῇ συμπράξει τοῦ Πέρσου σατράπου, ἀπεδίωξε τῶν παραθαλασσίων πόλεων καὶ νήσων τοὺς Λάκωνας Φρουροὺς καὶ ἁρμοστάς, καὶ ἀφῆκεν ἐλευθερίαν αὐταῖς καὶ αὐτονομίαν. Ὁ Κόνων οὗτος πρὸς ἀνόρθωσιν τῶν Ἀθηναϊκῶν πραγμάτων ἀποσκοπῶν, καὶ προσπαθῶν παντὶ σθένει ὅπως ἡ πατρὶς αὐτοῦ ἀνακτήσῃ τὴν κατὰ θάλασσαν ὑπεροχήν, ἐζήτησε παρὰ τῶν Ναξίων καὶ τῶν ἄλλων νησιωτῶν χρήματα πρὸς διατήρησιν τοῦ στόλου· οὗτοι δὲ ὄντες αὐτῷ ὑπόχρεοι διὰ τὴν δῆθεν αὐτονομίαν καὶ λοιπὰ προνόμια, ἃ αὐτοῖς ἐδωρήσατο, προθύμως τὰ αἰτηθέντα ποσὰ ἐπλήρωσαν.

Οὕτως εἶχον τὰ τῆς Νάξου κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην· ἐθεωρεῖτο μὲν ἀνεξάρτητος καὶ αὐτόνομος, ἀλλ' ἦτο πράγματι ὑποτελὴς τῷ Κόνωνι καὶ Πέρσῳ σατράπῃ. Τινὲς τῶν κατοίκων τῆς νήσου ταύτης ἐπεθύμουν νὰ ὦσιν ὑποτελεῖς ἀπ' εὐθείας τοῖς Ἀθηναίοις μᾶλλον καὶ σύμμαχοι αὐτῶν· διὸ αἱ μεταξὺ τῶν Ναξίων καὶ Ἀθηναίων σχέσεις ἐξηκολούθουν, ὡς δὲ γνωστὸν μετὰ τῶν νηῶν ἃς ὁ Τελευτίας ναύαρχος τῶν Λακεδαιμονίων συνέλαβεν, ἐν τῇ τοῦ Πειραιῶς ἐπιθέσει, ὑπῆρχον καὶ Ναξιακαὶ (388 π. χ.)· τοῦθ' ὅπερ δεικνύει ἡμᾶς ἀληθεῖς. Οἱ Σπαρτιᾶται καὶ πάλιν ἐγένοντο κύριοι τῶν Κυκλάδων διὰ τῆς αἰσχρᾶς ἐκείνης εἰρήνης τοῦ Ἀνταλκίδου, ἥτις ἠμαύρωσε μίαν σελίδα τῆς πλήρους αἴγλης ἱστορίας τῶν ἐνδόξων προγόνων μας, ἃς ἐκήρυττον αὐτονόμους ἐνῷ χεῖρον ἔτι κατεμάστιζον αὐτάς. Φόρους ἐπὶ Φόρων, ἁρπαγὰς ἐπὶ ἁρπαγῶν, λεηλασίας, ἀφαιρέσεις, ἀργυρολογίας, τιμωρίας, ἀγγαρείας, βασάνους. Ὁ βίος τῶν Ναξίων καὶ πολλῶν πέριξ νήσων, ἦτο τῷ ὄντι μυθικὸς κατὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους καὶ μεστὸς δοκιμασιῶν καὶ Φόβων· καὶ τίς ἕτερος πλὴν τῶν Ναξίων καὶ λοιπῶν νησιωτῶν ἔσχε τοσούτους κυριάρχους καὶ κατακτητάς, ὑπέστη δὲ τοιαύτας συμΦορὰς καὶ ζημίας ἀνεπανορθώτους; Οὐδείς, οὐδείς· ἡ ἱστορία τῶν Κυκλάδων ἐὰν ἐρευνηθῇ καλῶς καὶ ὑπὸ ἱκανῶν, οὐχὶ ὡς ἡμᾶς, ἀρχαιοδιΦῶν, πόσα ἀνέκδοτα θὰ μάθωμεν καὶ σπουδαῖα! Ἐν τοιαύτῃ διετέλει καταστάσει ἡ Νάξος ἐν τοῖς χρόνοις ἐκείνοις, ὅτε μετὰ πολλοὺς ἀγῶνας καὶ μάχας καὶ ἐν ἀπελπιστικῷ σημείῳ, ἃς ἐπιτραπῇ ἡμῖν νὰ εἴπωμεν, εὑρισκόμενος ὁ ναύαρχος τῶν Ἀθηναίων Χαβρίας, ἀντεπεξῆλθε κατὰ τοῦ στόλου τῶν Λακεδαιμονίων καὶ κατέστρεψεν αὐτόν (376 π. χ.). Φοβερόν! Φρικτόν! ἀδελΦοκτονία! Κατατροπωθέντος τοῦ ὑπὸ τὸν Πόλλιν Σπαρτιατικοῦ στόλου παρὰ τὴν Νάξον ὑπὸ τοῦ Χαβρίου, καὶ ἑπομένως τῆς Σπάρτης πεσούσης, συνεστήθη

ἀμέσως ἡ δευτέρα ἡγεμονία τῶν Ἀθηναίων. Ἡ Νάξος οὖσα ὑπὸ τὴν κυριαρχίαν τότε τῶν Λακεδαιμονίων ἐπολιορκήθη ὑπὸ τοῦ Χαβρίου καὶ ὑπετάχθη εἰς τοὺς Ἀθηναίους, οἵτινες ἐφέροντο εὐμενέστερόν πως καὶ μᾶλλον ἐπιεικῶς, ὡς καὶ τοῖς λοιποῖς συμμάχοις πᾶσι, κατήργησαν τὸν ἐτήσιον λεγόμενον Φόρον καὶ ἐσύστησαν ἄλλην ἀργυρολογίαν καλουμένην σύνταξιν· δηλαδὴ οὐδὲν ἄλλο ἢ μεταβολὴν τῆς λέξεως ἐποιήσαντο.

Ἐνόσῳ ἡ κυριαρχία τῶν Ἀθηναίων ἐπαλαιοῦτο, τόσῳ σκληρότερον πρὸς τοὺς συμμάχους καὶ βαρβαρότερον ἐφέρετο· ὡς ἡ γυνὴ ὅταν γηράσκῃ εἰς μυρίας ὑποβάλλεται ἰδιοτροπίας καὶ παραξενεύματα, οὕτω καὶ ἡ ἄλλοτε ἀκμαία ἐκείνη ἡγεμονία εἶχεν ἀπαιτήσεις παρὰ τῶν συμμαχίδων πόλεων καὶ νήσων τοιαύτας, οἷαι ἠνάγκασαν αὐτὰς ν' ἀποστατήσωσι (363 π. χ.). Μετὰ ταῦτα ἀγνοοῦμεν τὴν τύχην αὐτῶν λεπτομερῶς, γιγνώσκομεν ὅμως ὅτι κατὰ τὸ 362ον π. χ. ἔτος, Ἀλέξανδρός τις τύραννος Φερῶν, συμμάχους ἔχων τοὺς Θηβαίους ὑπὸ τὸν Ἐπαμεινώνδαν, ἐφάνη εἰς τὰς τοῦ Αἰγαίου θαλάσσας, καὶ ἐμάστιζε τὰς νήσους λεηλατῶν αὐτάς, κλέπτων, ἁρπάζων καὶ ἐξανδραποδίζων τοὺς ἑαυτῶν κατοίκους. Ἡ Νάξος κατὰ τὴν ἐποχὴν ἐκείνην δὲν ἀναφέρεται ἐν τῇ ἱστορίᾳ, εἰκάζομεν ὅμως ὅτι καὶ αὕτη ἰσχυρὰ νῆσος οὖσα, πολυάνθρωπος καὶ μεγάλη, θ' ἀπεστάτησε τῆς βαθμηδὸν καταρρεούσης ἡγεμονίας τῶν Ἀθηναίων, πολιτευομένη ἀνεξαρτήτως, καὶ τὰς τῶν συχνῶν ἐπιδρομέων προσβολὰς ὑφισταμένη. Μετὰ πολλὰς τέλος καὶ ποικίλας ταλαντεύσεις, κατέρρευσεν ἐντελῶς σχεδὸν ἡ Ἀθηναϊκὴ θαλασσοκρατορία, τὰ δὲ πλοῖα τοῦ Φιλίππου ἐφάνησαν πλέοντα τὸ Αἰγαῖον (352 π. χ.). Τότε ἀγνοοῦμεν τὰ κατὰ τὴν Νάξον ἀκριβῶς, ὑποθέτομεν ὅμως ὅτι καὶ αὕτη γνωστὴ τοῖς Μακεδόσι τυγχάνουσα διὰ τὴν εὐφορίαν καὶ τὸν πλοῦτόν της, ταχέως θὰ κατελήφθη ὑπ' αὐτῶν. Καὶ ἄλλους πολλοὺς κυρίαρχους καὶ ἡγεμόνας ἔσχεν ἡ Νάξος κατὰ τὴν ἐποχὴν τῶν Μακεδονίων· μάλιστα δ' ἐκ τῶν ἀνευρεθεισῶν ἐσχάτως ἐπιγραφῶν δείκνυται ὅτι καὶ Αἰγύπτιοι διῴκησαν τὴν Νάξον (266 π. χ.) πρὸς δὲ καὶ Ἀντίγονος ὁ Γονατᾶς ὅστις ἐνίκησε τὸν Αἰγυπτιακὸν στόλον παρὰ τὴν Κῶ, καὶ ἐγένετο κύριος τῶν νήσων (250 π. χ.). Κατὰ δὲ τὸ 202ον π. χ. ἔτος ἐπανῆλθε καὶ πάλιν εἰς χεῖρας τοῦ Φιλίππου Ε΄. διὰ τοῦ αἰσχροῦ αὐτοῦ ὀργάνου, τοῦ μιαροῦ καὶ ἀνοσίου Δικαιάρχου, ὅστις τὴν ἀσέβειαν καὶ παρανομίαν ἐξασκῶν, καὶ τὴν βίαν πρὸ αὐτοῦ θέμενος, ἔκαιεν, ἐκρήμνιζεν, ἐφόνευεν, ἐλεηλάτει. Τοιαῦτα παθή-

ματα καὶ δοκιμασίας κατὰ καιροὺς ὑφισταμένη ἡ πατρὶς τοῦ Διονύσου, ὀλίγον κατ' ὀλίγον παρήκμαζε· δὲν ἦσαν μόνον οἱ διάφοροι κατακτηταὶ οἵτινες κατεμάστιζον τὴν τάλαιναν νῆσον, ἀλλὰ καὶ οἱ πολυάριθμοι πειραταί, οἵτινες συχνάκις ἔπλεον τὰς νήσους τοῦ Αἰγαίου. Καὶ τοὺς Ῥοδίους λέγεται ὅτι ἔσχεν ἡ Νάξος κυριάρχους, δὲν δυνάμεθα ὅμως νὰ τὸ διαβεβαιώσωμεν, καθόσον ἡ ἱστορία ἀναφέρει ὅτι κατέλαβον οἱ Ῥόδιοι τὰς νήσους τοῦ Αἰγαίου, δὲν λέγει ὅμως τίνας ἐξ αὐτῶν.

Τῇ ἀληθείᾳ θαυμάζω, καὶ μετ' ἐμοῦ πιστεύω πάντες οἱ ἀναγνῶσται, τὴν ὑπομονὴν καὶ μακροθυμίαν οὕτως εἰπεῖν τῶν νησιωτῶν, οἵτινες ἀγογγύστως σχεδὸν ἐδέχοντο τοὺς συχνοὺς κατακτητὰς διαφόρου φυλῆς, ἄλλης θρησκείας, ποικίλων ἠθῶν. Ἀλλὰ τί ἠδύναντο νὰ πράξωσιν ἀπέναντι τοσούτων ἐναντίων δυνάμεων; Ἓν πρὸς τούτοις παρατηρῶ ὅπερ ἰδιαιτέρας μνείας ἄξιον εἶνε, τὸ ὅτι μεθ' ὅλας τὰς ἐπιδρομάς, μεταβολὰς πολιτευμάτων, κυριαρχιῶν, δυναστῶν, ἀρχόντων, οὐδόλως ἠλλοιοῦτο τὸ ἤπιον τοῦ χαρακτῆρος τοῦ νησιώτου, τὸ πρὸς τὰ θεῖα σέβας, καὶ ἡ ἁπλότης αὐτοῦ. Ἴχνη δὲ τοῦ χαρακτῆρος ἔτι καὶ νῦν εὑρίσκει τις παρὰ τοῖς νησιώταις, πολλὰ δὲ ἤθη καὶ ἔθιμα πανάρχαια σώζονται καὶ ἐπὶ τῶν ἡμερῶν μας· ἀλλὰ περὶ τούτων ἐκτενέστερον θὰ διαλάβωμεν ἐν τῷ ἑπομένῳ τῆς „Ἑλλάδος" τεύχει. Ἡ Νάξος μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κορίνθου (145 π. χ.), ἦλθεν εἰς χεῖρας τῶν Ῥωμαίων, τὴν κυριαρχίαν τῶν ὁποίων ἐπόθουν οἱ νησιῶται, ὡς ἐν τῇ συνεχείᾳ θὰ ἴδωσιν οἱ φίλοι ἀναγνῶσται τοῦ περιοδικοῦ, χάριν τῶν ὁποίων ἀσχολούμεθα καὶ κοπιῶμεν.

(Ἕπεται τὸ τέλος).

Σῦρος, Νοέμβριος 1889. ΓΕΩΡΓΙΟΣ Α. ΠΟΛΙΤΗΣ.

BIBLIOGRAPHIE.

Ἄμλετ, τραγῳδία εἰς πράξεις πέντε, μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἀγγλικοῦ ὑπὸ Μιχαὴλ N. Δαμιράλη. Ἐν Ἀθήναις, 1890. gr. 8vo. 205 nebst 7 Seiten Vorwort.

Kaum war meine Besprechung der Hamlet-Uebersetzung des Herrn Polylâs im Hefte II. 2 der „Hellás" erschienen, als mir die Freude ward die vorliegende des Herrn Damirális zu empfangen.

Herr D., Sekretär an der Volksbank zu Athen, hat — wie ich bereits im Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes (N⁰. 34. 1887) berichtete —

„vorzugsweise den römischen Tragödien Shakespeare's sich zugewandt, wie bei Gelegenheit der Besprechung des „Coriolanus" (Mag. N⁰. 8. 1884) und „Antonius and Cleopatra" (Shakespeare-Jahrbuch v. 1883) des näheren hervorgehoben worden. Durch die sehr gelungene Uebersetzung auch des „Julius Caesar" hat er die drei grossen römischen Dramen in würdiger Weise den Hellenen zugeführt, und wird sich nun den übrigen Schöpfungen des grossen Britten zuwenden. Bei seiner Vertiefung in die schwierige Aufgabe — er hat neuerdings in der „Ἑστία" N⁰. 581—586 das Leben und Wirken Sk.'s eingehend dargestellt und inzwischen auch „As you like it" übersetzt, — welche Arbeit mir aber nicht zugekommen ist — und bei der grossen Gewandtheit, mit welcher er die griechische Hochsprache (*κοινή*) allen Erfordernissen anzupassen weiss, kann seinem Streben nur das wohlwollendste Interesse entgegengebracht werden."

Und nun liegt auch die Uebersetzung der grossen Schicksalstragödie „Hamlet" vor, die durch ihre vornehme Sprachform einen hochpoetischen Eindruck macht! Nichts konnte erwünschter kommen. Denn diese Uebersetzung, obgleich in Prosa, zeigt die Ueberlegenheit der Hochsprache in der Tragödie über alle dialektischen Gestaltungen in so einleuchtender Weise, dass es nur einen kleinen Probe bedarf, um sie zur Anschauung zubringen. Sei es der Anfang des berühmten Monologes in Act III. Sc. 1:

Der Shakespeare'sche Text lautet:

Haml. To be, or not to be, that is the question: —
Whether 'tis nobler in the mind, to suffer
The slings and arrows of outrageous fortune;
Or to take arms against a sea of troubles,
And, by opposing, end them? — To die, — to sleep, —
No more; and, by a sleep, to say we end
The heart ache, and the thousand natural shocks
That flesh is heir to, — 'tis a consummation
Devoutly to be wish'd. To die, — to sleep, —
To sleep! perchance to dream; — ay, there is the rub;
For in that sleep of death what dreams may come,
When we have shuffled off this mortal coil,
Must give us pause: there's the respect,
That makes calamity of so long life.

Polylâs (S. 91) in 13silbigen Versen, Cäsur nach 8, in seiner Sprachform:

Νὰ ἦναι τις ἢ νὰ μὴ ἦναι, ἰδοὺ τὸ ζήτημα·
ἂν θελ' ἡ εὐγένεια τῆς ψυχῆς ὅλα νὰ στέργῃς
τὰ πικρὰ βέλη, 'ποῦ ἀκοντίζει τύχη ἀχρεία,
ἢ 'ς ἕνα πέλαγος κακῶν ἁρματωμένος
ἀντίστασιν νὰ κάμῃς καὶ νὰ παύσῃς ὅλα.
Θάνατος, ὕπνος, — τίποτ' ἄλλο· καὶ ἂν εἰποῦμε
πῶς μ' ἕναν ὕπνον παύει ὁ πόνος τῆς καρδίας,
καὶ οἱ τόσοι κτύποι, τῆς σαρκὸς ἀρχαία κλήρα, —
θὰ ἦταν τέλος ἄξιο τῶν θερμῶν εὐχῶν μας.
Θάνατος· — ὕπνος· — ὕπνος! ἄ! καὶ ὄνειρα μήπως!
ἐδῶ εἶναι ὁ κόμπος· ἐπειδὴ κεῖ'ς τοῦ θανάτου
τὸν ὕπνον ποιᾶς λογῆς ὄνειρα θὰ 'λθουν, ἅμα
τοῦ κόσμου τούτου ἀποτινάξωμε τὴν ζάλην,
τοῦτο ἐξ ἀνάγκης μᾶς κρατεῖ, τοῦτ' εἶνε ἡ σκέψις,
'ποῦ σέρνει τόσο τὴν ζωὴν τῆς δυστυχίας.

Diese Zusammenstellung wird genügen um ein Urtheil zu

Damirális giebt dies S. 87 also in Prosa wieder:

Νὰ ὑπάρχῃ τις ἢ νὰ μὴ ὑπάρχῃ; Ἰδοὺ τὸ πρόβλημα.
Τί εἶνε εὐγενέστερον, νὰ ὑποφέρῃ
βέλη καὶ σφενδονήματα ἀπηνεστάτης τύχης,
ἢ νὰ ὁπλισθῇ κατὰ πελάγους δεινῶν,
καὶ, ἀντιπαλαίων, νὰ θέσῃ τέρμα εἰς αὐτά; Νὰ ἀποθάνῃ· νὰ κοι-
οὐδὲν ἄλλο. Καὶ δι' ἑνὸς ὕπνου, οὕτως εἰπεῖν, [μηθῇ·
ν' ἀπαλλαγῶμεν τῶν ψυχικῶν ἀλγηδόνων καὶ τῶν μυρίων ἄλλων
εἰς ἃς ὑπόκειται ἡ σάρξ. Τέλος τοιοῦτον εἶνε [προσβολῶν
σφόδρα ἐπιθυμητόν. Νὰ ἀποθάνῃ· νὰ κοιμηθῇ·
νὰ κοιμηθῇ! ἴσως καὶ ὀνειρευθῇ. Ἆ! ἰδοῦ ὁ Γόρδιος δεσμός.
Διότι ἐν τῷ ὕπνῳ τοῦτο τοῦ θανάτου, οἷαδήποτε ὄνειρα ἐπέλθωσιν —
ἀφοῦ ἀποτινάξωμεν τὸ φθαρτὸν τοῦτο σκῆνος —
θὰ διεγείρωσιν ἐν ἡμῖν δισταγμούς. Ἡ σκέψις αὕτη
καθιστᾷ μακρόβιον τὴν συμφοράν.

Bikélas (S. 80) in der sehr veredelten II. Auflage seiner demotischen Uebersetzung:

Νὰ ζῇ κανείς, ἢ νὰ μὴ ζῇ; Ἰδοῦ ἡ ἀπορία.
Τί εἶναι πλέον εὐγενές; Νὰ ζῇ, νὰ ὑποφέρῃ
τῆς Εἱμαρμένης τῆς σκληρᾶς τὰ βέλη, τὰς σφενδόνας,
ἢ 'ς ἕνα πέλαγος δεινῶν ν' ἀντισταθῇ ἐνόπλως,
νὰ τ' ἀναγκάσῃ ἔνοπλος νὰ παύσουν! — Ν' ἀποθάνῃ,
νὰ κοιμηθῇ... Ἰδοὺ τὸ πᾶν! Καὶ μόνον μ' ἕνα ὕπνον
νὰ παύῃ ὁ πονόκαρδος καὶ τὰ δεινὰ τὰ χίλια
ποῦ εἶν' ἡ μοῖρα τῆς σαρκός, συντέλεια θὰ ἦτο
νὰ τὴν ἐπιθυμῇ κανεὶς ἐνθέρμως! — Ν' ἀποθάνῃ,
νὰ κοιμηθῇ. — Νὰ κοιμηθῇ; Νὰ ὀνειρεύετ' ἴσως!
Ἰδόὺ τὸ πρόσκομμα, ἰδοῦ! Διότι 'ς τοῦ θανάτου
τὸν ὕπνον τοῦτον ἄρά γε τί ὄνειρα θὰ ἔλθουν,
ἀφοῦ ἀποτινάξωμεν τὴν σκέπην τὴν φθαρτήν μας;
Αὐτὸ μᾶς φέρει δισταγμούς· αὐτὸ εἶν' ἡ αἰτία
ποῦ κάμνει τόσον μακρυνὸν τῆς συμφορᾶς τὸν βίον.

ermöglichen.

Darmstadt, Juni 1890. Aug. Boltz.

ΔΙΑΦΟΡΑ.

(Συνέχεια, ὅρ. II[a] σελ. 89—110).

48.

In Memoriam C. Vosmaer.

Den nachstehenden enthusiastisch geschriebenen Artikel veröffentliche unser Freund G. A. Politis in der »Anatoli" vom 7—19 Juni 1890.

Ο ΚΑΡΟΛΟΣ VOSMAER.

Τὴν 12ην Ἰουνίου τοῦ 1888, ἐσβέσθη ἓν φωτεινὸν ἄστρον τοῦ φιλολογικοῦ κόσμου, ὁ Κάρολος Vosmaer ἐν ἡλικίᾳ ἑξήκοντα καὶ δύο ἐτῶν. Πάντες τὸν ἐθρήνησαν, πάντες ἔκλαυσαν, πάντες ἐλυπήθησαν διὰ τὴν στέρησίν του· ἡ Ἑλλὰς ὅμως μόνη αὕτη παρέλειψεν ἓν χρέος, νὰ χύσῃ ἓν καὶ μόνον δάκρυ ἐπὶ τοῦ πολυτίμου νεκροῦ. Ἡ Ἑλλὰς ἥτις ὤφειλε πρώτη νὰ ἐκφράσῃ τὴν ἀνέκφραστον λύπην της, ἐλησμόνησε νὰ ὑγράνῃ μόλις τὸ γλυκὺ καὶ κυανόλευκον ὄμμα της στρέφουσα πρὸς τὰ μέρη ἐκεῖνα ἔνθα ἔκειτο ἄπνους, τίς; ἐκεῖνος ὅστις διὰ τῆς γλώσσης καὶ τοῦ καλάμου του ἐδρόσισεν, ἔτερψε, συνεκίνησε χιλιάδας εὐαισθήτων καρδιῶν. Ἡ Ἑλλάς, ἣν ὡς μητέρα ἠγάπα ὁ νεκρὸς, ἐλησμόνησε νὰ ῥάνῃ ὀλίγα ἄνθη ἐπὶ τοῦ φερέτρου προσφιλοῦς υἱοῦ, τοῦ ἀοιδίμου Vosmaer, τοῦ διακεκριμένου τούτου τῆς Ὁλλανδίας συγγραφέως, τοῦ ἐξόχου ποιητοῦ, τοῦ λαμπροῦ μυθιστοριογράφου, τοῦ γλαφυροῦ δημοσιογράφου, τοῦ ἐγκρατοῦς Λατινιστοῦ καὶ Ἑλληνιστοῦ, τοῦ μεταφράστου τοῦ Ὁμήρου, τοῦ ἐμβριθοῦς κριτικοῦ, τοῦ ἀκριβοῦς καὶ ἀπταίστου ἱστορικοῦ, τοῦ σατύρου, τοῦ σοβαροῦ, τοῦ ἀστείου, τοῦ θερμοῦ φιλέλληνος. Ἑλλάς! ὅταν ἤκουε τὸ ἔνδοξον ὄνομά σου ἢ ἀνεγίνωσκέ που ὁ Vosmaer, ἐδάκρυε, ἐστέναζε γλυκέως καὶ ηὔχετο νὰ σὲ ἴδῃ ὡς ἐπόθει ἡ καλὴ καὶ ἐνάρετος καὶ εἰλικρινὴς ψυχή του!... Καὶ σὺ τὸν ἐλησμόνησας! Ἀλλ' ὄχι, ποτὲ δὲν λησμονεῖ ἡ Ἑλλὰς ἐκείνους οἵτινες τὴν ἀγαπῶσι θερμῶς, καὶ ποθοῦσι τὴν πρόοδον καὶ ἀνάπτυξίν της. Ἅμ' ὡς ἤκουσε τὸν θάνατον τοῦ Vosmaer κατελήφθη ὑπὸ ἰσχυρῶν λυγμῶν ἡ φιλτάτη πατρίς μας καὶ δὲν ἠδυνήθη νὰ κλαύσῃ ἐκ τῆς βαθείας λύπης της. Ὅστις ἀναγνῶσταί μου λυπεῖται ἄκρως, καὶ αἰσθάνεται τὴν λύπην ἐν τοῖς μυχαιτάτοις τῆς καρδίας, δὲν κλαίει, ἀλλὰ ... τήκεται καὶ τὸ αἷμα ὃν ἐρυθρόχουν καὶ γλυκὺ, μεταβάλλεται εἰς μέλαν καὶ δηλητηριῶδες. Μ' ὅλον ὅτι ἡ Ἑλλὰς πολλοὺς ἀριθμεῖ ἐραστὰς καὶ φίλους, πάντας ἐνθυμεῖται καὶ πάντας ἐξ ἴσου ἀγαπᾷ καὶ λατρεύει. Ναί! ὡς βλέπετε ἀναγνῶσται, δύο ἔτη παρῆλθον ἀπὸ τοῦ θανάτου τοῦ φιλέλληνος Ὁλλανδοῦ, καὶ ὅμως ἀναμιμνήσκεται αὐτοῦ ἡ γλυκεῖα Ἑλλὰς, διότι αἰσθάνεται τὴν μεγάλην ἔλλειψίν του, τὴν ἐπαισθητὴν ἀπουσίαν του. Ἀλλὰ καὶ τίς δὲν ἐλυπήθη διὰ τὸν θάνατον τοῦ Vosmaer, καὶ τίς δὲν ᾐσθάνθη τὴν ἀνεπανόρθωτον ἀπώλειάν του;

«Ach, sie haben einen guten Mann begraben, und uns (Philhellenen) war er mehr» μετ' ἄλγους ἐφώνησεν ἅμα τῷ ἀγγέλματι τῷ θλιβερῷ τοῦ θανάτου του κυρία τις φιλέλλην, ταυτοχρόνως δ' ὁ θερμὸς φίλος τῆς Ἑλλάδος κ. Muller συνέθετε τόδε τὸ ποίημα:

Πρὸς τὸν ἀποβιώσαντα C. Vosmaer [1]).

Ἀπεβίωσεν ὁ φίλος, ὁ φιλέλλην ποιητής,
Οὗ θαυμάζομεν τὰ ἔργα, τὴν ἀγάπην τοῦ καλοῦ,

---

1) Τὸ ποίημα τοῦτο ἐδημοσιεύθη ἐν τῇ „Ἀκροπόλει" τῶν Ἀθηνῶν, καὶ ἐν τῷ Ἡμερολογίῳ ἡ Ἑρμούπολις τοῦ 1889.

῞Ος ἡμῖν παράδειγμ᾽ ἦτο παντὸς καλοκἀγαθοῦ,
῞Ος τὰ ἔπη τοῦ Ὁμήρου πάλιν ᾖδεν ἐκ ψυχῆς.
Ψεύδομαι, δὲν ἀποθνήσκει τοιοῦτος τραγουδιστής,
Αὐτὸς ὁ ναὸς τοῦ κάλλους πάντοτ᾽ ἔχει χρείαν του,
῎Εχει χρείαν ἱερέως, διατηρητοῦ πιστοῦ,
Ἱερατεύων διαμένει ὁ τῆς Ναννοῦς κιθαριστής.
Ὁλλανδοὶ πενθηφοροῦσιν, ἡ Ἑλλὰς πολυθρηνεῖ,
Χάσασ᾽ ἄριστον πολίτην, ἀλλὰ τοῦτο διὰ τί:
Ζῇ ὁ Vosmaer, χαιρετίζει καὶ μακρόθεν τὴν Ἑλλάδα,
Χαιρετᾷ τὸν Παρθενῶνα, τὸ τῆς Ἀττικῆς πεδίον,
Ἡ Ἑλληνικὴ ψυχή του ἔχει ἀθάνατον τὸν βίον,
Διαπερῶσ᾽ ἀκαταπαύστως τὴν ἀθάνατον Ἰλιάδα.

H. C. MULLER.

Οὐ μόνον δὲ ἡ κυρία ἐκείνη (ἡ κυρία Zwaanswijk) καὶ ὁ κ. Muller, ἀλλὰ καὶ πλεῖστοι ὅσοι Γάλλοι, Ἄγγλοι, Ἰταλοὶ συγγραφεῖς καὶ ποιηταὶ περὶ τοῦ ἀοιδίμου φιλέλληνος ἔγραψαν, τελευταῖος δὲ πάντων ἐγὼ ὅστις τὰ μέγιστα συμπαθῶ τὴν μνήμην τοῦ θανόντος φίλου.

Ἡ Λονδινιὰς ἐπιτυχέστατον, ὡς οἱ κριτικοὶ πάντες λέγουσι, ἡρωϊκοκωμικὸν ποίημα, τὰ Πτηνὰ ποικιλοχρόων πτερῶν, ἐπίσης ποίημα, τὸ ἑλληνικὸν εἰδύλλιόν του Ναννώ, τὰ Νέα Πτερόεντα (Vlugmaren), τὸ μυθιστόρημά του Ἀμαζών, καὶ τὰ διάφορα ἐπιστημονικὰ καὶ φιλολογικὰ ἄρθρα, ἅτινα ἐν „Nederlandsche Spectator" ἐδημοσίευσε, θὰ μένωσιν ἀθάνατα ἐνόσῳ καὶ ἡ συμπαθὴς καὶ μακαρία καὶ προσφιλὴς μνήμη του.

Syros. G. A. POLITIS.

Das obige hellenische Gedicht wurde von unserem Freunde, Herrn F. di Mento, Professor der italienischen Sprache auf Corfú, auf folgende treffliche Weise italienisch übersetzt. Red.

A Carlo Vosmaer.

L'amico ed il filelleno
Poeta, ahimé! periva.
Di cui ammiriamo l'opere,
L'amor che al ben nutriva,
Che di virtù l'esempio
Benefico lasciava,
E che d'Omer cantava
I carmi con amor.

Ma no, mentii, non spegnesi
Sì valido Cantore,
Di lui del bello il tempio
Ha d'uopo tutte l'ore,
Onde fedele serbilo
Richiede il sacerdote,
Che di Nannò le note
Scolpì nel nostro cor.

D' Ollanda i figli piangono,
La Grecia ancor sospira,

Del cittadin la perdita
Chiama luttuosa e dira, . . .
Ma deh! perchè quei gemiti?
Vive il Vosmaer . . . saluta
La Grecia combattuta
Da lungi con pietá.

Al Partenone volgonsi
I fervidi saluti,
Ei dice addio dell' Attica
Ai vasti campi e muti;
L'Ellenico suo spirito
Gode immortal la vita,
Studiar l'Iliade invita
Che mai non perirá.

Corfú, Giugno 1890. FRANCESCO DI MENTO.

49.

Δωρεὰ εἰς τὴν ἐν Ἀθήναις Ἱστορικὴν καὶ Ἐθνολογικὴν Ἑταιρίαν.

ὁ κ. Θεμιστοκλῆς Πάγκαλος ἐδώρησεν εἰς τὴν ἑταιρίαν·

1) *ἔγγραφα ἀναγόμενα εἰς τὴν ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν, καὶ ἰδίᾳ εἰς τὰς ἐκδουλεύσεις, κατὰ τὸν ἀγῶνα τοῦ πατρός του, τοῦ ἐκ Πάτμου Μιχαὴλ Κ. Παγκάλου.*

2) *ἔγγραφα ἀναγόμενα εἰς τὴν ἐν Γαλλίᾳ, ἐν Ἰταλίᾳ διαμονὴν τοῦ πατρός του Μιχαὴλ Κ. Παγκάλου, καὶ μεταξὺ τούτων καὶ τὸ δίπλωμα δι' οὗ ἀπενεμήθη αὐτῷ τὸ παράσημον* décoration de la Fleur de Lys (Paris 1814).

Πρὸς δὲ (εἰς τὸ Μουσεῖον τὴν ἑταιρίας) αὐτὸ τοῦτο τὸ Γαλλικὸν Παράσημον, καὶ τὴν σφραγῖδα ἣν μετεχειρίζετο ὁ πατήρ του ἀργυρᾶν. Κατεγράφησαν εἰς τὰ βιβλία τῆς ἑταιρίας ὑπὸ τοὺς ἀριθμοὺς 7311—7374, 759 *καὶ* 707.

Πρὸς τὸν κύριον
Θεμιστοκλέα Μ. Πάγκαλον

Εἰς Ἀθήνας.

Ἱστορικὴ καὶ Ἐθνολογικὴ Ἑταιρία τῆς Ἑλλάδος.

Ἀριθ. 136.

Ἐν Ἀθήναις τῇ 12 *Ἰουνίου* 1890.

Ἀξιότιμε κύριε,

Ἡ πρὸς τὸ ἀρχεῖον τῆς καθ' ἡμᾶς ἑταιρίας ὑμετέρα δωρεὰ ἐγγράφων 64 *ἐλήφθη καὶ ἐγένετο ἡ καταγραφὴ ἑνὸς ἑκάστου αὐτῶν ὑπὸ τὸ ὑμέτερον ὄνομα ὡς δωρητοῦ ἐν τῷ ἐπὶ τούτῳ βιβλίῳ τῆς ἑταιρίας.*

Σημειοῦμεν δὲ πρὸς γνῶσιν ὑμῶν ὅτι κατεγράφησαν ὑπὸ τὸν αὔξοντα ἀριθμὸν 7311—7374.

Ἡ συλλογὴ τῶν ἐγγράφων τούτων, ὧν τὰ πλεῖστα (ἀπὸ τοῦ ἀριθ. 7311—7366) *ἀνάγονται εἰς τὸν ἱερὸν ἀγῶνα, ἰδίᾳ δὲ εἰς τὴν συμμετοχὴν εἰς αὐτὸν τοῦ ὑμετέρου πατρός, εἶναι πολύτιμος διὰ τὸ ἀρχεῖον τῆς Ἱστορικῆς Ἑταιρίας, ὅπερ κατέστη ἤδη πηγὴ ἀνεκδότων εἰδήσεων τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας, ὁσημέραι πλουτιζομένη. Ἐν τοῖς πατρικοῖς ὑμῶν ἐγγράφοις ἔχει νὰ μελετήσῃ ὁ μέλλων ἱστορικὸς πολλὰ περὶ*

τῆς διοργανώσεως κατὰ τὰ πρῶτα ἔτη τοῦ ἀγῶνος στρατιωτικῆς ἐπιμελητείας καὶ παραδείγματα νὰ φέρῃ μεμαρτυρημένα, σὺν τοῖς ὑπάρχουσι, τῆς ἀφοσιώσεως, τοῦ καθήκοντος καὶ τῆς ἐθελοθυσίας, ὑφ' ὧν ἐνεπνέοντο οἱ ἄνδρες τοῦ ἀγῶνος, ἐν οἷς καὶ ὁ ὑπέτερος πατήρ.

Τὰ ἔγγραφα ὑμῶν κατατεθέντα ἤδη εἰς τὸ ἀρχεῖον τῆς Ἑταιρίας ἐγένοντο κτῆμα τοῦ Ἔθνους κατὰ τὸ καταστατικὸν αὐτῆς, πρόκεινται δὲ εἰς τὴν διάθεσιν παντὸς θέλοντος νὰ μελετήσῃ αὐτὰ καὶ συμβουλευθῇ.

Ἐπίσης κατετέθησαν εἰς τὸ Μουσεῖον καὶ κατεγράφησαν ὑπὸ τοὺς ἀριθμοὺς 759 καὶ 760 ἡ σφραγὶς ἣν μετεχειρίζετο ὁ πατὴς σας, καὶ τὸ ἀπονεμηθὲν αὐτῷ παράσημον ἐν Γαλλίᾳ ἐπὶ ταῖς πρὸς αὐτὴν ὑπηρεσίαις.

Εὐχαριστοῦντες ὑμῖν ἐπὶ τῇ δωρεᾷ ταύτῃ καὶ ἐπαινοῦντες τὴν ὑπὲρ τοῦ ἐθνικοῦ σκοποῦ τῆς ἡμετέρας Ἑταιρίας πρόθεσιν ὑμῶν, διατελοῦμεν μεθ' ὑπολήψεως

Ὁ Πρόεδρος.
I. N. Μπότασης
(Τ. Σ.)

Ὁ γραμματεὺς
Α. Μηλιαράκης.

50.

Eine itacistische Spielerei.

Geehrter Herr!

In einem neulings erschienenen Büchlein »Maximi monachi Planudis epistulae" ed. Maximil. Treu, Vratislaviae, ap. G. Koebner, 1890, finde ich auf S. 6 der praefatio die nachfolgende Erzählung von Planudes, welche vorkommt im Cod. Vindobon. CXXII und im Cod. Marcianus CDLXXXI, worin der Verfasser »verbis ludit, quae varie scribuntur, eodem sono ab itacistis enuntiantur." Dieselbe lautet folgendermassen:

Ἐρήμην ποτὲ καταδικασθεὶς ἐπὶ τὸν δικαστὴν ᾔειν καὶ οὐχ εὗρον ὃν ἂν ἐροίμην, τίς ποτε χῶρος αἱρεῖ μιν. καὶ δὲ τὴν πρὸς ἐκεῖνον φέρουσαν ἀγνοῶν πρὸς ἐμαυτὸν ἔλεγον· εἰ μή τις ἐρεῖ μιν, αἱροίμην ἂν καταδεδικάσθαι μᾶλλον ἢ πλανᾶσθαι ἀνήνυτα. Καύματος οὖν ἐπιγενομένου κατὰ γῆς τε ἐρρίμμην καὶ ἀπεγίνωσκον, πῶς ἂν ἐκεῖθεν αἰροίμην, πηγὴν μέντοι πλησίον οὖσαν αἰσθόμενος μόλις τε πρὸς αὐτὴν εἵρπυσα κἀκεῖθεν αὖθις ἀναστὰς ὡδοιπόρουν, καὶ γὰρ αὖθι καὶ πέπωκα καὶ ἐρρύμμην καὶ ἀνέψυξα καὶ ἐμαυτὸν θανάτου ἐρρύμην, ταῦτα δὲ πάντα οὐκ ἂν μοι συνέβη, αἲ ῥύμην ἐβάδιζον πόλεως.

Vielleicht ist das Buch von Treu Ihnen unbekannt, und da ich glaube dass dieses Citat für sie nicht ganz ohne Interesse ist, beeile ich mich es für Sie auszuschreiben.

Achtungsvoll verbleibe ich Ihr ergebener

Zwolle. E. Mehler.

51.

Coray's Notes on Hesychius.

Adamantii Corais opera posthuma. Vol. VII containing notes on the Lexicon of Hesychius. Edited by *N. M. Damalas*. Athens 1889 (Pp. 152) 4s.

»*That a scholar of Greek nationality is in a much better position in some respects than a scholar of any other to edit a Greek glossary is brought home to us by this posthumous work of Coray as much as by his other writings.* The knowledge that vinegar is called euphemistically γλυκάδι, γλυκάδιον prevented him from suspecting any serious corruption in the gloss ἀδύθεμον· ὄξος. He merely writes ἀδυθμόν, but he would have done better if he had not attempted to emend; ἀδύθεμον is just as likely as ἀδυθμόν, and, as it stands in the text, we are bound to accept it, if we have no conflicting evidence. Again, on βρόγχος· ῥούφισμα, ῥούφισμα est ex Neograecorum lingua", so that Schmidt's conjecture ῥόφημα (in itself unlikely) is disposed of. ἀφιλοκάλητον, a gloss on ἀκατασκεύαστον, means »unswept", cf. modern Greek, ἀφλοκάλητον, ἀφροκάλητον. Similarly λόγγη. τάφος is illustrated thus »apud nos hodie Λόγγος (gen. masc.) est saltus". On φύμα· ψώρα he notes that the modern compound ψωροφύτης *la teigne des enfants* comes from these words".

»In the difficult gloss ῥαδάνη· κρόκος. ὁμοίως ῥοδάνη, his knowledge that »les Grecs modernes donnent au rouet les noms de ῥοδάνη et τζικρίκι" enabled him to suggest κρίκος. τζικρίκι would come from κρίκος as τζικνίδα from κνίδη. This emendation, though by no means certain, may lay claim to probability".

J. B. Bury in »The Classical Review",
Vol. IV May 1890 N°. 5 p. 211.

52.

Παπαδημητρακόπουλος, Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων. — A violent attack against Blass and his followers. On account of the author's learning the pamphlet (!) although not convincing in its main parts, (Why not? — Red. of the »Hellas") deserves a careful study.

»The Classical Review", Vol. IV May 1890. N°. 5 p. 237.

53.

Der Niederländische Philologentag in Breda, 12/13 Juli 1890.

Der Niederländische Philologentag (Jahresversammlung des Vereins Niederländischer Gymnasiallehrer) hielt seine 60e Versammlung in Breda, am 12/13 Juli 1890. Es standen auf der Tagesordnung:

1) Der Anschluss zwischen Realschulen (Middelbare scholen) und Gymnasien.

Referent: Herr Dr. J. G. Schlimmer (Tiel).

2) Eine Neugestaltung des griechischen Unterrichtes.

Referent: Herr Dr. H. C. Muller (Amsterdam).

3) Sieben Thesen über den fremdsprachlichen Unterricht.

Referent: Herr Dr. J. M. Hoogvliet (Wageningen).

4) Eine These über die griechischen Accente.

Referent: Herr Dr. A. W. van Geer (Nijmegen).

Ueber den Anschluss zwischen Realschulen und Gymnasien wurde lange Zeit diputirt, aber zu einem vollständig genügenden Resultate gelangte man nicht. Endlich wurde eine Resolution mit geringer Stimmenmehrheit angenommen, welche darauf hinausging dass in der Zukunft die Unterrichtsgesetze einer besseren Anschluss zwischen den Realschulen und den Gymnasien, aber besonders zwischen letztgenannten und dem Elementarunterricht, bewirken mögen.

Darauf entwickelte Herr Dr. Hoogvliet in geistvoller Weise seine Ansichten über den fremdsprachlichen Unterricht, wobei jedoch Viele aus der Versammlung sich über die undeutliche Formulirung beklagten.

Herr Dr. van Geer aus Nijmegen (man vgl. Hellas I S. 250 »proposition de ne plus écrire les accents") entwickelte einige Gründe welche für die Abschaffung der griechischen Accente zu sprechen scheinen [1]).

Endlich war die Reihe an mich, zur Vertheidigung meiner Idee einer »Neugestaltung des griechischen Unterrichts". Ich hatte mich in meiner Einleitung auf folgende Sätze beschränkt:

»Der Unterzeichnete fühlt sehr gut, welche ungeheure Umwälzung er »bezweckt, und wie schwer es sein würde, dieselbe gleich durchzuführen, »wäre es auch nur weil die meisten Philologen sich bis jetzt fast aus»schliesslich mit dem Altgriechischen befasst haben".

»Daher wünscht er einen allmähligen Uebergang, und zwar folgender»massen:

»1) Dass in der Folge der Schwerpunkt von der Grammatik nach der »Lektüre verlegt werde".

»2) Dass die nationalgr. Aussprache eingeführt werde (mutatis mutan»dis, z. B. was das *υ* betrifft; diese Aenderungen betreffen jedoch nicht das System).

»3) Dass die neueren Formen und die neuere Litteratur fortwährend »herangezogen und verglichen werden".

»Ob es besser wäre, dies Alles in den höheren oder in den niederen »Klassen zu thun, ist eigentlich mehr eine pädagogische Frage".

So weit meine Einleitung. Viel Interesse zeigten die anwesenden Philologen nicht, ja selbst ging Herr Dr. Schlimmer so weit zu behaupten, dass die im vorigen Jahre angenommene Resolution (siehe Hellas I S. 263) die Tragweite hätte dass die Versammlung in der allerersten Zeit nicht mit der Frage der Aussprache lästig gefallen werde!! Nun, mein lieber Herr Schlimmer, es thut mir sehr Leid dass ich das erasmianische Schläfchen vieler Herren Philologen jedes Jahr stören muss, aber *stören werde ich es* solange ich die Ueberzeugung hege: Ceterum censeo pronuntiationem erasmicam esse delendam! Also auf Wiedersehen ein folgendes Jahr, ich werde hoffentlich keine Versammlung versäumen.

---

1) Wir sagen absichtlich „zu sprechen scheinen", da der Vortrag oberflächlich war, und viele Hauptmomente der griech. Accentuation ganz ausser Acht liess. Leider gestattete die knappbemessene Zeit der Versammlung mir nicht Herrn van Geer zu refutiren.

H. C. MULLER.

Der Vorsitzende der Versammlung, Herr Dr. Hoekstra (Breda) sagte endlich dass die Zeit nicht mehr erlaubte, meine Vorschläge in Behandlung zu bringen, eine Behauptung wogegen ich protestirte, denn da der Ausschuss dieselben auf die Tagesordnung gebracht hatte, war er meiner Meinung nach auch verpflichtet für die Behandlung zu sorgen. — Nach diesem kurzen Proteste wurde die Versammlung aufgehoben, denn...... es war die höchste Zeit für den Ausflug und das Diner. Sapienti sat.

Noch eine Bemerkung sei mir gestattet. Wenn der Philologentag in der Zukunft einigen Nutzen tragen soll, so muss dafür gesorgt werden dass die Gegenstände, welche auf der Tagesordnung stehen, auch gehörig behandelt werden, dass die Versammlung in Sektionen getheilt werde (eine litterarische und eine philosophische) und dass diejenigen Mitglieder, welche *nur* für das Diner gekommen sind und also vom Horatianischen »utile dulci" lieber den ersten Theil gänzlich vernachlässigen, auf die Dauer den Verein und die Versammlung verlassen.

Amsterdam. H. C. MULLER.

54.

Rapport présenté à la Faculté des Lettres de l'Université d'Amsterdam.

Le professeur agrégé (»privat-docent") de langue et de littérature grecque moderne à l'Université d'Amsterdam, a présenté le rapport suivant à la Faculté des Lettres:

Messieurs,

Le soussigné a l'honneur de répondre aux questions proposées par la Faculté des Lettres comme suit:

1. Je n'ai pas eu l'occasion de donner un cours régulier dans l'année 1889; deux étudiants, qui avaient exprimé leur désir de le suivre, ont été empêché d'y assister régulièrement.
2. Pendant ces quelques heures j'ai traité avec ces messieurs les sujets suivants:
   a) les oeuvres de quelques auteurs grecs modernes.
   b) la cohérence qui existe entre la langue moderne et la langue ancienne.
   c) la prononciation du grec, tant ancien que moderne.
3. Qu'il me soit permis de joindre à mon rapport les observations suivantes:

Le soussigné regrette de ne pouvoir pas, d'une manière quelconque, élargir le cercle de ses auditeurs, ainsi que le domaine de ses études.

Pour cela il serait nécessaire de joindre l'étude du grec médiéval et moderne à celle du grec ancien et classique. Mais comme cette étude est liée étroitement à la connaissance de la littérature, on serait obligé de traiter non seulement la littérature dite classique, mais aussi l'époque Byzantine, ainsi que l'épopée du moyen-âge, les chants populaires, la littérature sous la domination des Turcs à l'époque de la renaissance, et finalement celle de nos jours.

Un tel traitement porterait sans doute les meilleurs fruits possible. Je veux y ajouter que l'étude comparative des langues en général, et spécialement l'étude de la langue grecque, ne pourrait que profiter par les changements que j'ai eu l'honneur de proposer.

En ce qui concerne l'étude du grec proprement dit, quand on traite cette langue comme une langue vivante, en introduisant la prononciation qui s'est propagée de génération à génération, en un mot l'étude historique du grec sera de la plus grande utilité pour la philologie classique. La connaissance des idiomes modernes sera très-utile pour l'explication des idiomes anciens, et vice versa. L'étude historique du vocalisme (la prononciation, l'itacisme, etc.) sera indispensable tant pour la paléographie que pour l'épigraphique. Un grand nombre de lieux communs dans la littérature classique, de jeux de mot, etc. ne pourront être expliqués qu'à l'aide de l'itacisme. Les chants populaires, les proverbes, les moeurs et coutumes du peuple grec, tout cela sera mis dans une autre lumière. Enfin, on donnera à la langue universelle de l'Orient la place dont elle est digne.

En ce qui concerne la linguistique, je veux noter seulement que la langue grecque, par la richesse de ses idiomes, et par son caractère conservateur, est de la plus haute importance pour les fervents de ces études. Le système d'accentuation, expliqué en comparaison avec le sanscrit, les langues slaves, etc. aura beaucoup d'utilité pour le linguiste, tandis que le littérateur s'intéressera pour l'influence des langues étrangères sur la langue grecque, en rapport à l'histoire intéressante de la Grèce surtout dans le moyen âge. On a déjà commencé à étudier minutieusement les rapports qui ont existé entre les langues romanes et le grec moderne.

Je n'y insisterai plus, mais je terminerai en exprimant le voeu que les étudiants ès-lettres veulent bien dans l'avenir porter leur attention à tous ces points, à fin qu'ils puissent changer peut-être la direction de leurs études.

Le »privatdocent" de langue et littérature grecque moderne à l'Université d'Amsterdam:

Amsterdam,
Juin 1890.

(signé) H. C. Muller.

55.

Uebersicht der Reyer'schen Publicationen [1]).

Wir glauben dem Ehrenmitgliede unseres Vereins, dem unermudlichen Streiter für eine Reform des Schulwesens und der Grammatiken, Herrn C. Reyer (jetzt) in Venedig, einen Dienst zu erweisen, wenn wir, auch nach dem Rapport der HH. Valeton und Flament (abgedruckt in Hellas I S. 207–209) diese kurze Uebersicht, nebst einigen Bemerkungen, folgen lassen. Denn unsere Meinung ist und bleibt dass Herr Reyer jedenfalls

1) Durch besondere Umstände habe ich diese Uebersicht nicht eher in der »Hellas" veröffentlichen können. H. C. Muller.

verdient *ausführlich* gehört zu werden. Nur die Zukunft kann zeigen ob er und inwiefern er in vielen Sachen das Richtige getroffen hat:

I.

Tabellarische Uebersicht des italienischen Verbums.

Diese Tabelle bezweckt ein Pensum zu sein für mündliche Vorträge. Herr Reyer wünscht eine grosse Edition (Wandkarte) für die Schule, und eine kleine für das Haus, mit der grösstmöglichen Einförmigkeit. Soweit unsere bescheidenen Kenntnisse des Italien. reichen, müssen wir sagen dass diese Synopsis uns praktisch und einfach dünkt, und jedenfalls möchten wir dieselbe gern in den Schulen erprobt sehen.

Wir fragen noch: Bezweckt Herr Reyer auch die Declination des Italien. gleicherweise zu bearbeiten und herauszugeben? In welchem Verhältniss steht diese Synopsis zur Synopsis der anderen Sprachen, bez. Griech. und Latein., und bis wie weit würde man hierin Einheit erreichen können? — Sprechen der fremden Sprache schon in der 1en Lection, und Gebrauch einer einheitlichen Grammatik (und eines Uebungsbuches) scheint uns sehr wünschenswerth.

II.

Tabelle des Ital.-Lat.-Gr. Alphabets.

Mit Anmerk. u. Aphorismen unter dem Titel Abozzo-Bibliomorfia, Grammatica Una e Scrittura una, per C. Reyer.

Diese Tabelle und auch die Anmerkungen sind sehr interessant, und regen zum Nachdenken an.

Einzelne Fehler sollten verbessert werden, wie z. B. die Eintheilung der griech. Buchstaben, bei welcher Revision es deutlich werden muss ob man den Standpunkt der nationalgriech. Aussprache (Itacismus) oder die erasmianische (sic) consequent folgen will; u. s. w. u. s. w.

Die Aphorismen jedoch des Herrn Reyer und das Citat aus Rangabé's bekanntem Werke verdienen die vollste Aufmerksamkeit.

Es kann mehr Einheit in die Grammatik gebracht werden, und die Zusammenstellung des Alphabets in der Muttersprache (hier Italien.) mit dem Latein. und Griech. wäre praktisch zu erproben.

Eine Wandkarte, geholfen durch mündlichen Vortrag, würde vielleicht grosse Dienste erweisen können. Jedenfalls bin ich der Meinung dass man damit sobald wie möglich eine Probe machen sollte.

Folgende Fragen mussen hierbei besonders erledigt werden:

1. Welche Sprachen muss ein solches Alphabet umfassen?

2. Muss das Alphabet vereinzelt stehen, oder muss es mit der Declin. u. Conjugation verbunden werden?

3. Wie muss die Aussprache des Latein. und besonders auch des Griech. behandelt werden, auch in Zusammenhang mit der Orthographie?

Diese Tabelle des Hrn. Reyer kann praktisch nur als Unterlage gelten für eine ganz neue Tabelle, welche einem Pädagogen von Fach anvertraut werden müsste.

III.

Avviso.
(Programm des Reyer'schen Gymnast. Unterrichts).

Dieses Programm, wenn auch kurzgefasst, enthält eine der wichtigsten Streitfragen unserer Zeit. Es steht in innigem Zusammenhang mit der Ueberbürdungsfrage, welche ganz Europa beschäftigt hat.

Wenn Herr Reyer den gramm. Unterricht *vereinfachen u. beschränken* will um mehr Zeit zu gewinnen für die physische Erziehung der Jugend, so sind wir im allgemeinen damit ganz einverstanden. Auch in Holland hat der Verein »Olympia" denselben Gedanken verkörpert.

Eine internationale Einigung der Unterrichtsmänner wäre erstens sehr wünschenswerth. Man vgl. auch den Verein zur Errichtung eines internat. permanenten Erziehungs-Rats, gestiftet von Herrn Molkenboer in Bonn.

Zweitens, sollte man sobald wie möglich auf internat. Weise eine Statistik (oder besser: Uebersicht) machen der verschiedenen Unterrichts-Zustände, welche ja in der verschiedenen Ländern Europa's nicht völlig gleich sind. Auf diese Weise könnte man besser gemeinsame Uebel herausfinden, und sich beraten über gemeinsame Heilung.

Man könnte anfangen mit dem höheren Unterricht, und gradatim die drei Unterrichts-klassen durchmachen.

Note.

Herr R. spricht vom »assurdo metodo filologico", aber nach unserer Meinung sollte er mehr ins Auge fassen dass er, selbst wenn er der Sache nach völlig Recht hat, durch seine Terminologie viele Unterrichtsmänner abschreckt, und zweitens sollte er nie vergessen dass verkehrte und veraltete Zustände nicht mit einem Schlag verändert werden können. In dieser Hinsicht ist er vielzuviel Utopist, und vergisst die Unmasse von Schwierigkeiten, welche sich ihm in den Weg stellen.

IV.

Ἑλλάς, Miscellanea Pedagogica e scientifica.

Wir haben diese 1e Nr. der Zeitschrift, welche nie weiter erschienen ist, mit der grössten Aufmerksamkeit gelesen, und fanden darin viel Geistreiches u. Wahres, auch viel Oberflächliches. Es ist jedenfalls zu bedauern dass dieses Unternehmen nicht weiter geführt worden ist, und dass Herr Reyer seine Vorschläge grösstentheils in aphoristischer Form mitgetheilt hat.

Dadurch besonders wird er bald das Urtheil vieler Fachmänner gegen sich bekommen.

Wir schliessen bei unserer Besprechung den Aufsatz »La lingua neollenica" aus, da derselbe, und zwar in der Form einer Note, vollständig publizirt wurde in Herrn Salvadori's Art. über eine »Lingua internazionale", welcher in der 1en Nr. unserer Zeitschrift abgedruckt ist.

Nach einer Einleitung, worin Herr R. sein Programm und seine philologische Methode angiebt, folgt ein Beispiel der s. g. Bibliomorphia und Grammatica Una, nl. die Classification der Consonanten im Deutschen Gymnasium zu Triest.

Herr R. wählt dieses Gymnasium, da es dort 5 Unterrichtssprachen giebt, Deutsch, Latein, Griech., Italien. u. Slovenisch. Er weist die Anarchie nach, welche in den verschiedenen Grammatiken bez. die Eintheilung der Consonanten herrscht, und giebt hernach eine kurze *Kritik* in 13 »Riflessioni".

In Verband hiermit theilt Herr R. die verschiedenen Programme mit, welche in Italien für den Unterricht in Italien, Latein. u. Griech. bestehen, und endlich thut er (pag. 6) die folgenden Reformvorschläge:

1. Die Compilation *einer Tabelle* für die Gymnasien und Lyceen, nach dem Modell der Reyer'schen.

2. Der Minister des Unterrichts soll eine Sammlung veranstalten der verschiedenen Grammatiken u. anderer Hülfsmittel für den sprachl. Unterricht.

3. Eine Commission, von 3 Unterrichtsmännern für jede Sprache, in Rom erwählt, soll regelmäss. Sitzungen abhalten um die Frage der einheitl Grammatik u.s.w. zu erledigen.

Ausserdem enthält die 1e Nummer der Ἑλλάς noch einen interessanten Brief von Herrn E. Hartwich (Düsseldorf) über die Mängel besonders des Gymnas. Unterrichtes in Deutschland, und verschiedene kleinere Aufsätze u. Notizen, welche jedenfalls Beachtung verdienen und als Grundlage für nützliche Discussion gelten können, z. B. indem Herr R. das Programm des bekannten Philhellenischen Vereins (Φιλολογικὸς Σύλλογος) in Constantinopel mittheilt, zeigt er den geringen Unterschied der hellen. Hochsprache oder κοινή mit der altgriech. Sprache.

Diese 1e Nummer der Ἑλλάς sollte, unserer Meinung nach, revidirt' ergänzt u. nochmals herausgegeben werden. Zwar ist der Inhalt mehr *negativ-kritisch*, als *positiv*, aber eben darum sollen sich die Pädagogen darüber aussprechen. Es sind ja Fundamentalfragen des Unterrichts welche hier, wenn auch meistentheils in aphorist. Form, behandelt werden. Ist die Kritik richtig, so wird es ja auch eine praktische Anwendung geben können, und ist es sehr wünschenswerth dass besonders die Fachmänner sich darüber aussprechen. Ist die Kritik falsch, so wird sie doch jedenfalls ihren Nutzen haben durch die vielen wichtigen Punkte, welche in dieser 1en Nr. besprochen worden sind. Wenn auch die prossimi fascicoli (p. 7) nicht erschienen sind, der gegebene Stoff hat soviel Anregendes und

Interessantes, dass wir die Krankheit bedauern müssen, welche Herrn R. in der Fortsetzung verhindert hat.

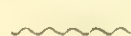
V.

Synopsis der Griech. Declination. Mit Anmerkungen.

Die Anmerkungen bei dieser Tabelle enthalten im allgemeinen die ganze Methode Reyer's. Besonders merkwürdig jedoch ist diese Synopsis durch den Vergleich des altgriech mit dem neugriech. (hellen.). Als die zwei Hauptrepräsentanten nimmt Herr R. hierbei *Curtius*' Grammatik, welche wohl in Europa am meisten verbreitet ist, und die Grammatik des Herrn *Geraki*, welche auf vielen Schulen Griechenlands eingeführt ist. Der Vergleich des altgriech. mit dem neugriech., oder lieber gesagt hellenischen, hängt eng zusammen mit der Idee einer Umgestaltung des ganzen Gymnasialunterrichts in der Weise, dass man mit der heutigen, lebenden (Hoch) Sprache in den unteren Klassen den Anfang macht, und erst später die älteren Formen berücksichtigt.

Dieser Reform stellen sich besonders die folgenden Schwierigkeiten entgegen:

1. Die Thatsache dass das Studium und die Kenntniss der neueren hellen. Sprache noch so gering u. wenig verbreitet ist.
2. Die Thatsache dass in Hellas selbst noch nicht genug Einheit hierüber herrscht, die Sprachfrage scheint dort noch nicht ganz erledigt zu sein; dazu kommt, leider, der geringe polit. u. soziale Einfluss, welchen Griechenland noch in Europa hat[1]).
3. Die Abneigung gegen das Studium der zwei klassischen Sprachen, besonders des Griechischen.
4. Der Unterschied der Aussprache. (Herr Engel geht so weit dass er sagt, in Deutschland könne die nationale griech. Aussprache nur durch einen Puttkammer'schen Befehl von oben herab eingeführt werden)



Diese Schwierigkeiten und dazu die Thatsache dass der ganze Gymnasial- u. höhere Unterricht mit einer uralten Tradition, oder besser mit unendlich vielen Traditionen, aufs engste verbunden ist, machen dass vorläufig wenigstens die Idee eines Voltaire, eines Shelley, eines d'Eichthal, eines Reyer, eines Boltz u. A. nicht verwirklicht werden wird.

VI.

Vorschläge an den Wiener Orientalisten-Congress.

Herr Reyer giebt hier sechs wichtige Vorschläge, wir wissen nicht ob dieselben in Discussion gekommen sind. Besonders Punkt d) und e) d. i. Entwurf eines einheitl. Alphabetes, und Vorslag einer internat. Sprache

---

1) Man beachte dass diese Uebersicht der Reyer'schen Publicationen schon lange Zeit vorher geschrieben worden ist. H. C. Muller

sind sehr interessant. Herr R. hat sich hier wohl nicht an die richtige Adresse gewandt, denn der Orient. Congress besteht aus Fachmännern, welche fast ausschliesslich ihre Fachstudien betreiben, und besprechen! — Aber die Utopie von heute, und als solche wird dieser Vorschlag jedenfalls von den Meisten angesehen, kann die Wirklichkeit von morgen werden, und in der Zukunft wird jedenfalls mehr Einheit erreicht werden müssen. Jemehr der Völkerverkehr zunimmt, je grösser die internat. Cultur werden wird, desto mehr müssen diese und dgl. Fragen eine grosse Wichtigkeit erlangen.

VII.

Synopsis der Deutschen Declination.

Auch diese Synopsis hat, wie es der Franzose so geistreich u. treffend sagt, les défauts de ses qualités.

In Einzelheiten viel Oberflächliches, Verkehrtes u. Unrichtiges, aber im allgemeinen giebt auch diese Zusammenstellung einen mächtigen u. grossen Gedanken. Dazu giebt der »Katalog von Werken, welche für Sprachmethode nützlich sind" den Beweis dass dieser schlichte Autodidakt und Turnlehrer sich sehr viel Mühe für das Sprachstudium in weitesten Sinne gegeben hat.

Einheit spez. in der Deutschen Declination zu erreichen ist sehr wünschenswerth, wenn man sieht wie ausführlich u. schwierig für den Schüler die meisten Grammatiken dieses Thema bieten. So giebt z. B. *Sicherer's* Deutsche Grammatik für Gymnasien, u. s. w. 3e Ausg. Leiden, Brill 1867, 30 *Seiten* nur über die Declination der Substantiva, und der Verfasser hat wohl selbst diese Schwierigkeiten eingesehen, da er Seite 83—84 in einer *Recapitulation* die verschiedenen Regeln kurz zusammengefasst hat. Die 25 Noten, welche Herr Reyer seiner Synopsis der Deutschen Declination zugefügt hat, enthalten viele gute Gedanken.

Nicht nur was diese Tabellen, sondern was alle synopt. Tabellen des Herrn R. anbetrifft, sprechen wir endlich die folgende Meinung aus, nämlich

a. dass festgestellt werden muss welchen Werth die einheitl. Grammatik, besonders für Declin. u. Conjugation, in *rein wissenschaftlicher* Hinsicht habe,

b. dass dieselbe Frage von einem *rein pädagogischen* Standpunkt aus beantwortet werden sollte,

c. dass endlich man sich darüber einigen sollte, in wie weit der eine Standpunkt mit dem andern in Einklang gebracht werden könnte.

Um meine Meinung deutlicher zu machen, erinnere ich an die vergleichende Sprachwissenschaft und das Verhältniss derselben zu den Schulbüchern. Dieses Verhaltniss ist nicht nur durch rein wissenschaftliche, sondern auch durch pädagogische, bez. praktische Rücksichten bestimmt.

VIII.

Synopsis der Latein. Conjugation. Mit Bemerkungen.

Von dieser Tabelle gilt wieder im allgemeinen was von den anderen gesagt worden ist.

Graphische Vorstelling besonders der Latein. Conjugation scheint uns, theoretisch wenigstens, richtig und bequem für den Schüler. Nur würde *eine* Tabelle für die Schule nie ausreichen, selbst nicht für eine Klasse; *jeder Schüler* sollte eine solche haben. Den Werth dieser Tabellen in praktischer Hinsicht, also hauptsächlich den pädagog. Nutzen, wagen wir nicht zu entscheiden. Hier muss dass Experiment gemacht werden.

Herr R. nennt es einen »Entwurf für mündliche Vorträge". Wir haben also *drei* Faktoren: Graph. Vorstellung, mündl. Vortrag, und last not least, das Gedächtniss. Welcher von den drei wird das meiste thun? Die Fachmänner sollten mal eine Probe veranstalten.

Natürlich müssen verschiedene Fehler in dieser latein. Synopsis zuerst verbessert werden.

IX.

Vorschläge zur Generalversammlung.

Diese Vorschläge sind auf der letzten Generalversammlung nur theilweise in Discussion gekommen. Es ist nur *damit* der Anfang gemacht worden dass eine Commission ernannt worden ist um die Vorschläge Reyer (u. Salvadori, welche ja eng zusammenhangen) genau zu prüfen.

Das Beste wäre wenn diese Vorschläge, verbunden mit den Reyer'schen Tabellen (aber tüchtig ausgearbeitet und revidirt) zur Kenntniss *aller* Mitglieder der Soc. Philhell. gebracht würden. Die Zeitschrift kann hierbei gehörig mithelfen.

Aber es ist unumgänglich nothwendig dass das System *als ein Ganzes* den Schulmännern vorgelegt werde, das weitere kann eine permanente Commission thun. *Die Société Philhellénique qua talis muss sich dabei auf das Griechische beschränken.*

Amsterdam. H. C Muller.

56.

»Das humanistische Gymnasium und die Anforderungen der Gegenwart." Von Dr. Hermann Schreyer, Professor zu Schulpforta. Halle a/S. Verlag von Richard Schroedel 1890. Preis 80 Pfennige.

In vorliegender Broschure hat es der ruhmlichst bekannte Verfasser unternommen »die brennende Frage" der Reform der deutschen Gymnasien von einem moglichst objektiven Standpunkte aus zu erortern und darzu-

legen, wie sich dieselben unter sorgfältiger Wahrung ihres bisherigen Grundcharakters zeitgemäss umgestalten lassen. Das Büchlein zerfällt in 3 grössere Abschnitte: I, Die rationale Neugestaltung der höheren deutschen Schule; II, Weitere Ausführung und Begründung der gemachten Vorschläge; III, Die Vorschläge Paul Güssfeldts; von denen sich der zweite wieder in 3 Unterabteilungen gliedert: 1, Lateinisch und Griechisch; 2, Deutsche Sprache und Litteratur; 3, Geschichte und Geographie. — Es seit uns nun gestattet auf die den altsprachlichen Unterricht betreffenden Aeusserungen (p. 10—31) etwas näher einzugehen, da sich dieselben zu einer Besprechung an diesem Orte vorzugsweise eignen dürften.

Zunächst kommt der Verfasser auf die Methode zu sprechen, nach welcher heutzutage die alten Sprachen auf den Schulen betrieben werden. Er verurtheilt dieselbe entschieden und tadelt es, dass allmählich die grammatischen Studien und die damit zusammenhängenden stylistischen Uebungen auf unseren Gymnasien immer mehr das Uebergewicht über die Lektüre der alten Autoren gewonnen haben, in Folge dessen die Schüler in der Regel nur die Schwierigkeiten derselben kennen lernen, ohne zu einem wirklichen Genuss zu gelangen und so naturgemäss nur mit Unwillen und Abneigung gegen sie erfüllt werden Als erfolgreichstes Mittel zur Beseitigung dieses Uebelstandes empfiehlt sich die gänzliche Abschaffung des lateinischen Aufsatzes und die Beschränkung der sonstigen schriftlichen Uebungen auf die Hälfte oder gar ein Drittel des jetzigen Umfanges. Die dadurch gewonnene Zeit soll zu einer ausgedehnteren Lektüre der alten Autoren verwandt werden, wodurch man am sichersten in den Schülern von neuem Lust und Liebe für die klassischen Studien erwecken wird. Gleichzeitig würden namentlich durch den Wegfall des lateinischen Aufsatzes auch die häuslichen Aufgaben erheblich verringert und damit ein Hauptgrund für die so häufigen Ueberbürdungsklagen beseitigt werden. Aber der Verfasser begnügt sich nicht einfach eine Vermehrung der Lektüre anzuempfehlen, sondern er erteilt zugleich auch vortreffliche Rathschläge, wie die Lektüre im Gegensatz zu früher zu betreiben ist, um sie zu einer wahrhaft nutzbringenden und genussreichen zu gestalten. Das nähere darüber möge man auf p. 24 ff. der Broschüre nachlesen.

Die Hauptbedeutung der ganzen Abhandlung liegt jedoch unseres Erachtens darin, dass der Verfasser der Ansicht ist, dass, um Raum für zeitgemässe Reformen zu gewinnen, die beiden alten Sprachen nicht mehr in gleichem Umfange neben einander gelehrt werden dürfen, und dass deshalb das Lateinische als die minder originale und, was noch schwerer wiegt, minder ideale, zu Gunsten des Griechischen (und Deutschen) beschränkt werden müsse. Es erscheint dies um so naturgemässer als das bisherige Uebergewicht des Lateinischen nur durch die historische Entwickelung, nicht durch seinen inneren Wert begründet ist. Mit Recht hält er die eventuelle Ausführung des hin und wieder (gewöhnlich von Laien) gemachten Vorschlages das Griechische ganz aus dem Gymnasial-

unterrichte zu verbannen und sich blos auf das Lateinische zu beschränken, für gleichbedeutend mit dem Untergange des alten Gymnasiums, womit dem klassischen Unterrichte das Herz ausgebrochen wäre, und erklärt es für besser alsdann auf den Fortbestand eines so verstümmelten Gymnasiums ganz zu verzichten. Die umgekehrte Forderung, wie sie neuerdings in zunehmender Häufigkeit aufgestellt worden ist, das Griechische ganz an die Stelle des Lateinischen zu setzen und dies bis auf ein aus praktischen Gründen unerlässliches Minimum zu beschränken, erhebt der Verfasser noch nicht: er begnügt sich vorläufig damit das Lateinische im Beginn, das Griechische am Ende der Schullaufbahn vorwiegen zu lassen, während sich auf der mittleren Stufe beide Sprachen die Wage halten sollen. Indessen erklärt er die von ihm empfohlenen Neuerungen auch nur für den ersten Schritt zu einer rationaleren Gestaltung unseres höheren Schulwesens unter voller Wahrung seines humanistischen Charakters und stellt es der Zukunft anheim, ob diesem ersten Schritte weitere folgen müssen.

Je nach dem Parteistandpunkte des Lesers werden natürlich die gebotenen Ausführungen eine verschiedenartige Beurteilung erfahren, doch hoffen wir, dass jeder die hohe Einsicht und Sachlichkeit anerkennen wird, die sich darin überall kundgiebt, und dass die beiderseitigen Anhänger einer besonnenen und massvollen Reform in den gemachten Vorschlägen eine gemeinsame Grundlage finden, durch welche eine gedeihliche Lösung der schwebenden Fragen erzielt werden kann. In dieser Ueberzeugung möchten wir allen Lesern dieser Zeilen die betreffende Broschüre warm empfohlen haben.

Halle a/S. HANS MÜLLER.



MEMBRES (ET ABONNÉS)

DE LA

SOCIÉTÉ PHILHELLÉNIQUE A AMSTERDAM

(*Continuation de Hellas II 3 p. 218.*) [1])

Pays Bas (Hollande).

Mlle Eveline Biben, adr. temp. Amstel Hotel, Amsterdam.
G. Jaspar, professeur au collège de Rolduc.

Italie.

Adolfo Gemma, professeur, Via Cappelletta 1, Verona.

États-Unis.

M. le Dr. F. Henri Kretz, 149 West 12th Street, New York (city).

MEMBRES QUI ONT DONNÉ LEUR DÉMISSION:

Dr. Eduard Engel, 24 Linkstrasse, Berlin, W. 9	voir I 73.
Dr. H. J. Nassau Noordewier, recteur du gymnase à Delft	» I 74.
Le Baron E. d'Eichthal, Warnfort Court, E. C. London	» I 164.
M. Lestos, à Giurgiu (Schiurschewo)	» I 166.
D. G. Stathatos » »	» I 165.
Ch. G. Petaloudis » »	» I 166.
D. Georgiades à Galatz	» I 165.
P. Gennadios, τμηματάρχης ἐπὶ τῆς Γεωργίας, Athènes	» I 164.
B. Nicolaidis, à Giurgiu (Schiurschewo)	» I 166.
Euthymios Kavvathás à Leipzig	» I 348.
G. P. Scaramanga à Londres	» I 73.
Alex. G. Pappa à Londres	» I 164.
Ch. N. Margaritti à Trieste (via Sanità 18 III).	» I 76.
L. W. Veder à Rotterdam.	» I 75.

ON EST PRIÉ DE CORRIGER DANS LES LISTES PRECÉDENTES:

Cost. Reyer, Via Vienna 1, Triest. (Membre d'honneur)	*l. Cost. Reyer, maestro di ginnastica, Venezia, Italie.*
C. Casangés 1429 Pacific Street, Brooklyn, New York.	*l. (adresse temporaire) Cold Spring Harbor L. 1. United States of A.*
Ermanno Gentilli, Assicurazioni Generali, Trieste. (I 242).	*l. Erste Oesterreichische Allgem. Unfall-Versicherungs-Gesellschaft, Wien I Bauermarkt 2.*
Alex. Stuart, île de Syros. (II 1, p. 78).	*l. Alexander Stuart c/o Mrs. Clark 106 RenfrewStreet, Glasgow (Scotland).*

1) Les membres sont priés instamment de nous indiquer les fautes, qui se présenteront peut-être dans cette liste, et les changements d'adresse. Les noms de ceux, qui sont en même temps membres et abonnés, se trouvent dans ce catalogue sans addition quelconque. La Rédaction.

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ

ΚΑΙ ΒΙΒΛΙΟΚΡΙΣΙΑ.

(*Τὰ ὀνόματα τῶν ἀξιοτίμων κκ. δωρητῶν σημειοῦνται δι' ἀστερίσκου.*)

(*Συνέχεια*).

*Χ. Π. Κόρυλλος, *Περὶ δαμαλειασμοῦ ἢ τοῦ κυρίως ἐμβολισμοῦ. Διατριβὴ ἀναγνωσθεῖσα ἐν τῷ Συλλόγῳ τῶν ἐν Πάτραις ἰατρῶν. ἐν Πάτραις, τυπ. Μητροπούλου κ. Δημητριάδου* 1873. 8°. 61 *σελ. τιμᾶται δραχμῆς.*

—— *Περὶ ἰκτερώδους αἱματουρικοῦ πυρετοῦ, παρατηρηθέντος ἐν Πάτραις. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ.* Ν. Γ. *Πασσάρη* 1879. 8°. 170 *σελ. τιμᾶται* $2^1/_2$ *ν. δ.*

—— *Περὶ τῶν ἐν τῷ ἐντερικῷ σωλῆνι τοῦ ἀνθρώπου βιούντων παρασίτων καὶ τῶν ἐκ τούτων νόσων. Μετὰ* 29 *εἰκόνων ἐν τῷ κειμένῳ. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ. τῆς Ἑνώσεως* 1883 8°. 256 *σελ. τιμᾶται δρ.* 3.

—— *Λόγος πανηγυρικός, ἀπαγγελθεὶς ἐν τῇ αἰθούσῃ τῆς Σχολῆς τοῦ Λαοῦ, τῇ* 25 *Μαρτ. ἐπετείῳ ἑορτῇ τῆς ἐθνικῆς παλιγγενεσίας. ἐν Πάτραις, τυπογρ. Ὁ Κάδμος*, 1884. 8°. 52 *σελ. πωλεῖται ἀντὶ ἡμισείας νέας δραχμῆς.*

—— *Περὶ ἰκτερώδους αἱματουρικοῦ πυρετοῦ. Ἐκ τοῦ »Γαληνοῦ". ἐν Ἀθήναις, τυπ.* Ν. Γ. *Πασσάρη καὶ* Α. *Βεργιανίτου* 1888. 8°. 28 *σελ.*

—— *Αἱ Πάτραι ὑπὸ φυσικὴν καὶ ἰατρικὴν ἔποψιν. Ἀναγν. ἐν τῷ* 2 *συνεδρίῳ τῶν Ἑλλήνων ἰατρῶν. Ἀνατύπωσις ἐκ τῶν Πρακτικῶν τοῦ συνεδρίου. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογρ. Νικ.* Γ. *Ἰγγλέση*, 1888. 8°. 80 *σελ.*

—— *Μετεωρολογικὴ ἔποψις τῶν Πατρῶν, κατὰ τὰ ἔτη* 1887, 1888 *καὶ* 1889. 4°. 7 *σελ.*

*Reyer (Costantino), *Σύνοψις τῶν συνημμένων καταλήξεων τῶν βαρυτόνων ῥημάτων.* Trieste, (Piazza Caserma 1).

[Wir bedauern, erst jetzt die Synopsis des Herrn Reyer erwähnen zu können, welche schon vor Zeiten in unserem Besitz war. Auch benutzen wir diese Gelegenheit um nach unseren Artikel über das Reyer'sche System zu verweisen, und das Urtheil der Pädagogen und Schulmänner herauszufordern. — M.]

*Δημ. Γρ. Καμπουρόγλου, *Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων. Τουρκοκρατία. Περίοδος* Α' 1458—1687, *Τόμος β', τεῦχος α'. Τῇ ἀρωγῇ τοῦ δήμου Ἀθηναίων. Γαλλικὴ σύγχρονος ἔκδοσις, ἀπὸ τοῦ παρόντος τόμου τῇ συνεργασίᾳ τοῦ* Emile Legrand [Ernest Leroux éditeur, rue Bonaparte 28. *Τὰ γαλλικὰ ἀντίτυπα θὰ τεθῶσιν εἰς κυκλοφορίαν μετὰ τὴν ἐκτύπωσιν τοῦ τόμου ὁλοκλήρου.*] *Μετὰ πιν. ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπωλ. τῆς Ἑστίας, τυπ. Ἀλεξ. Παπαγεωργίου, ὁδ. Ὀφθαλμιατρείου ἀριθ.* 3. — 1890. 8°. 46 *σελ.*

—— *Μνημεῖα τῆς Ἱστορίας τῶν Ἀθηναίων, περιοδικῶς δημοσιευόμενα. Τόμος* Β' *τεῦχος α'. ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπωλ. τῆς Ἑστίας, κτλ. κτλ.* 1890. 8°. 48 *σελ.*

[*Μονογραφίαι — διατριβαί — ἀνακοινώσεις — ἐκθέσεις — περιγραφαί — πληροφορίαι διάφοροι — διανοητικὰ προϊόντα ἐπὶ Τουρκοκρατίας — χρονογραφίαι καὶ χρονογραφικὰ ἀποσπάσματα — περικοπαὶ περιηγητῶν — ἀκολουθίαι Νέων Ἁγίων — ἱστορικὰ ποιήματα — ἐπιστολαί — ἀπομνημονεύματα — ἡμερολόγια — χρονικά — Λιθινὸν Χρονικόν — τοπογραφίαι — τοπογραφικά, βιογραφικά, γενεαλογικά, ἁγιολογικὰ σημειώματα — σημειώματα ἐπὶ βιβλίων — ἔγγραφα ἐπίσημα καὶ ἰδιωτικά — ἐπιγραφαί, ἐπιγράμματα καὶ ἐπιτύμβια — μολυβδόβουλα καὶ σφραγῖδες — προ-*

σωπογραφίαι — σχεδιογραφήματα — ἀπεικονίσεις κτιρίων, κλ. — βιολογικὴ ὕλη, (ἔθιμα, προλήψεις, δεισιδαιμονίαι, δοξασίαι, παραδόσεις) — φιλολογικὴ ὕλη (ᾄσματα, δίστιχα, προσφωνήσεις, ἐπῳδαί, παραλογαί, παραμύθια, αἰνίγματα, παροιμίαι, παροιμιώδεις ἐκφράσεις, εὐχαί, ἀραί), — γλωσσικὴ ὕλη — φυλετικά — μουσική — βιβλιογραφία, κλπ. κλπ.

ΑΓΓΕΛΙΑ

(πρβλ. ΕΛΛΑΣ, II 2 σελ. 97—99). Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων ἐπὶ Τουρκοκρατίας 1458—1821. ἐν ὅλῳ τόμοι τρεῖς. Τόμος Α′ ἐκδοθείς. — Τόμος Β′ ἐκδιδόμενος ἤδη. — Τόμος Γ′ ἐκδοθησόμενος. — Σύγχρονος Ἑλληνικὴ καὶ Γαλλικὴ ἔκδοσις, ἀπὸ τοῦ Β′ τόμου, τῇ συνεργασίᾳ τοῦ δεινοῦ φιλολόγου καὶ ἱστοριοδίφου Émile Legrand.

Ἀπὸ τοῦ δευτέρου τόμου — δι' οὗ κυρίως ἄρχεται ἡ ἀφήγησις τοῦ ὑπὸ τοὺς Τούρκους βίου τῶν Ἀθηναίων — ἡ παροῦσα ἱστορία ἐκδίδοται συγχρόνως καὶ Γαλλιστί.

Τὸ ὄνομα τοῦ ἀναλαβόντος τὴν μετάφρασιν ἐκ τοῦ χειρογράφου καὶ ἡ φήμη τοῦ ἐκδότου, ἐγγυῶνται τὴν ἀρίστην ἐπιτυχίαν τοῦ ἔργου, συγχρόνως δὲ δύνανται νὰ χρησιμεύσωσι καὶ ὡς ἔνδειξις τῆς ἀξίας αὐτοῦ.

Ἡ διάδοσις τῆς γαλλικῆς ἐκδόσεως θέλει γίνει μετὰ τὴν ἐκτύπωσιν ὁλοκλήρου τοῦ τόμου αὐτῆς.

*Βικέλας (Δημήτριος), Περὶ Βυζαντινῶν. Μελέτη. ἐν Λονδίνῳ, Williams and Norgate, London-Edinburgh 1874. 8°. 139 σελ.

[»Ἀπεπειράθην ἁπλῶς καὶ μόνον νὰ ἐκθέσω ἐν συνόψει τὰ πορίσματα τῶν περὶ τῆς Βυζαντινῆς περιόδου περιωρισμένων μέν, ἀλλ' οὐχ ἧττον ἐνδελεχῶν μελετῶν καὶ ἀναγνώσεών μου, ἐπὶ τῇ ἐλπίδι ὅτι ἴσως οὕτω συντελέσω κατά τι εἰς τὴν διάδοσιν ὀρθοτέρας τινὸς καὶ δικαιοτέρας ἐκτιμήσεως τοῦ Βυζαντινοῦ κόσμου". (Πρόλογος)].

—— Μάκβεθ, τραγῳδία Σαικσπείρου μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἀγγλικοῦ. Ἔκδοσις νέα ἐπιδιωρθωμένη. (Βιβλιοθήκη τῆς Ἑστίας ἀριθ. 3). ἐν Ἀθήναις, γραφ. τῆς Ἑστίας, ὁδὸς Παρθεναγωγείου ἀριθ. 12, 1890. 8° 179 σελ. Μετὰ σημειώσεων.

[Ueber die Shakespeare-Uebersetzungen des Herrn Bikélas, wie überhaupt über die ganze neuere Uebersetzungslitteratur hoffen wir bald einen eingehenden Art. zu bringen. — Die Red.]

*Muller (H. C.), Ἡ τοῦ Ῥεγνὼ θεωρία περὶ τῆς βαθμιαίας ἐξελίξεως, καὶ ἡ ἐφαρμογὴ αὐτῆς ἐν τῇ γλωσσολογίᾳ. (Συνέχεια καὶ τέλος, ὅρα Ἀθηνᾶς Α′ σελ. 573-94) ἐν Ἀθήναις 1890. 8°. σελ. 350—375.

[ΑΘΗΝΑ, τόμ. Β′ — Ἡ σημασιολογικὴ ἐξέλιξις τῶν ῥιζῶν. — Αἱ καταλήξεις. — Περὶ τῶν κλιτῶν λέξεων. — Περὶ τοῦ ῥήματος. — Περὶ τῶν ἀκλίτων λέξεων. — Περὶ τῆς προτάσεως.]

*Karsten (H. T.), De particulae Tamen significatione antiquissima ad Ciceronis fere tempora in Latinitate conservata [Lugd. Bat. E. J. Brill] 1890. 8°. 35 pag.

(Separatabdruck aus der Mnemosyne).

*Δαμιράλης (Μιχ. Ν.), ΑΜΛΕΤ, τραγῳδία εἰς πράξεις πέντε, μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἀγγλικοῦ. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπ. Ἀδελφ. Πέρρη, 1890. 8°. 205 σελ. — τιμᾶται δραχμῶν τριῶν.

[»Τρεῖς μέχρι τοῦδε μεταφράσεις τοῦ Ἄμλετ ἐγένοντο παρ' ἡμῖν. Ἡ τοῦ κ. Περβανόγλου τῷ 1858, ἡ τοῦ κ. Δ. Βικέλα τῷ 1882 καὶ ἡ τοῦ κ. Ι. Πολυλᾶ τῷ 1889, ἅπασαι ἐμμέτρως. Ἡ μὲν πρώτη εἰς γλῶσσαν καθαρεύουσαν καὶ λίαν ἐν πολλοῖς ἀρχαΐζουσαν, αἱ δὲ ἄλλαι εἰς γλῶσσαν δημώδη, ἢ μᾶλλον εἰς κρᾶμα δημώδους, χυδαϊζούσης καὶ καθαρευούσης. Αὗται ὅμως οὐδόλως, νομίζομεν, κωλύουσι τὴν δημοσίευσιν καὶ τετάρτης καὶ πέμπτης καὶ πολλῶν ἄλλων, διότι ὁ Σαίξπηρ

εἶνε ἐκ τῶν δαιμονιων, ὑψιπετῶν καὶ δυσνοήτων ποιητῶν, οὓς μετὰ πολλῆς ἐπιστασίας καὶ προσοχῆς δέον νὰ μελετῶμεν· ὅσον δὲ πλειότερον καὶ προσεκτικώτερον μελετᾷς αὐτόν, τόσον πλειοτέρας καλλονὰς ἅμα καὶ δυσχερείας ἀνακαλύπτεις ἐν τοῖς ἀθανάτοις αὐτοῦ ποιήμασιν" (Πρόλογος, σελ. δ')] [1]).

Katalog — *Barth & von Hirst, Verlagshandlung und Antiquariat, Athen — Katalog N°. 2, Neugriechische Litteratur, etc. Barth & von Hirst, Athen — Carl F. Fleischer, Leipzig, Querstrasse 8. Druck von P. D. Sakellarios, in Athen. 8°. 30 S.

[Inhalts-Verzeichniss: Antiquaria I. Verschiedene alte Drucke. II. Griechische Ausgaben und Drucke 1480—1821. III. Griechische Werke seit 1822. — Verlag und Commissionsverlag: I. Lexika. II. Schöne Litteratur. (A Griech. Originalwerke. B. Uebersetzungen) III. Archaeologie, Philologie, Geschichte, etc. — Die Red. der »Hellas" kann diesen werthvollen und schönen Katalog bestens empfehlen.]

*Βάλβης (Σταματίου Λ.), Φιλολογικὰ μελετήματα, ἐκδοθέντα ὑπὸ Α. Κοντογόνη. ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ χρωμοτυπογρ. Α. Κοντογόνη 1890. 8°. 84 σελ. τιμᾶται δρ. 2.

[Τὸ ἀρχαῖον περὶ τοῦ Ἰβύκου διήγημα — Περὶ τῆς οἰκίας τοῦ Σωκράτους — Περὶ μεταφράσεως ποιητῶν — Περὶ τριῶν στίχων τοῦ Δάντου — Περὶ τοῦ διστίχου τοῦ ἥρωος Ἀθανασίου Διάκου — Τὸ Χάνι τῆς Γραβιᾶς τοῦ Ζαλοκώστα.]

*Ἀνάττικος, Ἐπιστολὴ περὶ ἐπιστολῆς. (Ἀνατύπωσις ἐκ τῆς »Ἐφημερίδος") ἐν Ἀθήναις, τύπ. Ἐφημερίδος 1890. 8°. 37 σελ.

—— Ἐπιστολὴ περὶ ἐπιστολῆς. Ὑστερόγραφον κτλ. κτλ. 102 σελ. τιμᾶται λεπτῶν 50. εὑρίσκεται ἐν τοῖς βιβλιοπωλ. Ἑστίας, Βίλμπεργ, καὶ Μπέκ.

[Vgl. das im vorigen Hefte S. 224 gesagte. Die ganze Frage ist für uns, Ausländer, besonders schwierig, weil sie nicht allein eine wissenschaftliche, sondern recht eigentlich eine praktische ist, weil der Streit öfters bis zu den minutiösesten grammatischen Kleinigkeiten herabsinkt, usw. Jedenfalls aber ist sowohl der Brief als das ὑστερόγραφον sehr lesenswerth (abgesehen von den persönlichen Invektiven gegen den hochgelehrten Herrn Kondos, denen wir natürlich keinenfalls beistimmen können), und enthält viel Geistreiches und Interessantes, z. B. über die Partikel ἄν S. 56 und passim, über eine Eigenthümlichkeit der demotischen Sprachform S. 69, auch den Epilog S. 93—102, welcher eine ausführliche Antwort auf unsere Bemerkungen in Heft II 2, S. 154, und eine scharfe Kritik der δόγματα »κοβετοκόντεια" enthält. Endlich dürfen wir nicht vergessen zu erwähnen dass die Reaktion des Verfassers gegen die Undeutlichkeit vieler deutschen Grammatiken („αἱ φαντασμαγορίαι, καθ' ἡμᾶς, εἶνε κοινὸν ἐλάττωμα ἁπασῶν τῶν γερμανικῶν συντάξεων, μάλιστα δὲ τῆς τοῦ Κόχ" S. 54) und der Appell an das eigene Sprachgefühl des hellenischen Volkes uns sehr berechtigt scheinen. — Die Red.]

*Mento (Prof. F. di), Alla gentile e colta città di Firenze, nel VI. centenario di Beatrice Folco Portinari. Sonetto. — Corfù, Maggio 1890. 8°.

—— Cenni necrologici intorno al valente architetto Francesco Rivelli morto a Corfù, il dì 5 Maggio 1890. 4°. — Corfù, tip. di G. Nacamulli.

*Télfy (Dr. Iván), Ujabb Hellén munkák a Hellén nyelvtanítás. ára 60 kr. Budapest, kiadja a Magyar tud. Akadémia 1890. 8°. 73 pag. (Er-

---

1) Μεταφράσεις τοῦ αὐτοῦ· Ἰούλιος Καῖσαρ, Κοριολανός, Ἀντώνιος καὶ Κλεοπάτρα, Ὅπως ἀγαπᾷς (Σαίξπηρ), Δέσποινα τῆς Λυών (Βοῦλβερ Λύττων).

tekezések a nyelv-és széptudományok köréböl kiadja a Magyar tud. Akadémia. Az I. osztály rendeletéböl szerkeszti *Gyulai Pál* osztálytitkár. XV kötet. VI. szám.)

S. 29—31: »Hellas. Unter diesem Titel veröffentlicht die philhell. »Gesellschaft in Amsterdam seit dem J. 1889 vierteljährig eine Zeit- »schrift, deren Redakteur Herr Muller, der Sekretär der Gesellschaft »und Professor in Amsterdam. Der Zweck der Gesellschaft und der »Zeitschrift ist, die sogen. erasmische Aussprache in Holland durch »jene der heutigen Hellenen zu verdrängen. . . . . Ich empfehle bes- »tens diese Zeitschrift. Sie kostet nur 3 Gulden jährlich. Eben so viel »zählt jährlich das Mitglied der Gesellschaft." (Télfy.)

*Marcoras (Gerasimos), *Ποιητικὰ ἔργα. ἐν Κερκύρᾳ, τυπογρ.* I. Ναχαμούλη 1890. 8°. (*ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπ. τῆς* Ἑστίας Γ. Κασδόνη, *ἐν Κερκύρᾳ, βιβλιοπ.* Σ. Γούλη) *πωλεῖται δρ. πέντε.* — 395 *σελ.*

Περιεχόμενα· Ἀντὶ Προλόγου — *Διηγήματα*, Ὁ Ὅρκος — Ὁ Ἀρίονας — *Λυρικά* — Τὰ *πρῶτά μου λιανοτραγοῦδα* — *Μέτωρα καὶ παραξενείαις.*

[»Gerasimos Markoras stammt ebenfalls aus den ionischen Inseln. Sein episches Gedicht »Der Eid", würde durch die hohe Begeisterung, die kunstvolle Anlage des Ganzen, die Entwickelung der Episoden und den Reichtum der Bilder, *eine der ersten Stellen in der neugr. Litteratur* behaupten, wenn nicht die mangelhafte und ungeregelte und aus verschiedenen Bestandtheilen, zum Teil selbst aus türkischen Wörtern zusammengestoppelte Sprache [1]) und der namentlich durch das Uebermass harter Zusammenziehung verunstaltete Versbau den erwähnten Vorzügen sehr empfindlichen Abbruch thäte" (Rangabé—Sanders S. 123). — Ist dieses Urtheil gerecht? Red.]

*Πολυλᾶς (Ἴακωβος), Ἰλιάδος ῥαψῳδία Ζ΄. Ἐξ *ἀνεκδότου μεταφράσεως.* Ἀνατύπωσις *ἐκ τοῦ* ΙΓ΄ *τόμου τοῦ* Παρνασσοῦ, *φυλλαδίου τοῦ μηνὸς* Ἰουνίου. *ἐν* Ἀθήναις, *ἐκ τοῦ τυπογρ.* Ἀλεξ. Παπαγεωργίου, *ὁδὸς* Ὀφθαλμιατρείου, *ἀριθ.* 3. — 1890. 8°. 16 *σελ.*

[Diese hochinteressante Uebersetzung aus der Feder des Herrn Polylâs, welcher in dem Sprachkampf eine hervorragende Stelle einnimmt, können wir nicht mit Stillschweigen übergehen. Wir hoffen daher sobald wie möglich diese und andere Uebersetzungen in der »Hellas" eingehend zu kritisiren." — Red.]

*Καταστατικὸν *τῆς* Ἱστορικῆς *καὶ* Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας *τῆς* Ἑλλάδος. *ἐν* Ἀθήναις, *ἐκ τοῦ τυπογρ.* Ἀδ. Πέρρη 1889. 8°. 8 *σελ.*

[Κεφ. Α΄, *ἄρθρ.* 2—3 *Σκοπὸς τῆς* Ἑταιρίας *ταύτης εἶνε ἡ περισυναγωγὴ ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ὕλης καὶ παντοειδῶν ἀντικειμένων, συντελούντων εἰς διαφώτισιν τῆς μέσης καὶ νέας ἑλληνικῆς ἱστορίας καὶ φιλολογίας, τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, καὶ ἡ σύστασις μουσείου περιλαμβάνοντος τὰ τοιαῦτα μνημεῖα τοῦ ἐθνικοῦ βίου.* — Ἡ Ἑταιρία *συντηρεῖ μουσεῖον ἱστορικὸν καὶ ἐθνολογικόν, διῃρημένον εἰς δύο τμήματα, κλ. κλ.*]

Warren (S. J.), Kort overzicht der voornaamste bijzonderheden van het dialect van Homerus en Herodotus. Leiden, E. J. Brill 1890. 8°. 43 blz.

---

1) Seinem eigenen Urtheil über die Sprachfrage hat der Dichter einen poetischen Ausdruck verliehen in dem interessanten Gedicht „Ἁπλῆ *καὶ καθαρεύουσα*," S. 379—395, das die Sammlung beschliesst Man vgl. auch das Urtheil der Hestia vom 22 Juli 1890, Τόμος Β΄, *ἀριθ.* 29 und neuerdings den sehr lobenden Artikel des Herrn Kostis Palamâs, daselbst *ἀριθ.* 34.

[Der Verf. sagt in der Vorrede (holländisch): »Dieses Büchlein ist eine »Uebersetzung der §§ 226—260 von Kägi's Griechischer Schulgrammatik, »2e Aufl. 1879, was ich nicht zu gestehen fürchte, des Dichterwortes »eingedenk: Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος ὃς εὖ εἰπόντι (l. Ϝειπόντι) πίθηται. Kägi's »Buch ist so vortrefflich dass seine Eintheilung des Stoffes überall bei»behalten worden ist, und nur Kleinigkeiten verändert sind." — Unter Anerkennung des Bestrebens des Herrn Verf. glauben wir hinzufügen zu müssen, wie wir schon früher sagten, dass der homer. und auch der herodot. Dialekt nicht ohne das Studium des mittel- und neugriechischen vollständig begriffen und erklärt werden kann. — Red.]

*Koch (G. C. G. Th.), De Juliano Imperatore scriptorum, qui res in Gallia ab eo gestas enarrarunt, auctore disputatio. Specimen litterarium inaugurale. Arenaci, apud K. v. d. Zande 1890. 8°. 64 p.

[Statuendum videtur omnes scriptores — qui quidem aliquo numero putandi sint — qui res a Juliano in Gallia gestas enarraverint, fere omnia ex ipsis Juliani scriptis hausisse (p. 52). — Diese Dissertation scheint uns beachtenswerth, auch loben wir es dass der Verf. einmal einen nachklass. Autor erwählt hat. Julian und seine Zeit verdienen ja ein eingehendes Studium. — Red.]

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΟΔΙΚΩΝ.

(Συνέχεια, ὅρ. ΕΛΛΑΣ II 3 σελ. 221.)

ΣΩΤΗΡ, μηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα, συντασσόμενον ὑπὸ διαφόρων λογίων. Ἐγκρίσει τῆς Ἱερᾶς Συνόδου τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος καὶ συστάσει τοῦ ἐπὶ τῶν Ἐκκλησιαστικῶν καὶ τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως Ὑπουργείου. Τόμος XIII τεῦχος β'—γ'—ε'· ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπ. τῶν καταστημ. Ἀν. Κωνσταντινίδου 1890. 8°. σελ. 33—64, 65—96, 97—160. Μετὰ βιβλιογραφικοῦ δελτίου, κλ. κλ.

Περιεχόμενα (ἐν τῷ ε' τεύχει·) Αἱ ἐν Κύπρῳ Χριστιανικαὶ Ἀρχαιότητες, ὑπὸ Χρ. Παπαδοπούλου, κτλ. κτλ.

Mnemosyne, Bibliotheca Philologica Batava, coll. *S. A. Naber*, *J. van Leeuwen J. f.*, *I. M. J. Valeton*, cet. Nova Series. Vol. XVIII Pars III. Lugd. Bat. E. J. Brill, Lipsiae, O. Harrassowitz 1890. 8°. pag. 265—353.

J. van Leeuwen J. f., Homerica (continuantur). — (De caesura, quae est post quartum trochaeum, ἀφαμαρτοϜεπής, ἀπτοϜεπής, ἀρτιϜεπής; μιάνθην, κομείτων, πεφύκει, δίδωθι, cet.; εἰν—εἰνί; κτάσθαι, κτάμεναι; δέδϜιε, ἔδϜιε; de versu T 291; num delphinus apud Hom. piscis dicatur ἀχλύς—ἀήρ.)

ΕΣΠΕΡΟΣ, σύγγραμμα περιοδικὸν μετὰ εἰκόνων, δὶς τοῦ μηνὸς ἐκδιδόμενον. Ἔτος Η', ἀρ. 183—184. Διευθυντὴς Ι. Περβανόγλος. τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, ἐν Ἀθήναις fol. 1890. Τιμὴ ἐτησία προπληρ. δρ. 40, ἐν τῷ ἐξωτερικῷ φρ. χρυσᾶ 40.

[Περιεχόμενα· Ὁ Μητροπολιτικὸς Ναὸς ἐν Ἀθήναις. — Περὶ ματαιοδοξίας. — Ὁ Κολοσσὸς τῆς Ῥόδου, ἱστορ. κ ἀρχαιολ. μελέτη ὑπὸ Μ. Μαλλιαράκη (Συνέχεια καὶ τέλος.) — Ἡ κυρία Καμπάν. — Ἡ λευκὴ ἄρκτος. — Λόρδου Βύρωνος ὁ Σὶλδ Ἀρόλδος, Childe Harold, ᾆσμα τρίτον, ἐξελληνισθὲν ὑπὸ Ο. Ι. Π. — Τὸ ἐν Λονδίνῳ βασιλικὸν ἀνάκτορον τὸ γνωστὸν ὑπὸ τὸ ὄνομα ἀνάκτορον τοῦ Βούκιγγαμ. — Ἡ δεσποινὶς Σκουδερῆ. Ἱστορικὸν διήγημα, μετάφρ. ἐκ τοῦ γερμαν ὑπὸ τῆς δεσποινίδος Λ. Ἀντωνοπούλου (Συνέχεια). — Ἐπεισόδιον ἐκ τοῦ βίου.

τοῦ βασιλέως τῆς Γαλλίας Λουδοβίκου τοῦ ΙΣΤ'. — Ἀλέξ. Καβανὲλ, γάλλος ζωγράφος. — Διάφορα. — Γνῶμαι συγγραφέων. — Ὧραι σχολῆς. — Εἰκόνες.

Ἡ Δαμασκός. — Ὁ Λαμαρτῖνος, γάλλος ποιητὴς καὶ πολιτικός. — Ἡ ἐφεύρεσις τῶν γραμματοσήμων. — Ἀρχαῖαι πόλεις ἐν τῷ Νέῳ Κόσμῳ. — Ὁ φόβος τοῦ Θανάτου (φιλοσοφικὴ μελέτη.) — Ἡ νέα πόλις Λὰ Πλάτα ἐν τῇ Νοτίῳ Ἀμερικῇ. — Τὸ ἐν Λειψίᾳ θριαμβευτικὸν μνημεῖον. — Περὶ δημοσίων λουτρῶν. — Διάφορα. — Γνῶμαι συγγραφέων. — Ὧραι σχολῆς. — Εἰκόνες.]

ΑΝΑΠΛΑΣΙΣ, *περιοδικὸν τοῦ ὁμωνύμου Συλλόγου, ἐκδιδόμενον δὶς τοῦ μηνός. Ἔτος Γ'. Συνδρομὴ ἐτησία προπληρωτέα, ἐσωτερικοῦ δρ.* 10, *ἐξωτερικοῦ φρ. χρυσᾶ* 10. *πᾶς συνδρομητὴς θεωρεῖται καὶ μέλος ἀρωγόν. Συνδρ. ἐγγράφονται εἰς τὸ κατάστημα τοῦ Συλλόγου ἐν συνοικίᾳ Πλάκας παρὰ τῇ Δημοτικῇ Σχολῇ, ὁδὸς Φλέσσα ἀριθ.* 5, *καὶ εἰς τὰ βιβλιοπωλ.* Α. *Κωνσταντινίδου. Πᾶσα δωρεὰ πρὸς τὸν Σύλλογον κτλ. πέμπεται πρὸς τὸν πρόεδρον τῆς „Ἀναπλάσεως" Μητροπολίτην Ἀθηνῶν κ. Γερμανὸν, ἢ πρὸς τὸν ταμίαν τοῦ Συλλόγου κ. Γεώργιον Δ. Ματθόπουλον ἔμπορον. — ἐν Ἀθήναις* 1890. 8°. *τύπ.* Α *Κολλαράκη κ.* Ν. *Τριανταφύλλου.*

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ, *σύγγραμμα περιοδικὸν, ἐκδιδ. κατὰ δεκαπενθημερίαν ἐν Θεσσαλονίκῃ, ἀδείᾳ τοῦ Ὑπουργείου τῆς Παιδείας, κτλ. Ἐκδότης ὑπεύθυνος* Γ. Π α π α γ ε ω ρ γ ί ο υ. *ἐν Θεσσαλονίκῃ, τυπογρ.* Θ. *Ἡρακλείδου κ. Σας.* 1890. 8°.

19—20: *Ἡ παρ' Ὁμήρῳ ἀμφίασις. — Ἡ πρωτομαγιά. — Παραπληρώματα Ἀλήθειαι, Ἀστεῖα, Αἰνίγματα, κτλ. κτλ.*

21—22: *Τὸ ἀλεξικέραυνον. — Ἡ παρ' Ὁμήρῳ ἀμφίασις. — Ἡ κακὴ μητρυιά (ἀγροτικὴ σκηνή). — Ἡ κοντούλα. — Παραπληρώματα, Ἀστεῖα, Ἡμερολόγιον τοῦ* 1890, *Ἀλληλογραφία, κτλ.*

Coniunctis Viribus »Do ut des". — Tijdschrift gewijd aan de belangen der gymnasia en progymnasia (verschijnt op onbepaalde tijden). — Redactie: *D. Burger*, Amersfoort, *H. J. Nassau Noordewier*, Delft, *B. H. Steringa Kuyper*, Middelburg. Vierde Reeks, N°. 2. Mei. — Amsterdam, Ipenbuur & van Seldam 1890. 8°. blz. 129—185.

(Contient des art. de MM. C. M. Francken, P. Hoekstra, J. H. Moll, E. O. Houtsma, J. W. Beck, M. C. Tideman, etc. etc.)

Revue des études grecques. Publication trimestrielle de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Tome III. N°. 9, Janvier—Mars 1890. Paris, E. Leroux éditeur, 28 rue Bonaparte. [Toutes les communications conc. la rédaction doivent être adressées à M. *Théod. Reinach*, rédacteur en chef, à la librairie Leroux.] 8°. p. 1—123.

Table des Matières: D. Bikélas, Le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — A. Croiset, Simonide de Céos. — S. Reinach, Inscriptions inédites d' Asie Mineure. — Théod. Reinach, Le collectivisme des Grecs de Lipari. — *Chronique:* Bulletin archéologique (T. R.), Correspondance grecque (D. B.), Nouvelles diverses, Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie*: Comptes rendus bibliographiques.

Rundschau (Neue Philologische). Herausg. von *C. Wagener* und *E. Ludwig* in Bremen. Jahrgang 1890. N°. 11—12. Gotha, F. A. Perthes 1890. 8°. S. 161—176, S. 177—192.

[Besprochene Bücher: Sophokles' sämmtl. Werke, übers. u. s. w. von *Leo Türkheim*: *Walther Ruge*, Quaestiones Strabonianae; Sokrates im Verhältnisse zu seiner Zeit, von *Jos. Ogórek*; Sammlung der griech. Dialektinschriften von *J. Baunack*, etc. Herausg. von *H. Collitz* und *F. Bechtel*: *W. Hensell*, Griechisches Verbalverzeichnis, u.s.w.; ΕΛΛΑΣ, *περιοδικὸν τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου, κτλ.* Besprochen von

H. Zimmerer in München (s. unten); *J. Rosenboom*, Quaestiones de Orphei Argonauticorum elocutione; *F. Neubner*, Apologi Graeci antiquissimi historia critica; *H. W. Smyth*, The vowel system of the ionic dialect; u. s. w. u. s. w.]

Diese Besprechung unserer Hellas seitens eines Professors (?) in München können wir nicht anders als freudig begrüssen. Zwar wird Hellenisch als internationales Bindemittel wieder zu den »frommen Wünschen" gerechnet, ohne Motivirung und ohne Erwähnung der trefflichen Art. von Boltz, Hans Müller u. A., aber im Ganzen ist die Besprechung objektiv gehalten und anerkennend, und — was die Hauptsache ist — der Verf. schreibt: »*Freudig begrüssen wir den Gedanken, man solle das Helle-»nische in seinem ganzen Umfange lehren und mit den modernen »Formen anfangen.*" (Wir cursiviren). Glück auf! rufen wir Herrn Zimmerer zu, und hoffen ihn bald als Mitstreiter in unseren Reihen zu sehen. Les idées marchent. — Die Red. 1)

Jahrgang 1890, N°. 13. Gotha, u. s. w. 1890. 8°. S. 193—208.
[Besprochene Bücher: *Adam*, Die aristot. Theorie vom Epos; *O. A. Danielsson*, Epigraphica; *R. Meister*, Zum eleischen, arkadischen und kyprischen Dialekt; *H. D. Darbishire*, Notes on the spiritus asper in greek; *E. Reisch*, Griechische Weihgeschenke; *F. Brunetti*, Vocabulario per l'Anabasi di Senofonte; *R. Hansen*, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis und Hellenika; u. s. w. u. s. w.]

Journal (The American) of Philology, edited by *Basil. L. Gildersleeve*, professor of Greek in the Johns Hopkins University. Baltimore, The Editor. New York & London, Macmillan & Co. Leipsic, F. A. Brockhaus. April 1890. Vol. XI, 1. Whole N°. 41. — 8°. 136 pag.
Contents: Art. by Rob. Ellis, E. P. Morris, etc.; Notes, Reviews and Book notices; Reports, brief mention, recent publications, books received.]

ΦΟΙΒΟΣ, *ἐπιμήνιος συγγραφὴ περὶ τῆς δημοσίας ὑγιείας, τῆς οἰκογενειακῆς ὑγιείνης καὶ τῆς προχείρου οἰκιακῆς ἰατρικῆς ἐν ἐλλείψει ἰατροῦ, ὑπὸ Ἰω. Π. Πύρλα. Ἐτησία συνδρομὴ φρ.* 5, *διὰ τὸ ἐξωτερικὸν* 5,50. *Μετὰ τοῦ Παραφοίβου. Ἔτος* ΙΒ'. *ἐν Ἀθήναις* 1890. 8°. *σελ.* 99—112, *σελ.* 113—128.

ΕΣΤΙΑ *εἰκονογραφημένη. Περιοδικὸν ἱδρυθὲν τῷ* 1876, *βραβευθὲν ὑπὸ τοῦ ἐν Παρισίοις Συλλόγου πρὸς ἐνίσχυσιν τῶν ἑλλ. σπουδῶν, ἀξιωθὲν ἀργυροῦ μεταλλίου ἐν τῇ ἐκθέσει τῆς Δ' Ὀλυμπιάδος, καὶ χαλκοῦ ἐν τῇ Παγκοσμίῳ Ἐκθέσει τοῦ* 1889. *Ἐκδόται* Ν. Γ. *Πολίτης καὶ* Γ. *Δροσίνης. Περίοδος* Β'. *Συνδρομὴ ἐτησία ἐν τῷ ἐσωτερ. δρ.* 15, *ἐν τῷ ἐξωτερ. φρ.* 20, *αἱ συνδρομαὶ προπληρωτέαι. Ἐκδίδ. κατὰ Κυριακήν. — Ἀθῆναι* 1890. 8°. *ἐκ τοῦ τυπογρ. Ἀν. Κωνσταντινίδου.*

Journal de Correspondance en vue de la fondation d'un conseil permanent et internat. d' éducation. — Correspondenz-Blatt im Interesse der Errichtung eines bleibenden internat. Erziehungs-Rates. — Correspondance—Journal in furtherance of the establishment of a permanent internat. Council of education. — Schriftführer *Herm. Molkenboer*, Belderberg 1, Bonn a/Rh. 1890.

1) Ich bitte Herrn Zimmerer mich nicht länger in Leiden, sondern in Amsterdam zu suchen. (H. C. Muller.)

Listy Filologické. Vydávají se nákladem Jednoty českých filologů v Praze. Odpovědní redaktoři Jan Gebauer a Jos. Král. Ročník sedmnáctý. Sešit III a IV. v Praze, Tiskem dra. Edvarda Grégra 1890. 8°. p. 161—320.

Pojednání. — Příspěvky ke slovanskému jazykozpytu. Sepsal *Ant. Matzenauer.* — Třídění jevů duševných v řecké filosofii. Napsal *Frant. Drtina.* — Ad Minucii Felicis Octavium, scripsit *Eduardus Svoboda.* — Studie homerské. Podává *V. Steinmann.* — Výsledky Schliemannových nálezů. Referuje *L. Niederle.* — Studie o Miličovi z Kroměříže. Napsal *Ladislav Klicman.* — O výrazích doplňkových s hlavním zřetelem k instrumentalu doplňkovému. Napsal *Jaroslav Hruška.* — Staročeské sklonění substantiv kmene -u. Napsal *V. Flajšhans.* —

Úvahy a zprávy. — F. Čada: Der Begriff der Seele bei Plato. Von E. W. Simson. — etc. etc.

Bibliotheca Philologica Classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher, Zeitschriften, u. s. w. u. s. w. Beiblatt zum Jahresbericht über die Fortschritte der class. Alterthumswissenschaft. XVII Jahrgang 1890. Ies Quartal. Berlin, Verlag von S. Calvary & C°. W. Unter den Linden 17. — 8°. S. 1—90.

I. Zur Geschichte und Encyclopaedie, u. s. w. — II. Griech. und röm. Autoren. — III. Epigraphik und Palaeographie. — IV. Sprachwissenschaft. — H. Literaturgeschichte. — VI. Alterthumskunde.

ΑΘΗΝΑ, *σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς. Ἑταιρείας. Τόμος* Β′, *τεῦχος* Β′. *Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογ. τῶν ἀδελφ. Πέρρη* 1890. 8°. *σελ.* 169—329.

[*Περιεχόμενα· Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι, ὑπὸ* Γ. Ν. *Χατζιδάκι.* — *Γλωσσικὰ ἐκ τοῦ Πόντου, ὑπὸ* Δ. Η. *Οἰκονομίδου.* — *Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς τοὺς Τραγικούς, ὑπὸ* Γ. Α. *Παπαβασιλείου.* — *Διορθωτικῶν εἰς τὸ ὑπὸ τοῦ Καρόλου Ἁλμίου ἐκδοθὲν κείμενον τῶν Αἰσωπείων Μύθων, ὑπὸ Δημ.* Κ. *Ζαγγογιάννη.* — *Εἰς Ὀρειβάσιον, ὑπὸ* Κ. Σ. Κ. — *Ὀλίγα τινὰ περὶ τῆς χρησιμότητος τῆς ἐν τοῖς γυμνασίοις διδασκαλίας τῶν Λατινικῶν γραμμάτων, ὑπὸ Σπυρ. Βάση.* — *Κριτικὰ καὶ γραμματικά, ὑπὸ* Κ. Σ. *Κόντου.* — *Ἠγγέλθην—ἠγγέλην, ὑπὸ* Κ. Σ. Κ. — *Διορθώσεις καὶ Προσθῆκαι.*] [1]).

ΣΥΛΛΟΓΟΣ — Ο *ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς — Εἰκοσιπενταετηρίς* 1861—1886. *Παράρτημα τοῦ* ΙΗ′ *τόμου. ἐν Κων/πόλει* 1888, *ἕδρα τοῦ Συλλόγου Πέραν, Ὁδὸς Τοπτσιλάρ, ἀριθμ.* 18. *Πράκτορες διὰ τὸ ἐξωτερικὸν* Lorentz u. Keil, Librairie internat. *Πέραν, Μεγάλη Ὁδός, ἀριθμ.* 457. *Τύπ.* Ι. *Παλλαμάρη.* 4°. 624 *σελ. τιμᾶται φραγκ.* 25.

Πίναξ τῶν περιεχομένων· Α′., *Λόγος προέδρου Ἡρακλέους Βασιάδου* — Β′. *Πρόγραμμα συνεδρίου ἐπιστημονικοῦ* — Γ′. *Ἐπιστολαὶ συγχαρητήριοι ἐπὶ τῇ εἰκοσιπενταετηρίδι* — Δ′. *Πραγματεῖαι ἐπιστημονικαί*: *Ch. Gidel*, A propos de la publication de M. Sp. P. Lambros; *L. Bachelin*, La légende de Daphnis;

---

1) Der Art. des Prof. G. N. Hatzidakis über die Sprachfrage ist nicht eigentlich eine Uebersetzung, sondern mehr eine Umarbeitung und Erweiterung seines Art. in der „Hellas" (I 299—332) wie er auch selbst S. 169 in der Note angiebt. Besonders Korais' Schriften finden wir in diesem Art. mehr benutzt. — Den Statuten der Gesellschaft entnehmen wir noch Folgendes: Die Zeitschrift erscheint vierteljährlich, und enthält nur Originalarbeiten und Buchbesprechungen, u. s. w. Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschr. gratis. Uebrigens kostet das Abonnement in Hellas 15 Drachmen, im Auslande 18. Sekretär der Redaktion ist der Sekretär des Vereins, Herr Dr. Margaritis Evangelidis. Die Red.

Αλ. Ῥαγκαβῆ, Τὸ ἐν Ἀθήναις Ἐλευσίνιον; Γεωργ. Χατζιδάκη, Ἔρευναι περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς; Ι. Β. Τέλφυ, Συνάφεια Ἑλλήνων καὶ Οὔγγρων; *Rod. Dareste*, L' ἀποκήρυξις dans l'Empire romain; Κ. Ἐρβιτσιάνου, Κατάλογος τῶν χειρογράφων κλ. τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τῆς Ῥωμουνίας εὑρισκομένων, κλ.; Ἐμμ. Ἰωαννίδου, Ἀνέκδοτοι ἐπιστολαὶ Νικηφόρου τοῦ Θεοτόκη, κλ.; Κ. Περδικίδου, Περὶ τῆς ἐξηγήσεως τῶν λέξεων Σουσανίμ, Σουσανίμ Ἐδούθ, κλ.; Κ. Ξανθοπούλου, Ὁποία παρ' ἡμῖν ἡ ἐκπαίδευσις; *Joh. N. A. Sworonos*, Etrusk. Sarkophag, Scenen der Ilias; *A. Harkavy*, Nachrichten der Araber über Thule (Θούλη) der Griechen; *Sal. Reinach*, La déscription de Constantinople par Bondelmonte; Αντ. Πουλάκη, Στατιστικὴ Κρήνης καὶ Ἀνέων; Θεοδ. Korsch, Περὶ τῶν ἀναφορικῶν ἀντωνυμιῶν ἐν τῇ ἑλλην. γλώσσῃ; Σ. Μερτζίδου, Ὀλίγαι λέξεις περὶ τοῦ Νέστου ποταμοῦ, κλ.; Δημ. Χαβιάρα, Περὶ τῆς Καρικῆς πολίχνης Κασαρείας; *Jul. von Pflugk-Hartung*, Belisars Vandalenkriege; Π. Ν. Παπαγεωργίου, Διορθώσεις εἰς τὰς τραγῳδίας Σοφοκλέους; *Th. Loewenfeld*, Ueber das Verhältniss der Alten zur Wissenschaft; *L. Schwabe*, Ueber den Tübinger Wagenlenker; Χαρ. Παπαμάρκου, Τὰ παρὰ Πολυβίῳ παιδαγωγικά; *Frank Calvert*, On coal (περὶ τῆς γενέσεως τῶν ὀρυκτ. ἀνθράκων); Ι. Ψυχάρη, Questions d'histoire et de linguistique; Καρ. Σίττα, Περὶ τοῦ καθ' Ἡσίοδον βίου τῶν Ἑλλήνων; Εὐγ. Ζωμαρίδου, Συνοπτικὴ ἔκθεσις τῶν διαφόρων περὶ Ὁμήρου καὶ τῆς ὁμηρ. ποιήσεως γνωμῶν κλ.; *F. Susemihl*, De Platonis Phaedro et Isocratis contra sophistas oratione; *Ch. Em. Ruelle*, Ψελλὸς ἀνέκδοτος, Bibliographie, etc.; *A. Leval*, Ἀρχαιολογικά.

[Nous espérons donner plus tard un aperçu détaillé de quelques artt. de cette belle et très-intéressante publication. — Red.]

ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΩΝ.

(Συνέχεια.)

Νέα Ἡμέρα, ἐκδίδεται ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. ἐν Τεργέστῃ, κτλ. 1890.

ἀρ. 806: La Grèce du roi Othon. Ἡ ἐπὶ Ὄθωνος Ἑλλάς. Ἀνέκδοτος ἀλληλογραφία τοῦ Μ. Τουβενέλ. — Ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα ἐν Οὐγγαρίᾳ.

ἀρ. 807: Ἐπιφυλλίς.

„Ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικὸς Σύλλογος, ἐργαζόμενος ἀνενδότως καὶ ἀφιλοκερδῶς ὑπὲρ τῆς σπουδῆς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ φιλολογίας, ἐξέδωκε πρὸ μικροῦ τὸ δεύτερον τεῦχος τοῦ δευτέρου τόμου τοῦ περιοδικοῦ του. Εἰ καὶ οἱ πόροι τοῦ ἱδρύματος τούτου εἶναι ὁπωσοῦν γλίσχροι διὰ τὸ ἀπρόθυμον καὶ ἀφιλόμουσον πλουσίων τινῶν ὧν ἡ χορηγία ἠδύνατο ν' ἀποβῇ χρήσιμος εἰς τὸν ἐθνωφελῆ τοῦτον σκοπὸν, οὐδὲν ἧττον ὁ Σύλλογος, ὑπὸ τὴν ὁδηγίαν Ὁλλανδῶν καὶ τῇ συνδρομῇ Γερμανῶν καὶ Ἑλλήνων λογίων, ἐργάζεταί μετὰ πλείστου ὅσου ζήλου ὑπὲρ τοῦ ἑλληνισμοῦ καὶ τῆς ἐθνικῆς ἡμῶν προφορᾶς. Τὸ προμνημονευθὲν τεῦχος περιέχει πολλὰς καὶ ποικίλας διατριβὰς τοῦ γραμματέως τοῦ Συλλόγου, Κ. Μυλλέρου, (ἄρθρα) τοῦ καλοῦ κἀγαθοῦ ἐπαινέτου πάντων σχεδὸν τῶν ἐκδιδομένων ἑλληνικῶν πονημάτων, καθηγητοῦ Βόλτς (πρὸς ὃν καὶ ἡ σύνταξις τῆς »Ν. Ἡμέρας" ὁμολογεῖ πλείστας χάριτας δι' ὅσα περὶ αὐτῆς ἐξ ὑπερβολικῆς καλοκἀγαθίας ἔγραψε καὶ διατελεῖ γράφων) κλ. Αν οἱ εὔποροι Ἕλληνες ἐφιλοτιμοῦντο νὰ σπεύσωσιν ἐπίκουροι τοῦ φιλελληνικοῦ

τούτου Συλλόγου, βεβαίως τὸ περιοδικὸν θὰ ἐλάμβανε μείζονα καὶ ζωηροτέραν ἀκμήν. Οἱ Ὁλλανδοὶ καθηγηταὶ διακαίονται ἐκ σφοδρᾶς ἐπιθυμίας νὰ φανῶσιν ἐλευθερίως ὠφέλιμοι εἰς τὸν ἑλληνισμόν· ἀλλ' ἀπαιτεῖται ὀλίγον νὰ φανῶσι καὶ οἱ ἡμέτεροι προθυμότεροι πρὸς πᾶν ὅ, τι ἀνάγεται εἰς τὴν διάδοσιν τῶν ἀρχῶν τοῦ φιλελληνισμοῦ παρὰ τοῖς ἑσπερίοις ἔθνεσι. Τὰ εὐχαριστήρια γράμματα πλουσίων Ἑλλήνων, ἅτινα ὑπάρχουσι κατακεχωρισμένα ἐν τῷ δευτέρῳ τούτῳ τεύχει, ἀποδεικνύουσι μόνον τὴν ἐπιστολιμαίαν εὐγνωμοσύνην τῶν πολυταλάντων ἐπιστολογράφων, οὐδένα ὅμως παρέχουσι κουφισμὸν εἰς τὰς πολυειδεῖς τοῦ Συλλόγου χρείας [1]). Ἄλλοτε, ὅτε συνέστη ἐν Παρισίοις ἡ Ἑταιρεία πρὸς ἐνθάῤῥυνσιν τῶν ἑλληνικῶν σπουδῶν, πάμπολλοι Ἕλληνες ἀπέστειλαν εἰς αὐτὴν ἁδροὺς ἐράνους, ἄριστα δὲ ἔπραξαν συνεισενεγκόντες ἕκαστος τὸ κατὰ δύναμιν ὑπὲρ τῆς στερεώσεως καὶ τῆς προκοπῆς τοῦ ἐν Παρισίοις Συλλόγου, πρὸς ὃν καὶ ἡ Ἑλλὰς καὶ τὰ ἑλληνικὰ γράμματα ὀφείλουσιν οὐ σμικρὰς ὑπηρεσίας. Ἀλλὰ καὶ ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ εἶναι οὐδὲν ἧττον ἄξιος πάσης συνδρομῆς καὶ ὑποστηρίξεως, ἄλλως τε καὶ διότι ὁ ἑλληνικὸς ἐθνισμὸς δὲν προέβη εἰσέτι ἐπὶ τοσοῦτον δυνάμεως ὥστε μηδεμίαν νὰ ἔχῃ χρείαν συνηγόρων καὶ ὑπερμάχων".

ἀρ. 808. Γαλλία:

„Ὁ πρώην διευθυντὴς τῆς ἐν Ἀθήναις Γαλλικῆς Σχολῆς, Κ. Αἰμίλιος Βυρνοὺφ, (Emile Burnouf) ἀφορμὴν λαβὼν ἐκ τοῦ περισπουδάστου συγγράμματος τοῦ καθηγητοῦ Κ. Παπαδημητρακοπούλου, κατεχώρισεν εἰς τὸ τελευταῖον τεῦχος τῆς „Ἐπιθεωρήσεως τῶν Δύο Κόσμων", Ἰουν. 1890, ἐκτενῆ πραγματείαν ὑπὲρ τῆς καθ' ἡμᾶς προφορᾶς τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων. Ὁ Κ. Βυρνοὺφ ἀποφαίνεται λίαν συμπαθῶς περὶ τῶν Ἑλλήνων. „Εἰ καὶ ὁ ἀριθμὸς αὐτῶν (λέγει) δὲν ὑπερβαίνει τὰ πέντε ἑκατομμύρια, κατέχουσιν ὅμως ἐν τῷ κόσμῳ θέσιν, ὁσημέραι μεγαλυνομένην. Ἔχουσι δὲ ἐν τοῖς προγόνοις αὐτῶν εὐγένειαν, ἣν οὐδεὶς κέκτηται μικρὸς λαὸς καὶ ἥτις εἶναι ἡ κρατίστη πασῶν τῶν εὐγενειῶν, ὡς στηριζομένη ἐπὶ τῶν μεγίστων πρὸς τὴν ἀνθρωπότητα ὑπηρεσιῶν."

Ἐφημερίς, Τὸ ἀρχαιότατον τῶν ἐν Ἑλλάδι ἡμερησίων φύλλων. Ἐκδίδεται καθ' ἑκάστην. Διευθυντὴς Α. Ῥούκης. Τιμὴ συνδρομῆς Ἀθηνῶν καὶ ἐπαρχιῶν ἓν ἔτος δρ. 30, ἐξωτερικοῦ ἐντὸς τοῦ ταχυδρομικοῦ συνδέσμου ἓν ἔτος φρ. χρ. 45, ἐν ταῖς λοιπαῖς χώραις ἓν ἔτος φρ. χρ. 50. Γραφεῖα ὁδὸς Κολοκοτρώνη ἀρ. 15, τιμὴ ἑκάστου φύλλου λεπτὰ 10.

Ἐπιφυλλὶς τῆς Ἐφημερίδος. — Ἐπιστολὴ περὶ ἐπιστολῆς. — Ὑστερόγραφον (6 ἄρθρα) 15 Μαΐου 1890, κτλ. [Vgl. oben.]

ΦΑΝΟΣ, ἐκδίδεται κατὰ Τρίτην, ἐν Ἑρμουπόλει Σύρου. Ἔτος ΙΓ. Διευθυντὴς Δ. Χαρατζῆς. Συνδρομὴ προπληρωτέα ἐνταῦθα ἐτησία δρ. 12, ἐπαρχίας δρ. 12, ἐξωτερικὸν φρ. 20.

ἀρ. 668, 12 Ἰουλ. 1890: Ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικὸς Σύλλογος.

Παλιγγενεσία, ἐκδιδ. ἑξάκις τῆς ἑβδομάδος. Ἡ ἀρχαιοτέρα τῶν ἐν Ἀθήναις ἐφημερίδων, ἱδρυθεῖσα ὑπὸ Ι. Ἀγγελοπούλου τῷ 1862. Διευθυντὴς Κωνστ. Ι. Ἀγγελόπουλος. Συνδρ. ἐτησία δρ. νέας 14, ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ φρ. χρυσᾶ 24. Ἔτος ΚΗ'. ἐν Ἀθήναις.

---

1) Wir bitten die Redaction der Nea Himera höflichst, eine Ausnahme für die HH. Zappas und Syngros zu machen; denn diese Herren haben ihr Interesse für den Verein nicht nur durch Briefe, sondern auch durch Thaten erwiesen.

Die Red.

ΙΡΙΣ (Ἡ) τῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς. Συντ. καὶ ἰδιοκτήτης Ζαχ. Π. Σαρδέλλης, διευθυντὴς Ἀλκ. Ζ. Σαρδέλλης. Ὅροι συνδρομῆς ἐν Ῥουμουνίᾳ ἐτησία 40 (φρ.), ἐν τῇ ἀλλοδαπῇ 50. Ἡ συνδρομὴ προπληρωτέα. (Journal grec »Iris", strada Segmentuluĭ N°. 7). Ἔτος ΚΔ'. περίοδος β'. — Βουκουρέστιον.

L'Orient, Journal politique, financier, économique et littéraire. Organe spécial des intérêts grecs et orientaux, paraissant les 5, 15 et 25 de chaque mois. N. Nicolaïdès, directeur-fondateur. Rédaction 147 Boul. St. Michel, Paris. IIe Année. Abonnements: Paris (un an) 25 frs., étranger 30 frs. Le numéro un franc. — en fol. (voir Hellas II 3 p. 224—225.)

La Ginnastica. Organo ufficiale dell' Associazione Italiana dei Maestri di Ginnastica. Proprietario Costantino Reyer. Direttori Gio Batt. Bizzarri e Pietro Gallo. Si pubblica il 20 d'ogni mese. Amministrazione e redazione: Ss. Gervasio e Protasio, Fondamenta Lombardo 1312. — Abbonamento annuo Lire 1. Venezia 1890.

[»La salute e la libertà sono i supremi beni dell' uomo, la ragione, la natura scrutando, ce li acquista e conserva"].

Sommario (20 Giugno 1890) — Parte ufficiale: Associazione dei maestri. — Parte non ufficiale: Il Congresso di Bologna. — Protesta. — Concorso nazionale di ginnastica. — La Virtus ed il torniamo all' antico. — La nazione armata. — Gutta cavat lapidem. — Società di mutuo soccorso. — etc.

Supplemento: Appello Molkenboer (ai membri del corpo insegnante e più specialmente ai maestri elementari e in generale a tutti gli amici della istruzione e della educazione).

Νέα Ἐφημερίς. Ἔτος Θ'. Τιμὴ συνδρομῆς ἐτησία δρ. 18, ἐν τῷ ἐξωτ. φράγκα χρυσᾶ 25. Γραφεῖα ἐγγὺς τῆς πλατείας τοῦ συντάγματος ἐν ὁδῷ Μουσῶν ἀριθ. 14 (Οἰκία Ἀμβροσίου Κάππαρη) ἐν Ἀθήναις.

ἀρ. 154—202: 3 Ἰουν.—21 Ἰουλ. 1890.

ΚΑΙΡΟΙ, ἐκδίδεται καθ' ἑκάστην. Ἔτος Β'. τιμὴ συνδρομῆς ἐν τῷ ἐσωτερ. δραχ. 20, ἐν τῷ ἐξωτερ. ἐτησία φρ. χρ. 25. Διευθυντὴς Πέτρος Κανελλίδης. γραφεῖον ὁδὸς Σοφοκλέους ἀριθ. 10. ἕκαστον φύλλον λεπ. 5. ἐν Ἀθήναις. (Μετ' ἐπιφυλλίδος· Ouida, Ἡ Βάνδα.) ἀρ. 553 (25 Ἰουλ. 1890): Ἡ μητρικὴ ἡμῶν γλῶσσα καὶ ἡ „Ἀκρόπολις" (ὑπὸ Σ. Β.)

ἘΘΝΙΚΗ (Ἡ), ἐκδίδοται καθ' ἑκάστην πλὴν τῆς Κυριακῆς. Διευθυντὴς Ἐ. Κυριακόπουλος. Ἔτος Α'. τιμὴ συνδρομῆς Ἀθην. ἓν ἔτος δρ. 15, ἐξωτερ. ἓν ἔτος φρ. χρ. 30. αἱ συνδρομαὶ προπληρωτέαι. τιμὴ ἑκάστου φύλλου λεπτὰ 5. Γραφεῖα Λεωφόρος Πανεπιστημίου ἀριθ. 1. (Ἐπιφυλλίς· Ὁ Βόλσκης, ὑπὸ Βίκτωρος Χερβουλιέ).

ΑΝΑΤΟΛΗ, ἐκδιδ. ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος. ἐν Σύρῳ, κτλ. 1890.

Δάντου Κόλασις, μετάφρ. Π(ολίτου). — Ἡ Ὁλλανδὴ συγγραφεὺς καὶ θερμὴ φιλέλλην κ. M. Zwaanswijk.

ἀρ. 486—492: Ἡ εἰς Σῦρον ἔλευσις τοῦ Γερμανοῦ συγγραφέως καὶ φιλέλληνος κ. Dr. Ed. Engel. (ὑπὸ Γ. Α. Πολίτου).

ἀρ. 516: Ὁ Κάρολος Vosmaer, ὑπὸ Γ. Α. Πολίτου.

ἀρ. 519: Ὁ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικὸς Σύλλογος, καὶ αἱ διὰ τὴν γενικὴν τῶν μελῶν του συνέλευσιν προτάσεις μας (Πολίτης).

COMMUNICATIONS OFFICIELLES.

Lettre à S. A. le Prince Bernhard de Saxe-Meiningen.

Dans le commencement du mois de Mai, le Comité a adressé la lettre suivante à S. A. le Prince Bernhard de Saxe-Meiningen:

ἐν Ἀμστελοδάμῳ, τῇ 15 Μαΐου 1890.

Ὑψηλότης,

Ἔχομεν τὴν τιμὴν νὰ προσφέρωμεν εἰς τὴν Ὑμετέραν Ὑψηλότητα ἰδιαίτερον ἀντίτυπον τῆς „Ἑλλάδος", περιοδικοῦ τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου.

Θὰ εὕρητε ἐν τῷ τελευταίως ἐκδοθέντι τεύχει τοῦ β' ἔτους ἐπίκρισιν τῶν ἑλληνικῶν μεταφράσεων τῆς Ὑμετέρας Ὑψηλότητος, ἣν ἐλπίζομεν ὅτι οὐχ ὅλως ἀναξία θὰ φανῇ τοῦ λαμπροῦ ὃ ἔχετε δώσῃ παραδείγματος.

Συνιστῶντες καὶ πάλιν εἰς τὴν Ὑμετέραν Ὑψηλότητα τὰ συμφέροντα τοῦ ἡμετέρου Συλλόγου, ἔχομεν τὴν τιμὴν νὰ ὑπογραφώμεθα

τῆς Ὑμετέρας Ὑψηλότητος

οἱ ταπεινοὶ θεράποντες,

A. H. G. P. VAN DEN ES

πρόεδρος,

H. C. MULLER

γραμματεὺς καὶ συντάκτης τοῦ Φιλελλ. Συλλόγου.

ΓΡΑΜΜΑΤΟΚΙΒΩΤΙΟΝ

LA RÉDACTION A REÇU LA LETTRE SUIVANTE:

Une Interruption.

Au Comité de Rédaction de l'Hellas.

Monsieur le Rédacteur!

Dans le numéro de l'Hellas qui vient de paraître, j'ai vu avec un grand étonnement deux item hors texte, attaquant M. Engel d'une manière peu justifiée; c'est-à-dire: non pas en ses idées sur la question de la langue néohellénique, que je n'ai pas à discuter ici, mais en sa personne. Dans l'un, une petite note portant les initiales de M. Muller, l'auteur donne l'expression d'un étonnement offensant sur le panégyrique fait dans la »Νέα Ἡμέρα" à M. Engel, qu'il représente comme dénigrant l'hellénisme dans ce dernier temps. L'autre est un fragment d'une lettre de M. Chatzidakis où, dans la crainte de voir l'«Hellas" se dégrader, il est regretté d'y avoir été accordé hospitalité aux élucubrations de l'éminent littérateur allemand.

Qu'il me soit permis, à mon tour, d'interrompre pour un instant cet accord d'offenses par les remarques que voici: D'abord, je rappellerai »in aller Bescheidenheit", pour emprunter son terme, à M. Muller qu'on rend infiniment plus de service à la cause hellénique en justi-

geant dûment et en public les faiblesses nationales qu'en exaltant de prétendus hauts mérites, ou bien, en faisant de la réclame pour le premier *πτωχοπρόδρομος* venu. Puis, je ferai observer à M. Chatzidakis, ainsi qu'au comité de Rédaction de l'Hellas qui devint son complice par l'insertion de sa lettre, que l'Hellas, ce *χρήσιμον περιοδικόν*, se serait plus tôt dégradée en ménageant une place, si cachée qu'elle le soit, dans ses pages, pour des lettres comme la sienne, qu'en publiant des recherches scientifiques erronées de qui que ce soit, encore moins d'un lettré du calibre de M. Engel. Celles-ci, si elles ne sont correctes, elles sont suggestives, tandis que celles-là ne sont qu'impolitiques et atteignent rarement le but qu'elles se proposent. Loin de nuire à celui qu'elles visent, elles ne font que tourner contre leur auteur.

Quant à moi, je regrette sincèrement que des savants tels que M. M. Chatzidakis et Muller, ne sachent s'arrêter à temps dans leurs discussions et dépassent la ligne de démarcation qui sépare un débat scientifique d'une dispute personnelle; d'autant plus qu'ils ont cru devoir choisir comme champs de ..... querelle l'»Hellas" qui, n'étant pas l'organe exclusif d'aucune doctrine, doit planer au-dessus des partis et accueillir avec la même bonne grâce les théories les plus extrêmes et les plus divergentes.

A dire vrai, il est incompréhensible qu'on puisse se laisser aller jusqu'à l'animosité pour quelqu'un qui ne pêche que pour ne partager nos vues, pour former une opinion à soi, qu'il oppose à la nôtre. Si je n'avais pour M.M. Muller et Chatzidakis la haute estime que je sens pour eux, je serais tenté de voir dans leur conduite un peu de ce dépit commun au monde des professeurs, et que je nommerai pour en finir: la jalousie du pion contre l'homme-de-lettres.

Comme vous avez permis que la lettre en question soit insérée, je vous prie, Monsieur, et au besoin je vous requiers au nom de l'impartialité, de donner publicité à ma présente, dont j'entends prendre sur moi tout-seul, la responsabilité pleine et entière, dans la prochaine livraison de l'Hellas.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

New-York. CONSTANT CASANGÉS.

RÉPONSE A M. C. CASANGÉS.

„ποῖόν σε ϝέπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων";

Bien qu'il nous semble que notre représentant à New-York et collaborateur de notre revue, M. Casangés, ne prouve pas beaucoup de chose dans cette lettre, nous n'avons pas hésité de la publier toute entière, à cause de l'impartialité. Nous avons attaqué M. Engel dans l'Hellas, non pas dans sa personne, comme le prétend M. Casangés, mais seulement dans ses idées, on plûtot dans ses articles ephémères, parus dans plusieurs jour-

naux, dans lesquels il a attaqué toute la nation grecque et spécialement tous les savants grecs.

Or, nous croyons encore qu'un étranger, qui que ce soit, n'a pas le droit d'attaquer d'une telle façon un peuple tout entier, dans une question sur laquelle il ne peut avoir qu'un jugement très-superficiel. La langue écrite en Grèce a une histoire, a un droit d'existence historique. La solution du problème de la langue dépend du peuple grec, et surtout de ses littérateurs et de ses savants. Nous autres, hellénistes étrangers, nous ne pouvons que discuter la question et suivre les différentes phases du débat.

M. Casangés nous accuse d'avoir changé un débat scientifique en une dispute personnelle. Que nos lecteurs en jugent! Nous ne trouvons pas un mot d'attaque personelle dans l'Hellas II 2 p. 92—97. Seulement, dans la note citée, nons avons exprimé, d'une façon prudente et modeste, notre crainte que M. le Dr. Engel n'ait pas rendu un service à la Grèce, en attaquant si superficiellement la langue écrite, dont M.M. Hatzidakis et Rangavis nous avaient expliqué si savamment la naissance et l'histoire, avec une foule de faits et d'arguments, qui manquent à M. Engel.

H. C. Muller.

LETTRE DE M. LE PROFESSEUR ÉMILE BURNOUF.

Paris, 24 Juin 1890.

Très honoré Monsieur, l'œuvre entreprise par la Société Philhellénique d'Amsterdam est des plus méritoires, sa valeur et son importance sont connues et appréciées en Grèce, en France et ailleurs. Cependant je ne puis devenir membre actif de cette Société: je suis maintenant trop vieux; je me suis au contraire retiré de toutes celles dont je faisais partie et je vis en anachorète. Je n'en suis pas moins avec le plus vif intérêt les travaux de ces associations et je m'estimerai heureux si, par leurs efforts, les idées que j'ai résumées dans la Revue sont réalisées de mon vivant.

Veuillez, monsieur, agréer mes remerciments sincères.

Em. Burnouf.
34 rue d'Alésia.

Ἰωάννινα, 22/10 Ἰουνίου 1890.

Ἔντιμε κύριε ἐκδότη τῆς Ἑλλάδος!

Εἰς τὸ πρῶτον φυλλάδιον τοῦ λαμπροῦ περιοδικοῦ σας, εἶδα νὰ γράφηται ἀπὸ τὸν κύρ. A. *Μπὸλτζ, καθηγητὴν εἰς τὸ Δαρμστάττ, ὅτι ὁ κύρ.* N. *Πολίτης ἀπὸ Ἀθήνας ἐκδίδει εἰς τὸ τυπογραφεῖον τῶν Μπάρτ καὶ Χίρστ τὸ πρῶτον ἑλληνικὸν λεξικὸν ἐγκυκλοπαιδείας, τώρα πάλιν βλέπω ὅτι καὶ εἰς τὸ ἕκτον φυλλάδιο, ὁ αὐτὸς κύρ.* A. *Μπὸλτζ, μονονότι εἰδοποιήθη κατὰ παράκλησίν μου, λέγει τὸ ἴδιον καὶ μάλιστα γράφει τὰς λέξεις* erstes Conversations-L. *μὲ στραβὰ γράμματα. Εἰς αὐτὸ ὁ γράφων κάνει λάθο μεγάλον.*

Ὑπῆρχεν καὶ ὑπάρχει ἀπὸ τὸ 1862 12/*τομον λεξικὸν ἐγκυκλοπαιδείας, συνταγ-*

μένον ἀπὸ τὸν Π. Γερακάρην καὶ ἐκδομένον εἰς Σμύρνην ἀπὸ τοῦ Π. Καισαρέως. Σᾶς γράφω τοῦτο διὰ νὰ μὴ διαβάζουν τέτοια πράγματα εἰς τὸν ἔξω κόσμον, καὶ μᾶς νομίζουν τόσο πίσω ἀπὸ τὸν ἄλλο κόσμο. Ὅσοι ἐδιάβασουν τὰ γραφόμενα τοῦ κυρ. Μπόλτζ, θὰ πιστεύουν ὅτι ἐκαρτερουσάμουν δύο Γερμανοὺς γιὰ νὰ μᾶς τυπώσουν ἕνα ἐγκυκλοπαιδικὸ λεξικό, ἐνῷ ἡ ἀλήθεια εἶναι, πῶς οἱ κύριοι Μπὰρτ κ. Χίρστ τὸ κάνουν γιὰ πραγμάτεια, ἐνῷ ὁ ἑλλην. ἐκδότης τὸ ἔκανεν ἀπὸ πατριωτισμό (δι' αὐτὸ καὶ ἐλησμονήθηκε) γιατὶ εἰς ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἀκριβὰ μεγάλα βιβλία δὲν ἦταν εὐκολοπούλητα, καὶ αἱ μόδες αἱ γερμανικαὶς νὰ βγαίνουν φυλλάδα τὴ φυλλάδα δὲν εἶχον εὑρῇ(?) ἀκόμη. Ταῦτα, πρὸς πληροφορίαν τῶν φιλελλήνων ὅπου διαβάζουν τὸ περιοδικόν σας καὶ ἐνδιαφέρονται γιὰ τὰ ἑλληνικὰ γράμματα, καὶ μένω μὲ τὸ ἀνῆκον σέβας

Ἰωάννινα, Ἰουν. 1890. Α. Καζαντζῆς.

Zum Inhalte vorstehenden Briefes schreibt Herr Prof. Dr. Aug. Boltz mir, im Interesse der Hellas, dass er über die Berichtigung selber sich freue, wenn er auch die Form derselben äusserst befremdlich finden müsse. Vor Jahren schon sei er beflissen gewesen ein Λεξ. Εγκ. zu erwerben, aber keines wäre für ihn zu beschaffen gewesen. Von einem hochstehenden Freunde in Athen (der diese Zeilen gewiss lesen wird), den er damals gemahnte für die Herstellung eines solchen wirken zu wollen, habe er die schriftliche Antwort erhalten »noch zu frühe, wir haben zu viel anderes zu schaffen". Ehe er die in Rede stehenden Anzeigen für die Hellas geschrieben, habe er dem verdienstvollen Herrn Politis seine grosse Freude über dieses *erste* hellenische Conversations-Lexicon ausgedrückt, sei aber darob nicht berichtigt worden. Die ehrenrührigen Insinuationen aber, welche der Brief des ihm völlig unbekannten Schreibers enthält, dürfe er — Boltz — bei seiner allbekannten langjährigen und völlig uninteressirten Hingabe an die hellenische Sache wohl *ein für allemal* mit einem beredten Schweigen beantworten.

H. C. Muller.

MONSIEUR GEORGIOS LOUCAS,
συντάκτης τῶν Φιλολογικῶν Ἐπισκέψεων,
KILANION LEMISSOU
(ἐν Κοιλανίῳ Λεμησσοῦ)
île de Chypre.

Cher Monsieur,

Nous avons reçu la première partie de votre Λεξιλόγιον τῆς λαλουμένης γλώσσης τῶν Κυπρίων, que nous publierons très- volontiers plus tard dans notre revue. Seulement, nous vous prions de nous envoyer aussitôt que possible la suite et le fin de votre vocabulaire, parce que autrement nous ne pourrons pas communiquer à nos lecteurs cet intéressant recueil.

La Rédaction.

COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Le 20 Sept. 1890 la Société Philhellénique a tenu sa séance annuelle à l'hôtel Krasnapolsky à Amsterdam, présidée par Mr. le Dr. A. H. G. P van den Es, Professeur à l'Université.

Voici les points principaux du rapport du Secrétaire: Le nombre des membres et des abonnés à l'»Hellas" est resté à peu près stationnaire. L'organe de la Société est de plus en plus apprécié et on nous envoie beaucoup de livres.

Au lieu de Mr. J. van Eik Jzn., qui avait refusé de faire partie du comité, Mr. E. A. Sunier, professeur au gymnase, a été nommé et il remplit les fonctions de trésorier.

Le secrétaire rappelle alors les membres défunts, le marquis de Queux de St. Hilaire à Paris et l'ancien recteur d'Alkmaar, Mr. le Dr. J. J. de Gelder, qui ont rendu des services à la Société. Tout en faisant ressortir ce que les membres à l'étranger ont fait pour l'oeuvre commune, il cite tout particulièrement M. le Prof. Boltz à Darmstadt et Monsieur C. Reyer de Venise qui, dernièrement encore, nous a fait un don de frs. 100.

Ensuite le trésorier rend ses comptes dans le rapport ci-joint.

Messieurs Flament et Muller ont été réélus membres du comité, et au lieu de Mr. N. Vlachos, démissionnaire, Monsieur le Dr. W. C. N. Bollaan, professeur au gymnase, est élu.

Dans l'assemblée du soir la discussion fut ouverte sur les questions indiquées au tractanda.

1° la proposition de notre membre d'honneur, Mr. C. Reyer de Venise:

»La défense de l'enseignement du grec dans les 2000 collèges et lycées de l'Europe sera pour le moment le but principal de notre Société".

Accepté.

La proposition d'un Congrès pour le 1er Déc. 1890 est rejetée, vu les difficultés pratiques. Cependant le Comité fera tout son possible pour se procurer les lois et les règlements sur l'enseignement du grec et du latin en vigueur dans les différents pays de l'Europe, afin de pouvoir prendre des mesures plus tard.

2° Propositions de Mr. Forslind à Warberg (Suède):

a) Envoyer, à Athènes, un étudiant possédant les qualités requises, pour étudier la langue grecque à fond;

b) que pourrait-on faire pour faciliter l'étude de la langue grecque en Suède?

L'assemblée ne croit pas pouvoir s'occuper de ces questions, qui sont d'un ressort absolument local.

3° Propositions de Mr. G. A. Politis (Syros):

Les propositions 1 et 2 sont rejetées, et 3 et 4 sont adoptées en supprimant les deux dernières phrases du n° 4.

4° Propositions du secrétaire M. le Dr. H. C. Muller.

1) Pourquoi les professeurs aux Universités et les professeurs aux collèges, surtout en Hollande, où la prononciation érasmienne a pris son origine, ne sont-ils pas encore disposés à introduire, mutatis mutandis, la prononciation nationale?

2) Le comité est chargé de s'adresser aux Universités de l'Europe à fin de démontrer:

a) l'utilité et la nécessité de l'étude de la langue grecque médiévale et moderne, surtout en ce qui concerne l'étude de la langue ancienne;

b) l'utilité de la langue grecque moderne comme *langue internationale scientifique*, et sa supériorité sur le latin, ainsi que sur les langues modernes, pour exprimer minutieusement tous les détails d'un sujet scientifique, supériorité qui est démontrée d'ailleurs par les emprunts que la terminologie des arts et des sciences a faits à la langue grecque.

Monsieur M. rappelle que le Volapük, présenté comme langue internationale, a emprunté beaucoup de mots au grec, ce qui est un hommage rendu à cette langue ancienne, si vivante encore; que la médecine ne peut se passer du grec pour sa terminologie, etc. etc.

L'assemblée écoute avec beaucoup d'intérêt les arguments de Mr. Muller sur cette dernière question.

En ce qui concerne la prononciation du grec la motion suivante, proposée par M. Muller, fut admise à l'unanimité:

L'assemblée générale de la Société Philhellénique, convaincue qu'il est nécessaire d'abandonner la prononciation dite érasmienne et d'introduire la prononciation actuelle de la bonne société en Grèce, tout en apportant les modifications (p. ex la prononciation de l'upsilon) qui ont déjà été considérées comme nécessaires par la plupart des bons auteurs, décide:

De charger le Comité de s'adresser à l'Université d'Athènes, afin d'arriver à une entente en ce qui concerne ces modifications, et de communiquer les résultats de ces recherches dans une prochaine assemblée.

Cette décision est prise:

a) *Pour arriver à une prononciation unique du grec ancien;*

b) *pour remettre en honneur l'étude scientifique de la prononciation du grec ancien;*

c) *pour renouer les liens qui existaient entre la Grèce et l'Europe, liens brisés par la prononciation érasmienne.*

Lecture est faite du rapport de M. le consul Paul Charisis à Boudapest en ce qui conserne l'enseignement du grec en Hongrie. — M. Alex. Stuart à Glasgow est nommé membre correspondant.

La séance est levée.

RAPPORT du caissier de la Société Philhellénique, le 20 Septembre 1890.

Messieurs!

En acceptant, au mois de décembre 1889, le poste de trésorier de la S. P. je ne m'attendais pas à rencontrer tant de difficultés. Ces difficultés sont-elles insurmontables? — Je ne le crois pas. Avec de l'activité et surtout de la bonne volonté de la part des membres, je suis convaincu que nous les surmonterons et que les finances seront bientôt dans un état prospère.

Dans ce rapport, je tâcherai de vous donner une idée aussi exacte que possible de ce que nous avons fait et de ce qu'il reste à faire. — En premier lieu, le comité décida que les quittances seraient envoyées en janvier, afin que la cotisation comme membre et l'abonnement à l'»Hellas" pussent être payés en même temps et qu'il n'y eût plus qu'une caisse.

Me conformant à cette décision, j'envoyai toutes les quittances par l'intermédiaire de la banque »De Ontvang en Betaalkas" d'Amsterdam, banque où les fonds de la Société sont déposés. Pendant les mois de février, mars et avril beaucoup de quittances nous revinrent.

Pour *la Grèce*, tout le paquet de quittances m'a été renvoyé par la banque, elle ne pouvait se charger de recouvrer ces fonds, c'était trop difficile. — De concert avec le secrétaire nous avons, le 20 avril, envoyé à Mr. Sacellaropoulos, rédacteur de l'Apollon au Pirée, les quittances des membres de cette ville et celle d'un de ses amis à Athènes. Ensuite je me suis adressé au »Twentsche Bank", qui n'a pas voulu s'en occuper mais qui nous a mis en rapport avec Mr. J. Tas Jz. à Amsterdam, qui fera tout son possible pour le recouvrement.

En *Allemagne* cinq membres sur dix-sept n'ont pas payé.

En *Belgique*, où nous n'avons que trois membres, un seul n'a pas payé.

Pour l'*Angleterre*, les quittances nous ont presque toutes été retournées; nous ne nous expliquons cette manière d'agir qu'en supposant que ces Messieurs venaient de payer pour l'année 88—89, et qu'ils ont trouvé que la quittance pour 89—90 leur était présentée trop tôt.

Mr. Tas s'est également chargé de faire les recouvrements en Angleterre.

En *France* sur cinq membres un n'a pas payé.

En *Hollande* tous les membres ont payé.

En *Autriche* sur onze, un n'a pas payé.

En *Hongrie* tous les membres ont payé.

En *Roumanie* sur 45 membres 17 n'ont pas payé.

En *Suisse* nous n'avons qu'un membre, qui a payé.

En *Italie*, nous avons 20 membres et 18 n'ont pas payé, nous n'avons rien compris à ces refus. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que ces quittances nous ont coûté très cher; l'état seul prélève 50 centimes par quittance de 6.50 francs. J'ai averti ces messieurs par carte postale, un d'eux m'a déjà répondu qu'il n'avait jamais été membre, j'attends encore la réponse des autres.

En *Russie* sur 43 membres 16 ont refusé de payer.

En *Suède* : un membre, il a payé.

En *Turquie* sur 49 membres, 33 n'ont pas payé; il est vrai que 7 ont écrit à dos de la quittance qu'ils avaient déjà payé au consulat, comme nous n'avons rien reçu je me suis adressé à un de ces Messieurs pour le prier de faire des recherches à ce sujet.

En *Bulgarie* tous les membre au nombre de quatre ont payé, excepté un qui a quitté Philippopoli.

En *Egypte* sur cinq deux n'ont pas payé.

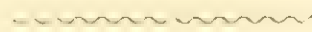
Aux *Etats-Unis* nos deux membres ont payé.

Il nous reste donc encore à encaisser sauf erreur frs 2381.50 (deux mille trois cent quatre-vingt-un francs cinquante centimes).

Jusqu'à ce jour la Société a reçu dans sa caisse	fl. 2048.32²
et a payé	» 1313.17
L'actif de la Société Philhellénique s'élève donc à	fl. 735.15²

Les recettes sont les contributions des membres et des dons comme celui de Mr. Reyer (100 francs), les dépenses consistent en frais de bureau, ports de lettres, émoluments du Secrétaire et de la rédaction, et surtout les frais de publication de l'Hellas qui se sont élevés à fl. 825.71. En ce qui concerne les frais de banque, chaque quittance nous a coûté *en moyenne* et environ un franc vingt-cinq centimes.

Amsterdam. E. A. SUNIER.



ONT PAYÉ DIRECTEMENT AU CAISSIER:

1889.					
dec. 20.	M.M.	G. Albrecht, Dingolfing		fl.	3.00
» »	»	Hilgard, Heidelberg		»	3.00
1890.					
jan. 3.	»	Dem. Agelastos, Anvers		»	9.55
» 3.	»	G. Albrecht, Dingolfing		»	3.00
» 22.	»	Rev. Wyndham, Londres		»	5.70
» 30.	»	Dr. Spiliotopulos, Munich		»	5.66
» 5.	»	J. N. Botasis, Athènes		»	3.04
mars 3.	»	Papadimitracopoulos, Athènes		»	5.72
» 6.	»	Stimmelmayr, Dingolfing		»	3.00
» 11.	»	Dosios, Galatz		»	4.76
» 21.	»	Ch. Robertson, Edinbourg		»	5.65
avril 15.	»	Methodios Stuart Megalides	Syros	»	17.21
» 24.	»	Gogos, Boudapest		»	7.10[2]
mai 3.	»	Constantin Zappas, Brosteni Ilia Papantoniou	Ontvang en B. K.	»	11.47
» 14.	»	Kumpfmüller, Loiching		»	3.00
» 23.	»	Pilarinos		»	9.52
juillet 2.	»	C. Casangés, New York		»	5.77
		Francesco di Mento, Corfu		»	5.45
» 24.	»	J. G. Giannoukos, île de Spetsa, 13 drachmes			
août 30.	»	D. N. Pappo		»	10.00
sept. 3.	»	C. L. H. Forslind, Warberg		»	3.00
» 15.	»	Rev. J. S. Dawes, Surrey		»	5.75

